32101 067947638

RECAP

Digitized by Google

1003
.737
.12
X1D

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *tant par* l'Auteur Anglois *des précédens Volumes, que par les* Editeurs Hollandois, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME DIXIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LII.

Avec Privilége de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

Digitized by Google

(RCPP6)
1003
737
12
£10.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE
Mr. L'ABBÉ PREVOST.

ENFIN la conſtance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entrepriſe dans laquelle je ne me ſuis engagé que ſur leurs traces. Le Volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reſte de Géographie Tartare (*a*), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

ON apporte différentes raiſons de leur dégout, entre leſquelles il faut compter ſans doute les difficultés d'une longue & épineuſe carrière. *Mais quelques avis de Londres aſſûrent plus particuliérement*, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir différer trop long-tems des ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer, & ſans leſquels ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de fournir aux fraix de l'exécution. On s'eſt diſpenſé de leur tenir parole, ſous prétexte que les beſoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les reſnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils ſe ſont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette eſpérance.

LEUR dernière Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne diſſimu-

(*a*) Les ſoixante-dix premières pages ſont la concluſion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient propoſé d'y joindre la deſcription de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Aſie, & je ſerois entré dans leur projet; mais M. de L'iſle, revenu depuis quelque-tems de Petersbourg avec un tréſor d'Obſervations, qu'*il doit à* ſes propres recherches autant qu'à celles de feu M. de L'iſle ſon frère, m'ayant témoigné qu'il ſe diſpoſoit à les donner au Public, & qu'il ne lui ſeroit pas agréable d'être prévenu ſur un ſujet qui doit faire partie de ſon Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que ſi je ſuis rappellé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que ſon travail ne ſoit d'une grande utilité pour le mien.

472121

Digitized by Google

ſimulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne ſont rien perdre aux ſciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Miniſtres de l'Etat ſont les premiers hommes de lettres de la Nation.

On conçoit donc qu'à l'avenir, ſi cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de ſon titre, ce n'eſt point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendroit mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remercimens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu ſi tard à leur rendre juſtice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en ſont écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; ſur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de ſupportable, pour la forme & la liaiſon des ſujets, eſt uniquement de moi. Mais j'ai deſeſperé, dans les Tomes ſuivans, de pouvoir rendre le même ſervice aux Auteurs; & je me ſuis réduit à les ſuivre, en remédiant, dans l'occaſion, à leurs excès de peſanteur & de prolixité, à leurs répetitions ſans fin, à leurs excurſions déplacées (*b*); en y remédiant, c'eſt-à-dire, en les diminuant beaucoup: car ceux qui ſavent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que ſuivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties raſſemblées ſous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la diſtribution & la meſure.

Il ne faut pas même s'attendre qu'en faiſant déſormais profeſſion de marcher ſans guides, je puiſſe renoncer tout-d'un-coup à la méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Aſie, où les Anglois m'ont laiſſé, je bâtiſſe auſſi-tôt ſur un nouveau Plan. C'eſt le cas d'un édifice mal conſtruit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il ſoit trop tard pour l'abbattre, & que la raiſon permette encore moins de le continuer ſur un

(*b*) Les Allemans, qui ont fait traduire auſſi l'Ouvrage, ont ſenti l'utilité de ces changemens, puiſqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haie, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en reſtituant, entre deux crochets, les endroits que j'ai jugé à propos de ſupprimer; mais ils ont reconnu leur erreur, puiſqu'ils ſont revenus enſuite à me copier mot pour mot.

Digitized by Google

un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monſtrueuſe avec le premier. Dans tous les Voyages d'Aſie qui me reſtent à donner, je ſerai aſſujetti à ſuivre l'exemple des Anglois : mais la néceſſité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences:

1°. Je m'attacherai, comme je le fais obſerver dans un autre lieu (*c*), à faire paroître avec plus d'égalité ſur la même ſcène, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils ſemblent avoir affecté de ne citer qu'un très-*petit* nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhendoient des comparaiſons peu avantageuſes pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce ſoin ne regardera pas ſeulement les François, les Eſpagnols & les Hollandois, mais auſſi les Nations du Nord, qui ſont abſolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les ſecours publics, j'ai pris des meſures pour me procurer diverſes Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui ſont encore peu connues dans nos Bibliotheques, parce qu'elles ſont demeurées ſans traduction. Les Miniſtres de pluſieurs Cours ſe ſont crus intereſſés à favoriſer cette entrepriſe, & même à veiller ſur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puiſſe les faire ſervir entr'elles à ſe prêter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Hiſtoire, par la liaiſon des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il eſt témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine & les progrès juſqu'à ſon départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la concluſion. L'ordre ne demande-t-il pas que le Journal d'un autre Voyageur, qui lui aura ſuccédé dans le même lieu, ſoit rapproché du ſien, pour ſuppléer aux lumières qui lui ont manqué? Il en eſt de même de la Relation des Etabliſſemens Européens dans les Indes, qui ne peut ſatisfaire un Lecteur attentif, lorſqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériteroit-il le nom d'Hiſtoire, ſi les recits n'ont pas entr'eux une ſorte de rapport conſtant, qui leur donne le caractère hiſtorique?

3°. J'éviterai, autant qu'il eſt poſſible en ſuivant la méthode Angloiſe, les répétitions qui n'ajoutent rien d'utile à de nouveaux

(*c*) Voyez ci-deſſous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

veaux ſujets, & qui leur donnent une reſſemblance ennuieuſe avec ceux qu'on a déja traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicateſſe du Lecteur lui faſſe toûjours donner ce nom à pluſieurs Journaux d'une même route. La différence des obſervations & des événemens eſt une variété réelle, qui peut ſe trouver ſur le même Théatre, c'eſt-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire ſucceſſivement leur rolle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonſtances.

QUOIQUE ces trois points, fidellement obſervés, me paroiſſent capables de ſoutenir l'attention du Public pour la ſuite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la néceſſité ſeule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon deſſein eſt de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Aſie. La diviſion de mon ſujet (*d*) me conduit enſuite à l'Amerique. Je me ſuis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne ſera point ſujette aux défauts que je reproche moi-même à la premiere, & que je m'efforcerai de ſuivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puiſſe élever mes forces à la grandeur de l'objet.

IL n'eſt pas queſtion d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution eſt encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de ſix en ſix mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promeſſe que je fais au Public.

(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

Nota. On jugera aiſément, que l'Auteur Anglois n'eſt pas reſté ſans réponſe à l'Avertiſſement qu'on vient de lire ; & ce ſeroit ici le lieu d'inférer ſa Refutation, ſi elle ne nous paroiſſoit entiérement ſuperflué. Cependant, pour ne point nous attirer de ſa part, le même blâme de *partialité* que Mr. Prevoſt tâche de jetter ſur ſon caractére, nous croyons qu'il ſuffit de rappeller, en cet endroit, ce qui a été remarqué ailleurs ; ſavoir, qu'on ne ſauroit légitimement accuſer Mr. *Green*, de *s'être diſpenſé, autant qu'il l'a pû, de parler des Hollandois* ; auſſi long-tems qu'on n'a pas vû la fin de ſon Plan (1) : & qu'il y auroit encore plus d'injuſtice à lui reprocher *d'avoir, par le même motif de jalouſie, exclus de ſon Recueil, les Voyages de* Van den Broeck *en Afrique* ; tandis que le contraire ſe prouve (2). Pour ce qui regarde l'exécution de l'Ouvrage, il eſt naturel que chacun ſoit prévenu en faveur de ſa méthode. Mais c'eſt au Public à décider entre nos deux Auteurs. Il a les piéces en main, & il lui ſera facile de mettre la différence qu'il convient entre nôtre Edition & celle de Paris. Il ſemble que Mr. Prevoſt n'a pas cru pouvoir imaginer de meilleur moyen pour décrier la premiére, qu'en avançant, contre toute vérité, *que nous étions revenus à le copier mot pour mot* ; c'eſt-à-dire avec toutes ſes fautes. R. d. E.

(1) Voyez page 491. (2) Voyez nôtre Avertiſſement.

AVER-

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE.

CE *n'a été qu'avec beaucoup de regret, que nous nous sommes vûs obligés de differer jusqu'à présent, la publication de ce Dixième Tome de l'*Histoire Générale des Voyages. *Monsr.* Green, *Auteur des neuf Volumes précédens, ayant abandonné cet Ouvrage, pour des raisons particulières, nous avons craint pendant long-tems, qu'une si belle & si utile Collection ne demeurât imparfaite. Heureusement Monsr. l'Abbé* Prevost *a fait cesser nos inquiétudes. Après avoir traduit tout le commencement de ce Recueil, il a bien voulu se charger de le continuer, & le Volume que nous offrons ici, est le premier de sa façon. Personne n'étoit peut-être mieux en état de remplacer l'Auteur Anglois, que son élégant Traducteur. Aussi l'a-t'il fait d'une manière qui lui a attiré, à juste titre, la Reconnoissance & les Applaudissemens du Public.*

CEPENDANT, *quelque degré de perfection que Mr. Prevost se soit efforcé de donner à son Ouvrage, il nous a paru qu'il méritoit d'être retouché à divers égards. Le plus habile Ecrivain est sujet à faire des fautes. C'est ce qui est arrivé à nôtre Auteur, & peut-être que tout autre à sa place se seroit trompé plus souvent encore. Quoiqu'il en soit, il est certain, que soit par un deffaut d'attention, bien excusable dans une Compilation où elle se trouve partagée entre tant d'objets; soit manque de Memoires, ou par la faute de ceux qu'il a suivis, on rencontre dans son Ouvrage, quantité de* Noms-propres *défigurés, qui demandoient d'être rétablis; grand nombre d'*Erreurs, *qu'il convenoit de redresser; plusieurs* Omissions *importantes, auxquelles il étoit nécessaire de suppléer. C'est aussi ce que nous avons tâché de faire dans nôtre Edition; & pour mettre le Public en état de juger, sans prévention, du succès de nos soins, il est à propos d'entrer ici dans quelque détail sur la méthode que nous y avons observée.*

D'ABORD *nous nous sommes addressés à Mr. Green, dont les premiers Volumes de*

Digitized by Google

de cet Ouvrage prouvent la grande capacité. Cet habile homme a bien voulu se prêter à nos vuës & seconder nôtre zéle. Il a pris la peine de revoir l'Edition de Paris, & d'y faire des Corrections *&* des Augmentations *considérables. Le tems qu'il a employé à ce Travail, & celui que demandoit la Traduction de ses* Additions *&* de ses Notes, *ne nous a pas empêché de donner encore plusieurs mois à celles que nous avons crû devoir y ajoûter nous-mêmes. Rien ne justifie mieux le deffaut d'attention qu'on peut reprocher à Mr. Prevost, que cette prodigieuse quantité d'erreurs qui ont échappé à la sagacité de l'Auteur Anglois, & que nous avons glanées, après lui, dans les Originaux. A la vérité, ce seroit trop prétendre, que de vouloir qu'un seul homme se fût apperçû de tout; & nôtre gratitude envers Mr. Green n'en est pas moins complette, pour avoir laissé quelque chose à nôtre amour-propre; c'est-à dire, à l'envie que nous avons de persuader le Public de l'application que nous apporterons toûjours à mériter de plus en plus ses suffrages. Expliquons en peu de mots, la nature de ces diverses* Corrections.

Elles *sont de deux espéces. Les unes peuvent être regardées comme des fautes d'*impression *ou de* négligence, *du ressort du* Correcteur. *Les autres de* mémoire *ou d'*inadvertance *sont plus proprement celles de l'*Auteur *même. Les premières se comptent par milliers, & Mr. Prevost est à plaindre, d'avoir confié sa Copie en des mains si peu capables de la mettre en ordre. D'entre un grand nombre de ces fautes, qu'on a remarquées au bas des pages, nous ne citerons que celles-ci;* le Gouverneur Hollandois de Bantam *pour* le Pangoran; l'Isle *pour* l'Inde; la lame d'une picque *pour* la hampe; louër un Vaisseau *pour* louër son Vaisseau; des œufs *pour* des cerfs; la Compagnie Hollandoise *pour* les Espagnols; Tidor *pour* Ternate; Bachian *pour* Machian; Madure *pour* Java; des tortues *pour* des oiseaux; Oriental *pour* Occidental; Grand-Mogol *pour* Camp, *&c. Nous ne parlons point de cette multitude d'autres fautes d'Ortographe, qui ne changent pas entiérement la nature des choses. On auroit peine à croire combien de Noms-propres estropiés, combien de dattes & de latitudes fausses, combien de mots omis ou répetés de trop près, combien de remarques dérangées, & de marginales déplacées, nous passons encore sous silence dans le corps de l'Ouvrage. Quand le tour de la Phrase l'a permis, ou que le sens ne se trouvoit pas totalement renversé, l'on a presque toûjours pris la liberté de corriger le Texte même, sans en avertir, à l'exemple de ce qu'a fait l'Auteur Anglois; & si ce n'eût été le respect que nous devions à ses Notes, nous en aurions retranché aussi une bonne partie.*

L'autre *espéce de fautes, que nous appellons de* mémoire *ou d'*inadvertance, *n'a pas moins exercé l'attention de Mr. Green & la nôtre. Dans la nécessité d'éclaircir certains passages obscurs dans les Originaux, ou de suppléer à leurs omissions, Mr. Prevost a eû, le plus souvent, le malheur de se tromper & de prendre*

une

une chose pour l'autre ; tant il est vrai, qu'avec tout le savoir imaginable, avec la pénétration la plus vive & la mémoire la plus heureuse, il est presque impossible qu'un Auteur ne broche quelquefois, dans des Ouvrages de cette nature, sur-tout s'il néglige d'avoir recours à une méthode simple, aisée, mais ennuyante, qui l'emporte même sur ces trois qualités réünies. Cette méthode, que nous avons suivie avec fruit, consiste à tenir une notice exacte de quantité de petites particularités qui sont susceptibles de combinaisons avec d'autres ; & à ne jamais hazarder de rapports, sans s'assûrer auſſi-tôt de leur convenance mutuelle. Quelques exemples suffiront pour nous faire entendre.

Si Mr. Prevoſt se fût souvenu, que l'Amiral Van Neck, *la première fois qu'il alla aux Indes, n'avoit été que jusqu'à* Bantam, *il n'auroit pas dit, dans son second Voyage*, que les Habitans de *Ternate* le reconnûrent à son arrivée, & qu'il fût félicité, à bord, par les Hollandois qu'il y avoit laiſſés ; *tandis que c'étoit* Van Warwick, *Vice-Amiral de sa Flotte* (*a*). *Il n'auroit point fait mourir le premier Facteur de cette Isle*, François van der Does, *pour un autre de la même Famille, s'il eût fait attention, que le Journal donne le nom de* Wernaert *à ce dernier* (*b*). *Il se seroit bien gardé de jetter un soupçon sur la véracité d'un de ses Compatriotes, s'il se fût rappellé que son récit étoit confirmé par une Relation précédente des* Hollandois (*c*). *Il n'auroit pas fait bâtir le Fort d'Amboine par* Wolphart Harmanſen, *au-lieu de* Van der Hagen (*d*) ; *envoyé celui-ci, pour son Vice-Amiral* Sebaſtiaanſz, *à une expédition devant* Tidor (*e*) ; *confondu par-tout le Roi de* Johor *avec* Raja-Zabrang *son Frère* (*f*) ; *transposé avant le Siége de* Malaca, *un Traité conclu après* (*g*) ; *fait chercher au Lecteur des détails qu'on ne trouve pas* (*h*) ; *conduit plusieurs fois aux* Manilles *l'Amiral* Van Caerden, *qui étoit detenu à* Ternate (*i*). *Il n'auroit pas fait* deux *Vaiſſeaux d'un seul ; ni supposé qu'un Yacht, parti de* Patane *pour le* Japon, *y étoit arrivé de* Hollande, *dans un espace de tems proportionné au premier trajet* (*k*). *Enfin, ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que Mr. Prevoſt reproche aux* Auteurs Anglois *de ce Recueil, d'en avoir exclus, par un effet de leur partialité, les Voyages de* Van den Broeck *en* Afrique (*l*) ; *quoiqu'on en ait inſeré un dans le* Tome *IV.* page 137., *qu'il a traduit lui-même. Le Lecteur qui voudra voir d'autres bévûes de l'eſpèce de celles-ci, peut conſulter de ſuite les endroits que nous lui indiquons* (*m*).

Cx

(*a*) Page 205.
(*b*) Pag. 214.
(*c*) Pag. 316.
(*d*) Pag. 358.
(*e*) Pag. 359.
(*f*) Pag. 371 & ſuiv.
(*g*) Pag. 376.
(*h*) Pag. 417.

(*i*) Pag. 443.
(*k*) Pag. 447 & 461.
(*l*) Pag. 498 & 512.
(*m*) Pages 110. 125. 129. 130. 132. 230. 238. 318. 321. 323. 325. 36. 399. 408. 411. 427. 430. 443. à 445. 463. 489. 494. 504. à 506. 516. 520. 525. 527. à 529. 551. 555. 557. 570. 574.

* *

CE *Catalogue d'imperfections étant abſolument étranger au fond de l'Ouvrage, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges, ne doit ſervir qu'à faire prendre au Public la confiance que nous ſommes en droit d'en prétendre. Après les preuves que nous lui avons données de nôtre exactitude dans ce Volume, nous porterons plus hardiment la main ſur le Texte des ſuivans, pour y faire les améliorations qui nous paroîtront néceſſaires, ſans interrompre ſi ſouvent le fil du récit, par des Notes & des Remarques qui peuvent déplaire à beaucoup de Lecteurs; & nous nous contenterons d'annoncer en gros ces divers changemens dans nos Avertiſſemens à la tête de chaque Volume.*

MALGRÉ *tant de ſoins & tant de peines que nous avons pris pour purger celui-ci de ſes deffauts, nous croirions avoir encore peu mérité du Public, ſi nous n'avions que des* Corrections *à lui préſenter. L'article des* Augmentations *eſt d'une toute autre importance. C'eſt à cette partie que l'Auteur Anglois s'eſt principalement attaché. Quelques-unes de ſes Additions, tirées des Voyageurs mêmes, dont Mr. Prevoſt a fait uſage, ont été inſérées dans le Texte, & les autres renvoyées dans les Notes, où la profonde érudition de Mr. Green brille de toutes parts, par le grand nombre d'Auteurs qui s'y trouvent cités pour éclaircir divers paſſages des premiers, ou pour ſuppléer à leurs omiſſions. Les preuves en ſont fréquentes dans tout le cours de ce Volume, & nous n'avons pas beſoin de nous y arrêter.*

MAIS *ce que nous ne ſaurions de même paſſer ſous ſilence, c'eſt qu'outre les ſecours, en ce genre, que Mr. Green a eû la bonté de nous fournir, nous en avons encore tiré de très-conſidérables des Voyageurs Hollandois, inconnus en France & en Angleterre, dont les uns n'ont pas été traduits & les autres n'ont pas même été publiés. C'eſt ce qui nous a mis en état de répandre un grand jour ſur l'*Hiſtoire *des Indes-Orientales en général, & de celles qui appartiennent aux Hollandois en particulier, ainſi que ſur leur* Etat actuel; *Détails, que Mr. Prevoſt regarde, en quelque façon, comme étrangers à ſon but. On ſent que ce n'eſt pas dans un ſeul Volume que nous pouvons faire paroître toutes ces Augmentations. Cependant celui-ci en contient déjà pluſieurs fort importantes. Sans parler de nos Remarques, qui n'y entrent que par accident, pour expliquer certaines circonſtances particulières, ou pour donner des éclairciſſemens ultérieurs ſur le ſort des principaux perſonnages qui ont figuré dans les Journaux, & pour leſquels un Lecteur s'intéreſſe toûjours, nous avons eû deux objets plus eſſentiels en vuë, & ce ſont ceux que nous venons d'annoncer,*

LE *premier, qui concerne l'*Hiſtoire, *eſt rempli juſqu'à l'Epoque où nous l'avons pouſſée. On a beau mettre tous les Voyageurs dans l'ordre du tems qui leur convient, il reſte quelquefois un intervalle entre leurs Journaux, par rapport aux Lieux où ſe ſont formés les premiers Etabliſſemens. La ſuite des progrès des Hollandois aux Indes-Orientales ſe trouve parfaitement liée, au moyen de deux longues Remarques que nous ajoûtons à la Relation du ſecond Voyage de* Van der Hagen (*n*). *Nous la repre-*

(*n*) Page 358. & 362.

reprenons dans la Pièce que nous avons inſérée dans le Journal de Van den Broeck, ſous le titre de Fondation de Batavia (o) ; Pièce des plus intéreſſantes à divers égards, & pour laquelle nous oſons nous promettre d'avance tous les ſuffrages. Le Lecteur éclairé, qui daignera l'examiner un peu de près, ſera peut-être frappé en y voyant juſqu'où va nôtre reſpect pour l'ordre & pour l'exactitude. La Relation des deux fameux Sièges de cette Ville, termine nos Augmentations d'Hiſtoire à l'année 1630 (p). C'eſt ainſi qu'on continuera, dans les Volumes ſuivans, à paſſer en revuë les principaux évenemens qui ſont arrivés aux Indes-Orientales juſqu'à nos jours. Nous nous propoſons d'y donner entr'autres, un Détail exact du Soûlevement des Chinois à Batavia, & du terrible Maſſacre dont il fut ſuivi; & nous ferons part, en ſon tems, au Public, de pluſieurs matériaux également curieux, que nous avons raſſemblés ſur Pondicheri. &c.

COMME le plaiſir & l'utilité d'une lecture, déjà ſi intéreſſante par elle-même, doit encore augmenter par la connoiſſance parfaite des Lieux qui ont ſervi de Théatre à ces grandes Scènes & des Acteurs qu'on y introduit, nôtre ſecond objet ſera de repréſenter, au plus juſte, l'Etat actuel des uns & des autres. Le Lecteur verra ailleurs ce que nous avons promis, & ce que nous avons fait à l'égard de la Deſcription de l'Iſle de Java (q). Celle que Mr. Prevoſt nous avoit donnée des Molûques, & qui contient ſeulement 21 pages, n'a pû être traitée de la même maniere. On s'eſt déterminé à la détacher, pour la faire reparoître d'autant plus complette dans le Volume ſuivant, avec de nouvelles Cartes, des Plans, des Figures & des Vuës magnifiques, qui ne ſe trouvent point dans l'Edition de Paris.

LES Figures de la même Edition ſont très-défectueuſes; Elles ont été faites avec tant de négligence, qu'il y en a quelques-unes qui péchent très-groſſiérement contre les premières Règles de l'Art. Les nôtres, qui ont été rectifiées par le fameux Graveur Van der Schley, digne Elève du célèbre Picart le Romain, ne cédent en rien en beauté à celles dont les neuf premiers Volumes de ce Recueil ſe trouvent enrichis; & nous y en avons même ajoûté quantité de nouvelles; mais la plûpart, quoiqu'entiérement achevées, n'appartiennent qu'au Volume ſuivant.

POUR ce qui regarde les Cartes, qui ſont ſi eſſentiellement néceſſaires dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, non-contens de corriger celles qui avoient beſoin de l'être, nous en avons auſſi fait graver pluſieurs nouvelles, qui ſeront ſucceſſivement employées en leur place. Ce Volume en contient entr'autres une de Java, que nous oſons garantir pour la plus exacte qui ait jamais paru de cette Iſle. Outre un ancien Plan de Batavia, on y en trouve encore un nouveau tel qu'il eſt aujourd'hui; ſans compter deux ſuperbes Vuës de cette Capitale des Etabliſſemens des Hollandois aux Indes-Orientales.

Nous

(o) Pag. 521.
(p) Pag. 558.
(q) Pag. 154. 163. 585.

Digitized by Google

NOUS *ferons auſſi uſage de la Carte des Nouvelles Decouvertes au Nord de la Mer du Sud, tant à l'Eſt de la Siberie & du Kamſchatska, qu'à l'Oueſt de la Nouvelle France, par Mr.* de L'Iſle. *Enfin nous donnerons les Cartes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique de Mr.* Danville, *& nous nous ſervirons de même, quand il en ſera tems, de celle de l'Italie; & de toutes les autres Cartes que ce célèbre Géographe publiera dans la ſuite.*

TELS *ſont, en abrégé, les Avantages, qui rendent nôtre Edition ſi ſupérieure à celle de Paris. C'eſt pour pouvoir les lui procurer, que nous avons differé la publication de ce Dixième Volume. Si ce retardement a fait quelque peine à ceux qui ont préferé nôtre Edition, nous nous flattons qu'ils daigneront nous le pardonner & même nous en ſavoir gré, lors qu'ils verront qu'on ne les a fait attendre que pour leur préſenter un Ouvrage plus digne de leur attention.*

NOUS *ſommes à préſent en état de publier les Volumes ſuivans avec la même diligence que nous avons fait les neuf premiers. Nous ne négligerons rien de ce qui pourra contribuër à les rendre tous également intéreſſans. De ſon côté le Libraire, qui en a entrepris l'Impreſſion, n'a épargné & n'épargnera ni ſoins ni depenſes pour engager le Public à lui continuër l'Accueil favorable, dont il a honoré ſon Edition.*

COMME *il ne lui en reſte qu'environ 250 Exemplaires en 10 Volumes; il les offre au Public, juſqu'au 1er. de Mai 1754., au prix de la Souſcription, qui eſt celui de 70. florins de Hollande; mais paſſé ce Terme, s'il lui en reſte, il ne les vendra pas à moins de 84. florins. Il conditionne cependant, que ceux qui ne retireront pas les Volumes ſuivans dans l'eſpace de ſix mois après qu'ils auront paru, payeront ces Volumes comme s'ils n'avoient pas ſouſcrit, c'eſt-à-dire vingt pour cent au deſſus de la Souſcription.*

HISTOIRE

Digitized by Google

La DIVINITÉ *qui selon les* CHINOIS *donne la Sagesse, la Santé & les Biens &c.*

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

DIXIÈME PARTIE.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES DANS LA TARTARIE, LE TIBET, LA BUKKARIE, ET A LA CHINE.

Suite du CHAPITRE VIII.

§. VII.

Septième Voyage de Gerbillon à la ſuite de l'Empereur.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Départ de la Cour.

LE 26 de Février 1697, qui étoit le 6 de la ſeconde Lune de la trente-ſixième année de l'Empereur Kang-hi, l'Auteur partit de Peking à la ſuite de ce Monarque, pour ſe rendre en Tartarie. On fit ce jour-là ſoixante-dix lis; & le premier logement fût à *Chang-ping-cheu*. Le Prince héréditaire & pluſieurs autres enfans de Sa Majeſté, la conduiſirent juſqu'à deux lieues hors de la Ville. Avant que de les renvoyer, elle donna ordre à l'aîné de ces Princes, de partir quatre jours après pour la ſuivre. Enſuite ayant fait venir les deux principaux Offi-

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Avis que l'Empereur donne aux Gouverneurs de ſes enfans.

Officiers qu'elle laiſſoit près de ſes autres fils, elle leur recommanda de les entretenir dans l'exercice de leurs devoirs, de les reprendre librement, & de les châtier même s'il étoit néceſſaire. Elle les avertit que ſi leurs Eleves ſe comportoient mal dans ſon abſence, elle s'en prendroit à eux & qu'il y alloit de leur tête. Elle prit à témoin les principaux Officiers de ſa Cour, de l'autorité qu'elle leur donnoit ſur ſes enfans. Le Monarque Chinois croyoit cette précaution néceſſaire, parce qu'il avoit été informé que pendant ſon dernier voyage, quelques-uns des jeunes Princes s'étoient réjouïs avec trop peu de modération.

Route. Nan-keu. Cha-tao.

LE 27, continue l'Auteur, nous paſſâmes le détroit des montagnes de *Nan-keu*, pour loger dans une petite Ville qui eſt à l'extrémité Septentrionale du détroit. On fit ſoixante-dix lis. L'Empereur campa hors des murailles de cette Ville, qui n'eſt proprement qu'un Bourg fermé, & qui ſe nomme *Cha tao*.

Whay-lay-hyen. Cha-ching.

LE 29, on fit cinquante lis. & le logement fut à *Whay-lay-hyen*. Le premier jour de Mars, on logea dans une petite Ville, nommée *Cha-ching*, après avoir fait cinquante lis.

Rivière de Yang-ho.

LE 2, nous fîmes cinquante lis, & nous campâmes près d'un Village nommé *Hia-ho*, ſur le bord de la Rivière de *Yang-ho*.

Suen-wha-fu.

LE 3, après avoir fait cinquante lis, nous logeâmes dans la Ville de *Suen-wha-fu*, où nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante dégrés, quarante-deux minutes.

Kiung-tſo-wey.

LE 4, on fit ſoixante-dix lis, & l'on aſſit le Camp ſous les murs d'une Ville nommée *Kiung-tſo-wey*. L'enceinte de cette Ville eſt fort grande. Les murailles ſont de brique, avec des tours ou de petits baſtions quarrés, aſſez entiers; mais l'intérieur n'offroit que des ruines, entre leſquelles il y reſte peu de maiſons. Les habitans ſont fort pauvres, & le terroir d'alentour paroît tout-à-fait ſtérile. Nous paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois ſur la glace, dans des vallées qui étoient couvertes d'eau.

Whay-ngan-hyen. Tyen-ching.

LE 5, on fit ſoixante lis, pour arriver à *Whay-ngan-hyen*. Le 6, après avoir fait ſoixante-dix lis, nous logeâmes à *Tyen-ching*, Ville d'une lieue de circuit, mais dont la plûpart des maiſons ſont ruinées. On ne laiſſe pas d'y voir encore des boutiques très-grandes & fort bien conſtruites. *Tyen-ching* eſt de la dépendance de *Tai-tong-fu*. On y fait beaucoup de ſavon, avec une eſpèce de nitre qui ſort abondamment de la terre. Auſſi toutes les eaux qu'on y boit ſont-elles nitreuſes.

Yang-ho.

LE 7, nous fîmes ſoixante lis, dans un chemin continuellement uni, au travers d'une grande plaine, qui eſt arroſée d'une Rivière aſſez large, mais peu profonde. Nous cotoyâmes au Nord une grande chaîne de montagnes fort hautes, pour aller loger à *Yang-ho*, Ville plus grande & mieux bâtie, que Tyen-

ROUTE.

	Fictier.	lis.		*Mars.*	lis.
26.	Chang-ping-cheu, ...	70	3.	Suen-wha-fu, ...	50
27.	Cha-tao, ...	70	4.	Kiung-tſo-wey, ...	70
29.	Whay-lay-hyen, ...	50	5.	Whay-ngan-hyen, ...	60
	Mars.		6.	Tyen-ching, ...	70
1.	Cha-ching, ...	50	7.	Yang-ho, [Ville]	60
2.	Yang-ho, [Rivière] . . .	50			

Digitized by Google

Tyen-ching. On y fait auſſi beaucoup de ſavon, & le terroir voiſin paroît beaucoup meilleur qu'il ne l'eſt depuis Suen-wha-fu. Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Le 8, nous fîmes ſoixante lis, toûjours dans un chemin fort uni, ayant au Nord une autre chaîne de montagnes qui eſt au Sud de celle dont le pied eſt bordé par la grande Muraille. Nous logeâmes dans un Bourg fermé de murs, qui ſe nomme *Kyu-lo*. Kyu-lo.

Le 9, nous fîmes ſoixante lis, dans un chemin moins uni que celui des jours précédens. Le Pays eſt coupé par quantité de ravines, mais le terroir en eſt bon. Nous logeâmes à *Tai-tong-fu*. Les principaux Mandarins de la Province, qui étoient venus recevoir l'Empereur, ſe préſentèrent à une lieue de la Ville, vêtus de leurs habits de cérémonie, & rangés à genoux ſur les bords du grand chemin. Les Soldats de la garniſon de Tai-tong-fu ſe rangèrent auſſi ſous les armes, enſeignes déployées. Le peuple parut en foule des deux côtés du grand chemin, hors de la Ville, & dans les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer. Tai-tong-fu.

Avant que d'entrer dans la Ville, nous paſſâmes une Rivière nommée *Yu-ho*, ſur un Pont de pierre à dix-huit arches. Les garde-fous ſont de grandes tables de pierre, longues de ſept ou huit pieds, entre leſquelles on voit des figures aſſez groſſiérement taillées en demi-relief. Chaque table a ſon pilier de pierre, & ces piliers offrent diverſes figures d'animaux, hautes d'environ un pied & demi, & groſſes à proportion. Les quatre coins du Pont ont chacun leur bœuf de fer. A l'égard de la Ville, ſes murailles ſont bien bâties & fort entières, avec leurs tours ou leurs petits baſtions quarrés. On trouva la hauteur du Pole de quarante dégrés ſeize minutes. Pont de Tai-tong-fu.

La Rivière qu'on avoit paſſée, vient de la Tartarie au Nord, & n'eſt qu'un ruiſſeau hors de la grande Muraille. Auſſi ne prend-elle le nom de *Yu-ho* qu'à l'entrée de la Chine, dans un lieu qui ſe nomme *Ching-keu*. A quatre-vingt lis de Tai-tong-fu, elle va ſe jetter, comme toutes les petites Rivières que nous avions traverſées, dans celle de Yang-ho, qui paſſe près de la montagne de *Ki-ming*. Rivière de Yu-ho.

Le 10, nous ſéjournâmes à Tai-tong-fu, & l'Empereur ordonna que les Troupes, le gros bagage, & pluſieurs Officiers du cortège, priſſent le chemin de *Nyng-hya*, par les dehors de la grande Muraille, pendant qu'avec tout le reſte de ſa ſuite, il prendroit par le côté intérieur. Le 11, on fit ſoixante-dix lis au Sud-Oueſt, dans un Pays fort uni. A dix lis de Tai-tong-fu, nous paſſâmes la Rivière de *Chi-li-ho*, qui eſt aſſez large, mais peu profonde. Les Villages & les hameaux paroiſſoient fort pauvres, & n'offroient que des maiſons bâties de terre. Nous vîmes auſſi ſur la route pluſieurs petits forts de terre, avec des *Tuntais*, qui ſervent à donner les ſignaux. On logea dans une Ville nommée *Whay-gin-hyen*, qui n'eſt ni grande ni bien bâtie. Le peuple y eſt pauvre, mais en aſſez grand nombre. Rivière de Chi-li-ho. Whay-gin-hyen.

Le 12, on fit quatre-vingt lis; les trente premiers à l'Oueſt, prenant un peu du Sud; les trente ſuivans au Sud-Oueſt, & les vingt derniers au Sud-Sud-

	Mart.	lis.		Mart.	lis.
8. Kyu-lo;	. . . . .	60	11. Whay-gin-hyen,	. . . .	70
9. Tai-tong-fu,	. . . . .	60	12. Ching-king-chuan,	. . . .	80

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat, dont les terres étoient cultivées. Quoique les maiſons ſoient de terre dans la plûpart des Villages, on y voit des tours quarrées, de briques ſolides, où les habitans ſe retirent avec leurs meilleurs effets dans les tems de guerre & d'allarme. Nous campâmes près d'un Bourg fermé, qui ſe nomme *Ching-king-chuan*.

Ching-king-chuan.

LE 13, nous fîmes ſoixante lis, les trente premiers à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & les trente autres au Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat. Les montagnes que nous avions au Nord, étoient moins hautes que celles des jours précédens. On m'aſſura qu'au de-là de cette chaîne de montagnes, que nous avions toûjours cotoyées depuis Tai-tong-fu, à quinze ou vingt lis de diſtance, il y avoit une autre plaine de terres cultivées, avec des Villages, des Bourgs & de petites Villes; à-peu-près telle enfin, que la plaine où nous marchions.

Diſpoſition des montagnes.

LES montagnes que nous avions eûes au Sud, depuis Tai-tong-fu, ſe rapprochèrent & devinrent plus hautes. On les découvroit à trente ou quarante lis de nous, toutes couvertes de nége. Nous paſſâmes deux petits ruiſſeaux, & nous trouvâmes pluſieurs Villages aſſez peuplés, du moins à juger par la quantité de ſpectateurs qui ſe préſentoient ſur le paſſage de l'Empereur. Ce Monarque s'éloigna un peu du grand chemin, en s'approchant des montagnes du Nord pour la chaſſe du lièvre. Il en tua ſept ou huit. On campa près d'un Village nommé *Tu-lin-tſu*.

May-hyen.

LE 14, nous fîmes ſoixante lis à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays plat. Après en avoir fait vingt-cinq, nous traverſâmes une petite Ville nommée *May-hyen*, fermée de murailles, à l'Oueſt de laquelle coule la Rivière de *San-can-ho*, que nous paſſâmes ſur un Pont. Elle n'étoit pas gelée, parce qu'elle y eſt fort près de ſa ſource. Elle ſe forme de pluſieurs fontaines, qui ſortent à gros bouillons, à deux-cens pas du pied des montagnes que nous ne ceſſions pas de cotoyer au Nord, & qui n'étoient plus qu'à la diſtance d'une lieue. Ces ſources ſont éloignées de vingt ou vingt-cinq lis de May-hyen, & ne ſont qu'à dix lis de *So-cheu* où nous allâmes loger. Un peu au-deſſus de cette Ville, nous paſſâmes encore une petite Riviére aſſez large, nommée *Chi-li-ho*, à dix lis de *Cheu*, qui va ſe perdre, auſſi bien qu'une autre à-peu-près ſemblable qui vient du Nord-Oueſt, dans celle de San-can-ho, où ſe rendent toutes les autres petites Rivières que nous avions rencontrées depuis le Yang-ho. Le San-can-ho coule toûjours à l'Orient, prenant un peu du Nord juſqu'à la hauteur de *Suen-wha*. C'eſt la même Riviére que nous avions paſſée à quarante lis de Tai-tong-fu vers l'Eſt. Elle ſe joint, près de *Pao-ngan*, à celle de Yang-ho. Ces deux Rivières s'étant jointes, en forment une qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes, nommé *Chi-kia-keu*, & prenant le nom de *Wen-ho*, elle va paſſer à *Kouko-kiau*.

Riviere de San-can-ho.

So-cheu.

So-cheu, eſt une Ville peu différente de celles que nous avions traverſées. Les terres de *Whay-ngan-hyen* ſont ſi ſabloneuſes, qu'elles ne ſont guères propres à porter du froment. On n'en tire que du millet & d'autres ſortes de pe-

	Mars.	*lis.*		*Mars.*	*lis.*
13. Yu-lin-tſu, ...		60	14. So-cheu, ...		60

Digitized by Google

petits grains. Auſſi le peuple y eſt-il fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du Pole par la hauteur méridienne du Soleil, & nous la trouvâmes de trente-neuf dégrés & prés de vingt-huit minutes. GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Je rencontrai, dans un Village, un Vieillard qui me parut verſé dans la connoiſſance du Pays. Il me dit que la grande Muraille n'étoit éloignée de nous, au Nord-Oueſt, que d'environ quatre-vingt lis; que *Teu-wey* étoit à deux-cens quarante lis de So-cheu; que la grande Muraille, depuis *Ka-bo-kiou* vers l'Oueſt & le Sud-Oueſt, n'étoit plus que de terre; qu'en pluſieurs endroits elle n'avoit que cinq ou ſix pieds de hauteur, & qu'elle étoit même preſqu'entiérement ruinée, ſans qu'on penſât à la rétablir. Pendant le regne de *Tai-ming*, So-cheu étoit la réſidence d'un Régule. I. Auteur rencontre un Vieillard qui connoiſſoit le Pays.

Le 15, nous fîmes cinquante lis; les vingt-cinq premiers au Sud, un quart & demi d'Oueſt, & les vingt-cinq autres au Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays de la même nature. En ſortant de So-cheu, nous paſſâmes une Riviére fort large, mais ſi peu profonde qu'elle reſſembloit à une terre inondée. Elle étoit encore glacée. On me dit qu'elle eſt demeurée ſans nom, parce qu'elle a peu de cours & qu'elle ſe jette bien-tôt dans la San-can-ho. Cependant le Vieillard dont j'avois reçu des lumiéres, m'avoit aſſuré qu'elle s'appelloit *Ni-ku-bo*. Nous la repaſſâmes encore à ſeize lis de *Ta-chui-keu*, où nous allâmes camper. Ce lieu eſt fermé d'un pan de la grande Muraille. On y découvroit pluſieurs petits Villages ſur la droite & ſur la gauche, & un aſſez gros à l'Oueſt-Nord-Oueſt de nôtre Camp. Nous prîmes la hauteur du Soleil à midi, & nous trouvâmes la hauteur du Pole, de trente-neuf dégrés vingt & *une minutes*. Ta-chui-keu.

Le 16, on fit cinquante lis, dont vingt furent preſque droit au Sud, & juſqu'à une petite Ville nommée *Chi-ching*, preſque toûjours dans un chemin inégal, montant & deſcendant ſans ceſſe, & marchant aſſez ſouvent dans des foſſés étroits; mais comme les chemins avoient été réparés, les voitures mêmes y paſſoient facilement. Pendant les trente derniers lis, on marcha au Sud-Sud-Oueſt, dans un Pays fort uni, & l'on campa près d'un Village qui ſe nomme *I-ching*. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui donna trente-neuf dégrés dix-huit minutes de hauteur du Pole. Chi-ching. I-ching.

Presqu'à la ſortie du dernier Camp, nous avions paſſé la branche de la grande Muraille qui ferme Ta-chui-keu. Elle n'eſt que de terre, & de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de diſtance en diſtance, aſſez prés l'une de l'autre. Quelques-unes ſont de brique. Cette branche prend *depuis* la grande Muraille au Nord, & s'étend vers le Sud à plus de deux-cens lis de *l'endroit* où nous paſſâmes, juſqu'à *Ten-men-keu*. Elle ferme le paſſage de pluſieurs détroits de montagnes, à chacun deſquels on trouve une porte. Branche de la grande Muraille.

A trente lis de Ta-chui-keu, eſt un autre détroit, qui ſe nomme *Tang-fang-keu*, célébre par le paſſage du fameux *Ly-tſe-ching*, Deſtructeur de l'Empire des Taimins, qui prit cette route pour ſe rendre à Peking. Ce détroit étoit gardé alors par un brave *Tſon-ping*, Gouverneur d'une aſſez grande Vil- Détroit de Yang-fang-keu. Valeur d'un Tſon-ping, & de ſa femme.

	Mars.	lis.		Mars.	lis.
15. *Ta-chui-keu*, ...		50	16. I-ching, ...		50

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Ville, nommée *Ninga*, qui eſt à vingt-neuf lis de Yang-fang-keu. Il réſiſta pendant pluſieurs mois à Ly-tſe-ching & lui auroit entiérement fermé le paſſage s'il n'eût été tué par des traîtres; encore laiſſa-t-il dans ſa femme une héritiere de ſon courage, qui mena les Troupes Chinoiſes à la charge, juſqu'à-ce qu'elle fût tuée elle-même. Ce Héros ſe nommoit *Tcheu*. Les habitans du Pays lui bâtirent un Temple pour honorer ſa mémoire. Au reſte, les tours de cette Muraille regardent l'Orient, car elle eſt ſans défenſe du côté de l'Occident.

Qualités du Pays.

LE 17, on fit ſoixante-dix lis, la plûpart droit à l'Oueſt, quelques fois un peu au Sud, & plus ſouvent un peu au Nord. La hauteur du Pole, priſe par la hauteur méridienne du Soleil, ſe trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit de trente-neuf dégrés vingt & une minutes. Le Pays que nous eûmes à traverſer, étoit beaucoup plus inégal, la vallée plus étroite, & les montagnes des deux côtés moins hautes. L'eau avoit creuſé quantité de foſſés dans ces terres ſabloneuſes. Les collines devant leſquelles nous paſſâmes, offroient un grand nombre de maiſons de terre, dont les chambres ſont conſtruites en forme de voûtes, avec des portes & des fenêtres. La terre dont elles ſont compoſées, eſt blanchie avec de la chaux & revêtue en dedans, de papier collé; ce qui les rend auſſi propres que ſi elles étoient bâties de brique. On campa près de *San-chu*, Bourg fermé de murailles. Nous vîmes le long du chemin, plus de Villages que les jours précédens, & la terre nous parut meilleure. On nous aſſura que la grande Muraille étoit au Nord, à cent lieues de nous.

San-chu.

LE 18, nous fîmes cinquante lis, partie au Sud-Oueſt, partie à l'Oueſt; mais comme le chemin étoit fort inégal, & plein de collines & de foſſés, nous avançâmes par tant de détours, qu'il nous fût difficile de déterminer la longueur de la route. D'ailleurs, le Ciel ayant été couvert preſque tout le jour, ſur-tout depuis le matin juſqu'à midi, qu'il tomba une nége fort épaiſſe, il nous fût impoſſible de prendre la hauteur du Soleil. Nous paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois, une petite Riviere qui n'a pas de nom, & dont les eaux ſont extrêmement obſcures. Elle coule au Sud-Oueſt & va ſe jetter dans le *Whang-ho*. On avoit détourné ſon cours, pour la faire paſſer près de nôtre Camp, parce qu'on auroit eû plus de dix lis à faire pour trouver de l'eau. J'entrai dans pluſieurs maiſons creuſées en terre, & je les trouvai aſſez commodes. Elles ne ſont pas larges: la plûpart n'ont pas plus de dix pieds, & pluſieurs en ont moins; mais étant fort profondes, elles ſont chaudes en Hyver & fraiches en Eté. Les habitans ſe ſervent de poeles fort propres, au lieu de cheminées. Ils brulent une eſpéce de charbon de terre, dont l'odeur eſt mauvaiſe, mais qui fait un bon feu, & qui s'allume aiſément. Nous trouvâmes ſur la route pluſieurs de ces Villages, dont la plûpart des maiſons ſont creuſées auſſi dans la terre, & nous campâmes dans un lieu nommé *Ly-kin-cheu*.

Maiſons ſouterraines.

Ly-kin-cheu.

LE

	Mars.	*lis.*		*Mars.*	*lis.*
17. San chu,	. . . . .	70	18. Ly kin cheu,	. . . . .	50

Digitized by Google

Le 19, nous fîmes soixante-dix lis, presque toûjours en tournant dans les montagnes. Pendant les quarante derniers, ce détroit étoit bordé par des montagnes si roides & si escarpées, que malgré le soin avec lequel on avoit réparé le chemin, il paroissoit impossible d'y faire monter non-seulement les voitures, mais les bêtes mêmes de charge, sur-tout par ceux qui régnoient sur les précipices dont ces montagnes sont remplies. Cependant on y fit passer les mulets, les chevaux, les chameaux chargés, & plusieurs centaines de charettes. A la vérité, on étoit obligé de soutenir les charettes & de les pousser par derrière à force de bras, tandis que les chevaux & les mulets, aidés eux-mêmes d'un grand nombre d'hommes, les traînoient par devant. Heureusement toutes ces montagnes étant de terre fabloneuse, les bêtes de charge avoient plus de prise & tenoient le pied plus ferme. Nous vîmes moins de maisons & de hameaux que les jours précédens; mais quoiqu'il s'en offrît peu sur le chemin, nous jugeâmes que les montagnes en cachoient un grand nombre, parce qu'elles étoient labourées jusqu'au sommet, dans tous les endroits capables de culture. Nous campâmes à dix lis de la sortie des montagnes, près d'un Village nommé *Nhyen-hyen-tsun*, où l'on trouva quelques sources de fort bonne eau. Mais comme il y en avoit peu, l'Empereur commit deux Seigneurs de sa Cour, avec plusieurs Officiers, pour faire distribuer par tête, une certaine quantité d'eau & prévenir le tumulte. La plus grande partie du bagage n'ayant pû arriver que fort tard, nous logeâmes dans une de ces maisons souterraines, où nous passâmes la nuit fort tranquillement. C'étoit un antre fort propre, qui n'avoit pas moins de trente ou quarante pieds de profondeur, sur douze ou quinze de largeur, & vingt au moins de hauteur. La voûte & les murs étoient soigneusement blanchis. On y voit au fond, une estrade qui sert de lit, & qui s'échauffe par le feu avec lequel on prépare à manger.

Gerbillon 1697. VII. Voyage. Difficultés du chemin.

Nhyen-hyen-tsun.

Le 20, on fit trente lis, les dix premiers dans les montagnes; après quoi l'on descendit dans une vallée, à l'extrémité de laquelle passe le *Whang-ho*. On fit environ huit lis, droit à l'Ouest, jusqu'au bord de ce fleuve, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées. Ensuite on fit dix-sept ou dix-huit lis droit au Sud, en suivant le Whang-ho, qui coule en cet endroit Nord & Sud, & nôtre logement fût à *Pao-te-cheu*, Ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'Est du Whang-ho. Ses murailles sont composées d'un mélange de briques & de pierres de taille. Elle est bâtie fort irréguliérement, contre l'usage de la Chine, parce qu'elle suit la montagne, qui est fort escarpée du côté du Whang-ho, & presque de toutes parts. La Ville contient environ six cens maisons, sans y comprendre les Fauxbourgs, & plusieurs maisons dispersées au pied des montagnes, à l'Est du Whang-ho. Pao-te-cheu est proprement le lieu qui fournit le poisson nommé *Chi-wha-ly-yu*. C'est une espèce de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse. Elle se pêche dans l'étendue de quinze ou vingt lieues au dessus & au dessous de la Ville. Les habitans du Pays attribuent la délicatesse de ce poisson, à une

Pao-te-cheu.

Chi-wha-ly-yu, espèce de carpes excellentes.

	Mars.	*lit.*		*Mars.*	*lit.*
19. *Nhyen-hyen-tsun*, ...		70	20. Pao-te-cheu, ...		30

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

une espèce d'herbe ou de mousse qui croît dans les rochers, dont le Whang-ho est bordé, & dont les carpes se nourrissent. On en transporte un grand nombre à Peking, pendant l'Hiver, pour l'Empereur & les Grands de sa Cour, auxquels les Mandarins de la Province en font présent. C'est dans cet endroit que le Whang-ho sépare la Province de *Chan-si* de celle de *Chen-si*, qui commence de l'autre côté de la Rivière. Par la hauteur méridienne du Soleil, celle du Pole se trouva de trente-neuf dégrés huit minutes.

Passage du Whang-ho.

LE 21, l'Empereur passa le *Whang-ho*, avec une partie de sa suite; mais le reste fût arrêté, faute de barques. Cependant le Viceroi de Chan-si en avoit fait construire vingt pour le passage. Mais chacune ne pouvoit porter que cinq ou six chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage; & la Rivière ayant, en cet endroit, plus de deux-cens toises de largeur, on ne put faire passer qu'une partie de la Caravane. L'Empereur avoit envoyé néanmoins tous les Grands de sa suite pour empêcher le désordre, & Sa Majesté s'étant rendue elle-même sur le bord du fleuve, ne passa qu'à minuit avec ses chevaux & son bagage, sur deux barques destinées pour elle, qui étoient enrichies de peintures & d'autres ornemens. Les Mandarins de la Province de Chen-si, dont ce Pays reconnoît la Juridiction, vinrent recevoir ce Monarque au bord du Whang-ho, quoique le Viceroi & le *Tsong-tu* ne fussent pas encore arrivés. Nous campâmes à trois lis de Pao-te-cheu, vers le Nord, & aussi loin à l'Oueſt d'une petite Ville à demi-ruinée, qui occupe le sommet d'une montagne fort escarpée. Le Whang-ho baigne le pied de cette montagne, & la Ville se nomme *Fu-ko-hyen*.

Soins de l'Empereur pour le passage.

LE 22, nous séjournâmes dans le même Camp, & tout le jour fut employé à faire passer le Whang-ho au reste de l'équipage. L'Empereur, qui ne quitta pas le bord du fleuve depuis le matin jusqu'au soir, fit passer une partie des chevaux à la nage. Je le vis, lui quatrième, dans une petite barque, allant & venant sur la Rivière, & ramant lui-même pour donner ses ordres. La hauteur du Pole à Fu-ko-hyen, est de trente-neuf dégrés neuf minutes.

LE 23, on continua de séjourner & l'on acheva de passer le Whang-ho. Le Viceroi de Chan-si & les principaux Mandarins de la Province, étant arrivés ce jour-là, saluérent l'Empereur, qui leur ordonna de le suivre.

Ku-chan.

LE 24, on fit quarante lis, en tournant presque sans cesse dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étoit de terre, & les autres de roches, jusques vers le sommet, qui n'offroit que des terres labourées. On fit d'abord quelques lis droit au Nord, ensuite au Nord-Oueſt, & enfin à l'Oueſt, prenant quelques fois un peu du Sud. Mais il n'y eût pas d'autre régle, pour l'estimation de la route, que la hauteur du Pole dans le lieu où nous campâmes, près d'une petite Forteresse nommée *Ku-chan*. Elle se trouva de trente-neuf dégrés quinze minutes. Nous avions passé & repassé douze ou quinze fois une petite Riviere qui coule dans la vallée & qui va se joindre au Whang-ho.

LE

	Mart.	*lit.*		*Mart.*	*lit.*
21. Fu ko hyen,	. . . .		24. Ku chan,	. . . .	40

Digitized by Google

Le 25, on fit ſoixante-cinq lis dans un fort mauvais chemin, les vingt premiers dans une vallée fort étroite entre deux chaînes de montagnes, paſſant & repaſſant continuellement la petite Rivière que nous avions tant de fois paſſée le jour précédent; les quarante-cinq derniers lis toûjours en montant & deſcendant des montagnes, la plûpart fort roides & bordées de précipices. Nous paſſâmes devant un Bourg muré, qui ſe nomme *Chin-kyang-pu*. Enſuite nous campâmes dans une vallée fort étroite, nommée *Tſi-li-ho*, qui eſt arroſée d'un ruiſſeau. L'entrée de cette vallée ſe nomme *Pyen-chui-keu*. Gerbillon, 1697. VII. Voyage. Chin-kyang-pu.

Le 26, on fit ſoixante lis au Sud-Oueſt & à l'Eſt-Sud-Oueſt. Les chemins n'étoient pas ſi mauvais que le jour précédent, mais ils ne ceſſoient pas d'être étroits & inégaux. Après les dix premiers lis, nous paſſâmes à la vue d'un Bourg nommé *Tung-ſi*, & nous logeâmes à *Chin-mu-hyen*, Ville qui ſurpaſſe beaucoup en grandeur celles que nous avions trouvées depuis Tai-tong-fu. Elle contient deux ou trois mille familles. Le Commerce y eſt floriſſant, parce qu'elle eſt proche d'une porte de la grande Muraille, nommée *Tuen-yanta*, par où les Mongols d'Ortous amènent des chevaux, des bœufs & des moutons. De l'argent qu'ils reçoivent, ils achétent de la toile, de la ſoie, du tabac & du thé. La grande Muraille n'en eſt qu'à trente lis, & nous en découvrîmes un pan, douze ou quinze lis au-deſſus de Chin-mu. Nous paſſâmes près d'une petite Rivière, nommée *Ku-ye-ho*, qui vient du Pays d'Ortous où elle prend ſa ſource, à quatre ou cinq journées au Nord de *Chin-mu*, & va ſe jetter dans le Whang-ho à cent-vingt lis de-là. Chin-mu-hyen. Rivière de Ku-ye-ho.

L'Empereur étant arrivé à Chin-mu, on lui amena le fils aîné de Kaldan, qui avoit été pris par la garniſon de *Hami* ou *Hamul*. Le fils du petit Prince Souverain de cette Ville l'accompagnoit lui-même, & fût d'abord admis ſeul à l'audience de l'Empereur, qui voulut voir enſuite le fils de Kaldan. Je le vis aller à l'audience. C'étoit un enfant de quatorze ans, aſſez bien fait. Il étoit vêtu d'une caſaque de drap, avec un bonnet de peau de renard. Son air étoit triſte & embaraſſé. L'Empereur le retint aſſez longtems, toûjours à genoux, & lui fit diverſes queſtions. Il ſe nommoit *Sepden-Balju*, qui ſignifie en langue du Tibet, *longue vie & très-heureux*. Ce nom lui avoit été donné par le Grand-Lama. Le Prince de *Hami* s'appelloit *Tarkammepek*; & ſon fils, qui étoit un grand jeune homme, vêtu, comme les Mores, d'une veſte de ſatin raié, portoit le nom de *Sakipek*. *Pek*, en langue du Pays, ſignifie *Prince*. Le fils de Kaldan eſt amené à l'Empereur.

Le Prince des Eluths ne laiſſa pas de ſoûtenir ſon rolle avec dignité. Tout ce qu'il y avoit d'Eluths à la ſuite de l'Empereur allèrent au-devant de lui, ſe rangèrent à genoux ſur les bords du chemin & ſe mirent à pleurer lorſqu'il approcha d'eux. Il étoit à cheval. S'étant arreté devant eux d'un air ferme, il leur parla avec beaucoup de réſolution, ſans marquer néanmoins de fierté, ni laiſſer rien échapper qui pût choquer l'Empereur. Il ne ſe conduiſit pas avec moins de ſageſſe, lorſqu'il fût préſenté à ce Monar- Courage de ce jeune Prince. Il eſt conduit à Peking.

25. Tſi-li-ho, *Mars.* *lit.* 65
26. Chin-mu-hyen, *Mars.* *lit.* 60

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

narque, qui le fit mener en poſte à Peking, dès le jour ſuivant. La hauteur du Pole, à Chin-mu, eſt de trente-neuf dégrés huit minutes.

LE 27, on ne fit que dix lis à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Nous partîmes fort tard, parce que le Pont qu'on avoit conſtruit ſur la Rivière de Ku-ye-ho, s'étoit rompu la veille & n'avoit pû être réparé que vers midi. Encore ſe rompit-il une ſeconde fois, avant que la moitié de l'équipage fût paſſée. Cette Rivière eſt fort rapide. Nous la paſſâmes à gué, car elle n'eſt pas profonde; mais les bêtes de charge & les charettes ne pouvant réſiſter à ſa rapidité, furent obligées de paſſer ſur le Pont. On campa immédiatement ſur l'autre bord. L'Empereur donna un feſtin au fils du Prince de Hami, & fit lutter enſuite pluſieurs de ſes gens. Il tira de l'arc au blanc, avec ſon fils & pluſieurs de ſes Officiers. Il tira auſſi avec des fuſils à vent, qu'il fit voir au Prince de Hami, comme une invention curieuſe, qui étoit nouvelle pour ce jeune Tartare.

Fuſils à vent.

LE 28, nous fîmes cinquante lis, partie droit au Sud-Oueſt, toûjours dans des montagnes de ſable mouvant, qui rendirent les chemins difficiles pour les bêtes de charge, avec quelque ſoin qu'ils euſſent été réparés. Nous paſſâmes deux ruiſſeaux & un Village, au de-là duquel nous campâmes, au Sud de *Lyen-ling-pu*, Bourg fort miſérable, au milieu des ſables mouvans. La hauteur du Pole, dans ce lieu, eſt de trente-huit dégrés cinquante-cinq minutes.

Lyen-ling-pu.

LE 29, nous fîmes quarante lis, preſque toûjours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, entremelée de ſables, mais où l'eau ne manquoit pas. Nous campâmes près d'un Bourg muré, qui ſe nomme *Kao-kya-pu*, ſitué dans une vallée qu'arroſe une petite Rivière nommée le *Fai-bo*. Nos tentes n'étant point arrivées auſſi-tôt que nous, on nous conſeilla de les aller attendre dans un Temple ſitué ſur une montagne voiſine. Nous le trouvâmes fort net, quoiqu'il fût abandonné. C'eſt un grand quarré, qui a plus de trente pieds de face, ſur vingt de hauteur. Il eſt taillé dans le roc avec beaucoup d'art. On n'a laiſſé que deux piliers du même roc, taillés en colomne, pour ſoûtenir la voûte, qui a la forme d'une impériale de caroſſe. Cette voûte & les quatre faces, ſont remplies de petites idoles, taillées en relief & peintes de diverſes couleurs. On y voyoit auſſi pluſieurs grandes idoles de terre, toutes dorées. La hauteur du Pole eſt de trente-huit dégrés quarante-ſix minutes.

Kao-kya-pu.

Temple taillé dans le roc.

LE 30, on fit quarante lis au Sud-Oueſt, preſque toûjours dans des montagnes de ſable mouvant. On ne laiſſe pas d'appercevoir, dans ces ſables, quantité de buiſſons, & même quelques arbres diſperſés. Nous paſſâmes la petite Rivière de *Tai-bo*, qui vient du Pays d'Ortous au Nord, & qui coulant au Sud va ſe jetter dans le Whang-ho. Le Camp fût aſſis ſur le bord d'une petite Rivière qui coule entre les montagnes, à l'Eſt d'un Bourg nommé *Kyen-ngan-pu*, compoſé d'une centaine de maiſons. La hauteur du Pole donna trente-huit dégrés quarante & une minutes.

Kyen-ngan-pu.

LE

	Mars.	*lis.*		*Mars.*	*lis.*
27.	Rivière de Ku-ye-ho, . . .	10	29.	Kao-kya-pu, ...	40
28.	Lyen-ling-pu, ...	50	30.	Kyen-ngan-pu, ...	40

Digitized by Google

Le 31, nous fîmes cinquante-cinq lis, preſque toûjours montant, deſcendant, & tournant dans des montagnes de ſables mouvans ou de terres ſabloneuſes. La journée peut être réduite à quarante lis, qui ſe firent preſque ſans ceſſe à la vue de la grande Muraille. J'eûs la curioſité de la paſſer par une petite brêche, que les gens du Pays avoient faite pour labourer & enſemencer quelques terres exterieures. Dans cet endroit, comme dans tous ceux où je l'ai vue pendant le voyage, elle n'eſt que de terre batue. Son épaiſſeur eſt de ſix ou ſept pieds, & ſa hauteur de quinze, avec des tours plus élevées; la plûpart de briques, mais éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante toiſes. Telle que je la repréſente, elle ne peut guères ſervir d'obſtacle qu'à la Cavalerie.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Etat de la grande Muraille.

Nous campâmes à cinq ou ſix lis au de-là d'un Bourg fermé de murailles, qui ſe nomme *Choang-chan-pu*. Le pied de la montagne, où l'on avoit aſſis le Camp, étoit arroſé par un petit ruiſſeau, nommé *Whang-quan-kyen*.

Choang-chan-pu.

Le premier jour d'Avril, dixiéme de la troiſiéme Lune, nous fîmes ſoixante-dix lis; les cinquante premiers preſqu'à l'Oueſt, parmi de grandes herbes & des broſſailles; les vingt derniers au Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays fort inégal & rempli de ſables mouvans. Nous ſuivîmes continuellement la grande Muraille, & ſouvent de très-près. Nous eûmes encore la curioſité de l'examiner. Elle eſt toûjours de terre batue, & ruinée en pluſieurs endroits. Le vent y a jetté tant de ſable, qu'il s'en eſt formé un talus, par lequel on peut monter & deſcendre à cheval. Les tours ſont à cent toiſes l'une de l'autre, toutes de brique, hautes d'environ cinq toiſes du côté intérieur, & *de plus* de ſix en dehors. On entre dans ces tours par une petite *porte* qui touche la terre. *Mais il* y a une autre porte ſupérieure, qui ſert au paſſage des machines pour défendre l'entrée de la tour. Chaque tour a ſes gardes, au nombre de trois ou quatre, & des *Tuntais* pour allumer les feux qui ſervent de ſignaux.

Autre partie de la grande Muraille.

Après avoir fait trente-cinq lis, nous paſſâmes un petit Bourg muré, qui ne contient pas plus de cinquante maiſons. Deux tiers de l'eſpace, qui reſtent vuides, n'en ſont pas moins environnés de murailles. Il a ſon *Cheu-pés*, comme tous les Bourgs précédens. Le petit nombre de maiſons qui le compoſent, eſt occupé par quatre-vingt Soldats. Ce Bourg, qui ſe nomme *Chang-lo-pu*, eſt baigné à l'Orient, par un ruiſſeau de fort belle eau. Nous logeâmes à *Yu-lin-whey*, Ville auſſi grande & auſſi peuplée que Tai-tong-fu, & gardée par trois mille quatre cens Chinois ſous le commandement d'un *Tjong-ping*. C'eſt la réſidence d'un *Tao*. Elle eſt de la dépendance de *Ten-ngan-fu*, comme tout le Pays que nous avions traverſé depuis le Whang-ho. On ne lui donne que neuf lis de tour, quoiqu'elle paroiſſe beaucoup plus grande. Etant de toutes parts environnée de ſables, elle reçoit de fort loin les commodités de la vie; & tout y eſt fort cher, à l'exception des légumes & des herbages qui croiſſent fort bien dans les ſables, lorſqu'ils ſont échauffés par le

Chang-lo-pu. Yu-lin-whey, grande Ville.

	Mars.	lis.		Avril.	lis.
31. Choang-chan-pu,	. . .	55	1. Yu-lin-whey	. . . .	70

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

le Soleil. Par la même raiſon, les melons d'eau & les jujubes y ſont excellens. On y fait auſſi un grand Commerce de beſtiaux & de peaux d'agneaux, avec les Mongols d'Ortous. Les murs de la Ville ont plus de ſoixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards ſont de brique; & bien entretenus. A l'Oueſt, coule une petite Rivière, nommée *Vou-tin-bo*, qui prend ſa ſource dans le Pays d'Ortous, & va ſe jetter dans le Whang-ho, à deux cens lis au Sud. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de trente-huit dégrés vingt-ſix minutes.

Rivière de Vou-tin.

LE 2, nous fîmes quatre-vingt lis. On paſſa d'abord la petite Rivière de *Vou tin*, qui eſt guéable, mais fort rapide. Enſuite étant entré dans le Pays d'Ortous, on continua de ſuivre ſes bords, qui, dans une largeur de dix ou douze toiſes, forment une prairie continuelle, dont la vue eſt d'autant plus agréable, que tous les environs ſont couverts de ſable.

Tala-pulak.

NOUS campâmes dans un lieu qui ſe nomme *Tala-pulak*, près duquel paſſe un ruiſſeau. Tout le Pays que nous traverſâmes étoit fort inégal. Cependant on n'y voyoit pas de montagnes, ni même de véritables collines, mais ſeulement des monceaux de ſables amaſſés par le vent. La hauteur du Pole, priſe vers midi, à cinquante lis de Yu-lin, donna trente-huit dégrés vingt-deux minutes. Dans le lieu où nous campâmes, elle étoit de trente-huit dégrés dix-ſept minutes.

Rivière de Hai-ho-tu.

LE 3, nous fîmes ſoixante-dix lis; les trente ou quarante premiers preſque droit à l'Oueſt, prenant quelquefois un peu de Sud; le reſte au Sud-Oueſt & au Sud-Sud-Oueſt, toûjours dans un Pays de ſable & inégal, à-peu-près tel que les jours précédens. On campa ſur le bord d'une petite Rivière nommée *Hai-ho-tu*, fort large & fort rapide, mais peu profonde, & guéable par-tout. Mais le fond étant de ſable mouvant, les bêtes de ſomme ne peuvent la traverſer ſans être expoſées au danger de s'abbattre. L'Empereur s'exerçoit, dans ſa marche, à la chaſſe du lièvre & du faiſan.

Rivière de Kurkire.

LE 4, on fit environ ſoixante lis au Sud-Oueſt. Nous paſſâmes d'abord la Rivière de Hai-ho-tu, dans un endroit où elle ſe partage en deux branches. L'Empereur arrivant ſur le bord, y trouva pluſieurs Vivandiers, qui ſuivoient le Camp à pied, & qui eûſſent été obligés de ſe dépouiller de leurs habits pour le paſſage, ſi l'humanité de ce Monarque ne l'eût porté à les faire paſſer tous en croupe par les Cavaliers de ſa ſuite. Enſuite nous montâmes une colline de ſable, & nous marchâmes dans un Pays moins inégal & moins ſabloneux. Il y avoit auſſi moins de lièvres & de faiſans. L'Empereur ne chaſſa qu'environ dix ou douze lis avant que d'arriver au Camp, qui fût aſſis au de-là d'une petite Rivière nommée *Kurkire*. Son cours eſt fort rapide, & va du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de trente-ſept dégrés cinquante-neuf minutes.

Chahan-pulak.

LE 5, nous fîmes quarante lis au Sud-Sud-Oueſt, dans un Pays fort découvert & moins inégal. On campa dans un lieu nommé *Chahan-pulak*, ſur les

	Avril.	*lis.*		*Avril.*	*lis.*
2.	Tala-pulak, ...	80	4.	Rivière de Kurkire, ...	60
3.	Rivière de Hai-ho-tu, . . .	70	5.	Chahan-pulak, ...	40

Digitized by Google

les bords d'un petit ruiſſeau qui ſerpente dans la plaine. Nôtre Camp étoit bordé au Nord par des ſables, où l'on trouva beaucoup de perdrix & de faiſans. GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Le 6, *on fit* environ cinquante lis au Sud-Oueſt; les deux tiers du chemin dans *un* terrain inégal & rempli de ſables mouvans, où la nature ne laiſſe pas de produire une eſpèce de genièvre qui ſerpente à terre, & qui n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui de l'Europe. Il n'a pas non plus l'odeur ſi bonne. Après s'être étendu en rampant, il s'éléve en petits arbriſſeaux comme les nôtres. Le reſte du chemin ſe fit dans une grande plaine, remplie d'herbes fort hautes. Quoique le terroir paroiſſe capable de culture, on n'y voit que par intervalles quelques traces de labourage. Cette plaine eſt arroſée par un petit ruiſſeau, qui coule du Sud & du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Nous campâmes ſur les bords, dans un lieu qui ſe nomme *Cheltalta*, où la hauteur du Pole eſt de trente-ſept dégrés quarante & une minutes. Genièvre rampant. Cheltalta.

Le 7, nous fimes environ quatre-vingt lis à l'Oueſt-Sud-Oueſt, dans un Pays uni, ouvert, & preſque ſans ſables. A vingt lis vers le Sud, nous découvrions des collines de ſable, le long deſquelles régne la grande Muraille de l'Empire. Après avoir fait ſoixante lis, nous cotoyâmes un bois, qui s'étend plus de dix lis Eſt-Oueſt, & dont nous ne découvrions pas la fin. Nous campâmes au-delà d'un ruiſſeau, d'une eau fort bourbeuſe, & dont les bords ſont ſi eſcarpés, qu'on avoit fait trois Ponts pour en faciliter le paſſage. Près du Camp, dont le lieu ſe nomme *Tong-halan-nor*, on voyoit pluſieurs étangs d'une eau ſalée & pleine de nitre. Nous trouvâmes ſur le chemin, quelques tentes de Mongols fort pauvres, qui étant preſque nuds venoient demander l'aumône aux paſſans. Tong-halan-nor.

Le 8, nous fimes ſoixante-dix lis; les vingt ou trente premiers, droit à l'Oueſt. Enſuite inclinant un peu vers le Sud, nous fimes les quinze ou vingt derniers à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Nous rentrâmes dans la Chine par une bréche qu'on fit exprès à la grande Muraille, qui n'eſt là que de terre, & nous campâmes près de *Ngan-pyen-pu*, Bourg fermé de murs & fortifié. Il contient peu de maiſons, la plûpart en ruines. Le terroir eſt uni & capable de culture. Les montagnes eſcarpées & les ſables rendant le chemin preſqu'impraticable, depuis Yu-lin juſqu'à Ngan-pyen, l'Empereur ne voulut pas s'y engager, quoiqu'on eût apporté beaucoup de ſoins à le réparer pour ſon paſſage. Nous primes par le Pays d'Ortous, dont la route eſt plus facile, & qu'on croit même plus courte. Entre Yu-lin & Ngan-pyen, on rencontre de quarante en quarante lis, pluſieurs Bourgs murés. Leurs noms ſont *Quey-ti-pu*, *Hyang-chui-pu*, *Polo-pu*, *Wha*, *Tuen-pu*, *Oci-vu*, *Sing-pi-pu*, *Long-cheu-pu*, *Ong-ching-pu*, *Tſin-pyen*, *Teng-pu*, *Ning-ſui-pu*, & *Leu-chukyen-pu*. Ngan-pyen-pu. Bourgs entre Yu-lin & Ngan-pyen.

Le 9, nous ſéjournâmes. C'étoit le jour de la naiſſance de l'Empereur, qui

	Avril.	*lis.*		*Avril.*	*lis.*
6.	Cheltalta, ...	50	8.	Ngan-pyen-pu, ...	70
7.	Tong-halan-nor, ...	80			

GERBILLON. 1697. qui ne voulut pas néanmoins qu'elle fût célébrée avec les formalités établies par l'usage.

VII. Voyage. LE 10, nous fîmes quatre-vingt lis, presque droit à l'Oueſt, prenant un peu du Nord. Nous ne ceſſâmes point de ſuivre de fort près la grande Muraille. Elle n'étoit que de terre, comme la plûpart des tours, à la réſerve de celles où l'on entretient une garde, qui ſont encore de briques. Il s'y trouve par-tout des brèches, qu'on ne penſe point à réparer; & l'entrée du Pays d'Ortous à la Chine eſt d'autant plus facile par ces paſſages, que le terrain eſt plat des deux côtés de la grande Muraille. Nous paſſâmes dans un Bourg, nommé *Chuen-tſin*, fermé de murailles & fortifié comme les précédens.

Chuen-tſin.

Deſcription d'une Tour de la grande Muraille. APRÈS avoir fait quarante lis, nous prîmes la hauteur méridienne du Soleil ſur une des tours de la grande Muraille. Cette tour étoit de briques, & plus haute de trente pieds que le terrain extérieur. La hauteur du Soleil étoit de ſoixante dégrés trente-huit minutes, qui donnent trente-ſept dégrés trente-ſix minutes de hauteur du Pole. Nous examinâmes curieuſement l'intérieur de cette tour. Elle a pluſieurs chambres ou galeries voûtées, qui ſervent de logement à quelques Soldats avec leur famille. Nous étions à vingt lis de *Ting-pyen*, qui eſt le *Pou*, c'eſt-à-dire le Bourg fortifié où nous campâmes. Il eſt plus grand que les Pous ordinaires, & gardé par cinq cens Soldats ſous la conduite d'un *Tu-tſiang*. Le terroir eſt fabloneux & l'on n'y trouve que de l'eau de pluye; ce qui n'empêche pas qu'on ne cultive les terres, & que la récolte n'y ſoit aſſez abondante.

Ting-pyen.

QUINZE lis au deſſus de Ting-pyen, nous paſſâmes la grande Muraille par une brèche qu'on ouvrit exprès pour le paſſage de l'Empereur, parce que le chemin étoit meilleur en dehors. Ces quinze lis néanmoins étoient de ſable mouvant. Nous rentrâmes par une autre brèche, un peu avant que d'arriver à Ting-pyen.

LE 11, nous fîmes ſoixante lis au Nord-Nord-Oueſt, toûjours dans un Pays découvert, où le chemin étoit fort bon. Après les trente premiers, nous paſſâmes devant un petit Pou, dont les murailles & les tours ne ſont que de terre. Il ſe nomme *Yen-tang-pou*. Un peu au de-là, nous trouvâmes un grand eſpace de terrain, où l'on fait de très-bon ſel de nitre. Les eaux des ſources ſalées & nitreuſes ſe répandent dans les parties du terrain qu'on a diſpoſées pour les recevoir. Elles y ſont déſſechées par la chaleur du Soleil, qui leur fait laiſſer un ſel fort blanc, lorſque toute l'humidité s'eſt exhalée. On y voyoit pluſieurs monceaux de ſel, quoique le Soleil n'eût pas encore beaucoup de force. Le Camp fût aſſis près d'un Pou nommé *Whang-chi*, dont l'enceinte eſt beaucoup plus grande que celle de Ting-pyen. Mais il y a bien moins d'habitans. La hauteur du Pole y eſt de trente-ſept dégrés cinquante & une minutes. L'Empereur s'étoit exercé à la chaſſe du lièvre, pendant une partie du chemin.

Yen-tang-pou.

Eaux nitreuſes dont on tire du ſel.

Whang-chi.

LE 12, on fit ſoixante lis, les vingt premiers au Nord-Oueſt. Enſuite nous

	Avril.	*lis.*		*Avril.*	*lis.*
10. Ting-pyen,	. . . . .	80	12. Ngan-tin,	. . . . .	60
11. Whang-chi,	. . . . .	60			

Digitized by Google

nous prîmes plus du Nord, juſqu'aux vingt derniers, que nous fîmes droit au Nord. Nous avions toûjours ſuivi la grande Muraille, qui tombe en ruine dans tous ces quartiers. Les terres s'étant éboulées en quantité d'endroits, il n'y reſtoit preſque plus aucune tour de briques. Vers le milieu de la *route*, nous paſſâmes près d'un petit fort de terre, nommé *Kau-ping* qui *joint la* grande Muraille. La campagne eſt toûjours découverte, & le *terrain* ſabloneux. Mais les terres ne laiſſent pas d'être cultivées, & les chemins y ſont fort beaux. On campa près de *Ngan-tin*, Bourg qui n'a qu'une porte, & qui ne contient pas plus de cinquante ou ſoixante maiſons. L'eau n'y eſt pas bonne, parce que le nitre & le ſel y dominent. La hauteur du Pole eſt de trente-huit dégrés quatre minutes.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Kau-ping. Ngan-tin.

Le 13, nous *fîmes* ſoixante lis, environ au Nord-Oueſt quart de Nord, & ſuivant *toûjours* la grande Muraille. Quoique la plûpart de ſes tours ſoient de terre, nous en vîmes trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles qui s'étoient préſentées dans tout le cours du voyage. Le Pays étoit de ſable mouvant, bien fourni de grandes herbes & de broſſailles. Il y croît quantité de réglîſſe. L'Empereur, qui continuoit toûjours de chaſſer en marchant, tua trois cens-ſept lièvres à coups de fléches. Nous campâmes à *Hingou-yng*, petit Bourg muré & fortifié comme les précédens. Il nous fût impoſſible de prendre la hauteur, parce que le tems fût couvert tout le jour. Il tomba même un peu de nége le matin.

Hingou-yng.

Le 14, on fit ſoixante-dix lis à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans un chemin moins égal, mais moins ſabloneux auſſi, & dont le terroir n'offroit preſque que des terres labourables. Après les trente premiers lis, nous paſſâmes près d'un *petit* Bourg, nommé *Nao-pula*, pour aller camper près d'un autre un *peu* plus grand, dont les murailles étoient de briques. Il ſe nomme *Ching-chui-yng*. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés vingt & une minutes. Nous ne ceſſions pas de cotoyer de fort près la grande Muraille. L'Empereur la paſſa par une breche & prit en dehors l'amuſement de la chaſſe aux lièvres, dont il tua plus de deux cens de ſa propre main. Tous les Mandarins de Nyng-hya, qui n'étoient pas encore venus au devant de Sa Majeſté, arrivèrent ce jour-là. Elle fit tirer de l'arc aux Mandarins d'armes à pied & à cheval, & ceux qui ſe trouvèrent trop foibles, furent deſtitués de la qualité de Mandarins.

Nao-pula. Ching-chui-yng.

Le 15, nous fîmes ſoixante-dix lis au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, dans un Pays plus inégal encore que celui du jour précédent. Après les quarante premiers, on paſſa près d'un petit Bourg, fermé de murailles de terre, qui ſe nomme *Hang-chin-yng*. Là, les Officiers Généraux des Troupes que l'Empereur avoit envoyées de Tai-tong à Nyng-hya, vingt jours avant ſon départ de Peking, vinrent ſaluer Sa Majeſté. Nous allâmes coucher dans un Bourg fermé & fortifié, qui ſe nomme *Heng-ching*, & qui contient environ deux cens maiſons, la plûpart de terre & fort miſérables. Il eſt proche du Whang-

Hang-chin-yng. Heng-ching.

	Avril.	*lis.*		*Avril.*	*lis.*
13.	Hingou-yng, ...	60	15.	Heng-ching, ...	70
14.	Ching-chui-yng, ...	70			

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Whang-ho, que les équipages de l'Empereur commencèrent à paſſer dès le même jour. Le tems fut ſi couvert que nous ne pûmes prendre la hauteur du Pole. Le terrain que nous eûmes à traverſer étoit ſabloneux & peu capable de culture. Nous ne perdîmes pas de vue la grande Muraille, quoiqu'un peu plus éloignée que les jours précédens. Elle s'étend juſqu'au bord du Whang-ho.

Paſſage du Whang-ho.

LE 16, nous paſſâmes ce fleuve à deux ou trois cens pas de Heng-ching. Il n'y eſt pas moins large ni moins profond qu'à *Tai-te-cheu*, & ſes eaux n'y ſont pas moins bourbeuſes. On campa ſur ſes bords. L'Empereur ne voulut pas aller plus loin, pour donner le tems à l'équipage de paſſer ſans embarras. Le paſſage ſe fit ſur cent barques, qu'on avoit raſſemblées de toutes les autres Villes, ſituées ſur les bords du Whang-ho. Il y avoit deux grandes barques, conſtruites exprès pour l'Empereur, & peintes en dehors comme en dedans, avec deux grands pontons pour paſſer les charettes & les bêtes de charge. Les autres barques étoient médiocres. On n'y pouvoit placer que ſept ou huit chevaux à la fois, avec quelques gens & quelque partie du bagage. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés trente minutes.

LE 17, nous fîmes trente lis au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, dans une grande plaine, qui s'étend vers le Sud à perte de vue, juſqu'à une chaîne de montagnes, éloignée d'environ cent lis, du lieu où nous avions paſſé le Whang-ho. La plus grande partie de cette plaine eſt extrêmement fertile, ſur-tout en riz, parce qu'elle eſt entre-coupée de canaux, par leſquels on fait entrer l'eau dans les campagnes pour les arroſer pendant la ſéchereſſe. Auſſi le Pays eſt-il fort habité. Comme les terres y ſont fort humides, il falloit des ſoins continuels pour rendre le chemin praticable. Après avoir fait environ dix lis, nous rencontrâmes une troupe de Soldats Tartares de la Banière rouge, ſous les armes, avec leurs Etendarts, & rangés des deux côtés du grand chemin. C'étoit environ huit cens hommes, qu'on avoit fait venir depuis deux ou trois ans de *Si-ngan-fu*, pour renforcer la garniſon de Nyng-hya. Nous trouvâmes après eux, dans le même ordre, cinq mille Soldats Chinois de la même garniſon, dont les deux tiers étoient de Cavalerie. Chaque Compagnie avoit un Etendart de ſatin verd, brodé d'or, & chaque dixaine de Soldats un autre Etendart.

On rencontre un Corps de Tartares.

Garniſon de Nyng-hya.

En approchant de Nyng-hya, nous rencontrâmes encore les trois mille hommes de la Gendarmerie de Peking, que l'Empereur avoit envoyés à Tai-tong-fu, vingt jours avant ſon départ. Ils étoient auſſi rangés ſous les armes, des deux côtés du grand chemin, avec leurs Officiers à leur tête, & ſuivis d'une multitude de peuple qui s'étendoit juſqu'aux portes de Nyng-hya. Ils avoient tous à la main un *Hyang*, c'eſt-à-dire, une baguette parfumée.

Deſcription de cette Ville.

Nous arrivâmes à *Nyng-hya*, une des plus grandes Villes & des plus célébres de celles qui ſont ſituées près de la grande Muraille. On lui donne plus de dix-neuf lis de circuit. Elle étoit gardée depuis trois ans, par une garniſon

Avril.	*lis.*	*Avril.*	*lis.*
16. Paſſage du Whang-ho, . . .		17. Nyng-hya, ...	30

Digitized by Google

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

ſon Tartare. Les maiſons y ſont ſi preſſées, qu'il y en a peu qui ayent des cours, & qu'on n'y voit aucun jardin. Le nombre des habitans eſt fort grand, & le Commerce très-conſidérable. Mais les édifices n'y ſont que de bois & de terre, à la réſerve des fondemens & d'environ un pied ou deux au deſſus, qui ſont de brique. Le bois de conſtruction y eſt à fort bon marché, parce qu'on va le prendre dans cette chaîne de montagnes qui eſt au Nord-Oueſt à ſoixante ou ſoixante-dix lis de la Ville, & qu'il y eſt en ſi grande abondance, qu'on en vient acheter de toutes parts, à quatre ou cinq cens lis de diſtance.

La Ville eſt accompagnée de deux Fauxbourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui du Midi contient cinq ou ſix cens maiſons. Il y a ſix portes, deux au Nord, deux au Sud, une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Toutes ces portes ſont doubles, avec une place d'armes entre-deux. La Ville eſt bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin Eſt-Oueſt que Nord & Sud. Ses murailles ſont toutes revêtues de briques; mais ſans tours & ſans boulevards, excepté aux portes. Elles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur; mais quoique ſoûtenues en dedans par un rempart de terre, elles commencent à tomber en ruines. Le quartier de la garniſon Tartare n'eſt que de terre.

Deux grands étangs.

A dix lis de la Ville du côté de l'Eſt, & près du grand chemin, on découvre deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou ſoixante lis de circuit & qui ſont extrêmement poiſſonneux. Les oiſeaux aquatiques, tels que les canards, les oyes ſauvages, les cygnes &c. s'y raſſemblent en grand nombre. Nyng-hya & toute la frontière, fourniſſent à la Chine d'excellens Soldats & de braves Officiers. La hauteur du Pole y eſt de trente-huit dégrés trente-cinq minutes.

Eclipſe obſervée.

On s'arrêta trois jours dans cette Ville. L'Empereur fit faire l'exercice, hors des murs, à la garniſon Chinoiſe, & lui donna enſuite un feſtin, tel que ceux dont on a déja vû la deſcription. Le 21, j'obſervai l'Eclipſe du Soleil, qui fût d'onze doigts & demi. On ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du Soleil au commencement de l'Eclipſe, avec le quart de cercle du Pére *Thomas*, qui étoit d'un pied & quelques pouces de rayon. Elle étoit de dix-neuf dégrés cinquante-huit minutes, & celle de la fin ſe trouva de quarante-trois dégrés cinquante-trois minutes; d'où il s'enſuit, que l'Eclipſe commença à ſept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes; & par conſéquent, que ſa durée ne fût que de deux heures ſix minutes.

Mort du Dalay-Lama.

Le 22, l'Empereur fit le tour de Nyng-hya. Le même jour, on publia la mort du *Dalay-Lama*, qui étoit arrivée depuis ſeize ans, mais que les Lamas de Putala avoient tenue cachée dans les vues ordinaires de leur politique. L'Empereur avoit pénétré depuis longtems le myſtère de cette mort, parce que les Ambaſſadeurs qu'il envoyoit au Dalay-Lama ne pouvoient obtenir d'audience, ſous prétexte qu'il étoit en retraite; ce qui s'appelle en Chinois, *Tſo-cheu*. Sa Majeſté, réſolue d'éclaircir la vérité, avoit dépêché, l'année précédente, un exprès au *Tipa*, qui gouverne ſous ce grand Pontife, avec l'ordre abſolu de voir le Dalay-Lama, ou de s'aſſurer s'il étoit mort. Elle avoit fait ordonner auſſi au Tipa, de lui envoyer la fille de *Kaldan*, qui

Ordre de l'Empereur au Tipa.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

étoit mariée à un des *Taikis* de *Kokonor*, avec deux *Hutuktus*, Partiſans de ce malheureux Khan des Eluths, dont l'un étoit le plus conſidérable du Pays après le Dalay-Lama. Cet ordre étoit accompagné d'une menace de guerre, ſi le Tipa faiſoit difficulté d'obéïr.

Réponſe du Tipa.

DANS l'épouvante qu'avoit cauſée la défaite de Kaldan, le Tipa avoit fait partir auſſi-tôt, un des principaux Hutuktus de Putala, qui ſe nommoit *Nimata*, & qui étant déja venu en Ambaſſade à Peking, avoit été fort bien reçu de l'Empereur. Ce Miniſtre étoit chargé d'une Lettre, par laquelle ſon Maître promettoit à Sa Majeſté une entière ſatisfaction. Il offroit d'envoyer la fille de Kaldan, ſi l'Empereur continuoit de l'exiger; mais il le ſuppliоit de conſidérer qu'elle étoit mariée, & ſortie par conſequent de la maiſon de Kaldan, pour paſſer dans une autre famille. Il prioit Sa Majeſté de faire grace à l'un des deux Hutuktus, en conſidération du Dalay-Lama, qui demandoit cette faveur avec inſtance. Il s'engageoit à faire inceſſamment partir l'autre, qui ſe nommoit *Panchan*; & pour ce qui touchoit le Dalay-Lama, il promettoit d'exactes obſervations par la bouche de Nimata, ſon Envoyé.

Explications de ſon Ambaſſadeur.

CE Hutuktu s'étant preſenté à l'Empereur, ſur la route, Sa Majeſté le reçut avec plus d'honneur qu'elle n'en avoit jamais fait aux Princes étrangers. Elle alla au-devant de lui juſqu'à la porte de la ſeconde cour de la maiſon où elle étoit logée. Elle accepta ſes préſens, qui conſiſtoient en beaucoup de paſtilles, de pièces d'une étoffe aſſez ſemblable à nôtre ratine, de grains de corail, &c. Nimata lui dit que le vieux Dalay-Lama étoit mort en effet depuis ſeize ans; mais qu'avant que de mourir, il avoit aſſuré les Lamas de ſa Cour, qu'il reſſuſciteroit l'année ſuivante, & qu'il leur avoit marqué le lieu où il devoit renaître; qu'en même-tems il leur avoit recommandé de le bien élever juſqu'à l'âge de quinze ans, de tenir ſa mort ſecrete, & de répondre à ceux qui demanderoient de ſes nouvelles, qu'il obſervoit le *Tjö-cheu*; que pour dernier ordre, il leur avoit remis entre les mains un petit paquet, contenant une Lettre pour Sa Majeſté, avec un Portrait de *Fo*, ou plutôt de ſa propre perſonne, (car il ſe qualifie de *Fo vivant*) en leur impoſant la loi de l'envoyer à ſa deſtination dans la dixième Lune de la ſeizième année après ſa mort. L'Envoyé ajoûta, que l'intention du Dalay-Lama ayant été, que ſa mort ne fût connue que la dixième Lune de cette année, il prioit Sa Majeſté d'en vouloir garder le ſecret juſqu'à cette Lune, & de n'ouvrir qu'alors le paquet qu'il lui remettoit.

Ordres réïterés au Tipa.

L'EMPEREUR s'y engagea volontiers. Mais voulant être obéï ſur les trois autres points, il renvoya Nimata, avec deux petits Mandarins & une Lettre pour le Tipa, par laquelle il lui renouvelloit l'ordre, non-ſeulement de faire partir la fille de Kaldan & le Hutuktu Panchan, mais de déterminer le tems auquel ils ſe rendroient auprès de lui. Deux jours après, un Officier, que Sa Majeſté avoit dépêché au neveu de Kaldan, étant venu lui rendre compte de ſa négociation, rapporta, que dans la ſeconde Lune de cette année, un Envoyé de Putala avoit apporté à ce Prince la nouvelle de la mort du Dalay-Lama & de ſa prétendue renaiſſance; que cette même année, le jeune Dalay-Lama ſortiroit de ſa retraite, âgé de quinze ans, & commenceroit à donner des audiences publiques.

L'EMPEREUR, ſurpris qu'on lui eût fait myſtère de ce qui ſe publioit

Digitized by Google

ailleurs, fit rappeller sur le champ le Hutuktu Nimata & les deux Officiers qui l'accompagnoient. Nimata, preſſé de s'expliquer, répondit, qu'il ignoroit ce qui ſe paſſoit d'un autre côté, & qu'il avoit exécuté les ordres du Tipa. L'Empereur lui déclara, qu'il ne connoiſſoit aucune raiſon de tenir la mort du Dalay-Lama ſecrete, lorſqu'elle avoit été publiée dans d'autres lieux. Auſſi-tôt il fit aſſembler tout ce qu'il y avoit de Princes Mongols à ſa ſuite, pour ouvrir, en leur préſence, le paquet qu'il avoit reçu de Nimata. En l'ouvrant, la tête de la ſtatue de Fo tomba par terre, & le reſte du corps demeura dans les mains de celui qui tenoit le paquet. La confuſion du Lama fût extrême. Les Princes Mongols en tirérent un mauvais augure. L'Empereur & les Seigneurs Mancheous de ſa Cour s'en réjouïrent beaucoup.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Ruſe des Lamas découverte à leur confuſion.

Le 23, l'Empereur alla prendre le divertiſſement de la péche & de la chaſſe ſur un lac, où il tua pluſieurs oiſeaux de rivière. On ſéjourna les trois jours ſuivans, & l'Empereur ne fit pas d'autre exercice que de tirer de l'arc, avec les plus habiles Archers de ſa Cour.

Le 26, il nous envoya des raiſins ſecs de deux eſpéces, qui étoient venus de *Si-ning*, ou de *Tu-tu-fan*, & du Pays des Usbeks. On fait venir auſſi, par la même voie, des raiſins de Corinthe, & l'on en préſenta quantité à l'Empereur, lorſqu'il fût arrivé à Nyng-hya. Entre divers autres préſens, on offrit à ce Monarque pluſieurs piéces de ſerge, de différentes couleurs, qui ſe fabriquent aux environs de cette Ville, quoique les plus fines viennent du côté des Usbeks. On lui donna auſſi pluſieurs tapis de pied, aſſez ſemblables à nos *tapis de Turquie, mais plus* groſſiers. Ils ſe fabriquent à Nyng-hya. L'Empereur eût la curioſité d'en faire travailler en ſa préſence, auſſi-bien que du papier, qui ſe fait, dans la même Ville, avec du chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les Mandarins du Pays lui offrirent des chevaux & des mules. C'eſt particuliérement ſur ces frontiéres, juſqu'aux confins de la Province de Chen-ſi, qu'on éléve de belles mules, & c'eſt du Canton de Nyng-hya que ſortent les meilleures de la Chine.

Manufactures de Nyng-hya.

Le 27, deux petits Mandarins que l'Empereur avoit envoyés à Kaldan l'année précédente, avec l'Ambaſſadeur de ce Prince, pour l'aſſurer qu'il ſeroit bien traité s'il venoit volontairement, arrivérent à Nyng-hya, avec la réponſe de Kaldan. Elle portoit, qu'il avoit beſoin de quelque-tems pour déliberer avec ſon Conſeil, ſur la maniére dont il devoit faire ſa ſoumiſſion, & qu'en attendant il prioit l'Empereur de lui marquer plus clairement comment il ſe propoſoit de le traiter. Les deux Envoyés ajoûtérent, que le Khan des Eluths n'avoit aucune diſpoſition à ſe rendre, & ne cherchoit qu'à gagner du tems pour rétablir ſa fortune.

Retour de deux Mandarins envoyés à Kaldan.

Ce ſoupçon fût confirmé par l'Ambaſſadeur même qui étoit venu l'année précédente. Etant retourné à la Cour de ſon Maître & s'étant efforcé de le porter à la ſoumiſſion, il avoit bien-tôt reconnu que les prétextes du Khan n'étoient pas ſincéres, & qu'il ne penſoit qu'à tromper l'Empereur par de feintes promeſſes. Kaldan lui propoſa de retourner à Peking; mais il prit droit de ſon grand âge pour refuſer cette commiſſion; & s'étant hâté de raſſembler ſa famille, il prit la fuite, pour venir implorer la clémence de l'Empereur. Son malheur lui fit rencontrer en chemin le Lama *Han-bukſan*, qui

Mauvaiſe foi de ce Prince.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

qui étoit en marche avec un Corps de deux ou trois cens Cavaliers. Il fût attaqué par cette troupe. Une grande partie de ſes gens furent tués ou faits priſonniers. Tout ſon bagage fût pillé. Enfin, bleſſé dangereuſement lui-même, il eût beaucoup de peine à ſe ſauver, avec ſa femme, ſon fils, deux petits-fils & quelques gens de ſa ſuite. Il arriva dans cet état au Camp du Général *Fian-gu-pé*, qui étoit toûjours ſur la frontière. Cet Ambaſſadeur ſe nommoit *Keley-kuing*. Il étoit un des principaux Confidens de ſon Maître. Ses bleſſures ne lui permettant pas de précipiter ſa marche, il envoya ſon fils à l'Empereur, avec les deux petits Mandarins. Sa Majeſté le traita fort bien dans la ſuite. Elle le mit au nombre de ſes Hyas, après lui avoir fait donner de fort beaux habits à la Mancheou. Mais toutes ces nouvelles la déterminèrent à faire partir inceſſamment un Corps de deux mille chevaux, pour chercher Kaldan & lui couper toutes les voies de la fuite. On continua de ſéjourner le 28, le 29 & le 30.

Son Ambaſſadeur implore la clémence Impériale.

Le Lama Han-hukſan eſt menacé.

LE premier jour de Mai, l'Empereur fût informé, que le Lama Han-hukſan ſe propoſoit de revenir ſur les bords du Whang-ho, pour la commodité du pâturage, & que ſa ſuite étoit d'environ deux cens hommes. Il fit partir à l'inſtant, cent cinquante Cavaliers choiſis, pour le ſurprendre & l'attaquer. Keley-kuing arriva le même jour, & confirma qu'il y avoit peu de fond à faire ſur les propoſitions de Kaldan. Mais il apprit à l'Empereur que *Tangulan*, neveu du Khan, étoit prêt à ſe rendre lorſqu'il ſeroit aſſuré de ſa grace.

Environs de Nyng-hya.

ON continua de ſéjourner le 2, le 3 & le 4. J'allai me promener aux environs de la Ville, qui commençoient à devenir fort agréables. La verdure naiſſante des arbres, des bleds & des herbages, formoit un ſpectacle amuſant. J'eûs même le plaiſir de voir couler l'eau du Whang-ho dans un de ces grands canaux qui traverſent toute la plaine. On venoit d'ouvrir les écluſes. Tous les ans, on emploie pendant l'eſpace d'un mois, plus de trois mille hommes à nettoyer ces grands canaux, qui, ſans ce ſoin, ſeroient bien-tôt comblés par le ſable & la terre que cette Rivière entraîne avec elle. Quand ils ſont remplis d'eau, chacun fait une ouverture vis-à-vis de ſon champ, pour y recevoir l'eau néceſſaire; après quoi l'ouverture ſe ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop ſeche, on remplit les canaux & l'on arroſe les terres ſuivant le beſoin. Comme elles ſont fort graſſes, on n'emploie guéres la charrue pour les labourer. On les béche à force de bras. Elles ſont partagées en grands quarrés, autour deſquels eſt un chemin, dans lequel on creuſe un petit canal par où l'on fait entrer l'eau. Dans pluſieurs endroits, on voit quantité de ſalpêtre, qui ſort de terre. Il s'y trouve des ſalines naturelles. On n'a beſoin que de creuſer un ou deux pieds en terre, pour trouver des puits d'eau ſalée, dont on remplit de grands quarrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les ſalines qui ſont au bord de la Mer.

Canaux pour l'arroſement des terres.

Salines naturelles.

Temple ou Pagode de Nyng-hya.

A trois ou quatre lis au Nord de la Ville, on trouve un grand Temple, qui ſert de Fortereſſe, parce qu'il eſt environné de bons murs. Au centre eſt une grande pyramide quarrée, à neuf étages, toute de brique, & revêtue d'une terre blanchâtre qui a l'apparence de pierre de taille. Ce Temple contient plus de cent Bonzes, qui y vivent commodément du revenu des terres voiſines. Un étang, qui en eſt proche, leur fournit abondamment des

Digitized by Google

des roſeaux pour leur chauffage. Il ne s'offre aucun Village dans cette campagne; mais *on* peut la nommer un Village continuel, parce que les maiſons y ſont répandues de tous côtés à cent pas l'une de l'autre. Chacun a la ſienne *dans* les terres qu'il cultive. Ces maiſons ſont de terre; mais on aſſure *que* la pluie n'y pénétre jamais. Enfin, le Pays eſt un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vûs. Auſſi les vivres y ſont-ils à *vil* prix; ce qui ne manque pas d'y attirer un nombre infini d'Habitans. Gerbillon. 1693. VII. Voyage.

Le 5, nous partîmes de Nyng-hya, & nous fîmes environ ſoixante-dix lis au Nord-Nord-Eſt, toûjours dans un Pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Nyng-hya en s'approchant des montagnes, moins on apperçoit de maiſons & moins les terres ſont belles. On ne laiſſe pas de voir, par intervalles, des canaux tirés du Whang-ho pour l'arroſement des terres. A quarante *lis de* Nyng-hya, nous paſſâmes devant un petit Bourg fermé de murs *de terre*, qui ſe nomme *Tau-fu-pu*, & nous campâmes près d'un Village. Départ de Nyng-hya. Yau-fu-pu.

Le 6, nous fîmes cinquante lis au Nord-Nord-Eſt. Après les trente premiers, nous paſſâmes dans un Bourg bien fermé de murailles de brique, mais ſans tours & ſans boulevards. Il ſe nomme *Pin-lo-chin*. Le Camp fût aſſis à deux ou trois lis de la grande Muraille, près d'un canal du Whang-ho, tiré exprès pour ramaſſer les eaux qui s'écoulent dans la campagne voiſine. La hauteur du Pole de la grande Muraille eſt ici de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu ſe nomme *Liu-fu-mu-hé*. Pin-lo-chin.

L'Empereur s'éloigna du grand-chemin pour aller chaſſer vers les montagnes de *Holang-chan*, qui ſe nomment *Alajan-alin* en Tartare. Elles ſont au Nord de Nyng-hya, *& régnent* preſqu'à l'Oueſt dans l'étendue de trois ou quatre *cens lis*. On y compte, dit-on, trois cens-ſoixante paſſages, dont la *plûpart* ſont fermés de murs; mais dont quelques-uns néanmoins ont des portes ouvertes. Ces paſſages ſont gardés par des Troupes Chinoiſes, qui dépendent du Tſong-ping de Nyng-hya. La grande Muraille ſe termine, d'un côté, vers l'extrémité orientale de cette chaîne de montagnes, & recommence à l'extrêmité occidentale. Elle eſt interrompue dans toute leur étendue, parce qu'elle y ſeroit inutile. Ces montagnes n'ont, en pluſieurs endroits, que neuf à dix lis de profondeur. Immédiatement au-delà, étoit le ſéjour d'un Prince Eluth, nommé *Paturu-chonom*, qui y vit, à la manière Tartare, du revenu de ſes troupeaux. Il étoit de la Maiſon de Kaldan. Mais ayant pris querelle avec lui, depuis ſept ou huit ans, il étoit venu ſe ſoûmettre à l'Empereur, qui le créa *Pailé* ou Régule du troiſiéme Ordre. Ce *Pays* appartenoit proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis leurs guerres avec les Eluths. Montagnes de Holang-chan. Réſidence du Prince Paturu-chonom.

Le 7, nous fîmes environ cinquante lis au Nord, toûjours au pied des montagnes de Holang-chan. Le Pays que nous eûmes à traverſer étoit fort uni, mais peu cultivé, parce qu'il eſt au-dehors de la grande Muraille, que nous paſſâmes après avoir fait deux ou trois lis. Elle eſt encore moins entière Chau ma-ing.

		Mai.	*lis.*			*Mai.*	*lis.*
5.	Yau-fu-pu, ...		40		Liu-fu-mu-hé, ...		20
	. . . . .		30	7.	Chau-ma-ing, ...		50
6.	*Pin*-lo-chin, ...		30				

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

tière que dans tous les lieux où nous l'avions déjà paſſée, ſans qu'on y faſſe la moindre réparation. On campa ſur les bords d'un bras du Whang-ho, à ſept ou huit lis du pied des montagnes, dans un lieu nommé *Chau-ma-ing*.

LE 8, on ſéjourna, parce que le tems étoit couvert & ſembloit annoncer beaucoup de pluie. Cependant il redévint fort ſercin. L'Empereur ayant reçu avis, par un courier, que les Princes de Kokonor avoient réſolu d'accompagner les Ambaſſadeurs qu'il leur avoit envoyés, & de venir le ſaluer enſemble, prit le parti de s'avancer à petites journées pour les attendre.

Chi-tſui-tſe.

LE 9, on fit ſeulement trente lis, vers le Nord-Eſt & toûjours dans la même plaine, qui étoit remplie de buiſſons & d'herbes, ſur-tout aux environs de *Chi-tſui-tſe*, où nous campâmes ſur les bords du Whang-ho. Le Pays étoit rempli de lièvres & de faiſans.

LE 10, il s'éleva, deux heures avant le jour, un grand vent, qui nous obligea de ſéjourner.

LE 11, on fit quarante lis preſqu'au Nord. Cependant, comme nous marchâmes preſque toûjours ſur le bord du Whang-ho, parce que le ſable y eſt plus ferme, il fallut faire de tems en tems quelques détours, tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt, qui réduiſirent la journée à trente-cinq lis au Nord.

Whang-tu-wen.

Nous campâmes ſur les bords du même fleuve, dans un lieu riche en fourage, qui ſe nomme *Whang-tu-wen*. La hauteur du Pole y étoit de trente-neuf degrés vingt-huit minutes.

LE 12, on fit quarante lis au Nord, ſans s'éloigner du Whang-ho, qui eſt continuellement bordé de hayes & d'arbriſſeaux. Le terrain eſt ſabloneux & rempli de lièvres. On ne voyoit preſque plus de montagnes à l'Oueſt; mais vers l'Eſt, de l'autre côté du Whang-ho, à la diſtance d'environ dix ou quinze lis, on en découvroit d'aſſez hautes, qui paroiſſoient nues & ſans arbres. Nous campâmes ſur le bord de la Rivière, dans un lieu inégal & ſabloneux, dont les environs ne laiſſoient pas d'offrir d'aſſez bon fourage.

Whay-tong.

La montagne qui ſe préſentoit vis-à-vis de nous, s'appelle *Whay-tong*.

LE 13, on fit encore quarante lis au Nord-Oueſt quart de Nord, avec quelques petits détours vers l'Eſt ou vers l'Oueſt, ſuivant le cours du Whang-ho. Les dix premiers lis étoient de ſables mouvans, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent raſſemblant ces ſables, en fait des collines & des vallées, qui rendent les chemins fort difficiles. On ne voyoit plus de montagnes à l'Oueſt. Celles de l'Eſt, au de-là du Whang-ho, baiſſoient à vue d'œil, & finirent preſqu'entiérement vis-à-vis du lieu où nous campâmes, qui étoit une grande prairie très-riche en fourage. Le bois de chauffage n'étoit pas en moindre abondance autour de nôtre Camp. On donne à ce lieu le nom de *Whang-chai-tu-ouen*.

Whang-chai-tu-ouen.

LE 14, on fit cinquante lis au Nord, toûjours ſur le bord du Whang-ho. Le Pays étoit moins ſabloneux que celui du jour précédent. Nous paſſâmes de-

	Mai.	lit.		Mai.	lit.
9.	Chi-tſui-tſe, ...	30	13.	Même Rivière, ...	40
11.	Whang-tu-wen, ...	35	14.	Chuang-pu, ...	50
12.	Le Whang-ho, ...	40			

Digitized by Google

devant un bois fort épais, quoiqu'il ne fût compoſé que d'arbriſſeaux & de grands buiſſons. L'Empereur fit cette journée, tantôt en barque ſur la Rivière, tantôt s'exerçant à la chaſſe du cerf. En arrivant à *Chuang-pu*, où l'on devoit camper, il fallut s'aſſeoir au bord du Whang-ho, pour attendre que les tentes fuſſent dreſſées. Nous y vîmes un grand cerf, qui s'étoit précipité dans les flots, preſſé par les Chaſſeurs, & qui paſſoit le fleuve à la nage. L'Empereur en tua quatre, dont il fit diſtribuer la chair aux Grands & aux principaux Officiers de ſa Cour.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Chuang-pu.

Chaſſe du cerf.

Le 15, nous fîmes quarante lis au Nord-Nord-Eſt, dans les ſables qui bordent la Rivière. On campa dans une plaine nommée *Cha-tan-cheu*, près d'un bois fort épais. L'Empereur alla chaſſer avec peu de ſuite, au de-là du Whang-ho, dans le Pays d'Ortous. On tua cinq grands cerfs, & l'on en prit trois petits. Le même jour, deux Taikis Mongols, que Sa Majeſté avoit envoyés de Tai-tong-fu aux Princes de Kokonor, pour les inviter à le venir trouver ſur la frontière, arrivèrent en poſte & lui rendirent compte de leur commiſſion. Ces Princes les avoient bien reçus. Ils avoient promis de ſe ſoûmettre à l'Empereur & de venir lui rendre leur hommage; mais ils ne pouvoient partir que dans l'eſpace d'un mois, parce que pluſieurs d'entre-eux étoient malades, & que leurs équipages n'étoient pas prêts. L'Empereur prit la réſolution de ne les pas attendre, & leur fit dire de différer leur départ juſqu'à la fin des chaleurs, pour ſe rendre à Peking dans le cours de la ſeptième Lune.

Bonne diſpoſition des Princes de Kokonor.

Le 16, nous fîmes environ vingt-cinq lis au Nord-Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt, cotoyant *toûjours le Whang-ho*, & dans un Pays fort ſabloneux. Il n'y avoit *qu'un* petit eſpace, le long de la Rivière, où l'on pût marcher d'un pied ferme. Nous campâmes dans un lieu nommé *Peta*, nom qui ſignifie pyramide blanche, parce que cette plaine offre en effet, à trois ou quatre cens pas du Whang-ho, une pyramide de brique plâtrée qui réſiſte aux injures du tems. On voit, à peu de diſtance, les débris d'un grand Temple, dont il ne reſte que quelques mazures. Nous trouvâmes vis-à-vis du Camp, cent-trente barques chargées de riz, qui venoient de Nyng-hya, pour le détachement qu'on faiſoit marcher ſur les traces du Khan des Eluths. L'Empereur, qui continuoit de s'exercer à la chaſſe, tua ſept grands cerfs & deux grands ſangliers, dans quelques Iſles que forme le Whang-ho, & qui ſont couvertes de bois fort épais. La hauteur du Pole, à Peta, eſt de quarante dégrés dix minutes.

Pyramide blanche & débris d'un Temple.

Le 17, on ſéjourna. L'Empereur, également amuſé de la chaſſe & de la pêche, *tua* ſept grands cerfs & prit beaucoup de poiſſon. Tout fût diſtribué par ſon ordre, aux Troupes qui arrivèrent ce jour-là près du Camp.

Le 18, nous fîmes vingt-neuf lis, à-peu-près au Nord-Eſt, ſur les bords du Whang-ho, où nous aſſîmes auſſi nôtre Camp. Les ſables continuoient toûjours, excepté dans quelques endroits voiſins de la Rivière, qui étoient pleins

	Mai.	lit.		Mai.	lit.
15. Cha-tan-cheu,		40	18. Le Whang-ho,		29
16. Peta,		25			

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Chuan-tha-chai.

pleins de bois fort épais. L'Empereur prit encore l'amuſement de la chaſſe dans les petites Iſles du Whang-ho, où il tua quelques cerfs. La hauteur du Pole, à *Chuan-tha-chai* où nous campâmes, étoit de quarante dégrés quatorze minutes.

ON ſéjourna les quatre jours ſuivans. Le 19, Sa Majeſté, après avoir été à la chaſſe, vit défiler l'avant-garde du petit Corps d'armée qu'elle envoyoit contre Kaldan. Le 20, elle vit défiler le gros, au nombre de deux mille cinq cens Cavaliers, ſans y comprendre les Officiers & les valets, qui, ſuivant l'uſage des Mancheous, étoient en beaucoup plus grand nombre. Le 21 & le 22, on fit partir quantité de chameaux, chargés de riz, pour le Corps d'armée qui s'étoit mis en marche les jours précédens, avec ordre de porter cette proviſion dans un lieu nommé *Leang-lan-chan*, à cent cinquante lis de nôtre Camp.

Kutan-hoio.

LE 23, on fit vingt lis au Nord-Nord-Eſt, en ſuivant la Rivière, pour la commodité du fourage. Nous campâmes ſur ſes bords. Toutes les barques avoient ſuivi l'Empereur, qui étant reſolu d'aller par eau juſqu'à *Kutan-hoio*, avoit fait partir deux cens Cavaliers de ſa Gendarmerie, pour s'y rendre par terre, avec ordre de paſſer la Rivière, & de l'attendre dans ce lieu s'ils y arrivoient avant lui.

LE 24, on fit encore vingt lis au Nord-Eſt. Nous campâmes ſur les bords du Whang-ho, dans un lieu où les pâturages ſont excellens, & qui eſt bordé de petits bois remplis de cerfs. L'Empereur en tua quatre ou cinq & prit quantité de faiſans.

ON ſéjourna le 25, pour faire paſſer le Whang-ho aux chevaux, aux chameaux, & à tout le bagage qui devoit ſuivre le chemin de terre.

L'Empereur s'embarque ſur le Whang-ho.

LE 26, l'Empereur partit en barque, & deſcendit le Whang-ho, avec une petite partie de ſa ſuite. Les autres continuèrent de ſuivre le bord du fleuve, & nous fûmes du nombre. On fit cinquante lis au Nord-Eſt, dans un Pays fort plat, mais tout de ſable. Nous campâmes ſur le bord du Whang-ho, près d'un lieu nommé *Sarkir*, où le fourage eſt en abondance. Quelques Mongols d'Ortous y avoient leur Camp à peu de diſtance.

Rivière de Chigue-muren.

LE 27, nous fîmes quatre-vingt lis au Nord-Eſt, dans un Pays fort uni. Nous commencions à nous éloigner du Whang-ho, qui coule plus au Nord. Après les vingt premiers lis, nous paſſâmes une petite Rivière, nommée *Chigue-muren*, qui eſt guéable par-tout. Son fond eſt de ſable, & ſes eaux ont moins d'épaiſſeur que celles du Whang-ho. Nous ne ceſſâmes pas de cotoyer cette petite Rivière, dans un Pays beaucoup meilleur & moins ſabloneux, quoique par intervalles il s'y trouve des ſables mouvans. On campa ſur le bord du Chigue-muren.

LE 28, on fit environ ſoixante lis au Nord-Eſt quart d'Eſt, dans un Pays fort plat & fort uni, mais ſabloneux & ſtérile. Nous campâmes encore ſur le

Mai.	*lit.*	*Mai.*	*lit.*
23. Même Rivière, ...	20	27. Le Chigue-muren, ...	80
24. Même Rivière, ...	20	28. Urhatu, ...	60
26. Sarkir, ...	50		

Digitized by Google

le Chigue-muren, qui étoit à ſec dans pluſieurs endroits ; mais l'eau n'y manquoit pas près d'*Urbatu*, où le Camp étoit aſſis. La hauteur du Pole y eſt de quarante & un degrés. Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Urbatu.

Le 29, *on* fit cinquante lis à l'Eſt-Nord-Eſt, dans un Pays tout-à-fait ſemblable à celui du jour précédent, & nous campâmes encore ſur les bords *du Chigue*-muren.

Le 30, on fit cent-vingt lis à l'Eſt quart de Sud. Vers la moitié du chemin, nous paſſâmes le Chigue-muren dans un lieu où il étoit à ſec, & nous le laiſſâmes au Nord-Eſt. On alla camper dans une prairie, qui s'étend juſqu'au Whang-ho, vis-à-vis d'une montagne qui ſe nomme *Mona-hoio*, parce que cette Rivière y fait une eſpèce d'angle. La prairie offre d'excellens fourages, qui y attirent un grand nombre de Mongols. Mais elle eſt maréca-geuſe *en* pluſieurs endroits. Mona-hoio.

Le 31, on ne fit qu'environ quinze lis au Sud, & nous campâmes ſur les bords du Whang-ho.

Le premier jour de Juin, nous fîmes ſoixante-dix lis, la moitié à l'Eſt-Sud-Eſt, & le reſte au Sud-Eſt, toûjours dans la même plaine, & ſur le bord du Whang-ho. La plaine commençant à ſe reſſerrer, nous trouvâmes de petites collines & des hauteurs de ſable qui la bordoient à l'Oueſt. On découvroit un aſſez grand nombre de tentes de Mongols, le long de la Rivière, & nous campâmes auſſi ſur ſes bords. La hauteur du Pole étoit de quarante degrés trente-ſix minutes.

Le 2, nous fîmes ſoixante lis, preſque droit à l'Eſt, & prenant quelquefois ſeulement *un peu du Sud*. Le Pays que nous cûmes à traverſer n'avoit rien de remarquable. Nous campâmes le long d'une petite Rivière, ou plûtôt d'un Canal, qui ſert à la décharge des eaux du Whang-ho, lorſqu'elles ſont fort grandes. Comme elles y demeurent juſqu'aux tems de la grande ſéche-reſſe, elles ſe couvrent d'herbes & paroiſſent dormantes. Les pâturages voiſins ſont excellens. Canal pour la décharge du Whang-ho.

Le 3, nous fîmes encore ſoixante lis, à-peu-près vers l'Eſt-Nord-Eſt, & nous campâmes ſur une petite Rivière, qui eſt bordée de gros ſaules.

Le 4, on fit cent lis, tantôt droit à l'Eſt, tantôt au Nord-Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt. Un marais, qui ſe trouve ſur la route, nous obligea de faire divers détours. Nous traverſâmes encore un Pays fort plat, ſabloneux, mais rempli d'excellent fourage, ſur-tout vers la fin de la journée. On découvroit quantité de tentes de Mongols & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide, qui ſe nomme *Naima-tainor*. On y creuſa des puits, où l'eau étoit abondante à deux ou trois pieds de profondeur ; mais extrêmement ſalée, parce que le terrain eſt rempli de nitre. Il fallut chercher de l'eau douce à deux ou trois lis du Camp. Naima-tainor.

Le 5, nous fîmes cinquante lis à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. On campa dans un Chikeſtay.

Mai.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
29. Chigue-muren,	50	2. Canal,	60
30. Mona-hoio,	120	3. Petite Rivière,	60
31. Le Whang-ho,	15	4. Naima-tainor,	120
Juin.		5. Chikeſtay,	50
1. *Même* Rivière,	70		

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

un lieu nommée *Chikeſtay*, ſur le bord d'une petite Rivière de fort bonne eau. Ce lieu avoit été le terme du voyage que l'Empereur avoit fait l'Hyver d'auparavant dans le Pays d'Ortous. Le même jour, on vit ſur le chemin, beaucoup de terres labourées & les tentes d'un grand nombre de Mongols, qui ſont attirés par la bonté des pâturages. Auſſi ce territoire nous parût-il le meilleur que nous euſſions vû juſqu'alors dans le Pays d'Ortous. Il eſt fort uni, moins ſabloneux, & rempli d'excellent fourage dans les endroits qui ne ſont pas cultivés. Cependant lorſqu'on approche de Chikeſtay, on commence à retrouver des terres ſabloneuſes. Nous nous éloignâmes du Whang-ho beaucoup plus que les jours précédens. La hauteur du Pole, dans ce lieu, eſt de quarante dégrés vingt-deux minutes.

LE 6, on fit quatre-vingt lis preſque droit à l'Eſt, prenant un peu du Sud. On ne ceſſa pas de marcher le long d'une petite prairie qui s'étend vers le Whang-ho. Après les trente premiers lis, nous paſſâmes un gros ruiſſeau qui traverſe la plaine du Sud au Nord, & va ſe perdre dans le Whang-ho. Nous vîmes auſſi pluſieurs fontaines. Enfin, nous côtoyâmes des collines de ſables, qui bordent la prairie du côté du Sud, & nous campâmes à *Tonskay*, où l'eau & le fourage ſont en abondance. La hauteur du Pole y eſt de quarante dégrés vingt-une minutes.

Tonskay.

Mort de Kaldan, Khan des Eluths.

LE même jour, on publia dans le Camp une agréable nouvelle, qu'on avoit reçûe la veille. Kaldan étoit mort le treizième jour de la troiſième Lune, c'eſt-à-dire, le 3 de Mai. Tangulan ſon neveu, venoit, avec le corps & toute la famille de ce malheureux Prince, pour ſe ſoûmettre à l'Empereur. La joye ſe répandit dans le Camp, & l'Empereur fût ravi lui-même, de voir cette guerre entiérement terminée.

LE 7, on fit quarante lis & l'on campa ſur le bord du Whang-ho, dans un lieu qui ſe nomme *Kutan-hoio*. En arrivant, on ſe diſpoſa auſſi-tôt à paſſer la Rivière, & les cinq jours ſuivans fûrent employés au paſſage.

Les Miſſionnaires complimentent l'Empereur ſur la mort de Kaldan.

LE 13, l'Empereur devant arriver en Barque près de nôtre Camp, nous nous avançâmes, au Nord, juſqu'à l'embouchure de la petite Rivière de *Turghen*, qui ſe jette dans le Whang-ho, vis-à-vis de l'ancienne Ville de *Toſ*, pour faire nos compliments à ce Monarque ſur la mort de Kaldan & ſur la ruine entière des Eluths. Sa Majeſté étant arrivée aſſez tard, voulût camper dans le même lieu. On y tranſporta auſſi-tôt tout nôtre Camp, qui en étoit à dix-huit ou vingt lis. L'Empereur nous ayant apperçûs ſur le bord de la Rivière, nous témoigna ſa bonté ordinaire par un ſoûris & en nous montrant de la main d'auſſi loin qu'il nous vit. Le ſoir, il nous envoya un des Eunuques de ſa chambre, avec un autre Officier de ſa ſuite, pour nous raconter en détail la mort de Kaldan & la diſperſion de ſa famille. Il nous fit dire que ce Prince, réduit aux dernières extrémités & abandonné de ſes meilleurs Sujets, s'étoit empoiſonné lui-même, pour éviter de tomber entre ſes mains. Le 14, nous ſéjournâmes. L'Empereur fit diſtribuer ce jour-là une proviſion de riz à toute ſa ſuite.

LE

Juin.	lis.	Juin.	lis.
6. Tonskay,	80	13. Rivière de Turghen,	25
7. Le Wang-ho,	40		

Digitized by Google

Le 15, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt, toûjours dans un Pays fort uni, à l'exception d'une petite hauteur de terre ſabloneuſe, que nous montâmes après avoir fait environ vingt lis. Nous campâmes près d'un petit Hameau de Mongols, & ſur le bord d'une fontaine bourbeuſe, aux environs de laquelle on voyoit encore une grande enceinte de murs de terre. C'étoit une Ville, ſous le règne des *Yuens*. Le terroir eſt fort bon, & pourroit être cultivé, quoiqu'il le ſoit peu. Il produit naturellement d'excellens fourages. Le lieu où nous campâmes ſe nomme en Chinois *Chui-tſuen*, & en Mongol, *Orghikiu-pulak*. Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Chui-tſuen.

Le 16, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt. Après avoir fait les ſept ou huit premiers lis, nous entrâmes dans les montagnes, qui ne ſont ni fort hautes, ni fort rudes à monter. Elles ſont couvertes d'excellens fourages. Entre pluſieurs ruiſſeaux qui en deſcendent, nous en paſſâmes un qui coule à l'Eſt, & qui va, dit-on, ſe jetter dans la petite Rivière de Turghen. On campa dans une petite plaine environnée de montagnes ſur les bords du *Hulan-muren*, autre gros ruiſſeau qui coule vers l'Oueſt, à quatre ou cinq lis des ruines d'une Ville, nommée en Chinois, *Hung-tching*, & en Mongol *Hulan-palaſſon*. Il n'en ſubſiſte plus que les murailles de terre, qui ſont ouvertes en pluſieurs endroits. On n'y voit que cinq ou ſix maiſons, rebâties depuis peu. Le terroir eſt fort bon dans toute la plaine. Rivière de Hulan-muren.

Le 17, nous fîmes ſoixante lis, à l'Eſt quart de Nord, ſans quitter le bord du Hulan-muren. Après en avoir fait quarante dans la même plaine où nous avions campé, nous paſſâmes quelques hauteurs, & nous côtoyâmes de grandes *montagnes*, au Nord de la route. Celles qui ſe préſentoient du côté du Sud, au de-là de la Rivière, n'étoient pas fort hautes. Nous entrâmes dans une plaine, nommée *Singui-paitcha*, qui offroit quantité de buiſſons, d'arbriſſeaux, & d'excellens fourages. On campa dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la Rivière de Hulan-muren, preſque entiérement bordée de gros buiſſons d'une eſpèce de ſaules, ſemblables à ceux que nous avions vûs ſouvent ſur les bords du Whang-ho. Plaine de Singui-paitcha.

Le 18, nous fîmes ſoixante lis, la moitié à l'Eſt un quart Nord-Eſt, le reſte au Nord-Eſt, toûjours dans les montagnes. Nous côtoyâmes longtems la Rivière de Hulan-muren, enſuite nous la paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois. Après avoir fait trente lis, nous abandonnâmes le chemin qui va droit à *Chau-keu*, au Sud & au Sud-Eſt. Un peu plus loin, nous traverſâmes le grand-chemin, qui va de *Hubu-hotun* à Chau-keu. Tout le Pays étoit fort agréable, & diverſifié par des montagnes & des vallées couvertes d'une belle verdure. Les montagnes offroient des arbres, & les plaines étoient arroſées par la Rivière & par de petits ruiſſeaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maiſons diſperſées. On campa dans une plaine charmante, où ſerpente un ruiſſeau médiocre de fort belle eau. On y voyoit pluſieurs petits Camps de Mongols, attirés par l'excellence du fourage. Beau-Pays.

Juin.	lit.	Juin.	lit.
15. Chui-tſuen.	60	17. Même Rivière, ...	60
16. Rivière de Hulan-muren, . .	60	18. Kuku-oſſu, ...	60

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Chau-keu.

rage. Ce lieu porte, en Mongol, le nom de *Kuku-oſſu*, & celui de *Chau-keu* en Chinois. La hauteur du Pole y eſt d'environ quarante dégrés vingt minutes. Nous paſſames encore à la vûe d'une ancienne Ville ruinée, dont il ne reſte plus que l'enceinte, qui eſt une muraille de terre. La hauteur du Pole y eſt de quarante dégrés vingt-ſept minutes.

Rivière de Nong-hon.

LE 19, premier jour de la cinquiéme Lune, on fit cinquante lis à l'Eſt-Nord-Eſt, & au Nord-Eſt, ſoit dans les montagnes, ſoit dans la plaine où nous avions campé, ſoit dans les vallées. Nous campâmes au milieu d'une grande plaine, traverſée par un gros ruiſſeau qui ſe nomme *Nong-hon*.

Viſite d'un Régule Kalka.

CETTE plaine eſt une vaſte prairie, remplie d'excellens fourages. On y voit un trés-grand nombre de Mongols, qui prennent ſoin des troupeaux des Princes & des Seigneurs Mancheous, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis Chau-keu, vers l'Eſt, le long de la grande Muraille, que nous avions au Sud. Le même jour un Régule Kalka, à qui l'Empereur avoit donné des terres dans les montagnes au Nord de la plaine où nous campâmes, vint ſaluer ce Monarque avec toute ſa famille. Sa Majeſté lui fit donner diverſes ſortes de viandes, des piéces de ſoye & de l'argent.

Rivière & plaine d'Arouſi-bartay.

LE 20, on fit ſoixante lis droit à l'Eſt, plus de la moitié dans la même plaine où nous avions campé, mais toûjours en nous approchant des montagnes, ſur leſquelles règne une enceinte de la grande Muraille. Après avoir fait environ quarante lis dans cette plaine, nous paſſames une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine; mais en tournant, nous paſſâmes une enceinte de murailles ruinées, qui continuent des deux côtés avec la grande Muraille; & laiſſant au Nord un grand Etang, formé par les eaux des montagnes, qui ſe déchargent dans une vallée environnée auſſi de montagnes, excepté du côté de l'Oueſt, nous vînmes camper dans une plaine, qui ſe nomme *Arouſi-bartay*. Elle eſt arroſée d'un gros ruiſſeau de même nom, qui rend la verdure charmante & les pâturages excellens. On découvroit, aux environs, pluſieurs tentes de Mongols qui y ſont campés avec leurs troupeaux. Nous vîmes ſur nôtre route, pluſieurs terres labourées; mais elles ſont aſſez bonnes pour mériter plus de culture. Il n'y manque que des arbres, encore n'en ſont-elles dépourvûes que par la faute des Mongols, qui n'en plantent jamais, & qui ont coupé ceux que la nature y avoit produits.

Kert-chilou. Rivière de Horho pira.

LE 22, on fit ſoixante lis à l'Eſt, prenant quelquefois un peu du Sud, toûjours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, où coule la petite Rivière d'Arouſi-bartay, vers l'Eſt. Nous ne ceſſames point de côtoyer la grande Muraille, à douze ou quinze lis de diſtance. Nous l'avions au Sud. Les montagnes ſur leſquelles on la voit s'étendre, ont peu de hauteur & ne ſont proprement que des collines. Celles que nous avions au Nord ſont plus hautes, mais on n'y voit aucune ſorte d'arbres. Nous campâmes dans un lieu, nommé *Kert-chilou*, près d'un ruiſſeau médiocre, nommé *Horho-pira*

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
19. Rivière de Nong-hon, . . .	50	22. Kert-chilou, ...	60
20. Arouſi-bartay, ...	60		

Digitized by Google

pira, qui vient de l'Oueſt & coule à l'Eſt, d'où il tourne enſuite au Sud le long d'une vallée qui mène à une des portes de la grande Muraille, nommée en Chinois *Ching-keu*, & en Tartare *Ikirituka*. Elle n'eſt qu'à douze ou quinze lis, au *Sud*, du lieu où nous campâmes. On me dit que cette porte étoit fermée, & qu'il n'eſt permis à perſonne d'y paſſer. Cependant comme la grande Muraille, qui eſt ici de terre & de moellon juſqu'à Chan-kia-keu, eſt ruinée en quantité d'endroits, on paſſe facilement par les brèches. Cette porte eſt accompagnée d'un gros Bourg, fermé de murailles & fortifié. Elle eſt gardée par trois cens Soldats, ſous la conduite d'un *Tſan-tſiang*. Nous vîmes dans la route pluſieurs terres labourées; mais on pourroit en cultiver davantage. La hauteur du Pole eſt ici de quarante degrés trente-ſix minutes. L'Empereur chaſſa tout le jour dans les montagnes. On fit deux enceintes, où il tua pluſieurs cerfs, quelques chèvres & quelques renards.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Porte de la grande Muraille.

Le 23, nous fîmes ſoixante-cinq lis au Nord-Eſt quart de Nord, toûjours dans les montagnes. Le chemin étoit plus inégal, & moins facile que les jours précédens. Après avoir fait quelques lis dans la plaine où nous avions campé, nous montâmes une colline, ſur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux, rangés en file ſur le grand-chemin, afin que l'Empereur pût les voir en paſſant. Ils étoient compoſés de dix-ſept mille, tant jumens que poulains, & ce n'étoit néanmoins que la moitié de ceux qui ſont confiés aux ſoins du Tribunal de *Tai-puſſé*. L'autre moitié eſt ſur les bords de la Rivière de Chan-tu, au de-là du Tuchi-keu. Chaque année tous les *Officiers des écuries* de l'Empereur viennent choiſir, parmi ces chevaux, ceux qui ſont propres au ſervice de Sa Majeſté. Les autres, à l'âge de trois ans, ſont mis entre les mains du *Ping-pu*, ou du Tribunal de la Milice, pour les faire ſervir aux poſtes & aux autres beſoins de l'Etat. Nous campâmes dans un lieu qui ſe nomme *Si-de-tcy*, près duquel on trouve pluſieurs fontaines qui forment un Ruiſſeau. Les Mongols y avoient un grand nombre de tentes, ſans compter celles des palfreniers & d'autres gens qui prennent ſoin des haras du Tai-puſſé. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés quarante-huit minutes.

Haras Impériaux.

Si-de-tcy.

Le 24, nous fîmes ſoixante lis, les quarante premiers au Nord-Eſt, & les vingt derniers au Nord-Nord-Eſt dans les montagnes. Les vallées ſont coupées de ruiſſeaux, & remplies de bons pâturages. Auſſi trouve-t-on ſur le chemin, pluſieurs petits Camps de Mongols. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine aſſez grande, ſur les bords d'un gros ruiſſeau qui l'arroſe. La hauteur du Pole y eſt de quarante & un dégrés.

Le 25, nous fîmes ſoixante-cinq lis à l'Eſt-Nord-Eſt, quart de Nord-Eſt, & dans un Pays ſemblable à celui des quatre jours précédens, mais un peu plus uni. Nous paſſâmes ſeulement deux ou trois petites collines, vers la moitié du chemin; après quoi, nous parcourûmes une grande plaine, d'environ tren-

Autres beſtiaux & troupeaux de l'Empereur.

	Juin.	lis.		Juin.	lis.
23. Si-de-tcy,		65	25. Vallée,		65
24. Plaine,		60			

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

trente lis, où nous trouvâmes quatre-vingt aires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de l'Empereur, rangés en file sur le bord du grand-chemin. Chaque aire contient cent bêtes à cornes, & chaque troupeau est composé de trois cens moutons. On me dit que depuis le commencement du Printems dernier, il étoit mort de maladie, vingt mille moutons des troupeaux de l'Empereur, & qu'il en étoit mort beaucoup plus à proportion, dans ceux des particuliers. La vallée où nous campâmes est arrosée d'un gros ruisseau, qui produit d'excellens pâturages.

LE 26, nous fîmes soixante lis presque droit à l'Est, prenant quelquefois un peu du Nord. Le chemin ressemble à celui des jours précédens; mais on ne découvroit plus aux environs de si hautes montagnes: ce n'étoient que des collines, couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lis, nous passâmes près d'un Hameau, qui contenoit quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plûpart ruinées. Nous campâmes dans un lieu nommé *Quey-tu-pulak*, du nom d'une grande fontaine qui n'en est pas éloignée. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau. Nous vîmes encore sur le chemin quelques aires de vaches, & quelques troupeaux de moutons, de la dépendance du Tribunal des Rits, ou du *Li-pu*, d'où l'on tire les victimes destinées aux Sacrifices. L'Empereur marcha toûjours en chassant dans les montagnes.

Quey-tu-pulak.

LE 27, on fit cinquante lis à l'Est, toûjours dans des collines, la plûpart remplies de pierres & de roches qui sortent de terre. Nous fîmes souvent de petits détours, tantôt au Nord & tantôt au Sud. Nous montâmes & descendîmes plusieurs collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées de gros ruisseaux. Nous vîmes un grand nombre de haras de l'Empereur, & de vaches qu'il fait nourrir dans ce Canton, où les pâturages sont excellens. C'étoient les mêmes bestiaux que nous avions vûs au mois de Novembre, dans le voyage précédent; mais ils n'étoient pas si gras que nous les avions vûs alors, parce que n'étant nourris que de l'herbe de la campagne, ils maigrissent pendant l'Hyver & vers le commencement du Printems. Ce qui reste d'herbe se pourrissant sur la terre, ils n'ont alors que des racines, qu'ils déterrent avec la corne des pieds. S'il arrive quelque maladie contagieuse dans cette saison, il en périt une infinité. Mais ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui dans un Climat si froid, ne sort de terre que vers le milieu de Mai; & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'Automne. Pendant les mois de Juillet & d'Août, ils profitent peu, parce qu'ils sont continuellement tourmentés des mouches.

AU reste le terrain alloit toûjours en s'élevant, & le Pays étoit fort froid. Un vent de Nord-Ouest, qui souffla pendant tout le jour, rendoit l'air si perçant, quoique d'ailleurs fort serain, que la plûpart des gens de la suite de l'Empereur étoient vêtus de fourrures. Nous campâmes dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau qui se nomme *Porkaſſay*.

Porkaſſay.

LE

Juin.	*lit.*	*Juin.*	*lit.*
26. Quey-tu-pulak, ...	60	27. Porkaſſay, ...	50

Le même jour, l'Empereur donna ordre aux Régules & aux Princes Mongols qui l'avoient suivi dans le voyage, de se séparer le lendemain & de retourner dans leurs Cantons. Il leur fit distribuer des vaches & des moutons, pour augmenter leurs troupeaux. Il déclara que son dessein étoit de donner sa troisième fille en mariage au petit-fils de *Tuchetu-han*, qu'il avoit créé Régule depuis quelques années. Il donna des ordres pour établir les Eluths nouvellement soûmis, dans les terres voisines du Camp, où les pâturages étoient fort bons. Il leur fit distribuer des chevaux, des vaches & des moutons. Leur nombre montoit à quinze cens, dont la plûpart étoient fort proprement vêtus des habits que Sa Majesté leur avoit fait donner. Mais n'étant point accoutumés au Climat ni à la maniére de vivre de Peking, ils y dévenoient malades. Ce fût cette raison qui porta l'Empereur à les établir hors de la grande Muraille, pour leur rendre le pouvoir de suivre leurs propres usages.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Etablissement des Eluths soûmis.

Le 28, on fit environ soixante-dix lis au Nord-Oueſt; mais ils peuvent être réduits à soixante, parce qu'on ne cessa presque point de monter & de descendre. Nous trouvâmes encore à la sortie du Camp, un grand nombre de troupeaux, rangés sur les bords du chemin comme les jours précédens. Après avoir fait environ trente lis, nous descendîmes la montagne de *Hing-bang*, qui est beaucoup plus élevée du côté de la Chine que de celui de la Tartarie. Aussi marchâmes-nous plus de vingt lis toûjours en descendant, mais par une pente presqu'insensible. On campa au milieu d'une vallée qui est entre *Hinkan-tu-bahan* & Chang-kia-keu, à vingt-cinq lis de ce dernier lieu. Elle est arrosée d'*un ruisseau*, qui se forme de plusieurs sources, & resserrée des deux côtés par de hautes montagnes. Les pierres dont elle est couverte, n'empêchent pas qu'elle ne soit cultivée en divers endroits, & qu'il n'y croisse de très-beaux grains.

Hinkan-tu-bahan.

Le 29, nous fimes quatre-vingt-dix lis; les vingt-cinq premiers, jusqu'à *Chang-kia-keu*, presque droit au Sud, toûjours dans une vallée qui s'étend entre deux chaînes de hautes montagnes. C'est celle du jour précédent, qui continue dans la même direction, & qui est plus cultivée à mesure qu'on s'approche de la grande Muraille. Un peu au-dessus de cette porte, nous trouvâmes les Soldats de la garnison rangés sous les armes, au nombre de cinq cens. Après avoir passé la grande Muraille, nous fimes encore cinq lis jusqu'à *Hya-pu*, Bourg autrefois célébre par son Commerce, avant les guerres qui ont ruiné les Mongols. Il y reste néanmoins environ dix mille familles, tant dans la Ville que dans les Fauxbourgs. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés cinquante-deux minutes; d'où il s'enfuit que celle de la porte est de quarante degrés cinquante-trois minutes. On logea le soir à *Swen-wha-fu*.

Chang-kia-keu.

Hya-pu.

Le 30, nous fimes quatre-vingt lis, & nous logeâmes à *Pao-ngan*, où la hauteur du Pole est de quarante degrés trente minutes.

Pao-ngan.

Le

	Juin.	*lis.*		*Juin.*	*lis.*
28. Vallée,	. . . . .	60	30. Pao-ngan,	. . . .	80
29. *Chang-kia-keu*,	. . . . .	90			

Digitized by Google

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Le premier de Juillet, 31 de la neuvième Lune, nous fimes soixante-dix lis, pour aller loger à *Whay-lay-hyen*, où le Prince héritier & ses frères attendoient l'Empereur depuis quelques jours. Ils étoient accompagnés de plusieurs Régules & des principaux Tartares de la Cour qui n'avoient pas été du voyage.

Whay-lay-hyen.

Le 2, on fit cent vingt lis, jusqu'à *Chang-ping-cheu*, Ville à six lieues de Peking. L'Impératrice Douairière & les Reines y vinrent au-devant de l'Empereur.

Chang-ping-cheu.

Le 4, l'Empereur entra dans Peking comme en triomphe. Toute la Cavalerie & les huit Etendarts se trouverent sur son passage, avec les marques de la Dignité Impériale, & rangés en fort bel ordre des deux côtés du chemin.

Peking.

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
1. Whay-lay-hyen, ...	70	4. Peking, ...	60
2. Chang-ping-cheu, ...	120		

§. VIII.

Huitième Voyage de Gerbillon dans la Tartarie.

1698. VIII. Voyage.

L'Auteur ayant reçu ordre de Sa Majesté Impériale de retourner en Tartarie avec le Père Antoine Thomas, pour accompagner trois Grands de l'Empire, dont l'un étoit premier Président du Tribunal des Finances, le second, Président du Tribunal des Tartares Mongols, & le troisiéme, un *Meyren-chang-kin* de la confiance particulière de l'Empereur, partit le 24 de Mai 1698, quinzième jour de la quatrième Lune Chinoise, dans la trente-septième année de Kang-hi. Le Cortége étoit composé de plusieurs Mandarins inférieurs de différens Tribunaux, & de quelques Hyas de l'Empereur. Les trois Seigneurs avoient commission de présider aux Assemblées qui devoient se tenir dans les Etats des Tartares-Kalkas, nouvellement soûmis à l'Empereur, pour y régler les affaires publiques, établir des loix & déterminer les Habitations.

Départ de l'Auteur avec trois Grands de la Cour, & motifs du Voyage.

Le premier jour on fit quarante lis, pour aller loger à *Tong-cheu*, Ville à l'Est de la partie Chinoise de Peking. Le Pays qu'on traversa est fort uni & soigneusement cultivé. Les Villages s'y présentent en grand nombre. Tong-cheu est une fort grosse Ville, très-bien peuplée, où le Commerce est florissant, parce qu'elle est située à l'extrémité du Canal Royal, qui vient s'y joindre à la Riviére. Il s'en détache un petit Canal qui conduit à Peking; mais qui ne recevant que de petites Barques, ne sert qu'à transporter le riz du tribut. Le nombre de ces Barques est si grand, que le Canal en est couvert pendant tout le tems qu'il n'est pas gelé. Nous couchâmes, dit l'Auteur, dans la maison d'un riche Marchand de Peking, qui y étoit venu exprès

Tong-cheu,

ROUTE.

24. *Mai.* Tong-cheu, ...	40. *lis.*

Digitized by Google

près pour recevoir le premier Préſident du Tribunal des Finances, avec lequel je logeois. Nous fûmes traités magnifiquement. GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Le 25, on fit ſoixante-dix lis; les quarante premiers à l'Eſt, demi-quart vers le Nord, & les trente derniers à l'Eſt-Nord-Eſt, toûjours dans un Pays fort uni & bien cultivé. En ſortant de Tong-cheu, on paſſa deux bras de la Rivière ſur deux mauvais Ponts; le premier, compoſé de poûtres & de piliers de bois; le ſecond, de Barques. On traverſa pluſieurs Villages, dont les deux plus conſiderables ſe nomment *Ten-kio* & *Hya-tyen*. Le premier eſt à vingt lis de Tong-cheu. Le ſecond en eſt à quarante lis, & nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui eſt de ſoixante-dix degrés cinquante-neuf minutes; ce qui revient à quarante degrés de hauteur du Pole. On paſſa la nuit dans le Fauxbourg d'une petite Ville, nommée *San-bo*, qui eſt médiocrement peuplée. San-ho.

Le 26, on fit ſoixante-dix lis; les quarante premiers droit à l'Eſt, & les trente derniers, partie au Nord-Eſt, partie à l'Eſt-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt, toûjours dans un Pays uni & cultivé, à l'exception de quelques endroits ſabloneux. Nous paſſâmes une petite Rivière nommée *Tſo-kia-bo*, preſqu'en ſortant de San-ho, & nous traverſames enſuite pluſieurs Villages, dont les deux principaux ſe nomment *Tuang-kia-ling* & *Pang-kyun*; le premier, à vingt lis de San-ho, & l'autre à quarante. La hauteur du Pole, quarante degrés deux minutes. On paſſa la nuit à *Ki-cheu*, Ville de médiocre grandeur & peu peuplée, dont la ſituation eſt à quatre ou cinq lis des montagnes qui ſe préſentent au Nord. Ki-cheu.

Le 27, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt quart de Nord-Eſt, dans un Pays ſemblable aux précédens, mais qui a des montagnes au Nord, à la diſtance de huit ou dix lis. Après en avoir fait trente-cinq, nous traverſames le grand Village de *Macbin-tyen*. Un peu au-deſſus de *Chi-men*, petite Ville où nous couchâmes, nous découvrîmes, par une ouverture qui ſemble faite exprés dans les montagnes, la Sépulture des Empereurs de la Dynaſtie préſente, à la diſtance d'une lieue au Nord. Les toits, couverts de tuiles émaillées de jaune, brilloient dans cet éloignement. La hauteur méridienne de Chi-men eſt de ſoixante-onze degrés neuf minutes; & par conſéquent la hauteur du Pole, de quarante degrés quatre minutes. Chi-men. Sépulture Impériale.

Le 28, l'équipage fit ſoixante lis à l'Eſt quart de Nord-Eſt. Mais nous le quittâmes, par un détour d'environ dix lis, pour viſiter la Sépulture Impériale, où les trois Grands voulûrent rendre leurs reſpects aux cendres de l'ayeule de l'Empereur, de ſon père *Chun-chi*, & des trois Impératrices qui avoient été ſucceſſivement femmes de ce Monarque. Après les cérémonies ordinaires devant chaque tombeau, nous prîmes un moment de repos. Enſuite recommençant à marcher, nous traverſâmes une grande plaine, environnée preſque entiérement de montagnes fort hautes & bien cultivées. A trente-cinq lis de Chi-men, nous paſſâmes dans un aſſez gros Village, nommé L'Auteur la viſite.

	Mai.	*lis.*		*Mai.*	*lis.*
25. San-ho,	. . . . .	70	27. Chi-men,	. . . . .	60
26. *Ki*-cheu,	. . . . .	70	28. Tſun-wha-cheu.	. . . . .	60

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Tſun-wha-cheu.

mé *Pu-tſu-tyen*, d'où nous allâmes loger à *Tſun-wha-cheu*, Ville médiocre du ſecond ordre. On lui donne treize lis de tour, mais elle eſt peu peuplée, & n'a rien de remarquable que l'abondance du tabac qui croît dans ſon territoire, & qui paſſe pour le meilleur de la Province. On en tranſporte beaucoup à Peking.

Le 29, nous fîmes cinquante lis à l'Eſt, quart de Nord-Eſt, à l'exception des dix derniers, où nous entrâmes dans des montagnes. On traverſa pluſieurs petits Villages pour ſe rendre à *San-tun-ying*, où l'on paſſa la nuit. C'eſt une petite Ville de guerre, autrefois très-forte à la manière du Pays & gardée par des Troupes nombreuſes. Aujourd'hui les murailles tombent en ruines, & la garniſon n'eſt que de quatre cens Soldats Chinois, ſous le commandement d'un Fu-tſiang. Elle ne laiſſe pas d'être aſſez peuplée & d'entretenir un Commerce avantageux avec les Tartares de Karchin. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés vingt minutes. Cependant, comme le Ciel étoit à-demi couvert lorſqu'on prit la hauteur méridienne du Soleil, cette hauteur n'eſt pas certaine.

San-tun-ying. Ville forte.

Le 30, on fit ſoixante lis; les dix premiers droit au Nord, & le reſte au Nord-Nord-Eſt. Mais les détours qu'il fallut faire dans les montagnes pendant les quarante derniers lis, nous font réduire cette journée à quarante lis. Nous paſſâmes devant pluſieurs petits hameaux, qui nous parûrent fort miſérables. Les terres étoient cultivées dans les vallées & ſur les pentes des collines. Après avoir fait environ dix lis, nous nous engageâmes entre de petites montagnes couvertes de boſquets très-agréables, qui nous formèrent pendant vingt lis, un délicieux payſage. Enſuite nous paſſâmes une hauteur, après laquelle nous traverſâmes la Rivière de *Lan-ho*, ſur un mauvais Pont. Cette Rivière, qui coule vers l'Eſt & va ſe décharger dans la Mer Orientale, eſt ſi large & ſi profonde, qu'elle ne peut être paſſée à gué. On y voyoit flotter beaucoup de bois de chauffage & quelques trains de bois à bâtir, avec pluſieurs petites Barques qui ſervent aux Conducteurs de ce bois. Près du Pont s'offroit un Village, ou plûtôt une petite rue bordée de maiſons, entre leſquelles on trouve des Hôtelleries.

Rivière de Lan-ho.

Après avoir paſſé le Lan-ho, nous montâmes & deſcendîmes deux hauteurs, dont la ſeconde eſt aſſez élevée. Elle n'a qu'un chemin, taillé dans le roc avec beaucoup de travail, & ſi étroit qu'à peine deux charettes y paſſeroient-elles de front. Enſuite on tourna beaucoup autour des montagnes, à douze lis de *Hi-fong-keu*, où l'on alla paſſer la nuit. On paſſa devant une Forteresſe, nommée *Lan-yang*, qui paroît abandonnée. Hi-fong-keu eſt une autre Forteresſe, voiſine de la grande Muraille comme *Ku-pe-keu*, mais moins grande & moins peuplée. La hauteur du Pole y eſt de quarante degrés trente minutes.

Hi-fong-keu.

Le 31, on fit ſoixante lis; les vingt-cinq premiers au Nord-Eſt, & les quinze ſuivans à l'Eſt-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Pendant les vingt derniers,

	Mai.	*lis.*		*Mai.*	*lis.*
29. San-tun-ying,	. . . . .	50	31. Quan-ching,	. . . . .	50
30. Hi-fong-keu,	. . . . .	40			

Digitized by Google

niers, nous tournâmes beaucoup autour des montagnes; ce qui réduisit nôtre route à cinquante lis au Nord-Eſt. Après avoir paſſé devant la Forteresſe, nous traverſâmes la grande Muraille par une porte dont j'ai déjà donné la deſcription. Le chemin fût preſque toûjours entre des montagnes eſcarpées, *où l'on* trouve ſeulement quelques vallées dont les terres ſont cultivées, & qui contiennent de petits hameaux, pour l'habitation des Chinois *qui les* cultivent. Ces terres appartiennent à l'Empereur & ſont très-fertiles. Les montagnes ſont couvertes de bois, ſur-tout de chênes. Nous paſſâmes enſuite deux petits ruiſſeaux, & deux montagnes où le chemin n'eſt pas difficile. Le Camp fût aſſis dans une vallée bien cultivée, au-deſſous d'un Village qui ſe nomme *Quan-ching*, & près duquel paſſe une petite Rivière. Le tems ayant été couvert à midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du *Soleil*. Mais nous commençâmes à prendre la meſure du chemin, *depuis la* grande Muraille, avec une corde de cent quatre-vingt *changs*, que nous avions fait meſurer exactement. Dix pieds Chinois ſont un chang, & par conſéquent, trois de ces cordes faiſoient un lis.

Gerbillon, 1698. VIII. Voyage.

Porte de la grande Muraille.

Quan ching.

Meſure du chemin.

Le premier jour de Juin, vingt-troiſième de la quatrième Lune, on fit cinquante-trois lis, toûjours entre des montagnes; mais les détours néceſſaires peuvent les faire réduire à quarante-cinq au Nord-Eſt. Toutes les montagnes étoient couvertes de fort beaux bois, entre leſquels on diſtinguoit une infinité d'abricotiers ſauvages. Nous paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois, la petite Rivière de *Moha* ou de *Pabo*, qui tourne dans les vallées. On découvroit quelques hameaux, mais en plus petit nombre & plus pauvres que les *précédens*. Nous campâmes un peu au-delà d'un Détroit de montagnes, *que les Chinois* nomment *Ta-kia-keu*, dans une plaine qui offroit quelques chaumines & des terres cultivées. Elle eſt arroſée par un gros ruiſſeau & remplie de bons pâturages. Ce Détroit s'appelle, en Tartare, *Taki-haptchil-angha*.

Ta kia keu.

Le 2, on fit cinquante-cinq lis au Nord-Nord-Eſt, dans un Pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédens. Quoique nous marchaſſions toûjours entre des montagnes, les vallées étoient plus ſpacieuſes & les collines moins couvertes de bois; auſſi le Pays nous parût-il plus cultivé & plus rempli d'Habitations. Après avoir fait vingt-quatre lis, nous traverſâmes un gros Village, nommé *Ouchekia*, qui eſt la première poſte depuis Hi-fong-keu. Il eſt ſitué au milieu d'une belle vallée, arroſée de pluſieurs ruiſſeaux & d'une petite Rivière qui ſe nomme *Chibeky*. Depuis Hi-fong-keu juſqu'à Ouchekia, le Pays appartient en propre à l'Empereur, pour lequel on y entretient *pluſieurs* bonnes Fermes.

Poſte d'Ouchekia.

C'est-là qu'on entre dans le Pays de *Karchin*. Le Régule de cette Contrée avoit envoyé ſon troiſième fils au devant des trois Tajins, pour les ſaluer de ſa part & leur donner le divertiſſement de la chaſſe. Nous paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois, une petite Rivière nommée *Honghor*, qui va ſe jetter dans le Laſſ-ho, où elle porte les trains de bois qu'on coupe dans le Pays

Pays de Karchin.

	Juin.	*lis.*		*Juin.*	*lis.*
1.	Détroit de Ta-kia-keu, . .	45	2.	Vallée de Soraho, . . .	55

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Pays, pour les envoyer à Peking; ce qui produit un revenu considerable au Régule de Karchin.

Jonction du Honghor & du Sirgha.

On campa dans une vallée, nommée *Sorabo*, sur le bord d'une Rivière qui s'appelle *Sirgba*, & proche d'un hameau composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé *Sirgba-pirai-honghor-angha*, parce que les deux Rivières de Honghor & de Sirgha viennent s'y joindre.

Le 3, on fit soixante lis au Nord, demi-quart de Nord-Est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, d'où nous descendîmes dans une autre vallée fort large & qui s'étend fort loin, mais dont le terrain est inégal. Elle est arrosée d'une petite Rivière, qui se nomme *Lyau-ho*, & qui se rendant au Nord-Est dans la Province de *Lyau-tong*, reçoit quantité d'autres petites Rivières qui la grossissent extraordinairement. On campa sur ses bords, près d'un rocher escarpé, qui se nomme *Queissou-hata*, où l'on voyoit quelques chaumines & plusieurs tentes des Mongols de Karchin. Ce lieu, que les Chinois nomment encore *Ouchekia*, est la seconde poste depuis Hi-fong-keu. Le Pays que nous eûmes à traverser manque de culture, quoiqu'il en puisse recevoir, & paroît si dépourvû d'Habitans, que sur toute la route nous ne découvrîmes pas plus de trois ou quatre miserables tentes de Mongols, à dix lis du lieu où nous campâmes. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés vingt-quatre minutes.

Rivière de Lyau-ho.

Le 4, on fit cinquante-quatre lis au Nord-Nord-Est demi-quart de Nord-Est, toûjours dans un Pays découvert, où l'on voit des collines couvertes de pâturages, & peu de hautes montagnes. Nous en avions une chaîne au Nord-Ouest & à l'Ouest, mais éloignée de quatre ou cinq lieues. Nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'Est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous ne cessâmes point de marcher dans la plaine. A six ou sept lis du Camp, nous trouvâmes, à l'Est, les restes d'une Ville dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à-demi ruinées. Nous passâmes aussi deux petites Rivières, qui coulent à l'Est & au Sud-Est; la première, un peu plus grande que la seconde, quoiqu'elle n'eût pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. On voyoit plusieurs hameaux & quelques tentes de Mongols dans les plaines, dont peu de parties étoient cultivées. Le reste n'offroit que des pâturages. Ces terres appartenoient à un Taiki de Karchin, proche parent du Régule. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, dans une plaine nommée *Ike-chun*, qui s'étend à perte de vûe vers le Nord. On découvroit, à l'Est du Camp, une tour qui se nomme en Mongol, *Chahan-subarhan*, reste d'une ancienne Ville. Nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui étoit de soixante-dix degrés cinquante-quatre minutes; ce qui donne quarante-un degrés trente-sept minutes de hauteur du Pole.

Reste d'une Ville ruinée.

Le 5, on fit cinquante lis au Nord quart d'Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit encore découvert & sans bois. Mais après les trente premiers

	Juin.	*lis.*		*Juin.*	*lis.*
3.	Rocher de Queissou-hata, .	60	5.	Rivière de Kodoien. . .	50
4.	Ike-chun, Plaine, ...	54			

Digitized by Google

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

miers lis, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées. On prit droit à l'Oueſt pour les éviter, & nous entrâmes bien-tôt dans une belle vallée, nommée *Pabien-tohoy*, qui eſt arroſée d'une Rivière plus conſiderable que toutes celles que nous avions paſſées depuis que nous étions ſortis de la Chine. Cette Rivière, qui ſe nomme *Kodolen*, coule dans la vallée, de l'Oueſt à l'Eſt-Nord-Eſt. Ses bords, qui ſont cultivés dans quantité d'endroits, offrent un grand nombre d'Habitations, dont la principale étoit la réſidence du Prince *Erinchi*, un des premiers Taïkis de Karchin. C'eſt le Chef d'une famille qui régnoit autrefois dans le Pays, avant qu'il eût été donné au pere du Régule régnant, qui eſt d'extraction Chinoiſe. Sa maiſon, qui étoit bâtie de briques & couverte de tuiles, ſe faiſoit diſtinguer entre toutes les autres, qui n'étoient que de terre & de paille. Nous campâmes à dix lis de cette maiſon, au Nord-Nord-Eſt, ſur les bords de la Rivière. Nous nous étions fort approchés des hautes montagnes que nous avions ſuivies en les laiſſant à l'Oueſt, & qui s'étendent Nord & Sud.

Réſidence d'Erinchi, Prince Karchin.

Pendant qu'on dreſſoit les tentes, je montai ſur une hauteur qui étoit à l'Eſt du Camp, d'où je jugeai qu'on pouvoit découvrir le rocher de Queiſſouhata, où nous avions campé la veille du jour précédent. Une bouſſole à pinnules, me fit trouver que ce rocher nous demeuroit au Sud ſix degrés vers l'Oueſt; d'où l'on doit conclure, en ſuppoſant que la variation de l'aimant fût la même qu'à Peking, que tout compenſé, la route des deux jours de marche, depuis ce rocher, doit être miſe au Nord dix degrés vers l'Eſt. Nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien, parce que le tems étoit couvert.

Variation de l'aimant.

Le 6, on ne fit que trente-trois lis, dont les vingt-cinq premiers fûrent au Nord quart de Nord-Oueſt. Après en avoir fait douze ou quinze, nous paſſâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande, mieux cultivée & plus remplie d'Habitations que la précédente, quoique le terrain y ſoit aſſez inégal. Après dix autres lis, nous paſſâmes encore une hauteur plus conſiderable & toute couverte de broſſailles, qui ſont mêlées d'un grand nombre d'abricotiers ſauvages, la plûpart chargés de fruits. Le terroir de ces collines eſt d'une terre rougeâtre, mêlée de gros ſable. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ſeroit propre pour la vigne, s'il n'y manquoit peut-être un peu de chaleur pour meurir les raiſins. Des deux côtés, on découvroit des montagnes couvertes de broſſailles, où l'on trouve beaucoup de lièvres & de faiſans. Au bas de cette hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une prend au Nord-Eſt & l'autre au Nord-Oueſt, & qui offroient pluſieurs Habitations. Les terres étoient cultivées par intervalles. Nous ſuivîmes la vallée du Nord-Oueſt, l'eſpace d'environ cinq lis, & nous y campâmes ſur le bord d'un ruiſſeau, dans un lieu qui eſt nommé *Putole*.

Abricotiers ſauvages, & terrain propre à la vigne.

Le 7, on fit ſoixante lis; les quinze premiers au Nord-Nord-Eſt, & les quarante-cinq autres droit au Nord. Après les quinze premiers, nous paſſâmes

	Juin.	lis.		Juin.	lis.
6.	Putolo.	33	7. Rivière de Silo, . . .		60

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

mes une montagne qui se nomme *Pulengher-tabahan*, au pied de laquelle est une fontaine. On descendit ensuite dans une grande plaine, où commence le Pays d'*Ombiot*. Cette plaine s'étend à perte de vûe, excepté vers le Nord, où elle est bornée de montagnes. Elle est remplie de faisans & de lièvres dans les endroits qui sont couverts de broussailles. Le reste du terroir est bon & fertile; mais il n'est cultivé qu'en partie, par quelques Mongols, qui ont leurs tentes sur les bords de deux Rivières dont il est arrosé. La plus méridionale se nomme *Sibé*. Elle est guéable & n'a pas plus de dix pas de largeur. Son cours étant à l'Est, comme celui de toutes les Rivières que nous avions passées dans le Pays de Karchin, elle va se rendre dans le Lyau-ho, qui traverse la Province de Lyau-tong & qui lui donne son nom. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous campâmes, est de quarante-deux degrés dix-huit minutes. Sur les dix heures du matin, on ressentit un tremblement de terre, dont je ne m'apperçûs pas, non-plus que mes Compagnons, parce que nous étions à cheval; mais plusieurs de nos gens, qui étoient descendus pour se reposer, assurèrent qu'il avoit été considerable.

Grande plaine, où commence le Pays d'Omhiot.

Rivière de Sibé.

Tremblement de terre.

Le 8, on ne fit que dix-huit lis au Nord. Nous campâmes dans la même plaine, près de la Rivière de *Sirgha*, plus large & plus profonde que celle de Sibé. Elle coule de même à l'Est. Nos gens y pêchèrent avec leurs filets & prirent quelques poissons assez gros. On voyoit sur ses bords plusieurs tentes de Mongols, qui cultivent quelques parties des terres voisines. Les pâturages y sont excellens, & les broussailles renferment quantité de lièvres.

Rivière de Sirgha.

Le 9, nous fîmes soixante-cinq lis; les trente premiers au Nord quart de Nord-Est, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent. Nous y vîmes une petite fontaine, nommée *Mao-pulak*. Ensuite, ayant tourné au Nord-Est, puis à l'Est dans les montagnes, nous y fîmes environ quinze lis, après lesquels nous jugeâmes que depuis la montagne de Pulengher-tabahan, où commence le Pays d'Omhiot, il y avoit en droiture jusqu'à celle-ci, environ quatre-vingt-quinze lis au Nord, dix-huit degrés vers le Nord-Est. Au-delà de ces montagnes, dont les chemins n'ont pas d'autre difficulté que de profondes ravines qu'il faut passer, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fîmes vingt lis, Nord quart de Nord-Est; & sur la fin nous primes un peu de Nord-Est, pour aller camper près d'une petite Rivière, nommée *Perké*, qui va se jetter dans le Lyau-ho, lorsqu'elle conserve assez d'eau pour y arriver. On ne trouve pas d'eau sur le chemin, ni la moindre Habitation. Le terrain nous parût fort sec & d'une terre peu liée, quoiqu'il y aît par-tout de fort bons pâturages. On voyoit à quelques lis du Camp, au Sud-Est, plusieurs tentes de Mongols, campés sur les bords du même ruisseau. Nous séjournâmes les deux jours suivans, pour donner le tems de rétrouver quantité de chevaux qu'on avoit perdus la nuit précédente.

Rivière de Perké.

Le 12, on fit quarante-six lis au Nord, dix-sept dégrés vers l'Est, en-vi-

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
8. Rivière de Sirgha, ...	18	12. Hotoſin-hutuk, ...	46
9. Rivière de Perké, ...	65		

viron la moitié dans la plaine où nous avions campé. Enſuite, après avoir paſſé une petite hauteur, nous entrames dans une autre plaine, qui s'étend vers l'Eſt à perte de vûe, & qui eſt bornée par quelques montagnes au Nord-Oueſt & à l'Oueſt. C'eſt un Pays toûjours plus découvert, ſans bois & ſans broſſailles. On campa près d'une Habitation de Mongols, nommée *Hotoſin-butuk*, qui conſiſtoit en douze ou quinze tentes. Il fallut s'y contenter de l'eau de quelques puits. La hauteur du Pole y eſt de quarante-deux dégrés cinquante-huit minutes. Nous apprîmes, ce jour-là, que le Pays d'Omhiot eſt diviſé entre deux Seigneurs. Le premier, qui eſt *Kiun-vang*, ou Régule du ſecond ordre, en poſſéde la principale partie. Il étend ſa domination juſqu'à *Ulaſtay*, Pays ſemé de bois & de montagnes, où l'Empereur prend plaiſir à chaſſer pendant l'Automne. Ce Régule eſt Chef d'un des quarante-neuf Etendarts de Mongols, qui eſt compoſé de *Narus* ou Compagnies de cent cinquante Chefs de famille. Il n'a pas de demeure fixe. Son Camp eſt ordinairement ſur les bords du Sirgha & du Sibé. Cependant ſa mére & ſon frére ſe ſont bâtis chacun une maiſon de brique; la premiére ſur le bord du Sirgha, à quarante lis du lieu où nous avions campé; l'autre un peu au Nord-Eſt d'Ulaſtay. On voit auſſi quelques maiſons de terre & de bois, couvertes de paille, qui appartiennent aux Mongols; mais la plûpart de ces Tartares habitent ſous des tentes, & ne laiſſent pas de labourer la terre, qui eſt aſſez bonne en quelques endroits, malgré la froideur du climat. Les petites Rivières & les ruiſſeaux du Pays d'Omhiot, ont leur cours de l'Oueſt à l'Eſt, & vont ſe rendre dans le Lyau-ho.

Generalor. 1698. VIII. Voyage.

Hotoſin hutuk.

Eclairciſſement ſur le Pays d'Omhiot.

Principal Régule.

L'autre partie du Pays dépend d'un *Peyle*, c'eſt-à-dire, d'un Prince du troiſiéme ordre. Ses terres ſont à l'Eſt. C'eſt dans ſon Pays que nous avions marché ce jour-là & le jour précédent. On y trouve d'excellens fourages, quoique le terroir y ſoit ſabloneux. Ce Peyle n'ayant que dix Nurus dans l'Etendart dont il eſt le Chef, a la moitié moins de Sujets que le Kiun-vang. Comme il n'a pas non-plus de demeure fixe, il campe ordinairement à ſoixante-dix ou quatre-vingt lis Nord-Eſt du lieu où nous étions campés. Mais il en étoit alors à plus de trois cens lis, du côté de l'Oueſt. Nous étions à la hauteur du mont *Pe-cha*, que les Mongols nomment *Hamar-tababan*. C'eſt à cette montagne que ſe termine le Pays d'Omhiot vers le Nord-Oueſt. On n'y trouve pas d'autres Rivieres que le Sibé & le Sirgha, qui le traverſent par le milieu, avec quelques ruiſſeaux, tels que le Perké. Le Liau-ho, où ſe jettent ces deux Rivières, paſſe auſſi dans une partie des terres qui ſont au Sud-Eſt; & le *Sira-mureu*, qui le ſépare des Etats de *Parin*, le termine au Nord.

Second Prince des Omhiots.

Le 13, on fit cent lis. Après en avoir fait vingt, nous découvrîmes pluſieurs Habitations de Mongols, dans un Pays qui ſe nomme *Inatu-butuk*. Dix lis plus loin, nous entrâmes dans les montagnes, prenant beaucoup de l'Oueſt depuis le Nord-Nord-Oueſt juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt; encore fîmes-nous une partie du chemin droit à l'Oueſt. On ſuivit les vallées par divers détours, pour éviter les montagnes & les ſables, que nous eûmes preſ-

Inatu-butuk.

13. *Juin.* Kurké-kiamon, . . . 100 *lis.*

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Queue du Désert de Chamo.

presque toûjours à l'Orient & que nous ne cessions pas de côtoyer. C'est la queue du Désert de *Chamo*. On ne pût éviter néanmoins de faire quelques lis dans ces sables; mais ce n'étoit rien en comparaison de ceux qui se présentoient à l'Est. Nous traversâmes plusieurs plaines, où l'on découvroit les tentes des Mongols qui y cultivent les meilleures terres. Après avoir fait trente-cinq lis, nous nous arrêtâmes pour prendre la hauteur méridienne, qui fût de soixante-douze dégrés; ce qui donne quarante-trois dégrés treize minutes de hauteur du Pole. Ensuite nôtre route continua dans les vallées, ou entre des montagnes où tout est rempli d'arbrisseaux & de brossailles, mêlés d'une infinité d'abricotiers sauvages. On n'eût à passer que deux hauteurs un peu considérables; mais quinze ou dix-huit lis au-dessus du Camp, nous traversâmes quatre ou cinq lis de sables, après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle passe la Rivière de *Sira* ou *Chira*.

Rivière de Sira & son cours.

Cette Rivière prend sa source au mont Pe-cha, traverse le Pays d'Omhiot de l'Ouest à l'Est, entre dans celui d'*Ohan*, qui est limitrophe d'Omhiot à l'Est, passe dans les terres où réside *Chang-ſu-vang*, principal Prince du Pays d'Ohan, & s'y joignant à une autre Rivière, va se jetter dans le Lyau-ho, qui est la plus grande que nous eûssions rencontrée depuis Hi-fong-keu. Dans ses endroits les plus resserrés, elle n'a pas moins de vingt ou vingt-cinq pas de largeur. Son cours est fort rapide de l'Ouest à l'Est, & ses eaux sont obscures, parce qu'elles entraînent beaucoup de sables. On fit dix ou douze lis dans cette prairie; & passant la Rivière à gué, dans un endroit où sa profondeur n'est que d'environ trois pieds, on campa sur ses bords, près d'un lieu qui se nomme *Kurké-kiamon*, c'est-à-dire, les *cinquante maisons*.

Pays de Parin.

Ici commence le Pays de *Parin*. Nôtre route, depuis que nous étions entrés dans les montagnes, peut être réduite à soixante lis au Nord-Ouest. La Rivière de Sira fait la séparation des Etats d'Omhiot & de Parin.

Le 14, on fit soixante lis, les vingt-cinq premiers au Nord-Nord-Ouest, & le reste presque toûjours au Nord, excepté que pour les six derniers nous prîmes beaucoup de l'Ouest. Nous marchâmes sans cesse dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs remplies de brossailles, d'arbrisseaux & d'excellens fourages. Le terrain étoit fabloneux, à la réserve des vallées, où l'on voyoit quelques endroits marécageux, & remplis d'eau. Nous trouvâmes plusieurs tentes de Mongols, & quelques terres labourées. On campa dans une belle plaine, sur les bords d'une Rivière nommée *Hara-muren*, dans un lieu qui se nomme *Kachigue-eleſu-purhaſutay*.

Rivière de Hara-muren.

La Rivière coule au milieu de la plaine, du Nord-Ouest au Sud.

Résidence du Régule de Parin & des Princes de sa Cour.

Cette prairie est la plus belle que nous eûssions vûe dans toute la route. Vers le Nord, à trois lis de la Rivière, étoit située entre des montagnes, la maison du Régule de Parin, qui est Kiun-vang. A quelque distance étoit celle de sa mère, sœur de l'Empereur *Chun-chi*. Assez proche étoit celle de la fille de l'Empereur Kang-hi, mariée au petit-fils de la sœur de Chun-chi, frère du Régule. Toutes ces maisons nous parûrent commodes, grandes & bien bâties. Elles avoient été construites par des Ouvriers de Peking. On

14. *Juin.* Rivière de Hara-muren, ... 60 *lis.*

Digitized by Google

On trouve encore quelques autres maiſons dans le voiſinage, & quantité de tentes dans la plaine, ſur les bords de la Rivière. Les terres ſont labourées aux environs. Nos Tajins & les Mandarins de leur ſuite, allèrent rendre leurs reſpects aux deux Princeſſes, qui les reçûrent & les traitèrent fort bien. La Rivière de Hara-muren prend, dit-on, ſa ſource dans le Pays d'*Uchu-muchin*, & va ſe joindre à la Rivière de Sira-muren. Nous trouvâmes ici, pour hauteur du Pole, quarante-trois dégrés quarante & une minutes. *Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.*

Nos Tajins apprirent des Princeſſes, que le matin du même jour, elles avoient encore ſenti un tremblement de terre, vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédens, qui avoit été ſi conſidérable dans leur Habitation, qu'elles avoient été obligées de camper ſous des tentes. Comme nous marchions à cheval, aucun de nous ne s'en étoit apperçû. *Autre tremblement de terre.*

Le 15, on fit ſoixante lis, toûjours dans la même prairie, au Nord quart de Nord-Oueſt, ſans quitter les bords du Hara-muren, qui ſerpente dans la plaine; & nous campâmes ſur la même Rivière, près d'une montagne nommée *Hara-hata*, ou *Kairé-hata*. Nous vîmes encore pluſieurs tentes de Mongols, & divers morceaux de terres labourées. A l'Oueſt de la prairie, on découvre des ſables mouvans, & au Nord-Oueſt une grande chaîne de montagnes, qui règne fort loin du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. A l'Eſt, on voit un groupe d'autres montagnes, qui s'appellent *Nimatu*. La hauteur du Pole, quarante-trois dégrés cinquante-huit minutes. *Diverſes montagnes.*

Le 16, nous fîmes ſoixante-quinze lis; les quinze premiers au Nord quart de Nord-Oueſt: *après quoi nous quittâmes la* Rivière pour paſſer entre des montagnes, où nous vîmes quelques tentes de Mongols qui paroiſſoient fort pauvres. Un Taiki ne laiſſoit pas d'y faire ſa demeure. Nous avançâmes ſept ou huit lis plus loin vers l'Oueſt. Enſuite, ayant tourné à l'Oueſt-Sud-Oueſt & de-là au Nord-Oueſt, nous prîmes ſur la fin beaucoup plus du Nord. Le Pays que nous eûmes à traverſer étoit fort découvert, & les montagnes paroiſſoient nues. En nous éloignant du Hara-muren, nous trouvâmes les pâturages moins bons. Le terrain devenoit plus ſec & moins capable de culture. Après avoir fait ſoixante-dix lis, nous entrâmes dans une prairie où les pâturages ſont excellens. Elle eſt arroſée d'un ruiſſeau dont l'eau eſt d'une extrême fraîcheur, & qui vient d'une fontaine au Nord, nommée *Kuturi-hu-pulak*, près de laquelle on aſſit le Camp. Une Comteſſe Mongole vint attendre nos Tajins ſur la route, pour s'informer de la ſanté de l'Empereur. Elle leur offrit des rafraîchiſſemens à la manière des Tartares, & à chacun deux chevaux, qu'ils acceptèrent, en lui faiſant préſent auſſi de quelques pièces de ſoye. Cette Dame étoit du Pays d'Uchu-muchin, qui eſt à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de Parin. *Fontaine de Kuturi-hu-pulak. Politeſſe d'une Comteſſe Mongole.*

Le 17, on fit ſoixante lis, d'abord entre des montagnes fort nues. C'eſt la chaîne qui eſt contigue au mont Pe-cha, & qui porte le nom d'*Ingan* vers la *Montagnes d'Ingan.*

Juin.	*lit.*	*Juin.*	*lit.*
15. Même Rivière,	60	17. Grande Plaine,	60
16. Fontaine de Kuturi-hu-pulak,	75		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

la source du ruisseau près duquel on avoit campé. Ensuite nous entrâmes dans une plaine sabloneuse, dont quelques parties offroient des marécages. Après avoir fait environ vingt lis, nous entrâmes dans une autre plaine, beaucoup plus étendue, au milieu de laquelle on trouve plusieurs mares d'eau dormante. Les environs étoient couverts de tentes Mongoles, près desquelles on voyoit, comme dans la plaine, un grand nombre de vaches, mais peu d'autres bestiaux. Le terroir de cette plaine nous parût fort nitreux. Les pâturages y sont bons vers le centre. Tout étoit inondé près d'un gros ruisseau, sur les bords duquel nous allâmes camper vers l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui la ferment au Nord-Ouest. Comme il ne s'offroit point de bois aux environs, on fût réduit à brûler la fiente des animaux. Cette chaîne de collines, que nous avions côtoyées les jours précédens du côté de l'Ouest, finit dès le commencement de nôtre marche, & le Pays étoit beaucoup plus découvert. Ensuite, lorsque nous eûmes passé les montagnes qui bordoient au Nord le lieu où nous avions campé, nous ne trouvâmes plus que des collines, dont la grande plaine étoit presqu'environnée.

Grande plaine.

Séparation des Pays de Parin & d'Uchu-muchin.

LA chaîne de montagnes que les Mancheous nomment *Ingan*, & que nous passâmes un peu au dessous de nôtre Camp, sépare les Pays de Parin & d'Uchu-muchin. C'est le lieu le plus élevé qui se trouve dans toute cette étendue de Pays qui est entre la Mer du Sud & celle du Nord; à-peu-près au même méridien, car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, se partagent tellement, que celles qui coulent vers le Sud, vont se jetter dans la Mer qui est au Sud de la grande Muraille; tandis que celles qui coulent du côté Septentrional des montagnes dont cette chaîne est formée, & qui sont le plus au Nord, vont se jetter dans la Mer Orientale qui est au Nord de la Chine.

LE 18, on fit trente-huit lis; trente au Nord, prenant un peu de l'Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toûjours dans une belle plaine qui est la continuation de celle où nous avions campé. Elle est resserrée d'ailleurs par de petites collines. Mais à dix ou douze lis de-là, elle recommence à s'élargir de plus de dix lis Nord & Sud, sans cesser d'être bordée à l'Est & à l'Ouest par des collines & d'être arrosée du même ruisseau. Après s'être étendue jusqu'à vingt lis Nord & Sud, elle se divise en deux parties; l'une qui va au Nord-Est & qui est suivie du même ruisseau; l'autre, qui prend au Nord-Ouest, & qui est arrosée d'une petite Rivière, nommée *Palu-hur*, sur les bords de laquelle on assit le Camp, dans un lieu *qui se* nomme *Palubur-pira*, & qui est bordé à l'Ouest & au Nord-Ouest par des sables mouvans.

Palubur-pira.

ON nous raconta que huit ans auparavant, le Khan des Eluths étoit venu camper dans cette plaine, lorsqu'il s'étoit approché de la Chine, & qu'il avoit à-peu-près suivi le même chemin que nous, jusqu'aux montagnes d'Ingan. Plusieurs Taikis du Pays d'Uchu-muchin s'étoient soûmis à lui, & lui avoient fait des présens. Mais ils furent condamnés l'année suivante au dernier

18. *Juin.* Palu-hur-pira, ... 38 *lit.*

Digitized by Google

dernier ſupplice, dans l'Aſſemblée des Etats de Tartarie. Comme nous n'étions pas éloignés du lieu où le Régule faiſoit ſa réſidence, il vint avec ſon fils au devant de nos Tajins, pour demander des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, & leur fit préparer dans le Camp un feſtin à la Tartare. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Le 19, nous ne fîmes que dix-neuf lis, au Nord quart de Nord-Oueſt, en remontant le long de la Rivière, dans un Pays plat. Nous campâmes dans le lieu même où réſidoit le Régule d'Uchu-muchin, ſur les bords de la même Rivière. Ce lieu ſe nomme *Gongheer*. Le Régule étoit *Tſin-vang*, qui ſignifie, Prince du premier ordre. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui comptoit vingt-quatre Nurus dans ſon Etendart. Il vint recevoir nos Tajins, les mena chez lui, c'eſt-à-dire dans ſes tentes, qui étoient belles & propres, & leur fit un feſtin de viandes de mouton & de bœuf, de lait & de crême. Enſuite il les reconduiſit à leurs tentes. Nous trouvâmes, à Gongheer, quarante-quatre degrés quatre minutes de hauteur du Pole. Gongheer, réſidence du Régule d'Uchu-muchin.

Le 20, on ſéjourna, pour donner le tems aux valets de l'équipage de ſe fournir de moutons, & de changer quelques bêtes de charge qui paroiſſoient épuiſées de fatigue.

Le 21, on fit quatre-vingt-dix lis, toûjours au Nord-Eſt, dans un Pays fort uni. Nous repaſſâmes d'abord la Rivière de *Palubur*, à douze ou quinze lis de Gongheer, & nous découvrîmes quantité de tentes diſperſées. Au lieu des excellens fourages que la plaine offre pendant quelques lis, on n'y trouve plus enſuite que des ſables, qui rendent le terrain fort inégal. Après avoir fait vingt lis, nous paſſâmes à la vûe d'un Etang, nommé *Koudon-nor*, que nous laiſſâmes à l'Oueſt. De-là nous continuâmes de marcher dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit des montagnes qu'au Sud-Eſt & dans un grand éloignement. Le terrain étoit ſabloneux & les pâturages fort maigres. A quatorze lis de Koudon-nor, nous vîmes un autre Etang, qui ſe nomme *Keremtu-nor*, & nous allâmes camper près de trois ou quatre mares d'eau, qui ne paroiſſoient qu'un amas d'eau de pluye. Cette eau n'étoit pas bourbeuſe & n'avoit rien de mauvais dans le goût; mais elle ſe troubloit en bouillant, & par dégrés il ſe formoit deſſus une pellicule aſſez épaiſſe. C'étoit du nître, dont tout le terrain eſt rempli, & qui rend la terre ſi molle, que les chevaux y enfonçoient beaucoup. Le fourage y étoit en abondance; mais n'y pouvant trouver de bois à brûler, on employa la fiente des animaux. Ce lieu s'appelle *Pachay-kubur*. Rivière de Palubur. Pachay-kubur.

Le 22, on fit ſoixante lis, au Nord-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Nous paſſâmes d'abord une hauteur de ſable, après laquelle nous deſcendîmes dans une plaine environnée de collines d'un ſable dur & couvert d'herbes, où l'on voyoit une prodigieuſe quantité de moucherons. Cette plaine offroit pluſieurs mares d'eau, & le terrain étoit ſi marécageux que les chevaux n'y marchoient pas facilement. C'étoit une terre nîtreuſe & détrempée d'eau.

Juin.	lis.	Juin.	lis.
19. *Gongheer*, ...	19	22. Horohon-piray-poro-hojo, .	60
21. *Pachay-kubur*, ...	90		

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

d'eau. Nous paſſâmes une petite colline, & nous fîmes le reſte du chemin dans un Pays plat & uni à perte de vûe. Après y avoir fait trente lis, nous traverſâmes la petite Rivière de *Teng-pira*, & nous allâmes camper au-delà d'une autre petite nommée *Horobon-kol*, dont l'eau étoit noirâtre. La hauteur du Pole de ce lieu, qui ſe nomme *Horobon-piray-poro-bojo*, eſt de quarante-cinq degrés vingt-ſept minutes. Le ſoir, l'Horizon étant fort uni & l'air ſerein, nous prîmes la variation de l'aimant, en obſervant le coucher du Soleil avec un demi-cercle que l'Empereur nous avoit prêté. L'amplitude occidentale ſe trouva de trente degrés; d'où nous conclûmes que la variation devoit être d'un degré vingt minutes du Nord à l'Oueſt.

Rivières de Teng-pira & de Horobon-kol.

LE 23, on fit ſoixante-dix-neuf lis au Nord-Nord-Eſt, & un peu plus vers l'Eſt. Après en avoir fait près de quarante dans un Pays ſemblable à celui du jour précédent, nous paſſâmes une petite Rivière qui ſe nomme *Inchachan*, dont les environs ſont extrêmement marécageux. La route continua dans un Pays de la même nature, mais ſi rempli de moucherons, que les hommes & les beſtiaux en ſouffroient cruellement. Le Camp fût auſſi au-delà d'une Rivière nommée *Hara-uſſou*, dont le cours eſt très-lent, mais qui eſt pleine d'herbes & aſſez profonde.

Rivieres d'Inchachan & de Hara-uſſou.

LE 24, nous fîmes ſoixante-treize lis au Nord, cinq degrés environ vers l'Oueſt, toûjours dans un Pays plat & uni. Après en avoir fait quatre ou cinq, nous paſſâmes une petite Rivière qui ſe nomme *Houdu*. Hara-uſſou n'en eſt qu'un bras, qui va la rejoindre après s'en être ſéparé. Le cours du Houdu eſt rapide vers le Nord-Oueſt. Nous côtoyâmes pluſieurs collines, & quelques hauteurs découvertes que nous laiſſâmes à l'Eſt. Deux mares d'eau que nous rencontrâmes étant preſque deſſéchées, il fallût continuer nôtre marche, malgré l'excès de la chaleur & la perſecution des moucherons, qui étoit encore plus incommode. On campa près d'une fontaine d'eau très-claire & très-fraîche, dans un lieu qui ſe nomme *Habirhan*, où la hauteur du Pole eſt de quarante-ſix degrés dix minutes.

Rivière de Houdu.

Habirhan.

LE 25, nous fîmes cinquante-un lis; les douze ou quinze premiers au Nord, prenant un peu de l'Oueſt. Enſuite nous paſſâmes une petite colline, après laquelle nous entrâmes dans une autre plaine, dont le terrain reſſembloit à celui du jour précédent. Nous tournâmes à l'Eſt, pour nous rendre à *Parolchitu-nor*, où nous devions camper. Il ne s'y trouva que de la fiente d'animaux pour le chauffage & pour les offices de la cuiſine.

Parolchitu-nor.

LE 26, on fit ſoixante-quatre lis au Nord, pour aller camper près d'un grand Etang dont l'eau étoit fort nîtreuſe, dans un lieu nommé *Anghirtu-ſira-puritu-nor*. Nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons dans cette marche.

Anghirtu-ſira-puritu-nor.

LE 27, nous fîmes ſoixante-quinze lis, au Nord-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Il fallût paſſer d'abord une prairie fort marécageuſe, où pluſieurs cha-

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
23. Rivière de Hara-uſſou,	79	26. Anghirtu-ſira-puritu-nor,	64
24. Habirhan,	73	27. Iptartay-nor,	75
25. Parolchitu-nor,	51		

Digitized by Google

chameaux demeurèrent embourbés. Enſuite, nous marchâmes aſſez long-tems entre des collines d'un terrain ſec, mais toûjours couvert d'herbes, ſans arbres & ſans buiſſons. Nous entrâmes de-là dans une ſpacieuſe plaine, au bord de laquelle on aſſit le Camp, près d'une grande mare d'eau. Les environs étoient fort humides & la prairie remplie d'herbe. Ce lieu ſe nomme *Iptartay-nor*. La hauteur du Pole y eſt de quarante-ſept degrés quatre minutes. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. Iptartay-nor.

Le 28, on fit quarante-ſix lis au Nord-Nord-Oueſt. Après en avoir fait vingt, on entra dans des ſables mêlés de broſſailles, qui rendent le terrain fort inégal. Ces ſables ont environ dix lis de largeur, du Nord au Sud; mais n'étant pas mouvans, ils ſont moins difficiles à paſſer. Ils s'étendent plus loin à l'Eſt & à l'Oueſt, & ſont la ſéparation du Pays d'Uchu-muchin, & de celui des Kalkas & de *Che-ching-han*. Le nom de ce lieu eſt *Queigben-eleſu*. Nous entrâmes de-là dans une plaine qui s'etend de toutes parts à perte de vûe, ſans qu'on y découvre aucune apparence de montagne à l'Horizon. Quoique le terroir en paroiſſe aſſez bon, les pâturages n'y ſont pas excellens; & l'herbe nouvelle, qui ne faiſoit que ſortir de terre, étoit déjà tout-à-fait deſſéchée. On campa dans cette plaine, près d'un grand Etang, dont l'eau étoit puante & à demi-ſalée. Il en fallût chercher plus loin, dans d'autres petits Etangs, qui paroiſſoient formés d'eau de ſource. Le grand Etang porte le nom de *Whey-tu-taſſhan-nor*. Les environs étoient couverts de fiente d'animaux; ce qui fit juger que les Kalkas y avoient campé l'Hyver précédent. On voyoit ſur l'eau une quantité ſurprenante de canards, d'oyes ſauvages & d'autres oiſeaux de riviére, dont les Chaſſeurs de nos Tajins tuérent pluſieurs. Séparation du Pays d'Uchu-muchin & des Kalkas. Etang de Whey-tu-taſſhan-nor.

En paſſant les limites d'Uchu-muchin, je m'informai de nôtre Guide, quels étoient les Pays qui touchoient au ſien, du côté de l'Eſt & de l'Oueſt. Il me dit que vers l'Eſt, à ſix journées, telles que nous les faiſions ordinairement, c'eſt-à-dire, de cinquante à ſoixante lis chacune, on trouvoit le Pays d'*Aru-kartchin*; & vers l'Oueſt, à huit journées, celui de *Hautchit*. Lorſque nous fûmes entrés dans le Pays des Kalkas, l'incommodité des moucherons diminua beaucoup. Cependant les herbes hautes en étoient remplies, aux environs de l'Etang où nous avions campé; & le ſoir, auſſitôt que le vent eût ceſſé, ils recommencérent leur cruelle perſécution. Pays voiſins d'Uchu-muchin.

Le 29, nous fimes ſoixante-quatre lis à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans un Pays fort plat, où nous ne vîmes ni arbres, ni montagnes, ni eau, juſqu'au lieu où nous campâmes, près d'une aſſez grande mare qui ſe nomme *Chaptu-nor*. L'eau en étoit chargée de nître, qui la rendoit puante & ſaumache. On trouva, pour unique reſſource, un puits dont l'eau étoit ſupportable, mais ſans fraicheur. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés vingt-quatre minutes. Le vent ayant ceſſé l'après-midi, nous reſſentîmes plus que jamais l'incommodité des moucherons. Etang de Chaptu-nor.

Le 30, on fit quatre-vingt-cinq lis au Nord quart & demi de Nord-Eſt, toû-

Juin.	*lis.*	*Juin.*	*lis.*
28. *Etang* de Whey-tu taſſhan-nor,	48	30. Lac de Puir-nor, ...	85
29. *Etang* de Chaptu-nor, . . .	64		

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Grand lac de Puir-nor.

toûjours dans un Pays ſemblable au précédent, mais encore plus uni à l'Horizon, où l'on ne découvroit pas la moindre hauteur ni la moindre inégalité ſenſible. Nous campâmes près d'un grand Lac, nommé *Puir-nor*, aux environs duquel on voyoit pluſieurs tentes de Mongols. Avant que d'y arriver, nous rencontrâmes une troupe d'Hyas & d'Officiers des Régules du Pays, qui venoient ſaluer nos Tajins de la part de leurs Maîtres. Ils fûrent ſuivis de trois ou quatre Taikis, frères ou fils des principaux Régules Kalkas. Les ordres de l'Empereur étoient portés, avec beaucoup de cérémonie, dans des tuyaux enveloppés de ſatin jaune, & liés ſur le dos de deux hommes. Ils étoient précédés de deux grands étendarts Impériaux de brocard jaune, avec des dragons peints en or; puis d'un paraſſol magnifique, tel qu'on en porte devant l'Empereur, avec des dragons peints en or & en argent. A la vûe de ces étendarts, les Taikis deſcendirent de cheval; & s'étant avancés à pied, l'eſpace d'environ cent pas, ils ſe mîrent à genoux & demeurérent dans cette poſture juſqu'à-ce que cet appareil fût paſſé aſſez loin.

Reſpect avec lequel on porte les ordres de l'Empereur.

Enſuite ils remontérent à cheval, pour joindre les Tajins qui ſuivoient. Nous campâmes au Sud-Oueſt du Lac de Puir-nor, qui eſt d'une grandeur extraordinaire. Auſſi-tôt que les Tajins y fûrent arrivés, ils ordonnérent une pêche, où l'on prit en peu de tems & à chaque coup de filet quantité de poiſſons, mais peu dont la groſſeur fût remarquable. Les plus grands fûrent quelques carpes, dont la chair étoit maigre & dure. On prit ſur-tout un grand nombre de poiſſons blancs. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés quatre minutes.

Pêche dans le lac de Puir-nor.

Le premier jour de Juillet, nous fîmes cinquante-ſix lis au Nord quart de Nord-Eſt, en côtoyant toûjours le Lac de Puir-nor, que nous ne perdîmes pas de vûe. Nous avions pris d'abord au Nord-Nord-Oueſt, en nous éloignant un peu du Lac, qui s'avance en cet endroit pour former une eſpèce de Cap vers l'Eſt. Après avoir fait ainſi douze ou quinze lis, nous nous rapprochâmes des bords, ſur leſquels nous marchâmes quelque tems droit au Nord. Enſuite nous tournâmes toûjours vers l'Eſt, juſqu'au Nord-Nord-Eſt, route que nous ſuivîmes le plus long-tems. Le terrain du Pays étoit continuellement d'un ſable dur, & l'herbe y étoit courte & rare; mais on la croit pleine de ſuc, & meilleure pour les beſtiaux que la plus haute & la plus touffue. La grande quantité de beſtiaux que les Mongols nourriſſent aux environs, ne laiſſe guéres le tems de croître, à l'herbe qui eſt proche du Lac. Ce n'eſt pas ſans raiſon que ces Mongols ſont eſtimés plus riches que la plûpart de ceux qui ſont plus voiſins de la Chine. Les chemins étoient couverts de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux & de chameaux. Nous campâmes ſur le bord du Lac, dans un lieu qui ſe nomme *Puir-y-ulan-ergui*. Auſſi-tôt que les tentes fûrent dreſſées, on ſe fit un amuſement de la pêche. Elle fût ſi abondante, qu'après avoir choiſi les plus gros poiſſons, on en jetta une prodigieuſe quantité dans l'Etang, & l'on n'en laiſſa pas moins aux Mongols. Cependant on ne jettoit le filet que dans des lieux peu profonds, où l'eau n'avoit pas quatre pieds de hauteur.

Richeſſe du Pays en beſtiaux.

1. *Juillet.* Puir-y-ulan ergui. . . . . 56 *lis.*

Digitized by Google

teur. Les plus grands poiſſons n'avoient guéres plus d'un pied & demi. Mais on ne ſçauroit douter qu'avec des barques on n'en eût pris de beaucoup plus gros. Quoique le Pays que nous avions traverſé fût ſi uni qu'il n'y paroiſſoit aucune inégalité, il va néanmoins en s'élevant inſenſiblement du côté du Nord. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous étions campés, eſt de quarante-huit degrés trois minutes. Gabanlon. 1698. VIII. Voyage.

Le 2, on fit quarante-neuf lis droit au Nord. L'équipage quitta d'abord le Lac, qui s'étend au Nord-Nord-Eſt depuis le Sud-Sud-Eſt, & prit la route Nord, pour aller camper ſur la Riviere d'*Urſon*, qui ſort du Lac de Puir & va ſe jetter dans le Lac de *Kulon*. Le Pays que nous traverſâmes ne ceſſoit pas d'être uni & ſabloneux. Après avoir marché douze ou quinze lis, nous découvrîmes au Nord-Eſt une montagne fort remarquable, parce qu'elle eſt ſeule, & nous fîmes le reſte du chemin ſans la perdre de vûe. De nôtre Camp, elle paroiſſoit éloignée de cinq ou ſix lieues au Nord-Oueſt quart d'Oueſt. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lis de la Rivière, pour être moins tourmentés des moucherons. Il n'en fût pas moins difficile d'éviter la perſécution d'une autre eſpéce de petites mouches, qu'on ne pouvoit chaſſer qu'en faiſant du feu à l'entrée des tentes. Je n'ai parlé que de l'équipage, parce qu'au-lieu de prendre le même chemin, nous ſuivîmes le Lac pendant l'eſpace d'environ vingt lis, pour reconnoître ſa poſition vers ſon extrêmité ſeptentrionale. Nous trouvâmes qu'il ſuivoit toûjours le même rhumb. Il n'a pas plus de quatre-vingt lis de longueur du Sud-Sud-Oueſt au Nord-Nord-Eſt, ſur environ trente lis de largeur; excepté dans quelques endroits, où il eſt reſſerré par des pointes de terre. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où la Rivière de *Kalkapira* ſe décharge dans ce Lac. Riviere d'Urſon. Mouches importunes.

Le 3, nous fîmes trente lis dans un Pays moins uni, dont le terrain s'éléve & s'abbaiſſe inſenſiblement. On campa ſur les bords de la Rivière d'Urſon, que nous n'avions pas ceſſé de côtoyer, au Midi d'un Etang formé par une fontaine qui ſe nomme *Ulan-pulak*. Comme on n'y apperçoit ni arbre ni buiſſon, on y fût réduit encore à brûler de la fiente d'animaux. Ulan-pulak.

Conferences des Kalkas, & Eclairciſſemens ſur cette Nation.

C'Est dans ce lieu que s'aſſemblent les Etats des Kalkas, qui habitent les bords du Kerlon & les environs des Lacs de Kulon, de Puir & de Che-ching-han. Leurs principaux Chefs vinrent en cérémonie au-devant du *Chi*, c'eſt-à-dire, des ordres de l'Empereur. Ils s'avancérent juſqu'à cinq ou ſix lis du lieu où ſe tiennent les Aſſemblées; & lorſqu'ils eûrent apperçu les étendarts & le paraſſol qui accompagnoient le Chi, ils deſcendirent de leurs chevaux & ſe mîrent à genoux. Enſuite s'étant levés, ils allérent demander des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, fléchiſſant encore les genoux devant les Tajins, qui deſcendirent auſſi & qui ſe tinrent debout. Après cette cérémonie, ils ſe ſaluérent réciproquement & remontérent Viſite des Princes Kalkas & cérémonies qui l'accompagnent.

2. *Juillet.* Riviere d'Urſon, . 49 *lis.* 3. *Juillet.* Ulan-pulak, . 30 *lis.*

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

tèrent à cheval, pour ſe rendre au lieu où nous étions déjà campés. Les Kalkas y avoient préparé deux grandes tentes, près deſquelles on plaça le Chi Impérial. Ils allumèrent un *Hyang*, c'eſt-à-dire, un bois odoriferant, qui ſert au même uſage que l'encens en Europe. Tous les Princes Kalkas ſe proſternèrent, & frappèrent trois fois la terre du front. Enſuite deux Mandarins du Tribunal des Mongols ayant déployé le Chi & le tenant par les deux bouts, un troiſième le lût à haute voix. Cet ordre étoit écrit en langue Mongole. Il portoit; „que ſuivant l'uſage établi, on avoit dû tenir, „ de trois en trois ans, des Aſſemblées générales, pour y terminer les dif„ férends & décider en dernier reſſort, toutes les affaires du Pays; mais „ que la guerre des Eluths ayant interrompu ce ſage établiſſement, Sa Ma„ jeſté, après l'avoir heureuſement finie, envoyoit trois Grands de ſa Cour „ pour tenir l'Aſſemblée en ſon nom: qu'au reſte, les Kalkas étant tous „ réunis ſous la domination de Sa Majeſté, & ſe trouvant partagés en E„ tendarts & en Nurus, comme les autres Mongols; ils devoient ſe regar„ der tous du même œil; que par conſéquent il n'étoit plus déformais né„ ceſſaire de poſer des gardes & des ſentinelles ſur les frontières de leurs „ différens Etats, &c.

Lecture du Chi Impérial.

Commencement des Conférences.

APRÈS cette lecture, on remit le Chi au même lieu. *Che-ching-han* & les autres Princes ſe proſternèrent trois fois & frappèrent la terre du front. Alors le Préſident du *Hupou* alla prendre le Chi & le préſenta lui-même à Che-ching-han, qui le reçût à genoux & le remit entre les mains de ſes gens. Ils ſe proſternèrent encore trois fois, pour rendre graces à l'Empereur de ſes ſoins paternels. Enſuite les Tajins ſe rangèrent du côté de l'Orient, & Che-ching-han avec les autres Princes Kalkas, du côté de l'Occident, c'eſt-à-dire, vis-à-vis les uns des autres. Ils ſe ſaluèrent réciproquement; après quoi, s'étant aſſis enſemble, ils bûrent du thé Tartare, que les Kalkas avoient fait préparer, & ils commencèrent à s'entretenir des affaires publiques.

Pêche.

ON fit, le même jour, une pêche abondante dans la Rivière d'Urſon, où l'on prît pluſieurs de ces grands poiſſons de Lyau-tong, qui ſe nomment *Cha-chi-ghis*, quelques *Chelus*, quantité de carpes de médiocre grandeur, quelques brochets, des anguilles, des *Tſyus*, & d'autres poiſſons de diverſes eſpèces.

Suite des Conférences.

LES ſix jours ſuivans fûrent employés par les Tajins, à régler toutes les affaires qui leur fûrent propoſées. Ils s'aſſembloient chaque jour avec les Princes Kalkas. Chacun avoit la liberté d'expliquer ſes vûes & ſes ſentimens. Cependant on ne traita pas d'affaires importantes pendant ces premiers jours. Les Princes envoyèrent aux Tajins un préſent de quelques chevaux, des viandes cuites à leur manière, des liqueurs compoſées de lait de jument, du lait doux & aigre & d'autres ſortes de laitages. Entre les viandes, le mouton étoit d'excellent goût. Les Kalkas ont l'art de le préparer. Mon hôte le trouvoit meilleur que celui qu'on ſervoit à ſa table, quoiqu'il eût un fort bon Cuiſinier. Je goûtai d'une eſpèce de loutre, que les Kalkas nomment *Tarbigi*, dont je trouvai la chair fort tendre & d'auſſi bon goût que celle du chevreuil. Les Tajins envoyèrent aux Princes, un préſent d'étoffes de ſoye, d'arcs & de fléches. Ils achetèrent des chevaux.

Préſens mutuels des Tajins & des Princes Kalkas.

Digitized by Google

chevaux. Ils troquèrent les chameaux maigres ou bleſſés. Les payemens ſe faiſoient en pièces de toile, en tabac & thé, qu'on avoit apporté de Peking. Ces marchandiſes paroiſſoient plus agréables aux Kalkas que de l'argent, *quoiqu'il* y en eût quelques-uns qui le préferoient aux denrées. On ſe pourvût auſſi de bœufs & de moutons pour le reſte du voyage.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Les Kalkas mènent une vie beaucoup plus aiſée que la plûpart des Mongols qui ſont aux environs de la Chine. Leurs troupeaux ſont en plus grand nombre, & le Pays leur offre plus de commodités pour les nourrir. Avant la guerre des Eluths, ils étoient extrémement riches, par la multitude infinie de leurs beſtiaux. Quelques-uns de leurs principaux Princes ont encore huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Cette Nation s'étendoit autrefois depuis la fource du Kerlon juſques vers le Pays de *Solon*; mais elle s'eſt retirée en deçà de cette Rivière, pour ſe mettre à couvert de la fureur des Eluths, qui la déſoloient par leurs pillages & leurs maſſacres.

Etat de la Nation des Kalkas.

Une grande partie des Kalkas s'eſt donnée volontairement aux Moſcovites. L'Empereur de la Chine en recevant les autres au nombre de ſes Sujets, dans l'Aſſemblée des Etats de Tartarie, qui ſe tint à Tolonor en 1691, confirma Che-ching-han dans ſa dignité de *Khan*, avec cette reſtriction, qu'elle ne paſſeroit pas à ſes deſcendans. Un Oncle de ce Khan, qui étoit le plus puiſſant Prince du Pays, fût créé *Tſin-vang*, ou Régule du premier ordre. Cinq autres Princes furent élevés à la dignité de *Peilé*; un autre, à celle de *Kong*, & deux à celle de *Taiki* du premier ordre & de Chefs d'Etendarts. Ces dix Princes étoient ceux qui avoient un aſſez grand nombre de *Sujets pour en former un Etendart*. Ainſi toute la Nation des Kalkas ſoûmis à la Chine, eſt diviſée en dix Etendarts. Leurs Chefs les gouvernent ſans aucune dépendance mutuelle, & ne reconnoiſſent pas d'autre autorité que celle de l'Empereur & du Tribunal des Mongols, auquel on peut appeller de leur ſentence. Che-ching-han même, ne peut faire mourir aucun de ſes Sujets, ni confiſquer leurs biens. Ces deux châtimens ſont réſervés à la connoiſſance immédiate de l'Empereur. Sa Majeſté donne aux Régules qui portent le titre de *Peilé*, le même revenu qu'aux autres Princes Mongols qui ſont aux environs de la Chine, & ne tire d'eux aucun tribut.

En combien d'Etendarts ils ſont diviſés.

Autorité de leurs Chefs.

Lorsqu'ils viennent à Peking pour ſaluer ce Monarque & lui offrir quelques chevaux ou quelques chameaux à titre de tribut, il leur fait donner l'équivalent en étoffes de ſoye, en toile, en thé, &c. Ils ſont défrayés à Peking pendant le ſéjour qu'ils y font. Voici les noms des dix Princes Kalkas, & le nombre des Nurus qu'ils ont chacun dans leur Etendart:

Traitement qu'ils reçoivent de l'Empereur.

1. *Che-ching-ban.*	27 Nurus.	5. *Chingpelle-peilé.*	7 Nurus & demi.
2. *Namjal-tſin-vang.*	21 Nurus & demi.	6. *Tangeghin-peilé.*	6 Nurus.
3. *Pong-ſul-kiun-vang.*	12 Nurus & demi.	7. *Aldar-peilé.*	6 Nurus.
4. *Puta-chappe-peilé.*	11 Nurus & demi.	8. *Chenden-kong.*	28 Nurus.
		9. *Serengtachi-taiki.*	12 Nurus & demi.
		10. *Connetchouk-taiki.*	1. Nuru.

Noms & forces des dix Princes Kalkas.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

CHAQUE Nuru eſt diviſé en cent cinquante familles. Une famille eſt compoſée du mari, de la femme, des enfans & des eſclaves. De trois en trois ans, on examine s'il y a plus ou moins de familles dans les Nurus, & celles qui s'y trouvent de plus, ſervent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres Nurus du même Etendart, ou à compoſer de nouveaux Nurus. Jamais ils ne paſſent d'un Etendart à l'autre. En un mot, ces Nurus ſont pour le nombre, ce qu'ils étoient à l'Aſſemblée des Etats de Tartarie en 1691, qui fût l'année de leur établiſſement, lorſque tous les Kalkas ſe ſoûmirent volontairement à l'Empereur. Mais on aſſûre qu'ils ont beaucoup diminué depuis, à l'occaſion de la guerre des Eluths, qui faiſoient des courſes continuelles dans le Pays des Kalkas.

Nurus, & dequoi ils ſont compoſés.

Camps ou Réſidence des dix Princes Kalkas.

JOIGNONS ici le nom des lieux aux environs deſquels les Chefs des Etendarts ſont ordinairement leur réſidence ; car ils n'ont pas de demeure fixe. Leur unique régle pour camper, eſt la commodité des fourages. Cependant ils ont des bornes, qu'ils ne paſſent guères. Chacun ſe contente d'errer de Camps en Camps, dans une certaine étendue de Pays.

CHE-CHING-HAN campe aux environs d'un Etang qui ſe nomme *Tuené*, vers la Rivière de Kerlon, à trois journées Nord-Oueſt d'Ulan-pulak, où ſe tiennent les Aſſemblées.

NAMJAL-TSIN-VANG campe ſur le bord occidental du Lac de Puir, à deux journées Sud-Eſt d'Ulan-pulak.

PONG-SUL-KIUN-VANG forme ſes Camps vers la Rivière d'Urſon, dans un lieu nommé *Poumé*, à deux journées Nord-Eſt d'Ulan-pulak.

PUTA-CHAPPE-PEILÉ campe au Nord de la montagne de Mataſſe, dans un lieu qui ſe nomme *Hubu-tereſſou-toſon*, à cinq journées Sud d'Ulan-pulak.

CHINGPELLE-PEILÉ campe dans un lieu nommé *Kurban-chaban-pulak*, à dix journées Sud-Oueſt d'Ulan-pulak.

TANGEGHIN-PEILÉ campe ſur les bords de la Rivière de Kalka-pira, dans un lieu qui ſe nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Eſt d'Ulan-pulak.

ALDAR-PEILÉ campe ſur les bords de la Rivière d'Urſon, près d'un Etang nommé *Tuené*, à trois journées Nord-Eſt d'Ulan-pulak.

CHENDEN-KONG promène ſes Camps aux environs d'un lieu nommé *Ula-tay-y-nadak*, à trois journées Nord-Eſt d'Ulan-pulak.

SERENGTACHI-TAIKI campe aux environs de *Parboton*, ſur les bords du Kerlon, à huit journées Oueſt d'Ulan-pulak.

CONNETCHOUK-TAIKI campe ſur les bords de la Rivière de *Kalka-pira*, aux environs d'un lieu qui ſe nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Eſt d'Ulan-pulak.

Ancien état des Kalkas.

AVANT que les Kalkas eûſſent été détruits par les Eluths, tous ces Princes, qui ſont de la famille de *Che-ching-han*, le reconnoiſſoient pour leur Chef & leur Souverain. Mais, par dégrés, chacun ſe rendit indépendant. Ils occupoient alors, comme on l'a dit, une fort grande étendue de Pays, depuis *Payen-tula* juſqu'aux limites de la Province de *Solon*, ſéparée de leur Pays par deux petites Rivières, nommées *Ibeng* & *Whey*, qui vont ſe jetter dans celle d'*Ergone*. Elles ſont à une ou deux journées Eſt de la Riviè-

re

re de Kalka, qui prenant sa source dans la montagne de *Soieltgi*, se jette dans le Lac de Puir.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Continuation du Voyage.

Le 11 Juillet, quatrième jour de la sixième Lune Chinoise, nous partîmes du lieu de l'Assemblée, & nous fîmes soixante-sept lis au Nord-Ouest quart de Nord. Nous passâmes deux fois à gué la Rivière d'Urson; la première fois près du Camp, & nos chevaux n'eûrent de l'eau que jusqu'aux sangles, parce que le gué étoit large; car le passage étoit impossible dans les endroits où la Rivière étoit plus étroite. Nous la traversâmes une seconde fois à quinze ou vingt lis du Camp, après avoir passé une grande prairie qui s'étend des deux côtés de la même Rivière. Le second gué est plus facile que le premier. Nôtre but, en passant deux fois la Rivière, étoit d'éviter la nécessité de faire le tour de l'Etang d'Ulan-pulak & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous n'aurions pas eû peu de peine à nous tirer, & que d'ailleurs il auroit fallu deux journées au lieu d'une, pour nous rendre au Lac de *Kulon*, où nous allâmes camper. Le Pays que nous eûmes à traverser au-delà de l'Urson étoit moins égal. Il alloit en pente presqu'insensible, & le terrain étoit fabloneux. On s'arrêta sur une hauteur, à douze ou quinze lis du Lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'étoit pas cachée par les montagnes. Cette partie du Lac, que nous considerâmes à loisir avec de bonnes lunettes, peut avoir environ cent ou six-vingts lis de tour. La plus grande longueur de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, avoit environ quarante lis, suivant nôtre estimation, & sa largeur un peu plus de trente lis du Sud-Est au Nord-Ouest. Vers le Nord-Est, on découvroit une ouverture qui n'étoit pas fort large. On nous dit que c'étoit la communication de cette partie du Lac que nous découvrions, avec celle qui nous étoit cachée. Elle est sans comparaison plus grande, & l'on nous assûra même, qu'à faire soixante ou soixante-dix lis par jour, il falloit sept jours pour en faire le tour. Les montagnes, qui sont entre le Nord-Est du Lac & le Nord-Ouest, nous en déroboient la vûe. Cependant on voyoit encore ça & là, des montagnes au-delà du Lac à l'Est, & quelques collines au Sud-Est. Mais toutes les montagnes qui environnent ce grand Lac ont peu de hauteur. On en distingue trois principales: celle qui est le plus au Sud, se nomme *Kaliu-tay*; celle du milieu, *Ol-ezin*, & celle qui est au Nord, sur le bord de l'Argan, *Kur-hantchiré*. On nous dit aussi, que la Rivière d'Urson entroit dans cette partie du Lac qui nous étoit cachée vers l'Est; que la Rivière d'Argan, que les Kalkas appellent *Ergone*, en sortoit vers le Nord-Est, & que celle de Kerlon y entroit vers le Nord-Ouest, à quarante lis du lieu où nous étions campés.

Gués de la Rivière d'Urson.

Description du Lac de Kulon.

Après avoir considéré soigneusement ce Lac, de l'éminence où nous étions,

CONTINUATION DE LA ROUTE.

11. Juillet. Lac de Kulon, ... 67 *lis.*

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

étions, nous descendîmes sur ses bords. Le terrain y étoit inégal, fort sablonneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une espèce d'herbe que les chameaux aiment beaucoup & qui croît dans les sables. On y voyoit des nuées de moucherons. En promenant encore nos regards sur le Lac, nous y vîmes plusieurs espaces de sable découvert, qui formoient comme de petites Isles; ce qui nous fit juger que cette partie étoit peu profonde. Notre conjecture fut confirmée par nos Pêcheurs, qui y entrèrent jusqu'à cinq ou six lis, avant que d'y trouver trois pieds d'eau. Nous nous rendîmes ensuite au Camp, qui étoit à deux lis des bords du Lac, précisément à son extrêmité occidentale, ou plûtôt au Sud-Ouest; car le Lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cens lis, règne du Sud-Ouest au Nord-Est. Ce lieu s'appelle *Dalay-choye-chong-dalay*. On lui donne ce nom, qui signifie *Mer*, pour exprimer sa grandeur. Les Pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons. La hauteur du Pole, dont nous ne pûmes nous assûrer, parce que l'épaisseur des nuées nous empêcha de prendre la hauteur méridienne, nous parût de quarante-huit dégrés quarante-six minutes. On vit encore arriver des Taïkis Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins & leur offrir des présens. D'autres Kalkas amenèrent des chameaux & des chevaux, pour les échanger contre diverses marchandises.

Isles du Lac.

Dalay-choyè-chong-dalay.

LE 12, nous fîmes soixante lis à l'Ouest, six dégrés vers le Nord, dans un Pays fort découvert, & assez uni pendant l'espace de quarante *lis*; après quoi nous passâmes une petite montagne, qui continue depuis celle de Tulan-hara jusqu'à la Rivière de Kerlon. Nous campâmes sur les bords de cette Rivière, dans un lieu nommé *Kerlonni-altroy-emu*. Le Kerlon coule dans une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui forme une très-belle prairie & d'excellens pâturages. On campa au pied d'une colline, au Nord de la Rivière. On voyoit d'autres collines, qui paroissoient fort arides. Mais l'eau de la Rivière est très-bonne & très-saine. La hauteur du Pole, quarante-huit dégrés quarante-huit minutes.

Kerlonni-altroy-emu.

LE 13, on fit soixante-dix lis; les quinze premiers au Sud-Sud-Ouest; ensuite quinze ou vingt au Sud-Ouest, tantôt plus au Sud & tantôt plus à l'Ouest. Vers la fin, nous avançâmes assez long-tems à l'Ouest, prenant même quelquefois un peu du Nord; de-sorte que la totalité de la route fût d'environ soixante lis au Sud-Ouest quart d'Ouest. On étoit obligé de faire ces détours, pour suivre le chemin le plus aisé & pour éviter les marais du Kerlon. Nous fîmes presque les deux tiers du chemin dans des collines d'un sable dur, où l'on trouve quantité de petites pierres d'*Agathe*, mais commune. Nous ne cessâmes point de côtoyer le Kerlon, en le laissant toûjours à droite au Nord, à cause des marais & des grands détours qu'il fait, tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud.

Pierres d'Agathe.

Tuené-nor.

APRES avoir fait cinquante lis, nous passâmes à la vûe d'un Etang médiocre, où Che-ching-han avoit eû son Camp, qu'il avoit quitté depuis deux jours,

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
12. Kerlonni-altroy-emu, . . .	60	13. Tuené-nor, ...	60

jours, pour s'avancer un peu plus à l'Oueſt ſur les bords du Kerlon. Nous campâmes à l'entrée de la prairie, dans un lieu qui ſe nomme *Tuené-nor*. La largeur de cette prairie eſt de plus d'une lieue, & les pâturages y ſont excellens.

Le 14, on fit cinquante-neuf lis au Sud-Oueſt, toûjours dans la plaine du *Kerlon*. Après en avoir fait environ cinquante, nous paſſâmes la Rivière dans un endroit où elle n'avoit pas plus de deux pieds d'eau, mais avec ſa largeur ordinaire, qui eſt d'environ ſoixante pieds. Che-ching-han étoit campé avec ſa famille ſur les deux bords. Dans tout le voyage, nous n'avions pas vû tant de chameaux, de chevaux & de chévres. On voyoit auſſi des moutons, des vaches & des bœufs, mais en moindre nombre. Le Khan avoit environ huit ou dix tentes, qui paroiſſoient plus propres que les autres, mais qui n'étoient pas comparables à celles des Seigneurs Mancheous. On découvroit, au-deſſus & au-deſſous de la Rivière, deux autres tentes & pluſieurs pavillons, avec un amas de tentes communes pour ſes gens. Il avoit fait préparer, à quelque diſtance, un pavillon particulier, pour y recevoir nos Tajins & les y traiter à la maniere des Tartares. Il les avoit fait inviter par ſes Officiers. Lorſqu'ils approchèrent de ſa réſidence, il vint au-devant d'eux à cheval, & les conduiſit au pavillon qu'il leur avoit fait préparer. Le feſtin qu'il leur donna, conſiſtoit en huit ou dix moutons apprêtés différemment & ſervis dans une eſpéce d'auges de bois; car il ne parût pas d'autre vaiſſelle. Après avoir goûté de ces viandes, & bû du thé préparé avec du lait, ils remontèrent à cheval & ſe rendirent au Camp, ſur les bords du Kerlon, dans un lieu nommé *Labi-toutala*. L'eau de la Rivière étoit fort trouble. On y fit une pêche abondante, ſur-tout de carpes, mais qui n'étoient ni fort groſſes ni fort graſſes. La prairie eſt au Sud de la Rivière. C'étoit pour éviter un grand tour que le Kerlon fait du même côté, qu'on prit la réſolution de le paſſer. On fit enſuite quarante lis au-delà. Les Kalkas de la dépendance du Khan, amenèrent quantité de chameaux & de chevaux, pour faire leur Commerce dans le Camp.

Camp de Che-ching-han & ſes richeſſes en troupeaux.

Labi-toutala.

Le 15, on fit quatre-vingt-quinze lis, tant à l'Oueſt-Sud-Oueſt qu'à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite on traverſa de petites montagnes fort nues, après leſquelles on entra dans une grande plaine, qui s'étendoit au Nord à perte de vûe. On découvroit quelques collines à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Le Pays que nous traverſâmes étoit abſolument ſtérile; le terrain, de ſable dur, couvert de très-peu d'herbe, ſans eau & ſans arbres. Nous eûmes toûjours le Kerlon au Sud; tantôt plus loin, tantôt plus près; mais nous nous en éloignâmes de quarante ou cinquante lis, parce qu'il fait de ſi grands détours en ſuivant le pied des montagnes, que pour ne pas nous écarter de ſes bords, nous aurions employé trois jours juſqu'à *Kerlonni-chik-chira*, où nous allâmes camper ſur la même Rivière. Elle y eſt toûjours bordée d'une très-belle prairie, qui offre d'excellens pâturages. De nôtre Câmp, on voyoit, à l'Eſt-Sud-Eſt, les montagnes que nous avions paſſées

Kerlonni-chik-chira.

Juillet.	lis.	Juillet.	lis.
14. Labi-toutala, ...	59	15. Kerlonni-chik-chira, . .	95

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

passées & qui se nomment *Horobot*, parce qu'elles ont quelque ressemblance avec le corps d'un chameau. C'étoit le long de ces montagnes & dans la même plaine, que nous avions passé neuf ans auparavant, pour nous rendre à Nipcheu, après avoir traversé la Rivière de Kerlon dans l'endroit qui est au Midi des mêmes montagnes, à soixante-dix ou quatre-vingt lis, au Sud, du lieu où nous étions campés. Les observations que nous fîmes, à sept ou huit lis du Camp, s'accordèrent fort bien avec celles que nous avions faites dans le premier voyage.

Montagnes de Horobot.

Le 16, nous fîmes soixante-six lis; les vingt premiers à l'Ouest dans la même plaine. Ensuite, ayant passé une petite hauteur, nous tournâmes du côté du Sud, depuis l'Ouest jusqu'au Sud-Ouest quart de Nord. Nous eûmes toûjours au Nord, le Kerlon, qui fait un assez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Nous n'en étions séparés par aucune hauteur considerable. De toutes parts le Pays étoit fort découvert, & le terrain toûjours sabloneux, à l'exception de douze ou quinze lis aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il serpente, est à-peu-près de cette largeur. Un Taïki, Lieutenant Général de l'Etendart de Che-chinghan, vint visiter nos Tajins dans le Camp.

Le 17, nous fîmes soixante-trois lis, toûjours dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit que quelques collines vers le Sud & le Sud-Ouest. Nous recommençâmes à marcher au Sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés pendant l'espace de quarante lis; & pendant le reste du chemin nous ne cessâmes point de le côtoyer, presque toûjours à vûe. Le Camp fût assis sur ses bords, dans un lieu qui se nomme *Kerlonni-sira-chi-hau-tay*.

Kerlonni-sira-chi-hau-tay.

Le 18, nous fîmes soixante-dix lis, presque droit à l'Ouest; excepté qu'aux quinze derniers nous prîmes un peu du Nord, pour aller camper sur les bords du Kerlon, que nous passâmes avant que d'asseoir le Camp. Nous l'avions continuellement suivi presqu'à vûe, sans quitter la prairie, excepté dans deux endroits, où nous passâmes de petites hauteurs au Sud. On étoit obligé de faire ces détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie est toûjours fort belle & remplie de bons pâturages. Nous laissâmes au Sud plusieurs petites collines, sans lesquelles le Pays seroit tout à-fait plat. Le terrain de ces collines & des hauteurs qui bordent la prairie, est sabloneux & stérile. L'herbe y est rare & fort courte. On campa dans un lieu qui se nomme *Chilun-kar-chaha*, sur les bords du Kerlon.

Chilun-kar-chaha.

Le 19, on fit soixante-dix lis à l'Ouest, dans un Pays encore plus plat que les jours précédens, & sans s'éloigner du Kerlon de plus de dix ou douze lis. De tems en tems, on découvroit quelques collines & des hauteurs au Sud de cette Rivière. Nous campâmes sur ses bords, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Türé-nor*. On y prit quantité de poissons blancs, mais la plûpart fort maigres & fort petits.

Türé-nor.

Le 20, nous fîmes soixante-cinq lis à l'Ouest, jusqu'à quatorze dégrés vers

Juillet.	*lis.*	*Juillet.*	*lis.*
16. Le Kerlon, . . .	66	19. Même Rivière, . . .	70
17. Kerlonni-sira-chi-hau-tay, . .	63	20. Même Rivière, . . .	65
18. Bords du Kerlon, . . .	70		

Digitized by Google

vers le Sud, toûjours en côtoyant le Kerlon, dans la plaine & dans la prairie qui le bordent. Après dix-huit ou vingt lis, nous paſſâmes devant les reſtes d'une Ville, autrefois batie par la race des *Tuens*, ſur le bord ſeptentrional du *Kerlon*. Sa forme étoit quarrée, & ſa circonférence d'environ vingt lis. On y voit encore deux pyramides à-demi ruinées, & de grands pans de ſes murs de terre. Elle ſe nommoit *Para-hotun*, c'eſt-à-dire, *Ville du Tygre*, parce qu'on y entendoit ſouvent les cris de ces animaux féroces. Nous campâmes ſur les bords du Kerlon, après avoir paſſé un petit ruiſſeau dont l'eau eſt fort claire, & qui va ſe jetter près de-là dans cette Rivière. La prairie offre toûjours d'excellens fourages. *Kerlonni-kan-chu-ku-alin* eſt le nom du lieu où le Camp fût aſſis. [Gerbillon. 1698. VIII. Voyage. Ruines de Para-hotun.

Le 21, on fit ſoixante-huit lis; les premiers à l'Oueſt-Sud-Oueſt quart d'Oueſt. Enſuite, tournant autour de la prairie pour éviter les marais, nous paſſâmes le Kerlon, que nous ne ceſſâmes point de côtoyer, à l'exception des quinze ou vingt derniers lis, où cette Rivière faiſant un aſſez long détour au Sud pour aller paſſer une montagne qui eſt à ſon Midi & des collines qui ſont au Nord, nous coupâmes droit, par une colline, & nous deſcendîmes dans la prairie pour aller rejoindre ſes bords, ſur leſquels nous campâmes, dans un lieu qui ſe nomme *Puſing-angba*. Serengtachi-taiki, Chef d'un des dix Etendarts Kalkas, étoit campé avec un grand nombre de ſes gens aux environs de la Rivière. Il en vint pluſieurs au Camp pour faire leur Commerce; & le Taiki ayant attendu nos Tajins ſur la route, leur fit un feſtin à la manière du Pays. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés cinquante-huit minutes. Camp de Serengtachi-taiki.

Le 22, nous partîmes fort tard à cauſe de la pluye, & nous ne fîmes que trente-cinq lis à l'Oueſt quart de Sud-Oueſt, en côtoyant toûjours le Kerlon à vûe. A la fin nous quittâmes la prairie, pour paſſer quelques collines & pour éviter des lieux marécageux. Enſuite étant deſcendus dans la prairie, que nous traverſâmes entiérement, nous paſſâmes la Rivière, pour aller camper de l'autre côté, ſur une éminence, dans un lieu qui ſe nomme *Puir-luk-alin*. Puir-luk-alin.

Le 23, on fit ſoixante-ſeize lis, tout compté, à l'Oueſt, environ quinze dégrés vers le Sud, côtoyant preſque toûjours des montagnes & des collines du côté du Sud, & le Kerlon du côté du Nord. On campa dans la prairie, à quatre ou cinq lis de la Rivière, mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu porte le nom de *Paynuk-alinni-hara-uſſou*.

Le 24, nous fîmes ſoixante-huit lis; les trente-trois premiers à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & le reſte droit à l'Oueſt. On marcha toûjours dans la plaine, au pied des petites montagnes & des collines qui ſont au Sud de la Riviere. Nous paſſâmes enſuite la Rivière, pour camper ſur ſon bord ſeptentrional, dans la prairie, qui offre toûjours de bons pâturages. Pendant la plus grande partie du chemin, nous vîmes de la fiente de mules ſauvages & de chévres Mules ſauvages & chévres jaunes.

	Feuillet.	lis.		Feuillet.	lis.
21. *Même* Rivière,	. . .	68	23. Paynuk-alinni-hara-uſſou,	.	76
22. *Puir-luk-alin*,	. . .	35	24. Partha-la-hay-hoyo,	. . .	68

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

vres jaunes. Les collines en ſont remplies, & nos gens, qui chaſſoient dans la marche, en pourſuivirent quelques-unes; mais comme ils étoient en petit nombre & que ces animaux ſont fort légers à la courſe, ils n'en pûrent prendre aucun. On tua ſeulement un jeune loup, qui ſuivoit depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos Mandarins; & l'on vit cinq grands cerfs dans les montagnes, quoiqu'elles ſoyent découvertes & ſans aucune apparence de bois. Le lieu où l'on campa ſe nomme *Purha-ſu-hay-hojo*, à quarante-ſept degrés quarante-quatre minutes de hauteur du Pole.

Purha-ſu-hay-hojo.

Le 25, nous fimes ſoixante-quatre lis à l'Oueſt, environ ſeize degrés vers le Sud. Après avoir fait vingt lis dans la plaine, nous repaſſâmes le Kerlon, que nous laiſſâmes enſuite au Nord, le côtoyant d'aſſez loin, & ſuivant de fort près les montagnes & les collines qui ſont au Midi. Nous paſſâmes devant celles qui ſe nomment *Egutei-kalka*, où les Eluths inveſtirent, en 1696, deux cens Cavaliers de l'avant-garde de l'Empereur, & ſe retirérent enſuite ſans les attaquer, contens d'enmener environ quatre cens de leurs chevaux, qu'ils avoient ſurpris avant que d'avoir été reconnus. Nous campâmes dans le lieu où l'Empereur avoit campé avec toute ſon Armée, lorſqu'il étoit arrivé ſur les bords du Kerlon, c'eſt-à-dire, au-delà de la Rivière, ſur la rive ſeptentrionale. Ce lieu ſe nomme *Erdeni-talohay-varghi-erghi*, à quarante-ſept degrés trente-huit minutes de hauteur du Pole.

Montagnes d'Egutei-kalka.

Ancien Camp de l'Empereur.

Le 26, on fit ſoixante-quinze lis au Sud-Oueſt quart d'Oueſt, ſans quitter la plaine, qui s'étend depuis le bord ſeptentrional du Kerlon juſqu'aux montagnes & aux collines. Elles continuent & forment une chaîne, mais elles ſont peu hautes & fort nues. Le Kerlon fait ici un grand détour au Sud. Nous nous en éloignâmes de trente ou quarante lis, dans des ſables durs & ſtériles, où les nids de rats étoient en ſi grand nombre, que le terrain étant creux, quoique couvert de ſable à la ſurface, nos chameaux & nos chevaux en recevoient beaucoup d'incommodité dans leur marche. Nous revînmes camper ſur le bord du Kerlon, dans un lieu nommé *Hujetu-tſilao*.

Nids de rats.

Le 27, nous fimes cinquante lis au Suſt-Oueſt quart d'Oueſt, en comptant les détours & évaluant la variation de trois degrés quarante minutes à l'Oueſt. On marcha toûjours dans une grande plaine, côtoyant d'aſſez loin la Rivière & les montagnes, qui la bordent au Nord. Le terrain étoit d'un ſable également dur & ſtérile. On campa près d'une pointe de collines, qui s'appelle *Kayré-hojo*, ſur le bord du Kerlon. La chaleur étoit exceſſive, cauſée par un vent brûlant de Sud & de Sud-Oueſt. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante-ſept degrés quinze minutes. Mais le ſoir, au coucher du Soleil, la variation de l'aiguille étoit de trois degrés quarante minutes Oueſt.

Chaleur exceſſive.

Le 28, on fit cinquante-cinq lis à l'Oueſt, ſix degrés vers le Sud. Après avoir

Juillet.	*lit.*	*Juillet.*	*lit.*
25. Erdeni-talohay-varghi-erghi, .	64	27. Kayré-hojo, ...	50
26. Hujetu-tſilao, ...	75	28. Honghur-puritu, ...	55

Digitized by Google

avoir marché quelque-tems dans la plaine, nous entrâmes dans de petites montagnes, laissant le Kerlon au Sud, vers lequel il fait un grand détour. Nous ne fîmes que monter & descendre dans les montagnes, mais toûjours par des pentes douces, & nous allâmes camper près d'une mare d'eau, qui étoit accompagnée d'une fontaine fort fraîche. Mais comme ce n'étoit qu'une source, qui bouillonnoit, sans aucune pente par où l'eau pût s'écouler, elle formoit seulement deux ou trois petites mares, qui se fentoient du nitre dont le terrain étoit rempli. Il arriva aussi que les bestiaux de l'equipage y étant entrés d'abord, rendirent l'eau trouble & de fort mauvais goût; ce qui nous causa d'autant plus d'incommodité, qu'il fit ce jour-là, une chaleur insupportable. Il soufloit un vent de Sud & de Sud-Ouest si brûlant, qu'il nous desséchoit les entrailles. La chaleur continua toute la nuit; ce qui est sans exemple dans ce climat, sur-tout après une pluye qui avoit duré tout le soir aux environs du Camp, avec des coups de vent très-impétueux. Ce lieu, qui se nomme *Honghur-puritu*, est à quarante lis au Nord de la Rivière de Kerlon, dont nous nous étions éloignés, pour éviter les détours.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

L'équipage manque d'eau dans le Camp.

Honghur-puritu.

Le 29, nous fîmes soixante-cinq lis à l'Ouest, six degrés vers le Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq, nous passâmes à quinze ou vingt, au Nord du lieu où nous avions campé deux ans auparavant, à la suite de l'Empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le Khan des Eluths, qui fuyoit devant lui, il étoit retourné sur ses pas, parce que ce Prince étant déjà fort éloigné, il auroit été difficile de transporter des vivres pour la subsistance d'une Armée aussi nombreuse que la sienne. Nous passâmes de-là entre des montagnes couvertes de roches, & beaucoup plus hautes que toutes celles qui s'étoient offertes depuis Ingan. Elles se nomment *Tonoalin*. On fit encore trente lis au-delà, dans une plaine dont le terrain est inégal, sablonneux & rempli de nids de rats, qui faisoient broncher continuellement les chevaux & les bêtes de charge. Le Camp fût assis sur les bords d'un ruisseau, dont l'eau étoit heureusement très-fraîche; ce qui fût d'un grand secours pour l'équipage, dans une chaleur des plus brûlantes. Ce ruisseau étoit environné de fort bons pâturages. Il se nomme *Semkut*, & le lieu où nous étions campés, porte le nom d'*Eburhu-holo-cheri*, à quarante-sept degrés quinze minutes de hauteur du Pole.

Ancien Camp de l'Empereur.

Le 30, on fit soixante-sept lis à l'Ouest, environ seize degrés vers le Nord, dans une plaine inégale & de sable stérile, comme les jours précédens. On rejoignit la Rivière, sur les bords de laquelle on campa, après l'avoir repassée dans un lieu nommé *Ulon-erghi*. Nous avions au Nord-Est de nôtre Camp, à la distance d'environ vingt lis, des montagnes hautes & stériles, qui sont fameuses dans le Pays, parce que le Khan des Eluths y étoit venu souvent camper, pour faire de-là ses courses sur les Kalkas. C'est-là d'ailleurs que commencent les terres de Che-ching-han & qu'il fait ordinairement sa demeure.

Commencement du domaine de Che-ching-han.

Le 31, nous fîmes trente-cinq lis au Nord-Nord-Ouest, dans la même plaine;

Juillet.	lis.	Juillet.	lis.
29. Eburhu-holo-cheri, . . .	65	31. Ekemur-pur-ha-futay, . .	35
30. *Ulon*-erghi, ...	67		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

plaine; & côtoyant toûjours le Kerlon, nous campâmes encore sur ses bords, dans un lieu nommé *Ekemur-pur-ha-futay*. Les montagnes de *Payenulon* s'offroient toûjours à côté de nous; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand Détroit d'autres montagnes, qui s'étendent au Nord jusqu'à la source du Kerlon. On nous assûra qu'elle étoit à trois ou quatre cens lis de nôtre Camp. Elle se forme de quantité de ruisseaux & de sources qui coulent des montagnes, & qui venant à se joindre, composent cette Rivière, dont l'eau est fort claire & médiocrement rapide. Elle nous parût plus grande ici que dans tous les lieux où nous l'avions vûe jusqu'alors; ce qui venoit apparemment des pluyes abondantes qui étoient tombées les jours précédens sur les montagnes. En effet, nous y vîmes des nuées épaisses, qui ne s'approchèrent pas de nous dans la plaine, & nous y entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Les Kalkas du Pays nous assûrèrent aussi, que la Rivière de *Saghalien-ula*, qu'ils appellent *Onon*, jusqu'au lieu où l'*Argun* y entre, prend sa source dans les mêmes montagnes que le Kerlon, un peu à l'Est, à la distance d'environ quatre cens lis. La pêche qu'on fit ce jour-là dans la Rivière, nous rapporta quantité de brochets, des carpes & d'autres poissons de moindre grandeur.

Sources du Kerlon & du Saghalien-ula.

Le premier jour d'Août, vingt-cinquième de la sixième Lune Chinoise, on fit soixante-cinq lis, par divers détours qui se rapportoient au Nord-Ouest quart de Nord. Le Camp fût assis dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes, près d'une mare d'eau, qui est formée par une fontaine dont l'eau a peu de fraîcheur, parce qu'elle n'a pas d'écoulement. Cette mare se nomme *Kalutu-nor*. C'est le lieu où les deux Armées Impériales s'étoient jointes, il y avoit deux ans, pour suivre les Eluths fugitifs. Nous trouvâmes encore les traces des Troupes Chinoises, sur-tout quantité de casques, de cuirasses, de boulets de canon & de balles de mousquet, que les Chinois avoient abandonnés après la défaite du Khan, parce que leur équipage étoit fort affoibli. Le Kerlon étoit à quarante ou cinquante lis de de nôtre Camp, vers l'Est. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés trente-six minutes. Mais ayant pris le soir la variation de l'aimant, nous la trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toûjours du Nord à l'Ouest.

Mare de Kalutu-nor.

Variation de l'aimant.

Le 2, nous fimes cinquante-cinq lis au Nord-Ouest quart de Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq jusqu'à l'extrémité de la plaine, nous entrâmes dans une assez large vallée, qui s'étend environ trente lis entre deux chaînes de montagnes stériles, la plûpart couvertes de pierres & de rochers. On campa dans cette vallée, près d'un petit ruisseau, formé par une fontaine d'une eau fort pure; mais ce ruisseau se perd bien-tôt sous terre. Ses bords offroient d'excellens pâturages.

Le 3, on fit cinquante-six lis, qui, tout compté, se réduisirent au Nord-Ouest. Après avoir fait quinze ou vingt lis dans la même vallée, à-peu-près au Nord-Nord-Ouest, nous prîmes à l'Ouest par une autre vallée, dans laquelle

Août.	*lis.*	*Août.*	*lis.*
1. Kalutu-nor, ...	65	3. Rivière de Tula, ...	50
2. Vallée, ...	55		

Digitized by Google

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

le nous fîmes environ dix *lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt*. Enſuite reprenant vers le Nord, entre des montagnes dont celles de l'Oueſt offroient de fort beaux ſapins, du côté qui étoit expoſé au Nord, nous marchâmes au Nord-Oueſt *quart de Nord*, pour aller camper ſur la Rivière de *Tula*.

Source & cours de la Rivière de Tula.

Cette Rivière prend ſa ſource dans la montagne de *Kentey*, à cent *vingt lis* du Kerlon. Elle coule d'abord vers le Sud-Eſt. Enſuite elle tourne droit à l'Oueſt, après avoir paſſé une pointe de montagne ſous laquelle nous campâmes, & qui eſt préciſément à l'Oueſt du lieu où la petite Rivière de *Terelki* ſe jette dans celle de Tula. Elle eſt beaucoup plus groſſe que le Kerlon. Ses eaux ſont d'une clarté extraordinaire & roulent ſur un fond de cailloux. Rien n'approche de l'agrément de ſes bords, dans toute l'étendue de la plaine. Ils ſont couverts de beaux bois. Comme elle ſe partage en pluſieurs bras, qui ſe diviſent & ſe réüniſſent, elle forme quantité de petites Iſles, remplies de diverſes ſortes d'arbres fort touffus, qui ſont les plus agréables bocâges du monde, & qui offroient une fraîcheur délicieuſe dans les grandes chaleurs où nous étions. Le cours de cette Rivière eſt très-rapide. Au-delà des bois on découvre, de côté & d'autre, une prairie abondante en fourages. En un mot, c'eſt le plus agréable Canton que je me ſouvienne d'avoir vû dans tous nos voyages en Tartarie. Au Nord, à la diſtance de cinq ou ſix lis, on ne voit que de hautes montagnes, eſcarpées en divers endroits & couvertes de roches, qui offrent de grands pins du côté qui fait face au Midi. Ce lieu, qui eſt à quarante-ſept degrés cinquante-ſix minutes de hauteur du Pole, eſt proche du célèbre Champ de Bataille où le Khan des Eluths fût defait par l'Armée Impériale & contraint de prendre la fuite, en abandonnant une partie de ſon bagage & de ſes beſtiaux ; malheureuſe journée, qui entraîna ſa perte & la ruine entière de ſa Monarchie.

Beauté de ſes bords.

Champ de Bataille où les Eluths fûrent défaits.

Le 4, nôtre équipage ne fit pas plus de trente-ſept lis, en réduiſant la route à l'Oueſt demi-quart de Sud-Oueſt. On avoit le choix de deux chemins, pour arriver au terme de nôtre voyage; l'un, en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au Nord-Eſt, aſſez proche de nôtre Camp; l'autre, en ſuivant le chemin droit, & par conſéquent le plus court. Mais comme il auroit fallu paſſer dans des vallées marécageuſes & difficiles pour les bêtes de charge, on ſe détermina pour le plus long. On repaſſa donc la Rivière, en faiſant un aſſez grand tour, pour éviter les marécages de la prairie qui eſt au Sud; & marchant à l'Oueſt & au Nord-*Oueſt*, ſur le revers des montagnes qui bordent cette prairie, on alla camper ſûr les bords de la Rivière de Tula, dans une petite vallée. Le Tula conſerve encore ici toute ſa beauté. Ses rives ſont toûjours couvertes de grands arbres. Il tourne dans des gorges fort étroites; & dans pluſieurs endroits, il bat le pied des rochers eſcarpés des montagnes. Son cours eſt de l'Eſt à l'Oueſt.

Nôtre chemin fût beaucoup plus long que celui de l'équipage. Nous allâmes viſiter, avec nos Tajins, le Champ de Bataille dont nous étions voi-

Eclairciſſemens que l'Auteur y reçoit ſur la Bataille.

4. *Août.* Même Rivière. . . . . 37 *lis.*

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

voisins. Le second Préſident du Tribunal des Mongols, qui s'étoit diſtingué dans ce combat, prit la peine de nous en expliquer toutes les circonſtances. Le Khan des Eluths, fuyant devant l'Armée Impériale, qui le pourſuivoit par des marches forcées, remonta ſi promptement la Rivière de Kerlon, qu'il avoit déjà plus de trente lieues d'avance. Il étoit même arrivé ſur les bords de la Rivière de Tula, au pied des montagnes qu'il avoit choiſies pour rétraite & qu'il regardoit comme un azile impénétrable, lorſqu'il rencontra un Parti de l'avant-garde Impériale. C'étoit *Fiangu*, Général de l'Empereur, qui malgré l'embarras auquel il étoit réduit par la diſette des vivres, & par la perte d'une partie de ſes chevaux & de ſes chameaux, remontoit la Rivière de Tula avec un Corps de Troupes, pour chercher l'ennemi. Les Eluths ayant bien-tôt reconnu ſa foibleſſe, le chargèrent avec vigueur, le firent plier & pourſuivirent les fuyards juſques vers le Corps de l'Armée Chinoiſe, qui étoit campée à plus de trois lieues ſur le bord de la Rivière. La facilité qu'ils trouvèrent à renverſer ce premier Corps, fit croire au Khan, que l'Armée entière tiendroit peu devant lui; & comptant déjà ſur une victoire complette, il ſe hâta de faire avancer toutes ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en ſept mille hommes de Troupes réglées. Il ordonna qu'on fît ſuivre tout le bagage & les familles de ſes Soldats, dans la vûe de faire ſervir les femmes & les enfans à charger le butin. Il les fit placer dans les bois & dans les petites Iſles de la Rivière. Enſuite, ayant fait paſſer à ſes Troupes une petite hauteur qui étoit entre deux montagnes, il étendit hardiment ſes Eſcadrons dans la plaine, pour marcher droit à l'Armée Impériale, qui étoit ſortie de ſon Camp & qui s'étoit poſtée dans un lieu très-avantageux. C'étoit une montagne, qui s'étendoit du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & qui ſe terminoit par un rocher eſcarpé, au pied duquel paſſoit la Rivière. Toute l'Armée Chinoiſe étoit rangée ſur une ligne, au ſommet de cette montagne, & préſentoit un fort grand front.

CETTE diſpoſition ne refroidit point l'ardeur des Eluths. Ils occupèrent une autre montagne, plus petite & plus baſſe, mais couverte de rochers en divers endroits, qui faiſoit face à celle des Chinois, preſqu'à la portée de l'arquebuſe. Ils gagnèrent même une partie de leur terrain, du côté de la Rivière, par où la montagne avoit moins de hauteur; & dans cette ſituation, ils attaquèrent bien-tôt le quartier des Soldats Chinois qui occupoient ce poſte. L'avantage fût diſputé long-tems. Enfin, après un combat fort opiniâtre, les Eluths ſe virent forcés de reculer à une certaine diſtance, où ils ne laiſſèrent pas de tenir ferme aſſez long-tems, ſur une eſpèce de terre-plein qui étoit ſur le penchant de la montagne, tandis que les Chinois faiſoient un feu terrible de leur artillerie ſur les autres quartiers, particuliérement ſur ceux qui occupoient la montagne oppoſée. Cependant les Eluths ſe ſoûtinrent dans leur poſte, juſqu'à-ce que voyant avancer un gros de Chinois, qui avoient pris au Sud, & qui étoient deſcendus dans la plaine pour les venir prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés. Alors, quittant la montagne, ils ſe retirèrent en combattant toûjours avec courage. Ils firent même encore face dans la plaine, & ne commencèrent à tourner le dos, qu'après avoir vû plier leurs Compagnons vers l'extrêmité de la montagne, du côté de la Rivière.

ON

Digitized by Google

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

On ne les pourſuivit pas loin, parce que la nuit approchoit & qu'ils ſe retirèrent dans les bois voiſins de la Rivière, où ils avoient placé leur bagage. Mais la vigueur avec laquelle ils avoient été reçûs de leurs ennemis, & l'étonnement qu'ils avoient eû de les trouver en ſi grand nombre, rendirent leur épouvante ſi vive, qu'ayant pris la fuite en déſordre pendant toute la nuit, ils ne ſauvérent qu'une partie de leur bagage & de leurs familles. Leur Khan même, dont la femme avoit été tuée d'un coup de canon, fût le premier à fuir, avec le reſte de ſa famille & un fort petit nombre de ſes gens. On trouva, dans ſon Camp, des femmes, des enfans & des bleſſés, avec quelques beſtiaux qu'il n'avoit pû emmener. Mais bien-tôt les fuyards, ignorant ce qu'étoit devenu leur Chef, vinrent ſe rendre par troupes. Si les Chinois avoient eû de meilleurs chevaux pour marcher ſur leurs traces, il en ſeroit échapé peu à leur vengeance.

Le lieu où l'Armée Impériale s'étoit rangée en Bataille, porte le nom de *Chaunu*. Après l'avoir obſervé à loiſir, nous deſcendîmes dans la plaine, qui eſt à l'Oueſt des montagnes, arroſée de pluſieurs petits ruiſſeaux, qui vont ſe jetter dans la Rivière de Tula. Cette Rivière coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au Nord. Elles ſont très-hautes & couvertes de ſapins. Vers le centre de la plaine, nous vîmes les ruines d'un Temple qui avoit été bâti par *Chempe-zun-tamba-hutuktu*, Grand-Lama des Kalkas. Ayant choiſi cet endroit pour ſa demeure, il campoit ordinairement ſur les bords de la Rivière, près des agréables bocâges dont elle eſt environnée. Ce Temple étoit magnifique. Il avoit été conſtruit par des Ouvriers venus exprès de *Peking*. On y voyoit encore des tuiles & des briques *verniſſées* de jaune, comme celles qui couvrent les toîts du Palais Impérial à Peking. C'étoit le Khan des Eluths qui avoit détruit ce bel édifice en *1688*, après la défaite des Kalkas. Nous allâmes camper enſuite dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toûjours ſur la Rivière de Tula, dont les bords ne ceſſent pas d'offrir des bois fort agréables.

Ruines d'un Temple bâti par le Grand-Lama.

Le 5, on fit cinquante lis, mais qui doivent être réduits à trente-cinq, Oueſt-Nord-Oueſt, à cauſe d'un grand détour qu'on fit dans les montagnes, au Sud & au Sud-Oueſt, pour éviter les marécages de la plaine. On campa ſur les bords du Tula, qui ſe partage en pluſieurs bras, toûjours ornés de beaux arbres. En chemin nous paſſâmes pluſieurs ruiſſeaux qui vont ſe jetter dans la Rivière, & pendant l'eſpace d'environ trente lis, nous côtoyâmes une haute montagne, nommée *Han-alin*, couverte d'une grande forêt de pins & de ſapins, & remplie d'ours, de ſangliers & de cerfs. On campa dans la vallée qui eſt au pied de cette montagne, ſur les bords de la même Rivière.

Montagne de Han-alin.

Le 6, premier jour de la ſeptième Lune Chinoiſe, nous fîmes quarante huit lis, mais qu'il faut réduire à quarante-cinq, Nord-Nord-Oueſt, parce qu'on fût obligé de prendre un détour dans les montagnes, laiſſant la Rivière de Tula au Sud.

	Août.	lis.		Août.	lis.
5. Même Rivière,		35	6. Vallée,		45

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Sud. Elle coule ici à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Les montagnes, où nous ne ceſſâmes preſque pas de marcher, ſont couvertes de beaux bois de pins, & ſéparées par des vallées, dont la plus agréable eſt celle où l'on aſſit le Camp, ſur le bord d'un ruiſſeau. Elle a trois ou quatre lis de largeur à ſon ouverture; mais elle va toûjours en ſe rétréciſſant. La beauté de ſes pâturages, les arbres qui bordent le ruiſſeau, & les montagnes couvertes de grands bois de pins qui règnent des deux côtés & qui la terminent au Nord, forment une perſpective charmante. Les fangliers doivent être en fort grand nombre dans ces forêts, puiſque la vallée étoit remplie de leurs traces & qu'on y voyoit une infinité de foſſes, qu'ils creuſent dans la terre pour y chercher des racines. Les bois produiſent auſſi des fraiſes, qui reſſemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Belles vallées.

Fraiſes de Tartarie.

LE 7, on fit cinquante & un lis, que les détours font réduire à quarante-huit au Nord-Oueſt. Après avoir achevé de parcourir la vallée où l'on avoit aſſis le Camp, droit au Nord, on retourna au Nord-Oueſt quart de Nord, pour grimper une montagne qui ne paroiſſoit pas fort haute du côté qu'on la montoit, mais qui l'étoit beaucoup plus en deſcendant, quoiqu'elle fût toute couverte de pins. Comme ils ſont fort élevés & ſans branches, nous trouvâmes peu de difficulté à nous ouvrir un paſſage. Nous n'étions arrêtés, de tems en tems, que par des arbres couchés en travers, qui étoient tombés d'eux-mêmes; car, outre que ce Pays eſt fort deſert, les Kalkas ſes anciens Habitans, qui ne bâtiſſent point de maiſons, font peu d'uſage de ces grands arbres. Etant deſcendus dans une vallée au Nord-Nord-Oueſt, où nous marchâmes quelque-tems, nous reprîmes au Nord-Oueſt par une autre vallée plus large, bordée de montagnes moins hautes & plus découvertes. Nous paſſâmes pluſieurs petits ruiſſeaux, après leſquels nous arrivâmes, par quelques détours, dans une vallée, où le Camp fût aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau dont l'eau étoit fort mauvaiſe. Les environs offroient néanmoins d'aſſez bons pâturages. Le 8, on ſéjourna, pour faire ſécher les tentes, qui avoient été mouillées par une groſſe pluye.

Difficulté à traverſer les forêts.

LE 9, on fit ſoixante-quinze lis, par divers détours, qui réduiſirent la route à ſoixante-dix au Nord-Oueſt quart d'Oueſt. La plûpart des montagnes que nous eûmes à traverſer étoient couvertes d'herbe. On y découvroit, en divers endroits, des bois de pins & de ſapins, dans un deſquels nous trouvâmes quantité de fraiſes. La hauteur méridienne, que nous prîmes ſur le bord d'un gros ruiſſeau, à ſept ou huit lis du lieu où l'on aſſit le Camp, fût de cinquante-ſept degrés douze minutes, qui donnent quarante-huit degrés trente-quatre minutes de hauteur du Pole. Le Camp fût aſſis près d'un autre ruiſſeau, d'où l'on découvroit, au Sud & à l'Oueſt, des montagnes couvertes de beaux bois.

Route par un Pays déſert.

LE 10, nous fîmes ſoixante lis, preſque toûjours entre des montagnes; mais ils doivent être réduits à cinquante-cinq, Oueſt quart de Nord-Oueſt.

Bois & montagnes.

Après

	Août.	lis.		Août.	lis.
7. Autre Vallée,		48	10.		55
9. Pays déſert,		70			

Après en avoir fait environ *quinze*, on paſſa une montagne couverte de grands bois, aſſez haute, mais peu difficile à monter & à deſcendre. Tous ces bois étoient *remplis* de fraiſiers & de fraiſes. Au pied de la montagne, nous trouvâmes, *dans* le vallon, un petit ruiſſeau, à l'extrémité du bois. L'eau en *étoit ſi* claire & ſi fraîche, & les bords ſi bien garnis d'arbres, que *nous nous* y repoſâmes quelque-tems à l'ombre. Enſuite, paſſant encore *entre* quelques montagnes, nous allâmes camper dans une vallée, où *nous* trouvâmes une ſource d'eau très-fraîche, près d'une autre montagne, ſur laquelle s'offroient deux ou trois rochers, à quarante-huit degrés trente-ſept minutes de hauteur du Pole. Nos Mandarins, qui avoient marché en chaſſant, tuèrent un grand nombre de daims, un grand cerf & un marcaſſin. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Le 11, on fit trente-ſept lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt, preſque toûjours dans de grandes & larges vallées, qui n'étoient environnées que de petites montagnes fort nues. Le terrain du Pays reſſemble aſſez à celui des environs du Kerlon; c'eſt-à-dire, qu'il eſt ſtérile, fabloneux & rempli de nids de rats. Nous vîmes ſur le chemin pluſieurs chévres jaunes; & nos Mandarins, qui continuoient de marcher en chaſſant, en tuèrent quelques-unes. On campa ſur le bord de quelques mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui donne naiſſance à un petit ruiſſeau d'eau très-fraîche. Le ſoir, on vit arriver une troupe de Kalkas, qui venoient ſaluer nos Tajins. Entre pluſieurs ſangliers & autres animaux qu'ils leur offrirent, nous admirâmes un lièvre, dont le poil tiroit ſur le noir. Il avoit d'ailleurs le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les lièvres ordinaires. Lièvre noir.

Le 12, nous fimes ſoixante-trois lis; la moitié au Nord-Oueſt, & le reſte au Nord-Nord-Oueſt, toûjours dans un terrain fort plat. Ce ſont de grandes vallées qui ſe ſuccédent les unes aux autres, environnées de montagnes peu hautes & fort nues. Nous y vîmes pluſieurs troupeaux de chévres jaunes. Nos Mandarins allèrent chaſſer dans les montagnes au Nord-Eſt, où ils tuèrent quelques cerfs, & quantité de daims & de chevreuils. Un ours & quelques ſangliers, qu'on rencontra, s'échappèrent dans l'épaiſſeur des bois. Nous campâmes près d'une fontaine, qui forme enſuite un petit ruiſſeau; mais l'eau en étoit fort mauvaiſe. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés cinquante-quatre minutes. Troupeaux de chèvres jaunes.

Le 13, on fit quarante & un lis, dans des montagnes découvertes, montant & deſcendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. On deſcendit dans une grande plaine au Nord-Eſt, où la Riviére de Tula ſe joint à celle d'*Orgon*. Après avoir paſſé la premiére, on aſſit le Camp entre les deux, ſur une montagne qui borde la plaine. C'étoit le lieu qu'on avoit choiſi pour l'Aſſemblée des Kalkas de cette région. Dès le même jour, tous les Princes qui l'habitent & qui ſe ſont ſoûmis à l'Empereur, Aſſemblée des Kalkas de l'Orgon.

Août.	lis.	Août.	lis.
11.	37	13. Le Tula & l'Orgon, . . .	41
12.	63		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

reur, vinrent au-devant du *Chi*, ou de l'ordre Impérial, & des Grands de l'Empire qui en étoient chargés. Les cérémonies ne furent pas différentes de celles qui s'étoient obſervées ſur le Kerlon. Enſuite nos Tajins deſcendirent juſqu'au bord de l'Orgon; & remarquant que les eaux de ce fleuve étoient enflées juſqu'à faire craindre une violente inondation, d'autant plus que la ſaiſon des pluyes n'étoit pas encore paſſée, ils ordonnèrent qu'on tranſportât les tentes ſur les hauteurs voiſines.

Informations que ſe procurent les Miſſionnaires.

LE 14, & les jours ſuivans juſqu'au 27, on ſéjourna, tandis que les Grands s'occupèrent des affaires publiques. Nous paſſames ce tems à prendre des informations ſur l'état du Pays & des environs. Nos queſtions s'adreſſèrent à divers Kalkas, & à pluſieurs Marchands Moſcovites qui étoient venus trafiquer avec cette Nation, & dont pluſieurs avoient parcouru tous les Pays qui ſont entre Tobolskoy & Selingha; ſur-tout vers l'Oueſt, qui nous étoit le plus inconnu, car nous connoiſſions aſſez le Pays à l'Eſt.

Témoignage d'un jeune Voyageur Kalka.

Nous découvrîmes un jeune Kalka, qui étoit au ſervice des Moſcovites, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Tobolskoy & dans tous les Pays qui ſont à l'Occident de la *Jenyſée*, juſqu'au Mont *Altay*. L'ayant engagé à nous venir voir, il nous fit la deſcription de toutes ces Contrées, d'une manière fort nette pour un Tartare. Il nous traça même ſur le champ, une petite Carte, où il marqua les Rivières & leur cours, avec les Villes & les Bourgades qui ſont bâties preſque toutes ſur le bord de quelqu'une de ces Rivières. Nous ne manquâmes point d'interroger auſſi d'autres Kalkas & pluſieurs Moſcovites. Ceux qui paroiſſoient le mieux inſtruits, s'accordèrent aſſez avec ce jeune-homme; ce qui nous donna beaucoup de confiance pour ſon témoignage.

27

Rivière de Selingha & ſa ſource.

L'HABITATION que les Moſcovites avoient ſur le bord oriental de la Rivière de *Selingha*, à trois cens quarante lis du lieu où l'Orgon ſe joint avec le Tula, eſt un petit Bourg, qui contient environ quatre cens familles, tant de Moſcovites, que de gens du Pays qui ſe ſont donnés à eux & qui ont pris leur habillement, quoiqu'ils vivent d'ailleurs ſuivant leurs propres uſages. Quelques-uns ſont même à la paye du Czar & ſervent de garniſon. Leur Bourg eſt un petit quarré, fermé d'une forte paliſſade terraſſée, qui a deux lis de longueur & deux de largeur. La Rivière de Selingha prend ſa ſource d'une haute montagne qui ſe nomme *Tannu*. Celle d'Orgon, après s'être jointe au Tula, ſe jette dans le Selingha, qui eſt beaucoup plus grand, à cent-quarante lis du lieu qui porte ce nom, & le Selingha va ſe décharger dans le grand Lac de Paykal.

Montagnes les plus célèbres.

LES Montagnes les plus célèbres ſont, celle d'*Altay*, celle de *Trangha*, celle de *Kokoye* & celle de *Kentay*. La dernière n'eſt qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'eſt d'elle que les Rivières de Tula & de Kerlon prennent leur ſource; celle-ci du Nord-Eſt de la montagne, & celle-là du Sud-Oueſt. Elles reçoivent pluſieurs petits ruiſſeaux qui coulent des mêmes montagnes, ſur-tout celle de Tula, qui a ſon cours dans un Pays montagneux.

Rivière d'Onon.

LA Rivière d'*Onon* prend auſſi ſa ſource du Mont Kentay, au Nord-Eſt, à la diſtance d'environ une journée du lieu où le Kerlon prend la ſienne. Cette

Digitized by Google

Cette Rivière d'Onon eſt celle que les Chinois appellent *Helong-kiang*, & les Tartares, *Saghalien-ula*. Gerbillon. 1698.

Le Mont *Altay*, qui eſt le plus célèbre, ſépare le Pays des Kalkas de celui des Eluths. Avant la dernière guerre, c'étoient les Eluths qui occupoient tout le Pays au-delà de cette montagne, juſqu'aux Uſbeks & une haute chaîne de montagnes à l'Occident deſquelles ils campoient ordinairement. Cependant les Kalkas s'étendoient anciennement au-delà du Mont Altay, mais ils en ont été chaſſés par les Eluths. Cette montagne eſt éloignée du lieu où nous étions, d'environ un mois & demi de marche, en comptant cinquante lis pour chaque journée. C'eſt d'elle que prennent leur ſource, les grandes Rivieres d'*Oby*, de *Jeniſſée*, d'*Irtis*, & celles de *Tum*, de *Hopdo* & de *Chulengba*, qui ſont plus que médiocres. VIII. Voyage. Mont Altay. Rivières qui y prennent leur ſource.

Le Mont *Hangay* eſt à l'Orient de celui d'Altay, d'environ vingt jours de chemin, qui reviennent à mille lis. Il ſéparoit autrefois les Etats de *Chaſak-tu-han* d'avec ceux de *Tuche-tu-han*. Entre les montagnes d'Altay & de Hangay, on en trouve une moins conſiderable, nommée *Kokoye*, éloignée d'environ douze cens lis de l'une & de l'autre. Mont Hangay.

Ce Pays contient auſſi des Lacs fameux, dont le principal eſt celui de *Paykal*, que les Habitans nomment *Talay*, ou *Mer*. Il s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt; & s'il faut s'en rapporter au témoignage des Moſcovites, qui l'avoient parcouru en Hyver ſur la glace, ſa longueur eſt d'environ un mois de chemin. Mais il eſt ſi éloigné d'avoir la même largeur, qu'on voit en quelques endroits ſes bords, & qu'on peut le traverſer ordinairement en deux ou trois jours. Il eſt rempli d'excellens poiſſons, qui remontent les Rivieres qu'il reçoit. Nos gens firent des pêches abondantes dans celle de Tula, & prirent ſur-tout quantité d'eturgeons. Lac de Paykal.

Le Lac qui ſe nomme *Ekaral-nor*, eſt à l'Occident du Mont Hangay, & reçoit la Riviere de Hopdo, après le tour qu'elle fait au pied du Mont Kokoye. Le Lac nommé *Kirkir-nor*, eſt à l'Orient du Hangay. Il eſt aſſez éloigné des Rivieres de *Kongbey* & de *Chapkam*, qui prennent leur ſource dans la montagne de Hangay, & qui après s'être jointes, entrent dans le Lac Kirkir. Ce Lac n'a pas plus de cent cinquante ou cent ſoixante lis de tour. Le Lac d'Ekaral n'en a pas moins de trois cens. Autres Lacs.

On nous parla de trois autres petites Rivières, qui prennent leur ſource dans le Mont *Kentay*. Les Moſcovites les avoient paſſées pour venir juſqu'à nôtre Camp. Ils paſſerent le *Chura*, après trois jours de marche, c'eſt-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lis du Bourg de *Selingha*. Un demi-jour après, ils paſſerent le *Hara*. Ces deux petites Rivières ſont guéables. Rivières de Chura & de Hura.

On nous dit que l'on pouvoit aller commodément à cheval, de Selingha à Nipcheu, mais ſans aucune charge, & qu'il falloit des chevaux au double, lorſqu'ils étoient chargés. D'Ergone juſqu'à la Jeniſſée, on n'employe que douze jours de marche en deſcendant la Rivière; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter. Encore faut-il que ce ſoit ſur la glace, parce que la rapidité de ſon cours ne permet pas qu'on la remonte dans des Barques. *Ergocikoy* eſt ſituée ſur la Rivière d'*Angara*, à cent lis de ſon embouchure dans le Paykal. *Doude*, qui eſt une Habitation de Moſcovites ſur la Rivière de Selingha, un peu au-deſſus de ſon embouchure dans le Paykal, Ergocikoy. Doude.

GRATILON. 1698. VIII. Voyage.

Paykal, au-deſſous du Bourg de Selingha, à une bonne journée de diſtance, eſt éloignée d'*Aborghay-jim* d'environ deux cens ſoixante lis. La Rivière de *Tum* eſt éloignée de celle de Jeniſſée d'environ un mois de marche.

Etabliſſement des Kalkas après la ruine de Tuſik-tu-han.

LES Kalkas qui demeurent aux environs de Tula, d'Orgon & de Selingha, étoient autrefois dépendans de *Tuſik-tu-han*; mais ne l'ayant pas ſuivi dans ſa fuite, & s'étant contentés de ſe retirer ſur les montagnes & dans les bois, ils demeurèrent d'abord comme indépendans. L'Empereur les invita dans la ſuite, à venir s'établir plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres. Ils répondirent qu'ils ſe ſoûmettoient volontiers à Sa Majeſté; qu'ils lui payeroient le tribut & qu'ils recevroient ſes ordres; mais qu'ils ne pouvoient quitter leur retraite ſans s'expoſer à périr de miſère, parce qu'ils n'avoient point aſſez de troupeaux & d'équipages pour les néceſſités d'une longue marche; que dans le lieu où ils étoient, ils pouvoient vivre de leur chaſſe & de leur pêche; que les bois y étoient pleins d'ours, de ſangliers, de cerfs & de daims, & que les peaux de ces animaux leur ſervoient encore pour ſe vêtir & pour couvrir leurs tentes. L'Empereur, cédant à la force de ces raiſons, leur permit de demeurer dans les Habitations qu'ils s'étoient choiſies, & voulût ſeulement qu'ils fûſſent partagés en Etendarts & en Nurus. On en forma trois Etendarts, parce qu'ils avoient trois de leurs Princes pour Chefs. Chaque Prince eût le ſien. Le plus conſiderable, qui ſe nommoit *Kentu-taiki*, fût créé Peilé, ou Régule du troiſiéme ordre. Il n'eût pas le tems de ſe voir revêtu de cette dignité, parce qu'il fût enlevé par la mort, tandis qu'on travailloit au partage des Etendarts. Mais il laiſſa un fils âgé de cinq ans, qui fût mis en poſſeſſion de ſon titre, & qui eût toûjours, en cette qualité, le premier rang entre les Princes Kalkas du Pays. Pendant l'Aſſemblée, il étoit campé avec ſes gens, aux environs du lieu où la Rivière de *Haſui* ſe jette dans celle de Selingha. Le ſecond Taiki fût honoré du titre de Comte. Le troiſiéme, qui ſe nommoit *Aria*, demeura ſimple Taiki, & n'eût pas d'autre dignité que celle de *Chaſſak*, qui ſignifie *Chef d'Etendart*. Ces trois Chefs eûrent chacun leurs appointemens réglés pendant la guerre des Eluths & des Kalkas.

Leur Diviſion en Etendarts & leurs trois Chefs.

Qualités de cette Nation.

LEUR Nation eſt d'une adreſſe extraordinaire à tirer de l'arc à pied & à cheval. La plûpart ſont vêtus de peaux de cerf & d'une eſpèce de daims qu'ils nomment *Kios*, dont ils ont l'art de paſſer les peaux, pour les rendre douces & maniables. Les Moſcovites nous dirent, que ces Kalkas venoient les piller juſqu'aux portes de Selingha, & ſouvent en plein jour. Ils redemandèrent même pluſieurs chevaux, qui leur avoient été enlevés dans ces courſes & qu'ils reconnûrent parmi ceux des Kalkas.

Retour vers Peking.

APRÈS avoir ſéjourné douze jours, pendant leſquels nos Tajins réglèrent les affaires publiques & terminèrent quantité de procès, nous partîmes le 26, par le même chemin qui nous avoit conduits au bord du Kerlon. Nous arrivâmes le 7 de Septembre à Ulan-erghi.

Ulan-erghi.

Suite de la Route & des hauteurs.

LE 8, nous fîmes cinquante-trois lis droit au Sud, par un chemin dont la moitié fût inégal, & le reſte plat & uni. On campa près d'un Etang, qui étoit accompagné d'une fort bonne ſource d'eau vive. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés cinq minutes.

LE 9, nous fîmes ſoixante-huit lis au Sud, environ quatre degrés vers l'Oueſt. On campa près d'un puits de fort bonne eau.

LE

Le 10, après avoir fait environ quatre-vingt lis au Sud quart d'Eſt, par un chemin inégal, plein de hauteurs & d'eſpaces pierreux, on campa près d'une petite fontaine, à quarante-ſix degrés vingt-neuf minutes. Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Le 11, *nous* fimes cinquante-trois lis au Sud, huit degrés vers l'Oueſt, par un *chemin* tantôt inégal & rempli de pierres, tantôt plat & uni. Vers la *moitié* de la journée, nous trouvâmes une très-bonne fontaine; mais dans le *lieu* où l'on aſſit le Camp, l'eau étoit fort mauvaiſe.

Le 12, on fit quatre-vingt lis au Sud, douze degrés vers l'Oueſt. Le chemin fût plat, mais inégal, par la quantité de ſables qui ſont remplis de broſſailles. On campa dans un lieu qui ſe nomme *Narat*, où nous avions rejoint *So-ſan-lau-yé* dans nôtre premier voyage, & d'où la guerre des Eluths nous avoit obligés de retourner ſur nos pas. On y trouve une bonne ſource, *qui* donne de l'eau en abondance. La hauteur du Pole, quarante-*cinq* degrés quarante-huit minutes.

Le 13, nous fimes ſoixante lis au Sud-Sud-Eſt; les vingt premiers entre des rochers & des hauteurs, le reſte dans un pays plat & uni. On campa près d'un Etang, qui étoit accompagné d'une ſource, mais d'eau fort mauvaiſe.

Le 14, nous marchâmes par un chemin fort uni, au Sud quart de Sud-Eſt, & le Camp fût encore aſſis près d'un Etang, à quarante-cinq degrés onze minutes.

Le 15, on fit cinquante-huit lis au Sud-Eſt, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs, où les apparences nous firent juger, qu'il y avoit de fort beau *marbre blanc & des mines d'ardoiſe*.

Le 16, nous fimes cinquante-quatre lis au Sud, trente degrés vers l'Eſt. Le chemin fût tantôt plat, tantôt mêlé de hauteurs & de vallées. On campa *près* d'une bonne ſource d'eau vive.

Le 17, après avoir fait quarante-deux lis au Sud-Sud-Eſt, par un chemin fort inégal, mais de ſable ferme, nous campâmes près d'un puits de mauvaiſe eau, dans un lieu dépourvû de fourage.

Le 18, nous trouvâmes le chemin encore plus uni, excepté pendant les quinze derniers lis, qui ne nous offrirent que des buiſſons dans des ſables mouvans. On campa près d'une fontaine, après avoir fait cinquante-ſept lis, à quarante-quatre degrés vingt-quatre minutes.

Le 19, nous fimes cinquante-ſix lis au Sud-Eſt quart de Sud; les vingt premiers dans un pays fort inégal, parmi des ſables mouvans; le reſte dans *un terrain de* ſable ferme & plus uni. On campa près d'un puits, avec de l'eau *médiocre* & très-peu de fourage. Le 20, on ſéjourna.

Le 21, on fit trente-cinq lis à l'Eſt, vingt degrés vers le Sud. Le chemin inégal, partie de ſable mouvant, partie de ſable ferme. Un puits, voiſin du Camp, nous fournit d'aſſez bonne eau; mais le fourage nous manqua.

Le 22, nous fimes quarante-neuf lis à l'Eſt, huit degrés vers le Sud; un chemin d'abord inégal & de ſable mouvant, enſuite aſſez plat & de ſable dur. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau étoit fort bonne, mais le fourage n'y manquoit pas moins. Un Prince Mongol, des plus riches du *Pays, étoit* campé aſſez près de nous. On nous aſſûra qu'il avoit plus de Camp d'un Prince Mongol.

Digitized by Google

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

dix mille chevaux & d'autres beſtiaux à proportion. C'étoit un Régule du ſecond ordre, qui avoit le commandement d'un Etendart.

LE 23, on fit quarante-quatre lis au Sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de ſable, la plûpart ferme, & quelquefois mouvant. Un puits près du Camp, mais peu de fourage.

[LE 24, nous fimes quatre-vingt-huit lis au Sud, ſeize degrés vers l'Eſt, dans un chemin comme la veille, & nous campâmes encore près d'un puits. Mauvaiſe eau, mais aſſez de fourage. La hauteur du Pole, quarante-trois degrés trente minutes (*a*).]

LE 25, nous fimes ſoixante-trois lis au Sud. Le chemin, comme les deux jours précédens. Nous traverſâmes néanmoins quelques endroits pierreux, & parſemés de rochers qui ſortoient de terre. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau & dont les environs offrirent de fort bons fourages, à la hauteur de quarante-trois degrés. Là, ſont les anciennes limites qui ſéparoient les Mongols ſujets de l'Empire, & ceux qui ſe nomment Kalkas.

Anciennes limites des Mongols & des Kalkas.

LE 26, on marcha au Sud, douze degrés vers l'Oueſt, & l'on fit ſoixante-dix lis. Le chemin fût égal, à la réſerve de quelques petites pentes qu'on monte & qu'on deſcend inſenſiblement ſur du ſable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruiſſeau, dont l'eau étoit un peu ſomache.

Divers Camps Mongols.

LE 27, on fit quatre-vingt-dix-huit lis au Sud, dans un beau chemin, & preſque toûjours ſur du ſable ferme. Nous découvrîmes pluſieurs Camps Mongols, de l'Etendart qui ſe nomme *Tuinchuze*. Le Camp fût aſſis près d'un ruiſſeau d'eau très-fraîche, aux environs duquel le fourage étoit excellent.

LE 28, nous fimes cinquante-huit lis au Sud, deux degrés vers l'Oueſt; le chemin ſemblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore pluſieurs petits Camps Mongols. On campa près d'un grand Village, qui étoit accompagné de puits & d'une fontaine avec beaucoup de bon fourage, à quarante-deux degrés de hauteur.

LE 29, nous fimes ſoixante-onze lis au Sud, ſix degrés vers l'Eſt; le chemin tantôt inégal & plein de collines, tantôt plat ſur des ſables fermes & plein de peloufes. Après avoir fait ſept ou huit lis, nous vîmes les débris d'une Ville ruinée. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau coulante.

LE 30, nous fimes ſoixante-cinq lis au Sud quart de Sud-Eſt. Le chemin fût uni, dans un fort beau terrain de ſable. On campa près d'un petit ruiſſeau de fort bonne eau, où les fourages n'étoient pas mauvais.

LE premier jour d'Octobre, on fit ſoixante-ſept lis au Sud quart de Sud-Eſt; le chemin fort beau pendant les quarante premiers lis; le reſte dans des vallées, entre des montagnes remplies de broſſailles & de petits arbres. Nous vîmes encore pluſieurs Camps Mongols, & nous campâmes près d'un bon ruiſſeau, à quarante-un degrés ſept minutes de hauteur. Le fourage en abondance.

LE 2, on fit quarante lis au Sud-Oueſt quart de Sud; les vingt-cinq premiers

(*a*) Cet Article a été omis dans l'Edition de Paris, par inadvertence du Correcteur. R. d. E.

Digitized by Google

miers entre des montagnes *fort hautes*, fort escarpées & remplies de rochers. C'est un Détroit fort ferré, le long duquel coule la petite Rivière près de laquelle nous avions campé. Nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois. En sortant du Détroit, ce n'est plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine où est située la Ville de *Huhu-hotun*. Nous nous y arrêtâmes cette nuit. La Rivière coule à l'Oüest. Vers la fin du Détroit, nous vîmes quantité de faisans. Huhu-hotun est à quarante degrés cinquante-quatre minutes.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Ville de Huhu-hotun.

L'Auteur avertit ici, qu'il se dispense de marquer le reste de la Route jusqu'à Peking, parce qu'elle se trouve déjà dans deux autres de ses Journaux, & que d'ailleurs ce n'est qu'un Désert, sans Habitations, sans Rivières, sans arbres & sans terres cultivées. Les Tajins & l'équipage arrivèrent à Peking le 13. d'Octobre.

TABLE des Latitudes observées dans le huitième Voyage.

	Degrés.	*Minutes.*	*Secondes.*
Hya-tyen,	40		
Pang-kyun,	40	2	
Chi-men,	40	4	
San-tun-ying, *	40	20	
Hi-fong-keu,	40	30	
Queiſſou-hata,	41	24	
Ike-*chun*,	41	37	
Camp ſur le Kodolen *,	41	50	
Putole *,	41	58	
Camp ſur le Sibé,	42	18	
Camp ſur le Sirgha,	42	24	
Camp ſur le Perké,	42	43	
Hotoſin-hutuk,	42	58	
Sira-muren,	43	13	
Hara-muren,	43	41	
Kairé-hata,	43	58	
Kuturi-hu-pulak,	44	14	
Kultu *,	44	2	
Gongheer,	44	4	
Horohon-piray-poro-hojo,	45	27	
Hara-uſſou,	45	48	
Habir-han,	46	10	
Parolchitu-nor,	46	19	
Anghirtu-ſira-puritu-nor,	46	48	
Iptartay-nor,	47	4	
Whey-tu-taſihan-nor,	47	17	
Chaptu-nor,	47	24	
Puir-nor, *	48	4	
Puir-y-ulan-ergui,	48	3	

Urſon,

Digitized by Google

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
Urſon,	48	15	
Ulan-pulak,	48	30	
Dalay-chaye, *	48	46	
Kerlonni-altroy,	48	48	
Camp ſur le Kerlon,	48		
Lahi-tontula,	48		
Tonkul-chi-ava, *	48	19	
Kerlonni-ſira-chi-ban-tay, *	48	12	
Kerlonni-kan-chu-ku,	48		
Puſing-angha,	47	58	
Paynuk-alinni-hara-uſſou,	47	49	
Purha-ſu-hay-hojo,	47	44	
Erdeni-talohay,	47	38	
Hujetu-tſilan,	47	26	
Kayré-hojo,	47	15	
Eburhu-holo-cheri,	47	15	
Ekemur-pur-haſutay,	47	22	
Kalutu-nor,	47	36	
Camp ſur le Tula,	47	56	
Grand Temple ruiné, *	47	55	
Camp ſur le Tula, *	48		
Narat,	45	48	
Camps Mongols,	42		
Huhu-hotun (*b*),	40	54	

(*b*) Les Jéſuites, à qui l'on doit la Carte de la Tartarie, trouvèrent preſque cinq minutes de moins, à la latitude de cette Place; d'où il ſemble qu'on peût conclure, qu'il y a une erreur de quelques minutes à toutes les autres latitudes. C'eſt ce qu'on a déjà fait obſerver. Mais elles ne laiſſent pas d'être utiles à la Géographie, parce qu'elles ſervent du moins à fixer les ſituations d'un grand nombre de Places, qui n'avoient pas été déterminées par les derniers Miſſionaires.

Nota. Les latitudes qui ſont marquées d'une étoile, ſont ſeulement calculées. L'Edition de Paris n'en diſtingue que trois, quoique les ſept autres ſoyent de même nature. Cette Table y eſt auſſi moins complette, & très-défectueuſe. Les erreurs ne paſſent cependant pas les minutes; mais dans le Journal, ce ſont des degrés tout entiers, & pluſieurs à la fois. Nous ne parlons pas d'une infinité d'autres erreurs, qui ſe ſont gliſſées dans les routes; ni de la manière dont les Noms propres s'y trouvent défigurés; ni enfin, d'un grand nombre de négligences qui ſont plutôt de correction que de ſtile. Pour ne point fatiguer le Lecteur en les lui faiſant remarquer, nous nous ſommes contentés de corriger le tout, ſur le texte même, d'après l'Original du P. *du Halde*, avec la dernière exactitude. R. d. E.

HISTOIRE

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
DIXIÈME PARTIE.
NOUVEAUX VOYAGES AUX INDES ORIENTALES.

LIVRE PREMIER.

PREMIERS VOYAGES DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

C'EST un ſentiment bien étrange que celui de la jalouſie, lorſqu'il s'exerce aux dépens de la juſtice, & que pour rélever nos propres avantages, il nous porte à jetter un voile ſur ceux d'autrui. Les Auteurs Anglois des premières parties de ce Recueil, n'ont pû s'exempter de cette tache. Leur ſilence ſur tout ce qui regarde les progrès de la Navigation Hollandoiſe, fait aſſez connoître, qu'ils n'ont penſé qu'à la gloire de leur Patrie, & que s'ils ont rendu plus de juſtice aux Portugais, c'eſt que dans l'abaiſſement où cette Nation eſt tombée aux Indes Orientales, ils n'ont pas crû que les Anglois fûſſent incommodés aujourd'hui de ſon ancienne gloire. La juſtice, autant que la nature

INTRODUCTION.

ture de cet Ouvrage, m'oblige de réparer leur oubli. Mais ce dessein demande quelques Observations préliminaires en forme d'Introduction (*a*).

Origine du Commerce des Hollandois aux Indes Orientales.

LES Hollandois trouvant une subsistance abondante dans le Commerce qu'ils faisoient en Espagne & dans les autres Pays de l'Europe, pensoient peu à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les persécutions qu'ils commencèrent à essuyer par la prise de leurs Vaisseaux, & par l'enlévement de leurs Marchands, qui étoient soûmis aux rigueurs de l'Inquisition, leur firent naître le désir de chercher, sous un autre Ciel & parmi des Peuples barbares, les secours qui leur étoient réfusés par leurs voisins. Cependant, comme ils avoient à redouter les mêmes ennemis dans les nouvelles routes que les Portugais avoient découvertes, ils jugérent, qu'en prenant par le Nord-Est, ils pourroient ranger ensuite la Côte de Tartarie & passer au Cathay (*b*), à la Chine & jusqu'aux Indes Orientales (*c*). L'exécution de ce dessein fût commise à de grands Hommes de Mer. Mais leurs recherches, qui furent continuées long-tems, renouvellées plusieurs fois, & qui sont demeurées jusqu'à présent sans succès, appartiennent à d'autres parties de ce Recueil (*d*).

Houtman prend des informations à Lisbonne qui lui coûtent la liberté.

PENDANT qu'on tentoit cette Navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé *Corneille Houtman*, que ses affaires avoient conduit à Lisbonne, s'y informoit soigneusement de tout ce qui regardoit le Commerce des Indes, & des routes qu'une heureuse expérience avoit rendues familières aux Portugais. Sa curiosité l'ayant engagé dans quelqu'indiscrétion qui fit naître des défiances, dans un tems où les informations étoient rigoureusement

(*a*) Mr. Prevost, s'écartant ici du caractère d'Historien, commence son Introduction, par faire un reproche à l'Auteur, ou, comme il lui plaît de s'exprimer, aux Auteurs Anglois des précédens Volumes de cette Collection. Comme j'ai déjà fait voir la fausseté de ce reproche, dans ma Préface, je me contenterai de remarquer, que quelque fondé qu'il fût d'ailleurs, il seroit toûjours déplacé à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci. L'Auteur auroit beaucoup mieux fait, d'indiquer les sources d'où il a tiré ce Discours préliminaire. Ce sont les Voyages même & les différentes pièces qu'on a mises à la tête par voye d'Introduction. On en a deux Editions faites à Amsterdam, en 6. Vol. *in* 8°. La dernière est de 1725, & a pour titre: *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formez dans les Provinces-Unies des Pays-Bas* (1). Les Voyages dont ce Recueil est composé, ont été imprimés séparément, plusieurs fois, en différents formats, & traduits en plusieurs Langues. Ils ont été aussi insérés dans quelques grandes Collections de Voyages, comme dans celle de *De Bry* en Latin, & de *Purchass* en Anglois. Il est vrai qu'on leur y a donné une forme différente de celle qu'ils ont dans le Recueil dont je viens de parler, où ils se trouvent, non-seulement plus au long, mais encore avec plusieurs particularités différentes. Pour ce qui regarde l'Introduction de Mr. l'Abbé, j'ai eû soin de renvoyer aux Auteurs dont il la tirée: Il me les a vraisemblablement passés sous silence, qu'afin qu'on crût, que cet Ouvrage étoit le fruit de ses propres recherches. R. de l'A. *A.*

(*b*) On croyoit donc alors, que le *Cathay*, *Katay*, ou plûtôt *Kitay*, qui comprenoit les Provinces septentrionales de la *Chine*, ne faisoit point partie de ce grand Empire. R. de l'A. *A.*

(*c*) Les premiers Moteurs de cette grande, mais malheureuse entreprise, furent, *Jacob Valk* Trésorier, & *Christophe Roelofsz*, Conseiller-Pensionaire des Etats de Zélande, auxquels se joignirent divers Négocians Zélandois, comme *Balthasar Moucheron*, *Jean Janszen*, *Carl* & *Dirk* van *Os*. R. d. E.

(*d*) *A.* Relat. des prem. Voy. Recueil des Voy. Tom. I. pag. 195. & Avertiss. pag. 9. & suiv.

(1) On en a aussi une Edition en 10. Vol. *in* 8°., faite à Rouen la même année. R. d. E.

Digitized by Google

sement défendues aux étrangers, il fût auſſi-tôt mis en priſon, & condamné à payer une amende qui étoit fort au-deſſus de ſes forces. La néceſſité lui inſpira le deſſein de s'addreſſer aux Marchands d'Amſterdam, en leur faiſant eſpérer, pour prix de ſa liberté, qu'il leur communiqueroit toutes ſes lumières *ſur le* Commerce & les routes des Indes (*e*). Sa propoſition fût acceptée. On paya une groſſe ſomme, qui n'avoit été exigée apparemment, que pour rendre ſa délivrance impoſſible. En 1594, étant retourné dans ſa Patrie, il ne penſa qu'à l'exécution de ſa promeſſe, avec le double motif de l'intérêt & de la reconnoiſſance.

Première Compagnie d'Amſterdam, ſous le nom des Pays lointains.

APRÈS avoir déliberé ſur ſon rapport, les Marchands d'Amſterdam réſolurent de former une Compagnie, ſous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. Les premiers Directeurs, au nombre de dix (*f*), conſidérant que malgré les avantages de la route du Nord, qui eût été plus courte & moins ſujette aux maladies, puiſqu'il n'auroit pas fallu paſſer ſous la Ligne équinoxiale, le ſuccès des recherches étoit encore incertain, ſe déterminèrent à tenter celle des Indes ſous la direction de Houtman (*g*). Dans cette vûe, ils firent équiper quatre Vaiſſeaux, dont le plus conſidérable, nommé le *Maurice*, étoit du port de quatre cens tonneaux & de quatre-vingt-quatre hommes d'équipage. L'artillerie conſiſtoit en vingt pièces de canon de fonte, ſix groſſes & quatorze petites; quatre gros pierriers & huit petits, avec un nombre proportionné de fuſils & de mouſquets. *Jean Janſz de Molenaer* fût nommé pour le commander; & *Corneille Houtman* eût la direction du Commerce, en qualité de Marchand ou de Commis. Le ſecond Vaiſſeau, nommé la *Hollande*, étoit à-peu-près, de la grandeur & de la force du premier. Le Capitaine ſe nommoit *Jean Dignumſz*; & le Commis, *Girard van Beuningen*. Le troiſième Vaiſſeau, ſous le nom d'*Amſterdam*, étoit du port d'environ deux cens tonneaux, monté de cinquante-neuf hommes, de ſix groſſes piéces de canon de fonte, dix petites, quatre grands pierriers & ſix petits. Il avoit pour Capitaine *Jean Jacobſz Schellinger*, & *René van Hel* pour Commis. Enfin, le quatrième Navire étoit une petite Pinaſſe, nommée le *Pigeonneau*, d'environ trente tonneaux, montée

Premier Voyage.

(*e*) Ils avoient déjà reçû pluſieurs informations de ce beau Pays, par *Jean Hugues de Linſchoten*, natif de Harlem, qui s'étant engagé au ſervice des Portugais, partit de Lisbonne au mois d'Avril 1583. avec un Archevêque de Goa & cinq Vaiſſeaux, pour les Indes Orientales. On a vû enſuite ce même Linſchoten en qualité de Commis ſur le Vaiſſeau l'*Enkhuiſen*, l'un des trois premiers que les Hollandois envoyèrent en 1594., ſous le commandement de *Guillaume Barents van der Schelling*, pour chercher un paſſage par le Nord-Eſt, loin d'être rebuté par le mauvais ſuccès de cette expédition, en conſeiller fortement une ſeconde, qui ne répondit pas mieux à ſes eſpérances, que toutes les tentatives qu'on a faites depuis dans la même vûe. Il eſt étonnant, que Linſchoten, qui avoit été aux Indes Orientales avec les Portugais, n'ait pas prévenu Houtman, pour ſuivre l'ancienne route, comme devant lui être beaucoup plus familière qu'à ce dernier, qui n'avoit jamais fait ce voyage en perſonne. R. d. E.

(*f*) Leurs noms méritent d'être conſervés. *Henri Hudde*, *Renier Pauw*, *Pierre Haſſelaar*, *Jean Janſz*, *Carel de Oude*, *Jean Poppen*, *Henri Buyk*, *Dirc Van Os*, *Sywert Pieterſz Sem* & *Arent van Grottenbuyze*.

(*g*) *d.* Avertiſſ. pag. 10, & ſuiv.

INTRODUCTION.

tée de vingt hommes d'équipage, deux groſſes piéces de canon de fonte, ſix petites & deux pierriers. Elle étoit commandée par *Simon Lambertſz Mau* (*b*).

Il ſeroit inutile de donner plus d'étendue à cette Introduction, ſi je me propoſois de faire entrer ici toutes les Relations qui ont été publiées dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Mais la plûpart de ces Piéces, n'étant qu'une compilation de quantité de Journaux différens, n'appartiennent pas proprement à mon deſſein, qui ſe borne aux véritables Relations des Voyageurs; c'eſt-à-dire, à celles qui ont été publiées ſous leur nom. Les autres doivent être comptées plus juſtement au rang des Hiſtoires, & c'eſt une remarque que j'ai déjà faite à l'occaſion des Portugais, dans l'Avertiſſement du premier Tome de ce Recueil. Ainſi le Voyage même de *Houtman*, ne ſera excepté de la loi que je m'impoſe, que parce qu'il eſt le premier; & quelques Extraits, avec les Remarques ſuivantes, ſuffiront pour faire prendre de tous les autres, l'idée qui convient à mon entrepriſe.

Formation d'une nouvelle Compagnie.

La premiére Flotte étant rentrée dans les Ports de Hollande, deux ans & quatre mois après ſon départ, ſes profits, quoique médiocres, excitérent la Compagnie à pouſſer plus loin cette entrepriſe. Elle apprit alors, que d'autres Marchands d'Amſterdam ſe propoſoient auſſi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de ſe nuire mutuellement, leur fit goûter à tous, le parti de ſe joindre. Ainſi les deux Flottes n'en compoſérent qu'une, au nombre de huit Vaiſſeaux, qui partirent du Texel le 1er. de Mai 1598, ſous le commandement de l'Amiral *Jâques van Neck* (*i*). Le même deſſein ayant été formé auſſi en Zélande, quelques Marchands de cette Province équipérent des Vaiſſeaux à leur tour, & les firent partir. Ces exemples excitérent les Habitans de Rotterdam, qui formérent bientôt une Société. Ils mîrent en mer cinq Vaiſſeaux, dont ils donnérent la conduite à *Jâques Mahu*, mais pour ſe rendre aux Moluques par le Détroit de Magellan & la Mer du Sud.

Ses grands ſuccès.

Cependant l'ardeur de la Compagnie d'Amſterdam ne lui permit pas d'attendre le retour de ſes huit Vaiſſeaux. Elle en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599, ſous le commandement de l'Amiral *Van der Hagen* (*k*). Le 8 de Juillet de la même année, elle vît arriver quatre des premiers, qui après avoir été déchargés, eûrent ordre auſſi-tôt, de remettre à la voile ſous la conduite de *Jâques Willekens*. Dans le même tems, quelques Marchands de la même Ville, la plûpart Brabançons, formérent une nouvelle Compagnie, qui fit partir quatre Vaiſſeaux au mois de Décembre 1599, avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit Bâtimens revinrent deux ans après, chargés de richeſſes. Mais avant leur retour, la nouvelle Compagnie équipa deux autres Vaiſſeaux, & l'ancienne y en joignit ſix,

(*b*) *A.* Relat. des prem. Voy. *ubi ſup.* pag. 196. & ſuiv.

(*i*) La compilation des Journaux de ce Voyage eſt au Tome I, du Recueil de la Compagnie.

(*k*) *Ibid.* Tome II.

Digitized by Google

six, qui mirent à la voile ensemble dans le cours de 1600, commandés par *Jâques Van Neck*, Amiral du second voyage (*l*). INTRODUCTION.

TANT d'heureux succès enflammèrent tous les Marchands des Provinces-Unies. Les *seules* Compagnies d'Amsterdam firent partir quinze Vaisseaux au mois d'*Avril* 1601. L'année suivante, on en vit revenir trois richement chargés. *Ils* rapportèrent que le Roi d'Achin, dans l'Isle de Sumatra, s'étoit efforcé de surprendre deux des Bâtimens de 1599; que Corneille Houtman y avoit perdu la vie, & qu'il étoit demeuré quelques Hollandois prisonniers entre les mains des Insulaires. *Paul Van Cærden* (*m*), qui partit la même année avec *Pierre Both*, & qui arriva dans le Port d'Achin, sans avoir appris ce qui s'y étoit passé, y fût exposé aux mêmes insultes. Il étoit difficile d'en ignorer la cause. Dès l'année 1601, les Espagnols irrités de la concurrence d'une troupe de Marchands, avoient armé une puissante *Flotte* pour surprendre les Vaisseaux Hollandois; & malgré la supériorité de leurs forces, ils avoient été contraints de leur abandonner le passage. Ensuite ayant recours à la ruse, ils avoient envoyé des Emissaires dans toutes les Cours de l'Inde, pour décrier ces nouveaux Commerçans, qu'ils représentoient comme des Pirates, sans foi & sans honneur. Le Roi d'Achin fût d'abord séduit par ces artifices; mais après avoir été détrompé, il reçût favorablement l'Amiral *Bicker*, qui étoit parti de Zélande en 1601, & *Georges Spilbergen* (*n*), qui commandoit la Flotte d'Amsterdam dans le cours de la même année. Elle est traversée par les Espagnols.

CEPENDANT les Etats Généraux, informés des violences que leurs Sujets avoient à *redouter des Espagnols*, prirent la résolution de donner à l'avenir des commissions régulières à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes, pour les autoriser non-seulement à se défendre, mais à commencer *même les* attaques, & à traiter en ennemis, tous ceux qui troubleroient *leur* Commerce (*o*). Avec un pouvoir de cette nature, l'Amiral *Jâques Heemskerk*, attaqua une Caraque Portugaise, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de sept cens hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour se défendre; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui furent écrites à l'Amiral après sa victoire, par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des Vainqueurs. Elles furent publiées, pour démentir les fausses idées que les ennemis des Hollandois s'étoient efforcés de répandre; & l'amour *de la vérité* ne me permet pas ici de les supprimer (*p*). La première étoit dans ces termes, qui ne deshonorent pas d'ailleurs la Nation Portugaise. Les Hollandois obtiennent divers avantages.

Leur modération prouvée par le témoignage de leurs ennemis.

„ CEST

(*l*) *Ibid.* Tome II. *A.* Avertiss. pag. 12. & suiv.

(*m*) *Ibid.* On trouve au Tome III. un second Voyage de Van Caerden, & un second de Van der Hagen.

(*n*) Tome II. du Recueil de la Compagnie. On verra ici un Voyage de Spilbergen aux Isles Moluques.

(*o*) *Ibid.* dit, que les Hollandois qui s'établirent les premiers dans les Indes, se contentèrent d'abord de se défendre, lors que les Portugais les attaquoient; Mais qu'enfin voyant qu'une conduite si moderée, n'empêchoit pas ceux-ci de continuer toûjours à troubler leur Commerce, la Compagnie générale résolut de les attaquer vigoureusement à son tour. R. de l'*A. A.*

(*p*) *A.* Avertiss. pag. 14. & suiv.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Deux Lettres Portugaises.

„ C'est un ancien usage, que dans les différends qui s'élèvent entre les „ Rois & les Souverains, on s'en prend aux personnes & aux biens de „ leurs Sujets. L'heureux fort de vôtre Amiral a voulu, que la Caraque „ qui venoit de la Chine, soit tombée entre ſes mains; ce qui n'a pû arriver „ que par les jugemens impénétrables de la Providence. Malgré cette „ hostilité, je ne laisse pas de vous envoyer les rafraîchissemens qui vous „ seront présentés avec cette Lettre, pour vous marquer ma reconnoissan„ ce de la compoſition que vous avez faite à mes Portugais & de la parole „ que vous leur avez tenue. Je vous assûre que je m'en ſouviendrai à ja„ mais, & que ſi j'en trouve l'occaſion, je vous rendrai un juſte retour. „ Dieu vous ait en ſainte garde. A Malaca le 19 Mars 1603". Cette Let„tre étoit ſignée; *Regulos Frammannis, Andreas Fernandez, Dominigo de Mon„te, Iſaac de Guſgago.*

La ſeconde portoit: „ Les évenemens de la guerre ſont incertains, & „ la victoire eſt entre les mains de Dieu; les hommes n'étant que des inſ„trumens pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous ayez rencontré „ & pris une riche Caraque, remplie de Marchands, de femmes, d'en„fans, tous incapables de défenſe. J'ai beaucoup de déplaiſir que ce „ ne ſoit pas mon Vaiſſeau que vous ayez rencontré. Je ſuis perſuadé „ que je vous aurois fait connoître quelle différence il faut mettre entre „ des Soldats & des Marchands pour la défenſe d'un Navire. J'ai regret „ de ce qui eſt arrivé aux Hollandois à la Chine, & je trouve que l'affaire „ n'étoit pas aſſez importante pour mériter une telle vengeance. Cepen„dant je vous aſſûre que l'auteur du déſordre a été arrêté & qu'il en ſera „ puni par la perte de ſa tête. A la vérité, les Bâtimens de vôtre Nation, „ qui m'ont été amenés des Moluques & de la Chine, ont été déchargés, „ mais je n'ai pas laiſſé de les traiter favorablement. Je vous renvoye, „ avec cette Lettre, le Bâtiment ſur lequel ſont revenus les Portugais qui „ étoient dans la Caraque que vous avez priſe. Je vous aſſûre que j'aurai „ une éternelle reconnoiſſance de cette faveur, qui ſeroit encore plus „ grande, ſi vous vouliez bien me rendre le Capitaine & le R. Pére *Antoine*, „ avec le reſte des Portugais que vous retenez encore, & ſi vous vouliez „ obtenir du Roi, qu'il nous rendît auſſi ceux qui ont été pris dans la Jonque „ de la Chine". Cette Lettre, qui porte la même datte que l'autre (*q*), eſt ſignée, *Fernando d'Albuquerque* (*r*).

Premier Voyage d'un Hollandois autour du Monde.

Ce fût en 1601, qu'*Olivier Van Noord* revint en Hollande, après un voyage de trois ans, pendant lequel il avoit fait le tour du Monde (*ſ*). Il étoit parti de Gorée en 1598, & les richeſſes dont il revint chargé, ne lui firent pas moins d'honneur que la renommée de ſon voyage.

Faveur des Princes Indiens.

[Mais rien ne contribua plus aux heureux ſuccès que les Hollandois éprouvèrent dans le commencement de leur Commerce, que l'accueil que leur firent pluſieurs Princes Indiens. Ennemis ſécrets des Portugais, qui les

(*q*) Dans l'Edition de Rouen que nous avons ſous les yeux, la première de ces Lettres eſt datée du 29. & la ſeconde du 9 Mars. R. d. E.

(*r*) *A.* Avertiſſ. pag. 16. & ſuiv.

(*ſ*) On verra dans d'autres Parties de cet Ouvrage, l'extrait de ce fameux Voyage, qui eſt au Tome II. du Recueil de la Compagnie.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

les avoient irrités par leur orgueil, par leur tyrannie, & par le zèle indiscret de leurs Missionaires, ils attendoient depuis long-tems, l'occasion de se déclarer contr'eux. Un Auteur Anglois très-digne de foi remarque, que les Hollandois se conduisirent avec beaucoup de prudence, en ce qu'ils n'entreprirent jamais rien contre les Indiens, qu'ils n'exigèrent d'eux aucune contribution, comme avoient fait les Portugais, & qu'ils se contentèrent d'établir leur propre Commerce, & de ruiner celui de ces superbes Européens (t).

Réünion de toutes les Compagnies.

Au milieu de ces prospérités, on ouvrit les yeux sur un inconvénient capable de les interrompre, & qui n'auroit pû manquer à la fin, d'en causer la ruine. Ce fût la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour, sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient, dans le même tems, des Vaisseaux pour le même Port; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre, assemblèrent à la Haye, les Directeurs des différentes Compagnies, & les firent consentir à ne former désormais qu'un seul Corps. On fit un Traité, qui fût confirmé par l'autorité des Souverains pour vingt & un ans, à compter de la datte, qui étoit le 20 de Mars 1602 (u). Les principaux articles de ce fameux Etablissement méritent d'être observés.

Elle est confirmée par l'autorité des Etats Généraux.

Principaux articles de cet établissement.

Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniroient pour le premier équipement la moitié; ceux de Zélande un quart; ceux de la Meuse un huitième, & ceux de la Nord-Hollande un autre huitième.

Que l'Assemblée de cette Compagnie générale seroit composée de dix-sept personnes; sçavoir, huit d'Amsterdam, quatre de Zélande; deux de la Meuse, deux de Nord-Hollande, & la dix-septième à tour de rolle, tantôt de Zélande, de la Meuse & de Nord-Hollande; & que cette Assemblée décideroit, à la pluralité des voix, de tout ce qui concerneroit les intérêts de la Compagnie.

Qu'on assembleroit ce Corps pour délibérer combien de Vaisseaux on enverroit aux Indes, dans quel tems & dans quel endroit; qu'en général il régleroit tout ce qui appartiendroit à la Compagnie, & que les Chambres particulières exécuteroient ce qui auroit été réglé en commun.

Que l'Assemblée seroit convoquée les six premières années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande; & réciproquement les six autres en Zélande & les deux suivantes à Amsterdam.

Que les affaires importantes dont l'Assemblée ne pourroit convenir, seroient renvoyées à la décision de Leurs Hautes Puissances, & que cette décision seroit exécutée par toutes les Chambres.

Que la Compagnie générale subsisteroit l'espace de vingt & un ans, à compter de 1602; mais que tous les dix ans, on rendroit compte de l'administration, & qu'au premier compte, les Intéressés seroient libres de s'en séparer; qu'alors on seroit obligé de leur rendre leur argent, avec un intérêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des Dix-sept le jugeroit à propos.

Que

(t) *Hist.* Vûë du Commerce des Hollandois, Ch. 13. pag. 123. Add. de l'A.

(u) *A.* Avertiss. pag. 18. & suiv.

INTRODUCTION.

QUE chaque Particulier, habitant des Provinces-Unies, ſeroit admis & invité par des affiches publiques, à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la ſomme qu'il voudroit dépoſer, à condition qu'elle n'excédât pas cinquante mille florins ſous le nom d'une ſeule perſonne.

QUE le Capital, pour lequel on ſouſcriroit, ſeroit remis & payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 & 1605.

QUE les Chambres ſe fourniroient mutuellement les épiceries & les autres marchandiſes dont elles auroient beſoin.

QUE les Provinces ou les Villes dont les Habitans auroient mis cinquante mille florins de Capital dans une des Chambres de la Compagnie, auroient le droit de demander un état des marchandiſes envoyées & reçûes des Indes, & de ce que ces marchandiſes auroient produit.

QUE ſi ce Capital de cinquante mille florins étoit apporté par une ſeule perſonne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderoit à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès & de révision pour tout ce qui ſe paſſeroit dans l'Aſſemblée (x).

Chambres particulières, & nombre des Directeurs.

LES Chambres particulières étoient au nombre de ſix; celles d'Amſterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuiſe, dont les Membres, qui étoient alors en grand nombre, devoient être réduits par leur mort, à vingt pour Amſterdam, douze pour la Zélande, ſept pour Delft, ſept pour Rotterdam, ſept pour Hoorn, & ſept pour Enchuiſe.

Leurs gages.

Leurs gages ont été réglés dans la ſuite, à trois mille cent florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amſterdam; deux mille cinq cens pour ceux de la Chambre de Zélande, & douze cens pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, & même pluſieurs Villes, ont obtenu dans pluſieurs Chambres, une place de Directeur, à douze cens florins de gages, dont la commiſſion n'eſt ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem & de Leyde députent auſſi, pour ſept ans dans la Chambre d'Amſterdam, un Directeur, qui eſt compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de trois mille cent florins.

Réglemens ultérieurs.

ON convint encore, que la Compagnie pourroit non-ſeulement faire des Contrats dans les Indes avec les Habitans naturels du Pays, au nom de Leurs Hautes Puiſſances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des Troupes & des Officiers de Juſtice; avec cette reſtriction, que ces Officiers prêteroient ſerment de fidélité à Leurs Hautes Puiſſances, pour l'adminiſtration Militaire, & à la Compagnie, pour le Commerce.

QUE perſonne ne pourroit naviguer à l'Eſt du Cap de Bonne-Eſperance, ou par le Détroit de Magellan, pendant vingt & un ans, à compter de 1602, ſous peine de confiſcation des Vaiſſeaux & de la charge.

QUE toutes les épiceries ſeroient vendues ſuivant le poids d'Amſterdam, &c.

EN reconnoiſſance de cet Octroi, la Compagnie s'engagea à payer à Leurs Hautes Puiſſances, vingt-cinq mille florins, que l'Etat voulut bien hazarder,

(x) *A.* Introd. au Recueil, pag.ⁿ 10. & ſuiv.

INTRODUCTION.

zarder, aux conditions ſuivant leſquelles les Particuliers y participoient. Dans la ſuite elle s'eſt obligée de payer à l'Etat trois pour cent de ſortie, pour tout ce qu'elle envoye aux Indes; excepté pour l'argent, dont elle ne paye rien, non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

Succès de la Compagnie dans les Indes, contre les Portugais.

AINSI la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales étant devenue un Corps conſidérable, dont le Capital étoit de ſix millions ſix cens mille livres, on la vît bien-tôt profiter de tous ſes avantages (y). Elle équipa d'abord une Flotte de quatorze grands Vaiſſeaux, qui mit en mer dès le mois de Juin 1602, ſous le commandement de l'Amiral *Wybrand van Warwyck* (z). L'année ſuivante, un Yacht, envoyé pour annoncer l'arrivée de pluſieurs autres, rapporta ce qui s'étoit paſſé entre l'Amiral *Wolfert Hermanſzen* & Dom *André Furtado de Mendoza*, qui ayant entrepris de chaſſer les Hollandois des Indes, avoit été battu devant Bantam. Un autre combat, que l'Amiral *Van Neck* avoit livré aux Moluques, contre trois Vaiſſeaux Portugais, avoit été moins heureux, puiſqu'il avoit été forcé d'abandonner le combat après avoir perdu quelques doigts de la main droite. Sur ces nouvelles, la Compagnie fit partir, le 18 Décembre, une autre Flotte de treize Vaiſſeaux, commandée par *Etienne Van der Hagen* (a).

Edit impérieux du Roi d'Eſpagne, & l'effet contraire qu'il produit.

L'ANNÉE 1605., fût célébre par une Déclaration du Roi d'Eſpagne, portant défenſe aux Habitans des Provinces-Unies, ſous peine de punition corporelle, d'exercer le Commerce en Eſpagne & dans les Indes Orientales & Occidentales. Mais au lieu d'intimider la Compagnie, cet impérieux Edit ne fit que relever ſon courage. Elle fit équiper auſſi-tôt, une Flotte d'onze Vaiſſeaux, en marchandiſe & en guerre, dont elle donna le commandement à l'Amiral *Corneille Matelief* (b). A peine cette Armée fût-elle en mer, que les Directeurs en préparèrent une autre, compoſée de huit Vaiſſeaux, qui fûrent pourvûs de Soldats autant que d'équipages, & qui reçûrent ordre de demeurer, s'il étoit néceſſaire, dans les Mers & les Ports des Indes, pour la défenſe des Comptoirs Hollandois. *Paul Van Caerden* (c) fût nommé Amiral de cette Flotte. Deux Vaiſſeaux du premier de ces trois équipemens, qui revinrent chargés de cloux de girofle & d'autres épiceries, annoncèrent le retour de l'Amiral Van der Hagen. Il avoit pris pluſieurs Vaiſſeaux ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais. Il leur avoit enlevé leur Fort d'Amboine. Il avoit raſé celui de Tidor, & les avoit entiérement chaſſés des Moluques. Mais cette expédition fit naître une groſſe querelle entre la Hollande & l'Angleterre, parce que les Anglois avoient favoriſé les ennemis de la Compagnie, en leur fourniſſant de la poudre & d'autres proviſions.

Conclusion de la Tréve.

ON négocioit alors la paix dans les Pays-Bas. La Compagnie, pour faire connoître que les Provinces-Unies n'étoient pas diſpoſées à ſe déſiſter de la Navigation aux Indes, équipa une nouvelle Flotte de treize Vaiſſeaux, &

(y) *A. ibid.* pag. 13. & ſuiv.
(z) Tome II. du Recueil de la Compagnie. *A.* Avertiſſ. pag. 19.
(a) Tome III. du même Recueil. *A.* Avertiſſ. pag. 20.
(b) Même Recueil, Tome III, pag. 191.
(c) Tome III du même Recueil. *A.* Avertiſſ. pag. 20.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

& lui donna pour Amiral *Pierre Willemſz Verhoeven* (*d*), dont le courage s'étoit ſignalé ſous Heemskerk au combat de Gibraltar. Le Commerce devint un des principaux objets de la négociation. Mais les difficultés faiſant traîner cette affaire en longueur, on fût étonné de la vigueur avec laquelle les dernières réſolutions des Etats Généraux fûrent propoſées dans ces termes: „ Ou que par le Traité de paix, l'Eſpagne conſentiroit au Commer„ ce dans les Indes; ou qu'il ſeroit permis par une Tréve de quelques an„ nées; ou que les choſes demeureroient ſur le pied où elles étoient alors „ dans les Pays ſitués au-delà du Tropique du Cancer, & que chacun y fe„ roit la guerre & ménageroit ſes propres avantages, comme on avoit „ commencé ". La Tréve fût acceptée & conclue pour douze ans. Mais avant la concluſion du Traité, les Hollandois avoient fait le Siége de Malaca, qu'ils fûrent obligés d'abandonner, pour combattre une Flotte Portugaiſe, & s'étoient emparés de Machian, une des Iſles Moluques, avec l'eſpérance de ſe rendre bien-tôt maîtres de Ternate (*e*).

La Guerre contre les Eſpagnols eſt renouvellée.

LA Tréve ayant été publiée dans les Pays-Bas, on prit ſoin d'en informer promptement les Eſpagnols & les Hollandois, par une Pinaſſe chargée des paſſeports de l'Eſpagne; & la Compagnie, qui ne mettoit plus de bornes à ſes projets, accorda aux Matelots & aux Soldats de ſes Flottes, la liberté de mener aux Indes leurs femmes & leur enfans (*f*). Les affaires ſe trouvèrent ſi floriſſantes en 1615, qu'elle envoya une puiſſante Flotte dans la Mer du Sud, par le Détroit de Magellan, dans l'eſpérance d'affoiblir de ce côté-là les Eſpagnols, contre leſquels la Guerre s'étoit renouvellée, & de continuer le voyage aux Indes par cette route. *Georges Spilbergen*, qui fût nommé pour la commander, revint en Hollande après deux ans d'abſence, pendant leſquels il avoit fait le tour du Monde (*g*). Quelques Marchands cherchèrent, dans cet intervalle, le moyen de ſupplanter la Compagnie & d'envahir une partie de ſon Commerce. Ayant réſolu de tenter le paſſage dans la Mer du Sud, par quelqu'autre endroit que le Détroit de Magellan, ils équipèrent deux Vaiſſeaux, qu'ils firent partir ſous la conduite de *Corneille-Guillaume Schouten* & de *Jâques le Maire*, au mois de Juin 1615 (*h*). Ils trouvèrent effectivement un paſſage, qui fût nommé le *Détroit de le Maire*; & pénétrant dans la Mer du Sud, ils traverſèrent juſqu'aux Moluques. Mais lorſqu'ils fûrent arrivés à Batavia, les Officiers de la Compagnie ſe ſaiſirent de leurs Vaiſſeaux, parce que leur entrepriſe étoit contraire à l'Octroi des Etats. Les années ſuivantes fûrent ſi favorables à la Compagnie, que dans le cours de 1618 & 1619, la ſeule cargaiſon de dix Navires fut eſtimée entre ſix & ſept millions. *Laurent Reaal*, perſonnage d'un ſçavoir & d'une prudence diſtinguée, lui ſervit beaucoup à repouſſer les efforts des Eſpagnols. On vît arriver, en 1621, ſur le Vaiſſeau *Goede Vreede*, cinq enfans de Rois & de Princes, qui venoient recevoir en Hollande les principes du Chriſtianiſme & d'une bonne éducation (*i*).

La Compagnie fleurit.

C 2,

(*d*) *Ibid.* Tome IV. *A.* Avertiſſ. pag. 21.
(*e*) *A.* Avertiſſ. pag. 22. & ſuiv.
(*f*) *A. ibid.* pag. 23.
(*g*) Tome IV. du Recueil de la Compagnie. *A.* Avertiſſ. pag. 24 & ſuiv.
(*h*) Même Tome. *A.* Avertiſſ. pag. 25.
(*i*) *A.* Avertiſſ. pag. 25. & ſuiv.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

CEPENDANT l'Octroi des Etats devant finir en 1622, il s'éleva des différends ſi animés entre les Directeurs & quelques-uns des Intéreſſés, que Leurs Hautes Puiſſances furent obligées de les évoquer à leur Tribunal. Ces ſages Médiateurs rétablirent la paix par leur prudence. Les comptes furent rendus. La diſtribution ſe fit à vingt-cinq pour cent, qui furent payés en groſſe. Enſuite la Compagnie obtint un nouvel Octroi (*k*), de la même durée que le premier. Les démêlés de Commerce entre les Hollandois & les Anglois furent auſſi terminés, moyennant une ſomme de huit cens mille livres que la nouvelle Compagnie paya à ces derniers, à titre de dédommagement (*l*).

Elle obtient un nouvel Octroi.

DEPUIS la découverte d'un nouveau paſſage à la Mer du Sud, Leurs Hautes Puiſſances, de concert avec la Compagnie, avoient pris la réſolution d'envoyer quelques Flottes aux Indes par cette route. Le premier armement qui ſuivit les traces de Le Maire, fût commandé par *Jâques l'Hermite* (*m*). La Compagnie reconnût que tous les avantages qui avoient rendu juſqu'alors ſon Commerce ſi floriſſant, étoient dûs principalement à la conduite des Amiraux. Une conſidération ſi importante, l'engagea dans la ſuite, à ne rien ménager pour ce choix (*n*). Les forces qu'elle confioit à leur prudence, répondant toûjours aux difficultés qu'elle leur propoſoit à vaincre, elle a réuſſi par degrés, non-ſeulement à diminuer le pouvoir des Eſpagnols & des Portugais dans les Indes, mais encore à s'établir ſur les ruines des derniers, en ſe rendant maîtreſſe de leurs principaux établiſſemens (*o*). [C'eſt ce que nous allons expoſer ſuccintement dans le reſte de cette Introduction.

Ses Conquêtes, & ſes Etabliſſemens.

ON a déjà remarqué ci-deſſus, qu'en 1605, la Compagnie enléva l'Iſle d'Amboine aux Portugais. Ce fût-là le premier Etabliſſement ſolide, qu'elle eût dans les Indes, & actuellement cette Iſle forme encore un de ſes principaux Gouvernemens. Cette Conquête fût bientôt ſuivie de celle des autres Iſles Moluques, & par-là les Hollandois devinrent maîtres des épiceries, c'eſt-à-dire, du plus riche & du plus important Commerce qu'il y ait au Monde. Ils voulurent auſſi en 1606, s'emparer de la Ville de Malaca. Mais ils y trouvérent une réſiſtance ſi opiniâtre, qu'ils fûrent obligés de renvoyer l'execution de ce deſſein, à une autre occaſion.

Tréve avec l'Eſpagne.

LES Eſpagnols convaincus par l'expérience, qu'il leur étoit impoſſible, de forcer les Hollandois à abandonner les Indes, leur offrirent de faire la paix avec eux, & de les reconnoître pour un Peuple libre, à condition qu'ils renonceroient au Commerce des Indes. Quelque conſidérables que fûſſent ces propoſitions, les Etats les rejettérent abſolument, préferant de continuer

(*k*) La datte de ce renouvellement eſt le premier de Janvier 1622. *A.* 1623.

(*l*) *A.* Avertiſſ. pag. 27.

(*m*) Recueil de la Compagnie, Tome V. *A.* Avertiſſ. pag. 28.

(*n*) *A.* Avertiſſ. pag. 30.

(*o*) Mr. Prevoſt renvoye ici le Lecteur aux Relations mêmes, pour y prendre une *juſte idée* des forces & de l'éclat du Gouvernement de la Compagnie Hollandoiſe; content, dit-il, de l'y avoir préparé par cette courte Introduction; mais l'Auteur Anglois a jugé néceſſaire, d'y ajoûter tout ce qui ſuit, & l'on s'aſſûre d'avance, que cette Addition ne paroîtra pas une des moins importantes. Un Lecteur curieux, n'aime pas qu'on l'abandonne ſur le point même où il cherche, par goût, à s'inſtruire. R. d. E.

INTRODUCTION. nuer une Guerre qu'ils soûtenoient déjà depuis si long-tems, & dans laquelle ils n'étoient entrés que pour obtenir cette Liberté qu'on leur offroit actuellement, mais qu'ils croyoient acheter trop cher, en sacrifiant un Commerce dont ils se promettoient les plus grands avantages. Ce fût aussi pour la même raison, qu'en 1609, ils ne voulûrent signer la Tréve, qu'à condition qu'ils pourroient trafiquer librement, aux Indes Orientales, dans toutes les Places qu'ils avoient fréquentées pendant la Guerre.

Commerce au Japon. LES Espagnols observèrent si mal cette Tréve, que la Compagnie fût obligée de continuer la Guerre contr'eux dans les Indes. Celà ne l'empêcha pas de pousser son Commerce, qu'elle étendit même jusqu'aux parties les plus réculées de l'Orient, où elle n'avoit pas encore pénétré. Celui du Japon, que les Hollandois établirent en 1611, fût pour eux de la dernière conséquence. Aussi l'ont-ils cultivé avec tant de soin, qu'ils sont venus à bout d'en exclure tous les autres Peuples de l'Europe, & que depuis l'An 1616, ils en sont restés seuls en possession. Le Fort que le Roi de Bisnagar leur permit de bâtir sur la Côte de Coromandel, les mît à couvert du ressentiment & des insultes des Portugais de St. Thomas, affermit leur Commerce dans ces Contrées, & le rendit un des plus considérables des Indes.

Fondation de Batavia. EN 1619, ils jettèrent les fondemens de la Ville de Batavia, qu'ils bâtirent sur les ruines de la petite Ville de Jacatra, dans l'Isle de Java. Ils la fortifiérent si bien, que dans la suite elle fût en état de soûtenir trois Siéges contre les Rois de cette grande Isle. Dès que Batavia fût fini, la Compagnie en fit la Capitale de tous les Pays qu'elle possédoit dans l'Asie, & le centre de tout son Commerce dans ces Contrées. Le Général de la Compagnie y fixa sa résidence: Il démeure dans la Citadelle avec sa Cour & son Conseil. Comme cette Ville s'embellit à proportion que la Compagnie fleurissoit, elle devint en peu de tems la merveille de l'Asie, par sa beauté & l'abord de tous les Vaisseaux qui naviguent sur les Mers des Indes.

Les Hollandois prennent Malaca. LA Tréve conclue entre les Espagnols & les Hollandois, expirant en 1621, on se prépara de part & d'autre à recommencer la Guerre, tant dans le nouveau que dans l'ancien Monde. Les Hollandois remportèrent plusieurs avantages sur les Portugais dans les Indes. Le plus grand de tous fût la Conquête qu'ils firent en 1640, de la Ville de Malaca & du Détroit de ce nom, qui est le plus considérable de toute l'Asie. Les Portugais ne possédoient en effet, aucune Place dans les Indes d'une aussi grande importance que Malaca. Elle est admirablement bien située pour le Commerce de la Chine, & des Isles Moluques; & défendue par une forte Garnison, & une Flotte qui répandoit la terreur dans toutes les Isles voisines (*p*).

LE premier Décembre de la même Année, les Portugais ayant secoué le joug des Espagnols, placèrent sur le Trône le Duc de Bragance, qui fût reconnu pour Roi, dans tous les Pays qui étoient de la dépendance du Portugal, tant en Asie, qu'en Afrique & en Amerique. Comme les Portugais n'étoient en guerre avec les Hollandois, qu'en qualité de Sujets du Roi d'Espagne, dès qu'ils se fûrent soustraits à son obéissance, ils tâchèrent de faire

(*p*) *Hart.* Vuë du Commerce des Hollandois. Chap. 19. Sect. 3.

Digitized by Google

faire alliance avec les *ennemis* de ce Monarque. C'eſt ce qui produiſit une Tréve, qui fût conclue *en 1641.*, & qui s'étendoit à tous les Pays qui appartenoient aux deux *Nations*, dans quelque partie du Monde qu'ils fuſſent ſitués. On convint que de part & d'autre, on auroit le droit de naviguer librement par *tout*, & que chacun conſerveroit ce qu'il poſſédoit, tant dans les Indes *Orientales* qu'Occidentales, lors de la publication de la Tréve. INTRODUCTION.

MALGRÉ ce Traité, les Hollandois continuant toûjours à pouſſer leurs Conquêtes, enlevèrent aux Eſpagnols, ou plûtôt aux Portugais, les Villes de Gale, & de Columbo, qui ſont les deux meilleures Places que ces derniers eûſſent dans l'Iſle de Ceylon ou Ceylan. Cette acquiſition valût aux Hollandois, le Commerce de toute la canelle, & les rendit maîtres en quelque manière, du Detroit qui eſt entre cette Iſle, & le Cap Comorin, de ſorte qu'ils commandoient aux deux principaux paſſages de toutes les Mers des Indes. Les Portugais ſe plaignirent de cette infraction de la Tréve, mais voyant qu'ils n'étoient point écoutés, ils réſolurent de prendre eux-mêmes, la ſatisfaction qu'on leur refuſoit. Ils excitèrent donc, une revolte générale dans le Bréſil, Province de l'Amérique méridionale, enlevèrent aux Hollandois tout ce qu'ils poſſédoient dans ces Contrées, & ruinèrent preſque leur Compagnie des Indes Occidentales. Gale & Columbo. Ils perdent le Bréſil.

LA Guerre ſe ralluma auſſi dans l'Orient, & dura ſeize ans. Pendant ce tems-là, les Hollandois ſe rendirent maîtres de preſque tout ce qui reſtoit de Commerce aux Portugais dans les Indes. Ils prirent en *1661.* la plûpart des Châteaux & des Forteresſes, depuis l'entrée de la Mer des Indes juſqu'à Surate, & jettèrent une ſi grande frayeur dans l'eſprit des Portugais, par la rapidité de ces Conquêtes, que ces derniers craignirent, que la Ville même de Goa ne fût obligée de ſubir le joug. Outre tant d'avantages, les Hollandois gagnèrent encore près de Dabul une Bataille, dont les ſuites furent très-funeſtes aux Portugais. Car pluſieurs petits Rois, dont les Etats ſont ſitués le long de cette Côte, ſe rangeant du côté des Vainqueurs, abandonnèrent leurs anciens Maîtres Européens, pour ſe mettre ſous la protection des Hollandois, que la Conquête de l'Iſle & de la Ville de Medea, rendit encore maîtres du Détroit de Chiloa. Grands avantages qu'ils remportent ſur les Portugais.

LES fraix & les embarras que la Guerre cauſoit à la Compagnie, ne l'empêchèrent cependant pas, de mettre en œuvre les moyens les plus propres à faire fleurir ſon Commerce. En *1653*, elle forma un nouvel établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance, pour la commodité de ſes Vaiſſeaux qui alloient aux Indes. C'eſt à-préſent une Colonie très-floriſſante, qui a une grande Ville, & un Fort qui commande toute la Côte. L'air en eſt excellent, & le terroir très-fertile, ce qui rend ce Port d'une fort grande utilité pour les Hollandois; leurs Flottes pouvant toûjours y charger de nouvelles proviſions, tant en allant aux Indes qu'au retour. Leur établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance.

LA Compagnie avoit tâché pluſieurs fois de s'ouvrir un Commerce à la Chine. Quoique toutes les différentes tentatives qu'elle avoit faites dans ce deſſein, eûſſent été inutiles, elle ne ſe rébuta cependant pas, & réſolut en *1655*, de faire un plus grand effort que jamais. Elle envoya donc une ſplendide Ambaſſade au Prince Tartare qui étoit dans ce tems-là Empereur de la Chine. On crût alors généralement, que les Hollandois auroient réüſſi

INTRODUCTION.

au gré de leurs désirs, s'ils n'eûssent pas été traversés par leurs ennemis, les Jésuites & les Portugais, à qui ils ont cependant payé chérement dans la suite, les mauvais services qu'ils en reçûrent en cette occasion. En 1661., la Compagnie essuïa de la part des Chinois, une nouvelle mortification qui lui fût encore plus sensible. Elle se vit forcée d'abandonner l'Isle de Formose. La situation de cette Isle entre la Chine & le Japon, rendit sa perte très-considerable pour les Hollandois, à cause du grand Commerce qu'ils faisoient avec ces deux Empires (q).

Ils sont chassés de Formose.

La même Année, les Hollandois & les Portugais, las d'une Guerre également ruineuse pour les uns & pour les autres, firent la paix à la Haye, par la médiation du Roi d'Angleterre. En vertu de ce Traité, les Hollandois cédérent tout le Bréſil aux Portugais, qui leur donnérent en échange, une bonne somme d'argent, & leur accordérent quelques autres avantages relativement au Commerce. Cette Paix ne fût cependant point observée aux Indes Orientales, à cause de l'extrême jalousie qui régnoit entre le Vice-roi de Goa, & le Général de Batavia. Les Portugais furent les seuls qui en souffrirent. Les Hollandois leur enlevérent en 1663. les meilleures Places qu'ils eûssent sur les Côtes de Malabar, telles que Coulon, Cananor, Cochin, & Cranganor. De cette manière, une étenduë de près de cent cinquante lieues de long de cette Contrée maritime, changea de maître, en moins d'un an, ce qui augmenta considerablement le Commerce de la Compagnie dans les Provinces de Guzurate & de Bengale.

Ils s'emparent de Cochin & de quelques autres Places.

Les Portugais n'étoient pas les seuls ennemis que les Hollandois eûssent à combattre. Ils eûrent encore d'autres Guerres à soûtenir contre plusieurs Rois des Indes, & en particulier contre celui de Macassar, qu'ils ne pûrent venir à bout de soûmettre, qu'avec beaucoup de tems & de peine. Les Sujets de ce Prince, Nation féroce & belliqueuse, non-contens de piller & de tuer ceux qui étoient au service de la Compagnie, troubloient encore son Commerce d'épiceries, par leurs fréquentes incursions, & tout portoit à croire, que le Roi lui-même avoit part au butin. Mais enfin les Hollandois l'attaquérent avec de si grandes forces, qu'ils le reduisirent à demander la paix, & à se soûmettre aux conditions qu'il plût au Conseil de Batavia de lui imposer. Par ce Traité, qui fût conclu en 1669, ce Roi fût obligé de livrer aux Vainqueurs, entr'autres Forteresses, celle de Macassar même. De cette manière la Compagnie fût delivrée du plus dangereux ennemi qu'elle eût aux Indes, & se vit en même tems maîtresse de toutes les Isles Moluques, dont le Commerce avoit été interrompu pendant plusieurs années.

Macassar cédée aux Hollandois.

Après une longue suite d'heureux succès, les Hollandois envoyérent des Troupes à St. Thomas, Ville située sur la Côte de Coromandel. Elles étoient destinées, à aider le Roi de Golconde, à recouvrer ses Etats, dont les François s'étoient emparés, & d'où l'on vint enfin à bout de les chasser.

Ils chassent les François de la Côte de Coromandel.

Environ l'an 1680, le Roi de Mataran ou Samarang dans l'Isle de Java, céda à la Compagnie, les Villes de Japara & de Cheribon, qui sont situées sur la même Côte. Elle fût redevable de ces acquisitions, au secours qu'elle avoit

Nouvelles acquisitions de la Compagnie dans l'Isle de Java.

(q) Huet. *ibid.*

Digitized by Google

avoit donné à ce Prince, contre ſes deux Frères, qui s'étoient rebellés contre lui. Le Roi de Mataran en devint par-là plus puiſſant, mais d'un autre côté, il reſta dans la dépendance des Hollandois. Une pareille occaſion les rendit maîtres, à-peu-près dans le même tems, de la Ville de Bantam, ſituée auſſi dans l'Iſle de Java. Le Fils du Roi de Bantam s'étant revolté contre ſon Père, & ayant été ſoûtenu par les Hollandois, il leur céda cette Ville, qui a une des meilleures Rades de toutes les Indes. Son Port étoit autrefois fréquenté par tous les Marchands de l'Europe, que le Commerce du poivre y attiroit principalement; mais depuis qu'il eſt tombé entre les mains des Hollandois, ils en ont défendu l'abord à tous les Vaiſſeaux étrangers, & transféré tout le Commerce à Batavia. Les Anglois ſûrent extrêmement irrités, de ſe voir exclus d'un Port, où depuis long-tems, ils avoient établi le centre du Trafic qu'ils faiſoient aux Indes. Ils accuſerent les Hollandois d'avoir allumé par leurs artifices, la Guerre de Bantam, afin de ſe rendre maîtres de l'Iſle de Java, d'attirer à eux tout le Commerce des Indes, & d'en exclure toutes les autres Nations de l'Europe. Cette grande querelle n'a été terminée qu'au bout de pluſieurs années. INTRODUCTION.

TELLE eſt en abrégé, la maniere dont les Hollandois ſe ſont établis dans les Indes Orientales. Tout ce qu'ils poſſédent dans cette Partie du Monde, tout ce qu'ils y ont de pouvoir, ils l'ont acquis aux dépens des Portugais, auxquels ils ont enlevé preſque tout leur Commerce, & les principales Places qu'ils avoient dans l'Orient. Goa & Diu ſont les ſeules Villes de quelque importance, dont ils n'ayent pas encore pû ſe rendre maîtres, quoi qu'ils ayent tâché pluſieurs fois de le faire. Il y a cependant toute apparence, qu'ils viendront à bout, tôt ou tard, de les ôter aux Portugais, auxquels après cette perte, il ne reſtera plus rien dans les Indes (*r*). C'eſt ainſi que les Hollandois ſont enfin parvenus à les détruire, & ont exécuté ſeuls, ce que toutes les Puiſſances maritimes des Indes, jointes à celles de l'Egypte, avoient ſi long-tems, & toûjours inutilement tâché de faire. Au reſte les Portugais auroient tort, de ſe plaindre de cette étonnante révolution, puiſque, quelque fatale qu'elle leur ait été, ils n'ont cependant pas vû de plus grands maux à ſouffrir de la part des Hollandois, qu'ils n'en avoient eux-mêmes fait aux Arabes & aux Indiens (*s*).] Les Hollandois achèvent de ruiner les Portugais dans les Indes.

(*r*) Huet. *ibid.*

(*s*) Fin des Add. de l'A. *A.*

§. I.

Premier Voyage des Hollandois aux Indes, ſous Houtman.

LES quatre Vaiſſeaux de la première Flotte Hollandoiſe (*a*), mîrent à la voile le 2 d'Avril 1595. [Le 19, ils paſſèrent par les Iſles Canaries, & HOUTMAN. 1595.

(*a*) On a vû dans l'Introduction, la qualité & le nom des quatre Vaiſſeaux, avec les motifs de leur voyage. Mais on doit avertir *ici*, qu'en ſupprimant ce qui ne mérite pas l'attention du Lecteur dans cette Relation, il a paru néceſſaire de ne pas paſſer trop légérement, ſur les circonſtances qui la diſtinguent, en qualité de premier voyage d'une Nation à qui les Indes & la route étoient encore inconnues.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1595.

& le 26, après avoir eû en vûe celles du Cap Verd, ils abordèrent à l'Isle de Maïo, où ils trouvèrent une petite Eglise, & quelques autres marques qui leur firent juger qu'elle étoit habitée; quoi que personne ne s'offrit à leurs yeux (*b*).] Leur Navigation n'eût rien de plus remarquable jusqu'au 28, que tous les gens de l'équipage, frappés des moindres circonstances dans les nouvelles latitudes où ils pénétroient de jour en jour, observèrent à la hauteur de treize degrés trente minutes du Nord, qu'ils avoient le Soleil sur leur Zenith, ou droit sur leur tête, de-sorte qu'il ne faisoit pas d'ombre.

Première rencontre des Hollandois & des Portugais.

Le 4 de Mai, ils découvrirent deux Caraques Portugaises, qui les ayant vûs aussi, firent tous leurs efforts pour les éviter; mais enfin, s'étant approchés les uns des autres, sans aucune disposition à s'offenser mutuellement, les Portugais déclarèrent, que suivant leur estime, on devoit être à quatre-vingt lieues des terres d'Afrique; qu'ils étoient partis de Lisbonne depuis vingt jours, au nombre de cinq Vaisseaux, tous destinés pour Goa; qu'une des deux Caraques portoit l'Archevêque de cette Ville, quatre cens Soldats, cent cinquante Matelots & dix-huit piéces de canon de fonte. Ils firent présent aux Hollandois de quelques confitures de Portugal, & reçûrent d'eux des fromages & des jambons. Ils ne se séparèrent pas même sans s'être saluës fort civilement, chacun d'un coup de canon. Une rencontre si tranquille, étoit un prélude bien trompeur, pour les longues haines & les guerres sanglantes, dont ce voyage des Hollandois devoit être la première occasion.

Civilités qu'ils se font entr'eux.

[Le 10, ils rencontrèrent cinq Vaisseaux Hollandois & deux Barques Portugaises, qui revenoient ensemble de St. Thomas. Après s'être régalés reciproquement, ils se séparèrent, & continuèrent leur route de part & d'autre. Ils trouvèrent des courans rapides, qui les firent reculer de cinq ou six jours (*c*).] Le 14 de Juin, les quatre Vaisseaux passèrent la Ligne, sans autre incommodité qu'un grand calme & beaucoup de chaleur. Ils ne manquèrent point, après l'avoir passée, de porter à l'Est autant qu'il leur fût possible, pour doubler les Abrollios, fameux rochers qui s'étendent depuis la Côte du Brésil, jusqu'à trente lieues en mer, & qui faisoient l'épouvante de la navigation. [S'ils avoient eû le malheur de s'y engager, ils n'auroient pas pû continuer leur voyage, & auroient été obligés de revenir en Europe. Mais le 27, ils eûrent la satisfaction de voir, qu'ils avoient passé les rochers & toutes les basses, & qu'ils étoient à dix-huit degrés de latitude méridionale. Le 31, ils commencèrent à voir floter des Trumbas, ou poignées de joncs, avec leurs racines, ce qui est une marque, qu'on n'est pas loin du Cap de Bonne-Espérance (*d*).]

Les maladies forcent les Hollandois de relâcher dans la Baye déserte de San-Bras.

Le scorbut causoit déjà tant de ravage dans la Flotte, qu'on ne comptoit pas moins de cinquante malades sur chaque Vaisseau. On soupiroit après la vûe de la terre, lorsqu'elle se présenta le 2 d'Août vers le soir. Le Pays parût d'abord haut & montueux, mais on trouva qu'il s'abbaissoit à mesure qu'on rangeoit la Côte; & le lendemain, on découvrit une Rivière, dont l'embouchure étoit traversée d'un banc. Le soir, on découvrit le Cap des Aiguilles, qui est fort bas; & le 4, on entra dans la Baye que les Portugais

(*b*) Add. de l'A. *A.*
(*c*) Add. de l'A. *A.*
(*d*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

HOUTMAN. 1595.

gais ont nommée *Aguada de San-Bras*; lieu peu fréquenté à cauſe de ſa ſituation, qui eſt expoſée à tous les vents, excepté celui du Nord. La Côte eſt fort haute, & ſur la pointe occidentale on voit un arbre, qu'on prendroit d'abord pour un petit Château. Cette Baye eſt à quarante-cinq lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. On y rencontre une petite Iſle, ou plutot un grand rocher, couvert de penguins de la grandeur d'un oiſon. Les Hollandois admirèrent ces oiſeaux, qu'ils ne connoiſſoient encore que par les Relations des Portugais. Les penguins n'ont pas d'ailes, ou du moins elles ſont ſi courtes qu'elles reſſemblent plutôt à une fourrure & à du poil de bêtes. Mais au lieu d'aîles, ils ont une nageoire de plumes, qui leur ſert à fendre l'eau. Dans un lieu où l'on ne voyoit jamais d'hommes, ils ſe laiſſoient prendre ſans faire aucun mouvement pour s'enfuir. Mais on leur trouva la peau ſi dure, qu'à-peine un coup de ſabre pouvoit leur couper la tête. Il y avoit ſur le même rocher quantité de chiens marins, qui ſe mirent en défenſe contre les Matelots. On en tua quelques-uns. Le beſoin de vivres n'étoit pas aſſez preſſant, pour faire trouver du goût à de ſi mauvais alimens.

Ils admirent des penguins & des chiens de mer.

Les Hollandois, bien éloignés de prévoir qu'ils devoient avoir quelque jour des établiſſemens conſidérables ſur cette Côte, penſèrent d'abord à reconnoître le Pays. Pendant qu'ils étoient écartés du rivage, ſept hommes noirs ayant ſuivi leurs traces, vinrent à la Chaloupe, qui étoit demeurée au bord de l'eau. Les Matelots, à leur retour, leur offrirent des coûteaux, de la toile, des ſonnettes & de petits miroirs, qu'ils acceptèrent ſans marquer qu'ils en fiſſent beaucoup de cas. On leur offrit du vin & du biſcuit, dont ils parûrent plus ſatisfaits. Ils comprirent les ſignes par leſquels on leur demanda des moutons & des vaches, & les Matelots crûrent entendre auſſi, qu'ils promettoient d'en amener le lendemain.

Ils ſe lient avec les Habitans.

Quelques gens de l'équipage étant retournés à terre le lendemain, découvrirent un beau Pays, entre-coupé de bois odoriférans & ſemé de fleurs. Ils y remarquèrent des veſtiges d'hommes, de beſtiaux & de chiens; mais ils fûrent extrêmement ſurpris, de trouver à terre les miroirs, les ſonnettes & même la toile, dont on avoit fait préſent la veille aux Négres. En retournant à la Chaloupe, ils y virent quelques-uns de ces farouches Habitans, qui paroiſſoient occupés à l'admirer, mais qui ſe retirèrent auſſi-tôt qu'ils eûrent apperçû des hommes qui leur reſſembloient ſi peu. Leur légéreté étoit extrême à traverſer les bois. Cependant ils revinrent bien-tôt; & lorſqu'on leur eût montré du fer, qu'ils appelloient *Cori*, ils promîrent d'amener des beſtiaux & de les donner en échange. Après midi, vingt hommes de la Flotte deſcendirent encore au rivage & tentèrent inutilement de découvrir des maiſons. Les Sauvages ſe mirent à leurs côtés, & marchèrent avec eux, ſans tenir aucun chemin & ſans en faire connoître. Ils marchoient quand ils voyoient marcher les Matelots. Ils s'arretoient & s'accroupiſſoient ſur leur derrière & ſur leurs talons, lorſque les autres ceſſoient de marcher. Enfin les Matelots perdant l'eſpérance de ſe faire mieux entendre, revinrent le ſoir à bord. Le 7, ils retournèrent à terre au nombre de vingt-trois, tous gens de réſolution, & déterminés à trouver les lieux où les Sauvages faiſoient leur demeure. Après avoir marché l'eſpace d'une

Comment ils en obtiennent des rafraîchiſſemens.

HOUTMAN. 1595.

d'une demie-heure, ils les virent paroître avec six moutons, pour lesquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques piéces d'argent. Mais la difficulté de partager cette barre, fit naître une querelle. Auſſi-tôt les Sauvages allumérent du feu, pour avertir leurs Compagnons par la fumée. Les Matelots l'éteignirent. Mais au même moment, les Sauvages s'étant ſaiſis de deux moutons, prirent la fuite avec ces deux animaux. Les quatre autres furent portés dans les Chaloupes.

Ils font des marchés fort avantageux.

CEPENDANT d'autres Négres ayant ſuivi les Matelots dans leur retraite, promîrent par des ſignes, qu'ils ameneroient un plus grand nombre de beſtiaux. Cette promeſſe & la manière dont elle fût reçûe, rétablirent auſſi-tôt la paix. Les Hollandois firent boire du vin d'Eſpagne aux Sauvages. Ils eûrent la liberté de remplir leurs tonneaux d'une eau fort claire, qui couloit des montagnes au côté occidental de la Baye. Un petit retranchement de pierre qu'ils apperçûrent près de l'aiguade, leur fit juger, que d'autres Européens y étoient venus faire de l'eau. Le lendemain on mit plus de monde à terre. Les uns pêchérent des huîtres, où l'on trouvoit des perles. D'autres cueillirent un grand nombre d'herbes odoriférantes, qui étoient de toutes parts en abondance. Bien-tôt les ſentinelles donnérent avis, qu'on voyoit paroître des Sauvages avec quantité de beſtiaux. On leur offrit le fer qu'on avoit apporté, & le marché ſe fit avec une ſatisfaction mutuelle. Les jours ſuivans, c'étoient les Sauvages qui venoient attendre les Chaloupes ſur le bord de la Mer. On eût deux beaux bœufs & trois moutons, pour une barre de fer du poids de ſoixante-dix livres, diviſée en cinq piéces; un autre bœuf pour une mauvaiſe hache; trois bœufs & cinq moutons pour un coûteau courbé, une cheville de fer, une pele & quelques autres inſtrumens, qui ne valoient guéres plus d'un écu. Un coûteau étoit reçû avec beaucoup de remercîmens pour un mouton. Les Hollandois auroient eû ce jour-là, le nombre de beſtiaux qu'ils ſouhaitoient, s'ils avoient eû plus de fer avec eux; car ils voyoient quantité de bœufs & de brebis paître ſur les hauteurs.

Beauté des beſtiaux.

LES bœufs de ce Pays ſont fort hauts & de la groſſeur de ceux d'Eſpagne. Ils ont une boſſe ſur le dos. On en vît qui n'avoient point de cornes & qui n'en avoient jamais eû. Les moutons ſont auſſi fort grands, & d'une beauté extraordinaire. Quelques-uns ont la queue d'une demie-aune de tour, & ſi charnue, qu'il n'y a pas moins à manger que dans une éclanche. Au lieu de laine, ils ont le poil ſemblable à celui des chévres, & de la même longueur. Les Hollandois virent, dans ce Canton, des perdrix, des cailles, des allouettes, & diverſes ſortes d'éperviers & de moineaux.

Figure & caractére des Habitans.

EN général, les Habitans ſont un peu plus petits qu'on ne l'eſt communément en Hollande. Ils ont le teint naturellement roux-brun, & le viſage fort laid; mais ils ſemblent affecter de ſe rendre encore plus difformes par la couleur noire qu'ils s'appliquent. L'Auteur compare leur chevelure à celle d'un pendu, attaché depuis long-tems à l'inſtrument de ſon ſupplice. Ils vont nuds, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle ils portent une large bande de peau de bœuf, & du devant du corps, qu'ils couvrent de la peau d'une queue du même animal. Quelques-uns s'enveloppent les pieds d'un morceau de peau qui leur tient lieu de ſouliers. D'autres portent

Digitized by Google

tent de petits ais ſous la plante. Pluſieurs s'étoient découpés la peau, pour ſe faire un ornement de leurs cicatrices, qu'ils avoient remplies de graiſſe puante. Leur parure ordinaire conſiſte dans des braſſelets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or qu'ils portent aux *doigts*, & de petites boules de bois & d'os. Leurs armes ſont de longues *javelines*, armées d'un large fer, mais fort mauvais. Ils paroiſſoient de la dernière barbarie, & les Hollandois les ſoupçonnèrent même d'être Antropophages, parce qu'en voyant tuer un bœuf, ils en demandoient les entrailles & les mangeoient crues, ſans autre ſoin que de ſecouer la plus groſſe ordure. Leur manière de parler eſt embarraſſée, & ſemblable au glouſſement des coqs-d'inde; à-peu-près, dit l'Auteur, comme celle des Allemands qui habitent vers les montagnes de Suiſſe & vers les Alpes-Juliennes, à qui les eaux froides de fource ou de nége, qu'ils boivent continuellement, cauſent des tumeurs difformes ſous le menton. On ne pût connoître s'ils avoient d'autres alimens que leurs beſtiaux, leur venaiſon & leurs herbes. Ils appréhendoient beaucoup de ſe mouiller lorſque la Mer montoit, & cette crainte de l'eau fit juger aux Hollandois, qu'ils ne péchoient point & qu'ils n'avoient pas de goût pour le poiſſon. Cependant comme on ne pût ſe procurer la vûe de leurs Habitations, ni celle d'aucune de leurs femmes, l'Auteur n'ôſe rien aſſûrer du fond de leurs uſages. On leur voyoit ſouvent allumer du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils paſſoient la nuit autour de ce feu. HOUTMAN. 1595.

Le 11 d'Août, on prit la réſolution de remettre à la voile; non qu'on fût ſatisfait *des rafraîchiſſemens*, & qu'à la vûe de quantité de beſtiaux qui paiſſoient ſur les hauteurs, on n'eût deſiré de s'en procurer davantage; mais la fraîcheur de l'eau commençoit à cauſer des fluxions aux jambes, *ſans compter* les accidens qu'on avoit à craindre de la force des briſans. Les malades étoient en ſi grand nombre, qu'on n'eût pas peu de peine à lever les ancres. Cependant on ne trouva que de nouveaux tourmens ſur mer, par les tempêtes dont on fût battu juſqu'au 2 de Septembre; & les ravages du ſcorbut ne faiſant qu'augmenter de jour en jour, il fallût ſe déterminer à relâcher dans l'Iſle de Madagaſcar, qu'on découvrit le lendemain à la pointe du jour. La partie qui ſe préſenta eſt une terre baſſe & unie, excepté vers la pointe orientale, qui ſe nomme le Cap de *San-Roman*, où le Pays eſt montueux. Le Cap même s'élève beaucoup & forme une double montagne. On fût obligé, par la force des vents & des courans, de gouverner ſûr cette pointe. L'*Amſterdam* mit ſa Chaloupe en mer, avec ſix Matelots, qui s'avancèrent vers le Cap de Sainte Marie. Quelques hommes, qu'*ils* apperçûrent ſur le rivage, s'enfuirent ſur les hauteurs à la vûe de la Chaloupe. Cependant les ſix Hollandois ayant découvert trois bateaux pêcheurs qui ſe nomment *Lakka*, ſe ſaiſirent de deux hommes, dont ils ne pûrent entendre le langage. Ils leur donnèrent quelques grains de verre pour du poiſſon, & leur rendirent la liberté. En abordant au rivage, ils découvrirent cinq autres hommes, que la crainte fit auſſi-tôt diſparoître. Ils prirent le parti de revenir à bord avec leur poiſſon & quantité d'huîtres qu'ils avoient trouvées ſur le ſable.

Les Hollandois ſont obligés de quitter la Baye de San-Bras.

Le ſcorbut les preſſe de relâcher à Madagaſcar.

Le lendemain, une autre Chaloupe découvrit ſous des rochers, quelques

HOUTMAN. 1595.

bateaux pêcheurs, dans l'un desquels il y avoit trois hommes, qu'elle amena malgré eux à bord. Après les avoir rassûrés par quelques présens, dont ils ne parûrent estimer que des bonnets rouges & quelques merceries, on acheta d'eux environ soixante brémes. Lorsqu'on les eût laissés libres, ils retournèrent au rivage avec une promptitude surprenante, en témoignant par leurs cris & leurs gestes, la joye qu'ils avoient de s'être échapés. Un d'entr'eux s'étoit jetté de frayeur dans les flots, lorsqu'il avoit vû paroître la Chaloupe. Ils avoient si peu d'expérience & de jugement, qu'on avoit eû peine à leur faire comprendre, comment il falloit placer le pied pour monter à bord du Vaisseau. Leur taille étoit d'ailleurs très-bien proportionnée, & plus haute que celle des Habitans de San-Bras. Ils n'avoient autour du corps qu'une bandelette [qu'ils retiroient pour faire voir qu'ils étoient circoncis, & prouver par-là qu'ils étoient Mahométans, croyant peut-être que les Hollandois l'étoient aussi (*e*).] Leurs cheveux étoient noirs & divisés en trois tresses. Ils portoient aux oreilles de petits ossemens de l'épaisseur d'un pouce. D'autres Insulaires, qui s'étoient avancés sur le rivage & qui les virent enmener par la Chaloupe, allumèrent des feux & poussèrent des cris, pour répandre apparemment l'allarme sur la Côte.

Embarras qu'ils ont à se lier avec les Insulaires.

Isle nommée le Cimetiére des Hollandois.

A trois milles du rivage, la Flotte laissa au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, une Isle qui fût nommée dans la suite, *le Cimetière des Hollandois*, parce qu'ayant perdu quantité de leurs gens, ils choisirent ce lieu pour leur sépulture.

Ils cherchent des Habitans.

EN vain fit-on descendre le lendemain d'autres Matelots, pour chercher des fruits qui pûssent apporter quelque soulagement aux malades. Ils ne trouvèrent qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle se joignoit à la Mer. Ils découvrirent quelques vestiges d'hommes & d'enfans, mais sans aucune apparence de maisons. Les recherches fûrent continuées le lendemain avec aussi peu de succès. Le 17, en retournant derrière les rochers où l'on avoit mouillé d'abord, on vit une grande fumée qui sortoit d'un bois. Quelques Matelots s'étant approchés de ce lieu, n'y rencontrèrent qu'une vieille femme & une jeune fille, qui brûloient des bruyères & qui les renvoyèrent par leurs signes, à deux hommes qu'elles leur montrèrent plus loin. Ces deux hommes entendant qu'on les appelloit, s'arrêtèrent quelques momens; mais enfin ils jettèrent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Continuation de leurs recherches.

POUR entrer dans l'embarras des Hollandois & prendre quelqu'intérêt à ce récit, il faut considérer non-seulement, qu'ils faisoient pour la première fois une route qui étoit déjà familière aux Portugais, mais que cette partie de Madagascar n'étoit guères mieux connue des plus anciens Voyageurs. Les Matelots ayant bien-tôt perdu de vûe les deux femmes & les deux hommes, entreprirent de les suivre à la trace. Ils arrivèrent au bord d'une Rivière, d'où ils virent sur la rive opposée, un homme qui pêchoit & trois enfans. Le pêcheur, surpris de les voir paroître, envoya un des enfans pour appeller du secours. L'enfant revint aussi-tôt avec un vieillard, qui ne fit pas difficulté de passer la Rivière. Les Hollandois, charmés de cette franchise, voulûrent traverser l'eau dans son canot; mais n'étant

(*e*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

tant pas accoûtumés à cette ſorte de bateaux, ils tombérent dans l'eau & ne ſe ſauvérent qu'à la nâge. Leur diſgrace fit rire les deux Inſulaires & leurs enfans, qui n'en parûrent pas moins diſpoſés à les ſecourir. L'approche de la nuit, força les Hollandois de retourner à leur Chaloupe, après leur avoir fait un petit préſent. Mais ce récit fit prendre à leurs Compagnons, une meilleure idée du caractère des Inſulaires. Le jour ſuivant, on renvoya cinq hommes ſeulement, pour ne pas cauſer d'effroi par le nombre. Trois d'entr'eux pénétrérent d'un côté dans le Pays, tandis que les deux autres prirent une autre route. Les derniers ne rencontrérent qu'un homme & une femme; & n'ayant pas ordre de paſſer la nuit à terre, ils retournérent à la Chaloupe. Mais les trois autres traverſérent un bois, à l'aide d'une bouſſole qu'ils avoient apportée dans la crainte de s'égarer, & tournérent autour d'une eſpèce de golfe falé. Vers le ſoir, ils rencontrérent un jeune Négre, qui les conduiſit à un vieillard. Ils le prirent pour ſon père, ſur-tout lorſqu'après avoir careſſé cet enfant, avec un mélange de crainte & de joye, il leur préſenta des écreviſſes & de l'eau. Dans le deſſein où ils étoient d'aller plus loin pour chercher des rafraîchiſſemens, ils lui donnérent deux bonnets, qui le diſpoſérent à leur ſervir de guide. Il étoit nuit; mais la Lune ſuppléoit à l'abſence du Soleil. Lorſqu'ils eûrent marché quelque-tems à ſa lumière, le vieux Négre ſe ſépara d'eux; & reparoiſſant bien-tôt avec quelques inſtrumens, il fit du feu & les preſſa de s'aſſeoir pour ſe repoſer. Comme ils n'oſoient s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils ſe remirent promptement en chemin. Le jeune homme diſparut à ſon tour, & revint preſqu'auſſi-tôt, accompagné de ſix Sauvages, qui approchoient ſouvent la tête l'un de l'autre & ſembloient tenir conſeil. Cet air de myſtère inſpira de la défiance aux trois Hollandois. Ils préſentérent de la verroterie à ces Barbares, dans l'eſpérance de ſe les concilier. Mais, au même inſtant, deux d'entr'eux fûrent ſaiſis par quatre Négres. Le troiſième, qui fût arrêté auſſi, s'étant dégagé par ſa vigueur, délivra les deux autres. Ils commencérent alors un combat à coups de pierres, dont les Hollandois ſe trouvérent enfin ſi fatigués, qu'ils ſe virent forcés de ſe rendre. Ils fûrent dépouillés nuds, & leurs armes leur fûrent ôtées, quoiqu'ils n'en euſſent fait aucun uſage. Cependant on leur laiſſa la liberté de retourner à bord, où ils n'arrivérent que le lendemain au ſoir, en fort mauvais état.

HOUTMAN. 1595.

Ils ſont ſurpris & mal-traités.

Le 20 de Septembre, on fit une nouvelle deſcente, ſans ſe rebuter d'une férocité dont on eſpéroit de triompher par la douceur. Le nombre des Matelots ne fût augmenté que du double. Ils découvrirent à droite, ſur les bords de l'eau interne, quelques petites hutes, habitées par des pêcheurs. Deux hommes & deux femmes, qui ſe préſentérent ſans effroi, leur montrérent une ſource d'eau vive. Un des hommes s'offrit même à les y conduire, avec deux écorces d'arbre pour y puiſer de l'eau. Mais ils la trouvérent ſomache. Enſuite il les mena dans une autre habitation, où ils ne trouvérent que deux femmes. De-là étant retournés à leur Chaloupe, ils s'approchérent d'une petite Barque, où ils firent l'échange de quelques grains de verre pour du poiſſon. L'impatience les ayant fait retourner à terre, ils montérent ſur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Négres. Ce ſpectacle attira ſi long-tems leur attention, qu'ils

Ils continuent vainement leurs recherches.

HOUTMAN. 1595.

fûrent apperçûs du Chef des Sauvages qui ſe nommoit *André*. Cependant ils eûrent le tems de retourner à leur Chaloupe, d'où ils remarquèrent qu'il leur faiſoit ſigne de s'avancer vers un endroit où l'eau avoit fort peu de profondeur. Cet avis leur parût ſuſpect. Ils jettèrent l'ancre au contraire dans un endroit profond, où deux canots vinrent à bord pendant la nuit & leur donnèrent des écreviſſes. Ils ne jugèrent pas mieux de cette viſite, & leurs obſervations pendant la nuit, furent égales à leur défiance. Le lendemain, les Sauvages vinrent à la Chaloupe avec onze petits bateaux, & prièrent l'équipage d'aller voir leurs Habitations qu'ils nommoient *Longenau*. Les Hollandois s'approchèrent de la Côte; mais après ce qui étoit arrivé à leurs Compagnons le jour précédent, ils refuſèrent de deſcendre au rivage, d'autant plus qu'ils y appercevoient quantité de gens qui ſe tenoient cachés derrière des arbres, & que malgré leurs invitations, le Chef n'oſoit venir à bord. Il s'y rendit néanmoins dans un grand canot, où il s'étoit fait apporter tout le poiſſon des Nègres, qu'on acheta de lui pour de la raſſade. Il étoit couvert, juſqu'aux genoux, d'une toile de coton rayée.

Trahiſon des Nègres.

Les Hollandois ne firent plus de difficulté de deſcendre. Ils mîrent des ſentinelles devant eux, pour ſe garantir de toute ſurpriſe. Enſuite ils ſe détachèrent au nombre de cinq, pour reconnoître le Pays. Leur marche fût tranquille juſqu'au coin d'un bois, où ils tombèrent dans une embuſcade de cinquante Nègres, qui les environnèrent en leur lançant des fléches, & qui les mîrent dans la néceſſité de ſe défendre. Ils tirèrent trois coups, dont l'un fit tomber mort un des Sauvages. Cet accident leur cauſa tant d'épouvante, que n'oſant attendre une ſeconde décharge, ils prirent la fuite avec de grands cris. Les Hollandois s'en crûrent délivrés. Ils viſitèrent divers endroits, où n'ayant trouvé qu'un Pays fort ſec & plein de bois, ils retournèrent à la Flotte avant la nuit (*f*).

Deux Bâtimens de la Flotte entrent dans la Baye de S. Auguſtin.

Le 22, on prit la réſolution de faire finir toutes ces incertitudes, en détachant la Pinaſſe avec une Chaloupe bien armée, pour ſe procurer des rafraîchiſſemens à toutes ſortes de prix. Le troiſiéme jour après leur départ, ces deux Bâtimens abordèrent à deux Iſles arides, où ils ne trouvèrent que des pêcheurs qui y étoient venus paſſer la nuit. Mais ils découvrirent, à l'Eſt-Nord-Eſt de ces Iſles, une Baye, qui ſe nomme *S. Auguſtin*, à trente degrés de latitude, où ils trouvèrent une belle Riviére, qui venoit ſe jetter dans la Mer par deux embouchures. Lorſqu'ils fûrent entrés dans cette Riviére, les Habitans des lieux voiſins vinrent librement à eux, & parûrent fort ſurpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la Pinaſſe naviguer ſans rames & ſans rameurs (*g*). On acheta d'eux des moutons d'une exceſſive groſſeur, pour leſquels on leur donna de petits miroirs,

(*f*) Pag. 214 & ſuiv., juſqu'à la pag. 280.

(*g*) Pag. 220, 221. On a conçû juſqu'à-préſent, que les Hollandois peuvent avoir trouvé beaucoup de barbarie ſur les Côtes de Madagaſcar: mais qu'en 1595, c'eſt-à-dire, environ cent ans depuis les premières Navigations des Portugais, les Habitans de la Baye de S. Auguſtin ne connûſſent pas des Vaiſſeaux & des voiles; c'eſt ce qui paroît ſans vraiſemblance (1).

(1) Cette Remarque ne veut rien dire. Ces mêmes Nègres pouvoient n'avoir pas vû de Vaiſſeaux auparavant, ou leur curioſité a pû le faire préſumer aux Hollandois. R. de l'A.

Digitized by Google

miroirs, des grains de verre & d'autres mercerie. Un Matelot leur ayant montré une cuillière d'étain, quelques-uns en offrirent le plus beau de leurs bœufs; & ce bœuf s'étant échapé, chacun s'empressa d'en préfenter un autre pour la même cuillière. Il s'éleva là-dessus parmi eux, une querelle si vive, qu'ils en seroient venus aux mains, si l'on n'eût accordé la cuillière au premier, qui laissa pour gage sa zagaie & un homme, jusqu'à-ce qu'il eût ramené le bœuf. HOUTMAN, 1595.

Le Pays étoit fort beau. On découvroit des vallées couvertes de verdure, & une multitude d'oiseaux de diverses espèces, dont le chant formoit une admirable mélodie. On voyoit quantité de singes sur les palmiers sauvages qui produisent le tamarin, fruit rafraîchissant & par conséquent propre au scorbut. Les équipages étoient si tourmentés de cette maladie, qu'à-peine s'y trouvoit-il assez de bras sains pour la manœuvre. La vûe de ce fruit causa tant de joye aux gens de la Pinasse, que dans l'impatience de porter une si douce nouvelle à leurs Compagnons, ils se hâtérent de lever l'ancre pour rejoindre la Flotte. Ils y furent reçûs comme des Messagers du Ciel. On y avoit déjà perdu soixante-dix hommes, & le nombre des malades étoit si grand, qu'il n'y restoit que vingt hommes en état de servir. Pour faire juger de l'extrémité où l'on étoit réduit, l'Auteur ajoûte que deux Matelots, l'un de la *Hollande*, l'autre de l'*Amsterdam*, ayant été condamnés au dernier supplice pour quelque mutinerie, obtinrent grace à condition qu'ils seroient mis à terre, & que dans l'espace de cinq jours, ils reviendroient avec des limons & d'autres rafraîchissemens; sans quoi leur sentence devoit subsister, s'ils n'aimoient mieux passer une vie miserable entre les Sauvages. Ils étoient partis à l'arrivée de la Pinasse, & l'on n'a jamais sçû quel fût leur sort. Ravages du scorbut.

Le 30, Jean *Dignumfz*, Capitaine de la *Hollande*, mourut tristement du mal commun. Il fût enterré, comme tous les autres, dans la petite Isle qui a porté depuis le nom de *Cimetière des Hollandois*. On ouvrit une Lettre fermée, qui étoit signée de neuf Directeurs, & qui nommoit, pour lui succéder, Pierre *Dircfz Keiser*. Mort du Capitaine Dignumfz.

Les plus foibles retrouvérent des forces pour aller joüir des biens qui leur étoient annoncés. La Pinasse leur servit de guide jusqu'à la Baye. Ils y mouillérent sur trente brasses d'un fond d'argile. Les Insulaires leur apportérent à bord plusieurs moutons, & les invitérent à descendre. Ceux que l'impatience fit débarquer, obtinrent le choix des meilleurs bestiaux au plus vil prix. On leur donnoit, pour une cuillière d'étain, un bœuf ou trois ou quatre moutons. Les Négres étoient si passionnés pour les ustenciles de ce métal, qu'un Matelot, nommé *Van der Does*, obtint une jeune fille de dix ans pour une seule cuillière (*b*); mais touché de ses larmes, il lui rendit la liberté par un simple mouvement de compassion. Le poisson sec, le lait & d'autres rafraîchissemens, furent apportés avec tant d'abondance, qu'après avoir choisi un lieu commode pour les malades, on prit le parti de les transporter au rivage. La Flotte va mouiller dans la Baye.

Mais ils n'y trouvérent pas tout le repos qu'ils avoient espéré. Le 13 d'Octo- Les Négres attaquent les malades.

(*b*) Pag. 223.

HOUTMAN. 1595. d'Octobre, quelques Sauvages s'étant approchés d'eux, ſous prétexte de leur propoſer quelque choſe à vendre, obſervèrent leur foibleſſe & ſe retirèrent auſſi-tôt pour s'aſſembler en plus grand nombre. Enſuite, reparoiſſant au nombre de cent, dans vingt-cinq canots, ils pillèrent ſans réſiſtance, des gens que leur foibleſſe mettoit hors d'état de ſe défendre, & les maltraitèrent à coups de pierres. De-là ils s'avancèrent vers une autre troupe de malades, qui étoient à la portée du mouſquet des premiers, mais qui étant un peu moins abbattûs, ſe mirent en défenſe, & tuèrent à coups de fuſil, deux ou trois Sauvages. Le reſte des équipages qui étoient à bord, n'eût pas plûtôt entendu le bruit des armes à feu, qu'il ſe hâta de deſcendre au rivage. Mais les Sauvages prirent la fuite à leur vûe & ſe retirèrent dans les montagnes. Cette avanture obligea les Hollandois de faire autour de leurs malades, des retranchemens qu'ils environnèrent d'arbres, & dans leſquels ils mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes ſains de chaque Vaiſſeau. Malgré cette infidélité, les Sauvages retournèrent à bord peu de jours après, pour y faire l'échange de leurs moutons. On voyoit encore à quelques-uns, les traces ſanglantes du plomb qui les avoit bleſſés. Pluſieurs portoient au col diverſes bagatelles qu'ils avoient pillées, dans l'idée apparemment, qu'on ne devoit pas s'en appercevoir, & ſe conduiſirent d'ailleurs, comme s'ils euſſent été ſûrs de n'être pas reconnus.

Occaſion d'une nouvelle querelle.

LE 26, quelques-uns des Hollandois qui étoient à la garde des retranchemens, ſortirent pour aller à la chaſſe. Ils en faiſoient leur exercice ordinaire, tirant ou prenant au lacet des ſinges, des perroquets, des poules de Barbarie & diverſes ſortes d'oiſeaux. Dans leur marche ayant rencontré un Tiſſerand Négre qui faiſoit une étoffe de coton ſur le métier, ils l'enmenèrent priſonnier dans leur retranchement. Bien-tôt on vit paroître ſept canots, qui ſous prétexte d'apporter du poiſſon à vendre, s'approchèrent du premier quartier des malades. Les Hollandois, ſans examiner l'intention des Sauvages, leur voyant au col diverſes choſes qu'ils avoient volées, voulûrent les reprendre. Il s'éleva là-deſſus une querelle ſi vive, que deux Négres y perdirent la vie. Pluſieurs fûrent bleſſés, & deux de leurs hommes demeurèrent priſonniers avec deux femmes & quatre enfans. On relâcha les femmes & les deux plus petits des quatre enfans; mais les deux hommes & les deux jeunes garçons fûrent envoyés à bord.

Humanité des Négres entr'eux.

Le 30, en remontant la Rivière pour chercher à faire des échanges, on mena un des priſonniers. Ses Compagnons l'ayant reconnu dans la Chaloupe, s'approchèrent du rivage; & lorſqu'on fût deſcendu, ils vinrent lui baiſer les mains, ſans aucun égard au péril qu'ils couroient auſſi d'être arrêtés. Enſuite ils amenèrent un bœuf & deux brebis pour ſa rançon. Mais on paya les beſtiaux, on lui accorda la liberté ſans rançon, & l'on fit des ſignes d'amitié aux Sauvages en les quittant pour retourner à bord.

LA nuit ſuivante, le ſecond priſonnier, qui n'avoit que des menottes, & les deux garçons, qui étoient ſans chaînes, ſortirent adroitement par un des ſabords & ſe jettèrent à la nâge vers la terre. Le plus vieux, embarraſſé par ſes menottes, ſe noya bien-tôt. Les deux jeunes s'étant apperçûs de

Digitized by Google

de ſon malheur, nâgèrent vers le canot de la Pinaſſe & ſe mîrent dedans pour ſe ſauver. *Mais le* courant de la Rivière les emporta juſqu'à la Mer, où ils fûrent repris le lendemain. Les Hollandois en menèrent un à terre, dans la vûe de l'échanger pour quelques beſtiaux. Ils ne pûrent pénétrer pourquoi les Sauvages ne voulûrent pas donner même une brebis pour ſa rançon. On prit le parti de le ramener à bord avec ſon Compagnon, & de les faire ſervir ſur la Flotte. Ils fûrent conduits juſqu'en Hollande, l'un ſous le nom de *Laurent*, & l'autre ſous celui de *Madagaſcar*. HOUTMAN. 1595.

LA dernière querelle ayant fait perdre aux Sauvages la confiance qu'on avoit tâché de leur inſpirer, il devint impoſſible de trafiquer avec eux, & par conſéquent de ſe procurer des beſtiaux. Ils prenoient la fuite à la vûe des Hollandois, & rien n'étoit capable de les rappeller. On réſolut d'employer d'autres moyens pour obtenir les choſes néceſſaires. Le 28 de Novembre, ſeize hommes reçûrent ordre de s'avancer dans le Pays, juſqu'à certains puits où les beſtiaux alloient boire. Ils vîrent quelques Négres, qui y venoient prendre de l'eau dans leurs calebaſſes. Leur deſſein étoit de les ſuivre juſqu'à leurs Habitations. En effet, ils s'en approchèrent heureuſement. Mais en y entrant, ils ſe vîrent tout-d'un-coup environnés de plus de trois cens Sauvages, qui les menaçoient de lancer leurs fléches, quoiqu'on s'efforçât de les appaiſer par la vûe de diverſes marchandiſes. Leurs menaces devinrent ſi effrayantes, que les Hollandois prirent le parti de lâcher un coup de mouſquet. Ce bruit fit diſparoître auſſi-tôt toute la troupe. Cependant on en arrêta quelques-uns, qui donnérent deux bœufs & trois moutons pour des cuillières d'étain. Mais ils ſupplièrent les Hollandois de ſe retirer, parce que tous les autres Habitans, hommes, femmes & enfans, avoient pris la fuite avec les beſtiaux. Les Hollandois perdent leur confiance. Ils pénétrent juſqu'aux Habitations.

VERS midi, quelques Négres ſe rapprochèrent du retranchement, & firent entendre par des ſignes & des cris, qu'ils avoient apporté du lait. C'étoit un artifice, pour attirer quelque Hollandois à l'écart. Nicolas *Janſſen*, Pilote du *Maurice*, étant allé vers eux avec deux Volontaires, ils les attaquèrent tous trois & percèrent la gorge du Pilote d'un coup de fléche, qui le fit tomber mort. Ils bleſſèrent auſſi les deux Volontaires. Lorſqu'ils ſe fûrent retirés, on vît paroître quantité de leurs gens, qui ſortirent du bois en danſant, pour témoigner la joye qu'ils avoient de s'être vangés. Les Hollandois enterrèrent leur Mort avec les cérémonies militaires, & s'animèrent à la vangeance. Dès le lendemain, ils ſe rendirent au nombre de quarante-huit dans l'Habitation des Négres. Mais l'ayant trouvée déſerte, ils revinrent ſur leurs pas, ſans avoir exécuté leur projet. Le jour ſuivant, on vît deux Sauvages dans un canot, qui s'approchoient du retranchement. L'un étant deſcendu à terre, pour aller prendre quelques paquets de coton, on pourſuivit l'autre à force de rames. Il fût pris dans l'eau, où il ſe jetta lorſqu'il vît la Chaloupe ſur ſon canot. Les deux Volontaires l'ayant reconnu pour avoir aſſiſté au meurtre du Pilote, il fût attaché à un pieu dans le lieu où ce crime avoit été commis, & paſſé par les armes. Sa mort acheva de rompre tout commerce avec les Habitans. On réſolut de faire retourner les malades à bord, & de mettre le feu au retranchement. Les Négres Les Négres leur tuent un Pilote. Comment ils vangent ſa mort.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1595. Négres ne laiſſèrent pas d'y venir chercher au milieu des flammes, ce qu'on pouvoit y avoir laiſſé.

CEPENDANT on entreprit de remonter la Rivière, & de faire une dernière tentative pour découvrir des Inſulaires plus humains. Les Matelots qui fûrent envoyés dans la Chaloupe revinrent le lendemain, parce que la rapidité du courant ne leur avoit pas permis de faire plus de trois lieues. D'ailleurs ils n'avoient trouvé qu'un Pays déſert, qu'il paroiſſoit impoſſible de traverſer; & tout fuyoit devant eux, comme ſi la terreur eût précédé leurs pas. Les bêtes mêmes, ſembloient participer à cet effroi. Ils n'en pûrent tuer qu'une d'un coup de fuſil. Une autre, qui avoit fui vers la Mer, y fut priſe & portée à bord. La chaleur étant extrême, on ne tira point d'autre fruit de cette courſe, que d'excellente eau fraîche, dont les Matelots firent une abondante proviſion.

Figure & caractère de ces Négres maritimes.

LES Habitans de cette Rivière & des lieux voiſins ſont fort noirs, & d'une vigueur extraordinaire. Les hommes ont pour unique vêtement, une toile de coton qui leur couvre le devant du corps. Les femmes en ont une ſur le ſein, qui leur deſcend juſqu'au-deſſous des genoux, mais ſans aucune ſorte de manches. Leur parure conſiſte en braſſelets de cuivre ou d'étain. Elles portent aux oreilles de petits pendans de bois, qu'elles ſe paſſent dans des trous d'un pouce de diamètre. Ces miſérables Inſulaires ne ſément ni ne moiſſonnent. Les plus riches ſe nourriſſent de leurs beſtiaux. Les pauvres vivent de poiſſon. Ils n'ont pour maiſons que de petites huttes, mal conſtruites & dépourvues de toutes les commodités les plus néceſſaires à la vie. Leurs armes ſont de petites lances ou des zagaies, dont ils ont toûjours la main pleine, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe. Ils appréhendent tant les armes à feu, que la vûe d'un fuſil les fait fuir. Avec un peu plus d'induſtrie, ils trouveroient dans leurs bois & dans leurs terres, de-

Productions de leur Pays.

quoi ſe rendre la vie plus douce. On y voit quantité de tourterelles, des perdrix, des hérons, & une variété admirable d'autres oiſeaux. Les ſinges y ſont d'un autre poil & d'une autre figure que ceux qui viennent du Bréſil. Les perroquets ſont griſâtres. A l'egard des fruits, on y trouve des pompons, des calebaſſes, & deux à trois ſortes de petites féves, que la terre produit naturellement. L'herbe dont on fait l'anil (*i*), y croît auſſi ſans culture. Les Sauvages s'en ſervent pour teindre leur fil de coton; mais ils ne la cueillent & ne la broyent qu'à meſure qu'ils en ont beſoin. Ses feuilles reſſemblent à celles du romarin, mais la plante n'eſt pas plus haute que le thym. Les Habitans la nomment *Enger*. Ils ont diverſes ſortes de bois, dont ils ſe ſervent pour teindre en noir, en jaune & en brun. Sans connoître leurs mines, les Hollandois fûrent ſurpris de leur voir quantité de fer & du cuivre rouge. Ils eſtiment tant l'étain, qu'un Officier de la Flotte leur ayant préſenté une cuillière d'argent, ils en firent l'eſſai avec leurs dents, & la rejettèrent parce qu'ils la trouvoient plus dure que l'étain. Le coton croît abondamment ſur de petits arbres dont leurs champs ſont remplis, & leurs femmes s'occupent à le filer. Leur Commerce ſe réduit

Leur Commerce.

(*i*) C'eſt l'Indigo, que les Portugais nomment *Anil*, & les Indiens *Nil*.

Digitized by Google

duit au poiſſon ſec, au ſel & aux dattes, qu'ils portent plus loin, dans l'intérieur du Pays, & juſqu'à une grande Habitation qu'ils nomment *Rango*. S'ils tuent quelque groſſe bête, ſoit à la chaſſe ou dans leur troupeau, chacun vient en demander une piéce, avec promeſſe d'en rendre autant. Leurs bœufs & leurs moutons ſont d'une groſſeur ſurprenante. La queue d'un mouton a vingt-trois pouces d'épaiſſeur, & ne peſe pas moins d'onze livres de Hollande. Elle ſuffit pour raſſaſier huit ou neuf hommes.

HOUTMAN. 1595. Leur Commerce.

Les Négres ne s'apperçûrent pas que ces Négres maritimes eûſſent plus d'une femme. Ils n'avoient pû remarquer s'ils avoient quelque lumière de Religion ; mais dans la ſuite ils apprirent, des jeunes garçons qu'ils enmenèrent, qu'ils profeſſent celle de Mahomet, & qu'ils reçoivent la circonciſion. Leur Foi ſe borne à reconnoître un Créateur de tout ce qui exiſte ; mais ils ne lui adreſſent ni ſacrifices, ni prières ; & loin de conſacrer un jour particulier à ſon culte, tous les jours ſont ſi égaux pour eux, qu'ils n'ont aucun nom pour les diſtinguer. Ils ne mettent pas plus de différence entre les années & les ſemaines. Leurs nombres ne montent que juſqu'à dix, dont le compte ſe fait toûjours par leurs doigts. (*k*).

Leurs mœurs & leur Religion.

Enfin les Hollandois renonçant à l'eſpoir de ſe procurer des rafraîchiſſemens dans cette Baye, & ne jugeant pas mieux des autres parties de l'Iſle, levèrent l'ancre le 14 de Décembre pour continuer leur navigation. Mais ils connoiſſoient encore moins d'autres difficultés qui les attendoient. Diverſes tempêtes, dont ils fûrent battus juſqu'au 4 de Janvier 1596, la violence des courans, les vents forcés du Sud-Eſt, l'augmentation des maladies, en un mot l'impoſſibilité de tenir plus long-tems la Mer, leur fit prendre la *réſolution* de retourner vers Madagaſcar, dans l'eſpérance de relâcher à l'Iſle de Sainte Marie, ſituée par les dix-huit degrés trente minutes de *latitude*. Le 10, ils eûrent la vûe de cette Iſle. Le jour ſuivant, ils envoyérent quelques Matelots dans un canot de chaque Vaiſſeau, pour viſiter le Pays, & chercher des rafraîchiſſemens dont leur vie commençoit à dépendre.

Les Hollandois vont relâcher à l'Iſle de Sainte Marie.

1596.

Pendant qu'ils attendoient leur retour, avec une impatience égale à leurs beſoins, ils virent paroître un canot ou ïol de l'Iſle, qui s'avança librement vers la Flotte. Sa grandeur paroiſſoit capable de contenir trente ou quarante hommes. Il étoit entouré de bancs pour s'aſſeoir, mais ſans couverte ; & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois. Il ne portoit que cinq Négres, qui avoient du riz extrémement beau, des cannes de ſucre, des limons & une poule. Les Hollandois leur donnèrent, en échange, des mouchoirs & des grains de verre, en rendant graces au Ciel du ſecours qu'il leur envoyoit. D'un autre côté, les Matelots étant arrivés au rivage, y trouvèrent quantité d'Habitans, qui leur apportèrent des limons & d'autres fruits. Ils prirent quelques Négres pour continuer leur route avec eux juſqu'à un Canal qui eſt entre la grande Iſle & la petite, où ils

Ils trouvent enfin des rafraîchiſſemens.

(*k*) Ces nombres s'expriment dans leur langue par *Iſſa*, *Rove*, *Telo*, *Effat*, *Lime*, *Ening*, *Fruto*, *Ouli*, *Sidai*, *Soulo*. Voyez ci-deſſous la Deſcription de Madagaſcar (*x*).

(*x*) On ne la trouvera que dans le Volume ſuivant, à cauſe des Additions de celui-ci. R. d. E.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

ils apperçûrent un mât de hune & un mât d'artimon fort endommagés par le feu; ce qui leur fit conclure, qu'il étoit péri dans ce lieu quelque caraque. Ils étoient alors trop éloignés des Vaiſſeaux pour s'abandonner à la curioſité: mais ayant envoyé cinq hommes à terre avec les Sauvages, ils apprirent qu'on y trouvoit de l'eau douce, des fruits & des bœufs dans quelques prairies où l'herbe étoit fort belle. Après avoir porté ces heureuſes nouvelles à la Flotte, & quelques eſſais des biens qu'ils annonçoient, ils retournèrent le lendemain à terre. L'expérience du jour précédent leur ayant inſpiré plus de hardieſſe, ils pénétrèrent juſqu'à un Village d'environ vingt maiſons, & de-là dans un autre, qui n'étoit pas éloigné du premier. La curioſité de les voir, aſſembla auſſi-tôt un grand nombre d'Habitans, entre leſquels étoit leur *Chéque*, ou Souverain, qui s'aſſit ſous un arbre dont les branches entrelaſſées formoient ſur ſa tête une eſpèce de dais. Les femmes marchoient avec beaucoup de gravité, portant ſur la tête diverſes ſortes de fruits, des poules & d'autres proviſions. Ils acceptèrent volontiers la verroterie qui leur fût propoſée en échange. Leur Souverain parût faire une grande harangue aux Hollandois, ſur leur arrivée dans ſon Iſle. Ils remarquèrent qu'en parlant, il levoit ſouvent les yeux vers le Ciel. Les Officiers de la Flotte, informés d'un accueil ſi favorable, lui envoyèrent, le 14, par ſix ou ſept hommes, un préſent de grains bleus, qu'il ſe laiſſa tranquillement attacher autour du col. Mais n'étant pas moins ſtupide que ſes Sujets, il ne fit connoître par aucun mouvement, qu'il eût deſſein de répondre à cette civilité. Cependant un grand canot qu'ils nomment *Lakka*, de la forme des gondoles de Veniſe, porta des chévres, des moutons, des poules & du riz à la Flotte. Il étoit monté de vingt-cinq Négres, de qui l'on acheta la plus grande partie de ces proviſions.

Souverain Négre.

Sa ſtupidité.

Commerce avec les Inſulaires.

PENDANT ce tems-là, le *Maurice* & la Pinaſſe entrérent dans un golfe environné de petites montagnes, dans lequel ils trouvérent deux petites Iſles, l'une ſemée de riz, & l'autre couverte de bois. S'étant approchés de la Côte, ils virent pluſieurs maiſons ſur le rivage, entre des arbres, mais ſans aucune apparence d'hommes. Plus loin, ils découvrirent une Riviére, un canot & pluſieurs Négres, dont une partie étoit ſur la rive. Quelques Matelots qu'on mit à terre, les exhortérent par leurs ſignes & leurs cris, à ſe rendre à bord du Vaiſſeau. Leur immobilité fit juger aux Hollandois, qu'ils permettroient plûtôt qu'on allât vers eux. En effet, ils les attendirent ſans aucune marque de crainte; & s'étant bien-tôt aſſemblés au nombre de vingt-deux, ils les invitérent à deſcendre au rivage. [*Mais comme* il étoit deja tard, on remit au lendemain, faiſant néanmoins voir dès-lors quelque raſſade qu'on ne vendit pas, parce que les Sauvages n'avoient rien apporté (*l*).]

Leurs obſervations ſur l'Iſle de Ste. Marie.

LES hommes avoient pour armes quatre longues javelines, armées de pointes d'argent, & pour habillement un tiſſu d'herbe, ou une ſorte de natte de diverſes couleurs. Les femmes étoient vêtues d'une robbe de toile rayée, qui leur deſcendoit juſqu'au gras de la jambe, & portoient un corps de juppe. Les deux ſexes ont la tête & les pieds nuds. Dans le peu de Commerce

(l) Add. d. E.

merce que les Hollandois eûrent avec ces Sauvages, ils eûrent le tems de remarquer, qu'ils sont extrémement jaloux de leurs femmes, [jusques-là que quelques Matelots étant venus proche d'un de leurs Villages, & ayant trouvé des femmes qui les reçûrent bien & les menérent chez un des Habitans, les hommes challérent les femmes du Village, & ne leur permirent point d'y revenir, tant qu'il y eût des étrangers à terre (*m*).] Leurs maisons sont de bois & fort basses, couvertes de feuilles de bananiers & de paille de riz. L'Isle a de longueur environ vingt-cinq lieues du Nord au Sud. Les grands arbres verds dont elle est remplie, en rendent le paysage fort agréable. La terre est fort haute; mais en suivant les Côtes, on s'apperçût qu'elle est séparée par un Canal, qui en fait deux Isles. Sa plus grande largeur est du côté du Nord-Est. Elle produit abondamment du riz, & diverses sortes de grains, de fruits & de légumes, propres à la nourriture de l'homme. Les Habitans sont *Caffres*, c'est-à-dire, Payens, quoique circoncis. On ne fit pas un assez long séjour parmi eux, pour acquérir la connoissance de leurs usages. HOUTMAN 1596.

Le lendemain, lorsqu'on se disposoit à descendre pour les satisfaire, on vit venir à bord du *Maurice*, un canot monté de vingt-cinq hommes, qui apportoient du riz, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites féves, pour lesquels ils reçûrent en échange de petits miroirs, des grains de verre & d'autres bagatelles. Six autres canots se présentérent ensuite, couverts de nouveaux rafraîchissemens (*n*). L'après-midi, on vit venir du haut Pays de Madagascar, un grand *Lanciare*, en forme de galére, dans lequel étoit le Roi de cette partie de l'Isle, auquel ses gens donnoient le nom de *Pbulo*. Il y avoit huit rameurs de chaque côté, & vingt-cinq Négres autour du Prince, que les Hollandois prirent pour sa principale Noblesse. Le Lanciare aborda avec un grand silence, & le Roi, suivi d'un *seul homme*, entra dans la Pinasse, où il s'assit sur un tapis. Il fit d'abord une longue harangue, qui fût accompagnée d'un présent de riz & de fruits. On lui fit visiter la Pinasse. On lui en fit faire le tour dans un petit canot. Il marqua beaucoup d'admiration pour ce Bâtiment. De petits miroirs, quelques verres, de petites roses, des boucles d'oreille & des grains dont on lui fit présent, achevérent de le combler de joye. Il partit dans ces sentimens. Son pagne étoit d'une belle toile de coton rayée, qui descendoit jusqu'à terre. Il portoit sur la tête une sorte de mitre, assez semblable à celle des Evêques, avec une corne de chaque côté & des houpes aux deux bouts. Son âge étoit de cinquante ou soixante ans. Ses gens paroissoient lui porter tant de respect, qu'ils n'osoient parler en sa présence. Visite qu'il reçoivent d'un Roi.

Le 18 fût choisi pour rendre les derniers devoirs au Contre-maître du *Maurice*, qui étoit mort du scorbut. On l'enterra dans l'Isle de Sainte Marie, à la vûe des Habitans. Ils marquérent par des signes, que l'ame étoit montée au Ciel; ce qui fit juger qu'ils avoient des idées de Religion plus nettes que les Négres de la première Baye. Ils souhaitoient qu'on coupât aux Mort d'un Contre-maître. Opinion des Négres sur son ame.

(*m*) Add. de l'A. *A.*

(*n*) Nous avons transposé ces six lignes qui, dans l'Edition de Paris, étoient hors de leur place au milieu de la période précédente. R. d. E.

HOUTMAN. 1596. aux genoux les jambes du mort; mais leurs inſtances méritant peu d'attention, il fût enterré tout entier.

Guerre entr'eux & ceux de Madagaſcar.

EN cherchant de l'eau douce dans la Baye de Sainte Marie, les Hollandois s'approchèrent de quelques hutes, où ils n'avoient d'abord apperçû perſonne. Mais ils en virent ſortir à l'inſtant, un homme armé d'une longue javeline & d'un grand bouclier de bois, qui crioit de toute ſa force. Quantité d'autres Négres, attirés par ſes cris, s'aſſemblèrent auſſi-tôt avec les mêmes armes & formèrent un Corps de troupes. On comprit par leurs ſignes, qu'ils étoient en guerre avec ceux de Madagaſcar, & qu'ils avoient bâti ces hutes pour leur ſervir de corps-de-garde. On voyoit ſur la montagne un grand Village, environné de paliſſades & dans une ſituation inacceſſible, à l'exception d'un paſſage garni de trois paliſſades, mais ſi étroit que deux hommes n'y auroient pû paſſer de front. C'étoit le ſéjour du Chéque, qui vint à bord avec ſa femme & pluſieurs Officiers de ſa ſuite. Ils apportèrent des rafraîchiſſemens, que les Hollandois achetèrent par reconnoiſſance. C'eſt un uſage aſſez remarquable, parmi des Négres, que les femmes ſe frottent ici le viſage d'une gomme blanche, & que pour ornemens elles portent du gingembre, avec certaines feuilles ſéches qui ont l'odeur & le goût du giroſle.

Les Hollandois arrivent à la Baye d'Antongil.

LE 21, on leva l'ancre, dans le deſſein de faire voile vers la grande Baye de Madagaſcar. Vers la fin du jour on changea de bord, croyant courir derrière la pointe méridionale de l'Iſle; mais les Pilotes, toûjours incertains, reconnûrent que leurs Cartes les avoient trompés. Ils ne trouvèrent ni Golfe, ni Baye, quoiqu'il y en eût une de marquée; ni aucun abri contre les vents de Sud-Eſt, d'Eſt-Sud-Eſt & de Sud-Sud-Eſt, qui ſouflent ordinairement dans ces parages. Enfin, le 23, ils arrivèrent à cette grande Baye, que les Portugais ont nommée la Baye d'*Antongil*. Ils y mouillèrent à deux lieues du rivage, ſur un fort bon fond. Quantité de feux qu'ils virent à terre, pendant la nuit, ne les empêchèrent pas d'y deſcendre le matin. Les Habitans de deux Villages voiſins, reçûrent des choſes de peu de valeur en échange pour des poules, du riz, du miel, du gingembre verd, des féves & des oranges. Ils firent entendre qu'ils ameneroient le lendemain des beſtiaux. D'un autre côté, quelques Matelots de l'*Amſterdam* trouvèrent un autre Village qui n'étoit pas moins peuplé, & dont le Roi faiſoit porter derrière lui un bouclier à l'Indienne, bordé d'or.

LA Pinaſſe n'ayant rejoint les autres Vaiſſeaux que le 24, on apprit de ſes gens, qu'ils avoient découvert une Rivière d'eau douce, avec une bonne Rade qui s'étendoit bien loin derrière une Iſle d'environ deux lieues de tour, dont la terre étoit fort haute; & qu'au milieu de la Baye ils avoient rencontré trois ou quatre autres petites Iſles. Toute la Flotte leva l'ancre auſſi-tôt, pour aller mouiller dans cette Rade. Le lendemain, quelques hommes étant deſcendus à terre entrèrent dans un Village, où ils achetèrent librement un bœuf & du miel. Le 26, on vit deſcendre ſur la Rivière quinze grands canots, dont l'un ſe détacha pour aborder le *Maurice*.

Bonne foi des Négres.

Les Négres firent entendre, que ſi quelque Hollandois vouloit ſe rendre à terre

terre avec eux, ils laiſſeroient trois de leurs gens pour ôtages. Cette propoſition fût acceptée. On mit quelques préſens entre les mains de celui qui s'offrit pour les accompagner. Les ôtages, qu'on affecta de careſſer beaucoup, prirent tant de goût au vin, qu'on avoit peine à ſatisfaire leur avidité. HOUTMAN. 1596.

CEPENDANT on envoya quelques canots au rivage, où l'on trouva une aiguade fort commode & d'une excellente eau, qui tomboit du haut d'une petite montagne. Les Matelots pénétrèrent aſſez loin, pour s'aſſûrer que cette partie de l'Iſle étoit très-fertile en riz, en limons, en citrons & en bananes. Ils trouvèrent dans un champ de bananiers, deux mains d'homme, entre deux morceaux de bois. C'étoient celles d'un Négre, qui avoit dérobé des bananes, & dont le corps étoit à quelques pas du même lieu, ſans ſépulture. Vers le ſoir, l'homme qui étoit parti avec les canots revint à bord, & l'on renvoya les ôtages après leur avoir fait quelques préſens. Ce Matelot avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Négres. On lui avoit ſervi des poules, les unes bouillies, d'autres rôties avec du riz. Il apportoit un ſinge, dont le Roi ou le Prince du Canton lui avoit fait préſent. Alors les Hollandois, revenus de toutes leurs craintes, ne regrettèrent que d'avoir été ſi long-tems à découvrir une Côte où l'abondance & la civilité régnoient également.

DANS cette confiance, ils envoyèrent à terre trois canots; deux vers un Village qu'ils nommèrent *Spakenbourg*, du côté de l'Oueſt; & le troiſième vers un Village à l'Eſt, nommé *S. Angelo* ſur les Cartes, qui étoit environné d'une forte paliſſade. Les deux premiers firent un Commerce d'autant plus avantageux, que le Chef du Village & la plûpart de ſes gens étoient dans l'yvreſſe. Ce Souverain, tel eſt le titre que lui donne l'Auteur, fit préſenter aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un breuvage fait de miel & de riz, dont ils trouvèrent le goût fort agréable. Le Village étoit compoſé d'environ cent maiſons & fort bien peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps-de-garde, armés de longues javelines & de rondaches, chacun avec une petite marque blanche ſur l'eſtomac, pour ſe diſtinguer entr'eux. Il y avoit auſſi une hôtellerie, où les Matelots Hollandois s'enyvrèrent avec les Habitans. Lorſqu'ils étoient entrés dans le Village, le Prince, ſuivi d'une grande partie de ſon peuple, étoit venu au-devant d'eux. Ses gens chantoient dans leur marche & battoient d'une ſorte de tambour, ſur lequel ils frappent des deux côtés à la fois, par-deſſus avec une baguette, & par-deſſous avec le plat de la main. Mais après avoir reçû leurs hôtes avec cet air de gaieté & les avoir invités à ſe réjouir, ils changèrent de ton entr'eux dans la chaleur de la débauche. Les pots vuides commencèrent à voler de l'un à l'autre avec tant d'animoſité, qu'ils ſe firent de profondes bleſſures. Les Hollandois ne ſe reſſentirent pas de ce tranſport, & mangèrent tranquillement du riz fort bien cuit, que le Prince leur fit ſervir [avec de certaines feuilles vertes, un peu taillées pour tenir lieu de cuillières (o).]

Premier Commerce.

Les Hollandois s'enyvrent avec les Négres.

EN retournant à bord ils obſervèrent quelques petites hutes, qu'ils prirent

(o) Add. de l'A. *A.*

HOUTMAN. 1596.

rent d'abord pour des corps-de-gardes. Mais ils trouvèrent enſuite que c'étoient des caveaux exhauſſés en forme de fours, qu'ils reconnurent pour des tombeaux, accompagnés de puits & de grandes cornes remplies d'eau. Les corps étoient renfermés dans le creux d'un arbre, [& mis dans une foſſe, couverts d'un autre arbre auſſi creuſé, qui paſſoit preſque tout entier au deſſus de la terre. On éleva un peu la couverture par un côté, & l'on y vit les oſſemens d'un Mort (*p*).] Pendant qu'ils ſatisfaiſoient leur curioſité, le Chef du Village vint les prier inſtamment de ne pas toucher à ces petites loges, & leur fit comprendre que c'étoit la ſepulture des *Phulos*, ou des Rois du Pays.

Tombeaux pour les Rois du Pays.

LE lendemain, étant retournés à S. Angelo, ils y firent des échanges pour ſept cens livres de beau riz & pour un grand nombre de poules. Le goût qu'ils avoient remarqué aux Habitans pour le vin, leur fit prodiguer leur vin d'Eſpagne. Deux Voyages qu'ils firent ſucceſſivement dans les trois Villages, leur produiſirent en un ſeul jour, douze cens livres de riz, qui ne leur coûtèrent que des grains de verre rouges ou bleus. Ces Inſulaires étoient de la même figure & de la même taille que ceux de l'Iſle Sainte Marie. Ils avoient le même habillement & les mêmes uſages. Leurs maiſons étoient poſées ſur des pieux de quatre ou cinq pieds de hauteur, pour ſe garantir apparemment des inſectes venimeux dont l'Iſle eſt remplie. On trouve dans ce Canton beaucoup de criſtal de roche, & la Mer jette ſur le rivage du corail rouge & blanc.

Figure & habits des Inſulaires.

LA continuation du Commerce fit règner ſur la Flotte une abondance, qui diſſipa juſqu'aux plus légères traces du ſcorbut. Cependant on apprit qu'un Phulo d'un des trois Villages avoit défendu à ſes Sujets, de vendre plus long-tems du riz. Ce Phulo étoit vêtu d'une très-belle toile, & portoit ſur la tête une ſorte de bonnet qui paroiſſoit tiſſu d'herbes vertes. On crût pénétrer le motif de ſa défenſe. La moiſſon du riz étoit encore dans les champs; & la pluye étant continuelle, il craignoit que ce grain ne devint trop cher ou ne manquât tout-à-fait. Cependant on ne ceſſa point d'en trouver abondamment.

IL ne reſtoit qu'à mettre à la voile, & la réſolution en fût priſe le 2 de Février pour le jour ſuivant. Mais vers minuit il s'éleva, du côté du Sud, une ſi furieuſe tempête, que dans l'obſcurité, on craignit beaucoup que la *Hollande* & le *Maurice* ne s'incommodaſſent mutuellement, & n'allaſſent peut-être échouer au rivage. L'orage ayant ceſſé le lendemain au ſoir, on s'apperçût avec chagrin, que ces deux Vaiſſeaux avoient perdu leurs canots. Le 5, quelques Matelots retournèrent à terre, avec ordre de les racheter, s'ils étoient tombés entre les mains des Négres. En approchant de la Rivière, ils trouvèrent que le courant extraordinaire en avoit élargi l'embouchure, & que les tombeaux qu'ils avoient vûs, étoient cachés ſous l'eau. Ce grand flux les empêcha de remonter avec les rames. Ils fûrent contraints d'avoir recours au touage, & les Négres de Spakenbourg leur prêtè-

Les canots de deux Vaiſſeaux, ſont pouſſés ſur le rivage.

(*p*) Add. de l'A. *A.* Mr. Prevoſt dit ici, contre le ſens de l'Original, que les Matelots firent un trou à la couverture. R. d. E.

prêtèrent officieusement la main. Mais ils leur firent entendre, que ceux de S. Angelo avoient déja mis les canots en pièces. Aussi-tôt les Hollandois se rendirent dans ce Village & les demandèrent aux Habitans. On leur répondit que les canots ayant été brisés par la violence des vagues, étoient venus échouer sur le rivage. Ils y envoyèrent cinq hommes, qui les trouvèrent en pièces, mais sans aucune ferrure & sans le moindre clou. Leur indignation fut si vive, que les Habitans, qui s'en apperçûrent & qui en redoutèrent les effets, mirent dans leurs canots une partie de leurs biens & de leurs enfans, & se hâtèrent de remonter la Rivière. Ils eûrent la prudence de laisser derrière eux, un corps de cinquante hommes, armés de leurs rondaches & de leurs javelines, pour favoriser leur retraite. Les Hollandois n'ayant pas ordre de s'emporter à la violence, prirent le parti de retourner à bord. HOUTMAN 1596. Ils sont mis en pièces par les Négres, ce qui occasionne une querelle.

CEPENDANT, lorsqu'on eût entendu leur rapport, on prit la résolution, dans le Conseil, d'envoyer à terre la Chaloupe de chaque Vaisseau bien armée, pour proposer aux Négres de vendre quelques-uns de leurs Lanciares, avec menace de les attaquer, s'ils refusoient cette demande, & de leur faire le même traitement qu'ils avoient fait aux canots. Le nombre des hommes étoit de quarante-huit dans les trois Chaloupes. En approchant du rivage, ils apperçûrent, à l'Est de la Rivière, environ soixante Négres armés, qui sembloient les braver par leurs sauts & leurs grimaces, & qui se retirèrent vers S. Angelo à mesure qu'ils les virent avancer. Ce spectacle ne fit qu'animer les Hollandois. Ils remontèrent jusqu'à S. Angelo, où cette troupe insolente se préparoit effectivement au combat. Chaque Négre trempoit dans l'eau la pointe de la javeline, & la portant à sa bouche, il y en laissoit tomber quelques goutes, pour marquer l'espérance qu'ils avoient tous, de tremper les mêmes pointes dans le sang des Hollandois. Ensuite, sans leur laisser le tems de débarquer, ils leur jettèrent une si grande quantité de pierres, que les Chaloupes en étoient remplies. Les Hollandois prirent le parti de jetter leurs ancres & de tirer quelques coups de fusil, moins pour leur nuire que pour les épouvanter. Cette modération redoublant leur témérité, parce qu'ils ne voyoient point parmi eux aucun blessé, ils s'imaginèrent que leurs boucliers étoient impénétrables aux balles. On cessa de les ménager, & la première décharge en fit tomber morts trois ou quatre. Ils fûrent enlevés par les autres, qui se retirèrent derrière les maisons au lieu de prendre la fuite. Quelques momens après, il s'en détacha trois ou quatre, qui vinrent demander la cessation des hostilités & promettre d'amener des bestiaux. Mais voyant qu'on faisoit peu d'attention à leurs signes, & que le feu de la mousqueterie ne se ralentissoit pas, ils prirent enfin la fuite, & leur exemple fût suivi de tous les autres. Alors les Hollandois envoyèrent la moitié de leurs gens au Village. Ils n'y trouvèrent qu'une petite fille d'un an, qu'ils prirent par un sentiment de compassion plûtôt que de haine. Le Village fut pillé. Il arriva sans dessein, dit l'Auteur, ou par l'ordre du Conseil, ajoûte-t-il, qu'on mit le feu à quelques maisons au-dessus du vent. Comme elles n'étoient que de bois sec & de paille, la flamme fit un si prompt ravage, que les Hollandois mêmes eûrent peine à s'en garantir. Cet accident consuma une grande Combat. Les fusils font fuir les Négres. Les Hollandois brûlent leur Village.

HOUTMAN. 1596.

grande quantité de riz & de paille, avec beaucoup de fruits & de poules.

AINSI le butin qu'ils remportèrent ne les dédommageoit pas du péril auquel ils s'étoient exposés (q). Ils laissèrent sur le rivage l'enfant qu'ils avoient pris, & les Négres vinrent aussi-tôt l'enlever. Le nombre des Habitans pouvoit monter à cent trente, dont on trouva quatre morts dans un bois, où ils les avoient traînés, avec une partie de leurs ustenciles qu'on y laissa. Les Hollandois, en se retirant, rencontrèrent près des tombeaux, plusieurs Négres de Spakenbourg, qui leur firent des caresses, & qui parûrent fort satisfaits du malheur de leurs voisins.

PENDANT cette expédition, cinq ou six autres Négres, parmi lesquels se trouvoit leur Chef, s'étoient rendus dans un canot à bord du *Maurice*, pour y vendre des citrons. Comme le bruit de la mousqueterie avoit commencé à se faire entendre, on les avoit arrêtés prisonniers. Lorsqu'on vit le feu de l'embrasement, & qu'on leur eût fait tourner les yeux du côté de S. Angelo, le Phulo prit de l'eau qu'il se versa sur la tête, pour faire connoître qu'il n'étoit pas du nombre des coupables qu'on avoit voulu punir. Après le retour des trois Chaloupes, non-seulement on leur rendit la liberté, mais on s'empressa de les transporter au rivage, par égard pour leur Chef, qui étant descendu à terre, un grand nombre d'hommes & de femmes vinrent lui baiser respectueusement les pieds. Il se fit apporter quantité de citrons, dont il fit présent à ceux qui l'avoient amené; ce qui n'empêcha point, qu'à leur départ ils ne vissent paroître une troupe d'Habitans, qui sembloient les menacer de leurs javelines & de leurs rondaches.

Apparences de sincérité du côté des Négres.

LE 9, une Chaloupe s'étant rendue au rivage pour y prendre de l'eau, le Phulo vint se présenter à l'équipage, & distribua libéralement des poules, du riz & des fruits, pour marque de reconnoissance. Peu après on envoya deux autres canots & une Chaloupe avec quarante-six hommes. Quand ils furent aux tombeaux, cinq ou six Négres de Spakenbourg vinrent les prier de se rendre auprès du Phulo. Sur cette invitation, on envoya trois hommes dans le Village, où ils le trouvèrent, avec environ soixante hommes armés de leurs lances & de leurs boucliers. Lors qu'ils virent venir les Hollandois, ils s'enfuirent dans le bois, de-sorte qu'on ne pût pas leur parler. Il en vint pourtant quelques-uns sans armes, dans le Village, & l'on trafiqua avec eux du riz; mais ils faisoient entendre qu'ils ne vouloient pas qu'on s'approchât d'eux. Les Hollandois ne leur ayant fait aucune insulte, firent voile vers S. Angelo, où ils ne rencontrèrent personne. A l'autre bout, au Nord, *ils* trouvèrent un grand Bourg qui leur parût être formé de plusieurs Villages joints ensemble, d'autant plus qu'il y avoit quatre Phulos en differens quartiers & qui avoient chacun ses Vassaux. Cependant les Négres députèrent au rivage, pour supplier les Hollandois de se retirer, & leur promettre qu'à cette condition on leur enverroit des bestiaux. La Chaloupe alla jetter l'ancre à l'autre bord de la Rivière, & les Négres y menèrent aussitôt un bœuf & un bouc. Ils refusèrent même les grains qui leur furent offerts

(q) Tout ce butin ne valoit guéres qu'une réale de huit, ou une réale & demi. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

ferts en échange, en faiſant connoître par des ſignes, que c'étoit un préſent pour lequel ils ne demandoient aucun retour. On leur préſenta du vin, qu'ils acceptèrent avidement. Le Phulo même, ſurmontant ſa frayeur, s'approcha du rivage pour en boire un coup. Mais, après avoir bû, il ſe hâta de ſe retirer, & alla ſe cacher derrière les maiſons (r). HOUTMAN. 1596.

Les *Hollandois* n'étoient pas ſans embarras ſur l'explication qu'ils devoient donner à ce mélange de douceur & de férocité, lorſque trois Négres arrivant le lendemain dans un canot, à bord du *Maurice*, vinrent les prier d'envoyer des gens à terre, parce que le Phulo leur vouloit faire préſent de quelques beſtiaux. Il étoit ſi tard, qu'on n'oſa prendre confiance à leurs offres. Le jour ſuivant, une Chaloupe s'avança juſqu'aux tombeaux, pour récevoir les libéralités du Phulo. Les Matelots y trouvèrent quelques Négres, qui les preſſèrent d'entrer dans le Village. Des inſtances ſi oppoſées à celles qu'ils avoient reçûes deux jours auparavant, étoient capables de leur inſpirer de la défiance. Auſſi prirent-ils le parti d'arrêter cinq Négres, pour leur ſervir d'otages, tandis qu'ils envoyèrent à Spakenbourg deux de leurs gens, qui revinrent bien-tôt dire qu'on y pouvoit aller librement. Quelle fût leur ſurpriſe, de voir que tous les Habitans avoient pris la fuite & n'avoient laiſſé qu'un petit bœuf, dont les Matelots ſe ſaiſirent. Ils s'avancèrent enſuite juſqu'au Bourg voiſin, qu'ils ne trouvèrent pas moins déſert. Cependant quelques Négres moins timides, leur amenèrent un autre bœuf, pour lequel ils donnèrent de la toile, & beaucoup plus de grains & de merceries qu'on ne leur en avoit jamais demandé (s). Embarras des Hollandois ſur leur conduite.

Enfin ces alternatives de confiance & de crainte, cauſèrent tant de dégoût aux *Hollandois*, que rien ne s'oppoſant d'ailleurs à leur départ, ils levèrent l'ancre le 12 de Février. Ils n'avoient pas été ſi long-tems dans la Baye d'*Antongil*, ſans y faire quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. La ſituation de cette grande Baye eſt par les ſeize dégrés & demi de latitude du Sud. Elle s'étend juſqu'à dix lieues Nord-Nord-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt, ſur environ cinq lieues de largeur. La principale des Iſles qu'on y trouve eſt belle & fertile, mais ſi haute qu'il n'y a point d'intervalle du pied de la Côte au rivage. Au Nord-Eſt ſont quelques rochers & trois autres petites Iſles, après leſquelles on entre dans une Rivière dont les bords offrent pluſieurs Villages. Entre l'aiguade & la Baye, du côté du *Nord*, on en découvre trois, fort bien peuplés, & divers autres juſqu'à une ſeconde Rivière que l'on trouve au Nord. Enſuite on arrive à la grande *Rivière*, où les Hollandois achetèrent preſque tout le riz dont ils compoſèrent leur principale proviſion. Cette Rivière a deux bras; l'un, qui s'étend au *Nord*, & l'autre à l'Oueſt. Elle eſt diviſée par une petite Iſle. Le Village de *S. Angelo* eſt au côté ſeptentrional. Celui de *Spakenbourg*, qui ſe préſente à gauche en entrant dans la Rivière, eſt compoſé d'environ cent quatre-vingt maiſons. Plus haut eſt le Village que les Hollandois nomment *du* Ils prennent le parti delever l'ancre.

Leurs obſervations ſur la Baye d'Antongil.

(r) Cet Article & les deux précédens ſont fort differens dans l'Edition de Paris; l'Auteur Anglois & nous, y avons changé & ſupplée pluſieurs choſes, d'après l'Original. R. d. E.

(s) Pag. 247, & ſuiv. Nous avons encore rectifié ici quelques paſſages qui s'écartoient du ſens de l'Original. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

du Nord. A l'Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle, on trouve encore une Rivière, ſur le bord de laquelle eſt un autre Village. Les Hollandois n'étendirent pas plus loin leurs obſervations géographiques.

Habitans.

MAIS ils remarquèrent que les Habitans avec leſquels ils eûrent quelque commerce, étoient fort noirs, ſans avoir les cheveux auſſi crépus que les vrais Négres, ni leur nez & leurs lévres. En général, ces Inſulaires ſont grands & robuſtes. Ils ſont livrés à la paſſion de boire. Leur liqueur eſt un compoſé de miel & de riz, dont ils s'enyvrent ſouvent, quoique l'uſage leur en ſoit défendu dans certains tems. Les meubles qu'on trouva dans leurs maiſons, étoient de peu de valeur. Ils ont une ſorte de natte, aſſez bien ouvragée & de diverſes couleurs, qui leur ſert de ſiége & de lit; des mortiers de bois, & des blocs ſur leſquels ils pilent le riz. Chacun a ſon tamis, pour en ſéparer la farine; des ſacs pour la conſerver, des pots de terre pour la cuire, & des calebaſſes qui leur ſervent de plats & d'aſſiettes. Pour boire, ils ont, au lieu de verre, un grand roſeau creux, qu'ils ferment avec un bouchon.

Leur Roi.

LEUR Roi, qu'ils nomment *Phulo*, a pour unique parure des braſſelets de cuivre, qu'il regarde comme un ornement fort précieux; un collier de grains de verre, & une grande & longue hache qui lui tient lieu de ſceptre. Tous ſes Sujets ſont nuds, à l'exception d'un morceau de toile d'écorce d'arbre, dont ils ſe couvrent le milieu du corps. Leur ſoûmiſſion eſt extrême pour leur Souverain. Le vêtement des femmes eſt auſſi un tiſſu d'écorce d'arbre, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Quelques-unes portent des corps de juppe, mais ſans manches. Leurs ornemens ſont des braſſelets d'étain ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre qui ſont communes en Guinée, avec une ſorte de petites pierres qu'elles nomment *Laqueua* (*t*).

Leurs occupations & leur richeſſe.

L'OCCUPATION des hommes eſt la chaſſe, la péche, l'exercice de l'arc, & le ſoin de nourrir les beſtiaux. Celle des femmes, de planter, de ſemer & de moiſſonner les grains, qui ſe réduiſent au riz & à deux ou trois ſortes de petites féves, vertes, rouges & blanches. Elles cultivent auſſi les bananiers, dont le fruit & les grains ſont une grande partie de leurs alimens. L'uſage de la viande eſt rare dans cette Nation (*v*). Ils ſe bornent aux fruits, au riz, au lait & au poiſſon. Leurs beſtiaux conſiſtent dans un grand nombre de beaux bœufs, dont ils ſont tant de cas, qu'on les ſoupçonne de les adorer. Cependant les Hollandois ne remarquèrent pas qu'ils ſe fiſſent un ſcrupule de les vendre. Ils ont beaucoup de *chévres* & de boucs, mais peu de moutons. On leur vît quelques chiens, mais rien en ſi grande abondance que des poules & des canards. Entre les fruits, on peut dire que la Nature leur a prodigué les limons, les citrons & les oranges. Le gingembre, & la *maniguette*, eſpéce de poivre qui ſe nomme autrement *Graine de Paradis*, ſont auſſi fort communs dans leurs champs. Ils ont une racine qui reſſemble beaucoup au gingembre par dehors, mais dont l'intérieur eſt jaune, & qui ſe nomme *Cunbet* en langue Malaie, *Habet*

(*t*) Il y a dans l'Original *Laguetta*, qui viennent de Ceylon. *R.* de l'*A.*

(*v*) On verra dans la Deſcription, les uſages de diverſes autres parties de l'Iſle.

Digitized by Google

bet en Arabe, & *Cafran de las Indias* en Portugais. L'abondance de ſon ſuc empêche d'abord qu'on n'en ſente toute la force, mais on s'apperçoit enfin qu'il eſt fort âpre, quoiqu'il le ſoit moins que le gingembre. Cette racine eſt fort médicinale, & ſes fleurs reſſemblent aux plus beaux lys blancs. On en trouve auſſi beaucoup à Java & dans d'autres endroits des Indes (x). HOUTMAN. 1596.

Le vent favoriſa les Hollandois juſqu'au 23 de Mars; mais ils fûrent alors incommodés des calmes, & de la rapidité des courans, qui venant du Sud-Eſt les obligèrent de gouverner ſur les plus méridionales des Iſles Maldives. Dans cette route, dont ils avoient admiré la tranquillité pendant ſix ſemaines, ils avoient vû quantité d'oiſeaux, qu'ils prirent pour des *Mouettes griſes*, & que les Portugais nomment *Garaos*. Ils avoient vû des *Rabos Forcados*, qui ſont des oiſeaux noirs & blancs, fort ſemblables aux pies, mais qui ont la queue longue & fendue, à-peu-près comme des ciſeaux de tailleur. Ils avoient vû certains oiſeaux blancs de la forme d'un pigeon, avec une longue queue, peu garnie de plumes; & d'autres aſſez ſemblables à de petits canards, mais tachetés. Tous ces oiſeaux trouvent leur nourriture dans les eaux de la Mer, & ſont la guerre aux poiſſons volans. Quelques-uns venoient ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux & ſe laiſſoient prendre à la main, ſans marquer, obſerve l'Auteur, d'épouvante à l'approche des hommes, parce qu'ils n'en avoient jamais vû (y). Les bonites, les albocorcs, les dorades, les lamies, les marſouins, les chiens de mer, que les Portugais appellent *Tuberons* (z), les grondeurs, &c. offroient ſouvent le plaiſir de la pêche aux Matelots, & ne leur étoient pas moins utiles pour les rafraîchir. Les marſouins, qui s'approchoient de la Flotte en ſi groſſes troupes que la Mer en devenoit toute verte, leur auroient fait un ſpectacle charmant, ſi les Pilotes ne les eûſſent pas avertis que c'eſt un préſage de tempête. Navigation heureuſe des Hollandois.

Enfin rien ne paroît avoir manqué à la proſpérité de cette navigation, qu'un peu plus d'eau fraîche. La proviſion ſe trouva ſi diminuée par les chaleurs, quoiqu'elles ne fiſſent qu'en augmenter le beſoin, qu'on fût obligé de réduire la portion de chaque Matelot à une pinte par jour. Les équipages fûrent ſi preſſés de la ſoif, qu'on offrit une réale de huit pour un verre d'eau, ſans pouvoir l'obtenir. Ils eûrent la vûe de la terre le premier de Juin. Quel doux ſpectacle pour des Matelots altérés! En approchant de la Côte, ils trouvèrent une Iſle, qui eſt devant le Détroit de la Sonde, à cinquante degrés & demi du Sud. Ils jugèrent que c'étoit l'Iſle de *Pugniatan*, nommée par les Portugais *Iſle d'Engano*, qui eſt à ſeize lieues de Sumatra. De trois lieues en Mer, ils avoient ſenti l'excellente odeur des épiceries & des herbes aromatiques que la Nature y produit. Ils manquent d'eau douce.

Iſle d'Engano & ſes Habitans.

Le

(x) Pag. 253, 254 & 255.

(y) Il eſt étrange que les Hollandois parlent toûjours ici comme s'ils s'étoient crûs les premiers qui eûſſent traverſé ces Mers (1).

(z) Il y a dans l'Original *Tuberons*. R. de l'A.

(1) Ils ne le diſent pourtant pas proprement, & cette Remarque de Mr. Prevoſt eſt encore moins fondée que celle qu'on a vû ci-deſſus, pag. 92. En effet, parce que des Oiſeaux, dont une partie pouvoient avoir été ſouvent Batons errantes, n'auroient jamais fait rencontre d'hommes, dévoit-on conclure de-là, que ces Mers n'avoient pas été fréquentées auparavant? Les Hollandois étoient fans doute, trop bien inſtruits du contraire, pour avoir penſé à tirer une pareille conſéquence forcée. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

LE 6, ils découvrirent, sur la Côte de cette Isle, six à sept canots, qui n'osoient s'approcher de la Flotte. Une Chaloupe, qui fût armée pour aller prendre langue, ne servit qu'à les faire retourner légèrement vers le rivage, où ils fûrent aussi-tôt mis à sec. Ces petits Bâtimens étoient assez longs; mais à peine avoient-ils un pied de large. Deux longues pièces de bois, qui les élargissoient des deux côtés par le haut, servoient à les faire virer. Les Insulaires qui les conduisoient étoient au nombre de vingt-trois, armés d'arcs & de fléches. Ils paroissoient de grande taille & d'un teint jaune. Leurs cheveux étoient fort longs & flottoient sur leurs épaules. Ils étoient tout-à-fait nuds; ce qui fit juger aux Hollandois qu'ils étoient fort fauvages. Cependant ils invitoient, par des signes, l'équipage de la Chaloupe à descendre au rivage. Mais étant mal pourvû d'armes, il n'osa se fier à des Peuples si barbares.

Bouque du Détroit de la Sonde. Bâtimens Indiens.

ON arriva le 11 à la Bouque du Détroit de la Sonde, où la quantité des Isles est innombrable. Celle dont on fit choix pour y mouiller, est longue dans sa forme, couverte de bois, déserte & sans eau. Le lendemain on vit venir de la Côte de Sumatra trois voiles, qui fûrent bien-tôt suivies de six autres. C'étoient les premières qu'on eût rencontrées à l'Est, depuis le Cap de Bonne-Espérance. On leur envoya un canot, qui ne fit pas difficulté de les aborder. Leurs équipages étoient composés chacun de seize hommes, dont sept ramoient, tandis que les autres se tenoient tranquillement sous une *Teugue*, couverts d'une toile de coton depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, & nuds de la ceinture à la tête, sur laquelle ils avoient des morceaux de la même toile, pliés en forme de turban. L'équipage du canot ne pût les entendre (*a*). Ils nommoient bien *Bantam* & *Japara*; mais comme ils méloient à ces deux noms celui de *Sunda Calappa* (*b*), les Hollandois n'y comprenoient rien. Cependant ces Indiens leur montrèrent Sumatra, & leur firent connoître, par des signes, qu'ils y trouveroient de quoi fournir à tous leurs besoins. Cet avis, qu'on crût bien entendre, fit prendre la résolution d'envoyer au rivage la Pinasse, montée de seize hommes; tandis qu'une des Chaloupes suivit les neuf voiles, qui étoient retournées au même lieu d'où on les avoit vû partir. [Il y avoit sur la Côte, quelques Villages, dont le plus considérable se nommoit *Dampin* (*c*).] La Chaloupe mouilla le soir près d'une Isle, qui en a deux autres à peu de distance. Les Matelots y entendirent la voix de quelques gens qui parloient, mais ils ne découvrirent personne. Le lendemain ils apperçûrent quatre Bâ-

Première liaison des Hollandois avec les Indiens.

(*a*) N'est-il pas surprenant qu'ils ne se fûssent pas munis d'un Interprète?

(*b*) *Sunda Calapfta*, ou plûtôt *Calappa* suivant nôtre Auteur, pag. 296 & 319, est le nom que les Natifs donnoient anciennement à la Ville de *Jacatra*, à présent *Batavia*, à cause de la grande quantité de noix, appellées par les Habitans de Java, *Sunda Calappa* (1). Quoiqu'il en soit, Batavia porte encore ce nom, même parmi les Chinois. Voyez le Recueil de *De Rechteren*, Tome V. pag. 158. R. de l'A. *A.*

(*c*) Add. de l'A. *A.*

(1) Cela est vrai quant au nom de *Calappa*, que les Insulaires donnent aux noix de cocos; mais l'Auteur n'entend pas cette explication au mot de *Sunda*, qui en vieux langage Javanois signifie *Montagne*. Le grand nombre de celles qui régnent aux environs de Batavia, ainsi que la quantité prodigieuse de *Calappas*, ou Cocotiers, dont elles sont couvertes, ont fait prendre ce double nom à la même Ville. Voyez *Valentyn*, Tome IV. pag. 419. R. de E.

Digitized by Google

Bâtimens à l'ancre, & quelques autres qui étoient à la voile. Ils abordèrent les quatre premiers, qui s'amarrèrent les uns aux autres en les voyant avancer. Ils demandèrent, par des signes, s'ils pouvoient trouver de l'eau dans quelque lieu voisin. On leur montra un endroit peu éloigné. Leur hardiesse croissant par degrés, ils entrèrent dans les Bâtimens Indiens, où loin de les maltraiter, on leur fit voir diverses curiosités, telles qu'un *Cris*, ou poignard doré, & une bague d'or avec un petit diamant mal taillé. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se rendirent à bord de la Pinasse, où quelques Indiens les suivirent dans un canot. On prit librement d'eux du poisson, du riz, des melons d'eau, des cannes de sucre, des cocos, de l'ail, des oignons & quelques fruits propres à l'Isle, pour lesquels ils reçûrent de la verroterie rouge & bleue. Ensuite s'étant offerts à servir de guides jusqu'à Sumatra, on prit le parti de les suivre. Sur la route on rencontra trois ou quatre canots, qui paroissoient porter des personnes du premier rang. Les Hollandois en conçûrent du moins cette idée à la vûe de leur habillement, qui étoit d'une toile extrêmement fine & bleu céleste. Ces honnêtes Insulaires, eûrent la complaisance de passer avec eux un chenal d'eau salée pour leur montrer l'aiguade, & de les conduire jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, qui étoient proprement construites de bois de palmier. „ Là, remarque l'Auteur, ils virent pour la première fois croître le poivre sur les poivriers, qui s'élèvent comme le houblon, à l'appui „ d'un long roseau „. Ils en achetèrent autant qu'on leur en présenta, avec une petite quantité de clous de girofle & de noix-muscades, comme pour servir de montre. On leur offrit aussi des citrons, des citrouilles & du vin de palmier; mais ils ne virent point de viande. Les femmes avoient de fort gros brasselets. Elles étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & d'une autre toile sur le sein. Une partie de leur chevelure étoit flottante, & le reste en tresse, relevée proprement sur leur tête.

HOUTMAN. 1596.

Quelle politesse ils leur trouvent.

Quatre canots, qui se rendirent à bord de la Pinasse, y portèrent des poules, du riz, du poivre & des caxias (*d*), qu'on eût à fort vil prix. Mais pendant qu'on étoit occupé de ce Commerce, il arriva malheureusement, qu'un fusil tira sans dessein. Les Insulaires en fûrent si effrayés, qu'étendant aussi-tôt leurs pavois, ils halèrent sur le bord, un petit pierrier de métal, avec des signes menaçans. L'équipage de la Chaloupe, qui remarqua ce mouvement, voulût s'avancer vers la terre; mais quelques Indiens des canots sautant sur le rivage, ne lui permirent pas d'en approcher. On résolut sur le champ, pour éloigner des soupçons fâcheux, de retourner vers la Flotte.

Ils évitent une querelle.

Le 14, une petite pirogue, qui s'étoit approchée du *Maurice*, se laissa engager par des signes à venir à bord. Il y entra un Insulaire, qui offrit de conduire la Flotte à Bantam, pour vingt pièces de huit. Mais les Hollandois, incertains de leurs propres vûes, se contentèrent de recevoir honnête-

(*d*) Espèce de Monnoie, d'un alloi plus mauvais que le plomb, dont on enfile deux cens ensemble en un cordon, ce qui s'appelle en Portugais, *Una sarta de Caxias*, ou *Caxas*. Voyez ci-dessous, la Description de l'Isle de Java. R. d. E.

Manière extraordinaire de saluer.

nêtement sa propoſition. Cependant il demeura dans le Vaiſſeau, comme s'ils l'euſſent acceptée. Le 17, il y vint une autre pirogue, qui paroiſſoit lui appartenir. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux montèrent à bord & lui firent une révérence conforme à leurs uſages. Ils lui prirent le pied gauche, qu'ils lui paſſèrent doucement par-deſſus la jambe droite juſqu'au genou, & de-là ſur le viſage, depuis le bas juſqu'au ſommet de la tête.

Difficulté du paſſage à Java.

Enfin les Hollandois s'étant déterminés à tourner vers Bantam, remirent à la voile le 19, ſous la conduite de l'Indien qui leur avoit offert ſes ſervices (*e*). En paſſant à la vûe d'une petite Ville de Sumatra, ils furent abordés par quantité de pirogues, qui leur apportèrent des noix de cocos, du poivre, des cloux de girofle, des noix-muſcades, des bananes, des poules & des oranges, dont l'échange ſe fit pour des couteaux. Ils naviguèrent juſqu'au 22, ſans ſe trouver fort avancés, retenus également par la variété des vents contraires & par la force des courans. Depuis minuit juſqu'à dix heures du matin, le vent ne ceſſe pas de ſouffler de l'Eſt dans le Détroit; & ſe range enſuite à l'Oueſt, où il demeure juſqu'au ſoir; ce qui rend le paſſage fort difficile (*f*).

Deſcription d'une Jonque.

Dans cet intervalle, les Commis de chaque Vaiſſeau commencèrent à prendre le nom de Capitaines. On donna celui de Capitaine-Major à Corneille Houtman, qui étoit regardé non-ſeulement comme l'auteur de l'entrepriſe des Hollandois, mais encore comme leur principal guide & comme le fondement de toutes leurs eſpérances. Le même jour, qui étoit le 23, on découvrit dans la Baye de Java, un de ces Bâtimens que les Indiens nomment *Jonque*, du port de trente ou quarante laſtes. Il avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec ſa voile, qui étoit fort grande, & une ſivadière au beaupré. Les voiles étoient tiſſues de bois ou de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient auſſi de bois treſſé. Le corps du Vaiſſeau étoit aſſemblé comme le fond d'une futaille, & le pont étoit couvert d'un petit toit de jonc. Quand ces Bâtimens ont le vent en poupe, on amène les couëts à l'arrière; c'eſt-à-dire, ceux de la miſène à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre. Les voiles ſont couſues aux ralingues par le bas comme par le haut, & à la même diſtance. Cette conſtruction & ces agrès paroiſſent des nouveautés ſurprenantes à ceux qui viennent pour la première fois de l'Europe. Les Hollandois n'admirèrent pas moins, un grand nombre de petites Barques, qu'ils virent aſſez proche de la Ville de Bantam, & que les Indiens nomment *Paras* (*g*). Les voiles & les cordages ſont de la même matière que ceux des Jonques. Ils revenoient de la pêche; & leur multitude faiſoit aſſez connoître que la Ville devoit être fort peuplée.

Vers

(*e*) Le Journal n'en dit rien, quoi-que cela ſe puiſſe fort bien, mais Mr. Prevoſt, qui vouloit faire partir ce Lamaneur Indien avec les Hollandois, n'auroit du moins pas dû marquer plus haut, que ceux-ci *s'étoient contentés de recevoir bonnêtement ſa propoſition*, puis que l'Original ne le porte pas non plus, & qu'au contraire, on peut conclure de ſon ſilence, qu'ils l'acceptèrent avec joye. R. d. E.

(*f*) Pag. 277.

(*g*) *Prau*, ou *Prahmen*, ou *Piragues*. R. de l'A. *Z.*

Houtman. 1596.

Envoyés Portugais de Bantam, & leurs discours.

Sage réponse des Hollandois.

Adresse des Portugais.

Le Sabandar se rend à bord de la Flotte.

Vers le soir, on vit venir à bord du *Maurice* un de ces Paras, dans lequel étoient six Portugais avec leurs Esclaves. Leur Chef déclara qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur & par les Habitans de Bantam, que l'arrivée de la Flotte étrangère avoit allarmés, pour s'informer d'où elle venoit & dans quelles vûes. On lui répondit qu'elle venoit de Hollande, pour *trafiquer* tranquillement avec eux. Il repliqua qu'en effet les Hollandois étoient arrivés dans un lieu de Commerce, mais que l'occasion étoit peu favorable, parce que depuis cinq jours, les Habitans avoient envoyé à la Chine, cinq *Sommes* ou Vaisseaux chargés de poivre, & que la Jonque qu'ils avoient dû voir le matin à l'ancre dans la Baye, en cherchoit aussi le long de la Côte. Cependant les Portugais affectèrent beaucoup de politesse. On leur demanda quelques informations sur le Pays & sur les dispositions du Roi. Ils racontèrent, que depuis peu, ce Prince étoit allé faire le Siége de *Palimban*, Ville de Sumatra; qu'il y avoit été tué, & que son Armée, qui avoit déja forcé les portes de la Ville, ayant été mise en désordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de se retirer; qu'en partant pour l'Isle de Sumatra, elle étoit composée de deux cens voiles, & les Troupes si nombreuses, qu'une partie des Soldats étoient morts de faim; que le Roi n'avoit laissé qu'un fils unique, âgé seulement de cinq mois, & que les Habitans de la Capitale avoient choisi pour leur Gouverneur, un Seigneur de la Nation nommé *Chesstte*, père d'une des femmes du feu Roi (*b*).

Entre les six Portugais, il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient été faits prisonniers à Ternate, par le Vaisseau Anglois de *Thomas Candish*. Ils firent un long récit des ravages que le Capitaine *Lancaster* (*i*) avoit commis dans le Détroit de Malaca, sans épargner les Portugais plus que les Indiens. On leur répondit, que c'étoient des différends auxquels les Hollandois ne prenoient aucune part, & qu'ils n'étoient venus que pour acheter de bonne foi & payer de même.

Les Portugais prièrent le Capitaine-Major de ne pas paroître à la vûe des Vaisseaux envoyés par *Dom Antonio*, dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque démêlé entre les équipages; à-quoi il falloit s'attendre, que divers Bannis qui étoient à Pégu, à Bengale, à Tanasserim, à Martaban, sur la Côte de Coromandel & dans le reste des Indes, contribueroient de tout leur pouvoir. Ces misérables, disoient-ils, cherchoient quelqu'un qui voulût les aider à soûtenir leur parti; mais il y avoit du péril à s'y fier, parce que l'espérance d'obtenir leur rappel, les rendroit toûjours capables de trahir ceux qui auroient embrassé leurs intérêts. Après ces explications, Houtman pria les Portugais d'offrir les services de sa Flotte au Gouverneur, & de l'assûrer, qu'elle étoit venue pour trafiquer dans un esprit de douceur & de paix. Ils feignirent d'en avoir beaucoup de joye & de s'en retourner dans cette disposition. Avant la fin du jour, le *Sabandar* (*k*), qui est le premier Officier

(*b*) Pag. 278.

(*i*) On a vû la Relation de ce Capitaine Anglois au Tome I. de ce Recueil. On peut y jetter les yeux, pour comparer les faits.

(*k*) Le Sabandar est le Roi du Port, & en cette qualité il est le premier Officier de la Douane. R. de l'A.

HOUTMAN. 1596.

cier de la Cour, & devant qui paſſent toutes les affaires qui regardent les droits, vint auſſi à bord de la *Hollande*. On répondit à ſes queſtions, que les Hollandois étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries, & que dans cette vûe, ils avoient apporté de bonnes réales & des marchandiſes. On lui en montra même une partie. Loin de combattre leur projet par des objections, il leur dit qu'ils étoient arrivés dans un lieu propre pour ce Commerce, & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge.

Combien le poivre étoit alors commun à Bantam.

LE 24, pluſieurs Habitans apportèrent des marchandiſes à bord & firent beaucoup de careſſes aux Hollandois. Ils les aſſûrèrent encore, qu'ils trouveroient aſſez de poivre pour faire leur cargaiſon, & que d'ailleurs la récolte du nouveau devoit ſe faire dans un mois; que l'année étant très-abondante, il étoit à ſi bon marché, qu'au lieu de trois ſacs, qui étoient la quantité ordinaire pour un *Katti* (*1*), on en donnoit cinq ou ſix pour le même prix, chaque ſac peſant cinquante-quatre ou cinquante-cinq livres, poids de Hollande, c'étoit environ quinze deniers la livre. Le Sabandar, qui revint dans le cours de l'après-midi, pria le Capitaine-Major de deſcendre au rivage pour faire ſa viſite au Gouverneur. Houtman répondit que ſa commiſſion ne lui en donnoit pas le pouvoir; mais que ſi le Gouverneur faiſoit l'honneur aux Hollandois de venir ſur la Flotte, il pourroit retourner à la Ville avec lui. Le Sabandar lui propoſa auſſi de s'approcher un peu plus du rivage. Il y conſentit, & le même jour on alla mouiller ſous *Pulo Panjan*; c'eſt-à-dire, l'*Iſle Longue*, qui n'eſt qu'à deux lieues de Bantam. Auſſitôt qu'on y eût jetté l'ancre, l'Amiral Indien, qui ſe nommoit *Temangon Angabaia*, vint à bord & déclara par la bouche de ſon Interprète, que le Gouverneur aſſûroit les Hollandois de ſon amitié. Le Sabandar & les Portugais vinrent donner les mêmes aſſûrances, de la part du Roi & de ſon Conſeil. Ils apportèrent quantité de rafraîchiſſemens; & chacun répéta qu'il n'y avoit rien dans le Pays, qui ne fût au ſervice des Marchands de bonne foi, de quelque Nation qu'ils puſſent être.

Multitude de Marchands.

CES aſſûrances de protection, parûrent d'autant plus ſinceres, qu'il ſe trouvoit à Bantam, des Chinois, des Arabes, des Perſans, des Mores, des Turcs, des Malabares, des Peguans, & des Marchands en un mot de toutes les Nations. Le Sabandar retourna au rivage vers midi; mais les Portugais demeurèrent à bord, & fûrent bien traités pendant le reſte du jour. Ils avertirent les Hollandois de ſe défier des Inſulaires de Java, parce qu'il y avoit peu de fond à faire ſur leurs promeſſes; qu'il étoit même à propos de veiller ſur leurs mains, & qu'enfin il ne falloit en croire que ſes propres yeux. On les remercia de ce Conſeil. Mais Temangon & le Sabandar étant revenus le lendemain, avertirent à leur tour, de ne prendre aucune confiance aux Portugais, qui répandoient déjà des calomnies, & qui étoient ſi doubles, qu'on ne pouvoit jamais connoître le fond de leur cœur. On vît venir enſuite à bord, de la part du Gouverneur, un Indien, nommé *Quillin Panjan*, ou le long *Quillin*, qui venoit prier les Hollandois, au nom de tout le Royaume, de mener leur Flotte devant Palimbam, pour battre cette

(*1*) Le Katti fait environ dix-neuf florins de Hollande. Ces termes doivent être connus par les Relations précédentes.

Digitized by Google

cette Ville de leur artillerie, pendant que les Troupes de l'Isle iroient l'attaquer par terre. Le Gouverneur promettoit de leur en abandonner le pillage. Ils réjettèrent cette proposition avec beaucoup d'honnêteté, sous prétexte que leur commission ne regardoit que le Commerce. Le 26, ils furent visités par des Marchands de différentes Nations, avec lesquels ils trafiquèrent paisiblement; mais il n'y en eût pas un seul, qui ne les avertît de se défier des Portugais. HOUTMAN. 1596.

Le 27, outre quantité de visites, on reçût celle du Sabandar, qui pressa Houtman d'aller saluer le Gouverneur, & de se conformer là-dessus à l'usage. Il lui représenta même, qu'il ne pouvoit se dispenser de lui faire quelque présent, comme une marque d'alliance & de paix. La résolution d'offrir un présent étoit déjà prise au Conseil. Ainsi le Capitaine-Major nomma quatre des principaux Hollandois pour le porter. Il consistoit dans plusieurs beaux verres de cristal, un miroir doré, & une pièce d'écarlate. Présens des Hollandois au Gouverneur.

En entrant dans la Ville, ces Députés rencontrèrent quelques Portugais, qui les saluèrent avec leur dissimulation ordinaire, & qui se retirèrent après leur avoir dit qu'ils leur baisoient les mains. Le Sabandar, averti de l'arrivée des présens, s'étoit trouvé au rivage pour recevoir les Hollandois. Il les conduisit au Palais du Gouverneur, qui étoit encore à table. Pendant qu'il achevoit de dîner, ils virent devant son Palais, une assez belle pièce de canon de fonte, cinq grenades, & quelques autres petits canons avec un mortier. Lorsqu'ils furent admis à l'audience, ils offrirent leurs présens au Gouverneur, & le prièrent de la part de leurs Officiers, de se rendre à bord de la Flotte, pour y faire une sincère alliance avec eux. Il leur répondit qu'il examineroit leur demande. Ensuite ils allèrent au Palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. On leur donna aussi, de la part du Roi & de son Conseil, diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils transportèrent à bord.

Le lendemain, on fit avertir le Capitaine-Major, que le Gouverneur étoit résolu de le visiter sur la Flotte. Les Hollandois se disposèrent à le recevoir. On nomma ceux qui devoient aller au devant de lui, avec ordre de s'offrir pour ôtages, s'il arrivoit quelque difficulté qui parût capable de le retenir. Quillin Panjan, qui lui servoit d'Interprète, vint à leur rencontre, & leur dit que le Gouverneur étoit au Port, mais qu'il attendroit que le Capitaine-Major allât le prendre. Les Envoyés furent obligés de retourner à bord pour rendre compte de cet obstacle. Houtman ne fit pas difficulté de descendre dans sa Chaloupe, & de s'avancer vers le rivage; mais il se fit précéder d'un de ses gens, pour déclarer qu'il ne toucheroit pas la terre, avant que le Traité d'alliance fût conclu. Enfin le Gouverneur étant sorti du Port avec seize grandes Pirogues, à la vûe des Portugais, qui firent de nouvelles politesses aux Envoyés, Houtman entra dans sa Pirogue & s'assit près de lui. Ils s'entretinrent du gouvernement & des forces de la Hollande. Le Gouverneur demanda combien de Vaisseaux elle pouvoit équiper chaque année; de quel tems ils avoient besoin pour faire le voyage de l'Inde, & si les Hollandois avoient dessein de venir plus d'une fois à Bantam. Il leur fait une visite sur la Flotte.

HOUTMAN. 1596.

CETTE honorable viſite fût reçûe à bord avec les plus grandes marques de conſidération. Cependant lorſque le Gouverneur fût introduit dans la chambre du Capitaine, on s'apperçût qu'il trembloit, dans la crainte apparemment, d'y être retenu priſonnier. Le Sabandar & Temangon relevèrent ſon courage. On régla les articles du Traité. Entre pluſieurs gratifications, le Gouverneur promit, que la liberté d'acheter des épiceries, ne ſeroit accordée à perſonne, avant que les Hollandois eûſſent achevé leur cargaiſon. Il ſouhaita de voir une partie des marchandiſes qu'ils avoient apportées. On lui montra des velours & des écarlates. On joignit à ce ſpectacle, un nouveau préſent d'une piéce de chaque eſpéce. Il viſita toutes les parties du Vaiſſeau. Enfin il témoigna qu'on lui feroit plaiſir de le ſaluer, à ſon départ, d'une décharge de toute l'artillerie. Le Sabandar voulut demeurer à bord, pour ſe donner le plaiſir de voir tirer. Ces trois Seigneurs & tous les Gentilshommes du cortége, étoient richement vétus. Leur habillement approchoit beaucoup de celui des Inſulaires de Sumatra. Ils s'expliquèrent dans des termes qui marquoient peu de confiance pour les Portugais. Le Sabandar raconta, qu'ils avoient offert à la Ville de Bantam, deux cens mille ducats pour l'Iſle de *Pulo Panjan*; mais que cette propoſition avoit été rejettée, parce que connoiſſant leurs intentions, on ne doutoit pas qu'ils n'eûſſent élevé dans cette Iſle, une Forteresſe qui auroit ruiné le Commerce de Bantam.

Il craint d'y être retenu.

Houtman rend ſa viſite au Gouverneur.

HOUTMAN n'ayant plus de raiſons qui pûſſent le diſpenſer de deſcendre à terre, choiſit le premier jour de Juillet, pour rendre ſa viſite au Gouverneur. Sa ſuite ne fût que de neuf hommes. Il préſenta la commiſſion du Prince d'Orange, qui autoriſoit les Officiers de la Flotte, à former un Traité d'alliance, en vertu duquel les Hollandois devoient jouïr, dans le Pays, de tous les privilèges accordés aux autres Marchands. Cette commiſſion fût promptement traduite en Portugais & en Arabe. Enſuite Houtman demanda au Gouverneur, des aſſûrances par écrit, qui lui fûrent promiſes pour la première fois qu'il retourneroit au rivage.

Empereur de Java.

LE ſoir du même jour, on vît arriver à Bantam, un Prince Indien, à qui les Portugais donnoient le titre d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un empire abſolu ſur la plûpart des Rois de Java. Mais ils refuſoient leur ſoûmiſſion au fils, ſous prétexte qu'ayant fait un long ſéjour à Malaca, il y avoit conçû trop d'affection pour les Portugais, auxquels ils appréhendoient extrémement de ſe voir ſoûmis. Cependant il étoit reçû avec une haute diſtinction dans toutes les parties de l'Iſle. Les Rois mêmes lui parloient les mains jointes, ſuivant l'uſage des eſclaves à l'égard de leurs maîtres. On l'accuſoit de mener une vie fort déréglée, & d'aimer exceſſivement à boire. Il fit l'honneur aux Hollandois de ſe rendre à bord, avec ſes deux fils & quelques Portugais. Son habillement étoit une belle toile de coton, brochée d'or. L'aîné de ſes fils, qui étoit âgé de vingt ans & bien fait, portoit à ſa ceinture un joyau d'or ovale, garni de pierreries fort groſſes, dont la plûpart étoient des émeraudes & des rubis.

L'alliance eſt confirmée.

LE 3, Houtman retourna au rivage, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance. Il avoit rédigé les articles qui devoient être ſignés,

Digitized by Google

signés, & dont le principal étoit, que non-seulement la foi seroit gardée sans interruption, mais que si quelqu'un entreprenoit d'insulter l'une des deux Parties, elles joindroient leurs forces pour résister de concert à tous leurs ennemis. Le cortège du Capitaine-Major étoit composé de huit hommes, en habits de velours & l'épée au côté. Quatre marchoient devant lui, & quatre le suivoient. Un Page lui portoit un parasol sur la tête: un Trompette, qui marchoit aussi devant lui, avoit ordre de sonner par intervalles, & dix ou douze Matelots fermoient la marche. En chemin, ils rencontrèrent le Prince, que les Portugais nommoient Empereur, & qui avoit son Palais hors de la Ville, dans l'enceinte de laquelle il ne devoit pas coucher. Il leur fit servir une collation de fruits & de confitures. Les Portugais affectant toûjours de paroître amis des Hollandois, entrèrent dans la Ville avec eux, & les prièrent, suivant les termes de l'Auteur, de *s'abbaisser* jusqu'à venir dans une de leurs maisons. Ils avoient préparé un grand festin, & la bonne chère fût accompagnée de mille *fausses caresses*. Comme la jalousie est un sentiment difficile à vaincre, un d'entr'eux, qui avoit vû Houtman à Lisbonne, lui demanda d'un air railleur, s'il étoit devenu Duc (*m*)? Cependant leurs pratiques sécretes n'empêchèrent pas que le Traité ne fût signé du Gouverneur. Le Sabandar, dont les dispositions ne se relâchèrent point en faveur des Hollandois, leur conseilloit d'acheter incessamment du poivre, parce qu'il n'avoit point été à si bon marché depuis dix ans. Mais d'autres raisons leur firent prendre, dans un Conseil général, la résolution d'attendre la nouvelle recolte.

HOUTMAN. 1596.

Faste des Hollandois.

Ils sont raillés par les Portugais.

Ils délibéroient ensemble sur le degré de confiance qu'ils devoient accorder aux Portugais, lorsque l'Interprète Quillin Panjan, arrivant à bord du *Maurice*, vint les avertir de la part du Gouverneur, qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes, s'ils ne vouloient pas être surpris par l'Empereur, que les Portugais avoient séduit & qui avoit formé le dessein de les attaquer sous le voile d'une visite. Il nomma ce Prince *Raja d'Auma* (*n*). Un avis de cette importance, répandit aussi-tôt l'allarme sur les quatre Vaisseaux. On chargea l'artillerie. On distribua les armes. Le lendemain, le Gouverneur fit avertir encore, qu'il s'étoit élevé de grandes dissensions dans la Ville; qu'une partie du peuple vouloit attaquer la Flotte; que d'autres refusoient de consentir à cette perfidie; mais qu'incertain des évenemens, il leur conseilloit de redoubler leurs précautions. Houtman feignant d'ignorer ce qui se passoit à Bantam, envoya deux de ses gens au Sabandar, sous le prétexte d'une simple commission. Ils observèrent, dans son Palais, soixante fusils, qui paroissoient nouvellement chargés. Mais ce Seigneur, auquel ils en marquèrent de l'étonnement, leur dit que de sa part, les Hollandois devoient être sans inquiétude; que ces préparatifs ne se faisoient que pour chasser l'Empereur de la Ville; que ce Prince y avoit une faction puissante, & que la Cour commençoit à craindre qu'il ne s'en rendît le maître. Il ajoûta, qu'il leur recommandoit beaucoup de vigilance, parce que l'Empereur

On pense à les attaquer.

Bons offices du Sabandar.

(*m*) Pag. 287.

(*n*) De l'aveu de tous les Javanois, selon *Valentyn*, le nom de ce Prince étoit *Pangeran Sid a Karappika*. Il prit ensuite celui de *Mohamed*. R. d. E.

HOUTMAN. 1596.

reur sollicitoit fortement la Noblesse, de se joindre à lui pour les attaquer, & que c'étoit un avis qu'ils avoient déjà dû recevoir du Gouverneur: qu'au reste, suivant les idées de bienséance établies dans la Nation, la Noblesse ne pouvoit refuser avec honneur de suivre ce Prince, & qu'elle assisteroit infailliblement à cet attentat; mais qu'il étoit sûr, qu'il y auroit entr'elle un signal d'avis, & qu'elle se tiendroit à l'écart, hors de la portée du canon (o).

Conspiration contre la Flotte.

HOUTMAN étoit trop mal informé des affaires du Pays, pour comprendre la nature de cette politique; mais s'arrêtant à ce qui le concernoit, il jugea que l'Empereur, engagé par les sollicitations des Portugais, & dans l'espérance apparemment de faire un butin considérable, avoit pris la résolution d'attaquer la Flotte Hollandoise. En effet, il apprit dans la suite, que les Portugais lui avoient promis quatre mille réales de huit, pour le corps des quatre Bâtimens & pour les munitions. Ils avoient sçû lui persuader, qu'en faisant entrer vingt hommes seulement, dans chaque Vaisseau, il lui seroit facile de s'en rendre maître & de massacrer les équipages. Cependant lorsqu'il fût informé que les Hollandois n'ignoroient pas son dessein, il eût recours à d'autres moyens pour l'exécuter. Il fit préparer un grand festin, auquel il fit inviter les Capitaines, les Maîtres de Vaisseau, les Trompettes & les Musiciens qui se trouvoient dans le Port. On publia, par son ordre, qu'il cherchoit à se procurer de l'amusement avec les Etrangers. Mais les Hollandois s'excusérent sur les occupations de leur Commerce. Le 27 de Juillet, qui étoit la veille du festin, ils lui envoyérent un Officier, qui fût chargé de lui dire, qu'on le prioit de ne rien entreprendre contre la Flotte; & que s'il avoit formé ce projet, il seroit infailliblement repoussé avec autant de perte que de honte. On le fit prier aussi de ne pas s'en rapporter aux fausses imputations des Portugais, que l'intérêt seul faisoit parler. Il affecta de marquer beaucoup d'étonnement & d'ignorer de quoi il étoit question. Il ajoûta qu'il comptoit de voir le lendemain à sa fête, les Officiers qu'il avoit invités, & qu'ils ne lui refuseroient pas cette preuve de confiance & d'amitié. Le 8, il envoya une Pirogue à bord, pour les amener. On répondit que la plûpart se portoient mal & n'étoient pas disposés à la joye d'un festin. En même-tems, on prit soin de conduire son Messager sur le haut pont, où les armes étoient suspendues en fort grand nombre. Il fût si effrayé de ce spectacle, qu'il demeura quelque tems sans parler. Ensuite s'étant assis, il demanda quel étoit le dessein des Hollandois, & pourquoi le Capitaine-Major sembloit irrité. On ne lui donna pas d'autre explication. Il partit sans rien ajoûter, & son effroi qui se communiqua bien-tôt à toute la Ville, fit perdre aux ennemis des Hollandois, l'espérance de pouvoir insulter leurs Vaisseaux. L'Empereur abandonnant ses projets, leur fit faire des excuses, & les fit même assûrer, que si l'on avoit tramé contr'eux quelque mauvais dessein, il n'y avoit pas eû la moindre part. Mais ils apprirent par des témoignages certains, toutes les circonstances de cet horrible complot; ce qui ne les empêcha point de lui envoyer un présent qu'il

La ruse est employée.

Les Hollandois effrayent leurs ennemis.

(o) Pag. 289.

qu'il accepta. Son chagrin ou d'autres causes, le firent partir le 11 pour Jacatra, qui n'est qu'à dix lieues de Bantam. HOUTMAN. 1596.

Le 12, plusieurs Marchands Turcs & Arabes étant venus visiter la Flotte, il s'en trouva un, nommé *Khojab Raiaan*, qui avoit été à Venise & qui parloit *Italien*. Il témoigna au Capitaine-Major, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir se rendre en Hollande, pour retourner de-là à Constantinople, qui étoit sa patrie; parce qu'il désespéroit de trouver le passage libre par Achin, depuis que le Roi faisoit arrêter tous les Marchands. Il offroit d'embarquer avec lui tous ses effets, & d'abandonner son héritage aux Officiers de la Flotte, s'il mouroit en chemin. On lui répondit qu'il auroit le tems de délibérer encore sur ce dessein, avant le départ de la Flotte. Khojah Raiaan, Marchand Turc.

D'un autre côté, le Sabandar, touché de l'inquiétude des Hollandois, proposa au Capitaine-Major, d'aller conférer avec le Gouverneur; & lui voyant quelque doute sur les dispositions de la Cour, il offrit de demeurer en ôtage pendant son absence. Cette offre ne fût pas acceptée; mais il s'obstina du moins à laisser son fils aîné, tandis que Houtman & *Renier Verbel* descendirent à terre avec lui. Ils furent bien reçûs du Gouverneur. Les sermens furent employés de part & d'autre. On jura de se prêter mutuellement une forte assistance contre toutes fortes d'ennemis, & l'Empereur même n'en fût pas excepté. Après un engagement si sacré, les Hollandois se crûrent en état de braver leurs ennemis. Renier, avec dix autres, transporta dans la Ville diverses marchandises, pour y jetter les fondemens du Commerce. On leur donna une maison bâtie de pierre, qui ne manquoit d'aucune commodité. Mais le Sabandar les avertit de ne pas se lier indifféremment avec tous les Habitans, & de n'aller trop souvent chez personne. Il leur recommanda sur-tout, de ne pas converser avec les femmes. Le même jour, un Javanois leur fit voir leurs trois Vaisseaux & la Pinasse destinés, avec les Pavillons du Prince Maurice, tels qu'ils étoient dans la rade de Bantam. Ce spectacle les surprit d'autant plus, qu'ils étoient fort éloignés de croire les Indiens bons peintres ou habiles destinateurs (*p*). Renouvellement de l'alliance. Ils établissent un Comptoir à Bantam.

Quelques Marchands Arabes & Chinois offrirent du poivre aux Hollandois. Houtman, persuadé avec le Conseil, que le poivre nouveau seroit encore à plus bas prix, ne pût se déterminer à profiter de ces offres, quoiqu'un Portugais, nommé *Pedro d'Attaïdo* & natif de Malaca, qui avoit donné des preuves effectives d'affection pour les Hollandois, lui conseillât de les accepter. Il lui représentoit que le prix du poivre étoit alors aussi bas qu'il eût jamais été, & qu'à l'arrivée des Jonques Chinoises, il s'en faudroit beaucoup, qu'il demeurât sur le même pied. Pedro d'Attaïdo étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les Côtes & les Isles des Indes Orientales, & qui en avoit dressé des Cartes. Mais on refusa de s'en rapporter à son expérience; & l'on différa si long-tems, qu'on se répentit enfin d'avoir manqué l'occasion. Cependant le Gouverneur, l'Amiral & le Sabandar, ayant visité le nouveau Comptoir des Hollandois avec une suite nombreuse, s'étoient hâtés d'acheter une grande partie de leurs marchandises, Bon conseil qu'ils négligent.

(*p*) Pag. 292.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

dises, qui ne devoient être payées qu'après la récolte, au prix que le poivre se vendroit alors.

Le Gouverneur prête l'oreille aux insinuations des Portugais.

QUEL que fût alors le motif de cet empressement, la jalousie des Portugais ne s'endormoit pas. Ils soufloient sans cesse aux oreilles du Gouverneur, que les Hollandois n'étoient venus que pour observer le Pays. Ils en apportoient deux preuves; l'une, que leur conduite faisoit assez connoître, qu'ils n'avoient aucune intention d'acheter; la seconde, qu'il n'étoit pas possible qu'ils fussent venus d'un Pays aussi éloigné que la Hollande, avec si peu de gens d'équipage: qu'il y avoit par conséquent beaucoup d'apparence, qu'ils faisoient le métier de Corsaires, & qu'ils avoient perdu une partie de leurs gens en attaquant quelques Vaisseaux qu'ils avoient voulu prendre. Ils ajoûtoient, qu'ayant vû à Lisbonne quantité de Flamands & de Hollandois, ils trouvoient que ceux de la Flotte ne leur ressembloient pas (q). Ces insinuations firent naître par degrés, des soupçons au Gouverneur. Une grosse somme d'argent qu'on lui offrit, s'il vouloit rompre avec Houtman, eût encore plus de force pour les confirmer. Il proposa néanmoins aux Hollandois quelques sacs de poivre, en déduction de ce qu'il devoit pour les marchandises. Ils les acceptèrent: mais les sacs ne fûrent pas livrés, & ce procédé leur fit connoître, qu'on ne pensoit qu'à les amuser par de fausses espérances. D'ailleurs ils apprenoient chaque jour de d'Attaido, tout ce qui se machinoit contr'eux. Cet honnête Pilote les visitoit souvent, avec des sentimens d'amitié qui lui avoient attiré leur confiance; & s'il eût vécu plus long-tems, ils se flattoient d'en tirer des lumières importantes sur l'état des Indes.

Assassinat commis par les Portugais.

Mais le Gouverneur ayant permis aux Portugais de se défaire de lui, ils entrèrent dans sa maison au nombre de seize, le 18 d'Août, & l'égorgèrent barbarement sur son lit, sans qu'on fit aucune recherche de ce meurtre (r).

Emportement des Hollandois.

CEPENDANT les Officiers de la Flotte firent des plaintes au Gouverneur, du refus qu'il faisoit de leur livrer le poivre. Ils lui déclarèrent ouvertement, que l'honneur d'un Prince consistoit à tenir ses promesses. Dans la chaleur de leur ressentiment, ils le menacèrent de venir devant la Ville & d'y mettre le feu. Ensuite faisant emballer toutes leurs marchandises, avec quelques sacs de poivre qu'ils avoient achetés, ils se disposèrent à les faire porter à bord, comme s'ils eûssent pris la résolution de partir. Les Portugais avoient deux Jonques au Port, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandises pour Malaca. Le Gouverneur frappé de l'emportement des Hollandois, craignoit qu'ils n'enlevassent ces deux Bâtimens, & que le Gouverneur de Malaca ne le rendit garant de cette perte. Ses allarmes augmentèrent, en apprenant que la Pinasse Hollandoise s'étoit approchée de la Ville, & qu'elle avoit fondé toutes les parties du Port. Houtman n'avoit eû dessein que de braver les Portugais, & d'intimider les Habitans; mais une entreprise de cette nature, fit croire le danger si pressant, que tous les Bâtimens de Java, qui étoient à la rade, coupèrent leurs cables & se laissèrent dériver vers le rivage. Bien-tôt les Hollandois du Comptoir fûrent avertis, qu'il se faisoit à Jacatra, de grands préparatifs pour atta-

(q) Pag. 294.

(r) Pag. 295.

attaquer la Flotte. Ils communiquèrent cette nouvelle aux Officiers, & firent porter à bord une somme d'argent qu'ils avoient reçûe du Gouverneur pour le payement de leurs marchandises. *Houtman. 1596.*

Malgré cet avis, Houtman, suivi de sept hommes, eût la hardiesse de se rendre chez le Gouverneur. Mais à peine fût-il entré au Palais, qu'il y fût arrêté avec tous ses gens, parce que dans la chaleur de ses discours, il s'étoit vanté de prendre les deux Jonques. Au même instant, le Gouverneur envoya ordre aux Hollandois du Comptoir de ne pas s'en écarter, en les faisant assûrer néanmoins, qu'il n'y avoit rien à redouter pour eux, & qu'il n'étoit irrité que des emportemens du Capitaine. Houtman est arrêté.

Les Officiers de la Flotte ne voyant pas revenir la Chaloupe, comprirent qu'il étoit arrivé quelque désordre. Mais leur incertitude finit bientôt, à la vûe de l'Interprête du Gouverneur, qui s'étant rendu à bord avec un des Hollandois du Comptoir & une suite de neuf esclaves, leur déclara que le Capitaine n'avoit été arrêté que pour prévenir l'exécution de ses ménaces, & qu'il seroit relâché après le départ des deux Jonques. Mais cette déclaration parût si suspecte, que le Conseil prit le parti d'arrêter l'Interprête & les esclaves, à l'exception de deux, qui fûrent renvoyés au Gouverneur, pour lui déclarer aussi, qu'il ne devoit espérer la liberté de ses gens qu'après avoir relâché le Capitaine. Ce Seigneur, qui étoit à diner chez le Sabandar, lorsqu'il reçût cette nouvelle, se leva brusquement & jura que si son Interprête n'étoit pas relâché avant le coucher du Soleil, il feroit mourir tous les prisonniers qui étoient entre ses mains. On ne manqua pas d'en informer Houtman, qui écrivit aussi-tôt aux Officiers de la Flotte, qu'il lui paroissoit nécessaire de rendre la liberté à l'Interprête. Sa lettre fût portée par trois esclaves, à qui l'on rendit sur le champ deux des esclaves prisonniers, en s'excusant de ne pas renvoyer l'Interprête, sur ce que le tems étoit fort mauvais & le canot fort petit. Cependant, après une sérieuse déliberation, il fût reconduit le lendemain au rivage. On avoit manqué de prudence dans la manière dont on s'y étoit pris pour l'arrêter. Le premier mouvement des équipages avoit été si violent, qu'il s'étoit crû menacé de la mort, & que la frayeur avoit porté même quelques-uns de ses gens, à se précipiter dans les flots. Ensuite on l'avoit chargé de fers, & son inquiétude avoit duré toute la nuit. Cependant la satisfaction qu'il eût de se voir libre, lui fit obtenir du Gouverneur, que la Chaloupe retourneroit à bord, avec cinq des prisonniers Hollandois, & que le Commerce seroit continué. Mais les Officiers de la Flotte n'envoyèrent qu'une petite somme, avec un seul homme, qui avoit ordre d'exhorter le reste des prisonniers à faire tous leurs efforts pour se mettre en liberté, parce que les Vaisseaux commençant à manquer d'eau, il étoit impossible qu'ils demeurassent plus long-tems à l'ancre dans la rade. Ce messager fût retenu avec les autres, sous prétexte qu'étant venu seul & sans marchandises, sa commission devoit renfermer quelque artifice. Les Officiers irrités de cette nouvelle insulte, trouvèrent le moyen de faire sçavoir aux prisonniers, qu'ils avoient dessein de s'approcher de la Ville & de la battre en ruine. Houtman leur répondit que s'ils en venoient à cette extrémité, c'étoit fait de tout ce qu'il y avoit de Hollandois à Bantam; & ceux du Comptoir envoyèrent chaque jour à bord Les Hollandois usent de représailles.

Comment ils traitent l'Interprête du Gouverneur.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

bord, de l'eau & d'autres rafraîchissemens, pour détourner le Conseil d'une résolution qui leur auroit été fatale (*s*).

Hostilités commencées par les Hollandois.

DANS un embarras si pressant, le Conseil général fût assemblé le 4 de Septembre à bord du *Maurice*. Il entra dans une longue délibération, dont le résultat fût d'écrire au Gouverneur, que s'il ne relâchoit pas le Capitaine & tous ses gens, avec leurs effets, on se croiroit autorisé par la commission du Prince Maurice & par le Traité, à se servir de toutes les forces qu'on avoit en main pour user de représailles (*t*). Cette lettre fût envoyée par un pêcheur, à qui l'on donna quelques petits miroirs pour son salaire, & qui promit de la rendre. Le 5, après avoir attendu inutilement une réponse jusqu'à midi, les quatre Vaisseaux s'approchèrent de la Ville & mouillèrent sur trois brasses. Les Chaloupes furent armées; & celle du *Lion Hollandois*, montée de treize hommes, s'avança vers une Jonque, y jetta le grapin & s'en saisit. On n'y trouva que quatorze esclaves des Portugais, qui ne firent aucune résistance & qui demandèrent la vie. Aussi-tôt la Jonque fût amenée proche des Vaisseaux, sans que personne entreprît de s'y opposer, quoique cette expédition se fit à la vûe d'une multitude d'Habitans. La Chaloupe du *Maurice* aborda une autre Jonque, qui ne fit pas plus de résistance que la première. La Pinasse s'avançoit vers une troisième; mais les Portugais, à qui elle étoit aussi, prirent le parti d'y mettre le feu & la brûlèrent jusqu'à fleur d'eau. La Pinasse en attaqua une autre & la prit. On n'y trouva, comme dans la seconde, que du riz, des noix de cocos & d'autres provisions de peu de valeur. La première étoit chargée de vingt tonneaux de cloux de girofle, de vingt-six de poivre long, de benjoin, & d'autres marchandises; l'autre d'esclaves. Celle qui avoit été brûlée étoit beaucoup plus riche; elle contenoit, au rapport des esclaves, cinquante tonneaux de cloux de girofle, & diverses marchandises précieuses, dont on ne pût rien dérober à l'activité du feu (*u*).

Ils prennent plusieurs Jonques.

Embarras des prisonniers.

LA lettre du Conseil avoit été remise par le pêcheur, à un Hollandois du Comptoir, qui l'avoit portée à l'hôtel du Sabandar, où étoient alors les autres, afin qu'ils en prissent lecture avant que de la faire présenter. Pendant qu'ils déliberoient là-dessus, Quillin Panjan vint leur apprendre, que les Vaisseaux avoient mouillé devant la Ville, qu'ils s'étoient déjà saisis de quelques Jonques & que toute la Ville étoit en armes. Leur consternation redoubla en entendant tirer sur la Place (*x*). Dans le premier transport de sa colère, le Gouverneur qui étoit en son Conseil, envoya ordre au Sabandar, de faire arrêter tous les Hollandois du Comptoir. Ils furent conduits au Palais, & de-là menés, avec les anciens prisonniers, au lieu où se faisoient les exécutions publiques. Tout sembloit leur annoncer une affreuse sentence. Cependant un nouvel ordre dissipa leur crainte. Ils furent distribués d'abord dans les maisons de quelques Chinois; & par un troisième ordre, qui ne fût guères moins précipité, ils furent reconduits dans leurs prisons (*y*).

Ils sont menacés du supplice.

HOUT-

(*s*) Pag. 299.
(*t*) Pag. 300.
(*u*) Pag. 301.
(*x*) Tout le commencement de cet article est encore peu exact dans l'Edition de Paris. Nous suivons l'Original. R. d. E.
(*y*) *Ibid.*

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

HOUTMAN écrivit au Conſeil de la Flotte, pour le prier de ſe conduire avec plus de modération. Il ajoûta qu'on lui avoit fait eſpérer, que ſi les Jonques n'avoient pas été pillées, on lui rendroit la liberté. Avec ſa lettre, les Officiers de la Flotte en reçûrent une du Gouverneur, qui demandoit que les hoſtilités fûſſent interrompues, & qui promettoit à cette condition de renvoyer le lendemain le Capitaine-Major. Ils lui firent réponſe; mais ce fût pour l'exhorter d'un ton ferme, à remplir ſa promeſſe, en le menaçant, s'il y manquoit, de s'approcher encore plus de la Ville. Ils lui donnoient, pour l'exécution, juſqu'à la fin du grand marché de Bantam, qui ſe tient chaque jour au matin.

Combat entre les Hollandois & les Javanois.

LE jour ſuivant, on attendit tranquillement la fin du grand marché. Mais ne recevant aucune nouvelle de la Ville, on apprehenda que les Habitans n'eûſſent employé cet intervalle, à pourvoir à leur défenſe. Dans cette crainte, on détacha la Pinaſſe, avec une Chaloupe armée de vingt-huit hommes, ſur une Jonque qu'on vît courir derrière une Iſle. Elle fût abordée & coulée à fond. Les Habitans, qui étoient en grand nombre ſur le rivage, n'eûrent pas plutôt vû périr la Jonque, qu'ils ſe jettérent dans une vingtaine de pirogues, dont chacune étoit capable de contenir cinquante hommes. Ils étoient armés de longues piques, de ſabres, de rondaches, de javelots & de quelques fuſils. Toutes les pirogues s'étant rangées en forme de croiſſant, portèrent enſemble ſur la Pinaſſe, qui eût beaucoup de peine à virer aſſez promptement pour éviter leur premier effort. Mais s'étant heureuſement dégagée, avec le ſecours de la Chaloupe, elle attendit les pirogues juſqu'à la portée du canon. Alors les Hollandois des deux Bâtimens firent un ſi grand feu, qu'ils en coulérent quelques-unes à fond, & qu'ils tuèrent ou bleſſérent plus de cent Javanois (z). Cependant ils ne pûrent empêcher, que par les divers mouvemens des pirogues, les ennemis n'approchaſſent d'aſſez près, pour couper la hanſière qui tenoit la Chaloupe à la toue. Les Javanois ſautérent dans la Chaloupe, & s'y battirent avec un courage extraordinaire. Ils eûrent l'adreſſe de paſſer leurs piques dans les ſabords de la Pinaſſe, & d'embarraſſer beaucoup les Canoniers. Mais on leur envoya de ſi furieuſes ſalves de mouſquets, qu'il en tomba un grand nombre. Les autres ne ſçachant où placer leurs bleſſés, ſe trouvèrent dans une confuſion qui les força de ſe retirer. La Pinaſſe chaſſa ſur eux & les pourſuivit juſqu'au rivage, tandis que les trois Vaiſſeaux, qui s'étoient avancés à l'entrée du Port, battoient la Ville en ruine avec tout leur canon (a). [Les ennemis tirèrent quelques coups de pierriers ſur la Pinaſſe; mais ils étoient ſi mal adreſſés, qu'il y en eût peu qui portèrent. Il y en eût cependant un, & ce fût le mieux tiré de tous, qui donna au milieu du mât du *Maurice* (b).]

Les Javanois ſe retirent mal-traités.

La vie des priſonniers eſt de nouveau en danger.

AINSI les Hollandois demeurérent triomphans, & leurs ennemis rentrèrent fort humiliés dans leurs murs. Mais le reſſentiment du Gouverneur s'étant tourné contre les priſonniers, ils fûrent auſſi-tôt condamnés à mort. L'exécution n'auroit pas été differée, ſi le Conſeil avoit pû s'accorder

(z) Pag. 302.
(a) *Ibid.* & ſuiv.
(b) Add. de l'A, *A.*

HOUTMAN. 1596.

corder ſur le genre du ſupplice. Les uns vouloient qu'ils fûſſent attachés à des pieux, pour y être percés de fléches. D'autres, qu'on les mît à la bouche du canon; & d'autres, qu'ils fûſſent poignardés. Cette oppoſition de ſentimens fit remettre leur mort au lendemain. Cependant le canon de la Flotte ne ceſſa pas de tirer juſqu'à la pointe du jour, & bleſſa pluſieurs Habitans. Un boulet, qui tomba dans le Palais du Roi, acheva de répandre l'épouvante & contribua beaucoup au ſalut des priſonniers. Houtman fût ſollicité d'écrire à bord, & de preſſer les Officiers de la Flotte, non-ſeulement de faire ceſſer le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir attaché à un pieu ſur le rivage & percer de fléches. Il ajoûta qu'on faiſoit de grands préparatifs pour attaquer les Vaiſſeaux à force ouverte & par toutes ſortes de ruſes; que les Habitans, ſans chercher du ſecours hors de leurs murs, avoient aſſez de gens de guerre pour l'entreprendre; que les principaux Seigneurs, tels que le Gouverneur, le Sabandar, le Temangon & pluſieurs autres, avoient pour leur garde, chacun plus de trois cens hommes, dont la vie les touchoit peu & qu'ils expoſeroient volontiers. Enfin, il paroiſſoit craindre beaucoup, que les priſonniers ne fûſſent transferés à Malaca & livrés aux Juifs; infortune qui auroit mis le comble à toutes les autres (*c*).

Inſtances de Houtman à ceux de la Flotte.

Négociations pour la paix.

DES inſtances ſi ſérieuſes, firent prendre le parti de s'éloigner du rivage. D'autres Lettres promettoient la liberté de Houtman, ſi l'on vouloit payer trois mille piéces de huit pour ſa rançon, & faiſoient entendre que les Portugais mêmes employoient tous leurs efforts pour l'obtenir. On n'eût pas de peine à deviner la cauſe de ce changement. C'étoit l'envie d'obtenir la reſtitution des Jonques qui leur appartenoient, & dont ils auroient ſouhaité qu'on fît l'échange avec les priſonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient les priſonniers de l'Etat; d'où les Hollandois croyoient pouvoir conclure, qu'on obtiendroit leur liberté pour une ſomme d'argent.

Lettre du Gouverneur.

Le Gouverneur écrivit lui-même, qu'il pourroit conſentir à les relâcher, ſi l'on vouloit finir les hoſtilités; mais que ſi l'on s'obſtinoit à continuer la guerre, il feroit tomber ſur eux ſa vengeance. Quelques Relations lui font ajoûter: „ Que ſi les Hollandois avoient deſſein d'entrer en guerre, il s'en „ ſoucioit peu, & qu'il ſe mettroit en état de les aller viſiter; mais que „ s'ils deſiroient la paix, il y conſentoit auſſi, & qu'il étoit prêt à remplir „ toutes les conditions du Traité: Qu'on ne pouvoit même lui reprocher „ de les avoir violées juſqu'alors, & que s'il avoit fait arrêter quelques Hol„ landois, il y avoit été forcé par l'inſolence de leurs menaces, d'autant „ plus que ſon unique deſſein avoit été de s'aſſûrer d'eux juſqu'au départ „ des Jonques; que ſi les marchandiſes en avoient ſouffert quelque déperiſ„ ſement, il offroit d'en payer la perte, & de reſtituer l'argent qu'il avoit „ reçû ou d'en rendre la valeur en poivre; qu'il n'avoit aucun ſentiment „ de haine contre les Hollandois; que tout le mal étoit venu des querel„ les particuliéres qu'ils avoient eûes avec quelques Habitans, & que dans „ la premiére ſource, il venoit des faux rapports & de la malignité des „ Portugais (*d*).

LE

(*c*) Pag. 304. & ſuiv.

(*d*) Pag. 305. & 306.

Le Conseil de la Flotte répondit qu'il ne desiroit que la paix, & qu'il étoit prêt à convenir d'un dédommagement pour la perte que les Jonques avoient pû souffrir. En effet, avant la fin du même jour, le *Maurice* & la *Hollande* ayant enlevé ce qui pouvoit les accommoder dans les deux Jonques dont ils s'étoient saisis, les laissèrent aller à la dérive; & les Habitans, qui s'en apperçûrent, ne balancèrent point à s'en approcher dans leurs pirogues & s'en remirent en possession. HOUTMAN. 1596. Réponse du Conseil.

Après avoir témoigné leur inclination pour la paix, par une démarche si volontaire, les Hollandois levèrent l'ancre le 13, pour aller chercher une aiguade. L'eau ne manquoit pas sur la Côte; mais ils craignoient qu'il n'y eût pas de sûreté à s'en approcher, parce que le Gouverneur avoit posé de gros corps-de-gardes à toutes les Rivières. Ils se déterminèrent à tourner leurs voiles vers Sumatra. Aussi-tôt qu'ils eûrent quitté la rade, les prisonniers fûrent distribués dans la Ville, à ceux qui avoient perdu quelques esclaves dans le dernier combat. On les sollicita d'abandonner leur Religion, & la violence y fût même employée; mais leur résistance fût si constante, qu'on cessa de les tourmenter. Les Portugais présentoient chaque jour des requêtes au Conseil, par lesquelles ils demandoient à les acheter pour une somme d'argent. Ils offroient quatre mille piéces de huit (*e*), prix assez considérable pour neuf Hollandois (*f*). Mais toutes leurs instances fûrent rejettées. [Sur ces entrefaites, la Flotte fit voile le long de la Côte de Sumatra, & le 19, elle toucha à un petit Village nommé *Sumor* en Malais & *Lampon* en Langue de Java. Un présent de deux fusils, que les Hollandois firent au Commandant, qui s'appelloit *Annassinge*, leur valût la permission de faire de l'eau, & de prendre des rafraîchissemens, quoique le Gouverneur eût défendu qu'on la leur accordât. Trois Matelots étant demeurés à terre *sans permission*, le Commandant leur présenta une canne de vin qu'ils bûrent; mais ne s'en étant pas contentés, ils en démandèrent une seconde; indiscrétion qui choqua beaucoup les Habitans. Les Matelots n'en devinrent que plus insolens. Ils cassèrent quelques pots remplis de vin, & commirent tant d'autres désordres, que la plûpart des gens du lieu & toutes les femmes prirent la fuite. Le Conseil fût, & avec raison, extrêmement irrité de cette conduite (*g*).] Les Hollandois lèvent l'ancre. Sort des prisonniers.

Le premier d'Octobre, la Flotte revint mouiller à une lieue & demi de Bantam, & les prisonniers ayant appris cette nouvelle, commencèrent à respirer. Houtman eût la liberté d'écrire à ses Officiers. Il les prioit, non-seulement de ne point approcher de Bantam & de suspendre toutes sortes d'insultes, mais encore d'écrire eux-mêmes au Gouverneur, & de lui proposer des conditions raisonnables pour la rançon des prisonniers. C'étoit le seul parti auquel on pût s'arrêter. Quatre Vaisseaux Hollandois, dans l'état où ils étoient déjà réduits par les fatigues d'une longue navigation, ne pouvoient espérer, sans une aveugle témérité, d'imposer des loix à une Nation entiè- La Flotte revient près de Bantam.

(*e*) Pag. 308.

(*f*) Neuf François, par exemple, auroient-ils été moins bien payés? Cette plainte n'étoit guères digne de Mr. Prevost. R. d. E.

(*g*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

entière, ni de forcer le Gouverneur dans ſes murs. Après diverſes propoſitions, on convint, le 11 d'Octobre, des trois articles ſuivans: „ 1°. Que „ les Hollandois payeroient deux mille réales de huit, & qu'auſſi-tôt les „ priſonniers auroient la liberté de retourner à bord: 2°. Que ce qui avoit „ été pris de part & d'autre, demeureroit entre les mains de ceux qui en „ étoient poſſeſſeurs, & paſſeroit pour une juſte compenſation. 3°. Qu'on „ feroit un nouveau Traité d'alliance, & que le Commerce ſeroit rétabli „ avec une confiance mutuelle ". Dès le même jour, le Gouverneur envoya ſur la Flotte deux ôtages, dont l'un étoit un Gentilhomme Chinois, qui avoit plus de cent eſclaves. L'autre étoit le maître de la maiſon où les Hollandois avoient établi leur Comptoir. Le Conſeil des Vaiſſeaux envoya de ſon côté, mille piéces de huit avant la nuit, & le reſte de la ſomme fût compté le lendemain. Les priſonniers fûrent renvoyés fidelement (*b*).

On s'accorde par un Traité.

CET heureux jour fit renaître les plus belles apparences de tranquillité & d'amitié. On porta toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Hollandois, qui avoient d'ailleurs la liberté d'en venir acheter dans la Ville, & qui profitérent du tems, pour ſe procurer diverſes parties de poivre & de muſcades. Mais il s'éleva bien-tôt de nouvelles difficultés, à l'occaſion d'un droit de deux cens réales de huit, que le Gouverneur exigea pour chaque Vaiſſeau, [excepté la Pinaſſe. Quoique cette nouvelle demande parût fort étrange au Conſeil de la Flotte, il déclara cependant, qu'il s'y ſoûmettroit, pourvû qu'on envoyât premièrement le poivre à bord. Le Sabandar fit répondre, qu'on ne pouvoit entrer en aucun Commerce, avant que les droits eûſſent été payés. Là-deſſus Houtman alla trouver le Gouverneur, qui lui dit, que les Hollandois feroient bien d'aller ſe pourvoir ailleurs, puiſqu'ils refuſoient de payer ce qu'on leur demandoit; outre qu'ils ſe contentoient d'acheter dix ou douze ſacs de poivre, tout au plus, à la fois, au lieu d'en prendre un millier tout-d'un-coup. Il ajoûta enfin, qu'il y avoit trop de défiance de part & d'autre, pour qu'on pût faire aucun trafic enſemble (*i*).] Ce différend n'auroit peut-être pas été capable de ruiner la bonne intelligence; mais il arriva, dans l'intervalle, un Ambaſſadeur Portugais de Malaca, qui apporta au Gouverneur, dix mille réales de huit & d'autres préſens, pour l'engager à fermer les voyes du Commerce aux Hollandois. Si c'étoit acheter cette grace aſſez cher, elle ne pouvoit être refuſée à ce prix. Le Gouverneur, oubliant toutes ſes promeſſes, apporta pour prétexte, que la Nobleſſe du Pays ne voyoit pas les Hollandois de bon œil & ne vouloit pas permettre qu'ils demeuraſſent plus long-tems ſur cette Côte. Ils avoient pris des engagemens avec les Capitaines de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muſcade, qui étoient venues des Iſles de Banda & qui appartenoient au maître de leur maiſon. Le marché étoit preſqu'à ſa fin; mais le Gouverneur leur défendit de le conclure (*k*).

Nouveaux ſujets de diviſion,

Les Hollandois ſont forcés de quitter Bantam.

CETTE défenſe fût regardée comme le ſignal de la haine & de l'interruption du Commerce. Le Conſeil des Vaiſſeaux fit rappeller à bord tout ce

(*b*) Pag. 310. & ſuiv.
(*i*) Add. de l'A. *A.*
(*k*) Pag. 311.

ce qu'il y avoit de Hollandois à terre. Ils fûrent même avertis par le Sabandar & par tous leurs amis, que s'ils ne vouloient pas être arrêtés & livrés peut-être aux Portugais, ils devoient se hâter de partir & ne plus revenir au rivage. Houtman fit emporter les principaux effets & brûler ce qu'il y avoit de moins important. Cette diligence n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de peine à s'embarquer, parce qu'il étoit déjà tard, & que le Vaisseau de l'Ambassadeur étant devant le Port, quelques Portugais entreprirent de l'insulter. Cependant il se défendit avec tant de résolution, qu'il s'ouvrit un passage. Un de ses Commis qui étoit demeuré dans la Ville, ne pût se sauver qu'à l'aide d'un honnête Chinois, [le même dans la maison duquel les Hollandois avoient eu leur Comptoir (*l*),] qui le fit porter à bord, entre deux nattes, par sept de ses esclaves, armés chacun d'une pique & d'un fusil, quoiqu'on lui eût offert cent vingt réales de huit pour le livrer aux Portugais. Le lendemain, un esclave Portugais, affectionné aux Hollandois, se rendit sur la Flotte, déguisé en habit d'homme libre, pour leur donner avis qu'on avoit arrêté plusieurs de leurs partisans, surtout un certain *Antonio Sylveira*, qui leur avoit rendu des services considérables; qu'on le menaçoit du dernier supplice, & qu'on faisoit en même-tems de grands préparatifs pour attaquer la Flotte (*m*). HOUTMAN. 1596.

On assembla aussi-tôt le Conseil général à bord du *Maurice*, & dans le ressentiment de tant d'injures, on prit la résolution d'en tirer vengeance. Les quatre Vaisseaux s'approchèrent de Bantam & commencèrent par se saisir des deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, pour lesquelles ils étoient en marché. [Ils les menèrent à bord du *Maurice*, où se trouvoit alors ce Chinois dont on vient de parler, & du consentement duquel on avoit enlevé ces deux Bâtimens (*n*).] Soixante esclaves, qui étoient dans l'une des deux Jonques, & qui ignoroient l'accord de leur maître avec les Hollandois, firent quelque mouvement pour la défendre. Mais, au bruit des premiers coups de mousquet, ils se jettèrent dans les flots & se sauvèrent à la nage. Deux Chaloupes armées s'avancèrent aussi vers celle du Vaisseau Portugais, qui se déroba neanmoins à leurs efforts après avoir été fort mal-traitée. On prit quelques autres Jonques, & les quatre Vaisseaux ne se retirèrent qu'après avoir fait un feu terrible sur la Ville (*o*). Ils recommencent les hostilités.

Cependant on fût informé que les Habitans continuoient leurs préparatifs, excités par les Portugais, qui leur promettoient du secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir à Bantam pour fortifier leur parti. Ce Prince, qui passoit pour brave, étoit alors devant une petite Isle de la Baye, qui se nomme *Pulo-Dua*, avec six ou sept barques armées de cent cinquante hommes. Il répondit qu'après les affronts qu'il avoit reçûs à Bantam, il n'y pouvoit retourner avec honneur; & pour confirmer cette réponse du côté des Hollandois, il les sollicita de se joindre à lui pour attaquer la Ville. Quelques-uns de ses gens qu'il envoya sur la Flotte, L'Empereur leur propose de se joindre à lui.

(*l*) Add. d. E.

(*m*) Pag. 313 & suiv.

(*n*) Add. de l'A. A.

(*o*) Le Journal ne parle ici que d'une Jonque, & ne fait aucune mention de ce feu terrible sur la Ville. R. d. E.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

te, avec un préſent de volaille, demandèrent un ſauf-conduit & firent entendre que ſon deſſein étoit d'y venir lui-même. En effet, il s'y rendit le 4 de Novembre; mais cette viſite fût ſuſpecte aux Hollandois (*p*). Cependant ils lui firent le récit de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon départ de Bantam, ſans lui déguiſer le deſſein qu'on lui avoit attribué, d'avoir voulu les ſurprendre & les attaquer. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on le haïſſoit à Bantam; que cette accuſation n'étoit qu'une calomnie; qu'il avoit été chaſſé auſſi de Jacatra; mais que ſi les Hollandois vouloient joindre leurs forces aux ſiennes, il ne déſeſpéroit pas de réduire ces deux Villes inſolentes.

Raiſons qui les portent à partir ſans ſe venger.

LES Hollandois inſtruits de la mauvaiſe conduite & des débauches de ce Prince, firent peu d'attention à ſes offres. Ce qui les confirma dans l'idée qu'on leur avoit donnée de lui, fût la propoſition qu'il leur fit d'échanger une des Jonques contre une belle femme qu'il leur donneroit. Le 6 de Novembre, ils reçûrent avis que tout étoit prêt à Bantam pour venir les attaquer le lendemain. Sur ces nouvelles les Hollandois, qui voyoient qu'il n'y avoit ni profit, ni honneur à eſpérer de cette entrepriſe; qu'en ſuppoſant même, qu'ils fiſſent un carnage extraordinaire des Habitans, ils pouroient auſſi de leur côté, perdre quelques-uns de leurs gens; perte qui dans les circonſtances où ils étoient, ne pouvoit qu'être très-conſidérable & très-douloureuſe pour eux, levérent l'ancre au premier quart, & allérent

Rivière de Tanjunjava.

dans une (*q*) Rivière, nommée *Tanjunjava*, huit lieues à l'Eſt de Bantam, ſous la conduite d'un Pilote-côtier, Guzarate de Nation, qui ſe nommoit *Abdul*. Cette Rivière eſt à la pointe la plus occidentale de la Baye de Jacatra, derrière quelques Iſles. Pendant qu'on y étoit à l'ancre, les Hollandois obſervérent que la plus grande étendue de l'Iſle de Java eſt de l'Eſt à l'Oueſt; que le terrain de cette Côte eſt bas & uni; qu'il s'y trouve des anſes, des golfes, des enfoncemens, où tombent pluſieurs Rivières, & ſur leſquels on voit différens Villages; que la plûpart de ces golfes ont des baſſes & des bancs, ſur-tout devant *Pundan* & *Tanbara*, qui ſont des Villages fort peuplés (*r*).

La Flotte mouille devant Jacatra.

LE 13, on arriva devant Jacatra, Pays bas & uni, qui eſt bordé de quantité d'Iſles, & qui a divers enfoncemens dans la Côte. On vit paroître auſſi-tôt un grand nombre de pirogues, la plûpart chargées de rafraîchiſſemens, entre leſquelles étoit celle du Sabandar, qui venoit offrir lui-même tous les ſecours que la Ville pouvoit fournir à la Flotte; & pour exciter la confiance des Hollandois, il voulut demeurer en ôtage, *tandis qu'ils* enverroient à terre quelques-uns de leurs gens. La Ville, qui eſt à cinq degrés quarante minutes de latitude ſeptentrionale, étoit compoſée d'environ trois mille maiſons, traverſée par une belle Rivière, & environnée de fortes paliſſades. Le Pays eſt entre-coupé d'eaux & d'une fertilité extraordinaire. Mais la plûpart des Habitans ayant pris la fuite à la vûe des Hollandois, Houtman vît peu d'apparence de commercer avec des gens ſi

Etat de cette Ville.

(*p*) Pag. 316.

(*q*) Pag. 317. & ſuiv. Tout cet article a été changé & augmenté par l'A., *A.*, d'après l'Original. R. d. E.

(*r*) Voyez ci-deſſous la Deſcription de cette Iſle.

Digitized by Google

si farouches; d'autant plus qu'il n'ignoroit pas, que toutes les marchandises de la Ville & des lieux voisins se transportoient à Bantam. Cependant deux Facteurs, qui y étoient descendus, furent traités fort civilement dans la maison du Sabandar. Le Roi même, averti de l'arrivée de la Flotte, se rendit à bord *le 16*, accompagné de quelques Seigneurs. Il étoit fort âgé. Après avoir visité le Vaisseau où il étoit monté, il remercia les Officiers Hollandois de l'honneur qu'ils faisoient à ses Etats, & leur promit sa protection. Ces politesses ne les empêchèrent pas de remettre à la voile. [Le 17, on jetta l'ancre, à six lieues de Jacatra, sous un Village nommé *Cravaon*, qui est presque tout habité par des Pêcheurs, à cause de la quantité de poisson qui se trouve à l'embouchure de la grande Rivière sur laquelle ce Village est situé. Le 27, ils se trouvèrent près de Japara, & le 29, vis-à-vis de *Kyrimaon Jaoa*, Isle peu éloignée de Java, fort basse vers les Côtes, mais montagneuse au dedans des terres (*1*).] Ils firent diverses traversées, jusqu'au 2 de Décembre, qu'ils relâchèrent au-dessus d'une Ville nommée *Tubaon*. Cet endroit du Pays est fort montueux, & facile à reconnoître par une haute montagne qu'on découvre en avançant de l'Ouest à l'Est, en forme de chapeau à large bord, sur le sommet de laquelle s'élève un grand arbre qui se fait remarquer entre tous les autres. A l'Ouest de la montagne, on apperçoit un grand golfe, qui ressemble fort à une Rivière; & sur la même route, le long de la Côte, on trouve un autre golfe où les Hollandois mouillèrent (*1*).

HOUTMAN. 1596.

Ville de Tubaon.

A peine les voiles furent-elles amenées, qu'une pirogue vint à bord de l'*Amsterdam*, demander de la part des Habitans d'où venoit la Flotte. On reçût civilement ceux qui étoient dedans, & le tems étant fort gros, on les pria de demeurer à bord jusqu'au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre. On apprit d'eux, qu'il y avoit sur la Côte, trois Villes peu éloignées l'une de l'autre, dont *Tubaon* est la plus considérable. Les deux autres se nomment *Cidaõ* & *Surbaïa*. Le Pays est fort montueux & se fait reconnoître à trois montagnes longues & noires, dont le sommet s'applatit en forme de longues tables. Les Portugais les nomment *Asmesas de Tubaon*, & les Malais *Batto Cilingh*. A trois lieues du golfe est une autre Ville, nommée *Joartam*, où le Commerce est assez florissant, par la multitude des Jonques qui vont aux Moluques, à Amboine & à Banda, d'où elles reviennent chargées pour Bantam. Sur l'invitation des gens de la pirogue, on envoya au rivage un homme de l'*Amsterdam*, avec le Pilote Abdul, qui parloit fort bien le Portugais, le Malais & la langue de Java. Lorsqu'ils furent à terre, on leur amena deux chevaux de selle, pour se rendre à la Ville. Cependant leurs guides ayant remarqué qu'Abdul n'étoit pas de Java, lui demandèrent d'où il étoit. Il répondit naturellement, qu'il étoit de Bengale, & qu'il faisoit sa demeure à Bantam. On voulût l'arrêter, pour faire connoître que les Habitans du Pays n'étoient pas amis de cette Ville, contre le *Cipatra* ou Gouverneur de laquelle, ils vomirent mille injures. Mais ils s'appaisèrent en apprenant qu'il s'étoit embarqué volon-

Trois Villes peu éloignées entr'elles.

Défiance des Habitans.

(*1*) Add. de l'A. *A.*

(*1*) Pag. 221, 222.

Digitized by Google

HOUTMAN. 1596.

lontairement sur la Flotte Hollandoise. Ils allèrent ensemble saluer le Roi, qui les reçût fort bien, & qui leur promit non-seulement de visiter les Vaisseaux Hollandois, mais d'y mener des ôtages, pour établir tout-d'un-coup la confiance. Ensuite il leur fit voir un monceau de cloux de girofle, qui contenoit environ soixante tonneaux, & qu'il offrit de vendre à un prix raisonnable. Ce Prince se nommoit *Lella* (v).

ENTRE les gens de la pirogue qui avoient invité les Hollandois à descendre, il y avoit un Renégat Portugais, qui ayant été fait prisonnier à Malaca dès l'âge de quinze ans, avoit été transporté à Java depuis dix-sept ou dix-huit ans, avec quelques autres Portugais. Il s'étoit acquis tant de considération dans le Pays, qu'il commandoit deux mille hommes à Surbaia. Ses politesses & ses offres fûrent si affectées, qu'elles inspirèrent de la défiance. On le soupçonna d'être envoyé par les Portugais de Bantam (x), pour susciter de nouveaux troubles, & la suite vérifia ce soupçon. Le même jour, *Schellinger*, Capitaine de l'*Amsterdam*, reçût de la part du Roi, un oiseau fort rare. Les Insulaires le nomment *Eme*. Il est une fois plus gros qu'un cygne. Son plumage est noir par tout le corps, & semblable à celui de l'autruche; mais il n'a ni langue, ni ailes, ni queue. Le dessus de sa tête est revêtu d'une écaille aussi dure que celle d'une tortue. Ses jambes sont longues; ses pieds, gros & nerveux. Il s'en sert pour sa défense, ruant & frappant par derrière comme un cheval. Il avaloit tout-d'un-coup ce qu'on lui offroit à manger, & même une pomme de la grosseur du poing, qu'il rendoit aussi entière qu'il l'avoit avallée. Il dévoroit de même des charbons ardens, sans en paroître incommodé, & des morceaux de glace, qui servoient apparemment à le rafraîchir. Il venoit des Isles de Banda. Schellinger l'ayant apporté en Hollande, comme un animal des plus rares, on en fit présent aux Etats (y).

Eme, animal extraordinaire.

LE lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, on fit des préparatifs sur les quatre Vaisseaux, pour recevoir le Roi avec la distinction qu'on croyoit devoir à son titre. Les Trompettes sonnèrent & tous les Pavillons fûrent déployés. Mais ce qu'on avoit jugé capable de lui plaire, devint le sujet d'un funeste soupçon. Ce Prince fit demander par une pirogue, ce que signifioit cet appareil, & si l'on vouloit en user avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les Pavillons avoient été ainsi déployés. On répondit qu'on n'avoit pensé qu'à lui faire honneur, à la manière de Hollande. Il fût impossible de pénétrer si c'étoit un prétexte médité pour la détestable entreprise qui suivit bien-tôt, ou si la résolution de détruire la Flotte, ne fût conçûe qu'à cette occasion. Peu de tems après les plaintes du Roi, le Renégat Portugais vint à bord du *Maurice*, & demanda la vûe de quelques belles marchandises. On lui montra une cuirasse & une piéce de drap rouge, qu'il voulût acheter; mais il souhaitoit qu'on lui permit auparavant de les porter à la Ville, & cette condition fût rejettée. Cependant on vît deux Jonques sur la Côte, qui mirent à la voile, & qui après avoir commencé à courir au large, revirèrent presqu'aussi-tôt. Leur intention

Trahison dangereuse pour les Hollandois.

Comment elle est soûtenue.

(v) Pag. 323, 324.
(x) *Ibidem.*

(y) Cette description sera confirmée dans les Relations qui regardent *Banda*.

tention apparemment, étoit de voir ſi les Chaloupes chaſſeroient deſſus, pour juſtifier leur perfidie par un nouveau prétexte. Mais les Hollandois étoient ſi éloignés de toute défiance, qu'ils ne s'arrêtèrent point à chercher le deſſein de cette manœuvre. Vers midi, ſix grandes Pirogues, en forme de Galiotes & bien remplies d'hommes, s'approchèrent de la Flotte, ſans y cauſer encore la moindre allarme. Trois abordèrent l'*Amſterdam*, & les trois autres s'avancèrent vers la Pinaſſe. Le Sabandar, qui conduiſoit l'entrepriſe, avoit apporté deux animaux curieux (*z*), dont il déclara qu'il vouloit faire préſent au Capitaine; & paſſant à bord de l'*Amſterdam*, il fit hiſſer lui-même pour les enlever. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée de ce ſoin, & l'autre à regarder ſans aucun ſoupçon, un grand nombre d'Inſulaires ſe jetta bruſquement dans le Vaiſſeau. *Verbel*, Commis de ce Bâtiment, demanda au Sabandar, en Portugais, quelle étoit l'intention de ſes gens? Il ne répondit que par un grand cri, qui étoit ſans doute le ſignal du maſſacre (*a*); & tirant ſon poignard, il l'enfonça dans la gorge de Verhel. Les autres ſuivirent ſi promptement ſon exemple, que le Capitaine Jean Schellinger, & la plûpart de ceux qui étoient ſur le pont, furent tués ſans pouvoir ſe défendre, ou furent mortellement bleſſés (*b*).

HOUTMAN. 1596.

Maſſacre qu'on fait ſur la Flotte.

Ceux qui étoient dans le bas du Vaiſſeau, auſſi animés par le déſir de la vengeance, que par l'intérêt de leur propre vie, montèrent ſur le haut pont avec des piques & des ſabres, & firent à leur tour, un cruel carnage de leurs ennemis. Ils les pouſſèrent ſi furieuſement, que ceux qui échappèrent à leurs premiers coups, furent contraints de ſe précipiter dans les Pirogues. Celle qui étoit la plus proche, & qui ſe trouva remplie de bleſſés, fût coulée à fond d'un coup de canon. Les trois qui avoient abordé la Pinaſſe, voyant que les autres avoient manqué leur coup, n'oſèrent rien entreprendre, & vinrent paſſer ſous le beaupré de l'*Amſterdam*. Mais les équipages des deux autres Vaiſſeaux, qui entendirent le bruit & qui comprirent une partie du déſordre, ſe jettèrent dans les Chaloupes & pourſuivirent vivement les Pirogues. Ils en joignirent une, ſur laquelle ils firent un grand feu, après lequel ils déchargèrent leur furie, à ſi grands coups de ſabre, qu'il n'échappa qu'un petit nombre des perfides. On en tua même pluſieurs dans l'eau. Quantité d'Habitans, qui voyoient ce ſpectacle du rivage, firent partir treize grandes Pirogues armées, pour aller au ſecours de leurs gens. Mais le feu de l'artillerie leur ôta la hardieſſe d'approcher (*c*).

Comment les Hollandois ſe vengent.

Les Hollandois fatigués du combat, retournèrent à bord de l'*Amſterdam*, après avoir fait quelques priſonniers. Leur triſteſſe fût égale à leur étonnement, lorſqu'ils virent le pont couvert de cadavres, autant de leurs Compagnons

Horribles barbaries.

(*z*) On auroit lieu d'être ſurpris, de ne point trouver ici un ſeul mot, ſur la forme de ces *animaux curieux*, qui occupoient une partie de l'équipage, ſi l'on ne ſavoit, par d'autres Rélations, que c'étoient deux vaches. Le Journal dit ſimplement *deux bêtes*. R. d. E.

(*a*) Ce cri, ſuivant d'autres Rélations, étoit *Amec*, qui veut dire *tué*, *tué*. Les Hollandois établis dans l'Iſle de Java, n'en ont que trop appris la ſignification dans la ſuite. R. d. E.

(*b*) Pag. 326.

(*c*) Pag. 327.

HOUTMAN. 1596.

pagnons que de leurs ennemis. Un miſérable Mouſſe, qui n'avoit pas plus de dix ou onze ans, étoit percé de treize coups de poignard. Cette barbarie leur cauſa tant d'horreur, qu'ils poignardèrent à l'inſtant, les priſonniers qu'ils avoient amenés. Cependant ils leur avoient déjà fait confeſſer, qu'ils avoient ſuivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allés à Jacatra dans l'eſpérance de les ſurprendre; qu'enſuite ils étoient venus les attendre à Japara, & qu'ils n'étoient arrivés devant Cidaïo que le jour précédent. Tel fût le ſuccès de cette noire trahiſon. Les Hollandois perdirent douze hommes, dont la mort fût vengée par celle de cent cinquante Inſulaires (*d*).

Ils abandonnent la rade de Cidaïo.

TOUTES les eſpérances de Commerce étant ruinées dans l'Iſle de Java, & le petit nombre des Hollandois ne leur permettant pas de ſe propoſer d'autre vengeance, Houtman fit lever l'ancre pendant la nuit, pour aller [à l'Iſle de Madure, & mouiller à la rade qui eſt au côté occidental de cette Iſle (*e*), auſſi-bien que la Ville Capitale, qui ſe nomme *Aroſſabaïa*, où le Cherif, Evêque, ou Pontife fait ſon ſéjour (*f*).] Le 6, à-peine eût-on laiſſé tomber l'ancre ſur ſept braſſes, qu'on vît arriver à bord deux Pirogues. Les Inſulaires n'oſerent entrer dans les Vaiſſeaux, mais ils firent des offres civiles de la part de leur Souverain, quoiqu'ils fûſſent déjà informés du combat de Cidaïo par les Pirogues qui paſſent continuellement d'une Iſle à l'autre. Ils promirent même d'apporter des rafraîchiſſemens, & de ſe conformer aux intentions des Hollandois pour les articles du Commerce. Le lendemain, une autre Pirogue vint à bord, avec vingt-huit hommes, qui propoſérent quelques épiceries, ſauvées, dirent-ils, d'un Vaiſſeau qui avoit fait naufrage depuis un an. Tel fût du moins le langage de leur Chef. Mais quelques-uns de ſes gens, qu'on prit ſoin d'interroger en particulier, ignoroient qu'aucun Vaiſſeau eût péri ſur leur Côte. Cette impoſture étoit capable de faire naître des ſoupçons. Cependant on ne laiſſa pas d'envoyer à leur Souverain, un préſent de deux miroirs.

Iſle de Madure.

„ MADURE eſt une petite Iſle de forme longue (*g*), ſituée preſqu'à „ l'oppoſite de la pointe Nord-Eſt de la grande Java, dont elle n'eſt ſépa„ rée que par un canal fort étroit. Elle eſt extrêmement fertile, ſur-tout „ en riz. Le fond du terroir eſt ſi gras, qu'à-peine s'en trouve-t'il un meil„ leur dans toute la Hollande. Mais il eſt ſi ſouvent couvert d'eau, que „ les hommes & les bufles qui le cultivent, y ſont quelquefois juſqu'aux „ genoux, dans le tems même de la recolte. Les bas fonds dont l'Iſle eſt en„ vironnée, la rendent inacceſſible aux grands Navires. Ses Habitans reſ„ ſemblent à ceux de Java, autant par leurs mauvaiſes qualités que par „ leurs habits & leurs armes. La plûpart vivent des pirateries qu'ils exer„ cent avec de petits Bâtimens, ſans que leurs voiſins oſent s'y oppoſer, „ parce

(*d*) Pag. 327 & 328.

(*e*) Mr. Prevoſt s'écartant ici de ſon Auteur, & de la Deſcription qu'il donne lui-même plus bas, dit que *Houtman fit lever l'ancre, pour aller mouiller dans la rade de l'Iſle de Madure, qui eſt au côté occidental de Java*; & omet le reſte qui eſt renfermé entre ces deux crochets. R. de l'A. *A.*

(*f*) Add. de l'A. *A.*

(*g*) Cette Iſle a environ vingt-ſix lieuës de long & dix de large, dans ſa plus grande étendue. Elle eſt à ſeize ou dix-ſept lieues à l'Eſt de Cidaïo. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

„ parce que Madure eſt comme un grenier commun de riz, dont ils crai- HOUTMAN. 1596.
„ gnent de ſe fermer l'entrée „ (*b*).

Le 8, l'Interpréte du Chérif ou du Grand-Prêtre de l'Iſle, vint à bord de l'*Amſterdam* avec trois Pirogues, & demanda ſi le Roi & le Chérif pouvoient viſiter la Flotte. Il offrit en même tems un préſent de quelques chévres, de riz & d'autres rafraîchiſſemens. Le Pilote Hollandois, qui étoit encore fort mal de quelques bleſſures qu'il avoit reçûes au combat de Cidaïo, ne pût voir cet Indien ſans être excité à la vengeance. On eût beſoin d'efforts pour empêcher qu'il ne lui perçât la gorge d'un coup de bayonette. Cet incident & d'autres conſidérations, portérent le Capitaine à ne conſentir à la demande de l'Interpréte, qu'à condition qu'on ne viendroit à bord, ni de l'*Amſterdam*, dont l'équipage étoit trop diminué, ni de la Pinaſſe; mais ſeulement à bord du *Maurice*. L'Interpréte alla porter cette réponſe à ſes Maîtres, qui s'étoient déja mis en mer avec pluſieurs Pirogues; & ſoit qu'il ſe fût mal expliqué (*i*), ou qu'il y eût quelque deſſein concerté, ils ne laiſſérent pas d'aller droit à l'*Amſterdam*. Une des Pirogues, qui méritoit plutôt le nom de Fuſte, avoit un pont & trois rangs d'hommes fort ſerrés, qui y étoient aſſis les uns au-deſſus des autres. Viſite que le Roi veut faire à la Flotte.

L'Equipage Hollandois, effrayé de les voir en ſi grand nombre, fit une décharge de trois piéces de canon. Ce bruit imprévû fit tomber comme morts, tous les Indiens de la Pirogue du Roi. Les équipages des autres Vaiſſeaux, qui le prirent pour un ſignal de combat, ſe jettérent auſſi-tôt dans leurs Chaloupes, & fondirent ſi impétueuſement ſur les Pirogues, que de tant de gens dont elles étoient remplies, il ne ſe ſauva que vingt-une perſonnes. Tout le reſte fût tué ou fait priſonnier. [Ces Indiens n'étoient cependant pas moins vigoureux, ni moins opiniâtres, que ceux de Cidaïo. Quoique bleſſés d'une demi-lance, ou d'une épée, ſi le coup ne les tuoit pas ſur le champ, ils ſe jettoient au-travers des armes, pour tâcher de faire mourir leurs ennemis avec eux. Ceux même qui étoient tombés dans l'eau, ſe défendoient encore avec leurs poignards, & auroient fait périr pluſieurs Hollandois, ſi d'autres ne fuſſent promptement allés à leur ſecours (*k*).] On trouva parmi les morts, le Roi, qui avoit, à ſa ceinture, un joyau d'or, garni de cinq pierres précieuſes, & le Chérif qui avoit eû les deux bras emportés. Leurs corps fûrent jettés à la Mer (*l*). Ce qu'elle lui coûte & à ſes gens.

Les priſonniers, ayant été conduits à bord, fûrent examinés chacun en particulier. Quelques-uns avouérent, que leur intention avoit été d'attaquer le Vaiſſeau, ſi l'occaſion leur eût paru favorable. Mais cette confeſſion fût ſuſpecte, parce qu'elle pouvoit être l'effet de la crainte. Les autres proteſtérent, non-ſeulement qu'ils n'avoient pas eû ce deſſein, mais qu'on ne pouvoit même en former le ſoupçon, puiſque dans cette ſuppoſition, ils n'auroient pas amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Cette preuve. Aveux des priſonniers.

(*b*) Pag. 405. Ce Paragraphe a été inſeré par celui qui a publié l'Edition Françoiſe de Hollande. R. de l'A. *A.*

(*i*) Pag. 406.
(*k*) Add. de l'A. *A.*
(*l*) Pag. 407. & ſuiv.

HOUTMAN. 1596.

ve parût si forte en leur faveur (*m*), qu'on leur accorda la vie, à l'exception de l'Interprète, qui étoit un jeune homme de vingt ans. Il paroissoit extrêmement affligé du malheur auquel il avoit donné occasion. Il pleuroit amèrement. Le fils du Roi, qui n'étoit qu'un enfant de six ou sept ans, & d'une beauté extraordinaire, versoit aussi un ruisseau de larmes. Ce jeune Prince ayant remarqué que Houtman devoit avoir plus d'autorité que les autres, & qu'on l'appelloit Capitaine-Major, se jetta à ses pieds & lui demanda la liberté de l'Interprète. Il fit cette prière avec tant de grace, de respect & de bon sens, que tous les Hollandois, remplis d'admiration, se joignirent à lui pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Après avoir distribué quelques rafraîchissemens à tous ces malheureux, on les renvoya dans une de leurs Pirogues, à la réserve de deux jeunes garçons, qui furent retenus pour le service du Vaisseau (*n*). [Il y avoit parmi ces prisonniers, une femme qui paroissoit être la Nourice, ou la Gouvernante de cet enfant fils du Roi (*o*).]

La Flotte se rend à l'Isle de Luboc.

CETTE avanture obligea encore les Hollandois de changer de parage. Ils remirent à la voile le 9 de Décembre, pour aller jetter l'ancre sous une petite Isle nommée *Luboc*, ou la petite Madure, à douze ou treize lieues de Java (*p*) par les six degrés dix minutes. Le Roi de Japara, qui comptoit cette Isle dans ses Etats, y avoit envoyé, depuis trois ans, environ cinq cens hommes pour la peupler, sous le commandement d'un Seigneur de sa Cour. Le fond en étoit excellent, & devenoit encore meilleur par le soin qu'ils apportoient à le cultiver. On y trouvoit déjà du riz, de la volaille & des bestiaux en abondance. La pointe orientale offroit une petite Eglise & un grand nombre de cocotiers. C'étoit la partie de l'Isle que les Habitans avoient choisie pour leur demeure (*q*). En y arrivant, on apperçût vingt-deux hommes qui se promenoient sur le rivage. Une Chaloupe, qu'on envoya vers eux, fit quelques échanges de fer & de plomb pour des poules & des fruits. Le désir des Hollandois auroit été de trouver une rade commode, où ils pûssent laisser un de leurs Vaisseaux. Les équipages étoient si foibles, qu'ils ne se flattoient plus de pouvoir suffire pour quatre Bâtimens. Il n'y restoit que quatre-vingt-quatorze hommes, sains ou malades, boiteux & mutilés. Mais après avoir couru jusqu'au 25, en gouvernant toûjours à l'Oüest, ils furent étrangement surpris, de se retrouver à la vûe de l'Isle de Luboc, dont ils se croyoient fort éloignés. Ils attri-

Foiblesse des équipages Hollandois.

(*m*) Il paroît ici que l'action des Hollandois avoit été des plus barbares, & que les vingt personnes qui s'étoient sauvées n'ayant pû être que des hommes, ils avoient massacré toutes les femmes & les enfans. (1). Pag. 406, 407.

(*n*) Pag. 408.

(*o*) Add. de l'A. *A.*

(*p*) Ou plutôt à dix sept ou dix-huit lieues, & au Nord de l'extrémité occidentale de la grande Madure. R. de l'A. *A.*

(*q*) Pag 409.

(1) Voici pourtant trois jeunes garçons & une femme, auxquels les Hollandois accordèrent la vie; ce qui prouve que c'est sans fondement, que Mr. Prevost les accuse de barbarie, dans cette Note. R. de l'A. *A.*
On peut encore ajoûter à cette Remarque, que l'Auteur du journal observe, que si ces Insulaires avoient allégué des raisons assez spécieuses en leur faveur, il s'en trouvoit de très-fortes qui militoient contr'eux. Ils étoient armés de toutes pièces; poignards, javelines & rondaches, dont il semble qu'ils n'auroient pas eû besoin, s'ils n'eûssent eû dessein de s'en servir. R. de E.

attribuèrent cette erreur aux vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & à la force des courans qu'ils avoient eû ſans ceſſe à combattre (*r*). On fût obligé de mouiller une ſeconde fois ſur la Côte de cette Iſle. Le même jour, Jean *Molenaar*, un des principaux Officiers de la Flotte, mourut ſubitement. Quantité de taches bleues dont il ſe trouva couvert, ſes cheveux qui ſe ſéparèrent de ſa tête, & le ſang qui lui couloit abondamment dans la gorge, firent juger qu'il avoit été empoiſonné. Il fût viſité par les Chirurgiens, qui confirmèrent ce ſoupçon. Un accident de cette nature, répandit tant de conſternation dans tous les équipages, que ceux qui avoient parlé avec empreſſement d'aller juſqu'aux Moluques, s'écriérent qu'il étoit tems de retourner en Hollande. Cependant le Capitaine-Major fût accuſé d'un crime ſi noir, & mis aux fers par l'équipage de ſon propre Vaiſſeau (*s*). On ſe rappelloit que pendant tout le voyage, Molenaar & lui, s'étoient querellés continuellement & s'étoient même battus; qu'ils s'étoient menacés mutuellement de ſe traiter à coups de bayonette; enfin, que Houtman avoit eû l'imprudence de dire, qu'il voyoit bien que jamais Molenaar ne le laiſſeroit en paix, & que pour vivre tranquille, il n'avoit plus d'autre reſſource que le poiſon. Malgré de ſi fortes apparences, il fût abſous par le Conſeil général (*t*).

HOUTMAN. 1596.

Un de leurs Capitaines eſt empoiſonné.

Ce fût dans le même Conſeil, qu'après avoir conſideré l'état de l'*Amſterdam*, qui faiſoit eau de toutes parts, on prit la réſolution de l'abandonner. Elle fût exécutée le premier de Janvier 1597. Tous les équipages s'employèrent pendant onze jours, à le décharger de ſes marchandiſes & à le dépouiller de ſes agrêts, qui furent diſtribués dans les autres Bâtimens. Pendant qu'il étoit en feu, les Habitans de l'Iſle de Luboc, s'en approchèrent dans leurs Pirogues, & le remorquèrent ſur un banc, pour en conſerver la ferrure. Ils apportèrent quelques rafraîchiſſemens à bord de la Flotte, comme un témoignage de reconnoiſſance pour la liberté qu'on leur laiſſa de recueillir ces reſtes. Les deux jeunes Indiens qu'on avoit fait priſonniers ſur la Côte de Madure, profitèrent de cette occaſion, pour ſe ſauver à la nâge. Le 12, on leva l'ancre, dans le deſſein d'aller mouiller à la pointe orientale de l'Iſle de Java, & d'y faire des proviſions pour le retour. Le 18, on eût la vûe du Volcan, ou de la montagne enflammée qui eſt au-deſſus de *Panarucan* & qui jette une fumée fort épaiſſe. On vit une autre montagne, que les Portugais nomment *Sierra de Pagode*, au pied de laquelle eſt une petite Ville nommée *Pacadra*. Le même jour, les Hollandois étant entrés dans le Détroit de *Balambuam*, qui a au Midi l'Iſle de Bali, & à l'Oueſt celle de Java, ils s'avancèrent juſqu'à la vûe de la Ville du même nom. Quelques Inſulaires, venus à bord du *Maurice* dans deux Pirogues, racontèrent que Balambuam étoit actuellement aſſiégée par une Flotte de Java, ſur laquelle on ne comptoit pas moins de huit mille hommes; que la famine cauſoit plus de mal aux Habitans que les armes de leurs ennemis, & que trois Canoniers Portugais, dans leſquels ils avoient mis leur principal eſpoir, leur avoient déclaré, qu'ils ne pouvoient faire une plus longue défen-

1597.

Les Hollandois brûlent un de leurs Vaiſſeaux.

Volcan.

Siége de Balambuan.

(*r*) Pag. 470.
(*s*) *Ibidem* & pag. ſuiv.
(*t*) Pag. 471.

HOUTMAN. 1597. défenſe. Les Hollandois découvroient, à la vérité, un grand nombre de voiles dans un Golfe de la Côte de Bali; mais, loin d'ajoûter foi au récit du Siége, ils ſe perſuadérent que c'étoit un artifice pour les tromper (v), & que cette multitude de Pirogues étoit compoſée de toutes les forces de Java, qui s'étoient raſſemblées pour les attaquer & leur fermer le paſſage. Dans cette crainte, ils ſe préparérent au combat; mais ils ne laiſſérent pas d'aller mouiller ſur la Côte, à une lieue de la Ville. Un Gentilhomme du Pays, qui vint à bord, leur confirma néanmoins la vérité du Siége, [ajoûtant en même tems, qu'on avoit équippé cette Flotte pour le faire lever (x).] Il leur dit, que le père du Roi, Prince d'un âge fort avancé, qui avoit été obligé de ſe retirer dans l'intérieur de l'Iſle, regrettoit beaucoup de ſe voir privé de la ſatisfaction de recevoir les Hollandois, parce que dix ans auparavant, il avoit eû celle de lier commerce avec un Vaiſſeau de la forme des leurs. Ils jugérent que ce royal Vieillard, pouvoit être celui dont Thomas *Candiſh* parle dans la Relation de ſon voyage, & auquel il donne plus de cent cinquante ans (y).

Roi âgé de plus de cent cinquante ans.

[PENDANT ces derniers jours de navigation & de ſéjour, on eût ſur ces Côtes-là, beaucoup de gros tems, des vents violens, & une mer agitée. On demanda aux Habitans ſi on avoit toûjours, ou ſouvent, de pareilles tempêtes? Ils répondirent qu'elles étoient extraordinaires, & qu'il falloit que les Hollandois les eûſſent amenées avec eux (z).]

LE 25, ils apprirent qu'en s'avançant un peu plus loin, ils trouveroient une Riviére où les proviſions étoient en abondance. L'impatience de s'en procurer aſſez, pour une longue navigation, leur fit auſſi-tôt lever l'ancre. Ils découvrirent la Riviére; mais l'entrée avoit ſi peu d'eau, qu'à-peine les Chaloupes y pouvoient paſſer vuides. On appercût ſur la rive, un Village d'environ ſoixante maiſons, dont les Habitans s'occupoient à teindre des habits de coton de diverſes couleurs, & à faire divers tiſſus qu'ils envoyoient aux Iſles voiſines. Ils étoient vêtus plus proprement que tous les autres Inſulaires. Quelques-uns d'entr'eux vinrent à bord, & firent des propoſitions de Commerce. Mais comme ils n'étoient pas en état de fournir toutes les proviſions dont on avoit beſoin, on remit à la voile, & le 27, à minuit, on mouilla ſur la Côte d'une petite Iſle ſéparée, qu'on reconnût le lendemain pour l'Iſle de Bali. Quelques Inſulaires s'approchant dans une Pirogue, vinrent demander de la part du Roi, d'où étoit la Flotte, & voulûrent emporter la réponſe des Hollandois par écrit. On leur permit de prendre un poinçon & une feuille de cocotier, ſur laquelle ils écrivirent, dans leurs caractéres, que la Flotte venoit de Hollande, & que les Officiers propoſoient de faire un Commerce honnête & paiſible avec les Sujets du Roi. Il ſe paſſa quelques jours, pendant leſquels pluſieurs Matelots étant deſcendus au rivage, virent un grand nombre d'Inſulaires qui paroiſſoient venir de quelque marché. Les uns portoient des denrées, qu'ils y avoient achetées, & d'autres chaſſoient devant eux divers beſtiaux. Quelques-uns étoient à cheval. Mais on en vît venir un, qui étoit porté par

Iſle de Bali.

(v) Pag. 413.
(x) Add. de l'A. *A.*
(y) *Ibidem.*
(z) Add. de l'A, *A.*

Digitized by Google

par quatre esclaves, sur une espèce de *litière*, devant laquelle marchoient vingt hommes armés de longues javelines, d'où pendoient de grandes houpes rouges & blanches. Lorsqu'il eût apperçû les Matelots Hollandois, il leur envoya quelques fruits, & les fit prier d'accorder à deux d'entr'eux la liberté de le suivre. Ils y consentirent, à condition qu'il laisseroit aussi deux de ses gens en ôtage. La Flotte s'étant avancée le lendemain un peu plus au Nord, Houtman renvoya les deux Indiens à terre, avec un esclave Portugais qui avoit ordre de ramener ses deux Matelots. Mais le Seigneur voyant arriver ses deux Insulaires, refusa de rendre les Hollandois & retint aussi l'esclave, sous prétexte que les Vaisseaux avoient changé de parage & n'étoient plus dans l'étendue de sa juriſdiction. Cependant un des deux Matelots obtint, à force d'instances, la permission de retourner à bord, où il raconta que son Compagnon & l'esclave Portugais avoient été envoyés au Roi dans la Ville de Bali. Bien-tôt on reçût une lettre d'eux, dans laquelle ils se louoient beaucoup de l'accueil qu'ils avoient reçû du Roi; mais ils paroissoient craindre, que ce Prince ne fût pas disposé à les relâcher. On prit le parti, pour retirer ces deux hommes, de lui envoyer vingt aunes de velours à fleurs, des grains rouges, des verres de cristal, de petits miroirs & d'autres merceries. Cette générosité le toucha si vivement, qu'après avoir renvoyé le Matelot & l'esclave, il fit porter à la Flotte un présent de quatre pourceaux gras, avec l'offre de tout ce qui étoit en sa puissance. On ne fit plus difficulté d'entrer dans une grande Baye, qui se nomme *Padan*, où l'on apprit des Insulaires, que dix-huit ans auparavant, ils y avoient vû d'autres étrangers, vêtus à-peu-près comme les Hollandois, qui ayant coupé une corde en cinq ou six parties, avoient eû l'adresse de les rejoindre. On jugea que ce pouvoit être le Chevalier François *Drake* avec ses Anglois (*a*).

HOUTMAN. 1597. Deux Hollandois suivent un Seigneur de l'Isle. Ils sont retenus. La confiance s'établit.

Le 9 de Février fût un jour agréable, par l'honneur que le Roi de Bali fit aux Hollandois de se rendre au rivage, sur un chariot dont ils admirèrent le travail, & tiré par deux bufles avec de riches harnois. Ses gardes marchoient devant lui, armés de longues javelines & de traits à pointe dorée. Il parût désirer qu'on le saluât d'une décharge de l'artillerie. Cette satisfaction lui fût accordée avec empressement. Le lendemain, il fit porter à la Flotte plusieurs tonneaux d'eau fraîche. Visite du Roi sur la Flotte.

Ce Prince est puissant & fort respecté de ses Sujets. Sa Cour l'emportoit beaucoup, pour la splendeur, sur celle du Gouverneur de Bantam. La Baye de Padan, où les trois Vaisseaux étoient à l'ancre, mériteroit le nom de *Baya formosa*, autant par la beauté de la perspective, que par l'abondance des rafraîchissemens qu'on y trouve. Sa situation est à huit degrés trente-trois minutes de latitude du Sud. L'Isle entière parût aux Hollandois le plus agréable Pays qu'ils eussent vû dans tout le cours du voyage. Ils le nommèrent la *Jeune Hollande*; & la curiosité qu'ils eûrent de le visiter, leur donna le tems de faire les observations suivantes (*b*).

L'Isle de Bali est à l'Est de la grande Java, & son circuit est d'environ douze lieues d'Allemagne. Sa Côte septentrionale est montueuse. On découDescription de l'Isle de Bali.

(*a*) *Pag.* 416. (*b*) Pag 417. & suiv.

HOUTMAN, 1597. couvre au Sud, un Cap fort élevé, qui s'avance fort loin dans la Mer. Le Cap du Nord, eſt par les huit degrés & demi de latitude du Sud. Toutes les parties de l'Iſle ſont extraordinairement peuplées. La Ville Capitale, qui porte auſſi le nom de *Bali*, offre un Palais également ſpacieux & magnifique, où le Roi fait ſa demeure ordinaire. Mais il en a pluſieurs autres, dans divers endroits de l'Iſle.

Ses Habitans & leurs uſages.

LES Habitans ſont noirs, & la plûpart ont les cheveux crépus. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Ils adorent pendant le jour, la première choſe qu'ils ont rencontrée le matin. Leur habillement eſt le même que celui des Javanois, avec leſquels ils ont encore cette reſſemblance, qu'ils ne portent point de barbe. Ils ſe l'arrachent avec des inſtrumens inventés pour cet uſage, dans la ſeule vûe de plaire à leurs femmes, qui les appellent *Boucs*, lorſqu'elles les voyent barbus. Ils ont pluſieurs femmes, & c'eſt la raiſon, ſi l'on en croit l'Auteur, qui a rendu leur Iſle ſi peuplée. Quoiqu'ils vendent quantité d'hommes pour l'eſclavage, le nombre des Habitans eſt de plus de ſix cens mille. Les hommes & les femmes regardent comme une bienſéance indiſpenſable de s'accroupir pour rendre leur urine. Ils comparent à des chiens ceux qui violent cet uſage. Leur occupation la plus commune eſt de cultiver la terre, & de faire des étoffes & des toiles.

Ses productions.

L'Iſle eſt fort abondante en coton, outre celui qu'on y apporte de Sambaïa & des autres Villes voiſines. On y trouve toutes ſortes de beſtiaux, tels que des bœufs, des buſles, des chévres, des porcs, & même des chevaux, qui étant, remarque l'Auteur, auſſi petits que ceux de France, ont peine à porter un Cavalier armé. Comme on en tranſporte peu hors de l'Iſle, ils y multiplient beaucoup. Cependant les gens du commun ſont les ſeuls qui s'en ſervent pour aller d'un Village à l'autre. L'uſage des Seigneurs eſt de ſe faire porter par des eſclaves, ou traîner dans des chariots.

Ses Fruits.

Quoique l'Iſle produiſe une quantité extraordinaire de riz, le Roi ne permet pas qu'on en vende au dehors. Ce qui reſte, après la conſommation, eſt porté chaque année dans les Forteresſes qui ſont au ſommet des montagnes, & ſe conſerve ſoigneuſement pour les années ſtériles, & pour les tems de guerre ou d'inondation. La volaille, telle que les poules, les canards, les oyes, les paons, les tourterelles, n'y eſt pas moins en abondance. Les fruits les plus communs ſont les noix de cocos, les oranges, & les citrons, dont les bois & les lieux les plus incultes ſont remplis. L'Auteur vante un fruit de la groſſeur d'une poire, revêtu d'une coque à-peu-près ſemblable à celle de la chataigne, mais avec moins de pointes. La chair en eſt blanche, d'un goût agréable, & il eſt fort ſain pour le ſcorbut. On peut le confire indifféremment au ſel & au ſucre. Qu'on le lave en le tirant de la ſaumure, il perd le goût de ſel & reprend ſa douceur naturelle. On eſtime un autre fruit, qui croît en terre & qui eſt de la groſſeur d'une noix.

Ses Drogues.

Les Hollandois ne remarquèrent pas que l'Iſle produiſe d'autres épiceries que le gingembre, quoiqu'elle ait diverſes drogues, telles que le *Galigan*, le *Doringui*, le *Canjor*, le *Bangue* & pluſieurs autres. La Mer qui l'environne eſt extrêmement poiſſoneuſe, & les eaux internes le ſont beaucoup auſſi. Avec tous ces avantages, les Habitans ont peu de Commerce par Mer. Ils ſe bornent à porter des toiles & des étoffes de coton aux Côtes de Java, dans leurs petites pirogues.

CETTE

Digitized by Google

Cette Isle est une rade commune & un excellent lieu de rafraîchissement pour les Vaisseaux qui vont aux Isles Moluques, à Banda & à Macassar. On y voit quelquefois des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Les petits *Caxas* n'y ont aucun cours. On n'y reçoit que les grands, dont six mille y valent une reale de huit. HOUTMAN. 1597.

Entre divers métaux que l'Isle produit, on assûra les Hollandois, que les Mines d'or & de cuivre y sont communes. Mais le Roi ne permet pas qu'on les ouvre ; & quelque jugement qu'on en porte, ceux qui obtinrent la permission de voir le Palais du Roi, y virent plusieurs vaisseaux d'or ou dorés, plus précieux même, qu'ils n'en avoient vû dans aucune autre Cour des Indes, quoique le Gouverneur de Bantam en eût un fort grand nombre. Mines d'or.

Les plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi que les mains jointes. Il se repose de l'administration sur un Lieutenant-Général, qui porte le titre de *Quillor*, & sous lequel plusieurs autres Seigneurs gouvernent, chacun dans son département. L'union est admirable dans toutes les parties de ce petit Etat. Un rebelle seroit attaqué aussi-tôt par tous les autres Sujets, & son moindre supplice seroit le bannissement. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze ans, qu'un Prince du sang royal ayant conspiré contre la vie du Roi, son entreprise avoit été découverte. Il avoit été condamné à mort avec tous ses Complices. Mais le Roi touché de compassion, avoit changé la peine capitale en un bannissement dans une Isle déserte, où ils furent tous transportés. Cette Isle est au Sud-Est de Bali & se nomme *Pulo Rossa*, qui signifie *Isle déserte*. Ils la cultivèrent ; & depuis si peu d'années, ils l'avoient peuplée de toutes sortes de bestiaux. Leur Religion n'étoit pas différente de celle de Bali, mais ils avoient adopté l'usage établi dans divers autres Pays des Indes, de faire un point d'honneur à leurs femmes, de se brûler après la mort de leurs maris & dans le même bucher. On croit, suivant la remarque de l'Auteur, que l'origine de cette barbare coûtume, vient d'un certain Royaume, où les femmes qui se laissoient de leurs maris, ne faisoient pas difficulté de les empoisonner. Pendant que les Hollandois étoient dans la Baye de Padan, ils apprirent qu'on devoit brûler à Pulo Rossa, le corps d'un des principaux Insulaires, & que près de cinquante femmes s'étoient dévouées volontairement au même sort. Ils furent sollicités d'assister à ce spectacle. Mais ne pouvant s'en former qu'une affreuse idée, ils réservèrent leur curiosité pour des objets moins tragiques (*c*). Bon Gouvernement. Isle de Pulo Rossa, comment peuplée. Femmes qui se font brûler avec leurs maris.

Le 20, une partie de l'équipage étant à terre, deux Matelots du *Maurice*, l'un nommé Emanuel *Rodenburg*, d'Amsterdam, l'autre Jacques *Claasen*, de Delft, s'avancèrent dans l'Isle & déclarerent de loin à leurs Compagnons, que s'ils tardoient trop à revenir, il seroit inutile de les attendre. Le lendemain ils firent demander leurs habits, qu'on refusa de leur envoyer. Comme ils avoient pris ce parti sans aucun sujet de plainte, & que tous les Habitans s'accordèrent à cacher le lieu de leur retraite, on ne pût

(*c*) Pag. 421 & 422.

HOUTMAN. 1597.

pût douter qu'ils n'eûssent été séduits par les agrémens d'un si beau séjour, & peut-être par les caresses de quelques femmes de l'Isle (*d*).

Etat de la Flotte à son départ des Indes.

APRÈS avoir employé trois semaines à renouveller les provisions, on remit enfin à la voile le 26 de Février, pour prendre la route du Cap de Bonne-Espérance. Les équipages, qui étoient partis de Hollande au nombre de deux cens quarante-neuf hommes, se trouvoient réduits à quatre-vingt-neuf (*e*); & de quatre Vaisseaux, il n'en restoit que trois, assez mal équipés pour faire craindre les dangers d'un voyage si pénible. Outre les quatre-vingt-neuf Hollandois, on comptoit huit autres hommes qu'on avoit pris ou reçûs sur la route; deux Négres de Madagascar, un Chinois, deux Malabares, un qui se disoit né à Malaca, un jeune garçon de huit ou neuf ans, natif de Joartam dans l'Isle de Java, & le Pilote Abdul, qui paroissoit disposé par inclination, à suivre la fortune des Hollandois jusques dans leur Patrie, où il ne pouvoit manquer de trouver des occupations convenables à ses talens. Lorsqu'on n'eût plus devant les yeux que l'image du retour & la nécessité de rendre compte à la Compagnie des operations du voyage, tous les Officiers s'étant assemblés à bord de la *Hollande*, il s'éleva d'étranges débats entr'eux, sur la conduite qu'on avoit tenue devant Bantam (*f*). Les Commis reprochèrent aux Capitaines & aux Pilotes, de les avoir abandonnés au péril qui les ménaçoit dans le Comptoir, & de n'avoir consulté que leur effroi pour se retirer. Les Capitaines accusèrent les Commis, d'avoir manqué, par une fausse prudence & par de mauvais ménagemens, à faire la cargaison de poivre, quoiqu'ils eûssent été conduits dans un bon Port & dans la Ville du monde la plus propre à ce Commerce (*g*). Cette querelle se renouvella plus d'une fois pendant le cours de la navigation, qui fut d'ailleurs fort heureuse.

Querelle entre les Officiers.

[LA Flotte avoit pris son cours par le Sud de Java, & le 24 d'Avril, on eût la vûe de cette partie de l'Afrique, que les Portugais nomment *Terra do Natal*, située par les trente-trois degrés onze minutes de latitude Sud. Le 26, les disputes qui continuoient toûjours entre les Officiers, obligèrent le Vaisseau la *Hollande* à se séparer des deux autres. Ceux-ci passèrent le 6 de Mai, devant le Cap des Aiguilles, & se trouvèrent le 25, près de l'Isle de Ste. Helene; mais étant venus le lendemain sous le Cap du Nord pour entrer dans la rade, ils y virent quatre grandes Caraques Portugaises qui y étoient à l'ancre. La peur qu'ils en eûrent, les empêcha de s'arrêter, comme ils en avoient dessein, pour prendre de nouvelles provisions de fruits, de volaille, de chévres, & de cochons, dont cette Isle est remplie. Deux heures après, ils rejoignirent la *Hollande*, dont l'équipage rapporta, qu'ils avoient rencontré deux Vaisseaux François, par la hauteur de vingt-deux degrés cinquante minutes, mais dont

Retour de la Flotte.

(*d*) L'Auteur du Journal n'étoit pas si galant que Mr. Prevost; car il ne fait pas l'honneur aux Beautés de Bali, de soupçonner leurs attraits de cette séduction. R. d. E.

(*e*) Pag. 420.

(*f*) Pag. 421.

(*g*) Les Matelots étoient aussi fort mécontens de leurs Officiers, & se plaignoient hautement de ce qu'on ne leur donnoit que du riz & de l'eau pour toute nourriture, pendant que leurs Officiers avoient tous les jours, plusieurs sortes de mêts rotis & bouillis, outre quantité de fruits de toutes espèces. R. de l'A.

Digitized by Google

dont ils n'avoient pas pû s'approcher, à cauſe que la frayeur avoit ſaiſi les François. Le jour d'auparavant, ils avoient auſſi atteint une de ces quatre Caraques dont nous venons de parler, & qui ayant reconnu qu'ils étoient Hollandois, avoit d'abord arboré Pavillon rouge, & leur avoit envoyé deux volées de canon; La *Hollande* lui en ayant rendu cinq, ils continuérent leur route de part & d'autre. Les trois autres Caraques ayant apperçû la *Hollande*, tirérent un coup de canon, pour faire revenir leurs gens qui étoient à terre. En effet, lors que le *Maurice* fût à leur vûe, les quatre Caraques paroiſſoient être prêtes au combat. HOUTMAN 1597.

Le premier & le 2 de Juin, les Hollandois virent pluſieurs oiſeaux, qui leur firent juger qu'ils n'étoient pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 7, ils paſſérent la Ligne, & le 26, ils virent ſur la *Hollande*, beaucoup de pouſſiére, que le vent y faiſoit voler, ce qui leur fit préſumer qu'ils n'étoient pas loin de l'Iſle de S. Antoine, qui eſt la plus occidentale de toutes celles du Cap-Verd. Le 29, ils vinrent dans la Mer de *Sargaſſo*, ainſi nommée par les Portugais, à cauſe du *Sargaſſo*, ou Creſſon, dont elle eſt couverte. Le lendemain, ils paſſérent le Tropique du Cancer. Le 12 de Juillet, ils ſe crûrent près des Iſles de *Corvo* & de *Flores*, qui ſont partie de celles que les Portugais ont nommées les *Açores*, ou les Iſles des Eperviers. Ils étoient à la hauteur de trente-ſept degrés. Le 5 d'Août, ils entrérent dans la Manche d'Angleterre, & le 11, ils ſe trouvérent devant le Texel (*b*), où l'on fût battu d'une ſi groſſe tempête, que l'équipage du Vaiſſeau la *Hollande*, ſe vit forcé de couper ſon mât. Enfin l'on arriva le 14, dans le Port d'Amſterdam.

(*b*) Add. de l'A. *A.*

§. 11.

Second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales. Fait par Van Neck. VANNECK. 1598.

Quand cette entrepriſe, qui ſuivit de près le retour de Houtman, ne ſe trouveroit pas liée naturellement avec la premiére, non-ſeulement parce qu'on y comptoit les mêmes Pilotes, & particuliérement le Guzarate Abdul, que les Hollandois avoient amené de Java dans cette vûe; mais plus encore, parce qu'elle fût jugée néceſſaire pour réparer les diſgraces du voyage précédent; elle ne demanderoit pas moins la place qu'on lui accorde ici, pour ſatisfaire la curioſité d'un Lecteur attentif, qui doit ſouhaiter d'apprendre comment le Commerce Hollandois fût rétabli à Bantam. Motifs de ce voyage.

L'Importance de cet objet, porta les Directeurs de la Compagnie à faire un armement beaucoup plus conſidérable que le premier. Le nombre des Vaiſſeaux fût doublé. On employa tout l'Hyver à les équiper; & le premier de Mai 1598, ils partirent du Texel ſous le commandement de l'Amiral *Jacques Cornelisz Van Neck*. On nous en a conſervé les noms. Le premier, qui portoit l'Amiral, ſe nommoit le *Maurice*. Le ſecond, commandé par *Wybrand Van Warwick*, dont le nom s'immortaliſa dans la ſuite par d'autres expéditions, s'appelloit l'*Amſterdam*. Les noms des ſix autres étoient On équipe une Flotte nombreuſe.

VANNECK. 1598.

étoient ceux des Provinces de *Hollande*, de *Zélande*, de *Gueldres*, d'*Utrecht*, de *Frise* & d'*Overissel*. Tous les équipages montoient ensemble à cinq cens soixante hommes.

Sa séparation.

(*a*) LEUR navigation n'offre que des évenemens communs jusqu'au mois de Septembre, qu'après avoir été séparés par une furieuse tempête à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, cinq d'entr'eux furent poussés vers l'Isle de Madagascar. Ils doublèrent le Cap de St. Julien, & le 17, ils découvrirent une Isle, que les Portugais avoient nommée jusqu'alors, l'Isle de *Cerné*. Les Hollandois ne la connoissoient que par son nom. Ils envoyèrent aussi-tôt vers le rivage, deux Chaloupes, dont l'une apperçût un beau Port, qui pouvoit contenir plus de cinquante Vaisseaux à l'abri de tous les vents, avec un excellent fond. Elle apporta le soir huit ou neuf gros oiseaux, & un grand nombre de petits, qui s'étoient laissés prendre avec la main. Les Matelots avoient découvert de l'eau fraîche, qui couloit des montagnes, & toutes les apparences leur avoient promis une grande abondance de rafraîchissemens. Cependant, comme on ignoroit encore qu'elle fût sans Habitans, le Commandant, à qui les maladies pressantes de ses gens ne permettoient pas d'employer beaucoup de tems à la reconnoître, fit descendre le 20, une grande partie des équipages, & se mit en état de n'avoir rien à redouter de la surprise. Le lendemain & les jours suivans, il envoya les Chaloupes dans d'autres endroits de l'Isle, pour y chercher des hommes. On continua d'y trouver quantité d'oiseaux, qui ne faisoient aucun mouvement à l'approche de ceux qui vouloient les prendre. On y vit un grand nombre de cocotiers. Dans un endroit du rivage, on trouva environ trois cens livres de cire, sur laquelle il y avoit des lettres Grecques, & l'on fût surpris d'appercevoir, à peu de distance, un pont volant de Vaisseau, une barre de cabestan, & une grande vergue, qui devoient être les restes de quelque Vaisseau enseveli dans les flots. Mais on s'efforça inutilement de se procurer d'autres lumières, & toutes les recherches ne firent découvrir aucune trace d'hommes. Il ne pût rester aucun doute que l'Isle ne fût déserte. Les Hollandois, après avoir rendu graces au Ciel de les avoir conduits dans un si bon Port, lui donnèrent le nom de *Maurice* (*b*), à l'honneur du Prince d'Orange.

L'Isle de Cerné nommée Maurice par les Hollandois.

CET-

(*a*) Le 15, ils eûrent la vûe de l'Isle de Madére, & des petites Isles qui sont autour, que les Portugais appellent *Désertes*, & que les Mariniers Hollandois nomment *Sarters*, ou *Sartres*. Le 17, ils passèrent *Gomera*, & *Palma*, deux des Isles Canaries, & le 23, celles du Cap-Verd, ou les *Isles Salées*, & particuliérement l'Isle de *Maio*, & *San Jago*. Le 8. de Juin, ils passèrent la Ligne, & le 25, les bancs du Brésil, situés par les dix-huit degrés de latitude Sud. Le 27 de Juillet, ils jugèrent par les grands troncs d'arbres qu'ils virent flotter, & par un grand nombre d'oiseaux qu'ils apperçûrent, qu'ils n'étoient pas loin du Cap de Bonne-Espérance. Le lendemain on vit à un mât de hune, un feu St. Elme, qui répandoit autant de lumière, que si c'eût été une chandelle. Le 8 d'Août, ils furent séparés par une furieuse tempête, & le 25, cinq Vaisseaux de la Flotte jettèrent l'ancre pour la première fois depuis leur départ, près du Cap de *St. Laurent*, ou de Madagascar. Le 29, ils doublèrent ce Cap, & le lendemain, celui de *St. Julien*, dans la même Isle. Add. & R de l'A.

(*b*) On ne sera pas surpris, que l'Auteur s'arrête volontiers à la description de cette Isle, si l'on considére, qu'elle étoit encore déserte, & que les Hollandois lui ayant donné le nom de *Maurice*, qu'elle a conservé jusqu'à-ce qu'elle ait pris celui d'*Isle de France*, ils s'y sont attribués long-tems une sorte de droit.

VANNECK, 1598.

Sa description.

Ses productions naturelles.

Ses animaux.

Digitized by Google

VARNECK. 1598.

Sa séparation.

L'Isle de Cerné nommée Maurice par les Hollandois.

Digitized by Google

VANNECK. 1598.

Sa description.

Ses productions naturelles.

Ses animaux.

Digitized by Google

VANNECK. 1598.

Sa séparation.

L'Isle de Cerné nommée Maurice par les Hollandois.

VANNECK. 1598.

CETTE Iſle (*c*), n'a pas moins de quinze lieues de circuit. La profondeur de la Mer, à l'entrée du Port, eſt d'environ cent braſſes. De quelque part qu'on jette les yeux ſur le Pays, on n'y apperçoit que de hautes montagnes, couvertes à la vérité, d'arbres verds, mais ſouvent enveloppées de nuages, & quelquefois d'une épaiſſe fumée. Le fond eſt pierreux preſque par tout. Cependant il eſt ſi fertile en arbres, qu'ils y croiſſent ſerrés l'un contre l'autre juſqu'à ne laiſſer aucun paſſage. Le bois de ces arbres eſt la plus belle ébène qui ſe voye; il y en a d'autres qui ſont d'un beau rouge, & d'autres qui ſont auſſi jaunes que de la cire. Les Hollandois en apportèrent de ces trois ſortes à Amſterdam, où tout le monde en admira la beauté. Ils trouvèrent auſſi quantité de palmites, qui fournirent à la Flotte un rafraîchiſſement fort agréable. Leur groſſeur eſt à-peu-près celle des cocotiers; mais le ſommet de l'arbre offre une groſſe tête, qui contient une moëlle auſſi blanche & auſſi douce qu'un navet.

Sa deſcription.

Ses productions naturelles.

ON éleva des *hutes* dans l'Iſle, avec la facilité que donnoit cette abondance extraordinaire de bois. Le prompt rétabliſſement des malades fit juger que l'air y étoit fort ſain. La Mer y eſt ſi poiſſoneuſe, que d'un coup de ſeine on prenoit un demi-tonneau de poiſſon. On prit une raye, qui ſervit pour deux repas à l'équipage entier d'un Vaiſſeau. Les tortues y étoient ſi groſſes, que ſix hommes pouvoient s'aſſeoir dans une ſeule écaille. On n'y trouva point de quadrupédes, mais à l'égard des oiſeaux, jamais les Matelots Hollandois n'avoient tant vû de tourterelles. Ils en prenoient juſqu'à cent cinquante dans un après-midi. Les herons, plus ſauvages, s'envolèrent lorſqu'ils furent pourſuivis, & ſe perchèrent d'abord ſur des arbres. Enſuite ils diſparurent tout-à-fait. On ne vît qu'un petit nombre d'oyes; mais celui des perroquets gris étoit ſurprenant. On admira particuliérement certains oiſeaux de la grandeur d'un cygne, qui ont la tête groſſe, & une peau par-deſſus en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'ailes, & leur queue n'eſt compoſée que de quatre ou cinq plumes griſâtres & friſées. Leur chair eſt ſi dure & ſi coriace, excepté celle de l'eſtomac, qui eſt aſſez bonne, que les Hollandois leur donnèrent le nom de *Walg-vogels*; c'eſt-à-dire, dans leur langue, *Oiſeaux de dégoût*. D'ailleurs l'abondance des tourterelles, qu'ils trouvoient excellentes, leur faiſoit rejetter tout ce qui leur paroiſſoit moins agréable.

Ses animaux.

WARWICK, qui commandoit depuis qu'on s'étoit ſéparé de l'Amiral, fit ſuſpendre à un arbre, une table de bois, ſur laquelle il fit graver les armes de Hollande, de Zélande & d'Amſterdam, avec cette inſcription en Portugais: *Chriſtianos Reformados*. Il y fit enfermer de pieux, un eſpace d'environ quatre cens toiſes, où il fit ſemer & planter, comme dans un jardin, des fruits, des grains & des légumes, pour faire l'épreuve du terroir.

(*c*) Mr. Prevoſt place ici cette Iſle par dix-huit degrés trente minutes de latitude de Sud. Mais outre que cette détermination n'eſt point juſte, elle ne ſe trouve pas dans l'Original. La pointe du Nord, eſt environ par dix-neuf degrés trente minutes, & le Port où les Hollandois mouillèrent l'ancre, paroît être celui qui eſt au côté Sud-Eſt de l'Iſle, où ils bâtirent enſuite un Fort appellé *Frederic Henri*. R. de l'A. *A.*

VAN NECK 1598.

roir. Il y laiſſa auſſi quelques poules, dans la vûe d'y faire trouver aux Vaiſſeaux qui vont aux Indes, diverſes ſortes de rafraîchiſſemens (*d*).

Arrivée de l'Amiral à Bantam.

Il remit à la voile, & le reſte de ſa navigation fût heureux; mais il avoit été devancé par l'Amiral, qui arriva le 26 de Novembre, avec les trois autres Vaiſſeaux, dans la rade de Bantam (*e*). Il faut ſuppoſer que les Hollandois n'avoient pas attendu qu'ils euſſent jetté l'ancre devant cette Ville, pour concerter les moyens de rentrer en grace avec le Gouverneur. Les excès auxquels ils s'étoient emportés, dans le premier voyage, devoient leur faire craindre de trouver dans l'Iſle autant d'ennemis que d'habitans. Ils firent deſcendre à terre Corneille *Heemskerk*, Commis de l'Amiral, pour ſonder les diſpoſitions. Ses ordres portoient de rechercher la faveur & l'amitié des Inſulaires, ſans leur rappeller le ſouvenir du paſſé, & de demander au Gouverneur, ou au Chepate, la permiſſion d'établir avec eux un Commerce honnête & tranquille.

Il eſt regardé comme ennemi.

HEEMSKERK trouva toute la Ville revoltée contre ſes propoſitions. Les Habitans n'avoient pas plutôt vû paroître la Flotte, qu'ils s'étoient attendus à de nouvelles hoſtilités. Ils ne doutoient pas que ce ne fût la même qui les avoit inſultés l'année précédente, & qu'elle n'eût tenu la mer depuis ce tems-là, pour exercer la piraterie. Les Portugais, qui leur en avoient fait prendre cette idée, ne manquèrent pas de la fortifier par leurs repréſentations, & de leur inſpirer de nouvelles terreurs. Heemskerk revint à bord, après avoir fait des efforts inutiles pour juſtifier ſa Nation.

Le Pilote Abdul fait recevoir les Hollandois à Bantam.

DANS cet embarras, on prit le parti de faire deſcendre Abdul (*f*), qui ſervoit de Pilote à l'Amiral, & de remettre entre ſes mains une négociation dont on commençoit à ſentir les difficultés. Ce Guzarate, qui avoit quantité d'amis dans la Ville, eût l'adreſſe de les adoucir en faveur des Hollandois; & dans l'eſpace de peu de jours, il pouſſa ſi vivement ſon entrepriſe, qu'il engagea le Gouverneur à recevoir quelques Députés de la Flotte. C'étoit avoir gagné beaucoup, & l'on ne douta point que dès la première audience, les civilités & les préſens ne fiſſent le reſte. En effet, les Députés furent bien reçûs; & le Chepate, qui repréſentoit pour le jeune Roi, encore enfant, écouta favorablement leurs explications. Les préſens conſiſtoient en une coupe dorée, quelques piéces de velours & d'autres étoffes de ſoye, de beaux verres & des miroirs dorés. Ils préſentèrent en même-tems les Patentes des Etats Généraux & du Prince Maurice. Après cette cérémonie, on convint facilement des articles du Commerce, & dès le lendemain, il fût ouvert avec tant de ſuccès, qu'en moins de cinq ſemaines, les trois Vaiſſeaux furent preſqu'entiérement chargés (*g*).

Commerce favorable.

Arrivée du Vice-Amiral.

CEPENDANT il ne leur fût pas avantageux qu'Abdul eût annoncé l'arrivée

(*d*) Pag. 451 & ſuiv.

(*e*) Ces trois Vaiſſeaux ayant été ſeparés du reſte de la Flotte, comme on l'a rapporté plus haut, relâchèrent à l'Iſle Ste. Marie, où ils firent priſonnier le Roi, ou Phulo, qui donna une vache & un veau pour ſa rançon. De-là ils allèrent à la grande Baye d'*Antongil*, mais n'y ayant point trouvé de rafraîchiſſemens, à cauſe de la guerre qui étoit entre les Rois du Pays, ils continuèrent leur route. R. de l'A. *A.*

(*f*) Voyez la Relation précédente.

(*g*) Pag. 457, 458.

vée de cinq autres Navires, qui devoient même être ſuivis d'un plus grand nombre. L'attente d'un ſi grand Commerce fit tenir d'abord le poivre fort cher. Mais les Hollandois, charmés de voir prendre un tour ſi favorable à leurs eſpérances, ne laiſſerent pas d'achever leur cargaiſon. Leur joye fût au comble en voyant arriver, un mois après, le Vice-Amiral Warwick avec ſes cinq Vaiſſeaux. Ils ſe hâtèrent d'en charger un de tout ce qui reſtoit de poivre aux Habitans; & dans l'impatience de porter de ſi bonnes nouvelles à la Compagnie, l'Amiral partit le 11 de Janvier 1599, avec les quatre Vaiſſeaux chargés. Leur cargaiſon étoit de quatre cens laſtes de poivre, cent de cloux de girofle, & une quantité médiocre de fleur de muſcade & de canelle. Ils arrivérent heureuſement au Texel le 19 de Juillet, après un voyage de huit mille lieues, qui n'avoit pas duré plus de quatorze mois & dix-huit jours (*b*). L'unique accident de ce retour, fût le châtiment que l'Amiral impoſa au Contre-maître d'un des quatre Vaiſſeaux, pour avoir oſé frapper le Maître. Cet Officier, qui ſe nommoit Pierre *Gysbrechtſz.*, fût condamné à demeurer dans l'Iſle déſerte de Sainte Hélene, où on lui laiſſa néanmoins une certaine quantité de pain, d'huile & de riz, avec des hameçons pour la pêche, de la poudre & un fuſil (*i*).

VAN NECK, 1598.

1599.

Retour de l'Amiral en Hollande avec quatre Vaiſſeaux.

WARWICK ayant ſuccedé à la qualité d'Amiral pour les quatre autres Vaiſſeaux, l'*Amſterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres* & l'*Utrecht*, quitta Bantam le 8 de Janvier, pour ſe rendre aux Iſles Moluques. Il mouilla ſans défiance devant Jacatra, parce que la Flotte de l'année précédente n'avoit eû rien à démêler avec cette Ville. Le 22, il s'approcha auſſi librement de Tubaon, où les premiers Hollandois n'avoient reçû que des faveurs & des civilités du Roi. [L'accueil qu'il leur fit cette fois-ci, ne fût pas moindre. *Il vint lui*-même ſur le rivage, pour les engager à le ſuivre juſqu'à *ſon* Palais, dont on leur fit voir tous les appartemens (*k*). Ce Prince ſe propoſoit de ſe rendre, à ſon tour, à leur bord. Mais la Flotte, qui remit à la voile le même jour 24 & le 26, ne lui en laiſſa pas le tems (*l*).] Les quatre Vaiſſeaux s'étant ainſi ſéparés, l'Amiral & l'*Utrecht* allérent jetter l'ancre entre Java & la petite Iſle de Madure, tandis que les deux autres s'approchérent de Joartam, pour chercher un Pilote-côtier qui voulût conduire la Flotte aux Moluques. [Ils y reçûrent le lendemain 28, un préſent du frére du Roi de Tubaon pour le Vice-Amiral, & le 31, un autre que le Roi deſtinoit au Prince d'Orange. Ce dernier préſent conſiſtoit en un ſuperbe *Cris* ou poignard, dont le manche repréſentoit le ſimulacre du Roi en or, tout garni de pierreries, & deux magnifiques javelines (*m*).] Dans l'intervalle de cette ſéparation, quarante hommes, tant de l'Amiral que de l'*Utrecht*, qui ſans faire réflexion aux que-

Warwick ſuit la même avec les quatre autres Vaiſſeaux.

Quarante Hollandois arrêtés à Madure.

(*b*) Pag. 459. & ſuiv. Le Journal met l'arrivée au 19 de Juin & la durée du voyage, à quinze mois; mais c'eſt une faute que nous avons corrigée ſur d'autres informations. Van Neck fit le 27. de Juillet, ſon entrée à Amſterdam, au ſon des Cloches de la *Ville* & aux fanfares de huit trompettes dont il étoit précédé, & le Magiſtrat lui fit préſenter le vin d'honneur. R. d. E.

(*i*) Pag. 460.

(*k*) On en trouvera ci-deſſous la Deſcription, dans celle de l'Iſle de Java.

(*l*) Add. d. E.

(*m*) Add. d. E.

Digitized by Google

WARWICK. 1599. querelles de l'année précédente, avoient pris terre à Madure, fûrent arrêtés dans une Ville nommée *Aroſſabaia*, [qui eſt la Capitale de Madure, & dont il a été fait mention dans le premier Voyage (*n*).] Cet incident, qui fût auſſi-tôt communiqué aux deux autres Vaiſſeaux, les fit hâter de rejoindre l'Amiral. Mais il mérite d'être expliqué avec plus d'étendue.

L'AMIRAL & l'*Utrecht* ayant pris leur cours vers la pointe occidentale de l'Iſle de Madure, avoient mouillé devant la petite Ville d'Aroſſabaia, Place forte, dont les murailles & les portes ſont fort épaiſſes & munies de plateformes, où les Habitans font la garde pendant toute la nuit. Ils avoient envoyé une Chaloupe & un Canot, pour acheter du riz & d'autres rafraîchiſſemens. La Chaloupe s'étant chargée de riz avoit touché au fond, & s'étoit trouvée obligée d'attendre le retour de la marée pour ſe remettre à flot. Pendant ce tems-là, un Seigneur de l'Iſle avoit repréſenté au Roi, que ces Etrangers étoient les mêmes qui avoient tué, l'année précédente, un grand nombre de ſes Sujets; & le reſſentiment des Inſulaires s'étoit échauffé ſi vivement, qu'ils avoient arrêté la Chaloupe & le Canot.

Le Roi en fait encore arrêter d'autres. *Schuermans*, Commis de l'Amiral, s'étoit rendu au rivage avec quatre hommes, dans un autre canot, pour s'informer de ce qui pouvoit retarder ces deux Bâtimens. Il y avoit été arrêté comme eux. On lui avoit ôté ſon chapeau, ſon épée & ſon argent, pour le conduire avec tous les autres, qu'on avoit auſſi déſarmés, dans une petite maiſon, où quelques-uns d'entr'eux avoient même été dépouillés. Le Roi avoit fait enlever deux pierriers & toutes les armes qui étoient dans la Chaloupe. Enfin les priſonniers avoient obtenu de ce Prince, la permiſſion d'envoyer à bord trois d'entr'eux, pour avertir l'Amiral de ce qui ſe paſſoit; mais à condition de revenir ſur le champ; & la crainte d'expoſer leurs Compagnons à d'autres violences par le moindre retardement, leur avoit fait executer fidélement leur promeſſe (*o*).

Négociations inutiles. TELLE étoit la ſituation de cette affaire à l'arrivée des deux Vaiſſeaux. Il ne paroiſſoit pas que la vie des priſonniers fût menacée; mais l'intention du Roi étoit apparemment de vendre leur liberté fort cher. On tint Conſeil dans la chambre de l'Amiral. Le parti de la négociation étant le ſeul qu'il y eût d'abord à tenter, on s'expliqua par des lettres & des réponſes qui la firent traîner pendant pluſieurs jours. Les propoſitions du Roi parûrent exceſſives. Il demandoit, pour la délivrance des quarante priſonniers (*p*), deux des plus groſſes pièces de canon qui fûſſent à bord de l'Amiral, pluſieurs pièces de drap & de velours, & mille pièces de huit. L'Amiral rejetta ces demandes. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas maître de diſpoſer du canon, mais qu'il étoit prêt à compoſer pour une ſomme d'argent. On continua pendant quelques jours de négocier ſur ce fondement. Les difficultés, de la part des Inſulaires, ſembloient augmenter par le délai. Cependant l'Amiral de l'Iſle, qui étoit favorable aux Hollandois, obtint du Roi la liberté de huit ou neuf des priſonniers, qui retournèrent à bord dans le canot. Mais à-peine fûrent-ils partis, que les Inſulaires ſe repen-

Les priſonniers Hollandois ſont maltraités.

(*n*) Add. de l'A. *A.*
(*o*) Pag. 473. & ſuiv.
(*p*) Pag. 475.

pentirent de cette complaisance & firent conduire les autres dans un Bourg, où ils furent étroitement gardés. Le lendemain, ils furent menés tous, à l'exception du Commis, du Pilote & de quelques autres, dans une caverne ou une espèce de basse-fosse, sur le sommet d'une montagne. Là, ils n'eûrent pour lit que des feuilles d'arbre, & pour nourriture, que ce qu'un de leurs gardes alloit mandier pour eux dans les Villages voisins (q). WARWICK, 1599.

L'AMIRAL fût si peu informé de leur sort, qu'ignorant même où ils avoient d'abord été conduits, il croyoit que la plûpart d'entr'eux étoient encore dans la Chaloupe. Il assembla le Conseil; &, dans cette idée, on résolut d'entreprendre quelque chose pour les délivrer. La Chaloupe étant à l'entrée du Port, il paroissoit facile de surprendre les gardes & de leur enlever leur proye. On mit cent cinquante hommes dans trois Chaloupes & trois Canots. Cette petite Flotte découvrit, en approchant de la terre, une multitude de gens & deux Portugais avec des bannières de paix, qui vinrent au-devant d'eux pour les assûrer, que les Insulaires ne désiroient qu'un prompt accommodement. C'étoit un artifice pour leur donner le tems de se mettre en défense. Vingt hommes des Chaloupes eûrent l'imprudence de sauter à terre sur la foi de cette déclaration. On tira sur eux de toutes parts. Il en demeura trois ou quatre sur la poussiére; & le Vice-Amiral, qui commandoit le détachement, sauva les autres en les faisant rentrer promptement dans sa Chaloupe (r). Tentative pour les délivrer.

LA colère des Hollandois devint si vive, qu'ils ne balancèrent point à s'avancer vers la Ville. Ils en étoient fort proches, lorsqu'ils s'apperçûrent que les Habitans faisoient une fortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Leur premier soin fût d'envoyer deux canots à la barre & de s'en assûrer, parce qu'ils avoient conçû, que si leurs ennemis se rendoient maîtres de la barre, ils s'y trouveroient pris comme dans un filet. Pendant ce tems-là, on ne cessoit pas d'escarmoucher de part & d'autre. Les Insulaires tiroient leurs pierriers. Il se servoient aussi de leurs fusils & de leurs arcs. L'espérance de ces Barbares étoit de forcer les Hollandois à consumer toute leur poudre, dans l'opinion qu'ensuite ils en auroient bon marché. Mais une grosse tempête qui s'éleva presque subitement, & la marée d'ailleurs qui commençoit à se retirer, obligérent les Chaloupes & les Canots de se retirer vers la Flotte. En sortant du havre, une des Chaloupes, montée de trente-six hommes, fût renversée par les vagues. Un Canot qui portoit treize hommes eût le même sort. Ce double malheur coûta la vie à plusieurs Hollandois, dont les uns se noyérent, & les autres furent tués par les Insulaires. Quelques-uns, qui furent jettés sur le rivage, du côté où se trouvoit un Renegat de Tubaon qui étoit ami de leur Nation, obtinrent la vie en sa faveur (s). On se contenta de les faire mettre à genoux & de leur répandre une poignée de sable sur la tête, pour marquer la grace qui leur étoit accordée. Mais tous ceux que les flots jettérent de l'autre côté, furent massacrés sans pitié. La fureur de leurs ennemis alloit jusqu'à Son mauvais succès. Massacre des Hollandois.

(q) Pag. 474. 475.
(r) Pag. 476.
(s) Ce Renégat Portugais étoit le même qui avoit apporté à bord les présens du Roi de Tubaon. On s'étoit servi de lui pour négocier la rançon des prisonniers. R. d. E.

Digitized by Google

WARWICK. 1599.

jusqu'à se jetter dans l'eau pour les tuer. Il n'en échapa que vingt-cinq, qui furent conduits le soir dans les prisons de la Ville. On chargea de fers le Trompette & le Caporal. Tous les autres furent liés ensemble, quoique trois d'entr'eux fussent dangereusement blessés (t).

Rachat des prisonniers.

Le 6 de Février, ils furent transferés dans la même caverne où leurs Compagnons étoient déjà renfermés. Mais dès le lendemain on les fit sortir tous de ce cachot, pour retourner à la Ville. Le Trompette & le Caporal furent conduits devant le Roi, qui leur offrit des femmes & d'autres gratifications s'ils vouloient s'attacher à son service. Ils répondirent qu'ils étoient résolus de se rembarquer avec leurs amis, & qu'ils espéroient que l'Amiral finiroit leur captivité. Le nombre des prisonniers montoit à cinquante & un. On leur fit traverser la Ville, pour être transportés dans une petite Isle, où ils furent gardés à vûe jour & nuit.

Réflexions qui font désirer la paix à l'Amiral.

Cependant l'Amiral considera qu'il n'avoit pas fait le Voyage des Indes pour y porter la guerre, & qu'au fond l'entreprise du Roi de Madure n'étoit qu'une représaille, qui n'étoit pas même égale aux outrages que son Isle avoit reçûs de la première Flotte. Cette réflexion lui fit prêter l'oreille à de nouvelles propositions de paix. On convint enfin de deux mille piéces de huit pour la rançon des prisonniers; à condition que s'ils n'étoient pas renvoyés tous à la fois, le payement se feroit à proportion du nombre, en draps ou en argent, au choix des Insulaires. Le 14, ils se retrouvèrent tous sur la Flotte, à l'exception de deux Matelots, qui demeurèrent volontairement dans l'Isle contre l'intention de l'Amiral. Le soir du même jour, les quatre Vaisseaux mirent à la voile pour les Moluques, avec le chagrin d'avoir payé bien cher pour les fautes d'autrui (v).

Il se rend aux Isles Moluques.

Le 3 de Mars, étant entrés dans le Détroit d'Amboine, qui est extrêmement étroit, ils mouillèrent sur la Côte, devant une petite Ville qui se nomme *Itou*, ou *Iton*. L'Isle d'Amboine, que quelques-uns mettent au nombre des Moluques (x), est très-fertile en cloux de girofle, & en diverses sortes de fruits, tels que des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, des bananes, des cannes de sucre, &c. Les Hollandois étoient bien éloignés de prévoir qu'en moins de quatre ou cinq ans, ils deviendroient les maîtres d'un Pays si riche, après en avoir chassé les Portugais. Ils ne pensoient qu'à charger leurs quatre Vaisseaux de cloux de girofle. Les apparences furent flateuses pour leurs désirs. Dès le lendemain ils virent paroître l'Amiral d'Amboine, qui fit le tour de leur Flotte avec trois des plus belles Galères de l'Isle, que les Habitans nomment *Caracores* ou *Caracoles*. Elles étoient montées d'un nombreux équipage, & de tout ce qui sert à la guerre & à la mer. Cette volte fût accompagnée de grands témoignages de joye. Les Insulaires chantoient. Ils frappoient sur des bassins de cuivre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous le bras. Les voix s'accordoient avec le son de ces instrumens, & les Rameurs suivoient la cadence. Chacune des trois Caracores étoit armée de trois pierriers, dont l'Amiral fit faire une double décharge à l'honneur des étrangers. Les Hollandois

Comment il y est reçû.

(t) Pag. 478. & suiv.
(v) Pag. 479.
(x) Pag. 481.

landois firent auſſi leur ſalve. Mais toutes ces affectations de zèle & d'amitié ne les empêchèrent pas de faire bon quart, ſur-tout lorſqu'ils furent informés, que les Inſulaires avoient fait pendant toute la nuit une garde exacte ſur le rivage. WARWICK, 1599.

L'AMIRAL Indien étant monté à bord de l'Amiral Hollandois, lui demanda quel étoit le deſſein de ſon Voyage. Warwick lui fit une réponſe dont il parût fort ſatisfait. Il invita les Hollandois à deſcendre. Sur cette offre, le Vice-Amiral ſe rendit le lendemain au rivage. Il y fût reçû avec beaucoup de civilité, ſous une tente de voiles de Vaiſſeaux. Cette première conférence dura plus de trois heures. Elle fût renouvellée le 6, & tous les Commandans de l'Iſle promirent au Vice-Amiral de lui faire trouver aſſez de girofle pour la charge de deux Vaiſſeaux. En revenant à bord, il y amena le frère du Roi de Ternate, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs du Pays, qui avoient la curioſité de viſiter les Vaiſſeaux. Il obtient la liberté du Commerce.

MALGRÉ l'idée que l'Amiral avoit conçûe du Commerce d'Amboine, il rabbatit beaucoup de ſes eſpérances, lorſqu'il eût appris par les offres mêmes des Inſulaires, qu'il n'y trouveroit que la charge de deux Bâtimens. Les troubles de l'Iſle étoient peu favorables au Commerce. Quoique les Portugais n'y fuſſent pas abſolument les maîtres, ils poſſédoient encore un Fort vers la pointe occidentale, d'où ils incommodoient beaucoup les Habitans; & l'arrivée des Hollandois leur cauſant de l'ombrage, ils faiſoient des mouvemens conſidérables, pour les dégoûter de leur entrepriſe par la crainte d'une guerre à laquelle ils les croyoient peu diſpoſés. En effet Warwick y avoit ſi peu de penchant, que ſes ordres au contraire, portoient de l'éviter. Cependant il réſolut d'accepter ce qui lui étoit offert à Amboine, & d'envoyer deux de ſes Vaiſſeaux à Banda, pour y charger des noix & de la fleur de muſcade. Ainſi les deux Navires *Zelande* & *Gueldres* fûrent nommés pour cette expédition (y). Les Portugais chagrinent les Inſulaires.

ILS partirent le 11 de Mars; & dès le 14 au ſoir ils eûrent la vûe de l'Iſle de Banda, qui leur demeura au Sud-Eſt (z). La nuit ſuivante, ils paſſèrent ſous celle de *Pulo Setton*, qui n'eſt qu'à cinq lieues au Nord-Oueſt de Banda. Les Hollandois fûrent extrêmement ſurpris des marques de frayeur que leurs Lamaneurs Indiens donnèrent à la vûe de cette Iſle. Ils apprirent d'eux, non-ſeulement qu'elle eſt inhabitée, mais que tous les Inſulaires voiſins la croyent occupée par le Diable, & que jamais ils n'ont eû la hardieſſe d'y aborder. Comme on rangeoit la Côte d'aſſez près, les Lamaneurs prirent des gaffes, & ſe placèrent à l'avant des Vaiſſeaux, pouſſant de toute leur force, pour dépaſſer plus promptement cette dangereuſe terre. Lorſqu'ils étoient las de pouſſer, ils mettoient la gaffe devant eux, ſans permettre qu'on y touchât, & ſans vouloir s'en déſaiſir avant qu'on eût paſſé Deux des Vaiſſeaux Hollandois ſe ſéparent.

(y) Pag. 485.

(z) Mr. Prevoſt remarque ici dans un Note, que l'Iſle de Banda eſt à vingt-quatre lieues d'Amboine, par les quarante & un degrés & demi du Sud; mais l'Original qu'il a ſuivi ſe trompe groſſiérement. La latitude de cette Iſle n'eſt que de quatre degrés & demi. R. de l'A. *A.*

WARWICK. 1599.

passé l'Isle. Au moindre bruit, ils se mettoient à siffler & à chanter, comme pour adoucir l'ennemi; & les railleries des Hollandois ne partageoient pas même leur attention. Le 15, on reconnût encore deux petites Isles, à une demie lieue Sud-Oueſt de Banda, l'une nommée *Pulo Way*, l'autre *Pulo Rim* (*a*); & le ſoir, ces deux Vaiſſeaux entrérent dans la Rivière de Banda. Ils n'eûrent pas plutôt jetté l'ancre, qu'ils ſe virent environnés de Pirogues, qui leur apportoient des montres de fleur de muſcade, de noix & de cloux, avec l'aſſurance qu'ils trouveroient ſuffiſamment de-quoi charger. Mais on leur conſeilla de s'avancer, l'un juſqu'à la petite Ville d'*Orattan*, l'autre à celle de *Nera*, qui eſt de l'autre côté de l'Iſle (*b*). Ils ſe trouvérent ſi bien de ce conſeil, qu'après avoir réglé les conditions du Commerce, ils ne fûrent occupés, pendant tout le mois d'Avril & les premiers jours de Mai, qu'à débarquer des marchandiſes & à les troquer pour celles du Pays. Du matin au ſoir on ne faiſoit que péſer à deux balances, & quelquefois dans un ſeul jour on recevoit deux laſtes ou quatre tonneaux d'épiceries. On ne payoit d'abord que ſoixante réales de huit, pour la barre de fleur de muſcade, qui péſoit cent livres, poids de Banda, & cinq cens vingt-cinq livres poids de Hollande; quarante-cinq réales, pour la barre de cloux de girofle, & ſix réales pour la barre de muſcade. Mais les Inſulaires augmentérent le prix à meſure que leurs marchandiſes vinrent à diminuer. L'Auteur remarque ici, comme un évenement aſſez extraordinaire, que le 8 de Mai, un ſerpent d'onze pieds de long étant entré dans un des Vaiſſeaux y fût tué & mangé par l'équipage.

Ils ſe rendent à Banda.

Nera, Capitale de l'Iſle Nera.

NERA, où le Vice-Amiral étoit venu mouiller, eſt la Capitale de l'Iſle de Nera. Les Hollandois y fûrent témoins d'un évenement fort tragique. Il s'étoit élevé depuis pluſieurs années, à l'occaſion de quelques arbres qui avoient été abbatus dans le territoire de Nera, une guerre ſi vive entre ſes Habitans & ceux d'une autre petite Ville, nommée *Labbetacca*, qui n'en eſt éloignée que d'une lieue (*c*), que ces deux Peuples ne ſe rencontroient jamais ſans en venir aux mains avec la dernière fureur. Un jour les *Labbetaccres*, (c'eſt le nom que leur donne l'Auteur) ſe préſentérent devant Nera avec huit Caracores, & tuérent ou bleſſérent un grand nombre de leurs ennemis. Dans le reſſentiment de cette inſulte, ceux de Nera partirent, peu de jours après, avec cinq Caracores, & tournérent leur vengeance contre une petite Iſle nommée *Wayer*, dont les Habitans s'étoient unis avec les Labbetaceres. Ils en maſſacrérent une partie, dont ils rapportérent les têtes enfilées dans des cordes, pour témoignage de leur triomphe. Entre un petit nombre de priſonniers, ils amenerent une femme, qu'ils fendirent enſuite du haut en bas, par le milieu du corps; & pendant cinq ou ſix jours, ils ſe promenérent en montrant leurs ſabres teints du ſang de leurs ennemis. Enfin les têtes fûrent paſſées dans pluſieurs perches, & por-

Guerre cruelle.

Barbarie des Vainqueurs.

(*a*) Ou *Pulo Ron*, *Roon*, ou *Run*; car ce nom s'écrit de toutes ces différentes façons. R. de l'A. *A.*

(*b*) C'eſt encore ici une faute de l'Original, & Mr. Prevoſt l'a adoptée de même que dans l'article ſuivant, où nous l'avons corrigée. La Ville de *Nera*, n'eſt point, comme il le dit, dans la principale Iſle de Banda, mais dans la ſeconde, nommée auſſi *Nera*. R. de l'A. *A.*

(*c*) *Nera*, *Nera*, ou *Nerow*, eſt à l'extrémité occidentale de l'Iſle de Nera, & *Labbetac*, ou *Labbetacca*, eſt à l'extrémité oppoſée. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

portées en cet état devant la maiſon du Sabandar, ſous un arbre, où elles fûrent expoſées l'eſpace d'une heure ſur une groſſe pierre; après quoi, elles fûrent enveloppées dans des toiles de coton blanc, & miſes dans de grands plats pour être jettées en terre, au milieu d'une épaiſſe fumée d'encens (*d*). WARWICK. 1599.

L'EFFROI que les Hollandois conçûrent de cette barbarie, n'empêcha pas le Vice-Amiral de louer une maiſon à Nera & d'y laiſſer vingt de ſes gens, avec de l'argent & des marchandiſes pour acheter des noix & de la fleur de muſcade (*e*). Il eût ainſi l'honneur d'avoir établi le premier Comptoir de la Compagnie aux Indes Orientales, dans la vûe d'y tenir des marchandiſes toûjours prêtes pour le chargement des Vaiſſeaux qui arriveroient de l'Europe. Il deſcendit à terre le 2 de Juillet, pour recommander ce nouvel établiſſement au Sabandar & aux Seigneurs de l'Iſle. Le 5, il mit à la voile, avec la ſatisfaction que donne le ſuccès d'un riche Commerce. Rien ne l'obligeant de réjoindre l'Amiral à Bantam, il prit ſa route vers le Cap de Bonne-Eſpérance, d'où il ſe rendit heureuſement au Port d'Amſterdam, dans le cours du mois d'Avril de l'année ſuivante. La joye de le voir arriver avec tant de richeſſes, porta les Directeurs de la Compagnie à faire expoſer ſes cargaiſons aux yeux du peuple. Les noix muſcades étoient ſi belles & ſi ſaines, qu'on en tira de l'huile. Jamais on n'en avoit vû de ſi parfaites à Lisbonne. Toutes les maiſons voiſines fûrent comme embaumées d'un ſi précieux parfum (*f*). Premier Comptoir des Hollandois. Retour des deux Vaiſſeaux, & joye qu'ils apportent à Amſterdam.

WARWICK travailloit de ſon côté à ſe procurer le même ſuccès ſur la Côte d'Amboine. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que des ſoins du Commerce, il fût ſurpris de voir arriver deux Jonques de guerre Javanoiſes, que les Habitans de l'Iſle avoient appellées à leur ſecours, dans le deſſein d'attaquer les Portugais, & de ſe délivrer des inſultes qu'ils recevoient continuellement du Fort. Ces troupes auxiliaires cauſèrent d'autant plus de joye, que les hoſtilités paroiſſoient redoubler depuis l'arrivée des Hollandois. Les Portugais tentèrent une entrepriſe ſur une petite Ville, d'où ils fûrent repouſſés avec perte. Quelques Hollandois s'étant joints aux Inſulaires pour marcher contr'eux, cette généroſité volontaire excita la reconnoiſſance & l'affection de tous les Habitans, qui n'avoient ôſé ſe flatter que des Européens vouluſſent prendre parti contre le Roi d'Eſpagne & les Portugais (*g*). Leur zéle en devint plus ardent pour le Commerce. On échangeoit des marchandiſes pour du clou de girofle. Mais il n'y étoit pas en abondance. Cette raiſon, jointe au trouble de la guerre, détermina l'Amiral à lever l'ancre pour ſe rendre aux Moluques, [emmenant avec lui un Gentil-homme qui ſe diſoit être frère du Roi de Ternate (*h*).] Warwick continue ſon Commerce à Amboine.

IL mouilla le 22 de Mai, ſur quinze braſſes, devant l'Iſle de Ternate. Six jours après, le Roi de l'Iſle s'approcha des deux Vaiſſeaux Hollandois, & fit prier l'Amiral de paſſer dans ſa Caracore. Ils s'y entretinrent aſſez longtems par le miniſtère de leurs Interprètes. L'Amiral preſſa inutilement le Il ſe rend à Ternate.

(*d*) Pag. 488. & ſuiv.
(*e*) Pag. 498. 499.
(*f*) *Ibidem.*
(*g*) Pag. 501.
(*h*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

WARWICK. 1599. le Roi d'entrer dans son Vaisseau. Ce Prince s'excusa d'abord sur la difficulté de l'échelle. On la fit aussi-tôt couvrir de drap. Mais lorsqu'on eût ôté ce prétexte, il déclara qu'il étoit trop tard, & que le coucher du Soleil l'avertissoit qu'il étoit tems de faire sa prière.

Galanteries du Roi de cette Isle. LE lendemain, il revint aux Vaisseaux, avec trente-deux Caracores fort bien équipées, & montées de plus de cent pierriers de fonte. Cette Flotte Indienne fit trois fois le tour des Bâtimens Hollandois, avec un air de triomphe; c'est-à-dire, en frappant sur des bassins, dont le son étoit accompagné de celui des voix & d'un grand nombre de tambours. L'Amiral inquiet de tous ces mouvemens, fit préparer son canon & les autres armes. Une partie des équipages fût placée dans les bas des Navires, & le reste sur les ponts. Cependant la Caracore du Roi fût la seule qui s'approcha. Mais ce Prince réfusa toûjours de passer à bord. Il y envoya un de ses Capitaines, qui tint de sa part quelques discours civils à l'Amiral. Les deux côtés de la Caracore royale offroient une galerie en forme d'échafaut, occupée par deux rangs de Rameurs. L'usage qu'ils faisoient de leurs rames n'empêchoit pas qu'ils n'eûssent auprès d'eux leurs javelines & leurs boucliers. Chacune des autres Caracores étoit montée d'environ deux cens hommes bien armés à leur manière, mais avec peu de fusils, & mal exercés d'ailleurs dans l'art de s'en servir. Quelques-uns de leurs pierriers avoient trois volées, qui pouvoient tirer à la fois (*i*); mais ils font peu d'usage de cette artillerie.

SUR le soir, le Roi s'étant rapproché des Vaisseaux, fit mettre en mer une Pirogue, sur laquelle il pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon. Le coup porta. Tous les Insulaires du cortège en marquèrent beaucoup d'étonnement, & le Roi dit à l'Amiral qu'il ne croyoit pas sa Caracore plus capable de résister au boulet, s'il eût été tiré dessus. On lui fit quelques présens, qui le disposèrent enfin à permettre l'ouverture du Commerce. La barre de cloux de girofle fût réglée à cinquante-quatre réales de huit. Elle est de six cens vingt livres dans l'Isle de Ternate, & de cinq cens cinquante seulement dans l'Isle d'Amboine. On apprit aux Hollandois que les Isles Moluques, c'est-à-dire, Ternate, Tidor, Bachian & Motir, rapportent chaque année quatre mille six ou sept cens barres de girofle (*k*).

Commerce, & prix des marchandises.

Le Roi visite les Hollandois. Sa curiosité. ENFIN, le Roi consentit, le 25 de Juillet, à se rendre à bord de l'*Amsterdam*, & sa curiosité, qui n'avoit fait que s'enflammer par un si long délai, lui en fit visiter jusqu'aux moindres parties. Tout ce qui s'offroit à ses yeux lui causoit de l'admiration. Le fouflet de la cuisine lui parût une invention charmante. Il le porta aussi-tôt à sa bouche, & se mit à souffler long-tems de toute sa force. Entre plusieurs propositions qu'il fit à l'Amiral, il le pria de laisser quelques-uns de ses gens dans son Isle. Cette demande lui fût accordée dans une autre visite, où l'on convint par un Traité formel, qu'on laisseroit six Hollandois à Ternate, pour continuer le Commerce & garder les marchandises jusqu'au retour des Vaisseaux. François *Van der Does*, cousin du grand Bailli d'Amsterdam, fût nommé dans ce nombre en qualité de Chef (*l*).

LE

(*i*) Pag. 502. (*k*) Pag. 503. (*l*) Pag. 504.

Digitized by Google

WARWICK. 1599.

Son caractère.

Le Roi qui régnoit alors à Ternate étoit un gros homme, d'environ trente-ſix ans, qui avoit l'humeur gaye & une paſſion extraordinaire de voir ou d'apprendre quelque choſe de nouveau. Un jour que pour lui faire honneur, les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fuſées, il parût ſi ſatisfait de cette invention, qu'il ſe rendit le lendemain à bord pour en apprendre l'uſage. Lorſqu'il ſe crût bien inſtruit, il n'eût rien de ſi preſſant que de faire l'eſſai de ſon ſçavoir. Il s'imagina qu'avec deux poignées de poudre, il pourroit fendre le plus grand arbre. Cette idée, qui lui vint à la vûe d'une groſſe poutre qu'il avoit apperçûe devant ſon Palais, fût exécutée ſur le champ. Il fit percer la poutre avec une tarrière. Il remplit le trou de poudre; & l'ayant bouché d'un tampon de bois, auquel il jugea fort bien qu'il falloit laiſſer une lumiere, il y mit lui-même le feu. La poutre ſe fendit en droit fil. Ce ſuccès lui cauſa tant de joye, qu'il remercia vivement les Hollandois de leur inſtruction (*m*).

Sa bravoure & ſa cruauté.

Il s'étoit fait d'ailleurs une haute réputation de bravoure, & les Hollandois furent témoins de la vigueur avec laquelle il preſſa ſes ennemis dans une expédition qu'il entreprit contre Tidor. Le 20 de Juillet, s'étant embarqué avec ſes meilleures troupes pour attaquer un Village de cette Iſle, il ſe jetta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuſe & tua pluſieurs de ſes ennemis (*n*). Mais ſa victoire fût ſouillée par une cruauté. Entre un grand nombre de priſonniers, on amena devant lui un neveu du Roi de Tidor, âgé d'environ vingt ans, & ayant la corde au cou. Il le fit conduire ſur le bord de l'eau. Là par ſon ordre, on dit à ce malheureux jeune-homme de ſe laver les mains; & lorſqu'il ſe fût courbé pour obéïr, on lui donna ſur le dos pluſieurs coups de ſabre qui le fendirent d'un côté à l'autre. Dans cet état on attacha ſon corps à une Pirogue, qui fût abandonnée aux flots (*o*).

Goût militaire & religieux.

Les inclinations militaires du Roi de Ternate, éclatoient juſques dans ſes exercices de dévotion. Sa Religion étant le Mahométiſme, il ne manquoit pas d'aller à la Moſquée le jour du Sabbat. Mais il ſe faiſoit précéder d'un jeune garçon, qui conduiſoit un chevreau pour le ſacrifice, & qui portoit un ſabre ſur ſon épaule. Ce ſacrificateur étoit ſuivi d'une troupe de gens de guerre, derrière leſquels marchoit un Prêtre, avec un encenſoir à la main. Après le Prêtre marchoit le Roi, environné d'eſclaves qui lui tenoient un parafol ſur la tête, & ſuivi d'une autre troupe de ſoldats avec leur enſeigne déployée (*p*).

Occupations du Roi.

Ce Prince avoit tant de goût pour la Mer, qu'il y paſſoit une partie de ſa vie dans ſa Caracore, où il avoit un lit doré. Il n'y étoit jamais oiſif. Pendant que les Hollandois étoient dans la rade, il faiſoit ſouvent appeller le Pilote de l'Amiral, qui lui feuilletoit le Livre de Jean *Huygens*, & qui lui faiſoit entendre les explications des figures; Il y prenoit un plaiſir ſingulier,

(*m*) Pag. 514.

(*n*) Mr. Prevoſt pour relever la valeur du Roi, exagére extrêmement les avantages qu'il remporta dans ce combat, puis qu'il n'y eût que trois hommes de tués, & quarante-trois qui fûrent faits priſonniers. Tout le butin ne conſiſta qu'en un petit nombre d'epées, & de boucliers, que le Vainqueur emporta en triomphe, R. de l'A. *A.*

(*o*) Pag. 511.

(*p*) Pag. 516.

WARWICK. 1599.

lier, & ſes queſtions cauſoient quelquefois de l'embarras au Pilote. Quoiqu'il traitât les Hollandois avec beaucoup de familiarité, il gardoit la majeſté de ſon rang avec ſes Sujets. Les Seigneurs de ſa Cour, les Officiers de ſes troupes, les Ambaſſadeurs ne ſe préſentoient devant lui que les mains jointes & levées au deſſus de leur tête, d'où ils les baiſſoient avec un mouvement preſqu'inſenſible. Puis ils recommençoient à les élever & les baiſſoient encore, ſans diſcontinuer cette cérémonie pendant qu'ils demeuroient en ſa préſence. Les Seigneurs de ſa Cour étoient vêtus d'étoffes de ſoye ou de coton. Leurs haut-de-chauſſes avoient à-peu-près la même forme que ceux des Portugais. Leurs pourpoints étoient de coton, ou d'une étoffe compoſée d'écorce d'arbres, que les Habitans de l'Iſle fabriquent avec une induſtrie qui leur eſt propre. Les Hollandois ne trouvèrent dans la Nobleſſe de Ternate, que de la droiture & de l'honneur, avec plus de capacité & d'intelligence qu'ils n'en avoient reconnu dans celle de Java. Tous les Capitaines étoient d'un âge avancé; également reſpectables par leur expérience & par leur barbe griſe (*q*).

Caractère de ſes Courtiſans.

Gladiateurs de Ternate.

IL avoit communiqué ſon humeur guerrière à ſes Sujets. Leurs armes étoient des javelines de bois ou de roſeaux, qu'ils lançoient fort adroitement avec la main, & des ſabres fort larges par le bout, avec des boucliers informes, qui n'étoient proprement que des bouts de planche. Mais les plus braves étoient une ſorte de gladiateurs, qui avoient la tête armée d'un caſque. Leur manière de combattre étoit ſinguliére. Ils ſe tenoient ſur un pied, toûjours prêts à faire un ſaut de l'autre, ſoit pour réculer ou ſe jetter en avant. Leur vanité étant égale à leur adreſſe, ils défioient les Hollandois au combat, & leur offroient même de ſe battre un contre ſix. Enfin un Matelot de l'*Amſterdam* leur offrit de ſe battre ſeul à ſeul, avec l'épée & le poignard. Mais cette propoſition ne fût pas acceptée (*r*).

Cruautés dont on accuſe les Portugais.

COMME les Hollandois laiſſoient ſix hommes à Ternate, le Roi fort ſenſible à cette confiance, leur fit l'honneur de les conduire à leur départ, & remercia le Ciel de lui avoir procuré des amis d'un caractère ſi conforme à ſes inclinations. Quand ils lui dirent que les Portugais avoient fait aſſaſſiner dans ſon Palais, un Prince qui étoit à la tête de leur Republique, il leur répondit que les mêmes Portugais s'étoient ſaiſis de ſon Prédeceſſeur, qu'ils l'avoient haché en pieces, ſalé & tranſporté à Malacca (*s*); outrage, ajoûta-t'il, dont la vengeance lui étoit réſervée (*t*). En quittant l'Amiral,

(*q*) Pag. 515.
(*r*) Pag. 512.
(*s*) Pag. 524.
(*t*) C'étoit ſon propre Père. Il ſe nommoit *Baboe*. Les Portugais l'ayant invité à bord, le retinrent priſonnier par trahiſon, l'emmenèrent d'abord à Amboine, enſuite à Malaca, & de là à Goa, mais étant mort pendant ce trajet, il fût haché en piéces, ſalé & tranſporté dans cette Ville. Il avoit fait la guerre aux Portugais, pour vanger la mort de ſon Père nommé *Hair*, qu'ils avoient aſſaſſiné, haché en piéces, ſalé & jetté dans la Mer. Cette cruauté fût funeſte aux Portugais. Baboe les aſſiégea dans leur Forteresſe de *Gamma-Lama*, où ils furent réduits à manger juſqu'aux chats & aux ſouris. Enfin ne pouvant plus tenir, contre la famine, ils rendirent le Fort à ceux de Ternate, en 1572, & on leur permit de bâtir quelques Huttes ſur le rivage juſqu'à-ce qu'ils euſſent l'occaſion de s'en retourner dans leur Païs. C'eſt ainſi que les Portugais ſe virent dépoſſedés de l'établiſſement conſidérable qu'ils avoient dans cette Iſle. R. d. E.

Digitized by Google

miral, il désira d'être salué d'une décharge de toute l'Artillerie. On lui rendit volontiers cet honneur. Il avoit à sa Cour un Renégat Portugais, homme intrigant & rusé dont les Hollandois recherchèrent la faveur, comme une protection nécessaire pour leur nouveau Comptoir (*v*). WARWICK. 1599.

Isle d'Oba.

Ils levèrent l'ancre le 19 d'Août. Le 30, ils reconnurent l'Isle d'*Oba*, où ils relâchèrent le 6 de Septembre, dans l'espérance d'y prendre des rafraîchissemens dont ils étoient fort mal pourvûs. La plûpart de ces Isles, si fécondes en épiceries, ne font pas également fournies des commodités nécessaires à la navigation. Celle d'Oba en a tant d'autres à l'Ouest, qu'il est impossible de les compter. Leur situation est par les deux degrés du Sud. On y trouva peu de secours, & la disette augmenta si fort, que le 10, un fromage du poids d'environ sept livres, fût vendu douze florins & demi (*x*). Ainsi l'on eût beaucoup à souffrir jusqu'à la Rivière de Jacatra, où l'on n'arriva que le 13 de Novembre. Le 17, ayant fait voile vers Bantam, on rencontra deux Vaisseaux de Zélande, la *Barque-longue* & le *Soleil*, qui sortoient de la rade de cette Ville, où ils avoient fait un heureux Commerce depuis le départ de Warwick. Les Mers des Indes commençoient à devenir familières aux Hollandois.

Retour de l'Amiral à Bantam.

En arrivant à Bantam, l'Amiral fût reçû du Gouverneur avec de si vives marques d'estime & d'amitié, que pour répondre à ces sentimens & les entretenir en faveur de sa Nation, il lui fit présent de la Chaloupe dans laquelle il s'étoit rendu à terre, montée de deux pierriers & tendue de drap écarlate (*y*). Les deux Vaisseaux, après avoir encore passé quelques jours à charger du poivre, reprirent enfin la route de Hollande. Ils mirent à la voile le 21 de Janvier de l'année 1600. Leur navigation ne fût troublée par aucune infortune. Mais étant arrivés le 16. de Mai, à la vûe de l'Isle de Ste. Helene, [ils découvrirent le lendemain, quatre Caraques Portugaises, qui étoient à l'ancre dans la troisième vallée. Les Hollandois se virent par-là obligés d'aller mouiller à l'ancienne rade, qui est à la première vallée, quand on vient par la pointe Nord-Ouest. Là ils se trouvèrent à la portée d'un petit Canon des Portugais. Le même soir, une autre Caraque vint mouiller si près d'eux, qu'ils purent parler à ceux qui la montoient & qui ayant appris que les Vaisseaux qu'ils voyoient étoient Hollandois, remirent à la voile, & prirent le large. Le 18, quatre hommes étant allés à terre pour faire de l'eau, les Portugais les en empêchèrent, de-sorte que le 22, ils levèrent l'ancre (*z*).] Le 30, ils reconnurent l'Isle de l'Ascension, où quelques Matelots abordèrent dans une Chaloupe. Ils en visitèrent toutes les parties, sans y trouver une goutte d'eau. La terre de cette Isle n'est proprement qu'un rocher brûlé, qu'on peut comparer à du charbon de forge. Cependant les Hollandois y virent des pourceaux, & ne purent s'imaginer de quoi ces animaux pouvoient vivre, dans un lieu où l'on n'apperçoit ni arbres, ni feuilles, ni herbes (*a*). Il est moins étonnant qu'il s'y trouve un grand nombre de mouettes, qui se laissent tuer facilement avec un

1600.

Son départ pour l'Europe.

Isle de l'Ascension.

(*v*) Pag. 525.
(*x*) Ibid.
(*y*) Pag. 525.
(*z*) Add. de l'A. *A.*
(*a*) Pag. 527.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

nombre & vinrent peupler cette Isle. Si l'on s'arrêtoit à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne seroit pas sans vraisemblance. La plûpart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, & les yeux fort petits. Cette idée se trouve même confirmée par le témoignage de Marco Polo, qui ayant vécu parmi les Tartares, avoit appris d'eux, que la grande Java leur payoit anciennement un tribut, & qu'aussitôt que les Chinois se furent révoltés contr'eux, les Javanois secouërent aussi le joug. On voit encore à Bantam, un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

Chaque Ville a ſon Roi.

On ne sçauroit douter, du moins, que les Habitans de Java n'ayent depuis long-tems leurs propres Rois. Il est arrivé dans cette Isle, comme dans d'autres Pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aſpiré au titre de Souverain, & se sont formé de petits Etats par la force ou par l'adresse. Chaque Ville en composoit un, avec les terres de sa dépendance; mais le Royaume de Bantam a tôt ours été le plus puissant. A l'égard de l'Empereur, nommé le *Mataram*, dont tous les Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu l'autorité, on a vû dans le Journal des Hollandois, qu'il ne conſervoit plus qu'un vain nom, & qu'à peine rendoit-on quelques honneurs à la Majesté de son rang (*d*).

Villes principales de l'Isle.

Il est important d'observer ici l'ancien état des principales Villes de Java, pour les comparer dans la suite, avec les changemens que les Hollandois y ont introduits. L'ordre naturel de cette revûe est de commencer par la pointe orientale, & de descendre à celle de l'occident. On trouve d'abord Balambuam, Ville célèbre & revêtue de bonnes murailles, qui étoit assiégée par le Roi de Passaruan, pendant le premier Voyage des Hollandois. Elle a vis-à-vis d'elle l'Isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un Détroit d'une demie lieue de large, qu'on nomme le Détroit de Balambuam.

Balambuam.

Panarucan & ſon volcan.

A dix lieues au Nord de cette Ville, on trouve celle de Panarucan, où quantité de Portugais s'étoient établis, parce qu'ils y étoient amis du Roi & que le Port y est excellent. Il s'y fait un grand Commerce d'esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de *conjorins* dans le Pays. Au-dessus de Panarucan est une grande Montagne ardente, qui s'ouvrit pour la première fois en 1586, avec tant de violence, qu'elle couvrit la Ville de cendre & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du Soleil. Cet horrible embrasement fit périr dix mille Insulaires.

Passaruan.

On trouve six lieues plus loin la Ville de Passaruan, qui est arrosée par une belle Rivière, & dont le Roi tenoit Balambuam assiégée au mois de Janvier 1597. Les Hollandois donnent une cause fort étrange à cette guerre. Le Roi de Passaruan, qui faisoit profession du Mahométisme, ayant demandé en mariage la fille du Roi de Balambuam, cette Princesse lui fût envoyée avec un beau cortège. Dès la première nuit de ſes nôces, ſon mari après avoir joui des droits que donne ce titre, la fit massacrer avec toute sa suite, parce qu'elle n'étoit pas de la même Réligion que lui (*e*), & qu'apparem-

(*d*) Recueil des Voyages, Tom. I. pag. 533.

(*e*) Première Relation, Tom. I. pag. 335. & Tom. VII. pag. 273. & ſuiv.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

remment elle faisoit difficulté de l'embrasser. Ensuite assemblant son Armée, il la mena d'abord devant Panarucan, qu'il se flattoit de surprendre. Mais son entreprise eût si peu de succès, qu'il y perdit la moitié de ses Troupes. Avec celles qui lui restoient, il alla mettre le Siége devant Balambuam, qui avoit resisté depuis quatre mois à ses attaques lorsque les Hollandois arrivérent sur la Côte.

LES marchandises qui font le Commerce de Passaruan sont les *garnitres* & les toiles de coton. On nomme *garnitres* un petit fruit de la forme des fraises, mais si dur que ses grains servent à faire des colliers & des bracelets.

Joartam. DIX lieues plus à l'Oueſt se présente la Ville de Joartam, située sur une belle Rivière, avec un bon Port, où relâchent les Vaisseaux qui viennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens.

Gerrici. Gerrici est une autre Ville, qui est située sur le bord occidental de la même Rivière, & dont le Roi est si respecté que tous les autres Rois de l'Isle ne lui parlent que les mains jointes, à la manière des esclaves. On charge dans ces deux Villes quantité de sel pour Bantam (*f*).

Surbaia. Brandaon. Cidaio. SURBAIA suit Gerrici sur la même Côte, & sa situation est aussi sur une petite Rivière. Cette Ville, ou son Roi, compte dans sa dépendance Brandaon, autre Ville à six lieues vers l'Oueſt; & Cidaio, Ville forte, mais dont le Port a si peu d'abri, qu'on n'y peut demeurer à l'ancre dans les gros tems (*g*).

Tubaon ou Tuban. A dix lieues, Nord-Nord-Oueſt, on trouve Tubaon, ou Tuban, Ville marchande & bien murée, avec de fort belles portes. C'est la plus belle

Cour du Roi. Ville de l'Isle. Son Roi, que les Hollandois virent dans leur second Voyage, se distinguoit par la magnificence de sa Cour. Un jour qu'ils étoient descendus au rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, assis les jambes croisées sur un éléphant, dans une sorte de petit château dont le toît pouvoit le garantir de la pluye & du Soleil. Son habillement étoit un pourpoint de velours noir, à larges manches. Il étoit accompagné d'une nombreuse Noblesse, armée de fusils, & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grandes pointes de fer. Après s'être approché des Chaloupes, il engagea les Hollandois à le suivre jusqu'à son Palais, qui est fort vaste, &

Les Hollandois visitent son Palais. composé d'un grand nombre d'appartemens. On les fit monter d'abord par un escalier de sept marches, & passer par une porte étroite, quoique plus large que les portes communes; car toutes les portes du Pays sont fort étroites & fort basses. Ensuite on les introduisit dans le corps du Palais, dont les murailles étoient de brique, & le pavé de carreau commun, tel que celui de Hollande. A l'entrée, ils virent les éléphans du Roi, chacun sous un petit toit particulier, soûtenu par quatre colomnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandoit de tuer quelqu'un, il exécutoit aussitôt cet ordre; & prenant le cadavre, qu'il se mettoit sur le dos avec sa trompe, il alloit le jetter aux pieds du Roi. La moitié de sa trompe étoit blanche. Il étoit si bien dressé aux combats, que le Roi n'en montoit pas d'autre

(*f*) Tom. I. pag. 336. & Tom. VII. pag. 574.

(*g*) Seconde Relation de Van Neck, Tom. I. pag. 462. & suiv.

Digitized by Google

tre pendant la guerre. On lui donnoit une arme, dont il se servoit aussi habilement avec sa trompe, que le soldat le plus exercé. Les Hollandois en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre (*b*).

Description de la Grande Java. 1595.

Le premier appartement qu'on leur fit voir, contenoit le bagage du Roi, dans des caisses entassées l'une sur l'autre, qui rempliſſoient presqu'entièrement l'espace. On porte toutes ces caisses, avec le Roi, dans ses moindres voyages. De là ils entrèrent dans l'appartement des *Cocqs de Joûte*, dont chacun occupe une cage particulière, de la forme de celles où l'on renferme les allouettes en Hollande, mais dont les bâtons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des Officiers commis pour en prendre soin & pour règler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vûe l'un de l'autre, les rend si vifs & si colères, qu'ils se battent avec une furie surprenante (*i*). Les Hollandois passèrent dans l'appartement des perroquets, qui leur parûrent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avoient vûs dans d'autres lieux; mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de *Noiras*. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des aîles est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paroît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réales de huit pour un Noiras. On lit dans les Voyages de Jean Huygens, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandois du second Voyage en apportèrent un à Amsterdam. Les Noiras sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes. Mais ils piquent & mordent les étrangers avec toute la fureur d'un chien (*k*).

Description fort singulière de ſes Appartemens.

Les Hollandois fûrent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avoient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisoit pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux qu'ils étoient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étoient grands. On lui dit qu'il s'en trouvoit d'aussi grands que ses petits éléphans. Ces deux réponses fûrent reçûes d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eût renouvellées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande, en apprenant que la différence des climats ne permettoit pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes (*l*).

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandois dans celui des canards. Ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étoient un peu plus gros & que la plûpart étoient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules.

De

(*b*) *Ibid.* Tom. I. pag. 464. & Tom. VII. pag. 274. (*i*) *Ibid.* pag. 464. (*k*) *Ibid.* pag. 465. (*l*) Pag. 466.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

DE ce lieu, le Roi les fit paſſer, par une porte étroite, dans l'appartement de quatre de ſes femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui & ſe tinrent proche de la porte. Il avoit ſix fils & deux filles de ces quatre femmes. Les deux plus jeunes de ces femmes regardoient curieuſement, à demi cachées derrière une natte. Elles ſont toutes ſervies par des vieilles eſclaves. Au dehors de cet appartement étoient aſſiſes quelques-unes des concubines du Roi, vêtues d'une fine toile de coton.

ENSUITE les Hollandois furent conduits, par une petite porte très-étroite, dans un corps de logis ſéparé du même appartement par une muraille, où quantité d'autres concubines ſe préſentèrent par ordre, & vêtues comme les premières. Leurs chambres bordoient ce mur de ſéparation. De cet édifice, on les fit entrer dans un autre, qui renfermoit encore un grand nombre de concubines. La totalité de ces femmes ne montoit pas à moins de trois cens (*m*). Ce fût le dernier ſpectacle qui leur fût accordé. On leur montra une petite porte, par laquelle ils ſortirent du Palais.

Autres obſervations ſur ce Palais.

DANS une autre viſite, où ils étoient en plus grand nombre, on ſe contenta de leur montrer, comme dans la première, les appartemens dont on vient de lire la deſcription; mais le Roi fit l'honneur à trois d'entr'eux de les mener dans la chambre des tourterelles, où il couchoit. Auſſi-tôt qu'ils y fûrent entrés, il alla ſe coucher ſur un matelas d'étoffe de ſoye, rempli d'ouate & garni de couſſins. Le lit, dont l'Auteur compare la forme à celle d'un Autel, étoit de pierres griſes, qui s'élevoient un peu au-deſſus du plancher, & qui étoient revêtues en dehors d'ornemens de ſculpture. La partie d'en-haut, qui ſoûtenoit les matelas, avoit plus de largeur que le bas; mais elle étoit de la même pierre, pour l'entretien de la fraîcheur (*n*).

ON étendit, devant les trois Hollandois, une natte ſur laquelle ils s'aſſirent à la manière du Pays. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince ou leur Maître. Ils firent une longue réponſe à cette queſtion, par la bouche de l'Interprete. Mais il n'ecouta rien avec tant de plaiſir, que le récit des guerres ſanglantes qu'ils avoient ſoûtenues long-tems contre les Eſpagnols. Pendant cette converſation, une vieille eſclave apporta ſur ſon dos, une des filles du Roi & la mit à terre devant ſon lit. Cette jeune Princeſſe avoit des braſſelets d'or émaillé. Elle ſe tint debout près de ſon père, badinant familièrement avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit ouverte, comme le ſont preſque toutes les maiſons de l'Iſle, pour recevoir de la fraîcheur. Elles ne ſe ferment qu'avec des rideaux, qui ſe tirent ſuivant le beſoin. Les tourterelles étoient dans des cages ſuſpendues, dont les perchoirs étoient de petites boules de verre de diverſes couleurs, enfilées dans des bâtons. Elles formoient un ſpectacle agréable, & le lit du Roi en étoit entouré (*o*).

Ecuries du Roi.

CE Prince fit conduire enſuite les Hollandois dans ſept écuries, dont chacune ne contenoit qu'un cheval. Elles étoient fermées, par les côtés, d'un treillage de bois; & le deſſous n'étoit auſſi qu'une ſorte de plancher à jour, par lequel la fiente des chevaux pouvoit paſſer, pour être emportée auſſitôt. Les chevaux de Java ne ſont pas grands; mais ils ſont bien faits & légers

(*m*) Pag. 467. (*n*) *Ibidem.* (*o*) Pag. 466.

Digitized by Google

légers à la course. En général, les chevaux sont assez rares dans les Indes, & par conséquent d'un grand prix. Les harnois sont magnifiques, du moins dans le goût de magnificence qui est propre au Pays; car l'Auteur convient qu'ils paroîtroient fort extraordinaires en Europe (*p*). On lit dans la Relation du second Voyage, que les brides sont garnies de pierreries & blanches comme l'albâtre, & les bossettes d'argent, quelquefois dorées; que les selles sont de velours ou de maroquin, avec des figures dorées de dragons & de diables, & que par la forme elles sont assez semblables aux nôtres. Description de la Grande Java. 1595.

La Noblesse est fort nombreuse à Tubaon. Elle y exerce le Commerce des soyes, des camelots, des toiles de coton, & d'une sorte de petits vêtemens qui ne se fabriquent que dans ce lieu. Elle y charge du poivre pour l'Isle de Bali, où elle prend en échange des habits d'une toile grossière de coton qui se font dans cette Isle, pour les transporter à Banda, à Ternate & aux Philippines, d'où elle révient avec des noix muscades, du macis & des cloux de girofle. Le peuple tire son entretien de la pêche & des bestiaux qu'il nourrit (*q*).

Autres Villes. Caïaon.

A cinq lieues de Tubaon, au Nord-Ouest, est la Ville de Caïaon, qui a son Roi particulier, mais où il ne se fait presqu'aucun Commerce maritime, non plus qu'à Mandalicaon, autre Ville voisine, qui n'est composée que de pêcheurs. Cinq lieues plus loin, vers l'Ouest, on arrive à Japara, Ville située sur une pointe qui s'étend trois lieues en mer. Elle est arrosée d'une belle Rivière, avec un bon Port où l'on trouve toûjours quantité de Vaisseaux. Son Roi est puissant sur terre & sur mer. A vingt-cinq lieues de Japara & quarante-cinq de Bantam est la grande Ville de Mataran, qui est la résidence & le domaine particulier de cet Empereur sans autorité, avec lequel les Hollandois eûrent divers démêlés dans leur premier Voyage (*r*). Cinq lieues après, vers l'Ouest, on rencontre la Ville de Pati, & trois lieues au-delà de Pati, celle de Dauma, qui est ceinte de bonnes murailles; toutes deux du domaine de l'Empereur, & situées sur un golfe. Trois lieues plus loin, sur le même golfe, est la Ville de Taggal. Chacune de ces trois Villes est arrosée d'une belle Rivière. On trouve ensuite Charabaon, Ville fermée d'une forte muraille, & traversée par une Rivière fort agréable. Après Charabaon se présente la Ville de Dermaio, qui est arrosée aussi d'une Rivière; & celle de Moncaon, entre laquelle & celle de Japara on rencontre un grand Bourg nommé Cravaon, d'où l'on commence à passer aux Isles du golfe de Jacatra. Ce golfe offre une autre Ville royale, que l'Auteur ne nomme pas, mais moins considérable que celle de Jacatra même, dont les Hollandois rapportent la situation & la grandeur dans leur première Relation (*s*).

Mandalicaon.

Japara.

Mataran.

Pati.

Dauma.

Taggal.

Charabaon.

Dermaio.

Moncaon.

Cravaon.

Après avoir passé les canaux qui séparent les Isles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le Port est sans comparaison le plus grand & le plus beau de l'Isle entière. Aussi est-il comme le centre du Com-

Jacatra. Bantam & sa description.

(*p*) *Ibid.*
(*q*) Première Relation, pag. 336. & suiv.
(*r*) Quelques Voyageurs le nomment lui-même *le Mataran.*
(*s*) Voyez la Relation de Houtman. Tom. I. *ubi sup.* Schouten, *ubi sup.* & Hamilton *ubi infra.*

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

Commerce. La Ville eſt ſituée dans un bas pays, au pied d'une haute montagne, à la diſtance d'environ vingt-cinq lieues de l'Iſle de Sumatra. Trois Rivières qui l'arroſent, c'eſt-à-dire, une de chaque côté & la troiſième au milieu, n'y laiſſeroient rien à deſirer pour la facilité du Commerce, ſi elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'ayant guères plus de trois pieds d'eau, elles ne peuvent recevoir les Bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les fermer, on n'employe que de gros roſeaux.

Sa défenſe.

BANTAM eſt à-peu-près de l'ancienne grandeur d'Amſterdam, ſans être comparable néanmoins, ſoit pour la beauté, ſoit pour la force, à la moindre des Villes de Hollande. Ses murs ont au moins quatre pieds d'épaiſſeur, & ſont bâtis de brique rouge. Ils n'ont ni remparts ni parapets, mais ils ſe flanquent d'eſpace en eſpace, à la diſtance d'un jet de pierre. L'angle de chaque flanc eſt armé d'une piéce de canon; ſans aucun appareil, parce que loin de le ſçavoir manier, les Habitans en ont peur, & n'ont d'ailleurs de munitions que ce qu'ils en peuvent obtenir de Malaca, où il y a un moulin à poudre. Toute leur artillerie eſt de fonte verte. Ils ont quantité de pierriers, mais à terre ou ſur des traîneaux (*t*).

LES portes de la Ville ſont ſi foibles, qu'elles pourroient être enfoncées avec un levier. Leur défenſe conſiſte dans leur ſituation, qui en rend l'approche difficile, & dans une forte garde. Comme les murailles & les portes ſont ſans tours, on monte, pour tirer, ſur certains échaffauts à trois étages, élevés ſur de grands mâts & ſur des poutres, contre leſquels on poſe des échelles; & de là, les Habitans ſe défendent fort bien dans un Siége. Un jour qu'ils craignoient d'être attaqués par l'Empereur de Mataran, ils firent le long du mur une eſpéce de coridor ſur de grands arbres; & le haut du mur leur ſervant de parapet, ils pouvoient tirer facilement par-deſſus (*v*).

Ses rues.

LA Ville n'a que trois rues droites, qui commencent toutes trois devant le Palais du Roi qu'on nomme le *Pacebam*. L'une va du Palais à la Mer; la ſeconde, du Palais à la porte de la campagne; & la troiſième, du Palais à la porte de la montagne. Le fond eſt de gros ſable, ſans aucune

Ses Canaux.

ſorte de pavé. On peut aller par toute la Ville ſur l'eau, par de petits canaux ou des ruiſſeaux qui ſe joignent; mais comme ils ne ſont pas fort grands, & qu'ils ne coulent pas avec aſſez de force pour emporter les immondices qu'on y jette ſans ceſſe, ſans compter que le terrain de Bantam eſt très-marécageux, ils exhalent une fort mauvaiſe odeur, qui augmente encore par l'uſage que les Habitans des deux ſexes ont de s'y laver publiquement; ce qui rend l'eau continuellement bourbeuſe (*x*).

Diviſion de ſes quartiers.

BANTAM eſt diviſé en divers quartiers, dont chacun a ſon Commandant ou ſon Inſpecteur. Chaque quartier eſt ſéparé des autres par des portes qui ſe ferment le ſoir. On y entretient une ſorte de tambour, de la groſſeur de trois pipes de vin & de la même forme, avec un gros maillet qui y eſt ſuſpendu, pour donner l'allarme lorſqu'il y arrive quelque deſordre. D'ailleurs on le bat régulièrement à la pointe du jour, à midi & à l'entrée de

(*t*) Pag. 338. & Tom. VII. pag. 279. & ſuiv.

(*v*) Pag 349. & Tom. VII. *ibid.*

(*x*) *Ibid.* & Tom. VII. pag. 280.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRAN DE JAVA. 1595.

de la nuit. La grande Mosquée en a un beaucoup plus gros, qui ne sert que dans les occasions importantes, & dont le bruit, qui s'entend de fort loin, fait assembler en fort peu de tems, dix-mille hommes sous les armes. Les Habitans ont aussi des tambours ou des bassins de cuivre, qui rendent à-peu-près le même son que celui de nos cloches; mais ils ne s'en servent que pour leur musique & pour les proclamations. Chaque rue a ses sentinelles, qui font une garde exacte. Vers le soir, tous les bateaux qui servent dans la Ville sont serrés soigneusement. On ne s'en sert jamais la nuit; & personne ne quitte alors sa maison sans un pressant besoin (*y*).

Edifices & maisons.

La plûpart des maisons sont environnées de ces grands arbres qui produisent les noix de cocos, & dont la Ville est remplie. Elles sont composées de paille & de roseaux, & soûtenues par huit ou dix piliers de bois, qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toît est de feuilles de palmier. Elles sont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur; car le froid n'est pas connu dans l'Isle. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui se tirent & qui s'attachent. Comme elles n'ont ni grenier, ni chambre supérieure, elles sont ordinairement accompagnées d'une grange ou d'un magasin de pierre, qui n'a qu'un étage, sans fenêtres, & qui est couvert d'un toît de paille, pour y renfermer ce que chacun possède. Si le feu prend à la maison, accident qui n'est pas rare à Bantam, on couvre ces toîts de soliveaux épais & serrés, sur lesquels on sème du sable, qui empêche le feu de pénétrer. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau, de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'Isle & dans toutes les Indes. Ainsi les Habitans de Bantam se logent à peu de frais (*z*).

Palais.

L'ENTRÉE du Palais offre une grande cour quarrée, où se tiennent les gardes de chaque Seigneur, avec une salle couverte de feuilles de palmier, pour les audiences. Dans un coin de la même cour est la Chapelle, où l'on va faire la prière du midi. Au fond se présente la porte de l'edifice, qui est fort étroite, & par laquelle on entre dans une allée qui ne l'est pas moins, où les esclaves se tiennent la nuit dans des angles & des recoins, pour la sûreté de leur Maître. Le caractère de la Nation est la défiance, parce que chacun juge de l'infidélité d'autrui par la sienne (*a*).

Quartier des Chinois.

Les environs de la Ville, jusqu'aux bords mêmes du rivage, sont habités par des étrangers, tels que des Malais, des Guzarates, des Bengalois & des Abyssins. Les Chinois ont un quartier qui leur est propre, du côté de l'Oueſt. Il est défendu en dehors par une bonne palissade & par un marais, qui le rendent très-difficile à forcer. Un grand ruisseau, dont il est arrosé du côté de la Ville, n'y laisse manquer aucune commodité. Les Hollandois du premier Voyage, comprirent fort bien, que s'ils pouvoient s'y établir quelque jour, en y élevant une Forteresse, ils se rendroient maîtres du Commerce des épiceries, non-seulement de Java, mais encore de Banda, des Moluques & des autres lieux (*b*).

Places publiques.

BANTAM a trois grandes Places publiques (*c*), où le Marché se tient chaque

(*y*) Pag. 340.
(*z*) Pag. 341.
(*a*) Pag. 342.
(*b*) *Ibid.* & pag. 343.
(*c*) Cette description mérite d'être représentée dans le détail de l'Original.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595. Grand Marché.

chaque jour, autant pour le Commerce que pour les néceſſités de la vie. La plus grande, qui eſt du côté oriental de la Ville & qui s'ouvre dès la pointe du jour, eſt le rendez-vous d'une infinité de Marchands Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Péguans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abyſſins & de toutes les Régions des Indes. Cette aſſemblée dure juſqu'à neuf heures du matin. C'eſt dans la même Place qu'on voit la grande Moſquée de Bantam, environnée d'une paliſſade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui ſe tiennent aſſiſes avec des ſacs & une meſure nommée *Gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les payſans qui apportent leur poivre au Marché. Elles ſont fort entendues dans ce Commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des payſans & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes, dans l'enceinte de la paliſſade, qui vendent du bétel, de l'areca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore, qui vendent pluſieurs ſortes de pâtiſſeries toutes chaudes. D'un côté de la Place, on vend diverſes eſpèces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelot, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer. Ce ſont les hommes qui ſe mêlent excluſivement de ce Commerce. Enſuite on trouve le lieu où ſe vend le ſandal blanc & jaune; & ſucceſſivement, dans des lieux ſéparés, du ſucre, du miel & des confitures; des féves noires, rouges, jaunes, vertes, griſes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier Marché ſe promènent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandiſes à vendre en gros. Là ſont auſſi ceux qui aſſûrent les Vaiſſeaux & les autres entrepriſes de Commerce. A droite du même lieu eſt le Marché aux poules, où ſe vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin ſe diviſe en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au Marché aux herbes, & le troiſième à la boucherie. Dans le premier on trouve, à main droite, des jouailliers, la plûpart Coraçons ou Arabes, qui préſentent aux paſſans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries; & à main gauche des Bengalois, qui étallent toutes ſortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des ſoyes de toutes ſortes de couleurs; des étoffes précieuſes, telles que des damas, des velours, des ſatins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille ſortes de bijoux, dont il y a deux rues entières garnies des deux côtés. Par le ſecond chemin, on trouve d'abord, à droite, des boutiques d'émaux; & à gauche, le Marché au linge pour les hommes. Enſuite eſt le Marché au linge pour les femmes, dans l'enceinte duquel il eſt défendu aux hommes d'entrer ſous peine d'une groſſe amende. Un peu plus loin, on arrive au Marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend juſqu'au bout des Places; & en retournant, on trouve la poiſſonnerie. Un peu au-delà eſt la boucherie à main gauche, où l'on vend ſur-tout beaucoup de groſſe viande, telle que du bœuf ou du buſle. Plus loin encore eſt le Marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne ſont tenues que par des femmes. Enſuite on trouve à main droite le Marché au riz, à la poterie & au ſel; & à gauche, le Marché à l'huile & aux noix de cocos, d'où l'on revient par le premier chemin, à la grande Place où les Marchands s'aſſemblent, & qui leur ſert de bourſe.

La

La seconde Place, qui se nomme Place Royale, ou *Pacebam*, est vis-à-vis du Palais du Roi. On y vend en détail diverses sortes de denrées & de poivre. Ce Marché commence après l'autre, & dure ordinairement jusqu'à midi, ou même jusqu'à la fin du jour. Après midi, il se tient un autre Marché dans la troisième Place, qui appartient au quartier des Chinois. Elle est aussi pour les denrées, & les Chinois en tirent beaucoup de profit.

Description de la Grande Java. 1595. Deux autres Marchez.

§. II.

Mœurs & Usages de l'Isle de Java (a).

La Religion, dans l'Isle de Java, n'est point uniforme. Les Habitans du centre de l'Isle & de ce que les Hollandois nomment les hauts pays, sont véritablement Payens, & fort attachés à l'ancienne opinion de la Métempsicose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vûe de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à leur nourriture. Il se trouve aussi quelques Payens le long de la Mer, particuliérement sur la Côte occidentale, qui est la plus connue (*b*); mais, en général, la plûpart des Javanois sont Mahométans. Les Hollandois apprirent avec étonnement, dans leur premier Voyage, qu'il n'y avoit pas plus de cinquante ou soixante ans (*c*), que l'Isle avoit embrassé la Religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine, la plus grande partie de ses Docteurs. Aussi les superstitions & les pratiques de cette créance y sont-elles encore dans toute leur force (*d*).

Mœurs et Usages de Java. Religion de ses Habitans.

La *pluralité* des femmes n'en est pas l'article le plus négligé; & l'Auteur *observe* qu'outre la permission de Mahomet, les Javanois ont une autre raison de ne se pas borner à une seule femme; c'est que dans l'Isle, & à Bantam

Pluralité des femmes.

(*a*) Nous faisons ici ce Paragraphe qui n'est point dans l'Edition de Paris, uniquement pour séparer l'Article de Géographie, auquel nous ne changeons rien, d'avec celui-ci, où nous insérons plusieurs Additions importantes, tant de l'Auteur Anglois que de nous. Au reste, nous ne devons pas cacher ici, qu'une grande partie des premières, se trouvent dans le Tome XI. de l'Edition de Paris, où le Voyage de Gautier *Schouten* a été inséré, ce qu'on ne pouvoit pas prévoir dans le tems qu'on a commencé à travailler ce Volume. Cependant cette raison ne nous empêche pas de suivre un Plan qui entre si fort dans celui de l'Ouvrage, persuadés qu'on ne sauroit trop apporter d'attention à rapprocher ces sortes de matières; ainsi lors que nous en viendrons au Voyage de *Schouten*, il ne s'agira que d'en retrancher ce qui pourra avoir été déjà employé sous cet Article. R. d. E.

(*b*) On prétend pour certain, que les Javanois ont apporté l'ancien Culte Payen, de la Côte de Coromandel, dont les principaux Dieux *Brama* & *Eswara* sont même encore en vénération dans quelques endroits de l'Isle. On allégue bien d'autres preuves de l'ancienneté de leur Navigation. *Valentyn*, IV. Part. pag. 65. & suiv. R. d. E.

(*c*) En 1560., ce qui doit s'entendre du général de l'Isle: Car dès l'année 1280., au rapport de Marco Polo, le culte Mahométan se trouvoit déjà planté sur la Côte, par le moyen de la Navigation, & environ l'an 1460. un Arabe nommé *Sjeich Ibn Moelana*, parvint à lui donner plus d'étendue, comme on le verra dans nôtre nouvelle Description de l'Isle de Java. R. d. E.

(*d*) Pag. 346. & Tom. VII. pag. 319.

Digitized by Google

Mœurs et Usages de Java.

tam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui servent comme de servantes aux premières, & qui font partie de leur cortège lorsqu'elles sortent de leurs maisons. Il faut même qu'une concubine aît la permission des femmes légitimes, pour coucher avec son Maître; mais il est établi en même-tems, qu'elles ne peuvent la refuser sans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères soyent esclaves achetées à prix d'argent. Ils sont nés pour les femmes légitimes, comme Ismaël l'étoit pour Sara; mais ces marâtres s'en défont souvent par le poison (*e*).

Droits des concubines.

Enfans & leur discipline.

Les enfans de l'Isle vont nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent d'un petit écusson d'or ou d'argent (*f*). Les filles y joignent des brasselets. Mais lorsqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui est le tems où l'usage les oblige de se vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les marier, lorsqu'ils veulent les sauver du libertinage, parce que sous le voile de leurs habits, elles s'attribuent alors le droit de mener une vie débordée. Une autre raison, qui porte les pères à marier leurs enfans fort jeunes, est le desir de leur assûrer leur succession. C'est un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme, le Roi se saisit de sa femme, de ses enfans & de son bien. Ainsi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les pères s'empressent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans (*g*).

Dot des filles.

La dot des femmes, du moins entre les gens de qualité, consiste dans une somme d'argent & dans un certain nombre d'esclaves. Pendant le séjour des Hollandois à Bantam, le second fils du Sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles & trois cens mille caxas, qui montent à-peu-près à la valeur de cinquante-six livres cinq sols, monnoye de Hollande (*h*).

Cérémonies du mariage.

Le jour de la nôce, il ne manque rien à la parure des deux époux, ni à celle de leurs parens & de leurs esclaves. Les deux maisons offrent quantité de javelines, appliquées contre le mur, & garnies de houpes de coton blanc & rouge. On fait plusieurs décharges de pierriers. L'après-midi on amène au marié un cheval richement équipé, sur lequel il se promène jusqu'au soir dans tous les quartiers de la Ville. Pendant sa cavalcade, les esclaves qu'on lui a donnés, se rendent auprès de leur nouvelle maîtresse & lui font chacun leur présent. Ensuite ils lui apportent la dot, environnée de divers ornemens. Le festin se trouve préparé pour le retour de l'époux. Tous les parens y assistent; & lorsqu'il est fini, l'heureux couple est conduit sous un toît entouré de rideaux (*i*).

Egards publics pour les femmes.

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement; & tous les hommes que le hazard leur fait rencontrer, sans en excepter le Roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Le plus grand Seigneur ne peut leur

(*e*) Pag. 348. & Tom. VII. pag. 311.
(*f*) Ceci doit s'entendre apparemment des familles aisées.
(*g*) *Ibid.* & Tom. VII. pag. 311.
(*h*) Pag. 349.
(*i*) *Ibid.*

Digitized by Google

HOMME ET FEMME DE L'ISLE DE JAVA.

MAN EN VROUW VAN 'T EILAND JAVA.

Digitized by Google

Digitized by Google

leur parler ſans la permiſſion du mari. Elles ont toute la nuit du bétel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une eſclave qui leur gratte la peau. Les femmes riches qui ſortent de leurs maiſons ne peuvent être diſtinguées des pauvres par leur ajuſtement; car elles ont toûjours deux grandes pièces de toile ou d'étoffe qui leur couvrent entièrement le corps; l'une depuis la tête juſqu'au deſſous du ſein, & l'autre depuis la ceinture juſqu'aux pieds. Elles vont pieds nuds, & n'ont ſur la tête que leur chevelure relevée en nœuds. Mais, dans les fêtes & les cerémonies, elles portent une couronne d'or & des bracelets d'or ou d'argent (*k*).

Mœurs et Usages de Java. Leur habillement.

[Les Javanois, de quelque condition qu'ils ſoyent, oignent d'huile de noix de cocos leurs cheveux, qui ſont noirs, courts & épais. Dès que la barbe commence à leur croître, ils ſe l'arrachent continuellement avec des pincettes, de-ſorte que les vieillards ont plus l'air de vieilles femmes que d'hommes. Les femmes oignent tous les jours leurs vilains viſages, qui ſont d'un brun terrible, plats, & déſagréables. Elles oignent tout de même leur ſein, leur cou, leurs épaules, leurs bras & leurs jambes, d'une mixtion jaunâtre, faite de ſafran des Indes, de bois de ſandal & de parfum. Ces onctions qui leur font ſouvent des taches de diverſes couleurs, augmentent leur difformité, & les font paroître ſales & dégoûtantes.

Leurs onctions.

Les Javanois de l'un & de l'autre ſexe, ſe baignent enſemble & tout nuds, ſans aucune honte, dans les Rivières & dans les ruiſſeaux qui paſſent au milieu des Villes. Les femmes prennent auſſi ſouvent plaiſir à nager, ce qu'elles font, non en lançant les bras en avant, comme on nage en Europe, mais en les remuant ſeulement tout près du corps, comme les chiens font leurs jambes, & peu ſouvent. On ne laiſſe pas de cette manière, d'avancer beaucoup (*l*).]

Leurs occupations.

Elles pouſſent la propreté juſqu'à ſe laver cinq ou ſix fois par jour. Leur pareſſe eſt extrême pour le travail. Elles demeurent aſſiſes du matin au ſoir, dans la plus ennuyeuſe oiſiveté. Les ſoins domeſtiques ſont le partage des eſclaves. Les hommes n'étant guères plus laborieux, ſe tiennent auſſi ſur des nattes, à mâcher du bétel, au milieu de dix ou vingt femmes. Le tems que le Gouverneur de Bantam paſſoit avec les ſiennes, retardoit ſouvent les affaires les plus importantes. Quelquefois les eſclaves, viennent jouer de certains inſtrumens, qui reſſemblent à ces anciens violons à trois cordes qu'on nommoit rebecs. Ils ont auſſi de grands baſſins de cuivre, ſur leſquels ils frappent en cadence. Les femmes danſent à ce ſon; mais elles font peu de ſauts. Leur danſe eſt unie, & conſiſte ſeulement en divers tours, qu'elles accompagnent du mouvement des épaules & des bras. Cet exercice eſt réſervé particulièrement pour une partie de la nuit, & l'on entend alors un grand bruit de baſſins & d'autres inſtrumens dans toute la Ville. Le mari, qui aſſiſte tranquillement à ce ſpectacle, jouït des efforts que ſes femmes font pour lui plaire (*m*).

Les Magiſtrats de Bantam tiennent le ſoir leur aſſemblée au Palais, pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. L'entrée eſt ouverte à tout le monde,

Manière ſimple de rendre la juſtice.

(*k*) Pag. 350. & Tom. VII. pag 306. Add. de l'A. *A.*
(*l*) Schout. Tom. VII. pag. 308. & ſuiv. (*m*) Pag. 351.

MOEURS ET USAGES DE JAVA.

monde, parce que chacun eſt obligé de plaider ſa propre cauſe. Ainſi l'on n'y connoît point d'Avocats ni de Procureurs, & les procès ne ſont jamais fatiguans par leur longueur. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique ſupplice eſt de les poignarder dans cette ſituation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre, peuvent ſe racheter par une ſomme d'argent, qu'ils payent au maître ou à la famille du mort; Loi de pure politique, dont le but eſt de favoriſer le Commerce. Les Hollandois du premier Voyage eûrent obligation plus d'une fois à cet établiſſement. Mais les Habitans du Pays ne ſont pas traités avec la même indulgence (*n*).

Conſeil d'Etat.

C'EST pendant la nuit, à la clarté de la Lune, qu'on traite les affaires d'Etat & qu'on prend les plus importantes réſolutions. Le Conſeil s'aſſemble ſous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens perſonnes, lorſqu'il eſt queſtion d'impoſer quelque nouveau droit, ou de faire quelque levée de deniers ſur la Ville. Les Conſeillers donnent audience chez eux pendant le jour & reçoivent les propoſitions qui regardent le bien public. S'il eſt queſtion de guerre, on appelle au Conſeil les principaux Officiers militaires, qui ſont au nombre de trois cens; & pour exécuter les réſolutions, on les établit chacun ſur une partie du Peuple, qui rend une obéiſſance aveugle à leurs ordres. C'eſt un uſage fort ſingulier, que ſi le feu prend à quelque maiſon, les femmes ſont obligées de l'éteindre ſans le ſecours des hommes, qui ſe tiennent ſeulement ſous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole (*o*).

Police extraordinaire pour les incendies.

Gouvernement de l'Empereur & ſon Grand Conſeil.

(*p*) [APRÈS avoir parlé du Gouvernement de Bantam en particulier, nous allons expliquer celui de toute l'Iſle en général, en-tant qu'elle eſt ſujette de l'Empereur ou Mataram. Ce Prince aſſiſte trois fois par ſemaine, au Conſeil d'Etat, pour régler les affaires qui regardent le Gouvernement, & pour adminiſtrer la Juſtice. Les Lundis & les Samedis ſont deſtinés à prendre le divertiſſement du Tournoi; mais s'il y a quelque affaire extraordinaire ſur le tapis, l'Empereur ſe rend ſouvent ces jours-là au Conſeil, où perſonne n'oſe le contredire, & où il commande en maître abſolu.

LES Conſeillers ſont obligés de s'aſſembler tous les jours de la ſemaine, excepté le Samedi (*q*). Ils ſe rendent dans la grande place quarrée du Palais, & y attendent l'Empereur depuis neuf heures juſqu'à midi. Perſonne n'oſe s'en abſenter, ſous peine de mort, à moins de maladie ou de quelqu'autre raiſon légitime, & dans ce cas-là, on eſt obligé de le faire ſavoir à l'Aſſemblée.

PENDANT que le Conſeil eſt aſſemblé, on lui donne le divertiſſement de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique Javanoiſe, du ſon des tambours & des baſſins de cuivre, ce qui fait un grand bruit. Mais il ceſſe dès que l'Em-

(*n*) Pag. 352.
(*o*) *Ibid.*
(*p*) Tout ce qui ſuit juſqu'à la page 173, a été ajoûté par l'Auteur Anglois. Nous y avons ſeulement fait quelques Additions, qui ſeront diſtinguées des ſiennes par nos Renvois ordinaires. R. d. E.
(*q*) Valentyn dit le Vendredi, qui eſt leur Sabbat, jour auquel l'Empereur ne vaque à aucunes affaires, quelque importantes qu'elles puiſſent être. R. d. E.

Digitized by Google

l'Empereur entre au Conseil, où il va s'asseoir dans un lieu élevé, & environné d'une forte garde (r).

Moeurs et Usages de Java.

Personne n'a le droit de tuer ou de condamner à mort (s). Si un Seigneur a quelques malfaiteurs dans sa juridiction, son pouvoir se borne à les faire saisir & garotter, & à les envoyer dans les prisons du Mataram. De-là on les produit en justice, aux jours de l'Assemblée du grand Conseil, devant lequel le Fiscal porte l'accusation qui est faite contr'eux; & s'ils sont trouvés coupables, on les remet immédiatement entre les mains des Bourreaux (t), ou des autres suppôts de la Justice, qui exécutent sur le champ, la sentence qu'on vient de leur prononcer.

Bornes de son pouvoir.

Lors que ceux qui sont accusés de crimes capitaux comparoissent, ils sont liés & garottés d'une terrible manière. Ils portent au cou un grand billot qui leur avance de chaque côté sur les bras, & qui les tient bien serrés. Il y en a qui ont aussi un billot aux jambes, qui les empêche d'avancer plus qu'un pied à chaque pas. Quelquefois celui du cou, & celui des jambes, sont attachés ensemble par une chaine qui descend de l'un à l'autre, & qui empêche que le criminel qui les porte, ne se puisse tenir debout sur aucun de ses deux pieds, de-sorte qu'il faut qu'il demeure toûjours courbé dans une posture violente; & dans ce misérable état on l'amène, ou plûtôt on le jette devant le Conseil, à quarante ou cinquante pas du Mataram.

Traitement fait aux Criminels.

Sur l'accusation portée par le Fiscal, le Prince donne un ordre, en vertu duquel on fait une enquête exacte du fait. On examine l'accusé & les témoins par devant deux des Conseillers Commissaires délégués pour cet effet. On menace le prévenu de l'exterminer & toute sa race avec lui, s'il ôse dire un mensonge devant le Conseil. L'enquête faite, on la rapporte au Conseil, l'Empereur étant présent, & si l'accusé est convaincu d'avoir commis des crimes dignes de mort, on le condamne, & aussi-tôt il est poignardé, ou puni de quelqu'autre genre de supplice, & souvent toute sa famille est enveloppée dans sa disgrace.

[Les Princes du sang qui ont merité la mort, obtiennent quelquefois la permission de combattre contre un tigre, le poignard à la main. S'ils sont victorieux, la grace leur est accordée (v).]

Crimes capitaux.

Les crimes capitaux dans ce Pays, sont les ruptures de maison, l'adultère, le vol, & les médisances qui concernent l'Empereur. La simple fornication n'y est point regardée comme un crime, mais on la tourne en raillerie.

Comment l'Empereur assiste au Conseil.

L'Empereur affecte beaucoup de gravité, lors qu'il paroît au Conseil qui se tient dans le vestibule du Palais. Les Seigneurs de moindre qualité que ceux qui y ont entrée, demeurent dans la Cour, jusqu'à-ce que Sa Majesté les fasse appeller tous ensemble, ou l'un après l'autre, pour ren-

(r) Schout. *ibid.* pag. 288. & suiv.

(s) On le fait d'autant plus en secret, sans que l'Empereur en sache rien. R. d. E.

(t) Valentyn dit qu'ils n'ont point de Bourreaux. Ce sont les éléphans qui en font ordinairement l'office, comme en divers autres endroits des Indes. Ces animaux poussent les Criminels en l'air, les reçoivent sur leurs dents & les écrasent après bien des tourmens. On en jette aussi plusieurs aux tigres. R. d. E.

(v) Valentyn, IV. Part. pag. 60. Add. d. E.

Digitized by Google

Moeurs et Usages de Java.

rendre compte de leur administration, ou pour recevoir de nouveaux ordres.

Sa volonté tient lieu de Loi.

Lorsque le Mataram est présent, les Seigneurs de quelque rang qu'ils soyent, sont assis à terre, les jambes croisées sous eux, le corps panché en bas, dans une posture humiliée, comme s'ils étoient de misérables esclaves, sans ôser dire une seule parole, que quand ils sont interrogés, & sans ôser même lever les yeux sur la personne du Prince. Toutes les affaires se règlent selon sa volonté; il écoute les avis de son Conseil, mais il ne les suit qu'autant qu'il lui plaît, sans que personne ôse jamais le contredire, quelque mauvais qu'on croye que soit le parti qu'il prend. Si quelqu'un s'avisoit de le faire, il seroit poignardé sur le champ. Les *Pangorans*, & les *Tommagons*, qui sont les Gouverneurs & comme les Vicerois des Provinces, ont le plus d'accès & de liberté auprès de lui; néanmoins ils ne lui donnent jamais la moindre marque qu'ils désapprouvent ce qu'il fait & ils ont pour lui une complaisance aussi aveugle que les autres Seigneurs.

Gouverneurs des Provinces & des Villes.

Ces Gouverneurs se font informer exactement de ce qui se passe dans leurs Provinces, pour en informer l'Empereur à leur tour. Le Tommagon de Mataram est chargé des plus difficiles affaires de l'Empire, outre celles de son Gouvernement, dans lequel il y a une grande multitude de peuple à régir; de-sorte qu'on peut dire, qu'il n'a pas un moment de repos. Il faut qu'il rende compte tous les soirs au Prince, de ce qui s'est passé pendant le jour. Il a le pouvoir de choisir les plus habiles gens de l'Etat, pour lui aider à soûtenir le poids des affaires, qu'il lui seroit impossible de porter seul (*x*).

L'Empire consiste en douze Provinces, sept maritimes, & cinq intérieures. Outre ces grands Gouvernemens, il y a des Commandans, ou Sous-Gouverneurs dans chaque Ville, Bourg & Village. On les appelle *Orancaies* ou Seigneurs. Avec le commandement des Villes, ou des *Bourgs*, ils ont presque tous encore sous eux une certaine étendûe de pays à régir.

Tous ces Sous-Commandans sont aussi obligés de rendre compte au Pangoran qui est au-dessus d'eux, de ce qui se passe dans l'étendûe de leur juridiction. Les Pangorans en informent le Tommagon de Mataram, ou l'Empereur même, selon l'importance de l'affaire dont il est question.

Sabandar ou Receveur.

Outre ces Officiers, il y a encore dans chaque Place, ou dans chaque District, un *Sabandar*, qui est le Receveur des Douanes, tributs, & droits du Prince. Ceux-ci rendent exactement leurs Comptes à deux des Seigneurs du Conseil qui sont commis pour les examiner.

Revenus de l'Empereur.

[Les revenus de l'Empereur se lévent principalement par voye de Capitation. Chaque homme est taxé à douze sols par année. Outre cette Capitation, les Sujets sont encore tenus à diverses courvées pour le service de la Cour, & quelquefois on leur fait même payer le dixme de leurs fruits. Les péages sur les fleuves, & le long du rivage, où le Prince a par-tout des Douanes, lui rapportent aussi une somme considerable. Comme ce sont ordinairement les Chinois qui les prennent à ferme, sous l'agrément de la Compagnie Hollandoise dont ils dépendent, on sçait assez au juste, que ces Droits peuvent

(*x*) *Ibid.* pag. 290. & suiv.

Digitized by Google

peuvent ſe monter à environ cinquante mille piéces de huit par année, outre les préſens que chaque Fermier eſt obligé de donner à ſon entrée. Ceux qui ſe perçoivent dans l'intérieur du Pays ne ſont pas bien connus, parce que l'Empereur a coûtume de ſe faire pauvre. Quoi-qu'il en ſoit, il n'y a aucune proportion entre ces revenus & la dépenſe, qui eſt bien peu de choſe, puis qu'il ne s'agit point ici de Fortifications, & que la Milice s'entretient à ſes propres fraix, comme on le verra ci-deſſous (*y*).] Moeurs et Usages de Java.

Il y a d'ailleurs pluſieurs autres Officiers, tant politiques que militaires, inférieurs à ceux dont on a parlé. Il y en a qui ont inſpection ſur les armes, ſur le canon, ſur les mouſquets, ſur les piques, ſur les boulets, ſur les balles, & ſur la poudre. Ceux qui commandent les Soldats, ſont des gens choiſis, qui ne ſont redévables qu'à leur mérite du poſte qu'ils occupent, la faveur n'ayant point de part à leur avancement. De tems en tems les Tommagons & les Pangorans font paſſer en revuë ceux qui ſont deſtinés pour la guerre. Par ce moyen, eux & les Gouverneurs qui leur ſont ſubordonnés, ſçavent au juſte ſur combien de troupes on peut compter, en cas de beſoin. Le nombre en eſt conſiderable, puiſque non-ſeulement en peu de jours, mais même en peu d'heures, on peut mettre en Campagne plus de cent mille hommes, & peut-être pluſieurs centaines de mille. Officiers militaires.

Les *Mantris* reſſemblent à nos Colonels. Ils ont mille hommes à leur commandement. Les *Loeras* ou *Louras* ſont les Capitaines, leurs Compagnies étant de cent hommes, & quelques-unes de moins. Les Européens doivent ſe féliciter, que ces peuples n'entendent pas ſi bien la guerre qu'eux; car ſi avec leur naturel malin, leur intrépidité, & le mépris qu'ils font de la mort, ils avoient la même expérience que les premiers, il ſeroit difficile de leur réſiſter, & l'on n'aimeroit pas à ſe les attirer ſur les bras; mais on a éprouvé pluſieurs fois, que plus leurs Armées ſont grandes, moins elles ſont de progrès, parce que le déſordre s'y met plus aiſément, & les fait plutôt diſſiper (*z*).

Sous les *Nebeis*, & les autres hauts Officiers, il y a un grand nombre d'Officiers ſubalternes, comme nous l'avons déjà rapporté. Il y a entr'autres pluſieurs Fiſcaux, qui ſont preſque toûjours en mouvement pour épier ce qui ſe paſſe. S'ils ſurprennent quelqu'un qui ſe ſoit rendu coupable de quelque crime, ils l'emmènent à Mataram, & le livrent aux quatre Fiſcaux Généraux qui y réſident, & qui lui font faire ſon procès en la forme que nous avons décrite ci-deſſus. Eſpions répandus parmi le peuple.

Outre tous ces Officiers qui doivent faire leur rapport de ce qui arrive chaque jour dans les lieux où leur commiſſion s'étend, l'Empereur a des émiſſaires particuliers, qui n'ont d'autre occupation que d'obſerver la conduite des grands & des petits. Ils rendent un compte fidèle de tout ce qu'ils ont remarqué, au Tommagon de Mataram, ou à l'Empereur même. Par-là chacun eſt obligé de bien penſer à ce qu'il fait; car la moindre faute eſt relevée, & punie par la perte des emplois, des biens, & même de la vie.

[Lorsque l'Empereur eſt en deuil, & qu'il fait couper ſes cheveux, tout le monde eſt obligé de l'imiter dans l'eſpace de ſeize jours après la publica- Deuil de l'Empereur.

(*y*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E. (*z*) *Ibid.* pag. 291. & ſuiv.

Moeurs et Usages de Java.

blication des ordres qui en ſont donnés. Si quelqu'un eſt trouvé en faute par ſes émiſſaires, on ſe ſaiſit d'abord de tous ſes biens; enſuite on lui écorche toute la peau de la tête au-deſſus des oreilles, & on le laiſſe dans cet affreux état qui coûte la vie à la plûpart, quoi-qu'il y en ait qui en reviennent. Quelquefois l'Empereur leur fait plonger la tete juſqu'aux oreilles dans de l'huile bouillante, tant qu'ils ſoyent entiérement dépouillés de leurs cheveux; ou bien il condamne ces coupables, à recevoir un bonnet de fer rouge, qui leur fait frire la cervelle, & leur cauſe une mort ſoudaine. La terreur qu'inſpirent ces ſupplices, fait que chacun s'empreſſe à ſe conformer à la volonté du Prince. Il y a encore bien d'autres choſes où cette volonté leur doit ſervir de régle. Si l'Empereur ne boit point d'une ſorte de liqueur, l'uſage en eſt de même interdit à ſes Sujets. Plus ils ſont près de la Cour, plus ils ſont malheureux. Un Payſan dans les montagnes, eſt mieux à ſon aiſe que le premier Prince de l'Empire, parce qu'il eſt moins facile d'épier ſa conduite.

Sa Couleur.

Dans tout l'Empire il n'eſt permis à qui que ce ſoit, de s'habiller de jaune ou de ſe ſervir de cette couleur, qui eſt celle de l'Empereur. Ses Lettres ſont toujours miſes dans de petits ſacs de ſoye jaune, & on les porte ſous un Paraſol & dans un plat couvert de la même étoffe. Celui qui enfreindroit ce commandement ſeroit puni de mort ſans remiſſion (*a*).]

Les Tournois.

(*b*) [Les Tournois ſe ſont tous les Lundis, & quelquefois les Samedis, dans la place qui eſt devant le Palais. Il s'y trouve ordinairement cinq à ſix cens des plus grands Seigneurs de l'Etat tous à cheval, & magnifiquement équipés, ſelon la mode du Pays. Ces ornemens conſiſtent dans une piéce d'etoffe de ſoye à fleurs, ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas, car le reſte eſt nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui eſt un morceau de fine toile de coton, ou d'étoffe de ſoye, tourné pluſieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban.

Autour de la place, il y a pour chaque Seigneur du Tournoi, un poteau, où leur cheval eſt attaché, & gardé par un valet. Dans ce même endroit chaque Seigneur a encore d'autres valets qui frappent ſur des baſſins, qui battent la caiſſe, ou qui joüent de divers autres inſtrumens. Les Muſiciens de l'Empereur qui ſont rangés autour de cette place, ſe font auſſi entendre ſur-tout lorſque le Monarque ſort du Palais. Il s'avance à cheval ajuſté comme les autres, c'eſt-à-dire, nud de la ceinture en haut. Il eſt entouré d'une centaine de Gardes, tous à pied (*c*).

Dès

(*a*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E.

(*b*) Toutes les Additions précédentes ne ſe trouvent pas dans le Tome XI. de l'Edition de Paris, dont nous avons fait mention ci-deſſus, pag. 163 Rem. (*a*); & voici à quoi Mr. Prevoſt a crû pouvoir les réduire. „ Son Empire „, dit-il, parlant de l'Empereur „ étoit compoſé de douze Provinces, „ ſept maritimes, & cinq intérieures. La „ forme de ſon Gouvernement n'avoit rien „ de plus remarquable, que ſon attention „ continuelle à l'entretien de l'ordre, & ſa „ fermeté à punir les moindres fautes de „ ſes Officiers; mais Schouten fait le récit „ de quelques uſages ſinguliers de cette „ Cour qui ne doivent pas être négligés. „ Celui qu'il met au premier rang, eſt l'u„ ſage des Tournois &c.". C'eſt donc d'ici, que Mr. Prevoſt a emprunté une partie des Additions qu'on va lire & dont il a compoſé deux pages. R. d. E.

(*c*) *Ibid.* pag. 293. & ſuiv.

Digitized by Google

Mœurs et Usages des Javans.

Dès que le Mataram paroît, tout le monde jette les yeux sur lui, pour savoir si c'est un bonnet à la Javanoise, ou un turban qu'il a sur la tête. Si c'est un bonnet, chacun se hâte de mettre le sien; & si c'est un turban, on voit tout le monde aussi-tôt coëffé d'un turban. Les avenuës de la place, qui est entourée d'une espèce de palissade, se ferment lorsque l'Empereur y est entré, & personne n'a plus la liberté d'en sortir. Autour de la palissade, dix ou douze mille hommes sont debout sous les armes, & servent de Gardes.

Course de l'Empereur.

Ce Prince va d'abord, avec beaucoup de gravité, faire une volte autour du pilier, & chaque Cavalier va faire la sienne après lui; ayant tous en main une lance, au bas de laquelle il y a un bouton.

Lorsque Sa Majesté veut faire une course, elle choisit quelqu'un des principaux Seigneurs, pour courir contre lui. L'Empereur court le premier, & ses Gardes courent de toutes leurs forces, les uns après lui, & les autres à ses côtés. Celui qu'il a choisi pour son antagoniste, tâche de le joindre, jusqu'à la portée de sa lance, qu'il avance à côté du Prince, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre, & le Prince le sert de la sienne pour parer le coup. Lorsqu'ils ont ainsi couru en combattant jusqu'au bout de la place, ils font volte-face avec beaucoup d'adresse, & continuent leur course & leur combat, celui qui poursuivoit dans la première course, étant poursuivi dans celle-ci.

Les Cavaliers font leurs courses à leur tour, allant & revenant sans cesse d'un bout de la carrière à l'autre, jusqu'à-ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage considerable sur l'autre. Souvent même ils changent de chevaux, & en prennent de frais. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur, ait sur lui quelque supériorité dans la joûte, loin d'en paroître fier, il cherche quelque détour adroit pour faire un peu sentir son avantage, mais toûjours d'un air respectueux, & sans pousser trop loin sa victoire.

Le Tournoi dure ordinairement depuis quatre heures après-midi, jusqu'au Soleil couchant. Les Javanois font paroître autant d'agilité dans leurs courses, que d'adresse à se servir de leurs lances. Ils s'attachent sur tout à se désarçonner mutuellement. Ils n'y réüssissent que très-rarement, parce qu'ils sont tous fort adroits; Cependant s'il arrive que l'un des deux combattans ait le malheur d'etre enlevé de dessus sa selle, il se voit exposé à de grandes railleries, excepté de la part de ses inferieurs, qui n'osent se moquer de lui qu'en secret, & à la dérobée.

Les bonnets & les turbans sont fort exposés dans ces Tournois; Ceux qui courent en enlèvent de tous côtés, autant qu'ils peuvent, avec leurs lances, ce qui fait beaucoup de plaisir à l'Empereur. Schouten rapporte qu'on lui avoit dit qu'il se faisoit de semblables joûtes à Bantam, à Japara, à Tubaon, pour exercer la Noblesse, mais qu'il ne les avoit pas vûes.

Les Javanois sont très-bons Cavaliers.

Les Javanois sont très-bons Cavaliers. Les selles de leurs chevaux sont petites, & leurs étriers courts. Ils gouvernent le cheval par le moyen d'une bride, avec un petit crochet, où il y a une corde attachée, qu'ils nouent autour d'eux comme une ceinture. Ainsi c'est de leur corps seul qu'*ils gouvernent* leur monture, & ils le font avec beaucoup d'adresse,

Digitized by Google

Mœurs et Usages de Java.

même dans les courſes des Tournois, ce qui fait qu'ils ont les mains entiérement libres pour manier leurs lances (*d*).

Garde compoſée de femmes.

La garde ſe fait au dedans du Palais, la nuit auſſi-bien que le jour, par un grand nombre de femmes armées, parce qu'il n'eſt permis à aucun homme d'y paſſer la nuit. On aſſûre que ces Gardes fémelles ſont au nombre de dix-mille. Elles ont leurs Commandantes, & diverſes autres ſortes d'Officiéres. Tous leurs ſoins ſe bornent à veiller à la conſervation de Sa Majeſté, & à la ſervir auſſi-bien que ſes Femmes, & ſes Concubines.

Elles ſortent du Palais tour à tour, pour aller chercher tout ce qui eſt néceſſaire, tant pour la cuiſine que pour les autres uſages. Il y en a toûjours un grand nombre en faction au paſſage, pour prendre garde qu'aucun homme ne ſe gliſſe dans le Palais, & qu'aucune femme n'en ſorte ſans ordre. Les portes, les promenades, les appartemens ſont gardés par les vieilles femmes, les plus jeunes étant attachées au ſervice des Femmes & des Concubines du Prince. Une partie eſt employée à la cuiſine, & aux choſes qui regardent l'entretien ou la propreté du Palais: les autres s'occupent à coudre, à broder, à filer, à faire de la toile, &c. & elles ont toutes leur tour pour ſortir, mais toûjours ſous les yeux de deux Inſpectrices qui veillent ſur leur conduite au dehors.

Femmes des Empereurs.

Les Empereurs ont ordinairement quatre Femmes, qui ſont des plus grandes Maiſons de l'Empire. Outre celà, ils ont un grand nombre de belles filles à leur ſervice particulier; quelques-uns en font aller le nombre juſqu'à quatre cens. On les va chercher par tout, & on amène au Prince celles qu'on trouve les plus belles & les plus dignes de lui être préſentées. On leur fait apprendre à manier les armes, à jouer des inſtrumens, à danſer, & à faire pluſieurs autres choſes de cette nature, par le moyen desquelles elles tâchent de lui plaire.

En quelque lieu de ſon Palais qu'il ſoit, il en eſt accompagné, entouré, ſervi, gardé. Elles ont toûjours leurs armes avec elles; Ce ſont des lances pointues, & de légéres armes-à-feu. Il y en a encore d'autres qui le ſuivent auſſi avec celles-ci, & qui lui portent du *Pinang*, du *Siriboo*, du bétel, du tabac, une fort belle natte pour s'aſſeoir, des pantoufles, & d'autres pareilles choſes. Une des plus belles filles de la premiére troupe, lui porte un paraſol ſur la tête. Une autre chaſſe avec un éventail, lorſqu'il s'aſſied ou qu'il ſe couche, les mouches qui volent ſur ſon viſage. Quand il eſt aſſis, toute la troupe fait un cercle autour de lui, & chacune s'étudie à lui plaire par ſon air & par ſes manières, comme pour répondre à l'honneur qu'il leur fait de leur confier ſa perſonne (*e*).

Ses Concubines.

Quoi-qu'outre ſes Femmes, l'Empereur aît un grand nombre de Concubines, il arrive pourtant quelquefois, que parmi ces jolies Gardes, il y en a quelqu'une qui lui plaît plus que les autres, & qui lui touche le coeur. Alors il l'éléve à la dignité de ſa Concubine, & c'eſt le plus haut degré de gloire où elle puiſſe aſpirer. On regarde cependant comme plus heureuſes, celles qu'il donne en mariage à quelques-uns des Seigneurs de ſa Cour. C'eſt par cette raiſon que les filles nobles le ſervent encore avec plus d'empreſſement

(*d*) *Ibid.* pag. 294. & ſuiv.

(*e*) *Ibid.* pag. 299. & ſuiv.

Digitized by Google

ment que les autres, qui ne peuvent espérer une pareille fortune. Mais ces Concubines n'ôsent se marier après sa mort.. [Les Filles de l'Empereur ne parviennent jamais à la Couronne. Ceux qui les épousent, ont le titre de *Radins* ou Princes du sang, & ils sont ordinairement pourvûs des premières charges de l'Empire (*f*).] Moeurs et Usages de Java.

Quelquefois l'Empereur régale toute sa Cour après le Tournoi, ou en d'autres occasions. On dresse pour cet effet, dans un grand espace à l'entrée du Palais, plusieurs petites chambres d'été, fort claires, couvertes par le haut, ouvertes par devant, & fermées d'un rideau par derrière. Elles sont toutes de la figure d'un croissant, & placées avec simmetrie, droit devant la chambre où l'Empereur mange, laquelle est plus grande, plus haute & mieux ornée que les autres. De cette petite salle ce Prince peut voir tous ceux qu'il régale, qui peuvent aussi le voir à leur tour, quoiqu'il entre dans chacune de ces tentes, vingt à vingt-cinq hommes, qui sont placés chacun selon leur rang. Mais les Pangorans & les Princes du sang mangent à la table de l'Empereur. Le régal consiste en viandes rôties, de mouton, de bœuf, de chevreau, & quelques volailles. Il y a aussi diverses sortes de potages, du riz au lieu de pain, des fruits, des confitures, en un mot, tout ce que les Javanois trouvent de plus délicieux. La profusion des mets est si grande, que ce qui reste peut suffire à des centaines ou plutôt à des milliers de gardes & de domestiques, tant du Monarque que des Seigneurs. Festins.

Pendant & après le repas, chacun fait des efforts pour dire quelques bons mots, qui puissent divertir l'Empereur. Souvent ce Prince fait appeller les meilleures Danseuses d'entre ses belles Gardes, & elles paroissent avec leurs plus grands ajustemens, ayant leurs cheveux frisés & pendans, garnis de fleurs mises dans les boucles avec beaucoup d'art & ornées de rubans. Leur sein n'est couvert que d'un petit morceau d'étoffe de soye, large comme deux fois la main, dont le bout qui vient par-dessous le bras, est arrêté dans leur habillement, qui leur descend depuis la ceinture jusqu'à la cheville du pied (*g*). Danseuses.

L'Étoffe de cet habillement qui enveloppe trois ou quatre fois le bas de leurs corps, est à fond noir, bleu, ou de quelqu'autre couleur. On y voit des étoiles d'or ou d'argent, des branchages, ou des tiges & des fleurs, peintes avec beaucoup d'art. Le reste de leur corps, depuis la ceinture jusqu'au sein, est nud. Leurs bras au-dessous & au-dessus du coude, sont ornés d'anneaux & de cercles d'or, avec plusieurs autres parures de leur invention. Leur habillement.

Quelque brunes que soyent ces Danseuses, cependant comme ce sont les plus belles filles du Pays, & qu'elles ne sont occupées que du soin de plaire, & de relever ce qu'elles peuvent avoir d'agrémens naturels & acquis, le Prince & les Seigneurs les trouvent charmantes & d'une beauté parfaite. L'heure où on les fait venir leur est aussi très-favorable, la quantité de flambeaux & de torches qui éclairent l'appartement, servant à rehausser leur beauté. Elles sont fort belles.

Leurs.

(*f*) Valentyn, *ibid.* Add. d. E. (*g*) *Ibid.* pag. 298.

Digitized by Google

Mœurs et Usages de Java.

Leurs danses.

Leurs danses gayes, au son des *Gomme-gommes*, des flutes & des autres instrumens, & les airs qu'elles se donnent en danſant, l'adreſſe qu'elles y font paroître, contribuent en effet à augmenter leurs agrémens naturels.

Lorsqu'elles ont le bonheur de plaire à l'Empereur, dans leurs danſes, Sa Majeſté leur applaudit en frappant des mains, leur donne à chacune en particulier, les louanges qu'elles méritent, & leur promet des anneaux d'or & d'autres ajuſtemens. Quelquefois les Seigneurs qui ont auſſi de jolies filles à leur ſervice, dans leurs maiſons, les font venir, avec la permiſſion du Prince. Elles danſent auſſi, & tâchent de diſputer le prix à celles du Palais; de-ſorte que ſouvent la nuit entière ſe paſſe à ces ſortes de divertiſſemens. Il y a encore d'autres amuſemens qui ſont aſſez ordinaires à la Cour du Mataram & dans tout le Pays, tels que l'eſcrime, les tours de paſſe-paſſe, les farces, les ſpectacles, & les Comédies telles qu'elles ſont. Ce Prince aime auſſi la chaſſe, qui fait un de ſes plus grands plaiſirs (*n*).

Danſeuſes Balliar.

Il y a encore d'autres Danſeuſes que les Gens de qualité entretiennent, ou que les particuliers louent en de certaines occaſions. On les appelle Danſeuſes *Ballitar*; Elles ſont de deux ſortes. Les unes étrangères dont nôtre Auteur fait un portrait charmant. Quoiqu'elles ſoyent d'une petiteſſe extraordinaire, on n'en a jamais vû, à ce qu'il dit, de ſi belles ni de ſi bienfaites; Elles ont le teint auſſi blanc que la nege. En un mot, à qui les conſidéreroit toutes enſemble, elles paroîtroient plutôt etre des Anges habillés en femmes, que des femmes meme.

Leur beauté & leurs ajuſtemens.

Quoique naturellement très-belles, elles ſavent encore ſe parer avec tant d'art & de goût, qu'elles en reçoivent de nouveaux charmes. Leurs habits ſont de ſoye travaillée en or & en argent, & leurs cheveux treſſés ſont ornés des plus belles perles. Elles danſent en maſque, tenant dans leurs mains en guiſe de caſtagnettes, quelques boules d'yvoire, paſſées à un cordon, avec leſquelles elles marquent exactement la cadence. Quelquefois pour augmenter l'agrément de leurs danſes, elles y joignent celui de leur voix, qu'elles ont extrémement douce.

Leur Pays natal.

On fait venir ces Danſeuſes de la Province de *Bayone*, environ à quarante miles de *Jericho* (*i*). Comme elles excellent dans ces exercices d'amuſement, & qu'il n'y a point d'autres femmes qui y ſoyent propres, elles ſont extrémement recherchées. Les Princes & les grands Seigneurs des Indes, n'épargnent ni peine ni dépenſes pour en avoir. Elles coûtent ordinairement deux ou trois mille florins chacune. Fryke dit en avoir vû quelques unes à Surate & en Perſe (*k*).

L'autre ſorte de Danſeuſes *Balliar*, ſont des Javanoiſes, *mais elles* n'approchent pas des premières, & il y a autant de différence entr'elles dans leur manière de danſer, qu'il y en a, à cet égard, entre un payſan, & un maître en cet art.

Leurs Sauteurs, & leurs Joueurs de gobelets ſont auſſi paroître beaucoup d'adreſſe (*l*).]

Faſte des Javanois.

Lorsqu'un des principaux Seigneurs ſe rend à la Cour avec ſon train, il

(*h*) *Ibid.* pag. 300. & ſuiv.
(*i*) Cet endroit ne nous eſt pas connu.
(*k*) Fryke, Voyages aux Indes Orientales pag. 105. & ſuiv.
(*l*) *Ibid.* pag. 189. Fin des Add. de l'A. *A.*

il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau est rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons, & se met à genoux pour attendre que le Seigneur soit passé. Tous les Habitans de quelque distinction, marchent dans la Ville avec beaucoup de faste. Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boëte de bétel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce seroit une infamie, dans ces occasions, de marcher chaussés, quoique dans l'intérieur des maisons, ils ayent des sandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Maluca & d'Achin. Le maître porte dans ses mains un mouchoir broché d'or; & sur la tête, un turban de Bengale, dont la toile est très-fine. Quelques-uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par derrière ou par devant; & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais (*m*). Mœurs et Usages de Java.

Les Insulaires de Java sont naturellement infidèles & malins. Le meurtre les effraye peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous est de périr par les mains de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat, s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche, tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à-ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice. Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie; parce que dans la crainte d'être poignardés, ceux qui le poursuivent, se hâtent de le percer de coups (*n*). L'Auteur ajoûte à cette peinture de leur caractère, que de toutes les Nations connues, c'est la plus adroite au larcin. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enfiler dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour & de se venger en périssant. [Ils s'offensent d'ailleurs pour un rien, & leur colère est implacable. Comme ils sont grands empoisonneurs, on doit bien se donner de garde de les maltraiter, parce qu'ils ne manquent guères de s'en ressentir, lorsqu'on s'y attend le moins. Leur meilleure qualité est, qu'ils ne s'outragent jamais par des injures. La plus forte qui entre dans la bouche des enfans même, est de s'appeller l'un l'autre *malheureux* (*o*).] Fureur sans exemple.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiliens. La plûpart sont grands, robustes, & bien proportionnés. Ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux (*p*), & peu de barbe (*q*). Figure des Javanois.

Leur

(*m*) Pag. 344. Cet Article, dans l'Original, ne regarde proprement que la Cour de Bantam, mais il est commun à toute l'Isle. R. d. E.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Valentyn *ibid.* pag. 61. Add. d. E.

(*p*) Valentyn dit au contraire, qu'ils ont de grands yeux ronds, au lieu que les Chinois, dont quelques-uns veulent les faire descendre, se distinguent par de très-petits yeux, & même par le teint, qu'ils ont beaucoup moins brun que les Javanois. Pour ce qui est de la barbe, on a déjà remarqué, que ces derniers n'en ont point, & qu'ils se l'arrachent avec des pincettes. R. d. E.

(*q*) *Ibid.* Tom. I. pag. 344. & Nieuhoff *apud* Churchill. *Coll. Travels*, Vol. II. pag. 264.

Digitized by Google

Moeurs et Usages de Java.

Leur Esclavage.

Leur soûmission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité. [Ils n'abordent qu'en rampant leurs supérieurs, dont ils écoutent les ordres avec beaucoup d'attention, & vont les exécuter en toute diligence, sans dire autre chose, si ce n'est, *Caboela Sampeja*, ce qui signifie, *l'Esclave est à vos pieds*. Ils n'osent point non plus, aller droit à leur Maître, lorsqu'ils ont à lui faire quelque rapport, mais vont s'asseoir dans un coin sous ses yeux, où ils attendent qu'il les appelle. Les plus grands Princes marquent à leur tour, la même soûmission pour l'Empereur; & si l'on veut tirer parti d'eux, il ne faut pas les traiter d'une autre manière. La complaisance les rend insolens. Tel qui les flatte ou qui use de politesse à leur égard, n'en est payé que d'un souverain mépris. Loin de lui obéïr, ils ne daigneront seulement pas lui répondre, comme plusieurs Européens en ont fait la fatale expérience. Au lieu qu'ils se jetteroient au feu pour qui sçait prendre sur eux le même ascendant qu'ils ont sur leurs esclaves (r).] La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéïssance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons Soldats, & d'une intrépidité qui ne connoît aucun danger; mais ils ne sçavent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil (s).

Leurs Armes.

Leurs armes sont de longues & de courtes javelines, des poignards, qu'ils nomment *Cris* ou *Crisses*, des sabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs placques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni qu'il paroît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le Roi en donne un à chaque enfant, dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter (t).

Leur Milice.

La Milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du *poisson*. La plûpart des Soldats sont attachés aux Seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces esclaves, qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des Seigneurs de Java (v). On doit comprendre que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéïssance, il est toûjours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Aussi sont-ils particulièrement propres aux expéditions subites. On les voit rarement oisifs. Ils ont toûjours quelque ouvrage à la main, & c'est ordinairement du bois, pour faire des poignées à leurs armes. Ce bois est du sandal, blanc & leger, qu'ils creusent fort adroitement. Ils apportent aussi beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toûjours teintes de quelque poison subtil, & aussi tranchantes que nos razoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendroient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête

(r) Valentyn, *ibid.* Add. d. E.

(s) Ce Portrait ne ressemble guères à celui que Valentyn fait des Javanois, qui, suivant lui, sont *les plus timides & les plus lâches coquins que la terre porte*. Il dit qu'ils ont bien des armes à feu; mais qu'en général ils n'osent s'en servir par la même raison. R. d. E.

(t) Pag. 355.

(v) *Ibid.* & 356.

Digitized by Google

te en dormant. Capables de trahiſon comme ils ſe connoiſſent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du ſang ni à ceux de l'amitié. Un frère ne recevroit pas ſon frère dans ſa maiſon, ſans avoir ſon poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ſes mains. On voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils ayent rarement de la poudre pour les charger. Ils ont auſſi l'uſage de certains tuyaux, qui leur ſervent à ſouffler de petites fléches d'os de poiſſon, dont la pointe eſt empoiſonnée, & affoiblie par quelques entailles, afin que venant à ſe rompre plus aiſément, elle demeure dans le corps pour y répandre ſon infection. En effet les playes s'enflamment, avec une ſi grande corruption, qu'elles ſont preſque toûjours mortelles. Quelques Hollandois, qui avoient été bleſſés de ces fléches, ne laiſſérent pas de ſe rétablir aſſez facilement. Mais les Habitans, qui connoiſſoient la force du poiſon, en témoignérent beaucoup de ſurpriſe (*x*).

Mœurs et Usages de Java.

Sarbacanes pour lancer des fléches d'os de poiſſon.

Derrière la Ville de Bantam & la Côte de la Sonde, au pied d'une montagne qui ſe nomme *Gonon Beſar* & qui produit beaucoup de poivre, on trouve une Colonie de gens ſimples, qui habitoient autrefois le pied du Mont Paſſaruan, ſitué à l'extrémité orientale de Java. Ce Peuple, ayant gémi long-tems ſous une domination tyrannique, étoit venu, depuis quelques années, s'établir ſous la protection du Roi de Bantam. Il avoit bâti une Ville, qui ſe nomme *Sura* (*y*) où ſon propre Roi faiſoit ſa réſidence avec une partie de la Nation. Les autres s'étoient répandus dans les terres voiſines, & ne ceſſoient pas d'y bâtir des Villages. Leur caractére eſt paiſible. Ils ſont attachés à l'agriculture, & livrés aux principes des Bramines, qui excluent toutes ſortes d'animaux de leur nourriture. Rien n'eſt plus admirable que leur ſobriété. L'Auteur ajoûte qu'ils ne ſe marient point, ſans expliquer par quelle voye ils ont ſçû pourvoir à la propagation. Leur habillement eſt compoſé d'une ſorte de papier blanc, qu'ils fabriquent eux-mêmes de l'écorce de leurs arbres. Ils mènent d'ailleurs une vie tout-à-fait philoſophique, & leur unique Commerce conſiſte à porter du poivre & des fruits à Bantam.

Colonies voiſines de Bantam.

On donne le nom de *Captifs du Roi* (*z*), à d'autres Habitans de l'Iſle, qui n'ont pas d'autre profeſſion que de cultiver la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des Seigneurs, dont ils payent le revenu en riz ou en *caxas*. Dans quelque dépendance qu'ils ſoyent obligés de vivre pendant la durée de leur bail, ils deviennent libres après en avoir rempli toutes les conditions. Outre ces groſſes fermes, les Seigneurs & les perſonnes riches ont des métairies & des maiſons de campagne, où ils tiennent des eſclaves qui leur apportent, dans la ſaiſon, tous les fruits qu'elles produiſent, tels que du poivre, du riz, des noix de cocos, avec quantité de volaille & un grand nombre de chévres. Les eſclaves mêmes, prennent quelquefois des biens à ferme, & s'engagent par exemple à payer quinze cens ou deux mille caxas pour un cocotier. Mais ils doivent apporter beaucoup d'attention à faire leur marché, parce que ſans égard pour le ſuccès de leur travail, il faut que le maître ſoit payé. De là vient que la

Manière d'affermer les terres.

Eſclaves, & profits qu'en tirent les maîtres.

(*x*) Pag. 356. (*y*) Pag. 357. (*z*) Pag. 358.

Digitized by Google

Mœurs et Usages de Java.

la plûpart aiment mieux travailler à la journée. Ils gagnent alors huit cens caxas par jour & leur nourriture. Ceux qui servent dans la maiſon de leur maître, n'ont à prétendre que le ſimple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent ſix jours pour leurs maîtres, & ſix autres jours pour leur propre ſubſiſtance & celle de leur famille. Leur partage eſt le plus heureux, lorſqu'ils ſe contiennent dans les bornes qu'on leur impoſe; mais ſi leur fidélité devient ſuſpecte, ils ſont expoſés à diverſes punitions, dont la plus légère eſt de porter au cou une piéce de bois, avec une chaîne qu'ils traînent pendant toute leur vie. Les femmes ne ſont pas moins aſſujetties à travailler pour leur maître. Elles ſont aſſiſes dans les places publiques, pour vendre diverſes ſortes de denrées, & ſe mettre en état de payer chaque jour un tribut. D'autres filent, ou fabriquent des étoffes. Un eſclave qu'on veut vendre eſt conduit de maiſon en maiſon, & demeure à celui qui en offre le plus. Le prix ordinaire eſt de cinq *fardos*, qui reviennent à neuf livres. La propriété des enfans appartient au maître, qui en ordonne à ſon gré, ſans autre exception que leur vie, dont il ne peut diſpoſer qu'avec le conſentement du Roi ou du Gouverneur (*a*).

Commerce de l'Iſle de Java.

La diſſimulation, la ruſe & l'infidélité ſont des vices communs à tous les Marchands de Bantam. Ils falſifient particuliérement le poivre, en y mêlant du ſable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur Commerce eſt floriſſant, non-ſeulement dans leur Pays & dans les Iſles voiſines, mais juſqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de Macaſſar & de Sombaia. Il leur vient des noix de cocos de Balambuan. Joartam, Gerrici, Pati, Juama, & d'autres lieux, leur envoyent du ſel, qu'ils tranſportent eux-mêmes dans l'Iſle de Sumatra, où ils l'échangent pour du laca, du poivre, du benjoin, du coton, des écailles de tortue & d'autres marchandiſes. Le ſucre, le miel & la cire, leur viennent de Jacatra, de Japara, de Cravaon, de Timor & de Paſimban; le poiſſon ſec, de Cravaon & de Bandermachen; le fer, de Crimata dans l'Iſle de Borneo; la reſine, de Banica, Ville Capitale d'une Iſle de même nom; l'étain & le plomb, de Pera & de Guſelan, Villes de la Côte de Malaca; le coton & diverſes ſortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaia (*b*).

Ecriture & Livres.

Les Marchands dont la fortune eſt bien établie, renoncent aux Voyages, & ſe bornent à mettre ſur les Vaiſſeaux d'autrui, une ſomme qui leur rapporte ordinairement le double du fond. Si le Vaiſſeau périt, ils perdent leurs avances; mais revient-il heureuſement? l'emprunteur, au défaut de payement, eſt obligé de leur donner en gage ſa femme & ſes enfans, juſqu'à-ce qu'il ſoit entiérement acquité. Ces contrats ſe font, comme tous les autres écrits, ſur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer. Enſuite on roule les feuilles; ou s'il eſt queſtion d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui ſe relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit auſſi ſur du papier de la Chine, qui eſt très-fin & de diverſes couleurs. L'art d'imprimer n'eſt pas connu des Inſulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres ſont au nombre de vingt, par leſ-

(*a*) Tom. I. pag. 359. (*b*) *Ibid.* & pag. ſuiv. & Tom. VII. pag. 317, 319.

Digitized by Google

Mœurs et Usages de Java.

desquelles ils peuvent tout exprimer au moyen d'onze accens qui les changent en consonnes. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle eſt facile & d'un uſage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation (*c*).

Divers caractères des Marchands étrangers.

Les Perſans, qui ne ſont connus dans l'Iſle de Java que ſous le nom de *Coracons*, y exercent le trafic des pierreries & des drogues. On vante leurs lumières dans cette profeſſion, & la douceur de leur caractère. Ils ont même de l'affection pour les étrangers, & leur politeſſe l'emporte beaucoup ſur celle de tous les Marchands de Bantam. Le Commerce des Arabes & des Portugais ſe fait preſqu'uniquement par eau. Ils portent des marchandiſes d'une Ville à l'autre, & ſont beaucoup d'échanges avec les Chinois, pour celles qu'ils apportent des Iſles. Les Malais & les Quillins prêtent à la groſſe avanture. Les Guzarates qui ſont preſque tous pauvres, ſervent en qualité de mariniers; & c'eſt à eux que les Malais & les Quillins prêtent leur argent, qu'ils ſont valoir au triple & au quadruple. Tous ces étrangers ſont vêtus d'une fine toile de coton & portent le turban. En arrivant à Bantam, ils achètent une femme, qu'ils revendent à leur départ; ils ſont obligés d'emmener les enfans, s'ils en ont eû de ce commerce paſſager (*d*).

Chinois de Bantam.

On a déjà fait obſerver que tous les Chinois ſont leur demeure dans un même quartier, qui eſt environné d'une forte paliſſade & d'un marais. Les maiſons y ſont plus belles & plus commodes que dans les autres quartiers de la Ville. En général, l'adreſſe & la diligence ſont le caractère des Marchands de cette Nation. Ils tiennent une fort bonne table; mais ils paſſent à Java pour des grands uſuriers, à-peu-près comme les Juifs en Portugal & dans les autres Pays de l'Europe (*e*). Leur principale attention eſt d'acheter le poivre de la première main. Ils vont de Village en Village, tirant parti de la ſimplicité des payſans, & ne donnent guères plus d'un cati ou cent mille caxas pour huit ſacs de poivre, quoiqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux de la Chine, ils en revendent deux ſacs au même prix. Ces Vaiſſeaux arrivent tous les ans à Bantam dans le cours du mois de Janvier, en petites Flottes de huit ou dix, chacun de cinquante tonneaux. C'eſt la monnoye qu'ils apportent, qui a cours dans toute l'Iſle de Java & dans les Iſles voiſines. On la nomme *Caxas* en Malais, & *Pitis* en langue de Java. Elle eſt de fort mauvais alloi. Son épaiſſeur eſt à-peu-près celle d'un liard, & ſa matière, du plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Auſſi eſt-elle ſi fragile, que ſi l'on en laiſſe tomber un pacquet, il ſe trouve toûjours un grand nombre de pièces rompues; & ſi par quelqu'autre accident elles paſſent une nuit dans de l'eau ſalée, elles ſe colent de manière qu'il s'en briſe toûjours une partie (*f*).

Monnoye nommé Caxas.

Cette étrange monnoye ſe fond à la Chine, dans une Ville qui ſe nomme *Chincheu*; mais elle ne s'étoit introduite à Bantam que depuis l'année 1590, & les Hollandois apprirent à quelle occaſion. *Wontay*, Empereur de

Son origine à Bantam.

(*c*) Pag. 361. & Tom. VII. pag. 318.
(*d*) Rec. Tom. I. pag. 360.
(*e*) Pag. 362.
(*f*) Pag. 363.

Digitized by Google

Moeurs et Usages de Java.

de la Chine, informé que le nombre des caxas qui avoient été monnoyés sous son Prédécesseur, avoit rempli toutes les Isles voisines & qu'ils n'avoient plus de cours parmi ses Sujets mêmes, imagina, pour les rendre moins communs, d'en faire de si mauvais alloi, que se cassant avec la facilité qu'on vient de représenter, chaque année en pût faire périr une grande partie dans le Commerce. Mais cet expédient même, n'en ayant pas assez diminué le nombre, *Hommion*, Successeur de Wontay, en fit fondre encore de plus mauvais, pendant que les Hollandois étoient à Bantam. Les caxas ont au milieu de chaque pièce, un trou quarré par lequel on les enfile dans des cordons de paille qui se nomment *Samas*, deux cens à chaque cordon. Cinq santas contiennent par conséquent mille caxas, & portent le nom de *Sapocou*. On ne voit presque plus des premiers caxas, ou du moins ils n'ont plus de cours à Java (*g*).

Les Vaisseaux Chinois apportent aussi de la porcelaine fine & grossière, de la soye à coudre, de petites pièces d'étoffe de quatorze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandises. Pour le retour, ils chargent, outre le poivre, tout le lacq qu'on apporte de Tolomban, où il est en abondance. Ils chargent de l'*Anil* ou de l'indigo, qui vient d'Anir; du bois de sandal, des noix muscades, des cloux de girofle, des écailles de tortue, dont on fait à la Chine divers ouvrages fort bien travaillés; des dents d'éléphant, dont on fait de beaux sieges, aussi estimés que s'ils étoient d'argent, & qui servent aux Mandarins & aux Vicerois (*h*).

Figure des Chinois de Bantam.

Les Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de cocos dont ils font d'assez bonne eau-de-vie. Comme c'étoit une occasion, pour les Hollandois, de les voir souvent, ils observèrent que la plûpart étoient des gens de fort mauvaise mine. Mais dans le portrait que l'Auteur fait de leur figure, il leur donne de grands yeux; ce qui paroît contraire à l'idée qu'on s'en forme ordinairement sur le témoignage de tous les autres Voyageurs. Il ajoûte qu'ils ont la peau tendue sur le visage, le front large, de longs cheveux noirs, & si semblables à ceux des femmes, que lorsqu'ils n'ont pas de barbe, on ne distingue pas aisément leur sexe; d'autant plus qu'ils les relèvent en tresses sur leur tete, & qu'ils mettent par-dessus, un rets fort fin, qui est composé de crin de cheval (*i*).

Portugais & leur Commerce.

Les Marchands Portugais n'ayant pas la liberté de demeurer dans la Ville, ont obtenu des Chinois celle de s'établir dans leur quartier. Ils exercent le Commerce du poivre, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, du poivre long & des drogues qui sont propres aux Indes, pour lesquels ils donnent en echange des toiles & d'autres marchandises qui leur sont envoyées de leurs divers établissemens. Ceux de Bantam vivent sans Prêtres & sans Eglises; mais il ne leur manque rien pour l'exercice de leur Religion à Panarucan, où plusieurs Habitans ont embrassé le Christianisme. Leur habillement ordinaire est un long haut-de-chausse, tel qu'on en porte dans toute la Perse. Ils marchent pieds nuds, à la manière du Pays, toûjours suivis de plusieurs esclaves qui leur tiennent un parasol sur la tete (*k*).

Quoi-

(*g*) Pag. 364.
(*h*) Tom. I. *ibid.* & suiv.
(*i*) Pag. 365.
(*k*) Pag. 366.

Digitized by Google

Moeurs et Usages de Java.

Bâtimens de mer.

Quoique les Bâtimens de mer Indiens soyent fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galères. Mais tout le soin qu'on apporte à les conserver sous de grands toîts, n'empêche pas que dans un Climat si chaud, il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les employe guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un Siége, où l'on voit quelquefois des Flottes Indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galères, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, & que les esclaves ou les rameurs sont seuls dans le bas, bien enchaînés, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont, pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & seulement deux mâts. Les *Pares*, ou les Pirogues, servent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, & deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les Bâtimens du Pays, sans en excepter les Jonques, ont deux gouvernails (*l*); c'est-à-dire, un de chaque côte. Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelquefois un mât de misène, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant, devant & arrière, en forme de toît de maison, sous lequel on se met à couvert de la chaleur du Soleil & de la pluye, sans autre chambre d'ailleurs que celle du Capitaine ou du Maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises, & les cheminées sont entre ces espaces (*m*).

Les Mariniers de Bantam n'avoient pas de Cartes marines & n'en connoissoient pas l'usage. Il y avoit peu de tems qu'ils se servoient de la bousole, & c'étoit aux Portugais qu'ils en avoient l'obligation. Ils ne distinguoient que huit rhumbs de vent, parce qu'ils ont deux vents principaux qui régnent presque toute l'année dans leur Mer. L'un est le Nord-Est, qu'ils nomment *Ceilaon*, & qui commençant au mois d'Octobre dure jusqu'à la fin de Mars, lorsque les courans deviennent si rapides vers l'Est, que les Hollandois naviguèrent alors onze jours sans pouvoir avancer. L'autre, qui règne le reste du tems, est l'Est-Sud-Est, qu'ils nomment *Timor*, & pendant lequel les courans portent à l'Ouest avec autant de force qu'ils en avoient auparavant vers l'Est (*n*).

Vents communs dans la Mer de Java.

(*l*) Rec. Tom. I. pag. 367. & Tom. VII. pag. 320.

(*m*) *Ibid.* & pag. 358.

(*n*) *Ibidem.*

§. III.

Histoire Naturelle de l'Isle de Java.

Histoire Naturelle de Java.

Il n'est question, dans cet article, que des propriétés particulières de cette grande Isle, & de celles qui méritent un rang distingué par leur excellence, soit qu'elles la doivent à la nature du terroir ou à la qualité du Climat. Tout ce qui lui est commun avec les autres parties des Indes, doit être renvoyé à l'article général, suivant l'ordre établi dans ce Recueil. Ainsi l'on

Digitized by Google

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

l'on ne s'arrête, ni aux éléphans, qui sont en fort grand nombre à *Java*; ni même aux rhinoceros, qui ne doivent pas y être fort rares, puisque les Insulaires en tuent assez pour vendre au Marché des morceaux de leur corne, à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuses contre toutes sortes de venins (*a*); ni aux cerfs, qu'on y rencontre en troupes; ni à quantité d'autres animaux sauvages, tels que des bufles & des sangliers, dont le nombre est aussi fort grand; des singes & des belettes, dont les arbres sont couverts; des perroquets & des paons sauvages; des crocodiles ou des alligators, que les Chinois de l'Isle ont trouvé le secret d'apprivoiser & d'engraisser, pour en manger la chair (*b*); des chats-civettes, qu'on y appelle *Castoris*, mais dont le musc n'est pas si blanc & si pur que celui de Guinée, &c.

Animaux communs aux autres Pays de l'Inde.

Les Hollandois ne vantent, comme véritablement propre à l'Isle de Java, que deux espèces de poules, dont ils nomment l'une des *demi-poules d'Inde*, parce qu'elles en ont à-peu-près la forme, sans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglois leur ont donné le nom de *Bantams*. C'est l'animal le plus colère qu'il y ait au monde. Aussi ne les élève-t-on que pour le plaisir de les faire battre; & ces combats sont si furieux, qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de la poule vaincue (*c*). La seconde espèce est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais qui n'en sont pas moins un très-bon aliment.

Deux espèces de poules particulières à l'Isle de Java.

Les arbres & les fruits offrent un plus grand nombre de singularités. On ne parle point du bétel & de l'areca, dont l'usage est aussi commun à Java que dans les autres Pays de l'Inde. Cependant on doit observer, avec l'Auteur de la première Relation Hollandoise, que hors du Détroit de la Sonde, on rencontre une Isle nommée *Pulo-Seveſſi*, où le bétel croît naturellement & foisonne sans culture. Les Insulaires de Java l'y vont prendre à pleines Pirogues, sans autres fraix que ceux du voyage, & sans autre peine que celle de le démêler d'entre les orties dont il se trouve entortillé. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du citronier, quoiqu'elles soyent plus longues & qu'elles ayent le bout plus pointu. La préparation du bétel, avec la chaux d'écailles d'huîtres brûlées & la noix d'areca, est la même à Java que dans le reste de l'Inde, avec cette seule différence, que les Javanois y ajoûtent souvent un peu de *Cate*, qui est une sorte de petit gâteau ou de bignet, composé du bois moëlleux d'un certain arbre (*d*).

Isle de Pulo Seveſſi, où le bétel croît naturellement.

L'Isle de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *Mangas*. Il croît sur des arbres à-peu-près semblables à nos noyers, mais qui ont peu de feuilles, quoiqu'ils ayent beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oye, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amère lorsqu'on la mange crue; mais, rôtie sur les

Mangas.

(*a*) Tom. I. pag. 370. & Tom. VII. pag. 323. & suiv.

(*b*) *Ibidem.*

(*c*) On a vû dans le Paragraphe premier, ce qui regarde les poules de Tubaon.

(*d*) Pag. 270. Pour l'areca, voyez la Relation de Knox, & l'Histoire naturelle des Indes.

Digitized by Google

les charbons, elle devient plus douce, & ſa vertu eſt extrêmement vantée contre les vers & le flux de ſang. Les mangas meuriſſent aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre. Leur goût ſurpaſſe celui des meilleures pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & l'on s'en ſert au lieu d'olives, quoique leur goût ſoit plutôt aigre qu'amer (*e*). Il y en a une autre eſpèce, que les Portugais ont nommés *Mangas-bravas*, & qui ſont un poiſon très-ſubtil. Il cauſe la mort à l'inſtant, & l'on n'a pas encore trouvé de remède qui en puiſſe arrêter l'effet. Ce funeſte fruit eſt d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau eſt couvert d'une écorce fort dure, & ſa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un coing.

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

Mangas bravas.

Les ananas de Java paſſent pour les meilleurs des Indes. Le *Samaca* eſt un autre fruit de cette Iſle, de la groſſeur d'un citron & d'un verd qui tire ſur le rouge. Il rend beaucoup d'eau, & le goût en eſt un peu aigre. Mais on fait beaucoup moins de cas du fruit que de ſes feuilles, qui reſſembleroient à celles du citronier ſi elles n'étoient plus rondes. On les confit dans le ſucre & l'on s'en ſert, comme des tamarindes, contre les inflammations & les fièvres chaudes.

Samaca.

La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roſeaux, que les Habitans de l'Iſle nomment *Mambus*, au dedans deſquels on prétend que ſe trouve le *Tabaxir*, nommé par les Portugais *Sacar* ou *Sucre de Mambu*. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les mambus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croiſſent ſur toute la Côte de Malabar, & ſur-tout à Coromandel, Biſnagar & Malaca. Ce ſucre, qui n'eſt qu'une ſorte de jus blanc, ſemblable à du lait caillé, eſt néanmoins ſi eſtimé des Arabes & des Perſes, qu'ils l'achètent au poids de l'argent. Mais le détail de ſes vertus appartient à l'Hiſtoire Naturelle des Indes.

Mambus ſans tabaxir.

Le fruit que les Malais appellent *Durian*, & que les Portugais ont voulu faire paſſer pour une production particulière de Malaca & des lieux voiſins, eſt plus parfait dans l'Iſle de Java qu'en aucun autre lieu. L'arbre qui le porte ſe nomme *Batan*. Il eſt auſſi grand que les plus grands pommiers. Le bois en eſt dur & compacte, l'écorce griſe. Ses fleurs, qu'on nomme *Buaa*, ſont d'un blanc-jaunâtre, longues d'une palme & demie, & de deux ou trois doigts d'épaiſſeur. Elles ſont un peu fendues ſur les bords, & d'un fort beau verd, quoique plus pâles en dedans. Son fruit, qui eſt à-peu-près de la groſſeur du melon, eſt environné d'une écorce ſolide & garnie de petites pointes fort aigues. Il eſt verd en dehors, avec de longues rayes comme celles des melons. Dans l'intérieur il contient quatre creux, dans chacun deſquels ſont trois ou quatre coquilles, en forme de petites boëtes, qui renferment un fruit de la blancheur du lait, de la groſſeur d'un œuf de poule, & d'un goût qui ſurpaſſe en bonté la gelée de riz, de blancs de chapons & d'eau-roſe, qui ſe nomme en Eſpagne *Manjar-blanco* ou blanc-manger (*f*). Chaque fruit a ſon noyau particulier, de la groſſeur du noyau de

Durian.

(*e*) C'eſt ſans doute ce que nous nommons *Mango*. L'Iſle de Ceylan en produit auſſi près de Columbo.

(*f*) Tom. I. pag. 387. & Tom. VII. pag. 331. & ſuiv.

Digitized by Google

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

de pêche. Ceux qui n'ont jamais mangé de duriaon lui trouvent d'abord une odeur forte, qui tient un peu de celle des oignons cuits sous la braise. Mais il n'en eſt pas moins un des meilleurs, des plus ſains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié, ſi l'on ôſe hazarder ce mot dans un article phyſique, qui ſe trouve entre le duriaon & le bétel. Qu'on mette une ſeule feuille de bétel dans un magaſin rempli de duriaons, ils ſe pourriront preſqu'auſſi-tôt. D'ailleurs, ſi l'on a mangé de ces fruits avec aſſez d'excès pour en avoir l'eſtomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on ſe met ſur le creux de l'eſtomac, diſſipe immédiatement l'incommodité, & l'on ne craint jamais d'en manger trop, lorſqu'on a ſur ſoi quelques feuilles de bétel (*g*).

Inimitié entre le duriaon & le bétel.

Le lantor.

L'ARBRE qui ſe nomme *Lantor* eſt auſſi d'une beauté extraordinaire dans l'Iſle de Java. Ses feuilles ſont de la longueur d'un homme. Elles ſont ſi unies, qu'on peut écrire deſſus avec un crayon ou un poinçon. Auſſi les Habitans de l'Iſle s'en ſervent-ils au lieu de papier, & leurs livres en ſont compoſés. Ils ont néanmoins une autre ſorte de papier qui eſt fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'employe que pour faire des enveloppes (*b*).

Le cubebe.

LE *Cubebe* ne croît qu'à Java, ſur la Côte de la Sonde, où il porte le nom de *Cuciombi* & de *Cumuc*. Dans le reſte des Indes on le nomme *Cubachini*, parce qu'avant les premières navigations des Portugais, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre dans l'Iſle de Java & qui le tranſportoient dans les autres Pays orientaux, dont tout le Commerce étoit entre leurs mains. Ce fruit ne croît que dans des lieux incultes. La plante s'attache à des arbres, comme celle du poivre. Il croît par grappes, comme le raiſin, & chaque grain ſur une queue particuliere. Les Javanois l'eſtiment d'autant plus qu'il ne s'en trouve que dans leur Iſle, & le vendent bouilli, pour empêcher qu'on ne le cultive ailleurs. On s'en ſert contre le rhume, & pour chaſſer la pituite. Les Mores le prennent dans du vin, pour s'exciter à la volupté (*i*).

Mangoſtans.

LES *Mangoſtans* ſont auſſi d'excellens fruits de Java, quoique par la forme ils reſſemblent beaucoup à nos prunelles de haye.

Tulaſſe.

L'herbe qui ſe nomme *Talaſſe* en langue de Java, & *Lalade* en Malais, ne produit ni fruit ni fleurs. Mais les Inſulaires ſont divers uſages de ſes feuilles pour aſſaiſonner leurs alimens. Ils les mangent auſſi vertes, dans l'opinion qu'elles n'ont pas moins de vertu que le cubebe pour exciter la nature au plaiſir (*k*).

Le jaca.

ON trouve dans la même Iſle (*l*), un fruit nommé *Jaca*, de la longueur de nos plus groſſes citrouilles, qui croît ſur de grands arbres, mais de leur tronc, à fleur de terre. L'odeur en eſt admirable dans ſa maturité. Sa poulpe a quelquefois celle du melon, quelquefois celle de la peche, celle du miel & celle des plus excellens citrons. Ses noyaux, ou ſes pignons, ſont plus gros que les dattes communes. Bouillis ou rôtis, ils ſont d'un excellent goût, & d'une chaleur favorable à la volupté. Quoique ce fruit ſoit commun dans d'autres parties des Indes, il ſemble qu'il n'ait cette derniére propriété que dans l'Iſle de Java. CELLE

(*g*) Tom. I. pag. 388. & Tom. VII. pag. 533.
(*b*) *Ibid.*
(*i*) Pag. 389.
(*k*) *Ibid.*
(*l*) Voyez la Relation de l'Iſle de Ceylan par Knok.

Digitized by Google

Histoire Naturelle de Java.

Celle de Bali, qui en eſt ſi voiſine, en produit un de la groſſeur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort rude, qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Porc-épi*. Sa chair eſt blanche & fort aſtringente. Il croît ſur de grands arbres, auſſi preſſé que les grains de raiſin le ſont ſur la grappe, & en ſi grand nombre qu'on eſt ſurpris que les branches en puiſſent ſoûtenir le poids. On le confit dans la ſaumure ou dans le ſucre. Le porc-épi.

La *Caſſe* & les *Mirabolans* ne ſont pas aſſez particuliers à l'Iſle de Java, pour mériter ici une deſcription; mais la caſſe des Iſles du Détroit eſt célébre, du moins par ſon abondance. Java produit auſſi une ſorte de *Canelle ſauvage*, que les Portugais nomment *Canela di Mato*, moins bonne à la vérité que la canelle fine. Il eſt défendu d'en faire entrer en Portugal; ce qui n'empêche pas qu'on n'y en tranſporte beaucoup ſous le faux nom de canelle de Ceylan (*m*). Elle a peu de goût & de vertu. L'écorce en eſt épaiſſe & groſſière, & les arbres ſont plus petits que ceux de Ceylan. Canelle ſauvage de Java.

Le *Carcapuli* eſt une ſorte de ceriſe aigre de Java, qui a la groſſeur d'une ceriſe commune, mais qui renferme pluſieurs petits noyaux. On en voit de blanes, de rouges & d'incarnats, tous également eſtimés. Carcapuli.

Le *Coſt-Indique* (*n*), dont il ſe fait un grand Commerce en Turquie, en Arabie, à Malaca, &c., le *Roſeau aromatique* (*o*), & le *Zerumbet*, ſans appartenir particuliérement à l'Iſle de Java, y ſont communs & d'une beauté extraordinaire. Le zerumbet, racine qui a plus de vertu que le gingembre, y porte le nom de *Canjor*. Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Ca'cegian*, croît dans la même Iſle ſous le nom de *Lanquas*; mais quoiqu'il ſoit plus grand que celui qui vient de la Chine, il s'en faut beaucoup que l'odeur en ſoit auſſi bonne. Il croît ſur une petite plante, qui vient ſans culture. Ses feuilles reſſemblent au fer d'une lance. Quelques Inſulaires en tranſplantent dans leurs jardins pour la manger en ſalade. Mais ſon uſage ordinaire eſt en qualité de remède pour diverſes maladies. Ses racines ſont longues & groſſes, avec quantité de petits nœuds comme ceux du roſeau. Elles ſont rouges, en dehors comme dans l'intérieur, & leur goût tire ſur celui du gingembre. Zerumbet. Lanquas.

Le *Fagara* eſt un fruit de Java, de la groſſeur du cubebe. Son écorce eſt tendre, & couverte d'une coque noire fort mince. Il ne contient qu'un ſeul grain, qui eſt excellent pour le rhume, pour les foibleſſes d'eſtomac & pour le cours de ventre. Fagara.

Il croît dans l'Iſle de Java de gros melons d'eau fort verds, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *Benjoin* eſt encore une de ſes productions les plus eſtimées (*p*). C'eſt une ſorte de gomme qui reſſemble à l'encens ou à la mirrhe, mais qui eſt beaucoup plus précieuſe par ſes uſages dans la Médecine & dans les parfums. Elle découle, par inciſion, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles différent peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais, pour tout vendre, on les mêle enſemble. Benjoin.

(*m*) Pag. 392. (*n*) *Coſtus-Indicus*. (*o*) *Calamus-aromaticus*. (*p*) Pag. 395. & ſuiv.

Digitized by Google

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

ble. Cette gomme eſt nommée par les Mores, *Louan-jowy*, c'eſt-à-dire, *Encens de Java*. C'eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient.

ON trouve du bois de ſandal rouge à Java; mais il eſt moins eſtimé que le jaune & le blanc, qui viennent des Iſles de Timor & de Solor. Le ſandal de Java reſſemble au noyer. Il porte un fruit noir, dont la forme approche de celle des ceriſes, mais ſans odeur & ſans goût. On fait un grand uſage du ſandal dans toutes les Indes. On le broye avec de l'eau, juſqu'à-ce qu'il ſe tourne en bouillie, pour s'en oindre le corps.

L'anacardium.

LE fruit qui s'appelle *Anacardium*, ou fruit du cœur, à cauſe de ſa reſſemblance avec le cœur humain, croît auſſi dans les Iſles de la Sonde, & particuliérement à Java. Les Portugais le nomment *Fava de Malaca*, parce qu'il reſſemble auſſi à la féve, quoiqu'il ſoit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'aſthme & pour les vers. Mais, préparé comme les olives, il ſe mange fort bien en ſalade. Sa ſubſtance eſt épaiſſe comme le miel, & auſſi rouge que du ſang.

Serpentine, ou Pao de cobra.

C'EST dans l'Iſle de Java & dans toutes celles de la Sonde, que croît la racine que les Portugais nomment *Pao de cobra*, les Hollandois, *Bois de ſerpent*, & les François, *Serpentaire* ou *Serpentine*. Elle eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, amère & fort dure. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin, pour s'en ſervir dans les fiévres chaudes & contre les morſures des ſerpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal, nommé *Quil* ou *Quirpele*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maiſons des Indes pour prendre les rats & les ſouris, comme nous nourriſſons ici des chats pour le même office. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux ſerpens; & comme il arrive ſouvent qu'ils en ſont mordus, ils ont recours à cette racine, dont l'effet eſt toûjours certain pour leur guériſon. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand Commerce aux Indes (*q*).

Aguilla-brava.

LE bois que les Portugais ont nommé *Aguilla-brava*, vient auſſi de Java. Quoiqu'il n'ait pas tant de vertu que le *Calamba* (*r*), qui croît particuliérement à Sumatra & dans quelques autres lieux, il ne laiſſe pas d'être eſtimé & de faire un article conſiderable du Commerce. Les Indiens l'employent pour brûler les corps de leurs Bramines & des grands Seigneurs. C'eſt un honneur auſſi diſtingué, parmi eux, d'être brûlé ſur un bucher de ce bois, que d'avoir en Europe, un magnifique tombeau de marbre (*s*).

Calamba.

Les Marchands de Bantam vendent beaucoup de calamba, quoiqu'il n'en croiſſe point dans leur Iſle. Cet arbre eſt de la grandeur de l'*olivier*. Son odeur n'acquiert la perfection qui la diſtingue, qu'à meſure que le bois ſéche. On juge de ſa qualité par ſon poids, par ſes veines noires, & par la liqueur graſſe qui en découle, lorſqu'on le fend en morceaux. Pilé ou broyé avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable, il fortifie l'eſtomac, il ſert de remède contre le flux de ſang, la pleuréſie, &c. (*t*).

ENTRE les Plantes & les Drogues de Java, l'Auteur de la premiére Relation

(*q*) Pag. 399.
(*r*) Les Portugais le nomment *Pao d'Aguilla*.
(*s*) Pag. 400.
(*t*) Pag. 396.

Digitized by Google

lation des Hollandois, met les noms ſuivans; mais ſans avertir auſſi exactement qu'il le devoit, s'il les donne toûjours pour des productions particulières de l'Iſle; Cependant on peut conclure du ſoin qu'il a pris de nommer les Pays dont l'on en apporte pluſieurs à Bantam, que les autres ne croiſſent qu'à Java (v).

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

(v) Le *Podi*, eſpèce de farine dont on ſe ſert contre le froid & contre le vent.

Le *Caxumba*, ou *Flors*, racine qu'on emploie pour aſſaiſonner les mets & pour teindre les habits de coton.

Le *Cajuapi*, eſpèce de bois qui met la bouche en feu. On le briſe fort menu pour l'utilité & l'agrément de ſon odeur, & on le réduit en conſiſtence d'onguent, pour s'en frotter le corps.

Le *Cantiour*, fruit de la nature des taupinambours & des truffes. L'Auteur obſerve ici, que le même fruit eſt commun dans la Guinée, mais il n'ajoûte pas ſous quel nom.

Le *Semparenaam*, racine amère, à laquelle on attribue des vertus extraordinaires, mais qui ne ſe trouvent pas expliquées.

Le *Pention*, qui vient de Malaca, & de Coromandel; le *Gato-gamber*, fruit ſemblable aux olives, qui vient de Cambaye; le *Ganti*, racine dont les Indiens ſe frottent le corps, & qu'on apporte de la Chine à Bantam.

Le *Sabani*, graine dont on fait une eſpèce de moûtarde.

Le *Doringi*, dont on fait prendre aux enfans naiſſans. Mais l'Auteur n'explique pas ſi c'eſt une graine ou une racine.

Le *Gaiam*, racine qui croît dans l'eau & qui eſt fort rafraîchiſſante.

Le *Fianco*, fruit que les Inſulaires pilent, & qu'ils prennent en liqueur dans diverſes maladies.

Le *Madiam*, le *Maju* & le *Coraſſani*, qui viennent d'Achin à Bantam, & dont la vertu eſt d'enyvrer. On n'explique point autrement leur nature; mais l'Auteur ajoûte, qu'on mêle le *Madian* & le *Maju* avec le bon *Cumin* de Perſe, qui s'appelle *Jentanieran* en Malais, pour en faire un remède contre les maladies apoplectiques & les rhumatiſmes.

Le *Spodium*, cendre d'un arbre des Iſles de la Sonde, dont on ſe ſert pour ſe nettoyer le corps.

Le *Sari*, eſpèce de farine dont on ſe frotte le corps, & qui ſert, comme le podi, à garantir de l'effet des mauvais vents.

Le *Tagari*, le *Suraban* & le *Seducia*, racine qu'on broye ou qu'on pile pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, connu à la Chine ſous le nom de *Geiduar*; fruit de la groſſeur d'un gland, très-rare & très-cher, excellent pour diverſes ſortes de maladies, ſur-tout contre les morſures venimeuſes & contre d'autres poiſons.

Le *Javale*, fruit de la groſſeur du précédent, dont on ſe ſert dans les potions médicinales.

Le *Paravas*, herbe rafraîchiſſante, chère & rare. On vante ſes qualités pour les ardeurs du ſang & du foye.

Le *Tomonpute*, racine ſemblable au *Galigan* ou *Curcoema*, excepté qu'elle eſt blanche. On s'en frotte le corps pour ſe rafraîchir.

On trouve à Java & dans les Iſles de la Sonde, une Plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'arbre qui produit les tamarins. Son fruit eſt une eſpèce de féve, ſemblable à nos haricots, qui a des qualités fort ſaines. Les petites féves, qui ſe nomment *Cenduri* en Malais, & *Saga* en langue Javanoiſe, ſervent de poids pour péſer l'or, l'argent & les autres métaux. Elles ſont d'un beau rouge, avec une petite tache noire ſur le côté. Leur amertume ne permet pas d'en manger.

§. IV.

Poids, Meſures & Monnoyes des Indes Orientales.

POIDS, MESURES ET MONNOYES DES INDES ORIENTALES.

C'EST à l'exemple des Hollandois, qu'on ſe détermine à recueillir ſous un tître commun, tout ce qui appartient aux Meſures & aux Monnoyes des Orientaux, ou du moins ce qu'ils en ont pû découvrir dans leurs Voyages par la pratique du Commerce & par leurs obſervations. Gaſpard

Digitized by Google

Poids, Mesures et Monnoyes des Indes Orientales.

Balbi, Joaillier Vénitien, qui voyagea dans les mêmes Pays depuis 1579 jusqu'en 1588; c'eſt-à-dire, treize ans avant le premier Voyage des Hollandois, avoit déjà publié un Tarif des monnoyes Indiennes, réduit d'une monnoye à l'autre, pour la facilité des comptes (*a*); mais il ſe borne à cette réduction, qui contient plus de quarante pages d'opérations arithmétiques, ſans y rien joindre qui puiſſe faire connoître la nature même de ces monnoyes. D'autres Voyageurs, tels que *Pyrard* (*b*) & *Saris* (*c*), ont donné l'explication de quelques monnoyes particulières & de quelques meſures dont ils ont eû l'occaſion de s'inſtruire; mais ſans avoir pouſſé plus loin leur curioſité, ou ſans avoir eû plus d'égard pour celle du Public. C'eſt apparemment pour ſuppléer à ces omiſſions, que les Hollandois ont publié les Remarques ſuivantes.

Poids.

A Malaca, Achin & dans les lieux voiſins, on péſe par *Bahars*. Il y en a deux ſortes; le grand & le petit. Le grand Bahar contient deux cens *Catis*, dont chacun eſt de vingt-ſix *Taels*, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal; chaque Tael étant d'une once & demie, mais un peu foible. C'eſt à cette ſorte de poids qu'on peſe le poivre, le clou de girofle, la noix muſcade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacq, le macis, le ſucre, les mirabolans, le bois de ſandal, l'*Anil* ou l'indigo, l'aſun & diverſes autres marchandiſes.

Le petit Bahar contient auſſi deux cens Catis; mais chacun de ces Catis n'eſt que de vingt-deux Taels, ou trente-deux onces & un huitième; car, dans ce petit Bahar, le Tael eſt d'une once & demie bien forte. C'eſt à ce poids qu'on péſe le vif-argent, le vermillon, le cuivre, le fer-blanc, l'étain, le plomb, l'yvoire, la ſoye, le muſc, l'*Agaglia* ou la civette, l'ambre & le camphre.

Dans le Continent des Indes, le camphre, la caſſe, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard, ſe péſent par *Farateles*, dont chacune vaut une *Arrobe*, ou deux livres poids de Lisbonne. Le ſaffran ſe vend à un autre poids, qui ſe nomme *Almene*, & qui eſt auſſi de deux livres.

A la Chine, on péſe par Bahars; mais chaque Bahar Chinois eſt de trois cens Catis, qui n'en ſont que deux cens de Malaca; & chaque Cati contient ſeize Taels. A Malaca, le Cati n'eſt que de quatorze Taels; c'eſt-à-dire, vingt & une onces de Portugal. Un Tael péſant une réale & demie de huit, contient dix *Maſes*, & une Maſe dix *Conduris*. C'eſt à ce poids que les Chinois péſent l'argent lorſqu'ils en reçoivent pour des marchandiſes, parce qu'ils n'ont pas de monnoye. Ils coupent en petits morceaux les réales de huit & tout l'argent.

A Bantam & dans toute l'Iſle de Java, comme dans les Iſles voiſines, le Tael ne contient que huit Maſes; & deux réales de huit péſent ſept Maſes.

On ſe ſert encore d'un autre poids qui ſe nomme *Mao* ou *Main*, & qui contient ſeulement douze Catis, chacun de vingt-deux Taels. Mais à Cambaye & dans les Indes, il contient vingt-ſept Taels, & l'on s'en ſert pour péſer toutes les denrées qui ſervent à la vie. On

(*a*) *Viaggio dell' Indie Orientali di Gaſpa-ro Balbi in* Venetia 1590, *in* 12, pag. 149. & ſuiv.

(*b*) Voyez ſa Rélation ci-deſſous.

(*c*) Au ſecond Tome de ce Recueil.

Digitized by Google

Poids, Mesures et Monnoyes des Indes Orientales.

On ſe ſert auſſi, à la Chine, d'un poids qu'on nomme *Picol*. Il eſt de ſoixante-ſix Catis & trois quarts; de-ſorte que trois Picols & un Bahar peſent deux cens Catis. C'eſt à ce poids qu'on peſe la ſoye.

Les diamans, les rubis & les autres pierres précieuſes, ſe péſent dans les Indes par *Catis*, de trois grains chacun.

Les Apoticaires ſe ſervent d'un petit poids, nommé *Metricol*, qui eſt la ſixième partie d'une once; & d'un autre nommé *Mitricoli*, qui en eſt la huitième partie.

Mesures.

Aux Indes, à Cambaye & à Bengale, la Meſure commune pour le riz & les autres grains, ſe nomme *Candijl* ou *Candile*. Elle contient environ quatorze boiſſeaux, du poids de cinq cens livres. C'eſt par cette meſure qu'on jauge les Vaiſſeaux, & l'on dit, un Vaiſſeau du port de tant de *Candiles*.

A Java & dans les Iſles voiſines, on ſe ſert d'une meſure plus petite, qui ſe nomme *Gantan*, & qui contient environ trois livres de poivre. Le ſac, qu'on nomme *Baruth*, contient dix-ſept Gantans, qui péſent cinquante-quatre livres & quelquefois cinquante-ſix livres, poids de Hollande. Il y a, pour tous les autres grains, une meſure nommée *Gedeng*, qui contient environ quatre livres de poivre, par leſquelles on peut juger des autres ſuivant leur proportion.

La meſure d'étendue pour les velours, les draps, les toiles & les autres marchandiſes d'Occident, eſt le *Covodo* de Portugal, qui eſt de deux aunes & un quart, meſure de Hollande. Les toiles & les étoffes du Pays même, ſe vendent par pièces & par demi-pièces, qui doivent avoir une meſure déterminée. Cette meſure eſt de quatorze à quinze aunes, tant à la Chine que dans les autres lieux (*d*).

Monnoyes.

A l'égard des Monnoyes, on compte à Goa & ſur la Côte de Malabar, par *Pardaos-cherafins*, qui ſont une monnoye d'argent, mais de mauvais aloi. Elle ſe bat à Goa, & ſa valeur eſt de trois *Teſtons* ou trois cens *Reys* de monnoye Portugaiſe. Elle a d'un côté un Sebaſtien, & de l'autre un paquet de quatre fléches.

On y compte auſſi par *Tangas*, qui ne ſont pas des eſpéces, mais une ſimple monnoye de compte, comme les livres & les florins en Europe. Un Pardao-cherafin, par exemple, fait quatre Tangas de bon aloi, & cinq de mauvais aloi; car le bon & le mauvais aloi ſont deux autres manières de compter. On ſe ſert auſſi de *Vintins* dans les comptes, quoiqu'il n'y ait pas proprement d'eſpéces de ce nom. Quatre Vintins de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les *Baſarucos* ſont du plus bas aloi. Leur matière eſt un mauvais étain, & l'on y diſtingue encore des degrés. Quinze bons Baſarucos, ou dix-huit mauvais, font un Vintin, & les trois valent deux Reys de Portugal; de-ſorte qu'il entre trois cens ſoixante-quinze Baſarucos dans un Pardao-cherafin (*e*).

Quoique les Pardaos-cherafins ſoyent la monnoye qui a le plus de cours dans

(*d*) *Ibid.* pag. 441. & ſuiv.

(*e*) On trouvera quelques autres explications ſur les Changes & ſur les Baſarucos, dans la Deſcription de Goa par *Pyrard*.

Poids, Mesures et Monnoyes des Indes Orientales.

dans les Indes, elle eſt ſujette à de grandes altérations. Dans les grandes Villes, on trouve, aux coins de chaque rue, des Chrétiens Indiens qui s'y tiennent exprès pour viſiter les pièces, & qui, pour un fort petit ſalaire, rendent ce ſervice à ceux qui le demandent. L'expérience leur donne tant d'habileté, que ſans le ſecours de la pierre de touche, ils diſtinguent une fauſſe pièce entre mille, & qu'en la faiſant paſſer d'une main à l'autre, ils en connoiſſent préciſément la valeur. Les Européens ont beau les régarder & les tourner de cent différentes façons, ils n'ont pas d'autre règle que le ſon pour découvrir les fauſſes pièces. Elles ſont fabriquées dans le Continent, par des Indiens qui s'enrichiſſent de cette impoſture, mais qui s'expoſent à de rigoureux châtimens lorſqu'ils ſont reconnus.

Ce qu'on a dit des Caxas (*f*) ſuffit pour l'explication de cette miſérable monnoye. Les *Fanos* ſont une autre eſpèce des Indes, dont vingt font un Pardao. Les *Larrins* ſont une monnoye d'argent fort pur, qui tire ſon nom de la Ville de *Lar* en Perſe, où elle ſe fabrique. Sa forme eſt longue, à-peu-près comme un fil épais d'argent, plié en double, avec une marque de Perſe d'un côté. Un Larrin vaut cent cinq ou cent huit Baſarucos, ſuivant les variations du changé.

Une monnoye celèbre eſt celle qui eſt connue dans toutes les Indes ſous le nom de *Pagodes*. On en diſtingue deux ou trois ſortes, qui valent toûjours plus de huit Tangas. Les Pagodes ſe fabriquent à Narſingue, Biſnagar & dans d'autres lieux. On voit ſur un des côtés, la figure d'une Idole, aſſiſe ſur un ſiége; & ſur l'autre, un Roi dans un char de triomphe, tiré par un éléphant.

Les Sequins ou les Ducats de Veniſe, qui paſſent aux Indes par Ormuz, & les autres Ducats qui ſe fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux Pardaos-cherafins. Les *S. Thomes*, monnoye qui tire ce nom de la figure de Saint Thomas Apôtre, qu'elle porte d'un côté, & d'une longue croix qui eſt ſur l'autre, valent toûjours plus de ſept Tangas, & quelquefois juſqu'à huit.

De toutes les monnoyes d'Eſpagne, il n'y a que les Réales de huit, nommées autrement Piaſtres, qui ayent cours aux Indes, ſous le nom de *Pardaos-reales*. A l'arrivée des Vaiſſeaux, elles valent ordinairement quatre cens trente-ſix Reys de Portugal. Enſuite elles hauſſent au change, lorſqu'on en cherche pour les faire paſſer à la Chine; mais elles ne baiſſent jamais davantage. Soit qu'on achéte ou qu'on vende, il faut toûjours convenir en quelles eſpèces ſe feront les payemens. Cependant s'il eſt queſtion de perles, de pierreries, d'or, d'argent & de chevaux, il ſuffit de nommer le nombre des Pardaos, parce qu'on entend toûjours des Pardaos de ſix Tangas. Mais pour toutes les autres marchandiſes, ſi l'on ne ſpécifie rien, & qu'on ſe contente en général de nommer les Pardaos, on eſt réduit aux Pardaos de cinq Tangas. Quelques-uns comptent auſſi par Pardaos de Larrins, & dans ce compte, cinq Larrins font un Pardao.

Les petites coquilles qui tiennent lieu de Baſarucos dans le Royaume de Ben-

(*f*) Voyez ci-deſſus, §. II.

Digitized by Google

Bengale, & dans quelques autres Pays, ne méritent pas d'obſervation parmi les monnoyes générales des Indes, & ſont renvoyées à l'article des Régions où elles ſont précieuſes à ce titre (*g*).

(*g*) *Ibid.* pag. 444 & ſuiv.

Voyage de Paul van Caerden aux Indes Orientales.

VAN CAERDEN. 1599. Introduction.

QUOIQUE ce Voyage aux Indes Orientales ne dût tenir que le quatrième rang dans l'ordre des années (*a*), les Editeurs lui donnent le troiſième, par la double raiſon, qu'il fût la première entrepriſe d'une nouvelle Compagnie dont on a rapporté l'origine dans l'Introduction, ſous le nom de *Compagnie de Brabançons*, & que la Flotte de Van Caerden, n'ayant été arrêtée par aucun obſtacle, n'arriva guères plus tard aux Indes que celle du troiſième Voyage, qui étoit partie huit mois & demi plutôt. L'objet de la Compagnie des Brabançons n'étant que de s'enrichir par le Commerce, à l'exemple de la première, elle mit en mer quatre Vaiſſeaux, dont on ne nous apprend pas les forces, mais qui ſe nommoient les *Pays-Bas*, les *Provinces-Unies*, le *Naſſau* & la *Cour de Hollande*, ſous la conduite de *Pierre Both* d'Amersfoort, & qui partirent du Texel le 21 de Décembre 1599. [Le 27 de Mars 1600, ils doublèrent le Cap de Bonne-Eſpérance, par la hauteur des trente-cinq degrés & demi de latitude Sud. Le 26 d'Avril, ils ſe trouvèrent par la hauteur de vingt-deux degrés & un quart, à l'Eſt de Madagaſcar. Ce fût là que le *Naſſau* & *la Cour de Hollande* ſe ſéparèrent des deux autres Vaiſſeaux, pour aller en droiture à Bantam (*b*). Le 2 de Mai, les *Provinces-Unies* & les *Pays-Bas*, relâchèrent à Antongil, & y firent de l'eau. Le 6, après s'être pourvûs de citrons & d'oranges, ils prirent leur cours vers Bantam. Le 16, ils dépaſſèrent une Iſle longue & baſſe, où il n'y avoit point de fond pour ancrer, & qui gît par la hauteur des dix degrés & un quart. Ils continuèrent leur route de cette manière ſans s'arrêter juſqu'aux Iſles Maldives, où ils ſéjournèrent quatre jours. Le 6 d'Août, ils arrivèrent à la rade de Bantam, & le 25 du même mois, ils remirent à la voile pour aller à Priaman, où ils avoient ouï dire que le poivre étoit à fort bon marché. Le Capitaine *Paul van Caerden*, qui montoit le Navire les *Provinces-Unies*, fût déclaré Général de ces deux Vaiſſeaux, par le Général Pierre Both, & par ſon Conſeil de guerre (*c*).]

Départ de Van Caerden. 1600.

Son arrivée à Bantam.

IL prit à Bantam un Pilote & deux Interprêtes, mais n'ayant pas trouvé à *Priaman*, l'abondance de poivre qu'on lui avoit fait eſpérer, & jugeant qu'il étoit dangereux de s'arreter là plus long-tems, il ſe rendit à *Tikou* qui eſt par les dix minutes de latitude Sud. Le Commerce n'y fût guères plus avan-

(*a*) Le Voyage de Van der Hagen devoit précéder naturellement celui ci, puiſque cet Amiral partit du Texel le 6 d'Avril 1599.

(*b*) Ce fût avec la participation des autres, qui leur donnèrent une partie de leur eau & de leurs vivres, & qui prirent trois hommes de leurs équipages qui étoient malades, afin qu'ils pûſſent ſe rendre promptement à Bantam ſans relâcher en aucun lieu. Ils vouloient précéder quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie, qui étoient partis en même-tems.

(*c*) Cet article a été changé & preſque tout ajoûté d'après l'Original, par l'A. *A.* R. d. E.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1600.

avantageux, parce qu'on y eût à se défendre de la mauvaise foi des Habitans. Ils meloient du sable & des pierres avec le poivre. Ils le faisoient tremper dans l'eau pour le rendre plus pesant. D'ailleurs on étoit obligé de tenir les Chaloupes dans des lieux dangereux, où elles demeuroient à sec pendant la basse marée. Van Caerden proposa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite Isle qui est à demie-lieue du Port, en offrant de leur payer le poivre plus cher, à proportion de leur dépense. Non-seulement ils rejettèrent cette proposition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts sur les marchandises. La tromperie fut poussée si loin, qu'un des principaux Négocians Indiens ayant trafiqué du poivre pour des toiles, les rapporta, sous prétexte qu'il aimoit mieux être payé en argent; mais après l'avoir satisfait, on s'apperçût, en examinant les toiles, qu'il avoit coupé une ou deux aunes de chaque pièce (*d*).

Les Hollandois sont trompés par les Indiens de Tikou.

Autres malheurs à Passaman.

Ces infidélités, qui méritent d'être publiées pour l'instruction du Commerce, obligèrent les Hollandois de s'avancer à *Passaman*, autre Ville située à trois lieues de Tikou, sous la Ligne équinoxiale. Mais ils y eurent d'autres dangers à courir, de la part des pluyes & des vents. Deux de leurs barques, coulèrent à fond en sortant de la Rivière. Ils prirent la résolution de se rendre au Port d'Achin, quoiqu'ils fussent déjà informés de la barbarie avec laquelle plusieurs Vaisseaux de Zélande y avoient été traités (*e*). Comme ils avoient appris en même-tems, que le poivre y étoit en abondance, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus avantageux pour le Commerce, ils ne purent résister à des images si flatteuses (*f*).

Ils se font des amis pour la Cour d'Achin.

Ils avoient à bord trois Habitans d'Achin, qu'ils comblèrent de caresses, dans l'espérance de tirer quelqu'utilité de leur secours. En effet, ces trois Indiens, sensibles à l'amitié, leur promirent de rendre à leur Roi un témoignage favorable de leur caractère & de leurs intentions. Ils s'engagèrent à lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, les Hollandois exerçoient le Commerce avec autant de tranquillité que de bonne foi, & qu'ils y avoient détruit les fausses impressions que les Portugais avoient données d'eux dans toutes les Cours des Indes, où ils s'efforçoient de les faire passer pour de misérables Pyrates (*g*).

Ils se rendent à la rade de cette Ville.

En arrivant dans la rade d'Achin (*b*), le 21 de Novembre, Van Caerden y trouva neuf Vaisseaux de Guzarate, de Bengale & d'autres Pays, entre lesquels il n'eût pas de peine à reconnoître un petit Batiment Portugais de Malaca. A peine eût-il jetté l'ancre, que le Capitaine Portugais, nommé *Rodriga de Coste*, l'envoya féliciter sur son arrivée, par un Hambourgeois qui étoit à son service & qui se nommoit Matthieu *Meuw*. Les Hollandois remercièrent cet homme de sa civilité, mais sans lui marquer autrement qu'ils y attachassent beaucoup de prix.

Adresse de Van Caerden dans ses réponses.

La nuit suivante, un Interprète du Roi d'Achin, qui feignit de ne pas entendre

(*d*) Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome II. pag. 119 & suiv.
(*e*) Voyez l'Introduction.
(*f*) Voyage de Van Caerden, *ubi supra*, pag. 121.
(*g*) *Ibid.*
(*b*) A cinq degrés & demi de latitude du Nord. D'autres écrivent *Achem*; mais on suit ici la Relation.

Digitized by Google

entendre le Portugais, apporta des fruits au Général, de la part de son Maître, & lui demanda quel dessein l'amenoit dans sa rade. Van Caerden sentant l'importance d'une première explication, répondit dans des termes fort mesurés. Il remercia vivement le Roi de son présent. Il témoigna une extrême ardeur de mériter par son respect & ses services, une faveur qu'il ne devoit encore qu'à la bonté d'un si grand Monarque. Ensuite il pria l'Interprète de demander pour lui, la liberté de parler aux prisonniers Zélandois, qui étoient ses Compatriotes & les Sujets des mêmes Maîtres. Il ajoûta qu'il n'ignoroit pas le malheur des Vaisseaux de Zélande, mais qu'il sçavoit aussi que cette disgrace n'étoit venue d'aucune mauvaise intention du Roi, & qu'ils ne devoient l'attribuer qu'aux mauvais offices des Portugais: que dans cette confiance il n'avoit pas fait difficulté de venir trafiquer au Port d'Achin, & qu'il se flattoit que le Roi avoit été désabusé (*i*). Le lendemain, sans attendre la réponse de ce Prince, il fit descendre au rivage les trois Habitans d'Achin, accompagnés d'un des deux Interprètes qu'il avoit amenés de Bantam, pour aller saluer le Roi de la part des Hollandois. Il leur avoit fait présent à chacun d'une bague d'or, avec promesse d'y joindre une robbe d'écarlate & d'autres bienfaits, s'il étoit content de leurs services. VAN CAERDEN. 1600.

Le même jour, Meuw revint à bord avec deux Portugais, qui apportèrent au Général un présent de soye, de toile fine & de fruits. Van Caerden n'accepta que les fruits, à condition qu'ils en feroient sur le champ l'épreuve. C'étoit leur déclarer, avec peu de ménagement, qu'on croyoit leur Nation suspecte. Aussi-tôt qu'ils en eûrent goûté, le présent fût distribué à l'équipage; mais le Général n'y toucha pas, ce qui leur causa un dépit qu'ils s'efforcèrent néanmoins de dissimuler (*k*). Il marque de la défiance aux Portugais.

L'Interprète des Hollandois & les trois Habitans d'Achin étant revenus le 24, présentèrent au Général, quelques Eunuques du Roi, qui lui apportoient, de la part de ce Prince, un saufconduit (*l*), avec ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens à terre. *Vogelaar* & *Meyer* fûrent chargés de descendre. Ils revinrent le soir du même jour. Le Roi les avoit reçûs avec bonté. Il leur avoit fait présent d'une robbe à chacun. *Hans Decker*, un des prisonniers Zélandois, avoit été nommé pour leur servir d'Interprète. Ils avoient déclaré qu'ils étoient venus pour leur Commerce, & le Roi s'étoit laissé engager sans peine, à faire examiner les montres de leurs marchandises. Pendant cet examen, ils avoient eû quelqu'entretien avec Hans Decker, & leur curiosité les avoit portés d'abord, à lui demander comment les prisonniers Zélandois étoient traités. Mais l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un homme d'Eglise, & qui avoit beaucoup de credit dans cette Cour, avoit voulu s'opposer à leur conversation. Il avoit averti Hans Decker de s'observer dans ses discours, & de ne pas donner lieu par son imprudence, au départ de la Flotte Hollandoise. L'Auteur rapporte ses termes: „ Prens garde à ce que tu fais. Conduis-toi prudemment; & „ si tu ne veux pas prolonger ta captivité, fais que ces Vaisseaux demeu- „ rent Van Caerden envoye ses Députés à la Cour. Menace de l'Ambassadeur Portugais.

(*i*) Pag. 122.
(*k*) Pag. 123.
(*l*) C'est une certaine marque, que l'Auteur appelle un *Schap* ou *Schappa*.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1600.

„ rent dans la rade ". Hans Decker n'en avoit pas avoué moins naturellement aux deux Envoyés, que quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie étant venus mouiller dans la rade, il avoit crû leur devoir conſeiller de lever l'ancre, & qu'étant partis en effet, leur retraite lui avoit attiré de fort mauvais traitemens (*m*).

Délibération de Van Caerden.

CE récit chagrina Van Caerden & lui fit naître une juſte défiance. Il craignit que le Roi, de concert avec l'Ambaſſadeur Portugais, ne formât quelque deſſein contre la Flotte, & cette penſée lui fit délibérer ſi l'intérêt de ſa ſûreté ne l'obligeoit pas de partir. D'un autre côté, il ſe rappella les dangers & les peines qu'il avoit eſſuyés dans un ſi long Voyage; & ſe fiant à la fortune qui l'en avoit délivré, il comprit que dans les entrepriſes de cette nature, il falloit donner quelque choſe au hazard (*n*). Ainſi, banniſſant toutes les apparences de crainte, il prit le parti de deſcendre à terre le lendemain, avec un cortège honorable, pour aller lui-même offrir des préſens au Roi & lui demander la permiſſion du Commerce.

Il ſe rend lui-même au Palais.

AUSSI-TÔT qu'il parût au rivage, on lui envoya des éléphans pour le porter juſqu'au Palais. Hans Decker vint au-devant de lui & le conduiſit dans l'appartement du Roi. Ce Prince l'embraſſa, reçût ſes préſens avec de grands témoignages de ſatisfaction, & lui fit offrir des rafraîchiſſemens. Mais il ne voulût ni recevoir, ni ſe faire lire, la Lettre que Van Caerden lui préſenta de la part du Prince de Naſſau. Les Hollandois ſe figurèrent, & ne ſont pas difficulté d'aſſûrer, que l'Ambaſſadeur Portugais avoit averti le Roi de refuſer cette Lettre; *parce qu'elle étoit écrite ſur un parchemin fait de peau de pourceau.* Van Caerden ſe réduiſit à faire dire par ſon Interprète, qu'il étoit venu pour acheter du poivre, & le payer en argent ou en marchandiſes. Enſuite ayant déclaré qu'il étoit inſtruit du malheur des Zélandois, mais qu'il n'en accuſoit que les Portugais, il pria ce Prince de ne plus prêter l'oreille aux artifices de ces ennemis de ſa Nation. Le Roi répondit qu'il étoit réſolu de ne les plus écouter; qu'il traiteroit les Hollandois comme ſes propres enfans (*o*), & que pour ne leur en laiſſer aucun doute, il les déchargeoit, à l'heure même, des droits d'entrée & de ſortie, avec défenſes à tous les Habitans du Pays, naturels ou étrangers, de recevoir & de charger du poivre avant que les Hollandois en fûſſent pourvûs au prix courant (*p*).

Plaiſante raiſon qui fait rejetter une Lettre du Prince d'Orange.

Mélange de careſſes & d'infidélités de la part des Indiens.

VAN CAERDEN guéri de ſes défiances, ne balança point à louer une maiſon dans la Ville, pour y faire tranſporter ſes marchandiſes & commencer le Commerce. Sa faveur fût confirmée par un habit more & un poignard doré dont le Roi lui fit préſent. L'Ambaſſadeur Portugais ſe contraignit juſqu'à faire beaucoup de civilités aux Hollandois; mais ils lui firent entendre par leur réponſe, que l'expérience leur avoit appris à n'attendre aucune ſincérité des Eſpagnols. Le principal Marchand de la Flotte, nommé Adam *Vlaming*, qui fût envoyé à terre avec des marchandiſes, reçût auſſi du Roi un habit, un poignard & quelque monnoye d'argent. Enfin il ne reſtoit plus qu'à convenir de prix pour le poivre, lorſque de nouvel-

les

(*m*) Pag. 123 & 124.
(*n*) *Ibid.*
(*o*) Pag. 125.
(*p*) *Ibid.*

Digitized by Google

les difficultés replongèrent les Hollandois dans tous leurs doutes. Elles roulèrent non-seulement sur le prix du poivre, [dont ils demandoient trente *theïels* pour la barre, au-lieu de dix ou onze qu'elle se vendoit pour le plus (*q*);] mais aussi sur la nature du payement & sur la qualité des marchandises qu'ils offroient. [Van Caerden irrité de ce procedé, en porta ses plaintes au Roi, qui s'excusa en rejettant toute la faute sur le Sabandar. On taxa cependant le poivre en sa présence, à raison de vingt theïels la barre, c'est-à-dire, six ou sept theïels au-dessus du prix courant; ce qui alloit directement contre la promesse que le Roi leur avoit faite, qu'on leur donneroit le poivre à un prix au dessous de celui du Marché, & que personne n'en pourroit acheter ni charger, que les Vaisseaux Hollandois n'eûssent leur cargaison. Ces considérations les déterminèrent à remener leurs marchandises à bord, & à se retirer. Le lendemain 3 de Decembre, Van Caerden descendit à terre pour aller prendre congé du Roi, qui lui fit présent de quatre barres de poivre. Ce Général lui donna en retour quelques verres, deux mousquets, & un pistolet. Il demanda au Roi permission pour les Turcs & les Mores, de trafiquer avec les Hollandois, ce qui lui fût accordé. Cependant lorsque ceux-ci vinrent à terre pour profiter de cette permission, les premiers refusèrent de livrer leurs effets à bord, parce que le Roi le leur avoit secrétement fait défendre, sous peine d'avoir les pieds coupés. Cette défense n'empêcha pas qu'on ne leur vendît une grande quantité de draps, de même qu'aux Portugais.

VAN CAERDEN. 1600.

Sur ces entrefaites, on proposa aux Hollandois de la part du Roi, d'acheter le nouveau poivre qu'on devoit bien-tôt cueillir, & ils y consentirent avec plaisir. Le marché fût conclu aux conditions suivantes; que le prix de la barre de poivre seroit de sept theïels: que les Hollandois ne payeroient aucun impôt d'entrée ni de sortie: qu'on ne vendroit du poivre à personne avant que la Flotte Hollandoise eût sa charge: qu'ils ne payeroient aucun argent d'avance, & ne feroient leur payement qu'à proportion du poivre qu'ils auroient reçû (*r*).] Ces conditions furent mises par écrit en langue Malaie. Mais Vlaming n'ayant voulu les signer qu'après les avoir fait traduire en Portugais, fût surpris d'entendre, à la lecture, qu'on l'engageoit à différer jusqu'à la récolte & à payer d'avance tout le prix. Cette clause fût lûe avec tant de rapidité, qu'elle auroit pû échapper à des gens moins attentifs. Van Caerden & Vlaming refusèrent de signer. Les contestations devinrent si vives, que les Commissaires Indiens déchirèrent le contrat. Cependant Vlaming en ayant porté ses plaintes au Roi, ce Prince releva les espérances des Hollandois, [qui là-dessus louèrent une maison pour la seconde fois, & y firent porter plusieurs marchandises (*s*).] Ils avoient d'autant plus de confiance à ses promesses, qu'il avoit accordé la liberté, en leur faveur, à quelques prisonniers des Vaisseaux de Zélande, & qu'il promettoit même de leur laisser celle de s'embarquer pour demeurer désormais à bord. Ensuite toutes les apparences marquoient effectivement, que ses intentions étoient sincères. Mais il étoit obsédé par l'Ambassadeur, qui ne cessoit pas de lui

Le Roi d'Achin se laisse prevenir contre les Hollandois.

(*q*) Add. de l'A. *A.* (*r*) Add. de l'A *A.* (*s*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1600.

lui repréſenter ces nouveaux Marchands comme des Pyrates, & ſollicité contr'eux par ſes propres Officiers, dont la plûpart étoient vendus aux Portugais (*t*).

Rapports qui leur donnent des défiances.

QUELQUES Pirogues, que les Hollandois virent mettre en mer, ayant commencé à leur inſpirer des ſoupçons, le Sabandar, ſans en paroître informé, leur fit donner avis d'entretenir nuit & jour, une bonne garde dans leur Loge, & d'y faire même apporter quelques armes à feu, parce que la Ville étoit remplie de voleurs & de gens mal-intentionnés. Ce conſeil fût ſuivi avec reconnoiſſance. Cependant le Sabandar même, de qui il étoit venu, alla dire au Roi que les Hollandois lui faiſoient injure; qu'ils s'étoient munis d'armes, & qu'ils devoient avoir formé quelque mauvais deſſein. Van Caerden eût beſoin de plus d'une explication pour ſe juſtifier à la Cour. [Il vint cependant à bout le 28 de Decembre, de faire un nouvel accord avec le Roi, qui promit de livrer aux Hollandois, en quatre mois de tems, dix-huit cens barres de poivre, à raiſon de huit thëels la barre. Les Hollandois s'obligérent de plus, à payer cinq pour cent d'impôt. On s'en tint, ſur tous les autres articles, au contrat précédent (*v*).]

PEU de tems après, cinq des Zélandois, qui étoient encore priſonniers à *Pedir*, s'échappérent de leur priſon & ſe rendirent heureuſement à bord de la Flotte. Ils rapportérent que depuis ſon arrivée, ils avoient été reſſerrés plus étroitement que jamais; qu'il s'étoit rendu à Pedir onze Pirogues, ſous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaiſon de la Flotte; mais qu'au-lieu d'en charger, elles avoient été équipées en guerre, & que s'étant avancées à *Paſange*, où leur nombre s'étoit augmenté, elles avoient pris leur route vers la Côte de *Sumorlanga*, qui eſt à quinze lieues de Pedir, pour y faire de l'eau & ſe joindre à la Flotte royale d'Achin, qui devoit venir tomber ſur les Vaiſſeaux Hollandois. Le Commandant des Pirogues n'avoit pas craint de vanter ce futur exploit devant les priſonniers. Il avoit ajoûté, qu'on n'ignoroit plus que les Hollandois étoient venus pour exercer la Pyraterie & pour violer les priviléges des rades du Roi (*x*).

LES cinq fugitifs déclarérent encore, que pendant le ſéjour que les quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie avoient fait dans la rade, l'Armée navale d'Achin s'étoit tenue à l'ancre derrière un Cap voiſin, dans le deſſein de les ſurprendre, ou même de les attaquer à force ouverte, parce que les Indiens n'ignoroient pas, que les équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Ce récit augmenta beaucoup les allarmes de Van Caerden. Il aſſembla le Conſeil. Quelques-uns repréſentérent que le Roi du moins avoit marqué juſqu'alors de la bonne foi, & que cette conſidération obligeoit encore à prendre un parti moderé. On réſolut que le Général iroit lui-même avertir ce Prince de l'évaſion des priſonniers, mais ſans lui faire connoître ce qu'on avoit appris d'eux; & qu'on ſe tiendroit d'ailleurs ſur ſes gardes, c'eſt-à-dire, prêts à ſe retirer ſuivant les circonſtances, ou à ſe venger par de juſtes repréſailles (*y*).

Modération des Hollandois.

VAN

(*t*) Voyage de Van Caerden, pag. 126. & ſuiv.
(*v*) Add. de l'A.
(*x*) Pag. 132. & ſuiv.
(*y*) Pag. 134.

Digitized by Google

Van Caerden.
1600.

Van Caerden alla déclarer au Roi, que cinq des priſonniers Zélandois s'étoient réfugiés ſur la Flotte. Il le pria de lui accorder leur liberté; & faiſant valoir la bonne foi des Hollandois, il proteſta qu'ils agiroient toûjours avec auſſi peu de diſſimulation. Le Roi parût fort ſatisfait de ce procédé. Il conſentit à la liberté des priſonniers. Il ajoûta qu'il regardoit le Général, non-ſeulement comme ſon ami, mais comme ſon propre fils. Enfin, dans l'effuſion de ſon cœur, il lui fit préſent d'une petite coupe, dont la matière étoit plus eſtimée que l'or. Mais d'autres vûes lui firent bientôt changer de diſpoſition. Malgré les ſtipulations du Traité, il fit demander de l'argent d'avance aux Hollandois, qui furent obligés, pour le ſatisfaire, [de lui donner mille réales de huit & cinq piéces de drap. Le même jour on vît venir à bord, le Capitaine *Houtman* (z), & trois Matelots qui s'étoient ſauvés de Pedir. Il confirma le rapport des autres fugitifs, & ajoûta, qu'il n'étoit venu que pour avertir ſes Compatriotes, d'être bien ſur leurs gardes: que quoi-qu'il ſe conſidérât comme étant encore priſonnier du Roi, il tâcheroit non-ſeulement d'obtenir de ce Prince, ſa liberté & celle de tous ſes gens, mais encore de l'engager à faire avec les Hollandois, un Traité fixe, par lequel il leur ſeroit libre de venir tous les ans trafiquer dans ſes Ports. Là-deſſus Vlaming fût chargé d'aller annoncer au Roi, l'évaſion de ces derniers priſonniers, comme on avoit fait celle des premiers, & de lui demander leur liberté, que le Prince lui accorda ſur le champ. Mais le lendemain premier de Janvier 1601., Houtman & Vlaming étant rétournés auprès du Roi, ils rencontrèrent en ſortant de ſa Cour, le Sabandar de Pedir, qui ſaiſit Houtman, & le ramena devant le Roi, où il l'accuſa d'avoir ſouſtrait des poignards, & des bagues fort précieuſes. Sur cette accuſation, Houtman fût renvoyé à Pedir.

Ils reçoivent de nouvelles careſſes du Roi.

Les circonſtances changent.

1601.

Le jour ſuivant, Van Caerden étant deſcendu à terre, envoya quinze ducats à Houtman, avec une Bible & quelques autres choſes pour ſa commodité: Il ſe rendit enſuite à la Cour, & offrant de reſter caution, pour le payement des effets qu'on prétendoit avoir été enlevés, il demanda quel en pouvoit être le prix. Le Sabandar répondit que leur valeur étoit au deſſus de celle de toute une Province. Cette extravagante réponſe fût tournée en ridicule par un des Seigneurs de la Cour, que les Hollandois avoient gagné. Mais le Roi prévenu par le Prêtre, qui étoit Ambaſſadeur des Portugais, & l'auteur de toutes ces fourberies, ne voulût pas relâcher les priſonniers. Le lendemain, le Général rétourna au Palais, accompagné de Decker, mais on leur refuſa l'entrée, juſqu'à-ce que l'Ambaſſadeur Portugais fût arrivé, & eût conféré avec le Roi (a).] D'un autre côté, on apprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourguais, & qu'on leur avoit propoſé de maſſacrer leurs Officiers, & de conduire leurs Vaiſſeaux à Malaca, où cette perfidie devoit être récompenſée. Le Conſeil effrayé, jugea que ſans le conſentement du Roi d'Achin, les Portugais n'auroient ôſé former un projet

(z) C'étoit *Frederic Houtman*, frére du fameux *Corneille*, dont la cataſtrophe eſt rapportée dans la Relation de *Davis*, inſérée à la fin du Tom. I. de ce Recueil. R. d. E.

(a) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1601.

jet si détestable, ni proposer une retraite à ceux qui auroient violé l'hospitalité dans son Port. Il conclut que tant de conférences tenues à la Cour avec l'Ambassadeur de cette Nation, tendoient à la destruction entière de la Flotte Hollandoise (*b*).

Autres raisons qui les portent à la vengeance.

CETTE idée ne fit que se confirmer par d'autres évenemens. Le Roi demanda de nouvelles avances (*c*) aux Marchands Hollandois, & leur fit craindre, qu'il n'exigeât d'eux, le payement du poivre que les Vaisseaux Zélandois avoient emporté (*d*). Ensuite, sous prétexte qu'on avoit vû paroître sous *Pulo Wey*, quelques Pirogues de Johor, qui le menaçoient de la guerre, il les pressa d'armer leurs Chaloupes pour les aller combattre. En vain Van Caerden représenta que sa commission ne l'autorisoit pas à faire la guerre; que ses Vaisseaux étoient marchands, & que s'ils étoient armés, c'étoit uniquement pour leur propre défense. Son refus & d'autres mécontentemens affectés, lui attirèrent des reproches injurieux (*e*). Il fût même averti, que le dessein de la Cour avoit été de lui faire couper les pieds & les mains, & qu'il ne devoit sa conservation qu'à des intérêts plus pressans, qui obligeoient le Roi de garder des mesures avec les étrangers. Un jour que l'Ambassadeur & tous les Capitaines qui étoient dans la rade, avoient été reçûs à l'audience, elle fût refusée aux Hollandois. Ils apprirent en même-tems, que l'Ambassadeur avoit défendu aux Portugais toute communication avec eux, & leur avoit ordonné de se tenir prêts à partir dans quatre jours. Le Roi fit publier aussi par toute la Ville, un ordre à ses gens de mer, de se rendre à bord pour le même tems. Enfin quelques amis sécrets conseillèrent à Van Caerden de se retirer avec ses effets, parce que tant de mouvemens ne pouvoient ménacer que la Flotte Hollandoise (*f*).

Comment les Hollandois du Comptoir sont ramenés sur la Flotte.

IL se rendit sur son Vaisseau, où l'on conclut dans un Conseil général, qu'il étoit tems de penser à la retraite. Mais comme on avoit fait des avances considerables pour quantité de poivre qui n'étoit pas livré, on prit la résolution de s'assûrer des Bâtimens qui se trouvoient dans la rade, pour forcer le Roi & ses Sujets de remplir ce qu'ils devoient à la Justice. La seule difficulté qui parût s'opposer à ce dessein, regardoit les gens qui étoient à terre. Vlaming y étoit demeuré avec les malades. On n'osoit le rappeller ouvertement, dans la crainte qu'il ne fût arrêté prisonnier; d'autant plus que d'un moment à l'autre, on recevoit de nouveaux avis de la conspiration, & qu'il étoit dangereux de se laisser prévenir. Nicolas *Geritſz*, Maître du Vaisseau les *Provinces Unies*, leva cet embarras, en s'offrant volontairement pour favoriser la retraite de Vlaming & des malades. Il se rendit à terre avec de nouvelles marchandises, qui éloignèrent le soupçon de son entreprise. Pendant son absence, on communiqua aux équipages, la résolution qui avoit été prise au Conseil, & l'ordre fût donné de tenir les armes prêtes pour se saisir des Bâtimens (*g*).

A

(*b*) Pag. 138.

(*c*) Le Roi demandoit aux Hollandois dix mille piéces de huit. R. de l'A. *A*.

(*d*) Il paroît ici que les Zelandois avoient donné des sujets de plainte, à moins que ce ne fût une vengeance pour ceux qu'ils avoient reçûs.

(*e*) On l'appella *Buffle*. pag. 144.

(*f*) Pag. 140. & suiv.

(*g*) Pag. 145.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1601.

A l'entrée de la nuit, la Chaloupe de Gerritſz qui étoit demeurée au rivage, s'avança, ſuivant ſes ordres, près d'une petite Iſle de la Rivière, où elle devoit le recevoir avec ceux qu'il avoit eſpére d'y mener. Il falloit faire le trajet à la nage. Auſſi Gerritſz, qui nageoit parfaitement, s'étoit-il fait accompagner de quatre autres nageurs. Il diviſa les gens du Comptoir en deux troupes, & ſe réſerva pour ſervir de guide à la dernière; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver avant l'autre, qui étoit partie une demie heure avant lui. L'inquiétude qu'il reſſentit, de ne pas la trouver déjà dans la Chaloupe, lui fit rappeller qu'à ſon départ il avoit entendu quelque bruit dans la Ville. Il commençoit à craindre qu'elle n'eût été découverte, lorſqu'il eût la joye de la voir paroître dans un canot. Elle avoit été retardée par l'infortune d'un des quatre nageurs, qui s'étoit noyé, quoiqu'on eût fait beaucoup de fond ſur ſon habileté; & la fortune avoit favoriſé les autres, en leur faiſant rencontrer un canot dans lequel ils s'étoient mis. Deux malades que Gerritſz avoit entrepris de conduire, & qui ſembloient n'avoir pas la force de marcher, en avoient retrouvé aſſez pour ſe rendre au bord de l'eau avec ſon ſecours & pour paſſer à la nage (*b*). Les marchandiſes qu'on laiſſoit dans la Loge, cauſoient peu d'embarras, parce qu'après avoir délivré les gens, on ne manquoit pas de moyens pour ſe faire reſtituer tout le reſte.

Au retour de la Chaloupe, Van Caerden ne perdit pas un moment pour ſe rendre maître de tout ce qu'il y avoit de Bâtimens dans la rade. Il s'y en trouvoit neuf; trois Romiſſes, trois Guzarates, un Portugais & deux de Bengale, ſur leſquels il fit environ cent priſonniers, avec ſi peu de reſiſtance qu'il n'y eût pas de ſang répandu. Trois de ces Vaiſſeaux, qui étoient chargés de poivre, furent conduits au large & ſoigneuſement gardés. Avant la fin de la même nuit, le Général Hollandois écrivit au Roi, pour lui expliquer les motifs de ſa conduite & lui redemander les ſommes qui avoient été exigées ſous ſon nom. Cette Lettre fût portée le matin par un des priſonniers. Mais le jour s'étant écoulé ſans réponſe, on ne vit paroître que le lendemain, un Interprête qui apportoit une Lettre du Roi, où ſans toucher aux articles dont on lui avoit demandé l'explication, ce Prince affectoit de ſe réduire à d'inutiles complimens. On prit droit de l'addreſſe, qui étoit à *Van Caerden* & à *Vlaming* Capitaines *Anglois* (*i*), pour n'y pas répondre. Cette Lettre, dit-on à l'Interprête, ne regardoit pas les Hollandois, qui étoient d'une Nation différente. Cependant on lui déclara qu'on ne demandoit que l'exécution du Traité; & pour lui faire connoître qu'il n'étoit pas queſtion de Pyraterie, on le mena, lui & deux hommes qui l'accompagnoient, dans la chambre générale; on ouvrit les coffres, & les ſacs d'argent qu'on deſtinoit au Commerce furent expoſés à leurs yeux. Van Caerden offrit encore de recevoir le poivre dont on avoit réglé le prix, & de payer le reſte de la ſomme en argent; mais il ne diſſimula pas, que ſi les Hollan-

Van Caerden ſe ſaiſit de tous les bâtimens de la rade d'Achin.

Négociations infructueuſes.

(*b*) *Ibid.* & pag. 146.

(*i*) Il paroît par-là, qu'à Achin & à Bantam, on prenoit les Hollandois pour des *Anglois*, d'où il ſemble qu'on pourroit conclure, qu'ils s'étoient donnés pour tels, comme *Scot* s'en plaint. Vol. II. D'un autre côté, ce récit fait voir, que les Hollandois réjettèrent le titre d'Anglois qu'on leur donnoit. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1601.

Hollandois n'obtenoient pas cette juſtice, ils étoient réſolus de prendre leur charge dans les Vaiſſeaux dont ils s'étoient ſaiſis (*k*).

APRÈS le départ de l'Interprête, on fit le dénombrement de tout ce qui étoit contenu dans les Bâtimens enlevés, pour ſe mettre en état d'en rendre un compte exact, ſi cette querelle ſe terminoit par un accommodement. Pendant qu'on étoit occupé de ce ſoin, on vit paroître trois Fuſtes de guerre (*l*). Van Caerden fit promptement armer une Chaloupe, qui leur donna la chaſſe. Les hoſtilités commencèrent auſſi du côté de la Ville, d'où les Habitans firent quelques décharges ſur la Flotte. A cette hardieſſe, on ne répondit encore que par une Lettre, qui contenoit la menace de brûler tous les Bâtimens qu'on avoit pris. En effet, les décharges ayant continué, on commença par brûler le Vaiſſeau Portugais. Le jour ſuivant, qui étoit le 17 de Janvier, on mit le feu à deux autres Vaiſſeaux, & l'on n'auroit pas ceſſé juſqu'au dernier, ſi cette méthode n'eût pas mieux réüſſi. On reçût le lendemain, des Lettres du Roi & de Houtman, qui demandoient une compoſition. Van Caerden voyoit planter du canon ſur les remparts de la Ville. Il ne pouvoit douter par conſéquent, que le deſſein du Roi ne fût de l'amuſer. Cependant, en inſiſtant ſur ſes premières demandes, il offrit un dédommagement pour les Vaiſſeaux qu'il avoit brûlés. Il n'attendit pas même que cette propoſition fût acceptée, pour faire payer quelques barres de poivre à un Romiſſe, qui vint ſe plaindre de les avoir perdues ſur un de ces Bâtimens. Mais la réponſe du Roi, & d'autres Lettres qu'on reçût de ce Prince, n'entrant dans aucune explication ſur les demandes & ſur le fond du différend, on demeura perſuadé, qu'il ne penſoit qu'à gagner du tems pour raſſembler ſes forces. Un de ſes meſſagers, qui ſouhaita de demeurer au ſervice des Hollandois, & dont ils acceptèrent volontiers les offres, parce qu'il parloit fort bien diverſes langues, leur déclara qu'on équipoit actuellement dans la Rivière, quatre Pirogues en brûlots, *qui* devoient être liées l'une à l'autre, pour les faire dériver ſur les Vaiſſeaux Hollandois à la faveur du flot, & qu'elles devoient être ſuivies de toutes les forces maritimes de l'Etat (*m*).

Les Hollandois brûlent pluſieurs Vaiſſeaux.

Péril dont ils ſont menacés.

LE jour ſuivant, il n'en pût reſter aucun doute, lorſque du haut des mats on vît la Rivière couverte de Galiotes, de Pirogues, de Fuſtes & de Jonques, avec une grande Galère qui étoit ſous la Forteresſe. On prit enfin le parti de ſortir de la rade, & dès la nuit ſuivante, on profita d'un bon vent de terre pour mettre à la voile. Cependant la fin du jour avoit été employée à embarquer tous les priſonniers ſur une des priſes. Ils ſûrent agréablement ſurpris de ſe voir accorder la liberté. Une lettre, dont ils ſûrent chargés pour le Roi, contenoit un nouveau détail de ce qui s'étoit paſſé, avec un inventaire des effets qu'on avoit été contraint d'abandonner, & des ſommes d'argent qu'on avoit avancées. Van Caerden y trouvoit une compenſation fort juſte pour le poivre dont il s'étoit ſaiſi, & qui joint avec celui qu'il avoit acheté, faiſoit à-peu-près la moitié de ſa charge. D'ailleurs il

Ils l'évitent en quittant la rade d'Achin.

Comment ils payent leur charge de poivre.

(*k*) Pag. 147. & ſuiv.

(*l*) Ces petits bâtimens ſe nomment *Paras* dans toutes ces Mers, & le nom de *Fuſte* n'y eſt guères connu.

(*m*) Pag. 149, 150, 151.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1601.

il promettoit de demeurer deux jours à l'ancre ſous une petite Iſle voiſine (*n*), dans l'eſpérance que le Roi prenant de meilleurs conſeils, exécuteroit de bonne foi les articles du Traité.

TEL étoit apparemment ſon deſſein; mais n'ayant pas trouvé de fond près de cette Iſle, il continua ſa route pour aller chercher une autre rade (*o*). Toute la Flotte s'engagea dans un Canal entre des Iſles & des rochers, où le courant étoit fort rapide. Le ſoir s'étant miſe heureuſement au large, elle ſe rapprocha bientôt de la Côte, pour aborder ſucceſſivement à Paſane, à Tikou & à Priaman. Mais n'y voyant pas plus d'apparence à charger du poivre, qu'à recevoir des avis favorables d'Achin, elle gouverna droit à Bantam, où elle mouilla le 19. de Mars (*p*).

Ils ſe rendent à Bantam.

VAN CAERDEN avoit deux objets en reprenant cette route; l'un, d'achever ſa cargaiſon; l'autre, de raconter lui-même au Gouverneur de Bantam (*q*), toutes les diſgraces qu'il venoit d'eſſuyer, dans la crainte qu'un rapport infidèle n'expoſât les autres Agens de ſa Nation, à quelque déſagrément. Après avoir fait un récit exact au Gouverneur, il n'eût beſoin que d'environ trois ſemaines pour ſe mettre en état de partir avec une charge complète. Pendant ſon ſéjour à Bantam, il y vît arriver trois Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie, ſous le commandement de *Jaques Van Neck*, reſte de ſix qui s'étoient diſperſés dans un Voyage moins heureux que le ſien (*r*). Enfin la nuit du 12 d'Avril, il mit à la voile pour retourner en Hollande.

Retour de Van Caerden.

SON retour lui coûta ſept mois d'une pénible navigation. Dès le 18, la mort lui enleva Vlaming. Enſuite il fût battu par de furieuſes tempêtes juſqu'à la hauteur d'environ trente-huit degrés, où dans un grain terrible qu'il eſſuya pendant la nuit, la grêle fût auſſi groſſe que des balles de mouſquet. Le triſte état d'un de ſes Vaiſſeaux, qui faiſoit eau par divers endroits & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer, l'obligea le 8 de Juillet, d'entrer dans une Baye d'Afrique, par les trente-quatre degrés & demi. Pendant qu'on ſe radoubloit, étant deſcendu à terre avec vingt hommes, pour chercher des rafraîchiſſemens, il rencontra ſept Négres & une femme, qui lui promirent des beſtiaux par leurs ſignes. Le Pays lui parût beau, quoiqu'il y eût peu d'arbres. Il vît des cerfs & des éléphans. Cependant il ne pût ſe procurer que de l'eau & des moules; ce qui fit donner par ſes gens le nom de *Baye des moules* à cette Baye.

Diverſes Bayes d'Afrique auxquelles il donne des noms.

Baye des moules.

(*n*) Elle ſe nomme *Puloway*.

(*o*) On n'entreprend pas de démêler de quel côté étoit l'injuſtice; ſur-tout lorſque l'Auteur du Journal accuſe moins les Indiens que les Portugais.

(*p*) Le 15 de Février, ils relâchèrent à *Toutangan*, dans l'eſpérance d'y trouver du poivre. Ils n'en pûrent cependant point avoir, à cauſe que la guerre occaſionnée par de certains impôts, avoit interrompu le Commerce. De-là ils allèrent à Tikou, où ils ne trouvèrent rien non plus, un bâtiment Romiſſe ayant tout enlevé depuis peu. Le 20, ils prirent terre à Priaman, où ils rencontrèrent deux Jonques de Bantam, qui étoient parties d'Achin après eux; & comme elles n'avoient point encore chargé, on connût bien que la préférence ſeroit pour elles, & qu'on leur vendroit tout le poivre; de-ſorte qu'on prit le parti de s'en aller droit à Bantam. Add. & R. de l'A. *A.*

(*q*) L'Edition de Paris porte, le Gouverneur *Hollandois* de Bantam. Mais c'eſt ſans doute une faute du Correcteur. R. d. E.

(*r*) Pag. 153. Cette mention qu'on fait ici de Van Neck, lie naturellement ſon Voyage avec celui de Van Caerden.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. 1601.

Baye. Ils eûrent deux fois le ſpectacle de pluſieurs chevaux marins, qui ſortirent de l'eau, & dont la grandeur leur cauſa de l'étonnement (*s*).

Le 14, on ſe remit à côtoyer la terre ſans avancer beaucoup, juſqu'au 17, qu'on fût obligé par la force du vent, d'entrer dans une autre Baye, où l'on fit quelque trafic de beſtiaux avec les Habitans. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de fer d'un demi-pied de longueur, & le reſte à proportion. Cette Baye, qui eſt par les trente-quatre degrés trois quarts, à l'Eſt du Cap des Aiguilles, fût nommée *Baye de la viande* (*t*). On en ſortit le 22; mais dès le jour ſuivant, de nouvelles voyes d'eau forcèrent les deux Navires de mouiller dans une troiſième Baye, à trente-quatre degrés deux tiers, & de s'y arrêter juſqu'au 30. Le 2 d'Août, il fallût entrer encore dans une Rivière, où l'on vit de prodigieux chevaux marins, & quantité de beaux poiſſons, qui lui firent donner le nom de *Baye des Poiſſons*. Les Habitans amenèrent cinq brebis, & ſe crûrent bien payés par quelques petits morceaux de fer (*v*). On leva l'ancre le ſoir; & le 27, on reconnût avec une joye extrême, qu'on avoit doublé pendant la nuit, le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'Eſt duquel on ſe croyoit menacé d'hiverner, parce que l'un des deux Vaiſſeaux continuoit de perdre ſon doublage. On vît un monſtre effroyable à la hauteur de trente-neuf degrés. L'Iſle de Ste. Hélene, où l'on fit de l'eau le 17. Septembre; celle de l'Aſcenſion, par les huit degrés un quart, dont on eût la vûe le 25, & celle de St. Michel, qu'on côtoya de ſi près, le 8. d'Octobre, qu'il fût aiſé aux Matelots de compter les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la rade, n'offrirent rien qui ſoit capable de plaire ou d'inſtruire. Un bon vent d'Oueſt, qui n'abandonna plus les deux Vaiſſeaux, fit arriver Van Caerden en Hollande avec une riche cargaiſon. Il avoit perdu vingt-ſept hommes de ſes deux bords; mais il en ramenoit dix, qu'il avoit délivrés des priſons d'Achin (*x*).

Baye de la viande.

Baye des poiſſons.

Il double le Cap de Bonne-Eſpérance ſans s'en appercevoir.

Il arrive en Hollande.

(*s*) Pag. 154.
(*t*) Pag. 155.
(*v*) *Ibid.* & pag. 156.
(*x*) *Ibid.* On verra reparoître Van Caerden dans un autre Voyage, en qualité d'Amiral d'une Flotte de huit Vaiſſeaux. Il s'attache plus aux mœurs & aux uſages dans la ſeconde Relation que dans celle-ci.

Second Voyage de Jacques van Neck aux Indes Orientales.

VAN NECK. II. Voyage. 1600.

§. I.

Capacité de Van Neck.

La confiance augmentant par le ſuccès, il étoit naturel que le choix de la Compagnie tombât ſur ceux dont elle avoit éprouvé le courage & la prudence. *Van Neck*, qui avoit déjà fait éclater ces deux qualités à ſon ſervice, fût nommé en 1600, pour commander, avec le titre d'Amiral & de Capitaine-Général, une Flotte de ſix Vaiſſeaux, deſtinés au Commerce des Indes Orientales (*a*). Celui qu'il monta ſe nommoit l'*Amſterdam*, & le nom du Vice-Amiral étoit le *Dordrecht*. Les autres étoient le *Haerlem*, le *Ley-*

(*a*) On apprend dans le cours de ce Journal, que l'Auteur, qui étoit du Voyage, ſe nommoit *Roelof Roelofz.*

Digitized by Google

Leyde, le *Delft* & le *Goude*; noms capables d'animer les Hollandois, par l'image continuelle des principales Villes de leur Patrie.

VAN NECK. II. Voyage. 1600.

CETTE Flotte partit du Texel le 28 de Juin, [& fût obligée d'aller mouiller ſous Portland, au Sud de l'Angleterre. Tandis qu'elle étoit là, un canon qui créva malheureuſement, tua quatre hommes, & en bleſſa trois autres. Excepté cet accident (*b*),] pendant près de dix mois qu'elle mit à ſe rendre au Détroit de la Sonde, elle n'eût à ſe plaindre que des vents, qui la jettèrent comme au hazard dans l'Iſle d'Annobon, le premier d'Octobre & qui lui firent voir ſucceſſivement les Côtes de l'Afrique & de l'Amérique. Mais elle trouva, dans le Gouverneur Portugais d'Annobon, plus de civilité qu'il n'en avoit eû pour d'autres Hollandois; & les ſix Vaiſſeaux en obtinrent des rafraîchiſſemens qui commençoient à leur dévenir néceſſaires (*c*). [Ils trouvèrent dans cette Iſle, d'excellentes oranges, & pluſieurs autres eſpèces de fruits, tels que des bananes, qui ont le goût de la poire bergamotte, & des ananas, de la figure d'une groſſe pomme de pin & qui ſont fort doux, mais preſque auſſi dangereux que du poiſon, quand ils ne ſont pas bien meurs. Au-reſte les Hollandois eûrent bien-tôt lieu de ſe convaincre, du peu de fond qu'ils devoient faire ſur l'amitié que les Portugais leur avoient d'abord témoignée, puis qu'ils voulurent une nuit, maſſacrer tous les malades Hollandois qu'on avoit mis à terre pour les rétablir. L'Amiral en ayant été informé, en écrivit au Gouverneur d'une manière ſi vive, que celui-ci effrayé à ſon tour, répondit qu'il n'avoit aucun mauvais deſſein & qu'il ne cherchoit que la paix (*d*).] On admira, comme un évenement fort ſingulier, qu'ayant pris une dorade longue de cinq pieds & demi, on trouva dans ſon corps un compas de fer, qu'un Matelot avoit laiſſé tomber dans la Mer quatre jours auparavant. Un autre poiſſon, qui fût pris le 17 de Septembre, ne cauſa pas moins d'admiration par ſa figure. Il avoit une demie aune de long, le bec fort aigu, & la chair auſſi molle que de la boue. On eût la curioſité de le conſerver long-tems vif. Mais il tomba de lui-même en piéces (*e*).

Son départ.

Civilités qu'il reçoit des Portugais de l'Iſle d'Annobon.

Leur perfidie eſt découverte.

Evénement ſingulier.

Le 10, après avoir quitté l'Iſle d'Annobon, le Conſeil crût devoir diviſer la Flotte, & faire prendre le devant à l'*Amſterdam*, au *Delft* & au *Goude*, qu'on avoit reconnus pour les meilleurs voiliers, dans la vûe de pouſſer le Commerce & de faire les premiers marchés. On nettoya l'*Amſterdam*, qui étoit comme revêtu d'une croûte de coquillages & de filandres vertes. Comme ces trois Vaiſſeaux ne devoient pas s'arrêter dans leur navigation, Van Neck inſtruit par l'expérience, y établit d'abord une ſage œconomie. Le biſcuit y fût diſtribué en rations, d'une demie livre pour chaque jour. Mais il n'avoit pas prevû que cette diſtribution ne ſe faiſant qu'une fois chaque ſemaine, quantité de Matelots mangeroient leur portion de ſept jours, en un jour ou deux, & ſeroient réduits à jeûner pendant le reſte du tems. Sa loi n'en fût pas exécutée avec moins de rigueur, & quelques poiſſons qu'on prenoit par intervalles, tels qu'une lamproye de quatorze pieds de long, que vingt-

Navigation juſqu'à Bantam.

(*b*) *Add.* de l'A. *A.*
(*c*) *Ubi ſup.* pag. 259 & ſuiv.
(*d*) Add. de l'A. *A.*
(*e*) *Ibid.* pag. 258.

Digitized by Google

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

vingt-cinq hommes eſurent aſſez de peine à tirer (*f*), fûrent l'unique reſſource des eſtomacs trop avides. Cette diſette de vivres, jointe à celle de l'eau qu'on fût obligé de réduire le 17 de Janvier 1601, à une pinte par jour pour la portion de chaque homme, rendit le voyage extrémement pénible. Les tempêtes s'en mêlèrent auſſi, juſqu'à mettre le *Delft* dans la néceſſité de couper ſon mât, à dix-ſept degrés de latitude du Sud (*g*). Cependant les Matelots, qui n'appellent malheur que ce qui les empêche d'arriver au terme, s'applaudirent du ſuccès de leur voyage, le 22. de Février, en découvrant la terre qu'ils n'avoient pas vûe depuis quatre mois & demi. Ils fûrent encore retardés par le calme juſqu'au 27 de Mars, qu'ils entrèrent dans le Détroit de la Sonde, & le 30, ils mouillèrent devant Bantam. Van Caerden, dont la Relation a précédé celle-ci, étoit alors dans cette rade avec ſes deux Vaiſſeaux (*b*).

Ardeur des Indiens pour le Commerce.

A l'arrivée de Van Neck, quantité de Chinois & de Javanois lui apportèrent à bord des marchandiſes & des rafraîchiſſemens. Ils étaloient, ſur leurs Pirogues, avec autant d'ordre qu'on en voit à la foire d'Amſterdam (*i*). Mais leur attention ſe partageoit auſſi ſur ce qui leur étoit préſenté. Tout ce qu'ils voyoient entre les mains des Hollandois, ſembloit leur convenir. Ils ne laiſſoient rien échapper, quoique leurs yeux parûſſent fort éclairés, & qu'ils ſçûſſent donner à-peu-près leur valeur aux moindres marchandiſes (*k*).

L'Amiral ſe rend aux Moluques avec deux Vaiſſeaux.

Il ſe trouvoit alors peu de poivre à Bantam. Van Neck n'en pouvant eſpérer que la charge d'un ſeul Vaiſſeau, prit le parti de la mettre ſur le *Delft*, & de renvoyer ce Navire en Europe; enſuite, dans l'eſpérance de ſe

(*f*) Pag. 263.
(*g*) Pag. 264.
(*b*) Voici quelques particularités de leur Voyage, que ne ſe trouvent point dans l'Edition de Paris.

Le 17 d'Octobre, ils découvrirent le Pays de *Manicongo*. Le 19, ils virènt quantité de poiſſons extraordinaires, de la groſſeur d'un homme, & qui avoient le muſeau fait comme ceux de nos rats. Le 10 de Novembre, il commença de faire bien froid; & le 19, ils dépaſſèrent les Bancs du Bréſil, que les Portugais nomment les *Abrolhos*. Le 8 de Decembre, ils virent flotter ſur l'eau ces ſortes de roſeaux, que les mêmes Portugais apellent *Tiombos*. Ils eûrent auſſi la vûe de certains oiſeaux du Cap, qui leur firent connoître qu'ils n'étoient pas éloignés du Cap de Bonne-Eſpérance. Le 20, ils crûrent l'avoir doublé, à la faveur d'un vent frais du Sud-Oueſt, & être à trente lieues de terre. Le 31, ils trouvèrent des courans fort rapides, & des ras de marée, qui venoient de divers endroits, & qui faiſoient élever les vagues juſqu'à une prodigieuſe hauteur. En effet ces Côtes ſont ſujettes à de ſi furieuſes tempêtes, que la plûpart des Vaiſſeaux que les Portugais perdent ſur cette route, periſſent ici, malgré leurs dévotions aux Saints, & aux Reliques. Ceux qui ont paſſé le Cap, & les Côtes qui le ſuivent, comptent pour rien le reſte du Voyage, & ſe regardent comme déjà arrivés à bon port. Le 24, une groſſe baleine s'élançant avec beaucoup de force, paſſa trois fois ſous le Vaiſſeau l'*Amſterdam*, en ſe donnant de grandes ſecouſſes. Ils en avoient vû trois autres le 17, à l'Oueſt du Cap; elles avoient la peau fort vuide, & la tête couverte de coquillages..... Enfin le 27 de Mars, ils entrèrent dans le *Détroit* de la Sonde, en faiſant voile le long de la première Iſle du Détroit, nommée *Bona-Ventura*. Sur le ſoir, ils virent une multitude innombrable d'Iſles, près de l'une deſquelles ils laiſſèrent tomber l'ancre. Elle ſe nommoit, *Los trés Hermanos*, ou *les trois Frères*, parce qu'il y a trois Iſles ſi proches l'une de l'autre, qu'elles ſe joignent preſque. Add. & R. de l'A. *A.*

(*i*) Pag. 266.
(*k*) *Ibid.*

Digitized by Google

se rendre aux Moluques avant la fin de la mousson, il remit à la voile le 2 d'Avril, avec sa provision de riz & d'arrack. Après avoir repassé la Ligne, le 4 de Mai, il se trouva dès le 10, à vingt-cinq minutes de latitude du Nord, d'où il découvrit le Cap de Célebes. Il rangea la Côte de cette Isle jusqu'au 20, qu'il vît celle de Gilolo (*l*), & le 31, il reconnût celle de Ternate. VAN NECK. II. Voyage. 1601.

Sa joye fût partagée par les Habitans de cette Isle, qui le reconnûrent à son arrivée. Le Roi même & ses Courtisans s'empressoient de venir le féliciter à bord, accompagnés de François *Van der Does* & de trois autres Hollandois, qu'il avoit laissés dans cette Isle pour fondateurs du Comptoir (*m*). Tout ce jour eût l'éclat d'une fête. Le Roi parût si satisfait, qu'étant revenu le lendemain, qui étoit un Dimanche, pendant qu'on étoit occupé au Service Divin, il voulût que la Religion de ses Hôtes fût respectée; & pour en donner l'exemple aux Seigneurs de sa suite, il demeura sur le pont. Le Prévôt du Vaisseau se plaça près de lui, son bâton de Justice à la main, dans la vûe d'empêcher qu'aucun Insulaire ne descendît dans le bas du Vaisseau. Comme il se tenoit debout, le Roi, qui voyoit tous les autres Hollandois à genoux, lui fit signe de s'y mettre aussi. Il répondit que son devoir l'obligeoit d'être debout, pour prendre garde que les gens du Roi ne fissent aucun desordre. Alors le Roi prenant le bâton de Justice, lui dit qu'il pouvoit donner toute son attention à son culte, & qu'il lui promettoit de contenir ses gens dans le respect. En effet, l'Officier Hollandois s'étant mis à genoux, ce Prince fit l'office de Prévôt pendant toute la durée du Service, qui fût bien d'une heure & demie (*n*). Avec quelle joye il y est reçû.

Respect du Roi pour la Religion.

L'Amiral & tous les Officiers de la Flotte se crûrent obligés de récompenser sa piété par un grand festin. Il leur dit qu'il étoit fort édifié de l'ordre qu'ils observoient dans leurs exercices de Religion, & que tout ce qu'il avoit vû ne ressembloit guères à la peinture qu'il en avoit entendu faire aux Portugais (*o*).

Quelques jours après, l'Amiral ayant appris que les Portugais de l'Isle de Tidor, pensoient à le venir attaquer avec quatre Vaisseaux, dont l'un étoit un Hollandois qu'ils avoient pris (*p*), résolut de demander au Roi la permission de les prévenir. Il envoya au Palais de ce Prince quelques Officiers de la Flotte, qui le trouvèrent assis à la manière du Pays, vêtu d'un caleçon d'étoffe de soye, avec une chaîne d'or au col. Son fils, qui étoit assis près de lui, portoit un caleçon d'étoffe d'or, & une chaîne aussi riche que celle de son père. Les Députés présentèrent leurs Patentes, avec une Commission du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe. Ensuite ils demandèrent la permission que l'Amiral brûloit d'obtenir. Le Roi leur répon- Les Portugais pensent à attaquer l'Amiral, qui veut les prévenir.

(*l*) Gilolo se nomme aussi *Maurica* & *Batochina*. R. de l'A. *A.*

(*m*) Il est étonnant que Mr. Prevost, qui n'avoit qu'à suivre son Original, n'ait pas fait attention, que c'est Van Warwick qui avoit laissé ici six hommes dont il restoit encore quatre. Van Neck ne pouvoit non plus être reconnu que de ceux-ci, puis qu'il n'avoit jamais été à Ternate. Voyez son premier Voyage. R. d. E.

(*n*) Pag. 168.

(*o*) Pag. 169.

(*p*) Il étoit de Rotterdam, destiné pour le Détroit de Magellan.

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

répondit qu'il délibéreroit ſur cette demande avec ſes Miniſtres, & qu'il expliqueroit ſes intentions dans l'eſpace de trois jours (q).

Portrait qu'ils font des Hollandois.

LES Portugais, avertis de cette démarche, écrivirent une Lettre à ce Prince, dans laquelle ils lui peignoient la Nation Hollandoiſe ſous les plus noires couleurs. Ces ennemis de l'autorité, diſoient-ils, ne cherchoient qu'à dépouiller les Rois de leur Empire & qu'à les chaſſer du Trône. Ils n'avoient ni loix ni religion. Le fils vivoit dans un commerce impur avec ſa mère, le frère avec la ſœur, & les hommes ſe ſouilloient entr'eux par des actions abominables. En un mot, cette Lettre étoit un horrible tiſſu de calomnies. Le Roi la fit lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en langue Portugaiſe. Dans l'horreur qu'il en eût lui-même, il permit à l'Amiral d'attaquer de ſi cruels ennemis; mais il déclara qu'il vouloit être ſpectateur du combat (r).

Combat, dont le Roi de Ternate eſt ſpectateur.

LE 8 de Juin, les deux Vaiſſeaux mirent à la voile; & le 11, jour de la Pentecôte, à ſept heures du matin, ils joignirent les Portugais, ſur leſquels ils gagnèrent en même-tems l'avantage du vent. Les Portugais tirèrent le premier coup, & les Hollandois répondirent de leurs piéces de chaſſe de l'avant, qui n'étoient que de demi-calibre. Ce fût alors que le feu devint terrible. Les Portugais avoient élevé des batteries en trois endroits du rivage, & leurs Vaiſſeaux envoyoient ſans ceſſe des bordées. L'*Amſterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais & lui lâcha toute la ſienne. Le *Goude* prêta auſſi le côté au Vaiſſeau Portugais qui étoit le plus avancé. Cette furieuſe attaque fût renouvellée pluſieurs fois & duroit depuis plus d'une heure, lorſqu'un boulet de canon emporta la main droite de l'Amiral, dans le tems qu'il la tenoit étendue pour donner ſes ordres. Trois hommes furent tués preſqu'auſſi-tôt ſur ſon Vaiſſeau, & le Maître du *Goude* eût la jambe droite emportée (s).

Les Hollandois ſe retirent.

LE Roi de Ternate, qui obſervoit le combat dans ſa Pirogue, envoya dire aux Hollandois qu'il étoit tems de ſe retirer, & que cet eſſai lui faiſoit aſſez connoître de quoi leur courage étoit capable. Ses ordres ne furent point écoutés. On continua de tirer, juſqu'à-ce qu'envoyant une ſeconde fois, il fit preſſer l'Amiral de ſe retirer par conſidération pour lui, & de revenir à Ternate, parce qu'il avoit reçû avis qu'on voyoit paroître deux autres Vaiſſeaux ſur ſes Côtes. Cette nouvelle obligea les Hollandois d'abandonner le combat, où l'*Amſterdam* ſeul avoit tiré plus de trois cens volées de canon (t).

A leur retour, ils trouvèrent que les deux Bâtimens dont on leur avoit annoncé l'apparition, étoient deux Jonques Portugaiſes. Le Roi les ſollicita de ſe rendre à Telingane, quoique leurs Vaiſſeaux eûſſent beaucoup ſouffert de l'artillerie des Portugais. Là ils remirent ſur le chantier, une Chaloupe qu'ils avoient entrepris de conſtruire à Ternate, & que la grande chaleur ne leur permit pas d'achever en moins de ſix ou ſept ſemaines.

L'Amiral veut ſe rendre à Patane.

LA bleſſure de Van Neck ayant été guérie dans cet intervalle, il demanda au Roi la liberté de faire voile à Patane, parce qu'il y avoit alors peu de Commerce à faire dans ſon Iſle. Ce Prince auroit ſouhaité que les Hollandois

(q) *Ibid.* (r) Pag. 170. (s) Pag. 170. & ſuiv. (t) *Ibidem.*

Digitized by Google

landois eûſſent attendu l'arrivée du Vice-Amiral Van Warwick, pour ſe trouver en état de chaſſer les Portugais. Cependant il ne pût s'oppoſer au deſſein qu'ils avoient de partir. [On reſolut ſeulement de laiſſer cinq hommes ſous les ordres de Jean *Pieterſz*, qui fût nommé en qualité de Commis (*v*).] Le Maître du *Goude* mourût de ſa bleſſure le 15 de Juillet, & fût enterré avec décence près du Comptoir Hollandois (*x*).

VAN NECK II. Voyage. 1601.

VAN NECK eût avant ſon départ, le ſpectacle d'une cérémonie extraordinaire, qui ſe fit pour le mariage d'une fille du Sabandar avec un des Prêtres de l'Iſle; race fort eſtimée du Roi & de toute la Nation. Ce Prince, accompagné de toute ſa Cour, ſe rendit d'abord à la maiſon du Sabandar, où l'Amiral, pour contribuer à cette fête publique, le fit ſuivre d'une Compagnie de Hollandois ſous les armes, avec leurs tambours & leurs fifres. On avoit préparé dans la maiſon une grande ſalle, garnie de tapis, autour de laquelle les Hollandois ſe placèrent. Auſſi-tôt que le Roi & les Seigneurs fûrent aſſis, on vît paroître un ouvrage rare, dont le mari faiſoit préſent à ſa femme. C'étoit un compoſé de cinq tours, de diverſes couleurs, travaillé avec beaucoup d'art & ſoûtenu par quatre roues, qui étoient tirées par plus de ſoixante perſonnes (*y*). Enſuite vinrent huit hommes, chacun avec ſon étendard & ſa banderolle; & quatre autres, qui portoient une boëte d'or, ou du moins bien dorée, dans laquelle étoient les pierreries nuptiales. Cent cinquante femmes, qui entrérent après eux, portoient chacune leur préſent dans un vaiſſeau de cuivre, qu'elles tenoient élevé des deux mains. Elles fûrent ſuivies de ſoixante-dix hommes, avec de grands vaſes de porcelaine remplis de fleurs & de bétel, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, en les invitant à mâcher du bétel. La ſcène fût terminée par une ſorte de gladiateurs, qui firent, avec beaucoup d'adreſſe, divers exercices du ſabre & du boucher (*z*).

Fête dont il eſt témoin.

LE Roi pria l'Amiral de ne pas mettre à la voile ſans avoir reçû de nouvelles marques de ſon eſtime, dans un feſtin qu'il vouloit donner à tous les Hollandois des deux Vaiſſeaux. En acceptant cette invitation, Van Neck conſentit ſeulement à mener au feſtin la moitié des équipages des deux Vaiſſeaux. Le Dimanche, 29, fût choiſi pour cette fête. Les Hollandois y trouvérent tout ce qu'il étoit poſſible de préſenter à la manière du Pays. Preſque tout le peuple de l'Iſle avoit été employé à faire la cuiſine (*a*), & le Roi avoit fait faire des tables de roſeaux pour les Matelots. Celle des Officiers étoit de bois & bien dreſſée. La Nobleſſe donna le divertiſſement d'un feint combat.

Grand feſtin que le Roi donne aux Hollandois.

ENFIN les deux Vaiſſeaux ayant levé l'ancre, traverſérent juſqu'à la Côte de Celèbes, d'où ils firent route pour Patane juſqu'au 14 du mois ſuivant. Mais étant arrêtés par les vents du Sud-Sud-Oueſt, ils réſolurent de gouverner vers la Chine, pour tenter quelque Commerce dans la Rivière de Canton. Le 19, ils mouillèrent ſur la Côte de l'Iſle de *Coyo*, qui eſt une des Philippines. Une Chaloupe qui fût envoyée à terre, reconnût que les

Les Hollandois lèvent l'ancre.

(*v*) Add. d. E.
(*x*) Pag. 172.
(*y*) On ne comprend pas trop la compoſition & l'uſage de cette machine.
(*z*) Pag. 172 & 173.
(*a*) Ibid.

Digitized by Google

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

les Habitans étoient des Sauvages, qui payoient tribut aux Eſpagnols. Le 22, on mouilla ſur la Côte d'une autre grande Iſle, dont le nom ne ſe trouve pas dans les Cartes. On lui donna celui de *Lang-hairs Eyland*, l'Iſle aux longs cheveux, parce que les Inſulaires avoient les cheveux pendans juſqu'au-deſſous des épaules (*b*).

Iſle qu'ils nomment Lang hairs Eyland.

Ils s'approchent de la Chine.

LE 20 de Septembre, on ſe trouva près des Iſles du grand Empire de la Chine. Van Neck ayant fait jetter l'ancre, envoya la Chaloupe aux obſervations. Elle rencontra quelques pêcheurs, à qui le Pilote demanda où étoit l'Iſle *S. Juan*. Ils levèrent ſept de leurs doigts, en montrant le côté de l'Eſt; d'où l'on conclut qu'ils vouloient dire ſept lieues à l'Eſt. Le 27, en gouvernant autour des Iſles, on découvrit une grande Ville, bâtie à-peu-près dans le goût des Villes d'Eſpagne. Les Hollandois, fort ſurpris, jettèrent l'ancre à une demie-lieue de cette Ville. Une heure après, ils virent venir à bord deux barques Chinoiſes, dont chacune portoit une famille entière; c'eſt-à-dire, un homme, une femme & quelques petits enfans. Van Neck apprit d'eux que la Ville ſe nommoit *Macao*; ce qui redoubla ſa ſurpriſe, parce qu'il avoit peine à s'imaginer comment il avoit pû tant avancer dans la Rivière de Canton. Il envoya auſſi-tôt dans un canot deux hommes, dont l'un parloit le Malay & l'autre l'Eſpagnol, avec ordre de prendre des informations dans la Ville même (*c*).

Perte qu'ils font de vingt hommes à la vûe de Macao.

LE canot n'étant pas revenu à bord de tout le jour, on découvrit le lendemain de deſſus les ponts, une foule de peuple aſſemblé ſur une montagne. Les Matelots des deux Vaiſſeaux en conçûrent de fâcheux ſoupçons. Ils craignirent que ce ne fût pour mener leurs Compagnons au ſupplice, parce qu'ils avoient appris de Jean-Hugues de *Linſchooten*, que la Ville de Macao étoit habitée par des Portugais, ſous le commandement d'un Gouverneur & d'un Eveque. On réſolut d'aller mouiller plus près de la Ville; mais on fût repouſſé par un vent furieux. Les Habitans, qui avoient vû paroître la Chaloupe & qui reconnûrent bien-tôt que les deux Vaiſſeaux ne pouvoient s'avancer pour la défendre, détachèrent ſur elle cinq Jonques, qui l'enlevèrent à la vûe des deux équipages. Cette funeſte avanture coûta aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean *Dirkſz*, d'Enchuyſe; un Quartier-Maître de l'Amiral, & dix-huit Matelots du *Goude*. Ils s'efforcèrent en vain de prendre quelques Jonques, pour envoyer du moins des lettres à Macao & redemander les priſonniers. Les vents continuèrent de ſouffler avec tant d'impétuoſité, qu'après avoir couru pluſieurs fois le danger de périr & d'échouer au rivage, on prit le parti de retourner vers Patane, & de remettre à chercher dans ce lieu, quelque moyen de retirer les priſonniers (*d*).

Ils retournent vers Patane.

LES deux Vaiſſeaux reprirent leur route entre les Iſles & le Continent de la Chine. Après avoir paſſé avec beaucoup de peine & preſque toûjours la ſonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, ſans pouvoir demander la moindre inſtruction aux Habitans du Pays, ils ſe retrouvèrent au même endroit où ils avoient jetté l'ancre en arrivant dans cette Mer. Leur joye fût extrême de ſe revoir dans un parage dont ils avoient du moins quelque

(*b*) Pag. 174. (*c*) Pag. 175. (*d*) *Ibid.* & pag. 176.

que connoiſſance. Van Neck fit aſſembler les équipages, & demanda triſtement ſi quelqu'un pouvoit lui inſpirer quelque moyen de délivrer les priſonniers. Cette entrepriſe paroiſſant impoſſible, on réſolut de continuer le Voyage, & le Général prit tous ſes gens à témoin de la néceſſité où il étoit d'abandonner leurs Compagnons (*e*). [On a ſçû depuis, par des lettres qui furent trouvées dans une Caraque que les Hollandois prirent, que les deux principaux de ces vingt priſonniers, avoient été transférés à Goa, & que les autres avoient été pendus à Macao (*f*).] VAN NECK II. Voyage. 1601.

Le 5 d'Octobre, on ſe trouva par les dix-huit degrés quinze minutes, où la vûe de quelques oiſeaux blancs annonça, ſuivant la remarque de *Pedro Taydo*, Voyageur Portugais, qu'on n'étoit pas éloigné du grand Banc. Sa ſituation eſt à dix-ſept degrés. Batochiné (*g*), qui eſt par les quinze degrés quarante-ſept minutes, ſe préſenta le lendemain à huit lieues vers l'Oueſt, & le jour d'aprés on y jetta l'ancre entre deux petites Iſles, ſur neuf braſſes, fond de ſable, à l'abri de tous les vents. Quelques Matelots deſcendirent à terre pour chercher des rafraîchiſſemens; mais trois ou quatre hommes, qu'ils avoient vûs ſur le rivage, prirent la fuite en les voyant approcher. On fût obligé de remettre à la voile; & dans le beſoin d'eau, qui étoit devenu fort preſſant, on ſuivit la Côte juſqu'à onze degrés quarante-cinq minutes, où l'on trouva une excellente rade, à couvert de tous les vents, & ſi ſpacieuſe, que mille Vaiſſeaux y pourroient mouiller à l'aiſe. Les Hollandois la nommérent *Baye de la Folie*, parce qu'ils y trouvérent une ſorte de prunes à gros noyau, qui faiſoient perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec un peu d'excès; ſur-tout l'amande qui étoit dans le noyau. Cette maladie ne duroit pas plus de deux ou trois jours; mais elle cauſoit aux malades, une ſorte de folie que l'Auteur traite d'incroyable (*h*). Route embarraſſante. Baye de la Folie, Origine de ce nom.

Le 17, ils levérent l'ancre, & la vûe des terres de Patane, à laquelle on arriva le 24, conſola les Hollandois de toutes leurs diſgraces (*i*). Le 27, ils découvrirent entre deux montagnes un grand Golfe, dans lequel eſt ſituée l'Iſle de *Tikos*, ou *Pulo Tikon*. Une Jonque chargée de riz, qu'ils eûrent le bonheur de rencontrer, ſoulagea heureuſement leur faim. Le Gouverneur de la Ville de Tikos leur ayant envoyé auſſi quelques rafraîchiſſemens, ils firent éclater leur reconnoiſſance par des préſens proportionnés au bienfait. Cette Iſle eſt à ſept degrés un tiers de latitude ſeptentrionale. A huit lieues de là, vers le Nord, par les huit degrés & un tiers (*k*), eſt une grande Ville nommée *Ligor*, où les Chinois envoyent tous les ans, quatre grandes Jonques pour y charger du poivre (*l*). Le Commis de l'Amiral s'étant rendu à Tikos pour y prendre des informations, ramena trois bufles, Iſle & Ville de Tikos.

(*e*) Pag. 176. 177.
(*f*) Add. de l'A. *A.*
(*g*) Autrement *Gilolo.*
(*h*) Pag. 178.
(*i*) Le 25, à la hauteur de ſept degrés quarante minutes, la terre leur demeuroit au Sud-Oueſt quart d'Oueſt; d'où ils conclurent que la ſituation n'en étoit pas bien marquée dans les Cartes. Ils reconnûrent qu'*elle* couroit du Sud à l'Eſt, & du Nord à l'Oueſt, ſans aucun golfe; au-lieu qu'on y trouve un grand golfe dans les Cartes.
(*k*) Il faut que la diſtance ou la latitude de Tikon ſoit fautive; car celle de Ligor paroit être aſſez exacte. R. de l'A. *A.*
(*l*) Les Hollandois reconnûrent ici, que la hauteur de Patane n'eſt pas de ſept degrés & demi, puiſque la pointe où cette Ville eſt ſituée, étoit d'un demi degré plus au Sud que l'Iſle de Tikos.

Digitized by Google

VAN NECK. II. Voyage. 1601.

ſes, qui étoient un nouveau préſent du Gouverneur. Cet Officier Indien étoit un vieillard à cheveux gris, vétu fort proprement, & dont l'air inſpiroit du reſpect. Il offrit aux Hollandois de leur livrer, dans l'eſpace de huit jours, une aſſez grande quantité de poivre. Mais ils refuſérent civilement cette faveur, parce que la rade ne leur parût pas bonne.

Les Hollandois arrivent à Patane.

Ils ſe rendirent enfin, le 7 de Novembre, devant la Ville de Patane, où ils reçûrent d'abord toutes les civilités dont les Indiens ne ſont point avares dans les Villes de Commerce. Ils y convinrent d'un prix raiſonnable pour le poivre, & Van Neck ſe propoſa d'y laiſſer quelques-uns de ſes gens pour commencer l'établiſſement d'un Comptoir. Ce ne fût pas néanmoins ſans avoir quelque choſe à ſouffrir, & beaucoup plus à redouter, de la jalouſie des Portugais & des Siamois. Mais la prudence & le courage de Van Neck, ſoûtenus par ſes préſens, lui firent ſurmonter toutes les difficultés (*m*) (*n*).

1602.

Ses peines fûrent mêlées d'ailleurs de quelque plaiſir. Le 14 de Juin 1602, fût un jour de triomphe à Patane, & la Reine fit inviter l'Amiral Hollandois à cette fête avec les gens de ſa ſuite. Il y alla ſuivi de ſes Commis, que les Indiens nommoient ſes Gentilshommes (*o*), de *Roelof Roelofsz* Auteur du Journal, & de cinquante Mouſquétaires, autant pour ſa ſûreté que pour faire honneur à la Reine. Près de quatre mille Habitans vinrent au-devant de lui, armés à leur manière, avec cent cinquante-ſix grands éléphans dont quelques-uns étoient magnifiquement équipés. La Reine étoit elle-même à la tête de cette troupe, avec la Princeſſe ſa fille, montées toutes deux ſur le même éléphant. Lorſque les Hollandois ſe fûrent appro-

Fête à laquelle Van Neck eſt invité.

(*m*) Pag. 180 & ſuiv.

(*n*) Cet article n'eſt pas aſſez détaillé dans l'Edition de Paris: Nous allons y ſuppléer d'après l'Original, dans cette Note.

Le 9, comme c'étoit le jour du Sabbat, & qu'il y eût obſervé avec une grande exactitude, on ne fit point d'affaires. Le 10, l'on traita du prix du poivre avec le Sabandar. Comme il en demandoit quarante réales de huit pour la barre, les Hollandois, qui n'en offroient que vingt-quatre, firent ſemblant de vouloir partir. Mais ayant remarqué, que les Habitans vérroient leur départ avec plaiſir, ils envoyérent le 13, un de leurs Commis pour ſonder le Sabandar. Cet Officier lui ayant dit qu'ils étoient les maîtres de s'en aller ou de reſter, le Commis repliqua qu'ils préféreroient de demeurer, ſi on vouloit leur donner le poivre à un prix raiſonnable. Le Sabandar lui dit là-deſſus, que ſi l'Amiral vouloit venir à terre, & apporter des préſens, ils pourroient acheter & vendre à leur gré.

Enfin après quelques difficultés touchant la qualité des préſens, on convint du prix du poivre, à trente réales de huit pour la *barre*, *babare*, ou *babar*, peſant trois cens quatre-vingt livres de Hollande, en payant de plus, cinq pour cent à la Reine, *qui régala* l'Amiral d'un beau préſent. On réſolut auſſi de bâtir une maiſon pour les Hollandois, afin qu'ils y puſſent faire leur négoce, & on leur rendit trois de leurs Matelots qui s'étoient ſauvés chez les Portugais. En même tems un Renégat Portugais vint trouver l'Amiral, pour le prier de l'emmener avec lui en Hollande, & pour l'avertir, que ceux de ſa Nation cherchoient par toutes ſortes de voyes, de nuire aux Hollandois. Ceux-ci fûrent auſſi informés, que les Siamois avoient deſſein de les attaquer par ſurpriſe. Sur cet avis, l'Amiral ſe diſpoſa à les bien recevoir, & prit deux-cens Japonois à ſa ſolde. Tous ces préparatifs, ayant fait connoître aux Siamois, que leur complot étoit découvert, ils en abandonnérent l'exécution. Délivré de ce danger, l'Amiral eût encore le 26 de Mai 1602, une nouvelle allarme, cauſée par la vûe de deux grands Vaiſſeaux qui étoient à la rade; mais ſes inquiétudes ſe changérent en joye, lors qu'il eût appris que ces Vaiſſeaux étoient Zélandois. Add. & R. de l'A. *A.*

(*o*) Pag. 182.

Digitized by Google

approchés, douze de leurs Trompettes, fort galamment vêtus, avec des banderolles couleur d'orange à leurs inſtrumens, commençèrent à ſonner ſur l'air de la chanſon *Guillaume de Naſſau*. Cette fanfare ſurprit agréablement la Reine. Elle fit paſſer les Hollandois proche de ſon éléphant, pour ſe donner le plaiſir de les conſidérer. Mais l'Auteur ne donne pas plus d'étendue à cette deſcription (*p*). VAN NECK II. Voyage, 1603.

Il obſerve que le Fauxbourg de Patane eſt auſſi long que l'étoit, dit-il, l'ancienne Amſterdam, mais qu'il eſt fort étroit; & que de même, la Ville eſt étroite & longue. Elle eſt ſituée par les ſix degrés cinquante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale. Du côté de la terre, elle eſt environnée d'un marais, & défendue à la manière du Pays, par une paliſſade de grandes poutres quarrées, un peu dégroſſies ſeulement par les côtés, fort enfoncées en terre, & ſi proches qu'elles ſe touchent. Elles ne s'élèvent pas moins, au-deſſus du rez-de-chauſſée, que le grand mât d'un Vaiſſeau depuis le haut pont juſqu'à la hune. Du côté de la Mer, la Ville eſt fermée par une petite Riviere, qui coule le long des maiſons. Elle ne manque pas d'artillerie (*q*); l'Auteur la met au rang, non-ſeulement des plus belles, mais des plus fortes Places des Indes. Les Siamois y ont trois Temples, ou Pagodes, dans l'un deſquels on voyoit une ſtatue dorée, de la hauteur d'un cheval, quoiqu'en figure d'homme aſſis, qui tenoit une main baiſſée & l'autre levée. De chaque côté, il avoit un grand dragon doré, & près de chaque dragon, une ſtatue de pierre, dont l'une repréſentoit un homme & l'autre une femme, toutes deux les mains jointes. Dans le ſecond Temple, on voyoit une autre Idole de la même figure, mais moitié dorée & moitié peinte en rouge. Celle du troiſième Temple n'avoit qu'une raye dorée ſur la poitrine. Derrière l'Autel de la dernière, on découvroit une autre petite Idole de figure humaine, avec une groſſe treſſe de cheveux ſur la tête, qui avoit aſſez l'air d'une corne. Un Prêtre, qui invita quelques Hollandois à manger chez lui & qui leur fit beaucoup de careſſes, leur dit que ces ſtatues étoient le grand Dieu. Il avoit auſſi dans ſa maiſon, ſur un petit autel, trois petites Idoles de métal, avec un rideau qui les couvroit. Son nom étoit *Brabala*. Mais comme il ignoroit le Portugais & le Malais, on ne pût tirer de lui d'autres lumieres. La Moſquée des Habitans du Pays, qui ſont Mahométans, étoit dorée avec beaucoup d'art (*r*). Deſcription de Patane. Temples & Idoles des Siamois dans cette Ville.

Le Royaume de Patane eſt d'une grande étendue, & ſi peuplé (*s*) qu'il peut mettre ſous les armes cent quatre-vingt mille hommes; mais la Nation n'eſt Obſervations ſur le Royaume de Patane.

(*p*) Pag. 187.

(*q*) L'Auteur dit que cette Ville eſt bien pourvûe de canon; qu'il y en a entr'autres un qui eſt très-grand, mais dont la culaſſe n'eſt pas aſſez épaiſſe à proportion; de-ſorte que ce canon ne peut pas ſupporter autant de poudre que ſon calibre auroit pû faire, s'il eût été mieux compaſſé. R. de l'A. *A.*

(*r*) Pag. 188.

(*s*) Victor *Sprinckel*, premier Commis Hollandois à Patane, fût appellé à l'Aſſemblée des Etats, où les liſtes des Villes, des Bourgs & des Villages formoient ce nombre (1).

(1) Mr. Prevoſt auroit dû informer ſes Lecteurs, que la deſcription qu'il vient de donner de Patane, eſt tirée du Memoire de *Sprinckel*, qui ſe trouvoit dans cette Ville en 1616. Ce Mémoire a été inſeré dans la Collection Hollandoiſe. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN NECK. II. Voyage. 1602.

n'eſt pas naturellement guerrière. Patane & ſa banlieue ne contiennent pas néanmoins plus de dix mille Habitans, dont un tiers eſt compoſé de Malais ou de Mores, un tiers de Chinois ou de Métifs, c'eſt-à-dire, d'un mélange de diverſes Nations, & l'autre de Siamois, dont la plûpart habitent les champs & les cultivent. Les Patanois ont plus de 300 Vaiſſeaux ſur Mer que Bantam, Johor, Pahan, & leurs autres voiſins. Ils entendent fort bien la Navigation; & leurs Rivières, qui ſont belles & en grand nombre, leur fourniſſent continuellement l'occaſion de l'exercer. Cependant ils ont un fond de pareſſe, qui leur donne de l'éloignement pour le travail; ſurtout les Malais, qui ne vivent que de leurs fruits & de leur pêche. Ils épouſent deux ou trois femmes, auxquelles ils joignent autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. Les biens des perſonnes riches conſiſtent en domaines, & en eſclaves. Tous les arts & les métiers ſont exercés par les Chinois, qui ont auſſi le Commerce entre leurs mains. Leurs Facteurs ſont toûjours en voyage, & portent, dans toutes les parties des Indes, des porcelaines, des poeles, des chaudrons, toutes ſortes de fertures, des viandes ſéches & fumées, du poiſſon ſec & ſalé, diverſes ſortes de toiles, &c. En retour, ils apportent pluſieurs eſpéces de bois, pour la conſtruction des édifices, des rattangs, des cordages, du riz, des petits pois verds, de l'huile de noix de cocos, des fruits, des peaux de buffles, de vaches, de boucs, de cerfs, de lapins, de liévres, &c. Ils vendent auſſi le poivre qui croît à Patane & dans quelques autres lieux voiſins; mais il y eſt toûjours un peu plus cher qu'à Bantam (*t*). Ils vendent auſſi des *Saroy-boura*. C'eſt le nom qu'ils donnent à certains nids d'oiſeaux, que les payſans vont chercher dans le creux des rochers, le long des Côtes de la Mer; marchandiſe ſi recherchée des Seigneurs & des perſonnes riches, qu'elle ſe vend à la Chine juſqu'à trois ou quatre piaſtres la livre (*v*).

Nids d'oiſeaux qui ſe mangent.

Le terroir de Patane eſt d'ailleurs très-fertile. Il abonde en riz, en beſtiaux & en volailles. Les paons y ſont fort communs, & les plumes de leur queue s'employent, pour ornement, autour des viandes qu'on ſert aux tables des Grands. Les cerfs, les liévres & les lapins n'y ſont pas plus rares, non plus que les fruits & les oiſeaux ſauvages & privés. On compte, entre les principaux fruits, les durions, les mongaſtons, les ananas, les lanciats, les ramboutans, les piſſans, les grenades, les limons, les oranges, les *limons-gibol*, qui ſont une autre eſpéce d'orange venue de la Chine, les mamplans, les batians, & les centuls (*x*).

Tribut que Patane paye au Roi de Siam.

Les Rois de Patane payent au Roi de Siam, le tribut annuel d'une fleur d'or, & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine, qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de ſon mari, étoit âgée d'environ cinquante ans. Elle paſſoit preſque tout le jour dans ſon Palais avec ſes femmes d'honneur, à qui cette qualité ôtoit le pouvoir de ſe marier. Lorſqu'elle ſortoit du Palais, ſa ſuite étoit toûjours fort nombreuſe. Si elle s'arrêtoit dans quelqu'autre lieu, elle y traitoit avec profuſion tous ceux qui l'avoient accompagnée. Lorſque les Hollandois allérent prendre congé d'elle, & qu'ils lui recommandérent les Facteurs qu'ils laiſſoient dans ſes Etats, elle leur promit

Caractére de la Reine de Patane.

(*t*) Pag. 189. & ſuiv. (*v*) Pag. 191. (*x*) Pag. 192.

promit une protection constante, mais à condition que leur conduite répondît à ses espérances, & sur-tout qu'ils ne tombâssent jamais dans l'yvresse. Elle leur fit des excuses de ne les avoir pas taités assez souvent. C'étoit, dit-elle, un devoir de civilité qui convenoit à une femme. Elle les pria de revenir à Patane, chaque fois qu'ils feroient le Voyage des Indes. En disant le dernier adieu à l'Amiral, elle lui fit présent d'un poignard doré; elle lui recommanda de secourir les Vaisseaux de Patane, dans les occasions qui pourroient s'offrir. Enfin, il ne manqua rien aux témoignages de sa bonté & de sa politesse (*y*). (*z*).

Van Neck. II. Voyage. 1602.

Van Neck quitta la rade de Patane le 23 d'Août 1602, avec deux Vaisseaux de Zélande qui y étoient arrivés pendant son séjour, & qui devoient revenir de conserve avec lui (*a*). Mais s'étant séparé d'eux à Bantam, il continua sa route jusqu'au 23 Janvier 1603, que se trouvant à la hauteur de trente-trois degrés, il crût, suivant l'estime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de Madagascar. Le 13 du mois de Février, il découvrit deux voiles, qu'il prit pour les deux Vaisseaux Zélandois, dont il s'étoit séparé à Bantam. Mais ayant reconnu que c'étoit un François (*b*) & un Anglois, il apprit d'eux qu'ils venoient d'Achin. L'Anglois avoit sa charge de poivre, & le François n'avoit pû s'en procurer plus de quinze lastes. Mais ils étoient tous deux en fort bon état; au-lieu que le Vaisseau de Van Neck étoit en proye aux maladies, à la faim, à la soif & presqu'au désespoir. De cent vingt-deux hommes, on en comptoit vingt au plus qui fûssent capables de travail. L'Isle de Ste. Hélene, où l'on relâcha le 2 de Mars, apporta du soulagement aux malades. Mais après avoir passé la Ligne, les deux Vaisseaux retombèrent dans la même infortune. L'équipage du *Goude* se vît réduit à mettre la girouette pour signal de péril, parce que tout

1603.

Retour de Van Neck en Hollande.

(*y*) Pag. 194. & suiv.

(*z*) Cet article est presque tout tiré de *Gottard Artus*, qui est cité dans l'Original, & qui nous fournit encore les particularités suivantes, que nous avons crû devoir ajoûter à la narration de Mr. Prevost.

La Ville de Patane est située le long du rivage de la Mer. Elle a près d'une demi lieue de long, mais son port en est éloigné aussi d'une demi lieue. Les maisons sont faites de bois & de roseaux, & bien bâties. Le Palais royal, & les appartemens du Grand-Maître, sont environnés d'une forte palissade, qui les sépare du reste de la Ville. La Mosquée est bâtie de briques.

Les Habitans ont le teint cendré. Ils sont d'ailleurs bien faits, orgueilleux & fiers, comme on peut le remarquer à leur démarche, & à la quantité de domestiques dont ils se font suivre, lorsqu'ils sortent. Ils sont cependant familiers & civils dans leurs discours, & peu magnifiques dans leurs habits. Ils poussent la jalousie au point de ne permettre pas, même à leurs amis, de voir ni leurs femmes, ni leurs filles.

L'Adultére est puni de mort à Patane, & dans les autres Pays voisins. Le Père, ou le plus proche parent du criminel, est obligé de faire l'exécution, mais le coupable choisit le genre de suplice dont il veut mourir. Cette févérité n'empêche cependant pas que ce vice n'y soit toûjours très-commun.

On parle quatre langues à Patane, le Patanois, le Siamois, le Malais, & le Chinois. L'air de ce Pays est sain, quoique très-chaud. L'Eté commence en Février & dure jusqu'à la fin d'Octobre. Pendant les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, qui sont les trois mois d'Hiver, il pleut continuellement & il régne un vent de Nord-Est très-violent. Add. & R. de l'A. *A.*

(*a*) Le 14 de Septembre, ils passérent devant Pahan, qu'ils trouvérent située par les trois degrés six minutes de latitude Nord, quoique dans les Cartes elle soit marquée par les quatre degrés. R. de l'A. *A.*

(*b*) C'étoit le second Vaisseau du Voyage de *Pyrard*. Voyez ci dessous.

Digitized by Google

VAN NECK. II. Voyage. 1603.

tout le monde étoit si foible qu'il n'y avoit plus personne en état de gouverner. L'*Amsterdam* y envoya quatre hommes, quoiqu'il ne fût gueres lui-même dans une situation plus heureuse. Ils n'y trouvèrent que des objets de douleur & de compassion. On y avoit perdu quantité d'hommes; & le nombre de ceux qui résistoient encore aux maladies, n'étoit que de douze, en y comprenant le Pilote & les Commis. Wernaert Van der Does, premier Facteur de Ternate dans l'origine du Comptoir (*c*), & fils du Seigneur de *Noortwick*, mourût sur l'*Amsterdam* (*d*). Après avoir été long-tems dans une misérable extrémité, les deux Vaisseaux relâchèrent enfin à Portland en Angleterre, d'où ils allèrent mouiller le 15 de Juillet 1604, devant Rammekens en Zélande (*e*).

1604.

Voyage & retour des trois autres Vaisseaux de Van Neck.

Six semaines après, on vît arriver au Texel, avec une pleine cargaison, les trois autres Vaisseaux qui étoient partis depuis quatre ans, sous les ordres de Van Neck, & qu'il avoit laissés derrière lui vers l'Isle d'Annobon. Ils avoient fait le Voyage avec plus de bonheur que de conduite. Le 12 de Juin 1601, s'étant présentés sur la Côte de Sumatra, dans un tems où le souvenir de Van Caerden y rendoit encore les Hollandois fort odieux, ils avoient été repoussés avec une violence qui leur avoit coûté trois de leurs gens. De là diverses agitations les avoient conduits jusqu'au Royaume de Camboye, où loin d'être traités plus favorablement, ils avoient eû vingt-trois hommes massacrés par leur imprudence. Leur Amiral même ayant été retenu prisonnier par les Indiens, n'avoit obtenu la liberté qu'à des conditions humiliantes. Ils s'étoient rendus à Kayhan, où ils avoient couru les mêmes dangers. Enfin ils n'avoient trouvé de faveur que sur la Côte de Patane, après avoir appris que Van Neck s'y étoit arrêté long-tems, & qu'il y avoit laissé quelques Hollandois pour l'établissement du Commerce. Les trois Navires y avoient pris leur charge de poivre; mais le *Haerlem* ne s'étant pas trouvé en état de finir le Voyage, on avoit été contraint de le décharger & de le livrer aux flammes. Cependant ayant remis à la voile, avec deux autres Vaisseaux Hollandois qui revenoient de la Chine & qui avoient enlevé une Caraque Portugaise richement chargée, ils apportèrent à la Compagnie une heureuse augmentation de joye & de richesses (*f*) (*g*).

Voya-

(*c*) Mr. Prevost ajoûte celà de son chef. Le premier Facteur de Ternate eût nommé plus haut *François* (1); & il n'y a pas un mot dans le Journal, qui autorise à dire que ce *Wernaert* fût la même personne. R. d. E.

(*d*) Pag. 211 & 212.

(*e*) Pag. 213.

(*f*) Pag. 220 & précédentes.

(*g*) Cet Article nous ayant paru beaucoup trop abrégé dans l'Edition de Paris, nous avons crû devoir y suppléer, en ajoûtant ce qui suit, d'après l'Original.

Le 5 d'Août, ils remirent à la voile pour gagner Bantam, où ils mouillèrent le 9. Ils partirent le 20, & le lendemain ils virent une multitude d'Isles sur leur route. Le 26, ils eûrent la vûe de *Luciffare*. Trois heures après, ils fûrent sur la Côte de Sumatra, & le soir sur celle de l'Isle de *Banca*. Ayant continué leur route, ils se trouvèrent le 6 de Septembre, sur la Côte de l'Isle de *Pulo Candor*. Le 10, ils mouillèrent près de la Côte de Camboye. Le 26, ayant remis à la voile, on doubla un Cap, où l'on descendit le lendemain. Ceux qui étoient allés à terre fûrent d'abord bien reçûs par les Habitans. Le père du Roi vint à bord du Vaisseau de l'Amiral, qui s'en retourna le soir avec ce Prince. Mais le 12 de Janvier 1602, les Habitans firent une conspiration pour s'emparer des Vaisseaux. S'ils ne pûrent réüssir dans leur dessein, ils massacrè-

(1) Valentyn dit même qu'il étoit prisonnier à Tocban en 1603.

sacrèrent vingt-trois Hollandois qu'ils avoient engagés par leurs promesses & par leurs flatteries, à venir à terre; & ils en empoisonnèrent douze autres à bord du *Haerlem*. En même tems, l'Amiral & le premier Commis qui étoient aussi allez à terre, fûrent arrêtés, & l'on ne pût obtenir leur élargissement, qu'en donnant deux piéces de canon, & en rendant les prisonniers qu'on avoit faits, par voye de représailles.

Le 23, ils s'éloignèrent un peu de ce parage, & quelques jours après, ils fûrent visités par le Commandant d'une autre Place, qui avoit averti les Hollandois de ce qui se tramoit contr'eux, mais dont ils avoient mépriſé les avis. Le 14 de Mars, un des Commis remonta la Riviére *Serſie*, pour aller à *Tatchim*, & y acheter du poivre. Ayant remis à la voile, ils relâchérent à *Kayban*, le 8 de Novembre. On les avertit d'être ſur leurs gardes, parce que le Roi avoit formé le deſſein de ſurprendre leurs Vaiſſeaux. Ce Prince leur ayant enſuite aſſez fait connoître, qu'il n'étoit pas dans l'intention de leur livrer le poivre qu'ils avoient acheté, ils s'en vengérent en pillant & en brûlant un de ſes Villages.

Le 21, ils remirent à la voile, & le 28, ils ſe rendirent ſur la Côte de Patane. Le Roi de *Bordelon* leur fit d'abord ſavoir, que l'Amiral Van Neck y avoit laiſſé du monde pour trafiquer. Le 10 de Juillet, deux autres Vaiſſeaux Hollandois qui alloient à la Chine, vinrent mouiller auprès d'eux. Enfin après ſept mois de ſéjour ſur cette Côte, l'Amiral ayant pris toute ſa charge & celle des autres Vaiſſeaux qui étoient ſous ſes ordres, en partit le 6 de Septembre; mais le *Haerlem* n'étant pas en état de faire le Voyage, on fût obligé de le brûler après l'avoir déchargé. Le 24, ils remirent à la voile, après avoir ſalué la vieille Reine de *Jor* ou *Jobor* avec toute ſa Cour. Le 15 de Novembre, ils mouillérent à la rade de Bantam, d'où ils partirent le 27 de Janvier 1604, en compagnie de l'*Eraſme de Rotterdam*. Ce Vaiſſeau étoit commandé par Cornelle *Van der Fren*, qui revenoit de la Chine, & qui avoit pris en chemin, une Caraque Eſpagnole avec toute ſa charge. Le reſte de leur Voyage n'offre rien de remarquable. Ils arrivérent heureuſement au Texel le 30 d'Août, au bout de quatre années. Add. & R. de l'A. *A.*

§. II.

Voyage de deux Vaiſſeaux Hollandois au Royaume d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1600. Introduction.

DANS le deſſein qu'on s'eſt propoſé, de mettre, autant qu'il eſt poſſible, entre des Relations qui n'ont guéres d'autre rapport enſemble que par le fond du ſujet, une eſpéce d'ordre hiſtorique qui puiſſe ſervir du moins à faire connoître les progrès de chaque Nation dans leurs Etabliſſemens & dans leur Commerce, c'eſt ici que doit ſe préſenter le Voyage de deux Vaiſſeaux Hollandois (*a*), partis en 1600, de conſerve avec la Flotte de l'Amiral Van Neck, & deſtinés pour Achin (*b*). Les diſgraces qu'on a vû eſſuyer dans ce Port, à Van Caerden & à quelques autres Hollandois, doivent donner de la curioſité pour les ſuites de leurs différends, & l'intérêt en doit même augmenter pour le ſort de deux Vaiſſeaux, qui, ſans être informés de ces événemens, alloient s'expoſer aux mêmes périls dans des lieux où la Nation Hollandoiſe étoit devenue fort odieuſe.

Triſte & longue navigation.

LEUR navigation n'a de remarquable qu'un excès de miſére, cauſée par la faim & la ſoif, qui donna lieu à quelques ſéditions d'un dangereux exemple. Dés le 15 de Juillet, c'eſt-à-dire, environ trois ſemaines après leur départ, la crainte du mauvais tems, qui leur avoit déjà cauſé de l'embarras dans la route, ayant porté le Conſeil [à réduire les rations à dix livres de

(*a*) Ils étoient pour le compte de la nouvelle Compagnie, compoſée de Marchands la plûpart Brabançons. Ces deux Vaiſſeaux, chacun du port de ſix-cens tonneaux, ſe nommoient *l'Aigle blanc* & *l'Aigle noir*.

(*b*) Cette Flotte étoit compoſée de ſix Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1600. Trois révoltes extraordinaires.

de poiſſon par jour pour ſoixante & dix-ſept hommes, & à rétrancher entiérement le beurre & le fromage (*c*),] vingt-quatre ou vingt-cinq Matelots conſpirérent de déſerter pendant la nuit. Ils ſe ſaiſirent des piques, & quelques-uns montérent dans la galerie, pour aller demarrer le canot, qui étoit à la toûe derrière le Vaiſſeau. Cependant leur deſſein fût prévenu, & le Capitaine leur propoſa des rations plus fortes. Pluſieurs ſe laiſſérent vaincre. Mais les autres ſe défiant de cette offre & craignant que dans la ſuite on n'arrêtât leurs gages pour leur faire payer ce qui étoit au-deſſus du premier réglement, demeurérent fermes dans leur réſolution. Un d'entr'eux ſe jetta dans la Mer pour gagner la Côte d'Angleterre à la nage, & ſon exemple entraîna onze de ſes Compagnons. Le Capitaine les ſuivit dans la Chaloupe. Quoiqu'ils fûſſent déjà au rivage, ils ſe rendirent enfin à la promeſſe d'un pardon général & d'une plus forte ration. Le Chirurgien, qui étoit yvre, fût le ſeul qui s'obſtina; mais il fût jetté malgré lui dans la Chaloupe & reconduit à bord (*d*). On apprend dans ce récit, combien l'obéïſſance eſt contrainte ſur Mer, & par conſéquent ce qu'il en coûte aux Officiers pour contenir les Matelots dans la ſoûmiſſion. Le mal eſt encore plus dangereux, lorſqu'il vient de ceux memes qui ſont établis pour le reprimer, & l'Auteur veut nous apprendre par le ſecond exemple, qu'on n'y peut apporter un remède trop ſévére & trop prompt. Les deux Vaiſſeaux Brabançons s'étant ſéparés de la Flotte de Van Neck, *Janſz*, Prévôt d'un des deux bords, obligé par ſon office à faire régner l'ordre, fût le premier qui ſe plaignit outrageuſement de la mauvaiſe qualité des nourritures. Cette violence le fit mettre aux fers, avec la réſolution de lui faire ſon procès. Quelques jours après, les deux Vaiſſeaux ayant relaché dans l'Iſle d'Annobon, il fût condamné par le Conſeil à être déſerté (*e*). On le conduiſit au rivage vers le ſoir; mais le Gouverneur Portugais n'ayant pas voulu permettre qu'on le fit deſcendre, il fût mené vers une autre pointe de l'Iſle, où les *Habitans* s'oppoſérent encore à l'approche de la Chaloupe. On ne voulût point employer la violence, dans un lieu d'où les Hollandois eſpéroient de tirer des rafraîchiſſemens, & l'exécution de la ſentence fût ſuſpendue juſqu'au départ. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un ſac rempli de pain; & ſans autre ſecours, il fût abandonné ſur une pointe où l'on n'avoit vû paroître perſonne (*f*).

[Le 31 de Septembre, les deux Vaiſſeaux quittérent la rade d'Annobon, laiſſant la Flotte de Van Neck derrière eux. Cette Iſle eſt ſituée par le premier degré quarante minutes de latitude. Le 22 de Decembre, ils doublérent le
1601. Cap de Bonne-Eſpérance, & le 14 de Janvier 1601, ils découvrirent l'Iſle de Madagaſcar. Le 19, ils eûrent du gros tems qui dura juſqu'au 4 de Février, & qui incommoda fort les voiles des Vaiſſeaux. Comme ils commençoient à manquer d'eau, les équipages vouloient qu'on relâchât à Madagaſcar, pour en prendre une nouvelle proviſion. Mais comme il eſt défendu expreſſément par le Réglement de Marine, de relâcher en aucun endroit,

(*c*) Add. de l'A. *A.*
(*d*) Voyage de deux Vaiſſeaux à Achin, *ubi ſup.* Tome II. pag. 280.
(*e*) *Ibid.* pag. 291, 292.
(*f*) *Ibid.*

Digitized by Google

droit, ſans une extrême néceſſité, on promit aux équipages, pour les tranquiliſer, que ſi on étoit obligé de retrancher les rations d'eau, on augmenteroit celles de vin, & on leur tint parole.

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Le 2 de Mars, il s'éleva une tempête ſi violente, qu'on fût obligé de couper le grand mât d'un des Vaiſſeaux, & que deux canots s'étant démarrés, allèrent donner contre un ſabord & l'ouvrirent. L'eau y entra en ſi grande quantité, que ce ne fût qu'avec beaucoup de peine, & à force de pomper & de puiſer, qu'ils vinrent à bout d'empêcher leur Vaiſſeau de couler à fond (*g*).

La troiſième révolte fait prendre une étrange idée du caractère des Matelots Hollandois. Trois d'entr'eux, nommés *Hendrikſz*, *Jacobſz* & *Wouterſz*, ayant été mis aux fers pour quelque mutinerie, les deux premiers trouvèrent le moyen de s'en délivrer, & ſe rendirent audacieuſement à la chambre du Capitaine, pour demander qu'on leur fit juſtice & qu'on prononçât leur ſentence. Le Conſeil aſſemblé leur ordonna d'attendre & de retourner à leur priſon. Ils refuſèrent d'obéïr, en proteſtant que la néceſſité d'attendre leur paroiſſoit plus inſuportable que la mort, & qu'ils vouloient être jugés. Cette réponſe n'ayant paſſé que pour une ridicule bravade, ils allèrent tirer des fers leur troiſième Compagnon, & s'étant emparés tous trois, fort adroitement, de la chambre aux poudres, ils s'y mirent en défenſe, avec menace de mettre le feu aux poudres, ſi le Conſeil ne leur faiſoit pas une compoſition avantageuſe (*h*). Ils chaſſèrent deux Canoniers, qui étoient de garde & tirèrent un baril de poudre. Mais dans la chaleur d'une ſi furieuſe entrepriſe, ils n'avoient pas eû la précaution de prendre du feu. Un d'entr'eux, qui ſortit pour en faire, fût ſaiſi & lié pieds & mains à un canon. Les deux autres n'en parûrent pas moins diſpoſés à ſe défendre; mais ils perdirent courage contre le nombre, & leur ſentence fût prononcée le 20 d'Avril. On condamna les deux plus mutins à paſſer par les armes, & le troiſième à ſouffrir trois fois la grande calle par deſſous la quille; ce qui fût exécuté le 23 (*i*).

Courage brutal de trois Matelots Hollandois.

Après avoir tenu la Mer pendant plus d'un an, & perdu quarante-un hommes par les maladies, les Hollandois arrivèrent le 31 de Juillet dans un Port de l'Iſle de Sumatra, que l'Auteur n'a pas nommé (*k*), mais qui leur parût un lieu de délices à la fin d'un ſi pénible Voyage. Quelques Pirogues Indiennes leur apportèrent d'abord, diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, qui furent trocqués pour de viles marchandiſes. Mais un Capitaine du Pays étant venu à bord, avec un Interprete qui parloit un peu le Portugais, leur fit demander qui ils étoient & quel étoit leur deſſein. Comme ils ignoroient encore la facheuſe avanture des Zélandois & de Van Caerden, ils répondirent qu'ils étoient des Marchands Hollandois, partis de leur Pays pour apporter des marchandiſes aux Indes & pour y acheter du poivre.

Arrivée des Vaiſſeaux dans l'Iſle de Sumatra.

(*g*) Add. de l'A. *A.*
(*b*) Pag. 294.
(*i*) *Ibid.* & pag. 295.
(*k*) Pag. 299. On verra dans la ſuite que c'eſt *Tikou*.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1601.

poivre. On leur répondit qu'ils trouveroient facilement de quoi charger les deux Vaiſſeaux.

ILS commencèrent à traiter dans cette eſpérance. Le prix du poivre fût réglé. Pluſieurs Marchands & quantité de Matelots des deux bords fûrent invités à deſcendre ſous divers prétextes. On les fit même conſentir à prendre une loge dans la Ville. Mais les Officiers Indiens ne penſoient qu'à les trahir. Un jour que les trois Marchands, nommés *Pieterſz*, *Loſt* & *Seneſcal*, revenoient des Vaiſſeaux à la loge, ils y fûrent arrêtés tumultueuſement, avec le chagrin d'apprendre que pluſieurs de leurs Compagnons avoient été maſſacrés, & que le reſte étoit dans les fers. Ils fûrent liés eux-mêmes; & les Habitans ſe diſputoient entr'eux le droit de les emmener, dans l'eſpérance d'en tirer une groſſe rançon. Cependant quelques-uns paroiſſoient les plaindre; tandis que d'autres employoient toutes ſortes de ruſes pour ſçavoir d'eux combien il reſtoit de gens ſur les deux Vaiſſeaux (*l*).

Trahiſon des Inſulaires.

ON leur ôta juſqu'à la liberté d'informer leurs Officiers du malheur qui leur étoit arrivé, & cette contrainte auroit duré plus long-tems, ſi leurs bleſſures n'euſſent fait craindre aux Indiens de perdre par leur mort, le prix qu'ils eſpéroient pour leur liberté. On leur permit enfin d'écrire à bord, que cinq de leurs Compagnons avoient été tués, & qu'on mettoit la rançon des autres à trois mille piéces de huit; ſur quoi l'on offroit néanmoins de rabattre le prix des marchandiſes, qui montoient à ſeize cens. A cette condition, on offroit aux Hollandois des deux Vaiſſeaux, la liberté du Commerce. [Les Inſulaires renvoyèrent en même tems à bord, par compaſſion, un homme qui étoit dangereuſement bleſſé (*m*).]

Pluſieurs Hollandois tués ou priſonniers.

CEPENDANT les priſonniers fûrent transferés dans la maiſon du Gouverneur, pour y demeurer juſqu'au payement de leur rançon, ou pour être conduits à la Cour d'Achin. Quelques Indiens crûrent les conſoler beaucoup, en leur apprenant la cauſe de leur malheur. Ils leur racontérent que deux Vaiſſeaux de leur Nation avoient emporté mille barres de poivre ſans les avoir payées, & que pour ſe dédommager de cette perte, le Roi étoit réſolu de faire arrêter tous les Hollandois.

Reſſentiment du Roi d'Achin contre les Hollandois.

LE Conſeil des deux Vaiſſeaux chargea un Marchand, nommé *Ravink*, d'aller repréſenter au Gouverneur, qu'après avoir fait périr cinq hommes & s'être ſaiſi d'un grand nombre de marchandiſes, il n'y avoit pas de juſtice à demander une ſi groſſe ſomme pour la rançon des priſonniers; que c'étoit de bonne foi & ſur la confiance qu'on avoit crû devoir aux *Habitans*, qu'on avoit entrepris de négocier avec eux; qu'on ne leur avoit donné aucun ſujet de reproche, & qu'à l'égard du poivre, que d'autres Marchands leur avoient enlevé ſans payer, on étoit perſuadé que cette accuſation regardoit les Anglois (*n*).

LOIN

(*l*) Pag. 301. & ſuiv.
(*m*) Add. de l'A. *A*.
(*n*) Voyez ci-deſſus la Relation de Van Caerden, où les mêmes Hollandois, dont le Roi d'Achin ſe croyoit offenſé, avoient paru choqués d'être pris pour des Anglois. Ces deux Relations demandent d'être liées ſucceſſivement.

Digitized by Google

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Loin de se rendre, le Gouverneur soûtint avec fermeté, que c'étoit la même Nation, la même langue, les mêmes vêtemens, & que des Marchands du même Pays ne devoient pas ignorer ce qui appartenoit à leurs intérêts communs. Ravink fût renvoyé avec cette réponse, accompagné d'un Interprête pour la confirmer. Le Conseil des Vaisseaux, envisageant les difficultés d'un œil tout différent, consentit au payement de la rançon, & fit offrir d'envoyer ce qui restoit à payer. Mais il s'éleva un autre obstacle de la part du Conseil de la Ville, qui se plaignit de n'avoir eû aucune connoissance de ces propositions, & qui prétendit que les marchandises des Hollandois ayant déja été confisquées & distribuées, ne devoient pas être comprises dans le Traité. Il demanda que sans égard aux marchandises, les Hollandois laissassent le plus grand de leurs deux Vaisseaux pour la rançon des prisonniers, ou qu'ils payassent quatre mille piéces de huit. Ravink étant tombé malade à bord, la négociation fût interrompue pendant quelques jours, d'autant plus qu'aucun des Habitans ne vouloit porter ces nouvelles demandes aux Hollandois, dans la crainte d'être arrêté sur les Vaisseaux. Un des prisonniers obtint enfin la permission de s'y rendre. Il étoit chargé par les Habitans, d'expliquer leurs prétentions; & par ses Compagnons, de prier leurs Officiers d'enlever des Indiens & des Jonques, ou d'effrayer la Ville par le bruit du canon. Le Conseil des Vaisseaux ne fit qu'une réponse vague aux Habitans; mais exhortant les prisonniers à ne rien épargner pour leur délivrance, il les fit avertir, qu'on enverroit la nuit, une Chaloupe & un Canot à l'embouchure de la Riviére, soit pour recevoir ceux d'entr'eux qui pourroient s'échapper, soit pour enlever quelques Habitans. Cette résolution fût exécutée; mais les Indiens ayant remarqué que l'entrée de leur Riviére étoit gardée pendant la nuit, il arriva non-seulement qu'ils eûrent plus d'éloignement pour se rendre à bord, mais qu'ils refusérent aussi à leurs Captifs, la permission d'y envoyer, & que toutes les communications fûrent absolument interrompues (*o*).

Loix tyranniques qu'on veut leur imposer.

On étoit au 21 du mois d'Août. Les deux Vaisseaux ne recevant plus de lettres des prisonniers, prirent le parti de lever l'ancre; triste nouvelle pour des malheureux qui languissoient dans un dur esclavage (*p*). Cependant ils se flattérent que les Vaisseaux n'avoient fait voile que pour prendre des Jonques ou des Indiens, & qu'ils reviendroient après s'être mis en état de les délivrer. Mais ils fûrent trompés dans cette attente. Leur désespoir fût qu'en partant, le Conseil n'eût pas donné du moins quelque signal. Ils auroient entrepris de se sauver à la nage. Leur respect pour la négociation, avoit eû la force de les arrêter, dans la crainte qu'on ne leur reprochât de l'avoir troublée par des tentatives indiscrétes. Ils s'accusérent amérement d'avoir fait le sacrifice de leur liberté, à l'espérance d'obtenir celle du Commerce.

Les prisonniers Hollandois font abandonnés de leurs Vaisseaux.

Ils étoient au nombre de douze, six de chaque Vaisseau, dépourvûs de toutes les commodités de la vie, & même de vêtemens, dont quelques-uns n'avoient pas assez pour couvrir leur nudité. Le lieu dans lequel ils se voyoient abandonnés, étoit un Canton détourné & sans Commerce. Il n'y passoit

Leur situation.

(*o*) Pag. 304 & 305. (*p*) Pag. 306.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1601.

passoit point d'étrangers, dont ils pûssent espérer du secours ou de la consolation. Dans une situation si triste, où ils ne pouvoient plus rien attendre que d'eux-mêmes, ils deliberèrent ensemble sur les moyens de se dérober à l'esclavage. Depuis le départ des deux Vaisseaux, ils étoient moins observés, & leurs maîtres ne leur refusoient pas la liberté de se voir entr'eux.

Complot qu'ils forment pour leur fuite.

Quelques-uns s'étant communiqué leurs idées, résolurent de saisir l'occasion d'une Jonque Malabare, qui étoit arrivée dans la rade & dont le Patron les traitoit civilement. Ils s'imaginèrent qu'en se rendant quelque jour sur la Jonque, sous prétexte de la visiter, ils pourroient s'emparer de quelque barque ou de quelque canot qui serviroit à leur fuite (*q*).

Sages représentations d'un Malabare.

Deux d'entr'eux se chargèrent d'aller d'abord à la Jonque. Ils s'ouvrirent au Patron Malabare & lui demandèrent conseil. Loin de condamner leur dessein, il admira le courage qui leur faisoit tout entreprendre pour sortir de leurs chaînes & pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, qui vivoient dans une grande correspondance avec le Roi d'Achin. Il leur représenta seulement, que dans une entreprise dont leur vie paroissoit dépendre, ils ne pouvoient observer trop de mesures, & qu'ils devoient régarder comme un grand obstacle, de ne pas sçavoir la route de Bantam, qui étoit d'environ cent lieues, sur une Côte dangereuse, où l'on rencontroit souvent des Pyrates, qui passoient pour Antropophages & dont on ne pouvoit attendre de plus grande faveur qu'une rigoureuse servitude. Cette affreuse peinture ne fût pas capable de les réfroidir. Ils promirent au Patron que si la fortune leur étoit favorable, ils le rembourseroient avantageusement de tous ses fraix; & sur cette assûrance, les Malabares leur promirent tout le secours qui dépendoit d'eux, tel que de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fusils, des javelines & des boucliers (*r*).

Après de si heureuses conventions, les deux Captifs assemblèrent leurs Compagnons pendant la nuit. Ce récit les combla de joye. Ils résolurent ensemble de se saisir de leur propre Chaloupe, qui étoit demeurée dans la Rivière, ou de quelques-unes des barques Indiennes, qui y étoient en assez grand nombre. Ils élûrent pour Capitaine, à la pluralité des voix, Guillaume *Senescal*, auquel ils prêtèrent serment d'obéïssance & de fidélité. Ils convinrent aussi que si quelqu'un d'entr'eux prenoit la fuite, il seroit permis aux autres de le tuer. Le Malabare, à qui toutes leurs résolutions fûrent communiquées dès le lendemain, paroissant ferme dans le dessein de les servir, l'exécution fût règlée pour le jour suivant. Cependant, comme leur Chaloupe étoit sans agrets & qu'il falloit employer la force pour se rendre maîtres d'une autre barque, ils se munirent, au défaut d'armes, chacun d'un gros levier. Le Patron leur recommanda de prendre le tems de la nuit suivante, quoiqu'il parût étonné de leur hardiesse, & qu'il ne cessât pas d'admirer ce qu'ils ôsoient entreprendre avec si peu de forces & sans armes (*s*).

Pourquoi leur complot est sans effet.

Ce fût parmi ces témoignages d'étonnement, qu'il lui vint à l'esprit de leur demander si *Pieterfz*, leur premier Commis, étoit dans le projet de leur

(*q*) Pag. 307. & suiv. (*r*) Pag. 307 & 308. (*s*) *Ibidem.*

Digitized by Google

leur fuite. Ils lui répondirent qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. En effet, ils avoient compris qu'il ſeroit trop difficile de le ſauver, parce qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres & qu'ils craignoient qu'on n'apportât plus de diligence à le reprendre. D'ailleurs ils n'étoient pas bien diſpoſés pour lui, depuis qu'ils croyoient avoir une partie de leur infortune à lui reprocher. Cependant le Patron leur ayant déclaré qu'il ne les aſſiſteroit pas ſi Pieterſz n'étoit avec eux, & qu'il vouloit ſe faire honneur à Bantam, d'avoir délivré un Officier de conſidération, ils fûrent obligés de s'ouvrir au Commis, qui apprit leur réſolution avec beaucoup de joye. Mais une autre difficulté fit changer abſolument les diſpoſitions des Malabares. Ils s'apperçûrent que les Habitans de la Ville avoient mis une garde ſur le rivage, pour obſerver leurs priſonniers. Cet obſtacle leur parût ſi invincible, qu'ils renoncèrent entièrement à ſe mêler d'une affaire ſi délicate (*t*).

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Les Hollandois, retombés dans le déſeſpoir, eſſuyèrent pendant quelques mois, tout ce que le chagrin & la miſére ont de plus inſupportable. Nuit & jour ils formoient de nouveaux projets, avec la douleur de les voir toûjours manquer par quelque fâcheuſe circonſtance. S'il leur reſtoit quelque reſſource, elle n'étoit que dans l'eſpérance de voir repaſſer leurs Vaiſſeaux pour les racheter, lorſqu'ils auroient achevé leur cargaiſon. Quelquefois les Habitans leur diſoient, que le Roi d'Achin étoit réſolu de faire la paix avec les Hollandois & de leur accorder la liberté du Commerce. Mais c'étoit inſulter à leurs peines; car d'autres venoient les aſſûrer auſſitôt, qu'ils devoient être transférés à Achin, où ils ſeroient forcés de renier leur foi, s'ils n'aimoient mieux être expoſés aux éléphans ou vendus aux Portugais pour l'eſclavage. Ces diſcours, à la verité, n'étoient que des bruits populaires. Le Gouverneur, à qui ils en faiſoient des plaintes, menaçoit de punir ceux qui les entretenoient de ces fables. Il les aſſûroit même, que le Roi aimoit peu les Portugais, & que malgré la liberté qu'il leur accordoit d'exercer le Commerce dans ſes Etats, il n'avoit jamais ceſſé de ſe défier d'eux. L'opinion qu'il en avoit fût bien-tôt juſtifiée. Vers le même tems, une Flotte Portugaiſe de plus de ſoixante voiles parût ſur les Côtes d'Achin, pour exiger du Roi la ceſſion d'une Iſle où ils vouloient bâtir un Fort, ſous prétexte d'aſſûrer leur Commerce contre les prétentions des Hollandois (*v*). Le Roi leur refuſa ce qu'ils ôſoient demander avec tant de hauteur, & ne leur permit pas même de faire de l'eau dans ſes Rivières. Mais il conçût que s'il n'avoit toûjours les yeux ouverts pour ſa défenſe, il ne devoit s'attendre de leur part à rien moins qu'une invaſion. Cependant la Flotte Portugaiſe ſe retira ſans avoir rien entrepris (*x*).

Leur déſeſpoir.

Le Roi d'Achin ſe défie des Portugais avec raiſon.

Les priſonniers Hollandois ſe reſſentirent de cet événement, par l'ordre que le Roi donna de les mieux traiter. Mais il fût ſi mal exécuté, qu'un de leurs Compagnons mourût d'un flux de ſang. Au milieu de tant d'inquiétude & d'ennui, le 6 d'Octobre leur apporta de nouvelles eſpérances. Quelques-uns d'entr'eux ayant obſervé une petite barque qui étoit prête à mettre à la voile, ils prirent tous la réſolution de s'en ſaiſir. Le tems leur parût

Autre complot des priſonniers Hollandois.

(*t*) *Pag.* 309. & ſuiv. (*v*) *Pag.* 311. (*x*) *Ibidem.*

Digitized by Google

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1601.

parût favorable ; parce que la Lune étant nouvelle & les nuits fort pluvieuſes, la garde étoit devenûe moins exacte (y).

ILS convinrent de ſe raſſembler ſur le rivage à minuit. Tous s'y trouvèrent, à l'exception de deux, Pierre *Corneliſz* & un Contre-Maître nommé Jean *Drod*, qui faiſoient l'arrière-garde. On les attendit l'eſpace d'une heure. Mais un bruit qui ſe fit entendre alors dans le Village, jetta ces malheureux fugitifs dans un extrême embarras. Ils regrettoient mortellement d'abandonner leurs deux Compagnons. Cependant comme le bruit croiſſoit, ils s'encouragèrent à pouſſer leur entrepriſe. Les barques étoient à quelque diſtance du rivage. Ils ſe mirent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour ſe rendre à celle où ils avoient attaché leurs eſpérances. Un d'entr'eux ſe mit dans un petit canot avec le bagage, pour aller attendre ſes Compagnons à l'embouchure de la Rivière, & un autre ſe chargea de lever l'ancre. Les ſept qui demeuroient, dont *Seneſcal* étoit un, armés chacun d'un gros levier, attaquèrent la barque, d'où ils chaſſèrent ſept ou huit hommes, & les forcèrent de ſe jetter dans l'eau. Il ne leur reſtoit qu'à s'avancer promptement à l'embouchure de la Rivière (z).

Comment il manque encore.

MAIS on s'étoit apperçû dans le Village, que les priſonniers avoient diſparu, & chacun avoit cherché le ſien. On étoit allé d'abord au Marché, où l'on tenoit ordinairement quelques Pirogues, dont on les ſoupçonnoit de s'être ſaiſis. De-là on avoit couru vers le rivage, où l'on ſçavoit qu'il y avoit quelques barques prêtes à faire voile. Les Matelots Indiens qui arrivèrent à terre, ayant bien-tôt levé tous les doutes, il s'éleva de grands cris, & le Patron Malabare fût ſollicité de prêter du ſecours pour arrêter les fugitifs. Cependant ils étoient au moment de ſe voir libres, puiſque leur barque avançoit. Mais quelques-uns manquèrent de courage & ſe jettèrent dans l'eau pour s'enfuir à terre. Les autres demeurant trop foibles ſuivirent cet exemple, dans la crainte d'être maſſacrés par le peuple en furie. Ils ſe jettèrent dans un bois, où ils ſe rejoignirent preſque tous. Ceux qui ſçavoient nager prirent le parti de repaſſer la Rivière, & de profiter de l'obſcurité pour retourner volontairement dans le Village. Un des autres, ſe trouvant dans le danger de ſe noyer, pouſſa de ſi grands cris qu'il attira les Habitans de ſon côté avec des feux. Ils ſe mirent à chercher de toutes parts, moins pouſſés par la haine que par leur compaſſion pour des malheureux, qui pouvoient être déchirés par les bêtes ſauvages ou maſſacrés par les voleurs. On leur cria qu'ils pouvoient revenir ſans crainte ; mais ſe fiant peu à cette promeſſe, ils ſe tenoient cachés dans les buiſſons, d'où ils voyoient paſſer près d'eux, ceux qui les cherchoient ſans les appercevoir, & qui ne ceſſoient pas de crier ; *revenez, Anglois inſenſés* (a). [Ceux qui avoient paſſé la Rivière, ſe rendirent au Village dans leurs logemens, ſans avoir rencontré perſonne. Mais ceux qui étoient demeurés dans les bois, étoient roides de froid, & expoſés à une pluye qui les incommodoit d'autant plus, qu'ils avoient jetté preſque tous leurs habits, pour pouvoir mieux fuir. Quand le jour fût venu, comme il ne leur reſtoit aucune eſpérance de pouvoir ſe cacher, deux d'entr'eux parû-

Ils ſont traités avec bonté par les Habitans.

(y) *Ibid.* (z) Pag. 512. & ſuiv. (a) Pag. 513.

Digitized by Google

parûrent (*b*).] Les Indiens coururent à eux les armes à la main ; & voyant que la crainte les faiſoit fuïr encore, ils jettèrent leurs armes pour les raſſûrer. En effet, loin de leur faire aucun mauvais traitement, ils leur dirent, qu'ils n'étoient pas ſurpris de leur voir chercher la liberté ; mais qu'ils trouvoient leur entrepriſe légère & téméraire, dans un Pays & ſur une Mer qu'ils ne connoiſſoient pas (*c*).

Voyage au Royaume d'Achin. 1601.

Leur captivité ayant duré peut-être autant que leur vie, on n'a jamais eû d'éclairciſſement ſur leur ſort, que par un Extrait du Journal de *Renier Cornelisz*, Pilote du *Lion Noir*, Vice-Amiral de la Flotte de l'Amiral *Heemskerk*, qui parle d'eux dans ces termes : „ Au côté occidental de l'Iſle de „ Sumatra eſt une petite Ville nommée *Tikou*, par les quarante minutes de „ latitude méridionale, où le Vice-Amiral de la Flotte ſe rendit pour le „ Commerce. Ce fût immédiatement après un grand incendie de la Ville „ d'Achin, arrivé le 13 de Janvier 1602, qui conſuma dans l'eſpace de „ deux heures, plus de deux cens maiſons, au nombre deſquelles fût la „ Loge des Hollandois, qui y perdirent plus de quatre cens mille livres. „ Le Vice-Amiral apprit à *Tikou*, qu'il y avoit des Hollandois priſonniers, & „ qu'ils étoient des équipages de l'*Aigle blanc* & de l'*Aigle noir*. Ces deux „ Vaiſſeaux ayant relâché dans ce Port, ceux qui deſcendirent à terre fûrent „ attaqués par trahiſon. Quelques-uns fûrent tués, & d'autres retenus „ priſonniers. Les Habitans n'en uſèrent pas de meilleure foi avec le Vice-„ Amiral. Ils s'efforcèrent de le ſurprendre. L'exemple des Hollandois „ qui l'avoient précédé, le tint également en garde contre la ruſe & la vio-„ lence. Il y chargea même trente-deux barres de poivre. Mais tous ſes „ efforts ne pûrent lui faire obtenir la liberté des priſonniers (*d*).

Eclairciſſement ſur leur ſort.

(*b*) Add. de l'A. *A.* (*c*) Pag. 314. (*d*) *Ibid.* & 315.

Trois Voyages aux Indes Orientales, depuis 1599 juſqu'en 1601.

§. I.

Etienne Van der Hagen.

Van der Hagen. 1599.

Introduction.

L'Amiral Van Neck n'étoit pas encore revenu de ſon premier Voyage, lorſque les Directeurs de la Compagnie, qui lui avoient confié huit Vaiſſeaux en 1598, en équipèrent trois autres en marchandiſes & en guerre, autant pour hâter le ſuccès des précédens, que pour s'ouvrir de nouvelles voyes de Gloire & de Commerce. Ils leur donnèrent des noms éclatans ; le *Soleil*, la *Lune*, l'*Etoile du matin* ; & quoiqu'ils ne portâſſent les armes que pour leur propre défenſe, les événemens firent connoître, dans ce Voyage & dans les deux ſuivans, qu'ils avoient déjà formé le deſſein de réprimer l'orgueil & l'avidité des Portugais. *Etienne Van der Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la Marine, fût choiſi pour commander cette petite Flotte. Il partit du Texel le 6 d'Avril 1599 (*a*).

Départ.

Le

(*a*) Journal du Voyage de Van der Hagen, *ubi ſup.* pag. 260.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. 1599.

Le premier exercice qu'il fit de ſa généroſité, fût en faveur des ennemis mêmes de ſon entrepriſe; c'eſt-à-dire, d'un petit Bâtiment Portugais, qui avoit été pillé par un Corſaire François, étoit demeuré à l'ancre à l'Iſle de Porto Santo, ſans vivres & ſans reſſource. Il fit donner fort noblement aux gens de l'équipage, tous les ſecours néceſſaires pour ſe conduire (*b*). Mais cette action fût mal récompenſée dans l'Iſle de May, où il arriva le 8 du mois ſuivant, & où il fût obligé de relâcher pour faire de l'eau. Ses gens faiſant trop de fond ſur l'innocence de leurs vûes, s'occupérent de ce travail avec auſſi peu de précaution que s'ils euſſent été dans le ſein de leur Patrie. Quoiqu'il y eût peu de Portugais dans l'Iſle, & que la plûpart ne fûſſent que des bannis, cette négligence leur inſpira l'audace de maſſacrer pendant la nuit, un Hollandois ſur le rivage. Les cris de cet infortuné ayant été entendus à bord, on arma promptement une Chaloupe qui ſe rendit au même lieu. Mais l'équipage fût auſſi-tôt attaqué & diſperſé, parce que la brume empêchoit de voir les ennemis, qui s'étoient poſtés, avec leurs fuſils & leurs mouſquets, entre des arbres & dans d'autres lieux avantageux. L'*Etoile du matin* reçût ordre de faire le tour de l'Iſle, pour obſerver s'il n'étoit pas arrivé, dans quelques barques, d'autres Portugais de l'Iſle de S. Jago; car on ne pouvoit s'imaginer que ceux de May, qui n'étoient qu'au nombre de huit ou dix, euſſent oſé braver les forces de trois Vaiſſeaux. De trente hommes qui avoient été envoyés contr'eux, il en étoit revenu vingt-trois; mais ſept étoient reſtés priſonniers. Outre le Vaiſſeau qui devoit viſiter les Côtes de l'Iſle, on detacha des deux autres, cent fuſiliers, avec ordre de la traverſer pour delivrer leurs Compagnons. Ils trouvérent le corps de celui qui avoit été aſſaſſiné, & ſur lequel la barbarie de ſes meurtriers s'étoit exercée même après ſa mort. On lui avoit coupé le nez & les oreilles; on lui avoit arraché les yeux, le nombril & les parties naturelles. Ce ſpectacle inſpira de l'horreur aux cent Hollandois; mais quoiqu'animés à la vengeance, ils parcoururent l'Iſle preſqu'entière, ſans y rencontrer un ſeul Portugais. Dans cette recherche, ils découvrirent ſur la Côte, deux voiles étrangéres, qui fûrent reconnûes pour des Vaiſſeaux Anglois. Le jour ſuivant, la même troupe recommença la viſite de l'Iſle avec auſſi peu de ſuccès. On eût peine à s'imaginer quelle pouvoit être la retraite de ſes Habitans. Mais dans la néceſſité où l'on étoit de profiter du tems, après avoir fait de l'eau, on fût obligé le 16 du même mois, d'abandonner les ſept priſonniers, dans une dure captivité, entre les mains des Portugais (*c*).

Bonté des Hollandois envers les Portugais, mal récompenſée.

Les Portugais leur maſſacrent un homme, & en font ſept priſonniers.

Recherche inutile des Habitans de l'Iſle de May.

Route incertaine juſqu'à Sumatra.

L'ISLE du Prince, diverſes parties de la Côte d'Afrique juſqu'au Cap Lopez & l'Iſle d'Annobon, fûrent d'autres lieux où les trois Vaiſſeaux tentérent de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Ils y trouvérent preſque par-tout, le même obſtacle de la part des Négres & des Portugais. Mais ils en fûrent dédommagés par le bonheur extraordinaire de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance ſans être maltraités des tempêtes, & de trouver dans l'Iſle de Madagaſcar, où ils viſitérent quelques Bayes dont ils ignoroient les noms,

(*b*) *Ibid.* pag. 261. (*c*) Pag. 262.

Digitized by Google

noms, des Négres d'un caractère humain (*d*). Ces courses incertaines durérent jusqu'au 22 de Décembre, qu'ils gouvernérent vers Sumatra, où ils arrivérent au mois de Février de l'année suivante (*e*). *Lampon*, Port de cette Isle, mais de la domination du Roi de Bantam, leur fournit des rafraîchissemens. Ils y prirent aussi un Pilote, pour se faire conduire à Bantam, quoique n'étant point encore informés de la réconciliation de Van Neck avec les Habitans de cette Ville, ils ignoraſſent comment ils y seroient reçûs (*f*). Mais les derniers démêlés d'Achin, dont ils avoient eû quelque connoiſſance à Lampon, leur firent espérer plus de faveur à Bantam où la querelle étoit moins récente.

VAN DER HAGEN. 1600.

Le 13 de Mars, en arrivant dans la rade, ils fûrent raſſûrés par une multitude de Pirogues, qui leur apportérent officieuſement des vivres. Il paroît qu'indépendamment de la réconciliation de Van Neck, les Habitans de cette Ville étoient toûjours diſpoſés à profiter des occaſions qui ſe préſentoient pour le Commerce; ce qui doit faire juger, ou que les premiers Hollandois avoient manqué de conduite, ou qu'ils avoient eû raiſon d'attribuer toutes leurs diſgraces à la jalouſie des Portugais. Cependant un Interprete, qui ſe rendit à bord de l'Amiral, le pria de la part du Sabandar, ou plutôt lui commanda dans des termes honnêtes (*g*), d'envoyer quelques-uns de ſes gens à la Ville, pour déclarer quel étoit leur deſſein; & joignant à cet ordre tous les témoignages d'une honnete franchiſe, il offrit de laiſſer des ôtages.

Les Hollandois ſont bien reçûs à Bantam.

Quelques Commis, vêtus fort galamment, deſcendirent au rivage avec des trompettes & un cortége honorable. En approchant du Palais, ils en trouvérent les bâtimens fort bas, mais d'une propreté qu'ils admirérent. Chaque côté de la porte avoit ſon Corps-de-garde, rempli de Soldats bien armés, qui étoient des Eſclaves du Gouverneur (*h*) & qui s'occupoient

Deſcription du Palais.

(*d*) Pag. 264 & ſuiv. L'Original ne parle ici que d'une Baye dont ils ignoraſſent le nom, & à laquelle ils donnérent celui de leur Vaiſſeau Amiral. Voyez la Remarque ſuivante. R. d. E.

(*e*) Ajoûtons à ce récit trop abrégé de Mr. Prevoit, les particularités ſuivantes, tirées de l'Original.

Quand on fût par les ſept degrés de latitude *Septentrionale*, on tomba dans un calme qui fût bien-tôt après ſuivi d'éclairs & de coups de tonnerre (1). Le vent devint tout à-fait contraire; les courans variérent auſſi & portérent le Vaiſſeau à l'Eſt, le long des Côtes de Guinée. Le 23 de Juin, ils arrivérent à l'Iſle du Prince. Comme on leur refuſa la permiſſion d'y faire de l'eau, ils firent une deſcente dans le deſſein d'en prendre par force; mais ils fûrent repouſſés par les Habitans. Le 24 de Juillet, ils mouillérent l'ancre ſous le Cap de Lopez-Gonſalves; mais n'oſant pas ſe fier aux Maures, ils remirent à la voile pour l'Iſle d'Annobon, où ils obtinrent des rafraîchiſſemens, par l'entremiſe de deux Hollandois qu'un Vaiſſeau allant aux Indes, avoit laiſſés dans cette Iſle.

Le 18 de Septembre, ils découvrirent la Côte d'Afrique, & ſe trouvérent ſur un grand Banc de rochers, près du Cap de Bonne-Eſpérance, qu'ils eûrent le bonheur de doubler, ſans avoir été fort incommodés par les tempêtes. Le 24 d'Octobre, ils entrérent dans une Baye qui eſt au Sud de Madagaſcar, & à laquelle ils donnérent le nom de *Baye du Soleil*. Ils vinrent enſuite à celle d'Antongil, & après y avoir pris quelques rafraîchiſſemens, ils continuérent leur route le 21 de Décembre. Add. & R. de l'A. *A.*

(*f*) Pag. 276.

(*g*) Pag. 277.

(*h*) On a vû dans la Relation de Houtman, que le Roi étoit mineur.

(1) *Cette partie de l'Océan eſt connûe, ſous le nom d'Océan des pluyes & des calmes.*

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. 1600.

poient de divers ouvrages de maîn. Les Hollandois firent quelques fanfares à cette première entrée. Enſuite paſſant à la ſeconde, dont le portail leur parût fort beau, ils recommencerent à faire entendre le ſon de leurs trompettes. La cour eſt bordée, entre ces deux portes, par des maiſons fort baſſes, qui ſervent de logement aux gardes du Palais.

De là ils paſſerent par une grande Place, qui contient la Moſquée à droite, & de l'autre côté un Corps-de-garde compoſé de Nobleſſe. C'étoit-là que le Sabandar, accompagné d'un grand nombre de Nobles, attendoit les Hollandois pour les introduire dans l'appartement du Gouverneur. De cette place il les fit paſſer par une autre porte, qui n'étoit pas moins belle que la précédente; après laquelle ayant traverſé un petit ruiſſeau, ils entrérent dans la ſalle d'audience. Ce lieu étoit ouvert de tous côtés, & formoit une ſorte de grand dôme, ſoûtenu ſur des piliers, avec de très-belles nattes étendues pour ſervir de ſiéges. Le Gouverneur, ſans paroître mécontent d'apprendre qu'il parloit à des Hollandois, leur dit que s'ils venoient pour acheter du poivre, ils étoient arrivés dans un tems fâcheux, parce que la récolte avoit été peu abondante, & que les Vaiſſeaux Chinois qui étoient actuellement en charge, avoient achevé d'en faire hauſſer le prix. Enſuite il leur demanda s'ils étoient de la même Compagnie que deux autres Flottes de leur Nation qu'on avoit vûes à Bantam, & ſi leur deſſein étoit de payer le poivre en argent ou en marchandiſes. La réponſe des Hollandois lui cauſa tant de ſatisfaction, qu'après leur avoir promis ſa protection pour leur Flotte & pour leur Commerce, il leur offrit une maiſon bâtie de pierre, où leurs marchandiſes ſeroient en ſûreté contre le feu & les voleurs. Ils le remercierent de ſes offres, mais en ſe réſervant la liberté d'en uſer ſuivant leurs intérêts. A leur retour, l'Amiral charmé de l'accueil qu'ils avoient reçû, envoya des préſens au Gouverneur, qui conſiſtoient dans des miroirs dorés, du velours, & diverſes curioſités de l'Europe. Le Sabandar ſe rendit le même jour à bord, ſans aucune marque de défiance. Il y fût reçû au bruit des trompettes, & fort bien traité (*i*).

Favorable audience du Gouverneur.

Changemens qui obligent les Hollandois de quitter Bantam.

Cependant lorſqu'il fût queſtion de régler le prix des marchandiſes & des impôts, on s'apperçût non-ſeulement que le Gouverneur vouloit ſe prévaloir de la rareté du poivre, mais que dans le deſſein de charger extraordinairement les Hollandois, il demandoit des droits exceſſifs pour l'ancrage; ſans compter le cinquième & le huitième denier de toutes les marchandiſes qu'ils apportoient. On ſe fit donner, dans le même tems, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, une lettre que les derniers Vaiſſeaux Hollandois avoient laiſſée dans la Ville. Elle marquoit que *Wybrand van Warwick*, Vice-Amiral de Van Neck, ayant paſſé par Madure & les Moluques, avoit laiſſé des Facteurs dans ces Iſles. L'Amiral encouragé par cette eſpérance & rebuté des tributs de Bantam, ſe crût appellé plus loin par la fortune. Il prit la réſolution de ſe rendre à Amboine ou à Ternate. Ce deſſein fût communiqué au Gouverneur, qui, fort mécontent à ſon tour, regréta de voir échapper les profits qu'il avoit eſpérés, & n'épargna rien pour arrêter les Hollandois par d'autres offres. Mais ils s'excuſérent ſur la néceſ-

(*i*) Pag. 278 & 279.

Digitized by Google

néceſſité où ils étoient de ſe conformer à la lettre qu'ils avoient reçûe; & leur départ ſe fit avec tant de civilité, que le Gouverneur ne leur refuſa ni des vivres, ni la permiſſion de prendre dans la Ville un Interprete & un Pilote. Obſervons que le 28 de Mars 1600, jour auquel ils mirent à la voile, la Compagnie des Indes Orientales n'avoit encore aucune eſpèce d'établiſſement dans l'Iſle de Java (*k*). VAN DER HAGEN. 1600.

Ils n'avoient point d'établiſſement en 1600.

Les calmes fréquens rendirent leur voyage ennuyeux, juſqu'au 2 de Mai, qu'ils arrivèrent devant l'Iſle d'Amboine (*l*). Le *Soleil* y jetta l'ancre; mais la *Lune* & l'*Etoile* entraînés par la force des courans, fûrent portés ſur la Côte de Banda, où l'Amiral n'apprit que douze jours après, par une de leurs Chaloupes, qu'ils étoient tous deux en ſûreté, & qu'ils eſpéroient y trouver leur cargaiſon. Les apparences étoient moins heureuſes à Amboine. La plus grande partie du girofle étoit vendue & déjà tranſportée. Il falloit attendre la nouvelle récolte. Ce délai, qui devoit être de ſix mois, auroit cauſé de l'impatience à l'Amiral, s'il n'avoit eû vraiſemblablement d'autres ordres & l'occaſion de les exécuter. Les *Orancaies*, ou la Nobleſſe du Pays, étoient en guerre contre les Portugais. Ils implorèrent ſon ſecours. Quel prétexte plus favorable pour venger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçûs de ces cruels ennemis, & pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, d'une Iſle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir? Cependant l'Auteur du Journal ajoûte modeſtement, que l'Amiral refuſa d'abord, *avec beaucoup de civilité* (*m*), le ſecours qu'on lui demandoit, mais qu'*ayant été fort preſſé*, il réſolut enfin d'aſſiſter les Inſulaires de ſix Chaloupes armées (*n*). Dans cette vûe les Chaloupes de la *Lune* & de l'*Etoile* fûrent appellées de Banda, avec les plus braves gens de ces deux Vaiſſeaux.

L'Amiral entreprend de faire la guerre aux Portugais d'Amboine.

Le 25 du même mois, l'Amiral deſcendit dans l'Iſle, à la tête d'un corps de Hollandois, pour ſe joindre aux Inſulaires. Il devoit former par terre le Siége du Fort Portugais; tandis que les Chaloupes, ſuivies de pluſieurs Galères Indiennes, l'attaqueroient du côté de la Mer. Mais les Portugais avoient élevé, ſur le bord de l'eau, des batteries qui rendirent l'approche des Chaloupes impoſſible. Elles tentèrent, dans la Baye du Fort, une deſcente dont le ſuccès ne fût pas plus heureux. On crût pouvoir laver cet affront, en faiſant avancer le Vaiſſeau même, & l'on ſe flatta de prendre du moins une Caraque chargée de girofle, qui étoit ſous le Fort. Mais cette entrepriſe fût tentée inutilement. Après un Siége de deux mois, les Hollandois ne voyant pas la dixième partie des troupes que les Inſulaires avoient promiſes, fûrent obligés de ſe retirer. Ce ne fût pas ſans avoir fait tirer encore quelques boulets ſur le Fort & ſur la Caraque, & ſans les avoir ſommés de ſe rendre. Mais les Portugais ſe mocquèrent tranquillement de ces bravades (*o*), & les virent même punies par un événement dont ils fûrent redevables au hazard. Un de leurs boulets donna dans la Cha-

Elle tourne mal pour les Hollandois.

(*k*) C'eſt le but qu'on s'eſt propoſé en donnant plus d'étendue à cet Extrait qu'il n'en méritoit d'ailleurs. On veut auſſi faire remarquer la guerre d'Amboine & l'érection du Fort Hollandois.

(*l*) Les Hollandois ayant quitté Bantam, dépaſſèrent Madure, Bali, Cambaya, la petite Java, & pluſieurs îles inconnûes. R. de l'A. A.

(*m*) Pag. 282.

(*n*) *Ibid.*

(*o*) Pag. 283.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. 1600.

Chaloupe de l'Amiral, mît le feu aux poudres & bleſſa ſeize hommes, dont l'un mourût & les autres ne guérirent qu'après avoir ſouffert de longues douleurs. L'attaque d'ailleurs n'avoit pas dû être fort animée, puiſque les Hollandois n'y firent pas d'autre perte (*p*).

L'Amiral fait un Traité avantageux avec les Inſulaires, & bâtit un Fort.

ILS ſe réduiſirent d'abord à charger leur Vaiſſeau de tout ce qui reſtoit de vieux girofle. Mais lorſque la *Lune* & l'*Etoile* fûrent arrivés de Banda avec leur charge, leurs idées s'étendirent juſqu'à former la réſolution de conſtruire un Fort dans l'Iſle d'Amboine, & d'y laiſſer une garniſon. Ils commencèrent une alliance avec les Inſulaires, ſous le prétexte d'unir leurs forces pour réſiſter conjointement aux Portugais. Les conditions portoient, que les Inſulaires travailleroient à bâtir un Fort ſur le modèle qui leur ſeroit tracé; que les Hollandois y mettroient des hommes, du canon, des munitions & des vivres; & que pour reconnoître un ſi important ſervice, tout le girofle de l'Iſle leur ſeroit livré à un prix conſtant, ſans qu'aucune autre Nation pût y prétendre. Un Traité de cette nature méritoit bien qu'on n'apportât point de lenteur à l'exécution. Les Inſulaires fûrent preſſés de travailler à la conſtruction du Fort. Il fût achevé en moins de ſix ſemaines. On y mit une aſſez bonne artillerie, dont cinq pièces étoient de fonte. On y laiſſa du plomb, de la poudre & tout ce qui étoit néceſſaire aux beſoins d'une garniſon de vingt-ſept Hollandois, dont Jean Dirkſz *Sonneberg* fût nommé Gouverneur (*q*).

Retour.

L'AMIRAL partit d'Amboine le 6 d'Octobre, plus ſatisfait ſans doute, du ſervice qu'il venoit de rendre à la Compagnie, que de tout autre fruit de ſon Voyage. Il acheva la charge de ſon Vaiſſeau à Bantam; d'où ayant remis à la voile, le 14 de Janvier 1601, avec quatre autres Vaiſſeaux Hollandois qui retournoient auſſi en Europe, ils arrivèrent tous heureuſement au Texel dans le cours de la même année (*r*), [après avoir eſſuyé de violentes tempêtes, qui les repouſſèrent deux fois vers le Cap de *Bonne-Eſpérance* (*s*).]

1601.

(*p*) *Ibid.*
(*q*) Pag. 284 & 285.
(*r*) Pag. 287.
(*s*) Add. de l'A. *A.*

§. II.

Wolphart Harmanſen.

HARMANSEN. 1601. Introduction.

L'AUTEUR de ce Journal fait obſerver (*a*) qu'au commencement *du* dix-ſeptième Siècle, la Navigation aux Indes Orientales devint une entrepriſe ſi commune en Hollande, qu'on ne ceſſa plus de voir partir tous les ans un grand nombre de Vaiſſeaux. Il ne faut pas s'attendre que tous ces Voyages ayent été ſignalés par des événemens d'importance. Leur plus grand mérite eſt d'avoir ſuivi par degrés à former la puiſſance de la Compagnie Hollandoiſe dans les Indes, les uns par les ſimples voyes du Commerce, d'autres par celles de la ruſe & de la négociation, & d'autres par celles des armes. Le tems de la décadence étoit arrivé pour les Portugais, &

(*a*) Journal du Voyage de Wolphart Harmanſen, *ubi ſup.* pag. 316.

& Wolphart Harmanſen eût la gloire d'être appellé par la fortune, à leur porter les premiers coups. C'eſt ce qui diſtingue cette Relation de celles qui n'ont offert juſqu'à préſent, que des avantures de Mer & des entrepriſes de Commerce, ou du moins, que de légers eſſais du courage & des grandes vûes de la Nation Hollandoiſe. HARMANSEN. 1601.

LA Flotte qui partit du Texel le 22 d'Avril 1601, ſous le commandement de l'Amiral Harmanſen, étoit compoſée de cinq Vaiſſeaux, dont le principal nommé le *Gueldres*, n'étoit que de cinq cens vingt tonneaux; mais ils étoient tous fort bien armés. Ils firent voile de conſerve avec une autre Flotte de neuf Vaiſſeaux, qui partoit pour l'ancienne Compagnie, ſous l'Amiral *Van Heemskerk*: l'Auteur du Journal ajoûte, & ſous Jean *Grenier* ou *Garnier*, pour la nouvelle (*b*); ce qui laiſſe en doute pour laquelle des deux Harmanſen entreprenoit le Voyage; à moins qu'on ne veuille conclure de la premiére obſervation, qu'il étoit employé par divers Marchands particuliers (*c*). Départ & nombre des Vaiſſeaux.

LES ſignaux, qui fûrent réglés avec un ſoin dont on n'avoit pas encore vû d'exemple ſur les Flottes de la Compagnie, & les autres réſolutions du Conſeil, ſemblérent annoncer des projets extraordinaires. Harmanſen s'étant ſéparé de Heemskerk & de Grenier le 8 de Mai, continua heureuſement ſa route juſqu'à la hauteur de cinq degrés cinquante minutes. Il n'avoit fait aucune rencontre juſqu'au 6 de Juin, qu'un Bâtiment s'étant fait voir, on détacha deux Chaloupes qui l'amenérent à la Flotte. C'étoit une Caravelle, qui venoit de Villa-nova. Elle étoit chargée de vins & d'amandes pour Fernambuc. Les gens de l'équipage déclarérent qu'on avoit fait partir de Liſbonne ſept Caraques, avec quantité de Soldats qui étoient menés par force aux Indes Orientales, & que deux autres étoient prêtes à les ſuivre. Ils ajoûtérent que cinq jours auparavant, ils avoient découvert la Flotte Hollandoiſe. Ce Bâtiment ayant fait route avec l'Amiral juſqu'au lendemain, n'en fût ſéparé que par un grain de vent qui rompit ſon artimon & qui le força de demeurer en arrière. Mais loin de lui faire aucune inſulte, on lui donna ce qui convenoit à ſes beſoins, & l'Amiral lui fit quelques préſens de pure civilité; faveurs qu'une Barque Hollandoiſe n'auroit pas reçûes des Portugais. Le même jour 8, à la hauteur de cinq degrés, Grenier, Vice-Amiral de Heemskerk, réjoignit Harmanſen avec ſon Vaiſſeau le *Lion Noir*. Il raconta que le 19 de Mai, à la hauteur de vingt-quatre degrés, ſa Flotte avoit rencontré treize Vaiſſeaux Portugais, dont le Vice-Amiral, qui étoit de ſix cens tonneaux, avoit percé au milieu des Hollandois & leur avoit accroché un Yacht, avec de furieuſes décharges de mouſqueterie qui y avoient cauſé beaucoup de déſordre; que les Portugais auroient enlevé ce Bâtiment, ſans le ſecours qu'il avoit reçû; que lui-même, il s'étoit trouvé ſeul au milieu d'onze Vaiſſeaux de la Flotte Portugaiſe, & que dans ce danger il n'avoit pas eû d'autre reſſource que la légéreté de ſes voiles; que les ennemis avoient chaſſé ſur lui tout le jour, & qu'enfin Signaux ſolgneuſement réglés. Bonté Hollandoiſe. Heemskerk rencontre des Portugais.

(*b*) Plus bas il le nomme Vice-Amiral de la Flotte de Heemskerk.

(*c*) C'eſt peut être une faute de l'Original, puiſque nous trouvons ailleurs, que Heemskerk auſſi-bien que ſon Vice-Amiral Grenier, étoit pour la nouvelle Compagnie. R. d. E.

Digitized by Google

HARMANSEN. 1601. qu'enfin sur le soir, il les avoit perdu de vûe; qu'il ignoroit ce qui étoit arrivé aux autres Vaisseaux Hollandois, mais qu'il ne doutoit pas que le Yacht le *Lion Rouge*, n'eût beaucoup souffert, & que l'Amiral avoit perdu un Trompette, sans compter cinq hommes blessés (*d*).

HARMANSEN comprit qu'il y avoit peu de ménagemens à garder avec les Portugais, & que si la generosité étoit une vertu, elle devoit toûjours marcher à la suite de la prudence. Ses réglemens furent renouvellés sur chaque bord avec de nouvelles précautions. Le 12 d'Août, il prit la résolution de relâcher à l'Isle Maurice, pour y prendre de l'eau & des vivres qui commençoient à lui manquer. Il s'y étoit fait précéder apparemment, du Yacht le *Pigeonneau* (*e*), puisque l'Auteur raconte qu'un mois après on vit revenir ce Bâtiment, avec un François qu'il amenoit de cette Isle. Ce François s'étoit embarqué en Angleterre, quelques années auparavant, sur un Vaisseau qui en étoit parti avec deux autres, pour faire le Voyage des Indes. Il raconta que les Anglois, après avoir perdu un de ces Bâtimens près du Cap de Bonne-Espérance, avoient été contraints par la mort d'une grande partie de leurs gens, de brûler leur Vaisseau Vice-Amiral & de n'en faire qu'un, des deux qui leur restoient; que les maladies ayant continué de les affoiblir, & ne leur laissant plus assez de bras pour la manœuvre, ils avoient échoué sur la Côte de *Pulo Bontan*, proche de Malaca, où tout le reste de l'équipage étoit mort, à la reserve de sept hommes; lui, quatre Anglois & deux Négres. Ces malheureux, suivant le même récit, ne pouvant suffire à la conduite de leur Vaisseau, s'étoient emparés d'une Jonque Indienne, dans le dessein de retourner en Angleterre. Ils avoient navigué long-tems avec beaucoup de bonheur. Mais les Négres, dans le regret apparemment de s'éloigner de leur Pays, avoient formé le dessein d'une trahison qui avoit été découverte, & la crainte du châtiment les avoit portés à se jetter dans la Mer. Diverses agitations avoient conduit les cinq Européens à l'Isle Maurice; mais leur bonne intelligence n'y avoit pas duré plus de huit jours. Le François vouloit y demeurer, pour attendre ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de leur sort, & pour rendre leur Jonque plus capable de résister aux flots. Les Anglois s'étoient obstinés à n'y pas faire un plus long séjour, & s'étoient remis tous quatre en mer, dans l'espérance de retourner en Angleterre. Ainsi le François étoit demeuré seul dans une Isle absolument déserte. Il y avoit passé dix-huit ou vingt mois, vivant de dattes & de chair crue de tortues. Cependant il paroissoit aussi vigoureux qu'aucun Hollandois de la Flotte. Mais on reconnût qu'il avoit la tête légére & le cerveau altéré. La présence d'esprit lui manquoit *lorsqu'on* le faisoit parler trop long-tems, ou qu'on lui faisoit un trop grand nombre de questions. L'Auteur observe que cette foiblesse n'avoit rien de surprenant, après la solitude & la misére où il avoit vecu, & sur-tout après une grande maladie qu'il avoit essuyée, pendant laquelle ses habits étoient tombés en lambeaux & l'avoient laissé presque nud (*f*). [LE

Avantures étranges d'un François.

(*d*) Pag. 321 & 322.

(*e*) Pourquoi s'être fait précéder? Le Yacht le *Pigeonneau* appartenoit à la Flotte de Heemskerk qui s'étoit separée, & dont le seul Vice-Amiral Grenier avoit rejoint celle de Harmansen, sans sçavoir ce qu'étoient devenus les autres Vaisseaux. R. d. É.

(*f*) Pag. 325. & suiv.

Digitized by Google

[Le 20 de Septembre, on arriva à une Iſle ſituée par les dix-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude Sud. Elle n'avoit ni port, ni ancrage. On crût d'abord que c'étoit l'Iſle Maurice. Mais on apprit enſuite que c'étoit celle de *Diego Rodriguez*, & qu'il y avoit beaucoup de rafraîchiſſemens, mais peu ou point d'eau douce. Elle eſt environnée d'une chaîne de rochers, & a deux Bancs de ſable, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt (*g*).] On gouverna juſqu'au 26, vers l'Iſle Maurice, qu'on eût beaucoup de peine à découvrir, & qu'on manqua même après l'avoir apperçûe; mais y étant enfin revenus, on employa juſqu'au 20 d'Octobre, à s'y rafraîchir. Le premier de Novembre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on ſe trouva le ſoir ſur trente braſſes d'un fond de coquillages blancs, de corail & quelquefois de pierres ſemblables à des pois. On étoit, ſuivant l'eſtime des Pilotes, proche du Banc de *Garreſaus*, qu'on s'efforça d'éviter en gouvernant au Nord pour ſe rendre au-deſſous (*b*). Le 19, à la hauteur de ſept degrés trente-trois minutes, on découvrit une Iſle inconnûe, dont on n'étoit éloigné que de deux lieues, Nord quart de Nord-Oueſt. Le terrain en étoit bas, & ſa longueur paroiſſoit de l'Eſt à l'Oueſt. Quelques-uns la prirent pour l'Iſle de *S. Roch*. Les jours précédens, depuis le 9, on n'avoit pas ceſſé de voir de ſi grandes houles, d'un vent qui étoit le plus ſouvent Oueſt, qu'on s'étoit imaginé que la Mer briſoit contre quelque rocher (*i*).

[Le 11 de Décembre, ſur le midi, on vît flotter un morceau de terre, & voler & nager des canards & des ſarcelles; d'où l'on conclut qu'on étoit à treize lieues des Iſles Maldives (*k*).] Le 17, à la hauteur de trois degrés cinquante-quatre minutes, on crût reconnoître que les courans portoient vers le Golfe de Bengale, dont on étoit fort proche, & l'on jugea qu'ils y faiſoient entrer la Flotte. Quelques jours après, on vît flotter des morceaux de terre & de roſeaux. On apperçût pluſieurs ſerpens, & un arbre entier qui ſuivoit le mouvement des vagues; tous ſignes de terre, qui fûrent confirmés le 23, par la vûe de l'Iſle d'*Engano*, & le 25, par celle de l'Iſle de *Bonne fortune*. On s'engagea dans le Detroit de Bantam, où l'Auteur obſerve (*l*), que ceux qui arrivent ſur la brune, doivent prendre leur cours à l'Eſt-Sud-Eſt juſqu'à l'Iſle *Blanche*, qui eſt à droite, & qui eſt éloignée de cette partie d'environ douze lieues. La variation y eſt d'un demi-rhumb (*m*). Enfin l'on arriva devant la Ville de Palimbam.

Harmansen. 1601. Route des Hollandois juſqu'à Palimban.

Le deſſein de l'Amiral étoit de prendre des informations ſur l'état des Indes, pour régler ſa courſe par ces lumières. Une Pirogue de Chinois, qui vint d'elle-même à bord, lui en apporta de fort étranges. On lui apprit qu'il y avoit actuellement devant Bantam, une Armée navale de Portugais, compoſée de trente voiles, qui conſiſtoient en huit gros Galions de ſix

Fâcheuſe nouvelle pour les Hollandois.

(*g*) Add. de l'A. *A.*
(*b*) Pag. 334.
(*i*) Pag. 335 & 336.
(*k*) Add. de l'A. *A.*
(*l*) Le Lecteur doit s'appercevoir, qu'on ſupprime les parties inutiles de ces détails, pour ne laiſſer que ce qui peut ſervir à la Navigation.
(*m*) Pag. 338.

Digitized by Google

HARMANSEN. 1601.

six à huit cens tonneaux, douze Fuſtes & huit Frégates; que tous ces Vaiſſeaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été raſſemblés de Goa, de Cochin & de Malaca, ſous l'Amiral Dom *André Furtado de Mendoza*, pour aſſiéger la Place par mer & par terre, dans l'unique deſſein d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du Commerce aux Hollandois (*n*) (*o*).

Conſeil qu'ils tiennent près d'une Flotte Portugaiſe.

CETTE nouvelle fût regardée d'abord comme un ſujet de terreur. On laiſſa tomber l'ancre devant Palimbam, & l'Amiral fit le ſignal du Conſeil. Les délibérations furent longues & convenables à l'importance des conjonctures. Ici l'Auteur du Journal reprend toute l'hiſtoire du Commerce moderne, comme un prélude néceſſaire pour juſtifier les réſolutions du Conſeil Hollandois. Il ſeroit inutile de le ſuivre dans une excurſion qui n'ajoûteroit rien à l'idée qu'on a dû prendre, au premier Tome de ce Recueil, des Conquêtes, des Etabliſſemens & du Commerce des Portugais (*p*). Sans remonter ſi loin ſur nos traces, il ſuffit de remarquer, que dans la poſſeſſion de tant d'avantages, les Portugais avoient fort bien compris, que pour s'y conſerver il falloit interdire la Navigation des Indes aux Etrangers, & y demeurer ſeuls maîtres du Commerce. Dans cette vûe ils s'étoient emparés d'un grand nombre de Places, de Villes & de Royaumes entiers, la plûpart ſubjugués par la force des armes, où ils avoient élevé des Forteresſes & mis des garniſons pour tenir les Peuples en bride. A l'égard des Princes & des Etats qu'ils n'avoient pû mettre ſous le joug, ils avoient fait avec eux, des ligues & des alliances dont ils ne tiroient pas moins d'utilité que de leurs garniſons & de leurs Forts, parce qu'ils avoient l'adreſſe de perſuader à toutes ces Puiſſances, qu'ils ne ſe propoſoient que leur intérêt commun.

CEPENDANT la connoiſſance de ces difficultés n'avoit pas empêché d'autres Nations de l'Europe, d'entreprendre le Voyage des Indes. Elles avoient conçû à leur tour, que les Mers étant ouvertes, on pouvoit prendre la même route que les Portugais; qu'il ne falloit pas les en croire lorſqu'ils s'attribuoient l'empire excluſif de toutes ces grandes Régions; qu'il y avoit ſans doute quantité de Pays dont ils n'avoient pû ſe rendre maîtres; que ces Pays devoient produire auſſi des épiceries & d'autres marchandiſes précieuſes; enfin, que ſans conteſter aux premiers Conquérans, les biens dont ils étoient en poſſeſſion, il étoit permis de tirer des autres parties des Indes, les richeſſes qu'elles accorderoient volontairement. C'étoit ſur ces principes que les Hollandois avoient commencé leurs Navigations. Ils avoient trouvé dans divers Ports Indiens, où le vent les avoit conduits, de la diſpoſition à les recevoir, & ſur-tout une haine mortelle pour les Portugais. Ils avoient profité de cette heureuſe ouverture; & ſans aucun deſſein de troubler les anciens maîtres, ils continuoient, en paiſibles Marchands, un Com-

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Il n'eſt fait aucune mention d'un événement ſi remarquable, dans l'Aſie Portugaiſe de *De Faria y Souſa*. Peut-être que cet Auteur n'en a pas voulu parler, par ménagement pour la réputation de ſon Héros André Furtado de Mendoza, à qui cette affaire faiſoit ſi peu d'honneur. R. de l'A. *A.*

(*p*) Voyez l'Introduction qui eſt à la tête du premier Tome, & toutes les Relations de ce Recueil.

Digitized by Google

Commerce dont les fruits juſtifioient toutes leurs eſpérances. De quel droit les Portugais vouloient-ils s'oppoſer aux progrès de leur travail & de leur induſtrie? HARMANSEN, 1601.

TELS fûrent les raiſonnemens du Conſeil Hollandois. Il ne faut pas douter que le reſſentiment de quantité d'outrages, eſſuyés par les Vaiſſeaux de la Compagnie dans toutes les occaſions où les Portugais s'étoient crûs les plus forts, n'eût autant d'effet pour animer les réſolutions. Mais on conclut, avec une ardeur unanime, que ne devant s'attendre qu'à de nouvelles inſultes, de la part d'une Flotte qui n'étoit armée que pour la ruine du Commerce Hollandois, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, avec le triple motif d'acquérir de l'honneur à la Patrie, d'aſſûrer la liberté du Commerce, & de remplir le ſerment par lequel on s'étoit engagé au ſervice des Intéreſſés (*q*). Les Hollandois prennent le parti d'attaquer la Flotte Portugaiſe.

L'AUTEUR du Journal nomme cette entrepriſe *un évenement des plus conſidérables & digne de la valeur des anciens Romains* (*e*). Il fait admirer, comme une diſpoſition de la Providence, que les Portugais ayant eû deſſein de ſe préſenter devant Bantam dès le mois d'Août, eûſſent été retenus par les vents & qu'ils ne fûſſent arrivés que le 24 de Décembre; c'eſt-à-dire, le jour même auquel cinq Vaiſſeaux Hollandois arrivoient dans le même Pays (*s*). Il obſerve encore que ſuivant l'uſage établi, cette petite Flotte avoit démonté ſon canon, comme inutile, juſqu'au Détroit de la Sonde. Elle auroit été ſurpriſe dans cet état, qui l'auroit fait tomber infailliblement entre les mains des Portugais, *ſi Dieu, dont la protection n'abandonne jamais les ſiens*, ne l'eût fait avertir du péril par un meſſager, dont le zèle officieux *doit paſſer pour un vrai miracle* (*t*). Ce meſſager fût un Chinois, qui crût rendre un ſervice ſignalé à des Marchands étrangers. En effet, il étoit tems encore d'éviter la rencontre de l'ennemi. Mais on prit un parti bien différent. *Dieu*, ſuivant le langage du même Ecrivain, *fortifia ſes Serviteurs & leur inſpira du courage* (*v*). Les Hollandois firent entrer auſſi dans leurs motifs, l'eſpérance de faire lever le Siége de Bantam, & de ſauver une Ville amie de leur Nation, dont la ruine ne pouvoit être que funeſte au Commerce des Provinces-Unies. Grandeur de cette entrepriſe.

HARMANSEN ayant fait déclarer aux cinq Vaiſſeaux, la réſolution du Conſeil, on travailla auſſi-tôt à mettre bas les branles & à démolir les cabanes qui étoient ſous les hauts-ponts. On jetta dans les flots tout ce qui ne pût être mis à l'écart, pour faciliter la manœuvre & tous les mouvemens du combat. L'artillerie, les armes, tout ce qui devoit ſervir à l'action, fût préparé dans l'eſpace d'une nuit; & le lendemain, avant le jour, la Flotte leva l'ancre au ſignal d'un feu dont on étoit convenu. Préparatifs des Hollandois.

LE 27 Décembre, vers le coucher du Soleil, on découvrit l'Armée Portugaiſe, qui avoit poſté deux Galions, pour garde avancée, ſous la pointe occidentale de l'Iſle *Penſano*. A la vûe des Hollandois, pluſieurs Bâtimens ennemis ne ſoupçonnant pas que des Marchands qui arrivoient de l'Europe, fûſſent Combat réïtéré.

(*q*) Pag. 338.
(*r*) Pag. 343.
(*s*) Pag. 347.
(*t*) *Ibidem.*
(*v*) *Ibid.*

Digitized by Google

HERMANSEN. 1601.

fûssent disposés à les recevoir, s'avancèrent brusquement pour tomber sur eux & s'en saisir les premiers. Ils ne firent point attention qu'ils s'éloignoient trop les uns des autres, & qu'il leur seroit difficile de se dégager dans le besoin. Aussi furent-ils si maltraités du premier feu, qu'ils n'eûrent l'obligation de leur retraite, qu'au malheur de l'Amiral Hollandois. Un de ses canons, qui vint à crever, incommoda le gouvernail & rompit la barre. Le Vice-Amiral *Hans Brouwer*, qui ne pût être informé de cet accident, continua de combattre, & lâcha tant de bordées sur le *Malaca* des Portugais, qu'il lui enfonça les deux côtés. Cette intrépidité de cinq Vaisseaux, parût étonner les ennemis. Ils se retirèrent, pour aller mouiller sous l'Isle de Pensano. L'accident qui étoit arrivé à l'Amiral Hollandois, obligea aussi le reste de sa Flotte d'aller jetter l'ancre avec lui sous une autre Isle. Le 28, amena un si gros tems, qu'il fût impossible de manœuvrer les voiles & de manier le canon. Les Hollandois regardèrent cet obstacle comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit du tems à l'Amiral pour rétablir parfaitement son gouvernail (*x*).

LE même jour au soir, ils prirent la résolution d'envoyer pendant la brune un canot, avec une lettre au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qu'ils avoient entrepris pour son service. Le canot revint à bord, sans avoir pû avancer contre la marée. On n'étoit qu'à une lieue & demie des Portugais; mais sous le vent. La terreur qu'on avoit remarquée parmi eux, ne permettoit pas de craindre qu'ils profitâssent de cet avantage pour recommencer l'action. Cependant les Hollandois auroient eû trop de regret de voir échapper leur proye. Ils apperçûrent quatre Galères ennemies, qui étoient aussi sous le vent du gros de l'Armade, & qu'ils se flattèrent de pouvoir joindre. Le 29, ayant remis à la voile, ils s'en approchèrent assez pour leur lâcher toutes leurs bordées. Le feu devint terrible de part & d'autre. Les Galères combattoient en se retirant; mais comme elles avoient aussi le vent en proue, deux Vaisseaux Hollandois, l'*Utrecht* & le *Gardien*, en abordèrent chacun une. Celle où l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, étoit déjà si percée de coups, que l'équipage, au lieu de penser à se défendre, s'efforça de monter dans le Navire Hollandois pour y trouver un azile contre les flots. La crainte qu'il n'y devînt le plus fort, obligea les Hollandois d'en précipiter la plus grande partie dans les flots. Ces malheureux y périrent, & l'on ne sauva que le Capitaine & quelques Portugais. L'équipage étoit de quatre-vingt-trois hommes; vingt-trois Portugais & soixante Indiens.

Perte de deux Galères Portugaises, & ses circonstances.

LE Capitaine se nommoit *Dom Francisco de Souza*, fils de *Dom Juan de Teves*, Contador-Major de Lisbonne (*y*).

LA seconde Galère, que le *Gardien* avoit accrochée, fit acheter la victoire plus cher. Le Capitaine étoit un homme âgé, qui se nommoit *Dom André Rodrigues Paliota*, & qui servoit depuis trente-deux ans dans les Indes. Son obstination lui coûta la vie, d'un coup de demi-pique qui lui traversa le corps, & fit faire main-basse sur tout l'équipage, dont il ne se sauva que trois Portugais. On enleva le canon & les pierriers des deux Galères; & quoiqu'elles fûssent chargées de riz & d'autres vivres, on prit le parti de les brûler toutes deux (*z*).

L'AMI-

(*x*) Pag. 348 & 349. (*y*) Pag. 351 & 352. (*z*) *Ibidem.*

Digitized by Google

L'Amiral Hollandois apprit alors, des prisonniers, le détail des forces Portugaises. On comptoit dans ce grand armement, cinq Galions de Goa, dont l'un étoit monté par Dom André Furtado de Mendoza, leur Amiral; un autre, par le Vice-Amiral *Thomé de Zuza de Reucha*, & trois par des Capitaines d'une naissance distinguée; deux Caraques de Malaca & une de Cochin; deux Fustes & deux Galères de Minar & de Ceylan; deux Galions de Malaca; deux Jonques & sept *Bantines* ou Yachts à rames. Tous ces Bâtimens portoient huit cens Soldats Portugais, sans y comprendre les équipages, qui étoient tous composés de Négres ou d'Indiens. On ne parle point d'une autre Caraque de Malaca, qui avoit été détachée avec dix-huit Fustes pour se rendre à Ceylan; Voyage non moins funeste, dont il ne revint qu'une seule Fuste, qui fût prise aussi par les Hollandois. Les prisonniers ajoûtèrent, qu'il y avoit quatre autres Vaisseaux Portugais & un Yacht dans le Port d'Achin, & que leur Armée n'attendoit pas d'autre renfort que celui qui devoit partir de Goa au commencement d'Avril (*a*).

Hermansen. 1601. Eclaircissemens tirés des prisonniers.

La Flotte Portugaise avoit été témoin de l'infortune de ses deux Galères, sans faire aucun mouvement pour les secourir, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir l'avantage du vent, & que les Hollandois eûssent à combattre cet ennemi de plus. Cependant, pour ne pas demeurer tout-à-fait dans l'inaction, elle mit le feu à deux de ses propres Bâtimens, dont elle espéra que les flammes pourroient être funestes à ses ennemis. Mais le vent, qui les poussoit avec beaucoup de rapidité, ne servit qu'à les faire entiérement consumer avant qu'ils fussent parvenus aux Vaisseaux Hollandois (*b*).

La Flotte Portugaise se conduit mal.

Harmansen, animé par sa victoire, mit à la voile le 31, dans la résolution d'aller braver ses ennemis sur leurs ancres. Ils se mirent aussi sous les voiles, & les Hollandois crûrent l'action prête à s'engager. Cependant un calme qui survint ayant rendu l'approche difficile, ce fût en vain que les Hollandois recommencèrent le lendemain premier jour de l'an, leur manœuvre & portèrent droit sur la Flotte Portugaise. Après avoir parû disposée à les recevoir, elle dériva, malgré le pavillon rouge que Furtado avoit arboré, & qui ne pût donner à ses gens une envie de combattre qu'ils n'avoient pas. Ainsi les Hollandois passèrent sans opposition, & portèrent eux-mêmes à Bantam la nouvelle de leur triomphe (*c*). Ils y fûrent reçûs comme les libérateurs de la Ville, & l'on verra dans la suite, combien cette heureuse témérité devint avantageuse à leur Commerce. Elle ne leur avoit coûté qu'un homme; mais leurs blessés étoient en grand nombre. Ils prirent quelque-tems pour réparer leurs Vaisseaux; & quoique dans la disposition où des services de cette importance avoient mis la Ville de Bantam, il dépendît d'eux d'y prendre leur charge, ils résolûrent de continuer leur voyage aux Moluques (*d*).

Elle est bravée par les Hollandois.

1602.

Harmansen arrive triomphant à Bantam.

[Le 14 de Mars, ils arrivèrent à Banda, où ils trouvèrent le Vice-Amiral & Jean *Martzen*, qui avoient déjà pris leur charge. Ils s'y arrêtèrent, dans le même dessein, jusqu'au 24 de Juin, qu'ils continuèrent leur route

Son Voyage aux Moluques.

(*a*) *Ibid.* & pag. 353. (*b*) *Ibidem.* (*c*) Pag. 354. (*d*) Pag. 355.

Digitized by Google

HARMANSEN. 1602.

route (*e*).] [Le 6 de Juillet, ils mouillèrent à la rade de Tuban, & remirent au Roi, des préſens du Prince d'Orange, qui fûrent extrêmement bien reçûs. Trois jours après, l'Amiral Heemskerk & un autre Vaiſſeau de ſa Flotte (*f*), les y vinrent joindre, amenant une priſe qu'ils avoient faite à *Joratan* (*g*).]

Il établit un Comptoir à Bantam.

A leur retour à Bantam le premier d'Août, ils obtinrent facilement du Gouverneur de cette Ville & des Habitans, la permiſſion d'y établir un Comptoir, dont les premiers Commis fûrent Nicolas *Gaeff* & Jean *Lodwickſen* (*h*). Dans le reſte de la route, ces Vainqueurs des Portugais reprirent la qualité de Marchands, pour ne s'occuper que d'obſervations utiles à leur Commerce (*i*), & pour ſe rendre paiſiblement dans leur Patrie, où ils arrivèrent au mois d'Avril 1603 (*k*).

§. III.

(*e*) Add. de l'A. *A.*

(*f*) Le Journal ne nous apprend pas d'autres particularités de cette Flotte. Voyez le Voyage de *Spilberg*. R. d. E.

(*g*) Add. d. E.

(*h*) Pag. 361.

(*i*) Le 2 de Novembre 1602, on jetta la ſonde, & l'on trouva cent quinze braſſes d'eau, fond de coquillage. Sur le midi on la jetta encore, & l'on trouva cent quarante-cinq braſſes. Sur le ſoir on ne trouva plus de fond, quoique la ligne fût de deux cens trente braſſes. Cette manœuvre fit connoître avec certitude, qu'on étoit par la hauteur de trente-cinq degrés de latitude du Sud, puiſqu'on ne trouvoit plus de fond. *Pag.* 361. Il faut tenir pour certain, que ceux qui veulent aller à l'Iſle de Sainte Hélene & s'éloigner du Cap de Bonne-Eſperance, lorſqu'ils ſont à la hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-Oueſt ſur ſa bouſſole tenue directement Sud & Nord, ne manqueront pas de décheoir environ cent lieues à l'Eſt de cette Iſle; & en ce cas, il faut continuer de porter au Nord-Oueſt, juſqu'à-ce que l'on ſoit par la hauteur de ſeize degrés de latitude du Sud. C'eſt auſſi une eſtime certaine pour ceux qui trouvent fond par les trente-ſix degrés, de conclure qu'ils ſont Sud & Nord avec le Cap des Aiguilles. Il faut alors prendre ſon cours à l'Oueſt-Nord-Oueſt, juſqu'à-ce qu'on ait le Cap de Bonne-Eſperance devant ſoi au Nord-Oueſt, ſuivant l'eſtime. Enſuite il faut courir au Nord-Oueſt ſur la bouſſole tenue directement Sud & Nord, & naviguer toûjours ſur le même rhumb, juſqu'à-ce que l'on ſoit par la hauteur des ſeize degrés. Alors on n'eſt plus éloigné que d'environ onze lieues Eſt de l'Iſle Sainte Hélene. C'eſt l'expérience qu'on a faite dans le Navire le *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois, le Vice-Amiral de la Flotte approcha ſi près du Cap, qu'il n'en fût qu'à la portée du petit canon; & quand il l'eût doublé, il courut la bande du Nord-Oueſt, ſur la bouſſole tenue directement Sud & Nord, juſques par la hauteur des ſeize degrés, croyant que par cette route, il gagneroit l'Iſle de Sainte Hélene. Mais il eût le chagrin de ſe trouver à plus de cent lieues à l'Eſt de cette Iſle.

Une Flotte de quatre Vaiſſeaux, ſous le commandement de l'Amiral *Scbuermanſz*, a fait la même expérience. Après avoir paſſé le Cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient auſſi trouvé fond ſur quatre-vingt-dix braſſes, par la hauteur de trente-ſix degrés, par le travers du Cap des Aiguilles. Enſuite ils naviguèrent juſqu'à la diſtance de quatorze lieues du Cap, ſuivant leur eſtime; d'où ils courûrent au Nord-*Oueſt juſques* par la hauteur de ſeize degrés, où ils étoient bien encore éloignés de l'Iſle, de quatre-vingt-dix lieues à l'Eſt, ſuivant l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Oueſt. *Pages* 362 & 363.

Le 9 de Janvier 1603, on eût dès le matin, la vûe de l'Iſle *Fernando Laurentio*, qui demeuroit environ quatre lieues Oueſt de la Flotte. La rade où l'on jetta l'ancre eſt au côté occidental de l'Iſle, ſur dix-huit, dix-ſept & ſeize braſſes, fond de corail. En y venant on laiſſe les terres à babord, comme on doit faire auſſi à celles de Sainte Hélene; ſans quoi on n'y ſçauroit entrer. Ainſi il eſt bon d'avertir, quand on y vient par l'Eſt, de faire le tour du bout ſeptentrional de ces Iſles, pour gagner la rade. *Pag.* 365.

(*k*) Pag. 365. Un yacht de la Flotte, qui avoit été détaché près du Cap de Bonne-Eſperance, pour chercher quelques Vaiſſeaux écartés, étoit déjà arrivé à Middelbourg, & Harmanſen l'apprit devant Plymouth, où il s'arrêta quinze ou ſeize jours.

Digitized by Google

§. III.

VEEN. 1602.

Corneille de Veen.

CETTE Relation ne mériteroit place ici qu'en faveur de ſon exiſtence, & pour accorder à celui dont elle porte le nom, un rang entre les Voyageurs, ſi deux actions éclatantes dont elle eſt preſqu'uniquement compoſée, n'appartenoient à l'Hiſtoire des Voyages, par la facilité qu'elles apportèrent à d'autres entrepriſes. Harmanſen avoit commencé à faire redouter le nom Hollandois dans les Indes. *Veen*, qui ſuivit immédiatement ſes traces, parût perſuadé, comme lui, qu'il étoit tems de renoncer à tous les ménagemens qu'on avoit gardés juſqu'alors avec les Portugais. Etant parti du Texel le 17 de Juin 1602, avec neuf Vaiſſeaux d'Amſterdam & d'Enchuyſe, il s'arrêta le 22 d'Octobre, dans la rade d'Annobon, où il ne trouva pas, dans le Gouverneur, plus de civilité que la plûpart des autres Commandans Hollandois; mais réſolu de venger une fois ſa Nation, de tous les outrages qu'elle avoit reçûs dans cette Iſle, il y fit une deſcente, qui fit prendre aux Portugais, après s'être inutilement défendus, le parti de ſe retirer dans les montagnes, & d'abandonner, à la diſcrétion du Vainqueur, des rafraîchiſſemens qu'il ne leur avoit demandés qu'avec le deſſein d'en payer le prix (*a*). [Il y eût ſix ou ſept Hollandois de tués dans cette occaſion (*b*).]

Ce que cette courte Relation a d'utile.

Actions vigoureuſes des Hollandois.

ENSUITE ayant pénétré juſqu'à Macao, où il arriva le 30 de Juillet 1603, il s'y rendit maître d'une Caraque Portugaiſe richement chargée pour le Japon, qu'il fit brûler juſqu'à fleur-d'eau, après en avoir enlevé toutes les richeſſes (*c*) (*d*). Dans ſon retour vers Bantam, il découvrit le 18 de Septembre, une grande Jonque, dans laquelle il ſoupçonna, dit l'Auteur, qu'il y avoit ou des Portugais, ou des effets qui appartenoient à cette Nation. Sur le refus qu'elle fit de ſe rendre, les Hollandois [firent des décharges de mouſqueterie ſur elle, & les Indiens y répondirent avec une multitude de fléches, & ſe défendirent ſi bien, que les autres fûrent obligés de faire jouer leur canon. Malgré le tonnerre qui grondoit & qui menaçoit la Jonque, ceux qui la montoient continuèrent de ſe défendre avec tant de valeur, que les Hollandois doutèrent de les pouvoir vaincre. Enfin ils (*e*)] en vin-

1603.

(*a*) *Ubi ſup.* pag. 366.
(*b*) Add. de l'A. *A.*
(*c*) *Ibid.* pag. 367.
(*d*) Voici quelques détails à cet égard, tirez de l'Original. Le 29 d'Avril 1603, on alla mouiller l'ancre à la rade de Bantam. Le 6 de Juin, on détacha de la Flotte, deux Vaiſſeaux & un Yacht, qui firent voile vers la Chine. Le 21, ils s'arrêtèrent à l'Iſle Pulo Timaon, pour y faire de l'eau & des vivres. Ils relâchérent enſuite à Patane, où *ils* louèrent un Pilote Chinois, pour les mener à la Chine. Le 11 de Juillet, ils remirent à la voile; & le 30, ils vinrent devant Macao, où ils trouvèrent une Caraque très-richement chargée, & prête à faire voile pour le Japon. Sa cargaiſon conſiſtoit en ſoye de la Chine, en étoffes de ſoye, & autres précieuſes marchandiſes des Indes. Les Portugais perdant courage à la vûe des Hollandois, ſe ſauvérent à terre, & abandonnérent leur Vaiſſeau aux ennemis, qui le brûlérent après en avoir enlevé toute la cargaiſon. Ce riche butin auquel ils ne s'attendoient guères, fit changer le deſſein que ces trois Vaiſſeaux avoient d'aller à la Chine. Add. & R. de l'A. *A.*
(*e*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VEEN. 1603. vinrent à l'abordage & tuèrent tout ce qui eût le malheur de tomber sous leurs armes; c'eſt-à-dire, près de quatre-vingt Indiens. Ils apprirent de ceux qui furent épargnés, que la Jonque étoit Siamoiſe. Leur regret fût extrême, d'avoir maſſacré leurs amis & leurs alliés, des gens avec leſquels ils trafiquoient tous les jours (*f*). Mais le mal étant ſans remède, ils ſe contentèrent de relâcher le reſte de ces malheureux avec leur Jonque. On peut ſe perſuader néanmoins qu'ils garderent la cargaiſon, qui étoit de ſoyes & d'étoffes précieuſes; car loin de leur faire honneur de cette reſtitution, le Journal ajoûte, qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournèrent en Hollande avec leur riche butin (*g*). Il peut naître un embarras de ce récit: Veen n'a-t-il pas droit à la qualité de Pyrate autant qu'à celle de Voyageur (*b*) (*i*)?

Veen eſt Pyrate autant que Voyageur.

(*f*) Pag. 368.

(*g*) *Ibidem.*

(*b*) Mr. l'Abbé Prevoſt donne ici bien légèrement, au Commandant Hollandois, l'odieuſe qualité de Pyrate. Il n'y a rien dans l'Original qui fonde cette accuſation. Il y eſt ſimplement dit, que les Hollandois ayant vû qu'ils s'étoient trompés, laiſſèrent à la Jonque, la liberté de continuer ſon Voyage; que les Siamois ſe louèrent beaucoup du traitement qu'ils reçûrent des Hollandois dans cette occaſion, & qu'ils rejettèrent toute la cauſe de ce malheureux combat, ſur l'opiniâtreté de leur Commandant, qui y perdit la vie. Il eſt vrai qu'il n'eſt point dit expreſſément dans le Journal, que la cargaiſon de la Jonque fût reſtituée. C'eſt apparemment ſur cette omiſſion, jointe au *riche butin*, dont il eſt parlé plus bas, que ſe fonde Mr. Prevoſt, pour jetter ſur les Hollandois, le flétriſſant ſoupçon de Pyraterie. Mais outre que la douleur que ceux-ci firent paroître de leur fatale mépriſe, & la reconnoiſſance que les Siamois leur témoignèrent, font aſſez connoître qu'on leur rendit tous leurs effets; ce *riche butin*, eſt ſans doute celui que les Hollandois avoient trouvé ſur cette Caraque Portugaiſe dont ils venoient de s'emparer, comme celà eſt rapporté quelques lignes plus haut. R. de l'A. *d.*

(*i*) Après avoir ſimplement mis la choſe en queſtion dans le texte, Mr. Prevoſt la décide tout de ſuite à la marge. Cette maniére d'interroger & de ſe répondre ſoi-même, eſt aſſez plaiſante. R. d. E.

On trouvera la ſuite de l'établiſſement des Hollandois, après la Relation ſuivante.

Voya-

PYRARD. 1601.

Voyage de François Pyrard (a), qui eſt le premier des François aux Indes Orientales (b).

§. I.

Route & Avantures de l'Auteur juſqu'aux Iſles Maldives.

Motifs de ce Voyage.

L'Emulation, ſource de tant de vertus & de grandes entrepriſes, paroît avoir été le premier ſentiment qui porta les Marchands de Bretagne, à marcher ſur les traces des Portugais & des Eſpagnols. Depuis près d'un ſiècle, l'Europe avoit retenti des exploits de ces deux Nations. Les Indes Orientales étoient devenues comme leur proye, & l'on ne parloit qu'avec admiration, des richeſſes qu'elles tiroient continuellement de ce fonds inépuiſable, ſans que les François, leurs plus proches voiſins, aſpiraſſent encore à les partager. Une Compagnie, formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit, ſuivant les termes de l'Auteur, *de ſonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiſer à la ſource.* Elle équipa, dans cette vûe, deux Navires, l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croiſſant*, ſous la conduite de *la Bardeliere*; l'autre, nommé le *Corbin*, de deux cens, ſous celle de François *Grout du Clos-neuf*. *Pyrard*, qui s'embarqua ſur le ſecond, ne s'attribue pas d'autre motif que le déſir de voir des choſes nouvelles & d'acquérir du bien.

Départ des deux Vaiſſeaux.

Dans le récit d'un Voyageur fidéle & judicieux, les circonſtances d'une longue & malheureuſe navigation, deviennent autant de leçons utiles, qui méritent d'être ſoigneuſement recueillies (*c*). On partit de St. Malo le 18 de Mai 1601. La fortune n'avoit pas pris les deux Navires ſous ſa protection. A peine eût-on fait quelques lieues en mer, que le mât de miſene s'étant rompu ſur le *Corbin*, il fallût employer les Charpentiers de l'un & de l'autre Vaiſſeau pour le réparer. Un effet plus fâcheux de cette premiére diſgrace, fût le découragement de la plûpart des Voyageurs & des Matelots, qui la prirent pour un mauvais augure, & qui menacérent hautement d'abandonner le voyage, ſi l'on relâchoit dans quelque Port de France. Pyrard ne déſavoue pas que depuis l'embarquement, il avoit mal augu-

Mauvais augure pour la route.

(*a*) Le nom en entier de ce Voyageur eſt *François Pyrard de Laval* (1). Il faut que ſes Voyages ayent été imprimez de bien bonne heure, puiſqu'on en trouve un extrait dans les *Pilgrims de Purchaſſ.* Vol. II. pag. 1646. Il y en a une Edition faite à Paris en 1679. (2). R. de l'A. *A.*

(*b*) C'eſt cette raiſon qui fait interrompre les progrès des Hollandois, pour mettre ce Voyage dans l'ordre du tems qui lui convient. Voyez à la fin du Journal de Pyrard, ce qui peut lui diſputer le titre qu'on lui donne ici.

(*c*) C'eſt la diſtinction qu'on met toûjours entre les bonnes & les mauvaiſes Rélations.

(1) *Laval* eſt le nom de la Patrie. C'eſt la plus conſidérable Ville du *Bas-Maine*. R. d. E.

(2) Celle que nous avons ſous les yeux eſt encore beaucoup plus ancienne que celle-là. Elle eſt de 1615. Paris in 8vo, R. d. E.

Digitized by Google

PYRARD. 1601.

guré du succès de sa navigation; mais il en apporte une cause plus juste. L'ordre & l'obéïssance n'étoient pas connûes dans les deux équipages. On n'y entendoit que des juremens & des blasphêmes. Il s'y élevoit continuellement des querelles, que les deux Chefs n'avoient pas le pouvoir d'appaiser. Enfin l'on y voyoit régner tous les vices.

Apparence de querelle avec plusieurs Vaisseaux Hollandois.

ON reconnût, le 21, neuf gros Navires Hollandois, de ceux qui se nomment *Hourques*, qui se disposérent d'abord à faire honneur aux Navires de France. Ils passérent même sous le vent, marque de soûmission la plus grande qu'on puisse donner en mer, & tirérent chacun leur coup. Mais leur Vice-Amiral ayant tiré à balle & percé les voiles du *Corbin*, la Bardeliere, qui commandoit en chef les deux François, crût la guerre annoncée par cette insulte. Il se hâta de tout disposer pour une vigoureuse défense; & sans autre explication, il fit tirer deux coups de canon à balle, au travers des voiles du Vice-Amiral Hollandois, pour le mettre lui-même dans la nécessité de s'expliquer. Surpris de le voir tranquille, il prit un autre parti, qui fût de profiter du vent pour aller à toutes voiles vers l'Amiral, & de lui tirer un coup à balle, en lui commandant d'amener les voiles. Il ne fût pas moins étonné de voir exécuter promptement son ordre, & de trouver l'Amiral fort allarmé d'une si vive expédition. On s'expliqua. Le Canonier du Vice-Amiral étoit yvre; & toute la faute paroissant tomber sur lui, les Hollandois offrirent de le livrer sur le champ, ou de le faire pendre eux-mêmes à la vergue. Le Général François demanda grace au contraire pour lui, & partit content de cette satisfaction.

APRÈS avoir passé les Isles Canaries le 3 de Juin, & celles du Cap-Verd le 12 & le 13, on se trouva le 29 du même mois, à cinq degrés de hauteur, où l'Etoile du Nord parût fort basse. On apperçût en même-tems celle du Sud, que les Matelots nomment *la Croisade*, parce qu'elle est composée de quatre Etoiles en formé de croix. Quoiqu'elle ne soit pas à moins de vingt-sept degrés du Pole Antarctique, c'est sur elle, comme la plus proche, que les Pilotes se réglent & prennent la hauteur. Pyrard & ses Compagnons virent ici une étrange quantité de poissons-volans, dont les aîles ressemblent à celles des chauve-souris. Il en tomboit beaucoup sur les deux Navires, où il devenoit très-facile de les prendre, parce que leurs aîles s'étant séchées dans leur vol, ils ne pouvoient se relever. L'Auteur trouva leur chair délicate. Les albacores, les bonites & les marsouins, donnérent aux deux équipages le plaisir d'une pêche continuelle, & leur servirent de rafraîchissemens. On voit, en approchant de la Ligne, du côté du Sud comme de celui du Nord, la même abondance de poissons-volans.

Témoignage de Pyrard sur la multitude de poissons-volans.

Courans dont l'effet est insensible.

LES courans, par lesquels on fût emporté jusqu'à la vûe de la Côte de Guinée, contre l'opinion des Pilotes, retardérent beaucoup la navigation. On n'arriva sous la Ligne que le 24 d'Août. „ Ce jour, dit l'Auteur, ayant „ pris la hauteur du Soleil à l'heure accoûtumée, qui est le point de midi, „ il ne fût trouvé aucune hauteur; de-sorte qu'on reconnût par-là, que nous „ étions sous la Ligne ". Il ne fait pas une description moins naïve des incommodités du passage. Comme il n'y a pas de Voyageur où l'on en trouve tant de circonstances réünies, elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes:

„ DE-

Digitized by Google

PYRARD. 1601.

„ Depuis les ſept ou huit degrés approchant de la Ligne, du côté du „ Nord & autant du côté du Sud, on eſt fort incommodé de l'inconſtance „ du tems & des injures de l'air. La chaleur eſt ſi violente & ſi étouffan- „ te, que rien plus; ce qui corrompt la plûpart des vivres. L'eau devient „ puante & pleine de gros vers. Toutes ſortes de chairs & de poiſſons ſe „ corrompent, même les mieux ſalés. Le beurre que nous avions apporté „ étoit tout liquefié en huile; la chandelle de ſuif fondue. Les Navires „ s'ouvroient aux endroits où ils ne trempoient point dans la Mer. La poix „ & le goudron ſe fondoient par-tout, & il étoit preſqu'auſſi impoſſible de „ demeurer dans le bas du Navire que dans un four. Il n'y a rien de ſi in- „ conſtant que l'air; mais là c'eſt l'inconſtance même. En un inſtant il „ fait ſi calme que c'eſt merveille, & à demie-heure de-là, on ne voit & on „ n'entend de tous côtés qu'éclairs, que tonnerres & foudres les plus épou- „ vantables qu'on puiſſe s'imaginer, principalement quand le Soleil eſt près „ de l'Equinoxe; car alors on les remarque plus véhémens & plus impetu- „ eux. Incontinent le calme revient, puis l'orage recommence, & ainſi „ continuellement. Il ſe lève tout-d'un-coup un vent ſi impétueux, que „ c'eſt tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en diligence toutes „ les voiles, & on diroit que les mâts & vergues vont ſe briſer & le Navi- „ re ſe perdre. Souvent on voit venir de loin de gros tourbillons, que les „ Mariniers appellent *Dragons*; s'ils paſſoient par-deſſus les Navires, celà „ les briſeroit & les couleroit à fond. Quand on les voit venir, les Mari- „ niers prennent des épées nues & les battent les unes contre les autres en „ croix ſur la proue, ou vers le côté où ils voyent cet orage, & tiennent „ que celà l'empêche de paſſer par-deſſus le Navire, le détournant à côté. „ Au-reſte, ſous cet air les pluyes ſont fort dangereuſes; car ſi une per- „ ſonne en eſt mouillée & ne change promptement d'habits, elle eſt bien- „ tôt après toute couverte de bubes & de puſtules ſur ſon corps, & des „ vers s'engendrent dans les habits. Nous étions contraints de couvrir nos „ Navires de toile-cirée, & de nous ſervir de tentes & de pavillons, pour „ nous garantir tant de la pluye que du Soleil. Il me ſeroit impoſſible de „ raconter par le menu, toutes les extrémités & les travaux que nous endu- „ râmes à cauſe de ces calmes & *Travades*, (car ainſi s'appellent ces bou- „ raſques) bien plus que ſi c'eût été en grand vent & même en tourmente, „ & même les Navires s'en uſent auſſi-tôt. Le Navire branle & va chan- „ cellant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à cauſe de la violence du „ grand *Louefme* qui eſt en ces Mers-là; mais lors du vent en poupe, les „ voiles tiennent le Navire ferme; & s'il eſt à la bouline, il ne panche que „ d'un côté. Ces calmes ébranlent fort un Vaiſſeau & lui donnent bien des „ efforts, principalement à ceux qui ſont grands & chargés, & le plus „ ſouvent le font tellement entr'ouvrir, que par après, s'il ſurvient quelque „ tourmente, il ne peut pas réſiſter long-tems (*d*).

Description remarquable du paſſage de la Ligne.

Calmes & tempêtes auxquelles on y eſt ſucceſſivement expoſé.

Le 29 d'Août, on découvrit la terre à dix lieues, & la joye fût extrême

(*d*) Remarquez qu'on paſſe quelquefois la Ligne ſans ſe reſſentir de ces incommodités (1).

(1) On y eſt ſur-tout expoſé, dans cette partie de l'Océan, qui eſt le long des Côtes de Guinée, & qui s'appelle, les *Calmes* & les *Foyes*. On en a parlé plus haut. E. de l'A.

Digitized by Google

PYRARD. 1601.

me dans les deux Navires, parce qu'ayant été rabbatus plusieurs fois par les courans vers la Côte de Guinée, ils commençoient à manquer d'eau. On reconnût bientôt l'Isle d'*Annobon*. Le lendemain ayant pris terre, sur la foi des Portugais, qui étoient maîtres de l'Isle, on se repentit trop tard d'avoir eû cet excès de confiance à leurs promesses. Il en coûta la vie au Lieutenant du *Corbin*, & la liberté à plusieurs Matelots, qui fûrent rachetés à prix d'argent. On ne laissa pas de séjourner six semaines dans la même rade, mais sans communication avec les Habitans, dont on avoit éprouvé la perfidie, & dans la nécessité de prendre le tems de la nuit pour s'approcher de quelques sources d'eau fraîche, au risque d'essuyer des coups de pierres & d'arquebuses.

Les deux Vaisseaux tombent à l'Isle d'Annobon.

Description de cette Isle.

L'ISLE d'Annobon appartenoit alors à un Seigneur Portugais, & tout ce qu'il y avoit d'Habitans de sa Nation, n'étoient que ses Facteurs ou ses Commis. Des naturels, qu'il regardoit comme ses esclaves, il faisoit tous les ans un Commerce considérable, suivant leur multiplication. C'étoient des Négres, qui alloient nuds, hommes & femmes, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvroient de coton. Les femmes portoient leurs enfans sur le dos, & leurs mammelles étoient assez longues pour les allaiter par dessus l'épaule. La hauteur de l'Isle est d'un degré & demi du Sud. Elle n'a que cinq ou six lieues de circuit; mais elle est haute, montagneuse, & toûjours couverte de verdure. Les oranges & les ananas y croissent en abondance. Les bananes y servent de pain aux Habitans. Les cocos leur fournissent du vin. Ils ne manquent pas de riz & de millet. Le coton fait leur principal revenu, & la Mer qui les environne est remplie d'excellent poisson. Une petite Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue & demie, mais sans aucune sorte de verdure, sert de retraite à une prodigieuse quantité de pengouins (*e*), oiseaux un peu plus gros que nos pigeons & qui leur ressemblent beaucoup par le plumage. Leur chair, quoique noire, est nourrissante & d'assez bon goût. C'étoit une ressource pour les deux équipages, qui en prenoient tous les jours un fort grand nombre.

Le scorbut oblige de gagner Sainte Hélene.

LA nécessité de trouver d'autres rafraîchissemens pour le scorbut, dont on commençoit à sentir les atteintes, détermina le Général à lever l'ancre. Le 16 d'Octobre, on prit la route de Ste. Hélene, malgré les incertitudes du Pilote, qui ne se promettoit pas de la rencontrer avec les vents qui régnoient dans cette saison. On y arriva néanmoins le 17 de Novembre. Cette Isle est au seizième degré du Sud, à six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. On s'étoit flatté d'y trouver du bois propre à reparer le mât de misaine du *Corbin*; mais elle n'en produit pas de convenable à cet usage. Son air & ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux, rétablirent la santé de tous les malades. On partit le 26 de Novembre, pour s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance. Trois jours après, on doubla les *Abrolhos* (*f*), qui sont des bancs & des écueils, vers la

Abrolhos, écueils dangereux.

(*e*) L'Auteur les nomme *Pingui*.

(*f*) Il doit y avoir ici quelque méprise dans l'Original même. L'Isle de Ste. Hélene est en effet trop éloignée des *Abrolhos*, pour qu'on puisse y arriver en trois jours. D'ailleurs ces écueils ne sont point sur la route de cette Isle au Cap de Bonne-Espérance. (1) R. de l'A. *A.*

(1) On peut supposer qu'il s'est question ici que de la hauteur & non de la distance, dont l'Auteur ne parle pas. La route qui est tracée sur la Carte & son Voyage passe beaucoup à l'Est de Ste. Hélene, dont Mr. Pingouin le fait partir le 16 de Novembre; mais c'est une faute d'impression que nous avons corrigée. R. d. E.

Digitized by Google

la Côte du Bréſil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les Voyageurs en garde contre le danger. Ce nom ſignifie *ouvre les yeux*; conſeil néceſſaire à ceux qui ſeroient tentés de s'y engager, parce qu'il leur ſeroit fort difficile d'en ſortir. Comme il n'eſt pas moins dangereux de s'approcher trop de la Côte de Guinée, où l'air eſt fort mal ſain, & où les calmes & les courans ont cauſé tant d'infortunes, l'Auteur exhorte les Navigateurs à ſe garantir également de ces deux perils, & leur repréſente, pour les raſſûrer, que l'eſpace ne manque à perſonne, puiſqu'on ne compte pas moins de mille lieues de la Côte d'Afrique à celles du Bréſil. Il obſerve qu'après avoir doublé les Abrolhos, l'uſage de la Mer eſt de célébrer une fête qui dure un jour entier, & dans laquelle on élit un Roi pour y préſider. Cette cérémonie vient des Portugais. Mais l'Auteur la condamne, parce que les réjouïſſances de cette nature conſiſtant en feſtins, ne ſervent qu'à diminuer les liqueurs & les vivres, qui ne peuvent être trop ménagés dans le cours d'une longue navigation.

PYRARD. 1601.

Fête des Abrolhos.

On croyoit s'avancer vers le Cap de Bonne-Eſpérance, & l'on voyoit déjà ſur les flots, cette eſpèce de roſeaux qu'on appelle *Trombes*, qui ſont joints dix ou douze enſemble par le pied; ſans compter une multitude d'oiſeaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *Manches de velours* & qui commencent à ſe montrer à cinquante ou ſoixante lieues du Cap; lorſque dans une nuit obſcure, dont l'horreur étoit redoublée par la pluye & par un grand vent, le *Corbin* ſe trouva fort près de terre & n'auroit pas évité de ſe briſer contre des rochers qui s'avançoient dans la Mer, ſi quelques Matelots ne s'étoient apperçûs du danger. On ſe hâta de reprendre le large, & d'avertir le Général par un coup de canon. Le jour ſuivant fit remarquer qu'on avoit paſſé le Cap de Bonne-Eſpérance, & qu'on avoit devant les yeux le Cap des *Aiguilles*. Pyrard obſerve qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap, les aiguilles ou compas de Mer demeurent fixes & regardent directement le Nord, ſans décliner vers l'Eſt ni l'Oueſt, & qu'après l'avoir doublé, elles commencent à décliner au Nord-Oueſt.

Cap des Aiguilles. Origine de ſon nom.

L'INTENTION du Général étoit de prendre ſa route par le dehors de l'Iſle de *Madagaſcar*, & dans cette vûe, il avoit quitté deux Vaiſſeaux Hollandois, qui allant aux Indes comme lui, devoient réjoindre leur Flotte dans la Baye *Formoſe* ſur la Côte de Melinde. Mais l'ignorance de ſon Pilote lui fit ſuivre d'abord la Terre de Natal, qu'il eût le bonheur, à la vérité de paſſer ſans tempêtes, quoiqu'elles y ſoyent très-fréquentes depuis les trente-trois degrés juſqu'à vingt-huit; mais le 7 de Février, s'étant apperçû qu'il s'étoit trompé, & s'obſtinant à vouloir repaſſer la même Côte pour retourner ſur ſes traces, il expoſa ſes deux Vaiſſeaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette Mer. Une tempête, qui dura quatre jours, préſenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne ceſſa que pour jetter les gens du *Corbin* dans une autre inquiétude. Non-ſeulement ils avoient perdu de vûe le Général; mais appercevant un grand mât qui flottoit autour d'eux, ils ne doutérent pas que ce ne fût celui du *Croiſſant*, & que ce malheureux Vaiſſeau n'eût été ſubmergé. Ils étoient épuiſés de fatigues, & la plûpart accablés de maladies. *Grout du Clos*

1602.

Tempête qui jette les deux Vaiſſeaux dans l'Iſle de S. Laurent.

PYRARD. 1602.

Clos Neuf, leur Capitaine, propoſa de prendre terre, parce que ſon Pilote, qui étoit Anglois, n'avoit jamais fait le Voyage des Indes. On le ſupplia d'aller au plus près. C'étoit apparemment l'Iſle de Madagaſcar. Mais cette entrepriſe même n'étoit pas ſans danger, parce que dans tout l'équipage il n'y avoit qu'un Canonier Flamand qui eût quelque connoiſſance des Côtes, & qu'on avoit peu de confiance à ſes lumières. A trente ou quarante lieues de l'Iſle, la Mer parût changée. Elle étoit jaunâtre & fort écumeuſe, couverte de châtaignes de Mer, de cannes, de roſeaux, & d'autres herbes flottantes. Ce ſpectacle ne ceſſa point juſqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 de Février; & le 19 au matin, on jetta l'ancre dans la Baye de S. Auguſtin. Pyrard met ſa ſituation à vingt-trois degrés & demi au Sud, ſous le Tropique du Capricorne.

On entre dans la Baye de S. Auguſtin.

VERS le milieu du même jour, on vit paroître un grand Vaiſſeau, qui fût bientôt reconnu pour le *Croiſſant*. Il avoit été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de ſon équipage étoit malade. Le ſoir, un des deux Navires Hollandois qu'on avoit rencontrés au Cap des Aiguilles, entra auſſi dans la Baye, & ne vint mouiller près des François qu'après les avoir reconnus. Son Capitaine, qui ſe nommoit *Guion le Fort*, étoit né en Hollande, d'un François de Vitré. Il avoit déjà fait le Voyage des Indes, & s'étoit acquis une faveur extraordinaire à la Cour d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra. Les trois Vaiſſeaux ayant preſqu'également beſoin de réparation, le réſultat du Conſeil, qui ſe tint en commun, fût de choiſir d'abord un lieu commode pour y placer les malades. Le nombre en étoit grand ſur les deux Vaiſſeaux François. On prit, au pied d'une haute montagne, ſur le bord de la Rivière qui tombe dans la Baye, un endroit qu'on ferma d'une paliſſade de gros pieux, plantés l'un fort près de l'autre & entrelaſſés de groſſes branches. On le couvrît de voiles; & pour défendre cette petite Forteresſe, on y mît quelques pièces de canon, avec une garde d'hommes ſains, armés de mouſquets & d'arquebuſes.

Précautions pour la ſûreté des malades.

PENDANT qu'on travailloit à réparer les Vaiſſeaux, il ne fût pas difficile de lier commerce avec les Habitans de l'Iſle, & de ſe procurer des vivres. Après quelques incertitudes, qui venoient de leur défiance, ils convinrent, par divers ſignes, de fournir toutes ſortes de proviſions pour de petits cizeaux, des couteaux, & d'autres bagatelles dont ils paroiſſoient faire beaucoup de cas. Ainſi l'on ſe trouva bientôt dans une grande abondance de beſtiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jettons, ou pour une cuillière de cuivre ou d'étain, on obtenoit d'eux une vache ou un taureau. Mais leur induſtrie n'allant pas juſqu'à châtrer les animaux, il ne falloit eſpérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordoit la Rivière, ſervoit de promenade pendant le jour à ceux qui avoient la force de marcher. Ils y trouvoient quantité de petits ſinges, un nombre ſurprenant de toutes ſortes d'oiſeaux, ſur-tout des perroquets de divers plumages, & diverſes eſpèces de fruits, dont quelques-uns étoient fort bons à manger. Malgré tous ces ſecours, on avoit à combattre une chaleur ſi ardente, qu'avec des bas & des ſouliers on ne laiſſoit pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés; ce qui non-ſeulement empêchoit de marcher, mais cauſoit ſouvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches, &

Secours qu'ils reçoivent dans la Baye.

Triſte ſituation des François.

& d'autres inſectes volans, étoient une incommodité dont il falloit ſe défendre nuit & jour. D'un autre côté, les Matelots, après avoir jeûné ſur la Mer, ſe livroient à leur appetit ſans diſcretion, & ſe rempliſſoient de viandes dont l'excès de la chaleur rendoit la digeſtion difficile. Auſſi, loin de ſe rétablir, la plûpart furent attaqués d'une fiévre chaude, qui les emportoit dans l'eſpace de deux ou trois jours. Quarante-un François moururent de leur intempérance ou du ſcorbut. On avoit employé ſix ſemaines au travail, & les deux Vaiſſeaux ſe trouvoient en état de remettre à la voile. Mais le Général effrayé de la diminution de ſes gens, & tremblant pour les ſuites d'un Voyage qui étoit encore ſi peu avancé, prit la réſolution d'enlever quelques Habitans de l'Iſle pour ſuppléer au nombre. Il y employa inutilement l'adreſſe & la force. Mais ce fût enſuite un bonheur pour le *Corbin*, de n'avoir pas réüſſi dans cette injuſte entrepriſe. PYRARD. 1602.

PYRARD donne à l'Iſle de Madagaſcar plus de ſept cens lieues de circuit, & demande qu'on ſe fie à ſon témoignage, parce que dans ſes deux navigations il eût l'occaſion d'en faire le tour. Son extrémité, vers le Sud, eſt à la hauteur de vingt-ſix degrés, & celle du Nord à quatorze. Cette grande Iſle eſt fort abondante en beſtiaux (*g*). Les brebis portent trois ou quatre agneaux à la fois; ce que l'Auteur vérifie par ſes propres yeux. La queue des béliers & des brebis péſe juſqu'à vingt-huit livres. Toutes les eſpèces de beſtiaux appartiennent en commun aux Habitans, ou plûtôt à ceux qui les prennent, parce que mangeant fort peu de viande, ils ne prennent pas ſoin de les nourrir régulièrement. Auſſi la plûpart de ces animaux ſont-ils ſauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cens. Les taureaux & les vaches ont ſur le coû une groſſe maſſe de graiſſe, du même goût que la queue des moutons. Mais en général leur chair n'eſt pas d'auſſi bon goût ni auſſi ſaine qu'en Europe. La nourriture commune de l'Iſle eſt le poiſſon, les fruits & le laitage. Les ſinges y ſont en très-grand nombre. Celui des perroquets eſt incroyable, & la chair n'en eſt pas moins bonne que celle des gros pigeons. Nos François s'en trouvoient ſi bien, qu'ils en faiſoient cuire cinquante ou ſoixante enſemble dans la même chaudière. Les poules, les perdrix, les faiſans & d'autres eſpèces d'oiſeaux, ne ſont pas moins communs dans l'Iſle. On y voit quantité de cameleons, des lézards d'une groſſeur monſtrueuſe, & des chauve-ſouris auſſi groſſes que le corbeaux. Les Rivières ſont remplies de poiſſon, mais infectées d'un grand nombre de crocodiles. Obſervations de l'Auteur ſur Madagaſcar.

LA couleur des Habitans eſt bazanée, tirant ſur le roux. Ils ſont hauts, droits, diſpos, nuds, à la réſerve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une petite toile de coton. Ils portent leurs cheveux longs & treſſés. Les femmes ont une toile qui les couvre depuis le deſſus des mammelles juſqu'à la ceinture; & une autre depuis la ceinture juſqu'aux genoux; mais leur tête eſt raze, par le ſoin qu'elles prennent continuellement de ſe couper les cheveux. Leurs ornemens ſont des braſſelets de cuivre, d'étain ou de fer. L'Auteur ne rejette pas l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de ces Inſulaires, Habitans de cette Iſle.

(*g*) On en verra ci-après la deſcription. On n'a deſſein ici que de faire un honneur particulier aux obſervations de Pyrard.

PYRARD. 1602.

sulaires, à des Chinois jettés dans cette Isle par un naufrage. Il trouva dans leur visage beaucoup de ressemblance avec celui des Chinois, à l'exception de leur couleur bazanée, qu'il regarde comme l'effet du Climat & de leur nudité continuelle. Il ajoûte que l'Isle étoit fort peuplée, quoiqu'elle fût desolée par les guerres de plusieurs Rois entre lesquels elle étoit divisée. La Religion des Habitans étoit un mélange de Mahométisme & d'Idolâtrie.

Les deux Vaisseaux vont chercher de meilleurs rafraîchissemens aux Isles de Comorre.

ON leva l'ancre le 15 de Mai, avec si peu de confiance pour l'état des deux Vaisseaux, qu'au lieu de penser au terme du Voyage, on se proposa de gagner les Isles de Comorre, où les rafraîchissemens sont plus sains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élevation du Sud, entre l'Isle de Madagascar & la terre ferme d'Afrique. On prit le parti de mouiller dans celle de *Malailli* (*b*), qui est au milieu de quatre autres. Les Habitans apportèrent volontairement aux deux Navires, les richesses de leur Isle, qui consistoient en riz, dont la couleur est violette lorsqu'il est cuit; en miel, en plusieurs sortes d'oranges aigres & douces, en citrons de deux sortes & en d'autres espèces de fruits, tels que des bananes & des cocos qu'ils échangèrent pour diverses bagatelles de l'Europe. Leur Isle ne manquoit pas de bestiaux, ni de volailles; mais ils en demandoient le prix en argent. Quinze jours qu'on passa dans cette rade, suffirent heureusement pour rétablir tous les malades. Le Général fût sollicité par les Insulaires, de descendre au rivage & de visiter même leur Roi, de la part duquel ils lui promettoient beaucoup de faveur. Mais l'obstination qu'ils eûrent à lui refuser des ôtages, & le souvenir de ce qu'il avoit éprouvé dans l'Isle d'Annobon, étoient deux puissantes raisons qui le firent résister à toutes leurs offres. Ces Isles sont peuplées de différentes Nations de la Côte d'Ethiopie, de Caffres, de Mulâtres, d'Arabes & de Perſans, qui sont tous profession de la Religion Mahométane & qui font en commerce avec les Portugais du Mozambique, dont elles ne sont éloignées que d'environ soixante-dix lieues. Je sçais, observe l'Auteur, que dans tous ces lieux, les Portugais conseillent aux peuples avec lesquels ils ont quelque alliance, & les prient même instamment, d'employer toutes sortes de trahisons & de surprises contre les Navires François, Anglois & Hollandois, jusqu'à leur promettre des récompenses pour leur perfidie. Il ajoûte, comme une merveille de cette Côte, qu'étant dans la Chaloupe à une lieue de terre, il apperçût de près un poisson monstrueux, qui avoit la tête d'un homme, mais un peu en pointe & couverte d'écailles, avec une sorte de barbe au menton. Il ne pût découvrir qu'une partie de son dos, qui étoit écaillé; & le mouvement qu'il fit, pour l'observer de plus près, le fit disparoître.

Politique des Portugais.

Poisson à tête humaine.

Remarque sur le caractère de l'Auteur.

JUSQU'ICI les avantures de Pyrard ne le distinguent pas du commun des Voyageurs, & l'utilité de ses observations se borne aux gens de Mer. Mais la scène va s'ouvrir à des événemens plus agréables, qui le mettent au rang des Historiens, des Géographes, des Naturalistes, & dans lesquels il conserve

(*b*) Cette Isle est aussi appellée par d'autres Voyageurs, *Molalia*, *Moalli* & *Morlia*. Elle est à deux lieues au Sud de l'Isle de Comorre, qui a donné son nom à toutes les autres. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

ſerve toûjours ſon caractère d'Obſervateur exact & d'Ecrivain judicieux. En vain prétendroit-on faire honneur de toutes ces qualités à quelques perſonnes d'un mérite diſtingué qui ont revû ſes Mémoires, puiſque l'attention même qu'ils ont apporté à ce travail, prouve l'eſtime qu'ils ont eûe pour l'Auteur & pour ſon ouvrage (*i*). PYRARD. 1602.

Naufrage du Corbin aux Iſles Maldives.

La fortune, qui le deſtinoit à une vie fort agitée, commença ſes diſgraces par un naufrage. Grout du Clos Neuf, Capitaine du *Corbin*, ne s'étoit pas rétabli ſi parfaitement aux Iſles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuſe pour la ſûreté de ſon Vaiſſeau. Après avoir paſſé la Ligne, le 21 de Juin, on eût un tems aſſez favorable juſqu'au cinquième degré du Nord. Le 2 de Juillet, on reconnût de fort loin de grands bancs, qui entouroient quantité de petites Iſles. Le Général & ſon Pilote prirent ces Iſles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laiſſées quatre-vingt lieues à l'Oueſt. En vain les gens du *Corbin* ſoûtinrent que c'étoient les Maldives, & qu'il falloit s'armer de précaution. Cette diſpute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le Général eût dans ſon opinion, lui fit négliger indiſcrétement d'attendre de petites barques, qui venoient, comme on en fût informé depuis, pour lui ſervir de guides. Son intention étoit de paſſer par le Nord des Maldives, entre la Côte de l'Inde & la tête des Iſles; mais, en ſuivant ſes ordres, on alloit au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témerité, chacun paſſa la nuit dans un profond ſommeil, ſans en excepter ceux mêmes qui devoient veiller pour les autres. Le Maître & le Contre-Maître étoient enſevelis dans l'yvreſſe d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la bouſſole s'éteignit, parce que celui qui tenoit alors le gouvernail eût auſſi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde étoit dans un fatal aſſoupiſſement, lorſque le Navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveilloit au bruit, il toucha une troiſième fois & ſe renverſa ſur le banc.

Affreuſe ſituation de l'équipage.

Quels fûrent les cris & les gémiſſemens d'une troupe de malheureux, qui ſe voyoient échoués au milieu de la Mer & dans les ténébres, ſur un rocher où la mort devoit leur paroître inévitable! L'Auteur repréſente les uns pleurans & crians de toute leur force, les autres en prières, & d'autres ſe confeſſant à leurs Compagnons. Au lieu d'être ſecourus par leur Chef, ils en avoient un qui ne faiſoit qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois, ſa langueur le retenoit au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en ſortir, mais ce fût pour pleurer avec les autres. Les plus hardis ſe hâtérent de couper les mâts, dans la vûe d'empêcher que le Vaiſſeau ne ſe renverſât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croiſſant* du malheur où l'on étoit tombé. Tout le reſte de la nuit ſe paſſa dans l'attente continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, pluſieurs Iſles voiſines, à cinq ou ſix lieues de diſtance, & le *Croiſſant* qui paſſoit à la vûe des écueils, ſans pouvoir donner le moindre ſe-

(*i*) L'Editeur avertit, dans ſa Préface, que le célébre *Jérôme Bignon*, Avocat-Général au Parlement de Paris, y a mis la main.

Digitized by Google

PYRARD. 1602.

secours à ceux qu'il voyoit périr (*k*). Cependant le Navire tenoit ferme sur le côté, & sembloit promettre de résister quelque tems aux flots dans cette situation, parce que le banc étoit de pierre. Pyrard & ses Compagnons en conçûrent l'espérance de sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une espèce de claye, ou de radeau, d'un grand nombre de pièces de bois, sur lesquelles ils clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du Vaisseau. Cette machine, qui se nomme *Pangaie*, étoit suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il pût emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvoient dans le Vaisseau. On avoit employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eût achevé la pangaie, il fût impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçût une barque qui venoit des Isles, & qui sembloit s'avancer droit au Vaisseau pour le reconnoître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demie lieue. Ce spectacle jetta tant d'amertume dans le cœur d'un Matelot François, que s'étant jetté à la nage, il alla au-devant d'elle, en suppliant, par des cris & des signes, ceux qui la conduisoient, d'accorder leur assistance à de malheureux étrangers, dont ils ne pouvoient attendre qu'une reconnoissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejetter sa prière, il fût obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit, dans la suite, qu'il étoit rigoureusement défendu à tous les Insulaires, d'approcher des Navires qui faisoient naufrage, s'ils n'en avoient reçû l'ordre exprès de leur Roi. Quoiqu'il traite cette loi de barbare, il y trouve beaucoup moins de brutalité, que dans ce qui se passoit autour de lui parmi plusieurs Matelots, qui malgre la présence de la mort, ne laissoient pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrémité de leur vie, ils aimoient mieux mourir à force de boire, qu'en se noyant dans l'eau de la Mer. Après s'être *enyvrés*, ils se querellèrent avec d'affreux juremens. Quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyoient en prières pour se disposer à la mort; & ne reconnoissant plus l'autorité du Capitaine, ils lui disoient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étoient plus obligés de lui obéïr.

* Tentatives inutiles.

On se sauve dans le Galion.

PERSONNE ne s'étoit flatté jusqu'alors, de pouvoir tirer parti du Galion, non-seulement parce que les mats étant coupés, il n'y avoit aucun moyen d'attacher une poulie, pour l'enlever de dessous le second pont, où il étoit depuis les Isles de Comorre, mais plus encore, parce que les vagues passoient à tous momens de la hauteur d'une picque au-dessus du Navire, & que la Mer étoit si impétueuse dans l'espace de deux lieues autour des bancs, qu'il n'y avoit rien à se promettre d'un si foible secours. Cependant comme il ne restoit plus d'autre ressource, tous les efforts se tournèrent vers cet unique objet d'espérance. Le Galion fût tiré avec des peines incroyables. Il étoit ouvert en plusieurs endroits, & tout brisé des coups de Mer. On n'épargna rien pour le mettre en état de servir. Mais la nuit étant survenue avant que ce travail pût être achevé, on fût obligé de la passer sur le

(*k*) On verra son sort, à la fin de cette Relation.

Digitized by Google

le bord du Navire, avec d'autant plus d'incommodité & de danger, que le dedans étoit déjà presque rempli d'eau, & qu'on étoit exposé sans cesse aux vagues qui passoient par-dessus. Ce ne fût que le matin du jour suivant, qu'on se mit à la nage pour passer le Galion au-delà des bancs; entreprise également dangereuse & pénible. Elle réussit néanmoins, & tout le monde eût la liberté de s'embarquer, après avoir pris des épées, des arquebuses & des demi-picques. Dans cet état, qui faisoit fremir les moins timides, parce que le Galion étoit excessivement chargé & qu'il faisoit eau de toutes parts, on mit à la mer vers les Isles, au risque d'être submergés plusieurs fois par les vents & les flots qui étoient d'une violence surprenante. Enfin, la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation, on se crût trop heureux, après avoir vû la mort sous mille formes, d'aborder dans une des Isles, qui se nomme *Pulodou* (*l*).

PYRARD. 1602.

Comment les François abordent dans l'Isle de Pulodou.

Les Habitans étoient assemblés sur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeste, ils firent connoître par des signes, qu'ils ne permettroient de descendre qu'à ceux qui se laisseroient désarmer. Il fallût s'abandonner à leur discrétion. Après avoir écarté les armes, leur premier soin, fût de tirer le Galion à sec, d'en ôter le gouvernail, le mât & les autres appareils, & de les envoyer dans d'autres Isles. Leurs propres bateaux furent éloignés. Pyrard s'apperçût bien-tôt qu'on s'étoit trop hâté de prendre le parti de la soûmission. L'Isle n'avoit pas une lieue de tour, & le nombre des Habitans n'étoit que de vingt-cinq. Il auroit été facile à des gens armés, qui étoient au nombre de quarante, de leur faire la loi & de se saisir de leurs bateaux.

A quelles conditions ils y sont reçûs.

Les prisonniers, car l'Auteur ne se donne plus d'autre nom, furent conduits dans une loge, au milieu de l'Isle, où ils reçûrent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons. Un vieux Seigneur, nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague* (*m*), qui étoit le maître de l'Isle & qui sçavoit quelques mots de Portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portoient, comme appartenant au Roi des Maldives depuis que leur Navire s'étoit perdu sur ses Côtes. Le Capitaine avoit sauvé une pièce d'écarlate. On lui demanda ce que c'étoit. Il répondit que c'étoit un présent qu'il vouloit faire au Roi, & qu'il n'avoit tiré cette pièce du Vaisseau que pour l'offrir plus entière, dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux Insulaires, qu'ils n'oférent y porter la main ni même y tourner leurs regards. Le Capitaine & ses Compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au Seigneur de l'Isle, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bien-tôt qu'on voyoit venir des Officiers du Roi, il rendit l'écarlate au Capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

On leur prend tout ce qu'ils ont.

Respect singulier des Habitans pour le Roi.

Quel-

(*l*) *Pulo* signifie *Isle* dans la langue Indienne.

(*m*) Il semble que *Pulodow Quilague*, signifie Seigneur, ou Gouverneur de l'Isle *Dow*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

PYRARD. 1602.

QUELQUES Officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le Maître du *Corbin* avec deux Matelots, & les menèrent à quarante lieues de Pulodou dans l'Isle de *Malé*, qui est la Capitale de toutes les Maldives & le séjour ordinaire du Roi. Le Maître ayant porté avec lui la pièce d'écarlate, & l'ayant présentée à ce Prince, reçût un traitement fort civil & fût même logé dans le Palais. Un Prince, nommé *Ranabandery Tacourou*, beau-frère du Roi, reçût ordre d'aller recueillir tous les débris du Navire échoué. Il en tira non-seulement les marchandises, mais le canon même & ce qu'il y avoit de plus pésant. De-là passant par l'Isle de Pulodou, il prit avec lui le Capitaine François & cinq ou six de ses Compagnons, qui fûrent fort bien reçûs du Roi. Ce Monarque promit au Capitaine de faire équiper une barque, pour le conduire dans l'Isle de Sumatra, où le *Croissant* devoit être arrivé. L'Auteur doute s'il auroit tenu parole; mais le malheureux Grout du Clos Neuf mourût six semaines après, dans l'Isle de Malé.

Les Insulaires recueillent les débris du Vaisseau.

LES autres Captifs ayant été distribués dans plusieurs Isles, Pyrard fût conduit, avec deux de ses Compagnons, dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de Pulodou, & qui n'en est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que dans le partage qui s'étoit fait de l'argent qu'on avoit pû sauver du Vaisseau, ceux qui s'en étoient chargés, avoient mis leur fardeau dans des ceintures de toile, qu'ils s'étoient liées autour du corps. L'usage de cet argent devoit être pour les nécessités communes, & dès la première nuit, on avoit eû soin de l'enterrer de concert dans l'Isle de Pulodou, pour le dérober à l'avidité des Habitans. Pyrard & ses deux Compagnons n'avoient pas eû le tems de reprendre leurs ceintures, lorsqu'on leur avoit fait quitter cette Isle, & comme on ignoroit encore ce qu'ils avoient sauvé de leur naufrage, ils reçûrent d'abord assez d'assistance dans celle de Pandoué. Mais les autres, qui étoient demeurés à Pulodou, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auroient désirée, fûrent obligés de déterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussi-tôt que les Habitans leur connûrent cette ressource, ils prirent le parti de ne leur plus accorder aucun secours sans se faire payer; & le bruit s'en étant répandu dans les autres Isles, ceux qui étoient partis, comme Pyrard, sans avoir pris leurs ceintures, se trouvèrent réduits à la dernière nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçû lorsqu'il est de bon alloi, & où il peut être coupé en petites parties qu'on donne au poids, à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offroient leurs piastres aux Insulaires qui ne leur donnoient jamais de retour; de-sorte qu'une marchandise du plus vil prix leur coûtant toûjours une piéce d'argent, ceux qui en avoient le plus, épuisèrent bien-tôt leurs ceintures, & ne se virent pas moins exposés que les plus pauvres, à toutes sortes de misères. Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il alloit chercher sur le sable, avec ses Compagnons, des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avoit été jetté par les flots. Pour assaisonnement, ils les faisoient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenoit lieu de sel. Ce qui leur arrivoit de plus heureux étoit de trouver quelque citron, dont ils y mêloient le jus. Ils vécûrent assez long-tems dans cette extrémité; mais les Insulaires reconnoissant enfin qu'ils étoient sans argent, recommencèrent à

Sommes d'argent que les François avoient sauvées.

Elles ne servent qu'à augmenter leur misére.

Triste situation de Pyrard.

Digitized by Google

à leur donner quelque marque de compaſſion. Ils les employèrent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour leſquels ils leur offroient des cocos, du miel & du millet. Pour logement Pyrard n'eût pendant l'Hyver du Pays, qui eſt le mois de Juillet & d'Août, qu'une loge de bois qu'on avoit dreſſée ſur le bord du rivage pour y conſtruire un bateau, couverte à la vérité par deſſus, mais toute ouverte par les côtés; de-ſorte qu'y étant expoſé pendant toute la nuit aux vents, à la pluye qui eſt continuelle dans cette ſaiſon, & ſouvent aux flots mêmes de la Mer, il ne dût la conſervation de ſa ſanté qu'à une faveur extraordinaire du Ciel. Ses deux Compagnons, que leur qualité de Matelots devoit rendre moins ſenſibles à la fatigue, tombèrent dangereuſement malades. PYRARD. 1602.

Elle devient plus douce par ſon induſtrie.

Il tira néanmoins de ſa diſgrace, un fruit dont il reſſentit bien-tôt les avantages, & que ſes Compagnons regrétèrent beaucoup d'avoir mépriſé. Pendant ſon travail, il s'efforçoit de retenir quelques mots de la langue du Pays. Ce ſoin, auquel il apportoit toute ſon attention, le mit en état de ſe faire entendre. Le Seigneur de l'Iſle, qui ſe nommoit *Aly Pandio Atacourou*, & qui avoit épouſé une parente du Roi, conçût de l'affection pour lui & prit plaiſir à ſon entretien. C'étoit un homme d'eſprit, & verſé même dans les ſciences, qui avoit eû en partage les Bouſſoles & les Cartes marines du Vaiſſeau. Comme elles ne reſſembloient point à celles du Pays, ſa curioſité lui faiſoit ſouhaiter des explications. Il n'en avoit pas moins pour ſe faire inſtruire des mœurs & des uſages de l'Europe. Cette converſation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'eſtime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres ſecours, qui lui rendirent ſa ſituation plus ſupportable.

Danger qu'il court pour ſa vie.

Aly Pandio étoit parent d'Ibrahim, Seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe au lien du ſang, le portoit à lui rendre de fréquentes viſites. Un jour il ſe fit accompagner de Pyrard, pour lui donner le plaiſir de revoir ſes Compagnons. Mais cette faveur expoſa ſa vie au dernier péril. Dans la miſere où les autres étoient réduits, loin de pouvoir lui offrir des rafraîchiſſemens, ils le menèrent avec eux au bord de la Mer pour y chercher de quoi ſoulager leur faim. Ils y trouvèrent une groſſe tortue qui étoit renverſée ſur le dos & qui avoit cinq ou ſix cens œufs, de la groſſeur des œufs de poule. Leur joye fût extrême. Ils la mirent en pièces & la firent bouillir dans de l'eau douce. Mais ſoit qu'elle demandât d'autres aſſaiſonnemens, ſoit que dans l'avidité de leurs eſtomacs, ils euſſent mangé avec excès, ils fûrent tous mortellement malades. Pyrard eût beaucoup de peine à ſe rétablir, & conçût par cet exemple, quelles étoient les ſouffrances de ſes Compagnons dans l'Iſle de Pulodou. Auſſi mouroient-ils les uns après les autres. Le Capitaine, le premier Commis, le Contre-maître & quantité de Matelots étoient déjà morts. Le Maître, qui après avoir été conduit dans l'Iſle de Malé, étoit revenu à Pulodou, voyant que depuis la mort du Capitaine, le Roi ne parloit plus de la barque qu'il lui avoit promis d'équiper pour l'Iſle de Sumatra, forma l'entrepriſe de ſe ſauver. Il ne communiqua ſon deſſein qu'à douze de ſes Compagnons, qui ſe conduiſirent avec tant d'adreſſe, qu'enfin ils ſurprirent la barque d'Aly Pandio dans une viſite que ce Seigneur rendit à Ibrahim. Ils ſe fournirent d'eau douce & de

Le Maître du Corbin prend la fuite avec douze de ſes Compagnons.

PYRARD. 1602.

de cocos, qu'ils avoient secrétement cachés dans un bois voisin, & s'embarquèrent en plein midi, c'est-à-dire, dans le tems qu'on s'en défioit le moins. Cependant les Insulaires s'en apperçûrent bien-tôt ; mais n'ayant pas d'autres barques pour les poursuivre, ils tournèrent leur ressentiment contre les infortunés qui restoient entre leurs mains, au nombre de huit ; quatre sains & quatre malades. Ils les maltraitèrent avec tant de cruauté, que les malades en moururent, & furent jettés à la Mer, sans qu'il fût permis à leurs Compagnons de les enterrer. Le Lieutenant du Vaisseau étoit de ce malheureux nombre.

Arrivée d'un grand Seigneur dans l'Isle de Pandoué.

Il s'étoit passé trois mois & demi depuis leur naufrage, lorsqu'on vît arriver dans l'Isle de Pandoué, un des premiers Seigneurs de la Cour, chargé des ordres du Roi pour achever de faire tirer du Vaisseau tout ce qui pouvoit y etre demeuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les Insulaires de Pulodou avoient arraché à leurs Captifs. Il se nommoit *Assan Caounas Calogue* (*n*). A son arrivée, il fût reçû avec les cérémonies qui s'observent pour les personnes de ce rang. Pyrard en fût témoin. La barque qui portoit ce Seigneur fit de loin un signal avec une enseigne rouge, amena ses voiles, & jetta l'ancre à une portée de fusil de l'Isle. Aly Pandio l'envoya reconnoître aussi-tôt ; & lorsqu'il fût informé que c'étoit un Ministre du Roi, il donna des ordres pressans pour sa réception.

Cérémonies de sa réception.

Toutes les barques de l'Isle s'étant rassemblées, il partit accompagné de la plûpart des Habitans. Les Prêtres, qui se nomment *Catibes* (*o*), & quatre ou cinq Anciens de l'Isle, qui portent le titre de *Moscoulis*, furent les seuls qui restèrent sur le rivage. Quelques barques étoient chargées de cocos, d'autres de bananes, de bétel, & de tous les fruits de l'Isle, rangés fort proprement dans des paniers de feuilles de cocotier, qui ne servent jamais qu'une fois, non-seulement parce que l'abondance en est extrême, mais encore parce qu'ils sont faits de maniere qu'on n'en sçauroit ôter les fruits sans les mettre en pièces. Le Seigneur de l'Isle entra le premier dans la barque de l'Envoyé du Roi, en lui disant *Sallam alecon*, qui est le terme commun pour saluer ; & se baissant, il lui toucha les pieds de la main droite. Ensuite il leva la même main sur sa tête, pour signifier qu'il étoit disposé à mettre sa tête sous les pieds de l'Envoyé. Tous ceux qui le suivoient imitèrent ce dernier signe, & s'avancèrent deux à deux, avec les présens qu'ils portoient sur leurs épaules, suspendus à un bâton. Ces présens & la salutation se nomment *Vedon a rouespou*. Le Seigneur fit sa harangue, & pria l'Envoyé de descendre à terre où son logement étoit préparé. L'Envoyé s'approcha du rivage ; mais avant qu'il fût descendu, les Catibes & les Moscoulis se mirent dans la Mer jusqu'à la ceinture pour aller au devant de lui, chacun portant sous le bras gauche une pièce de toile, moitié soye, moitié coton, longue d'une aune & demie sur trois quarts de large, teinte en rouge & d'un fort bel ouvrage. Ils le saluèrent par un compliment, & lui offrirent leurs toiles avec d'autres présens. Lorsque l'Envoyé voulût descendre, un des

(*n*) Il est appellé dans Purchass, *Assaul Okaounas Kalogue*. R. de l'A. *A.*

(*o*) *Katib*, ou *Kateb* est un mot Arabe qui signifie *Ecrivain*, *Clerc*, *Notaire*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

des principaux Catibes ou Moſcoulis lui préſenta l'épaule. Il s'y mit comme à cheval, les jambes d'un côté & de l'autre, & fût porté dans cette ſituation juſqu'à terre, avec beaucoup de ſoin pour empêcher qu'il ne ſe mouillât les pieds. On le conduiſit en foule juſqu'au logement qui lui avoit été préparé. Les ſalutations y recommencèrent & l'on paſſa une demie heure dans divers entretiens; après quoi le Seigneur de l'Iſle ſe retira. Mais ſes gens offrirent alors à l'Envoyé un bain à demi chaud, qu'il accepta. On lui apporta des huiles odoriferantes, dont il ſe frotta le corps à la manière des Indes. En ſortant du bain, on lui préſenta un breuvage du coco le plus délicat, avec quantité de plats de bétel. Enſuite il ſe rendit au Temple principal, qui ſe nomme *Oucourou Miſquite* (*p*), où il fit ſa prière l'eſpace d'une demie heure. Pendant tout le tems qu'il paſſa dans l'Iſle, ſes repas fûrent apprêtés avec toutes les délicateſſes du Pays; & toutes les maiſons de qualité lui envoyèrent des préſens. PYRARD. 1602.

AUSSI-TÔT qu'il eût exécuté ſa première commiſſion, qui régardoit les débris du Navire, il paſſa dans l'Iſle de Pulodou, pour y faire la recherche de ceux qui avoient eû part à l'argent des Captifs. Perſonne ne s'empreſſant de ſe déclarer coupable, il fit prendre & attacher tous les Habitans de l'Iſle, ſans en excepter les femmes, & les menaça des plus rudes ſupplices. On leur mit les pouces entre des bâtons fendus, qu'on preſſoit & qu'on lioit après les avoir ſerrés. La douleur les força de parler. Ils rendirent du moins une partie de ce qu'on leur demandoit, car il étoit difficile de découvrir la véritable quantité de l'argent qu'ils avoient reçû. Ils accuſèrent divers particuliers des autres Iſles, qu'on fit promptement arrêter. Les Soldats mêmes qui avoient été chargés de veiller ſur les dépouilles des Captifs, fûrent convaincus de différens larcins. Cette rigoureuſe exécution fût continuée plus d'un an, & produiſit toûjours de nouvelles découvertes. Rigueurs exercées contre ceux qui avoient pris l'argent des François.

PYRARD ayant été préſenté à l'Envoyé par Aly Pandio, eût le bonheur de lui plaire. Sa phyſionomie, qui étoit heureuſe, le faiſoit prendre pour quelque Seigneur de l'Europe. Cette opinion lui étoit ſi avantageuſe, qu'il ſe gardoit bien de détromper ſes Maîtres. Mais rien ne lui fût ſi utile que d'avoir appris la langue du Pays. L'Envoyé charmé de ſon entretien, ne lui permettoit pas un moment de le quitter. Il le mena dans une Iſle éloignée de dix lieues, qui ſe nomme *Touladou*, où il avoit alors une de ſes femmes; & lorſqu'il partit pour retourner à la Cour, non-ſeulement il le prit avec lui, mais il lui permit de ſe faire accompagner d'un des autres Captifs avec lequel il étoit lié d'une amitié particulière, & la conſidération qu'il eût pour lui, s'étendit juſqu'à ſes autres Compagnons, qu'il daigna conſoler par l'eſpérance d'un meilleur ſort. Bonheur qui fait changer de ſort à Pyrard.

LE jour du départ, on relâcha vers le ſoir, dans une petite Iſle nommée *Maconnodou*, parce que l'uſage des Maldives eſt de ne jamais tenir la Mer dans l'obſcurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ſes gens de conduire Pyrard dans ſon Palais, & ſe rendit d'abord à la Cour pour rendre compte au Roi de ſa commiſſion. Ce Prince, à qui il Il eſt conduit dans l'Iſle de Malé.

(*p*) *Miſquite* eſt formé, par corruption, de *Masjed*, mot Arabe, ou plûtôt du Perſan *Meskit*, c'eſt-à-dire, un *Temple*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

PYRARD. 1602.

il ne manqua pas de parler de ſon Captif, eût auſſi-tôt la curioſité de le voir. Pyrard fût appellé; mais on le fit attendre trois heures dans une ſalle du Palais, & le ſoir on le fit entrer dans une cour, où le Roi étoit à voir ce qu'on avoit apporté du Navire. C'étoient des canons, des boulets, des armes, & divers inſtrumens de guerre & de marine, qui fûrent renfermés dans le magaſin de l'Iſle. Pyrard s'étant approché fit ſon compliment au Roi, non-ſeulement dans la langue, mais encore ſuivant les uſages du Pays. Un ſpectacle ſi nouveau, cauſa tant de ſatisfaction à ce Monarque, que prenant plaiſir à s'entretenir avec lui, il lui demanda pluſieurs explications ſur quelques reſtes du Navire dont il ne pouvoit pas comprendre l'uſage. Enſuite lui ayant recommandé de ſe préſenter tous les jours au Palais avec les autres Courtiſans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode & de le bien traiter. Les jours ſuivans, Pyrard eût peine à répondre aux empreſſemens du Roi, qui vouloit être informé des mœurs & des uſages de la France. Son étonnement parût extrême, lorſqu'il eût appris la grande ſupériorité d'étendue & de force que la France a ſur le Portugal. Il demanda pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardieſſe de faire paſſer leur Roi pour le plus puiſſant de tous les Rois Chrétiens. Pyrard fût préſenté aux Reines des Maldives, qui l'occupérent pendant pluſieurs jours à ſatisfaire auſſi leur curioſité. Elles lui firent mille queſtions ſur la figure, les habits, les mariages & le caractère des Dames de France. Souvent elles le faiſoient appeller ſans la participation du Roi, & ces entretiens n'avoient pas de bornes.

Traitement qu'il y reçoit du Roi.

Curioſité de ce Prince & de ſes femmes pour les uſages de l'Europe.

CEPENDANT, de quinze ou ſeize Captifs, qui avoient été conduits avant lui dans cette Iſle, il n'en reſtoit que deux Flamans; ce qui faiſoit le nombre de quatre avec Pyrard & le Compagnon qu'il avoit amené. Tous les autres étoient morts, ou de maladie, ou par de funeſtes accidens. En arrivant ils avoient trouvé dans la rade, un Navire Portugais de Cochin, chargé de riz. Le Capitaine & le Marchand, qui étoient Metifs, & tous les gens de l'équipage qui n'etoient que des Indiens Chrétiens, quoique vêtus à la Portugaiſe, avoient marqué peu d'affection pour eux. Enſuite ils les avoient demandé au Roi, qui avoit conſenti qu'ils fûſſent tranſportés à Cochin. Mais le Capitaine François & tous les autres, n'ignorant pas que leur plus grand malheur étoit de tomber en de ſi mauvaiſes mains, avoient proteſté qu'ils aimoient mieux la mort, d'autant plus qu'ils conſervoient l'eſpérance d'obtenir une barque du Roi pour ſe rendre à Sumatra. Le Capitaine n'avoit pas ſurvécu long-tems, & ſa mort avoit été ſuivie de celle du premier Commis. D'autres avoient ſuccombé auſſi à leurs fatigues & au mauvais air du Pays, qui eſt mortel pour les étrangers. D'ailleurs en apprenant l'évaſion du Maître & des douze Captifs de Pulodou, le Roi avoit fait un ſerment ſolemnel de n'en plus laiſſer partir un ſeul. Le Pilote, qui s'étoit conſervé juſqu'alors en bonne ſanté, deſeſpérant de voir la fin de ſa miſére, avoit formé avec trois Matelots, la réſolution de ſe ſaiſir d'une barque & de riſquer tout pour s'évader. Ce deſſein avoit été découvert par quelques Inſulaires, qui avoient obſervé leurs démarches. Quoiqu'ils eûſſent pris le tems de la nuit pour leur embarquement, ils avoient été

Sort funeſte des autres Captifs François.

Digitized by Google

été surpris par des Soldats, qui leur avoient mis les fers aux pieds sous prétexte de les resserrer plus étroitement dans d'autres Isles, & qui leur avoient coupé la tête en mer. Pyrard reçût ces tristes informations en arrivant à Malé. Sa seule consolation fût d'apprendre d'un Pilote du Roi, que le Maître & les douze Captifs de Pulodou étoient arrivés heureusement à la terre ferme; encore fût-elle empoisonnée lorsque le même Pilote ajoûta qu'on leur avoit mis les fers aux pieds dans une Galère Portugaise, & qu'il les avoit vûs transporter à Goa. PYRARD. 1602.

ENFIN des quarante qui étoient échappés à la fureur des flots, il n'en restoit que cinq dans les autres Isles & les quatre de Malé. Pyrard employa toute sa faveur, pour obtenir du moins qu'ils fûssent tous rassemblés dans la même Isle. Cette grace lui fût accordée. Ils se trouvèrent ainsi au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous assez humainement traités du Roi & des Seigneurs. Mais la bonne intelligence dura peu entre les Flamans & les François. La faveur de Pyrard se répandant sur ceux de sa Nation, par des soins plus marqués de la part du Roi & des Reines, les autres en conçûrent de la jalousie. Ils se persuadèrent que l'Auteur leur rendoit de mauvais offices à la Cour, & le souvenir de ses services ne fût pas capable de leur faire perdre cette idée. Il ne cessoit pas néanmoins de partager avec eux, les vivres & les autres biens qu'il recevoit d'Assan (q). Ce Seigneur lui avoit accordé un logement dans son propre Palais, & ne le traitoit pas avec moins de bonté que ses propres enfans, qui l'aimoient aussi comme leur frère. Assan étoit de l'âge du Roi, c'est-à-dire, d'environ cinquante ans. Il avoit été élevé dès l'enfance avec ce Prince. Pyrard ne pouvoit désirer un protecteur plus puissant. Cependant l'abondance & la liberté dont il jouïssoit, ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fièvre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du Pays. Elle est connûe dans toute l'Inde, sous le nom de *Maléons* ou *fièvre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité, passe pour naturalisé dans ces Isles, & reçoit le nom de *Dives* qui est celui des Habitans. Ce Royaume s'appelle *Malé Ragué* dans leur langue; mais les autres peuples de l'Isle (r) le nomment *Malé divas*, & donnent le nom de *Dives* (s) à ceux qui l'habitent. Pyrard fût à l'extrémité pendant deux mois. Il ne se passoit pas de jour où le Roi & les Reines ne voulûssent être informés de sa situation. Ils lui envoyoient sans cesse leurs plus délicieux alimens; & dans la crainte qu'il ne manquât de quelque secours, ils placèrent près de lui un de ses Compagnons pour le servir. Pendant huit jours entiers, il ne voulût avaler que de l'eau fraîche; régime pernicieux, qui devoit lui causer la mort. Les Habitans du Pays boivent au contraire de l'eau bien tiède, dans laquelle ils mêlent du poivre concassé, pour empêcher l'enflure qui survient autrement à la fin de la maladie. Aussi la fièvre ne l'eût pas plutôt quitté, que ses jambes & ses cuisses s'enflèrent, comme dans l'hydropisie. Ses yeux

Il ne reste que neuf Captifs de quarante.

Affection d'un Seigneur pour Pyrard.

Il est attaqué de la fièvre des Maldives.

Description de sa maladie.

(q) Ou plutôt *Hassan*. R. de l'A. *A.*

(r) Pour donner du sens à ceci, il faut supposer qu'il s'agit ici d'un autre peuple des Indes, comme il est dit plus bas (t). R. de l'A. *A.*

(s) Ou *Divs*, mot qui doit signifier *Insulaires*, puis qu'à Malabar une Isle s'appelle *Div* ou *Diva*. R. de l'A. *A.*

(t) On n'a besoin d'aucune supposition. C'est une faute de M. Prevost qui a écrit *l'Isle* pour *l'Inde*, comme porte l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

PYRARD. 1602.

veux s'affoiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entièrement la vûe. Il lui resta une opilation de ratte, qui lui rendoit la respiration difficile, & dont il ne fût jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les Habitans, qui le nomment *Ont cory*. Les Médecins & les remèdes ne manquoient pas à Pyrard ; mais il n'en reçût aucun soulagement, jusqu'à-ce que ses jambes s'étant crévées, les eaux qui en causoient l'enflure, s'évacuérent d'elles mêmes, & ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes, des ulcéres si profonds & si douloureux, qu'il en perdit le sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation, dont il a crû devoir le recit à ceux qui pourront tirer quelque utilité de son exemple.

Quatre des cinq Flamans périssent en voulant s'échapper.

LE Roi ne cessoit pas de s'interesser à sa santé & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite Isle, nommée *Bandos*, qui est à la vûe de celle de Malé, un homme célèbre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pyrard fût transporté dans cette Isle où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamans qu'il laissoit derrière lui. L'embarras de se trouver sans Interprête & le retranchement des secours qu'ils recevoient de l'Auteur, leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secrétement quelques provisions pour leur fuite & s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquèrent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour leur entrepriſe, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnût le lendemain quelques piéces, qui firent juger que les quatre fugitifs avoient péri dans les flots. Deux jours après, le Compagnon particulier de Pyrard, qui étoit de Bretagne comme lui, & qui lui avoit toûjours rendu les devoirs d'une fidéle amitié, mourût d'une maladie dont il étoit affligé depuis long-tems. Sa douleur en fût si vive, qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, sûrtout lorsqu'il eût appris que le Roi faisoit un crime aux autres, de l'évasion des quatre Flamans, & le soupçonnoit lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux François & le seul Flamand qui restoient à Malé, fûrent examinés avec beaucoup de rigueur ; & quoiqu'ils ne fûssent pas reconnûs coupables, on leur retrancha les provisions qu'ils recevoient de la Cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudroient leur en donner. L'Auteur, après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'Isle de Bandos, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colére du Roi. Mais on lui conseilla de retourner à la Cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au Palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le Roi qui sortoit dans une de ses cours, il eût la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce Prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il étoit bien guéri. Il voulût même s'en assûrer en regardant les traces de ses playes. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fût traité comme ses Compagnons ; ce qui étoit d'autant plus humiliant, que les plus grands Seigneurs du Royaume se croyant honorés de recevoir de la Cour du riz & d'autres provisions, c'étoit une espéce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrace, & lorsque

Pyrard est soupçonné d'avoir contribué à leur fuite.

Sa disgrace à la Cour.

Digitized by Google

que ſes amis lui repréſentèrent, pour le conſoler, non-ſeulement qu'elle ne ſeroit pas de longue durée, mais qu'il ne devoit pas ceſſer de paroître au Palais, ſuivant l'uſage du Pays, où les Seigneurs diſgraciés ſe préſentent ſans ceſſe au Roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit ſe répandit qu'il avoit formé le deſſein de prendre la fuite avec ſes Compagnons. Il fût appellé au Palais par les ſix principaux Moſcoulis, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres Captifs & même de leur parler françois. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étoient logés les uns près des autres, on ne laiſſa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois Compagnons de Pyrard en portèrent la peine. Ils fûrent conduits dans une Iſle nommée *Souadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le Sud. Le troiſiéme auroit eû le même ſort, ſi les ſervices qu'il rendoit à quelques Moſcoulis, en qualité de Tailleur & de Trompette, ne les eûſſent portés à ſolliciter pour lui. Le Roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de ſa déſobéïſſance; mais ayant ajoûté avec plus de douceur, qu'il auroit été fâché d'apprendre qu'il ſe fût noyé comme les quatre Flamans, il lui donna occaſion de ſe juſtifier avec tant de force, que cette avanture ſervit à le remettre en grace. Il fût logé au Palais, & ſervi avec abondance. On lui donna un eſclave, pour les offices domeſtiques, une ſomme d'argent & diverſes commodités. Il obtint bien-tôt le rappel des deux exilés, à l'occaſion d'un ouvrage que l'un des deux, qui étoit Flamand, fit avec la ſeule pointe d'un couteau. C'étoit un petit Navire à la manière de Flandres, qui n'avoit qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquoit, ni voiles, ni cordages, ni le moindre uſtencile, comme dans un Navire de cinq cens tonneaux. Le Roi charmé de ſon induſtrie, conſentit à ſon retour, & fit grace en ſa faveur à ſon Compagnon.

PYRARD. 1602.

Occaſion qui le remet en faveur.

PYRARD paſſa quelques années dans une ſituation ſi douce, qu'il n'avoit, dit-il, à regretter que l'exercice de ſa Religion. Il voyoit tous les jours le Roi, qui le combloit de bien-faits. Il étoit careſſé des Grands, & pluſieurs d'entr'eux lui portoient une ſincère affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui ſont une des richeſſes du Pays; & trafiquant avec les Navires étrangers, que le Commerce amenoit ſouvent à Malé, il ſe trouva dans une véritable opulence. Les Marchands avoient pris tant de confiance à ſa bonne foi, qu'ils lui laiſſoient dans leur abſence, des marchandiſes à vendre pour leur retour. Il ſe conformoit d'ailleurs aux uſages & aux manières des Habitans. Jamais perſonne n'avoit dû les mieux connoître, & ſon deſſein dans cette étude, n'étoit pas moins de plaire à la Nation, que de ſe mettre en état de donner quelque jour une fidèle relation des Maldives, lorſqu'il plairoit au Ciel de lui accorder la liberté. En 1605, il arriva une grande éclipſe du Soleil, qui dura trois heures en plein midi. Le peuple fit éclater ſon effroi par d'étranges hurlemens. Ceux qui la regardèrent comme un mauvais préſage pour l'Etat, ne fûrent pas trompés dans leurs conjectures, puiſque la même année, une des femmes du Roi mourût en mettant au monde un Prince, & que bien-tôt après, le Roi même perdit la vie avec ſa Couronne. Mais l'augure des Maldives fût plus heureux pour l'Auteur, dont l'infortune d'autrui rompit les chaînes, & qui retrouva ſa liberté dans la ruine des Maldives.

L'Auteur s'enrichit dans le repos,

1605.

Grande Eclipſe de Soleil.

PYRARD. 1607.

Il y avoit environ cinq ans qu'il demandoit ce miracle au Ciel, lorſqu'une nuit, en dormant, il crût ſe voir hors de l'Iſle & libre dans un Pays Chrétien. C'étoit au mois de Février 1607. Deux jours après, le Roi reçût avis qu'on voyoit approcher une Armée navale compoſée de ſeize Galères ou Galiotes, qui étoient déjà prêtes à s'engager dans les Iſles. Cette nouvelle, dont on n'avoit pas eû le moindre preſſentiment, cauſa une étrange allarme à Malé. Le Roi fit mettre en mer auſſi-tôt ſept Galères, qu'il tenoit prêtes pour les évenemens imprévus; ſans compter les Navires, les barques & les bateaux, qui étoient en fort grand nombre. Les voiles ennemies s'étant fait apperçevoir pendant ces préparatifs, il donna ordre d'embarquer promptement ce qu'il avoit de plus précieux, pour ſe ſauver avec ſes femmes dans les Iſles du Sud, où la difficulté des paſſages auroit empêché les ennemis d'aborder. Comme leur Flotte ne ceſſoit pas d'avancer, il ſortit de ſon Palais avec les trois Reines ſes femmes, portées ſur les bras de quelques Officiers de la Cour, & couvertes de grands voiles de taffetas. Pyrard, qui s'occupoit à faire armer les Galères, rencontra ce malheureux Prince dans ſa marche, & craignit d'abord qu'il ne l'obligeât de s'embarquer avec lui. Mais le Roi, l'ayant remercié de ſon zèle, ſe contenta de lui dire, la larme à l'œil, qu'il étoit honnête homme, & qu'il louoit ſa fidélité. Il entra dans la Galère royale, qui ſe nomme *Ogate Courabe*, accompagné de ſes femmes & de ſon neveu, avec le regret d'abandonner la plus grande partie de ſes richeſſes & toute ſon artillerie. On mit auſſi-tôt à la voile, pour prendre la route du Sud vers les Atollons de Souadou. Toutes les Galères étoient parties enſemble, à la réſerve de la plus petite, qui demeuroit pour charger des richeſſes. Pyrard craignant encore qu'on ne le forçât de s'y embarquer, déclara nettement à ſes Compagnons, qu'il étoit tems de ſe cacher dans un bois voiſin. Il prit un chemin détourné, & deux des trois autres firent de même pour gagner le bois. Le troiſième ayant eû moins d'adreſſe à ſe dérober, fût ramené à la Galère & forcé de s'embarquer; mais elle fût priſe auſſi-tôt par l'ennemi. Il n'étoit demeuré dans l'Iſle qu'un petit nombre d'Habitans. Pyrard retourna au Palais, où l'or, l'argent, les joyaux & les meubles du Roi étoient à l'abandon. Loin d'y toucher, il ne garda pas même l'argent qu'il avoit. Il le donna, avec tout ſon bien, qui conſiſtoit dans ſes arbres, un bateau & une maiſon qu'il avoit achetés, au fils du même Seigneur qui l'avoit tiré de Pandoué, & auquel il avoit tant d'obligation. Ses Compagnons, moins deſintéreſſés, ſauvèrent quelques hardes qu'ils avoient cachées.

Révolution ſurprenante, qui procure la liberté à Pyrard & à ſes Compagnons.

Fuite du Roi & de ſes femmes.

Le Chef de l'Armée ennemie ayant découvert la fuite du Roi, détacha huit Galères ſur ſes traces, & vint deſcendre dans l'Iſle avec le reſte de ſa Flotte. Pyrard s'offrit volontairement aux premiers qui touchèrent la terre. Ils le prirent pour un Portugais; & ſa mort étant auſſi-tôt reſolue, ils le dépouillèrent de ſes habits & lui ôtèrent tout ce qu'il avoit. Mais lorſqu'il eût fait connoître qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas, il fût traité plus humainement & conduit au Général, qui lui accorda ſa protection & lui fit donner d'autres habits. Pour ſa ſûreté, on l'obligea de paſſer le reſte du jour & la nuit ſur les Galères. Enſuite il eût la permiſſion de marcher librement dans l'Iſle. On vît arriver dès le lendemain, les Galè-

Il eſt tué dans un combat.

Digitized by Google

res

res qui avoient poursuivi le Roi. Elles avoient joint promptement la sienne, parce que le tems étoit fort calme & qu'elles étoient meilleures de rames. Il s'étoit mis en défense avec beaucoup de courage, mais ayant été d'abord abbatu d'un coup de picque, on avoit achevé de le tuer à coups d'épée. Le Prince son neveu s'étoit noyé, en s'efforçant de fuir à la nage. Les Reines étoient tombées entre les mains de l'ennemi, & tous leurs joyaux avoient été pillés; mais leurs personnes furent respectées. Des sept Galères du Roi, il n'en échappa que deux, qui s'étoient échouées sur les basses. PYRARD. 1607.

Pyrard est traité humainement par les Vainqueurs.

PYRARD vît arriver les Reines, dans toute la tristesse qui convenoit à leur infortune. Elles furent enfermées, avec quelques domestiques pour les servir, dans un petit Palais voisin du grand, tandis que les ennemis pilloient toutes les richesses & les chargeoient immédiatement sur leurs Vaisseaux. L'Auteur obtint la liberté de les voir, quoiqu'elle fût refusée à tous les Habitans de l'Isle. Elles s'abandonnoient aux larmes; & sensibles néanmoins à ses attentions, elles lui demandoient souvent s'il ne regrétoit pas le Roi, dont il avoit été si tendrement aimé. Il explique la raison qui le mit tout-d'un-coup dans une haute faveur auprès du Général. La meilleure artillerie de l'Isle étoit celle qu'on avoit sauvée du naufrage des François. Les ennemis charmés de se voir maîtres de ces belles pièces, mais fort embarrassés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoroient. D'ailleurs étant informés de la considération que le Roi & toute la Cour avoient eûe pour lui, ils se flattoient d'en tirer diverses lumières pour la connoissance de ces Isles. Il ajoûte que la perte du Roi & la ruine des Maldives vint de la trahison d'un Pilote du Pays, qui connoissant parfaitement les passages, offrit aux Pyrates de Bengale de les y conduire pour une grosse somme d'argent.

Cause de la ruine des Maldives.

Pillage exercé par les Pyrates de Bengale.

LE pillage dura dix jours & fit passer des richesses inestimables sur la Flotte ennemie, sans compter cent vingt pièces de canon, que les Pyrates regardoient comme la plus précieuse partie de leur butin. En se retirant, ils laissèrent les Reines en liberté, & la Couronne à disputer entre quelques parens du Roi & les principaux Seigneurs. Ils n'emmenèrent pas d'autre prisonnier que le frère de la grande Reine, non pour en tirer rançon, comme Pyrard se l'étoit d'abord imaginé, mais sur ses propres instances & pour lui faciliter les moyens de se rendre à la Cour de Cananor, d'où il se flattoit de revenir avec une puissante Armée, & de faire valoir ses droits sur l'héritage du Roi son beaufrère. L'Auteur apprit dans la suite, que la fortune ayant secondé son entreprise, il s'étoit mis en possession du Thrône sous la protection du Roi de Conor (*t*).

Ils emmènent Pyrard & ses Compagnons.

LES Pyrates se relâchèrent si peu dans leurs civilités pour Pyrard & ses Compagnons, qu'en s'embarquant ils se disputèrent l'honneur de les avoir sur leur Galère. Cet excès d'affection les chagrina d'autant plus, qu'en leur faisant craindre de retomber dans une nouvelle captivité, elle leur causa le déplaisir de se voir séparés dans leur navigation, & de ne se rejoindre que long-tems après. Pyrard fût conduit vers le Golfe de Bengale. En passant

(*t*) *Conor* est sans doute mis ici pour *Cananor* (1). R. de l'A. *A.*

(*s*) *Sans aucun doute.* C'est encore une faute de l'Edition de Paris, qui ne se trouve point dans l'Original. R. de E.

Digitized by Google

PYRARD. 1607.

sant par la dernière Isle des Maldives, qui se nomme *Oustime*, les Pyrates y mouillèrent, parce que le Roi qu'ils venoient de massacrer y étoit né; & faisant main basse sur tous les Habitans, ils y laissèrent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employèrent trois jours, pour gagner une petite Isle nommée *Malicut*, où ils jettèrent l'ancre, pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette Isle, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus temperé qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avoit été soûmise au même Gouvernement; mais le Roi l'ayant donnée en partage à un de ses frères, elle étoit passée entre les mains d'une Dame qui rélevoit du Roi de Cananor. Cette Reine reçût Pyrard avec beaucoup de caresse. Elle l'avoit vû plusieurs fois à la Cour du Roi des Maldives, dont elle étoit proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné Monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste récit. Les Pyrates ayant remis à la voile, s'avancèrent vers les Isles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut vers le Nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ six à sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la Côte de Malabar, & sous l'obéïssance du Roi de Cananor. Leurs Habitans sont des Mahométans Malabares, la plûpart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des Facteurs. Les coûtumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calecut, & de toute la Côte du Malabar. Le terroir y est fertile & l'air extrêmement sain. Ces Isles sont comme un entrepôt pour toutes les Marchandises de la terre ferme, des Maldives & de Malicut. De-là, tirant vers le Sud, on alla doubler le Cap *de Galle*, qui fait la pointe de l'Isle de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les Galères en danger, & que les Pyrates fûrent obligés d'employer leurs tambours, leurs poëlles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Isle de Malicut.

Isles de Divandurou.

Nombre extraordinaire de baleines.

Port de Chartican.

APRÈS un mois de navigation, on arriva au Port de *Chartican* (v), dans le Royaume de Bengale, où Pyrard fût présenté au Gouverneur de la Province qui prend le titre de Roi, suivant l'usage de toutes ces Contrées. Le séjour du grand Roi de Bengale est plus loin dans les terres, à trente ou quarante lieues de la Côte. Il se trouvoit à Chartican un Navire de Calecut, dont le Maître assûra Pyrard qu'on voyoit souvent des Navires Hollandois à Calecut, & lui offrit cette voye pour retourner en France. Toutes les caresses du Gouverneur ne l'empechèrent pas de l'accepter. Il partit, après avoir fait sur les singularités du Pays quelques observations, qui trouveront place dans l'article qui leur convient. Sa navigation fût de trois semaines, à la fin desquelles il prît terre au Port de *Moutingué*, retraite des Pyrates Malabares, dans le Royaume du même nom, entre Cananor & Calecut. Sa surprise fût extrême de trouver la plûpart des Habitans

Royaume & Port de Moutingué.

(v) *Chartican* est sans doute mis ici pour *Chaltigan*, Port célèbre qu'on place quelquefois dans le Royaume de Bengale, & d'autre-fois dans celui d'Arracan. Il est au Sud-Est du Gange. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

bitans en armes; ce qu'il reſtraint enſuite aux Officiers Malabares, qui y ſont en fort grand nombre; car le peuple n'a pas la liberté d'en porter. Il fût conduit chez un Seigneur Mahométan, chez lequel il paſſa trois jours & qui le traita fort bien. Le Roi prît ce tems pour rendre une viſite à ce Seigneur. Pyrard admira ſa figure. C'étoit un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vûs, à la réſerve de ſa couleur, qui étoit un peu olivâtre. Lorſque ce Prince fût entré, un de ſes gens qui portoit une ſelle quarrée, d'un pied & demi de largeur & haute d'un demi-pied, la poſa au milieu de la ſalle. Il s'y aſſit, & tous les Seigneurs ſe tinrent debout autour de lui, ſans toucher aux meubles ni aux murailles du logis. C'eſt un ſoin qu'ils ont toûjours les uns chez les autres. Le Roi fit diverſes queſtions à Pyrard ſur l'état de la France, & lui demanda particuliérement quelle différence il y avoit entre les Anglois, les Hollandois & les François. Enſuite il le pria de l'aller voir dans ſa demeure, qui étoit éloignée d'un quart de lieue de la Mer. L'Auteur fit le lendemain ce petit voyage. Il trouva un Château à ponts-levis, fortifié de terraſſes & de bonnes murailles. Le Roi de Moutingué n'entretient qu'un ſeul éléphant. Outre ſon Port, la même Côte en a deux autres, au milieu deſquels le ſien eſt ſitué; l'un, qui s'appelle *Chambaye*, vers Cananor; l'autre, nommé *Badara*, vers Calecut. Ces trois Ports, qui ne ſont éloignés entr'eux que de deux lieues, ont chacun leur Roi particulier, & relévent tous trois du Samorin.

PYRARD eût à combattre les inſtances du Roi de Moutingué, qui s'efforça de l'arrêter dans ſes Etats par l'offre de ſes bienfaits. Mais preſſé du déſir de revoir ſa Patrie, il partit après quelques obſervations, & ſe rendit d'abord à Badara, où le bon accueil qu'il reçût du Roi augmenta ſon admiration pour l'humanité de ces peuples, quoiqu'ils n'ayent pas d'autre profeſſion que la Pyraterie. Ils ſont ennemis mortels des Portugais. Les trois Ports de Chambaye, de Moutingué & de Badara, ſont comme au fond d'une Baye & peuvent ſe donner des ſecours mutuels, après s'être avertis par le moyen de pluſieurs loges plantées ſur de fort hauts pilotis, où ils placent des ſentinelles dont les obſervations s'étendent fort loin. *Cangelotte*, autre Port de Corſaires, plus conſidérable par l'étendue du Pays & le nombre des Peuples, eſt éloigné d'environ dix-huit lieues vers le Nord, aſſez près de *Barcelor*. Tous ces Pyrates doivent rapporter un grand butin de leurs courſes, puiſqu'outre les fraix de leurs armemens & les droits qu'ils payent à leurs Princes, ils ſont obligés de faire des préſens continuels au Samorin leur premier Maître.

PENDANT quinze jours que Pyrard fût retenu à Badara, il ſe promena ſouvent dans l'intérieur du Pays, qu'il trouva trés-fertile & très-agréable. La terre y eſt rouge & ſabloneuſe. Le Palais du Roi eſt ſitué à trois portées de fuſil de la Côte, ſur une montagne qui le rend inacceſſible du côté de la Mer. Il tient ſes femmes dans un autre Château, qui eſt à une lieue & demie du premier. Pyrard étoit logé chez un Seigneur Mahométan, qui le mena pluſieurs fois à *Marquaire-coſté*, Forteresſe de la dépendance immédiate du Roi de Calecut. Il lui demandoit pourquoi les Peuples de l'Europe ſe faiſoient la guerre, puiſqu'ils étoient tous Chrétiens. Pyrard lui répondit que les Habitans de la Côte, quoique Mahométans, ne

PYRARD. 1607.

Traitement que Pyrard reçoit du Roi.

Chambaye & Badara, autres Ports de Pyrates.

Cangelotte.

Deſcription de Badara.

Careſſes intéreſſées qu'on fait à l'Auteur.

Digitized by Google

PYRARD. 1607. la faiſoient pas moins entr'eux. Celà n'eſt pas ſurprenant, répliqua le Malabare, parce que la Pyraterie eſt nôtre unique métier & que nous l'exerçons de père en fils. Ce Seigneur ne lui faiſoit tant de careſſes, que dans la vûe d'en tirer des éclairciſſemens ſur les Maldives, parce qu'il ſe propoſoit de les aller piller l'année ſuivante avec une Armée. Il s'informoit ſoigneuſement où le Roi & les Reines avoient leurs tréſors, & Pyrard auroit eû peine à ſe défendre des inſtances qu'il lui faiſoit de l'accompagner, s'il n'eût employé pour excuſe, le deſſein qu'il avoit d'aller faire ſa cour au Samorin, dont le ſeul nom étoit un frein pour les Pyrates.

Il ſe rend par terre à Calecut.

IL prit ſon chemin par terre, avec des lettres de protection du Roi juſqu'à Calecut, qui n'eſt éloigné de Badara que d'environ douze lieues. S'étant arreté dix ou douze jours à Marquaire-coſté, où il retrouva un de ſes Compagnons, il y fût traité avec diſtinction, non-ſeulement par ſon hôte de Badara, qui venoit le voir ſouvent, mais encore par les Officiers & les Receveurs du Samorin, qui, dans le deſſein où il étoit de ſe rendre à la Cour de Calecut, auroient regardé comme une honte pour leur Maître, qu'il n'eût pas accepté d'eux ſa nourriture & des commodités pour ſa route.

Marquaire-coſté, ou Terre de Cognaly.

Le Pays lui parût fort bon; & les Portugais en avoient la même opinion, s'il en faut juger par divers efforts qu'ils avoient faits inutilement pour s'y établir. Ils le nommoient *Terre de Cognaly* (x), du nom d'un Gouverneur du Samorin qui les avoit battus pluſieurs fois & qui avoit ruiné toutes leurs entrepriſes. La Forteresſe, & deux autres petits Forts qui gardent l'embouchure de la Riviére, ne ſont que pour la défenſe d'une aſſez grande Ville, où les maiſons, les rues & les boutiques n'ont pas moins d'éclat qu'à Calecut. Elle eſt ſituée ſur le penchant d'une montagne, & la Forteresſe eſt au-deſſus. Pyrard la met au rang des plus riches & des plus belles Villes de la Côte.

Beauté de la route.

SA route juſqu'à Calecut eût tant d'agrément pour lui & pour ſon Compagnon, qu'il a peine à repréſenter les honneurs & les marques d'affection qu'ils reçûrent continuellement des Mahométans Malabares. Ils employérent huit jours dans un voyage qu'ils pouvoient faire en moins de deux. Quoique le Pays ſoit ſabloneux, le ſable en eſt ferme, les maiſons en grand nombre, & les terres ſont couvertes d'une grande quantité d'arbres qui portent d'excellens fruits. Les chemins y offrent ſans ceſſe une foule de paſſans, qui n'ont pas beſoin d'autre précaution, pour leur ſûreté, que d'être accompagnés d'un *Naire;* C'eſt une ſorte de Nobleſſe, qui eſt fort nombreuſe dans le Pays. Il y a quelques marais & deux Rivières à paſſer. A une lieue de Calecut on rencontre une fort belle Ville, où les Portugais avoient autrefois une Forteresſe & un Etat, qu'ils ont perdus.

Arrivée de Pyrard à Calecut.

LES deux François arrivant enfin à Calecut, rencontrérent d'abord quelques Officiers du Roi qui ont un logement au bord de la Mer, élevé ſur des pilotis, où ils ne demeurent que le jour. Comme la Ville & le Port ont plus d'une lieue de long, il y a trois de ces édifices, où l'on veille à l'arrivée

(x) Ou *Kun-Ali*, ſurnommé *Mar-Kar.* D'une baſſe condition, il s'étoit élevé à un degré de puiſſance qui l'avoit mis en état de s'oppoſer avec ſuccès aux entrepriſes des Portugais, auxquels il fit beaucoup de mal. Il fût enfin vaincu par André Furtado de *Mendoza*, l'an 1600. Voyez l'*Aſie Portugaiſe* de *De Faria. Part. III. Ch.* 3. *R.* de l'*A. A.*

Digitized by Google

vée des marchandiſes, pour les faire tranſporter à l'*Alfandigue*, qui eſt un grand bâtiment quarré à doubles galeries, voûtées de pierre en arcades, avec un grand nombre de loges & de magaſins pour toutes ſortes de marchandiſes. L'Alfandigue eſt à deux ou trois cens pas de la Mer, entre la Ville & le Port. On y fait une garde continuelle, & les Officiers en ſont fort reſpectés. PYRARD. 1607.

CEUX que les deux Etrangers avoient rencontrés, n'eſtrent pas plutôt appris d'eux qu'ils étoient Européens, que paroiſſant fort joyeux de pouvoir les préſenter au Roi, ils les conduiſirent dans une maiſon de la Ville pour y paſſer la chaleur du jour. Calecut a ſur les autres Villes Malabares, l'avantage de ne pas manquer d'hôtelleries, où l'on eſt nourri & logé pour ſon argent. Le ſoir, un détachement de la garde, qui avoit été averti, vint prendre Pyrard & ſon Compagnon, pour les conduire au Palais du Roi, qui eſt à une demi-lieue de la Ville. Ils fûrent traités reſpectueuſement par cette eſcorte. Le Roi, déjà inſtruit de leur arrivée, deſcendit dans une ſalle baſſe du Palais. Il étoit accompagné de dix ou douze Pages Naires, qui portoient de grandes lampes d'or ou d'argent doré, & un grand vaſe rempli d'huile pour l'entretien des lampes. Elles étoient ſuſpendues au bout d'une longue barre d'argent doré, courbée par le haut pour les tenir plus droites, & pointue par l'autre bout, pour la ficher en terre. Les ſiéges de la ſalle étoient d'un fort beau bois, entremélés de pierres noires & polies, qui ſervent auſſi à s'aſſeoir. Le Roi ne paroît guères aſſis en public. Il ſe tient ordinairement debout. Commodités de cette Ville pour les étrangers.

CE Prince avoit entre ſes bras un de ſes petits-neveux, de l'âge d'environ trois ans & d'une figure charmante. Il prit d'abord plaiſir à faire approcher cet enfant des deux Etrangers, en lui demandant qui ils étoient & paroiſſant charmé de ne lui voir donner aucune marque de frayeur. Enſuite, après diverſes queſtions qui lui firent connoître quel étoit leur Pays, il leur demanda, par ſon Interprète, quelle différence il y avoit entr'eux & les Hollandois, & laquelle des deux Nations étoit la plus puiſſante. Pyrard ayant répondu naturellement qu'elles ne pouvoient être comparées, & que les forces du Roi de France étoient infiniment ſupérieures: „ les Hollan-„ dois, repliqua-t-il, en diſent autant de leur Comte Maurice, & les Por-„ tugais de leur Roi. A qui dois-je donc m'en rapporter "? Les explications de Pyrard fûrent ſimples & conformes à la verité. L'Interprète continua de lui demander quels étoient les motifs de ſon voyage; & lorſque le Roi eût appris, par ſes réponſes, qu'il n'étoit venu que dans l'eſpérance de trouver quelque Vaiſſeau Hollandois pour retourner en Europe, il lui fit dire que depuis un mois il en étoit paſſé treize, qui s'étoient rafraîchis dans ſon Port, & qu'il leur avoit même accordé la permiſſion de bâtir une Forteresſe dans ſes Etats, mais qu'ils étoient partis avec promeſſe de revenir l'année ſuivante; ce qui n'empêchoit pas que deux François ne pûſſent demeurer librement à Calecut & s'aſſûrer de ne manquer de rien auprès de lui. Il donna ordre à l'Interprête, qui étoit un Baniane, fort verſé dans la langue Portugaiſe, de prendre ſoin d'eux & de leur donner un logement commode. Comment Pyrard eut reçû du Roi.

Son entretien avec ce Prince.

ILS fûrent logés chez un Seigneur Mahométan des plus diſtingués, & dont

PYRARD. 1607.

dont la maiſon étoit une des plus belles du Pays. Mais, outre l'incommodité d'être fort éloignés de la Ville & du Palais, elle les expoſoit aux artifices des Portugais, qui ne les voyoient pas de bon œil à Calecut. L'interprète, qui ſe nommoit *Manjaſſa*, & qui répondoit fidèlement aux intentions du Roi par ſes ſoins, trouva plus de ſûreté à les loger dans l'Alfandigue. On leur donna un eſclave pour les ſervir; & chaque jour ils recevoient chacun deux *Panants*, qui ſont des pièces de monnoye d'or de la valeur de quatre ſols, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour leur nourriture & leur habillement.

Ses deux autres Compagnons le rejoignent à Calecut.

Ils étoient dans cette ſituation depuis trois ſemaines, lorſqu'ils eûrent la ſatisfaction de voir arriver leurs deux autres Compagnons, qui avoient ſuivi leurs traces depuis Moutingué. On ne les reçût pas avec moins de civilité, & le Roi voulût qu'ils fuſſent logés & traités en commun.

Caractère du Roi.

LEUR ſéjour à Calecut fût d'environ huit mois, que Pyrard employa ſoigneuſement à faire ſes obſervations. Le Roi étoit homme d'eſprit & d'un caractère fort affable, ſur-tout pour les étrangers; mais inconſtant dans ſon amitié comme dans ſa haine, & fort emporté dans ſa colère; ce qui le faiſoit redouter de tous les Naires. Un jour qu'il s'amuſoit en public à voir danſer une Comédienne, qui faiſoit des ſauts & des tours de ſoupleſſe extraordinaires, il ſe plaignit pluſieurs fois de n'avoir pas la vûe aſſez libre, parce que la foule étoit fort grande entre le lieu du ſpectacle & la galerie où il étoit avec les Reines. Le bruit & la confuſion n'ayant guères permis de l'entendre, il en fût ſi irrité, que ſaiſiſſant un paraſol entre les mains d'un Page, il deſcendit avec cette arme à la main, & ſe mit à frapper tous ceux qui ſe rencontrérent ſous ſes coups. Il s'engagea ſi loin dans la foule, que les aſſiſtans preſſés de fuir par la crainte & le reſpect, ſe renverſérent mi-ſérablement les uns ſur les autres, en mettant les deux mains ſur la tête pour marquer leur ſoûmiſſion, & formérent pendant quelque-tems un fort étrange ſpectacle. Toute l'aſſemblée n'auroit pas manqué de ſe retirer, s'il n'eût ordonné lui-même que chacun reprît ſa place & que la fête fût continuée.

Exemple de ſes emportemens.

Autre exemple.

L'AUTEUR rapporte un autre exemple des emportemens de ce Prince & de la facilité avec laquelle il revenoit néanmoins à ſon caractère naturel. Les Seigneurs prenant plaiſir à faire des civilités continuelles aux étrangers, Pyrard & ſes Compagnons étoient ſouvent invités à boire ou à manger chez eux, & n'en revenoient pas ſans quelques préſens de pièces d'or, de toile, de ſoye, de coton & de fruit. Ils fûrent un jour conduits à la maiſon de campagne d'un des premiers Officiers de la Cour, qui commandoit à Calecut dans l'abſence du Roi. Cette maiſon étoit bâtie ſur un étang, où deux Seigneurs vinrent ſe baigner pendant la fête. L'un, qui étoit neveu du Roi, portant une envie ſecrette à l'autre, lui fit demander comment il avoit la hardieſſe de ſe baigner dans un lieu où il voyoit le neveu de ſon Maître, & le fit menacer d'une punition humiliante. Ce Seigneur, homme de courage & revêtu d'un office conſidérable, ne répondit que par un ſoufflet à celui qui lui apportoit des ordres ſi mépriſans. Un affront de cette nature, porta auſſi-tôt le Prince à raſſembler imprudemment un grand nombre de gens armés; & le Seigneur n'ayant pû ſe diſpenſer d'appeller auſſi ſes amis & ſes gens à ſa défenſe, il ſe trouva de part & d'autre, une ſi grande quantité de Naires, que l'Auteur les fait monter à pluſieurs mille. Le Roi ne pût ignorer

Digitized by Google

rer long-tems ce tumulte. Il s'en fit expliquer l'origine, & dans la colère qu'il conçût contre ſon neveu, en apprenant qu'il étoit coupable, il ordonna qu'il fût tué ſur le champ. Mais quelques amis de ce Prince l'avertirent aſſez-tôt pour lui donner le tems de ſe dérober par la fuite. Il ſe hâta de traverſer une Rivière qui fait la ſéparation des Etats de Chaly & de Calecut. La fureur du Roi ne fit qu'augmenter, lorſqu'il apprit que ſes ordres n'avoient pas été exécutés. Cependant le Prince fût reçû en grace peu de tems après, avec plus de cent Naires qui s'étoient attiré la menace du même châtiment pour l'avoir ſuivi. De tous les Souverains qui régnent dans le Malabar; c'eſt-à-dire, depuis Barcelor juſqu'au Cap de Commorin, tels que les Rois de Cananor, de Moutingué, de Badara, de Cochin, de Tananor (y), de Coilan & pluſieurs autres, le Samorin eſt le plus puiſſant & le plus abſolu. La ſituation de ſes Etats eſt entre Cochin & Cananor.

Pyrard. 1607.

Quoique les Portugais euſſent été chaſſés du Pays, il y avoit dans la Ville deux Jéſuites, l'un Italien, l'autre Portugais, tous deux fort bien avec le Roi, qui leur faiſoit une penſion annuelle, outre celle qu'ils recevoient du Portugal. Ils avoient eû la permiſſion de faire bâtir une fort belle Egliſe, environnée de ſon cimetière; & le Roi leur laiſſant la liberté d'y prêcher publiquement l'Evangile, ils avoient converti un grand nombre d'Habitans. Ces nouveaux Chrétiens venoient ſe loger dans le quartier des Miſſionnaires, qui employoient une partie de leur revenu à leur faire bâtir des maiſons. L'un de ces deux Peres, quoique Portugais, traitoit Pyrard avec affection, le conſoloit dans ſes ennuis, & lui conſeilloit de ſe rendre à Cochin avec des lettres de recommandation qu'il lui offroit pour le Gouverneur. Le Jéſuite Italien étoit fort éloigné de lui marquer tant de bonté. Cependant, après avoir déliberé ſur cette offre avec ſes Compagnons, ils réſolurent de l'accepter, à la reſerve du Flamand, qui étant Calviniſte, ne voulût pas ſe fier aux Portugais, dont il avoit déjà reçû quelques mauvais traitemens. Le Roi & les Seigneurs du Pays s'efforcérent d'inſpirer la même défiance à Pyrard. Mais il demeura ferme dans ſa réſolution; & rien ne s'oppoſant à ſon départ, il prit un paſſeport du Samorin pour tous les lieux de ſa dépendance où il devoit paſſer.

Egliſe Portugaiſe de Calecut, gouvernée par deux Jéſuites.

On étoit à la fin de Février. Les trois François firent marché avec quelques Matelots pour ſe faire tranſporter dans une *Almadie* juſqu'au Port de Cochin, qui n'eſt qu'à vingt lieues de Calecut. Mais ils reconnûrent bientôt que leurs guides étoient des traîtres. Pyrard étoit convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit; & lui laiſſant le tems de faire ſes derniers préparatifs avec ſes Compagnons, ils feignirent de l'aller attendre dans le lieu où il devoit s'embarquer. La Lune étoit fort claire. Il ſe mit en chemin avec les deux autres François, chargés tous trois de leur bagage; & ſuivant le bord de la Mer, ils marchérent quelque-tems ſans obſtacle. Mais lorſqu'ils fûrent proche de l'Almadie, ils ſe virent environnés tout-d'un-coup, d'une troupe de Chrétiens du Pays, amis des Portugais, qui s'étoient mis en embuſcade pour les attendre, & qui ſon-

1608.

Pyrard & deux de ſes Compagnons partent pour Cochin.

Ils ſont trahis par les Portugais.

(y) Il n'y a point d'endroit qui s'appelle *Tananor*. C'eſt ſans doute une faute pour *Tanor*, ou *Tanaor*, ſuivant que ce nom eſt écrit par différens Auteurs. R. de l'A.

Digitized by Google

PYRARD. 1608.

fondirent sur eux en criant *matar*, *matar*, c'est-à-dire, *tue*, *tue*, & leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il étoit Catholique, & les supplia de ne pas le tuer du moins sans confession. Ils parûrent peu sensibles à sa prière, & le traitèrent de *Lutherien*. Ensuite l'ayant saisi au collet, lui & ses Compagnons, ils leur lièrent étroitement les mains par derrière, & les menacèrent de la mort, s'ils ouvroient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée sur la gorge pendant plus d'une heure, pour se donner le tems de rendre compte aux Facteurs Portugais du succès de leur entreprise. Le Chef de ces Brigands étoit un Métif de Cochin, nommé Jean *Furtado*, qui étoit depuis quelque-tems à Calecut pour se faire restituer un Navire que les Corsaires voisins lui avoient enlevé. Aussi-tôt que son messager fût revenu, il fit dépouiller les trois François de tout ce qu'ils avoient apporté, & les fit jetter nuds & liés, dans une Almadie presque remplie d'eau, où ils s'imaginèrent d'abord qu'on vouloit les noyer. Cependant il leur promit avec serment de ne leur faire aucun mal. L'Almadie fût mise en mer. On s'avança jusqu'à la Côte de Chaly, où l'on prit terre. Furtado vouloit être informé, par ses Correspondans de Calecut, si le Samorin étoit instruit de l'enlévement des François & comment il auroit reçû cette nouvelle. Les éclaircissemens qu'il reçût, peu de jours après, lui causèrent peu de satisfaction. Ce Monarque n'eût pas plutôt appris avec quelle violence on avoit traité trois Etrangers qu'il protégeoit, que faisant appeller les deux Jésuites, le Facteur & tous les Portugais qui étoient à Calecut, il les menaça de toute sa colère. Les Jésuites s'excusèrent & rejettèrent cette trahison sur Furtado. Il les fit jurer sur leur livre d'Evangiles, qu'ils n'y avoient pas eû de part; & tournant alors tout son ressentiment contre Furtado, il ordonna que le Navire qu'il redemandoit fût brûlé sur le champ & que l'entrée de Calecut lui fût fermée pour jamais. Malgré le chagrin qu'il reçût de ces informations, il donna des *habits* Portugais à ses prisonniers, & prenant sa route par terre, il leur fit traverser le Pays & la Ville de Chaly pour se rendre à Tananor. Les Portugais y avoient, comme à Calecut, une Eglise, un Jésuite & un Facteur. Furtado, avant que d'entrer dans la Ville, les fit avertir de son arrivée. Mais il apprit avec étonnement, qu'un des deux Jésuites de Calecut y étoit depuis deux jours, & que loin d'approuver son entreprise, on lui reprochoit d'avoir irrité mal-à-propos le Samorin. Dans cet embarras, il prit le parti de se tenir éloigné de Tananor & de faire embarquer les trois François dans une Almadie, pour les envoyer à Cochin sous la conduite de quelques Soldats. Il les assûra même qu'ils n'avoient rien à redouter, & qu'il écrivoit au Gouverneur de Cochin, des lettres qui leur seroient favorables. C'étoit une nouvelle perfidie; car dans l'espérance de couvrir son action & d'en tirer même quelque recompense, il marquoit au contraire qu'il les avoit pris sur Mer, où ils avoient tué quantité de Malabares, & qu'ils alloient à Marquaire-costé pour y faire rebâtir la Forteresse de Cognaly, que le Samorin, disoit-il, avoit promise aux Hollandois. En effet, le bruit s'en étoit répandu. Pyrard & ses Compagnons naviguèrent le reste du jour & pendant toute la nuit. Le lendemain à dix heures, ils arrivèrent à Cochin.

Comment ils sont traités.

On s'adoucit en leur faveur.

Ils sont conduits à Cochin & menacés de la mort.

PENDANT qu'ils fûrent gardés sur le rivage, pour attendre le retour d'un de

de leurs guides, qui étoit allé porter au Gouverneur, la lettre de Furtado, ils admirerent la foule du peuple, que la curioſité amenoit pour les voir. Chacun leur diſoit qu'ils ſeroient pendus le lendemain, & leur montroit une grande place, à droite de la Riviere en entrant dans la Ville, où l'on voyoit encore au gibet deux ou trois Hollandois, qui avoient eû depuis peu le même ſort. Leurs habits n'étoient qu'une ſimple piece de coton; car, en les congédiant, Furtado leur avoit ôté ceux qu'il leur avoit fait prendre à Chaly. Bien-tôt ils virent paroître un Sergent Portugais, accompagné de ſept ou huit eſclaves armés de pertuiſanes, qui les conduiſit chez le Gouverneur. Ils y fûrent interrogés, & leurs réponſes fûrent regardées comme autant d'impoſtures. Cependant la femme & les filles du Gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir & dont Pyrard admira la beauté, parûrent touchées de quelque ſentiment de compaſſion, qui les auroit portées, dit-il, à leur faire du bien, ſi la crainte ne les eût arretées. Ils fûrent menés de-là chez l'*Oylor de Cidade*, ou le Juge criminel, pour être traités comme des voleurs; mais heureuſement cet Officier refuſa d'être leur Juge, parce qu'ils étoient priſonniers de guerre. Enfin le Gouverneur les fit conduire dans la priſon publique, pour attendre l'occaſion de les envoyer à Goa, devant le Tribunal du Viceroi des Indes. PYRARD, 1608. Le Gouverneur les fait renfermer.

La priſon de Cochin ſe nomme le *Tronco*. C'eſt une grande & haute Tour quarrée, ſous le toît de laquelle eſt un plancher, avec une eſpéce de trappe qui ferme à clef, & par où l'on deſcend les priſonniers ſur une planche ſoûtenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette eſpéce de puits eſt de ſix à ſept toiſes. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit le jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui eſt d'une braſſe & demie d'épaiſſeur & fermée par de gros barreaux de fer, au travers deſquels on peut paſſer un pain de la groſſeur de deux livres. C'eſt par cette ouverture que le Geolier fournit aux Captifs, avec une ſorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer eſt triple; c'eſt-à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors & une autre au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y aît de plus effroyable priſon dans le reſte du Monde. Lorſqu'on l'eût fait monter au ſommet de la Tour avec ſes Compagnons, on écrivit leurs noms ſur le regiſtre commun. Ils obſervérent que ce ſommet étoit une autre priſon; & leur eſpérance, pendant quelques momens, fût de n'être pas menés plus loin. Ils y trouvérent un Hollandois qu'ils avoient vû aux Maldives, où il avoit perdu ſon Vaiſſeau, & qui avoit été tiré depuis peu de la priſon d'en-bas en faveur d'une violente maladie, à la recommandation des Jéſuites. Mais ils fûrent beaucoup plus ſurpris d'y voir un Gentilhomme qui avoit été à Marſeille, & qui parlant bien la langue Françoiſe, leur demanda des nouvelles de Mr. le Duc de Guiſe, au ſervice duquel il avoit été. Il leur fit préſent d'une piece d'or de la valeur d'une Cruzade. Enfin le Geolier les fit deſcendre dans la priſon inférieure, qui contenoit alors cent vingt ou trente priſonniers, tant Portugais que Métifs & Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'uſage, entre ces malheureux, eſt de choiſir parmi eux un ancien auquel ils obéiſſent. Chacun lui paye un droit d'entrée, dont il donne la moitié au Geolier, & ſur lequel il eſt obligé d'en- Priſon de Cochin. Uſages & miſéres de cette priſon.

Digitized by Google

PYRARD. 1608.

tretenir une lampe devant une Image de Nôtre-Dame. La Messe se dit tous les jours de Fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus sale & le plus infect qu'on puisse se représenter, on a besoin d'une force extraordinaire pour résister long-tems aux vapeurs empoisonnées qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit, s'éteint souvent faute d'air. On est forcé, par l'excès de la chaleur, d'être nud jour & nuit. A la verité quelques esclaves, payés par l'ancien, rafraîchissent tout le monde avec un éventail. Mais le principal soulagement, sans lequel on périroit dès les premiers jours, vient d'une Confrérie Portugaise de la Miséricorde, qui donne tous les jours à chaque prisonnier Chrétien un demi-*tengue*, c'est-à-dire, la valeur de cinq sols; & aux autres, une fois le jour, du riz cuit & du poisson. On fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses deux Compagnons n'eûrent pas demeuré neuf ou dix jours dans cet horrible cachot, qu'ils se trouvèrent le corps enflé & couvert de bubes fort douloureuses.

Pyrard s'adresse aux Jésuites, dont il éprouve la charité.

QUELQUES prisonniers Portugais leur conseillèrent d'écrire aux Pères Jésuites du Collége de Cochin. Le Supérieur ne tarda point à les venir visiter; & les ayant reconnus François & Catholiques, il entreprit d'obtenir leur liberté. Le Gouverneur lui répondit qu'ayant déjà écrit au Viceroi, il n'en étoit plus le maître; mais que son dessein étoit de les envoyer à Goa, & que dans l'intervalle il consentoit qu'ils fûssent élargis, à condition que les Jésuites s'obligeroient à les représenter. Ainsi, quittant leurs chaînes, ils furent assez bien traités jusqu'à leur départ; & l'usage que Pyrard fit de sa liberté, fût pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

IL s'étoit passé environ deux mois, lorsqu'on vit arriver une Flotte de cinquante Navires Portugais, qui venoient du Cap de Commorin & de Point de Galle dans l'Isle de Ceylan. Elle s'arrêta au Port de Cochin pour y prendre des rafraîchissemens. Le Viceroi des Indes armoit tous les ans, vers le commencement de l'Eté, qui arrive au mois de Septembre, une Flotte de cent Galiotes, avec trois ou quatre Galères, dont il envoyoit la moitié vers le Nord, jusqu'à Diu & Cambaye, pour garder la Côte & se saisir des Vaisseaux qui tenoient la Mer sans passeport. L'autre moitié étoit envoyée dans la même vûe vers le Sud, jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ainsi la Navigation n'étant ouverte que pour les Portugais & leurs amis, les Arabes & les Insulaires de Sumatra, qui étoient en guerre continuelle avec eux, n'osoient sortir de leurs Ports sans être en état de leur résister.

Il est envoyé à Goa. Ce qu'il souffre dans cette route.

LA Flotte Portugaise devoit retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au Nord. Pyrard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses Compagnons, cette grace leur fût accordée; mais le Gouverneur de Cochin commença par leur faire remettre, aux pieds, des fers qui pésoient trente ou quarante livres, & les livra dans cet état au Général. Pyrard eût le malheur d'être mis dans la Galiote d'un Capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Poderoso*, & qui le prenant pour Hollandois, le traita pendant toute sa Navigation, avec la dernière cruauté. D'autres incidens le jettèrent dans une mortelle maladie, à laquelle il eût mille fois succombé sans le secours d'un Religieux Dominiquain, dont il reçût tous les

Digitized by Google

les bons offices de la charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor, qui eſt éloigné de Cochin d'environ quarante lieues ; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arrivèrent à Goa au commencement de Juin.

PYRARD, 1608. Il arrive à Goa.

§. II.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

TANT d'infortunes & de maladies avoient réduit Pyrard & l'un de ſes Compagnons dans un ſi triſte état, que lorſqu'on voulût leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fût impoſſible de marcher. Un reſte d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'Hôpital du Roi. On les y plaça d'abord à la porte, ſur des ſièges, pour attendre les Officiers qui devoient leur en permettre l'entrée. Ils fûrent ſi frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un Hôpital que pour un vaſte Palais. Cependant ils remarquèrent au-deſſus de la porte, l'inſcription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Caſtille & de Portugal, & une ſphère. On les fit bien-tôt entrer dans un grand portique, où les Médecins vinrent les viſiter. De-là ils fûrent tranſportés par un grand eſcalier de pierre, dans la chambre où ils devoient être traités ; & le Directeur général, qui étoit un Jéſuite, ordonna qu'on leur fournît promptement toutes les commodités qui étoient convenables à leur ſituation.

Etat de ſa ſanté, qui le réduit à l'Hôpital.

Beauté de ce lieu.

CE n'eſt pas ſans raiſon que l'Auteur s'attache à de ſi légères circonſtances. Comme il ne croit pas qu'il y aît au Monde un Hôpital comparable à celui de Goa, il en donne une deſcription dont il eſpère que l'utilité ſe fera ſentir, pour le bien public, à toutes les Nations où ſon Ouvrage ſera connu. Cet édifice eſt de fort grande étendue & ſitué ſur le bord de la Rivière. C'eſt une fondation des Rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *Pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt-cinq ſols de nôtre monnoye, & trente-deux du Pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers Seigneurs. D'ailleurs, le ſeul fond royal eſt un revenu conſidérable, dans un Pays où les vivres ſont à très-bon marché ; & l'excellente adminiſtration des Jéſuites qui le gouvernent, ſert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoyent juſqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres proviſions. Les autres Officiers ſont des Portugais & des Eſclaves Chrétiens. Il y a quantité de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaires, qui ſont obligés, deux fois le jour, de viſiter les malades ; mais auſſi le nombre en eſt fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un Hôpital à part, ni les femmes, qui ſont auſſi dans un Bâtiment ſéparé. Lorſque Pyrard y fût admis, on en comptoit quinze cens, tous Portugais & la plûpart Soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, compoſé de pluſieurs matelats de coton & de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils ſont peints fort proprement de diverſes couleurs. Chaque eſpèce de maladie a des chambres qui lui ſont propres, & l'on n'y dreſſe des lits qu'à meſure qu'il y entre des malades. Tout le linge eſt de coton, fort fin & fort blanc. On commence par raſer le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave ſoigneuſe-

Deſcription de l'Hôpital de Goa.

Grand nombre de commodités qu'on y fournit aux malades.

Digitized by Google

PYRARD. 1608.

ment ; après quoi rien n'eſt épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit, forme un détail ſurprenant, & tout eſt changé de trois en trois jours. Les étrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'Hôpital que le matin, depuis huit heures juſqu'à onze, & l'après-midi depuis trois juſqu'à ſix. Il eſt permis aux malades de manger avec leurs amis ; & quand les ſerviteurs s'apperçoivent qu'un ami vient les viſiter, ils apportent quelque choſe de plus que l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y ſont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus ſouvent il n'en puiſſe manger qu'un. Ce qui eſt deſſervi ne ſe préſente jamais deux fois. On ne donne jamais moins d'un poulet entier, rôti ou bouilli ; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poiſſon, confitures, & toutes ſortes de chairs & de fruits, à moins que le Médecin ne lui en aît interdit l'uſage. Les plats & les aſſiettes ſont de porcelaine de la Chine. Après les repas, un Officier Portugais demande tout haut dans chaque chambre, ſi chacun a reçû ſa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque ſujet de plainte.

Ses Bâtimens.

LES Bâtimens ſont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, de portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à ſe rétablir ont la liberté d'aller reſpirer l'air. On leur fait changer de chambre à meſure qu'ils commencent à ſe porter mieux, & chacun eſt placé avec ceux qui ſont au même dégré de convaleſcence. Au milieu de l'Hôpital eſt une grande cour, bien pavée, dont le centre eſt un baſſin d'eau, où les malades vont quelquefois ſe baigner. Toutes les parties de l'édifice ſont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verre, les lanternes ſont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vitres des Egliſes & des maiſons de Goa. Les galeries ſont revêtues de fort belles peintures, dont les ſujets ſont tirés de l'Hiſtoire-Sainte. L'Hôpital a deux Egliſes, éclatantes de richeſſes & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de proprete & d'abondance qui règne dans cette belle fondation, forme un ſpectacle ſi magnifique, que le Viceroi, l'Archevêque & les principaux Seigneurs de Goa vont ſouvent s'y promener.

Fauſſes eſpérances des deux François.

DANS l'eſpace de vingt jours, Pyrard & ſon Compagnon ſe trouvèrent ſi parfaitement rétablis, qu'ôſant ſe promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne doutèrent pas que de ſi heureux commencemens ne fuſſent comme le prélude de leur liberté. On leur avoit même envoyé le troiſième François, qui ne ſe loüoit pas moins des ſoins qu'on avoit eûs de ſa ſanté, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils ſe joignirent tous trois pour demander au Directeur la permiſſion de ſe retirer. Loin de paroître empreſſé à les ſatisfaire, le Directeur employa, pendant trois mois, divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignoroit pas, remarque Pyrard, de quelle manière ils devoient être traités. Enfin, cédant à leurs inſtances, il leur dit de le ſuivre, puiſqu'ils déſiroient ſi ardemment de ſortir. Il les mena dans un magaſin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *Pardo*, ou trente-deux ſols du Pays. Il les preſſa de déjeuner, malgré l'impatience qu'ils avoient de le quitter ; & paroiſſant s'attendrir ſur leur

Digitized by Google

leur ſort, il leur donna ſa bénédiction. A peine ſe fût-il éloigné de leurs yeux, qu'ils ſe virent rudement ſaiſis par deux Sergens accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & ſans écouter leurs plaintes, on les conduiſit dans une des priſons de la Ville. Le Geolier & ſa femme étoient Métifs. Ayant appris que ces trois étrangers étoient François & Catholiques, ils les traitèrent avec aſſez de douceur; & les priſons de Goa ſont d'ailleurs moins rigoureuſes & moins infectes que celle de Cochin. L'ordonnance du Roi de Portugal oblige de nourrir tous les priſonniers de guerre & les étrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur deſtine eſt dérobée par les Officiers. Cependant les Confrères de la Miſéricorde y ſuppléent généreuſement. Pyrard ſe trouva moins miſérable qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir paſſé un mois dans cette ſituation, il fût reconnu pour François par un Jéſuite, qui venoit viſiter les priſonniers, & dans l'entretien qu'il eût avec lui, il apprit qu'il y avoit au Collége de *S. Paul* de Goa, un Jéſuite François, qui ſe nommoit le Père Etienne *de la Croix*. Il ne balança point à lui écrire; & dès le lendemain cet honnête Miſſionnaire étant venu à la priſon, le conſola non-ſeulement par ſes exhortations, mais par la communication même de ſa bourſe, & plus encore par la promeſſe de demander au Viceroi ſa liberté & celle de ſes Compagnons. Il étoit de Rouen. Son zèle ſe refroidit ſi peu, qu'il ne ceſſa pas d'importuner, pendant l'eſpace d'un mois, le Viceroi & l'Archevêque. On lui répondit long-tems que les trois François méritoient la mort; qu'ils étoient venus aux Indes contre l'intention de leur propre Roi, & depuis la concluſion de la paix entre l'Eſpagne & la France. Le Viceroi paroiſſoit réſolu de les envoyer en Eſpagne, pour y être jugés par le Roi même. Mais le Jéſuite mit tant d'ardeur dans ſes inſtances, qu'il obtint enfin la liberté des trois priſonniers.

PYRARD, 1608. Ils ſont remis en priſon.

Par quel hazard ils ſont délivrés.

Ils ſe crûrent ſortis du tombeau. Cependant leur ſort, en revoyant la lumière, fût d'être réduits à la qualité de Soldats dans les Troupes Portugaiſes, & de vivre deux ans à Goa de la paye commune. Ils trouvoient à la vérité, beaucoup de ſecours dans les maiſons des Seigneurs, où l'uſage du Pays n'eſt pas d'épargner les vivres. Mais ils fûrent obligés de ſuivre leur Corps dans diverſes expéditions juſqu'à Diu & Cambaye, & du côté oppoſé juſqu'au Cap de Commorin & l'Iſle de Ceylan. Ce fût dans les intervalles de ces courſes, que Pyrard s'attacha ſouvent à recueillir ce qu'il obſervoit de plus remarquable dans la Capitale des Indes Portugaiſes. Il conſeſſe néanmoins, que s'il lui étoit reſté quelqu'eſpérance de revoir jamais ſa Patrie, il auroit apporté beaucoup plus de ſoin à ce travail. Mais depuis le jour de ſon naufrage, il avoit vû ſi peu d'apparence à ſon retour, qu'il ne s'étoit jamais flatté ſérieuſement d'une ſi douce idée. D'ailleurs les Portugais ſont ſi jaloux de tout ce qui appartient à leurs établiſſemens, que s'ils eûſſent pû le ſoupçonner d'y porter un œil trop curieux, il devoit s'attendre à périr miſérablement dans les horreurs d'une éternelle priſon. Divers exemples lui ſervoient de leçons. Il ſçavoit qu'ayant pris vers la Côte de Melinde, la Chaloupe d'un Navire Anglois, dans laquelle ils avoient trouvé un Matelot de cette Nation la ſonde à la main, ils avoient ôté la vie à ce malheureux par un cruel ſupplice. Ainſi, loin de chercher à leur faire

Ils ſont engagés dans les Troupes Portugaiſes.

Remarques de l'Auteur ſur ſa ſituation.

pren-

Digitized by Google

PYRARD. 1609.

prendre une haute idée de ſon eſprit, il affectoit d'en marquer peu juſqu'à feindre de ne ſçavoir lire ni écrire, & de ne pas entendre la langue Portugaiſe. Il exécutoit leurs ordres avec une ſoûmiſſion aveugle; & s'il découvroit quelque marque de haine ou de mauvaiſe diſpoſition pour lui, il ne dormoit tranquillement qu'après avoir obtenu par ſes ſervices, l'amitié de ceux qu'il redoutoit. Malgré toutes ces humiliations, il lui eſt impoſſible, dit-il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il eſſuya dans une ſi longue captivité.

Sort du Croiſſant & des douze François qui s'étoient ſauvés des Maldives.

PENDANT ſon ſéjour à Goa, il apprit de quelques Anglois, qui avoient été faits priſonniers dans la Rivière de Suratte, que le *Croiſſant*, l'un des deux Vaiſſeaux avec leſquels il étoit parti de St. Malo, avoit mouillé dans l'Iſle de Sainte Helene à ſon retour, & que ſe trouvant en fort mauvais état, il avoit tenté de ſurprendre un Navire Anglois qui avoit relâché dans la même rade. Les Anglois, plus foibles d'hommes, ſe dérobérent pendant la nuit. Le *Croiſſant*, qui faiſoit eau de toutes parts, ne pût arriver en France, & ne ſauva ſes marchandiſes que par un évenement dont l'Auteur fût informé dans un autre lieu. Il apprit auſſi, à Goa, que le Maître de ſon propre Vaiſſeau & les onze Matelots qui s'étoient échappés des Maldives, étoient arrivés à Ceylan, Pays de la dépendance des Portugais; mais que le Maître y étoit mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui reſtoient, les uns s'étoient embarqués pour le Portugal, & les autres avoient pris parti dans les Troupes de la meme Nation.

Voyage de Pyrard en qualité de Soldat dans l'Iſle de Ceylan.

LA qualité de Soldat faiſant auſſi toute la fortune de Pyrard, il fût obligé de ſuivre les Armées Portugaiſes dans pluſieurs courſes, qui lui donnérent occaſion de viſiter non-ſeulement la Côte où Goa eſt ſituée, mais encore l'Iſle de Ceylan, Malaca, Sumatra, Java, pluſieurs autres Iſles de la Sonde, & les Moluques. Ceylan lui parût une fort grande Iſle. Il lui donne ſon étendue du Midi au Septentrion. Sa pointe auſtrale regarde le Cap de Commorin, entre lequel & la Côte de l'Iſle, la Mer eſt ſi baſſe que les Navires n'y peuvent paſſer. C'eſt, au jugement de Pyrard, la plus belle & la plus fertile partie du Monde. Les Portugais y avoient deux Forteresſes, Colombo & Point de Galle, gardées toutes deux par quelques Troupes, dont la plûpart des Soldats ſont des criminels, auxquels ce banniſſement tient lieu du ſupplice qu'ils ont mérité. Leur Commandant général ſe nommoit *Dom Jerôme Arzebedo*. Entre pluſieurs Rois qui gouvernent l'Iſle, les Portugais en avoient enlevé un & l'avoient mené à Goa, où l'ayant converti au Chriſtianiſme, ils lui avoient donné une penſion conſidérable pour ſon entretien. Enſuite, dans la confiance qu'une longue habitude leur fit prendre à ſon caractère, il fût renvoyé à Ceylan, de l'avis du Conſeil des Indes, pour y commander ſous la protection du Roi d'Eſpagne. Mais à peine y eût-il paſſé deux ans, qu'ayant abandonné la Foi Chrétienne, il fit la guerre aux Portugais. Il avoit pris au Baptême le nom de *Dom Juan*, & ſes Etats étoient aux environs de Point de Galle, qui eſt un Cap fort avancé au Midi. Vers le même tems, trois Vaiſſeaux Hollandois mouillérent l'ancre à Point de Galle; & n'ignorant pas la trahiſon de Dom Juan, ils ſe flattérent de la faire tourner à l'avantage de leur Nation, en ſuccédant aux droits des Portugais. L'amitié fût aiſément contractée. Les Hollandois,

Trahiſon d'un Roi qui s'étoit fait Chrétien.

Digitized by Google

dois, séduits par de belles promesses, descendirent librement, & leur Général ne fit pas difficulté d'assister avec plus de soixante de ses gens, à un festin solemnel que le Roi lui offrit dans son Palais. De part & d'autre, il ne manqua rien aux apparences de bonne-foi, ni à la magnificence de la fête. Mais, pendant le dessert, tous les Hollandois furent massacrés. Leurs Navires auroient été saisis, si quelques Matelots heureusement échappés, n'y fussent retournés assez tôt pour faire couper les cables & mettre à la voile, en abandonnant les autres. Dom Juan se proposoit, par cette perfidie, de faire sa paix avec les Portugais; & Pyrard apprit d'eux-mêmes, non-seulement qu'ils avoient mis leur réconciliation à ce prix, mais qu'ils lui avoient promis une partie des richesses Hollandoises, à condition qu'il leur livrât les trois Navires (z). Ces Rois de Ceylan étoient si peu fidèles dans leurs Traités & leurs alliances, que les Portugais avoient pris le parti de leur faire continuellement la guerre. Elle étoit cruelle; car outre les rencontres, qui étoient sanglantes dans un Pays couvert, où il falloit toujours marcher la hache & la serpe à la main, il n'y avoit aucune convention d'humanité pour les prisonniers. Les Portugais tuoient sans pitié tous ceux qu'ils ne jugeoient pas propres pour l'esclavage, & les Insulaires coupoient le nez aux Portugais dont ils ne pouvoient tirer de service, par un principe de la Religion du Pays, qui ne leur permet pas de tuer un prisonnier sans défense. Pyrard admire que les deux garnisons Portugaises n'eussent jamais été forcées par leurs ennemis, quoique les Forteresses fussent exposées à des Siéges continuels.

PYRARD. 1609.

Il fait massacrer les Hollandois.

De Ceylan, la Flotte se rendit à Malaca, Ville que les Portugais avoient fortifiée soigneusement, comme la principale clef de la Navigation & du Commerce à la Chine, au Japon, aux Moluques & dans toutes les Isles voisines de la Sonde. Aussi passoit-elle alors pour la plus riche des Indes, après celles de Goa & d'Ormuz. Elle apportoit tant d'incommodité aux Anglois & aux Hollandois, que peu d'années auparavant, ces derniers l'avoient attaquée avec toutes les forces qu'ils avoient dans ces Mers; mais ils avoient été forcés de lever le Siége par Alphonse de Castro, quoiqu'ils eussent détruit une partie de sa Flotte, dans un combat si opiniâtre, que tous les Capitaines Portugais avoient ordre de se brûler ou de se perdre, pour détruire un Navire ennemi. Malgré la richesse de Malaca, qui y attire un prodigieux nombre d'étrangers, le séjour en est si dangereux, qu'après y avoir passé quelques années, on n'en sort qu'avec une couleur plombée & des infirmités qui durent toute la vie. Les uns y perdent les cheveux, d'autres la peau. Pyrard observa que les Naturels mêmes y sont sujets à quantité de maladies, & regarde ce lieu comme le plus mal-sain des Indes.

L'Auteur visite Malaca.

Il ne fit que passer à la vûe des deux grandes Isles de Sumatra & de Java, pour aller mouiller dans celle de Madure, qui est au Nord de la seconde. Elle est petite, mais si fertile en riz, qu'elle en fournit plusieurs Isles voisines. Sa Ville, qui se nomme *Arosbay*, est agreablement bâtie & revêtue de bonnes murailles. Les Habitans sont armés & vetus à la

Isles de Madure & de Baly.

(z) On verra le détail de ces évenemens dans d'autres Relations.

PYRARD. 1609.

la manière des Javanois. L'Isle de Baly, où la Flotte alla prendre des rafraîchissemens, & qui est à l'Orient de Java, est abondante en volaille & en excellens porcs. Enfin l'on toucha aux Moluques, d'où l'on revint au Port de Goa.

Voyage d'Ormuz & de Cambaye. Commerce d'Ormuz.

DANS un autre Voyage, Pyrard suivit les Portugais à Ormuz & à Cambaye. La petite Isle qui porte le nom d'*Ormuz*, étoit alors, après Goa, le plus riche établissement des Portugais dans les Indes, parce que c'étoit le passage de toutes les marchandises des Indes, de la Perse, de la Syrie & de tout le Levant, dans le Commerce mutuel de toutes ces Régions. Il venoit d'Ormuz à Goa des perles fines, qui se pêchent dans ce Détroit, & qui sont les plus grosses, les plus nettes & les plus précieuses de l'Univers. Il en venoit quantité d'une monnoye d'argent qui s'appelle *Larins d'Ormuz*, & qui passe pour le meilleur argent du Monde; des soyes de Perse, en fil & en étoffe; des tapis d'un travail admirable; des chevaux d'Arabie & de Perse, tout couverts de riches harnois d'or, d'argent, de soye & de perles, & plus estimés encore à Goa par leur propre beauté; toutes sortes de sucre, de conserves, de marmellades, de *passes* ou de raisins secs de Perse & d'Ormuz; quantité d'excellentes dattes; des camelots ondés de Perse & d'Ormuz, faits de la laine de ces grands moutons qui ne l'ont pas frisée comme les nôtres; d'autres étoffes & toutes sortes de capes & de manteaux de la même laine. Mais rien ne causa plus d'admiration à l'Auteur, que la multitude & la variété infinie de drogues, tant médicinales qu'aromatiques, qui se rassembloient de toutes parts dans la Ville d'Ormuz. Il ne lui parût pas surprenant, que les Gouverneurs, à la fin de leur administration qui dure trois ans, revinssent avec plus de six-cens mille écus dans leurs coffres. Celui qui l'étoit alors se nommoit *Dom Pedro de Coutinho*. Comme il touchoit à la fin de son terme, il prit l'occasion de la Flotte pour retourner à Goa. Dom André Furtado de Mendoza, Vicerοi des Indes, voulût emprunter de lui cinquante mille écus, qu'il promettoit de lui faire rendre en Portugal. Il le refusa; & le Viceroi lui ayant représenté que c'étoit pour le payement d'une Armée navale, qu'il étoit obligé d'envoyer contre les Malabares, Coutinho répondit qu'il étoit capable d'équiper lui-même une Armée & de la conduire pour le service du Roi, mais qu'il ne se reposoit pas de l'emploi de son argent sur le zèle d'autrui. L'Auteur raconte que le frère du Roi d'Ormuz avoit pris le parti de se rendre à Goa dans un Navire chargé de richesses, sous prétexte d'embrasser le Christianisme, mais au fond parce qu'il avoit eû quelque démêlé avec le Roi son frère. Il avoit demandé du secours aux Portugais pour obtenir le partage de sa naissance, & la Flotte où Pyrard étoit embarqué lui fit rendre la justice qu'il desiroit. Mais pendant qu'il étoit à Goa, où il différoit de jour en jour à recevoir le Baptême, il se rendit coupable d'un crime qui blesse la nature, avec un jeune Ecolier Portugais qu'il avoit séduit par ses présens. L'Inquisition le fit arreter. En vain se hâta-t-il de se faire baptiser par les Jesuites & promit-il cinq cens mille écus à l'Eglise. C'étoit offrir ce qu'on étoit sûr d'obtenir par son supplice. Il fût condamné au feu, & le jeune Portugais fût abandonné aux flots de la Mer dans un tonneau.

Richesse des Gouverneurs Portugais d'Ormuz.

L'Inquisition condamne au feu le frère du Roi d'Ormuz.

LA

PYRARD. 1609.

Cambaye & Diu.

LA Flotte ayant relâché à Cambaye, Pyrard n'y trouva pas moins de sujets d'admiration qu'à Ormuz, dans la beauté de la Ville & dans la grandeur du Commerce. C'eſt le lieu du Monde où l'on ſe connoît le mieux en perles & en toutes ſortes de pierreries, & c'eſt auſſi, de toutes les Indes, le Pays dont les Habitans ont le plus de politeſſe. Ils envoyent deux fois l'année, à Goa, juſqu'à trois ou quatre cens Vaiſſeaux, qui portent le nom de *Caſſiles* (*a*) de Cambaye, & qui ſont attendus des Portugais comme la Flotte des Indes l'eſt en Eſpagne. Cambaye eſt d'ailleurs un grand Royaume, dont la Ville Capitale porte le nom. Elle eſt ſituée au fond d'un Golfe, qui a vingt lieues de largeur à ſon embouchure. On rencontre, au Nord, à vingt lieues de l'entrée du Golfe & fort près de la terre, l'Iſle de Diu, célèbre établiſſement des Portugais. Depuis Cambaye juſqu'à Goa, ils n'avoient ſur la meme Côte que trois autres Forteresſes ; *Daman*, *Baſſaim* & *Chaul* ; car *Dabul*, qui ſuit Chaul, n'étoit pas de leur dépendance, quoiqu'ils y euſſent un Facteur. La Flotte mouilla ſucceſſivement dans tous ces Ports. Daman fournit beaucoup de riz à Goa. Baſſaim envoye du bois de conſtruction pour les Maiſons & les Navires, avec une ſorte de pierre de taille, belle & dure, dont les Egliſes & les Palais de cette ſuperbe Ville ſont bâtis. Chaul, beaucoup plus riche par la variété & l'abondance de ſes marchandiſes, donne particuliérement une eſpéce de ſoye, qui eſt plus eſtimée à Goa que celle de la Chine.

Daman, Baſſaim & Chaul.

A l'approche de l'Hyver, les Portugais ne penſérent qu'à prévenir les vents, qui deviennent régulièrement contraires dans ces Mers. Le Général, ſatisfait des ſervices de Pyrard, lui avoit promis ſa recommandation auprès du Viceroi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des Caraques. Ses Compagnons étant compris dans cette promeſſe, ils formoient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuſe navigation de la Flotte, & le moindre vent qui pouvoit les éloigner de Goa leur cauſoit de mortelles allarmes. Ils y arrivérent enfin. Mais tandis qu'ils ſe repaiſſoient de leurs eſpérances, le Viceroi, ſur quelque défiance qu'il conçût des étrangers qui ſe trouvoient dans la Ville, fit arrêter tous ceux qui n'étoient pas venus aux Indes dans les Navires de Portugal. Quelques Anglois arrivés nouvellement, furent conduits les premiers dans une étroite priſon, & les trois François ne furent pas exempts du même ſort. Il fallût recourir aux Jéſuites, qui recommencérent leurs ſollicitations à la Cour du Viceroi. Pyrard nomme le Père Gaſpard *Alenan*, qu'on honoroit du titre de Père des Chrétiens ; le Père Thomas *Stevens* (*b*), Anglois de Nation ; le Père Jean *de Cenes*, de Verdun ; le Père Nicolas *Trigaut* (*c*), de Douai ; & le Père Etienne *de la Croix*, de Rouen. Leur zéle fût ſi actif & ſi

Pyrard eſt remis en priſon lorſqu'il croit toucher à la liberté.

(*a*) C'eſt une faute. Il faut *Caffila* (1) ; C'eſt le nom qu'on donne à une troupe de Marchands, ou de paſſagers, qui voyagent enſemble, par terre ou par mer. Il ſignifie la même choſe que *Caravanne*. R. de l'A. *A.*

(*b*) C'eſt un témoignage en faveur de ce Miſſionnaire, dont on a vû la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

(*c*) Ou *Trigault*, plus connu par ſon nom Latin *Trigautius*. C'eſt lui qui après ſon retour de la Chine en Europe, écrivit en Latin, l'*Hiſtoire de l'Expedition Chrétienne faite à la Chine*. R. de l'A. *A.*

(1) Il y a dans l'Original, *Coſſes*. R. de E.

Digitized by Google

PYRARD. 1609.

si preſſant, que dans l'eſpace de ſix ſemaines, il fit ouvrir aux trois François les portes de leur priſon.

Arrivée des Caraques du Portugal.

AVANT la fin de l'Hyver, on vît arriver au Port de Goa, quatre grandes Caraques, chacune du port d'environ deux mille tonneaux. Elles étoient parties de Lisbonne au nombre de cinq; mais ayant été ſéparées par les tempêtes à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, *Dom Manuel de Meneça*, leur Amiral ou *Capitaine-major*, ignoroit ce que la cinquième étoit devenue. Chacun de ces Bâtimens portoit juſqu'à mille perſonnes, tant Soldats & Matelots, que Gentilshommes & Marchands; mais à-peine en reſtoit-il trois cens ſur chaque Caraque, & la plûpart accablés de maladies. Ils apportoient un Edit du Roi d'Eſpagne, qui portoit défenſe au Viceroi de ſouffrir qu'aucun François, Anglois ou Hollandois s'arrêtât dans les Indes; avec ordre de faire embarquer, ſous peine de mort, ceux qui pouvoient s'y trouver, comme autant d'eſpions qui n'y demeuroient que pour reconnoître le Pays.

Difficultés qui arrêtent encore l'Auteur.

PYRARD conjura les Jéſuites de ſaiſir cette ouverture. Ils y étoient portés, dit-il, par leur propre intérêt; car aſſiſtant les trois François comme leurs frères, c'étoit un fardeau continuel dont ils ſouhaitoient de ſe voir délivrés. Mais ce n'étoit pas aſſez de faire conſentir le Viceroi à leur départ; il falloit un ordre de ſa main pour leur procurer les moyens de vivre. Les Capitaines de Goa, qui en connoiſſoient la difficulté, s'efforçoient d'engager Pyrard à faire avec eux le Voyage de Mozambique & de Sofala. Cependant les Jéſuites le ſoûtenant toûjours dans la reſolution de partir, & lui faiſant tout craindre d'un plus long ſéjour parmi les Portugais, il les pria de le préſenter au Viceroi avec ſes deux Compagnons. Ce Seigneur, qui venoit de ſuccéder à Dom Furtado de Mendoza, fût étonné de voir paroître devant lui trois François. Il croyoit qu'aucun Vaiſſeau de cette Nation n'avoit encore pénetré dans les Indes Orientales. Mais, apprenant de quelle manière ils y étoient venus & le long ſéjour qu'ils y avoient fait, il leur promit leur congé & des vivres pour le Voyage.

Il obtient enfin la liberté de partir.

L'ancien Viceroi prend le commandement des Caraques.

QUATRE mois furent employés à reparer les Caraques. Elles furent équipées pour le retour & chargées de poivre. Dom Antoine Furtado de Mendoza, qui ſortoit de l'adminiſtration, en devoit prendre le commandement juſqu'à Lisbonne. On étoit perſuadé que ce Seigneur, qui étoit malade depuis long-tems, avoit été empoiſonné par la main d'une femme. L'uſage des poiſons lents eſt commun dans les Indes. C'étoit néanmoins un des plus grands Hommes que le Portugal eût employé dans la dignité de Viceroi. Il étoit venu fort jeune à Goa, & la fortune l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres. Le Roi d'Eſpagne ne l'avoit rappellé que ſur ſa réputation, & par le deſir de voir un Sujet dont il avoit reçû d'importans ſervices. Auſſi promettoit-il au peuple, dont il étoit adoré, de revenir aux Indes lorſqu'il auroit ſatisfait aux ordres du Roi. Mais il n'acheva pas ſon Voyage. La mort le ſurprit ſur Mer, à la vûe des Iſles Açores.

Mort de ce Viceroi.

MALGRÉ les promeſſes du Viceroi, Pyrard & ſes Compagnons ne pûrent obtenir des vivres. Leur paſſeport contenoit ſeulement un ordre aux Officiers de la quatrième Caraque, de les faire embarquer avec leur bagage, &

Digitized by Google

& de leur donner une certaine mesure d'eau & de biscuit, telle qu'elle est réglée pour les Mariniers. Le Roi fournissoit toutes les commodités à ceux qui alloient aux Indes; mais il n'accordoit que du biscuit & de l'eau à ceux qui en revenoient, dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fit perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer. PYRARD. 1610.

§. III.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'EMBARQUEMENT se fit la nuit du trentième de Janvier 1610; & des quatre Caraques, la quatrième étant la seule qui fût parfaitement équipée, partit aussi la première, sous le commandement du Capitaine *Antonio Barosa*. On y reçût, avec les trois François, un Flamand, qui pour s'assurer des vivres, accepta des gages en qualité de valet, que les Portugais nomment *Grometto*. Pyrard, qui croit ici le détail nécessaire pour l'instruction de ses Lecteurs, raconte qu'il observa d'abord avec étonnement, la grandeur du Navire. Il le compare à un Château, non-seulement par son étendue, mais encore par le nombre d'hommes qu'il portoit & par la quantité incroyable de ses marchandises. Il en étoit si chargé, qu'elles s'élevoient presqu'à la moitié du mât & qu'il restoit à peine des passages pour marcher. Quatre jours se passèrent avant qu'on mit à la voile. Dans cet intervalle, on n'entendit que le bruit des instrumens de musique, de la mousqueterie & du canon, d'une infinité de barques où les Portugais de la Ville venoient dire adieu à leurs amis; d'autant plus qu'une Flotte, qui alloit faire la conquête de Coesme entre Sofala & Mozambique, étoit prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un Officier voyant Pyrard oisif, tandis qu'on travailloit au Navire, lui donna un soufflet & le traita de *Luthérien*, avec menace de le jetter dans la Mer, s'il ne se rendoit pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens personnes qui étoient sur la Caraque, en y comprenant les esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises, il y en avoit peu qui ne parûssent empressés pour la sûreté commune. On avoit reçû aussi deux Cordeliers, qui avoient demandé secrétement à s'embarquer, sans la permission de l'Archevêque ni de leur Supérieur, & qui avoient néanmoins assez d'argent pour payer leur pension. Elle est, pour chaque personne, de trois cens *Pardos*, qu'il faut compter d'avance.

Observations de l'Auteur sur les usages des Portugais dans leur navigation.

EN sortant de la barre de Goa, on apperçoit, à douze lieues vers le Nord, des Isles fort sèches & comme brûlées, que les Portugais nomment *Islas-quimados*, écueils dangereux pour la Navigation. C'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fût à la voile, Pyrard & ses Compagnons, qui s'étoient attendus d'être traités comme sur les Vaisseaux François, furent extrémement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fourniroit des vivres, ils n'avoient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devoient pas durer plus de quatre jours. Ils se présentèrent au Capitaine & à l'Ecrivain, & leur mon-

Pyrard & ses Compagnons sont réduits à vivre de biscuit & d'eau.

PYRARD. 1610.

montrèrent leur passeport, qu'ils n'avoient fait voir encore qu'aux gardes du Navire en y entrant. Le Capitaine parût étonné d'avoir trois François sur son bord. Mais il le fût beaucoup plus, de trouver que le passeport n'étoit pas dans la forme qui ordonne des vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du Roi, ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les François de n'avoir pas mieux pourvû à leurs besoins, & s'emportant contre le Viceroi & les Officiers, ils les traita de voleurs, qui ne manqueroient pas de mettre, dans leurs comptes, la nourriture des trois Etrangers comme s'ils l'avoient reçûe. Il ajoûta que le pain & l'eau qu'on leur donneroit pendant la route, feroit une diminution de la portion des Mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement fort doux. Leur misère fût respectée; mais ils eûrent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnoit par mois, trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau; & comme ils n'avoient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivoit souvent qu'on leur en déroboit quelque partie, sur-tout pendant la nuit, où ils n'avoient pas même de-quoi se mettre à couvert de la pluye.

Friponerie des Officiers Portugais.

Une autre incommodité, qui n'étoit pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, étoit la multitude d'une sorte d'insectes ailés, fort semblables aux hannetons, qui sont un tourment continuel pour ceux qui reviennent des Indes, parce qu'on les en apporte. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase. Ils mangent le biscuit; ils percent les coffres & les tonneaux; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La Caraque étoit remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvoit d'ailleurs le biscuit Portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que nôtre pain de Chapître. Aussi n'y employe-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le cuire. Tout le monde avoit la même portion d'eau que les Officiers du Navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que la provision générale ne durant que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extremités lorsque le Voyage est beaucoup plus long. Quelques honnetes gens invitoient quelquefois les trois François à manger avec eux, ou leur envoyoient ce qui sortoit de leur table. Mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeoit qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour, il craignoit la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffroit continuellement. Dès les premiers jours, le Capitaine avoit pris les noms de tous ceux qui étoient dans le Navire. Il avoit donné des ordres de police & nommé des Capitaines de garde pour les faire observer. Son autorité se bornoit à faire emprisonner les coupables, ou à leur faire donner l'estrapade. Dans les différends civils, il pouvoit juger définitivement les causes qui ne passoient pas cent écus.

Insectes ailés qui tourmentent les Vaisseaux au retour des Indes.

Secours accordés à l'Auteur.

Bon ordre de la Caraque.

Allarme des Portugais.

APRÈS neuf ou dix jours de Navigation, l'allarme se répandit sur la Caraque, à la vûe de trois Vaisseaux qui venoient du côté de l'Arabie vers les Maldives. On les prit pour des Hollandois; & la plûpart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette Nation, le ressentiment & la crainte les faisoient déjà penser à tourner leur vengeance sur les trois François, qu'ils regardoient comme leurs amis, ou que dans leur préven-

Digitized by Google

vention ordinaire ils comprenoient avec eux ſous le nom de *Lutheranos*. Quelques-uns propoſoient de les jetter dans la Mer. Mais cette petite Eſcadre ayant ſuivi tranquillement ſa route, on jugea que c'étoient des Arabes, qui alloient aux Maldives ou à Sumatra. PYRARD. 1610.

Tempête. Précautions pour d'autres dangers.

Le 15 de Mars, à la hauteur de vingt degrés du Sud, on découvrit, vers la pointe du jour, l'Iſle *Diego Rodrigue*, qui n'eſt éloignée que d'environ quarante lieues de Madagaſcar du côté de l'Eſt. Cette Iſle étant inhabitée, rien n'obligeoit d'y relâcher, lorſqu'on y fût jetté par une furieuſe tempête, qui dura cinq jours avec la même violence & qui mît la Caraque dans le dernier danger. Le Maître ne ſe vît pas plutôt délivré de cette crainte, qu'appréhendant d'y retomber vers la Terre de Natal & le Cap de Bonne-Eſpérance, il fit deſcendre en bas toute l'artillerie & la Chaloupe. Enſuite il fit lier la Caraque avec des cables, par la poupe, le milieu & la proue. Ces cables, qui prennent ainſi tout le corps du Vaiſſeau, par deux ou trois tours qu'on leur fait faire en dehors ſous la quille, ſerrent merveilleuſement toutes les parties. Après la tempête, une Dame Portugaiſe, belle & de l'âge de trente ans, accoucha ſi malheureuſement, qu'étant morte avec ſon fruit, elle n'eût pas d'autre ſépulture que la Mer. Pyrard ſe trouva le cœur aſſez ſenſible, dans ſa malheureuſe ſituation, pour être vivement touché de ce ſpectacle.

Terribles dangers auxquels la Caraque eſt expoſée pendant deux mois.

On paſſa la Terre de Natal ſans eſſuyer aucun outrage de la Mer & des vents. Mais les grandes afflictions étoient réſervées au Cap. Pyrard obſerve qu'on étoit parti trop tard de Goa. L'uſage eſt de ſe mettre en mer à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier, & ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être expoſés à tout ce que la Mer a de plus redoutable. Il ſeroit inutile de s'étendre, avec l'Auteur, ſur tous les obſtacles qui retinrent deux mois la Caraque à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, & qui la rendirent le jouet pitoyable des vents & des flots. Elle étoit ſi ouverte, que dans un ſi long eſpace de tems, les deux pompes ne fûrent abandonnées ni nuit ni jour. Quoique tout le monde y travaillât, juſqu'au Capitaine, on ne pouvoit ſuffire à vuider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue ſe rompit deux fois par le milieu, & les voiles fûrent miſes pluſieurs fois en piéces. Trois Matelots & deux Eſclaves, fûrent emportés au loin dans la Mer. Le péril devint ſi preſſant, qu'on réſolut de ſoulager le Vaiſſeau en jettant toutes les marchandiſes; mais cette fatale néceſſité fût l'occaſion d'un autre déſordre. Comme il falloit commencer par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'éleva une ſi furieuſe querelle, qu'on en vint aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appellé par d'autres ſoins, fût contraint d'employer tous ſes efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentoit la douleur & les regrets, c'eſt qu'en arrivant à la vûe du Cap, on n'auroit eû beſoin du même vent que ſix heures de plus pour le doubler.

On penſe à retourner aux Indes.

Dans cette extrémité, qui paroiſſoit ſans remède, le Capitaine ayant tenu conſeil avec les Gentilshommes & les Marchands, tout le monde panchoit à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il étoit défendu, par le Roi d'Eſpagne, de s'efforcer dans cette ſaiſon, de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & qu'en ſuppoſant même qu'on y pût arriver, il étoit impoſſible à un

Digitized by Google

PYRARD. 1610.

un Bâtiment tel que la Caraque, d'y aborder & d'y prendre Port. Mais les Pilotes combattirent cet avis, parce que la Caraque n'étoit pas en état de recommencer une ſi longue route, ſur-tout ayant à repaſſer la Terre de Natal, où il falloit s'attendre à de nouvelles tempêtes. On ſe trouvoit aſſez près de la terre pendant le conſeil. A peine fût-il fini, qu'on y fût pris d'un calme qui rendit les voiles inutiles pour ſe retirer au large. La Caraque fût portée, par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande Baye, dont il étoit impoſſible de ſortir ſans le ſecours du vent. Cependant on voyoit ſur les Côtes, un prodigieux nombre de Sauvages, qui paroiſſoient s'attendre à profiter des débris du Vaiſſeau. Le Capitaine exhortoit déjà tout le monde à prendre les armes, & l'on étoit également occupé de la crainte de ſe briſer contre la Côte & de celle de tomber entre les mains de ces Barbares. Mais le Ciel permit, dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui ſauva la Caraque en la jettant hors de la Baye.

Autre danger cauſé par un calme.

On double enfin le Cap de Bonne-Eſpérance.

Comédie Portugaiſe.

CE ne fût que le dernier jour de Mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le Cap. Les Pilotes reconnûrent le lendemain qu'on l'avoit paſſé, & la joye commença auſſi-tôt à renaître dans l'équipage, avec l'eſpérance d'arriver heureuſement à Lisbonne. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir paſſé le Cap, & ſe croyent toûjours menacés avant cela, de retourner ſur leurs traces. On rendit à Dieu des graces ſolemnelles, auxquelles on joignit la repréſentation d'une très-belle Comédie, ſuivant les termes de l'Auteur, qu'on avoit apprîſe & répetée depuis Goa juſqu'à ce jour, pour la jouer après avoir doublé le Cap. Cependant, ſur un nouveau conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher dans l'Iſle de Sainte Hélene. L'eau douce commençoit à manquer; la Caraque étoit ouverte de toutes parts; & quoiqu'on fût à ſix cens lieues de cette Iſle, c'étoit la terre la plus proche où l'on pût aborder. Le Capitaine craignant d'y trouver des Hollandois, fit remonter tous les canons, qui étoient au nombre de quarante piéces de fonte verte, & tout le reſte fût mis en état de défenſe.

On aborde à l'Iſle de Sainte Hélene.

ON aborda le 25 de Juin, à l'Iſle de Sainte Hélene. Il n'y avoit aucun Navire; mais on trouva dans la Chapelle (*d*) une lettre des trois autres Caraques, qui avoient abordé à ce Port dans le cours d'une navigation beaucoup plus heureuſe. Elle étoit accompagnée d'une autre lettre, qui avoit été laiſſée par une Caravelle envoyée d'Eſpagne, pour s'informer du ſort de la quatriéme Caraque, & qui étoit retournée en Eſpagne après avoir perdu l'eſpérance de la voir arriver. Pyrard étant deſcendu au rivage, fût étonné du changement qu'il remarqua dans la Chapelle. En paſſant pour aller aux Indes, il y avoit vû un fort bel Autel, des tableaux & d'autres ornemens. Devant la porte, il y avoit une grande Croix de pierre de taille, que les Portugais y avoient apportée de Lisbonne. Tout avoit été briſé par les Hollandois, moins en haine de la Religion que pour ſe vanger des Portugais, qui ôtoient toutes les lettres & les inſcriptions que les autres y laiſſoient. Ils y avoient mis un billet, qui contenoit ces deux lignes: *Portugais, laiſſez nos Inſcriptions & nos Lettres; nous laiſſerons vos Croix & vos Tableaux.*

Changemens que Pyrard y trouve.

Effet ſinguliér de la jalouſie des Nations.

(*d*) Au premier Tome de ce Recueil.

Digitized by Google

bleaux. Mais les gens de la Caraque ne marquèrent que du dédain pour cette propoſition. Ainſi tout étoit détruit par des averſions & des jalouſies mutuelles. Les arbres mêmes n'étoient pas épargnés. PYRARD. 1610.

CEPENDANT l'équipage de la Caraque rebâtit l'Autel & l'orna de nouveaux paremens. L'origine de cette Chapelle étoit auſſi ancienne que la découverte de l'Iſle; mais perſonne ne penſant encore à s'établir dans un lieu ſi deſert, elle ſervoit moins aux exercices de Religion qu'à conſerver les avis que les Voyageurs ſe donnoient mutuellement. Cependant on aſſûra Pyrard, que quatre Eſclaves de différent ſexe s'étant dérobés de leur bord, avoient été long-tems dans l'Iſle ſans qu'on les y pût trouver, parce qu'en voyant arriver les Vaiſſeaux, ils ſe retiroient dans des lieux inacceſſibles. Ils y multipliérent juſqu'au nombre de vingt, & par degrés ils y auroient formé une Nation, ſi les Portugais, irrités du ravage qu'ils faiſoient dans les fruits, n'euſſent employé la force & l'adreſſe pour les prendre. On rapporta auſſi à Pyrard, l'hiſtoire du célèbre Hermite, qui y avoit mené pendant quelques années, une vie pieuſe & ſolitaire. Mais au lieu du récit qu'on a déjà fait des circonſtances de ſa fin, on lui dit qu'un ordre du Roi d'Eſpagne avoit fait ramener cet Hermite en Portugal, parce que faiſant un grand trafic de peaux de chévres, il en tuoit un ſi grand nombre, qu'avec le tems il en auroit éteint l'eſpèce. Remarques de l'Auteur ſur Ste. Hélene.

CETTE Iſle, qui n'a que cinq ou ſix lieues de circuit (*e*), eſt entourée de grands rochers, contre leſquels la Mer bat ſans ceſſe avec beaucoup de furie, & qui retiennent, dans leurs concavités, de l'eau que la chaleur du Soleil épaiſſit & change en un fort beau ſel. L'air y eſt pur & les eaux fort ſaines. Elles deſcendent des montagnes en pluſieurs gros ruiſſeaux, qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour ſe jetter dans la Mer. On trouve, dans un ſi petit eſpace, des chévres, des ſangliers, des perdrix blanches & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des faiſans & d'autres animaux. Mais ce qu'il produit de plus utile à la Navigation, eſt une quantité extraordinaire de citrons, d'oranges & de figues, qui avec la pureté de l'air & la fraîcheur des eaux, ſervent de remède certain à ceux qui viennent y chercher du ſoulagement pour le ſcorbut. Pyrard eſt perſuadé que l'Iſle doit tous ces fruits, & même ſes animaux, aux premiers Portugais qui la découvrirent. Ils y laiſſoient autrefois leurs malades, & les autres Nations imitèrent leur exemple. Mais, depuis neuf ans, les Hollandois y avoient commis tant de ravages, qu'il ne falloit plus faire de fond ſur les fruits. La Nature y prenoit ſoin de la rade, qui eſt bonne dans toutes les ſaiſons, & ſi profonde que les Caraques mêmes peuvent s'approcher juſqu'au rivage. On s'arrêta neuf jours à Sainte Hélene, pendant leſquels deux Portugais & deux Eſclaves, avec une Indienne du Navire, ayant formé ſécrétement le deſſein de demeurer dans cette Iſle, mirent à terre leur bagage & s'allérent cacher dans les montagnes. Ils avoient emporté quelques arquebuſes, & des lignes pour la pêche. Mais ils fûrent découverts & ramenés à bord. Etat où elle étoit alors.

AVEC

(*e*) Elle a plus de deux fois autant de circuit, ſa longueur étant de douze miles, & ſa largeur de huit. R. de l'A.

PYRARD. 1610.

Danger que la Caraque court dans la rade.

AVEC quelque soin que la Caraque eût été réparée, un nouvel accident fit douter si elle étoit capable d'achever le voyage. On avoit levé l'une des deux ancres vers la terre; mais lorsqu'on voulut lever la seconde, elle se trouva prise dans un gros cable qui étoit demeuré depuis long-tems au fond de la Mer, & qui la faisant couler à mesure qu'on s'efforçoit de la tirer, fit approcher le Navire fort près du rivage. Le Capitaine, qui s'en apperçût, fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre & donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureusement, le vent changea tout-d'un-coup; & venant de la Mer, il poussa la Caraque avec tant de violence, qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau. On vit même sortir quelques planches du fond. Chacun se crût perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on venoit de prendre dans l'Isle & les marchandises de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en mer, pour tirer le Navire à force de bras. Enfin il recommença heureusement à flotter. Mais il faisoit beaucoup d'eau; & le Capitaine jugeant après un long travail, qu'on avoit besoin de quelqu'un qui sçût plonger, promit cent Cruzades à celui qui rendroit un si important service. Un des Compagnons de Pyrard, ancien Charpentier du *Corbin*, fût le seul qui s'offrit, quoiqu'il doutât lui-même du succès, parce qu'il falloit demeurer trop long-tems sous l'eau & visiter entièrement le dessous du Navire. D'ailleurs il faisoit assez froid; car le Soleil étoit alors au Tropique du Cancer, qui est l'Hyver de l'Isle. Cependant, excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le Vaisseau & rapporta même quelques planches brisées; mais il jugea que la quille n'étoit point endommagée, & son témoignage rassûra le Capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvoit tirer des François, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la Caraque en faveur du Charpentier, & le Capitaine l'assûra d'une grosse récompense, s'il vouloit aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier au mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber au Brésil. Pyrard admire ici la bonté du Ciel. Sans ce favorable accident, on auroit continué la navigation vers le Portugal, & la Caraque ne pouvoit manquer de périr. On s'apperçût, en la visitant, que le Gouvernail ne tenoit presque plus, & la moindre tempête l'auroit précipité dans les flots.

Un François se fait considérer par un important service.

On est obligé d'aller au Brésil.

ON commença, le 8 d'Août, à découvrir la terre du Brésil, qui paroît blanche de loin comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un grand amas de nége. Aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9, on jetta l'ancre à quatre lieues de la Baye de Tous les Saints, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois Caravelles qui arrivèrent bien-tôt chargées de rafraîchissemens, jettèrent la joye dans tout l'équipage. Il y étoit mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentoient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra, le 10 au matin, dans la Baye du côté du Nord, où l'on voit une fort belle Eglise & un Couvent de l'Ordre de S. Antoine. L'entrée de cette Baye est large d'environ dix lieues, & divisée par une Isle de quatre lieues de tour, dont les deux côtés offrent un passage également sûr aux Navires. Cependant, en approchant de la Ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étran-

Naufrage de la Caraque au Port.

Digitized by Google

étrange qu'on avoit deux bons Pilotes du Pays, que la Caraque toucha sur un banc de sable & qu'elle s'y renversa. Les Caravelles & les barques se présentèrent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le Bâtiment fût soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la Ville, qui se nomme *S. Salvador*. Le Vicerοi dépêcha aussi-tôt une Caravelle à Lisbonne, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la Caraque. Elle fût jugée incapable de servir plus longtems à la Navigation, & tout le reste des marchandises fût déchargé. PYRARD. 1610.

Le premier spectacle qui s'attira les yeux de Pyrard, fût la situation même de S. Salvador, qui est sur le sommet d'une haute montagne, si escarpée du côté de la Mer, que tout ce qu'on porte dans cette Ville ou qu'on en fait sortir, monte ou descend par une machine. L'usage des voitures y seroit difficile & demanderoit de grands fraix; au-lieu que pour monter un tonneau de vin ou le descendre par cette machine, il n'en coûte que vingt sols. On en descend en même-tems un autre de même poids, à-peu-près comme deux seaux montent & descendent dans un puits. Entre plusieurs petites Isles qui sont dispersées dans la Baye, Pyrard eût la curiosité de visiter celle que les Portugais nomment l'*Isle des François*, parce que les François ayant été les premiers qui découvrirent le Brésil, ils se retiroient dans ce lieu pour se garantir des insultes des Sauvages. Mais renvoyant les observations de l'Auteur à d'autres lieux, nous nous bornons ici, suivant nôtre méthode, à ce qui le concerne personnellement. Singularités qui frappent l'Auteur à S. Salvador.

A son arrivée, il trouva les Portugais fort allarmés du bruit qui s'étoit répandu que Henri le Grand se disposoit à leur faire la guerre avec une puissante Armée navale, dont la plûpart des Vaisseaux s'équipoient en Hollande. La même crainte s'étoit communiquée dans tous les Pays des Indes où le Roi d'Espagne avoit des Sujets. Elle n'empêchoit pas qu'ils ne parlâssent de ce grand Roi avec une haute estime, & des témoignages extraordinaires d'admiration pour sa valeur & ses autres vertus. Mais au commencement de Septembre, on apprit la nouvelle de sa mort, par un petit Vaisseau envoyé exprès de Seville. Pyrard trouva au Brésil un François natif de Nantes, nommé *Julien Michel*, riche Marchand, qui s'étant associé avec un Portugais, avoit obtenu la pêche des baleines pour sept ans dans cette Baye. Il devoit cette faveur à d'anciens services qu'il avoit rendus à l'Espagne, où il avoit été envoyé pendant la Ligue, par M. de Mercœur; & depuis ce tems-là il s'étoit établi à Bilbao. Il falloit, suivant la remarque de l'Auteur, qu'il eût acquis des droits extraordinaires sur la reconnoissance des Espagnols, puisque la pêche de la baleine étoit défendue sous peine de mort aux étrangers. Il arriva même qu'un Navire chargé d'huiles, qui lui appartenoit, s'étant échappé secrétement pour se dispenser de payer les droits, fût arrêté par quelques Caravelles & ramené dans la Baye, où le Capitaine & les Matelots furent punis rigoureusement, sans que le Marchand François en reçût la moindre inquiétude. Il en fût quitte pour désavouër ses gens, quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'ils eussent ôsé violer les loix sans sa participation. Michel fit connoître à l'Auteur, par ses civilités & ses services, que l'amour de la Patrie ne s'éteint jamais entiérement dans le cœur d'un François. Il lui donnoit quelquefois l'a- Les Portugais craignent d'être attaqués par Henri le Grand.

Services de Julien Michel, François, pendant la Ligue.

PYRARD. 1610. l'amuſement de la pêche. Un jour entr'autres, une grande baleine, dont on avoit pris le petit, ſe jetta ſi furieuſement ſur la barque, qu'ayant tout renverſé elle le ſauva malgré les cris & les efforts des pêcheurs. Pyrard a crû cet exemple de tendreſſe naturelle & d'adreſſe dans une baleine, digne de l'attention des Naturaliſtes.

Exemple du bon naturel de la baleine.

Pyrard néglige l'occaſion de faire fortune.

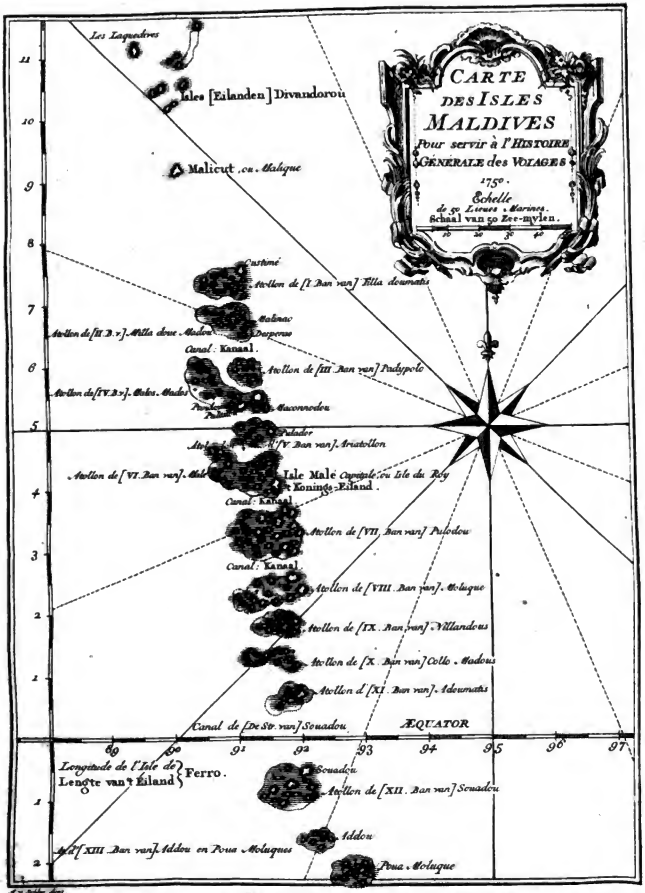
IL trouva auſſi à S. Salvador un François de Marſeille, attaché au ſervice d'un ancien Vicerοi Portugais, en qualité de Muſicien, pour enſeigner la muſique & l'uſage de divers inſtrumens à vingt ou trente eſclaves, qui s'exerçoient continuellement à faire des concerts d'inſtrumens & de voix. Ce Seigneur, qui étoit extrêmement reſpecté, preſſa beaucoup l'Auteur de s'attacher à lui dans l'emploi de Chef des eſclaves, & lui offrit des appointemens d'autant plus conſidérables, qu'il lui promettoit de les continuer en Portugal, où il devoit retourner l'année d'après. Mais l'empreſſement de revoir la France & l'amour de la liberté, l'emportèrent ſur ces offres. Pyrard n'étoit pas traité avec moins d'eſtime par le Viceroi. Après lui avoir montré ſon paſſeport de Goa, il fut ſurpris de ſe voir invité non-ſeulement à manger chez lui, mais à prendre même ſon logement au Palais. Le Viceroi ſe nommoit *Dom Francisco de Menaiſſa*. Il avoit deux fils, dont l'un, âgé de vingt-cinq ans, fut ſurpris au lit avec une Dame Portugaiſe & bleſſé par le mari; mais il ſe ſauva plus heureuſement que cette Dame, qui reçut cinq ou ſix coups d'épée. Le goût de la galanterie étoit commun à S. Salvador, & Pyrard en fit l'expérience. Un jour qu'il ſe promenoit ſeul par la Ville, vêtu de ſoye à la Portugaiſe, mais à la manière de Goa, qui eſt différente de celle des Portugais de Lisbonne & du Breſil, il rencontra une jeune eſclave Négre, qui lui dit, ſans aucune autre formalité, qu'il pouvoit la ſuivre avec confiance, & qu'elle vouloit lui procurer la connoiſſance d'un honnête-homme qui déſiroit ardemment de lui parler. Quoiqu'il ne crût pas cette avanture ſans danger, *il réſolut* de l'approfondir. L'eſclave lui fit faire quantité de tours par un grand nombre de petites rues; & lui voyant quelques marques d'embarras, elle l'exhortoit vivement à prendre courage. Enfin elle l'introduiſit dans une grande maiſon, fort richement meublée, où il ne vît qu'une jeune Dame Portugaiſe, qui lui fit un agréable accueil. On lui prépara auſſi-tôt une excellente collation. Son chapeau étant fort mauvais, la jeune Dame le lui ôta de ſa propre main, & lui en donna un neuf de laine d'Eſpagne avec un beau cordon. Elle lui fit promettre de la venir voir ſouvent; & n'ayant pas manqué de répondre à tant de bontés, il reçût d'elle, pendant ſon ſéjour à S. Salvador, d'autres marques de libéralité & toutes ſortes de bons offices. L'Auteur fait ce récit avec tant de modeſtie & d'ingénuité, qu'on jugeroit favorablement de la nature de cette liaiſon, s'il n'ajoûtoit qu'il en fit une autre avec une jeune femme Portugaiſe, nommée *Marie Mena*, qui tenant une auberge réglée pour les étrangers, le nourrit long-tems & lui fourniſſoit même de l'argent ſans la participation de ſon mari. A la fin d'une longue Relation, où l'on n'a remarqué, dans la conduite & dans les obſervations de Pyrard, que des principes auſtères & des inclinations ſérieuſes, on ne s'attend point à la voir finir par deux avantures d'amour.

Ses galanteries à S. Salvador.

Contraſte dans ſon caractère.

IL avoit paſſé deux mois au Breſil, dans l'attente d'une occaſion pour retour-

Digitized by Google



KAART DER MALDIVISE EILANDEN,
om te dienen voor de HIST. BESCHR. der REIZEN, 1750.

Digitized by Google

Digitized by Google

tourner en Europe, lorſque trois Gentilshommes Portugais, qui avoient conçû pour lui beaucoup d'affection, lui propoſèrent de s'embarquer avec eux. C'étoient Dom *Fernando de Sylva*, qui avoit été Général de la Flotte du Nord à Goa, & deux de ſes beaux-frères. Il accepta leurs offres, & le Vaiſſeau étoit prêt à partir; mais le Capitaine refuſa de recevoir Pyrard, ſous prétexte qu'ayant une fois porté un François, qui lui avoit cauſé plus d'embarras que tout le reſte de l'équipage, il avoit fait ſerment de n'en porter jamais d'autre. Ce refus devint une faveur du Ciel pour l'Auteur. Il apprit, en arrivant à Lisbonne, que le Navire de ce farouche Capitainé Portugais avoit été pris par les Corſaires. Ses regrets ne tombèrent que ſur les trois Gentilshommes, auxquels il devoit de la reconnoiſſance, & qui furent menés en Barbarie.

PYRARD. 1610.

Etrange raiſon qui lui fait manquer l'occaſion de partir.

Deux Flamans, naturaliſés Portugais & liés par une ſociété de Commerce, dont l'un devoit retourner à Lisbonne dans une Hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenoit, s'eſtimèrent fort heureux de trouver Pyrard & ſes deux Camarades pour les ſervir dans ce voyage. On convint de part & d'autre, que les trois François ne payeroient rien pour leur paſſage, mais qu'ils travailleroient dans le Vaiſſeau ſans être payés. Ils regardèrent auſſi comme un bonheur, de pouvoir gagner leur paſſage & leurs dépens par leur travail; car il en coûtoit ordinairement plus de cent vingt livres. La Hourque étoit chargée de ſucres, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des paſſagers d'environ ſoixante. Pyrard ne pouvant éviter de deſcendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un paſſeport du Viceroi du Breſil.

Accord qu'il fait avec le Maître d'un Vaiſſeau Flamand.

On mit à la voile le 7 d'Octobre, avec un vent ſi contraire qu'on fût vingt-cinq jours à doubler le Cap de S. Auguſtin, quoiqu'il ne ſoit qu'à cent lieues de S. Salvador. Mais le reſte de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit, dès le 15 de Janvier, le Canton de Portugal qui ſe nomme *la Brelingue* (*f*), à huit lieues de Lisbonne au Nord. Le Capitaine s'étoit propoſé d'entrer dans le Tage; mais le vent devint ſi contraire, qu'il s'éleva une diſpute fort vive entre lui & un de ces Marchands Juifs que les Portugais nomment *Chrétiens nouveaux*, qui avoit plus de cent mille écus en Marchandiſes ſur le Vaiſſeau. Depuis long-tems il n'étoit arrivé un Navire ſi riche. On s'efforçoit d'entrer dans la Rivière, malgré l'impétuoſité du vent, en louvoyant tantôt vers la terre, tantôt vers la Mer. Le Marchand Juif déclara au Capitaine, qu'ayant à combattre tout à la fois la tempête & le vent, il étoit impoſſible d'aller à Lisbonne. Le Capitaine lui répondit qu'il conſentoit à prendre une autre route, s'il vouloit ſe rendre caution, par un acte ſigné de ſa main, de tous les dommages qui pouvoient arriver de ce retardement; ſans quoi il étoit réſolu de tenir la Mer, parce que le tems y étoit propre, & que le vent ne pouvoit être long-tems contraire. L'autre s'obſtinant dans ſes idées, vouloit qu'on tournât la proue vers les Iſles de Bayonne, qui étoient éloignées de quatre-vingt lieues; & dans la chaleur de ce démêlé, il prit lui-meme le gouvernail, pour exécuter ſon deſſein. On auroit eû peine à moderer le reſſentiment du Capitaine, ſi le

Il arrive à l'embouchure du Tage. 1611.

Tempête, & querelle du Capitaine avec un Marchand.

(*f*) Les François l'appellent les *Barlingues*, & les Anglois *Burlings*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

PYRARD. 1611. Ils vont aborder aux Iſles de Bayonne. Vœux Portugois.

le Marchand Juif n'eût enfin ſigné l'acte, après quoi l'on prit tranquillement la route de Galice. Cependant la tempête étoit ſi violente, qu'on employa cinq jours à gagner les Iſles. Le Navire faiſoit eau de toutes parts, & le vent, qui étoit de Mer, le jettoit ſans ceſſe vers la Côte. Pyrard aſſure qu'il ſe fit pour plus de quinze cens écus de vœux. Le principal Marchand en fit un de huit cens cruzades; la moitié pour marier une orpheline, & le reſte pour donner une lampe à Notre-Dame. Il s'acquita de ces deux engagemens auſſi-tôt qu'il eût pris terre. C'eſt le caractere des Portugais, de penſer plutôt à faire des vœux qu'à reſiſter au danger par l'induſtrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Iſles, Pyrard ſe crût dix fois enſeveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eût eſſuyé depuis dix ans, dans toutes ſes courſes.

Vœu de l'Auteur.

APRÈS avoir heureuſement pris terre, il ſe ſouvint que pendant ſa priſon de Goa, il avoit promis au Ciel, que ſi le cours de ſes avantures le conduiſoit jamais en Eſpagne, il feroit le Voyage de *S. Jaques* en Galice. Ses deux Compagnons l'ayant quitté, il ſe rendit à Compoſtelle, dont il n'étoit éloigné que d'environ dix lieues. De-là il prit le chemin de la Corogne, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de paſſer en France. Elle ne ſe préſenta qu'à deux lieues de ce Port, dans une petite rade, où il s'embarqua ſur une barque de la Rochelle, dont le Maître, charmé du récit de ſes avantures, lui accorda liberalement ſon paſſage. Il fût regardé avec admiration des principaux Habitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs careſſes. Mais n'aſpirant qu'à revoir Laval, ſa chére Patrie, il y arriva le 16 de Février 1611 (*g*).

Il arrive dans ſa Patrie.

(*g*) Le Vaiſſeau le *Croiſſant*, qui étoit parti de France avec celui de Pyrard, revint des Indes en 1603; mais coula à fond vers les Iſles Terceres, où l'équipage fût ſauvé par trois Navires Hollandois. Le Général la *Bardeliere* étoit mort avant qu'on eût doublé le Cap de Bonne Eſpérance. François Martin *Vitré*, qui étoit ſur ce bord, donnaune petite Relation de ſon Voyage en 1629, mais ſi mauvaiſe & ſi peu exacte qu'elle mérite peu d'attention.

§. IV.

Deſcription des Iſles Maldives.

Leur ſituation, leur nombre, leur forme & leur climat.

DESCRIPTION DES MALDIVES.

1602. Situation des Maldives.

CES Iſles, qui portent entre leurs Habitans le nom de *Male-ragué* (*a*), & qui ſont nommées *Maledives*, & leurs Peuples *Dives* (*b*) par les autres Peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du Nord & finiſſent

(*a*) *Malé Ragué*, ou *Ragba*, ſignifie vraiſemblablement les Iſles de *Malé*, qui ont reçû ce nom, comme Pyrard nous l'apprend, de la principale de ces Iſles qui s'appelle *Malé*. Suivant le même Auteur, le mot *Dives*, ſignifie un tas de petites Iſles; mais c'eſt une erreur, il ſignifie ſimplement des Iſles en général. R. de l'A. *A.*

(*b*) Ou *Divi*, c'eſt-à-dire *Inſulaires*; car *Div* ou *Diva*, en langue Malabare, ſignifie une Iſle, comme on vient de le dire dans la Remarque précédente. Ainſi le vrai nom de cette fameuſe Forteresſe que les Portugais appellent *Diu*, par corruption, eſt *Div*, ou *Diva*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

finiſſent à quatre degrés du Sud; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en ayent que trente ou trente-cinq de largeur. Leur diſtance de la Terre-ferme, c'eſt-à-dire, du Cap de *Comorin*, de *Coilan* & de *Cochin*, eſt de cent cinquante lieues (*c*). Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Bancs des Maldives (*d*) (*e*).

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

ELLES ſont diviſées en treize Provinces, qui ſe nomment *Atollons;* diviſion qui eſt l'ouvrage de la Nature, car chaque Atollon eſt ſéparé des autres & contient en ſoi quantité de petites Iſles. C'eſt un ſpectacle ſingulier, que de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand Banc de pierre, auquel il n'y a point de murailles qui puiſſent être comparées. Ils ſont preſque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues; & s'entreſuivant du Nord au Sud, ſans ſe toucher, ils ſont ſéparés par des Canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un Atollon, on voit autour de ſoi le Banc de pierre qui l'environne, & qui défend les Iſles contre l'impétuoſité de la Mer. Les vagues s'y briſent avec tant de fureur, que le Pilote le plus hardi n'en approche pas ſans effroi. On aſſûre, entre les Habitans, que le nombre des Iſles, dans les treize Atollons, monte juſqu'à douze mille, & le Roi des Maldives prend le tître de *Sultan des treize Provinces & des douze mille Iſles* (*f*) (*g*). Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre, une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'Iſles, n'offre que de petites mottes de ſable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites Iſles, & la Mer qui les ſépare, ne ſont qu'un Banc continuel; ſi l'on n'aime mieux penſer que c'étoit anciennement une ſeule Iſle, que la violence des flots a coupée comme en pièces. Les Canaux intérieurs ſont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt braſſes dans ſa plus grande profondeur. On voit preſque par-tout le fond, qui eſt de pierre de roche & de ſable blanc. Dans la baſſe marée on paſſeroit d'une Iſle

Leur diviſion en Atollons.

Nombre de ces Iſles.

(*c*) Cette diſtance, dans la Carte de Mr. *Dapre*, n'eſt que de ſoixante-huit lieues. *Hamilton* ne la fait que d'environ ſoixante, en la prenant, à ce que je ſuppoſe, depuis la Côte la plus proche de Malabar. R. de l'A. *A.*

(*d*) Voyage de Pyrard, I. Partie, pag. 71.

(*e*) On ne connoît qu'imparfaitement la ſituation & l'étendue des Iſles Maldives. Pyrard n'en a point obſervé la latitude, & il y en a pluſieurs qu'il n'a pas même vûes. Mr. Dapre dans ſon *Neptune Oriental* dit, que ſuivant *Houſſaye*, & pluſieurs autres Voyageurs, la plus ſeptentrionale de ces Iſles, ne s'étend pas au-delà de ſept degrés quinze minutes de latitude, & que la plus méridionale ne paſſe pas la Ligne. Dans la Carte Indienne des Iſles de *Lakka Diva*, publiée par le Capitaine *Cornwal*, dans ſes *Obſervations ſur différens Voyages aux Indes*, pag. 40, les Maldives n'ont que ſix degrés de latitude Nord. Cependant un Voyageur moderne (1), dit que ces Iſles s'étendent depuis un degré au deſſous de la Ligne juſqu'à ſept degrés vingt minutes au Nord, & qu'il avoit été à une de ces Iſles qui s'appelloit *Hammandoo*, & qui avoit ſept degrés de latitude. *Teixeira* Géographe Portugais, place ces Iſles environ vingt minutes plus au Nord. R. de l'A. *A.*

(*f*) *Ibid.* pag. 72.

(*g*) Les mots dont ceux-ci ſont la traduction, ſe trouvent dans les *Pelgrims de Purchaſſ*, Vol. II. pag. 1648. Les voici, *Sultan Ibrahim dolos oſſa rei ſera Atholon* (2). R. de l'A. *A.*

(1) Hamilton, *Nouv. Rel. des Ind. Or.* Vol. I. pag. 351. (2) Purchaſſ les a tirés de l'Original. R. d. E.

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

Isle, & même d'un Atollon à l'autre, sans être mouillé plus haut que la ceinture; & les Habitans n'auroient pas besoin de bateaux pour se visiter, si deux raisons ne les obligeoient de s'en servir; l'une est la crainte des *Paimones* (*b*), espèce de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre est le danger de se blesser entre des rochers aigus & fort tranchans. Il s'y rencontre aussi quantité de branches d'une sorte de corail, mais rude & poreux, que les Insulaires nomment *Aquiry* dans leur langue, & qu'ils font bouillir concassé avec de l'eau de cocos pour en faire leur miel & leur sucre. Pyrard nous apprend les noms des treize Atollons, qui ont été peu connus des autres Voyageurs (*i*).

Leur forme.

La plûpart de ces Isles sont entiérement désertes & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve, dans tous les tems, quantité de grosses crabes & d'écrevisses de Mer, avec un si prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne, les Habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les Isles couvertes & habitées; non qu'elles ayent aucune Rivière, mais on y creuse facilement des puits, & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La Nature n'en refuse pas, jusqu'au bord de la Mer, & dans les lieux mêmes qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour, particuliérement à midi, & la nuit fort chaudes (*k*).

Canaux qui séparent les Atollons.

Quoique les Atollons soyent séparés entr'eux par des Canaux, on n'en compte que quatre où les grands Navires puissent passer, & le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connoissent pas les écueils. Les Habitans ont des Cartes marines, où les rochers & les basses sont exactement marqués (*l*). Ils se servent aussi de bousoles dans ces grands Canaux. Le premier est au côté du Nord, & ce fût à l'entrée que le Vaisseau de Pyrard fit naufrage, sur le Banc de l'Atollon de *Malos-madou*. Le second est entre Pulodou & Malé, d'environ sept lieues, & l'eau de la Mer y paroît aussi noire que de l'encre, quoique puisée dans un vase elle ne différe pas de l'autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui seroit sur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort leger, ce spectacle cause une sorte d'horreur aux Insulaires mêmes. Le troisième Canal est au-delà de Malé, vers le Sud. Le quatrième, qui est celui de Souadou & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, est directe-

(*b*) Ce sont sans doute, des Goulus de Mer. R. de l'A. *A.*

(*i*) 1. *Tilla-dou matis* (1). 2. *Milla doue-madoue.* 3. *Padypolo.* 4. *Malos-madou.* 5. *Aria-tollon.* 6. *Malé Atollon*, où est l'Isle de Malé, Capitale des Maldives. 7. *Poulisdous.* 8. *Moluc que.* 9. *Nillandous.* 10. *Collo madous.* 11. *Adou matis.* 12. *Souadou.* 13. *Addou* & *Pouamoluc que*, qui en font deux différens, mais comptés pour un à cause de leur petitesse.

(*k*) *Ibid.* pag. 73.

(*l*) Il est bien étonnant que Pyrard n'ait pas pensé à apporter quelques-unes de ces Cartes en Europe. Elles auroient suppléé à bien des égards, aux défauts de ses remarques Géographiques. R. de l'A. *A.*

(1) Ce premier Atollon a reçu son nom de sa pointe la plus septentrionale; Il signifie *Pointe haute.* Les Portugais l'appellent *Cabeça de Amas*, c'est-à-dire la tête de l'Isle. Elle est située par huit degrés de latitude, & est dans la même parallèle que Cochin. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

rectement sous la Ligne. En général, le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers (*m*). Aussi s'efforce-t-on de fuir les Maldives, lorsqu'on n'y est pas appellé nécessairement; mais elles sont si longues, & leur situation est telle, qu'il est difficile de les éviter, sur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les Navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y sont entraînés par les courans. Gardons-nous d'oublier que ces courans, qui se nomment *Oyvarou*, changent tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, entre les Canaux des Isles & en divers endroits de la Mer, ordinairement six mois d'un côté & six mois de l'autre, mais quelquefois plus ou moins; ce qui jette quantité de Vaisseaux dans une funeste erreur. Les vents sont assez souvent fixes, comme les courans, à l'Est & à l'Ouest. Cependant ils varient davantage, quelquefois vers le Nord & quelquefois vers le Sud; au-lieu que les courans ne changent qu'avec la saison (*n*).

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

Courans qui changent de l'Est à l'Ouest.

A l'égard des Canaux de chaque Atollon, quoique la Mer y soit toûjours tranquille, les basses & les roches y rendent la Navigation si dangereuse, que les Habitans mêmes ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soyent fréquens, malgré l'habileté des Insulaires, qui sont peut-être la Nation du Monde la plus exercée aux fatigues de la Mer. Les ouvertures des Atollons ont peu de largeur, & chacune est bordée de deux Isles, qui pourroient être aisément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une disposition admirable de la Nature, chaque Atollon a quatre ouvertures, qui répondent presque directement à celles des Atollons voisins; d'où il arrive, qu'on peut entrer & sortir par les unes ou les autres, de toutes sortes de vents, & malgré l'impétuosité ordinaire des courans (*o*).

Canaux qui séparent les Isles de chaque Atollon.

La situation des Maldives étant si proche de la Ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive & l'air fort mal sain. Cependant, comme le jour & la nuit y sont toûjours égaux, la longueur des nuits y amène d'abondantes rosées, qui les rendent très-fraîches. Aussi les grandes Isles ne manquent-elles ni d'herbe ni d'arbres, malgré l'ardeur du Soleil. L'Hyver commence au mois d'Avril & dure six mois. Il est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'Ouest. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les six mois d'Eté, & les vents sont de l'Est.

Climat & qualités de l'air.

(*m*) *Motta* Pilote Portugais dit qu'il y a un grand Canal, par six degrés de latitude Nord. *Davis* rapporte que dans l'an 1600. il passa par le véritable Canal appellé *Maldiva*, par quatre degrés quinze minutes. R. de l'A. *A.*

(*n*) *Ibid.* pag. 76.

(*o*) *Ibid.* pag. 76, 77 & 78.

Figure, Caractère, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans.

USAGES DES MALDIVES. Figure des Maldivois.

Ceux qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'Isle de Ceylan, ne se fondent pas sûr d'assez fortes raisons pour nous persuader que deux Nations qui n'ont aucune ressemblance entr'elles, quoique situées à-peu-près sous le même Climat, puissent venir d'une source commune. Les Insulaires

Usages des Maldives. 1602.

de Ceylan ſont noirs & mal formés. Les Maldivois ſont olivâtres, & d'une ſi belle taille, qu'à l'exception de la couleur, ils différent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des Côtes de l'Inde, quoiqu'ils en ſoyent plus éloignés que de Ceylan, & l'on trouveroit le fond d'une comparaiſon plus juſte, non-ſeulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractère & leurs uſages, ſur-tout dans ceux qui habitent depuis Malé juſqu'à la pointe du Nord. Les Maldivois du Sud ont plus de groſſiéreté dans leurs manières & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nûes, avec une ſeule petite toile dont elles ſe couvrent le milieu du corps; au-lieu que du côté du Nord les uſages différent peu de ceux des Indes, & la civilité n'y eſt pas moins établie. C'eſt-là que toute la Nobleſſe fait ſa demeure & que le Roi lève ordinairement ſa milice. Il eſt vrai qu'indépendamment de l'origine, on peut en apporter pour raiſon le Commerce avec les étrangers, qui a toûjours été plus fréquent dans cette partie, & le paſſage de tous les Navires, qui enrichit & civiliſe tout à la fois le Pays. Mais en général le peuple des Maldives eſt ſpirituel, induſtrieux, porté à l'exercice des Arts (*a*), capable même des Sciences dont il fait beaucoup de cas, ſur-tout de l'Aſtronomie, qu'il cultive ſoigneuſement. Il eſt courageux, entendu aux armes, ami de l'ordre & de la police. Les femmes ſont belles; & quoique le plus grand nombre ſoit de couleur olivâtre, il s'en trouve d'auſſi blanches qu'en Europe (*b*).

Leur Caractère.

Goût qu'ils ont pour les cheveux noirs.

Tous les Habitans de l'un & de l'autre ſexe ont les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté. Elle leur vient moins de la Nature que du ſoin qu'ils ont de raſer la tête aux enfans de huit en huit jours, avec cette différence, qu'ils laiſſent aux filles, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, une bordure de cheveux le long du front, pour les diſtinguer des garçons, auxquels ils n'en laiſſent aucune trace. Enſuite il n'eſt permis, entre les hommes, qu'à la Nobleſſe & aux gens de guerre de porter les cheveux longs. Mais c'eſt l'ornement des femmes lorſqu'elles ſont ſorties de l'enfance. Elles ſe les parfument avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, & les lient par derrière en y joignant même de faux cheveux, pour leur donner plus de force & de grace. Le lien qui les raſſemble eſt une ſorte d'anneau, d'or ou d'argent, ſouvent orné de perles & de pierreries. Elles y mêlent des fleurs odoriférantes, & tout y eſt compaſſé avec autant d'agrément que de juſteſſe. La plûpart de ces fauſſes chevelures leur viennent de Cochin, de Calecut & de toute la Côte de Malabar, où les hommes, portant leurs cheveux longs, ont la liberté de les couper & de les vendre. Les filles ne portent, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, qu'un petit pagne, qui met l'honnêteté à couvert; & les garçons ne commencent auſſi à ſe vêtir qu'à l'âge de ſept ans, c'eſt-à-dire, après qu'ils ont été circoncis (*c*).

Chevelure des femmes.

L'Ha-

(*a*) Suivant *Mandelſlo*, il n'y a point de Peuple plus habile à faire des étoffes de ſoye ou de fil, qu'on leur apporte du Continent. Hamilton dit qu'étant à l'iſle de *Hammandow*, il remarqua ſur quelques tombes, des ſculptures qui lui parûrent être auſſi belles que tout ce qu'il avoit vû de mieux fait en ce genre, ſoit en Europe, ſoit en Aſie. R. de l'A. *A*.

(*b*) *Ibid.* pag. 77. & 81.

(*c*) *Ibid.*

Digitized by Google

Usages des Maldives. 1602.

L'Habillement commun des Maldivois eſt une ſorte de haute-chauſſes, ou de caleçon, de toile, qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au-deſſous des genoux, & par-deſſus lequel ils portent un pagne de ſoye ou d'autre étoffe, orné diverſement, ſuivant les degrés du rang ou la richeſſe. Le reſte du corps eſt nud (*d*). Comme la chaleur du Pays les rend fort velus, & qu'ils ſe croyent meme diſgraciés de la Nature lorſqu'ils n'ont pas tout le corps couvert de poil, ils ſe le raſent ſur la poitrine & l'eſtomac, mais de manière néanmoins, qu'ils y en laiſſent dans divers endroits; ce qui offre l'apparence de quelque étoffe découpée. Ils donnent, à leur barbe, deux formes différentes: l'une, qui n'eſt permiſe qu'aux Pandiares, aux Moſcoulis, aux Miniſtres de la Religion, & à ceux qui ont fait le Voyage de la Mecque & de Médine, conſiſte à la porter dans toute ſa longueur, raſée ſeulement ſous la gorge & autour des deux lévres, parce qu'ils craignent, comme une impureté, qu'elle ne touche à ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent: l'autre forme, qui eſt celle des gens du commun, eſt de la porter fort petite, raſée autour de la bouche & ſous la gorge, ſans aucune ſorte de mouſtaches, quoique n'étant coupée qu'avec des cizeaux il en paroiſſe toûjours quelque reſte, mais plus apparente au menton, où elle ſe termine en pointe. L'habit des femmes eſt fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robbes, d'une étoffe légère de ſoye ou de coton, & la bienſéance établie les oblige de ſe couvrir ſoigneuſement le ſein. Il n'y a point de Barbiers publics aux Maldives. Chacun ſe fait le poil avec des raſoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns ſe rendent mutuellement ce ſervice. Le Roi & les principaux Seigneurs ſe font raſer par des gens de qualité, qui ſe font un honneur de cette fonction ſans en tirer aucun ſalaire. Mais leur ſuperſtition eſt extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetières, avec beaucoup de ſoin pour n'en rien perdre. C'eſt une partie d'eux-mêmes, qui demande, diſent-ils, la ſépulture comme le corps. La plûpart vont ſe raſer à la porte des Moſquées (*e*).

Habillement des hommes.

Leur poil & leur barbe.

Superſtition populaire.

La Langue commune des Maldives eſt fort particulière à ces Iſles (*f*), mais plus groſſière & plus rude dans les Atollons du Sud, quoiqu'elle y ſoit la même. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le Latin en Europe. Ceux qui ont des liaiſons de Commerce avec les étrangers, parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

Langue des Maldives.

L'Iſle principale, qui ſe nomme *Malé*, & d'où toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *Dives*, qui ſignifie, *Amas de petites Iſles*, eſt à-peu-près au centre de toutes les autres (*g*). Son circuit eſt d'environ une lieue

Forme des Villes & des maiſons.

(*d*) Hamilton raporte, Vol. I. pag. 351. qu'il n'y a perſonne qui óſe porter aucun habillement de quelque nature qu'il ſoit, au deſſus de la ceinture, à l'exception d'un turban, ſans une permiſſion expreſſe du Roi. R. de l'A. *A.*

(*e*) *Ibid.* pag. 81.

(*f*) Hamilton dit que la langue des Maldives eſt le *Cbinguley* (ou *Singala*). Si celà eſt, c'eſt une preuve en faveur de ceux qui croyent que les Habitans des Maldives deſcendent des *Singales*. R. de l'A. *A.*

(*g*) Le même Auteur aſſûre que le Roi fait ſa réſidence dans une Iſle qui s'appelle l'*Iſle du Roi*. C'eſt la même ſans doute, que celle de *Malé*, à en juger au moins par la latitude qu'il lui donne, qui eſt de quatre degrés au Nord; ce qui eſt juſtement la latitude aſſignée à cette Iſle par *Dapre*, & par d'autres Voyageurs. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

USAGES DES MALDIVES. 1602.

lieue & demie. Le séjour du Roi, qui y tient continuellement sa Cour, y attire tant de monde, que c'est la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle est aussi la plus mal-saine. La raison que les Insulaires en apportent, est qu'il s'élève des vapeurs fâcheuses de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises. Le Roi & les Seigneurs s'en font apporter de quelques autres Isles, où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'Isle de Malé, il n'y a pas de Villes qui soyent environnées de murs (*b*). Chaque Isle habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues, & d'autres dispersées. Celles du peuple sont composées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les Seigneurs & les riches Marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des Canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-tems mouillée de la pluye ou de toute autre eau douce (*i*). La méthode qu'on employe pour la tirer mérite d'être observée. Il croît dans les Isles une sorte d'arbre qui se nomme *Candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles & aussi blanc, mais extrêmement mol. Il ne porte aucun fruit & n'est pas même propre à brûler. Lorsqu'il est sec, on le scie en planches, qui sont aussi légères que le liége. Si l'on a quelque grosse pierre à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable; ce que les Insulaires font d'autant plus aisément, qu'ils sçavent tous nâger & plonger. Ensuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou enfilent au cable, fort près de la pierre. Ils en mettent par-dessus une ou plusieurs autres, en un mot autant qu'il en est besoin, jusqu'à-ce que ce bois flottant au-dessus de l'eau soûlève la pierre, qu'ils conduisent alors très-facilement jusqu'au bord de leur Isle (*k*). Pyrard assûre qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son Navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *Candou-patis*. Une autre propriété de ce bois, est qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, & les Habitans n'employent pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de coquilles qui se trouvent au bord de la Mer (*l*).

Manière de tirer les plus grosses pierres du fond de l'eau.

Propriété du bois de Candou.

Religion des Maldives.

LA Religion des Maldives est le pur Mahométisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque Isle a ses Temples ou ses Mosquées. Ceux qui ont fait le Voyage de la Mecque & de Medine, reçoivent des marques particulières d'honneur & de respect, quelque vile que soit leur naissance, & jouïssent de divers privilèges. On les nomme *Agis* (*m*) c'est-à-dire, Saints; & pour être reconnus, ils portent des pagnes de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture (*n*).

L'EDU-

(*b*) Hamilton nous assûre pourtant, que l'*Isle du Roi* est environnée d'un mur fait de pierres, sans mortier ni ciment, & qu'elle est défendue par un grand nombre de petits canons. R. de l'A. *A.*

(*i*) *Ibidem*, pag. 88.

(*k*) *Ibid.* pag. 60.

(*l*) Pag. 91.

(*m*) Ou plûtot *Hajji*, c'est-à-dire Pélerins. R. de l'A. *A.*

(*n*) Pag. 92.

Digitized by Google

L'Education des enfans eſt un des principaux objets de la legiſlature dans toutes ces Iſles. Auſſi-tôt qu'un enfant eſt né, on le lave dans l'eau froide ſix fois le jour, après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'obſerve long-tems. Les mères doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, ſans en excepter les Reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils ſont couchés nuds & libres, dans des petits lits de cordes ſuſpendus en l'air, où ils ſont bercés par des eſclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher (*o*). Ils reçoivent la circonciſion à ſept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études, & aux exercices du Pays. Ces études ſont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquerir l'intelligence de l'Alcoran. On leur enſeigne trois ſortes de lettres; l'Arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoûtés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractère eſt particulier à la langue des Maldives; & une troiſième qui eſt en uſage dans l'Iſle de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leur leçon ſur de petits tableaux de bois qui ſont blanchis; & lorſqu'ils la ſçavent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit & reblanchiſſent leur tableau. Ce qui doit durer eſt écrit ſur une ſorte de parchemin, compoſé des feuilles d'un arbre qui ſe nomme *Marcare-queau* (*p*). Ces feuilles ont une braſſe & demie de long, ſur un pied de large. Ils en font des livres, qui réſiſtent mieux au tems que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, ſur leſquelles ils étendent du ſable pour y former les lettres, qu'ils font imiter à leurs élèves, & qu'ils effacent à meſure qu'elles ont été copiées. Quoique le tems des études ſoit borné, il ſe trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, ſur-tout celle de l'Alcoran & des cérémonies de leur Religion. Les Mathématiques ne ſont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'Aſtrologie, & leur ſuperſtition va ſi loin pour les aſtres, qu'ils n'entreprennent rien ſans avoir conſulté leurs Aſtrologues. Le Roi entretient à ſa Cour un grand nombre de ces Mathématiciens, & ſe conduit ſouvent par leurs lumières (*q*).

Usages des Maldives. 1602.

Education des enfans.

Caractères d'écriture.

Eſpèce de parchemin, fait de feuilles d'arbres.

Le Gouvernement de l'Etat des Maldives eſt royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du Roi ſoit abſolue, elle eſt exercée généralement par les Prêtres. La diviſion naturelle des treize Atollons forme celle du gouvernement. On en a fait treize Provinces, dont chacune a ſon Chef, qui porte le titre de *Naybe*. Ces Naybes ſont des Docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout ce qui appartient, non-ſeulement à la Religion, mais encore à l'exercice de la Juſtice. Chaque Iſle d'un Atollon qui contient plus de quarante-un Habitans, eſt gouvernée par un autre Docteur qui ſe nomme *Catibe*, & qui a ſous lui les Prêtres particuliers des Moſquées. Leur revenu conſiſte dans une ſorte de dixme qu'ils lèvent ſur les fruits, & dans certaines rentes qu'ils reçoivent du Roi ſuivant leur degré. Mais l'adminiſtration principale eſt entre les mains des Naybes. Ils ſont les ſeuls Juges, civils & criminels. Leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année, la viſite des Iſles de leur Atollon. Ils ont néanmoins un Supérieur qui fait ſa réſi-

Gouvernement des Maldives.

Il eſt exercé par des Prêtres.

(*o*) Pag. 134. (*p*) Pag. 135. (*q*) *Ibid.*

Digitized by Google

Usages des Maldives. 1602.

résidence continuelle dans l'Isle de Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la personne du Roi. Il est distingué par le titre de *Pandiare*. C'est tout à la fois le Chef de la Religion & le Juge souverain du Royaume. On appelle à son Tribunal de la sentence des Naybes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes, sans être assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *Mocouris* & qui sçavent l'Alcoran par cœur. Ces Mocouris sont au nombre de quinze & forment comme son Conseil. Le Roi seul a le pouvoir de reformer les jugemens de ce Tribunal: lorsqu'on lui en fait quelque plainte, il examine le cas avec six de ses principaux Officiers, qui se nomment *Moscoulis*, c'est-à-dire, anciens, & la décision est exécutée sur le champ. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause. S'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est crû sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Si le différend regarde quelque point de droit, on juge par les termes de la loi. Il est rigoureusement defendu aux Juges d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent. Mais les sergens, qui se nomment *Devanits*, ont droit de prendre la douzième partie des biens contestés. Un esclave ne peut servir de témoin devant les Tribunaux de justice, & le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme (*r*).

Administration de la Justice.

Etat des Esclaves.

Les Esclaves sont ceux qui se vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pû payer leurs dettes, ou des étrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux Insulaires sur la liberté des étrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des esclaves est fort dur aux Maldives (*s*). Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent esclaves de leurs créanciers ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres; mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être esclaves jusqu'à-ce qu'elle soit entièrement acquitée.

Punitions pour les crimes.

A l'égard des crimes, il faut que l'offensé se plaigne, pour s'attirer l'attention de la Justice, & qu'ils soyent dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas âge lorsque leur père est tué par quelque meurtrier, on attend qu'ils ayent atteint l'âge de seize ans pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la Justice. Dans l'intervalle, celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge règlé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque Isle déserte du Sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun, mais extrêmement cruel. On employe des courroyes de gros cuir, de la longueur du bras, larges de quatre doigts & épaisses de deux, dont on attache cinq ou six ensemble

(*r*) *Ibid.* pag. 147. (*s*) *Ibidem.*

Digitized by Google

semble dans un manche de bois. Les coups en sont si rudes, que souvent ils deviennent mortels. C'est le supplice ordinaire des grand crimes, tels que la sodomie, l'inceste & l'adultère. On coupe le poing aux voleurs lorsque le vol est considérable (*t*).

Usages des Maldives. 1602.

La Nation est distinguée (*u*) en quatre Ordres, dont le premier comprend le Roi & tout ce qui lui touche par le sang, les Princes des anciennes races royales & les grands Seigneurs. Le second ordre est celui des dignités & des offices, que le Roi seul a le pouvoir de distribuer, & dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisième est celui de la Noblesse, & le quatrième celui du Peuple. Comme la Noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance, c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les Nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux tems fabuleux, le Roi est toûjours libre d'annoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde des lettres, dont la publication se fait dans l'Isle de Malé, au son d'une sorte de cloche, qui est une plaque de cuivre sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des Nobles est fort grand. Ils sont répandus par toutes les Isles. Les personnes du peuple, sans en excepter les plus riches Marchands qui n'ont pas obtenu la Noblesse, ne peuvent s'asseoir avec un Noble, ni même en sa présence lorsqu'il se tient debout. Ils doivent s'arrêter, lorsqu'ils le voyent paroître, le laisser passer devant eux; & s'ils étoient chargés de quelque fardeau, ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes Nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la Noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire, qui épousent un homme Noble, ne sont pas annoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la Noblesse de leur père. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né, & n'en peut sortir que par la volonté du Souverain.

Division de la Nation en quatre Ordres.

Noblesse des Maldives.

Le Roi des Maldives porte le titre de *Rasquan*, & la Reine celui de *Reneguillague*. Après le Roi sont les Princes du sang, & d'autres Princes, descendus d'autres Rois ses Prédécesseurs, qui ne sont pas moins respectés, quoique de race différente. Ensuite viennent les grands Officiers du Royaume, dont le plus distingué se nomme le *Quilague*, qui est comme le Lieutenant-Général du Roi. Il y a un Chancelier, un Secrétaire d'Etat, un Intendant des finances, un Tréforier général, &c. six Moscoulis, dont on a déjà parlé, & d'autres dignités que le Roi donne ordinairement aux Nobles qu'il honore de son amitié, avec certaines Isles qui sont assignées pour leurs appointemens ou leur pension. Il leur fait distribuer aussi leur provision de riz. L'honneur du Pays consiste à manger du riz accordé par le Roi. Les Nobles mêmes obtiennent peu de considération lorsqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naissance. Tous les Soldats en jouïssent, sur-tout ceux de la garde du Roi, qui sont au nombre de six cens, divisés en six Compagnies sous le commandement des six Moscoulis. Le Roi entretient habituellement dix autres Compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, mais qui ne le suivent qu'à la guerre, & qui sont employées

Grands Officiers du Royaume.

(*t*) *Ibid.* pag. 148 & 149.

(*u*) *Ibid.* pag. 151 & suiv.

Digitized by Google

Usages des Maldives. 1602.

ployées à l'exécution de ſes ordres. Leurs privilèges ſont fort diſtingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'eſt permis qu'à eux. Outre le riz du Roi, on aſſigne pour leur ſubſiſtance diverſes petites Iſles & certains droits ſur les paſſages. La plûpart des riches Inſulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps, mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permiſſion du Roi, & ſe paye aſſez cher, comme la plûpart des emplois civils & militaires (*x*).

Uſages communs aux quatre Ordres.

L'USAGE des Maldives eſt de ne porter qu'un nom propre, tel que *Haly*, *Huſſum*, *Aſſan*, *Ibrahim* &c. ſans aucun nom de famille. Mais comme la variété n'en eſt pas infinie, ils y joignent, pour ſe reconnoître, le tître de leur qualité. Ce tître eſt *Tacourou* pour les Nobles de race, & *Bybis* pour leurs femmes (*y*). Quelques-uns y joignent le nom d'une Iſle qui leur appartient. Les Officiers qui ne ſont Nobles que par leurs emplois, prennent le titre de *Callogues*, & leurs femmes celui de *Camullogues*. Les gens du commun joignent à leur nom celui de *Callo*, & leurs femmes celui de *Camulo* (*z*). On y ajoûte, pour les diſtinguer mieux, le nom de leur métier ou de leur profeſſion. Dans les quatre ordres, il y a divers uſages communs, auxquels les grands & les petits ſont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux, en richeſſe comme en naiſſance ou en dignité: & comme il n'y a point de régle ſûre pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive de-là qu'ils mangent rarement enſemble (*a*). Ceux qui veulent traiter leurs amis ſont préparer chez eux, un ſervice de pluſieurs mets, qu'on arrange proprement ſur une table ronde, couverte de taffetas, & l'envoyent chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie eſt reçûe comme une grande marque d'honneur. Lorſqu'ils mangent en particulier, ils ſeroient fâchés d'être vûs, & ſe retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abbaiſſent toutes les toiles & les tapiſſeries qui ſont autour d'eux. Leur table eſt le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, ſur laquelle ils ſont aſſis les pieds croiſés. Ils ne ſe ſervent pas de linge; mais pour conſerver leurs nattes, ils employent de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de ſerviettes. Cependant leur propreté va ſi loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaiſſelle eſt une ſorte de fayance, qui leur vient de Cambaye, ou de la Porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui eſt fort commune dans toutes les conditions. Mais on ne leur ſert jamais un plat de terre ou de porcelaine qui ne ſoit dans une boëte ronde, d'un aſſez beau vernis de leurs Iſles, avec ſon couvercle de la même matière; & cette boëte, toute fermée qu'elle eſt, ne ſe préſente point ſans être couverte encore d'une pièce de ſoye de même grandeur. Les plus pauvres ont l'uſage de ces boëtes, non-ſeulement parce qu'elles coûtent fort peu, mais beau-

Bizarrerie dans la maniére de manger.

Propreté du ſervice.

(*x*) *Ibid.* pag. 150 & 151.
(*y*) *Ibid.* pag. 154.
(*z*) *Ibid.* pag. 156 & 157.
(*a*) Cette coûtume de ne fréquenter que les gens de ſon ordre, s'étend à toutes les autres affaires de la vie. Ainſi les Marchands & les Artiſans qui exercent des métiers différens, non-ſeulement ne ſe voyent point, mais ils ne demeurent pas dans une même Iſle. Les Orfévres par exemple, ſont dans une petite Iſle, les Tiſſerands dans une autre, & ainſi des autres Profeſſions. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

beaucoup plus à cauſe des fourmis, dont le nombre eſt ſi étrange qu'il s'en trouve par tout & qu'il eſt difficile d'en préſerver les alimens. La vaiſſelle d'or ou d'argent eſt défendue par la loi, quoique la plûpart des Seigneurs ſoyent aſſez riches pour en uſer. Ils ſe ſervent de cuillières pour les choſes liquides, mais ils prennent tout le reſte avec les doigts. Leurs repas ſont fort courts, & ſe paſſent ſans qu'on leur entende prononcer un ſeul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être raſſaſiés. La boiſſon la plus commune eſt de l'eau, ou du vin de cocos tiré le même jour. On en fait deux autres ſortes, plus délicates, & réſervées pour le Roi & les Seigneurs, ou pour les fetes ſolemnelles; l'une eſt chaude, compoſée d'eau & de miel, avec quantité de poivre & d'une autre graine qui ſe nomme *Caboa* (*b*); l'autre eſt froide, & ſe fait avec du ſucre & des cocos detrempés dans l'eau. Après le repas, on leur préſente un plat de bétel pour deſſert; car les fruits ſe ſervent avec les viandes. Ce ſont des femmes ou des filles qui exercent l'office de la cuiſine, & les hommes regarderoient le nom de Cuiſinier comme un outrage. Ils employent beaucoup de formalités pour couper la gorge aux animaux, & perſonne n'en mangeroit la chair, ſi l'on ſçavoit qu'elles n'euſſent pas été obſervées. L'uſage du bétel & de l'aréca eſt auſſi commun aux Maldives que dans le reſte des Indes. Chacun en porte ſa proviſion dans les replis de ſa ceinture. On s'en préſente mutuellement lorſqu'on ſe rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur paſſe dans toute la Nation pour une beauté. Dans leurs bains, qui ſont fort fréquens, ils ſe nettoyent les dents avec des ſoins particuliers, afin que la couleur du bétel y prenne mieux (*c*).

Usages des Maldives. 1602.

Boiſſon des Maldivois.

Uſage du bétel.

Leur Médecine conſiſte plus dans des pratiques ſuperſtitieuſes que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens uſent quelquefois avec ſuccès. Pour le mal des yeux, auquel ils ſont fort ſujets, après avoir été long-tems au Soleil; ils font cuire le foye d'un coq & l'avallent. Pyrard & ſes Compagnons, attaqués du même mal, imitèrent leur exemple, ſans vouloir ſouffrir l'application des caractères & des charmes que les Inſulaires joignent à ce remède. Ils en reconnûrent ſenſiblement la vertu. Pour l'opilation de rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaiſe qualité de l'air, & qui eſt accompagnée d'une enflure très-douloureuſe, ils appliquent un bouton de feu ſur la partie enflée & mettent ſur la playe, du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne pût ſe réſoudre à faire uſage de ce remède, quoiqu'il en reconnût la bonté par l'expérience d'autrui; mais il ſe guérit des ulcères qui lui étoient venus aux jambes, en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des Inſulaires. Ils ont auſſi des ſimples & des drogues d'une vertu éprouvée, ſur-tout pour les bleſſures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, ſans aucun bandage. Ils guériſſent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paroître auſſi ſurprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur eſt venue

Médecine des Maldives.

Expériences de l'Auteur.

Les Maldivois croyent que le mal vénérien leur vient de l'Europe.

(*b*) *Kabwa*, ou *Kahwa*, c'eſt-à-dire Caffé en Arabe. R. de l'A. *A.*

(*c*) *Ibid.* pag. 127, 128.

Usages des Maldives. 1602.

nue de l'Europe, & l'appellent *Farangui baeſcour*; c'eſt-à-dire, *Mal François* ou *des Francs*. Outre une eſpéce de fièvre, ſi commune & ſi dangereuſe dans toutes leurs Iſles, qu'elle eſt connûe par toute l'Inde ſous le nom de *fièvre des Maldives*, de dix en dix ans il s'y répand une ſorte de petite vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toûjours un grand nombre d'Habitans (*d*).

Dérèglement de leurs mœurs.

Le dérèglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du Climat à ruïner leur ſanté & leur conſtitution. Les hommes & les femmes y ſont d'une laſciveté ſurprenante. Malgré la ſévérité des loix, on n'entend parler que d'adultères, d'inceſtes & de ſodomie. La ſimple fornication n'eſt condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne ſont pas mariées s'y abandonnent auſſi librement que les hommes. Elles ſortent rarement le jour. Toutes leurs viſites ſe font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toûjours avoir à leur ſuite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maiſon. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte de la cour eſt toûjours ouverte pendant la nuit. On entre juſqu'à celle du logis, qui n'eſt fermée que d'une tapiſſerie de toile de coton; & touſſant, pour unique ſigne, on eſt entendu des Habitans, qui ſe préſentent auſſi-tôt & reçoivent ceux qui demandent à les voir (*e*).

Deſcription du Palais du Roi.

Le Palais du Roi eſt dans un enclos d'aſſez grande étendue, qui renferme des jardins & des vergers, ornés de fontaines & de réſervoirs d'eau. Il eſt bâti de pierres & d'un ſeul étage; mais compoſé d'un grand nombre d'appartemens qui environnent pluſieurs cours, au milieu deſquelles on voit dans chacune un beau puits de pierre blanche.

L'entrée du Palais eſt un corps-de-garde, muni de quelques pièces de canon & d'autres armes. Le portail a l'apparence d'une grande tour quarrée. Après la ſalle des gardes, on entre dans une autre ſalle, *qui* eſt pour les Seigneurs & les Courtiſans. Il n'eſt permis qu'aux Officiers domeſtiques du Roi & des Reines, de pénétrer plus loin. Le pavé de ces deux premières ſalles eſt élevé de trois pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & revêtu d'un plancher fort bien aſſemblé, ſur lequel on étend, chaque jour au matin, une natte de diverſes couleurs mêlées de chiffres & d'autres ornemens. Les murs ſont tendus de tapiſſeries de ſoye. Du platfond, qui eſt couvert auſſi d'une tapiſſerie, pendent à l'entour quantité de belles franges. Le lieu où le Roi ſe place, dans la ſeconde ſalle, eſt un grand tapis, ſur lequel il eſt aſſis les pieds croiſés. La forme du platfond repréſente au-deſſus de ſa tête une eſpéce de dais. Tous les Seigneurs qui s'aſſemblent pour compoſer ſa Cour, s'aſſeyent autour ſur la natte, en obſervant l'ordre de leur naiſſance & de leurs dignités. Ceux qui ſont d'un rang inférieur ſe tiennent debout derrière les premiers, à moins que le Roi, ou quelques Seigneurs dans ſon abſence, ne leur donnent ordre de s'aſſeoir. Les Nobles de l'Iſle de Malé ſont obligés de ſe préſenter au Palais tous les jours à midi. Si le Roi ne ſe montre pas, ils lui font dire qu'ils ſont venus pour le

Manière dont on lui fait la cour.

(*d*) *Ibid.* pag. 132, 133.

(*e*) *Ibid.* pag. 141, 142.

Digitized by Google

le saluer & qu'ils attendent respectueusement ses ordres. Quelquefois ce Monarque leur envoye du bétel & des fruits. Il ne reçoit les étrangers que dans la premiere salle (*f*).

Usages des Maldives. 1602.

Les chambres des appartemens intérieurs sont ornées des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale & de Masulipatan. L'or & la soye y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans l'ouvrage & dans les couleurs. Les Maldives ont aussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes, mais la plûpart de coton, pour l'usage du peuple. Les lits du Roi, comme ceux de ses principaux Sujets, sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre de bois qui est soûtenue par deux piliers. Les coussins & les draps sont de soye & de coton, suivant l'usage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits, parce que l'usage des Seigneurs & des personnes riches est de se faire bercer, comme un remède ou un préservatif pour le mal de ratte dont la plûpart sont attaqués. Les gens du commun couchent sur des matelats de coton, posés sur des ais montés à quatre piliers.

Richesse de ses appartemens.

Son habillement.

Pendant le séjour que Pyrard fit aux Maldives, l'habillement ordinaire du Roi étoit une robbe de coton, fort blanc & fort fin, ou plutôt, dit-il, une casaque qui lui descendoit un peu au-dessous de la ceinture, bordée de blanc & de bleu, & fermée par-devant avec des boutons d'or massif (*g*). Le reste du corps étoit couvert, jusqu'aux talons, d'une sorte de pagne de taffetas rouge, ceint par le haut d'une longue & large ceinture de soye rouge à franges d'or, & d'une grosse chaîne d'or, dont l'agraffe, qui étoit plus large que la main, brilloit d'un grand nombre de pierreries. Il portoit sur le devant de la cuisse un couteau richement travaillé, & sur la tête un petit bonnet rouge brodé d'or, avec un bouton d'or massif & quelques pierres précieuses au sommet. Quoique l'usage du Pays, pour les Grands, soit de porter les cheveux longs, il se faisoit raser chaque semaine, sans exiger que son exemple servît de règle aux Seigneurs de sa Cour. Il avoit les jambes nûes, comme le moindre de ses Sujets; mais il portoit aux pieds des sandales de cuir doré, qui viennent d'Arabie. Lorsqu'il sortoit, accompagné de sa garde, on soûtenoit sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la Majesté royale. Il avoit toûjours, auprès de sa personne, trois Pages, dont l'un portoit un éventail, un autre son épée nûe & une rondache, & le troisieme une boëte pleine de bétel & d'aréca. Il se faisoit suivre aussi par un Docteur de sa loi, qui tenoit un livre à la main. Son goût ne le portoit pas à la peche, comme la plûpart des Rois ses prédécesseurs. Il s'amusoit le plus souvent, dans son Palais, à voir travailler des artistes & d'habiles ouvriers qu'il attiroit par ses récompenses, tels que des Peintres, des Orfevres, des Brodeurs, des Armuriers & des Tourneurs. Il leur fournissoit la matiere de leur travail; & les payant libéralement, il gardoit leurs ouvrages pour en orner sa demeure ou pour en faire quelquefois des présens. Sa curiosité le portoit continuellement à s'instruire. Un étranger qui possédoit quelque talent, ou

Marque de la Majesté royale.

(*f*) *Ibid.* pag. 155, 156 & 157.

(*g*) *Ibid.* pag. 158.

Usages des Maldives. 1602.

ou qui ſçavoit quelque choſe d'ignoré aux Maldives, trouvoit une faveur certaine à la Cour (*b*).

Revenus du Roi des Maldives.

Les revenus du Roi des Maldives conſiſtent dans ſon domaine, qui eſt compoſé de pluſieurs Iſles dont il eſt Seigneur immédiat; dans la cinquième partie des fruits du Pays; dans une taille proportionnelle qu'il impoſe ſur les cordes de cocotier; ſur une ſorte de coquilles, que les Maldivois nomment *Bolys*, dont ils font un grand Commerce, & ſur le poiſſon ſec; dans les droits qu'il lève ſur les Marchands étrangers, & dans le Commerce qu'il fait lui-même au dehors, par quantité de Navires chargés des marchandiſes de ſon Royaume. Il a d'ailleurs un droit excluſif ſur tout ce que la Mer jette au rivage, ſoit par le naufrage des étrangers, ſoit par le cours naturel des flots, qui amène au bord des Iſles quantité d'ambre gris & de corail; ſur-tout une ſorte de groſſes noix, que les Maldivois nomment *Tavarcarré* & les Portugais *Cocos des Maldives* (*i*). On ne nous en apprend pas l'origine; mais ſes vertus ſont vantées par les Médecins, & Pyrard la repréſente auſſi groſſe que la tête d'un homme. Elle s'achéte à grand prix. Lorſqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du *Tavarcarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque tréſor (*k*).

Monnoye du Pays.

La monnoye des Maldives eſt d'argent, & ne conſiſte qu'en une ſeule eſpéce (*l*), qui ſe bat dans l'Iſle de Malé & qui porte le nom du Roi en caractéres Arabeſques. Ce ſont des piéces qu'on nomme *Larins*, de la valeur d'environ huit ſols de France. Les monnoyes étrangéres y ont cours, mais on ne les prend qu'au poids & pour leur juſte valeur. Dans l'Inde & les Pays voiſins, où les Royaumes & les Seigneuries ſont en ſi grand nombre, il y a auſſi beaucoup de diverſité dans les monnoyes, non-ſeulement d'or & d'argent, mais encore d'un autre métal qui ſe nomme *Calin*, & qui eſt fort eſtimé par ſa dureté & ſa blancheur. Il ſe fait même de la monnoye de fer, dont le cours ſe borne à la verité, aux Etats du Prince qui la fait battre. Mais l'or & l'argent ont toûjours une valeur réelle, indépendamment de leur marque. D'un autre côté, cette valeur eſt fort différente de celle qu'ils ont en Europe; car le prix de l'argent y eſt plus haut, & celui de l'or plus bas que parmi nous. Les piaſtres d'Eſpagne ſont reçûes avidement dans tous les Etats de l'Inde. A l'égard des larins qui ſe battent aux Maldives, l'uſage eſt de les couper dans le Commerce, pour donner au poids la valeur des marchandiſes qu'on achéte; ce qui ne ſe fait pas ſans quelque dommage, parce que cette diviſion entraîne la perte d'un douziéme.

Commerce des bolys, petites coquilles de Mer.

Au lieu de petite monnoye, on ſe ſert de *Bolys*, petites coquilles qui ſont une des richeſſes de ces Iſles. Elles ne ſont guéres plus groſſes que le bout du petit doigt. Leur couleur eſt blanche & luiſante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle Lune & trois jours aprés.

(*b*) *Ibid.* pag. 159.

(*i*) Hamilton dit que les arbres n'y ſont pas ſi grands que ceux de Malabar & de Ceylon, mais que les fruits en ſont plus agréables. R. de l'A. *A.*

(*k*) *Ibid.* pag. 165.

(*l*) *Ibid.* pag. 163.

Digitized by Google

après. On laiſſe ce ſoin aux femmes, qui ſe mettent dans l'eau juſqu'à la ceinture pour les ramaſſer dans le ſable de la Mer. Il en ſort tous les ans des Maldives, la charge de trente ou quarante Navires, dont la plus grande partie ſe tranſporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux, n'empêche pas qu'elles ne ſervent de monnoye commune. Les Rois mêmes & les Seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conſervent des amas de ces fragiles richeſſes, qu'ils regardent comme une partie de leur tréſor. On les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotiers, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets ſe livrent comme les ſacs d'argent dans le Commerce de l'Europe, c'eſt-à-dire, ſans compter ce qu'ils contiennent (*m*).

Usages des Maldives. 1602.

Les autres marchandiſes des Maldives ſont les cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on tranſporte chaque année la charge de plus de cent Navires; le poiſſon cuit & ſéché; les écailles d'une ſorte de tortues qui ſe nomment *Cambes*, & qui ne ſe trouvent qu'aux environs de ces Iſles & des Philippines; les nattes de jonc, qui ne ſe font nulle part avec tant de fineſſe & d'agrémens; les toiles de coton colorées; diverſes étoffes de ſoye qu'on y apporte crûe & qu'on y met en œuvre de toute ſorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robbes. Enfin l'induſtrie des Habitans eſt renommée pour toutes les marchandiſes qui ſortent de leurs Iſles, & cette réputation leur procure en échange, ce que la Nature leur a refuſé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la ſoye & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur ſert à ſe frotter le corps; de l'aréca pour le bétel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne ſortent jamais des Maldives lorſqu'une fois ils y ſont entrés, parce que les Habitans n'en donnent jamais aux étrangers, & qu'ils l'employent en ornemens pour leurs maiſons, ou en bijoux pour leur parure & pour celle de leurs femmes (*n*).

Autres marchandiſes des Maldives, & leur réputation.

Les Portugais ayant profité des diviſions de quelques Princes Maldivois, s'étoient rendus maîtres de la plûpart des Iſles (*o*), & jouïrent paiſiblement de leur conquête l'eſpace d'environ dix ans. On lit, dans leurs Hiſtoriens, par quels degrés ils étoient parvenus à l'exécution de cette grande entrepriſe. Un Roi des Maldives, touché de la vérité du Chriſtianiſme & déſeſpérant de faire approuver à ſes Sujets la réſolution qu'il avoit formée de l'embraſſer, prit le parti de s'embarquer ſecrétement, avec la Reine ſa femme & quelques amis fidèles, pour ſe rendre à Cochin, où il reçût le Baptême. Son Trône fût auſſi-tôt rempli par un Prince Maldivois, ſon ancien Concurrent. Mais comptant ſur le ſecours des Portugais, avec leſquels il venoit de s'unir par une ſi ſainte alliance, il n'en écrivit pas moins à ſes peuples, qu'il leur commandoit de recevoir la Foi Chrétienne & de lui payer le tribut ordinaire, ſans quoi ils devoient s'attendre à le voir bien-

Comment les Portugais s'étoient emparés de ces Iſles.

Un Roi des Maldives ſe fait Chrétien.

Il eſt privé du Trône & les Portugais prennent ſa défenſe.

(*m*) *Ibid.* pag. 165. Une partie de ce Commerce ſe fait aujourd'hui par les Hollandois, qui portent des bolys, ou koris, dans pluſieurs Pays de l'Afrique.

(*n*) *Ibid.* pag. 166.

(*o*) *Ibid.* pag. 169.

Digitized by Google

USAGES DES MALDIVES. 1602.

bien-tôt paroître avec une puiſſante Armée, pour les punir de leur infidélité. Ils lui répondirent qu'ils ne le connoiſſoient plus, & que s'il lui étoit dû quelque choſe il devoit le venir demander; que s'il ſe trouvoit bien d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, il continuât de vivre dans cette créance; mais que pour eux, ils périroient plutôt que de changer de Religion. Ce fût alors qu'il demanda du ſecours aux Portugais. Le Viceroi des Indes lui en accorda volontiers, mais à condition qu'il ne marchât point en perſonne, dans la crainte que s'accordant avec ſon peuple, il ne jouât quelque mauvais tour à ſes protecteurs. Les Portugais mirent à la voile & répandirent la terreur dans les Iſles. Cependant ils y trouvèrent tant de réſiſtance, qu'ils fûrent contraints de ſe retirer avec perte. L'année ſuivante, y étant retournés avec de nouvelles forces, ils ſe rendirent maîtres de l'Iſle de Malé, où le nouveau Roi fût tué les armes à la main. Ils y élevèrent une Forteresſe, & de-là, s'étant fait reconnoître dans les autres Iſles, ils convinrent avec les Habitans, de les laiſſer en paix & de ne rien changer à leur Religion, pourvû que les droits du Roi Chrétien fûſſent payés fidèlement. Ce Traité rendit la tranquillité à la plus grande partie des Maldives; mais deux des principaux Seigneurs réünifſant leurs forces dans l'Atollon de Souadou, qui eſt à la pointe du Sud, & s'obſtinant à refuſer leur ſoûmiſſion, il fût impoſſible aux Portugais d'y pénétrer. Ainſi cet Atollon & toutes les Iſles du Sud n'ont jamais reconnu l'autorité du Portugal (*p*).

Ils ſe rendent maîtres du Pays.

LES Maldivois confeſſent encore que le Commerce ne fût jamais ſi floriſſant dans leurs Iſles, que pendant le règne de ces nouveaux Maîtres. Il dura l'eſpace d'environ dix ans. Tout ſe faiſoit au nom du Roi Chrétien, qui continua de demeurer à Cochin; & les Portugais avoient mis, dans l'Iſle de Malé, un Viceroi de la Nation auquel ils accordoient certains honneurs; mais les ordres venoient de leur Conſeil & s'exécutoient par une nombreuſe garniſon qu'ils entretenoient dans la Forteresſe. Cependant les deux Princes rebelles augmentèrent tellement leurs forces dans l'Atollon de Souadou, que malgré l'éloignement, qui eſt d'environ quatre-vingt lieues, ils incommodoient beaucoup la garniſon de Malé. Après divers ſuccès, qui firent traîner long-tems cette petite guerre, il leur arriva un jour quatre Galères de Corſaires Malabares, qui cherchoient l'occaſion de piller. *Ils* leur propoſèrent la moitié du butin pour faire la guerre aux Portugais; & recevant avis que le Gouverneur de la Forteresſe étoit allé à Cochin avec une partie de ſa garniſon, ils abordèrent ſi bruſquement à l'Iſle de Malé, qu'ayant ſurpris la Forteresſe par eſcalade, ils firent main baſſe ſur trois cens Portugais qui étoient reſtés pour la garde. Toutes les richeſſes de l'Iſle fûrent partagées fidelement entre les vainqueurs. Mais le regret de voir emporter hors de l'Iſle la moitié de tant de biens, fit commettre une noire perfidie aux deux Princes. Ils attaquèrent les Malabares; & la victoire les ayant rendus maîtres du butin & des Galères après un long combat, ils firent tranſporter aſſez humainement les Corſaires ſur leur Côte (*q*).

Comment ils en ſont chaſſés.

ENVAIN les Portugais recommencèrent la guerre. Toutes leurs Flottes fûrent

(*p*) *Ibid.* pag. 169.

(*q*) *Ibid.* pag. 170.

Digitized by Google

fûrent battues pendant trois ans, & la Forteresse qu'ils avoient élevée avec tant de soins, devint un obstacle invincible à leur rétablissement. Ils comprirent enfin que pour l'avantage de leur Commerce, il valoit mieux s'accorder par un Traité, que de continuer une guerre incertaine (*r*). On convint de part & d'autre, que les deux Princes demeureroient paisiblement en possession des Maldives, sous trois conditions; la première, qu'ils ne prendroient pas le titre de *Rasquans*, qui signifie Rois, mais seulement celui de *Quilagues*, c'est-à-dire, de Princes ou de Ducs; la seconde, que sans reconnoître le Roi Chrétien pour leur Souverain, ils ne laisseroient pas de lui faire une pension, qui lui seroit payée à Cochin, & qui passeroit à ses successeurs ou ses héritiers; la troisième, que tous les Maldivois qui sortiroient de leurs Isles pour le Commerce, seroient obligés de prendre un Passeport des Portugais, comme tous les autres peuples de l'Inde qui sont en paix avec eux. Cette paix duroit encore lorsque Pyrard fût jetté aux Maldives par son naufrage; mais les Insulaires n'en portoient pas moins une haine mortelle aux Portugais (*s*).

Usages des Maldives. 1602. Traité entr'eux & les Maldivois.

Le Roi Chrétien donna dans la suite au Roi de Portugal, le tiers de son revenu, pour obtenir la permission de s'établir à Goa, où Pyrard le vît dans le cours de ses avantures. Ce revenu consiste en bolys, & en cordages d'écorce, qui se nomment *Cayro*. Les Maldivois en chargeoient tous les ans à leurs frais quatre Navires, chacun de cent cinquante tonneaux, dont ils devoient répondre jusqu'à-ce qu'ils fûssent sortis de leurs Isles & de leurs Bancs (*t*).

Le Roi Chrétien s'établit à Goa.

Pendant le Gouvernement des deux frères, qui regnèrent ensemble l'espace de vingt-cinq ans, la paix intérieure des Maldives fût troublée par diverses révoltes. L'aîné se nommoit *Bode-ta-courou*, & l'autre *Assan Quilague*. Ils avoient épousé l'un la femme, & l'autre la fille du Roi qui avoit été tué dans la conquête des Portugais. L'aîné eût un fils, qui devint son successeur, & qui étoit celui que Pyrard trouva sur le Trône. Il l'avoit fait reconnoître avant sa mort & lui avoit fait prêter le serment de fidélité par tous ses Peuples. Cette précaution lui avoit parû d'autant plus nécessaire, qu'il connoissoit à ce jeune Prince, des inclinations douces & peu de penchant pour la guerre. Aussi l'avoit-il délivré d'un obstacle redoutable, en faisant mourir plusieurs Seigneurs dont il craignoit pour lui la concurrence. Mais une si cruelle politique l'avoit exposé lui-même à diverses entreprises, qu'il eût le bonheur d'arrêter par sa prudence & sa fermeté (*u*). Pyrard en rapporte une, qui paroîtra intéressante, à la fin de cet article. Un grand Navire ayant échoué sur les Bancs des Maldives, il s'y trouva un jeune Portugais, âgé de sept ans, d'une figure si charmante que les deux Rois le prirent dans une singulière affection. Ils le firent nourrir avec leur héritier présomptif, qui étoit à-peu-près du même âge. La Nature n'avoit pas donné moins d'esprit que de beauté à ce jeune étranger. Il se perfectionna dans les sciences & les exercices du Pays; & se voyant traité avec les mêmes honneurs que le Prince des Maldives, il se persuada qu'il étoit son frère. A la vérité lorsqu'il fût dans un age plus avancé, on lui apprit son

Etat des Maldives après ces guerres.

Fortune & fin tragique d'un jeune Portugais.

(*r*) *Ibid.* pag. 171. (*s*) *Ibid.* pag. 172. (*t*) *Ibidem.* (*u*) *Ibid.* pag. 173.

Digitized by Google

USAGES DES MALDIVES. 1602.

son origine, en l'avertiſſant qu'il devoit autant de ſoûmiſſion que de fidélité, au Prince qui devoit être ſon Maître. Cependant après la mort du ſecond des deux Rois, l'autre, par un ſentiment d'amitié qui ne s'étoit pas refroidi, lui fit épouſer la fille de ſon frère, qui étoit le plus noble & le plus riche parti du Royaume. Les dignités lui furent prodiguées après ce mariage. Il ſe vît honoré de l'emploi d'Amiral, de la qualité de Moſcouli, & du commandement de la première Compagnie des gardes. Tant de grandeur excita ſon ambition & le fit penſer à s'élever ſur le Trône, d'autant plus qu'il ne voyoit dans le Prince des Maldives, qu'un Concurrent foible & moins eſtimé que lui. Ses projets ſe fortifiérent encore, lorſqu'il eût obſervé que le Roi ſe défaiſoit inſenſiblement de tous les Seigneurs qu'il jugeoit redoutables pour ſon fils. Il craignit que cette défiance ne lui devînt funeſte à ſon tour, & dans ces idées il traita ſecrétement avec les Portugais. Le Roi, toûjours prêt à s'allarmer, pénétra le complot, & découvrit par la trahiſon de quelque complice, que ſa Couronne & ſa vie étoient également menacées. Il fit appeller ce jeune ambitieux, qui eût la hardieſſe de ſe rendre au Palais comme s'il n'eût eû rien à ſe reprocher. Il le fit aſſeoir en ſa préſence, au milieu de toute ſa Cour qu'il avoit fait aſſembler; & pour mettre ſa fermeté à l'épreuve, il parût prendre plaiſir à l'interroger, en le regardant d'un œil fixe. Enfin s'indignant de ſon audace, il fit paroître quelques gardes, qui le ſaiſirent, le liérent, & le traînérent dans cet état juſqu'au bord de la Mer, où ils le tuérent dans une barque à quelques pas du rivage (*x*).

(*x*) *Ibid.* pag. 174 & 175.

DESCRIPTION DE GAO. 1608.

Deſcription de l'Iſle de Goa.

Remarque en forme d'introduction.

QUOIQUE les Hiſtoriens Portugais ayent traité avec beaucoup d'étendue tout ce qui appartient à ce fameux établiſſement de leur Nation dans les Indes Orientales, il ſemble que les obſervations d'un Etranger n'en doivent être que plus précieuſes aux yeux d'un Lecteur éclairé, qui cherche à pouvoir diſtinguer ce que la vanité & l'intérêt font mêler de faux ou d'exageré dans la plûpart de ces hiſtoires nationales. On doit ſe ſouvenir que Pyrard paſſa deux ans entiers à Goa, & qu'il s'attachoit à remarquer tout ce qu'il croyoit capable d'enrichir ſon Journal (*a*).

Iſle de Goa, formée par une Rivière.

GOA eſt une Iſle qui dépendoit autrefois du Royaume de *Decan* ou *Dealkan*, & dont le circuit eſt d'environ huit lieues. Cette Iſle eſt formée par une belle & grande Rivière qui l'environne, & qui fait pluſieurs autres Iſles, peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette Rivière eſt aſſez profonde, quoique les grands Vaiſſeaux, tels que les Caraques & les Galions, ſoyent obligés de s'arrêter à l'embouchure, qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'Iſle ſont défendus par ſept Fortereſſes, dont les deux principales ſont à l'embouchure de la Rivière; l'une au Nord du côté de la terre-ferme, qui eſt le Pays de *Bardes*, dépendant auſſi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la Rivière; l'autre à

(*a*) Voyage de Pyrard, Part. II, pag. 16.

à l'oppoſite, ſur un cap de l'Iſle. Ces deux Forteresſes défendent fort bien l'entrée de la Rivière; mais elles ne peuvent empêcher les Navires étrangers de mouiller à la barre, & par conſéquent de fermer le paſſage aux Vaiſſeaux Portugais. Une lieue plus loin, entre la barre & la Ville, eſt le Port de *Pangin*, où tous les Vaiſſeaux ſont obligés de prendre le paſſeport du Gouverneur, ſoit pour l'entrée ou la ſortie. C'eſt une des plus agréables demeures de l'Iſle entière, & le lieu où les nouveaux Vicerois deſcendent pour y attendre le jour & les cérémonies de leur entrée. DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Ses propriétés.

TOUTE l'Iſle eſt montagneuſe. La plus grande partie eſt d'une terre rouge, dont les Habitans font d'aſſez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noirâtre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui ſert auſſi à faire des vâſes de la fineſſe du verre. Le Pays n'eſt pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaiſes qualités du terroir qu'à ſes montagnes; car on ſéme, dans les vallées, du riz & du millet qui ſe moiſſonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conſervent toûjours leur verdure, comme dans la plûpart des Iſles & des Pays qui ſont entre les deux Tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui ſervent de promenades & de maiſons de campagne aux Portugais. Ils y conduiſent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers, dont ils tirent leur vin & d'autres utilités. Aſſez près de la Ville eſt un fort bel étang, de plus d'une lieue de tour, ſur les bords duquel les Seigneurs ont de fort belles maiſons, & des jardins remplis de toutes ſortes de fruits.(*b*).

Variété de ſes Habitans.

LES Villages de l'Iſle ſont peuplés de différentes ſortes d'Habitans, naturels ou étrangers. La plûpart des naturels ſont encore Idolâtres. On diſtingue 1°. les *Bramines*, qui ſont répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs ſupérieurs & leurs maîtres; 2°. Les *Canarins*, qui ſe diviſent en deux eſpéces; l'une de ceux qui exercent le Commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, compoſée de pêcheurs, de rameurs, & de toutes ſortes d'artiſans: 3°. Les *Colombins*, qui s'employent aux choſes les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la miſére. Le privilége de ces anciens Habitans de l'Iſle eſt de jouïr tranquillement de leur liberté, en vertu d'une Ordonnance des Rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de Religion, ni réduits à l'eſclavage. Entre les Etrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres ſont ceux qui viennent de l'Europe, & qui ſe nomment avec affectation *Portugais de Portugal*. On conſidére aprés eux, ceux qui ſont nés, dans l'Inde, de pére & de mére Portugais. Ils portent le nom de *Caſtices*. Les derniers ſont ceux qui ont pour pére un Portugais, ou une Portugaiſe pour mére, mais qui doivent la moitié de leur naiſſance à une Indienne ou un Indien. On les appelle *Métifs*; comme on appelle *Mulâtres*, ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Négreſſe d'Afrique. Les Mulatres ſont au méme rang que les Métifs. Mais, entre les Métifs, ceux qui ſont de race Bramine, du côté de leur pére ou de leur mére, jouïſ-

Différence entre les Portugais.

(*b*) *Ibid.* pag. 17 & 18.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

jouïssent d'une considération particulière. Les autres Habitans sont ou des étrangers Indiens, qui achétent la liberté de demeurer dans l'Isle en payant un tribut personnel; ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Espagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemans & Flamans, un fort bon nombre d'Armeniens & quelques Anglois. On n'y voit pas un seul François, à l'exception de quelques Jésuites employés dans les Missions. Le nombre des esclaves y est infini. Les Portugais en achétent de toutes les Nations Indiennes, & le Commerce qu'ils en font est très-étendu. Ils s'arrétent peu aux défenses qui doivent leur faire excepter plusieurs peuples avec lesquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlèvent ou achétent, tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour leurs autres Colonies (*c*).

Ville de Goa.

LA Ville de Goa, qui tire son nom de l'Isle où elle est située, règne l'espace d'une demie lieue sur le bord de la Rivière, du côté du Nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étoient rendus maîtres de l'Isle, l'Auteur ne se lassoit pas d'admirer qu'ils y eûssent élevé tant de superbes Bâtimens, qui comprennent des Eglises, des Monastères, des Palais, des Places publiques, des Fortereſſes, & d'autres Edifices à la maniére de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, sans y comprendre les Fauxbourgs. Elle n'est forte que du côté de la Rivière. Une simple muraille, qui l'environne de l'autre côté, ne la défendroit pas longtems contre ceux qui seroient maîtres de l'Isle. Elle avoit, dans son origine, de bonnes portes & des murs plus hauts & plus épais; mais s'étant fort accrûe pendant les années florissantes du règne de ses Habitans dans les Indes, ces anciennes défenses sont devenues presqu'inutiles. Aussi toute la confiance des Portugais est-elle dans la difficulté des passages (*d*).

Simplicité de ses fortifications.

Elle est mieux défendue du côté de la Rivière.

ENTRE la Ville & le bord de la Rivière, on a ménagé trois grandes Places, séparées par des murs qui tiennent à ceux de la Ville & qui entrant assez loin dans l'eau, ferment l'accès des deux côtés, & ne permettent d'entrer que par les portes. La première de ces Places, d'où l'on a la vûe de la Mer à l'Ouest, se nomme la *Riviera grande*. Elle a deux portes pour entrer dans la Ville, & quelques terrasses bordées de canon pour la défendre, mais une de ces portes appartient au logement du Commandant de la Place, qui est aussi l'Intendant des finances, & qui tient le premier rang après le Viceroi, sous le titre de *Viador de fasienda*. C'est dans la *Riviera grande* qu'est la Monnoye, la Fonderie des canons, & le grand Magasin des ferremens qui servent à la Guerre & au Commerce. Le travail y est continuel, sans aucun égard pour le Dimanche & les Fêtes, avec cette unique restriction, que le Dimanche on ne travaille que l'après-midi, quoique les Ouvriers ne soyent pas moins payés pour le matin. Le *Viador* peut voir de sa Galerie tout ce qui se fait sur la Place & sur la Rivière. Près de sa maison est une magnifique Eglise, dont le parvis renferme un espace fermé, pour le Conseil qu'il y tient tous les jours avec les autres Officiers du Roi. La *Riviera grande* est un quarré long d'environ huit cens pas, sur deux cens de largeur (*e*).

LA

(*c*) *Ibid.* Liv. II. pag. 20 & 21. (*d*) *Ibid.* pag. 16. & 22. (*e*) *Ibid.* pag. 24 & 25.

Digitized by Google

La seconde Place, qui suit le bord de la Rivière, à l'Est, est bordée du côté de la Ville par le bel Hôpital dont on a lû la description dans le Journal de Pyrard. Cette Place se nomme le *Quai de Ste. Catherine*, ou le Marché au poisson, parce que c'est-là que le poisson s'apporte en effet & qu'il se vend au Public. Ce Quai est fort commode pour la descente des malades qui arrivent sur les Flottes du Portugal. On y peut décharger aussi les marchandises. Il a plusieurs portes, avec des terrasses garnies de canon. La populace y est toûjours fort nombreuse, parce qu'elle y trouve continuellement l'occasion de s'employer au travail. On passe de-là dans la troisième Place, qui est d'autant mieux fermée, que le dernier mur extérieur s'avance assez loin dans la Rivière. Elle se nomme la *Place des Galères*, & l'on y en voit effectivement quelques-unes, qui ont la forme de celles d'Espagne & d'Italie. Les Bâtimens dont elle est environnée, renferment tout ce qui est nécessaire pour le service de la Guerre & de la Marine. Les entrées sont gardées soigneusement du côté de la Rivière, parce que c'est dans cette Place que donne la grande porte de la Ville, qui est sous le Palais du Viceroi. C'est-là aussi qu'on embarque toutes les marchandises qui doivent être transportées en Portugal. Elles payent trois pour cent à la sortie de Goa, au-lieu que celles qui viennent du Portugal ne payent aucun droit d'entrée. Tous les Quais de cette Place sont fort bien murés, & la plus grande partie a des degrés de pierre. La grande porte de la Ville est ornée avec beaucoup de magnificence. Ce sont des peintures qui représentent les guerres des Portugais dans les Indes, des trophées d'armes; sur-tout une belle statue dorée, qui est celle de Ste. Catherine, Patrone de Goa, parce que ce fût le jour de sa Fête, que les Portugais se rendirent maîtres de l'Isle (*f*).

Description de Goa. 1608.

Seconde Place.

Troisième Place.

Outre ces trois Places, il y en a d'autres sur la Rivière, qui ne sont ni gardées ni défendues par des remparts. Celle qui se nomme *Terrero* est entre la Rivière & le Palais du Viceroi. Sa longueur est d'environ sept cens pas, sur deux cens de large. Elle est fermée d'un côté, par les murailles du Palais du Viceroi, & de l'autre côté, par celles de la Place des Galères. C'est un vaste Quai, où abordent tous les Vaisseaux Indiens que le Commerce amène à Goa, & dont le nombre est toûjours fort grand. On y voit un fort beau Bâtiment, dont la cour intérieure a quelque ressemblance, par son peristile, avec la Place royale de Paris. C'est la Douane pour toutes les marchandises qui servent d'alimens. Elle porte le nom d'*Alfandigue*, comme un autre Edifice où les autres marchandises payent les droits, s'appelle *Banqueſalle*. Il y a aussi divers Bâtimens pour les poids, pour les Commis de la Douane & pour tous les Officiers qui sont employés dans les Fermes du Roi. Aussi-tôt que les Vaisseaux sont déchargés, ils s'avancent plus loin dans la Rivière, pour faire place à ceux qui leur succédent. Au bout de ce Quai est une autre Place, fort vaste & de forme ronde, qui est le plus grand Marché de Goa pour les provisions de bouche. Elle est continuellement peuplée; car le Marché s'y tient tous les jours, sans en excepter les Dimanches & les Fêtes; & l'usage de Goa est de ne faire aucune

Autres Places sur la Rivière.

(*f*) *Ibid.* pag. 27 & 28.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

aucune proviſion d'un jour à l'autre. Au pied de cette Place s'offre un fort beau Fauxbourg, où les Dominiquains ont leur Couvent, avec une magnifique Egliſe. Il contient pluſieurs Paroiſſes, & d'autres Egliſes en fort grand nombre (*g*).

Un des fauxbourgs.

Palais du Viceroi, ou la Fortereſſe.

LE Palais du Viceroi, qui ſe nomme auſſi la Fortereſſe (*b*), eſt un ſomptueux Edifice, avec une grande Place, du côté de la Ville, qui ſe nomme *Campo del paſſo*, où la Nobleſſe s'aſſemble, lorſque le Viceroi doit ſortir en cérémonie. Elle eſt avertie la veille par le ſon du tambour; & le lendemain elle ſe rend à cheval ſur cette Place, dans l'équipage le plus riche & le plus galant, pour attendre ſon paſſage & ſes ordres. Vis-à-vis la porte du Palais eſt un grand Bâtiment où ſe tient la principale Cour de Juſtice, dont le premier Préſident ſe nomme *Deſembarguador-mayor*. Quoiqu'on donne au Palais le nom de *Fortaleza* ou de Fortereſſe, il eſt mal défendu du côté de la Ville; mais le logement en eſt fort commode. En entrant, à main droite, on trouve la priſon, qu'on appelle *Tronco*, & qui fait partie du corps de l'édifice. Deux grandes cours, qui communiquent de l'une à l'autre, ſont environnées d'appartemens, d'Egliſes, d'horloges, de réſervoirs d'eau, & de chambres pour une partie du tréſor royal, dont l'autre partie eſt au Couvent des Cordeliers. Dans la première cour, à main gauche, on monte par un grand eſcalier de pierre dans une ſalle très-ſpacieuſe, où ſont peintes toutes les Flottes qui ont fait le Voyage de Portugal aux Indes, avec les noms des Amiraux & des Capitaines. On y voit juſqu'aux Vaiſſeaux qui ont péri par le naufrage, & le nombre en eſt incroyable. Plus loin, on trouve une autre ſalle, qui eſt celle du Conſeil. Là ſont les portraits au naturel de tous les Vicerois qui ont gouverné les Indes. Il y a toujours une garde à l'entrée de cette ſalle. Pyrard ne parle pas des appartemens intérieurs, où il n'eût jamais la liberté de pénétrer. Mais il relève beaucoup ce Palais, par ſa ſituation & par la beauté de ſes Bâtimens. Les écuries ne ſont pas dans ſon enceinte. Elles ſe préſentent à main droite en entrant (*i*).

Deux grandes ſalles & leurs peintures.

Grande & belle rue de la Ville.

DU Palais pour aller à la Ville, on entre dans la plus belle rue de Goa, qui ſe nomme la *Rua drecha*, ou la rue droite. Elle a plus de mille cinq cens pas de long, & les maiſons qui la bordent, offrent les riches enſeignes d'une infinité de Lapidaires, d'Orfévres, de Banquiers & des plus gros Marchands Portugais, Italiens, Allemans, qui ſoyent établis aux Indes. Cette rue eſt terminée par l'Egliſe de Nôtre-Dame d'*Aſora* ou de la *Miſéricorde*, qui eſt une des plus belles de la Ville, & dont l'intérieur eſt entiérement doré. Sur le portail eſt la ſtatue, en pierre dorée, du célébre *Dom Alphonſe d'Albuquerque*, qui ſoûmit aux Portugais l'Iſle de Goa. Près de cette Egliſe eſt un fameux Monaſtère pour les filles orphelines de bonne maiſon, qui ſont obligées d'y faire leur demeure juſqu'au tems de leur mariage. C'eſt dans le même lieu que les Portugais de quelque conſidération renferment leurs femmes lorſqu'ils s'éloignent de la Ville. Au milieu de la rue *Drecha*, on rencontre une grande Place, qui offre d'un côté le Tribunal redoutable de l'Inquiſition, & de l'autre la Maiſon de Ville. Ces Bâtimens ſont

Edifices remarquables.

(*g*) *Ibid.* pag. 28 & 29. (*b*) *Ibid.* pag. 29. (*i*) *Ibid.* pag. 29 & 30.

Digitized by Google

ſont vaſtes & de très-belle pierre, avec de grands eſcaliers ; & dans les termes de Pyrard, „ il n'y a maiſons de Roi qui ayent de ſi belles ſalles ". Le Palais de l'Archevêque fait un autre ornement de cette Place. Il eſt accompagné d'une ſuperbe Egliſe, qui ſe nomme *Aſſée* ; & l'on découvre à peu de diſtance, le Couvent des Cordeliers, qui eſt le plus beau & le plus riche du Monde (*k*). Toute la Vie de S. François eſt repréſentée dans le Cloître en or & en azur. Description de Goa. 1608.

Pyrard continue de parcourir une grande partie des rues & des édifices, en faiſant obſerver particuliérement que le nombre des Egliſes y eſt merveilleux. Les ſeuls Jéſuites en ont quatre (*l*), dont la principale eſt fondée à l'honneur de la Converſion de S. Paul. C'eſt l'Egliſe de leur Collège, qui eſt le plus célèbre de toutes les Indes Orientales, & où l'Auteur vît plus de deux mille écoliers. La ſeconde, qui porte le nom de Jeſus, eſt entiérement dorée dans l'intérieur. L'Auteur y vît une croix d'or maſſif, longue de trois pieds & large de quatre doigts, ſur deux pouces d'épaiſſeur, enrichie de toutes ſortes de pierres precieuſes. C'étoit un préſent de plus de cent mille écus, que les Jéſuites deſtinoient au Pape, & qui fût envoyé à Sa Sainteté dans le Navire où Pyrard s'embarqua pour retourner en Europe. Cette ſeconde maiſon eſt dédiée au ſervice du public, pour confeſſer & adminiſtrer les Sacremens, & pour recevoir les Infidèles qui veulent embraſſer le Chriſtianiſme. On y en nourrit un grand nombre, juſqu'à-ce qu'ils ayent reçû les inſtructions ordinaires. Un jour de la Converſion de S. Paul, l'Auteur en vît ſortir quinze cens, qui ſe rendirent à l'Egliſe du Collége pour y recevoir le Bapteme. La troiſiéme maiſon des Jéſuites eſt ce qu'ils nomment le *Noviciat*, où ils ne reçoivent, pour multiplier leur Ordre, que des Portugais de père & de mère. Les autres Religieux reçoivent des Métifs ; mais les ſimples Indiens ſont exclus de tous les Ordres Monaſtiques, quoiqu'on ne faſſe pas difficulté de leur accorder la Prêtriſe. La quatriéme maiſon, qui eſt hors de la Ville, ne peut paſſer que pour une maiſon de plaiſance, ou du moins pour une eſpéce d'Hôpital, qui ſert, par l'agrément de ſes jardins & de ſes fontaines, à rétablir la ſanté des Miſſionnaires, lorſqu'ils reviennent quelquefois accablés de fatigues & de maladies. Quatre maiſons de Jéſuites.

On a vû, dans le Journal de Pyrard, de quoi ſont compoſées les maiſons de Goa. L'étendue en eſt aſſez grande, mais avec peu d'étages. Elles ſont colorées de rouge & de blanc, en dehors & dans l'intérieur. On en voit peu qui n'ayent leur jardin. Les grandes rues ſont pavées de belles pierres, larges & nettes, avec des ruiſſeaux qui ſervent à les laver parfaitement dans les tems de pluye, & dont les eaux s'écoulent par des canaux voûtés. Pyrard ſe plaint de la grandeur de ces ruiſſeaux, qui rendent ſouvent le paſſage difficile d'un côté de la rue à l'autre. On trouve, en pluſieurs endroits, de petits ponts en arcades ; mais le nombre n'en eſt pas proportionné au beſoin. Il pleut fort ſouvent à Goa. Auſſi les rues qui ſont mal pavées & qui n'ont pas de pente, demeurent-elles toûjours fort boüeuſes. On compte ſept ou huit Fauxbourgs, dont les bâtimens ſont de la Maiſons & rues de Goa. Nombre des Fauxbourgs.

(*k*) *Ibid.* pag. 31. (*l*) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

la même forme que ceux de la Ville, & qui en augmentent beaucoup l'étendue (*m*). L'Auteur fait une peinture fort agréable des Marchés de Goa. Ceux qui sont pour les vivres, se tiennent tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à midi. Mais la rue Drecha est un Marché perpétuel, où l'on trouve toutes sortes de marchandises de l'Europe & de l'Inde. C'est-là que tous les ordres de la Ville se rassemblent & se mêlent indifféremment, pour vendre ou acheter. On y fait les changes & les encans, on y vend les Esclaves; & dans une Ville où le Commerce est si florissant, il n'y a personne qui n'ait journellement quelqu'intérêt à ce qui s'y passe. La foule y est si serrée, que tout le monde y portant de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, dont le diamètre est au moins de six ou sept pieds, & qui servent à défendre également de la chaleur & de la pluye, il semble, dans la manière dont ils s'entre-touchent, qu'ils ne fassent qu'une seule couverture. Les Esclaves ne s'y vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie; c'est-à-dire, qu'on les y mène en troupes de l'un ou de l'autre sexe, comme les animaux les plus vils, & que chacun a la liberté de les visiter curieusement. Les plus chers, du tems de Pyrard, ne coûtoient que vingt ou trente *Pardos*, quoiqu'il s'y trouvât des hommes très-bien faits, & de fort belles femmes de tous les Pays des Indes, dont la plûpart sçavent jouer des Instrumens, broder, coudre, faire toutes sortes d'ouvrages, de confitures & de conserves. L'Auteur observa que malgré la chaleur du Pays, tous ces Esclaves Indiens des deux sexes ne rendent pas de mauvaise odeur; au-lieu que les Négres d'Afrique sentent, dit-il, le poreau verd, odeur qui devient insupportable lorsqu'ils sont échauffés (*n*).

Marchés & leurs singularités.

Esclaves qui s'y vendent.

LES Portugais de Goa ne se font pas un scrupule d'user des jeunes Esclaves qu'ils achétent, lorsqu'elles sont sans maris. S'ils les marient eux-mêmes, ils renoncent à ce droit, & leur parole devient une loi qu'ils ne croyent pas pouvoir violer sans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une Esclave, l'enfant est légitimé & la mère est déclarée libre. C'est une richesse à Goa qu'un grand nombre d'Esclaves, parce qu'outre ceux dont on tire des services domestiques, d'autres, qui s'occupent au-dehors, sont obligés d'apporter chaque jour ou chaque semaine à leur maître, ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit, dans le même Marché, un grand nombre de ces Esclaves qui ne sont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles se parent soigneusement pour plaire aux spectateurs, & cet *usage* donne lieu à quantité de dissolutions (*o*).

Chevaux.

IL se trouve, dans le Marché de la rue Drecha, quantité de beaux chevaux, Arabes & Persans, qui se vendent nuds jusqu'à cinq cens *Pardos*; mais la plûpart y sont amenés avec de superbes harnois, dont la valeur surpasse quelquefois celle du cheval.

Changeurs.

LES Changeurs, qui se nomment *Xeraffes* ou *Cheraffes*, se présentent dans leurs boutiques, comme au Marché, & s'enrichissent d'un trafic que la nature des monnoyes rend absolument nécessaire. Outre les monnoyes d'or & d'argent, Goa est rempli de petites monnoyes de cuivre, qui se nom-

Monnoyes de Goa.

(*m*) *Ibid.* pag. 38. (*n*) *Ibid.* pag. 37 & 38. (*o*) *Ibid.* pag. 38.

Digitized by Google

nomment *Bofuruques*, *Arcos*, &c. Une *Tangue*, qui n'eſt qu'une petite pièce d'argent de la valeur de ſept ſols & demi, vaut cinq cens vieilles Boſuruques, & ſoixante-quinze neuves. Elle vaut deux cens quarante Arcos. Il en eſt de même, à proportion, des monnoyes de fer & de celle de *Calin*, qui eſt un métal de la Chine. L'office des Changeurs, eſt de donner cette petite monnoye pour de l'or & de l'argent, parce que toutes les denrées étant à très-vil prix, on a beſoin continuellement des moindres eſpèces, dont le poids néanmoins eſt fort incommode. On ſeroit chargé de cuivre & de fer, s'il en falloit porter de chez ſoi pour toutes les commodités qu'on achéte. Les Cheraffes, qui ſe trouvent répandus dans toutes les parties de la Ville, y ſuppléent par les Boſuruques & les Arcos qu'ils ſont toûjours prêts à compter. Lorſqu'ils ont amaſſé beaucoup d'or & d'argent, ils le donnent aux Receveurs & aux Fermiers du Roi, de qui ils reçoivent, par un autre change, de nouvelles eſpèces de cuivre & de fer (*p*). La monnoye d'argent de Goa conſiſte dans les *Pardos*, qui valent trente-deux ſols du Pays; les *Demi-pardos*; les *Larins*, qui viennent d'Ormuz & de Perſe, & qui ſont recherchés dans toute l'Inde; les *Tangues*, & les Piaſtres ou d'autres eſpeces qui viennent d'Eſpagne. La monnoye d'or conſiſte en *Cheraffins*, dont chacun vaut vingt-cinq ſols; en *Veniſiens* & *Saint-Thomés*, qui ſont de cinquante ſols, & quelques autres pièces frappées à Goa ou dans d'autres parties de l'Inde; car on n'y voit pas de monnoye d'or d'Eſpagne & de Portugal, parce que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Europe. D'ailleurs on a déjà remarqué que l'or & l'argent ſe vendent ou ſe changent au poids (*q*).

Description de Goa. 1608.

La marée montant juſqu'à la Ville, les Habitans ſont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques ſources qui deſcendent des montagnes, dont il ſe forme des ruiſſeaux qui arroſent pluſieurs parties de l'Iſle. Il y a peu de maiſons dans Goa qui n'ayent des puits; mais cette eau ne peut ſervir qu'aux beſoins domeſtiques. Celle qui ſe boit eſt apportée d'une belle fontaine, nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la Ville. Ils ont pratiqué, au-deſſous, quantité de réſervoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui ſervent comme de bains publics. Quoique le chemin en ſoit fort pénible, & qu'on ait à monter & deſcendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour, une prodigieuſe quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau ſe vend par la Ville. Un grand nombre d'eſclaves, employés continuellement à cet office, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux ſeaux, & vendent la cruche cinq boſuruques, qui reviennent à ſix deniers. Il auroit été facile aux Portugais de faire venir la ſource entière dans Goa, par des tuyaux & des aqueducs; mais ils prétendent que le principal avantage ſeroit pour les étrangers, auxquels il n'en coûteroit rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils ſoyent en plus grand nombre qu'eux dans la Ville; ſans compter que le ſoin d'en apporter occupe les eſclaves & fait un revenu continuel pour les Maîtres, qui tirent le fruit de leur travail (*r*).

Fontaine de Banguenin, qui fournit de l'eau à Goa.

Il

(*p*) *Ibid.* pag. 39. (*q*) *Ibid.* pag. 40. (*r*) *Ibid.* pag. 41.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

IL ſeroit difficile de faire le dénombrement exact des Habitans de Goa, parce que ce compte change en quelque ſorte à tous momens, par la multitude d'étrangers qui ſe ſuccédent ſans ceſſe, & qui s'y arrêtent plus ou moins, ſuivant la nature de leurs affaires & les vûes de leur Commerce. Mais la Ville & les Fauxbourgs ſont merveilleuſement peuplés (*s*), & l'opulence y eſt un avantage ſi commun, que dans les profeſſions les plus méchaniques, il ſe trouve des particuliers riches de cent mille écus. Ce ſont des Indiens, Idolâtres ou Mahométans, qui tiennent les Fermes du Roi & qui lèvent les droits ſur toutes ſortes de marchandiſes. Les Portugais, prétendant tous à la qualité de Gentilshommes, affectent de fuïr ce qu'ils croyent capable de les avilir, & ſe bornent au Commerce qui peut s'accorder avec la Nobleſſe & les armes. La plûpart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux ſont de Perſe ou d'Arabie; les harnois, de Bengale, de la Chine & de Perſe, brodés de ſoye enrichis d'or, d'argent, & de perles fines; les étriers, d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des ſonnettes d'argent. Ils ſe font ſuivre d'un grand nombre de pages, d'eſtafiers & de laquais, à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne ſortent que dans un palanquin, qui eſt une ſorte de litière portée par quatre eſclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de ſoye, ſuivie d'une multitude d'eſclaves à pied (*t*).

Les Fermes du Roi ſont entre les mains des Indiens.

Faſte des Portugais.

Rois de Decan, voiſins de Goa.

DANS la ſituation de Goa, les ſeuls ennemis qui puiſſent cauſer de l'inquiétude aux Portugais ſont les Indiens du Decan, lorſque la paix ceſſe de ſubſiſter entre les deux Nations. Mais elle eſt établie depuis long-tems d'une manière qui paroît inaltérable. Les Rois du Decan, qui comptoient l'Iſle de Goa & le Pays de Bardes dans leurs Etats, employérent d'abord toutes leurs forces pour empêcher ces étrangers de s'y établir. Ils les attaquérent deux fois avec des Armées de deux cens mille hommes, & la durée de chaque ſiége fût de neuf mois entiers. Cependant ayant compris qu'ils recevroient plus de richeſſes & de commodités du Commerce qu'ils pouvoient avoir avec eux, que de la poſſeſſion de Goa, & les Portugais voyant de leur côté, qu'ils ne pouvoient former d'établiſſement ſolide ſans l'amitié de ces Rois, parce qu'ils avoient à tirer des vivres de leur Pays, on convint d'une paix ſincère, à des conditions fort ſimples, qui s'obſervent avec beaucoup de fidélité: que les Portugais demeureroient en poſſeſſion de ce qu'ils avoient conquis, ſans pouſſer plus loin leurs entrepriſes ſur les Rois du Decan, qui promettoient auſſi de les laiſſer jouïr tranquillement de leur Iſle; & que les Indiens de l'Iſle, qui étoient au nombre d'environ vingt mille, conſervoient la liberté de vivre dans leurs uſages & leur Religion, en payant un pardo par tête au Roi de Portugal & ſe conformant aux Loix Portugaiſes de Police & de Juſtice; ſans qu'ils eûſſent néanmoins des Temples & des Pagodes. On promit encore que les priſonniers ou les criminels à qui l'on auroit accordé un azile de part & d'autre, ne pourroient être pourſuivis par la Juſtice. Mais il eſt fort difficile de ſe ſauver de Goa, parce qu'on ne peut paſſer en terre-ferme ſans une permiſſion par écrit, & qu'il n'y a point de paſſages qui ne ſoyent gardés ſoigneuſement. On ne laiſ-

Conditions de la paix qui les unit.

(*s*) *Ibid.* pag. 43 & 44. (*t*) *Ibidem.*

Digitized by Google

laiſſe pas de trouver, dans le Decan, un grand nombre de Portugais qui s'y ſont établis & qui y jouïſſent d'une parfaite liberté, à l'exception de leur Religion, dont on ne leur permet pas l'exercice (v). Les Rois ſont anciennement livrés au Mahométiſme, quoiqu'une partie de leurs Sujets ſoyent Idolâtres, comme les Canarins de Goa & la plûpart des Indiens. L'Etat du Decan eſt d'une fort grande étendue. Il contient pluſieurs Royaumes, que le tems & la force des armes ont réünis ſous un même titre. D'un côté, il touche au Royaume de Bengale, & de l'autre aux terres du grand Mogol. Le Viceroi Portugais entretient toûjours un Ambaſſadeur à cette Cour, avec quelques Jéſuites, qui ménagent la faveur du Roi pour obtenir la liberté de prêcher l'Évangile. Le Roi du Decan a auſſi ſon Ambaſſadeur à Goa. Pyrard parle avec admiration de la multitude d'hommes & de femmes, d'animaux, & de toutes ſortes de vivres qui paſſent tous les jours du Decan dans l'Iſle Portugaiſe. Il raconte qu'un parent fort proche du Roi du Decan, étant venu dans le deſſein de ſe faire baptiſer, on l'inſtruiſoit chaque jour avec ſoin; & trois ans s'étoient déjà paſſés à le catéchiſer, lorſqu'il lui vint quelques impoſteurs Indiens, qui lui perſuadèrent que le Roi étoit mort, & que la Couronne lui appartenoit comme au plus proche héritier. Ils feignirent même de lui être envoyés par les principaux Seigneurs du Royaume. Enfin l'ayant engagé à ſortir de Goa, ils lui prêtèrent leur ſecours pour traverſer ſecrétement la Rivière. Mais il fût mis aux fers de l'autre côté, & condamné par le Conſeil à perdre les yeux; ſupplice établi par les Loix, pour ceux qui ſont convaincus d'avoir aſpiré à la Couronne. L'Auteur vit à Goa un autre Prince du Decan, qui s'y étoit marié, après avoir embraſſé le Chriſtianiſme, & qui tiroit penſion du Roi, comme tous les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Indiens, qui ſe faiſant Chrétiens, viennent demander une retraite aux Portugais. Ce Prince s'étant laſſé de ſa femme, après cinq ou ſix ans de mariage, voulut la quitter, ſuivant l'uſage des Mahométans, & demanda qu'il lui fût permis de ſe remarier. Cette permiſſion lui fût refuſée par l'Égliſe. Le reſſentiment qu'il en eût, l'ayant porté à ſe retirer dans les terres Mahométanes, il fit déclarer aux Portugais, qu'il ne retourneroit jamais parmi eux s'il n'étoit démarié. Après de longues délibérations, le Conſeil Eccléſiaſtique jugea qu'il valoit mieux lui voir abandonner ſa femme que la Religion. Il fût déclaré libre, & marié à la fille d'un Bramine avec laquelle l'Auteur lui a vû mener une vie fort tranquille (x).

Description de Goa. 1608.

Puiſſance du Decan.

Fin tragique d'un Prince Indien.

Loix de l'Egliſe violées en faveur d'un de ces Princes.

Le pouvoir du Viceroi Portugais s'étend ſur tous les établiſſemens de ſa Nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des Gentilshommes, que les Portugais nomment *Fidalgos*. Dans les cauſes civiles comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de ſa Sentence en Portugal; mais il les y envoye priſonniers, les fers aux pieds. Ses appointemens ſont peu conſidérables, en comparaiſon des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'adminiſtration. Le Roi lui donne environ ſoixante mille pardos; ce qui ſuffit à-peine pour ſon entretien; au-lieu que de l'autre côté, il gagne quelquefois un million d'or. Il ſe fait ſervir

Pouvoir du Viceroi.

(v) *Ibid.* pag. 82.
(x) *Ibid.* pag. 85.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE GOA 1608.

vir avec tout le faſte de la Royauté. Jamais on ne le voit manger hors de ſon Palais, excepté le jour de la Converſion de St. Paul & celui du Nom de Jeſus, qu'il va dîner dans les deux maiſons de Jéſuites qui portent ces deux noms. L'Archevêque eſt le ſeul qui mange quelquefois à ſa table (*y*). Ce Prélat eſt lui-meme un Seigneur aſſez fier, par ſon rang & par l'immenſité de ſon revenu. Son autorité dans les Indes repréſente celle du Pape, excepté à l'égard des Jéſuites, qui ne voulant reconnoître que le Pape même & leur Général, étoient en procès avec lui depuis long-tems (*z*). Son revenu n'a pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui ſont attachées à la dignité d'Archevêque & de Primat des Indes, il tire des préſens de tous les autres Eccléſiaſtiques des Indes, & la principale part des biens confiſqués par l'Inquiſition de Goa. On lui rend à-peu-près les mêmes honneurs qu'au Vicerói. Il mange en public avec la même pompe, & ne ſe familiariſe pas plus avec la Nobleſſe. Un Evêque qu'il a ſous ſes ordres, & qui porte auſſi le titre d'Evêque de Goa, rend pour lui ſes viſites, comme il exerce en ſon nom la plûpart des fonctions Epiſcopales (*a*).

Autorité de l'Archevêque.

Inquiſition de Goa.

ON n'a pû juſqu'à préſent reprocher à Pyrard de manquer de reſpect pour la Religion, dans les peintures qu'il fait de ce qui appartient à l'Egliſe. Ainſi ſon caractère devant paroître fort bien établi, voici l'occaſion d'éclaircir, par ſon témoignage, quelle idée l'on doit prendre de cette fameuſe Inquiſition de Goa, que les Portugais croyent ſi néceſſaire au ſoûtien du Chriſtianiſme dans les Indes, tandis que les Voyageurs Anglois & Hollandois la repréſentent comme un établiſſement honteux pour le Portugal. Un article de cette importance mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, & j'aurai la fidélité de n'y pas changer le moindre mot.

Témoignage de l'Auteur ſur cet établiſſement.

„ QUANT à l'Inquiſition, dit Pyrard (*b*), elle eſt compoſée de deux „ Peres qui ſont en grande dignité & reſpect, mais l'un eſt plus grand que „ l'autre. On l'appelle *Inquiſidor-Mayor*. Leur Juſtice y eſt beaucoup plus „ ſévére qu'en Portugal, & brûlent fort ſouvent des Juifs que les Portugais appellent *Chriſtianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrétiens. „ Quand ils ſont une fois pris par la Juſtice de la ſainte Inquiſition, tous „ leurs biens ſont ſaiſis auſſi, & n'en prennent guéres qui ne ſoyent riches. „ Le Roi fournit à tous les fraix de cette Juſtice, ſi les Parties n'ont de- „ quoi; mais ils ne les attaquent ordinairement que quand ils ſçavent qu'ils „ ont amaſſé beaucoup de biens. C'eſt la plus cruelle & impitoyable cho- „ ſe du monde que cette Juſtice; car le moindre ſoupçon & la moindre „ parole, ſoit d'un enfant, ſoit d'un Eſclave qui veut faire déplaiſir à ſon Maî- „ tre, font auſſi-tôt prendre un homme, & ajoûteront foi à un enfant, pour pe- „ tit qu'il ſoit, pourvû qu'il ſçache parler. Tantôt on les accuſe de mettre des „ Crucifix dans les couſſins ſur quoi ils s'aſſient & s'agenouillent; tantôt qu'ils „ fouettent des images & ne mangent point de lard; enfin qu'ils obſervent en- „ core ſecrétement leur ancienne loi, bien qu'ils faſſent publiquement les œu- „ vres de bons Chrétiens. Je crois véritablement que le plus ſouvent ils leur ſont ac-

(*y*) *Ibid.* pag. 44 & 48.
(*z*) *Ibid.* pag. 52 & 53.
(*a*) *Ibid.* pag. 53 & 54.

(*b*) Voyage de Pyrard, Liv. II., Chap. VI, pag. 55 & 56.

Digitized by Google

„ accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux
„ pauvres ils donnent seulement quelque pénitence. Et ce qui est plus cruel
„ & méchant, c'est qu'un homme qui voudra mal à un autre, pour se ven-
„ ger, l'accusera de ce crime ; & étant pris il n'y a ami qui ose parler pour
„ lui, ni le visiter ou s'entre-mettre pour lui non plus que pour les criminels
„ de lèze-Majesté. Le peuple n'ose non plus parler en général de cette
„ Inquisition, si ce n'est avec un très-grand honneur & respect ; & si de
„ cas fortuit il échappoit quelque mot qui la touchât tant soit peu, il fau-
„ droit aussi-tôt s'accuser & déférer soi-même, si vous pensiez que quelqu'un
„ l'eût ouï ; car autrement si un autre vous déféroit, on feroit aussi-tôt
„ pris. C'est une horrible & épouvantable chose d'y être une fois, car on
„ n'a ni Procureur ni Avocat qui parle pour soi, mais eux sont Juges &
„ Parties tout ensemble. Pour la forme de procéder, elle est toute sem-
„ blable à celle d'Espagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont
„ deux ou trois ans prisonniers sans sçavoir pourquoi, & ne sont visités
„ que des Officiers de l'Inquisition & sont en lieu d'où ils ne voyent jamais
„ personne. S'il n'ont de-quoi vivre, le Roi leur en donne. Les Gentils
„ & Mores Indiens de Goa, de quelque Religion que ce soit, ne sont pas
„ sujets à cette Inquisition, si ce n'étoit qu'ils se fussent faits Chrétiens. Ce-
„ pendant si d'avanture un Indien, More ou Gentil, avoit diverti ou em-
„ pêché un autre qui auroit eû volonté de se faire Chrétien & que cela fût
„ prouvé contre lui, il seroit repris de l'Inquisition, comme aussi celui qui
„ auroit fait quitter le Christianisme à un autre, comme il arrive assez sou-
„ vent. Il me seroit impossible de dire le nombre de tous ceux que cette
„ Inquisition fait mourir ordinairement à Goa. Je me contente de l'exem-
„ ple seul d'un Jouaillier ou Lapidaire Hollandois, qui y avoit demeuré
„ vingt-cinq ans & plus, & étoit marié à une Portugaise Métice, dont il
„ avoit une fort belle fille prête à marier, ayant amassé environ trente à
„ quarante mille croisades de bien. Or étant en mauvais ménage avec sa
„ femme, il fût accusé d'avoir des livres de la Religion prétendue. Sur
„ quoi étant pris, son bien fût saisi, la moitié laissée à sa femme, & l'autre
„ à l'Inquisition. Je ne sçais ce qui en arriva. Car je m'en vins là-dessus.
„ Mais je crois plutôt qu'autre chose, qu'on l'a fait mourir, ou pour le
„ moins tout son bien perdu pour lui. Il étoit Hollandois de Nation. Au-
„ reste toutes les autres Inquisitions des Indes répondent a celle-ci de Goa.
„ C'est toutes les bonnes fetes qu'ils font justice. Ils font marcher tous
„ ces pauvres criminels ensemble, avec des chemises ensoufrées & pein-
„ tes de flammes de feu ; & la différence de ceux qui doivent mourir d'a-
„ vec les autres, est que les flammes vont en haut & celles des autres en
„ bas. On les mène droit à la grande Eglise, qui est assez près de la pri-
„ son, & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de
„ grandes remontrances ; après on les mène au *Campo Jancto Lazaro*, & là
„ on brûle les uns en présence des autres qui y assistent (*c*).

Description de Goa. 1608. Injustice & cruauté de ce Tribunal.

C'est un spectacle qu'on traiteroit de comique, s'il ne touchoit la Reli-
gion par une pratique respectable, que de voir tous les nouveaux Chrétiens
de

Bizarres pratiques de piété.

(*c*) *Ibid.* pag. 55, 56 & 57.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

de la domination Portugaiſe, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent ſans ceſſe un entre les mains, ſans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus oppoſés aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres uſages d'une piété mal-entendue. A la Meſſe, par exemple, lorſque le Prêtre lève l'Hoſtie conſacrée, ils lèvent tous le bras comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *Miſericordia*. Les connoiſſances & les vûes pour le mariage ne ſe forment qu'à l'Egliſe. Toutes les filles y ſont fort parées. Un homme, qui cherche à ſe marier, choiſit des yeux celle qui lui convient, s'informe de ſon nom & de ſon état, la demande auſſi-tôt à ceux de qui elle dépend, & va la fiancer dès le lendemain, accompagné d'un Prêtre. Il eſt libre enſuite de l'aller voir, mais on ne les laiſſe pas ſeuls. Le mariage ſe célèbre ordinairement après-midi, avec des réjouiſſances qui ont l'air d'une fête profane plutôt que d'une cérémonie Chrétienne.

Herbe favorable à la diſſolution.

QUELQUE opinion qu'on aît du caractère de l'Auteur, on ne ſçait quel jugement l'on doit porter des qualités qu'il attribue à un fruit de la groſſeur d'une neſle, qui croît, dit-il, „ non ſur un arbre, mais ſur une herbe, & „ qui eſt verd, rond, picoté par-deſſus, & rempli d'une petite graine ". En parlant des diſſolutions qui règnent à Goa dans les deux ſexes, il aſſûre qu'une femme mariée, qui veut jouïr librement de ſes amours „ fait boire à „ ſon mari de ces fruits détrempés dans ſa boiſſon ou ſon potage, & qu'u„ ne demie heure après, il devient comme inſenſé, chantant, riant, faiſant „ mille ſingeries, ſans ſçavoir ni ce qu'il fait ni ce qu'on fait en ſa préſen„ ce. Il demeure cinq ou ſix heures dans cet état; après quoi il s'endort, „ & lorſqu'il vient à ſe reveiller, il croit avoir toûjours dormi, ſans ſe „ ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé même à ſes yeux. Les hommes qui veulent „ réduire une femme difficile, corrompent quelqu'une de ſes eſclaves, pour „ lui faire avaller ce dangereux poiſon „. Pyrard ajoûte que pendant ſon ſéjour à Goa, pluſieurs filles ſe trouvèrent groſſes, ſans ſçavoir d'où venoit leur diſgrace. Cette herbe ſe nomme *Dutroa*, dans l'Inde, & *Moetol* (*d*) aux Maldives (*e*).

(*d*) Ce nom, ſuivant l'Auteur, ſignifie *l'herbe aux fols*; & comme il ajoûte que ce fruit croît dans toute l'Inde, mais en plus grande quantité aux Maldives qu'ailleurs, il ſe pourroit que ce fût le même que cette eſpèce de prunes, dont il a été parlé ci-deſſus dans la Relation du ſecond Voyage de *Van Neck*, pag. 209., & qui avoient fait donner le nom de *Baye de la Folie*, à une excellente rade que les Hollandois trouvèrent ſur la Côte de l'Iſle *Celebes*. En ce cas Mr. Prevoſt auroit tort de finir comme il fait, par jetter un ſoupçon ſur le caractère véridique de l'Auteur, à qui nous avons crû devoir cette réparation. R. d. E.

(*e*) *Ibid.* Chap. VII, pag. 68 & 69.

Voyage

SPILBERGEN. 1601.

Voyage de Georges Spilbergen aux Indes Orientales.

L'ORDRE des années me rappelle aux Voyages des Hollandois. Après s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, & s'y être acquis assez de réputation pour faire craindre aux Portugais de les voir penser quelque jour à la ruine de leur puissance, comme ils travailloient déjà fort heureusement à celle de leur Commerce, ils vont nous apprendre, par leurs propres Relations, comment ils formèrent effectivement ce grand dessein, & par quels degrés ils sont arrivés à l'exécution. L'ancienne & la nouvelle Compagnie n'avoient pas encore uni leurs intérêts & leurs forces. Ces deux Sociétés n'ayant rien de commun que le nom de Hollandois, leur Patrie, & le devoir d'une assistance mutuelle fondé sur cet unique lien, jettoient sans le sçavoir, les fondemens du grand édifice qui devoit résulter bien-tôt de leur union. Le Voyage de *Spilbergen* est le dernier qui nous présente trois Vaisseaux, partis de Zélande avec une simple commission du Prince Maurice, c'est-à-dire, indépendante de l'ancienne Compagnie. Introduction.

IL partit de Veer (*a*) le 5 de Mai 1601. [Le 28, il reconnût l'Isle de Puorto Santo, & continuant sa route le long des Isles de Madère, de Palme & de Teneriffe, il découvrit le Cap-Blanc en Afrique, le 4 du mois suivant (*b*).] Etant arrivé le 10 au Cap-Vert, il se mit dans un Yacht pour aller exécuter quelques commissions à *Porto Dali*. Trois Bâtimens qu'il rencontra près de *Rufisco* (*c*), sans les connoître, lui envoyèrent brusquement leurs bordées. Il conçût que cette insulte ne lui pouvoit venir que des Portugais. C'étoient en effet trois Caravelles de cette Nation. [Cependant il entra dans la rade sans tirer un seul coup; mais cette modération n'empêcha pas les Caravelles de revenir une seconde fois à la charge (*d*).] Malgré l'inégalité des forces, il résolut, sans perdre le tems à canoner ni à faire d'autre manœuvre, d'en aborder une & de lui payer cette hostilité bien cher. Le grapin fût jetté aussi-tôt. Dans le premier effort il étoit sur le point de s'en rendre maître, lorsque les deux autres la vinrent dégager par un feu terrible de leur canon & de leur mousqueterie. Les Hollandois se trouvèrent forcés de se retirer, mais sans aucune perte. Ils n'eûrent que trois blessés, entre lesquels il faut compter leur Général, qui reçût un coup de balle au bras. Mais les Portugais cûrent trois hommes tués & quantité de blessés. Ce combat fit d'autant plus d'honneur aux Hollandois, qu'il s'étoit fait à la vûe de l'Alcade & de tous les Habitans de Porto Dale (*e*). Spilbergen, qui voulût profiter du vent de terre pour retourner à sa Flotte, se mit dans sa Chaloupe, & donna ordre au Yacht d'entrer dans la Départ.

Hardiesse de Spilbergen contre les Portugais.

(*a*) Journal du Voyage de Spilbergen, au Tome II. du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pag. 371.

(*b*) Add. de l'A. *A.*

(*c*) Il y a dans l'Original *Puerto Dale*. Il semble qu'on devroit dire *Puerto de Alì*, ou Port d'Alì. Il y a aussi dans l'Original *Refrisco*, au lieu de *Rufisco*. Au reste ce mot s'écrit différemment; *Refrisco*, *Refisco*, *Rufisco*, &c. R. de l'A. *A.*

(*d*) Add. d. E.

(*e*) *Ibid.* pag. 373.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1601.

la rade de Porto-Dale. Son deſſein étoit d'y revenir lui-même avec les deux autres Vaiſſeaux. Mais la hardieſſe qu'il eût de partir preſque ſeul, étoit une téméraire imprudence dans un Amiral. Il fût attaqué par un grand nombre de Négres, qui s'étant ſaiſis de lui, le dépouillérent de tous ſes habits, le bleſſérent aux deux mains, & le menérent à Rufiſco. Quelques Vaiſſeaux François, qui s'y trouvoient heureuſement, le prirent à bord & le firent panſer. L'Auteur du Journal ajoûte, pour juſtifier ſon Amiral, qu'il devoit peu s'attendre à cet accident, parce que tous les Négres de cette Côte ſont amis des François & des Flamans (*f*).

Avanture à laquelle il s'expoſe.

Ses deux Vaiſſeaux, informés de ſa diſgrace, ſe hâtérent de le venir prendre à Rufiſco, où les François leur rendirent leur Chaloupe, qu'ils avoient enlevée aux Négres. Ils rejoignirent le Yacht à Porto-Dale, & n'y trouvant plus qu'une des trois Caravelles, ils n'eûrent pas de peine à s'en ſaiſir. Les Portugais reconnûrent eux-mêmes, qu'ils étoient punis juſtement, & l'honneteté de cet aveu diſpoſa Spilbergen à leur reſtituer leur Caravelle, & à payer les droits de l'Alcayre, afin d'avoir la liberté de prendre des rafraîchiſſemens (*g*).

Les bleſſures de l'Amiral lui ayant fait ſuſpendre aſſez long-tems l'exercice de ſes fonctions, *Guion le Fort*, Vice-Amiral, y ſupplea juſqu'à ſon rétabliſſement. Dans cet intervalle, qui lui donna le tems de s'avancer juſqu'au Cap de *Baizos*, qui eſt trois lieues au-deſſus de *Rio de Seſto*, la néceſſité de ſe procurer des rafraîchiſſemens, expoſa les Hollandois à diverſes humiliations. Aprés avoir été repouſſés par les Négres de la Côte, ils ne fûrent pas mieux traités des Portugais dans les Iſles d'Annobon & de Saint Thomas. Le Cap *Lopez Gonzalves*, leur offrit un azile plus favorable, dont ils profitérent l'eſpace d'environ quinze jours. Ils y trouvérent un Vaiſſeau d'Amſterdam (*h*) qui venoit de la Côte de Guinée, chargé de ſix cens marcs d'or, & qui voulût les accompagner juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. On ne s'eſt arreté à les ſuivre dans cette route, que pour avoir l'occaſion d'obſerver, qu'étant arrivés le 28 de Novembre, à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, ils eûrent en même-tems celle d'une Iſle que l'Amiral nomma *Sainte Eliſabeth* (*i*); & qu'ayant mouillé le ſoir dans la rade de cette Iſle, le vent de terre leur fit entendre, pendant la nuit, des cris confus d'animaux, qui avoient quelque choſe de terrible (*k*). Ils ne manquérent pas d'y deſcendre le lendemain. Elle eſt à la diſtance d'environ deux lieues du Continent, à dix-neuf ou vingt lieues au Nord du Cap & par la hauteur des trente-trois degrés & un quart. Son circuit eſt d'une lieue. Elle eſt

Route juſqu'au Cap.

Deſcription de l'Iſle de Sainte Eliſabeth.

(*f*) On donnoit encore ce nom aux Hollandois.

(*g*) Pag. 374.

(*h*) Pag. 380. & précédentes.

(*i*) L'Auteur du Journal dit que Spilbergen la *nomma* l'Iſle *Eliſabeth*, tout court, ſans *Sainte*; & comme cet Amiral avoit fait autrefois le Voyage des Indes, il ſemble qu'on en pourroit conclure, que ce nom n'étoit pas nouveau, d'autant plus que le même Auteur ajoûte, *qu'on trouva l'Iſle préciſément telle qu'elle eſt repréſentée dans la deſcription qu'on en avoit déjà*, & qui eſt celle qu'il donne ici. Cependant nous ne le conteſterons pas. Au-reſte, Mr. Prevoſt remarque dans une Note, que c'eſt apparemment l'Iſle qui a été nommée *Iſle des Lapins* dans d'autres Relations; mais cette derniére eſt plutôt celle de *Robin* ou *Robben*. Quoi-qu'il en ſoit, l'Iſle Eliſabeth eſt aujourd'hui l'*Iſle Daſſen* ou *des Daims*. R. d. E.

(*k*) Pag. 584.

Digitized by Google

eſt bordée de rochers, du côté occidental; mais, à l'Eſt, on trouve ſeize braſſes d'eau, ſur un fond de ſable blanc. Le terrain, quoique bas & ſablonneux, eſt couvert d'excellens herbages, & de fleurs d'une odeur très-agréable. Le bois & l'eau douce y manquent; mais on y voit toutes ſortes d'animaux. Les Hollandois reſſentirent quelqu'effroi à la vûe d'une multitude de loups-marins, ou plutôt d'ours de mer; car ils leur trouvèrent plus de reſſemblance avec les ours qu'avec les loups. Ces monſtres étoient couchés ſur les rochers, le long du rivage. Leur tête & leur couleur ſeroient abſolument celles de l'ours, s'ils n'avoient le muſeau plus aigu. Ils lui reſſemblent encore par leurs mouvemens & par leur manière de les faire, excepté qu'ils ne remuent pas facilement les jambes de derrière, ou leurs pattes, qu'on prendroit pour celles d'un chien. Cependant ils ſont ſi légers à la courſe, qu'un homme ne court pas mieux. Ils mordent avec tant de force, qu'ils peuvent trancher d'un coup de dent, la hampe (*l*) d'une demi-pique; ce qui fût vérifié par l'expérience. Deux ou trois hommes ne ſont pas fuïr cet affreux amphibie. Il ôſe même les attaquer, lorſqu'il peut les joindre à la courſe. Les Hollandois en tuèrent un grand nombre (*m*). Mais ils employèrent plus volontiers leurs armes contre une eſpèce de daims, qui n'ont pas le goût moins délicat que l'agneau, & qu'on ne compare aux daims que par la forme & la couleur; car ils ſont ſi lents, que pluſieurs ſe laiſſèrent prendre à la courſe. Il y avoit une multitude d'oiſeaux, ſur-tout des penguins, & de ceux qu'on nomme *ſcholvers* (*n*), qui ſont noirs & de la groſſeur des canards, & dont la prodigieuſe quantité ne permettoit preſque pas aux Hollandois de ſe remuer. Cette Iſle, où peu de Vaiſſeaux relâchent s'ils n'y ſont jettés par quelque fortune de Mer, ne laiſſe à déſirer que de l'eau douce pour s'y rafraîchir. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours-marins, dont on chargeroit en peu de tems, un Bâtiment de ſix cens tonneaux. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible d'y faire des puits, & dans cette ſuppoſition il n'y manqueroit rien (*o*).

SPILBERGEN, 1601.

Ours marins qui effrayent les Hollandois.

Utilité de cette Iſle.

L'AMIRAL ſe propoſoit de faire route par le Nord de Madagaſcar vers les Iſles de Comorre, où Matthieu *Smith*, Maître de la Pinaſſe, qui avoit déjà fait ce Voyage, ſe flattoit d'être connu. On viſita une Baye, à trente-quatre degrés quatre minutes, environ quinze lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſpérance, à laquelle Spilbergen donna le nom de *Baye de la Table* (*p*), à cauſe d'une haute montagne de cette forme qui s'étend neuf ou dix lieues en Mer, & qui ſert à faire connoître cette Baye. Il nomma *Rio de Jacquelina*, une Anſe qui en eſt à demie lieue, à l'Eſt du Cap, & qui s'enfonce dans les terres avec toute l'apparence d'une Rivière. De-là on alla mouiller, le 23, près d'une autre Iſle, à cinq lieues au Sud de l'Iſle Eliſabeth, & un peu plus grande, qui fût nommée *Cornelia* (*q*). Les Hollandois y élevé-

Baye de la Table, nommée par Spilbergen.

(*l*) L'Edition de Paris porte *la lame*, morceau un peu trop dur pour le croquer d'un coup de dent; outre qu'on dit *le fer* d'une pique. R. d. E.

(*m*) Pag. 385.

(*n*) C'eſt un mot Hollandois qui ſignifie *Milans de Mer*. R. d. E.

(*o*) *Ibid.* & 386.

(*p*) Pag. 389 On doit remarquer l'origine du nom de cette célèbre Baye.

(*q*) Pag. 391. C'eſt apparemment l'Iſle *Robin* (1).

(1) Il n'y en a aucun doute. R. d. E.

SPILBERGEN. 1601.

élevèrent un poteau, sur lequel ils marquèrent le nom qu'ils lui avoient donné. Le 27, ayant remis à la voile, ils rencontrèrent, près du Cap, deux Vaisseaux François de S. Malo, dont M. de la *Bordeliere* étoit Amiral, & M. le *Connétable de Vitré* Vice-Amiral (*r*). Ils avoient un Pilote Flamand, nommé *Wouter Willekens*. Spilbergen, qui avoit perdu de vûe son Vice-Amiral, fit route avec eux. Il se rendit même à leur bord, & le lendemain les François passèrent sur le sien. Ils lui dirent qu'ils avoient aussi relâché à l'Isle d'Annoboa, où on leur avoit montré les tombeaux de quelques gens de leur Nation, qui avoient été tués dans un combat contre trois Vaisseaux Flamans. Ils s'étoient imaginés que leur qualité de Catholiques devoit les mettre en sûreté dans cette Isle, sur-tout n'y étant descendus que pour entendre la Messe. Mais cette Messe leur avoit coûté cher (*s*). Les Portugais en avoient massacré quelques-uns. Ils en avoient retenu d'autres prisonniers, & les deux Vaisseaux avoient été obligés de payer pour leur rançon, jusqu'à mille écus en argent avec diverses marchandises.

Rencontre des deux premiers Vaisseaux François aux Indes.

Leur avanture dans l'Isle d'Annobon.

Route de Spilbergen jusqu'aux Isles de Comorre.

LES François ayant déclaré qu'ils vouloient prendre par l'Est de Madagascar, Spilbergen se sépara d'eux avec regret (*t*), quoique ses intérêts d'ailleurs ne lui permissent guères de faire long-tems voile avec eux. Ses gens, n'avoient par semaine, que chacun trois livres de biscuit, & tous les dix jours deux pintes de vin ; au-lieu que tout étoit en abondance sur les deux Navires François. Cet exemple étoit dangereux pour la Flotte Hollandoise, & n'auroit servi qu'à causer des murmures & peut-être des séditions dans les équipages (*v*). Ils rangèrent donc les Côtes de la Terre de Natal, où ils trouvèrent les courans si rapides, qu'avec le vent même en arrière & à toutes voiles, ils ne pouvoient y résister ; ce qui doit paroître incroyable, ajoûte l'Auteur du Journal, à ceux qui ne l'ont pas éprouvé (*x*). La Mer ne pouvant manquer d'être fort haute dans de tels parages, ils n'eûrent, depuis le premier Janvier 1602, jusqu'au commencement de Février qu'ils se trouvèrent sur la Côte de Soffala (*y*), qu'une triste & pénible navigation. Quelques Négres à qui l'on proposa le Commerce, en leur montrant des pièces de fer & d'autres marchandises, firent entendre à leur

1602.

(*r*) 1°. C'est *la Bardeliere*. 2°. M. le Connétable de Vitré n'étoit qu'un Bourgeois de Vitré, nommé *François-Martin*, qui a publié la Relation de son Voyage. Voyez ci-dessus l'Introduction du Voyage de Pyrard.

(*s*) L'Auteur du Journal s'exprime ici trop ingénûment, pour ne point rapporter ses propres termes. Il dit que *cette Messe leur coûta bien plus cher que s'ils en eûssent payé la façon au Prêtre*. Pyrard ne parle point de cette Messe. R. d. E.

(*t*) L'Original dit simplement qu'on se sépara *bons amis* ; & c'en est bien assez pour des Marins. R. d. E.

(*v*) Pag. 392.

(*x*) Pag. 393.

(*y*) Le Royaume de Soffala est situé entre les deux Rivières de *Manice* & de *Quama*, le long de la Mer. La Ville Capitale se nomme aussi *Soffala*, & est située dans une Isle que forme cette dernière Rivière. Les Portugais n'ont que des Facteurs à Soffala ; mais ils ont un Fort sur le bord de la *Quama*, où se fait tout le Commerce de la Côte de Soffala. Le terroir est plat, & on y trouve quantité de bois fort bas, qui répandent une odeur si forte, qu'elle se fait sentir à sept lieues en Mer. Cette Côte est mal-saine, & toute bordée de bancs, jusqu'à la Rivière de Quama. Les courans sont extrêmement rapides. Les Habitans sont noirs, forts & robustes. Leurs armes sont des arcs, & des zagayes. Ils sont soûmis aux Portugais dont ils parlent la Langue. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

leur tour, par des ſignes, qu'il falloit s'avancer cinq ou ſix lieues plus loin. Ils nommèrent la Rivière de *Quama*, où l'on alla mouiller, avant le 4 de Février, devant ſon embouchure. La Chaloupe entra dans la Rivière, pour obſerver la ſituation & l'état du Pays. Mais les briſans devinrent ſi terribles, qu'elle ne pût revenir à bord. Malheureuſement pour elle, un vent forcé fit chaſſer la Flotte ſur ſes ancres, & la contraignit de remettre à la voile. Le 8, après avoir paſſé devant *Rio buon ſenary* & doublé les Iſles *Primeras*, elle eſſuya une tempête ſi violente, que pluſieurs Matelots qui avoient vieilli dans leur profeſſion, ne ſe rappelloient rien d'approchant. Le vent & la pluye avoient tant de force, que ceux qui travailloient à la manœuvre croyoient recevoir des coups de verges ſur le viſage & ſur les jambes, & qu'ils en reſſentoient la même douleur. Le bruit des vagues ne permettoit pas d'entendre la voix de ceux qu'on touchoit de la main. Elles s'élevoient avec des élancemens d'une hauteur incroyable, & les Vaiſſeaux en étoient ſi ſouvent couverts, qu'il falloit pomper nuit & jour. L'arcaſſe de l'Amiral fût preſqu'enfoncée. Ses bordages ſe ſéparoient du voutis. Les côtes, courbes & autres, qui ſont liées avec la liſſe de hourdi, étoient déja ébranlées, & quelques-unes ſéparées & briſées. Tous les efforts qu'on fit pendant trois jours pour remédier à des maux ſi preſſans, n'auroient pas ſauvé le Vaiſſeau, ſi le Ciel ne l'eût ſoûtenu par un ſecours inviſible, dont l'Auteur ſe croit obligé de le remercier toute ſa vie (z).

SPILBERGEN. 1602.

Il perd une Chaloupe.

Tempête affreuſe.

Cette horrible ſituation ayant duré juſqu'au 11, on vît reparoître enfin le Soleil, & les Hollandois recommencèrent à ſe ſervir de leurs voiles. Le 17, ils découvrirent une des Iſles de Comorre. Le vent les obligea de ſe tenir au large, à deux ou trois lieues de cette Iſle. Une petite voile, qu'ils virent le long de la Côte, leur fit préſumer que ce pouvoit être leur Chaloupe, qu'ils croyoient avoir perdue dans la Rivière de Quama. C'étoit elle en effet, mais avec deux hommes de moins, dont l'un étoit Julien *Steil* ſon Pilote. Elle étoit entrée dans la Rivière, où ces deux hommes étoient tombés entre les mains des Portugais, qui avoient un Fort ſur la rive. L'Auteur n'explique pas mieux leur diſgrace (*a*). Mais les autres, après avoir paſſé cinq jours dans la Quama ſans les voir revenir, avoient pris le parti d'employer les inſtrumens du Pilote, quoiqu'ils n'en connuſſent pas l'uſage, & s'en étoient ſervis ſi heureuſement, qu'ils étoient arrivés au rendez-vous commun de la Flotte, ſous la première des Iſles de Comorre.

La Chaloupe rejoint la Flotte.

Spilbergen, en arrivant auſſi, avoit envoyé au rivage une autre Chaloupe, pour s'aſſûrer de la diſpoſition des Inſulaires. Elle revint à bord le 21, avec divers rafraîchiſſemens qui rendoient témoignage de la liberté qu'on

Comment les Hollandois ſont reçûs aux Iſles de Comorre.

(z) Pag. 399 & 400.

(*a*) Il laiſſe entrevoir, que le Pilote étant deſcendu & tardant à revenir, les autres le crûrent arrêté par les Portugais & craignirent le même ſort (1).

(1) Ce Pilote devoit être en effet arrêté, puiſque l'Auteur dit, que les canots qui venoient ſouvent à bord, faiſoient eſpérer qu'on le renverroit, mais que les autres, n'ajoûtant aucune foi à ces promeſſes, étoient partis. On n'entrevoit rien de plus dans ſon récit. R. d. E.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

qu'on avoit de s'approcher. Le lendemain, un Interprête & quelques Officiers du Roi ou Capitaine de l'Isle, amenèrent dans un canot quelques vivres, qui leur fûrent payés. On alla mouiller le 24, dans la rade. Spilbergen l'ayant trouvée fort bonne, fur trente brasses, fit porter à terre, dans la maison même du Prince, une caisse remplie de marchandises, & quelques barres de fer, pour caution du payement de ce qui devoit être livré aux Hollandois. L'Auteur nomme cette Isle *Mulaly* (*b*) (*c*). On y trouva des bœufs en abondance, mais peu de riz. Le Prince étoit un homme d'expérience, qui avoit voyagé en Arabie & dans d'autres lieux. Il parloit assez bien la langue Portugaise. Son goût paroissoit fort vif pour la musique. Il prit beaucoup de plaisir aux fanfares des trompettes & au son de quelques autres instrumens. On jugea même qu'il avoit entendu des clavecins & des harpes; car il demanda s'il y en avoit sur la Flotte. Son fils se rendit à bord avec quantité d'Officiers & deux Turcs, tous richement vêtus à la manière de Turquie. Spilbergen le reçût avec beaucoup de déference & lui présenta une collation galante, qu'il refusa, parce que ce jour-là sa Loi l'obligeoit au jeûne. L'Amiral lui fit des présens pour la Reine sa mère & pour lui-même, qui consistèrent dans quelques miroirs; des colliers de femme, de l'ambre & des cristaux. La Reine envoya sur le champ aux Vaisseaux, un bœuf & plusieurs cabris (*d*).

On sollicite Spilbergen de descendre dans l'Isle Mulaly.

CES civilités mutuelles inspirèrent tant de confiance aux Hollandois, qu'ils allèrent visiter librement la Ville, où ils continuèrent de recevoir toutes sortes de caresses. Ils sollicitèrent leur Amiral de se rendre aux désirs du Roi & de la Reine, qui l'avoient fait prier plusieurs fois de descendre. On l'assûra que l'espérance de le voir avoit amené cette Princesse, de l'extrémité de l'Isle. Mais l'avanture de Rusisco, qu'il n'avoit pas oubliée, le rendit sourd à toutes ces instances, quoique le Roi lui fit offrir son fils même en ôtage, & que pour lui donner un exemple de franchise, il promît de se rendre à bord le premier. Ce fût le 5 de Mars qu'il choisit pour cette visite. Il se fit accompagner d'un grand nombre de ses gens, tous vêtus à la Turque. Son entretien avec l'Amiral ne fût pas sans agrément. Il entendoit l'art de la Navigation. S'étant fait apporter un cercle & un globe, il y marqua les principaux lieux des Indes Orientales. On reconnût particuliérement qu'il avoit fréquenté la Mer-rouge, & qu'il en avoit une parfaite connoissance (*e*). Comme le tems du jeûne duroit encore, on ne pût lui offrir d'autre divertissement que de la musique & le bruit de l'artillerie. Il parût charmé de tout ce qu'on fit pour lui plaire, & l'Auteur n'ôse décider s'il y avoit alors de la mauvaise foi dans ses sentimens.

Raisons qui lui attirent une fâcheuse avanture.

MAIS deux jours après, Spilbergen descendit au rivage sans lui en avoir fait donner avis. Il monta même dans la Ville; & le hazard lui ayant fait rencontrer le Pontife de l'Isle, qui le pressa de rendre visite au Roi, il demanda encore d'être excusé pour cette fois. [Douze autres jours se passèrent,

(*b*) Pag. 402.
(*c*) Elle est appellée par d'autres Voyageurs, *Mobilla*, *Moelia*. &c. R. de l'A. *A.*
(*d*) Pag. 403 & 404.
(*e*) Pag. 405.

Digitized by Google

rent, ſans qu'il voulût déferer aux nouvelles inſtances qui lui fûrent faites (*f*), ſous prétexte que le jeûne n'étoit pas fini, & que le principal agrément de ces viſites, étoit de boire & de manger avec ceux qu'on aime. La fin du jeûne arriva. Il fût ſollicité plus que jamais, de deſcendre & d'aller prendre part aux réjouïſſances de la Ville. Ses refus ſe fondérent ſur d'autres prétextes; & le Roi n'ayant pas fait difficulté de revenir à bord pour féliciter le Capitaine *Specx*, qui avoit rejoint la Flotte avec ſon Vaiſſeau (*g*), cette politeſſe & les nouvelles invitations de ce Prince, n'eûrent pas plus de force pour vaincre ſon obſtination. Pendant ce tems-là, les gens de l'équipage avoient continué le Commerce, avec des facilités qui ne s'étoient pas démenties. Mais le 31 de Mars, la Chaloupe & un Canot ayant été commandés avec vingt-huit hommes pour aller faire de l'eau, on fût ſurpris, à la fin du jour, de ne voir revenir perſonne à bord. En vain tira-t-on deux fois pour donner le ſignal. La nuit ſe paſſa ſans aucune nouvelle. On arbora le lendemain un pavillon blanc, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires contre une attaque imprévûe. Il ne parût perſonne ſur le rivage; on n'en vît partir aucun canot, & l'on ne fit même aucun ſignal pour répondre à ceux de la Flotte. Un événement ſi étrange cauſa d'autant plus d'embarras à l'Amiral, qu'après une telle diminution de ſes forces, ce qui lui reſtoit de gens, dont la moitié même étoit malade, ne ſuffiſoit pas pour lui faire rien eſpérer de la violence. Quoiqu'il eût perdu ſa Chaloupe & ſon Canot, il auroit pû mettre du monde à terre, près d'un Bourg d'environ deux cens maiſons, qui ſe nomme le *Bourg des Pêcheurs*, & faire demander du moins la raiſon d'un événement qui confondoit toutes ſes idées. La confiance & l'amitié avoient régné ſans interruption dans le Commerce. Il ne s'étoit pas élevé le moindre différend entre les Hollandois & les Inſulaires. Cependant il étoit à craindre que ceux qui deſcendroient au rivage ne fuſſent retenus comme les autres, & cette démarche d'ailleurs pouvoit devenir l'occaſion de quelque hoſtilité. On appareilla, on louvoya dans la Baye, on fit de nouveaux ſignaux, pour faire entendre qu'on ſe préparoit au départ. Enfin Spilbergen, rebuté de tant d'efforts inutiles, réſolut de ſe rendre à l'Iſle d'*Anjouan* (*h*), où la Reine, alors Souveraine des quatre Iſles de Comorre, tenoit ordinairement ſa Cour. Il leva l'ancre dans cette vûe. Mais ſa ſurpriſe & ſa douleur augmentérent beaucoup, lorſque s'étant approché ſucceſſivement d'Anjouan & de *Mayotte*, il y trouva de la part des Habitans, la même obſtination à ne ſe pas montrer & à ne pas répondre à ſes ſignaux, quoiqu'auparavant ils fuſſent venus librement juſqu'à bord de la Flotte pour y apporter des rafraîchiſſemens. La prudence lui permettoit encore moins de deſcendre dans ces deux Iſles. Enfin la mutinerie de ſes malades (*i*) & l'impuiſſance de déli-

SPILBERGEN. 1602.

On lui enléve vingt huit de ſes gens.

Circonſtances extraordinaires de cette perte.

(*f*) Add. d. E.
(*g*) Pag. 407 & précédentes.
(*h*) Il y a dans l'Original *Angovan*; d'autres écrivent *Anjovani*, mais *Anjouan* eſt aujourd'hui le plus en uſage. R. d. E.
(*i*) Voilà des malades bien vigoureux! Mais le Journal ne fait pas la moindre mention de leur *mutinerie*, & il ne s'agit que des murmures de quelques gens de l'équipage. Peut-être Mr. Prevoſt aura-t il voulu dire *le nombre des malades*, qui étoit de dix dans les cabanes, faiſant partie de vingt-cinq hommes qui leur reſtoient en tout, & dont il mourût deux, peu de jours après. R. d. E.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602. délivrer les prisonniers, lui firent prendre à témoin tous ceux qui étoient en état de l'entendre, qu'il n'avoit point de reproche à se faire, & que pour l'intérêt de ses Maîtres il ne pouvoit se dispenser de continuer le Voyage. Cette résolution fût approuvée, comme la seule qu'il y eût à suivre, & sur le champ on mit à la voile. Les vingt-huit hommes qu'on abandonnoit, entre lesquels on comptoit le Secretaire, étoient les plus sains & les plus vigoureux de la Flotte (*k*).

Il est obligé d'abandonner les prisonniers.

Route jusqu'à l'Isle de Ceylan.

On étoit parti des Isles de Comorre le 12 d'Avril, & dès le 23 Mai, on se trouva près de Cochin, sur la Côte de Malabar, d'où ayant doublé le Cap de Comorin deux jours après, on eût le 28, la vûe de *Point de Galle* dans l'Isle de Ceylan (*l*).

L'AMIRAL, qui étoit chargé des ordres secrets de la Compagnie, prit vers la Rivière de *Matecalo* (*m*). Mais trouvant en chemin un Golfe, où il crût voir entrer une Rivière, il s'imagina avoir rencontré ce qu'il cherchoit. Cependant il ne trouva point de Rivière dans le Golfe; & n'y découvrant qu'un Village, près d'un bois de cocotiers, il envoya un canot au rivage, pour faire demander aux Indiens de quel côté il falloit chercher *Matecalo*. Ils répondirent qu'il étoit plus au Nord. On leur donna quelques couteaux & ils promirent d'amener le lendemain d'autres Insulaires, qui y conduiroient la Flotte (*n*).

Les Hollandois se rendent à Matecalo.

SPILBERGEN profita de quelques autres éclaircissemens qu'il reçût des mêmes Négres, pour envoyer par terre, un homme (*o*) au Roi du Pays, dont la Cour n'étoit pas à plus d'une demie lieue du rivage. Il ne trouva de Rivière qu'environ six lieues plus loin. L'eau en étoit fort basse; mais le premier de Juin, quelques Insulaires vinrent à bord avec un Interprête Portugais. Ils déclarérent qu'ils avoient du poivre & de la canelle à vendre, & qu'un Officier du Roi, qu'ils nommérent le *Modeliar*, étoit dans un lieu voisin, où il désiroit que l'Amiral allât lui parler. Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoyé à la Cour revint avec les mêmes nouvelles. Il avoit été bien reçû du Roi, qui l'avoit chargé d'apprendre aux Hollandois qu'ils trouveroient dans son Pays du poivre & de la canelle. Spilbergen ne balança point à descendre, avec cinq ou six hommes. Il trouva sur le rivage cinq éléphans, dont les guides avoient ordre de le conduire au Modeliar. Après avoir reçû de sa bouche les mêmes explications & s'être engagé à se rendre le lendemain auprès du Roi, il revint à bord, pour y prendre les Musiciens & des présens. Le 3, il retourna au rivage, d'où s'étant rendu à la Ville de Matecalo, quelques-uns des principaux Seigneurs le conduisirent à l'audience. La garde royale étoit de plus de six cens hommes, l'épée nue; & le Roi, qui avoit aussi la sienne au poing, lui dit, en le voyant paroître, qu'il étoit le bien venu. Spilbergen offrit à ce Prince les présens qu'il avoit apportés. Il fit jouer ses Musiciens, qui parûrent causer beaucoup de plaisir à toute la Cour. Ensuite il fût conduit chez le Modeliar, où il fût civilement traité avec tous ses gens. Le jour suivant, ayant reçû

Spilbergen se rend à la Cour.

(*k*) Pag. 415 & précédentes.
(*l*) Pag. 416.
(*m*) D'autres écrivent *Maticalo*, ou *Batticalo*. R. d. E.
(*n*) On trouvera la description de l'Isle de Ceylan dans le Volume suivant.
(*o*) C'est le premier Hollandois qui ait parû à Ceylan. R. d. E.

Digitized by Google

reçû ordre de ne pas sortir de son logement sans la permission du Roi, il ne fût appellé que le soir au Palais, où quelques Seigneurs lui soûtinrent fortement qu'il étoit Portugais. Ce ne fût pas sans peine qu'il leur fit prendre d'autres idées. Mais lorsqu'il eût réüssi à les détromper, il obtint la liberté de retourner sur sa Flotte (p). SPILBERGEN, 1602. On lui soûtient qu'il est Portugais.

Le lendemain on vit arriver au rivage, le Roi, suivi de toute sa garde. Spilbergen, qui avoit employé toute la nuit à préparer de nouveaux présens, pour échauffer en sa faveur, l'inclination de ce Prince & celle de ses Courtisans, y retourna le matin, & se fit honneur de ses libéralités. Mais il fût surpris de voir de nouvelles Compagnies de gens armés, qui arrivoient à chaque moment près du Roi; & son étonnement augmenta beaucoup, lorsque le Modeliar lui proposa de mettre son Navire à sec, comme les Insulaires y mettent leurs canots. Cette proposition lui parût d'autant plus suspecte, qu'il sçavoit déjà de quelques Mores, qu'il y avoit peu de poivre dans l'Isle, & qu'il ne s'y en faisoit même aucun Commerce. Cependant, pour déguiser ses craintes, il consentit à la demande du Modeliar, dans la seule vûe d'obtenir la liberté de retourner à sa Flotte. Mais lorsqu'il voulût partir, on lui déclara qu'il falloit laisser quatre de ses gens au rivage. Il consentit encore à y en laisser trois (q); & d'un air libre il pria plusieurs Chingulais de l'accompagner jusqu'à bord. Onze le suivirent sans défiance. Aussi-tôt qu'ils y fûrent arrivés, il en fit descendre huit à fond de cale, sous prétexte d'y examiner les marchandises; mais ayant fait fermer les écoutilles, il leur en fit une prison. Ensuite il affecta de montrer à l'Interprête & aux deux autres, quantité de richesses qu'il avoit apportées pour le Commerce; & les renvoyant au Roi, il les chargea de lui rapporter combien ils avoient vû de choses précieuses qui lui avoient été destinées, s'il eût envoyé le poivre & la canelle qu'il avoit promis. Après il écrivit une lettre à ce Prince, par laquelle il l'exhortoit à se garder des mauvais conseils, & à livrer les marchandises qu'il avoit offertes. Il lui déclaroit qu'il ne reverroit jamais ses huit Chingulais, s'il ne lui renvoyoit les trois Hollandois qu'il avoit retenus. Il se plaignoit qu'on eût osé lui proposer de faire porter ses marchandises à terre & d'y louer son Vaisseau (r), sans lui avoir fait connoître qu'on eût de la canelle & du poivre à lui donner. Puisqu'on n'avoit pas eû honte de lui soûtenir qu'il étoit Portugais, il devoit craindre, ajoûtoit-il, que sous ces faux prétextes on ne confisquât ce qu'il porteroit au rivage. Cependant s'il plaisoit au Roi de renouer sincèrement le Commerce, il promettoit d'en user aussi de bonne-foi, & de contenter ceux qui seroient chargés de traiter avec lui. Cette lettre fût accompagnée de quelques nouveaux présens. On déploya les pavillons & les flammes, & l'on fit plusieurs décharges de l'artillerie à l'honneur du Défiance des Hollandois. L'Amiral arrête onze Chingulais. Sa lettre au Roi.

(p) Pag. 416 & précédentes.

(q) Mr. Prevost met par tout ici *quatre* au lieu de trois. Ce qui suit immédiatement après, n'est pas non plus tout-à-fait exact. L'Original dit simplement, que Spilbergen demanda des gens & un Pilote pour mettre son Navire à sec, & c'est sous prétexte de lui aider à remuer des tonneaux & des ballots, qu'il les fit descendre à fond de cale. R. d. E.

(r) Dans l'Edition de Paris il y a, *& d'y louer un Vaisseau*, ce qui est une faute d'impression. R. d. E.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

du Roi, qui fût à la vérité plus effrayé de ce bruit, qu'il ne s'en crût honoré (*s*).

A quelles conditions on se reconcilie.

Dès le même jour, néanmoins, il renvoya l'Interprète à bord, dans un canot chargé de rafraîchissemens, de cerfs (*t*), de poules, de beurre, de fruits &c, avec ordre d'offrir à l'Amiral tout ce qui pouvoit lui plaire dans le Pays. Les trois Hollandois furent aussi renvoyés. L'Interprète pria l'Amiral de ne pas chercher ailleurs sa cargaison. Il offrit même de laisser pour ôtages trois ou quatre Chingulais, qui y demeureroient jusqu'à la conclusion du Commerce. Il traita la proposition du Modeliar de mal-entendu. Enfin il ne demanda que du tems pour rassembler le poivre qu'on désiroit. Ces excuses furent reçûes avec des témoignages naturels de satisfaction. Le lendemain on vît apporter à bord, une montre de poivre & de cire, dont le prix parût excessif. Mais Spilbergen répondit qu'on ne pouvoit entrer en marché, sur une si petite quantité. Le Roi voyant son entreprise échouée, se retira du rivage (*u*).

L'Amiral apprend qu'il y a un plus grand Roi dans l'Isle.

A l'occasion de quelques autres démarches, les Hollandois, qui étoient fort mal-informés du Gouvernement de Ceylan, apprirent du Roi même, que pour leur accorder tout ce qu'ils paroissoient désirer, il avoit besoin de la permission d'un Supérieur, qu'il nommoit le grand Roi. Il leur demanda le tems d'envoyer à sa Cour, & leur offrit même de faire accompagner ses gens par un Commis Hollandois. Spilbergen ouvrant les yeux à cette proposition, résolut d'aller lui-même à la Cour du grand Roi. Mais il demanda au Roi de Matecalo cinq ôtages, que ce Prince ne fit pas difficulté de lui envoyer (*x*). Cependant ayant appris de lui que la Ville de *Candy*, où le grand Roi faisoit sa résidence, étoit fort éloignée & qu'il ne lui conseilloit pas d'entreprendre ce voyage, il choisit pour cet effet, un Commis, qui partit avec des présens. Pendant dix-huit jours qu'il y employa, le Commerce fut continuel sur le rivage, en pierreries, telles que des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes, &c. Comme celles du Pays ne sont pas des plus estimées, elles coûtoient peu, & la plus grande dépense des Hollandois consistoit dans les présens qu'ils étoient obligés de faire au Roi de Matecalo (*y*).

Il lui députe un Commis.

Il est invité à se rendre lui-même à la Cour de Candy.

Le retour du Commis, qui arriva le 3 de Juillet, avec deux Agens du grand Roi, nommés *Gonzala Roderigos* & *Melchior Rebecca*, mit beaucoup de changement dans les résolutions de l'Amiral. Il lui apportoit des lettres obligeantes, qui l'invitoient à faire le voyage de Candy pour voir la Cour, & qui lui promettoient des marchandises pour la cargaison de ses Vaisseaux. Elles étoient accompagnées d'un présent d'anneaux d'or, & d'une sorte de grandes flèches nommées *Segonsios*. Le Vice-Amiral Guison le Fort, qu'on n'avoit pas revû depuis le 24 de Décembre, étant arrivé le même jour dans la Baye (*z*), Spilbergen, dans la joye de ces deux événemens, prit la résolution

(*s*) Pag. 421 & précédentes.

(*t*) Autre faute d'impression dans l'Edition de Paris, où on lit *de oeufs*. R. d. E.

(*u*) *Ibidem*.

(*x*) Pag. 422 & suiv.

(*y*) *Ibidem*.

(*z*) Le Journal ne dit rien des avantures de ce Vaisseau, si ce n'est qu'avant d'entrer dans la Baye de St. Augustin, où se trouvoient les deux Vaisseaux François de St. Malo, il avoit été battu de la même tempête que les autres essuyèrent sur la Côte de Soffala, & s'étoit vû en péril de faire naufrage. R. d. E.

Digitized by Google

lution de se rendre à Candy, & ne fit plus un mystère du principal motif de son Voyage. Il avoit ordre de ses Maîtres de voir le Roi de Ceylan, & de lui présenter les patentes du Prince Maurice, qui contenoient des offres d'alliance & de secours contre ses ennemis. C'étoit prendre les Portugais par l'endroit le plus sensible, & jetter les fondemens du Traité qui devoit bien-tôt les exclure entièrement de l'Isle. L'Amiral avoit tenu ce dessein caché aussi long-tems qu'il y avoit trouvé des obstacles, ou qu'il avoit eû besoin d'éclaircissemens sur l'objet de sa commission. Mais la lumière commençant à se répandre autour de lui, la longueur & les difficultés du chemin ne fûrent plus capables de l'arreter. Il partit le 6 de Juillet, avec un cortège de dix hommes, entre lesquels il y avoit quelques Musiciens (*a*).

SPILBERGEN. 1602. Motifs importans du Voyage de Spilbergen.

IL se rendit d'abord à Matecalo, où le Roi lui fit donner des éléphans & des palanquins, pour le conduire jusqu'aux terres du grand Roi, avec ordre à ses propres Sujets, de le défrayer sur les siennes. En arrivant aux limites des deux Etats, il trouva un Modeliar qui étoit venu au-devant de lui, & qui le conduisit au son des flutes & des tambours, dans un *Aldea* (*b*), où il fût bien traité. La chambre qu'on avoit préparée pour le recevoir, étoit tendue d'une sorte de tapisserie blanche; honneur le plus distingué qu'on puisse rendre dans l'Isle de Ceylan. De-là il se rendit, par une marche de deux lieues, à l'Aldea d'une Reine fille du feu Roi de Candy, & l'une des femmes du Roi régnant. Elle étoit alors à *Vintana*, où l'Amiral passa le lendemain. En approchant de cette Ville, il fût reçû par six Modeliars, suivis d'une troupe nombreuse d'Officiers & d'instrumens, qui le conduisirent dans la Ville, au bruit des flutes & des tambours. Il y fût logé dans une chambre aussi tendue de blanc, où il demeura deux jours. La Reine lui fit dire à son arrivée, qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & qu'il pouvoit demander librement tout ce qui étoit nécessaire à ses besoins.

Il part pour Candy. Honneurs qu'il reçoit sur la route.

VINTANA, Ville située sur la Rivière de *Trinquemale* (*c*), est à vingt-une lieues de Matecalo & à neuf de Candy. On y construit les galères & les champans du Roi. Le plus bel édifice de la Ville est un grand Temple de figure ovale, dont le bas a cent trente pas de circuit. Il s'éleve en pyramide quarrée vers la pointe, & dorée au sommet. Entre quelques autres Temples, on en distingue un qui est accompagné d'un Monastère, dont les Religieux sont vêtus de jaune & se font raser la tête. Ils marchent avec une sorte de chapelet à la main, en prononçant quelques prières (*d*). Les Hollandois fûrent témoins d'une de leurs fêtes, qui fût célébrée par une procession solemnelle. Le Supérieur étoit assis sur un éléphant, vetu d'étoffes d'argent & d'or, avec un sceptre ou un bâton de commandement qu'il

Ce qu'il voit à Vintana.

(*a*) Pag. 423.

(*b*) Nom des Palais ou des Maisons de Seigneurs (1).

(*c*) Cette Rivière s'appelle autrement *Mawielegamga*, & Vintana porte aussi le nom de *Bintane*. R. d. E.

(*d*) On renvoye le Lecteur, pour les Usages, à la Description de Ceylan par *Knox*, qui avoit passé près de vingt ans dans cette Isle.

(1) *Aldea* est un mot Portugais, qui signifie *Village*: Il peut être pris ici pour une Maison de Campagne. R. de l'A.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

qu'il tenoit des deux mains sur sa tête. Devant lui marchoient en ordre les autres Religieux au son de divers instrumens. On portoit autour d'eux quantité de lampes & des torches allumées. La procession finissoit par une grosse troupe d'hommes & de femmes, qui suivoient sans ordre, pour satisfaire leur dévotion. Avant qu'elle se mît en marche, & lorsqu'elle rentra dans le Cloître, les filles les mieux faites, vêtues par le bas de riches habits & nûes par le haut du corps, danserent long-tems à la vûe de tous les Spectateurs (*e*).

EN partant de Vintana, le Général Hollandois fût conduit dans l'Aldea du fils du Roi, qui n'étoit qu'à une journée de la Ville royale. Le palanquin du Roi y fût apporté par des éléphans; & les voitures & les éléphans qui avoient amené Spilbergen de Vintana, y fûrent renvoyés. Ce palanquin du Roi étoit couvert d'étoffe d'or, & le reste du convoi répondoit à cette magnificence. On voyoit arriver, par intervalles, des gens chargés de vivres, de fruits, & d'une sorte de vin du Pays, qui ne cede rien à celui de Portugal. A quelque distance de Candy, on pria le Général de s'arrêter sur le bord d'une Rivière, où le Roi envoya au-devant de lui son premier Modeliar, qui étoit un Portugais nommé *Emanuel Dios*, & plusieurs autres Officiers de la même Nation. Ils avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au service de la Cour. Spilbergen se remit en marche avec eux, suivi de plus de mille Soldats de diverses Nations, Turcs, Mores, Chingulais, Caffres, Portugais renégats, tous sous les armes, avec huit enseignes déployées, entre lesquelles on en voyoit quelques-unes qui avoient été enlevées depuis peu aux Portugais. Ce nombreux cortège marchoit au son de divers instrumens à la mode du Pays (*f*).

Le Roi envoye au-devant de Spilbergen.

CE fût au milieu de cette pompe, que Spilbergen fût conduit au logement qu'on lui destinoit. Il étoit accompagné du Capitaine *Jongerbelt*, de Flessingue, précédé de trois Trompettes, & d'un quatrième qui portoit l'étendart du Prince Maurice. Quatre autres domestiques marchoient derrière lui. La maison qu'on lui avoit préparée, étoit meublée à la Portugaise. Emanuel Dios & d'autres Seigneurs de la Cour lui tinrent compagnie, jusqu'à l'heure où le Roi lui envoya trois chevaux de selle pour se rendre au Palais. Il partit, accompagné de ses dix Hollandois, qui portoient ses présens.

Audience du Roi de Candy.

DANS cette première audience, le Roi étoit vêtu de blanc. Il reçût le Général & ses présens avec de grands témoignages de satisfaction. Ensuite s'étant levé, il se promena dans la salle avec lui, & leur entretien dura long-tems. Cependant s'étant souvenu que Spilbergen devoit être fatigué du voyage, il le pressa d'aller prendre un peu de repos. Les Musiciens Hollandois firent entendre leurs Instrumens, & ceux du Pays leur rendirent cette galanterie avec usure. Le lendemain, Spilbergen étant retourné à la Cour, on lui fit des propositions de Commerce; mais le prix de la canelle & du poivre lui parût excessif. Après d'autres entretiens, lorsqu'il se disposoit à prendre congé du Roi, ce Prince lui demanda combien il offroit donc pour les marchandises? Alors, s'ouvrant sur sa Commission, il répondit

(*e*) Pag. 427. (*f*) Pag. 428.

Digitized by Google

dit qu'il étoit venu beaucoup moins pour acheter de la canelle & du poivre, que pour offrir au Roi l'alliance & l'amitié de ſon Prince, & lui déclarer que s'il avoit beſoin de ſecours contre les Portugais, ſon Prince étoit diſpoſé à lui envoyer des Vaiſſeaux & des Troupes. Le Roi, charmé de cette propoſition, la répeta auſſi-tôt à toute ſa Cour, qui en marqua beaucoup de joye; & dans celle qu'il reſſentit lui-même, il embraſſa le Général avec tant d'affection qu'il l'enleva de terre, en lui proteſtant que tout ce qu'il avoit de canelle & de poivre étoit à ſon ſervice (*g*). Cependant il ajoûta qu'il en avoit peu, parce qu'il n'avoit pû prévoir une ſi heureuſe conjoncture, & que loin de trafiquer en canelle, il faiſoit détruire les arbres qui la portoient, pour faire perdre aux Portugais ſes ennemis, l'avantage qu'ils en avoient tiré. Spilbergen le remercia de ſes ſentimens, & prit occaſion de la mouſſon, qui le preſſoit de partir, pour remettre le Commerce à ſon premier Voyage (*h*).

SPILBERGEN. 1602. Spilbergen lui fait l'ouverture de ſa Commiſſion.

Les jours ſuivans, il ne ceſſa point d'avoir avec le Roi, des entretiens pleins de confiance & de familiarité. Ce Prince lui fit voir toutes les armes qu'il avoit enlevées aux Portugais. Il lui montra toutes ſes Pagodes, qui contenoient quatre ou cinq cens Idoles, dont quelques-unes étoient de la hauteur d'un mât de Vaiſſeau. Auſſi avoit-on bâti exprès, pour leur ſervir de Temples, des Tours de belle pierre, travaillées avec beaucoup d'art & de magnificence. [Le Roi demanda au Général, ce qu'il penſoit de ſes Pagodes, & ſi celles des Hollandois étoient auſſi ornées d'images & de ſtatues que celles des Portugais, qui avoient des Maries, des Pierres, des Pauls & autres Saints qu'il nomma; Spilbergen lui répondit, qu'il aimoit mieux voir des perſonnes vivantes, que des figures inanimées, & il lui fit comprendre que les Hollandois n'étoient pas dans ce goût de dévotion particulier aux Chrêtiens de la Communion de Rome (*i*).] Le Général fût traité à dîner dans une grande ſalle du Palais, tendue de tapiſſeries, avec des ſiéges & ſur une table, où l'on ſervit à la manière de l'Europe. Il fit préſent au Roi d'un portrait du Prince Maurice, repréſenté au naturel, à cheval & tout armé, tel qu'il étoit au combat du 2 Juin 1600. Ce tableau paroiſſant plaire beaucoup au Roi, Spilbergen lui fit le récit de cette bataille & de l'état des Provinces-Unies. Enſuite il fût conduit dans l'appartement de la Reine, faveur extraordinaire dans cette Cour. Il trouva cette Princeſſe aſſiſe au milieu de ſes enfans, & vêtue à la manière de l'Europe. Le Roi lui dit alors: „ Vous devez compter que s'il plaît aux E-„ tats & au Prince vos Maîtres, de faire bâtir une Forteresſe ſur mes ter-„ res, la Reine, le Prince & la Princeſſe que vous voyez ici, ſeront les „ premiers à porter ſur leurs épaules, des pierres, de la chaux & tous les „ matériaux néceſſaires. Ceux qui ſeront envoyés de la part de vos Maî-„ tres, auront la liberté de choiſir la Baye & le lieu qui leur convien-„ dront (*k*).

Faveurs qu'il reçoit.

Promeſſe du Roi en faveur des Hollandois.

Il donna au Général des lettres & des inſtructions pour la conduite de ce projet. Il le revêtit même de la qualité de ſon Ambaſſadeur, pour traiter

(*g*) Pag. 429 & 430.
(*h*) *Ibidem.*
(*i*) Add. d. E.
(*k*) Pag. 433.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

ter d'une affaire si importante avec les Etats Généraux & le Prince. Enfin il le combla d'honneurs & de presens; de-sorte qu'il y avoit lieu d'espérer, suivant l'observation de l'Auteur du Journal, qu'il demeureroit ferme dans les intérêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais ne seroit qu'augmenter (*l*).

Comment ce Prince étoit monté sur le Trône.

CE Monarque se nommoit, en langage Chingulais, *Fimala-darma-suria-ada*. Il avoit délivré, par sa valeur, le Royaume de Candy de la domination des Portugais. Spilbergen se fit instruire des circonstances de cette révolution (*m*). L'Isle de Ceylan étoit divisée en plusieurs Royaumes. *Mararagu*, Roi d'une partie de l'Isle, dont la Capitale se nommoit *Setavacca*, fut trahi par un de ses bâtards, qui eût l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son Trône. Cet Usurpateur, nommé *Darma* ou *Derma*, se déclara contre les Portugais, qui avoient leurs établissemens sur les Côtes de l'Isle, & ne leur laissa que les deux Places de *Colombo* & de *Manar*. Mais s'étant rendu odieux aux Habitans de Candy, Royaume fort puissant qui occupe le centre de l'Isle, il eût à soûtenir contr'eux de longues guerres, dans lesquelles ils appellèrent les Portugais à leur secours. Elles se terminèrent par la mort de Derma, qui fût empoisonné.

LES Portugais avoient profité de cette division des Insulaires, pour s'ouvrir un chemin libre dans l'Isle de Ceylan; & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre les maîtres. Ils y avoient fait bâtir des Forteresses, dans lesquelles ils étoient bien établis. La plûpart s'étoient mariés avec des femmes du Pays, & l'on en voyoit encore subsister plusieurs races. Le Roi de Candy n'ayant pas d'autre enfant qu'une fille, ils avoient conduit cette jeune Princesse à Manar, où ils l'avoient fait baptiser sous le nom de *Dona Catharina*. D'un autre côté, ils avoient mené à Colombo, un jeune Prince nommé *Fimala-darma-suria-ada*, fils du grand Modeliar, & l'ayant disposé aussi à recevoir le Baptême, ils lui avoient donné le nom de *Dom Juan d'Autriche*. Ce jeune-homme étoit passé ensuite à Goa, où il avoit achevé de recevoir une noble éducation. Son esprit & son courage s'étoient formés si avantageusement, que les Portugais le croyant affectionné à leurs intérêts, l'avoient rappellé à Ceylan pour le faire succeder à la dignité de son père, qui étoit la première du Royaume.

Il avoit été baptisé sous le nom de Dom Juan d'Autriche.

Il fait massacrer tous les Portugais.

IL y gouverna long-tems sous le Roi, avec une habileté qui le rendit maître de toutes les affaires; & sans inspirer la moindre défiance à ses protecteurs, il gagna le cœur des Troupes & se rendit cher à la Nation. *Mais* aussi-tôt que le Roi fût mort, il profita du pouvoir qui étoit entre ses mains, pour monter sur le Trône. Les Portugais parûrent condamner son entreprise. Cette incertitude l'offensa. Il fit massacrer tous ceux qui se trouvoient dans le Royaume de Candy; & ne se proposant plus de composition avec eux, il déclara la guerre à toute leur Nation (*n*).

Il défait une Armée Portugaise.

ILS armèrent puissamment à Goa & dans les autres Pays de leur obéïssance. Leur Flotte mit à la voile sous le commandement de *Pedro Lopez de Souza*, qui ayant pris la Princesse Catherine à Manar, marcha vers Candy pour l'élever sur le Trône de son père. Il devoit l'épouser après cette expé-

(*l*) Pag. 434. (*m*) Pag. 438. & suiv. (*n*) Pag. 448 & suiv.

Digitized by Google

pédition, & jouïr avec elle des droits de la Couronne. Dom Juan parût reculer devant lui, & ne lui disputa pas même l'entrée de la Ville Capitale. Mais s'étant posté dans les bois, il lui coupa les vivres, il défit tous les Portugais qui oférent sortir de Candy, il fit massacrer ceux qu'on trouva dans les chemins écartés; enfin il mit Souza dans la nécessité de quitter la Ville pour lui livrer bataille. Elle se donna un Dimanche de l'année 1590. La valeur fût égale dans les deux Partis. Le Général Portugais avoit de bonnes Troupes, & les Chingulais qui combattoient pour Dom Juan, lui étoient affectionnés. L'Amant de la Princesse Catherine avoit quarante grands éléphans, dressés à la guerre. Mais tous ces avantages ne le sauvèrent pas de la furie de Dom Juan, qui remporta la victoire. Souza fût tué, tous les éléphans fûrent pris, & quantité de Portugais tombèrent dans l'esclavage. Cette grande journée ayant affermi Dom Juan sur le Trône, il épousa la Princesse Catherine, & c'étoit d'elle qu'il avoit eû les deux enfans que Spilbergen eût l'honneur de saluer. SPILBERGEN. 1602.

Le reste des Portugais se déroba par la fuite, & trouva un azile dans les murs de Colombo. Toutes leurs Forteresses fûrent ruinées. Dom Juan, demeuré paisible possesseur du Trône, fit bâtir à Candy un magnifique Palais, & quantité de Tours, de Pagodes & d'autres Édifices, auxquels il employa les Portugais qu'il avoit faits prisonniers. De ce nombre étoient ceux à qui Spilbergen avoit vû les oreilles coupées, & qui conservoient cette marque humiliante de leur défaite & de leur servitude. Fruits qu'il tire de sa victoire.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent cet événement, Dom Jérôme *Oviedo* tenta plusieurs fois de rétablir sa Nation dans le Royaume de Candy. Ses efforts ayant été repoussés, il les renouvella plus ardemment que jamais, avec un grand nombre de *Cavalleros Fidalgos* de Goa, qui ne se promettoient pas moins de la conquête entière de l'Isle. Cette nouvelle Armée pénétra jusqu'à *Ballene*, lieu même où la première avoit été défaite. Dom Juan y vint aussi camper. On y livra une seconde bataille, qui ne fût pas moins opiniâtre & moins sanglante. Mais Oviedo eût l'adresse de tenir ses Troupes fort serrées & de faire sa retraite en bon ordre. Il fût poursuivi l'espace de cinq jours; & s'il eût le chagrin d'avoir été vaincu, il emporta l'honneur d'avoir conservé une partie de son Armée, & de n'y pas compter plus de morts que Dom Juan n'en eût dans la sienne. Autre défaite des Portugais.

Depuis ce combat, les Portugais n'avoient plus mis de Troupes en campagne. Ils se contentoient de quelques courses, qu'il faisoient faire à leurs garnisons. Mais ils employoient toutes sortes de ruses pour surprendre ou pour corrompre les Commandans des Forteresses du Roi, dont la plûpart étoient peu éloignées des leurs. Dom Juan, de son côté, n'épargnoit rien pour se saisir des Places qu'ils avoient conservées. Emanuel Dios, qui étoit alors son grand Modeliar, ne devoit cette importante dignité qu'aux services qu'il lui avoit rendus contre sa propre Nation (*o*). Au mois de Etat où ils étoient réduits.

(*o*) Ce Renégat qui avoit été fait prisonnier par les Chingulais, ayant trouvé le moyen de s'évader, alla offrir ses services à Oviedo pour assassiner le Roi de Candy. Il fit voir tant de facilités à l'exécution de ce dessein, que le Gouverneur Portugais ne balança pas un moment de lui donner tout ce qu'il demandoit. Outre une grosse som-

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

de Juin 1602, c'eſt-à-dire, pendant le ſéjour même que Spilbergen fit dans l'Iſle, il ſurprit un Fort commandé par Dom Simon *Correro*, dont il paſſa la garniſon au fil de l'épée. C'étoit dans ces conjonctures que Spilbergen

Heureuſe idée des Hollandois.

venoit offrir au Roi de Candy le ſecours des Hollandois, pour achever la ruine de ſes ennemis; avec cette circonſtance extrêmement ſinguliére, qu'il ignoroit l'état de l'Iſle juſqu'à n'avoir dû la connoiſſance du Royaume de Candy qu'au hazard (*p*).

Ils laiſſent deux Muſiciens au Roi.

AVANT ſon départ, le Roi lui demanda quelques-uns de ſes Muſiciens. Il ſaiſit ardemment cette occaſion de laiſſer quelqu'un à Candy, pour entretenir la Cour dans la bonne diſpoſition qu'il y avoit fait naître pour la Nation Hollandoiſe. Il donna au Roi deux hommes, qui ſe nommoient Hans *Rempel* & Eraſme *Martsberg*. Ce Prince ſe fit donner ſur le champ, une leçon de leurs Inſtrumens, & fit l'honneur à Martsberg de l'élever à la qualité de ſon Sécretaire (*q*).

LE Général ayant pris congé de la Cour, on lui fournit des éléphans pour retourner juſqu'à la Mer, & le Roi lui envoya pluſieurs *Segonſios*, comme un gage de la fidélité de ſes promeſſes. Pendant vingt-deux jours, qui furent la durée de ſon Voyage, il fût défrayé avec tant de libéralité & d'attention, qu'il ne lui en coûta que ſes préſens.

LES Hollandois ſe diſpoſérent à lever l'ancre pour profiter de la mouſſon de l'Eſt, qu'on attendoit le dernier d'Août. Ils reçûrent à bord la viſite d'Emanuel Dios, grand Modeliar, qui venoit confirmer toutes les promeſſes du Roi, & les aider à trouver quelque bon mouillage pour leurs Flottes. Ce Miniſtre étoit encore au rivage, lorſqu'on découvrit une voile au large. Spilbergen fit armer auſſi-tôt ſa Chaloupe, avec ordre de joindre ce Bâtiment. C'étoit une Galiote neuve & d'une belle fabrique, du port d'environ quatre-vingt tonneaux, montée de quarante-ſix hommes d'équipage, tant Portugais qu'Indiens, & de quelques petits canons, avec deux pierriers & d'autres armes. Quoique dans cet état elle fût capable d'une belle défenſe, elle ſe laiſſa prendre par la Chaloupe, qui n'étoit montée que de quatorze hommes. Elle n'étoit chargée que d'aréca, marchandiſe peu précieuſe pour les Hollandois. Le Capitaine ſe nommoit *Antonio de Coſta Montero*. Emanuel Dios fût témoin de cette action. On lui fit préſent d'une partie des armes Portugaiſes. Le corps de la Galére & ſa cargai-

Spilbergen prend une Galiote Portugaiſe.

Uſage qu'il fait de ſa priſe.

me d'argent qui lui fût comptée d'avance, on lui promit encore de le faire Roi de Candy, s'il réüſſiſſoit dans ſon entrepriſe. En même tems, trois Capitaines Portugais accompagnés de deux hommes, qui devoient lui prêter la main, paſſérent comme tranſfuges du côté des Chinguiais. Pour mieux s'aſſurer des Conſpirateurs, Oviedo les avoit tous fait jurer ſur la Croix. Après cet acte ſolemnel, Dios partit pour Candy où au lieu de ſolliciter de l'emploi en faveur de ſes Compagnons, il découvrit au Roi ce qui ſe tramoit contre ſa vie. Les cinq Portugais fûrent arrêtés, & ſans un de leurs Domeſtiques Chinguiais, qui courût avertir d'autres Portugais qu'on avoit poſtés dans un bois pour s'emparer du Fort de *Ballene* dès que le Roi ſeroit mort, on les auroit tous faiſis. Les Conjurés, qui ont fini leurs jours dans les fers, étoient armés de *Tranſchadas* ou couteaus du Japon, dont le Roi fit préſent d'un au Général Hollandois, en lui racontant lui-même cette avanture. Add. & R. d. E.

(*p*) Voyez ci-deſſus. On arrivera par degrés, dans les Relations ſuivantes, à l'établiſſement des Hollandois dans cette Iſle.

(*q*) Pag. 454.

Digitized by Google

gaiſon fûrent donnés au Roi, qui reçût ce préſent avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il ne pouvoit plus lui reſter aucun doute que les Hollandois ne fûſſent ennemis du Portugal. L'unique avantage que Spilbergen tira de cette priſe & de quelques autres, fût de prendre ſur la Flotte, une partie des hommes, qui s'engagèrent volontairement à ſon ſervice. Des autres, il en donna quelques-uns au Roi de Candy, & le reſte ayant été jetté à la Mer, ceux qui ſçavoient nâger arrivèrent facilement au rivage (*r*). SPILBERGEN. 1602.

Les Hollandois quittent Ceylan & ſe rendent à Achin.

La Flotte Hollandoiſe remit à la voile le 3 de Septembre, pour faire route vers Achin. Elle y arriva le 16 du même mois. [L'Amiral fût agréablement ſurpris d'y trouver la Pinaſſe l'*Agneau*, qui s'étoit ſéparée de lui pendant la nuit à la hauteur des Iſles de Comorre. Le Capitaine Specx qui commandoit ce Bâtiment, ne voyant plus aucune eſpérance de rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, étoit paſſé avec tout ſon équipage, au ſervice de quelques Navires Anglois ſous les ordres du Général *Lincester* (*s*) qui leur avoit fait des conditions fort avantageuſes; mais l'effet de cette convention fût arrêté par l'arrivée de Spilbergen (*t*).] Les Anglois invitèrent cet Amiral à ſe joindre à eux pour aller croiſer ſur une Caraque Portugaiſe nommée le *S. Thomas*, qui devoit ſe rendre à Malaca. Il promit de les accompagner avec ſon ſeul Vaiſſeau. Mais étant chargé d'une Lettre du Prince Maurice pour le Roi d'Achin, avec lequel il étoit important de réconcilier la Nation Hollandoiſe, il deſcendit à terre dans cette vûe. Les Zélandois qui étoient encore à Achin, le reçûrent avec beaucoup de careſſes (*v*). Il obtint la permiſſion d'aller au Palais, où il préſenta ſa Lettre. Elle contenoit une prière que le Prince Maurice faiſoit au Roi, d'accorder ſa faveur & la liberté du Commerce aux Hollandois. Spilbergen, après avoir fait ſes préſens au Roi, le ſupplia de conſiderer les pertes que divers Navires Hollandois (*x*) avoient eſſuyées dans ſes Etats, & de leur accorder quelque dédommagement. Cette demande étoit appuyée de la préſence de *Guion le Fort*, qui avoit été témoin oculaire de leurs diſgraces, & qui avoit été expoſé à perdre la vie, comme le Général *Houtman* & Thomas *Coymans* l'avoient perdue. Le Roi répondit qu'il avoit fait punir les coupables; que ces déſordes étoient arrivés ſans ſa participation, & que les Hollandois ne devoient les attribuer qu'à l'ancien Sabandar, qui avoit péri lui-même dans l'action; qu'il n'avoit pas épargné ſon propre fils, actuellement Roi de Pedir, & qu'il l'avoit condamné à l'exil pour ne s'être pas oppoſé à la naiſſance des troubles. Il ajoûta que ſi l'on en connoiſſoit d'autres qui euſſent participé à cette malheureuſe affaire, il étoit encore prêt à les punir. Après ces vaines excuſes, il ſe crût diſpenſé de la réparation qu'on lui demandoit. Mais

Repréſentations de Spilbergen au Roi d'Achin.

(*r*) Pag. 437 & précédentes. On renvoye le Lecteur à la Relation de Knox, pour ce qui regarde l'Iſle de Ceylan, & à la fin de celle-ci pour la tragique avanture des Hollandois.

(*s*) Le nom de cet Anglois étoit *James Lancaſter*. Voyez ſa Relation au ſecond Tome de ce Recueil.

(*t*) Add. d. E.

(*v*) Ce n'étoient pas les priſonniers dont il a été fait mention dans quelques Relations précédentes; mais d'autres Zélandois, qui étoient revenus à Achin, où ils étoient reſtés par ordre des Intéreſſés leurs Maîtres, & où ils avoient une Maiſon pour faire leur Commerce. R. d. E.

(*x*) Les Vaiſſeaux le *Lion* & la *Lionne* ſeulement; comme porte l'Original: car les autres ne regardoient pas les Aſſociés de Zélande. R. d. E.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1602.

Mais Spilbergen & ſes gens furent bien traités, & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils y excitérent auſſi les Hollandois. Ce feſtin fut accompagné de pluſieurs ſortes de divertiſſemens. Les femmes du Roi, magnifiquement vêtues & couvertes de pierreries, y vinrent chanter, danſer & jouer de divers Inſtrumens (*y*).

Il part avec des Anglois pour attaquer une Caraque Portugaiſe.

SPILBERGEN étant parti le 21, avec les Anglois, laiſſa au Port d'Achin Guion le Fort (*z*) & Speex, pour l'emplette du poivre. La Flotte Angloiſe, compoſée de trois Vaiſſeaux & du ſien, ſe rendit d'abord aux Iſles de *Queda*, nommées autrement *Pulo-punaon*. Le premier d'Octobre, elle ſe trouva près d'une petite Iſle, qui ſe nomme *Gerre*, où elle ſe mit à croiſer pour découvrir la Caraque le *S. Thomas*. Elle s'avança juſqu'à la Côte de Malaca, où elle rencontra le 11, un petit Bâtiment, qui fut pris pour une barque Portugaiſe & enlevé à ce titre; mais c'étoit une Pirogue de Jor, dont les Habitans étoient en guerre avec ceux d'Achin & les dépoſoient par leurs pyrateries. Cet exemple ne fit qu'animer Lincefter & Spilbergen contre les Portugais. Ils découvrirent le 13, une autre voile, qu'ils s'efforcérent de joindre; & dans la crainte qu'elle ne leur échappât, les quatre Vaiſſeaux s'étendirent dans le Détroit, pour s'entr'avertir par des ſignaux (*a*).

Combat nocturne.

LA nuit étant devenue fort obſcure, Spilbergen envoya ſa Chaloupe bien armée à la ſuite du Vaiſſeau qu'on chaſſoit, avec ordre de ne pas l'abandonner juſqu'au jour; & ſi l'équipage étranger demandoit quels étoient les Navires qu'il avoit vûs, de répondre que c'étoit l'*Armade* de Malaca, commandée par Dom André de Furtado, qui croiſoit ordinairement dans les parages de Malaca, de la Sonde & des Moluques, pour ruiner le Commerce des autres Nations (*b*). Pendant que la Chaloupe faiſoit voile, la Caraque; car c'étoit elle, ſe trouva fort proche du Vaiſſeau Hollandois. Elle tira la première, tandis que ſes ennemis faiſoient des ſignaux pour ſe rejoindre. Enfin Spilbergen & *Middleton* (*c*), Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois, lui envoyérent leurs bordées. Elle répondit de ſon gros canon & de ſa mouſqueterie. Mais l'obſcurité empêchoit que de part & d'autre on ne ſe fit beaucoup de mal. La Caraque eſſuya ainſi pendant deux heures le feu des deux Vaiſſeaux, ſans que le ſien parût ſe rallentir. Tous ſes ennemis s'étant raſſemblés, l'action devint beaucoup plus vive, quoiqu'ils ne fûſſent pas ſans inquiétude pour eux-mêmes, parce que dans les ténébres ils craignoient de tirer les uns ſur les autres. Cependant la fortune les ſervit ſi bien, *qu'après* avoir continué heureuſement leur manœuvre pendant toute la nuit, ils s'apperçûrent le matin, que la Caraque étoit fort déſemparée. Elle fût pouſſée dans le Détroit, proche des Iſles *Darri*. Les Portugais ayant eû quan-

La Caraque eſt priſe.

(*y*) Pag. 459 & 460.

(*z*) Comme on ne parle plus ici de ce Vice-Amiral, dont il a été ſi ſouvent fait mention, nous ajoûterons qu'il mourût le 7 Mars de l'année ſuivante; mais dégradé à cauſe d'une conſpiration à laquelle il avoit eû part contre le Général, dont la prudence lui en fit prévenir l'effet. R. d. E.

(*a*) Pag. 461 & ſuiv.

(*b*) Le même qui avoit été battu près de Bantam par Wolphart *Harmanſen*. Voyez ci-deſſus.

(*c*) Jean *Middleton* Capitaine du *Heftor* dans la Flotte de l'Amiral *Lincefter*. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

tité de gens tués & commençant à faire eau de toutes parts, amenèrent leur pavillon. Leur Capitaine paſſa triſtement à bord de l'Amiral Lincester. On lui promit la vie & de lui rendre ſon Vaiſſeau *kege*, après en avoir pris la cargaiſon. SPILBERGEN. 1602.

LES principaux Portugais fûrent diſtribués ſur les Vaiſſeaux de leurs ennemis. La plûpart étoient des perſonnes riches & de conſidération, vêtus de velours & des plus belles étoffes de ſoye. Ils fûrent traités civilement. Spilbergen & Middleton avoient été chargés du ſoin des priſonniers & de l'inſpection ſur les effets. Ils eûrent beſoin de huit jours entiers pour enlever la cargaiſon. Elle conſiſtoit en neuf cens ſoixante balles, quatre-vingt caiſſes & quarante canaſtres de toutes ſortes de belles toiles, quantité d'habits & d'armes, diverſes ſortes de raretés précieuſes & beaucoup de vivres. On ne prit point ce qui parût de peu d'importance, ni méme le riz, le beurre & l'huile, qui auroient occupé trop d'eſpace ſur les quatre Vaiſſeaux. Le port de la Caraque étoit de quatorze cens tonneaux. Plus de ſix cens Portugais, Métifs, Eſclaves & autres dont elle étoit montée, avec quelques femmes & quelques enfans, fûrent renvoyés libres (*d*). Sa cargaiſon.

SPILBERGEN eût divers entretiens avec le Capitaine & leurs principaux priſonniers. Ils lui demandèrent pourquoi les Hollandois venoient chercher de ſi loin à trafiquer? „ C'eſt, leur répondit Spilbergen, parce que le Roi de „ Caſtille & de Portugal ne ceſſe pas de nous faire des injuſtices, & qu'il „ nous empêche de négocier dans ſes Royaumes. Il nous met dans la né- „ ceſſité de tourner nôtre Commerce vers l'Amérique & les Indes Orientales. „ Nous eſpérons d'obtenir bien-tôt la liberté d'aller à la Chine. Nos Vaiſ- „ ſeaux ont déjà viſité le Détroit de Magellan, la Mer du Sud & les Phi- „ lippines. Ils ont été à Patane, & ſe louent de l'accueil qu'ils y ont re- „ çû. Nous avons envoyé, ſur un Bâtiment Turc, des Commis à Guza- „ rate & à Cambaye". Ces images de proſpérité cauſérent un chagrin mortel aux Portugais. Mais lorſqu'ils eûrent appris que Spilbergen venoit de Ceylan & qu'il avoit fait alliance avec le Roi de Candy, ils regardèrent cet incident, comme un préſage funeſte, qui annonçoit quantité d'autres malheurs à leurs établiſſemens (*e*). Entretiens de Spilbergen avec les Portugais.

LA Flotte victorieuſe retourna au Port d'Achin, où les Commis Anglois & Hollandois avoient été moins heureux dans leur Commerce. Ils s'y étoient procuré peu de poivre. La Bardelière (*f*), qui ſe trouvoit dans le même Port, n'avoit pas mieux réüſſi. Les Anglois, rebutés d'un ſi mauvais ſuccès, prirent la réſolution d'abandonner une maiſon qu'ils avoient bâtie dans la Ville d'Achin & de ſe préparer au départ. Spilbergen ſe hâta de lever l'ancre, & reprit en apparence la route de l'Europe. Mais après s'être avancé juſqu'aux Iſles de Nicobar, où il ſéjourna pendant quelques jours, il prit le parti de retourner à Achin, dans l'eſpérance que les Anglois & les François en étant partis, il y trouveroit le poivre à meilleur marché. Il y arriva le 25 de Décembre (*g*). Départ ſimulé des Hollandois. Ils retournent à Achin.

LE

(*d*) Pag. 464 & ſuiv.
(*e*) Pag. 465 & 466.
(*f*) Commandant des deux Vaiſſeaux de S. Malo que les Hollandois avoient déjà rencontrés & ſur l'un deſquels étoit Pyrard, dont on a vû la Relation.
(*g*) Pag. 468.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1603.

Le Roi, informé de son retour, lui envoya des rafraîchissemens à bord & le fit inviter à descendre. Ces témoignages d'affection achevèrent de déterminer les Hollandois à recommencer le Commerce. Spilbergen s'étant rendu à la Cour le premier de Janvier 1603, fit présent au Roi d'une pièce de canon de fonte, & de quantité d'armes qui lui étoient restées de la dépouille des Portugais. Comme il n'avoit pas eû une partie moins considérable des toiles, son adresse le fit profiter de la bonne volonté de ce Prince pour s'en défaire avantageusement. Il lui représenta que l'objet de son Voyage n'avoit pas été le Commerce; qu'il étoit venu aux Indes en qualité d'Ambassadeur du Prince Maurice, & que cette raison l'avoit empêché de se pourvoir d'argent pour acheter du poivre; que cependant le hazard ayant fait tomber entre ses mains diverses toiles des Indes, il souhaitoit que le Roi les voulût prendre en payement pour deux cens barres de poivre qu'il feroit bien aise de charger. Le Roi lui accorda sa demande, à condition qu'il fit deux mois de séjour dans son Port. Quelques jours après, il eût le malheur de perdre une Chaloupe chargée de poivre, qui fût coulée à fond par la force des brisans. Neuf Hollandois y périrent, & les autres ne dûrent leur salut qu'au secours du Ciel. Quelques-uns ne reparûrent qu'après avoir passé plusieurs jours dans les Isles désertes de *Gomerspoul*, où ils avoient été jettés par les flots, & où ils n'avoient vécu que d'herbes & de feuilles d'arbres (*b*).

Adresse de Spilbergen pour obtenir les faveurs du Roi d'Achin.

Perte d'une Chaloupe.

Le 17 du même mois, on vit entrer dans la rade d'Achin, deux Vaisseaux Zélandois, nommés le *Fleßingue* & le *Der Goes*, qui venoient de Matecalo dans l'Isle de Ceylan, où ils avoient laissé le *Zirczée*, autre Navire de Zélande, dont le Commis, *Sebald de Weert*, étoit allé à la Cour de Candy: Ces deux Vaisseaux apprirent à Spilbergen, l'heureuse nouvelle de l'union des deux Compagnies Hollandoises, qui fût célébrée par tous les Hollandois avec de grands témoignages de joye. Le Roi logea Spilbergen dans la maison que les Anglois avoient abandonnée. Elle étoit bâtie de belles pierres blanches, avec beaucoup de précaution contre le feu, & composée de plusieurs appartemens qui environnoient une belle cour quarrée. Les Hollandois firent mettre aussi-tôt sur la porte les armes du Prince Maurice (*i*).

Union des deux Compagnies de Hollande.

Mais leur satisfaction augmenta beaucoup par l'arrivée de Sebald de Weert, qui revenoit de Ceylan comblé des faveurs du Roi de Candy. Trois autres Vaisseaux de la Compagnie, qui mouillèrent un mois après dans la rade, lui apportèrent une Commission qui l'établissoit Vice-Amiral de la Flotte que Wybrand van Warwick avoit amenée dans les Indes Orientales. Cette disposition parût d'autant plus avantageuse, qu'il s'étoit déjà élevé quelque dispute entre les Capitaines des Vaisseaux qui étoient dans le Port d'Achin. Le changement qui étoit arrivé dans la Compagnie, semblant annuller les anciens droits, ils se prétendoient égaux & chacun affectoit de ne plus reconnoître son Supérieur; au-lieu que par la Commission de Sebald de Weert, ils se trouvèrent tous réünis sous son autorité. Ce Vice-Amiral, après avoir établi une forme solide à Achin dans les affaires de la Compagnie, ne

(*b*) Pag. 470. (*i*) Pag. 471.

Digitized by Google

ne penſa plus qu'à retourner dans l'Iſle de Ceylan, avec une Flotte de ſept Vaiſſeaux, dont il ſe promettoit des effets extraordinaires pour les vûes qu'il y avoit formées dans ſon premier Voyage (*k*).

SPILBERGEN. 1603.

SPILBERGEN, que d'autres ordres rappelloient en Europe & qui étoit d'ailleurs aſſez ſatisfait de ſa cargaiſon, partit de ſon côté pour Bantam après avoir vendu ſon ſecond Vaiſſeau aux Compagnies réünies. Il eût avant ſon départ, le plaiſir de voir pluſieurs Portugais humiliés juſqu'à lui demander des paſſeports, qu'il affecta de leur faire payer aſſez cher. „ Ainſi, „ remarque l'Auteur du Journal, la fierté Portugaiſe qui nous avoit fait „ tant de bravades dans les Indes Orientales, ſe vît abbaiſſée juſqu'à recon- „ noître le beſoin qu'elle avoit de nôtre protection. La priſe de la Caraque „ & d'autres avantages que nous avions remportés ſur eux, leur avoient cau- „ ſé tant d'épouvante, qu'ils aimèrent mieux ſe réduire à cette démarche, „ que de ſe voir expoſés au même traitement". Spilbergen trouva dans la rade de Java, Wybrand van Warwick, avec neuf Vaiſſeaux des Compagnies réünies. La nouvelle de cette union, qui fût bien-tôt répandue dans toutes les Indes, fit prendre une autre face au Commerce, en augmentant de toutes parts la réputation & le crédit des Hollandois. *Heemskerk*, Amiral d'une autre Flotte, qui croiſoit depuis quelque-tems dans les parages de Johor, entra comme en triomphe à Bantam avec une grande Caraque qu'il avoit enlevée aux Portugais. Elle s'étoit bien défendue; mais le nom Hollandois avoit commencé à prendre l'aſcendant. Sa cargaiſon étoit du cuivre, du métal, de l'alun, quantité de *Lignum-olium* & de racines de *Sina*, quantité d'étoffes de ſoye, une partie d'or en barre, & tant de raretés d'un grand prix, que ſans compter le pillage, ce butin fût eſtimé à ſept millions de livres. Cet avantage, qui pouſſa la joye des Hollandois juſqu'au tranſport, fût accompagné de deux autres, auxquels ils ne fûrent pas moins ſenſibles. Les Anglois enlevèrent auſſi une Caraque Portugaiſe aux environs de Sainte Hélene, & les Zélandois en prirent une autre vers la Rivière de *Lixis* (*l*).

Spilbergen ſe rend à Bantam.

Portugais humiliés.

Proſpérité des Hollandois.

CEPENDANT ces proſpérités fûrent troublées le 13 d'Août, par les triſtes nouvelles que le Vaiſſeau *Der Goes* apporta de Ceylan. *Janſz Sout*, qui le commandoit, étant venu mouiller à Bantam, raconta que le Vice-Amiral Sebald de Weert, avoit été tué avec cinquante-trois de ſes gens près de Matecalo. Spilbergen plus frappé qu'un autre de ce fatal événement, parce qu'il n'avoit reçû du Roi de Candy que des préſens & des careſſes, interrogea ſucceſſivement diverſes perſonnes de l'équipage, pour en éclaircir toutes les circonſtances. La plûpart étoient incertains de la cauſe; mais ils s'imaginoient que l'infortune du Vice-Amiral étoit venue d'avoir relâché quatre Bâtimens Portugais qu'il avoit pris, & d'avoir refuſé à Emanuel Dios, quelques priſonniers qu'il lui avoit demandés de la part du Roi (*m*). Ce Prince jaloux & défiant avoit crû trouver, dans la conduite de de Weert, une

Elle eſt troublée par un tragique accident.

(*k*) Pag. 472 & ſuiv. De Weert couroit à ſa perte.

(*l*) Pag. 482 & précédentes.

(*m*) On a vû dans la Relation de Pyrard, un autre récit de cet événement, qui eſt un peu différent dans les circonſtances. Mais Pyrard étoit alors aux Portugais, & cette raiſon explique ſeule pourquoi les deux récits ne ſe reſſemblent pas. On peut les comparer.

Digitized by Google

SPILBERGEN. 1603.

une preuve que les Hollandois n'étoient pas auſſi mal avec les Portugais qu'ils affectoient de le paroître, & s'étoit perſuadé ſur ce fondement, qu'ils cherchoient à le trahir. Il n'en étoit pas moins venu de Candy à Matecalo, mais ſous un faux ſemblant d'amitié qui ne ſervoit que de voile à des projets de vengeance. Le Vice-Amiral étant deſcendu au rivage avec trois cens hommes, pour lui faire honneur, il lui avoit témoigné que ce grand nombre lui déplaiſoit, & qu'il vouloit moins de tumulte pour le deſſein qu'il avoit de s'entretenir librement avec lui. De Weert avoit renvoyé ſes gens à bord, & n'avoit retenu que ſes Commis, ſes Trompettes & d'autres domeſtiques. Eraſme *Martsberg*, ce meme Muſicien que Spilbergen avoit laiſſé à Candy & qui ſçavoit déjà la langue Chingulaiſe, étant venu avec le Roi pour lui ſervir d'Interprete, avoit conſeillé au Vice-Amiral, de la part de ce Prince, de conduire ſa Flotte à Point de Galle, où les Troupes de Candy devoient ſe rendre par terre, pour attaquer cette Place, & le Vice-Amiral y avoit conſenti. Mais il avoit prié le Roi de lui faire auparavant l'honneur de venir à ſon bord. Ce Prince s'en étoit excuſé avec quelques apparences de ſoupçon; ſur quoi le Vice-Amiral lui avoit fait dire, que s'il ne vouloit pas venir à bord, la Flotte n'iroit pas à Point de Galle. Le Roi irrité n'avoit répondu que par cet ordre terrible, *Matta ejlo can* (*n*); & ſes gardes avoient fait auſſi-tôt main baſſe ſur le Vice-Amiral & ſes gens (*o*).

Le Vice-Amiral de Weert eſt aſſaſſiné avec cinquante-trois hommes dans l'Iſle de Ceylan.

Regrets de Spilbergen ſur ce maſſacre.

SPILBERGEN trouva un double ſujet de douleur dans la perte de tant de braves Hollandois, & dans la ruine de ſon ouvrage & de ſes eſpérances. Il étoit chargé des lettres du Roi de Candy aux Etats Généraux & au Prince d'Orange, pour leur demander du ſecours contre les Portugais; & n'ayant rien obſervé qui n'eût été propre à lui perſuader que ce Prince les haiſſoit mortellement, il ne pouvoit attribuer le changement de ſes diſpoſitions qu'à l'imprudence du Vice-Amiral. Mais n'ayant reçû la nouvelle de cet événement

(*n*) Pag. 485 & 486.

(*o*) De tous les différens ſentimens qui ſont rapportés dans les deux Relations de Spilbergen, & de van Warwick, celui qui eſt le plus généralement reçû, rejette la véritable cauſe de la mort de de Weert, ſur le refus qu'il fit d'attaquer les Portugais. Cependant *Baldæus* en donne une autre raiſon, dans ſa *Deſcription de Ceylan*. Chap 7. Il prétend que le Vice-Amiral ne périt que pour s'être ſervi de quelques expreſſions indécentes. Cet Auteur rapporte que *Dom Juan* ayant dit qu'il vouloit aller faire une viſite à l'Impératrice, qui étoit ſeule à Candy, & qu'il reviendroit enſuite avec toutes ſes forces, pour pouſſer le ſiége, de Weert, qui étoit échauffé par les liqueurs fortes qu'il avoit bûes, lui répondit, qu'il ne croyoit pas que l'Impératrice s'inquiétât beaucoup pour l'avoir d'un ſeul homme: & que pour lui il ne ſe mettroit en mouvement qu'après que l'Empereur lui auroit fait l'honneur de viſiter ſon Vaiſſeau. Dom Juan irrité par des paroles ſi inſultantes, ſortit de la chambre en diſant, *qu'on mette ce Chien aux fers*. Là-deſſus quatre Officiers s'avancérent pour ſaiſir le Vice Amiral, qui les voyant venir à lui, tira ſon épée, en criant au ſecours. Mais en même tems un de ceux qui étoient préſens, le ſaiſit par derriére & lui fendit la tête.

Le Roi fût fort fâché en apprenant que de Weert avoit été tué; mais ſur ce qu'on lui dit, qu'il avoit fait réſiſtance, *il a reçû*, répondit-il, *ce qu'il méritoit; qu'on en faſſe autant à tous ceux de ſa ſuite*. Cet ordre fut exécuté ſur le champ, & tous les Hollandois furent mis à mort, à l'exception d'un jeune garçon qu'on épargna, & d'un petit nombre d'autres qui ſe ſauvérent à la nage, dans leurs Vaiſſeaux. Au reſte ce Vice-Amiral eſt le même Sebald de Weert qui dans un Voyage précédent, avoit donné ſon nom à trois petites îles ſituées vers le Détroit de Magellan. R. de l'A. *L.*

Digitized by Google

nement que par un Vaiſſeau détaché de la Flotte de de Weert, il ne fût pas informé que la paix étoit déjà conclue entre les Hollandois & le Roi de Candy, ou du moins que *Pieterſz d'Enchuyſe*, qui avoit pris le commandement de la Flotte après la mort de de Weert, avoit prêté l'oreille aux juſtifications du Roi, & n'étoit parti de Ceylan qu'après avoir jetté les fondemens d'une parfaite reconciliation. Le lendemain même du maſſacre, qui étoit le 16 de Juin, un Envoyé du Roi s'étoit rendu à bord avec une lettre de ce Prince (*p*), par laquelle il redemandoit l'amitié des Hollandois, atteſtant Dieu, & jurant par lui-même, qu'il ne s'étoit laiſſé emporter à ſon reſſentiment contre de Weert, qu'après avoir eû lieu de ſe perſuader qu'il étoit trompé, ou, ſi l'on vouloit, par un funeſte mal-entendu dont il avoit beaucoup de regret; qu'il promettoit à l'avenir de ſe fier ſans réſerve aux Hollandois; qu'il les prioit de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter; enfin qu'il étoit prêt à leur livrer tout le poivre & toute la canelle qui étoient dans ſes Etats, & toûjours diſpoſé à recevoir les ſecours qu'ils lui avoient promis contre les Portugais. Après de longues réflexions ſur cette lettre, le nouveau Vice-Amiral avoit jugé que l'intérêt de la Compagnie l'obligeoit d'entrer en négociation. Il avoit envoyé un de ſes gens à la Cour de Candy; & s'il ne s'étoit pas livré avec une entière confiance aux promeſſes du Roi, il n'avoit du moins quitté l'Iſle qu'avec des ménagemens qui en laiſſoient l'entrée libre aux Flottes Hollandoiſes (*q*). On verra dans la ſuite, quels furent les fruits de cette ſage politique.

SPILBERGEN. 1603.

Le Roi de Candy cherche à ſe réconcilier avec les Hollandois.

SPILBERGEN, n'étant plus arrêté que par quelques arrangemens de Commerce avec l'Amiral Warwick, partit de Bantam le 30 d'Août, après les avoir heureuſement terminés; & vint mouiller devant Fleſſingue avec une riche cargaiſon, le 24 de Mai 1604 (*r*).

Retour de Spilbergen en Hollande.

(*p*) Cette Lettre qui ſe trouve dans *Valentyn*, étoit conçûe en ces termes: *Que bebem Vinho, mnan be ben. Deos ba faze Juſticia. Se quiſſieres Paz, Paz, ſe quires Guerra Guerra.* Et ſuivant la Traduction littérale. „ Celui qui boit le vin, n'eſt pas bon. Dieu „ a fait Juſtice; Si vous voulez la Paix, la „ Paix, & ſi vous voulez la Guerre, la Guer„ re". Au-reſte cet Auteur rapporte les mêmes circonſtances qu'on vient de lire, tant dans le Texte que dans la Remarque précédente; mais il fait enviſager comme une des cauſes primitives de ce tragique événement, le ſoupçon que l'Ambaſſadeur du Roi de Candy, qui revenoit d'Achin, avoit fait naître à ce Prince contre les Hollandois, dont il ſe plaignoit beaucoup, & ſur-tout du Vice-Amiral qui, diſoit il, l'avoit traité avec de grandes marques de mépris, l'ayant placé au bas-bout de ſa table, tandis que les Portugais en occupoient le haut & paroiſſoient être ſes intimes Amis. Enfin il ne ceſſoit d'avertir le Roi d'être bien ſur ſes gardes; ajoûtant, que les Hollandois l'inviteroient à bord, mais qu'il ne devoit point s'y rendre, parce qu'ils ne cherchoient qu'à s'emparer par trahiſon de ſa perſonne & de ſes Etats. Ce qui arriva enſuite ne ſervit qu'à confirmer ces premières défiances. Dom Juan ne vécût pas longtems après cet événement. Dans les vives douleurs d'une maladie extraordinaire qui l'obligeoit à ſe tenir continuellement dans l'eau froide ſans pouvoir éteindre le feu dont ſes entrailles étoient dévorées, on l'entendoit ſouvent plaindre le ſort des Hollandois qu'il avoit fait mourir ſans ſujet; mais pour Sebald de Weert, il a reçû, diſoit-il, la récompenſe qu'il avoit bien méritée. R. d. E.

(*q*) Ces circonſtances ſe trouvent dans la Relation du premier Voyage de la Compagnie d'Oſtrol, fait par Warwick, avec un détail qui ne change rien au fond de l'événement.

(*r*) Pag. 490.

WARWICK. 1602.

Voyage de Wybrand van Warwick aux Indes Orientales.

Introduction.

DANS l'état où les Hollandois voyoient déjà leur Commerce, ils comprirent que les plus grands obſtacles ne pouvoient venir déſormais que d'eux-mêmes, par la diviſion de leurs forces entre deux Compagnies dont les intérêts étoient différens & nuiſoient par conſéquent à leurs progrès mutuels. Les Etats Généraux, qui firent cette réflexion, n'ayant point eſu de peine à la faire goûter aux Directeurs de l'ancienne & de la nouvelle Compagnie, elle produiſit le célèbre Traité d'union dont on a pris ſoin de rapporter les principaux articles (*a*); & le ſuccès en juſtifia ſi-tôt l'idée, que c'eſt de ce point, comme de leur véritable époque, qu'il faut compter les proſpérités de la Hollande, c'eſt-à-dire, les accroiſſemens continuels de ſes richeſſes & de ſes forces.

Union des deux Compagnies de Hollande.

Flotte digne de cette nouvelle forme.

LES préparatifs de la première Flotte répondirent à de ſi grandes vûes. Elle fût compoſée de quatorze Navires & d'un Yacht (*b*), la plûpart de ſix & de huit cens tonneaux, tous montés d'une bonne artillerie & de plus de mille hommes d'équipages. *Wybrand van Warwick*, qui fût nommé pour la commander avec la qualité d'Amiral, s'étoit déjà diſtingué par ſon courage & ſa conduite. Quoique dans le nombre de ſes Vaiſſeaux quelques-uns dûſſent le quitter, pour différentes deſtinations dont ils emportoient les ordres, ils devoient reconnoître ſon autorité lorſqu'ils ſe trouveroient ſous ſon Pavillon. Il partit du Texel le 17 Juin 1602 (*c*).

Les Hollandois pillent & brûlent l'Iſle d'Annobon.

SA route ne pouvoit lui rien offrir de ſurprenant après avoir traverſé pluſieurs fois les mêmes Mers. Cependant lorſque la néceſſité de chercher des rafraîchiſſemens, qu'il n'avoit pas trouvés en aſſez grande abondance au Cap Lopez (*d*), l'eût conduit à la rade d'Annobon, il ne pût ſe défendre d'un

(*a*) Voyez l'Introduction au Voyage de Houtman, qui eſt le premier des Hollandois.

(*b*) Cette Flotte étoit compoſée des Vaiſſeaux ſuivans.

Pour la Chambre d'Amſterdam, *le Maurice*, du port de 800 tonneaux, & qui portoit le Pavillon en qualité d'Amiral: *la Hollande*, du port de 700 tonneaux: *le Naſſau*, du port de 680: *le Soleil*, du port de 560: *la Lune*, de 500: *l'Etoile*, de 360, & le Yacht nommé *le Perroquet*, du port de 50.

Pour la Chambre de Delft, il y avoit *la Concorde*, du port de 240 tonneaux.

Pour la Chambre de Zélande, *la Zélande*, du port de 800 tonneaux: *le Fleſſingue*, de 500, & *l'Oye*, de 280.

Pour la Chambre de Rotterdam, *l'Eraſme*, du port de 500 tonneaux, & le *Roterdam*, du port de 160.

Pour la Chambre d'Enchuiſe, *le Jardin de Hollande*, du port de 400 tonneaux, & *la Vierge d'Enchuiſe*, de 350. R. de l'A. *A.*

(*c*) Journal du Voyage pour la Compagnie d'Oſtroi, *ubi ſup.* pag. 499.

(*d*) Le Cap de *Lope de Gonſalves* gît par les quarante minutes de latitude Sud. Les Hollandois s'étant avancés dans une Chaloupe, juſqu'à ſix ou ſept lieues au Sud, trouvèrent un Village nommé *Monteng*, d'où ils ſe flattoient de tirer des rafraîchiſſemens. Dans cette vûe ils avoient apporté du fer pour troquer. Mais cette marchandiſe n'y étoit plus eſtimée, ſans doute parce que les autres Vaiſſeaux Hollandois qui y avoient relâché auparavant, y en avoient beaucoup laiſſé. Le Roi de ce Village étoit en guerre avec les Habitans de *Rio Gabion*, ſur leſquels il avoit remporté une victoire depuis quelques jours. Les Hollandois virent encore dans le Palais du Roi, les têtes de ceux qui avoient été tués. Add. & R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

d'un étonnement égal à ſon indignation, en apprenant qu'un Vaiſſeau de ſa Flotte, qui avoit abordé le premier avec des propoſitions de paix & d'amitié, eût été repouſſé par les Habitans, & qu'il eût même eſſuyé un fort grand feu de mouſqueterie qui lui avoit bleſſé un Matelot. Ces Inſulaires, toûjours fiers & perfides, quoiqu'humiliés depuis deux ans par l'Amiral Van Neck, prétendoient-ils faire la loi à quatorze Vaiſſeaux qui ne leur demandoient qu'à prix d'argent, les droits communs de l'hoſpitalité? Warwick, auſſi preſſé de ſa colère que des beſoins de ſa Flotte, réſolût de leur donner une leçon qu'il leur fût moins aiſé d'oublier. Vingt Chaloupes furent commandées avec quatre cens hommes pour deſcendre au rivage. Onze s'avancérent vers l'Oueſt de l'habitation, & les neuf autres prirent à l'Eſt. Les Habitans ne laiſsèrent pas d'arborer fiérement le pavillon rouge, & de ſe couvrir de leurs retranchemens, d'où ils firent feu ſur les Hollandois. Mais s'étant bien-tôt apperçûs qu'ils ne pouvoient empêcher le débarquement, ils ne penſérent qu'à fuir vers les montagnes, où ils avoient tranſporté tous leurs effets dès le jour précédent. Leur Iſle, qui n'a que deux lieues de circuit, leur offre toûjours une retraite inacceſſible, dans deux hautes montagnes, qui ſont continuellement environnées de nuages. On y voit néanmoins pluſieurs belles vallées, fertiles en divers fruits, tels que des bananes, des patates, des oranges, des ananas, des tamarins, des cocos, &c. L'eau y eſt bonne, quoique difficile à découvrir lorſque la Mer achéve de monter ou de deſcendre. Les Inſulaires nourriſſent quantité de porcs & de poules, dont ils pourroient faire un trafic avantageux avec les Navires étrangers que le beſoin amène ſur leur Côte. Mais leur caractère naturel, entretenu par les Portugais qui les gouvernent, ne ceſſe pas de les porter à la défiance ou à la perfidie, & les expoſe toûjours à recevoir autant de mal qu'ils s'efforcent d'en cauſer. Leur nombre n'eſt que d'environ ſix cens, tous fort attachés à la Religion des Portugais, qui leur inſpirent une haine particulière pour les Proteſtans. Warwick fit ravager leurs vallées & brûler ſans pitié toutes leurs habitations (*e*).

WARWICK. 1602.

Caractère des Inſulaires.

Le 14 de Décembre, après avoir doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, trois Vaiſſeaux de la Flotte (*f*), qui étoient deſtinés pour Achin, prirent congé de l'Amiral à la hauteur de l'Aguade de *San-Bras* (*g*). C'étoient les mêmes qui s'étant joints dans la rade d'Achin avec trois autres, ſous le Vice-Amiral Sebald de Weert, firent le malheureux Voyage de Ceylan dont on a lû le récit dans la Relation précédente.

Obſervations ſur la route de Warwick.

Warwick prit ſa route à l'Eſt (*h*) juſqu'à la longitude de *Romeros* qu'il paſſa au Sud vers trente & un degrés, avec un vent Oueſt très-frais qui lui fit faire beaucoup de chemin. Mais à vingt-neuf degrés il eût des vents variables

(*e*) *Ibid.* pag. 508 & précédentes. L'Iſle d'Annobon gît par le premier degré cinquante minutes de latitude du Sud, à cinquante lieues du Continent d'Afrique.

(*f*) Ces Vaiſſeaux étoient *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*. R. de l'A. *A.*

(*g*) Ou *San-Blas* ſelon d'autres. R. de l'A. *A.*

(*h*) L'Auteur du Journal obſerve que pour aller en droiture juſqu'à Bantam, ſans relâcher nulle part, il faut porter au Sud juſqu'à ce que, ſelon l'eſtime, on ſoit à deux cens cinquante ou trois cens lieues à l'Eſt de Romeros, pour ne pas tomber dans l'inconvénient où tomba Warwick; car lorſqu'il fût par les onze & douze degrés, ils eûrent de longs & ennuyeux calmes, & preſque toûjours des vents contraires; de ſorte qu'ils perdirent plus de trois mois.

Digitized by Google

WARWICK. 1603.

variables, qui le pouſſèrent avec viteſſe au Nord, juſqu'à onze degrés de latitude méridionale.

Etat des Hollandois à Bantam.

En arrivant à Bantam, le 29 d'Avril 1603, il trouva les marchandiſes du Pays aſſez chères, mais la Cour & la Nation ſi bien diſpoſées pour les Hollandois, qu'il n'eût à s'occuper que de la cargaiſon de ſes Vaiſſeaux, & de quantité d'autres entrepriſes honorables ou utiles à la Compagnie. Il détacha deux Bâtimens de ſa Flotte, l'*Eraſme* & le *Naſſau*, pour aller faire l'ouverture d'un nouveau Commerce à la Chine. *Heemskerk* avoit trouvé, dans une Caraque Portugaiſe dont il s'étoit rendu maître (*i*), des inſtructions ſecrètes concernant le Commerce de ce grand Royaume, dont ces deux Vaiſſeaux reçûrent une copie qui leur donna des lumières importantes. Le 13 d'Août, Warwick apprit par le *Der Goes*, Vaiſſeau arrivé de Ceylan, le maſſacre du Vice-Amiral de Weert (*k*). Ce contretems retarda l'exécution des ordres dont il étoit chargé pour la Cour de Candy; mais il devint avantageux au Commerce de Bantam, parce qu'il fit tourner tous les ſoins de l'Amiral à l'établir ſolidement. L'abondance du poivre, du girofle, de la muſcade & du macis, devint extraordinaire dans cette Ville, ſur la nouvelle que la Flotte d'André Furtado s'étoit diſſipée, & les Hollandois profitèrent de cette occaſion pour obtenir du Roi un emplacement qui lui appartenoit, où ils firent bâtir une maiſon de pierre à l'épreuve du feu. C'étoit, non-ſeulement un des meilleurs quartiers de la Ville, mais un lieu même où dans l'occaſion, on auroit pû conſtruire un Fort. A la vérité les Habitans de Bantam, qui firent auſſi cette obſervation, en conçûrent quelque défiance, & ne voulûrent pas ſouffrir qu'on rendît l'édifice auſſi conſidérable que Warwick en avoit formé le projet (*l*).

Il y mit dix Facteurs de différens degrés, avec cette ſtipulation ſingulière, qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il ſeroit arbitraire aux Directeurs de la Compagnie, d'accorder des récompenſes à ceux qu'ils en jugeroient dignes. Il leur confia des ſommes conſidérables, pour remplir leurs magaſins par degrés, en profitant des occaſions favorables au Commerce (*m*). Mais le plus célèbre de ſes Réglemens fut une Inſtruction qu'il laiſſa au Directeur François *Wittert*, & qui devoit ſervir comme de loi fondamentale pour le gouvernement (*n*). Elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle paſſe pour le modèle ſur lequel tous les autres établiſſemens de cette nature ont été formés.

A

(*i*) Voyez la Relation précédente.

(*k*) Relation précédente.

(*l*) Journal de Warwick, pag. 620 & précédentes.

(*m*) Ces ſommes ſe montoient enſemble à vingt-ſept mille quatre cens ſoixante & douze réales de huit. R. d. E.

(*n*) 1. Tous les Commis ſubalternes, les Aſſiſtans & les Matelots, ſeront tenus d'obéir avec fidélité & ſoumiſſion, au Directeur du Comptoir, dans tout ce qu'il leur ordonnera. Ils s'y obligeront par le même ſerment qu'ils ont prêté pour l'obſervation du Réglement de l'*Artykel-brief* (1).

2. Lorſqu'au matin avant le déjeûner, & le ſoir avant le ſouper, celui à qui le Directeur en donnera l'ordre, lira la Parole de Dieu & fera la Prière, chacun des aſſiſtans de quelque qualité qu'il ſoit, ſe tiendra dans un état reſpectueux pour l'écouter, & priera Dieu de lui accorder ſa grace, d'être ſon guide & ſon conducteur, de bénir & faire proſ-

(1) Fameux Réglemens Hollandois pour la police des Vaiſſeaux.

Digitized by Google

A ce Réglement, qui contient les devoirs des Subalternes, en joignit un autre, qui renferme ceux du Directeur & des autres Officiers, avec

WARWICK. 1603.

proſpérer les affaires qu'il fera, accompagnant ſes prières de tous les mouvemens de dévotion qui peuvent ſervir à ſon ſalut (1). Quiconque ne ſe trouvera pas à la prière *lorſqu'il y ſera appellé par le ſignal marqué*, payera ſix ſols d'amende.

3. Quiconque prendra le Nom de Dieu en vain, qui jurera, blaſphemera, calomniera ou tombera dans d'autres excès pareils, payera dix ſols d'amende (2).

4 Perſonne n'entreprendra de parler de Controverſe, ni de diſputer de Religion, ſous peine de confiſcation d'un mois de gages; & ſi de telles diſputes donnoient naiſſance à des haines & des querelles, ceux qui les auront commencées ſeront punis arbitrairement.

5. Afin que ces Ordonnances ſoyent bien obſervées, & qu'il ne manque rien à l'adminiſtration de la Juſtice, il y aura un Collège de quatre Juges, qui auront un plein-pouvoir d'adminiſtrer la Juſtice dans toutes les affaires civiles. A l'égard des affaires criminelles, l'Amiral dreſſera une Inſtruction particulière, & toutes les Sentences ſeront exécutées ſans faveur & ſans délai. Si quelqu'un fait réſiſtance, ou s'oppoſe à l'exécution, il ſera puni par la confiſcation de quatre mois de ſes gages & par quelque peine afflictive. Celui qui ſera mis aux fers payera un eſclain au Contre-maître pour droit de fers, & dix ſols à l'Officier.

6. Afin que les Juges puiſſent exercer leur Charge avec l'autorité & le pouvoir convenables, tous les Officiers & les Matelots ſeront tenus de les aſſiſter & de leur prêter main-forte, ſoit pour arrêter quelqu'un ou pour faire exécuter quelqu'autre Sentence. Si quelqu'un donne à boire ou à manger au Criminel, il ſera mis lui-même aux fers, au pain & à l'eau, outre la confiſcation d'un mois de gages.

7. Perſonne ne pourra demander qu'on rende ſa condition meilleure pour avoir demeuré dans le Pays. On ſera tenu de s'en remettre au jugement & à la diſcretion des Directeurs généraux; & ſi quelqu'un eſt mis aux fers, il y aura contre lui confiſcation d'autant de mois de gages que le tems de ſa priſon pourra durer.

8. Le Directeur aura ſoin de faire inſérer, dans un régitre relié, tous les teſtamens des gens d'équipages & des autres, écrits au net, & ſignés au moins de deux témoins avec l'Ecrivain. Tous les habits, joyaux, argent, obligations & autres effets du Mort ſeront bien & dûement inventoriés, & l'inventaire ſera employé ſur le même régitre. Ce qui aura été legué à père ou mère, femme, enfans ou autres parens & amis, ſera dépoſé entre les mains d'un gardien, pour être délivré aux Directeurs généraux après le retour, à moins que ce ne fût des choſes ſujettes au dépériſſement; en ce cas, la vente s'en fera publiquement, avec celle des autres effets du Défunt; dans laquelle vente, le Mort pourra être établi pour *crédit* & l'acheteur pour *debet*, ainſi qu'on ſera obligé de le pratiquer en tout négoce & vente de marchandiſes qui ſe fera dans la Loge, où les conſentemens du vendeur & de l'acheteur ſont requis, & vérifiés par la ſignature qu'ils ſeront obligés de faire. La même choſe ſera obſervée à l'égard de ce qui ſera legué par teſtament; car ſi le teſtateur meurt, la choſe ſera portée en debet ſur ſon compte, & en crédit ſur celui à qui le leg aura été fait. Il en ſera de même à l'égard des legs faits aux pauvres.

9. Pour l'entretien de la paix & de la bonne intelligence, aucun n'entreprendra de quereller ou d'attaquer qui que ce ſoit, ſous peine de correction arbitraire. Quiconque prendra un autre aux cheveux ou lui donnera des coups de poing, ſera tenu pendant trois jours aux fers, au pain & à l'eau. Quiconque tirera le couteau en colère, pour en donner des coups, quoiqu'il n'en arrive aucune bleſſure, ou lui trempera la main d'un couteau contre un pilier de bois ou un mât, auquel elle demeurera attachée juſqu'à ce qu'elle puiſſe s'en arracher d'elle-même. Quiconque bleſſera d'un couteau recevra la grande cale par deſſous la quille d'un Vaiſſeau, ou ſera puni de tel autre ſupplice qu'on jugera convenable, avec confiſcation de ſix mois de gages. Si l'on tue, ou que la mort du bleſſé s'enſuive, le coupable ſera puni de mort, & tous ſes gages ſeront confiſqués.

10. Comme le jeu de dez & les autres jeux ſont la cauſe de quantité de maux, perſonne ne pourra tenir de dez ni de cartes, ni d'autres choſes ſemblables qui s'employent pour le jeu, ſous peine de vingt ſols d'amende chaque fois qu'on en ſera trouvé ſaiſi; à-moins que

(1) On ne change point un mot à cet Article.
(2) Cet Article n'eſt pas digne du précedent. Dix ſols, c'eſt trop peu pour des Gens de Mer.

Digitized by Google

WARWICK. 1603.

avec l'Inſtruction qu'il promet, au cinquième Article du premier, pour les affaires criminelles. Mais il n'y a rien d'aſſez remarquable pour mériter ici une

que dans quelqu'occaſion particulière on n'en eût obtenu la permiſſion du Directeur. S'il arrive qu'on ait gagné quelque choſe à gager ou au jeu, avec ou ſans permiſſion, celui qui aura perdu ne ſera point obligé de payer : & s'il a payé, le vainqueur ſera tenu de reſtituer; faute de quoi, la ſomme ſera déduite ſur ſes gages. Il eſt pareillement défendu de faire aucun trafic ou commerce, de troquer, échanger ou négocier en quelque manière que ce ſoit, ſi ce n'eſt du conſentement du Directeur, qui en fera mention dans le régiſtre.

11. Perſonne ne pourra vendre ni troquer ſes habits ſans permiſſion, ſous peine de punition corporelle, parce que ces changemens ſont ſujets à de fâcheux inconvéniens; & qu'ils attirent des maladies & d'autres déſordres.

12. Perſonne ne pourra de jour, encore moins de nuit, ſortir de la Loge ſans la permiſſion du Directeur; & lorſqu'on en aura reçû l'ordre, on retournera dans la Loge le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour prévenir toutes ſortes de fâcheux accidens. Ceux qui contreviendront à cet Article ſeront punis à diſcrétion.

13. La nuit, après que la ſentinelle aura été poſée, il ne ſe fera plus aucun bruit & chacun ſe tiendra dans le poſte qui lui aura été aſſigné par le Directeur. La ſentinelle, ni aucun autre, ne pourra, ſans ſa permiſſion, faire entrer perſonne dans la Loge, ſous peine de punition corporelle.

14. Tous ceux qui demeureront à terre prendront ſoin de tenir propres & nettes les armes qui leur auront été commiſes par le Capitaine, afin qu'elles puiſſent toûjours ſervir à l'inſtant.

15. Chacun ſera tenu de ſe contenter de la ration qui lui ſera ordonnée par le Directeur, ſous peine de confiſcation de deux mois de gages. Chacun ſera obligé de ſe ſervir, à l'heure même, de l'arrack qui ſera préſenté devant lui, ou de la liqueur qui lui ſera préſentée à la place d'arrack, ſans en pouvoir rien réſerver ou revendre. Perſonne ne pourra prendre des vivres ou aucun breuvage en cachette, ni exiger ou prendre une plus groſſe ration, ſous peine de confiſcation de deux mois de gages.

16. Chacun ſe gardera de s'enyvrer; & quiconque ſera trouvé yvre payera chaque fois l'amende d'un mois de gages, ſans être exempt d'autres punitions, ſuivant l'exigence du cas.

17. Perſonne ne pourra, ſans la participation du Directeur, vendre, jetter, ni donner aucune ſorte de vivres, ſous prétexte qu'ils ne ſeroient pas bons, ſous peine de confiſcation d'un mois de gages.

18. Perſonne n'entrera dans les magaſins du Comptoir, ni n'en pourra rien tirer, ni allumer du feu ou de la chandelle, qu'avec la permiſſion du Directeur, ſous peine de punition arbitraire & de confiſcation d'un mois de gages.

19. Ceux qui ſeront convaincus d'avoir forcé les ſerrures, ouvert des caiſſons, des paquets, des tonneaux & des coffres ſans le conſentement du Directeur, ſeront punis corporellement, & leurs biens confiſqués avec leurs gages, comme pour vol.

20. Si le Directeur & ſon Conſeil jugent à propos d'ajoûter au préſent Réglement quelques Articles qui leur paroîtront néceſſaires après avoir pris une plus grande connoiſſance du Pays, leurs Ordonnances auront lieu & ſeront obſervées comme celles-ci, ſous les peines qui y ſeront portées.

21. Si quelqu'un étant à terre dans le Pays, ſe trouve avoir contrevenu aux Réglemens, ou commis quelqu'autre mauvaiſe action pour laquelle il n'ait point été cité en Juſtice ni puni, il ſera livré, en arrivant dans les Provinces-Unies, pour y être puni ſans miſéricorde & ſervir d'exemple aux autres. Bien-entendu que le Directeur & tous les Juges du Collège ſont autoriſés & ont pouvoir d'adminiſtrer la Juſtice en toutes ſortes d'affaires, ſans que perſonne puiſſe demander d'être renvoyé devant d'autres Juges.

22. Tous les délits qui ne ſont pas exprimés dans ces Articles, & qui pourroient être commis, ſeront punis par ordre de la Juſtice, ſuivant l'exigence du cas.

23. Les amendes pécuniaires ou confiſcations de gages ne pourront être remiſes ni moderées par le Directeur du Comptoir, quand même le coupable ſeroit condamné à quelque peine afflictive plus conſidérable qu'aucune de celles qui ſont contenues dans ces Articles. Il n'appartiendra qu'aux Directeurs généraux de les remettre ou de les modérer, ſuivant la connoiſſance qu'ils auront de la conduite que le coupable aura tenue depuis ſa condamnation, & ſuivant les bons ſervices qu'il aura rendus ſur la Flotte.

24. Les

Digitized by Google

une place qui ſera mieux remplie par un Mémoire ſecret laiſſé au Directeur, dans lequel on voit comme la quinteſſence du Commerce & de la Politique des Hollandois. On y apprend auſſi certains Uſages Indiens, dont on a lû pluſieurs fois les noms ſans les entendre (*o*).

WARWICK 1603.

CES

24. Les amendes & les confiſcations de gages ſeront appliquées & diſtribuées à la diſcrétion des Directeurs.

25. Ceux à qui il ſera ordonné de garder les malades, obéiront volontairement, ſans délai & ſans réſiſtance, ſous peine de correction arbitraire.

26. Nul de ceux qui retourneront dans les Provinces-Unies ne pourra emporter plus de porcelaines que la valeur d'un mois de ſes gages & dix livres au-deſſus. Ceux dont les gages montent à quarante livres, ou plus, par mois juſqu'à l'Amiral incluſivement, n'en pourront emporter pour une plus grande ſomme que cinquante livres; c'eſt-à-dire, au prix que cette marchandiſe a dans les Indes; & les Directeurs feront obligés de retenir pour la Compagnie, toutes les parties de porcelaines qu'ils croiront valoir plus que ce qui eſt ici réglé, en rendant néanmoins le prix de l'achat & rien de plus; ce que chacun ſera tenu de ſouffrir ſans s'y oppoſer, afin que la Compagnie puiſſe conſerver ſes droits.

27. Nul ne pourra emporter de marchandiſes, groſſes ou menues, pour une plus grande ſomme que celle qui eſt contenue dans le précédent Article, ſous peine de confiſcation des marchandiſes & de la moitié de ſes mois de gages; & chacun ſouffrira, au retour du Voyage, qu'il en ſoit fait une exacte recherche avant qu'il deſcende à terre. On ſera même tenu de ſe purger par ſerment, ſi l'on en eſt requis.

28. Chacun ſera tenu de remettre fidellement, entre les mains du Capitaine ou des Directeurs, les Journaux, Cartes, Ecrits, Figures & repréſentations des Côtes, Villes, Rivières, Rades, Ports, Caps, Remarques faites à l'égard des Etoiles, Routes, Courſes, & généralement tout ce qui regarde la Navigation auſſi-bien que le Commerce des Indes, & qu'on aura remarqué, noté, écrit & acquis ou gagné ſoit qu'on ſoit requis ou non de livrer toutes ces choſes; & celà, ſans en pouvoir retenir ni copie ni exemplaire, ou en faire part à perſonne.

29. Si quelqu'un s'expoſe à quelque péril ou fait quelqu'entrepriſe pénible par l'ordre du Directeur, il ſera récompenſé à la diſcrétion de la Compagnie.

30. Si dans un tems de péril on fait quelque ſignal d'allarme, chacun ſe mettra auſſitôt en état de défenſe & viendra ſe préſenter, ſous peine de punition corporelle, afin qu'on ſoit toûjours prêt à réſiſter aux ennemis; ſous promeſſe auſſi qu'on fera tout ce qu'il ſera poſſible pour bien panſer & traiter les bleſſés. Si quelqu'un eſt eſtropié ou tombe dans quelque maladie incurable, il ſera pourvû à ſon entretien ſuivant les uſages de la mer, à la diſcrétion d'arbitres & de gens de probité; auquel payement & à celui des mois de gages, le Vaiſſeau où l'on ſert ſera affecté; ce qui ſe doit entendre, à l'égard des mois de gages, juſqu'à ce que l'Amiral ou quelqu'un du Conſeil ait congédié les gens dans les Indes Orientales; car alors les mois de gages ſeront aſſignés ſur tous les biens & ſur tous les effets qui ſeront appartenans à la Compagnie dans les Indes, où l'on ſuppoſe les gens employés; & lorſqu'on en partira, il demeureront aſſignés ſur tout ce qui ſera porté en Hollande & en Zélande. Bien-entendu que les mois de gages qui ſeront dûs juſqu'au jour du congé qui aura été donné par l'Amiral ou par le Conſeil, ſeront payés dans Amſterdam à ceux qui auront été indiqués pour les recevoir, auſſi-tôt que le Navire d'où ils auront été congédiés ſera de retour.

31. Afin que le contenu de ce Réglement puiſſe être exécuté en tous ſes points, chacun ſera obligé de promettre, par le même ſerment qu'il a prêté pour l'obſervation de l'*Artykel-brief*, de l'obſerver fidellement.

32. Si quelqu'un, au tems qui ſera marqué pour faire cette promeſſe, ſe tait ou s'abſente, il ſera néanmoins réputé obligé, comme s'il avoit parlé & qu'il eût été préſent.

(*o*) Le Directeur avertira diligemment, ſans rien diſſimuler, les Officiers des Vaiſſeaux de la Compagnie, des conjonctures favorables qui ſe préſenteront pour l'avantage du Commerce, & leur donnera ſes ſoins & ſon ſecours. Il cherchera toutes les occaſions d'obtenir diminution du droit du Roi, nommé *Robe robe*, pour lequel nous avons payé au Roi cinq cens réales de huit par chaque Vaiſſeau grand & petit, & deux cens cinquante réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar n'eſt pas ancien, mais une uſurpation nouvelle, on fera toutes ſortes d'efforts pour le faire retran-

Digitized by Google

WARWICK. 1603. Ces ſages diſpoſitions furent ſecondées ſi heureuſement par les circonſtances, que dans le ſeul cours de cette année, les Hollandois & les Anglois chargé-

cher & ne le payer plus à l'avenir. Nous avons payé au Roi le droit de *Billebilan*, pour trois Vaiſſeaux ſans en ſpécifier la capacité, deux mille réales, faiſant pour chaque Vaiſſeau ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers. Pour deux mille ſacs de poivre qui ont été achetés du Roi, nous avons payé une réale de huit par chaque ſac, plus que de celui que nous avons acheté des Particuliers. Mais comme le poivre ne nous fût pas livré ſur le champ, nous lui payâmes par avance ſeulement ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers, & outre cela cinq cens réales pour le *Robe*, faiſant en tout mille cent ſoixante-ſix réales & un tiers pour un Navire; & quand le Navire fût chargé, nous lui en payâmes autant pour un autre, & de même pour un troiſiéme. Mais quand les trois Navires eûrent leurs charges, qui furent de vingt-deux à vingt trois mille ſacs, on commença de nous chicaner, & l'on voulut avoir, pour ſix mille ſacs de poivre, les droits que nous avions payés pour la charge entiére du Vaiſſeau. On apportoit pour prétexte de cette chicane, qu'en marchandant pour les deux premiers Vaiſſeaux, nous avions dit qu'ils n'étoient que du port de ſix mille ſacs ou à-peu-près. Enfin nous convînmes avec les Officiers & nous payâmes pour ce que nous avions pû charger ſur les trois Navires, de plus que dix-huit mille ſacs, cent trente réales & dix nobles à la roſe, au Roi, au Gouverneur, à la Nourrice & à d'autres; ſous condition que nous pourrions acheter ce qui manquoit encore pour la cargaiſon, en payant par proportion ſur le pied de ſix mille ſacs pour la charge entiére d'un Vaiſſeau. Je vous répete ici ce détail, afin qu'il puiſſe ſervir à vous faire prendre de juſtes meſures, & que vous ne conſentiez pas, comme une choſe réglée, qu'il faille payer tant par chaque ſix mille ſacs, mais ſeulement par chaque Vaiſſeau, grand ou petit, comme on l'a toûjours pratiqué. Mais en cas que les Officiers du Roi veuillent ſçavoir la capacité des Vaiſſeaux, & faire leur compte par le nombre des ſacs, il faut tâcher de faire paſſer les Vaiſſeaux communs, au moins pour dix mille ſacs dans leur cargaiſon.

Le droit de l'Ecrivain, pour le poivre qu'on charge, eſt d'une réale de huit par chaque cent de ſacs, & l'impôt pour le Roi de huit par cent; & l'on compte le tout ſur le pied du moindre prix qu'on a donné, ainſi que nous avons fait, en comptant ſur le pied de quatre réales & demie, quoiqu'il y en eût une partie qui nous eût coûté quatre réales & trois quarts, & cinq réales. Le *Pangroro* eſt auſſi un droit ancien, mais de moindre conſéquence, n'étant que de douze *caſſies* & demie par ſac. Ce ſont-là les frais ordinaires que le poivre porte; car pour le poids il n'eſt rien dû, quoiqu'on prétende le contraire: mais ſi celui qui péſe vous rend ſervice en augmentant l'*Archien*, il faut l'en récompenſer à vôtre diſcrétion. Prenez bien garde à cette augmentation du poids de l'*Archien*, & tâchez de vous la procurer; & vous pourrez plus facilement réüſſir lorſqu'il n'y aura point de Vaiſſeaux dans cette rade & que le poivre ſera au Marché ſans acheteurs; car alors vous pourrez bien plus aiſément faire que le poids du Marché ſoit chargé & rendu peu-à-peu plus peſant; & ſi une fois un tel poids pouvoit être en train & qu'on y fût accoûtumé, on continueroit ſans doute de s'en ſervir, & la choſe paſſeroit tout de même lorſqu'il ſeroit venu des Vaiſſeaux. En tout cas, les Commis des Vaiſſeaux pourroient marchander au premier achat de poivre qu'ils feroient, qu'il leur fût livré à l'*Archien* de telle ou telle grandeur. Je vous donne cet avis & vous recommande d'y apporter vos ſoins, parce que je ſçais avec certitude qu'on a diminué l'*Archien* & qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être: Car un *Picol* ou deux *Bafouts*, qui ſont cent *Catis*, n'eſt que de cent vingt livres de poivre, & il devroit être de cent trente-deux, poids d'Amſterdam; par conſéquent une barre, qui eſt de neuf baſouts ou de quatre picols & demi, qui devroit-être d'environ ſix cens livres, n'eſt à-préſent que de cinq cens quarante livres.

Le macis, les noix-muſcades, les cloux de girofle, les cubebes, le poivre-long, la racine *Sina* & les autres ſemblables marchandiſes, payent au Roi cinq par cent pour tous droits, ſans payer ni *Robe robe*, ni *Billebilan*, ni *Pangroro*, ni droits d'Ecrivain, ni aucuns autres droits ou frais, quoiqu'on en prétende environ mille caſſies par chaque barre. Mais nous ne les avons pas payés. Un Yacht ou pluſieurs, qui ſont pour demeurer dans ce Pays, ne ſont pas tenus de payer en arrivant dans le Port ni quand ils en ſortent. Les marchandiſes qu'on vous apportera ici des autres endroits & que vous ferez mettre dans vos magaſins, ne doivent rien, ſoit qu'el-

Digitized by Google

gèrent plus de quarante-huit mille sacs de poivre, qu'ils transporteront en Europe.

WARWICK. 1603.

WARWICK.

qu'elles soyent chargées pour la Hollande ou pour quelqu'autre lieu. Par cette raison, le poivre qui pourra venir sur le Yacht doit être mis à part & dans un lieu séparé de celui que vous pourrez acheter, & vous en donnerez connoissance à l'Ecrivain; car le poivre qu'on achete ici n'étant pas enregistré sur l'heure, mais seulement lorsqu'on l'embarque, on ne manqueroit pas de faire aussi payer les droits de celui qui auroit été amené d'ailleurs, si vous manquiez à cette précaution.

Vous rechercherez diligemment les occasions d'écrire aux gens que nous aurons laissés à *Greffick*, à *Banda* & dans les autres lieux, leur donnant avis du prix des marchandises, de l'état du Commerce & des autres circonstances. Vous demanderez au Commis du Yacht un compte de ce qu'il a fait, & prendrez garde que tout ait été bien noté & enregîtré. Vous lui ferez auſſi des queſtions, & vous tâcherez de tirer de lui ce qu'il aura pû apprendre ou connoître par expérience touchant le Commerce dans les divers Pays & Places qu'il aura viſités. Vous ferez de pareilles queſtions au Maître, ſur le ſujet de la Navigation & de ce qui en dépend, & vous tiendrez note de tout ce qui vous paroîtra digne de remarque.

Auſſi-tôt que le Yacht ſera revenu, il ne faut pas différer de l'envoyer à Greſſick, pour en partir le plûtôt qu'il pourra & ſe rendre à *Macaſſar*, à *Baly*, *Bimo*, *Corde* & autres lieux, afin d'y acheter des toiles, du riz, du ſagu, & d'autres marchandiſes propres pour Banda & pour les Moluques. A Baly, ſuivant ce qu'on nous a fait entendre, on pourroit troquer de nos marchandiſes avec profit pour des toiles de coton.

Le Roi de Turban nous a depuis peu marqué de la bienveillance (1), & la reconnoiſſance nous a fait donner des paſſeports à ſes Jonques. Il ſera bon d'entretenir alliance & amitié avec lui, car c'eſt un puiſſant Prince. Nos Vaiſſeaux qui ſeront route à l'Eſt & qui pourront relâcher dans ſes Ports, lui marqueront beaucoup de reſpect. On ira lui faire la révérence, & l'on en uſera comme avec un bon & puiſſant ami. Cependant il faudra toûjours ſe tenir ſur ſes gardes & ne pas s'abandonner trop à la confiance, car on n'a pas encore lieu de faire fond ſur lui.

Panaruca, qui eſt au bout oriental de Java, fournit beaucoup de riz, & trois ganſes de Java y valent un *tarin*. La petite Java, nommée par les Portugais *Cumbava y Bima*, produit auſſi du riz en abondance. La Ville de *Bima*, dans cette Iſle, eſt admirablement ſituée. Elle eſt au bord de l'eau, ſur un golfe dont l'entrée eſt étroite, & qui eſt large en dedans. Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les bracelets & autres marchandiſes de cette nature, y ſont demandées. Les gens y ſont ſociables. Lorſqu'ils ſeront bien perſuadés que nous ſommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous ſeront encore un meilleur accueil, parce qu'ils ont reçû beaucoup d'inſultes de cette Nation.

Macaſſar, ſuivant ce qui nous a été dit par des Malais & par d'autres, eſt une Iſle ſituée entre Borneo & Celebes. Mais, ſuivant l'opinion de l'Amiral Jâques *Heemskerk* & de quelques autres, Macaſſar eſt dans l'Iſle de Celebes; de-ſorte que ce point demeure encore indécis (2). On y trouve une grande abondance de riz & d'autres denrées. On nous a fait entendre que le Roi a de l'affection pour nous.

On trouve, à Madure & à Baly, des toiles fort propres pour Banda & pour les Moluques. On prend à *Bongermaſſin* & à *Lauro* dans l'Iſle de Borneo, des diamans & des pierres de bezoard. Il y a auſſi de ces pierres à Macaſſar, pour un prix fort médiocre. Toutes ſortes de marchandiſes de la Chine ſont bonnes à porter à Macaſſar & à Borneo. *Timor* fournit beaucoup de bois de ſandal, de cire & de miel. On y débite bien les marchandiſes de la Chine, de même que les toiles blanches avec des bordures jaunes, qu'on nomme *Perſiades*. On y débite encore fort bien, un métal fait d'un alliage moitié d'or & moitié d'argent; mis en barres ou lames d'un empan de long & d'un pouce d'épaiſſeur. On y vend bien les toiles de *Cain drogom*, ſemées de bouquets; les toiles rouges de Guzarate pliées en quarré; les taffetas du plus bas prix; les perles de verre: les petites pelles de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'étain, & particuliérement le fer. Toutes ſortes de vivres y ſont à bon marché & en abondance. Pour Banda & les Moluques, il eſt bon d'y porter des toiles de *Cain-turlas*, *Cain-pattas*, *Mouri*, *Ba-*

(1) Il avoit relâché à l'Amiral quelques priſonniers du nombre deſquels étoit *F. Verdun* que *Valentyn* prend pour *François van der Does*; Voyez ci-deſſus pag. 214., à quelle occaſion nous faiſons ici cette obſervation. R. d. E.

(2) Pour les Hollandois; (de ce tems-là.) Car les Portugais, mieux inſtruits, n'ignoroient pas que Macaſſar eſt le nom d'un Royaume, d'une Ville & d'une Riviere de l'Iſle Celebes.

Digitized by Google

WARWICK. 1603.

WARWICK étant parti de Bantam, le 11 de Novembre, mouilla le 25 à Greſſick, où il apprit que deux de ſes Vaiſſeaux qu'il avoit détachés pour la

Balaeſſos, de Madure & Baly; & des *gounges* & autres ouvrages de cuivre: des velours, des armoiſins, des damas, du fil d'or, des toiles peintes de Coromandel, noires & blanches, & d'autres couleurs; du *Serre-maieyo*, de l'*Amfion*, des racines de *Sina*, du muſc & d'autres marchandiſes.

Dans le Royaume de Siam, dont la principale Ville & la plus marchande ſe nomme *Judea*, toutes les marchandiſes des Pays-Bas ſont recherchées, telles que les draps fins rouges, cramoiſi & de toutes les autres couleurs; les miroirs de glaces fines, les velours, les ſatins, les draps d'or & d'argent. Plus les marchandiſes ſont fines, rares & chères, mieux elles ſe vendent. On ne ſçauroit y porter rien de trop précieux.

Toutes les marchandiſes de la Chine ſont propres auſſi pour Achin, comme les armoiſins, les porcelaines, le mercure, les gounges de cuivre, la ſoye de *Beckemſias*, le fil d'or, le velours rouge, l'amfion, &c. On en apporte pour retour du *Dragoum* & de la *Seraſſa*, des toiles blanches de Bengale, une ſorte de ceinture de ſoye nommée *Sabock-te-ſebinde*, & d'autres marchandiſes.

On trouve abondance de mouchoirs & de toiles de coton de diverſes ſortes à Conimor ſur la Côte de Coromandel, entre S. Thomé & Negapatan. L'or & l'argent, les maſſes d'Achin, les velours, les ſatins, les armoiſins, le cariſé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, le papier, & la racine *Sina*, y ſont fort demandés.

Suivant mon avis, il y a trois endroits propres pour croiſer & faire des priſes ſur les Portugais, à quoi il faut bien prendre garde; ſçavoir, le Détroit de Sincapura, près de Johor, où paſſent ordinairement les Vaiſſeaux qui viennent de Macao, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon &c. Ce fût-là que l'Amiral Heemskerk ſe rendit maître de la riche Caraque de Macao, au mois de Février 1603, qui fût le ſecond Vaiſſeau qu'il prit en venant de la Chine. La ſeconde croiſière eſt vers le Cap ou le Détroit de Lufapara, proche de Sinapate, où paſſent les Vaiſſeaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor, &c. La troiſième eſt environ quarante lieues à l'Oueſt de Malaca, où le Général Lancaſter, Anglois, prit la Caraque qui venoit de S. Thomé, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 13 d'Octobre 1602. On peut eſperer de faire des rencontres dans ces trois parages, d'autant plus qu'il n'y a pas d'autres paſſages pour aller à Malaca ou en venir. Les Vaiſſeaux de Goa & de la Côte de Malabar partent ordinairement pour Malaca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui viennent de Malaca à Macao employent vingt à vingt-cinq jours dans leur route. Le premier part au commencement de Décembre, & le ſecond un mois après. Ceux qui vont de Malaca à Goa, font voile au mois de Janvier, quoique le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

Les Vaiſſeaux de Portugal viennent ordinairement terrir à Goa au mois de Septembre. La mouſſon du Nord Oueſt y commence en Avril, auſſi-bien que ſur la Côte de Malabar, & dure cinq ou ſix mois. Pendant cette mouſſon, & fur-tout depuis le 10 de Mai juſqu'au dernier d'Août, les Vaiſſeaux ne peuvent approcher de cette Côte. Toutes les Rivières ſont barrées de ſable; il n'y a qu'au Cap de Comorin qu'il en demeure quelqu'une navigable, & qu'il ſe trouve encore quelque havre d'entrée. Le premier des Vaiſſeaux qui partent de Macao, territ ordinairement à Malaca depuis le 20 juſqu'au dernier de Décembre; & le ſecond, ou le dernier, depuis le 20 juſqu'au dernier de Janvier.

Pour enfiler le *Détroit de Sincapura*, en venant de l'Oueſt, il faut ranger la Côte de Malaca, quand même on auroit avec ſoi quelqu'un des meilleurs Pilotes Malais. Ordinairement les Portugais mouillent l'ancre devant la Bouque; ils mettent, aux deux côtés de la paſſe, deux matereaux, ou y font poſter deux canots, entre leſquels ils paſſent à la faveur du flot. Ils avoient accoûtumé d'entrer par la vieille paſſe; mais maintenant c'eſt par la nouvelle en venant de l'Oueſt, & ils laiſſent l'Iſle à *babord*: au-lieu que quand ils entrent par la vieille paſſe, ils laiſſent l'Iſle à *ſtribord*.

Quand ils viennent de l'Eſt, ils font le tour de *Pedro Blanco*, de l'un ou de l'autre côté. Pedro Blanco paroît comme une Jonque renverſée, qui a ſa quille par-deſſus, & git Sud & Nord avec l'Iſle Bintam. Le meilleur eſt de naviguer dans le canal, ſoit de l'un ou de l'autre côté de cette roche; car à une demie-lieue de la pointe orientale de Johor, il y a des rochers à quatre ou cinq braſſes ſous l'eau. *Pag.* 624 *& ſuiv.*

Digitized by Google

la Chine, avoient livré le combat aux Portugais vers Patane. Il envoya quelques-uns de ſes Officiers avec des préſens, au Roi du Pays, qui tenoit ſa Cour à *Sedeccari*, Ville éloignée d'une journée de la Mer. Il faiſoit ſupplier ce Prince de lui accorder une place de Greſſick, pour y bâtir une maiſon, & cette faveur lui fût accordée. Le Commerce étant aſſez floriſſant dans cette Ville, il s'étoit propoſé d'y former un Comptoir. Le Roi promit aux Hollandois de ne les jamais charger d'impôts, & de leur laiſſer la liberté du Commerce dans ſes terres, avec toutes les franchiſes qu'il y avoit accordées aux Portugais; mais il exigea qu'on ne fit aucune inſulte aux Marchands de cette Nation, dans les Ports & les Mers qui relevoient de ſes Etats. Warwick établit ſix Facteurs dans ce nouveau Comptoir, auxquels il donna les mêmes réglemens qu'il avoit compoſés pour Bantam, avec cette ſeule reſtriction, qu'ils ne pourroient prononcer ſur aucune affaire criminelle, & que les coupables devoient être envoyés les fers aux pieds à Bantam, avec les témoins néceſſaires pour l'inſtruction & le jugement du procès. Le Directeur de Greſſick ne devoit être ſoûmis à aucune autre Juriſdiction que celle de Bantam (*p*).

WARWICK. 1603. L'Amiral ſe rend à Greſſick.

Conditions auxquelles il y établit un Comptoir.

Des quatorze Vaiſſeaux que l'Amiral avoit amenés aux Indes, il ne lui en reſtoit que quatre & deux Yachts, avec leſquels il remit à la voile le 6 de Décembre. Bien-tôt meme il en détacha un pour Banda, & prenant ſa route à l'Oueſt vers Johor, il dériva le 15, vers une Iſle que les Malais nomment *Graſſica*, ſituée par les quatre degrés un tiers, entre Borneo & Madure. La navigation devint ſi difficile juſqu'au 25 de Février 1604, qu'après avoir employé tout ce tems à faire quarante on cinquante lieues, on apprit que l'Iſle dont on rangeoit encore la Côte, étoit celle de Borneo, dont cette partie ne ſe nomme Graſſica que du nom d'un Bourg qui y eſt ſitué, & devant lequel la Flotte avoit mouillé ſans le ſçavoir (*q*). On trouva que les terres couroient ici à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt, & à l'Eſt quart de Sud-Eſt. Trois ou quatre lieues plus loin, la Côte fuit au Nord-Oueſt & au Nord. L'Iſle de *Crimata*, comme on l'apprit des Chaloupes qu'on prit ſoin d'envoyer à la découverte, eſt ſituée à quatorze lieues Nord-Oueſt, ou un peu plus à l'Oueſt de Borneo, vis-à-vis la Rivière de *Succadana* & la Ville de *Lawe*, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de bezoard. Mais on fût informé en même-tems, qu'il y avoit dans la Rivière des barres de ſable, qui ne permettent pas aux grands Vaiſſeaux d'en approcher, quoiqu'elle ſoit navigable pour les Chaloupes & les Yachts (*r*).

Il ſe rend à Johor.

1604.

Difficultés de ſa route.

Ces obſtacles ne firent pas perdre à Warwick le deſſein de ſe rendre à Johor, parce qu'il croyoit ce Voyage néceſſaire pour l'intérêt de la Compagnie & de toute la Nation. L'alliance que le Roi de Johor avoit faite avec les Hollandois, l'expoſoit aux inſultes des Flottes Portugaiſes. Un peu d'empreſſement à le ſecourir ne pouvoit manquer d'échauffer ſa reconnoiſſance; & les fruits en étoient d'autant plus certains, que non-ſeulement Johor eſt le droit chemin pour la Chine, & plus commode même que par les Manilles, mais que ſi l'on en pouvoit chaſſer une fois l'Armée Portugaiſe & la diſſiper entiérement, le Roi de Ternate ſeroit aſſez fort pour ſe ſoûtenir con-

Sa politique.

(*p*) Journal de Warwick, pag. 653 & 654. (*q*) *Ibid.* pag. 656. (*r*) *Ibidem.*

Digitized by Google

WARWICK. 1604.

contre les Portugais de Tidor. Cependant la mouſſon étant directement contraire, il fallut mouiller le 13 de Mars, ſur la Côte de Crimata pour y prendre des rafraîchiſſemens. Warwick envoya de-là une Chaloupe à Succadana, où elle employa cent réales de huit en diamans. Les difficultés ne ceſſèrent pas (*s*) & coûtèrent beaucoup à vaincre, juſqu'au 3 de Mai, qu'on jetta l'ancre dans la Rivière de Johor, à deux degrés deux tiers de latitude du Nord. Le Roi parût fort ſatisfait de l'arrivée d'une Flotte Hollandoiſe. *Buys*, Directeur du Comptoir qui s'étoit déjà formé dans ce lieu, rendit témoignage des diſpoſitions favorables qu'il y avoit trouvées pour ſa Nation. Elles augmentèrent encore à la nouvelle qu'on reçût d'un avantage conſidérable que deux Navires Hollandois, l'*Erajme* & le *Naſſau*, avoient remporté ſur les Portugais. Ils avoient attaqué, dans la rade de Macao, un grand Galion qui partoit de cette Ville pour le Japon. Ils s'en étoient rendus maîtres. Ils avoient enlevé la cargaiſon, & brûlé le Vaiſſeau à la vûe des Habitans; vengeance aſſez juſte pour la mort de dix-huit Hollandois qui avoient été barbarement maſſacrés dans la même rade. Warwick ne trouva point de Portugais à combattre aux environs de Johor. Mais après avoir confirmé l'alliance & ſolidement établi les intérêts du Commerce, il s'occupa du grand deſſein d'ouvrir l'entrée de la Chine aux Hollandois. Un Orfévre Chinois de Queda lui rendit d'importans ſervices. La dépenſe fût ſi peu ménagée, qu'on donna juſqu'à mille réales de huit à quatre autres Chinois, qui furent employés dans la même entrepriſe. D'un autre côté *Specx* fût envoyé à Siam avec des préſens. Il devoit ſupplier le Roi, qui faiſoit partir un Ambaſſadeur pour la Chine, de le mettre dans le cortége & de lui accorder ſa protection. La lettre que Warwick écrivit à ce Monarque, eſt un monument de ſon zèle & de ſes glorieuſes vûes, qui mérite d'être conſervé (*t*).

Deux Vaiſſeaux Hollandois enlévent un riche Galion.

Adreſſe de Warwick.

Sa Lettre au Roi de Siam.

„ NOUS Wybrand van Warwick, Amiral & Capitaine-Général d'une „ Flotte de quinze Vaiſſeaux, venus de Hollande & de Zélande deſtinés „ pour la Ville de Bantam dans l'Iſle de Java, où nous avons nous-même en „ perſonne fait un ſéjour de ſept mois, ſouhaitons à Vôtre Majeſté, très- „ illuſtre & très-puiſſant Roi de *Crongh Prenechoon* & *Sryy Judea* (*v*) (*x*), toute „ ſorte de bonheur, de proſpérité & d'agrandiſſement. Nous, ſerviteur „ de

(*s*) Obſervons, avec l'Auteur du Journal, qu'en levant l'ancre pour Johor on laiſſe, au Sud-Sud-Oueſt de *Crimata* ou *Crimita*, trois ou quatre petites Iſles entourées de roſeaux, & un petit banc étroit qui court en mer environ une lieue & un tiers au Sud-Eſt. Ainſi ceux qui viennent de l'Eſt doivent s'éloigner un peu de Crimata & ranger la Côte de *Suratos* où il y a dix braſſes de profondeur, fond de bonne tenue. On eût encore vents & marées contraires juſqu'au 22, que les courans abandonnèrent les Vaiſſeaux; enſuite un vent de Sud-Sud-Eſt & de Sud-Eſt les fit dériver le 26, vers l'Iſle de *Linga*, d'où ils paſſèrent entre des Iſles à l'Oueſt de *Bintam*, qui leur demeuroit à ſtribord. Ainſi l'on trouva que ces Iſles, auſſi bien que celles de *Borneo*, giſſoient fort différemment de la poſition qu'elles avoient dans les Cartes, & l'on en deſſina de nouvelles pour ſervir dans l'occaſion. *Pag.* 659.

(*t*) Pag. 665.

(*v*) Principale Ville du Royaume de Siam.

(*x*) Au lieu de *Crongh Prenechoon*, il doit ſans doute y avoir *Krong Prenekon*, ou plutôt, ſuivant la *Loubere*, Ch. II. pag. 7. *Krung te papra Maha Nakon*. *Sry-y*, eſt auſſi pour *ſi-yo-thi-ya*; car c'eſt-là le nom de la principale Ville du Royaume de Siam, laquelle s'appelle par corruption, *Odia Juthea Judea* &c. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

„ de V. M. ayant diviſé nôtre Flotte & envoyé des Vaiſſeaux en divers endroits des Indes pour y trafiquer, ſommes préſentement venus en perſonne ici à Patane, avec deux Navires, ſuivant les ordres de nôtre Roi de Hollande & de Zélande (y), pour faire nôtre Commerce & nous rendre „ à la Chine. Mais nous avons appris que cette entrepriſe eſt impoſſible, „ ſi ce n'eſt ſous la protection & la faveur de quelque Puiſſance. Nous avons en même-tems eû le bonheur de rencontrer ici *Opra Rad'zia Phacdy Stry Suaſdy* (z), Ambaſſadeur de V. M., qui vient de Borneo, & nous „ avons ſçû que V. M. a coûtume d'envoyer tous les ans des Ambaſſadeurs „ au grand Roi de la Chine. Cette circonſtance m'auroit engagé à partir „ pour avoir l'honneur de me rendre moi-même auprès de V. M. avec mes „ Vaiſſeaux, ſi la mouſſon n'y apportoit pas un obſtacle. Mais j'envoye, „ avec vôtre Ambaſſadeur, Corneille Specx, mon frère cadet, ſerviteur „ de V. M., pour la ſupplier très-humblement, que lorſqu'Elle enverra ſes „ Ambaſſadeurs au grand Roi de la Chine, il puiſſe aller à leur ſuite & être „ rangé dans leur train, afin qu'il puiſſe y faire connoître le nom des Hollandois, & ſçavoir ſi les Vaiſſeaux de nôtre Nation qui pourroient aller „ ſur les Côtes de la Chine, auront la liberté d'y trafiquer. Si cet avantage „ nous arrive par la faveur de V. M., nous la ſupplions de trouver bon que „ les Pays de Hollande & de Zélande demeurent étroitement unis & alliés „ avec les Pays de ſa domination. Cependant comme les Portugais ſont „ ennemis mortels des Hollandois, & qu'ils mettront en œuvre toutes ſortes de ruſes & d'impoſtures pour les traverſer & les détruire, nous ſupplions encore V. M. de vouloir recommander la Nation Hollandoiſe, tant „ dans les terres de ſon obéïſſance qu'à la Chine, & de la prendre ſous ſa „ protection (a).

WYBRAND. 1604.

Cette adreſſe à ſaiſir les moindres ouvertures fait autant d'honneur aux Généraux Hollandois, que tous les avantages qu'ils continuoient de remporter par les armes. On voit, dans toute leur conduite, que l'habileté n'y étoit pas moins employée que la valeur, tandis que l'une & l'autre ſembloient manquer également aux Portugais. Si Warwick n'eût pas la ſatisfaction, dans ce Voyage, d'ouvrir les Ports Chinois à ſa Nation, il jetta du moins *les fondemens ſur leſquels ſes Succeſſeurs ont édifié* depuis. Il s'approcha des Côtes, il s'y procura d'heureuſes explications avec quelques Officiers de ce grand Empire, il y détruiſit une partie des impreſſions que les Portugais s'efforçoient d'y répandre contre la Nation Hollandoiſe; il y en laiſſa de ſi favorables, qu'en revenant à Patane, il ſe flatta d'en apprendre l'effet par les premières Jonques. Les Chinois diſoient déjà que ſous le règne de *Hombon* (b), il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée *Hollam* s'étoit déclarée vaſſale de ce Monarque; que *Hollam* & *Hollande* étoient ſans doute le même nom; qu'avec le tems cette Nation avoit tellement

Comment il prépare les Chinois à ſouffrir les Hollandois.

Chimère Chinoiſe qui lui devient avantageuſe.

(y) Pag. 673.

(z) Ou plutôt *Opra Rajah, Fakdi Stri Suaſdi.* R. de l'A. *A.*

(a) Le reſte de cette Lettre, regarde les préſens dont elle étoit accompagnée, & qui conſiſtoient en deux pièces de canon de fonte, avec quelques boulets & autres munitions de guerre. R. d. E.

(b) Par *Hombon* l'on doit entendre *Hongvu* qui chaſſa les Tartares, Succeſſeurs de *Jenghiz-kan*, environ l'an 1368. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

WARWICK. 1604.

ment disparu de la Chine, qu'ils n'avoient conservé que la connoissance de son nom; mais qu'il se trouvoit encore dans leurs Régîtres, & qu'ils ne voyoient que les Hollandois sur qui leurs conjectures pûssent tomber (*c*). L'Auteur du Journal ajoûte, que ceux qui se faisoient des armes de tout pour combattre la rigoureuse loi de la Chine, qui interdit le Commerce avec les étrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produisît quelque jour, des effets extraordinaires en leur faveur (*c*) (*d*).

L'AMI-

(*c*) Tout le reste de la Relation ne contient que des détails de cette nature.

(*d*) Mr. Prevoît ayant en quelque façon supprimé le Voyage de l'Amiral à la Chine, il paroît nécessaire de l'étendre plus au long.

Pag. 668. Warwick après avoir pris ses Chinois sur son bord, & s'être muni d'une Lettre du Tréforier *Dato Sirivara*, pour le Mandarin de *Sineau*, quitta Patane le 27 de Juin, & fit voile vers Canton. Avant son départ, il étoit arrivé à Patane, une Jonque de Borneo, avec un Ambassadeur du Roi de cette Isle, lequel amenoit huit Hollandois de l'équipage de *Heemskerk*, qu'il relâcha. Le Roi offroit aux Hollandois la liberté du Commerce, & suivant le rapport des prisonniers, les Habitans de Borneo étoient dans de très-favorables dispositions à leur égard.

Le 15 de Juillet, les Vaisseaux se trouvèrent sur la Côte de la Chine, proche de l'*Anfeado des Ladrones*, & le 25, ils passèrent entre les Isles de Canton, au Sud de Macao, où ils voulolent se rendre: Mais ne pouvant découvrir de passage, ils reprirent le large, & repoussèrent cinq ou six Yachts Portugais qui étoient venus pour surprendre une Chaloupe. Une violente tempête qui s'éleva ensuite, poussa les Vaisseaux à l'Est sur la Côte de *Pebo*, Isle qui dépend de la Province de *Sinfeau* (1) dans la latitude de vingt-trois degrés & demi, & environ vingt-deux lieues à l'Est de l'Isle *Laman*. Le 7 d'Août, l'Amiral trouva un Havre, au côté occidental de l'Isle, d'où il écrivit au Mandarin pour le prier de lui accorder la liberté du Commerce. Les Hollandois restèrent partagés entre la crainte & l'espérance du succès, jusqu'au 20 d'Octobre, qu'ils crûrent toutes les difficultés surmontées par l'arrivée d'un *Tsiappe* ou Commissaire du *Capado* de la Province, qui avoit ordre d'en amener quelques uns pour conferer avec lui; mais leur joye fût bien-tôt diminuée par la demande qu'on leur fit de quelques présens de la valeur au moins de quarante à cinquante mille réales de huit pour le Capado & pour le Roi, sans ceux qu'il falloit encore faire au *Coubon* ou Gouverneur, & à d'autres grands Seigneurs.

Cependant les Hollandois ne perdirent point courage, & nommèrent quelques-uns de leurs gens pour aller parler au Capado; Mais le 18 de Novembre, cinquante Jonques, que le Coubon envoyoit sous la conduite d'un *Touzy*, vinrent prier l'Amiral de s'éloigner de la Côte, jusqu'à-ce qu'on fût instruit de la volonté du Roi; ajoûtant, que s'il n'avoit point de réponse dans dix-huit jours, il ne devoit plus en attendre aucune. L'Amiral ayant différé son départ jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir de nouvelles du Capado, mit à la voile pour Patane, ne remportant que l'espérance de recueillir un jour les fruits de la faveur des Seigneurs Chinois qu'il s'étoit conciliés.

En revenant, il passa près de *Pulo Cambi* sur la Côte de *Champa*, & le 31 de Décembre, alla mouiller à *Pulo Condor*, d'où il se rendit à *Pulo Timaon*, résolu de croiser sur les Vaisseaux Portugais de Macao, pour se venger des insultes qu'on avoit essuyées de leur part sur la Côte de la Chine; mais ne se trouvant pas en état d'exécuter ce dessein, il prit le parti de continuer sa route & d'envoyer le *Fiessingue* à la découverte sur la Côte de Malaca. *Pag.* 678. Ce Vaisseau s'empara proche de *Pedro Blanco* d'une riche Carraque qu'il retint à Johor à la vuë de toute l'Armade Portugaise, laquelle ne fit pas le moindre mouvement pour la reprendre: L'Amiral qui étoit demeuré à *Pulo Timaon*, en partit enfin le 18 de Mars 1605. *Pag.* 684. & mouilla le 25 sur la Côte de *Brouwats*, à cinq lieues au Sud de Patane, où étant arrivé le lendemain, il se saisit d'une autre Carraque, par le consentement de la Reine, ce qui brouilla sa Cour avec les Portugais. Cette Princesse eût sa part du butin. L'Amiral en ayant acheté beaucoup de soyes tant crûës que mises en œuvre, alla mouiller l'ancre à la Rade de Johor où se trouvoit le *Fiessingue*

(1) C'est probablement *Chin-cheu*, ou *Chang-chew-Fû*, District de la Province de *Fo-kyen* dans la Chine; Voyez le Tome IX. de ce Recueil, pag. 109.

Digitized by Google

L'Amiral employa tout le reſte de l'année à fortifier de ſi belles eſpérances ; & ſes ſoins s'étendant à tous les autres lieux où les Hollandois pouvoient trouver quelque avantage pour leur Commerce, il acheva de jetter l'épouvante & la conſternation parmi les Portugais. Auſſi paſſa-t'il pour un des plus grands Hommes qui ayent ſervi dans les Indes, à l'établiſſement & à la gloire de la Compagnie. Après avoir exécuté tous ſes projets & richement chargé ſes Vaiſſeaux, il partit de Bantam le 6 de Février 1606 (*e*), pour retourner en Hollande, où il rentra heureuſement dans le Port du Texel, après un Voyage de cinq ans (*f*).

Warwick. 1605.

Retour de Warwick en Hollande.

Fieſſingue avec la Caraque & quelques autres Priſes dont ce Vaiſſeau s'étoit encore rendu maître. Le Roi de Johor qui méditoit d'attaquer Malaca, demanda l'aſſiſtance de Warwick & de *Sebaſtianſz*, Amiral d'une autre petite Flotte ; mais voyant que le premier refuſoit de ſe joindre à cette entrepriſe, il les pria de lui donner au moins du canon, qu'ils lui fournirent, pour défendre ſa Ville de *Batuſauwer* qu'André Furtado avoit aſſiégée l'année précédente.

Le 12 de Décembre, Warwick partit de Johor, & arriva le 27 à Bantam, *Page* 690, où il reçût avis, que le Roi de Siam avoit différé l'envoi d'un Ambaſſadeur à la Chine, à cauſe de la guerre dans laquelle il ſe trouvoit engagé ; mais qu'il avoit promis à Specx de lui donner des Lettres de recommandation pour cette Cour. Cependant la mort de ce Prince arrivée peu de tems après (1), & l'impuiſſance où étoit Warwick de fournir aux fraix du Voyage, ne lui permit pas de laiſſer partir Specx avec les Ambaſſadeurs que le frère du Roi deffunt envoyoit pour faire le *Sombay* au grand Roi de la Chine.

Le 6 de Février 1606, l'Amiral partit de Bantam, avec cinq Vaiſſeaux, pour retourner en Hollande. Mais le mauvais état de ſes Navires la *Hollande* & le *Dordrecht*, obligea la Flotte à relâcher le 6. d'Avril, à l'Iſle *Maurice* où l'on donna le radoub aux deux Vaiſſeaux qui faiſoient eau de toutes parts. Le Port où ils entrèrent, eſt du côté du Sud-Eſt, par la hauteur des vingt degrés, pour le moins. La rade qui eſt cloſe & à l'abri de tous les vents, eſt pratiquable de toutes marées. Le 4 de Novembre, la *Hollande* & le *Dordrecht* ſe remirent en mer, les trois autres Vaiſſeaux ayant fait voile au mois d'Avril précédent. Le 28 de Janvier 1607, ils mouillèrent à la Rade de Ste. Hélene, où ils reſtèrent un mois, & en employèrent trois à achever leur Voyage juſqu'en Hollande. Add. & R. de l'A. *A.*

(*e*) Pag. 691.
(*f*) Pag. 697.

(1) Il n'y a aucun doute que ce ne fût le *Roi Noir* ou terrible, qui ſelon *Floris* mourut environ ce tems-là, & eût pour Succeſſeur ſon frère, qu'on appella le *Roi Blanc*. Voyez le Tome II. de ce Recueil, pag. 321.

Second Voyage d'Etienne Van der Hagen aux Indes Orientales.

Van der Hagen. II. Voyage. 1604. Introduction.

Malgré les hoſtilités & les cruels emportemens des Portugais, la Compagnie Hollandoiſe avoit toûjours recommandé à ſes Généraux de ſe contenir dans les bornes d'une généreuſe moderation. Elle eſpéroit de les gagner enfin par la douceur, & de voir arriver le tems où ſon Commerce ne ſeroit plus troublé par les horreurs de la guerre. Il s'eſt trouvé des témoins de cette vérité juſqu'au milieu de ſes ennemis. L'Auteur du Journal de *Van der Hagen* cite une Lettre de l'Evêque de Malaca au Roi d'Eſpagne, où ce Prelat s'exprime dans les termes ſuivans (*a*).

Témoignage en faveur des Hollandois.

„ Les Portugais ont regardé la douceur des Hollandois comme un effet „ de leur crainte & de l'impuiſſance où ils étoient de ſe défendre. C'eſt „ ce qui les a rendus de jour en jour plus fiers & plus inſupportables. Ainſi

(*a*) *Il eſt fâcheux qu'on ne faſſe pas connoître où ſe trouve cette Lettre.*

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604.

„ si les Hollandois n'ont fait que céder à la force de la néceſſité, qui les a „ contraints d'employer les armes pour repouſſer la violence. Pourquoi „ ſe ſeroient-ils déſiſtés de la Navigation aux Indes, qu'ils avoient tant „ d'intérêt à continuer? Pourquoi n'auroient-ils pas aſſiſté les Indiens, „ qu'ils ne voyoient opprimés qu'en haine des alliances qu'ils faiſoient avec „ eux? Lorſqu'ils ont vû que la perſécution n'avoit pas de fin, & qu'elle „ ne faiſoit qu'augmenter de toutes parts au lieu de diminuer, ils ont jugé „ qu'il étoit tems de faire une vigoureuſe réſiſtance, d'attaquer les Flottes „ de leurs ennemis, de détruire & de confiſquer leurs Vaiſſeaux, de ſe ren- „ dre maîtres de leurs Forts, & d'employer toutes ſortes de voyes pour les „ chaſſer de leurs anciennes poſſeſſions".

Armement conſiderable de la Compagnie Hollandoiſe.

ON ne commence ici par ces réflexions que pour annoncer des expéditions ſanglantes, & une guerre ſans ménagement. Les grands Armemens, que la Compagnie ſe propoſa de faire chaque année, déclarèrent ouvertement qu'elle ne vouloit, ni renoncer à la Navigation, ni ſouffrir plus long-tems les inſultes & les inhumanités des Portugais. Dès le mois de Décembre 1603, c'eſt-à-dire, un an après le départ de l'Amiral Warwick, elle fit équiper douze Vaiſſeaux (*b*), & l'année ſuivante une autre Flotte. Van der Hagen, déjà célebre par le ſuccès de ſon premier Voyage, fût nommé pour commander ce redoutable Armement (*c*).

Départ.

IL mit à la voile avec ces forces le 18 de Décembre 1603; mais le mauvais tems l'ayant arrêté près de deux mois ſur la Côte d'Angleterre, il n'arriva que le 10 de Mars, à la vûe des Iſles du Cap-Verd. Les Portugais de S. Jago, auxquels il fit demander des rafraîchiſſemens, lui répondirent qu'il n'y avoit dans leur Iſle que de la poudre & du plomb au ſervice des Hollandois; nouvel aiguillon de vengeance, pour un Général dont la principale entrepriſe étoit d'humilier cette arrogante Nation. L'Iſle de S. Jago ne lui parut pas digne de ſon reſſentiment; mais ayant mouillé le 17 d'Avril,

Inſulte reçûe aux Iſles du Cap-Verd.

(*b*) Les noms des douze Vaiſſeaux étoient;

1°. Pour la Chambre d'Amſterdam, *les Provinces-Unies*, Vaiſſeau du port de ſept cens tonneaux, monté par l'Amiral, ſous la conduite du Capitaine Simon *Hoen*; l'*Amſterdam*, du même port, monté par le Capitaine *Arent Claeſz Calckbuis*; le *Gueldres*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine Jean *Janſz Mol*; la *Cour de Hollande*, du port de trois cens quarante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Cornelisz Schout*; le *Delft*, du port de trois cens tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Lock*; le *Pigeonneau*, du port de ſoixante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Janſz*.

2°. Pour la Chambre de Zélande, le *Dordrecht*, comme Vice-Amiral, du port de ſept cens tonneaux, monté par le Capitaine *Hans Rymelandt*; le *Zélande*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Crijn Pietersz*.

3°. Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuyſe, le *Hoorn*, du port de ſept cens tonneaux, monté par le Capitaine Jean *Cornelisz Avenborn*; le *Medenblick*, du port de deux cens cinquante tonneaux, monté par *Dierick Claaſz Moylievre*; l'*Ouaſt-Friſe*, du port de cinq cens tonneaux, monté par Jacques *Jacobſz Clunt*; l'*Enchuiſe*, du port de trois cens tonneaux, monté par *Nicolas Tbijſz Cul*.

Depuis ce tems-là; c'eſt-à-dire, au mois de Juillet 1604, pour la Chambre d'Amſterdam, le treizième Vaiſſeau réputé de la même Flotte, ſe nommoit le *Gouda*, du port de deux cens ſoixante tonneaux, monté par le Capitaine Corneille *Herſz Pronck*. On comptoit ſur toute cette Flotte, douze cens hommes d'équipage, & les frais de l'équipement montoient à deux millions deux cens quatre-vingt-dix mille trois cens ſoixante-huit livres.

(*c*) Recueil des Voy. de la Comp. des Ind. Orient. Tome III. pag. 1 & ſuiv.

Digitized by Google

vril, proche de Mosambique, il résolut d'armer toutes ses Chaloupes pour visiter l'Isle & la Forteresse. Le lendemain de leur départ, elles lui amenèrent la Chaloupe d'une Caraque qui étoit à l'ancre sous le Fort. Tout l'équipage avoit pris la fuite, à l'exception d'un garçon de bord & d'un Metif qui étoient fort blessés, & qui avoient été faits prisonniers. On apprit d'eux que la Caraque attendoit dans ce lieu, depuis sept mois, l'arrivée d'autres Caraques de Portugal, pour se rendre ensemble à Goa. Le Conseil s'étant assemblé aussi-tôt, on prit le parti d'attaquer les Portugais. La Caraque résista peu, quoiqu'on fit grand feu de la Forteresse. On n'y trouva qu'une assez bonne partie de dents d'éléphans. [Le 30, on prit un autre Bâtiment plus petit, chargé aussi de dents d'éléphans & de riz. On l'emmena pour le faire servir de Yacht, & on le nomma *Mosambique*. On fit encore les jours suivans, quelques nouvelles prises peu considerables. Le 8 d'Août (*d*),] cent cinquante hommes allèrent visiter l'Isle, où ils ne firent pas d'autre expédition que de brûler une maison des Portugais. Les Caffres n'étoient pas peu épouvantés de la mousqueterie des Hollandois. Ils paroissoient prêts à les favoriser contre leurs premiers Maîtres, qui s'étoient attiré leur haine par de continuelles tyrannies. Le 12, on mit le feu à la Caraque, qui brûla proche de la Ville, à la vûe des Habitans.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604. Vengeance que les Hollandois en tirent à Mosambique.

Mais ce léger exploit n'étoit qu'un essai. L'Amiral se trouva dès le 21 de Septembre, sur la Côte de Goa, où il découvrit un Bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecque. On le prit, mais comme il n'étoit monté que par des Mores qui alloient à Corripatan, & qu'il ne s'y trouva point d'effets qui appartinssent aux Portugais, on ne fit pas difficulté de le relâcher.

Le 26, on mouilla devant la Rivière de Goa, à une lieue du Fort, dans le dessein d'attendre qu'il y vint des Bâtimens Portugais. On voyoit tous les jours quelques-unes de leurs Galères; mais elles se tenoient sur leurs gardes. L'Amiral s'étant plus avancé dans la Riviere, donna la chasse à quatre de ces Bâtimens, sans en pouvoir arrêter un. Le 13 d'Octobre, les Hollandois remontèrent jusqu'au Fort de *Bardes*, où ils trouvèrent quelques Vaisseaux de guerre qu'ils n'ôsèrent attaquer, parce que le rivage étoit bordé d'une si grande quantité de gens armés, qu'il sembloit qu'on eût donné avis aux Portugais, de l'arrivée d'une Flotte ennemie, & que toutes leurs forces se fussent réünies pour la combattre. Vers le soir, on vît quatre Galères, auxquelles les Hollandois envoyèrent quelques volées de canon, qui leur ôtèrent le dessein de s'approcher (*e*).

Ils croisent proche de Goa.

Cependant onze Vaisseaux de guerre Portugais, qui vinrent mouiller le lendemain à Goa, firent prendre à Van der Hagen la résolution de se rendre à Calecut (*f*). Le 26, il mouilla devant Cananor. Une Chaloupe de la Flotte, qui s'étoit avancée au rivage pour prendre langue, tomba dans une embuscade de Portugais. L'équipage les repoussa vivement, avec la

La Flotte se rend à Cananor.

(*d*) Add. d. E.

(*e*) Journal du second Voyage de Van der Hagen, pag. 5 & suiv.

(*f*) *Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que l'Amiral avoit laissé à Mosambique, trois de ses Vaisseaux qui ne le rejoignirent qu'à Calecut; de-sorte que la partie n'auroit pas été égale avec les Portugais.* R. d. E.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604.

la satisfaction de remarquer que les Mores ne firent aucun mouvement pour les soûtenir. Les Portugais du Fort ne firent pas feu non plus de leurs remparts, & l'on apprit qu'ils avoient été retenus par la défense du Roi de Cananor. Bien-tôt quelques Mores, envoyés de la part de ce Prince avec une banière de paix, se rendirent à bord de l'Amiral, & lui présentèrent une lettre qui contenoit en substance; que le Roi avoit appris depuis long-tems, que les Hollandois étoient ennemis jurés des Portugais; qu'il craignoit qu'étant venus si près du Fort, leur dessein ne fût de le surprendre; qu'il ne leur conseilloit pas de former cette entreprise, parce qu'il étoit en bon état & bien pourvû de munitions; que d'ailleurs ses ancêtres avoient pris depuis cent deux ans, les Portugais sous leur protection, & que son intention étoit de les protéger aussi; qu'il avoit crû en devoir donner avis aux Hollandois, & que s'ils vouloient être de ses amis, comme il souhaitoit d'être des leurs, il les prioit de se retirer; qu'ils se gardassent aussi de rien attenter contre ses Isles Maldives, & d'insulter les Vaisseaux de ses Sujets. L'Amiral lui promit ce qu'il demandoit, & faisant lever l'ancre aussi-tôt, il continua sa route vers Calecut (*g*).

Le Roi presse les Hollandois de se retirer.

Ils se rendent à Calecut.

Le 27, il mouilla dans la rade de cette Ville, d'où il députa *Sebastiaansz*, son Vice-Amiral, pour aller saluer de sa part le Samorin, qui est Roi de Calecut, & comme Empereur du Malabar. Il se trouvoit neuf Frégates Portugaises dans la rade. Les Chaloupes furent armées pour les attaquer. Mais les Portugais s'étant bien défendus, Van der Hagen fût obligé d'envoyer du secours à ses gens, qui en prirent une. Quatre-vingt hommes qui la montoient, se jettèrent tous dans les flots & se noyèrent, à l'exception de six qui furent faits prisonniers, & de trois autres qui se sauvèrent à la nâge. On ne trouva dans la Frégate que vingt-cinq barils de poudre, que les Portugais envoyoient à Ceylan. Six jours après, quatre hommes passèrent à bord de l'Amiral, & le prièrent, de la part du Samorin, d'aller jetter l'ancre proche du lieu où ce Prince étoit à la tête d'une Armée, qu'il avoit mise en campagne contre les Portugais. On leva l'ancre pour le satisfaire. Le lendemain, 4 de Novembre, les Hollandois ayant découvert dix-neuf Frégates Portugaises, qui râsoient la Côte, firent grand feu sur elles & les incommodèrent beaucoup. Mais le calme empêcha qu'on ne pût les joindre, & l'on ne sçût que des Habitans du Pays, qu'elles avoient eû beaucoup de monde tué à bord. On prit, quelques jours après, deux Jonques Portugaises, mais comme on n'y trouva que des noix de cocos, on les relâcha (*b*).

Traité d'alliance qu'ils font avec le Samorin.

La Flotte s'étant approchée du lieu que le Samorin avoit marqué (*i*), & ce Monarque ayant fait connoître l'envie qu'il avoit de s'allier avec les Hollandois par un Traité, l'Amiral prit la résolution de descendre au rivage, avec un cortège convenable à son rang. Il fût reçû avec beaucoup d'honneurs & de caresses. Le Traité fût conclu, & l'observation en fût jurée solemnellement. Le Samorin promettoit aux Hollandois une liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les Pays de son obéïssance (*k*). Il les pria

(*g*) *Ibid.* pag. 7 & 15.
(*b*) Pag. 16.
(*i*) Pag. 17.
(*k*) *Ibid.* & pag. 18.

Digitized by Google

pria de porter en Hollande l'original de cette alliance, & tous ſes Sujets y applaudirent par de grands témoignages de joye.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1604.

[Le 14, la Flotte ayant rangé la Côte juſqu'à Cochin, ſans oſer entrer dans le Port, parce qu'on n'avoit point de Lamaneurs, prit la route de Ceylan, & mouilla le 22, devant Colombo, d'où les Portugais tirèrent quelques coups de canon ſur les Hollandois, qui ne manquèrent pas de leur répondre. Le 13 de Décembre, on ſe trouva ſur la Côte de Sumatra. Le *Delft* entra dans le Port d'*Achin*, pour y laiſſer l'Ambaſſadeur du Roi qui revenoit de Hollande. On apprit là, que ce Roi étoit mort, & que ſon fils lui avoit ſuccédé. L'Amiral avoit grande envie d'aller attaquer Malaca, mais la mouſſon ne le lui permettant pas, il ſe contenta de prendre quelques Bâtimens Portugais qu'il rencontra ſur ſa route.

La Flotte ſe rend à Ceylan & à Sumatra.

Le 31, la Flotte mouilla dans la rade de Bantam, où deux jours après, on vît arriver quatre Vaiſſeaux Anglois, commandés par l'Amiral *Middleton* (*l*). Le 17 de Janvier 1605, les principaux Navires de la Flotte Hollandoiſe firent voile vers les Moluques. Pendant qu'ils relâchèrent à Jacatra pour y faire des vivres, le Yacht *Moſambique* & les Chaloupes qui étoient allés croiſer, prirent le 15 de Février, proche de *Byma*, un Vaiſſeau Portugais, à bord duquel ſe trouvoit le Gouverneur des Moluques qui venoit de Malaca pour ſe rendre à Amboine (*m*).]

Son arrivée à Bantam. 1605.

Les Hollandois font priſonnier le Gouverneur des Moluques.

Le 21 du même mois, l'Amiral alla mouiller dans la Baye d'Amboine, du côté du Nord, pour l'exécution d'un projet plus glorieux & beaucoup plus utile à la Compagnie, que les autres courſes qui l'avoient occupé juſques-là. Dès le lendemain, il débarqua une partie de ſes Troupes, qui ſans laiſſer aux Portugais le tems de ſe reconnoître, marchèrent droit devant leur Fort. Le Gouverneur étonné de ſe voir inveſti, envoya, dans un canot, deux Portugais à bord de la Flotte, avec une lettre pour l'Amiral. Il demandoit avec fierté, ce que les Hollandois vouloient de lui, & ce qu'ils prétendoient entreprendre contre un Fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Eſpagne. L'Amiral répondit qu'il étoit venu, par l'ordre du Prince Maurice, pour ſe rendre maître du Fort. Cette déclaration, qui fût ſuivie de quelques décharges de l'artillerie contre les murs, cauſa tant de frayeur aux Portugais, que n'oſant s'expoſer à l'aſſaut, ils offrirent de capituler. Après pluſieurs conférences, on conclût que tous les Portugais qui n'étoient pas mariés, ſortiroient du Fort; qu'il ſeroit libre aux Habitans mariés de demeurer, en prêtant le ſerment de fidélité aux Etats Généraux & au Prince Maurice; que chacun pourroit emporter un fuſil, & que le canon, avec les autres ar-

Ils chaſſent les Portugais d'Amboine.

Capitulation du Fort.

(*l*) La Relation du Voyage de Middleton, inſerée dans le Tome II, de ce Recueil, pag. 29, dit au contraire, que cet Amiral arriva le 20 de Décembre, dans la rade de Bantam, où il fût traité le lendemain, par les Hollandois à qui il donna auſſi un ſomptueux feſtin le dernier jour de l'année. Scot, *ubi ſup.* pag. 61, met ſon arrivée au 23, & le feſtin au 25 du même mois. C'eſt ainſi qu'on trouve ſouvent des différences dans les dattes qu'il n'eſt pas toûjours facile de concilier. Le Journal de Van der Hagen n'eſt point exempt de ces erreurs, & Mr. Prevoſt y en avoit encore ajoûté quelques-unes que nous avons corrigées. R. d. E.

(*m*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. H. Voyage. 1605.

armes & les munitions demeureroient aux Hollandois (*n*). L'Amiral étant entré dans le Fort, avec cinquante hommes, y fit arborer ſon étendart. Les Vaiſſeaux célébrérent cette conquête par des témoignages éclatans de leur joye. On trouva, dans la Place, trente piéces de fonte. Le nombre des Portugais qui fûrent chaſſés du Fort & de l'Iſle, étoit d'environ ſix cens hommes, à qui les Hollandois abandonnérent deux Bâtimens qu'ils avoient pris à leur Nation. Il reſta dans l'Iſle quarante-ſix Familles Portugaiſes, qui prêtérent le ſerment de fidélité. Cette victoire fût importante, non-ſeulement parce qu'elle coûta peu; mais parce qu'elle aſſûroit à la Compagnie, la poſſeſſion d'une Iſle, où elle déſiroit depuis long-tems de ſe voir bien établie. Le Fort fût pourvû de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa conſervation, & muni d'une garniſon conſidérable, ſous le commandement de *Frederic Houtman* (*o*).

LES

(*n*) Le Gouverneur du Fort ſe nommoit *Gaſpar de Melo*. Selon *De Faria*, la néceſſité l'avoit forcé à ſe rendre. Cependant il fût injuſtement accuſé & recherché à cette occaſion: mais ſa femme l'empoiſonna par amitié, pour prévenir ſa diſgrace. Voyez *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.*

(*o*) Pag. 73 & 74. Mr. Prevoſt remarque ici avec une eſpéce d'étonnement, *que l'Auteur du Journal ne parle point du Fort Hollandois qui avoit été bâti par Wolphart Harmanſen.* Pour ſatisfaire ſa curioſité, qui peut exciter auſſi celle du Lecteur, nous lui dirons d'abord, qu'il ſe trompe, & que ce n'eſt pas *Wolphart Harmanſen*, mais bien ce même *Van der Hagen* qui avoit fait bâtir le Fort en queſtion lors de ſon précédent Voyage, dont on a vû la Relation ci-deſſus. Quant au fort qu'eût ce premier établiſſement, voici quelques éclairciſſemens qui ne ſe trouvent point dans le Recueil des Voyages de la Comp. des Ind. Orientales.

La Garniſon que *Van der Hagen* avoit laiſſée dans le Fort de *Verre*, au mois d'Octobre 1600., en fût retirée au mois de Juin de l'année ſuivante, à bord des deux Vaiſſeaux de l'Amiral *Heemskerk* qui étoit venu pour faire ſa charge à Amboine. Jean Dirckſz *Sonnenberg*, Commandant du Fort, voyant qu'il n'étoit pas en état d'y réſiſter long-tems, & que d'ailleurs, tout commençoit à lui manquer, profita de cette occaſion avec d'autant plus de joye, qu'il avoit trois cens barres de giroffle dont on chargea en même tems les deux Vaiſſeaux. Ce fût un grand bonheur pour lui; car s'il fût reſté ſeulement juſqu'au 9 de Février ſuivant, tout ſeroit tombé entre les mains d'*André Furtado de Mendoſa*, qui après avoir été battu devant Bantam par l'Amiral *Wolphart Harmanſen*, vint décharger toute la rage de ſon reſſentiment ſur les pauvres Inſulaires d'Amboine, amis des Hollandois. Les violences & les cruautés qui fûrent exercées contr'eux, ſont preſque ſans exemple. Ils gémirent ſous ce joug inſupportable pendant quelques années, toûjours dans l'eſpérance de revoir l'Amiral Van der Hagen, qui leur avoit promis de revenir inceſſamment avec de nouvelles forces. Ils n'attendirent pas l'expiration du terme qu'il leur avoit fixé, pour lui faire ſçavoir de leurs nouvelles. Trois de leurs Deputés ſe trouvoient à Bantam, lors qu'il y arriva, & leurs vives inſtances ne pûrent qu'augmenter l'ardeur qu'il avoit de ſe rendre *à ſa deſtination*. Enfin il parût, comme on l'a dit, le 21 de Février 1605, & fut à la fois le Vainqueur d'Amboine & le Libérateur de ſes Peuples.

Pour ce qui eſt de Furtado, la fortune lui avoit de nouveau tourné le dos depuis quelque tems. Il trouva moins de réſiſtance à Amboine, que dans quelques Iſles de ſa dépendance, où les principaux Chefs de ces Peuples s'étoient retirés. Ceux qui s'étoient ſoûmis en apparence, le trahiſſoient de tous côtés. Le *Pati* de *Loebo* entr'autres, lui envoya des préſens accompagnés d'une aimable Créature, qu'il fit paſſer pour ſa Fille, ce qui lui gagna la faveur de l'Amiral Portugais. Il s'en ſervit enſuite utilement pour dérober les fugitifs de *Hito* à ſes pourſuites. *Ibamabos*, place forte dans l'Iſle de *Honimoa*, ou *Liaſe*, la neuviéme du reſſort d'Amboine, arrêta tout-à-coup ſes Conquêtes. Il y fût repouſſé avec une perte très-conſidérable. Après ſon retour à Amboine, il convoqua les Chefs de toutes les Négreries de Mores qui avoient été réduites, ſous prétexte

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

Les desseins de l'Amiral l'appelloient ensuite à Tidor, où il envoya son Vice-Amiral, Corneille *Sebastiaansz*, avec cinq Vaisseaux, pendant qu'il se rendit lui même à Banda. Dans sa route, le Vice-Amiral apprit d'un Amiral Anglois, que le Roi de Tidor s'étoit engagé par serment à sécourir les Portugais, qui avoient seize barils de poudre, & qui désiroient fort de se battre contre des Hollandois (*p*); mais d'autres récits l'ayant informé qu'ils manquoient de poudre (*q*), il alla mouiller le 2 de Mai, devant le Palais même du Roi, avec lequel il se proposoit d'avoir quelque explication. A peine eût-il laissé tomber ses ancres, qu'il découvrit fort près de la terre deux Caraques, entre deux retranchemens qui pouvoient servir à leur défense. Il commença par faire sommer le Fort; mais ceux qui le gardoient ayant répondu qu'ils étoient résolus de se battre jusqu'à la dernière extrémité, il prit le parti de tourner ses premiers efforts sur les deux Caraques. Le Vice-Amiral & Jean *Janſz Mol*, Capitaine du *Gueldres*, qui s'avancèrent de ce côté-là, firent d'abord un feu terrible, auquel les Portugais des deux retranchemens & des Caraques répondirent assez bien. Mais deux Chaloupes Hollandoises, qui pénétrèrent au travers d'une grêle de boulets & de balles, abordèrent les Caraques, & s'en saisirent après une heure de combat. La plus grande partie des équipages s'étant jettée à la Mer, avoit mis auparavant des mêches aux poudres. La fortune, qui veilloit pour les Hollandois, fit appercevoir le danger à quelques-uns de leurs gens, lorsqu'un moment plus tard il auroit été impossible d'y remédier.

Le Vice Amiral se rend à Tidor.

Il prend deux caraques Portugaises.

texte qu'il vouloit en former un Conseil National, mais il les retint tous en ôtage, jusqu'à ce qu'il se fût préparé pour l'expédition qu'il méditoit contre Ternate.

A son départ pour les Moluques, Furtado donna ordre que toutes les Coracores de la Forteresse & une partie de celles de la Côte *Hito* & de l'Isle *Oma*, le suivissent en signe de triomphe à Ternate; mais y étant arrivé, il se vit bien-tôt hors d'état de rien entreprendre, par les disgraces que sa Flotte eût à essuyer, & qui lui firent perdre une grande partie de son monde. Furtado, dans l'abbatement où le plongeoient ces désastres, ne paroissoit plus le même homme qui s'étoit rendu autrefois si redoutable. Les Coracores d'Amboine, profitant de cette situation, s'éloignèrent peu-à-peu, pour regagner les Côtes de leur Isle, mais étant arrivées à la hauteur de *Leſſidi* & de *Cambello*, elles furent attaquées par ceux de Ternate & de Loehoe, qui ne leur permirent de continuer leur route, qu'après avoir massacré tous les Portugais qu'ils trouvèrent à bord de ces Bâtimens.

Ajoutons en faveur de ceux qui s'intéressent au sort des personnages qu'on leur présente dans les Relations, que ce *Frederic Houtman*, premier Gouverneur Hollandois d'Amboine, doit être le même qui étoit resté prisonnier à *Pedir* après le départ de *Van Caerden*. On ne sçait pas par quelle avanture il recouvra la liberté. Mais on a de lui un petit Traité d'Observations Astronomiques qu'il fit pendant son séjour dans l'Isle de Sumatra, & qu'il publia depuis. *Valentyn.* Tome II. Part. 2. pag. 21. & suiv. R. de E.

(*p*) En retranchant la circonstance de la séparation de la Flotte, que nous rappellons ici avec quelques autres, Mr. Prevost est tombé nécessairement dans quantité d'erreurs, où il confond toûjours l'Amiral avec le Vice-Amiral. Nous avons eû soin de les corriger sur le Texte même. R. d. E.

(*q*) C'est le Gouverneur des Moluques fait prisonnier proche de Byma, qui soûtenoit, „ que le rapport de l'Amiral Anglois ne pou„ voit être véritable; qu'il ne pouvoit y a„ voir que très-peu de poudre à Tidor, & „ que c'étoit exprès pour y en amener & à „ Amboine, qu'il avoit fait le Voyage dans „ lequel il avoit été pris". On est porté à croire, que ce Gouverneur trahissoit plutôt son devoir, qu'il ne cherchoit à faire prendre le change aux Hollandois; car quoi-que les Portugais de Tidor fissent voir qu'ils avoient assez de poudre, le Journal observe, *que les Anglois leur en avoient vendu.* R. d. E.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

dier. Ils n'avoient perdu que trois hommes dans une action si vive; mais ils y eûrent dix-sept blessés. Leur butin se réduisit à sept pièces de canon de fonte. Dans le chagrin qu'ils en ressentirent, ils mirent le feu aux deux Caraques & les abandonnèrent aux vagues (r).

Siége du Fort.

CETTE perte ne détermina point les Portugais à livrer le Fort (s). Ils parûrent si fermes dans la résolution de se défendre, que le Vice-Amiral prit le parti d'aller consulter le Roi de Ternate sur la manière de les attaquer. Il ne fit pas même difficulté de lui demander du secours; mais ce Prince, qui avoit besoin de quelques jours pour rassembler ses Troupes, conseilla aux Hollandois de ne rien précipiter, parce qu'on avoit eû connoissance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin & des vivres (t). Pendant que le Roi de Ternate faisoit ses préparatifs, on fit solliciter le Roi de Tidor de ne prendre aucune part à cette affaire & de laisser les Hollandois & les Portugais vuider leur querelle, en lui promettant qu'à cette condition, le Roi de Ternate garderoit la même neutralité. Il y consentit. Le 14 de Mai, cent cinquante Hollandois descendirent à terre sous le commandement du Capitaine *Mol* & d'un Officier Zélandois nommé *de la Perre*. Ils marchèrent vers deux Villages, l'un situé au Nord & l'autre au Sud, qui appartenoient aux Portugais, & les brûlèrent. Le Roi de Ternate, qui étoit venu avec quatorze Caracores, montées chacune de cent quarante hommes, descendit au rivage, accompagné de cinq cens, autant pour être spectateur du combat que pour contenir le Roi de Tidor (u).

Les Rois de Ternate & de Tidor promettent de demeurer neutres.

Conduite & courage du Capitaine Mol.

CEPENDANT la Flotte s'étant avancée au Nord du Fort avoit déjà commencé à faire jouer l'artillerie; & Mol, avec ses cent cinquante hommes, faisoit ses approches à la faveur du feu (x). Il fit construire un retranchement de tonneaux remplis de terre, qui fût promptement achevé. Ses gens tirèrent de-là sur la Place. Mais les assiégés ne lui causant pas moins d'incommodité qu'ils n'en recevoient, il jugea que son entreprise devoit être poussée avec d'autant plus de vigueur, que des Matelots ne sont pas propres à soûtenir long-tems un combat de terre. La nuit s'approchoit, il prit avec lui deux hommes résolus, pour aller visiter dans les ténèbres, tous les côtés de la Place. Une bréche qu'il y découvrit, lui parût suffisante. Il donna aussi-tôt ses ordres pour l'assaut.

Assaut des Hollandois.

DÈS la pointe du jour, les deux Capitaines s'avancèrent avec leurs gens jusqu'au pied du Fort, & leur marche se fit avec tant de précaution que l'ennemi n'en eût aucune défiance. Les Vaisseaux avertis de leur résolution,

(r) Pag. 76. & suiv.

(s) Il étoit commandé par *Pedro Alvarez de Abreu*, bon Officier, suivant De Faria. R. de l'A. *A.*

(t) Ce fût le sujet d'une grande querelle entre les Anglois & les Hollandois. Elle se termina par une somme considérable que l'Angleterre consentit de payer à la Compagnie de Hollande à titre de dédommagement. Voyez l'Introduction au premier Voyage de la Compagnie.

(u) Pag. 76.

(x) Suivant De Faria, les Portugais assistés par le Roi de Tidor, se défendirent avec tant de valeur, qu'ils résistèrent au feu des Batteries de cent-vingt pièces de canon que les Hollandois firent jouer sans interruption, tandis que le Roi de Ternate formoit l'attaque de l'autre côté du Fort où il ne se trouvoit que dix ou douze pièces d'artillerie & un petit nombre d'hommes pour le défendre. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

tion, ne ceſſèrent pas de tirer juſqu'au moment de l'aſſaut, qu'on leur fit connoître en élevant un étendart. A ce ſignal, le feu ayant ceſſé, Mol s'approcha de la bréche, ſa demi-picque dans une main, & dans l'autre une enſeigne. Il y trouva beaucoup de réſiſtance; mais après un combat long & opiniâtre, il entra dans la Place avec ſept hommes. Les Portugais qu'il avoit forcés de ſe retirer dans la Tour, firent de-là un feu terrible. Ils jettèrent tant de grenades & d'autres feux d'artifice ſur ceux qui entroient dans le Fort, que l'enſeigne de Mol en fût brûlée. Les ſept braves, qui l'avoient ſi bien ſeconde juſqu'alors, en conçûrent tant d'effroi, qu'ayant pris le parti de ſe retirer, ils le mirent dans la néceſſité de ſuivre leur exemple. Mais, en ſortant par la bréche, il eût le malheur de tomber & de ſe caſſer une jambe. Quelques-uns de ſes gens vouloient l'emporter. Il rejetta leur ſecours; & ſans aucune attention pour ſa vie, il rappella toutes ſes forces pour exciter leur courage & les preſſer de retourner à l'aſſaut. Cependant un homme robuſte le chargea ſur ſes épaules & l'emporta malgré lui (y). Dans la première chaleur de l'attaque, un des deux Capitaines dont les Caraques avoient été brûlées, s'étoit préſenté devant lui, armé de toutes pièces, & l'avoit voulu percer d'un coup d'épée. Mais Mol ayant détourné le coup avec ſa demi-picque, un de ſes Mouſquetaires, qui s'avança heureuſement, caſſa la tête au Portugais d'un coup de fuſil (z) (a).

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

Mol entre par la bréche.

Comment on lui ſauve la vie.

Les Hollandois ranimés par les exhortations de leur Chef, retournèrent à l'aſſaut, & renouvellèrent tous leurs efforts, mais avec ſi peu de ſuccès, qu'ils fûrent pouſſés juſqu'à la moitié du chemin de leur retranchement. Cette confuſion n'auroit fait qu'augmenter, ſi le hazard ne les eût mieux ſervi que leur courage. Les Officiers des Vaiſſeaux voyant leurs gens maltraités, firent recommencer le feu de l'artillerie. Un boulet, tiré du *Gueldres* contre la Tour, tomba ſur la poudre & fit ſauter la Tour en l'air avec environ ſoixante-dix hommes qui la gardoient (b). Ce terrible accident, qui jetta les aſſiégés dans la conſternation, releva les eſpérances des Hollandois. Ils retournèrent à l'aſſaut pour la troiſiéme fois. Les Portugais perdirent courage & demandèrent quartier. Auſſi-tôt les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que ſpectateurs, accoufûrent pour piller, & détruiſirent tout ce qu'ils craignirent de ne pouvoir emporter, juſqu'à mettre le feu dans une Tour de pierre qui étoit remplie de groſſe. En vain les Hollandois s'efforcèrent d'arrêter cette brutalité (c).

Accident qui force les Portugais de ſe rendre.

Une conquête de cette importance ne coûta que deux hommes aux vainqueurs; mais ils eûrent ſept bleſſés, ſans y comprendre le Capitaine Mol. Les Portugais perdirent ſoixante-treize hommes. La plûpart des femmes & des enfans s'étoient retirés dans une maiſon forte, ſur une haute montagne

Ils ſont entiérement chaſſés des Moluques.

(y) Pag. 78.
(z) *Ibidem.*
(a) Ce Capitaine ſe nommoit *Thomas de Torris*, & l'autre *Fernando Pereira de Sandi.* R. d. E.
(b) De Faria dit que les Portugais ne ſçavoient pas comment le feu avoit pris aux poudres, ce qui arriva le quatriéme jour de l'aſſaut. *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.* (1)
(c) Pag. 79.

(1) Le Journal met auſſi le fait en doute, quelques lignes plus bas. R. d. E.

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

tagne qui n'étoit pas loin du Fort. Comme on n'y pouvoit monter que par un ſentier fort étroit & preſqu'inacceſſible, il ne falloit eſpérer de le prendre que par la famine & par la diſette d'eau. Mais lorſqu'on eût offert, à ces fugitifs, des Bâtimens pour ſe retirer, ils s'embarquèrent avec ceux du Fort, au nombre de cinq cens perſonnes (*d*), dans le deſſein de ſe rendre aux Philippines. L'Auteur du Journal reconnoît que ſans l'heureux accident qui mit le feu aux poudres, il y a peu d'apparence que la victoire eût été pour les Hollandois. Ils détruiſirent le Fort, après l'avoir vuidé par le pillage, & les Portugais ſe virent ainſi chaſſés de toutes les Moluques. Le *Gueldres* & le *Gouda*, richement chargés de leurs dépouilles, reprirent la route de Hollande, pour y porter cette agréable nouvelle (*e*) (*f*).

L'AMI-

(*d*) De Faria dit que leur nombre étoit d'environ quatre cens, de tout ſexe & de tout âge. R. de l'A. *A.*

(*e*) *Ibid.*

(*f*) Ces quatre dernières lignes en diſent beaucoup plus que l'Original. On vient de voir que ce n'étoient pas les Hollandois, qui avoient *pillé* le Fort; auſſi n'avoient-ils chargé le *Gueldres* (car le *Gouda* n'étoit point de cette expédition) que de girofle, & non des *dépouilles* des Portugais. D'ailleurs ceux-ci n'étoient pas ſi bien chaſſés de *toutes* les Moluques, qu'ils n'y poſſédaſſent encore un petit Fort dans l'Iſle de *Solor* proche de *Timor*. Au reſte Mr. Prevoſt remarque ici ſimplement, *qu'ils revinrent à Tidor après le départ des Hollandois*; mais il nous paroît néceſſaire d'y ajoûter quelques circonſtances, comme nous avons fait ci deſſus au ſujet d'Amboine, afin de mieux faire ſuivre les événemens, en rempliſſant le vuide qui reſte ordinairement entre un Voyage & l'autre.

En partant, le Vice-Amiral laiſſa quatorze de ſes gens ſous les ordres du Premier Commis Adrien *Harmanſzoon*, chargés de veiller aux intérêts des Hollandois auprès des Rois de Ternate & de Tidor, & de travailler à rétablir la paix entr'eux. Mais le dernier de ces Princes ayant appellé les Eſpagnols à ſon ſecours, *Don Louis d'Acuña*, Gouverneur des Philippines, parût tout-à-coup le 14 de Mars de l'année ſuivante, avec une Flotte de trente-deux voiles & de trois mille hommes d'équipage, dont ſeize cens étoient Eſpagnols (1). Il vint mouiller entre Ternate & Tidor, où il trouva encore l'*Ouëſt Friſe*, un des Vaiſſeaux de l'Amiral *van der Hagen*. Après pluſieurs tentatives inutiles, pour s'emparer de ce Vaiſſeau, les Caſtillans ſe rendirent à Tidor, où ils firent quatre Hollandois priſonniers. De là paſſant à Ternate, *ils aſſiégèrent* la Forteresſe de *Gamma Lamma*, qu'ils emportèrent au bout de trois jours. Les Hollandois n'y avoient plus qu'un Sous-Commis & deux hommes (2). Harmanſzoon avec les ſix autres s'étoient ſauvés à bord de l'*Ouëſt-Friſe* qui périt dans ſa route. Les priſonniers eûrent un ſort plus heureux. Les Caſtillans les ayant tranſportés dans quelques Iſles voiſines, ils ne tardèrent pas de rejoindre leurs Compatriotes à Amboine.

Revenons aux affaires du Roi de Ternate. Ce Prince qui ſe nommoit *Sabid*, & qu'on a vû figurer dans les Voyages de *Warwick* & de *Van Neck*, avoit évité l'orage à tems. Il s'étoit retiré d'abord avec une partie de ſes gens à *Tacoma*; mais ne s'y croyant pas aſſez en ſûreté, il y laiſſa un de ſes neveux, nommé *Hbamza* & s'enfuit à Gilolo. Les Caſtillans mirent tout en œuvre pour l'attirer par leurs belles promeſſes. La Reine, qu'ils trouvèrent apparemment moyen de gagner, fûrmonta ſes défiances. D'ailleurs, on lui avoit fait entendre, qu'ils avoient deſſein de donner ſa Couronne à ſon neveu, & celui-ci ne ceſſant de l'exhorter à être ſur ſes gardes, lui dévenoit de jour *en jour* plus ſuſpect. Sahid cût cependant la précaution de faire éloigner ſes fils, & s'embarqua ſeul ſur la Caracore que ceux de Tidor lui avoient amenée. Les Caſtillans ne ſe virent pas plutôt maîtres du Roi, de Hhamza & de cinq ou ſix des principaux Seigneurs de la Cour de Ternate, qu'ils les conduiſirent com-

(1) *De Faria* dit ſeulement mille Eſpagnols & quatre cens Inſulaires. *Aſie Port.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.*

(2) Suivant *De Faria*, le Roi ſe trouvoit dans la Forteresſe, qui étoit défendue par cent pièces de canon; mais il ſe rendit au premier égard & ſans doute à bien d'autres. Il ajoûte que les Hollandois & les Inſulaires, croyant ſurprendre les aſſiégeans, firent une ſortie, mais furent repouſſés par *Jean Rodrigue*. *Cabrale* qui entra dans le Fort avec eux & s'en rendit maître, après quoi les Hollandois furent chaſſés tout de ſuite de Ternate. *Ibid.* Ne ſeroit-on pas que les trois hommes qui y étoient demeurés, ſont ici montés pour trois cens? R. de l'A. *A.* & d. R.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605. Voyage de Commerce.

L'AMIRAL s'étant rendu à Bantam avec le reſte de ſa Flotte, entreprit l'année ſuivante un Voyage de pur Commerce à la Côte de Coromandel & dans quelques autres parties des Indes. Quoique toutes les circonſtances en ayent été ſoigneuſement recueillies par un Commis de la Flotte, nommé Paul *van Solt*, elles n'offrent rien qui convienne à ce Recueil. Mais on y trouve quelques éclairciſſemens ſur une expédition Angloiſe de cette même année 1605, qui nous apprennent à donner ſon veritable nom à *Michelburne*, que les Auteurs de nos premiers Tomes ont rangé hardiment au nombre des Voyageurs (*g*). C'étoit un Pyrate, qui ne cauſa pas moins de chagrin aux Hollandois qu'aux Indiens.

Eclairciſſement ſur Michelburne.

„ LE 7 de Novembre, dit l'Auteur du Journal, nous vîmes paſſer près „ de nôtre bord, deux Vaiſſeaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils „ avoient enlevé un bâtiment Guzarate, chargé de marchandiſes de la „ Chine, de bois d'Aigle, d'environ cinquante pièces de draps cramoiſis, „ &c. Cependant les Guzarates avoient un paſſeport du Général Anglois „ *Middleton*, qu'ils préſentèrent au Commandant des deux Corſaires; mais „ l'ayant jetté à ſes pieds d'un air mépriſant, il leur répondit qu'il étoit „ auſſi grand maître que le Général Middleton, & la cargaiſon n'en fût „ pas moins enlevée. Ce rapport nous fût fait par *Aert Cornelisz Ruyl*, qui „ étoit alors à Priaman avec un Yacht Hollandois. Il ajoûta que les An„ glois lui avoient déclaré à lui-même, qu'ils étoient venus pour ruïner le „ Commerce. Leur Commandant ſe nommoit *Michelburne*; & ſon Vaiſ„ ſeau qui étoit d'environ deux cens tonneaux, portoit ſoixante-dix hom„ mes & vingt canons de fonte. Le ſecond, qui étoit auſſi ſous ſes or„ dres, n'avoit que quatorze hommes d'équipage & deux pièces de petit „ canon. Il croiſoit particuliérement ſur les Vaiſſeaux de la Chine; ce „ qui affligeoit beaucoup les Hollandois, parce que les Chinois & les In„ diens ne mettoient encore aucune diſtinction entr'eux & les Anglois, & „ ſoûtenoient conſtamment que c'étoit une même Nation. D'ailleurs le „ Général Middleton, avant ſon départ de Bantam, avoit publié que c'é„ toient les Hollandois qui avoient pris le Vaiſſeau Guzarate; & n'ayant „ pas eû honte de les charger de cette affaire, il avoit pris occaſion, pour „ don-

comme priſonniers à bord d'un Vaiſſeau pour être tranſportés à Manille.

Cette nouvelle étant parvenuë à Gilolo, obligea les Ternatois à ſe cacher avec plus de ſoin dans les montagnes. Le fils du Roi, déſigné ſon Succeſſeur, n'étoit qu'un enfant d'onze ans; mais il avoit encore auprès de lui des hommes d'un mérite diſtingué, qui ſe chargèrent du Gouvernement de ſes Etats. La première choſe que fit ſon Conſeil, fût d'envoyer des Députés à Bantam, pour voir s'il n'y étoit point arrivé de Hollandois & pour implorer leur aſſiſtance contre leurs Ennemis. *Kaytsili Aali*, autre Neveu du Roi, étoit à la tête de cette Ambaſſade. Il revint ſans avoir trouvé ce qu'il cherchoit; mais l'année ſuivante 1607, étant retourné à Amboine pour le même objet, il y rencontra l'Amiral *Matelief*, dont le Journal va nous apprendre ce qui ſe paſſa à cette occaſion. *Valentyn*, Tome I. Part. 2. pag. 215 & ſuiv. R. d. E.

(*g*) Il eſt nommé Edouard *Michelborne* dans le Journal, & toûjours avec le titre de Pyrate & de Corſaire. Voyez ſa Relation au ſecond Tome de ce Recueil (1).

(1) Que Mr. Envoyé ouvre vite les yeux ſur ce qu'il n'avoit pû voir auparavant; & qu'il eſt prompt à donner ce coup de dent aux Anglois! Quoique *van Solt* traite *Michelburne* de Pyrate & de Corſaire, l'Amiral Hollandois, *van Warwick*, l'invita à dîner comme Ami ſur ſon bord. Voyez la même Relation. R. de l'A.

Digitized by Google

VAN DER HAGEN. II. Voyage. 1605.

„ donner du credit à ſon impoſture, de ce que le *Gueldres* & le *Gouda* „ avoient relâché à Priaman (*b*)".

CES plaintes ſemblent juſtes ; mais l'Auteur avoit oublié que dans le cours de ſa relation, il expoſe les Hollandois aux mêmes reproches, par le récit d'une infinité de violences qu'ils exercèrent contre les Indiens (*i*), ſous le double prétexte de quelques hoſtilités qu'ils avoient eſſuyées à Palimbam, & de chercher, dans tous les Bâtimens qui tomboient entre leurs mains, des marchandiſes qui appartinſſent aux Portugais. Ces courſes & ces rapines, qui durèrent environ deux ans, contribuèrent beaucoup à leur faire une riche cargaiſon, avec laquelle ils retournèrent en Hollande vers la fin d'Avril 1608.

(*b*) Pag. 81 & ſuiv. (*i*) Tout le reſte du Journal en eſt rempli.

Voyage de Corneille Matelief aux Indes Orientales.

MATELIEF. 1605. Introduction.

ON a vû juſqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnoiſſance que cette Ville devoit à leurs ſervices ; maîtres des Commerces de Banda, d'Amboine, de Ternate, de Tidor, par l'expulſion des Portugais ; liés par des Traités avec les Rois de Calecut, de Johor, de Biſnagar & quantité d'autres Princes ; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations ſecrétes & par leur adreſſe à profiter des événemens ; preſque toûjours ſupérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entrepriſes de Guerre & de Commerce. Tant de ſuccès ne peuvent paſſer néanmoins que pour les premiers eſſais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis ſa véritable origine. Pendant que ſes Amiraux & ſes Facteurs jettoient les fondemens de ſa puiſſance dans les Indes, ſes Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans ſur ces heureuſes opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obſtacle. Ce n'étoit pas aſſez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la Bourſe d'Amſterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir déſormais du Texel, contribuëront par quelque entrepriſe éclatante, à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonnèrent jamais.

Nouvelle Flotte & ſes forces.

CORNEILLE *Matelief* (*a*) fût choiſi, en 1605, pour commander en qualité d'Amiral, une Flotte d'onze Vaiſſeaux, montée d'environ *quatorze* cens hommes (*b*). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particuliérement ſes inſtructions (*c*), on recueille de ſon récit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais ſur terre & ſur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Iſles du Cap-Verd & d'Annobon avoient inſulté plus d'une fois le pavillon Hollandois.

Matelief met les Portugais à l'épreuve aux Iſles du Cap-Verd.

(*a*) Il eſt fâcheux que les Auteurs des Journaux ne faſſent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuſer la qualité de grands hommes.

(*b*) Le Vaiſſeau Amiral ſe nommoit l'*Orange*. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(*c*) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conſeil, fit jurer à tout le monde de les tenir ſecrétes & de les exécuter.

Digitized by Google

dois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juillet, dans la rade de l'Isle de May, résolût d'y mettre à l'épreuve la disposition des Habitans. Il fit descendre cent cinquante hommes, qui lui amenèrent le lendemain, un vieillard Portugais, banni pour un meurtre, mais à qui l'âge & son châtiment sembloient avoir inspiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des Habitans de n'être pas insultés ; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raisonnables ; mais que si ses gens récevoient la moindre insulte, il ruïneroit l'Isle & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (*d*). MATELIEF. 1605.

Les Insulaires deviennent traitables.

La Flotte devoit séjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaisseaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Isle, & le lendemain quinze ou seize, pour ôter aux Portugais de S. Jago, la connoissance de son dessein & de ses forces. Observons, pour expliquer cette conduite, que c'est un ancien usage, dans l'Isle de May, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaisseaux, afin que sur cet avis, les Insulaires de S. Jago prennent des mesures, soit pour l'attaque ou la défense. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regreté d'être interrompu dans de plus grands desseins, il ne permit à ses gens d'aller à la chasse aux boucs, qu'avec une escorte bien armée (*e*). On tua bien mille de ces animaux ; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La sécheresse, qui règnoit alors dans l'Isle, les rendoit moins bons qu'ils ne sont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorsque les vents du Sud commencent à souffler, & qu'ils amènent de grandes pluyes, l'herbe croît dans ces Isles, les boucs s'engraissent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les saler & les envoyer à Madere. Les peaux se transportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (*f*).

Effet de leur crainte.

Ceux qui allèrent à la chasse trouvèrent un petit Village d'environ vingt maisons, mais sans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrèrent deux femmes Négres, qui leur dirent que tous les autres Insulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, assez content de leur tranquillité ou de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, sans aucun dessein de chercher des ennemis si faciles à dissiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les deux, trois ou quatre degrés, il se vît jetté dans le Golfe d'Afrique, d'où se remettant tantôt au large, tantôt à louvoyer, toûjours dans la crainte de donner sur les bancs, il passa la Ligne le 25 d'Août, & le 27, il se trouva devant l'Isle d'Annobon. Il résolût d'y relâcher, quoiqu'il n'en eût pas eû le dessein. Le scorbut com-

(*d*) Journal de Matelief, pag. 192 & suiv.

(*e*) La Relation dit, que l'Amiral étant informé que huit jours auparavant on avoit amené vingt hommes de S. Jago, à bord d'une Barque qui avoit été prise sur les François, il eût soin de ne laisser aller personne à terre qu'avec des armes, & en nombre suffisant pour se défendre. R. de l'A. *A.*

(*f*) Pag. 193.

Digitized by Google

MATELIEF. 1605. L'Amiral relâche malgré lui à l'Isle d'Annobon.

commençoit à se répandre dans tous les Vaisseaux. Quelques-uns avoient besoin de lest. D'ailleurs la vûe de cette Isle, où les Hollandois avoient essuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les ressentimens qu'il avoit étouffés au Cap-Verd (*g*).

Il entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui se rendit au rivage lui rapporta que les Insulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté jusqu'aux ornemens de leurs Eglises. Cependant on avoit vû un corps d'environ cinquante Négres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de moderation tous les rafraîchissemens qui se trouvoient dans leur Isle. Mais ils demandoient aussi que les Habitans ne fussent point insultés, & qu'on ne fit aucun tort à leurs bananes ni aux arbrisseaux qui portent le coton (*h*).

L'Amiral donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois se répandissent en troupes dans son Isle, il falloit qu'il envoyât lui-même sur le rivage, les provisions dont la Flotte avoit besoin. On vît venir aussi-tôt des femmes, qui apportèrent toutes sortes de fruits. Un jour de Dimanche, il se fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Négres & de Mulatres eûrent la curiosité d'assister. Ils fûrent étonnés de l'attention qu'ils remarquèrent dans l'auditoire, „ sur-tout d'en-„ tendre parler de la foi en J. C. & de sa mort sous Ponce Pilate; car ils „ étoient persuadés, comme ils le dirent ensuite à l'Amiral, que lui & tous „ ses gens étoient Lutheriens, qu'ils croyoient au Diable & l'adoroient, & „ qu'ils ne connoissoient pas même le nom de Dieu & de J. C. " (*i*). Matelief ayant retenu deux des principaux Négres à dîner avec lui, le Gouverneur Portugais en parût mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuisible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Insulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On tira d'eux, dans l'espace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, & soixante-seize porcs, qui ne coûtèrent chacun qu'une chemise ou un chapeau, c'est-à-dire, la valeur de trente sous. L'Amiral fit présent au Gouverneur d'une pièce de velours des Indes, qui lui inspira tant de reconnoissance, qu'après avoir promis de ne plus insulter les Vaisseaux de la Nation Hollandoise, il ajoûta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de son Roi, & plus d'attention pour ses propres intérets (*k*). Ainsi les Hollandois commencèrent à se flatter que l'Isle d'Annobon deviendroit une rétraite paisible pour leurs Vaisseaux.

Opinion que les Portugais inspirent aux Négres.

Le Gouverneur d'Annobon se laisse gagner.

Ils remirent à la voile le 15 de Septembre. Le 7 d'Octobre, on eût la

(*g*) Mr. Prevost lit de bien loin dans le cœur de Matelief. Le Journal ne dit rien de ses *ressentimens*, & s'il en eût, il les *étouffa* encore ici, puis qu'il en partit sans commettre la moindre hostilité, & qu'au contraire, il s'acquit l'amitié du Gouverneur Portugais par ses présens. R. d. E.

(*h*) Pag. 195 & 196.

(*i*) Pag. 196 & 197. Cette opinion ne diffère pas beaucoup de celle qu'ont les Catholiques Romains des Protestans, en Espagne, en Portugal & en Italie. R. de l'A. *A.*

(*k*) Pag. 197.

Digitized by Google

la vuë de l'Iſle de l'Aſcenſion & le 21 de Novembre, on doubla le Cap des Aiguilles. Les vents de Sud-Eſt, qu'ils trouvèrent trop tôt, les ayant empêchés de relâcher à l'Iſle de Romeros, ils mouillèrent le premier de Janvier 1606, à la rade occidentale de l'Iſle Maurice, où il rencontrèrent l'Amiral Van der Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'eſt-à-dire, la priſe des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, ſurtout avec le Samorin de Calecut, auquel Van der Hagen s'étoit engagé à donner du ſecours par mer pour s'emparer de Cochin, à condition que cette Place ſeroit remiſe entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faiſoit le principal objet du Voyage de Matelief, quoiqu'il tînt encore ſes vûes ſecrétes, Van der Hagen ne lui donna point de nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ſes efforts il n'avoit pû trouver le moyen d'y faire une deſcente; qu'André Furtado de Mendoza, qui y commandoit depuis ſix ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoit munie de remparts; que dans la dernière revûe ſes Troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroiſſant tourner tous leurs ſoins à la défenſe de cette Place, il falloit en attendre une vigoureuſe réſiſtance. Il ajoûta que Furtado s'étoit crû aſſez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, & qu'il le tenoit actuellement aſſiégé (*l*).

Matelief.
1606.

Rencontre de Matelief & de Van der Hagen.

Inſtruction ſur l'état des Indes.

Matelief, ſans s'ouvrir encore ſur ſes vûes, ſe contenta d'annoncer un grand deſſein, par des prières générales qu'il ordonna ſur toute ſa Flotte. Il lèva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuſe navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra. Là, ſe trouvant ſi proche de l'objet de ſa commiſſion qu'il ne pouvoit différer plus long-tems à s'expliquer, il crût que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à ſervir ſur mer, il ne pouvoit rien tenter ſur terre ſans leur conſentement. Quelques expreſſions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hazard, avoient déjà excité des murmures (*m*). La crainte de trouver une réſiſtance ouverte, le fit recourir à des voyes indirectes, qui lui réüſſirent. Au-lieu d'employer l'autorité pour déclarer ſes ordres, il fit publier les deux articles ſuivans:

Politique de Matelief pour diſpoſer ſes gens à l'obéïſſance.

„ Que l'article du Réglement (*n*) qui n'attribuoit aux équipages que „ quatre pour cent du butin, ne ſeroit entendu que du butin fait ſur mer, „ & ne ſeroit pas tiré à conſéquence pour ce qui ſe feroit par des ordres „ particuliers qui pouvoient être contenus dans des inſtructions ſecrétes „ & regarder la terre; que par cette raiſon, on ne s'arrêteroit pas à ce qui „ pouvoit avoir été réglé pour le pillage, ſous quoi l'on comprendroit tout „ ce qui pourroit être pris, & qui ſeroit de qualité à pouvoir y être raiſonnablement compris.

„ Que ſi l'on pouvoit prendre d'aſſaut la Ville de Malaca, elle ſeroit „ abandonnée au pillage, ſuivant les loix de la guerre; mais que ſi elle ſe „ rendoit par un Traité, la Capitulation ſe faiſant ſuivant l'état des affaires, on ne laiſſeroit pas de faire un ſi bon parti aux équipages qu'ils auroient lieu d'être contens; mais que de leur côté ils ſeroient obligés à „ l'a-

(*l*) Pag. 198 & 201. (*m*) Pag. 201. (*n*) Il ſe nomme l'*Artykel-brief*.

MATELIEF. 1606.

„ l'avenir d'obſerver la diſcipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit „ néceſſaire pour l'exécution de ſes projets (*o*).

CES promeſſes, qui établiſſoient la récompenſe avant que de propoſer le travail, fûrent entendues & acceptées avec beaucoup de ſatisfaction. Enſuite, à la prière de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoir été commiſes, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (*p*). On remit à la voile; & le dernier jour d'Avril, toute la Flotte (*q*) ſe trouvant raſſemblée à une demie lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier eſſai de ſon nouveau Réglement. Il fit armer auſſi-tôt les Chaloupes, pour attaquer quatre Vaiſſeaux, qui s'étoient échoués ſous la Ville, auſſi près qu'ils l'avoient pû. Ils fûrent pris ſans réſiſtance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une eſpèce de pétard, qu'on eût l'imprudence d'y laiſſer dans cet incendie, tua trois Hollandois & en bleſſa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui ſe trouvoient ſur le même bord, leur avoient fait mépriſer le peril. Ceux qui échappèrent ſans bleſſure en apportèrent quelques flacons à l'Amiral; mais il les fit jetter ſur le champ dans la Mer, avec un reproche adroit, qu'il crût capable d'arrêter une autre fois leur intempérance: *Quelle témérité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoiſonné* (*r*)! Les Vaiſſeaux qui fûrent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux; le ſecond, de deux cens, & les deux autres chacun de cent-ſoixante. On tira inutilement quelques coups de canon de la Ville, ſur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le ſoir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une Chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor, la nouvelle de ſon arrivée, & lui communiquer la réſolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le Siége de Malaca.

La Flotte arrive devant Malaca.

Premières hoſtilités.

CETTE importante entrepriſe, la première qui aît menacé l'Empire Portugais dans un de ſes principaux établiſſemens, & qui fût accompagnée d'ailleurs, de pluſieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde guères aux expéditions de cette nature (*s*).

L'AMIRAL ayant aſſemblé le Conſeil général, ne diſſimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ſes forces pour enlever aux Portugais, un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoiſe. On réſolût de s'approcher de la Ville juſqu'à la portée du mouſquet, & de commencer auſſi-tôt à la canoner. Quelques obſervations avoient fait juger qu'à cette diſtance on ſeroit encore ſur cinq braſſes d'eau. Mais après s'être avancé juſques ſur deux braſſes & demie, il ſe trouva que les pièces de demi-calibre ne pouvoient encore porter juſqu'aux murs. Cependant les plus groſ-

Le Siége eſt déclaré.

(*o*) Pag. 202.
(*p*) *Ibidem.*
(*q*) Suivant *De Faria*, les Hollandois avoient onze Vaiſſeaux & ſept Galiotes, outre trois cens petits Bâtimens des gens du Pays. A terre, ils étoient aſſiſtés par onze Rois voiſins en perſonne, avec quatorze mille hommes. Un peu auparavant, cet Auteur ne parle que de ſept Rois & de cent cinquante Bâtimens; mais en échange il leur donne ſeize mille hommes. *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.*
(*r*) Pag. 203.
(*s*) Pag. 204. & ſuiv.

Digitized by Google

groſſes pièces portèrent dans la Ville, endommagèrent pluſieurs maiſons, & ruinèrent quelques parties du parapet. On tira auſſi du côté de la Ville; mais le ſeul coup qui porta juſqu'à la Flotte, fût un boulet de vingt-ſept livres, qui entra dans un Vaiſſeau ſans y cauſer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Egliſe de S. Paul, qui étoit celle des Jéſuites (*t*). MATELIEF, 1605.

PENDANT que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre Chaloupes, avec ordre de viſiter le côté ſeptentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la deſcente des Troupes. Son deſſein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrein fût trouvé ſi mou, que cette difficulté parût difficile à ſurmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés ſe préſentèrent ſur le rivage, & l'on découvrit autour des maiſons quantité de paliſſades, qui en rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dreſſer une batterie de deux pièces de vingt-quatre dans l'Iſle *Pulo Malaca*, que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaiſſeaux, dans la vûe d'envoyer deux Chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on ſe propoſoit de les attaquer. Cette Iſle n'eſt pas plus grande que la place d'Amſterdam, où la Maiſon de Ville eſt ſituée, & n'eſt pas tout-à-fait à la portée du canon de demi-calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le ſervice & la garde des deux pièces. Ceux qui étoient allés viſiter le côté meridional de la Ville, ayant rapporté que le terrein étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revînt à l'idée de faire la deſcente du côté du Nord (*v*). Cependant lorſque tout y fût préparé, on remit en déliberation au Conſeil, ſi c'étoit le meilleur parti qu'on pût embraſſer. Ceux qui ne l'approuvoient pas repréſentoient „ que l'Armade „ de Goa étoit attendue; qu'elle ſeroit aſſez nombreuſe pour obliger les „ Hollandois de lui oppoſer toutes leurs forces; que s'ils pouvoient la bat„ tre, Malaca, qui demeureroit ſans ſecours, ne ſeroit plus qu'une foible „ réſiſtance; qu'au contraire, ſi l'Armade paroiſſoit tandis qu'on ſeroit à „ terre, il faudroit néceſſairement ſe retirer, & laiſſer la Ville pour retour„ ner à bord; qu'il n'y avoit pas d'apparence que la Place ſe rendît, auſſi „ long-tems qu'elle attendroit du ſecours; qu'en ſuppoſant même qu'on en „ devînt maître avant l'arrivée de l'Armade, ce ne pouvoit être ſans s'af„ foiblir; & qu'on s'expoſeroit par conſéquent, au riſque de perdre & la Vil„ le & les Vaiſſeaux, puiſqu'il ne reſteroit pas aſſez de monde pour garder „ la Place, & pour ſe mettre en état de réſiſter en même-tems, aux forces „ ſupérieures qui viendroient attaquer la Flotte". Ils concluoient qu'on devoit attendre la réponſe du Roi de Johor, & s'aſſûrer du ſecours qu'on pouvoit eſpérer de ce Prince, parce qu'on en recevroit peut-être aſſez pour ſurmonter les obſtacles qui ſe préſentoient, & pour faire tête à l'Armade; après quoi l'on iroit à l'aſſaut, avec plus de confiance au ſuccès (*x*).

Préparatifs des aſſiégeans.

Ilha das Naos.

Débats dans le Conſeil des Hollandois.

CEUX qui ſe déclaroient pour la deſcente, convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'Armade; mais ils prétendoient que le tems en étoit in-

(*t*) Pag. 203. (*v*) *Ibidem.* (*x*) Pag. 206 & 207.

Matelief. 1606. incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ſes côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de défenſe; que la plus grande partie de la garniſon n'étoit pas compoſée de Portugais, mais de Négres, c'eſt-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de réſiſtance s'ils étoient pouſſés ſans avoir le tems de ſe reconnoître; au-lieu que le délai pouvoit diſſiper leur frayeur & ranimer leur courage; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient ſe rebuter & changer de réſolution; que loin de conſidérer la garde de la Ville comme un obſtacle à la défenſe des Vaiſſeaux, ils ſoûtenoient que la Ville ſerviroit elle-même à les défendre lorſqu'on en ſeroit en poſſeſſion; que les Vaiſſeaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande, ne pourroient s'approcher ſi près des murs, & que ſi l'Armade étoit aſſez forte pour obliger les Hollandois de ſe tenir ſur la défenſive, ils ſeroient toûjours à couvert ſous le canon de la Place; que ſuivant les avis qu'on avoit déjà reçûs, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puiſſans ſecours; que ſi la deſcente ne ſe faiſoit pas promptement, il ne falloit pas eſpérer qu'elle ſe pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non-plus, qu'après la défaite de l'Armade, la Ville ſe crût perdue & ceſſât de réſiſter, parce qu'il n'y avoit nulle apparence, que ſi proche d'une Côte favorable aux Portugais, la victoire pût être aſſez complète pour leur ôter les moyens de donner du ſecours à la Ville par leurs Fuſtes & leurs Galères.

Réſolution du Conſeil. La pluralité des voix fût pour le premier de ces deux avis, & la deſcente fût différée juſqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (y).

Le jour ſuivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne portèrent point juſqu'à la Flotte; & pour chaque coup l'Amiral en renvoya deux, qui cauſèrent beaucoup de déſordre dans la Ville. Les Habitans brûlèrent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dreſſée dans l'Iſle, leur fit juger que l'attaque ſe feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poſter au Nord quatre Chaloupes à voiles, ſur leſquelles ils tirèrent avec peu de ſuccès. Cette garde lui avoit parû néceſſaire pour couper le paſſage à quelques Pirogues, qui râſant la Côte, avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en ſortir. Il y joignit enſuite une grande Chaloupe à rames, qui prit une Pirogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. *Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jettés à la Mer, on en retira un Négre bleſſé, qui ſe diſoit pêcheur & qui fût mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit bleſſé d'autres; qu'on attendoit chaque jour l'Armade de Goa, avec le Viceroi & l'Archevêque, pour ſe remettre en poſſeſſion des Moluques & combattre le Roi de Johor; que la Place étoit mal pourvûe de vivres, mais aſſez bien munie de canon & de poudre; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reſte de la garniſon, au nombre d'environ trois mille hommes*

Informations qu'on reçoit d'un Négre.

(y) Pag. 208.

Digitized by Google

mes (z), étoit compoſé d'Eſclaves & de Malais; qu'il ne reſtoit perſonne dans le Fauxbourg de *Campoclin*, dont les Habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voiſins on y avoit porté quantité de marchandiſes (a). MATELIEF 1606.

Le 5, deux Pirogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, ſe préſentèrent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapura, qui ſe nommoit *Seri Raja Nugara*. Dans l'entretien qu'il eût avec Matelief, il lui dit que le Roi ſon maître ayant appris qu'on avoit vû arriver devant Malaca, une Flotte qu'on croyoit Hollandoiſe, l'envoyoit pour s'informer de la vérité; qu'il avoit rencontré, dans ſa route, la Chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor; qu'auſſi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt Fuſtes & trente Galères pour venir joindre la Flotte (b); & que pour hâter cette heureuſe jonction par ſon rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ſes deux Pirogues. Il confirma auſſi ce qu'on avoit appris de l'Armade de Goa & des deſſeins du Viceroi, qui la commandoit en perſonne (c). Le Roi de Johor députe à la Flotte.

Le lendemain, deux barques, chargées d'Indiens, ayant paſſé au Sud des batteries, entrèrent dans la Place à la vûe des Hollandois. Elles furent ſuivies le ſoir de deux autres, qui ne paſſèrent pas moins heureuſement. Les aſſiégés en firent éclater leur joye. Ces petits Bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambaſſadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaiſſeau Portugais qui avoit péri ſur cette Côte. Les priſonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt Blancs & de cent Négres. Ainſi ce renfort, que les Habitans regardèrent comme envoyé du Ciel, augmentoit du double les Portugais de la garniſon (d). Renfort qui arrive aux aſſiégés.

La Chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor, revint le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours, toutes les forces qu'il avoit pû raſſembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans ſa Capitale (e). Elle confirmoit de ſi belles promeſſes. En effet, on vît paroî- Le Roi de Johor joint la Flotte Hollandoiſe.

(z) Suivant *De Faria*, il n'y avoit guères plus de cent Portugais dans Malaca, pour oppoſer aux grandes forces que les Hollandois avoient amenées devant la Ville; mais ils étoient commandés, ajoûte l'Hiſtorien Portugais, par le grand *Furtado*, qui tient à juſte titre, un des principaux rangs parmi les Héros Portugais. R. de l'A. *A.*

(a) Pag. 209.
(b) Pag. 210.
(c) *Ibid.*
(d) Pag. 211.
(e) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois: „ Le Roi de Johor *Raja-Zabrang* ſa„ lue l'Amiral & lui ſouhaite un bon ſuccès „ dans ſes entrepriſes. Vous, Sieur Amiral, qui avez été envoyé par le Roi de „ *Hollande* pour combattre nos ennemis & „ les vôtres; puiſſiez-vous, ainſi qu'il arri„ vera infailliblement, faire voler vôtre ré„ putation dans tout l'Univers, ſelon que „ vous le méritez, pour n'avoir pas craint „ de venir de ſi loin avec vos Compatriotes, „ vous oppoſer à la tyrannie que les Portu„ gais exercent dans ces Pays, de même „ que vous vous y êtes oppoſés dans le vô„ tre. Je me tiens heureux d'avoir vû „ Louis Iſaacſz & Hans van Hagen, que vous „ m'avez envoyé pour me donner avis de „ vôtre arrivée devant Malaca; d'avoir vû „ ceux qui ſont venus pour nous délivrer „ de l'eſclavage où les Portugais veulent „ nous réduire. Je tâcherai de reconnoître „ le ſervice que vôtre Roi veut bien me „ rendre, ſans que je l'aye mérité; dans les „ perſonnes de ceux qu'il m'envoye, & je le „ ſerai de tout mon pouvoir. Il n'y a point „ de

MATELIEF. 1606.

roître, le 17, les Galères & les Fustes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plûpart Esclaves. [Le Roi se trouvoit à bord de sa Flotte. C'étoit le même *Raja Bonsu*, ou *Zabrang* qui avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avec des présens pour le Prince Maurice. Son nom étoit déjà cher aux Hollandois, par d'anciens services qu'il avoit rendus à leur Nation (*f*).] Mais l'Auteur du Journal s'arrete ici à quelques éclaircissemens, qu'il croit nécessaires pour faire entendre la suite de son récit.

Caractère de ce Monarque & de ses frères.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait souvent la guerre aux Portugais. Il avoit laissé quatre fils, dont l'aîné, qui se nommoit *Jan de Patuan* (*g*), occupoit le Trône des Malais; homme de peu d'esprit, dont les uniques occupations étoient de dormir jusqu'à midi, de manger en sortant du lit, de se baigner, & de boire le reste du jour jusqu'à s'enyvrer. Il se reposoit de tous ses devoirs sur le Raja Zabrang (*b*), sans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui causer de l'inquiétude. Lui proposoit-on quelqu'affaire? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit sa volonté, sans pouvoir vaincre l'obstination qu'il avoit à ne rien répondre.

Second Prince.

Le Prince, second fils du même père, mais d'une autre femme, se nommoit *Raja-Siacai*, c'est-à-dire, Prince de *Siacai*, qui est un fief relévant de la Couronne. Il avoit épousé une fille de la Reine de Patane; mais ses qualités naturelles répondant mal à sa naissance, il résidoit continuellement à Siacai, & ne venoit presque jamais à Johor.

Troisième Prince.

Le troisième Prince de la Maison Royale de Johor étoit le *Raja Bonsu*, qu'on nommoit alors *Raja Zabrang* ou *Sabrang*, qui signifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faisoit sa résidence & qu'il exerçoit l'administration du côté de la Rivière qui est vis-à-vis de *Batusabar* ou *Batusauwer*, Ville considérable où il

„ de Roi sur la terre qui pût me rendre les „ services que le vôtre m'a déjà rendus. Je „ vous envoye *Tutse-Amar* & *Tutse-Camar* „ pour vous avertir que j'irai vous joindre, „ s'il plaît à Dieu. Je fais rassembler mes „ rameurs; dès qu'ils seront venus, je ne „ différerai point à partir. Si j'avois deux „ Galères prêtes, je m'y embarquerois dès „ ce moment. J'attens aussi plusieurs bantins, & je vous les enverrai incessamment. „ Je retiens ici vos deux Envoyés, pour „ vous les remener dans ma Galère. Nous „ nous rendrons ensemble auprès de vous „ & nous travaillerons tous à mettre vos „ desseins en exécution. Son Excellence „ m'a fait tant d'honneur, que je n'en puis „ jamais assez marquer ma reconnoissance. „ Enfin je vous suis tellement obligé & à „ tous ceux qui sont venus pour nous af„ franchir, que je crains de ne pouvoir vous „ récompenser d'un si grand service, n'étant „ Roi que d'un peuple qui est bien pauvre(1)".

(*f*) Mr. Prevost, par un défaut d'attention, fait ici *Raja-Zabrang*, Général de la Flotte & il dit, *que le Roi se trouvoit aussi à bord*, comme si le Roi & Raja-Zabrang étoient deux personnes différentes. Nous avons corrigé ce passage & quelques autres pareils sur le texte même, R. de l'A. *A.*

(*g*) Il paroît que c'est un titre plutôt qu'un nom propre (2).

(*b*) C'est apparemment par cette raison, que le Raja se donne lui-même, le titre de Roi de *Johor*, dans la lettre qui est rapportée ci-dessus: Mais Mr. Prevost ne sachant comment concilier ce point avec le droit de *Jan de Patuan*, avoit supprimé de cette lettre, le nom de *Raja-Zabrang*, que nous avons rétabli. D'ailleurs ce Prince pouvoit être considéré comme Roi de Johor par sa résidence, mais dépendant de Jan de Patuan. R. de l'A. *A.*

(1) Puisque Mr. Prevost fait tant que de copier cette lettre, nous avons crû devoir y rétablir quelques circonstances qu'il avoit omises. R. d. E.

(2) *Valentyn* le nomme *Alauuddin Siah* III., & dit qu'il avoit pris le titre de *Jang di Pertuban*. R. d. E.

il avoit une Forteresse & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan*. Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint presque blanc. Ses qualités dominantes étoient la discrétion, la douceur, la patience, l'activité, & sur-tout cette prévoyance qui fait pénétrer dans l'avenir & pourvoir à tous les événemens. Il auroit été capable des plus grandes affaires si son pouvoir eût répondu à ses lumières. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenser les services, & de la reconnoissance pour les secours qu'il recevoit des Hollandois. Son respect ne s'étoit jamais relâché pour son frère, qui de son côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir sans jalousie l'estime dont il étoit en possession. Le quatrième Prince, fils d'une troisième femme du feu Roi, se nommoit *Raja-Laud*, c'est-à-dire, *Roi de la Mer*. Tout son mérite consistoit à prendre du tabac, à boire de l'arrack & à mâcher du bétel. Il auroit mérité, suivant l'expression du Journal, d'être précipité dans la Mer dont on le nommoit Roi. L'yvrognerie, les plaisirs des sens & le meurtre, faisoient toutes ses délices & son unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois sciences qu'il avoit apprises pour les professer (*i*). Les Courtisans se formant presque toûjours sur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

MATELIEF. 1606.

Quatrième Prince de Johor.

MATELIEF se mit dans la Chaloupe pour aller au-devant de Raja-Zabrang & le fit saluer de plusieurs décharges de son artillerie. Ce Prince, qui faisoit les honneurs au nom de son frère, reçût fort civilement les Hollandois & fit présent à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du Siége. L'Amiral voulût sçavoir quel fond il pouvoit faire sur le secours du Roi. Mais au-lieu d'une réponse positive, ce Prince répeta plusieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre; qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, & qu'il ne sçavoit pas précisément ce que son frère pourroit faire. Il ajoûta qu'il n'avoit pas eû d'autre raison que sa pauvreté, pour demander du secours au Roi de Hollande; & que s'il eût été assez puissant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eû besoin d'implorer l'assistance d'autrui. L'Amiral cessa de le presser, & se réduisit à parler des conditions. Chacun se défendit d'abord de faire les premières ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, sous l'autorité d'un Gouverneur & sous la garde d'une bonne garnison. Il offrit d'ailleurs de laisser au Roi tout le reste du Pays, à condition qu'on se prêteroit des secours mutuels (*k*).

L'Amiral se rend sur la Flotte du Roi de Johor.

LE Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais; qu'à l'égard du Pays voisin il en faisoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ses Sujets n'en pouvoient occuper; que la proposition qu'on lui faisoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le secourir; que l'unique avantage qu'il en pouvoit espérer, seroit peut-être d'avoir de bons voisins, au-

(*i*) Pag. 215 & précédentes.
(*k*) Pag. 216. Ces secours devoient être défensifs contre tous ennemis, & offensifs contre les Portugais & les Espagnols.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

au-lieu qu'il en avoit de mauvais ; expérience qui dépendoit de l'avenir, puisque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroissoient, & ressembler même aux Portugais, à la parole desquels on ne pouvoit prendre aucune confiance; qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à son secours, puisqu'on exigeoit qu'il assistât lui-même des étrangers pour leur livrer son Pays; c'est-à-dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déjà; sans autre espérance pour lui que le hazard de se procurer de meilleurs voisins ; qu'il laissoit à juger aux Hollandois mêmes, si cette proposition étoit juste, lorsqu'ils faisoient profession de ne vouloir pas usurper le bien d'autrui, & que se plaignant sans cesse de l'injustice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raison pour leur faire la guerre.

Subtilité de Raja-Zabrang.

L'AMIRAL, surpris de trouver tant de subtilité dans ce Prince (*l*), lui demanda quel seroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guerre, après avoir fait tant de dépenses pour le secourir. „ Je vous donnerai, repliqua le Roi, une place pour y bâtir une maison. „ Le Commerce vous sera libre, & vous serez affranchis des droits & des „ impôts ". Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchissement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très-peu de marchandises dans son Pays; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit un present qu'il pouvoit faire à ses ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toûjours les avantages; que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats desquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maisons sans avoir reçû d'eux aucun service; & qu'au-reste il ne demandoit rien qui appartînt aux Rois de Johor, puisqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais; qu'on ne leur demandoit que le terrein, le reste n'étant pas leur bien & *ne leur ayant* rien coûté (*m*).

Sa demande puérile.

CETTE conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi désespérant de se faire céder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois ; mais il ajoûta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprête, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnât la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois *étant en* paix avec le Roi d'Achin, cette demande blessoit la raison & *l'équité* ; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tint à

(*l*) *Dans un Prince ennemi de toute sorte d'application*, dit Mr. Prevost, qui croyant toûjours que c'est *Jan de Batuan*, cet Automate dont on a vû le Portrait ci-dessus, communique sa propre *surprise* à l'Amiral, lequel, suivant l'Auteur du Journal, étoit parfaitement instruit du manège de cette Cour, par les Ambassadeurs de Johor qu'il y avoit ramenés de Hollande. Mr. Prevost ne se souvient plus ici de l'actif & délié *Raja-Zabrang*, le seul avec qui les Hollandois eûssent à faire. R. d. E.

(*m*) *Pag.* 215. & *fuiv.*

à ces termes, [& le 17 de Mai, l'on dressa à bord de l'Amiral, un Traité (*n*) qui ne fût signé qu'au bout de quelque tems par les deux Rois. Cependant on ne s'occupa plus que des préparatifs de la descente, & l'Amiral délivra à Raja-Zabrang, la Lettre & les présens du Prince Maurice, qui consistoient en un fusil long, un double pistolet, garni de perles, deux autres pistolets, un sabre & une pertuisane. En même tems il lui remit de la part des Directeurs de la Compagnie, un harnois d'armes, six pertuisanes &

MATELIEF. 1606. Conclusion du Traité.

(*n*) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'événement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces-Unies, *sur la requête du Roi*, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant toutes ses forces pour les en chasser; & lorsque la Ville sera prise, elle sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts; libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces présentes, pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le Pays qui l'environne & sera reconquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrein qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le Pays de l'obéissance du Roi, autant de bois qu'il en sera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vaisseaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur postérité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission, seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâtir & repeupler le Fauxbourg de *Campoelin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les Habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs feront tenus de l'aider pour celà de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa défense, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvû par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, denrées &c., demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs Etats, servant sur la Flotte, & l'autre moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs Etats, seront déchargées dans le Fauxbourg, ou ailleurs dans les Pays du Roi, & les vaisseaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux Parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre Partie ne sera tenue de l'assister que défensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeller le défendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets; & si quelqu'un des Sujets du Roi se refugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

& autant de harnois blancs. Ces préſens étoient deſtinés pour le Roi de Johor, qu'on croyoit être ce Raja-Zabrang, parce que c'étoit lui, qui avoit envoyé des Ambaſſadeurs en Hollande: Néanmoins comme *Jan de Patuan* étoit le Roi régnant, l'Amiral ne ſçavoit d'abord auquel des deux donner ces préſens; mais le Raja le pria de ne point ſe mettre en peine à cet égard, en l'aſſûrant que tout ce qu'il feroit ſeroit approuvé par le Roi ſon frère (*o*).]

Deſcente des Hollandois devant Malaca.

LE lendemain 18 Mai au ſoir, l'Amiral fit mettre à terre ſept cens hommes, qui trouvèrent ſur le rivage un corps de quatre cens Soldats, *Négres* & Portugais, aſſez bien armés, mais en ſi mauvais ordre qu'ils n'oſèrent tenir ferme un moment. Les Hollandois les pouſſèrent juſqu'au Fauxbourg, où l'Amiral s'étoit perſuadé fauſſement qu'il n'y avoit qu'une paliſſade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa*; c'eſt-à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées enſemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaiſſeur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi ſe retira derrière ce mur, & les Hollandois firent un rétranchement à cent cinquante pas, où ils dreſſèrent une batterie de deux piéces de campagne qui enfiloient la porte. Ils l'avancèrent enſuite de quatre-vingt pas. Mais, la nuit ſuivante, ils perdirent ſix hommes & n'eûrent pas moins de trente-trois bleſſés. S'ils euſſent mieux connu les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le Fauxbourg; car ils s'apperçûrent le lendemain, que dans quelques endroits les bréches du mur n'étoient bouchées que de planches. Auſſi les Portugais profitèrent-ils des ténebres pour ſe retirer dans la Ville, après avoir brûlé le Fauxbourg (*p*).

Difficultés qui diminuent les eſpérances de l'Amiral.

L'AMIRAL étant deſcendu le jour ſuivant, pour reconnoître la Place & viſiter les travaux, fût ſurpris de trouver une groſſe Riviére, qu'il étoit impoſſible de paſſer. D'un autre côté la Ville lui parût ſi forte, les murailles en ſi bon état & ſi bien flanquées de tours, qu'il ſembloit que ſans faire d'autre réſiſtance, les aſſiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mouſquet du rempart. Cette viſite lui fit beaucoup rabattre du récit des Malais & de ſes propres eſpérances. De ſept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs bleſſures ou d'autres incommodités avoient déjà mis hors de ſervice. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond ſur le travail des Malais, qui ſe croyoient morts au bruit d'un coup de mouſquet,

(*o*) Au-lieu de ce qui eſt renfermé entre ces deux crochets, l'Edition de Paris porte, que le Traité *fût ſigné* le 17 de Mai, quoique l'Original diſe le contraire; & Mr. Prevoſt ajoûte immédiatement après, d'autres conditions que le Roi avoit démandées, ſur ce que *tout étoit déjà brûlé & deſolé autour de la Ville* &c. Il eſt vrai que, ſuivant le Traité ci deſſus, le Fauxbourg de *Campoclin*, avoit été brûlé; mais tout ce ravage autour de la Ville, ne peut guéres s'entendre qu'après le Siége, qui pour lors n'étoit pas encore commencé. Auſſi n'eſt-ce pas dans ce tems-là, que ces nouvelles conditions fûrent demandées. Cet Article, que nous renvoyons à ſa place naturelle ci-deſſous pag. 389., *vient aſſez à propos* dans l'Original, où l'*on trouve* une ſeconde Convention jointe à la premiére & arrêtée ſeulement le 23 Septembre, après la levée du Siége. Mais en omettant cette derniére circonſtance, Mr. Prevoſt a fait un Anachroniſme. L'Auteur Anglois à qui il n'a pas échappé, a crû au-reſte, qu'on pouvoit ajoûter ici l'article des préſens, que Mr. Prevoſt avoit ſupprimé, quoi-qu'il auroit pû en retirer de bons ſervices, s'il eût fait plus d'attention à la différence que l'Auteur du Journal y met entre les deux frères Rois. R. d. E.

(*p*) Pag. 225.

Digitized by Google

quet, & qu'il étoit enſuite impoſſible de faire marcher. L'attente de l'Armade, qui ſe joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eû pour la Flotte à l'affoiblir davantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité ſon entrepriſe. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dreſſer une batterie à la portée du mouſquet de la Ville, moins pour battre en bréche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maiſons. Le mur paroiſſoit à l'épreuve de ſes pièces; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la Rivière, qui eſt fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large, formoit une barrière impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (*q*). On ne laiſſa pas de pouſſer les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencérent alors à rendre quelque ſervice. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail (*r*).

MATELIEF. 1606.

Il démonte les batteries de la Ville.

Lâcheté des Malais.

On planta ſur la batterie deux pièces de canon de demi-calibre & deux autres pièces de dix-ſept livres de balle, qui démontérent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce ſuccès, propoſa au Raja Zabrang, qui avoit pris poſte près de lui hors de la porte du Fauxbourg, de diviſer ſes Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son eſpérance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier déſordre, en criant de toutes leurs forces, *les Portugais ſont ſortis*. On n'en auroit pas engagé vingt à ſe tenir dans un corps-de-garde, s'il n'euſſent eû avec eux quelques Hollandois pour les raſſûrer. Lorſqu'il étoit queſtion de piller les Fauxbourgs, de porter le butin dans leurs Pirogues, de détruire & de brûler des maiſons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toûjours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour ſe faire obéïr. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faiſant pas mieux reſpecter ſes ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toûjours été maltraités ſans raiſon. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & ſi l'on avoit beſoin de lui parler, on le trouvoit toûjours livré au ſommeil ou à la débauche. [Il ſe rapportoit de tout au Raja ſon frére, & celui-ci lui renvoyoit à ſon tour, les affaires qui ne lui plaiſoient pas (*s*).] Un jour que l'A-

Les Hollandois en tirent peu de ſervice.

(*q*) *Ibid.* & pag. 226, 227.

(*r*) Pour confirmer quelques-unes de nos Remarques précédentes, ſans interrompre le récit des opérations du Siége, nous obſerverons dans cette Note que l'Auteur du Journal fait paroître ici pour la première fois, *Jan de Patuan*, que Mr. Prevoſt cherchoit inutilement ſur la Flotte du Raja Zabrang. Il arriva le 20. de Johor. Son frére & l'Amiral étant allés à ſa rencontre, ce dernier après l'avoir ſalué, lui dit qu'il avoit remis au Raja, une Lettre & des Préſens du Prince Maurice, & qu'il avoit fait un Traité avec lui. Le Roi lui répondit qu'il approuvoit tout ce que ſon frére avoit fait, & la converſation en reſta-là, parce que ce Prince parloit peu lorſqu'il ſe trouvoit à jeun. R. d. E.

(*s*) Add. de l'A. *A.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

Reproche extravagant qu'ils en reçoivent, & vive repartie de l'Amiral.

l'Amiral lui renouvelloit ſes plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour (*t*), eût la hardieſſe de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine ſans le ſecours des Habitans; qu'ils pouvoient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour ſe battre, mais pour être ſpectateur du combat (*v*). [L'Amiral lui repliqua qu'il étoit venu pour ſervir le Roi; que ſi lui, Bendahara, refuſoit de ſuivre ſon exemple, il n'avoit qu'à le déclarer en préſence de ce Prince, & que ſi Sa Majeſté vouloit le lui ordonner, il ſauroit bien chaſſer de-là ceux qui parleroient de la ſorte. Cette vive repartie plût infiniment à tous les autres Seigneurs qui haïſſoient le Bendahara à cauſe de ſon arrogance (*x*).]

Il entreprend d'affamer la Place.

LES travaux ne laiſſoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'eſpérance de réüſſir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jetter, avec beaucoup de peine, un pont ſur la Rivière, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poſte, que l'Auteur nomme *le Cloître*, où il fit tranſporter quelques pièces d'artillerie. Il poſa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les Habitans ne puſſent tirer leur ſubſiſtance des déhors. Il entreprit même de faire jetter un autre pont, depuis le Cloître juſqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mouſquet. Cet eſpace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre leſquels il y avoit peu de diſtance. L'ouvrage fût achevé heureuſement. Il fit élever un Fort derrière les arbres, où il fit conduire auſſi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions raſſemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la Rivière. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le Roi de Johor y fit travailler ſes Eſclaves, & ne balança point à s'y loger avec Raja-Zabrang ſon frère, parce qu'il y étoit à couvert de toutes ſortes de coups (*y*).

Les vivres deviennent chers à Malaca.

LORSQUE les aſſiégés ſe trouvèrent ſi reſſerrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la réſolution, non-ſeulement de ne plus faire de priſonniers, mais de repouſſer dans la Ville ceux qu'on en verroit ſortir, ou de tuer ceux qui s'obſtineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette réſolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçût que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune ſolde & dont le butin ne conſiſtoit qu'en Eſclaves, exécuteroient mal des ordres ſi contraires à leurs intérêts.

A quoi la faim réduit les Habitans.

EN effet, ils continuèrent de prendre ou de recevoir tous les Habitans qui oſèrent ſe montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondoit que par un profond ſilence. Cependant le Gouverneur Furtado faiſoit ouvrir chaque jour une de ſes portes, pour faire enterrer ſes morts hors de la Place; & pendant la baſſe marée, ſes gens pêchoient le long des murailles, ſans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer ſur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils ſe mettoient dans

(*t*) Sa charge étoit à-peu-près comme celle d'un Gouverneur de Ville ou de Province. R. de l'A. *A.*

(*v*) Pag. 331 & précédentes.

(*x*) Add. de l'A. *A.*

(*y*) Pag. 334.

dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la faim leur faisoit oublier le danger (z). Les Pirogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardiesse, s'écartoient lorsqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remédier à ce désordre, & pour satisfaire l'ardeur de ses gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'avisa de faire la nuit ses approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en apperçût, craignit qu'on ne prit enfin le parti de battre en bréche & d'en venir à l'assaut. Il auroit eû besoin de monde, & cette raison lui fit fermer ses portes. Les approches ne se firent pas sans peine (a). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries sur les bastions de *S. Domingo*, de *Madre de Dios*, de *S. Jago* & dans le Cimetière du Cloître de *S. Paul*, tiroient sur les travailleurs. Ainsi quand l'espace d'une nuit n'avoit pas suffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fût nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens Habitans firent une sortie & jettérent des pots à feu sur les ouvriers. Mais ils furent repoussés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été surpris, eûrent l'obligation de ce succès, à leurs palissades garnies de pointes de cloux, qui empêchérent l'ennemi de se couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'est que du Cloître de S. Paul on pouvoit voir jusqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de se couvrir par des blindes. Ils dressérent, sur le bord de la Mer, une batterie qui abbattit bien-tôt le bastion des *Onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pousser la tranchée jusqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurérent encore exposés au canon du Cloître de S. Paul, qui leur tuoit toûjours quelques hommes & qui favorisoit les sorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la crainte que l'Armade ne vînt le surprendre dans la basse marée, & que les Chaloupes ne pûssent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (b). Les maladies devinrent un autre obstacle, qui augmenta son inquiétude. Ses Troupes essuyoient une fatigue excessive. Elles passoient de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuellement. La plûpart couchoient à l'air, si tourmentés des moucherons, qu'à-peine conservoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils bûvoient beaucoup d'arrack. L'yvrognerie fût poussée si loin, que l'Amiral ne visitoit jamais un poste, sans être obligé de relever quantité de gens yvres; & ceux qu'il mettoit à leur place tomboient bien-tôt dans le même état. En vain faisoit-il visiter les Pirogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on se hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui eûssent la raison libre; Si les ennemis eûssent été informés de ce désordre, ils auroient pû choisir des occasions certaines pour faire main-basse sur tous les assiégeans. Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fût la dyssenterie, qui devint un mal commun & difficile à guérir (c).

Matelief. 1606.

Sorties des assiégés.

Fatigues & maladies des Hollandois.

Excès de leur yvrognerie.

CEPEN-

(z) Pag. 335. (a) *Ibid.* & pag. 236. (b) *Ibid.* & pag. 237. (c) Pag. 238 & 240.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

CEPENDANT l'arrivée de l'*Erasme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaisseaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (*d*), ranima les espérances de Matelief. Cent quarante-cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux succès du Siège, si l'Armade ne paroissoit avec assez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une sortie dans laquelle ils fûrent repoussés. Mais ils tuèrent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le percèrent de neuf coups mortels, & lui coupèrent la tête & les mains, qu'ils emportèrent dans la Place.

Barbare action des assiégés.

CETTE barbarie irrita d'autant plus les assiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conseil de guerre, pour appaiser les Troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendit sur le champ, trois prisonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parût excessive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faisant des sorties & se defendant avec courage, il avoit agi jusqu'alors en brave guerrier; mais que de souffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuse, qui blessoit l'humanité & la raison; que les assiégeans le sommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, sans quoi ils étoient résolus de faire pendre le lendemain, un de leurs prisonniers Portugais; & qu'après cela, s'il persistoit encore dans son refus, on en feroit pendre deux autres; qu'au-reste il pouvoit s'assûrer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix, & d'avoir promis quarante livres pour chacune (*e*).

Représailles des Hollandois.

Furtado répondit à un prisonnier Chinois, qui fût envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix; qu'il s'embarrassoit peu de leurs représailles, & que si l'Amiral vouloit faire pendre tous les prisonniers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponse, on fit tirer tous les prisonniers au sort. Le malheur tomba sur un nommé Dominique *Jonsalvo*, qui fût pendu le même jour, à peu de distance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour addresser ses plaintes aux Habitans & pour les exciter à la compassion. Mais il ne reçût d'eux que des injures pour réponse (*f*).

Brutalité de Furtado.

LE reste du mois & le commencement d'Août, se passèrent à faire jouer les batteries & à repousser les sorties des assiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'yvresse auroient été fort maltraités, si l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite, n'eût supplée à la foiblesse de leur défense. Il se persuadoit de jour en jour, que si l'Armade ne venoit point interrompre ses progrès, la Ville ne pouvoit plus résister long-tems. On apprit qu'un *ganton* de riz y valoit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente-cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en sortoient librement & qui préféroient l'esclavage à leur misère, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui régnoient dans les murs, ne contribuoient pas

La Ville souffre beaucoup de la faim.

(*d*) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verd.

(*e*) Pag. 241 & 242.

(*f*) *Ibidem.*

Digitized by Google

pas moins à leur langueur que la faim. Furtado laiſſoit aux femmes la liberté de ſe retirer, pour menager ſes vivres, & l'Amiral auroit ſouhaité de les faire rentrer dans la Place; mais, priver les Malais du profit qu'ils eſpéroient de leur vente, c'étoit les rebuter entiérement & renoncer à leur ſecours (*g*). MATELIEF. 1606.

CEPENDANT, ſur le récit même des priſonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de ſe ſoûtenir prés d'un mois, & le nombre des malades ou des bleſſés augmentoit tous les jours parmi les aſſiégeans. On aſſembla un Conſeil général, où Matelief propoſa de choiſir entre trois expédiens; l'un, de battre en bréche pour donner l'aſſaut; le ſecond, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux Troupes en attendant l'arrivée de l'Armade; le troiſiéme, de ſe rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis ſi long-tems, & dont l'attente cauſoit en effet plus d'embarras que toutes les réſiſtances des aſſiégés (*b*). Délibération du Conſeil Hollandois.

LA plus grande partie du Conſeil marqua de l'éloignement pour l'aſſaut, parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire bréche. On conſidéroit auſſi que la prudence ne permettoit pas de conſumer la poudre & les boulets, dont le beſoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armade; ſans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire ſur les Malais. On ne fût pas d'avis non-plus de s'éloigner de la Ville, ni de ſe rembarquer ſans aucune certitude du départ de l'Armade. Enfin, l'on ſe réduiſit à la réſolution de faire expliquer nettement le Roi ſur la quantité de Troupes qu'il pouvoit fournir pour l'aſſaut (*i*).

LE même jour, on vît arriver de la Ville un transfuge, ſorti, diſoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que ſa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mouſquet des aſſiégeans; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux Pirogues ſur la Côte de *Pulo Sambilan*, s'y étoit ſaiſi d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'Armade avoit fait deſcente dans l'Iſle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois, ſur la nouvelle qu'elle avoit reçûe du Siége de Malaca, & que ſans cet incident, il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais ſe ſeroient rendus maîtres d'Achin; que l'Armade étoit compoſée de vingt voiles & que les trois Meſſagers d'Achin étoient à Malaca dans la maiſon même de ſon Maître, où il leur avoit parlé. Ce récit parût ſuſpect à l'Amiral. Le transfuge fût mis à la torture, avec promeſſe de lui accorder la vie s'il avouoit la vérité. Il réſiſta long-tems aux ſupplices; mais la douleur lui fit enfin confeſſer qu'il étoit venu pour obſerver l'état de la principale batterie des Hollandois; que les aſſiégés devoient ſe gliſſer à la faveur des broſſailles, dans l'eſpérance de forcer ce retranchement, & de s'ouvrir un paſſage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'Armade étoit un artifice, pour cauſer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite; qu'il reſtoit peu de riz dans la Place; & qu'on n'y eſpéroit Rapport d'un transfuge. On employe les ſupplices pour le faire parler.

(*g*) Pag. 245. (*b*) Pag. 246. (*i*) *Ibidem.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

roit pas de voir arriver l'Armade avant la petite mouſſon, c'eſt-à-dire, avant le mois d'Octobre (*k*).

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

DANS le doute de la vérité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruſe, l'Amiral alla demander au Roi, ſuivant la réſolution du Conſeil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'aſſaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit juſqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tete. Cette vigueur auroit ſatisfait Matelief, s'il n'eût appris par une triſte expérience, à compter peu ſur les promeſſes des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il ſçût bien-tôt que leur ſecours ne pouvoit être que de cent Malais & de ſix cens eſclaves, & que pour former ce corps il faudroit laiſſer vuides la plûpart des poſtes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abuſoit s'il attendoit d'eux beaucoup de ſervice. Un Orankaie l'aſſura nettement, que s'il les faiſoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en déſordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit perſuadé que s'il pouvoit ouvrir la bréche, mener quatre cens Hollandois à l'aſſaut, & faire ſeulement montre de ſept ou huit cens Malais qui paruſſent bien diſpoſés à les ſoûtenir, on ne manqueroit pas d'emporter la Ville. Mais dans l'incertitude d'être ſoûtenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en bréche. Il prit le parti de s'addreſſer encore au Roi, pour l'exciter par les plus puiſſans motifs de l'honneur & de l'intérêt. Il lui demanda s'il croyoit que ſes gens voulûſſent aller à l'aſſaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvû que ce ſoit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la première attaque. Mais s'ils étoient repouſſés, peut-on compter que pendant qu'ils ſe remettront, les Malais veuillent ſe preſenter un moment? Le Roi ne fit aucune réponſe & laiſſa juger par ſon ſilence qu'il n'étoit ſûr de rien (*l*).

Arrivée de l'Armade.

L'AUTEUR du Journal épargne ici au Conſeil Hollandois la honte d'une cruelle irréſolution, en faiſant paſſer tout d'un coup l'attention du lecteur ſur l'Armade, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne ſe l'imaginoient (*m*). On étoit au 13 d'Août. Le ſoir du même jour, une Pirogue dépêchée par le Capitaine du Yacht Hollandois le *Petit Soleil*, qui croiſoit ſous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral, que les forces Portugaiſes n'avoient plus beſoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vûes & d'autres ſoins. Mais dans le premier mouvement de la ſurpriſe, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Meſures des Hollandois pour ſe diſpoſer à la recevoir.

MATELIEF fit tranſporter auſſi-tôt, ſur la Flotte, le canon qui étoit à *Campoclin*; mais ne perdant pas de vûe les aſſiégés, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il diſtribua les Troupes de cette batterie dans d'autres poſtes, d'où elles pouvoient empêcher les ſorties. Dès le 15, tout le bagage fût embarqué, & le canon qui ne pût l'être le même jour, demeura ſur le rivage, à la portée de celui de la Ville, où il fût couvert de bran-

(*k*) *Ibid.* & pag 247. (*l*) Pag. 248 & 246. (*m*) Pag. 250.

Digitized by Google

branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vûe. Le 16, on découvrit de la Flotte, les premiers Vaiſſeaux de l'Armade. Le Conſeil Général déſira que tout ce qui reſtoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à ſon bord. Cinq ou ſix jours auparavant, il avoit fait la revûe de ſes gens, qui ſe trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre leſquels on comptoit trente-deux bleſſés & cent ſoixante-deux malades. Il avoit fait conſtruire en même-tems, ſur le bord de la Mer, un pont qu'il avoit fait avancer auſſi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (*n*). MATELIEF. 1606.

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à-peine les équipages fûrent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en déſordre, s'avancérent pour commencer l'attaque. Ils fûrent reçûs avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus (*o*). Leur Amiral eût ſix ou ſept hommes tués autour de lui, & l'on aſſûra qu'il en avoit perdu cinquante-deux ſur ſon bord. Cette diſgrace lui fit remettre la partie au lendemain. L'Armade étoit compoſée de ſeize grands Galions, quatre Galéres, une Caravelle, & treize ou quatorze Fuſtes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, ſur le midi, de la Flotte Hollandoiſe, & l'on commença ſur la brune à ſe canoner (*p*). Attaque du premier jour.

Le jour ſuivant, un des Vaiſſeaux Portugais aborda le *Naſſau* avant qu'il eût achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Middelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'abordérent eux-mêmes. Le Vice-Amiral des Portugais, qui s'en apperçût, ſe hâta d'accrocher le *Middelbourg*. Le Galion de *Dom Enrique de Noronha* ayant abordé l'*Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte de Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda auſſi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette ſituation, le combat fût long & opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jetter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le Galion de Guerra, trouva le moyen de ſe déborder. Le *Middelbourg* demeura malheureuſement accroché avec ce Galion & celui du Vice-Amiral, qui ſe nommoit *Alvaro de Carvalho*, & tous trois furent brûlés (*q*). Mais la plus grande partie de l'équipage du *Middelbourg* ſe ſauva. Le Vice-Amiral Carvalho L'action s'engage le lendemain.

(*n*) Pag. 251.

(*o*) Suivant *De Faria*, les onze Vaiſſeaux des Hollandois mirent à la voile le 17 d'Août, pour aller à la rencontre de la Flotte Portugaiſe. Ils firent un feu terrible de leur artillerie juſqu'à la nuit, & la perte fût égale de part & d'autre. Le lendemain matin, on recommença le combat; mais les Portugais en ſouffrirent le plus, parce que les Vaiſſeaux ennemis ſurpaſſoient les leurs en force. Le même Auteur dit que la Flotte Portugaiſe étoit compoſée de douze Galions, quatre Galéres & ſoixante & dix autres moindres Bâtimens. *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 6. R. de l'A. *A.*

(*p*) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, qui ſert de Supplément au Journal de Matelief, que les Portugais avoient dix huit Galions depuis neuf cens juſqu'à ſix cens tonneaux, l'un portant l'autre; quatre Galéres, une Caravelle & vingt-trois Fuſtes; que leur Amiral ſe nommoit Dom *Martin Aſonſe de Caſtro*, le plus jeune des fils de Dom *Antonio de Caſcais*; & qu'ils avoient ordre de brûler deux de leurs Vaiſſeaux pour en faire perdre un aux Hollandois. *Recueil*, Tom. III. pag. 280.

(*q*) La perte de ces trois Navires eſt confirmée par De Faria. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

valho s'étant jetté avec quarante ou cinquante hommes dans la Chaloupe de ce Vaiſſeau Hollandois, y fût tué avec tous ſes gens par les décharges de l'*Orange*, ſans que Matelief pût l'empêcher (r).

DOM Enrique de Noronha qui étoit demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de ſe rendre. Il fit une réponſe que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorſque l'Amiral eût jetté l'ancre, & tandis que ſe croyant ſûr de ſa priſe, il ne penſoit qu'à la faire amarrer derrière ſon mât d'artimon pour la remorquer, elle ſe laiſſa dériver ſi heureuſement, que malgré les bordées du *Maurice*, elle ſe dégagea des Hollandois (s). La marée étoit ſi rapide qu'il fût impoſſible à l'Amiral de lever l'ancre pour la ſuivre. Ainſi Noronha, tout déſemparé qu'il étoit, eût le bonheur de rejoindre le gros de l'Armade (t).

Perte des deux Partis.

IL ne paroit pas qu'elle eût engagé d'autre action, puiſque l'Auteur du Journal peſant la perte des Hollandois, ne compte que deux Vaiſſeaux brûlés & vingt-quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de bleſſés; & que du côté de l'ennemi, il compte auſſi deux Vaiſſeaux conſumés par les flammes, & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre leſquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute diſtinction (u) (x). Il ajoûte que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs Galères & leurs Fuſtes, qui pouvoient être employées à toutes ſortes d'uſages pendant le calme, & ſervir à dégager leurs autres Vaiſſeaux. Dans la dernière revûe, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ſes Troupes, il avoit trouvé trois mille ſept cens cinquante-quatre Blancs, & le double de Matelots Indiens. Son deſſein étoit de ſe rendre maître d'Achin, du Pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine (y).

Il

(r) Pag. 252.

(s) De Faria rapporte un fait fort ſingulier à cette occaſion. Il dit que D. *Enrique de Noronha* avoit abordé l'Amiral Hollandois; mais que ſe voyant tous deux en danger d'être brûlés, ils convinrent de ſe ſéparer & ſe promirent reciproquement, que s'ils venoient encore à ſe rencontrer, ils ne s'attaqueroient plus. Le chagrin qu'en conçût bien-tôt Noronha, le porta à réſigner le commandement de ſon Galion à D. *Pedro Maſcarenas*, diſant au Vicerol, qu'il aimoit mieux ſervir comme ſimple particulier, que d'être obligé de tenir la parole qu'il avoit donnée à l'ennemi (z). Matelief qui ignoroit ce changement, s'étant approché enſuite dans le deſſein de ſaluer le Galion, Maſcarenas le chargea avec beaucoup de furie, & le combat devint ſi opiniâtre, qu'après qu'il eût ceſſé, on ne trouva pas moins de quatre cens boulets de canon dans le Galion, où il n'avoient cependant pas cauſé d'autre dommage que la perte d'un Caffre. *Aſie Portug.* Vol. III. Part. 2. Ch. 8. R. de l'A. *A.*

(t) Pag. 253.

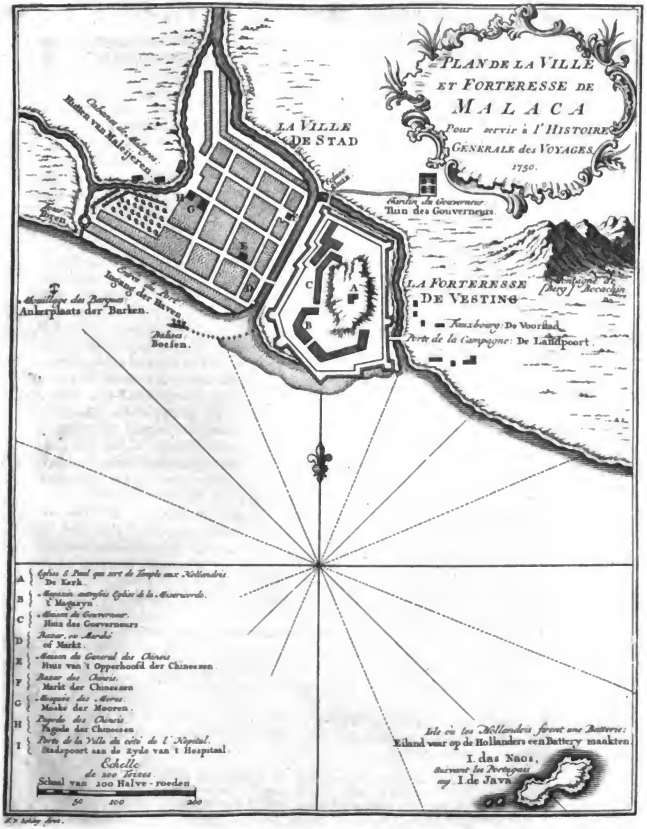
(u) Pag. 253 & 254.

(x) Suivant De Faria, les deux Flottes avoient été engagées pendant huit jours, & les Vaiſſeaux Portugais s'étoient trouvés fort endommagés. R. de l'A. *A.*

(y) Le Supplément au Journal de Matelief porte, que le deſſein de l'Amiral étoit de chaſſer le Roi d'Achin ou de le rendre tributaire; & De Faria ajoûte, que c'étoit pour punir ce Prince d'avoir reçû les Hollandois dans ſes Ports. Le Journal dit la même choſe. R. de l'A. *A.*

(z) Cette dernière circonſtance paroît un peu romanesque. En effet, il eſt difficile à croire que le chagrin eût été capable d'inſpirer une pareille réſolution au Capitaine Portugais, ſi ſon Amiral n'eût pas déſapprouvé ſa conduite. Il eſt donc beaucoup plus vraiſemblable de ſuppoſer qu'il en fût puni, & *Pyrard* dit même qu'il eût la tête tranchée, parce que tous les Capitaines Portugais avoient ordre, ſous peine de mort, de ſe brûler & de ſe perdre pour faire périr un Navire Hollandois. R. d. E.

Digitized by Google



A { Eglise & Pont qui sert de Temple aux Hollandois. De Kerk.
B { Magasin autrefois Eglise de la Misericorde. 't Magazyn.
C { Maison du Gouverneur. Huis des Gouverneurs.
D { Bazar, ou Marché. ed Markt.
E { Maison du General des Chinois. Huis van 't Opperhoofd der Chineezen.
F { Bazar des Chinois. Markt der Chineezen.
G { Mosquée des Maures. Moskee der Mooren.
H { Pagode des Chinois. Pagode der Chineezen.
I { Porte de la Ville du côté de l'Hôpital. Stadspoort aan de zyde van 't Hospitaal.

Digitized by Google

GRONDTEKENING VAN DE STAD EN VESTING MALAKKA,
om te dienen voor de HIST. BESCHR. der REIZEN, 1750.

Digitized by Google

Il y auroit trouvé peu d'obſtacles, ſi la néceſſité de ſe tenir en garde contre la Flotte Hollandoiſe, n'eût d'abord arrêté ſes progrès, & ſi toutes les pertes que Matelief lui fit eſſuyer dans la ſuite, ne l'eûſſent affoibli juſqu'à le contraindre de rentrer dans ſes Ports. Les Hollandois ſe propoſoient de retourner au combat le lendemain de cette première action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eûrent pendant pluſieurs jours le vent ſi contraire, que leurs Vaiſſeaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant ſe rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor (z). L'Armade prit la ſienne vers Malaca qui profita ſeule du combat (a), par le bonheur qu'elle eût de ſe voir délivrée d'un long Siége.

MATELIEF. 1606.

Suites du combat.

Cette Ville eſt ſituée ſur la Côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Iſle de Sumatra avec cette Côte, à deux degrés & demi de latitude du Nord, dans une campagne raze où il n'y a qu'une ſeule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit eſpace au Nord-Eſt (b). Une Rivière, qui coule au Nord-Oueſt, baigne le pied de ſes murs. Sa largeur eſt d'environ cent pieds. L'eau y eſt douce en baſſe marée; mais le flux & le reflux y ſont rapides. Elle eſt traverſée par un pont de bois. Les terres ſont aſſez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles ſont ſi marécageuſes, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en ſont même couverts, ſur-tout dans les tems pluvieux, où preſque toute cette partie eſt inondée, à l'exception du rivage, qui demeure au-deſſus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une eſpèce d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on paſſe ſur un pont de pierre. Le circuit de Malaca eſt d'environ dix-huit cens pas. Vers la Mer, elle eſt enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toiſes de long. Du côté de la Rivière, ſa longueur eſt à-peu-près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde la Rivière eſt auſſi très-forte. Le Nord-Eſt eſt flanqué d'un baſtion de pierre, qui ſe nomme *San Domingo*. De-là juſqu'à la Mer, la muraille, qui eſt de Taypa, va juſqu'à une eſpèce de baſtion rond qui eſt au Sud-Eſt, au bord même de la Mer, & qu'on nomme *San Jago*. Du baſtion de San Domingo juſqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards; l'un de Taypa, nommé *San Antonio*, ou *Madre de Dios*, qui eſt à moitié chemin; l'autre, qui eſt quarré, & qui avoit été conſtruit depuis deux ou trois ans à chaux & à ſable, nommé *As onze mil virgines*. Il eſt entre Madre de Dios & San Jago. Dans le même intervalle eſt une eſtacade de pieux, haute de dix-huit pieds, à deux toiſes du rempart en dehors; & depuis Madre de Dios il y a un foſſé de peu de largeur.

Deſcription de Malaca.

Au haut de la Ville, c'eſt-à-dire, preſqu'au milieu, on découvre le Collège des Jéſuites, nommé *St. Paul*, d'où la vûe s'étend ſur toute la Ville,

Collège des Jéſuites.

(z) De Faria dit que le 24 d'Août, le Viceroi préſenta de nouveau la bataille aux ennemis, mais qu'ils firent force de voiles pour gagner au large. R. de l'A. A.

(a) Pag. 256.

(b) Pag. 285.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

le, qui l'environne, & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voiſine offre un Couvent de Cordeliers qui ſe nomme *Madre de Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes ſont fort éloignées de la Ville. Du côté de la Mer, le terrein eſt uni; & la baſſe marée laiſſe le rivage à ſec, dans l'eſpace d'environ deux portées de fuſil. Le fond y eſt de vaſe molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (*c*).

Couvent des Cordeliers.

Deux Iſles voiſines de la Ville.

ASSEZ près de la Ville, ſe préſentent deux Iſles, l'une au Sud-Eſt, qui ſe nomme *Ilha das Naos*, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Oueſt, nommée *Ilha de Pedra*, où le canon ne ſçauroit porter. De la ſeconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'eſt entre ces deux Iſles que mouillent les Caraques, les Galions & tous les grands Navires, ſur quatre ou cinq braſſes d'eau, hors de la portée du canon de la Place, mais à celle de l'Iſle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la Rivière; & ceux qui ſont un peu plus grands, entre l'Iſle de Naos & la Côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y eſt ſi mou qu'il ne peut les incommoder.

Nombre de ſes Habitans.

PENDANT que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes; outre les Etrangers qui y abordoient inceſſamment. Les Hollandois en furent aſſurés par un Moine qu'ils firent priſonnier & qui avoit vû les Regîtres des Egliſes. Il ajoûta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq Paroiſſes; que la première, nommée *Saint Thomas*, à Compoclin, au Nord-Oueſt de la Ville, contenoit deux mille ames; que celle qui borde la Rivière étoit compoſée de mille huit cens; celle de *S. Lorenzo*, au Sud, de deux mille; celle de *Noſſa ſenhora de Peidade*, au Sud-Eſt, ſur le rivage, auſſi de deux mille; celle de *Noſſa ſenhora de Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la Rivière, de ſix-cens; & celle qui eſt dans l'enceinte des murs, d'environ trois mille. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs; & le reſte étoit compoſé de Métifs, d'Habitans du Pays, & de Négres, libres ou eſclaves (*d*).

Jugement de Matelief ſur l'air de Malaca.

ON avoit aſſûré l'Amiral que l'air étoit fort mal-ſain à Malaca. Mais ſon expérience & d'exactes informations, lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aiſément d'où viendroit la mauvaiſe qualité de l'air. La Ville eſt ſituée ſur la Côte & ſur une pointe qui s'avance dans la Mer. Elle eſt preſqu'entiérement bâtie ſur une petite montagne (*e*). Les eaux de la Rivière qui l'arroſe, ſont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne ſont pas moins pures; & dans un puits, qui eſt au pied du Couvent de Madre de Dios, on en trouve la meilleure du monde (*f*). La campagne eſt rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes ſortes de productions ſi elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à ſemer du riz, qui y croiſſoit en abondance.

(*c*) Pag. 287.
(*d*) *Ibidem.*
(*e*) Ceci doit s'entendre plutôt de la Forteresse que de la Ville, du moins à préſent. R. de l'A. *A.*
(*f*) Pag. 289.

Digitized by Google

ce. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pû faire un Pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aisé de faire passer la Rivière autour de la Ville (*g*) (*b*). MATELIEF. 1606.

L'ENDROIT le plus éloigné où les Portugais se soyent établis, se nomme *Nossa senhora de Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve ensuite des Peuples nommés *Mavancambos* (*i*), qui relèvent du Roi de Johor, & qui ne laissoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre du bétel, de l'arrack & des fruits. Mais le Siège interrompit ce Commerce. A six lieues de la Ville, au Sud-Est, on trouve une autre Rivière, nommée *Muar* (*k*), dont les Habitans dépendent aussi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais eussent le moindre établissement au Nord-Ouest de Malaca. Pays voisins.

EN général, cette Place est admirablement située pour le Commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres Pays voisins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté sa grandeur & sa puissance. Mais la tyrannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne pensoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obstacle continuel à son accroissement. Pourquoi Malaca ne s'agrandissoit pas.

UNE autre raison qui s'opposoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des Habitans dans leur dépense ordinaire & dans l'entretien de leurs maisons. Elle n'étoit fondée que sur les profits qu'ils faisoient journellement, & qui sortoient par conséquent de leurs mains aussi facilement qu'ils y entroient. A la vérité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain, avant que les Hollandois eussent paru dans les parties méridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Etrangers, la prospérité des Portugais avoit souffert tant de diminution, que si Malaca n'étoit pas ruinée par un Siège, elle n'étoit pas moins menacée de sa chûte par le cours naturel des événemens. Ses Habitans mêmes ne comptoient pas de le pouvoir conserver, si le déclin du Commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoyoient qu'il leur deviendroit impossible d'y subsister (*l*).

SUIVANT les Regîtres des Eglises, le Siège de Matelief avoit coûté à cette Ville environ six mille hommes; & les arbres, qui ne servoient pas moins à la subsistance qu'à l'ornement du Pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été si maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit seize ans pour les rétablir (*m*).

CEPENDANT la Flotte Hollandoise étoit entrée le 13 de Septembre, dans la Matelief se retire à Johor.

(*g*) Cette Rivière environne aujourd'hui la Ville & la Forteresse, qu'elle sépare ainsi l'une de l'autre, au moyen des Coupures ou Canaux qu'on y a pratiqués pour cet effet. R. de l'A. *A.*

(*b*) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun sur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégoûter les Etrangers.

(*i*) Le Capitaine Hamilton dans sa *Nouv. Relat.* des Ind. Or. Vol. II. pag. 81., les nomme *Monacabes*, & dit que ce sont des Peuples barbares, qui se plaisent à ravager le Pays aux environs de Malaca, dont ils s'étoient autrefois voulu emparer par fortilège, quoiqu'ils fassent d'ailleurs profession du Mahométisme. R. de l'A. *A.*

(*k*) Nieuhoff donne ce nom à la Rivière qui environne Malaca, comme il a été remarqué ci-dessus. R. de l'A. *A.*

(*l*) Pag. 290.

(*m*) *Ibidem.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1606. la Rivière de Johor, & le Roi, plein de réconnoiſſance pour les ſervices de l'Amiral, étoit venu au-devant de lui juſqu'à la Mer. L'obſtacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le beſoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne pût leur en faire trouver que pour dix *Taels*; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile néanmoins de faire un moulin à poudre, puiſque le Pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chûtes, & qu'on n'y manque pas de ſoufre & de ſalpêtre. L'Amiral ayant viſité la Ville de *Batuſawer*, jugea qu'elle pouvoit être aiſément fortifiée. Mais quelle eſpérance de réduire les Malais au travail? Il ne laiſſa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de ſuivre, & dont ils commencèrent même l'exécution en ſa préſence. Enſuite étant retourné à bord, il ne pût réfléchir ſur ſa ſituation ſans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de ſe rendre à Bantam ou à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinſſent aſſiéger Batuſawer & ne s'en mîſſent en poſſeſſion. Il y auroit eû de l'imprudence à retourner contre l'Armade, avec auſſi peu de poudre qu'il lui en reſtoit. Mais auſſi, pouvoit-il la laiſſer dans toute ſa force? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voiſins, & les livrer à des vainqueurs furieux, qui les menaçoient de toutes ſortes de violences? N'étoit-ce pas expoſer les Hollandois au péril inévitable d'être chaſſés de cette Côte, où les vûes qu'ils avoient pour le Commerce de la Chine, leur faiſoient une néceſſité de s'établir? Après de longues déliberations, il réſolut de ne pas quitter la Rivière de Johor, ſans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (*n*).

Il manque de poudre.

Embarras de ſa ſituation.

Fortifications qu'il fait commencer.

Batuſawer. LA Ville de *Batuſawer*, ou *Batuſabar*, eſt ſituée ſur cette Rivière, à cinq ou ſix lieues de la Mer. Le Pays eſt bas, & n'eſt guères peuplé que ſur ſes bords. Il étoit défendu par deux Forteresſes; l'une du nom de la Ville; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & ſituée au-delà de la Rivière. La première avoit environ treize-cens pas de circuit. Elle étoit entourée de paliſſades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux ſe touchoient. Il n'auroit pas été difficile de lui faire un foſſé de la Rivière, qui eſt belle & profonde, & qui auroit ſuffi pour ſa défenſe, parce que les montagnes les plus voiſines en ſont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à Batuſawer moins de trois ou quatre mille Habitans capables de porter les armes; nombre aſſez conſidérable, dans un Pays où la plus grande partie du Peuple demeure hors des Villes avec ſes eſclaves & ſes beſtiaux (*o*).

Cotta Zabrang. LA Forteresſe de Cotta Zabrang n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonférence. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée auſſi de paliſſades. Le terrein y étant ſi bas qu'il démeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conſeilla d'y élever trois baſtions, & les Habitans goûtérent cette idée. Raja-Zabrang, Prince de ce lieu, ſa femme légitime, qui étoit fille du Roi ſon frère, quelques-unes de ſes concubines & ſon fils, rendirent viſite à l'Amiral dans ſon Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand

Viſite honorable pour Matelief.

(*n*) Pag. 257 & 258. (*o*) Pag. 258 & 259.

Digitized by Google

grand témoignage de réconnoiſſance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (*p*). MATELIEF. 1606.

Le Traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être exécuté dans quelques-uns des principaux points, puiſqu'on n'avoit pas pris la Place, Matelief demanda que les autres articles demeurâſſent dans toute leur force juſqu'à la réduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrein pour bâtir des maiſons, des magaſins, des Forts, des atteliers de conſtruction, &c., ſoit ſur les bords de la Rivière, ſoit dans l'Iſle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande, des Ouvriers & des Familles entières, qui établiroient le Commerce & des Manufactures dans le Pays, avec un égal avantage pour le Roi & pour ſes Sujets, qui ſe trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué juſqu'alors (*q*). Demandes des Hollandois.

[On arrêta là-deſſus un nouveau Traité le 23 de Septembre, par lequel on confirmoit tous les articles du premier qui ne regardoient pas la poſſeſſion de Malaca, ceux-ci reſtant ſuſpendus juſqu'à-ce qu'on ſe ſeroit rendu maître de cette Ville; & en attendant le Roi s'engageoit de donner aux Hollandois, tel emplacement qu'ils voudroient ſe choiſir, ſoit dans le Royaume ou dans quelques Iſles de ſa dépendance, pour y bâtir des maiſons & s'y établir comme ils auroient fait à Malaca (*r*).] Second Traité.

[Lorsqu'on convînt de ces derniers articles, le Roi demanda, que tout étant déjà brûlé & déſolé autour de la Ville, on lui promît, auſſi-tôt qu'elle ſeroit priſe, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ſes principaux Officiers. Il prétendoit auſſi demeurer maître du Port. L'Amiral lui dit, que jamais il ne lui refuſeroit rien qui pût être accordé; mais qu'il le prioit de conſidérer que ce qu'il déſiroit, à l'égard du Fort, ne pouvoit manquer de devenir un ſujet de trouble & de déſordre, où il prévoyoit trop de déſavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea ſans difficulté, à faire préparer une maiſon capable de loger ſeize ou dix-ſept perſonnes, où le Roi ſeroit reçû lors qu'il lui plairoit d'y venir, juſqu'à-ce que le Fauxbourg de Campoclin fût rebâti. Au-reſte, les Hollandois conſentirent que le Roi levât des droits & des impôts ſur les perſonnes des autres Nations qui ſeroient habituées hors des murs. Ils jugérent que la franchiſe ne regardant que les Habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un ſi grand avantage à s'y établir; & comptant d'ailleurs qu'on ameneroit des Colonies de Hollande, ils ſe flattoient non-ſeulement d'y être bien-tôt en état de ſe défendre ſans le ſecours du Roi de Johor; mais d'y avoir aſſez de Matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (*s*).] Autres conditions arrêtées.

[Quoi-qu'on fût demeuré d'accord de toutes ces conditions, il ſe paſſa encore du tems avant qu'elles fûſſent rédigées & ſignées par les deux Rois, le

(*p*) Pag. 260.
(*q*) Pag. 261.
(*r*) Add. d. E.
(*s*) C'eſt ici l'Article que nous avons tranſpoſé, & lequel au moyen des deux Additions dont il eſt précédé & ſuivi, ſe trouve mieux à ſa place que dans l'Original même, où l'on a bien de la peine à démêler l'ordre. Voyez ci-deſſus nôtre Note (*e*), pag. 376. R. d. E.

MATELIEF. 1606. le Raja s'y étant refusé dans la vûe d'en obtenir de plus favorables (t). Les Officiers du Roi firent donc leurs nouvelles demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faisoient leurs alliances.

Nouvelles demandes du Roi de Johor.

Le Roi de Johor demandoit premièrement qu'ils s'engageassent à lui prêter, lorsqu'il en auroit besoin, jusqu'à mille réales de huit, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Facteur les désireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût remboursé; 2°. que les Etats-Généraux l'assistassent de toutes leurs forces & contre tous ses ennemis sans exception, dans ses guerres offensives & défensives; 3°. qu'ils fûssent obligés, sur sa demande, de l'assister des équipages de leurs Vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui seroit nécessaire à ses besoins; que les Vaisseaux qui se trouveroient dans les parages de Johor, fûssent toûjours prêts à réconnoître ses ordres, & que l'Amiral demeurât dans la Rivière avec sa Flotte, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte Hollandoise qui vînt le relever. A ces trois conditions, le Roi leur promettoit trente toises de terrein, pour bâtir une maison & des magasins. Raja-Zabrang ajoûta, comme en secret, que si la Flotte ne demeuroit pas pour la garde du Pays, ses Habitans paroissoient résolus d'abandonner la Ville & de se retirer vers le haut de la Rivière (v).

Réponse de Matelief.

MATELIEF répondit qu'on ne faisoit pas des propositions de cette nature aux Seigneurs Etats-Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille réales; que si le Commerce des Hollandois s'établissoit dans le Pays de Johor, comme ils en avoient l'espérance, un seul jour produiroit souvent au Roi, plus de mille réales de profit; & par conséquent, que de pareilles clauses étoient indignes d'entrer dans un Traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un simple Sujet des Etats-Généraux, il offroit au Roi de lui faire présent de *mille réales de sa propre caisse*, & de les employer, dans les Provinces-*Unies*, en *fusils*, en fabres ou en autres marchandises; en un mot, que si le Roi ne se proposoit pas d'autre avantage dans son alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la Nation Portugaise. Cette réponse déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le second, l'Amiral déclara que l'intention de ses Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hazarder mal-à-propos, la vie de leurs Sujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligue défensive, mais qu'ils ne la vouloient offensive que contre les Portugais, qui s'étoient déjà déclarés leurs ennemis. Sur le troisième, il témoigna qu'il n'étoit pas besoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le Pays, sans être obligés pour leur propre intérêt, de se tenir en état de défense; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toises qu'on leur offroit pour leur établissement, il en marqua tout l'étonnement que cette proposition lui parût mériter. Pour le simple étallage de leurs marchandises, les Hollandois avoient besoin de six fois plus d'espace. Qu'étoit-ce de bâtir un Fort & des magasins? Il demanda donc, non trente

(t) Pag. 222 & 223. Add. d. E.

(v) Pag. 262 & suiv.

Digitized by Google

trente toises de terrein, mais autant qu'on en auroit besoin sans aucune restriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'ensuivroit que le Commerce seroit étendu, & par conséquent avantageux au Pays. D'ailleurs, ajoûta-t-il, l'espace devoit-il être considéré, dans un Etat où les terres étoient si désertes & de si peu de prix? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réserve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formé des Portugais (x), l'Amiral, offensé de ce soupçon, dit à Raja-Zabrang que le Roi, lorsqu'il avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies; qu'ils auroient appris que l'esprit des Etats-Généraux n'étoit pas de s'emparer du Pays d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il protesta même que si le Roi souhaitoit de dévenir maître de l'Isle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en céder l'empire, lorsqu'il leur auroit fait voir seulement qu'il pouvoit la conserver & qu'il se feroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation; parce qu'ils ne se proposoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (y). MATELIEF, 1606.

ENFIN sur la demande qui regardoit le séjour de la Flotte Hollandoise, dans la Rivière ou sur les Côtes de Johor, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, il fit connoître que l'exécution en étoit impossible, parce qu'il seroit obligé de renvoyer au mois de Décembre, quelques-uns de ses Vaisseaux en Hollande; mais il promit de s'éloigner le moins qu'il pourroit de Malaca jusqu'à ce tems-là, & il représenta au Roi que tandis qu'il y auroit des Vaisseaux Hollandois dans cette Mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais ôsassent rien entreprendre. On signa enfin le nouveau Traité sur toutes ces explications (z). Signature du nouveau Traité.

L'AMIRAL y avoit employé près d'un mois, lorsqu'il reçût avis que deux Navires Portugais, trois Galères & quelques Fustes croisoient proche de *Pulo-Cariman*, pour escorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malaca. Il apprit en même-tems, que sept autres Vaisseaux de cette Nation avoient pris leur route vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un Bâtiment qu'ils attendoient de S. Thomé. De si belles offres de la fortune lui firent prendre aussi-tôt la résolution de mettre à la voile. Il se trouva le 18 d'Octobre, à la hauteur de Malaca. Le 20, s'étant approché de la rade, il fût surpris d'y trouver encore sept Vaisseaux de l'Armade (a), entre lesquels étoit celui du Viceroi, qui se nommoit *la Con-* Matelief quitte Johor pour aller combattre les Portugais.

(x) Les Portugais, disoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maison. Ensuite ils s'emparent du Pays & réduisent les Habitans à l'esclavage. *Ibid.* pag. 264.

(y) Pag. 265.

(z) Pag. 267.

(a) Suivant De Faria, le Viceroi, après que les Hollandois furent partis, divisa sa Flotte, contre l'avis d'André Furtado. *D. Alvare de Menesez* avoit une Escadre de sept Galions, pour aller au-devant des Vaisseaux qu'on attendoit de Portugal aux Isles de Nicobar. *Nuno Alvarez Pereyra* commandoit une autre Escadre de cinq Galions, destinée à escorter les Vaisseaux qui apportoient des provisions de Java à Malaca. Ce dernier ayant rencontré les ennemis dans sa route, revira promptement pour rentrer dans la rade, ce qui engagea les Hollandois

Digitized by Google

MATELIEF. 1606. Il retrouve une partie de l'Armade à Malaca.

Conception. Le second Galion étoit le *Nicolas*, qui portoit dix-neuf pièces de fonte, monté par *Dom Fernand de Maſcarenhas*; le troiſième, le *S. Simon*, commandé par *Dom Franciſco de Sotomajor*; le quatrième, nommé *Todos los Santos*, étoit celui de *Dom Franciſco de Noronha*. Sebaſtien *Soarez*, Vice-Amiral, montoit le cinquième, qui ſe nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo de Portugal* commandoit le ſixième; & le dernier, qui portoit le nom de *S. Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio de Souza Falcaon* (*b*).

Les Hollandois l'attaquent.

L'ARDEUR de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de conſiderer les difficultés de l'attaque. On réſolut que trois Vaiſſeaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand Soleil* & les *Provinces-Unies*, commenceroient par jetter le grapin ſur un des Galions ennemis, tandis que les ſix autres ſeroient tête au reſte de l'Armade. Cependant on fût retardé, par le vent, juſqu'au ſoir du 21, que l'Amiral ayant fait appeller ſur ſon bord, les Capitaines de ſes deux Vaiſſeaux, leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, ſur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud; & cette réſolution fût encore changée, parce qu'il n'y eût point alors aſſez de mer & qu'on couroit riſque de dériver trop ſous le vent. Ce ne fût donc que le 22 au matin, après des prières ſolemnelles (*c*), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap ſur l'Iſle *dat Naos*, dans le deſſein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors ſous le vent de tous les autres. Mais ayant vû le banc qui s'étend de cette Iſle vers la Mer, il ſe crût obligé de revirer, & ſa ſeule eſpérance fût de pouvoir aborder le *S. Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eût préſenté le flanc, la barre fût pouſſée ſous le vent & les grapins furent jettés aux écubiers; mais ce ne fût qu'après avoir fait une décharge de ſes pièces de chaſſe de l'avant, qui étoient de vingt-quatre livres de balle; de ſes pièces de l'embelle, qui étoient de dix-huit livres, & de celles du château-d'avant, dont tous les coups portèrent. Auſſi-tôt qu'il eût acroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mouſqueterie par quarante hommes qui tiroient ſans ceſſe, & jetter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé auſſi chacun de ſon côté, Matelief fit couper alors les ancres du Galion; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînèrent avec eux le Vaiſſeau ennemi. C'étoit la diſette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant eſpérer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hazarder ſa vie & celle de ſes gens, que de manquer cette occaſion de ruiner ou de diſſiper les forces Portugaiſes. Cependant ſes autres Vaiſſeaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordon-

Bravoure & conduite de Matelief.

landois à le ſuivre. Le 22 d'Octobre, ils ſe retrouvèrent devant Malaca, où ils attaquèrent les cinq Galions qu'ils détruiſirent, & tuèrent aux Portugais un grand nombre de perſonnes de diſtinction; mais ils perdirent de leur côté cinq cens hommes. De Faria croit que cet échec fût cauſe de la mort du Viceroi qui arriva bien-tôt après à Malaca. Voyez *Aſie Portug.* Tom. III. Part. 2. Ch. 6. La Relation Hollandoiſe qui eſt plus ſpécifique, ſur tout à l'égard du nombre des Vaiſſeaux à Malaca, doit être préferée à ce récit, & il paroît que De Faria n'a poſté ici la dernière Eſcadre, que pour ſauver l'honneur du Viceroi & celui de ſa Nation. R. de l'A. *A.*

(*b*) Pag. 271.

(*c*) *Ibid.*

Digitized by Google

ordonné aux canonniers de tirer horizontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'aſſi gros Bâtimens que les Galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expédient lui réüſſit. Son expérience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du Galion de *Noronha*, qui avoit reçû tant de coups dans les flancs ſans en avoir été moins heureux à ſe dégager (*d*). MATELIEF, 1606.

LORSQUE les trois Vaiſſeaux Hollandois fûrent au large avec le *S. Nicolas*, les gens de l'Amiral voyant que les grenades & les mouſquets ne permettoient plus aux Portugais de ſe montrer ſur le pont, voulûrent ſauter dans ſon bord. L'Amiral s'efforça de les arrêter, mais il fût mal obéï. On y paſſa avec une eſpèce de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jettèrent par le beaupré; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil* s'y précipitèrent de toutes parts. Il ſe fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois fûrent bleſſés, mais ils n'eûrent pas un ſeul homme de tué, & le carnage des ennemis fût épouvantable. Il n'en échappa qu'un petit nombre, que l'Amiral fit ſauver ſur ſon bord. Enfin, de deux cens ſoixante-cinq hommes dont le Galion étoit monté, il n'en reſta que ſept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le leſt (*e*). Combat terrible.

D'UN autre côté le Vice-Amiral Hollandois fût abordé par le *S. Simon*, & preſqu'auſſi-tôt par un autre; de-ſorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui, tomba ſur le ſecond Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même tems, ils y mirent le feu & le brûlèrent avec tout ſon équipage. L'*Eraſme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils ſe canonnèrent; mais s'étant ſéparés auſſi-tôt, l'Amiral cria vîte à l'*Eraſme* de recommencer l'abordage à ſtribord, tandis qu'il aborderoit auſſi à babord. Mais le Portugais ſe déborda pour la ſeconde fois, après avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice* l'aborda encore, & l'Amiral ſe diſpoſant à recommencer auſſi, le Capitaine, qui avoit été dangereuſement bleſſé, prit le parti de ſe rendre. Le Viceroi dériva par le calme. Enſuite, à la faveur d'un vent de Mer, il s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant ſurvenue, ils ne le revirent que le lendemain, ſans pouvoir le joindre. Mais ils apperçûrent ſous le vent, un autre grand Galion, ſur lequel Matelief alloit tomber, lorſque les Portugais offrirent de ſe rendre. C'étoit le *S. Simon*, qui avoit déjà perdu quarante-cinq hommes, & ſur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainſi les Hollandois enlevèrent ou firent périr dans ce combat quatre Galions, ſans avoir fait preſqu'aucune perte. Cependant leur joye fût troublée par le malheur de ſoixante-quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre Chaloupes pour piller les Portugais qui ſortoient du *Santa-Cruz*. Ce Galion étant en feu, ils ſautèrent avec lui & périrent tous miſérablement (*f*). Grand Galion pris. Malheur qui arrive aux Hollandois.

IL reſtoit, dans la rade de Malaca, trois Vaiſſeaux, qui avoient été halés ſur le ſec & que l'Amiral vouloit auſſi détruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher ſans précaution, & l'on remit cette entrepriſe au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflam- Ils brûlent trois autres Vaiſſeaux Portugais.

(*d*) *Ibid.* (*e*) *Ibid.* (*f*) Pag. 278.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

enflammés lorſqu'on s'y attendoit le moins, épargnèrent aux Hollandois la peine de l'exécution. Un incident ſi extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui furent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action, ſix des principaux Officiers de l'Armade & cinq cens vingt & un ſoldats (*g*). Après avoir enlevé, des Galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlèrent ces maſſes inutiles & ne chercherent qu'à ſe débarraſſer de leurs priſonniers.

Perte de l'Armade.

Difficultés ſingulières pour la rançon des priſonniers.

L'AMIRAL fit offrir au Viceroi de lui rendre tous les Soldats Portugais, tant ſains que bleſſés, à condition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui ſe trouvoient ſur l'Armade, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les perſonnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit diſpoſé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet uſage ne ſe pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par conſéquent qu'on lui rendît auſſi les Capitaines & les Marchands.

MATELIEF lui écrivit alors, qu'il y avoit trop d'inégalité dans une telle propoſition; que c'étoit l'inſulter que de lui demander environ deux cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que ſi tous ſes gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit ſuivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jetter le lendemain tous ſes priſonniers à la Mer (*h*).

EN attendant la réponſe du Viceroi, on réſolut au Conſeil, qu'André *Peſoa*, Sébaſtien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux Galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando del Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun ſix mille ducats Malais, qui ſeroient diſtribués aux Matelots. Quoique cette réſolution parût néceſſaire, l'Amiral ne pouvoit penſer ſans chagrin, qu'il ſeroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des priſonniers (*i*).

Deux cens Portugais ſont menacés d'être jettés à la Mer.

LA ſomme fût payée, & chaque homme des équipages eût pour ſa part cinq réales de huit. La nuit du 28, s'étant paſſée ſans aucune réponſe du Viceroi, l'Amiral ſe détermina, malgré ſon inclination, à faire jetter dans les flots tous les autres priſonniers Portugais. Déjà le Conſeil s'étoit aſſemblé pour ſigner cette réſolution, lorſqu'on vît paroître deux Pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarèrent qu'il n'en reſtoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armade, proche des Iſles de Nicobar. Matelief, en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reſte de ſes gens avec beaucoup de hauteur. Enſuite il fit embarquer, ſur un Vaiſſeau que les Hollandois avoient pris à ſon retour de Negapatan, de la poudre & quatre-vingt hommes pour le Fort d'Amboine, où il étoit réſolu de ſe rendre lui-même à la fin de Décembre.

L'UNIQUE ſoin qu'il ſe propoſoit dans l'intervalle, étoit de chercher les reſtes

(*g*) Pag. 277. (*h*) Pag. 292. (*i*) Pag. 293.

Digitized by Google

restes de l'Armade. Cependant il fût retenu sur la Côte de Queda par une négociation avec le Roi du Pays, qui lui proposoit une alliance constante, à condition qu'on le mît à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du ressentiment des Portugais, & qui offroit même de faire massacrer (*k*) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ses Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée ; mais il saisit l'occasion qui lui fut offerte par le Roi, de brûler plusieurs Batimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda ; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reste de l'Armade, lui fit précipiter son départ. Le premier jour de Décembre, il se trouva sur les Côtes de *Pulo-Boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Isles, sans pouvoir compter de combien de Vaisseaux elle étoit composée. Il n'en résolut pas moins de l'attaquer (*l*). Le 7, ayant passé les Isles de *Boton*, il compta sept Navires Portugais & trois Galiotes, mouillés sur une ligne, avec vent & marée pour eux, sous un Cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupière, sur deux ancres, l'une par proue & l'autre par poupe, avec tous leurs canons passés de bas-bord. Un front si redoutable arrêta les Hollandois sans les effrayer. Ils résolûrent de faire un brûlot, d'une Galiote qu'ils avoient prise à Queda, & d'y mettre six Volontaires, à chacun desquels on promit vingt-cinq réales de huit, s'ils addressoient le brûlot à l'avant des Vaisseaux Portugais. Ce projet fût exécuté la nuit suivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employèrent heureusement des gaffes & des pointilles pour détourner le brûlot. On fût obligé d'envoyer deux Chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prît trop promptement, & ceux qui le conduisoient se virent forcés de l'abandonner trop-tôt. Ils eûrent neanmoins toute la récompense qui leur avoit été promise (*m*) ; car dans la passion dont Matelief étoit animé pour ruiner jusqu'au dernier Vaisseau de l'Armade, il rapportoit toutes ses vûes à soûtenir le courage & les espérances de ses Soldats.

MATELIEF, 1606.

Proposition de massacrer tous les Portugais de Queda.

Matelief attaque les restes de l'Armade.

Brulot sans effet.

Le 9, il envoya aux ennemis, dans une Pirogue, Abraham *Van der Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les prisonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de pénétrer la disposition des Portugais par leurs discours. En approchant, Van der Beets fit arborer une banière blanche. Les ennemis envoyèrent au-devant de lui une de leurs Pirogues, qui ne voulût pas recevoir la lettre de créance sans le consentement de son Général. Elle retourna vers l'Armade, d'où elle revînt bien-tôt avec cette fière réponse ; „ que le Capitaine-Major ne vouloit recevoir aucune lettre „ des Hollandois ; & que si leur Amiral désiroit de lui quelque chose, c'é„ toit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (*n*).

Fierté Portugaise.

MATELIEF ne crût pas devoir précipiter l'attaque, dans un poste dont il

(*k*) Pag. 298.

(*l*) Les Hollandois, dit De Faria, n'en eûrent pas à si bon marché dans la Baye de *Pulo Boton*, où étoit D. *Alvaro* avec ses sept Galions ; car après un Combat des plus sanglans, ils fûrent forcés de se retirer, avec perte de trois Vaisseaux. R. de l'A. *A.*

(*m*) Pag. 301 & suiv.

(*n*) Pag. 304.

Digitized by Google

MATELIEF. 1606.

il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (*o*). Il y avoit long-tems que les Portugais avoient jetté les yeux sur un lieu si favorable ; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs insultes. Outre la disposition qu'on a représentée, ils avoient eû la précaution de faire dans leurs Vaisseaux, des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de sable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déserteur Flamand, qui se rendit sur la Flotte Hollandoise, qu'ils avoient préparé aussi des feux d'artifice, par lesquels ils espéroient de faire sauter leurs ennemis dans l'abordage, au risque de sauter avec eux ; & qu'à l'extrêmité, tous leurs Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment périr deux pour détruire un seul Hollandois. Ils regardoient les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise comme des Vaisseaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur Commerce ; au-lieu que l'Armade étant composée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, si ce sacrifice pouvoit les conduire à leur but (*p*).

Comment les Portugais s'étoient fortifiés dans leurs Vaisseaux.

Ruse des Hollandois.

TOUTES ces difficultés paroissant invincibles, on se réduisit à tenter la ruse, pour attirer l'ennemi hors de son avantage. La Flotte se mit au large vers le soir, & feignit de prendre la route d'Achin. Ensuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Isle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changèrent point de situation ; mais on étoit si proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occasion de les insulter. Le Yacht du Vice-Amiral fût mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonnement, & l'attaque fût plusieurs fois prête à commencer. Cependant la disposition des lieux, les vents & les courans, retardèrent ce dessein jusqu'au 13, qu'ayant levé l'ancre d'un vent assez favorable, on porta droit sur les ennemis. Le *Lion Blanc* & le *Petit Soleil* allèrent mouiller fort près d'eux. Ils furent suivis de tous les autres Vaisseaux, & la Flotte entière forma une demie lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute sa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derrière eux, empêchoit de voir aussi-bien leurs Vaisseaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne pût être addressé, faute de vent. On tira, dans l'espace de quatre ou cinq heures, plus de sept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirèrent seuls plus de

Les deux Flottes se canonnent.

Retraite des Hollandois.

(*o*) *Pulo-Beton* contient plusieurs Isles, particulièrement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Isle qui est à l'Est de ce canal, a une baye de sable qui forme un grand enfoncement, plus grand néanmoins du côté septentrional de la baye que du côté méridional. Un haut cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est, qui soufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui sont extraordinaires & fort variables entre ces Isles. De plus, il n'y a dans cette baye, qu'une espèce de raz de marée ; & lorsque par un vent frais ou forcé du Nord, on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on se trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui est cause par une hauteur, & l'on dérive malgré soi, du côté où l'on est porté par le raz de marée, sans pouvoir gouverner. Mais lorsqu'on passe plus avant dans l'enfoncement de la baye, on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée ; de sorte que ceux qui sont avantageusement postés vers les terres, y sont toûjours au lof, & que le danger seroit grand pour ceux qui voudroient les aborder. *Pag.* 302 *& suiv.*

(*p*) Pag. 307.

Digitized by Google

de quatre cens. Mais ils souffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & désespérant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils se retirèrent avec perte de quelques hommes. (*q*).

Matelief. 1606.

La saison s'ouvroit pour d'autres desseins. Matelief se proposoit de faire trouver à trois de ses plus grands Vaisseaux leur cargaison de poivre, pour retourner en Hollande, & de se rendre aux Moluques avec le reste de sa Flotte. Dans cette séparation, qui pouvoit engager les Portugais à le suivre, il entreprit de leur donner le change, par des mesures qui les rendissent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier 1607., sur la Côte de *Pulo Pinaon*, où tout fût disposé pour le Voyage qu'il méditoit. Il y fit la revûe de ses neuf Vaisseaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante-sept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre-vingt-neuf sur les six Vaisseaux qu'il devoit conserver, & le reste demeura sur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retourneroit devant Malaca; mais étant parti la nuit, sans avoir expliqué ses véritables vûes, il se rendit lui-même, pendant les ténèbres, à bord des trois Vaisseaux qu'il destinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils fûrent dès le matin, hors de la vûe des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, jusqu'au Cap *Rachado*, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit se procurer quelques rafraîchissemens avant que de faire voile aux Moluques (*r*).

Nouvelles vûes de Matelief.

1607.

Il y apprit que le *Delft*, Navire Hollandois, arrivé de Masulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à se pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus sensible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonstances, au désordre de ses Matelots, qui joignant l'insolence à l'yvrognerie, respectoient aussi peu ses ordres que les loix de l'Isle, & le mettoient dans la nécessité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confusion plutôt que par la crainte; car dans le besoin qu'il avoit d'eux, il n'ôsoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fissent valoir leur ancien prétexte pour se dispenser de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le service de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnûrent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux prisonniers Portugais de descendre à terre, pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtînt le consentement de l'équipage, à qui elle appartenoit par ses promesses. Personne ne s'opposoit directement à ses volontés; mais, en s'y soûmettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui causant pas moins d'embarras que l'autre, non-seulement il n'ôsoit entreprendre de se faire obeïr par la force, mais il se voyoit obligé de fermer les yeux sur une licence insupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans

Il passe à Bantam.

Désordres de ses équipages.

(*q*) La Flotte demeura néanmoins sur la Côte de Lanchevy jusqu'au 30 de Décembre, pour continuer d'observer & de défier l'Armade Portugaise.

(*r*) Pag. 311.

Digitized by Google

MATELIEF. 1607. dans le peu de séjour qu'on devoit faire à Bantam, perſonne ne pouvoit avoir beſoin d'argent, & que lorſqu'on ſeroit aux Moluques, il ſeroit le premier à parler d'une obligation ſi juſte. Cette réponſe les ſatisfit, comme s'ils n'euſſent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui cauſer. Cependant il crût avoir gagné beaucoup, en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il eſpéroit de la faire ſervir alors à les tenir en bride; ſoit par de nouvelles promeſſes, s'ils demeuroient dans le devoir; ſoit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de réſiſtance à ſes ordres pour le ſervice de terre (*s*).

Diſſimulation de la Cour de Bantam.

Dès les premiers jours de ſon arrivée à Bantam, il étoit allé ſaluer le Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçût ſes préſens & l'offre de ſes ſervices avec de grands témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance. Le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar (*t*), plus accoûtumés à la diſſimulation, y joignirent l'éloge de ſes victoires, & des félicitations ſur le ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Ils ajoûtérent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié conſtante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renoüer avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe, & ſur le ſeul bruit des préparatifs de l'Armade, ils avoient enlevé une Flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la première nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam aſſûra l'Amiral, que ſi l'Armade n'eût pas été battue, ils ſe ſeroient déclarés preſque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de réſiſter à la puiſſance Portugaiſe, ils avoient déjà commence à les traiter avec beaucoup de froideur. Le ſuccès ſembloit avoir changé leur diſpoſition; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (*v*), qui avoient beſoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagemens ordinaires des Traités.

Matelief paſſe à Jacatra.

L'AMIRAL partit le 7 de Février; & n'ayant pû trouver à Bantam la proviſion d'arrack qui lui étoit néceſſaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eût l'honneur de ſaluer, parût ſurpris de ne pas recevoir de réponſe du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des préſens par l'Amiral Wolphart *Harmanſen*. Matelief perſuadé qu'il regrettoit moins la réponſe, que les préſens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, ſix balles de dattes & quelques pièces de toile de coton. Ainſi les fautes de *négligence* ou d'oubli n'avoient jamais de ſuites fâcheuſes, parce qu'avec des Princes moins ſenſibles à l'honneur qu'à l'intérêt, elles étoient toûjours faciles à reparer. Ce Monarque paroiſſoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa ſoigneuſement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux deſſeins des Hollandois, comme s'il eût prévu qu'un jour le Pays de ſa domination devoit paſſer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qui a reçû depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de

(*s*) Pag. 313.

(*t*) Voyez l'explication de ces noms & l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

(*v*) Pag. 312 & 313.

Digitized by Google

de l'Iſle, c'eſt-à-dire, que les maiſons étant de paille, environnées d'une clôture de bois, on ne l'auroit priſe que pour un Village. Le Roi ſe propoſoit de la faire entourer de murailles (*x*), dépenſe qui fût épargnée à ſes Peuples par de nouveaux Maîtres (*y*).

Matelief. 1607.

La Flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars, devant le Village de *Rakeks* dans l'Iſle *Celebes*, où l'Amiral fût charmé de la perſpective du Pays de Macaſſar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vû dans ſon Voyage (*z*). Mais n'y ayant reçû aucun éclairciſſement ſur l'Armade, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Fréderic *Houtman*, Gouverneur du Fort, vînt le ſaluer auſſi-tôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établiſſement des Hollandois, tout avoit été paiſible dans l'Iſle. Il s'y trouvoit alors un Vaiſſeau de la Flotte de *Van der Hagen*, nommé l'*Enchuiſe*; qui après avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle, étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la ſaiſon étant avancée, on avoit perdu l'eſpérance de voir arriver la Flotte. Mais l'objet le plus intéreſſant pour lui, fût de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du ſecours à Bantam contre les Eſpagnols. Ils lui apprirent que leur Iſle étoit déjà dans l'oppreſſion. Les Eſpagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi (*a*) ſupplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitié des Hollandois par un immortel attachement. Matelief aſſembla le Conſeil. On y réſolut de donner au Roi de Ternate, tout le ſecours dont on étoit capable dans les circonſtances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un ſeul, on l'abandonneroit à ſa mauvaiſe fortune. Cette menace étoit néceſſaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promeſſes. Les Envoyés s'étant ſoûmis, en ſon nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à régler le reſte avec leur Maître. Houtman inſiſtoit beaucoup ſur la néceſſité de ſecourir Ternate. Auſſi-tôt que l'entrepriſe fût décidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la diſpoſition de ſes Vaiſſeaux, & rapporta tous ſes ſoins à cette nouvelle expédition (*b*).

Il arrive à Amboine.

Engagement qu'il prend de ſecourir Ternate.

Cependant il ne pût ſe diſpenſer d'en donner quelques-uns aux déſordres qui régnoient dans la garniſon Hollandoiſe d'Amboine. Les Soldats étoient plongés dans l'yvrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit ſa concubine, & les Inſulaires offenſés de cette conduite, ſe refroidiſſoient beaucoup pour la Nation. „ Ils avoient vû, diſoient-ils (*c*), les Portu„ gais mener une vie réglée, ſe marier & prendre des femmes parmi eux; „ ce

Déréglement des Hollandois d'Amboine.

(*x*) Pag. 314.

(*y*) Bien loin de-là; on verra par la ſuite, que les Hollandois mêmes contribuérent volontairement dans les taxes que le Roi impoſa ſur ſes Peuples pour l'exécution de ce projet. R. d. E.

(*z*) Pag. 314. Les Hollandois y avoient déjà un Comptoir à *Telle*, qui eſt dans l'intérieur de l'Iſle.

(*a*) Ce Roi étoit priſonnier, comme on l'a vû dans la Relation précédente. Ainſi il faut toûjours entendre ici le Viceroi & ſon Conſeil. R. d. E.

(*b*) Pag. 317 & précédentes.

(*c*) Pag. 318.

Digitized by Google

MATTELIEF. 1607.

„ ce qui ſervoit à lier les deux Nations. Les Hollandois ne faiſant point „ de mariage, quel moyen de s'affectionner à leur ſociété? On n'avoit pas „ le tems de concevoir de l'amitié pour des gens qui partoient de l'Iſle avec „ les premiers Vaiſſeaux qui paroiſſoient, ni avec de nouveaux venus, qui „ ne ſuccédoient aux premiers que pour ſe retirer à leur tour, lorſqu'on com- „ mençoit à les connoître. " Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des Familles Hollandoiſes dans ces Iſles, engagérent l'Amiral & le Conſeil à permettre aux Soldats de s'y marier. „ On voyoit „ bien, obſerve l'Auteur du Journal, qu'avant que d'en venir là, il eût été „ à propos qu'on ſe fût tout-à-fait aſſuré la poſſeſſion d'Amboine; mais il „ falloit céder à la néceſſité, & d'ailleurs il étoit à propos de ne pas re- „ garder les droits comme douteux; ſans quoi il auroit mieux valu y re- „ noncer (*d*). Un an ou deux, ajoûte l'Auteur, ſuffiſoient déformais pour „ mettre le Fort en état de ſoûtenir un Siège. La prudence obligeoit d'y „ envoyer des Blancs, afin que la familiarité s'établiſſant avec les Noirs, „ ils puſſent porter le Commerce de la Compagnie dans les Iſles voiſines. „ Quoiqu'il ne ſoit pas d'une extrême étendue, il y eſt néanmoins avanta- „ geux, & l'on y gagne cent pour cent (*e*).

Obſervation de l'Auteur ſur leur établiſſement dans cette Iſle.

Matelief tâche de ſe concilier les Habitans.

L'AMIRAL, avant ſon départ, fit aſſembler les principaux Inſulaires. Il leur ſouhaita toutes ſortes de proſpérités ſous la régence des Etats-Généraux; & les remerciant de leur zéle, qui alloit juſqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit eſpérer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Iſle. La permiſſion de ſe marier, qu'il accordoit à la garniſon, leur cauſa beaucoup de joye, & devînt un lien très-puiſſant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnûrent que le Gouvernement de la Compagnie étoit plus ſupportable que celui des Portugais. Mais ils ſe plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leurs bois, ſans diſcipline & ſans inſtruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations ſi raiſonnables, leur promit de faire donner les ordres néceſſaires pour les faire inſtruire, & chargea le Miniſtre du Fort de tenir école deux fois le jour, en attendant que la Compagnie y pourvût autrement.

Pourquoi il prend quelques jeunes Inſulaires ſur ſon bord.

Dans la même vûe, il prit ſur ſon bord trois jeunes garçons des principales familles; l'un, fils du Capitaine *Hitto*, qui avoit toûjours marqué de l'affection pour les Hollandois; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un ſe nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alfeyvos*; & l'autre *Antonio*, Chef de celle des *Tavires*. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toûjours demeurées dans les intérêts des Portugais, & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (*f*). Cependant cette ancienne averſion commençoit à s'affoiblir par l'entremiſe des Hollandois. Le deſſein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Inſulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manières du Pays, dans l'eſpérance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Iſle, ſon exemple pourroit ſervir à la propagation du Chriſtia-

(*d*) *Ibid.*
(*e*) Pag. 319.
(*f*) On renvoye le Lecteur pour ces ſortes de détails, à la deſcription de l'Iſle d'Amboine, qui ſe trouvera dans le Volume ſuivant. R. d. É.

Digitized by Google

Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidélité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un Pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, père de l'un, avoit fait le Voyage de Goa, où le Viceroi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familière aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (*g*). MATELIEF. 1607.

MATELIEF partit d'Amboine le 3 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux; l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuise*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delft*, qui y étoit venu de Banda, le *Petit Soleil*, le *Pigeonneau* & le Yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente-un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (*b*). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du Fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor. Il part pour Ternate.

MAIS la fortune ne réservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au Siége de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eû le tems de prendre pour leur défense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des Soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la Flotte, réduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eût même le chagrin de ne pouvoir faire sa descente à Tidor; & lorsqu'étant descendu à Ternate, il eût observé la Forteresse Espagnole, il désespéra de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Isles; deux cens Espagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Esclaves (*i*).

IL résolut du moins de bâtir un Fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fussent à couvert de toutes sortes d'insultes, sous la protection du Roi & sous celle de leurs remparts. Après avoir visité un endroit nommé *Maukonora*, qui pouvoit être fortifié avec peu de travail & rendu même imprenable, quoiqu'il ne fût qu'à une demie lieue de la Forteresse Espagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville de *Malaye* (*k*), qui est au Nord-Est de l'Isle, dans une plaine qui n'est commandée par aucune hauteur, lui parût plus convenable à son dessein. Elle étoit entourée d'une muraille seche d'environ deux toises de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être reparée en peu de tems, & devenir capable d'une bonne défense avec le secours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvre du côté de la Mer, sert en même-tems à tenir les Pirogues en sûreté, sans empêcher qu'au dehors le mouillage ne soit sûr, à la portée du canon de la Côte. L'ouvrage fût commencé aussi-tôt, & fini dans l'espace de cinq semaines, malgré tous les obstacles que Matelief trouva dans la mauvaise humeur de ses Troupes & dans la paresse des Insulaires. Il y mit Fort qu'il y bâtit. Sa situation.

(*g*) Pag. 325.
(*b*) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au Fort d'Amboine.
(*i*) Pag. 345.
(*k*) Voyez la Description des Moluques, dans le Volume suivant.

MATELIEF. 1607. Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

mit une forte garnison, dont il donna le commandement à *Gerritz van der Buis*, avec ordre de se conformer aux instructions qu'il lui laissa. Tout le tems qu'il eût de reste fût employé à faire ses dépêches pour la Compagnie. Il la pressoit d'envoyer de puissans secours à Ternate, & ses sollicitations furent accompagnées d'un Mémoire important (*l*) sur l'état & le Commerce des Indes.

C 2

(*l*) Ce Mémoire est en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vûes que les Hollandois ont exécutées depuis. Celui de l'Amiral *Warwick* ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce; au-lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroît avoir servi de règle à la Compagnie Hollandoise dans toutes les entreprises qui l'ont suivi. Cette raison en rendra la lecture intéressante.

„ Quand je considère l'état de nôtre Patrie & les guerres dont elle est affligée par „ un aussi puissant ennemi qu'*Albert d'Autriche*, soûtenu des forces de la Maison „ d'Espagne & de sa propre Maison, il me „ semble qu'on ne peut pas se promettre que „ les affaires des Indes puissent prospérer si „ elles demeurent entre les seules mains des „ Directeurs: car je ne vois pas que leur „ seule autorité puisse être assez grande & „ assez respectée dans les Indes pour en attendre un grand effet. On y a pour adversaires les Espagnols & les Portugais, „ qui ont commencé à s'y établir depuis plus „ d'un siècle & qui ont pénétré dans plusieurs Pays, où ils ont des Forteresses, „ beaucoup de monde & un gouvernement „ règlé. Ils peuvent faire leurs affaires par „ des voyes plus commodes que nous, qui „ sommes obligés d'amener de Hollande, des „ gens atténués par la fatigue du Voyage. „ Si les Portugais n'y ont pas toûjours assez „ de monde, il leur est beaucoup plus aisé „ d'y en envoyer qu'à nous. Les Vaisseaux „ qui viennent de Portugal ne font pas obligés d'aller plus loin que Goa. Ils y „ font débarquer & rafraîchir leurs gens, „ dont ils forment ensuite leurs Armades, „ ainsi que des Espagnols qui leur viennent „ des Manilles.

„ Si nous voulons nous établir aussi avantageusement & aussi solidement qu'eux dans „ les Indes, il faut nous assûrer quelqu'endroit où nous puissions être librement reçûs en venant de Hollande. Non-seulement nous y trouverions des rafraîchissemens prêts pour les équipages & les Vaisseaux, mais nôtre réputation augmenteroit chez les Princes Indiens, qui jusqu'à „ présent, n'ont osé prendre une entière confiance en nous. Ils demeurent assez d'accord que les Hollandois sont de bonnes „ gens, & qu'ils sont plus doux & plus traitables que les Espagnols. *Mais*, disent-ils, *que nous sert leur bonté? Ils ne viennent ici qu'en passant. Ils s'en retournent aussi-tôt que leurs Vaisseaux sont chargés. Nous demeurons alors abandonnés aux Espagnols & aux Portugais, qui viennent fondre sur nous parce que nous avons trafiqué avec leurs ennemis. Au contraire, en nous tenant attachés aux Espagnols, du moins ils nous protégent au besoin. D'un autre côté, quand les Hollandois auront des forces „ suffisantes pour nous protéger, nous n'avons „ rien à craindre de leur part. Ils ne nous „ traitent point en ennemis quoique nous trafiquions avec les Portugais. Nous n'avons à „ ménager véritablement que ceux qui troublent „ nôtre repos. Ainsi le meilleur parti que nous „ ayons à prendre, est de favoriser les Portugais, dans la crainte qu'ils ne nous exterminent.*

„ Telles sont les réflexions de tous les „ Indiens. Avec cela les Portugais tâchent „ de leur persuader que nous sommes sans „ forces, & nous représentent comme une „ poignée de gens ramassés, qui bien loin „ de pouvoir faire des établissemens solides „ aux Indes, avons à peine des demeures „ fixes dans nôtre propre Pays. Il faut „ donc que nous cherchions des voyes pour „ gagner les Indiens & pour leur faire connoître que nous sommes capables de nous établir parmi eux & de résister à nos ennemis, sans quoi l'on doit s'attendre que „ nos affaires iront mal.

„ Le Commerce des Indes consiste principalement, 1°. en poivre, qui se charge à „ *Bantam*, à *Jobor*, à *Patane*, à *Queda* & à „ *Achin*. 2°. En cloux de girofle, qui se „ chargent à *Amboine* & aux *Moluques*. 3°. „ En noix-muscades & en macis, ou fleur „ de muscade, qui se chargent à *Banda*. „ 4°. Dans le Commerce de *Cambaye*. 5°. „ Dans celui de la Côte de *Coromandel*. „ 6°. Dans celui de la *Chine* & du *Japon*.

„ Si chacun de ces Commerces ne demeure pas dans une seule main, soit celle „ des Portugais ou la nôtre, il arrivera in-

„ faillib-

Digitized by Google

Ce sage & vaillant Amiral étoit arrivé à la dernière partie de sa commission, qui n'étoit pas la moins importante dans les idées de la Compagnie Hollandoise. MATELIEF. 1607.

„ faillibleme nt qu'on se détruira les uns les „ autres, qu'on fera hausser le prix des mar„ chandises dans les Indes & qu'elles se don„ neront à vil prix en Europe. Cependant „ à l'égard du poivre, il n'est pas possible „ que nous puissions en attirer le Commerce „ à nous seuls; car, outre les Portugais, „ les Anglois ont entrepris aussi la naviga„ tion de Bantam. Ils y ont leurs Comp„ toirs & des maisons. Ils y trafiquent pai„ siblement, tandis que nous avons la guer„ re contre les Portugais. Nous défendons „ tout à la fois à Bantam & eux, pendant „ qu'ils y font des profits qui ne leur coû„ tent ni dépenses, ni sang, ni inquiétu„ des. Il ne faut pas se promettre d'agir „ auprès du Roi de Bantam, qui n'est en„ core qu'un enfant, pour l'engager à ne „ trafiquer qu'avec nous. Ajoûtez qu'il fau„ droit lui donner de très-grosses sommes d'argent, qu'on seroit en danger de „ perdre sans aucun fruit; car je tiens pour „ certain, que quand ce Prince & tous les „ autres Princes Indiens, auroient fait avec „ nous ou avec toute autre Nation, les al„ liances les plus étroites & les plus fainte„ment jurées, la première apparence de „ quelque péril ou l'espoir d'un plus grand „ profit ne manquera pas de les rendre infi„ dèles. D'ailleurs nous sommes en paix „ & en bonne intelligence avec les Anglois. „ Il ne seroit pas honnête de chercher à les „ exclure d'un Commerce qu'ils ont déjà „ commencé. Mais on peut bien prendre „ des mesures pour empêcher qu'ils n'en„ trent dans le Commerce des autres épice„ ries. A l'égard du poivre, il faudroit le „ faire servir de lest. On se trouveroit en état, „ par ce moyen, de le donner à si bon „ marché, que les autres Nations n'y trou„ vant presque plus de profit, seroient obli„ gées d'abandonner volontairement ce né„ goce, & de nôtre part, nous ne compte„ rions que sur le profit qu'il y auroit à tirer „ des autres marchandises.

„ Nous pouvons nous attirer facilement „ tout le Commerce des noix-muscades & „ du macis. Au-lieu de nous emparer de „ Banda & d'y bâtir un Fort, ce qui coûte„ roit beaucoup & nuiroit à nôtre réputa„ tion parmi les Princes Indiens, voici ce „ que je propose: Comme le Roi de Ma„ cassar est un Prince puissant, dont le Pays „ est fort peuplé, abondant en riz & en „ toutes sortes de denrées, & que c'est lui „ qui en fournit à Malaca & à Banda, il „ faudroit faire un Traité avec lui & lui „ envoyer trois Vaisseaux, avec deux cens „ hommes de débarquement. Ce nombre „ suffiroit, avec les Insulaires de Macassar, „ pour attaquer Banda, qu'on promettroit „ au Roi de lui mettre entre les mains, en „ stipulant pour unique condition, que nulle „ autre Nation que la nôtre, n'y pourroit „ charger des marchandises, & que tous les „ ans nous prendrions les noix & le macis „ à un prix qui seroit fixé. Je ne doute „ pas que le Roi de Macassar ne prêtât l'o„ reille à cette proposition, à laquelle on „ pourroit ajoûter, qu'il nous seroit bâtir à „ Banda, une maison aussi grande & aussi for„ te que nous le souhaiterions, dans un lieu „ commode & sûr pour la garde de nos „ marchandises. Comme le Roi ne seroit „ pas son séjour dans cette Isle & qu'il la „ feroit gouverner par un Orankaie, il ne „ faut pas douter qu'en faisant des présens „ au Gouverneur, nous n'en fussions les maî„ tres. Ce seroit susciter un ennemi dange„ reux aux Portugais, & nous acquerir un „ puissant ami.

„ [On pourroit même lui proposer encore „ d'autres conditions pour la sûreté du Pays; „ comme de transporter la Noblesse de Ban„ da dans son Royaume, où il lui assigne„ roit un lieu pour y habiter; d'envoyer „ une partie de celle de Macassar à Banda „ & de l'obliger à demeurer dans un seul „ endroit; de réduire les cinq ou six Villes „ de cette Isle à une seule, où seroit nôtre „ maison; d'obliger les Insulaires à y venir „ au marché tous les quinze jours pour nous „ apporter leurs denrées, & livrer les fruits „ à nôtre Comptoir qui les leur payeroit sur „ le champ. Enfin de défendre aux Habi„ tans, sous certaines penalités, de se caution„ ner les uns les autres, pour prévenir les „ désordres qui résultent des grandes dettes „ qu'ils ont coûtume de faire. Si les cho„ ses pouvoient être mises sur un tel pied, il „ est probable que nous serions maîtres de „ Banda, & liés d'une manière presque in„ dissoluble avec le Roi de Macassar (1).]

„ Pour le négoce des cloux de girofle, il „ est bien difficile de nous en rendre les „ seuls maîtres. Nous avons le produit „ d'Am-

(1) Add. d. E.

MATELIEF. 1607.

Hollandoiſe & dans ſes propres vûes. Il étoit queſtion de chercher des ouvertures favorables pour le Commerce de la Chine. Un ſi grand projet, qui

„ d'*Amboine*, de *Lubo* & de *Cambelo*; mais „ il nous manque celui des Moluques. Le „ ſeul moyen d'y parvenir, eſt de chaſſer les „ Eſpagnols de Ternate; entrepriſe difficile, ſur laquelle je ne laiſſerai pas d'expliquer ici mes vûes. Elle n'eſt pas impoſſible, ſi l'on veut bâtir ſur un bon fondement, qui eſt de reprendre l'affaire de „ Malaca. Si les Portugais avoient perdu „ cette Ville, il ne leur ſeroit pas aiſé d'aller de Goa ſecourir les Moluques, & je „ crois qu'on empêcheroit ſans beaucoup de „ peine, qu'il ne paſſât des vivres des Manilles à Ternate. Il faudroit premiérement „ mener trois ou quatre Navires au Roi de „ Mindanao, dont le Pays eſt bien peuplé, „ & qui peut mettre, dit-on, cinquante „ Caracores en mer. Toute cette Armée „ iroit à *Panama* ou *Panati*, qui eſt proche „ des Manilles, & où il y a un lieu nommé „ *Otting*, qui n'eſt gardé que par dix huit „ Soldats Eſpagnols, avec à-peu-près le „ même nombre d'Habitans. On détruiroit „ cette Place; ou ſi le Roi de Mindanao „ vouloit la garder, on la lui livreroit; car „ c'eſt un Pays abondant en riz & en plu„ ſieurs autres denrées qui ſe tranſportent à „ Ternate, [De-là je voudrois qu'on allât „ promptement aux Manilles pour détruire „ tous les Vaiſſeaux qui ſeroient dans les „ ports, afin qu'ils ne pûſſent ſecourir Ternate (1).] Enſuite on renverroit à Min„ danao, un Vaiſſeau de cent ſoixante ou de „ deux cens tonneaux, qui croiſeroit avec „ les Caracores du Roi dans le Détroit de „ *Tagima*, pour prendre les Bâtimens qui „ voudroient encore aller à Ternate, parce „ qu'il n'y a point d'autre route; & ſi l'on „ en avoit pris un ou deux, il n'y en auroit plus qui oſaſſent s'y hazarder, d'où „ il arriveroit qu'on périroit de faim dans „ cette Iſle. Il ne faut pas penſer à s'en „ rendre maître à préſent par la force, car „ les Eſpagnols s'y fortifieront tellement & „ y tiendront tant de monde, qu'il faudroit „ de groſſes Armées pour les en chaſſer. „ Si l'on pouvoit mener auſſi une Galére „ ſous notre Fort de Ternate, elle les in„ commoderoit beaucoup. [Il leur ſeroit difficile de pourvoir cette Iſle de toiles, le peu „ qu'ils y en envoyent à préſent, leur étant ap„ porté par les Chinois aux Manilles. Ce

„ défaut de toiles ne manqueroit pas de cha„ griner les Habitans; car il faudroit qu'ils „ ſe les procuraſſent de Malaca, ce qui ne „ ſe feroit pas ſans peine (2).]

„ Le Commerce de la Chine dépend encore de Malaca. Si l'on avoit chaſſé les „ Portugais de cette Place, il faudroit qu'ils „ renonçaſſent à ce trafic.

„ Le Commerce des toiles de coton qu'on „ fait à Coromandel eſt d'une grande impor„ tance, parce que tous les Peuples des In„ des s'habillent de ces toiles. Il y en a „ différentes ſortes pour chaque Nation, „ ſuivant les goûts qui dominent, & elles „ ſe fabriquent en différens lieux. Celles „ de Negapatan n'ont aucune reſſemblance „ avec celles de Maſulipatan. Si Malaca „ étoit enlevée aux Portugais, ils n'auroient „ plus d'occaſion favorable pour le trafic „ des toiles, quand on ſuppoſeroit qu'ils „ pûſſent conſerver Negapatan. Au contrai„ re, s'ils conſervent Malaca, ils pourront „ ſe ſervir de leurs Futes pour s'oppoſer à „ nôtre Commerce de Coromandel. Cette „ Côte étant baſſe & ſans profondeur, ils „ peuvent ſe poſter entre le rivage & nos „ Vaiſſeaux. Avec un peu de diligence, ils „ envoyent de leurs nouvelles à Goa, d'où „ il eſt toûjours facile de faire partir des „ Armades, de ſorte qu'il y a beaucoup de „ péril pour les Vaiſſeaux qui naviguent ſur „ cette Côte.

„ Il eſt conſtant que ſi l'on pouvoit „ chaſſer les Portugais de Malaca, ils ſe„ roient obligés de renoncer au Commerce „ de la Côte de Coromandel, parce qu'il „ n'y auroit aucun chemin ſûr pour eux, „ & que leurs profits ne ſeroient jamais „ égaux aux frais. Ainſi tout leur Commer„ ce aux Indes Orientales roule ſur Malaca, „ & c'eſt-là qu'il faut porter le coup *ſi l'on* „ penſe à le ruiner. Il ne faut pas douter „ que les Habitans de Bantam ne ſe miſſent „ à la raiſon, lorſqu'ils nous verroient des „ établiſſemens fixes, & qu'ils compren„ droient que les Anglois n'ayant aucun au„ tre Commerce dans les Indes que celui „ du poivre, n'y voudroient pas faire de „ fréquens Voyages ni de groſſes dépenſes. „ Le poivre de *Jambeo*, d'*Andragyri*, & „ d'autres endroits, qui ſe porte à Ban„ tam, ſeroit porté à Malaca, où l'on trou„ veroit

(1) Add. d. E.

(2) Add. d. E.

Digitized by Google

qui avoit été tenté plusieurs fois sans succès, demandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelief ne prit-il que quatre Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le Yacht, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il espéroit de se faire des guides & des médiateurs pour obtenir la liberté de négocier dans leur Pays (*m*). Ayant levé l'ancre le 12 de Juin, il s'engagea le 29, dans le Détroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva devant le Cap de *Mindanao*. Trois ou quatre jours se passèrent à chercher un des golfes de cette Isle ; & lorsqu'on l'eût trouvé, il fallut aller encore dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les Cartes. C'est le troisième à compter de la Ville de Mindanao ; & les Cartes n'en marquent que deux (*n*). Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présentèrent du poisson, de la canelle sauvage

MATELIEF. 1607. Matelief part pour la Chine.

Il relâche à Mindanao.

„ veroit des toiles pour le retour comme „ à Bantam.

„ Je n'ai pas appris que les Portugais „ soyent puissans à Bengale. Ceux qui par„ lent de ce Pays affirment qu'on y pourroit faire un bon Commerce. Il y a deux Ports ; „ l'un nommé *Porto-Pequeno* ; l'autre, *Porto-Grande*. Le second, qui est le plus à „ l'Ouest (1), dépend du Roi de Cambaye. „ On n'y trouve que du riz, mais il y est „ en abondance, & le principal transport „ s'en fait à Cochin. Le Commerce des „ toiles est florissant à Porto-Pequeno. Il „ seroit bon d'envoyer deux Vaisseaux à Ar„ racan pour l'entretien du Commerce, d'au„ tant plus que le Roi nous en sollicite in„ stamment. Un Portugais, nommé *Philip„ pe de Britto*, y possède un Fort à cinquan„ te lieues dans les terres (2), avec une „ garnison de quatre-vingt hommes, qui „ tient tout le Pays en bride. Le Roi, „ quoique puissant, n'a pû jusqu'à-présent „ chasser ce Portugais, dont la répu„ tation jette aussi l'allarme dans le Royau„ me de Pegu. On lui attribue d'immenses „ richesses (3), sur-tout en pierreries.

„ Il ne faut rien espérer à Cambaye, pendant que les Portugais auront quelques „ forces sur la Côte de Malabar, & que le „ Roi ne sera pas dans de meilleurs senti„ mens pour nous. Attendons qu'il nous „ connoisse mieux, & qu'il soit désabusé sur „ les Espagnols. D'ailleurs les grands Vais„ seaux ne peuvent entrer dans ses Ports ; „ & son Pays est si proche de Goa, que les „ Portugais, avertis de notre arrivée, vien„ droient fondre sur nous.

„ Toutes ces observations font connoître „ de quelle importance est Malaca pour l'é„ tablissement que la Compagnie veut for„ mer aux Indes. On ne sçauroit y faire „ trop de réflexion ; car enfin il est tems de „ nous assûrer un lieu fixe & une retraite sûre. „ Ce lieu, quel qu'il soit, coûtera des som„ mes immenses avant qu'il soit dans l'état „ où Malaca est à présent, sans compter „ qu'il sera fort difficile de trouver une si„ tuation si avantageuse". *Pag.* 361 *& suiv.*

(*m*) Pag. 360 & 370.

(*n*) Pag. 371. Le Cap de Mindanao est à six degrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante-quatre degrés de longitude. Le Détroit s'étend à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Les Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

(1) Il doit y avoir ici quelque méprise dans l'Original ; car *Porto-Pequeno*, ou *le petit Port*, qui se nommoit *Satecan* & lequel est situé sur le Gange proche de *Hougli*, est à l'Ouest, au-lieu que *Porto-Grande* qui est le même que *Chattagam*, aujourd'hui de la dépendance d'*Arracan*, est situé sur une Rivière à l'Est de l'Embouchure orientale du Gange. Aussi Matelief ne leur donne-t'il cette position, que *pour autant qu'il leur en peut souvenir*. R. de l'A. *A.*

(2) C'étoit le Port de *Siriam*, près de l'Embouchure de la Rivière de *Pegu*. *De Britto*, de Charbonnier devint Roi. Sa Tirannie dura jusqu'à l'an 1614. Le Roi d'*Ava* & de *Pegu* l'ayant vaincu dans sa Forteresse le fit empaler. Voyez son histoire dans *De Faria Asia Portug.* Tom. II. Part. 2. Ch. 5, *& alibi*. R. de l'A. *A.*

(3) On compte que ses richesses se montoient à plus de trois millions de livres sterlings. *Asia Portug.* Tom. III. Part. 3. Ch. 2. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1607.

vage & de la cire. On apprit d'eux que leur Roi, qui eſt Mahométan, comme tous ſes Sujets, ne ceſſoit pas de faire la guerre aux Eſpagnols & qu'il exerçoit ſes pyrateries juſqu'aux Manilles. Un de ces Inſulaires fit voir à Matelief un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, datté le 6 de Février 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoîtroient ſon nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçû & bien traité les Sujets du Roi d'Eſpagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eû une plus puiſſante dans leurs ſentimens d'humanité.

Recommandation plaiſante.

ILS rentrèrent, le premier de Juillet, dans le Détroit de Tagima; & paſſant entre les Iſles, dont ils comptèrent quarante-cinq dans un ſeul jour, ils ſe trouvèrent le 22, aſſez proche de terre. Une Jonque, de ſeize ou dix-ſept qu'ils découvrirent, vint à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao. On lui propoſa une groſſe récompenſe, s'il vouloit ſervir de Pilote aux Hollandois juſqu'à cette Ville. Il y conſentit, & s'étant fait apporter ſes hardes de la Jonque, il lui laiſſa continuer ſa route. Le 23 au ſoir, on ſe trouva près de *Lamao* (*o*), Iſle de trois ou quatre lieues de long, qui n'eſt qu'à une demie lieue de la Côte. On découvre à l'Eſt & à l'Oueſt pluſieurs autres Iſles, dont celle eſt la plus grande. Vis-à-vis ſa Côte occidentale, le Continent s'ouvre par un grand golfe; au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troiſième. Une lieue plus loin, en remontant la Rivière, on arrive à la Ville de *Fien-cheu* (*p*), où ſe fabriquent la plûpart des armoiſins de la Chine, à deux journées de celle de Chincheu.

La Flotte arrive ſur la Côte de la Chine.

AUSSI-TÔT que les Vaiſſeaux Hollandois eûrent jetté l'ancre, ſix Officiers de l'Iſle, dans l'abſence du Mandarin, qui étoit allé au Continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord, de quel Pays ils étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoient la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur phyſionomie. L'Amiral répondit qu'ignorant où étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme à Chincheu, pour lui déclarer de quelle Nation étoient les Vaiſſeaux; mais qu'il vouloit bien donner les mêmes éclairciſſemens à ceux qui ſe préſentoient de ſa part; que lui & ſes gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvûs de marchandiſes & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à perſonne (*q*).

Viſite des Officiers Chinois.

ILS retournèrent au rivage; mais avant que de partir, ils demandèrent qu'on leur fît quelque préſent. Matelief conſulta l'Interprète, qui lui conſeilla de donner à chacun une demie réale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une réale entière. Mais il fallût y joindre diverſes cérémonies. Les réales fûrent enveloppées dans un papier & préſentées

Leur avidité pour les préſens.

(*o*) C'eſt ſans doute l'Iſle d'*Emoy* ou *Amoy*; car on ne connoît pas l'Iſle de *Lamoy*.

(*p*) Il y a dans l'Original *Thieu-cheu*, mais dans la Carte des Jéſuites, on ne trouve aucune Ville de ce nom, proche de *Chincheu* ou *Chang-Cheu-Fu*, dans la Province de *Fo-kyen*. R. de l'A. *A.*

(*q*) Pag. 374 & précédentes.

Digitized by Google

tées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans leur barque, pour chacun desquels on mit autant de réales. Enfin l'on en mit une auſſi pour les Soldats de leur eſcorte. MATELIEF, 1607.

UN Chinois de la Flotte Hollandoiſe, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçû ordre de demander qu'un Hollandois pût deſcendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penſeroit, & qu'à l'égard des rafraîchiſſemens, il falloit que les Vaiſſeaux doublâſſent le Cap, où l'on prendroit ſoin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inférieur, dépendoit de celui de Chincheu. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre poſſeſſion de ſon emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même ſçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à cette Ville. Dans cet intervalle, on vît paſſer plus de ſoixante-dix Jonques entre l'Iſle & les terres. On en avoit rencontré ſoixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très-fréquentés (*r*). Réponſes vagues du Mandarin.

CEPENDANT l'Amiral ne recevant point d'autre réponſe à ſa demande, prit le parti de ſe rendre à Canton. Mais il avoit beſoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettoit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on ſe défioit de ſes intentions dans l'Iſle, & que les Habitans d'une petite Ville voiſine avoient déjà tranſporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût réſolu d'obſerver, ayant ſçû de ſon Pilote Chinois, qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'Iſle, il y fit avancer ſa Flotte, avec la ſeule précaution de lever l'ancre ſur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aiſé d'y faire de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes. Il y deſcendit lui-même. Vingt Inſulaires fort pauvres, qui faiſoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vûe des Hollandois. Mais ils fûrent raſſurés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (*s*), où il vît trois Idoles, avec une table devant la principale, ſur laquelle étoient quelques petites coupes de porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit auſſi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la groſſeur du poing. On demanda aux Inſulaires quel uſage ils en faiſoient? Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en ſervoient pour connoître ſi c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulût ſçavoir quelle idée ces ſorts leur avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête-homme. Sa curioſité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle ſeroit la deſtinée de ſa Flotte, & ſi elle ſeroit bien reçûe à Canton (*t*). Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans ſa main & les ayant jettés à terre, la partie creuſe des deux morceaux ſe trouva deſſus. Elle Matelief deſcend dans l'Iſle de Lamao. Ce qu'il y voit. Curioſité badine des Hollandois dans un Temple. Ils conſultent une Idole.

(*r*) Pag. 375. (*s*) Pag. 377. (*t*) *Ibid.*

Digitized by Google

MATELIEF. 1607.

Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation ; mais la troisième fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jettoit, il addressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assûra l'Amiral que sa Flotte seroit bien reçûe à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de miserables superstitions; que les Hollandois croyoient au seul Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroissoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obligés de suivre les coûtumes de leur Pays (v).

On leur offre la liberté du Commerce.

[LE 28 du même mois, l'Amiral reçût un present du Mandarin, qui consistoit en deux pièces de soye de la valeur de deux réales. Peu après un Mandarin inférieur vint pour lui offrir la liberté du Commerce, s'il vouloit s'arrêter encore une dixaine de jours, jusqu'à-ce que la reponse qu'on attendoit de Canton seroit arrivée. L'Amiral le remercia de cette offre, sans s'engager à rester à moins que le vent ne changeât & ne l'empechat de remettre à la voile (x).] Pendant quelques jours que les Hollandois passerent devant Lamao, ils reçûrent peu de secours de cette Isle, où les Habitans mêmes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apportérent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit, cent cinquante réales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes furent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Mandarin, que si le coupable eût été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ; mais que respectant la Justice Chinoise dans un Détroit de sa Jurisdiction, il étoit disposé à lui abandonner la connoissance & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur service. Cependant Matelief persista dans la resolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier, il se déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit seulement de reconnoître par écrit qu'il l'avoit reçû (y). Cette attention continuelle à se concilier l'estime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroissoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès sur la Côte, ni plus de faveur pour les rafraîchissemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & sur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit se rendre à Canton, & qui étoit peut-être au moment de son départ.

Ils ne peuvent se procurer des vivres.

(v) Pag. 378.

(x) Add. de l'A. *A.* L'Edition de Paris porte au contraire que les Hollandois s'efforcèrent inutilement de se concilier les Chinois. R. d. E.

(y) Pag. 382 & 383.

Digitized by Google

part. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui, crût s'imaginer, avec plus de vraiſemblance, que ce bruit d'armes ſe faiſoit pour lui déclarer que la Côte étoit pourvûe de munitions & de Troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions, il ne vît pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (*z*), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron ſur ſon bord; & ſe croyant aſſûré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit deſcendre dans le Champan, un Caporal Hollandois, nommé *Roelofzs*, pour aller reconnoître l'Iſle de Macao (*a*). MATELIEF. 1607.

La Flotte ſe rend à Canton.

La Flotte entra, le 28, dans la Rivière de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Iſle de Macao, qui eſt au côté occidental de la Rivière. Le premier de Septembre, s'étant avancée vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Eſt, d'Eſt & de Nord-Eſt, elle rencontra quelques Pirogues, dont l'une vînt à bord avec une hardieſſe qui n'eſt pas ordinaire aux Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao ſix Vaiſſeaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoiſe avoit jetté l'allarme dans cette Iſle; qu'on embarquoit, ſur les ſix Vaiſſeaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les Pirogues Chinoiſes, afin que la nouvelle de cet Armement ne parvînt pas juſqu'à la Flotte (*b*). Il conſeilla au Général Hollandois, d'aller relâcher à l'Iſle de *Len-teng-wan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là, un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de ſon arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ſes Vaiſſeaux jettaſſent l'ancre. Ce Patron étoit de *Lam-thau*, & voiſin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Allarme des Portugais à Macao.

Ce récit cauſa tant de ſurpriſe à l'Amiral, qu'il douta ſi celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme apoſté. Cependant il gouverna, ſuivant ſon conſeil, vers l'Iſle de Len-teng-wan. A peine y eût-il laiſſé tomber l'ancre, qu'il vit revenir le Champan avec Roelofzs & les Pêcheurs. Ils avoient ſéjourné vingt-quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête ſur le grapin, & fort proche d'une Pirogue de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de poupe. Roelofzs aſſûra qu'il avoit vû quatre grandes Caraques & deux autres Vaiſſeaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pû découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conſeils du Patron Chinois, écrivit la lettre ſuivante au Mandarin de Canton.

Embarras de Matelief.

„ Nous ſommes envoyés de Hollande par nôtre Prince, pour trafiquer „ ici. Nous avons apporté de l'argent & des marchandiſes, dans la vûe „ de payer fidèlement ce que nous acheterons & les droits du Roi. Ainſi „ nous vous ſupplions de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous „ donnerons de plus amples informations, & de nous permettre de vous „ en-

Lettre qu'il écrit au Mandarin de Canton.

(*z*) Barque de Pêcheurs.

(*a*) Il s'étoit déjà informé ſi les Portugais y avoient quelques Vaiſſeaux, ſans en avoir pû rien apprendre.

(*b*) Pag. 387.

Digitized by Google

MATELIEF. 1607.

„ envoyer un des nôtres. Nôtre désir auroit été d'aller jusqu'à Canton. „ Mais comme on nous a conseillé de ne pas aller plus loin sans vôtre con- „ sentement, nous n'avons pas voulu passer l'Isle de Len-teng-wan, où „ nous sommes actuellement. Nous vous prions de nous marquer un lieu „ où nous puissions être à couvert. Le porteur de cette lettre se nomme „ *Lipku*. Il est de Chincheu. Nous l'avons pris aux Moluques " (*c*).

Civilités Chinoises qui se démentent.

LA simplicité de ce stile déplût si peu aux Chinois, que dès le lendemain on vit arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui invitèrent l'Amiral à s'avancer jusqu'à Lam-thau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eût la liberté de mouiller dans la baye, jusqu'à-ce qu'on eût reçû les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchissemens ne manquèrent par sur la Flotte. Cependant la joye des Hollandois reçût quelque altération le 6, par une lettre du Mandarin de Lam-thau, qui leur fût apportée par deux Officiers, collée sur une planche. Les caractères en étoient presqu'aussi longs que la main; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui servoit aux Officiers à la porter comme une banière (*d*). Le Mandarin marquoit une vive colère de la hardiesse qu'on avoit eû de venir si loin sans son consentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu, disoit-il, où les Vaisseaux étrangers avoient la liberté de se mettre à couvert. Matelief, après s'etre fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers, que Macao étoit entre les mains des Portugais ennemis de sa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années plusieurs Hollandois. Il ne crût pas devoir s'excuser sur l'invitation qu'il avoit reçûe des quatres Jonques de guerre; mais il fit observer que la saison étoit mauvaise, & que par les droits de l'humanité, il avoit pû se promettre qu'on accorderoit une retraite à sa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parût changer si sensiblement, que Matelief comprit bien-tôt qu'on n'en vouloit qu'à sa bourse. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ses efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaisseau, & lui faire porter cette somme à Lam-thau. L'Amiral prit le parti de sacrifier quelque chose à de si importantes espérances. Non-seulement il promit d'envoyer le lendemain son Sécretaire à Lam-thau, mais il fit donner sur le champ trois réales à chacun des Envoyés du Mandarin, & trois autres à leur escorte (*e*).

Reproches faits à l'Amiral.

Il gagne les Chinois avec de l'argent.

Van der Broeck est envoyé à Lam-thau.

CEPENDANT la nuit lui donna le tems de faire réflexion qu'il *suffisoit de* hazarder la moitié de la somme, & que le payement du reste pouvoit être remis après le service qu'on lui faisoit espérer. Il envoya, le jour suivant à Lam-thau, *Van der Broeck*, son Sécretaire, avec ordre d'expliquer ses vûes & de promettre au Mandarin, des présens beaucoup plus considérables, c'est-à-dire, proportionnés à ses bienfaits. Van der Broeck fût présenté d'abord à un Mandarin inférieur, qui lui demanda rudement, pourquoi il avoit ôsé pénétrer si loin dans le Pays, & qui ayant écouté néanmoins ses excuses, le conduisit à l'audience du premier Mandarin. Les choses y fûrent traitées,

(*c*) Pag. 389.
(*d*) Voyez les usages Chinois au huitiè- me Tome de ce Recueil.
(*e*) Pag 392.

Digitized by Google

tées, suivant l'expression du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (*f*). On obligea le Sécretaire Hollandois de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les questions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déjà répondu. Le Mandarin lui dit que tout le Pays étoit en allarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit sur chaque Vaisseau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Van der Broeck ayant détruit cette fausse idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques égards au bruit public, il enverroit le lendemain sur la Flotte, un homme qu'il chargeroit de la visiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton; qu'ensuite il permettroit volontiers aux Habitans de porter des rafraîchissemens aux Vaisseaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'éau, & qu'il marqueroit plus haut dans la Rivière, à une journée de Canton, quelque place où les Vaisseaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Van der Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la somme dont il étoit chargé; mais ne l'ayant pas quitté sans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna le lendemain à terre pour achever sa commission, tandis qu'un Officier Chinois fit la visite des Vaisseaux, où il parût ne rien trouver qui lui déplût (*g*).

Matelief. 1607.

Promesses du Mandarin.

Il sembloit qu'après des conventions si solemnelles, & ratifiées secrétement par une somme acceptée (*b*), Matelief dût voir croître l'abondance sur sa Flotte, & ne recevoir des Habitans que des temoignages de confiance & d'amitié. Cependant, sous prétexte que la réponse de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refusa de laisser prendre terre à ses Chaloupes; & les Chinois mêmes n'eûrent plus la liberté de lui porter des rafraîchissemens à bord. Le Mandarin, pressé de s'expliquer sur cette conduite, répondit que ses engagemens supposoient la participation de ses Maîtres (*i*), & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois, de recevoir des nouvelles de Canton (*k*). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellassent, par des signaux, les Jonques qui passoient sous leurs yeux, & qu'ils s'entretinssent avec les Pêcheurs ou les Matelots.

Elles sont sans effet.

Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquiètude, on découvrit six Vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient

Apparition de six Vaisseaux Portugais.

(*f*) Pag. 391.

(*g*) Pag. 395.

(*b*) Cette somme ne fût cependant point payée, & le Journal ajoûte au contraire, que lorsque Van der Broeck voulût se mettre dans une petite barque pour se rendre à la Ville, l'Officier Chinois qui avoit fait la visite des Vaisseaux, vint à lui tout effrayé, lui criant de retourner promptement à son bord & d'emporter son argent, parce que le Mandarin étoit en colère, sur ce qu'on lui avoit fait entendre que les Hollandois étoient de méchantes gens & qu'ils lui envoyoient de l'argent. Les Chinois qui étoient présens, refusèrent de remener Van der Broeck à bord. Ils voulolent seulement le conduire à l'aiguade, d'où il auroit fallu qu'il fût allé par terre, chargé de son argent, jusqu'à un endroit où il eût pû être apperçû des Vaisseaux. Mais sur son refus ils firent venir une petite Pirogue & le mirent dedans, toûjours en lui criant de se hâter comme s'il se fût agi de sauver sa vie. R. d. E.

(*i*) Les promesses des Mandarins inférieurs ou Officiers Chinois, quelque absolues qu'elles soyent, ne sont au fond que conditionelles, parce qu'ils n'ôsent rien faire sans l'ordre de leurs Supérieurs. R. de l'A. *A.*

(*k*) Pag. 396 & 397.

Digitized by Google

MATELIEF. 1607.

avoient en poupe, portoient droit ſur la Flotte Hollandoiſe. Le vent ſouffloit directement dans la baye; & la marée, qui achevoit de ſe retirer, laiſſoit la Flotte avec ſi peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eût été dans un grand embarras ſi ſes ennemis l'euſſent attaquée (*l*). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de ſa Nation, étoit contraire aux promeſſes des Chinois; que ſi elle ſe faiſoit de leur conſentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour ſa défenſe; que ſi c'étoit ſans leur participation, ils devoient défendre aux Portugais d'approcher, & que dans cette ſuppoſition, les Hollandois demeureroient à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les Portugais n'auroient pas la hardieſſe d'entrer dans la Riviere ſans la permiſſion du Gouvernement.

Matelief ſe diſpoſe à les combattre.

Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne ceſſoient pas de ſe tenir ſous les voiles, ne balança plus à s'y mettre auſſi, & ſe rapprocha de l'Iſle de Lenteng-wan, où il laiſſa tomber l'ancre. Dans la réſolution où il étoit de tout mettre au hazard pour ſoûtenir l'honneur de ſa Nation, il prit le parti de faire ſéparer le Yacht, que ſa faleté obligeoit de demeurer en arriere, & dont il ne pouvoit attendre que du trouble & de l'incommodité (*m*). Enſuite, tournant tous ſes ſoins à relever le courage de ſes gens, il propoſa au Conſeil de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir ſeroient regardés comme *traîtres & meurtriers*, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confiſqués au profit de ceux qui auroient été fidèles. Tous les Officiers ſe ſoûmirent à cette loi & s'y engagèrent par un ſerment (*n*). Alors, ſortant de ſa chambre à leur tête, il fit aſſembler ſes équipages, & leur tînt un diſcours qu'on ne doit pas ſoupçonner de fiction, puiſqu'il avoit été préparé, & qui mérite autant d'être conſervé par cette raiſon, que pour faire connoître l'implacable animoſité qui étoit mutuelle entre les deux Nations (*o*).

Son diſcours à ſes équipages.

„ CHERS & généreux Compagnons, ſi je n'avois pas eû juſqu'à préſent „ des preuves de vôtre généroſité & de vôtre courage, je pourrois conce„ voir de la frayeur dans le péril qui nous environne. Mais deux choſes „ excitent mes eſpérances; premierement, la connoiſſance que j'ai de „ vous, & en ſecond lieu, celle que j'ai de nos ennemis, dont nous avons „ déjà deux fois ſoûtenu les efforts. Une troiſiéme raiſon me raſſûre en„ core: c'eſt que nôtre ſalut ne peut ſe trouver que dans nos propres „ mains, & que nous ſommes dans la néceſſité abſolue d'y travailler ou de „ périr; car malgré l'humanité avec laquelle nous avons traité cette indigne „ Nation, lorſqu'il en eſt tombé quelques-uns dans nôtre pouvoir, elle eſt „ ſi brutale, ſi cruelle, & ſi acharnée contre nous, que ſi nous avons le „ malheur d'être vaincus, perſonne ne doit eſpérer que la vie lui ſoit con„ ſervée. Ces lâches ennemis n'étant pas accoûtumés à combattre & à „ vain-

(*l*) Pag. 397.
(*m*) Pag. 400.
(*n*) *Ibidem.*
(*o*) Ajoûtons un autre mérite, qui eſt d'avoir été facilement entendu de toute l'aſſemblée; ce qu'il n'eſt pas ſi aiſé de s'imaginer des diſcours que les Hiſtoriens prêtent aux Généraux qui ſont à la tête d'une Armée.

Digitized by Google

„ vaincre des Blancs, il ne faut pas compter qu'ils ſçachent uſer de la vic- MATELIEF. 1607.
„ toire avec moderation. Vous devez donc fonder vôtre ſalut ſur le ſe-
„ cours & la grace de Dieu, qui vous a ſi ſenſiblement protégés dans tout
„ le cours d'un long Voyage, & ſur vos propres efforts, ſeule reſſource
„ qui vous reſte pour vous ouvrir le chemin de vôtre Patrie. Au-reſte ce
„ ne ſont pas des gens fort aguerris que vous avez à combattre. Ils ont
„ été obligés de laiſſer malades à terre, une partie de ceux qu'ils avoient
„ amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quel-
„ ques Chinois, en leur mettant trois taels à la main. Voilà quels ſont la
„ plûpart de vos ennemis. Ils ne comptent que ſur la force de leurs ſix
„ grands Navires, & ſur le nombre, moins utile qu'embarraſſant, de leurs
„ équipages. Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'expérien-
„ ce; Je ſuis ſûr que la confuſion & le déſordre régnent parmi eux.

„ Si les forces étoient égales, ou ſi nos Vaiſſeaux n'étoient pas embar-
„ raſſés de leurs cargaiſons, vous êtes bien perſuadés ſans doute, que je
„ n'attendrois pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne ſom-
„ mes que trois contre ſix, & nos Bâtimens ne ſont pas libres. Je me diſ-
„ penſerai de combattre, autant que je le pourrai, pour ne pas expoſer, ſans
„ une néceſſité abſolue, vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en
„ faut venir à l'action, faiſons, mes chers Compagnons, faiſons connoître
„ à ces lâches qu'ils ont à faire à des Hollandois" (*p*).

Après avoir écouté ce diſcours avec un profond ſilence, tous les Ma-
telots Hollandois s'écrièrent d'une ſeule voix; „ Oui, brave Amiral, nous
„ voulons combattre, vivre & mourir avec vous".

On croit le combat inévitable.

Pendant qu'il parloit, on vît les ennemis s'approcher par l'Eſt de l'Iſle avec la marée, & l'engagement paroiſſoit inévitable. Mais craignant peut-être, que la rapidité du courant ne les fît dériver au-deſſous des Hollandois, ils ferrèrent leurs voiles & jettèrent l'ancre. Le Yacht, qu'on n'avoit pas encore eû le tems de mettre en pièces, étoit demeuré beaucoup à l'arrière. Trois Fuſtes ſe détachèrent de la Flotte Portugaiſe & portèrent ſur lui. Mais l'*Eraſme*, qui étoit heureuſement ſous voiles, s'avança promptement pour le dégager. Les Fuſtes n'ayant ôſé l'attendre, Matelief donna ordre qu'on tirât du Yacht le canon & l'argent, qu'on y fît des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un trou; & dans cet état il fût abandonné aux flots & au vent, qui le pouſſèrent vers Canton avec ſes voiles & tous ſes agrets (*q*).

Cependant le combat ne pouvoit plus être différé, lorſque l'ennemi, qui vouloit ſe tenir proche des terres, ſe trouva ſur des bas-fonds, où il parût embarraſſé dans ſa manœuvre. Matelief, auſſi éloigné de la témerité que de la crainte, prit ce tems pour s'avancer à l'Oueſt de la Rivière; & la nuit favoriſant bien-tôt ſa retraite, il alla mouiller vers les dernières Iſles qui ſont à l'embouchure. Le lendemain, ayant aſſemblé le Conſeil, il propoſa ſi avec l'avantage du vent, qu'on avoit gagné ſur les Portugais, il n'étoit pas à propos de les attaquer. Mais il ne trouva que de l'oppoſition à cet avis. L'inégalité du nombre, la difficulté de reparer les moindres pertes,

(*p*) Pag. 401.

(*q*) Pag. 403.

Digitized by Google

MATELIEF. 1607.

pertes, dans un Pays où non-seulement on n'avoit aucun azile certain, mais où la conduite des Mandarins devoit paroître suspecte; enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation, à la vûe d'un grand Empire où l'on étoit intéressé à le conserver, firent prendre la résolution de remettre la vengeance & le Commerce à des tems plus favorables. En s'éloignant des Isles, on vit paroître les ennemis, avec le vent arrière, & quelques-uns les crûrent prêts à fondre sur la Flotte. Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournassent à Macao, assez satisfaits de pouvoir se vanter que leurs ménaces avoient chassé les Hollandois. L'Auteur observe qu'ils ne devoient pas avoir eû beaucoup d'empressement pour le combat, puisqu'il avoit dépendu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avantages (r). Il ajoûte que s'il falloit s'en rapporter au récit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fussent encore établis à Macao; qu'ils en avoient été chassés depuis plusieurs années, & qu'ils y étoient revenus sous le nom de Castillans; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû dans ce Port aucun Vaisseau de leur Nation; que ce retardement avoit réduit les Habitans au dernier excès de la misere, & que se trouvant sans argent & sans secours, ils étoient ménacés de mourir de faim sans l'arrivée de leurs derniers Navires (s) (t).

Les Hollandois s'éloignent.

Triste état des Portugais à Macao.

*Regrets de Matelief.

MATELIEF alla relâcher à l'Isle de *Sanchoam* (u), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin si vif d'avoir manqué l'occasion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoise, qu'en reconnoissant la nécessité de se retirer, il voulût néanmoins que le sentiment où il avoit été de combattre, fût couché sur le Regître de la Flotte. Mais à mesure que la tristesse fit place à ses réflexions, il conçût que pour obtenir ce qu'il désiroit, il auroit fallû attendre fort long-tems la permission de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni sollicitations ni présens pour l'empêcher; que si la réponse de Canton eût été favorable, elle pouvoit être frauduleuse, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de se saisir des Vaisseaux & partager avec eux le butin; qu'en supposant le Mandarin sincère, il n'auroit pas garanti les Vaisseaux des insultes des Portugais, qui avoient alors des forces considérables, & qui étoient d'autant plus intéressés à s'en servir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient sentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine, si l'accès du Pays étoit une fois libre aux Hollandois; qu'il ne falloit pas douter par conséquent qu'ils ne s'y opposassent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'appaiser par des présens, & s'il le falloit, aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands sacri-

Réflexions qui le consolent.

(r) Pag. 405.

(s) *Ibid.* & pag. suiv.

(t) Le Journal ajoûte qu'ils s'étoient adressés aux Jesuites qui étoient fort riches, pour les prier de leur accorder quelque secours; mais que ces Pères n'avoient point eû d'oreilles. R. d. E.

(u) Aparemment celle que nous nommons *Sanciam*, où mourût l'illustre S. François-Xavier (1).

(1) Les Chinois appellent cette isle *Shang-chuen-Shan*; nom qui approche plus de celui du Journal que de celui de *Sangiam*, ou *Sanfoa*, que les Portugais lui donnent. L'Amiral y fût salué par un Pyrate Japonois. On trouve ensuite une longue Description de la Chine, depuis la page 408, jusqu'à 466. R. de l'A.

MATELIEF. 1607.

ſacrifices leur ſeroient moins déſavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raiſons lui firent conclure, que ſans avoir rien à ſe reprocher, il avoit à ſe plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorſque les Portugais étoient en état de l'en chaſſer, & que ce qui lui reſtoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit paſſé, aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyaſſent de plus grandes forces (*x*). Après s'être confirmé dans cette réſolution, il fit des préſens à divers Chinois qui étoient encore ſur la Flotte, & les renvoyant libres, il leur donna une lettre dans ces termes (*y*), pour le Mandarin de Canton.

Lettre au grand Mandarin de Canton.

„ Je ſuis venu devant Lam-thau, dans la Rivière de Canton, par l'ordre „ du Roi de Hollande, pour exercer le Commerce; & dans cette vûe j'ai „ apporté beaucoup d'argent & de marchandiſes. Les Portugais ſe ſont „ oppoſés à mon deſſein & m'ont interdit l'accès du Pays. J'ignore ſi c'eſt „ par vôtre ordre. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai pas jugé à propos de me bat- „ tre contre ces ennemis, qui avoient ſix Vaiſſeaux libres, tandis que je „ n'en ai que trois, chargés de marchandiſes & d'argent. J'ai pris le „ parti de me retirer. Si vous déſirez que les Hollandois viennent trafi- „ quer à Canton, qu'il vous plaiſe d'envoyer une lettre à Patane, à Johor, „ ou à Bantam, & nous reviendrons avec des forces qui ôteront aux Portu- „ gais l'envie de nous attaquer. Je vous renvoye dix Chinois, que j'ai „ délivrés des fers des Japonois. C'eſt le ſeul ſervice que je puiſſe vous „ rendre. Cependant ſoyez perſuadé que les Hollandois ſeront toûjours a- „ mis des Chinois ".

Il part & donne ſes ſoins au Commerce.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla ſucceſſivement ſur la Côte de Champa, à Paham (*z*), & dans quelques autres rades, où Matelief laiſſa des Facteurs. Deux mois ſe paſſérent ainſi à regler les affaires du Commerce, juſqu'au 27 de Décembre, qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, ſes ſoins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & ſa principale attention tomba ſur Amboine & Ternate (*a*). Il fit partir des Vaiſſeaux pour l'Europe. Il reçût de la Compagnie des inſtructions ſécretes, qui lui recommandoient les affaires de la Guerre, & qui lui ordonnoient même de les préferer à celles du Commerce. Il termina pluſieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois (*b*). Le détail de ces grandes occupations ne ſeroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas ſupprimer une déclaration fort ſingulière que l'Auteur du Journal lui fait faire à Bantam, ſans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou ſi c'étoit un artifice dont on doive faire honneur à ſa politique (*c*).

Le

(*x*) Pag. 467, 458 & ſuiv.

(*y*) Pag. 468.

(*z*) Les Hollandois firent quelque ſéjour dans chacun de ces lieux, dont on trouve la Deſcription dans le Journal. R. de l'A. *A.*

(*a*) L'Amiral fit avertir en même tems les Anglois, de ne plus porter de poudre & de balles aux Portugais de cette Iſle, comme quelques uns de leurs Vaiſſeaux avoient fait auparavant, & de ne point entreprendre ce Voyage, parce qu'autrement il ſe trouveroit dans la néceſſité de s'y oppoſer. R. de l'A. *A.*

(*b*) Pag. 472—492.

(*c*) Pag. 493.

Digitized by Google

MATELIEF. 1607. Etrange déclaration qu'il fait à Bantam.

LE 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaisseau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports, avec des pavillons Hollandois & des Vaisseaux de fabrique Hollandoise, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit être trop sur ses gardes; que ces ennemis communs devoient assembler encore une puissante Armade, dans la résolution de ne pas meme épargner les Rois; que leur principale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam; qu'il falloit se hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le soûtenir par l'espoir d'un prompt secours, s'il ne l'avoit déjà reçû, parce que la Compagnie avoit fait partir sous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaisseaux qui étoient peut-être déjà dans la Mer des Indes, ou qui y seroient bien-tôt; que l'année suivante on verroit encore arriver une grosse Flotte de Hollande, & qu'on laisseroit des Troupes à Johor, pour y résider constamment.

Elle produit d'excellens effets.

CETTE confidence, feinte ou réelle, produisit un effet qui surpassa les espérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plûtôt, celui de déliberer entr'eux dans leur Conseil, revinrent chargés des plus vifs remercîmens. Ils assûrèrent, de la part du Roi, qu'ils espéroient pourvoir à tout; qu'ils étoient résolus de ne souffrir dans leur Port aucun Vaisseau, de quelque nature qu'il pût être, sans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois; que ceux qui paroîtroient suspects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnûs & protégés par le Directeur, ils seroient traités en ennemis, fûssent-ils partis des Ports de Hollande (*d*).

1608.

Arrivée de la Flotte de Van Caerden.

L'ARRIVÉE de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec sept Vaisseaux, le 5 de Janvier 1608, vint confirmer ces dispositions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mosambique, un de ses *Bâtimens par le* naufrage; mais on avoit sauvé la cargaison. Matelief lui raconta une partie de ses expéditions, & lui conseilla de se hâter s'il vouloit rencontrer les Vaisseaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit nécessaires pour la facilité de ses entrepriſes; mais il le pria de faire descendre son Conseil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibéreroit à bord, & que ses Vaisseaux ne pouvoient demeurer dépourvûs de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ses dispositions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeroit à propos (*e*). S'il étoit question de bagatelles ou de choses indifférentes, Caerden ne s'ennuyoit point. Mais s'agissoit-il des affaires? il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la conversation, il ne s'informoit de rien; & si l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le discours. Matelief fût surpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers son Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déjà visités; mais Caerden ne parût pas le désirer. L'Auteur du Jour-

Cet Amiral s'accorde peu avec Matelief.

(*d*) Pag. 494.

(*e*) *Ibid.* & pag. 495. Le jour qu'une Relation jette sur l'autre, est un fruit très-utile de l'ordre où l'on prend soin de placer chaque Voyage.

Digitized by Google

Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage; mais ſa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuſe, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (*f*). MATELIEF. 1608.

CEPENDANT il ſentit à la fin le beſoin qu'il avoit de ſes conſeils; & les lui ayant demandés, ſur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, ſans ſe faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, ſous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un ſens équivoque. Non-ſeulement il ſatisfit à ſes demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour ſa Flotte, auquel Van Caerden n'eût pas toûjours la docilité de ſe conformer. Ce plan roulоit ſur les principes qu'on a lûs dans ſon Mémoire; & la ſuite des événemens fera juger, ſurtout dans la Relation ſuivante, de quel côté étoient les lumières & le véritable zèle. Il revient à ſes conſeils.

MATELIEF, ne penſant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (*g*). Il avoit pris, à bord, des Ambaſſadeurs que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, ſous la conduite de ce même *Corneille Specx*, qu'on a vû deſtiné par l'Amiral Warwick, à faire le Voyage de la Chine avec d'autres Ambaſſadeurs du même Monarque. Sa navigation fût tranquille juſqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la Baye de la Table (*b*), où il eût la curioſité de viſiter l'Iſle qui eſt à ſon entrée, & dont le circuit eſt d'environ une lieue & demie. On ne s'arrête à ce léger incident que pour faire remarquer l'influence du climat ſur les brebis qu'on tranſporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laiſſé huit dans cette Iſle, dont ſept avoient tenu lieu, à l'Amiral Spilbergen, des rafraîchiſſemens qu'il n'avoit pû obtenir des Sauvages. Il y en reſtoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit ſi prodigieuſement engraiſſée, que ſa queue avoit vingt-cinq pouces d'épaiſſeur, & peſoit dix-neuf livres. La graiſſe des boyaux & du rognon peſoit trente-quatre livres, & l'on fût obligé d'en ôter dix ou douze livres de deſſus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il ſeroit utile pour ſa Nation, de pouvoir trouver quelquefois une ſi bonne reſſource, dans un lieu où les autres proviſions n'étoient pas toûjours en abondance. Il y fit mettre dix-ſept brebis, trois béliers, & quatre chèvres; avec une inſcription gravée ſur une plaque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de ſes intentions (*i*). Retour de Matelief en Hollande.

IL continua ſa route avec le même bonheur, juſqu'au 7 de Juillet, que le ſcorbut commença ſes ravages vers les vingt-ſept degrés & demi de latitude du Nord. Corneille Specx en fût une des premières victimes. Comme il avoit eû l'occaſion d'amaſſer beaucoup de pierreries, on fût ſurpris de n'en trouver aucune dans ſon bagage. Un autre paſſager avertit Matelief Infidélité d'un Ambaſſadeur Siamois.

(*f*) Pag. 495. On verra dans la Relation du ſecond Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à ſon tour (1).

(*g*) Pag. 503 & ſuiv.
(*b*) Pag. 512.
(*i*) Pag. 513.

(1) On n'y trouve cependant pas un ſeul mot qui ait le moindre rapport à ce que dit Mr. Prevot dans cette Note. R. de l'A.

Digitized by Google

MATELIEF. 1608.

lief que Specx l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierreries qu'il avoit données en garde aux Ambaſſadeurs Siamois & de les rendre à ſa famille; mais, après ſa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un ſeul témoin, nioient de les avoir reçûes (*k*). Matelief fit appeller le premier Ambaſſadeur, qui ſe nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faiſoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponſe fût un déſaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierreries, parce qu'il en ſçavoit la vérité; mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajoûta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambaſſadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'oſer ſoûtenir un ſi odieux menſonge. Ce reproche n'ayant pas eû plus de force pour émouvoir Conchi, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfide noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambaſſadeur ſe retira, & ſon Collègue revenant ſur le champ, apporta un petit ſac de damas gris cendré, qui contenoit les pierreries enveloppées dans de petits papiers.

Triſte état du Vaiſſeau de Matelief.

ENTRE ceux qui mourûrent du ſcorbut, on compta *Sapoti*, frère de *Fernando*, Chef des Roſſanives d'Amboine (*l*), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fût attaqué du mal commun & ne dût la vie qu'à la force de ſon temperament. Dans tout l'équipage, à peine reſtoit-il un ſeul homme qui jouït d'une parfaite ſanté; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fûſſent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à Portland, & l'on fût obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaiſſeau juſqu'en Zélande, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un Voyage de trois ans, trois mois & vingt-un jours (*m*).

Il arrive en Zélande.

Préſens des Ambaſſadeurs de Siam.

IL ſe rendit à la Haye, le 11, avec les Ambaſſadeurs de Siam, qu'il préſenta au Prince Maurice. Leurs préſens conſiſtoient dans une boëte d'or cizelé, qui contenoit leurs lettres de créance; deux autres petites boëtes d'or, dans l'une deſquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis; deux fuſils d'ouvrage en relief; deux demi-picques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit auſſi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le motif de cette Ambaſſade n'étoit en apparence que de viſiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoit reçûes. Mais Specx avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne ceſſoient pas de charger la Nation Hollandoiſe. Ils en parloient avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous les hommes (*n*). Cependant n'ayant pû ignorer ce qui s'étoit paſſé entre l'Armade & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de Navires aux Indes & qui s'y diſtinguoit par de telles actions, fût en effet ſi mépriſable (*o*). C'étoit pour l'éclairciſſement de cet important myſtère, qu'il avoit fait entreprendre un ſi long Voyage à ſes Ambaſſadeurs.

Motifs ſecrets de cette Ambaſſade.

DANS

(*k*) Pag. 516. L'Auteur du Journal croit ce détail néceſſaire, pour faire connoître combien de précaution il faut apporter aux moindres affaires avec les Indiens.
(*l*) Pag. 517.
(*m*) Pag. 518.
(*n*) Pag. 519.
(*o*) *Ibidem.*

DANS l'audience que Matelief eût des Etats de Hollande, il fût remercié, par la bouche du Grand-Penſionnaire *Barnevelt*, avec des éloges extraordinaires de ſon courage & de ſa conduite. Les Etats-Généraux lui firent les mêmes remercimens, & le Prince Maurice y ajoûta des témoignages particuliers de la plus haute eſtime (*p*). MATELIEF. 1608. Eloges que reçoit Matelief.

(*p*) Cette Relation eſt confirmée par deux Lettres qui ſe trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent pluſieurs autres circonſtances de Guerre & de Commerce. Elles ſont de Jâques l'*Hermite* le jeune (1), à ſon père. Il étoit perſuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit néceſſaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverſeroit toûjours leur Navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conſeilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la conſtruction des Vaiſſeaux, qui mérite de terminer cet article.

„ Les Directeurs, dit-il, ont fait conſtruire cette fois leurs Vaiſſeaux ſans châteaux d'avant, & ſans demi-pont derrière le mât; mais nous avons éprouvé que cette ſorte de conſtruction eſt fort déſavantageuſe pour le combat. Si le *Middelbourg* avoit eû un château-d'avant, il y a bien de l'apparence qu'il n'auroit pas été brûlé; parce qu'on auroit eû plus de facilité à ſe déborder, au-lieu que perſonne n'oſoit paroître ſur le bord, pour faire ceſſer cette manœuvre, qu'il n'eût auſſi-tôt la tête caſſée. La force de pareils Bâtimens doit particuliérement conſiſter à être capables de ſe défendre de l'abordage; & pour celà ils doivent avoir de bons châteaux d'avant & d'arrière, ou un haut-pont courant devant arrière, qui ſoit fort & ſur lequel il y ait du canon; car ce ſont ces pièces-là qui font le plus d'effet lorſqu'on eſt à l'abordage. Celles qui ſont ſur le bas-pont tirent trop haut pour faire des ouvertures à l'eau & couler à fond, & trop bas pour porter ſur les gens du pont ennemi. Les Vaiſſeaux qu'on envoye aux Indes peuvent bien ſupporter cette charge, parce qu'il n'eſt pas néceſſaire que les pièces qui ſont ſur le haut-pont ſoyent du plus gros calibre. Quand on a eû l'occaſion de faire des expériences, on ſçait quelle eſt l'utilité de chaque choſe & l'on en connoît les défauts ".

Enfin l'Hermite conſeille de faire inceſſamment des moulins à poudre, ſoit à Johor ou à Achin; non-ſeulement, dit-il, parce qu'il ſera très-avantageux aux Vaiſſeaux de la Compagnie d'y en trouver toûjours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en ſeroit conſiderable (2).

(1) Il étoit employé ſur la Flotte de Matelief, & dans la ſuite on lui verra faire un Voyage aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une Flotte d'onze Vaiſſeaux.

(2) Copies de deux Lettres, à la fin du Journal de Matelief, pag. 371. -- 510.

Second Voyage de Paul Van Caerden aux Indes Orientales (a).

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1606.

N'ABANDONNONS pas les Héros Hollandois dans le cours de leurs principaux exploits, juſqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit propoſé, par le conſeil de Warwick & de Matelief, pour l'établiſſement de ſes forces & pour le ſuccès perpétuel de ſon Commerce. C'eſt une juſtice qu'on leur doit, dans cet Ouvrage, après l'avoir rendue à leurs ennemis. *Paul Van Caerden*, qui avoit déja fait le Voyage des Indes en 1599, fût choiſi, en 1606, pour y exécuter de nouvelles entrepriſes, avec ſon ancienne

Introduction.

(a) Cette Relation eſt précédée dans l'Edition de Paris, d'une *Deſcription des Iſles Moluques*, que nous nous propoſons de faire reparoître beaucoup plus complette dans le Volume ſuivant, avec de nouvelles Cartes & de nouvelles Figures. Voyez nôtre Avertiſſement à la tête de ce Volume. R. d. E.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1606.

ancienne qualité d'Amiral ; préjugé favorable pour ſon mérite, mais que d'autres raiſons néanmoins paroîtront capables d'affoiblir.

Départ du Texel.

Il partit du Texel, le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plûpart étoient d'environ ſept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de dix-huit cens vingt-cinq mille livres. Les équipages étoient compoſés de mille ſoixante hommes. Toutes les informations qu'il ſe procura juſqu'au 29 de Juin, par la rencontre de pluſieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui préſentérent les images d'une guerre ſanglante. Il étoit ſorti de la Rivière de Lisbonne environ vingt-huit Vaiſſeaux, pour croiſer ſur les Bâtimens de ces deux Nations, vers les Iſles Açores. Quatorze (*b*). Galions & ſept Vaiſſeaux Hollandois s'étoient déjà livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaiſſeaux Hollandois s'étant écartés des autres, joignirent la Flotte de Caerden. Les Eſpagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns diſoient néanmoins qu'ils s'etoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (*c*).

Nouvelles ſanglantes.

Route juſqu'à Moſambique.

Caerden, fortifié par la jonction de deux Vaiſſeaux, redouta ſi peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les Galions. Mais ayant abandonné cette entrepriſe pour continuer ſa route, il paſſa le reſte de l'année & les deux premiers mois de l'année ſuivante, à ſurmonter les obſtacles que les vents & les calmes oppoſérent ſucceſſivement à ſa navigation. Il étoit le 13 de Septembre, au Cap *Lopez*, ſur la Côte de Guinée (*d*); le 6 de Novembre, à la rade d'*Annobon*, où il fût bien reçû des Habitans; le premier de Janvier, à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, & le 12 de Mars, à la vûe des *Ilhas Primeras* (*e*), dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuſe.

1607.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il avoit renoncé ſi-tôt à chercher les Portugais ſur leurs propres Côtes. Ses inſtructions portoient l'ordre de leur cauſer

(*b*) Mr. Prevoſt avoit mis ici *quatre* pour *quatorze*. Eſt-ce là la Juſtice qu'il promet de rendre à la Gloire des Hollandois? R. de l'*A*.

(*c*) Journal du ſecond Voyage de Paul Van Caerden, *ubi ſup.* Tom. III. pag. 574 & 575.

(*d*) N'omettons pas des obſervations utiles. Ce Cap, qui eſt à un grand degré de latitude, a ſes dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par ſon travers. Ceux qui ſont déchus ſous le Cap, à ſon côté oriental, doivent ranger la Côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les ſurmonter. Le long du Cap, au Sud de *Rio de Gabion*, gît, à deux lieues de terre, un Banc qui eſt fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorſqu'on traverſe à l'*iſle des chevaux*, on va contre le Banc *François*, auquel il faut auſſi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois braſſes de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troiſiéme Banc qui commence proche des terres & qui court en Mer, qu'il ne faut pas moins ſoigneuſement éviter; ce qui peut ſe faire aſſez facilement, à cauſe de la blancheur du ſable qu'on découvre. Pour ancrer dans la véritable rade, il faut que ce ſoit proche de l'arbre ſec, où il y a dix à douze braſſes d'eau & où le mouillage eſt bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce ſoit ſur trente braſſes, & l'on eſt tout à terre. Proche de la Rivière tortueuſe & au-delà de l'arbre ſec, on trouve de bonne eau douce. *Pag.* 577.

(*e*) La principale de ces Iſles eſt ſituée par les dix-ſept degrés; & les autres petites Iſles plus orientales, par les quinze degrés de latitude du Sud. Elles ſont toutes baſſes & couvertes de broſſailles. R. de l'*A*.

Digitized by Google

fer de l'inquiétude à Moſambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleures que les Portugais eûſſent dans les Indes, étoit revêtue de bonnes murailles avec des parapets & des ravelins. Elle étoit défendue par une groſſe garniſon, & parfaitement munie de vivres, mais manquant d'eau qu'on conſerve dans des ciſternes dont celle de la Forteresſe ſe trouvoit vuide. L'Iſle qui la contient eſt petite, & ſituée à une grande demie-lieue du Continent, dans un Golfe où les terres du Continent s'avancent plus en Mer que l'Iſle même. Mais au devant de cette Iſle, il y en a deux autres, nommées *Saint Jacques* & *Saint Georges*, qui faiſant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le paſſage ſuſpect à ceux qui l'ignorent (*f*).

Etat de cette Place.

La Flotte Hollandoiſe avoit des Pilotes exercés dans ces Mers. Mais avant que de les employer à ſes vûes, Caerden lût aux équipages l'Article de ſes inſtructions, qui regardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur défendoit, ſous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Iſle de Moſambique, d'inſulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune choſe cuite, dans la crainte du poiſon, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer ſouvent cette voye pour ſe défaire de leurs ennemis (*g*). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaiſſeau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garniſon ne l'eût pas plutôt découvert, qu'elle tira ſur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit, dans la rade, deux Caraques & un autre Vaiſſeau de moindre grandeur. Le reſte de la Flotte, ayant ſuivi ſon Chef, jetta l'ancre avec lui vers le ſoir, hors de la portée du canon.

Caerden entre dans le Port.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au beaupré les grapins d'abordage, on ſe pavoiſa, & tout fût diſpoſé pour tomber ſur les Caraques. Mais lorſqu'on s'en fût approché, malgré le feu continuel du Fort, on reconnût qu'il n'y avoit perſonne dans les trois Bâtimens. Ils fûrent emmenés par les Canots & les Chaloupes, tandis que la garniſon faiſoit des décharges de mouſqueterie, parce qu'on étoit ſi proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaiſſeau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fût percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

Il s'empare de trois Bâtimens Portugais.

La nuit ayant donné le tems d'aſſembler le Conſeil, on réſolut que la deſcente ſe feroit le lendemain, & qu'en même-tems deux Vaiſſeaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canonner ſans relâche, que pour empêcher les Habitans d'entrer dans les belles maiſons qui l'environnoient, & qui

(*f*) C'eſt entre ces deux dernières, qui ſont déſertes, & le Continent, qu'il faut paſſer, en les laiſſant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va juſqu'au Fort ſans avoir beſoin de Pilote-côtier, parce qu'il y a une profondeur ſuffiſante, & qu'on voit diſtinctement les bancs & les bas-fonds qui ſont du côté du Continent. Le mouillage eſt entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Iſle, & les Vaiſſeaux y ſont comme dans un Port à l'abri de toutes ſortes de vents. *Pag.* 589.

(*g*) Pag. 578.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

qui occupant un grand eſpace, faiſoient juger que l'Iſle étoit fort peuplée. Mais le jour fût employé aux préparatifs. La garniſon voyant qu'on n'avoit pas débarqué, ſortit du Fort ſur le ſoir, enſeignes déployées, dans la crainte que la deſcente n'eût été remiſe à la nuit ſuivante, & demeura juſqu'au jour dans le Village, pour s'y oppoſer vigoureuſement (*b*).

Les Hollandois font leur deſcente.

CAERDEN avoit ordonné qu'elle ſe feroit le matin du premier d'Avril. La plus grande partie de ſes gens fût tranſportée à terre, au travers de mille coups de mouſquet, dont il n'y eût perſonne de tué. Loin de trouver de la réſiſtance ſur le rivage, ils y furent reçûs par quelques Noirs, qui jettèrent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & ſe qualifiant de miſérables Eſclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit paſſer ſes gens en ordre de bataille par le Village, qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparence d'une Ville, pour aller camper au Couvent de Saint Dominique, qui eſt à la portée du canon de la Forteresſe. On ceſſa de tirer ſur eux; mais, ſans chercher d'où venoit ce changement, ils ſerrèrent de ſi près la Place, qu'on n'y pouvoit entrer ni en ſortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller déſarmer les Négres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des fléches & des arcs. Tous les Habitans qu'on y trouva furent enfermés dans l'Egliſe, qui avoit autrefois ſervi de Forteresſe, & l'on y mit une bonne garde (*i*) (*k*).

Ils ſont obligés de ſe retirer.

LE Siége prit alors une forme régulière & fût continué l'eſpace d'un mois, avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la défenſe. [Les Hollandois avoient élevé trois batteries, & s'étoient avancés juſqu'au pied de la muraille où ils avoient attaché le Mineur & pouſſoient les travaux à couvert de blindes (*l*).] Mais les maladies, qui commencèrent à devenir ſi fréquentes, dans le Camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcèrent l'Amiral de penſer à ſa propre conſervation. Il fit rembarquer ſon artillerie au commencement de Mai; & ſe diſpoſant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit ſauver, par une rançon, les maiſons Portugaiſes du plat Pays. La réponſe fût ſi peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlèrent les trois Vaiſſeaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils pûrent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les jours ſuivans, ils s'employèrent à brûler les édifices, ſans en excepter les Egliſes de Saint Gabriel & de Saint Dominique (*m*). *Mais* s'ils cauſèrent à leurs ennemis tout le mal qu'ils pûrent s'imaginer, ils en reçûrent auſſi du canon de la Forteresſe, ſous lequel il falloit paſſer pour ſortir de la rade (*n*). Le *Ziriczée*, un de leurs Vaiſſeaux, ayant touché & de-

Ravages qu'ils commettent.

Ils perdent un Vaiſſeau.

(*b*) Pag. 580 & ſuiv.

(*i*) On ſupprime un détail dont il n'y a rien d'utile à recueillir.

(*k*) L'Auteur du Journal raconte ici, qu'un garçon de bord qui ſe baignoit, fût ſaiſi par le milieu du corps, par un ſerpent qui l'entraina au fond de la Mer. Un autre jour un de ces animaux arracha la cuiſſe d'un Matelot qui mourut deux heures après. Par ſerpent, il faut ſans doute entendre un requin. R. de l'A. *A.*

(*l*) Add. de l'A. *A.*

(*m*) Pag. 588 & précédentes.

(*n*) Pour tirer de la rade à la Mer par le travers du Fort, ſous lequel il faut paſſer, on porte le cap au Sud-Eſt, un peu plus vers

demeurant immobile pendant la baſſe marée, on tira ſur lui plus de ſoixante-dix coups, qui le déſemparèrent juſqu'à mettre l'Amiral dans la néceſſité de le décharger & de le brûler. La plûpart des autres Vaiſſeaux étoient percés auſſi de tant de coups, qu'ils fûrent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour ſe mettre en état d'aller prendre des rafraîchiſſemens aux Iſles de Comore (*o*).

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Leurs differentes courſes.

Mais l'animoſité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un ſejour de ſix ſemaines qu'ils firent dans l'Iſle Mayotte, ils retournèrent ſur la Côte de Moſambique vers la fin de Juillet. Leur eſpérance étoit d'y rencontrer les Caraques, qui y étoient attendues dans cette ſaiſon. Ils ſe rapprochèrent du Fort, ſous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fût impoſſible de prendre aſſez d'avantage pour les attaquer. Quantité de priſonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Caerden ſe promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ſes mains, croiſa plus de trois ſemaines entre le Continent & les Iſles. Enfin les vents & les courans devinrent ſi contraires, qu'on prit au Conſeil, la réſolution de continuer le Voyage. [Le premier de Septembre, avant la pointe du jour, on vît une Comète à queue qui s'étoit levée à l'Eſt. La queue pendoit en bas, & étoit fort écartée en ſe levant, mais elle ſe reſerma dès qu'elle fût montée ſur l'horizon. Elle paroiſſoit avoir ſept ou huit braſſes de long, & fût viſible juſqu'au 6 du mois, qu'il y eût une Eclipſe de Lune (*p*)]. On découvrit la Côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné ſur les terres, on entra dans la Rivière de *Sifarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda* & à ſept ou huit lieues au Nord de *Dabul* (*q*). Après y avoir pris des rafraîchiſſemens, on remit à la voile le 6, ſans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du Commerce, lorſque le 10, on découvrit une voile qui n'étoit la Côte pour ſe retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnût bien-tôt pour une Caraque. Elle fût ferrée de ſi près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fût forcée de ſe rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle avoit eû trois cens hommes d'équipage, qui ſe trouvoient réduits à cent, la plûpart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois, ſans avoir pû ſe procurer les moindres rafraîchiſſemens. Elle étoit du port de ſept cens tonneaux, chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fût enlevé & mis à terre, à la reſerve de l'Amiral qu'on retint priſonnier. On donna deux piéces de huit à chaque homme, pour ſe conduire juſqu'à Goa; & les effets ayant été tranſportés ſur la Flotte, tout le reſte fût livré aux flammes (*r*).

Ils prennent une Caraque.

AINSI

vers l'Eſt; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non plus s'approcher des bancs qui ſont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq braſſes d'eau; mais il faut courir autant qu'on peut, ſur huit ou neuf braſſes, juſqu'à-ce qu'on ait dépaſſé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller ſous les petites Iſles, à l'abri de tous les vents, ſur huit ou neuf braſſes.

(*o*) Pag. 596.
(*p*) Add. de l'A. *A.*
(*q*) Pag. 601.
(*r*) Pag. 602.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

AINSI les Hollandois dûrent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17, ils mouillèrent à l'embouchure de la Rivière de Goa, où ils trouvèrent les trois Caraques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proye, fût refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient sous le Fort, avec d'autres Bâtimens; sans compter que Caerden ſçavoit déjà qu'elles étoient déchargées (s). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, sous les petites Isles de *Zuemadas*, qui sont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (t). Les Hollandois ne pouvoient choisir un poste plus favorable, pour fondre sur tous les Bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conseil ayant consideré que le tems où le reste des Caraques auroit dû paroître, étoit passé, fit lever l'ancre, pour croiser dans ces parages, jusqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre, à six ou sept lieues de Calecut. C'est une Forteresse du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ses Troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden, qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques Fustes Portugaises qui couroient librement vers la Côte, & d'autres raisons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire sur son amitié. Cependant ils déguisèrent leurs soupçons; & rangeant la Côte de Malabar, ils allèrent passer devant Cochin, d'où ils s'avancèrent jusqu'au Cap de Comorin. Là, ils fûrent exposés le soir, au péril de se brifer contre un rocher à fleur d'eau, qui ressemble au dos d'une baleine (v). L'Isle de Ceylan, qu'ils visitèrent ensuite, ne leur ayant offert aucune occasion de nuire aux Portugais, & le peu qui restoit de cette mousson, ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils se déterminèrent à gouverner vers Bantam.

Arrivent aux Isles de Zuemadas.

Ils se défient du Samorin.

Irrésolution de Caerden.

CES courses incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des Pyrates ou des Avanturiers, semblent répondre à certaines instructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ses Amiraux d'apporter plus de soins à la Guerre qu'au Commerce (x). Mais ne justi-

(s) Pag. 603.

(t) Pour reconnoître *Bardes*, quand on est au Sud des *Zuemadas*, il faut se rallier à la terre & courir le long de la Côte au Sud quart de Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdu de vûe, on découvre à l'Est, une pointe de terre en *écore*, sur laquelle il y a une Tour blanche; & au Sud un haut Cap, sur lequel on a bâti un Couvent qui est blanc aussi, la Rivière étant entre ces deux Caps. Lorsqu'on en est proche, on a la vûe de deux ou trois petites Isles proches de la Côte, à trois lieues du Cap où est la Tour blanche, qui se nomme le Cap *de Bardes*, & qui est la pointe septentrionale en entrant dans le Port. *Pag.* 634.

(v) Le véritable Cap de Comorin est une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuſe plus avant. *Il y a* au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lorsqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Isles, parce qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de périr, est à une petite lieue de terre. Il y en a un autre à la portée d'un petit canon de terre, qui est toûjours au-dessus de l'eau; de-sorte que de jour on n'y peut passer sans péril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la Côte. *Pag.* 651.

(x) Voyez ci-dessus le Journal de Matelief.

Digitized by Google

juſtifient-elles pas auſſi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Rélation précédente, & l'opinion peu avantageuſe qu'il avoit de ſa prudence? Il ne paroît pas qu'il eût pris juſqu'alors, la moindre information ſur les nouveaux établiſſemens des Hollandois, ni qu'il eût compté parmi ſes devoirs, le ſoin de leur porter du ſecours. Ce fût le reproche qu'il reçût de Matelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme, qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal intérêt de la Compagnie étoit alors de conſerver Amboine & les Moluques.

La froideur avec laquelle il avoit reçû de ſi ſages conſeils, ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jetter l'ancre ſur la Côte de *Pulo Panian*, d'où il arriva le 29 de Février, à la pointe méridionale de Celebes, formée par une haute montagne, qui fait une baſſe pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir paſſé l'Iſle *Cabone*, qui eſt un Pays montueux, à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Eſt de Botton, il rencontra deux Vaiſſeaux Hollandois, l'un de ſa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui ſe nommoit l'*Eraſme*, de la Flotte de Matelief, & qui conduiſoit une Frégate Eſpagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit priſe ſur la Côte de Celebes. Les Eſpagnols, preſſés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette Frégate à Malaca pour y demander du ſecours (*y*).

Il rencontre deux Vaiſſeaux Hollandois.

Après avoir côtoyé l'Iſle de Botton, & ſur le ſoir une des petites Iſles de *Cabincos*, entre leſquelles la Flotte paſſa pendant la nuit (*z*), on découvrit, le 8, l'extrémité orientale de l'Iſle *Burro*; & le 10, on jetta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eût pas été troublée dans cette Iſle, Caerden y employa deux mois à régler les affaires du Commerce & celles du nouvel établiſſement. Il y reçût un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le père avoit été enlevé par les Eſpagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour ſe rendre droit à Ternate. Trois Galères & quelques Jonques Eſpagnoles qu'il y apperçût à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêchèrent pas de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit Soleil* & le *Pigeonneau*, trois Vaiſſeaux de la Flotte de Matelief, avec la Frégate Eſpagnole qui avoit été priſe par l'*Eraſme* (*a*).

La Flotte arrive à Amboine.

Elle ſe rend à Ternate.

Dans les projets que Caerden avoit formés ſur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit eſperé de pouvoir déguiſer ſes forces en affectant

Tentatives impuiſſantes.

(*y*) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes, un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Iſle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié ſa langue maternelle, qu'il avoit de la peine à ſe faire entendre & à répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de ſe retirer.

(*z*) Elles ſont entr'elles à ſix lieues de diſtance. Lorſqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Iſles qui ſont au Nord de Botton; car celle qui eſt le plus au Nord, gît au Nord quart de Nord-Oueſt, à dix-ſept ou dix-huit lieues du bout ſeptentrional de Botton, & à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt des plus ſeptentrionales Iſles de *Cabincos*, à ſeize lieues de diſtance.

(*a*) Pag. 656.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1608.

tant de l'incertitude & de la lenteur, pour ſurprendre les Eſpagnols par terre & les attaquer en même-tems par mer. Mais il fût trahi par quelques déſerteurs Indiens, qui éventèrent ſes préparatifs. L'ennemi fit un retranchement ſi profond, que les Hollandois trouvèrent leur marche coupée le long du rivage; & du côté de la terre, ils ne fûrent pas moins arrêtés par l'épaiſſeur d'un bois impénetrable. Les Galères Eſpagnoles ſe mirent à couvert ſous le canon de leur Forteresſe de Tidor. Enfin la diſpoſition des lieux fit avorter toutes les entrepriſes; & les Eſpagnols, malgré toutes leurs rodomontades (*b*), ne s'empreſſant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine ſe bornèrent à quelques legers combats entre des Chaloupes & des Caracores. L'Amiral, rebuté des obſtacles, prit la réſolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Iſle eſt à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'eſt guères plus éloignée de Tidor. C'eſt la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Eſpagnols y avoient auſſi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les Habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq Bâtimens fûrent détachés pour cette expédition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reſte de la Flotte, conſiſtant en cinq grands Vaiſſeaux, demeura devant Tidor (*c*).

Les Hollandois vont à Machian.

Défenſes du Fort.

CE détachement ayant mouillé le 20, ſur la Côte de Machian, la deſcente ſe fit le lendemain avec beaucoup de péril, parce que le rivage eſt fort inégal. Le Fort, qui ſe nommoit *Taffaſo*, étoit ſitué ſur un rocher, qui n'étoit acceſſible que par trois chemins eſcarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chauſſes-trappes, qui rendoient le paſſage impoſſible (*d*).

Il eſt attaqué,

LES Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils ſe diviſèrent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la ſeconde, & l'Amiral, qui étoit auſſi deſcendu, ſe joignit à lui. Un autre Capitaine ſe chargea de la troiſième. Il parût que les aſſiégés avoient raſſemblé leurs principales forces au premier chemin. Neuf Hollandois y fûrent bleſſés. Un autre y fût tué d'un coup de canon, & le reſte fût repouſſé par une vigoureuſe ſortie. Mais tandis que les Eſpagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec ſa troupe, marcha vers un autre paſſage, où malgré les coups redoublés d'une pièce de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança juſqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la défendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été repouſſé, ſuivit de près l'Amiral par le paſſage qu'il s'étoit ouvert, & le ſeconda ſi vivement, qu'ils emportèrent la Place d'aſſaut. Ceux qui avoient fait une ſortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la Place lorſqu'ils y voulûrent rentrer, ne penſèrent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils ſe précipitèrent eux-mêmes ſur les chauſſes-trapes qu'ils avoient tendues, & les Négres alliés des Hollandois, firent main-baſſe ſur tout ce qui eût le malheur de-

Et pris d'aſſaut.

Sort de la garniſon.

(*b*) Pag. 658. (*c*) Pag. 659 & précédentes. (*d*) Pag. 660.

Digitized by Google

de tomber ſous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reſervérent pour l'eſclavage. Le Fort fût pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de giroſle & le canon, pour mille pièces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la Place, huit cens Inſulaires de Tidor, deux Eſpagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eûrent pluſieurs de bleſſés, & cinq ou ſix qui tombérent malheureuſement ſur les chauſſes-trapes (*e*).

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1608.

CAERDEN trouva le Fort en aſſez bon état. L'artillerie conſiſtoit en quarante pierriers, un gros canon, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'Habitans obtint grace en prêtant ſerment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquillité fût rétablie, pour durer auſſi long-tems du moins que la Flotte Hollandoiſe ne s'éloignéroit pas de ces Iſles. Les Vaiſſeaux qui étoient demeurés devant Tidor, vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne ſe propoſoient plus que de charger tout le giroſle qui ſe trouvoit dans l'Iſle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouiſſoit d'un calme extraordinaire, la Mer commença tout-d'un-coup à s'agiter, & briſa bien-tôt avec tant d'impétuoſité, que tous les Bâtimens de la Flotte fûrent pouſſés ſur le rivage, ſans qu'il fût poſſible de mettre à la voile. L'orage continua ſi furieuſement, qu'il en fit périr deux, dont on ne pût ſauver qu'une partie de la cargaiſon. Enſuite le Volcan de Ternate (*f*) s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vît ſortir des flammes, qui fûrent ſuivies d'une épaiſſe fumée (*g*). Cet étrange accident reçût diverſes interprétations des Eſpagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'eſprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un ſimple jeu de la Nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires (*b*), & de partir un mois après, c'eſt-à-dire le 3 d'Août, pour Bantam, où ils arrivèrent le 3 d'Octobre. Ils y employèrent ſix ſemaines à finir leur cargaiſon, ſans autre trouble qu'une allarme imprévûe, qui leur fût cauſée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les Habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laiſſe ignorer la cauſe, maſſacrérent leur Sabandar, & donnérent le lendemain ſon emploi à celui dont le mariage avoit été l'occaſion de ce déſordre. Les Hollandois, qui avoient aſſiſté à cette fête, ſe retirérent dans leur Comptoir, où ils demeurérent tout le jour ſous les armes.

Orage qui fait périr deux Vaiſſeaux Hollandois.

Le Sabandar eſt maſſacré à Bantam.

TROIS ſemaines après, c'eſt-à-dire, le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaiſſeaux richement chargés. Ils relâchérent au mois de Janvier 1069, dans l'Iſle Maurice; le 15 de Mars, au Cap de

Retour de cinq Vaiſſeaux. 1609.

(*e*) *Ibid.* & pag. ſuiv.

(*f*) Dans l'Edition de Paris, il y a *Tidor*, ce qui eſt une faute. R. d. E.

(*g*) Quoique ce Volcan brûle toûjours, il eſt rare qu'il jette des flammes & même de la fumée (1).

(*b*) Ces *interprétations* ſont de la façon de Mr. Prevoſt, & le Journal n'en dit rien. D'ailleurs on ne voit pas pourquoi les Eſpagnols & les Indiens auroient été plus frappés que les Hollandois, d'un Phénomène qui n'avoit rien de nouveau pour eux; puiſque dès l'an 1538, Antoine *Galvam* en avoit déjà fait la deſcription. R. d. E.

(1) On en trouvera la deſcription dans celle de l'Iſle de Ternate, que nous renvoyons au Volume ſuivant. R. d. E.

Digitized by Google

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1609.

de Bonne-Eſpérance, & le 3 d'Avril, dans la rade de Sainte-Hélene ; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arrivèrent le 7 d'Août, au Port de Fleſſingue (*i*).

(*i*) Pag. 663 & précédentes. Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de ſa Flotte. Le Journal n'en dit rien, mais on trouvera des explications là-deſſus dans la Relation ſuivante.

Voyage de Pierre Willemſz Verhoeven aux Indes Orientales.

VERHOEVEN. 1607.

CHAQUE année faiſoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoiſe ; & ſes forces augmentant avec ſes lumières par le retour annuel de quelque Flotte, il ſembloit qu'il n'y eût plus d'entrepriſes qu'elle n'oſât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ſes progrès (*a*).

Armement conſiderable.

CET Armement, qui lui coûtoit deux millions ſept cens quatre-vingt ſeize mille deux cens trente-trois livres, étoit compoſé de treize Navires, dont pluſieurs étoient du port de mille tonneaux (*b*). Les équipages montoient à près de dix-neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens ſoixante & dix-ſept pièces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement d'une Flotte ſi redoutable fût donné à Pierre *Willemſz Verhoeven* (*c*), nâtif d'Amſterdam. Il monta le premier Vaiſſeau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral, & François *Wittert*, nommé Vice-Amiral, prit le commandement du premier Vaiſſeau de Zélande. Le jour du départ fût le 22 de Décembre 1607. Ils arrivèrent le 2 de Février 1608, à la vûe des Iſles du Cap-Verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchiſſemens dans l'Iſle de May. Cependant ils réſolûrent d'avertir la Compagnie, que pour la ſûreté de ſes Vaiſſeaux, il valoit mieux leur donner ordre de ſe rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du Cap-Verd, où le mouillage eſt fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Iſle de May pour rendez-vous, le Roi d'Eſpagne y pouvoit envoyer ſes Galions, auxquels il ſeroit d'autant plus aiſé de détruire les Flottes Hollandoiſes, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que Vaiſſeau à Vaiſſeau ; au-lieu qu'en leur marquant tour-à-tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute ſurpriſe, elles ne s'éloigneroient preſque pas de la route qui conduit ſous la Ligne, puiſque les vents aliſés d'Eſt-Nord y ſoufflent auſſi (*d*).

1608.

Avis ſur le rafraîchiſſement des Flottes.

Inſtructions de Verhoeven.

LES inſtructions portoient de paſſer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'aſſemblée, aux Vaiſſeaux qui pourroient s'écarter, la Baye de *Verhagen* ou celle de *S. Auguſtin*. Mais cet article, que l'Auteur nomme ſecret (*e*), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Por-

(*a*) Cette Relation fût écrite par Jean de *Moire*, premier Commis du Vaiſſeau Amiral, & par Jâques *le Fevre*, Fiſcal de la Flotte. *Journal de Verhoeven*, *pag.* 5, apud *Rec. des Voy. de la Comp. des Ind. Oriens. Tom. IV.*

(*b*) Il y en avoit quatre du port de 1000 tonneaux ; un de 800 ; un de 700 ; deux de 600 ; & un de 460 ; outre trois Yachts de 220 & 200 tonneaux. R. d. E.

(*c*) On prononce *Verboeven*.

(*d*) *Ubi ſup.*

(*e*) Il a voulu dire apparemment, que c'étoit un article peu ſecret de l'Inſtruction ſecrète.

Digitized by Google

Portugaiſe, & de faire une nouvelle entrepriſe contre le Fort de Moſambique. C'eſt une obſervation propre à ce Journal, qu'entre les poiſſons qui ſe trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'*Hydres* ou de ſerpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven défendit aux équipages de ſe baigner, parce qu'on eſt ſouvent ſurpris par ces animaux, qui ont tant de force dans les dents, que s'ils ſaiſiſſent un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aigues. On les prend avec un gros hameçon de l'épaiſſeur d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais c'eſt moins leur goût qu'il faut conſulter, que celui de certains petits poiſſons nommés *Pilotes*, qui les précédent toûjours, & qui vont ſucer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaler le morceau qu'on lui préſente. Quantité de Matelots refuſérent d'en manger, d'autres en trouvérent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la Mer, où elles étoient auſſi-tôt dévorées par d'autres hydres (*f*). VERHOEVEN, 1608.

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Iſle de Sainte-Hélene, il ne doubla le Cap de Bonne-Eſpérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fût battu d'une furieuſe tempête. Le 23 de Juillet, il aſſembla le Conſeil, pour délibérer ſur l'inſtruction ſecréte, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaiſe. La queſtion ſe réduiſoit à ſçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix-ſept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller ſe poſter aux Iſles de Comorre. Un article de l'inſtruction portoit défenſe de paroître à la vûe de Moſambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être aſſûré que les Caraques n'étoient pas déjà dans le Port de Moſambique; car ſuppoſé qu'elles y fuſſent, il n'étoit pas poſſible, avec des Vaiſſeaux auſſi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mouſſon où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, ſi elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raiſonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres néceſſaires pour la deſcente. Le 28, on eût la vûe du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une Caraque & deux autres petits Bâtimens, qui fûrent enlevés dès le même jour. La Caraque y avoit hyverné, & n'étoit armée que depuis peu pour ſe rendre à Goa. Son artillerie conſiſtoit en trente-quatre ou trente-cinq canons de fonte & de fer. Elle étoit chargée de draps d'Eſpagne, de ras, de ſerges, de dents d'éléphans & de chevaux marins, d'ébéne, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandiſes. Les priſonniers fûrent diſtribués ſur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres Bâtimens; & l'on en vît quelques-uns de la

Délibérations de Verhoeven ſur ſes inſtructions.

Il prend une Caraque à Moſambique.

(*f*) Pag. 10 & 11. Peut-être étoit-ce des requins (1).

(1) Il n'y en a aucun doute, comme nous l'avons déjà remarqué dans une de nos Notes précédentes. R. de l'A.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1608.

la même grandeur, qui avoient été halés presqu'à sec, dans un lieu d'où il étoit impossible de s'approcher (*g*).

Il assiège le Fort.

APRÈS cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fût achevé sans résistance avant la fin du jour. Les Troupes Hollandoises ayant passé au travers du bois & du Bourg (*h*), pour aller droit au Fort, s'arrêtèrent dans le jardin de Saint Dominique, où elles campèrent autour de l'Eglise. La tranchée fût ouverte le lendemain & conduite jusqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit été surpris. Mais les assiégés commencèrent bien-tôt un grand feu de mousqueterie, qui fût suivi d'une sortie vigoureuse, dans laquelle ils repoussèrent les Hollandois & leur tuèrent quelques Soldats. Il paroît que se fiant sur la bonté de leurs murs (*i*), une attaque dont ils prévoyoient que la durée ne seroit pas longue, leur causoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dresser deux batteries régulières, & plaça quatre Chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau.

Il somme le Gouverneur de se rendre.

Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui se nommoit Dom Estevan d'*Ataïda*, par laquelle il le sommoit de se rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal son maître avoit confié cette Place, n'étoit pas disposé à la remettre si facilement; que ceux qui cherchoient à s'en saisir, devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déjà servis, & que ce n'étoit pas *un chat à prendre sans mitaines*. Cette réponse n'étoit signée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre son nom (*k*); & quoique la Place fût mal pourvûe de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le soupçon aux Hollandois, de servir au Trompette quantité de biscuits & d'oranges. On avoit chassé aussi devant ses yeux, des chèvres & des porcs sur le rempart, comme si les Habitans eûssent souffert quelque embarras du nombre. Ensuite ils firent une sortie, dans laquelle ayant chassé les assiégeans de leurs tranchées, ils leur enlevèrent deux Tambours & plusieurs mousquets; après quoi ils rentrèrent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fût si picqué de cette disgrace, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le Mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (*l*).

Les Hollandois se rebutent du Siège.

SI le récit de l'Auteur manque souvent d'ordre & de clarté, on est dédommagé par sa bonne foi. Il confesse que les Hollandois n'espérant rien du tems, se rebutèrent après douze ou quinze jours de Siège, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchise, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs Soldats ayant déserté le 15, & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois

(*g*) Pag. 21 & précédentes.
(*h*) Il est nommé *Village* dans le second Voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-dessous.
(*i*) Le Fort avoit quatre bastions & trois remparts.
(*k*) Pag. 24.
(*l*) *Ibidem.*

Digitized by Google

dois chargèrent de chaînes tous leurs prisonniers, les conduisirent à la tranchée, & crièrent aux ennemis que si le déserteur n'étoit pas rendu à l'instant, ils alloient les massacrer à leur vûe. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des prisonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ses mains; qu'eûssent-ils cent Portugais, au lieu de trente-quatre qui étoient dans leurs fers, il les laisseroit périr plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu se livrer à lui, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse, les prisonniers fûrent tués à coups d'arquebuse (*m*). Dans l'emportement de la même fureur, l'Armée Hollandoise brûla la Ville & marchant vers le bout occidental de l'Isle, elle y commit les plus cruels ravages. Ensuite elle rentra dans ses Chaloupes, sans qu'il sortît un Portugais pour l'incommoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eû trente hommes tués, pendant ce Siège, & quatre-vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (*n*). VERHOEVEN. 1608. Actions barbares.

Les Hollandois fûrent un peu consolés de cette humiliation, par la prise d'un Galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon Jesus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaisseaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mousquets, quantité de demi-picques & d'autres armes, & cent quatre-vingt hommes, la plûpart *Gallegos*, qui font de pauvres Soldats. Le Capitaine nommé Francisco *Sodropereira*, avoit fait peu de résistance. Un de ses gens ayant eû le bras emporté à la troisième décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (*o*). L'équipage fût distribué sur la Flotte, & l'on mit soixante Hollandois sur la prise. Verhoeven apprit des prisonniers, que la Flotte Portugaise, en partant de Lisbonne, étoit composée de huit grandes Caraques & de six Galions, qui devoient conduire un nouveau Vicerοi des Indes à Goa. Ces quatorze Vaisseaux avoient été séparés par la tempête, aux Isles Canaries. Prise d'un Galion de guerre.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs prisonniers dans la petite Isle de S. Jago, & leur donnèrent des vivres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul le Comte*, & deux Prêtres, ils les forcèrent d'écrire au Gouverneur de Mosambique, qu'ils étoient menacés de la mort, s'il ne rendoit les déserteurs Hollandois (*p*). Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs prisonniers (*q*). L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle menace fût exécutée, comme la première l'avoit été (*r*). Fermeté du Gouverneur Portugais.

Il ne restoit à Verhoeven que l'espérance de rencontrer successivement les Prise d'une Caraque près de Goa.

(*m*) Pag. 25.
(*n*) Pag. 26.
(*o*) Pag. 41.
(*p*) Il en étoit passé deux ou trois au Fort depuis le premier.
(*q*) Pag. 42.
(*r*) On verra ci-dessous, pag. 436, que l'Amiral repugnoit à ces sortes d'extrémités, qui avoient pû lui paroître nécessaires pour un premier exemple; ainsi la charité veut qu'on juge ici plus favorablement de ses sentimens. R. d. E.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1608.

les Caraques dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vûe de cette Ville, il fût informé qu'une Caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois Bâtimens legers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlérent la Caraque jusqu'à fleur d'eau (*s*).

Verhoeven se rend à Calecut.

TOUTE la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux furent détachés pour ranger la Côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines espérances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers *Monte Delli*, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder par deux autres Bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre, à Monte Delli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent, la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du Pays apportérent à bord, de l'*Amfion* (*t*), quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvûs. Ce Pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses Habitans sont faisonnables, bien instruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui est extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'ayent beaucoup de soûmission pour leurs Souverains (*v*).

Comment les Hollandois y sont reçûs.

LA Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaisseaux qui l'avoient précédée, rendit témoignage à l'Amiral, qu'ils avoient été bien reçûs, & que le Samorin paroissoit bien disposé pour les Hollandois (*x*). Bien-tôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, se rendirent à bord, de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une pièce de toile de coton, blanche & très-fine, tournée plusieurs fois autour du corps, & pendante au-dessus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués sur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tomboient sur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaisseur, au-dessus du coude. On lui voyoit, en plusieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faisoient honneur à son courage.

Présens pour le Samorin.

IL salua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de descendre avec la suite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interprêtes lui expliquérent les cérémonies de l'audience, & les usages auxquels il falloit s'assujettir pour se rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les présens, qui consistoient dans une pièce de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demie douzaine de grands miroirs, deux petites pièces de canon de fonte, deux beaux mousquets, un sabre à poignée d'argent, & deux cens nattes d'une

(*s*) Pag. 43.
(*t*) Plutôt *Afium*, qui est l'Opium. R. de l'A. *A.*
(*v*) Pag. 45.
(*x*) On a vû dans la Relation précédente, qu'il n'étoit pas bien disposé pour eux; mais une Flotte nombreuse se faisoit respecter. Voyez le Mémoire de *Matelief* dans son Journal.

Digitized by Google

d'une fabrique particulière. Ils demandèrent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans sa Chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin ; & l'Officier promit que ce Prince enverroit des Gentilshommes de sa maison, pour recevoir les Hollandois au rivage. VERHOEVEN. 1608.

Le lendemain, quelques Conseillers de Calecut s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mousquétaires & de cinquante Picquiers, descendit au bruit du canon & au son des trompettes. Mille hommes l'attendoient sous les armes ; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque distance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs parasols, le firent mettre dessous avec eux & le conduisirent au Palais. Ils y trouvèrent le Samorin, paré de ses plus riches ornemens. Il n'avoit autour du corps qu'une toile blanche très-fine, mais ses colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui soûtenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ses doigts & ses oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ses épaules & sa poitrine étoient teints en jaune, de bois de sandal, & ses cheveux étoient noués ensemble sur le haut de sa tête. Il mâchoit du bétel. Le Prince héréditaire étoit à son côté, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main. Autour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaisseaux dorés, remplis de bétel (y). Habillement de ce Prince.

L'Amiral s'étant approché, salua l'Empereur à la manière de Hollande. Ce Prince le reçût d'un air composé à la joye, & lui présenta sa main pour la baiser. Ensuite prenant la sienne, & passant ses doigts entre les siens, il lui dit ; „ de même que nos doigts sont joints ; ainsi seront unies „ les Nations de Calecut & de Hollande" (z). Après quelques momens d'entretien, il conduisit l'Amiral dans les appartemens de son Palais, où il lui fit servir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-même quelques fruits, pour les lui présenter. On bût dans des coupes d'argent & de cocos. Les présens Hollandois fûrent alors offerts, avec les deux pièces de canon qu'on avoit chargées sur un éléphant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & considerée plusieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occasion de la lui offrir. Elle fût acceptée, & payée aussi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir ensuite à l'Amiral, sa femme & ses concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir aussi des présens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puisque le lendemain, un Interprête, qui se rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Impératrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (a). Les Hollandois ne se firent pas presser deux fois. Ils préparèrent des draps écarlates, des nattes & diverses galanteries, pour se mettre en état de satisfaire à tous les devoirs, sans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens ; car le Samorin avoit donné des exemples de libéra- Audience qu'il accorde à Verhoeven

(y) Pag. 46 & 47.
(z) L'Auteur du Journal fait observer que ce fûrent ses propres termes.
(a) Pag. 48.

VERHOEVEN. 1608. bérálité à l'Amiral, en faisant des présens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis.

Propositions du Samorin dans son Conseil.

LES affaires succédèrent aux complimens. Verhoeven fût conduit le 12, à la Chambre du Conseil, où il trouva six Conseillers assis en rond, dans la posture de nos Tailleurs d'habits. Il s'assit de même, avec quelques-uns de ses Commis, dont on lui avoit prescrit le nombre. L'Interprète s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eût craint d'être entendu. Il leur dit (*b*) que le Roi de Cochin, allié des Portugais, avoit sollicité plusieurs fois le Samorin, d'entrer aussi dans leur alliance; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la dissimulation & de l'infidélité, avoit refusé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le Traité qu'il avoit fait depuis quatre ans, avec l'Amiral *Van der Hagen*; que cependant, malgré les promesses qu'il avoit reçûes de cet Amiral, on ne lui avoit envoye aucun secours d'hommes ni de Vaisseaux pour agir contre les ennemis communs; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il espéroit qu'au moins la Flotte qu'il voyoit dans son Port, seroit prête à lui rendre les services dont il avoit besoin; qu'il demandoit qu'on employât deux Vaisseaux à croiser devant la barre de Goa, deux devant Calecut & deux devant la barre de Cochin, auxquels il promettoit de joindre ses Frégates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ses Côtes; que si l'Amiral consentoit à lui donner deux Vaisseaux pour Cochin, il assiégeroit cette Place par terre avec une si grosse Armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître; & qu'avec le secours du Hidalcan son allié, il tenteroit ensuite la conquête de Goa (*c*).

Réponse de l'Amiral.

L'AMIRAL répondit que ses Maîtres lui avoient recommandé les intérêts du Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puissamment contre les Portugais, comme tous les Hollandois y devoient être portés par le respect qu'ils avoient pour ses vertus & par la reconnoissance qu'ils devoient à son amitié; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des affaires aux *Moluques*, & de quelle nécessité il étoit d'y donner les premiers soins; que si l'on différoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais aussi long-tems qu'ils seroient les maîtres du Sud; qu'il supplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuses de ses Maîtres & de consentir qu'il menât sa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition seroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entreprises; que dans l'intervalle on enverroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaisseaux, pour y prendre le reste de leur cargaison en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la rassembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les services qu'il exigeroit d'eux: mais qu'il demandoit aussi la permission d'envoyer à Calecut, un ou plusieurs Commis, pour rassembler des marchandises, avec un logement sûr pour la conservation de ce dépôt. On fait observer ici que l'Amiral auroit pû traiter, dans cette occasion, l'article des droits & des impôts, & de-

Il promet du secours.

(*b*) Ce détail paroîtra nécessaire dans la suite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagemens entre le Samorin & les Hollandois.

(*c*) Pag. 49 & 50.

Digitized by Google

demander que la Nation Hollandoiſe en fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de ſaiſon, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre ſervice au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompenſe. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ſes plaintes n'étoient pas ſans fondement. Il eſt vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du ſecours, & que cette promeſſe avoit été négligée (*d*). Son Conſeil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut, avant que les Côtes fuſſent nettoyées des Vaiſſeaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perſe & de Cambaye n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandiſes à Cochin & à Goa; & que pour rétablir le Commerce, il falloit néceſſairement tenir au moins le Port de Cochin fermé. Cependant ils demandèrent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Van der Hagen, & le renouvellement d'un acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fuſſent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promeſſe de la part des Hollandois, de ſecourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y conſentoit, le Chef du Conſeil étendit la main droite & lui fit ſigne de mettre la ſienne deſſus. Les autres Conſeillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'eſt parmi eux la forme ſolemnelle du ſerment. Enſuite les conventions fûrent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conſeillers Indiens ſortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur abſence, les Hollandois dînèrent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (*e*), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

VERHOEVEN. 1608.

Traité juré entre le Samorin & les Hollandois.

Le Traité fût ſigné peu de jours après, avec toutes les conditions que l'Amiral avoit propoſées. Il étoit écrit ſur une feuille de cocotier, & le Samorin y fit joindre une inſtruction pour reconnoître ſon ſeing. Il prit l'Amiral à part; & ſe faiſant un mérite de ſa ſincérité, il lui donna quelques avis ſur ſa conduite dans les Indes, qui ſe réduiſoient „ à ſe tenir ſur „ ſes gardes contre la tromperie, à ne hazarder que rarement de deſcendre „ à terre, à ſe défier de ceux qui lui feroient bon viſage (*f*) ".

Avis cordial du Samorin.

L'Amiral, fort ſatisfait des apparences, mais faiſant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ſes trois conſeils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & ſe rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ſes quatre Vaiſſeaux. Là, dans un Conſeil général, on prit des réſolutions qui marquoient l'aſcendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit reſpectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le Traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour aſſiéger par mer la

Aſcendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

(*d*) Pag. 51.

(*e*) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de *la Haie*, ſur la grandeur que les Hollandois attribuent fauſſement à ces Cours des Indes.

(*f*) Pag. 53.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1608. la Ville de Malaca, pendant qu'il l'affiégeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ſes Vaiſſeaux ayant trouvé l'occaſion d'enlever ſucceſſivement divers Bâtimens Portugais, il ſe trouva ſi chargé de priſonniers, que ne voulant, ni les garder toûjours, parce que c'étoit un embarras conſidérable, ni les faire tuer de ſang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville, où les priſonniers Hollandois fûrent amenés auſſi; & cet échange ſe fit de bonne foi (*g*).

Informations ſur l'état de Malaca.

IL en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumiéres qu'il reçût, de juſtes raiſons pour abandonner le deſſein du Siége. Il y avoit dans la Place cinq cens hommes de Troupes règlées, outre les Habitans, les domeſtiques, les Malais, & d'autres gens de diverſes Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvûe d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'aſſûra par ſes yeux, qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit auſſi que le Roi de Johor n'avoit pas des Troupes aſſez nombreuſes ni aſſez aguerries, pour favoriſer beaucoup l'entrepriſe par terre. Enfin n'ôſant ſe promettre un ſuccès que la fortune avoit refuſé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapura (*b*).

Verhoeven renonce à en faire le Siége.

1609. IL arriva le 5 de Janvier 1609, à l'entrée du Détroit, qui a ſi peu de largeur, que les Vaiſſeaux ſont obligés d'y paſſer l'un après l'autre. Deux lieues par-delà s'offre la Riviére de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Iſles en forme de pains de ſucre, dont l'une eſt une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les Chaloupes, avec une partie de ſon Conſeil, pour aller ſaluer le Roi de Johor à *Batuſabar* ou *Batuſauwer* (*i*). Les éléphans de ce Prince fûrent envoyés au-devant de lui juſqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour ſe repoſer; mais ayant été invité le 9, à une fête annuelle, où le Roi devoit aſſiſter en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec ſon cortège. Le Roi étoit aſſis ſur ſon éléphant, au milieu des deux Princes ſes frères (*k*). Ils étoient vêtus tous trois ſuperbement. La proceſſion ſe fit du Palais juſqu'au Temple, où le Roi fût reçû avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dreſſé devant la porte un échaffaut, qui lui ſervit à deſcendre de ſon éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à ſon retour, environné de ſes Officiers, & précédé de ſes Trompettes. L'après-*midi*, il porta ſes préſens au Palais. Raja-Zabrang le prit par la main & le fit aſſeoir avec lui, à une table qui fût ſervie à la maniére Hollandoiſe. Pendant le feſtin, on vît paroître deux jeunes filles, qui danſérent au ſon d'une eſpéce de tambour de baſque, & des voix de quelques muſiciens. Cette danſe ne fût pas ſans agrément pour l'Amiral (*l*). Deux jours après, le Roi &

Il ſe rend à Johor.

Proceſſion à laquelle il aſſiſte.

(*g*) Pag. 66.
(*b*) Pag. 67.
(*i*) *Ibid.*
(*k*) On a vû leurs noms & leur caractére dans le Journal de Matelief. Celui qui ſe nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de mérite & fort affectionné aux Hollandois. Le nom du Roi étoit *Jan de Patuan*. Voyez le Journal de Matelief.
(*l*) Pag. 68.

& Raja-Zabrang le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une Frégate, pour remonter la Rivière jusqu'à une nouvelle Ville que le Roi faiſoit bâtir. Le ſoir, au retour, ayant eû l'honneur de ſouper avec ces deux Princes, ils ne fûrent ſervis que par des femmes.

Verhoeven. 1609. Nouvelle Ville que le Roi bâtit.

Les Hollandois avoient eû d'autres vûes que celles de ſaluer le Roi, dans la viſite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'aſſiſter au Conſeil de Johor avec ſes propres Conſeiliers, y demanda, au nom des Etats-Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresſe dans le Pays, autant pour la défenſe des Habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis communs des deux Nations. Mais cette propoſition n'eût pas le ſuccès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la diſpoſition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y conſentir; qu'il offroit de continuer la guerre & qu'il demandoit pour cela, les ſecours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit auſſi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoiſe & ſes Sujets; & qu'on auroit le tems de ſe connoître aſſez pour ſe livrer mutuellement à une confiance ſans réſerve (*m*).

Propoſition de Verhoeven pour l'érection d'un Fort.

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il ſe retira ſur la Flotte, où ſur les inſtances de ſon Conſeil, il réſolut de repréſenter plus fortement au Roi, les avantages que la conſtruction d'un Fort apporteroit à ſon Pays. Il y employa toutes les reſſources de ſon adreſſe & de ſon habileté. Mais le Roi n'en eût pas moins pour ſe défendre. Il répondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui ſe faiſoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit ſe l'imaginer, parce qu'il avoit une reſſource toûjours préſente, qui étoit de ſe retirer avec ſes gens vers le haut de la Rivière; que ſi les Hollandois étoient une fois établis dans ſes Etats, il perdroit cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à ſoûtenir les efforts des Portugais, & d'expoſer par conſéquent ſes Peuples à leur perte entière. Enſuite, tournant ſes réflexions avec la même adreſſe vers d'autres ſujets de crainte, il repréſenta doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes auſſi-bien que les Portugais; qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'après l'établiſſement qu'ils déſiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du Pays; que les Portugais en avoient uſé de même, & que cette liberté n'avoit pas moins ſervi que leur orgueil & leur mauvaiſe foi, à leur attirer l'averſion de ſes Peuples; qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, il s'expoſeroit ainſi à la néceſſité d'entrer en guerre avec eux; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irréconciliable. Mais en refuſant la permiſſion de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une autre propoſition, qu'il crût capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ſes frères, avoit été privé de ſa Couronne & de la vie, par la Reine ſa femme, pour avoir été ſurpris en adultère, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la Maiſon royale de Johor, il lui dit que puiſque les forces des Hollandois n'étoient pas ſuffiſantes pour le rétablir dans ſon Royaume de

Elle eſt rejettée avec beaucoup d'adreſſe.

Propoſition du Roi.

(*m*) Pag. 69.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1609.

de Malaca, il le prioit de les employer à chaſſer du Trône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (*n*).

Verhoeven entre dans ſes idées.

TOUS ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à ſe promettre de ſes inſtances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du Roi, ſur le principe que ce Prince faiſant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandoiſe, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, ſon mécontentement ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi. On réſolut donc, dans un Conſeil général de la Flotte, premièrement, de l'aſſiſter d'une ſomme de trois mille réales de huit, qui ſeroit levée ſur les effets des deux Bâtimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en ſecond lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de *tintinago* (*o*), pour en fondre des boulets; 3°. de lui laiſſer deux Vaiſſeaux, pour croiſer devant la Rivière de Johor, & veiller à la ſureté des Habitans, à condition que l'accès leur ſeroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de ſe conformer aux inſtructions de l'Amiral (*p*).

Il ſe rend à Bantam. Nouvelle de la Trêve avec l'Eſpagne.

APRÈS avoir affermi les diſpoſitions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laiſſé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Février, pour ſe rendre à Bantam. Mais on reçût, dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux affaires des Indes. Un Yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces-Unies avoient conclu avec l'Eſpagne une Trêve de douze ans, & lui remit de nouvelles inſtructions pour le Commerce & pour la Guerre (*q*). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonſtances, joint aux troubles particuliers qui régnoient dans cette Cour, fit tourner tous ſes ſoins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés. Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en aſſûrer la conſervation; à Macaſſar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit poſſible, un Traité avec la Reine; à *Lequeio Pequeno*, pour y croiſer ſur la Caraque qui devoit aller de Macao au Japon, & pour ſe rendre de-là dans cet Empire, où la Compagnie vouloit ſe lier par un Traité avec l'Empereur (*r*).

Ses nouvelles inſtructions.

Diviſions à Bantam.

CEPENDANT il ne pût refuſer ſon attention à ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux. Les *Pónganas* de Bantam, c'eſt-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient ſoûlevés contre le Gouverneur du Roi, ſous le prétexte ordinaire des mécontens, qui eſt l'intérêt de l'Etat pendant une minorité,

(*n*) Pag. 71. Si l'on ſe ſouvient du caractère de ce Prince, tel qu'on l'a lû dans le Journal de Matelief, on ſera ſurpris de lui trouver ici l'eſprit ſi délié. Mais il faut ſe ſouvenir auſſi, que *Raja Zabrang* lui tenoit lieu de Miniſtre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi, doit être entendu apparemment de ſon Conſeil. (1).

(*o*) Ou *Tuttinague*. R. de l'A. *A.*

(*p*) Pag. 71.

(*q*) Pag. 73.

(*r*) Pag. 74.

(1) Mr. Prevoſt ſe ſouvient mieux de loin que de près. En écrivant le Journal de Matelief, il avoit entièrement oublié l'avis qu'il donne ici aux autres. Voyez les Notes ſur le même Journal, R. d. E.

Digitized by Google

té, mais au fond pour s'emparer de l'administration des affaires, & se rendre maîtres des revenus de la Couronne. La division avoit été poussée si loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hostilités comme en pleine guerre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui proposa de renouveller le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ses intérêts, differa sa résolution jusqu'au rétablissement de la tranquillité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroissoit avoir embrassé ceux des Ponganas, étoit alors à Bantam. Verhoeven crût devoir lui offrir ce que l'autre sembloit refuser, d'autant plus qu'après avoir pesé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eût été bien plus commode que Bantam, au Commerce des Hollandois. C'est la première trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoises; & les effets qu'elle produisit bien-tôt pour l'établissement de Batavia, méritent bien qu'on la fasse ici remarquer. Cependant le Roi de Jacatra, qui gardoit encore quelques mesures avec le Gouvernement de Bantam, remit sa réponse à son retour dans ses Etats; mais il promit d'écouter alors les propositions des Hollandois (*s*).

VERHOEVEN. 1609.

Premières idées des Hollandois pour leur établissement de Batavia.

Cette espérance confirma l'Amiral dans la résolution de laisser vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha plusieurs Vaisseaux vers les lieux où ses ordres étoient nécessaires pour l'exécution de ceux qu'il avoit reçûs de la Compagnie, & son plus grand empressement fût de se rendre à Banda. On croit démêler, entre plusieurs obscurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la Trêve avec les Espagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du côté de l'Angleterre. Outre d'anciens sujets de défiance (*t*), l'Amiral d'une Flotte Angloise, après avoir tâché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaye par un Traité, penfoit à tourner son Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du moins que s'il y arrivoit avant la Flotte Hollandoise, il n'enlevât le girofle, les noix muscades & le macis. C'étoit un motif si pressant pour hâter sa navigation, qu'abandonnant tout autre soin, il se reposa, sur ses Commis, du ménagement des alliances avec Patane, Macassar & les Princes de l'Isle de Borneo. Le 22 de Mars, il traversa les vingt-une Isles, qu'on a nommées *Paternosters*, & qui sont situées au-delà de Madure (*v*). Dans sa route, ayant

Ils se défient de l'Angleterre.

Isles nommées Paternosters.

(*s*) *Ibidem.*

(*t*) On a vû ci-dessus, que la Compagnie de Hollande accusoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il est à propos de consulter ici les Relations Angloises du même tems. Elles sont au second Tome de ce Recueil.

(*v*) Observez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Ouest, il n'y a que quinze ou seize pieds d'eau. Tout proche gissent les *Paternosters*, Isles fort dangereuses à traverser. Le passage entre Java & Baly est aussi très-étroit; & le moindre grain, comme l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaisseau en danger; de-sorte qu'avec de gros Navires, il vaut mieux aller chercher le passage *des Boucherons*. Ceux qui naviguent sur la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la Côte de Java jusqu'à ce que les Isles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord quart de Nord-Est; parce que les courans leur seront favorables le long de cette Côte. La mousson d'Ouest commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a des calmes tout le mois d'Avril, &

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1609.

ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaiſſeau Anglois de cinq cens tonneaux, il le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte qu'il redoutoit, & ce ſoupçon lui fit porter le cap droit vers cette Iſle.

Verhoeven ſe rend à Banda.

IL arriva le 8 d'Avril, dans le Port de *Nera*, où il trouva trois Vaiſſeaux de la Flotte de Caerden, (*x*) le *Banda*, le *Patane* & *la Concorde*. Il ne manqua pas d'y trouver auſſi le Navire Anglois, qui ſe vantoit d'avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes, &c., & qui marquant beaucoup d'empreſſement pour trouver ſa cargaiſon, avoit fait hauſſer conſidérablement le prix des noix muſcades. Verhoeven, affligé du tort que cette méthode cauſoit aux Vaiſſeaux de ſa Nation, réſolut à ſon tour d'offrir au-deſſus de lui, dans la vûe de le fatiguer. Mais on crût s'appercevoir que les idées de cet Anglois ne ſe bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles, pour les vendre aux Moluques, il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Eſpagnols de Ternate, qui en avoient beſoin (*y*). Cependant le Capitaine de ce Vaiſſeau revint trouver l'Amiral, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque deſſein formé ſur l'Iſle de Nera. Il ajoûta que s'il lui faiſoit cette queſtion, c'étoit pour rappeller ſes gens à bord, & ſe défiant, diſoit-il, des Bandanois, il le pria de lui accorder ſon ſecours, s'ils entreprenoient quelque choſe contre les Anglois.

Défiance des Inſulaires.

EN effet ces Inſulaires, après avoir envoyé dans la montagne, leurs familles & leurs effets, s'étoient raſſemblés au nombre d'environ deux mille hommes, & faiſoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoiſe. Ils déclarèrent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner, & qu'ils ne penſoient qu'à tenir leurs Conſeils, ſuivant les uſages de leur Pays. Mais ils avoient envoyé demander du ſecours aux Habitans des autres Iſles, & aux Javanois, qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lontor & leurs confédérés répondirent qu'une Flotte ſi conſidérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes; ou de bâtir un Fort à Nera, ou de venger le *meurtre des Hollandois qui* avoient été tués par les Habitans de cette Ville (*z*), & que ces deux affaires ne les touchoient pas; qu'à l'égard du Fort, ils ne doutoient pas que l'Iſle de Banda n'en fût menacée, ſoit de la part des Hollandois ou de celle des Eſpagnols; que c'étoit à ſes Habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (*a*).

Ils ſe fortifient & trompent les Hollandois.

CETTE réponſe n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Inſulaires de Banda, ils ſe fortifièrent ſecrétement à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, vis-à-vis l'Iſle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eû anciennement un Fort. Ils députèrent en même-tems vers l'Amiral, pour s'excuſer de la longueur de l'aſſemblée & pour l'aſſûrer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur défenſe. Un

& enſuite des vents variables juſqu'à la mouſſon d'Eſt qu'on a les vents de Sud-Eſt, ou de Sud-Eſt tirant un peu plus à l'Eſt. Quand on navigue dans la ſaiſon des calmes, il eſt bon de ráſer auſſi la Côte, parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mouſſon. *Pag.* 77 & 78.

(*x*) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral étoit devenu. Voyez la Note qui eſt à la fin.

(*y*) Pag. 78.

(*z*) Voyez ci-deſſus la Relation de Van der Hagen (1).

(*a*) Pag. 79.

(1) On n'y trouve cependant pas le moindre éclairciſſement à ce ſujet. R. d. H.

Digitized by Google

Digitized by Google

Un de leurs Saints, nommé *Dato*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe rendroient maîtres de leur Pays; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (*b*). VERHOEVEN. 1609.

LES Hollandois ſe défioient ſi peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du deſir qu'il avoit de leur parler, ſe rendit avec ſon Conſeil, au lieu qui fût aſſigné pour leur Conférence. Il s'y fit eſcorter à la verité par deux cens cinquante Soldats. Les Orankaies n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur préſenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaiſe & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette propoſition parût les allarmer. Ils demandèrent quelques jours pour délibérer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les expoſer, ils feignirent de donner leur conſentement. Auſſi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit parû convenable pour la conſtruction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait deſcendre ſept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fût ſurpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des Habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Iſle. Les travailleurs en fûrent logés plus à l'aiſe. Il leur aſſigna leurs quartiers, avec une rigoureuſe défenſe de nuire aux Inſulaires ou à leurs biens. On abbattit les arbres néceſſaires, & l'on commençoit le travail, lorſqu'on s'apperçût que le terrain n'étant pas auſſi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entrepriſe traîneroit trop en longueur. Le Conſeil fût d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille ſubſiſtoit encore. On lui donna une forme quarrée, avec quatre angles bien flanqués; deux du côté de la Mer & deux du côté de l'Iſle (*c*). L'ouvrage fût pouſſé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de défenſe avant le 15 de Mai. Verhoeven fait bâtir un Fort.

ON n'avoit obſervé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les Habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conférer ſur les intérêts communs, & régler le prix du giroſle & de la muſcade. Ils ajoûtèrent que les Inſulaires avoient pris la réſolution de n'en vendre déſormais qu'à la Nation Hollandoiſe; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des ôtages. On leur envoya *Molre* & *Viſcher*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque ſéjour à Nera, ſçavoient un peu la langue du Pays. Le rendez-vous fût donné ſous un grand arbre, à une portée de mouſquet du quartier. Trahiſon des Inſulaires.

APRÈS midi, l'Amiral & ſon Conſeil s'y rendirent à l'heure aſſignée, ſuivis d'une Compagnie de Mouſquetaires; & n'y trouvant perſonne, ils s'aſſirent tranquillement ſous l'arbre, réſolus d'attendre ſans impatience. Cependant ils envoyèrent à la fin, dans une habitation voiſine, Adrien *Ilſevier*, qui ſçavoit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils ſortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent, qu'étant effrayés de la vûe des Mouſquetaires, ils ſupplioient l'Amiral & ſon Conſeil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois. Verhoeven eſt aſſaſſiné avec ſon Conſeil.

(*b*) *Ibidem.*

(*c*) Pag. 81. Voyez la Figure.

VERHOEVEN. 1609.

bois. Verhoeven ayant eû la crédulité d'y consentir, fût aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria : *Nous sommes trahis.* L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eût-il parlé, qu'il reçût deux ou trois blessures mortelles, & la plûpart de ses Conseillers furent massacrés avec lui (*c*). Les Soldats, qui étoient à quelque distance, ne furent avertis de cet horrible événement, que par le bruit. Ils coururent au bois, firent feu & tuèrent quelques Insulaires; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin*, *Ilsevier*, *Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à-peu-près dans le même état. Le lendemain, *Mohre*, *Visscher* & plusieurs autres, furent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne pût même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuèrent encore un Soldat Hollandois (*c*).

Autres Officiers massacrés.

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

UN revers si funeste donna lieu, sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Janfz Hoen* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Wittert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les Compagnons de son malheur, furent enterrés dans le Fort, avec autant de tristesse que de solemnité (*f*).

Politique des Hollandois.

TOUTE autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente-sept pièces d'artillerie, n'auroit peut-être écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le girofle & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître, à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissemens des Indes, ils ont sacrifié rarement à cette chimère (*g*). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si récens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le désir de régner dans une Isle qui jouït des plus riches présens de la Nature, étoit une passion toûjours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrèrent si bien dans ces principes, qu'après avoir menacé les Habitans avec un peu de bruit (*h*), qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques Soldats, ils ne fûrent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagèrent à ne vendre leur muscade & leur macis qu'aux seuls Hollandois. Ils consentirent que toutes les Jonques étrangères allassent moüiller sous le Fort, & qu'il ne fût permis à personne de s'établir à Nera sans la permission du Gouverneur (*i*).

Ils font la paix avec les Bandanois.

AINSI,

(*d*) Pag. 82 & 83.

(*e*) *Ibid.*

(*f*) *Ibidem.*

(*g*) Témoin les avantures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c; mais sur-tout celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils recherchèrent aussitôt l'amitié du Roi de Candy.

(*h*) Ils leur brûlèrent pourtant divers petits Bâtimens & leur causèrent encore d'autres dommages. R. d. E.

(*i*) Pag. 87 & précédentes.

Digitized by Google

AINSI, dans la joye d'avoir obtenu ce qu'on avoit désiré, les outrages & les pertes furent aisément oubliés. On célébra le Traité par des réjoüissances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit necessaire pour le conserver. Elle mouilla le 16 de Septembre, dans la rade de Machian (*k*), sous *Noffeckia*, où les Hollandois trouvèrent un nouveau sujet de satisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Isle de Motir; qu'il y avoit laissé soixante Soldats bien pourvûs de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y insulter les Portugais. A la verité, ils entreprirent inutilement de chasser les Espagnols de leurs établissemens de Ternate & de Tidor. Les succes furent partagés dans plusieurs actions fort vives, & chacun s'affermit dans ses possessions. Mais les Hollandois eûrent l'avantage de s'attacher les Insulaires, jusqu'à les disposer, par un Traité, à refuser toute sorte de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profitèrent de cette conjoncture pour bâtir de nouveaux Forts; un à Ternate, sous le nom de *Willemstadt*; un à Machian; un à Labova, qui est dans la dépendance de Bachian; & pour s'y faire des établissemens inébranlables. Au commencement de l'année suivante, on vit arriver Paul *Van Caerden*, qui ayant été fait prisonnier par les Espagnols (*l*) & conduit aux Manilles (*m*), venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choisit pour sa résidence le Fort de *Barnevelst*, dans l'Isle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs postes les plus importans. L'Auteur du Journal avoit vû *Bachian* & *Labova*.

VERHOEVEN. 1609.

Divers Forts Hollandois bâtis aux Moluques.

1610.

„ LE 2 de Mai, dit-il, nous étant avancés sur la Rivière d'*Ombachian*, „ nous remontâmes dans un canot, jusqu'à un vieux Château ruine, où quel- „ ques années auparavant, le Roi de Bachian faisoit son séjour, pour tuer „ des busles & des sangliers, dont le nombre y est incroyable. Mais ils „ sont si sauvages qu'on ne les tue pas sans peine. Les Insulaires de Ba- „ chian, qui connoissent leurs retraites, s'y glissent adroitement & les sur- „ prennent pendant la nuit. *Ombachian* est un lieu tres-agréable: c'est une „ plaine

Etat de Bachian & de Labova.

(*k*) Voici plusieurs erreurs en fort peu de mots; L'Original porte au contraire, que trois Vaisseaux de la Flotte, destinés pour les Moluques, ayant jetté l'ancre sous le Fort d'Amboine, le Vice-Amiral y convoqua tous les Orankaies, pour renouveller l'Alliance qui subsistoit entr'eux & les Hollandois. Le Traité fût conclu le 7 de Septembre, & *célébré par des réjoüissances communes*. LE 16, ces trois Vaisseaux partirent d'Amboine & ne mouillèrent que le 22, dans la rade de Machian. R. d. E.

(*l*) On a vû le Journal de son Voyage, sans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé; On ne le trouve pas ici mieux expliqué.

(*m*) Pour suppléer au défaut dont Mr. Prevoit se plaint dans la Note précédente, & corriger une erreur où il est tombé ici, nous remarquerons, que Van Caerden étant resté aux Moluques après le départ de la Flotte qu'il y avoit amenée, en 1608, fût pris la même année, par quelques Galions Castillans en se rendant à Machian avec soixante-dix de ses gens. On le conduisit au Fort de *Gamma-lamma*, & non aux *Manilles*, comme le veut Mr. Prevoit, qui a saisi à rebours le sens de l'Original, où il est simplement dit, „ que cet Amiral détenu depuis longtems, „ avoit été échangé le 18 de Mars 1610, con- „ tre quelques Espagnols pris dans la derniè- „ re Flotte des Manilles qui étoit venue à „ Ternate". Le premier de Juillet, Van Caerden fût déclaré Gouverneur de toutes les Moluques. C'est le premier des Hollandois qui ait porté ce titre; mais seulement pendant peu de jours, s'étant de nouveau laissé prendre par les Espagnols, comme on le verra ci-dessous. R. d. E.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1610.

„ plaine fertile, qui produit une singulière abondance de sagu, de girofle, „ de limons & d'autres fruits. L'Isle est élevée, fort poissoneuse, & passe „ avec raison, pour la plus fertile des Moluques. Le Roi ayant été con„ traint de l'abandonner, parce que les Tidoriens l'infestoient continuelle„ ment par leurs ravages, s'étoit retiré à *Labova*, grande Isle à la portée „ du canon de Bachian. Le Roi de Labova s'étoit fait baptiser, avec tout „ son peuple, & reconnoissoit l'autorité des Portugais. Celui de *Bachian* „ imita son exemple; & ces deux Princes, également foibles, s'unirent „ d'intérets pour résister aux Tidoriens leurs ennemis communs. L'Isle „ de Labova, où les Hollandois s'applaudissoient d'avoir un Fort, produit „ beaucoup de girofle, qui ne peut etre recueilli, parce que l'Isle est gran„ de & qu'elle a peu d'Habitans. On y trouve quantité de limons, de „ *Cokesi*, de poissons, de poules, de sangliers, de sagu, & diverses sortes „ de denrées. Elle ressemble beaucoup à celle d'Amboine. Le bois qu'elle „ produit est propre au doublage des Vaisseaux (*n*)".

Le Roi de Ternate poignarde sa femme.

Ce fût dans cette Isle que l'Auteur apprit (*o*) une cruelle action du Roi de Ternate. Ce Prince ayant épousé la niéce du *Sugage* de *Sabaos*, espece de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit, sans expliquer ses motifs, & l'avoit fait jetter dans la Mer (*p*). Le Sugage se ressentit si vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chassé du Trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette justice, il joindroit ses forces à celles de la Compagnie Hollandoise pour exterminer les Ternatois (*q*). Tous les Sugages & les autres Seigneurs des Isles, employérent leur médiation, dans une affaire dont ils redoutérent les suites. Enfin l'on régla, dans une Assemblée générale, que le Roi seroit privé de sa Couronne & de tous ses biens, à condition que le *Gougou*, son oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, *jusqu'à-ce que* ce Prince eût reconnu sa faute, & qu'il eût donné des marques de répentir par une conduite plus digne de son rang. Ce n'étoit pas le seul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette sentence ayant été suivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris (*r*) (*s*).

Il est dépouillé de sa Couronne.

IL

(*n*) Pag. 98 & 99.

(*o*) L'Auteur avant que de rapporter ce fait, avoit deja annoncé son arrivée à Ternate, où il est plus naturel de supposer qu'il l'avoit appris. R. d. E.

(*p*) Pag. 100 & 101.

(*q*) Comment une pareille faute a-t-elle pû échapper à Mr. Prevot, qui n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en amitié avec les Ternatois? D'ailleurs le Journal porte précisément le contraire. Il dit, „ que ce Prince avoit déclaré que si „ on ne lui faisoit justice, il étoit résolu „ d'attendre jusqu'à l'arrivée de la première „ Flotte qu'on enverroit de Hollande, & „ que si elle ne pouvoit chasser les Espa„ gnols des Moluques, il se joindroit avec „ eux (*c'est-à-dire avec les Espagnols*) & „ avec les Insulaires de Tidor (*qui étoient* „ *leurs alliés*) pour se venger des Ternatois". R. d. E.

(*r*) Pag. 101.

(*s*) Ce Prince se nommoit *Modafar*, & étoit fils du Roi *Sabid* fait prisonnier par les Portugais, & dont nous avons rapporté l'histoire ci dessus pag. 562. Il avoit succédé à son père en 1610, à l'âge de quinze ans, & ce fût bien-tôt après son Couronnement qu'il se rendit coupable de ce meurtre, sur un simple soupçon d'infidélité. Le *Sugage* de *Sabaos* étant mort peu de tems après, *Modafar* fût rappelle l'année suivante, par la médiation des Hollandois, avec lesquels il vécût toûjours depuis en bonne intelligence. R. d. E.

VERHOEVEN. 1610.

Il ne paroît pas que les Hollandois eûſſent pris la moindre part à cet événement (t), ni qu'ils fûſſent entrés juſqu'alors dans l'adminiſtration intérieure des Moluques. Ils ſe renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce & de l'eſpérance de chaſſer les Eſpagnols. L'Auteur du Journal obſerve qu'en 1610, ils avoient ſept établiſſemens, dont il fait l'énumeration. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garniſon étoit de quatre-vingt Soldats, avec environ trois mille Habitans dans leur dépendance; & celui de *Tacomma* ou *Willemſtadt*, qui avoit quatre-vingt-ſeize Soldats de garniſon & plus de mille Habitans (u). A Machian, le Fort de *Taffaſo*, celui de *Noſſeckia* ou *Maurice*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt-huit Soldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille Habitans. A Motir, le Fort de *Naſſau*, avec quatre-vingt Soldats de garniſon & plus de deux mille Habitans. A Bachian, ou plutôt à Labova qu'on comprend ſous Bachian, le Fort de *Barneveldt* avec une garniſon de quarante-huit Soldats. Ainſi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente Soldats. C'étoit trop peu, ſuivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant de Places; ſur-tout avec le deſſein, dont on faiſoit profeſſion, de vouloir ſe délivrer de la concurrence des Eſpagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens Soldats de leur Nation, & preſqu'autant d'Indiens des Manilles qui travailloient ſans ceſſe à de nouvelles fortifications (x).

Forces Hollandoiſes aux Moluques.

Forces Eſpagnoles.

La Flotte Hollandoiſe avoit été obligée de laiſſer une partie de ſes forces à Banda. L'Auteur apprit, le 20 de Juillet, que la guerre s'y étoit renouvellée avec les Inſulaires, & il ne fait pas difficulté de l'attribuer aux inſtigations des Anglois (y). Il fût impoſſible d'y envoyer du ſecours, parce que pluſieurs Vaiſſeaux, qui avoient leur cargaiſon, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec ſon Eſcadre. Il ne reſtoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit auſſi le parti de lever l'ancre pour aller achever ſa charge à *Greſſick*, dans l'Iſle de Java (z).

La guerre ſe renouvelle à Banda.

L'Auteur rencontra dans ſa route quelques Vaiſſeaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, ſous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un ſpectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente-ſix femmes Hollandoiſes, pour commencer à former de véritables Colonies de ſa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes ſur la route, d'autres avoient reparé cette perte en donnant le jour à pluſieurs enfans (a).

Premières femmes Hollandoiſes qu'on voit aux Indes.

Des lettres que l'Auteur reçût des Moluques, le 18 de Novembre, jettèrent beaucoup d'amertume ſur ſon retour, par les fâcheuſes nouvelles dont elles étoient remplies. Elles portoient que peu de jours après ſon départ de

Caerden eſt pris pour la ſeconde fois par les Eſpagnols.

(t) Le Journal dit que voulant demeurer neutres, ils avoient envoyé des Députés au Sugage, pour tâcher de reconcilier avec le Roi; mais que leurs bons offices avoient été ſans ſuccès. R. d. E.

(u) Pag. 102.

(x) Pag. 103 & ſuiv.

(y) Pag. 105.

(z) Mr. Prevoſt avoit mis ici *Greſſick* dans l'Iſle de *Madure*. R. d. E.

(a) Pag. 106.

Digitized by Google

VERHOEVEN. 1610.

de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une Galère Eſpagnole, en ſe rendant de Maleye à Machian (*b*), & qu'il étoit priſonnier dans le Fort de *Gamma-lamma*. Un article encore plus triſte lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été ſurpris aux Manilles par les Eſpagnols & tué dans le combat; qu'ayant été attaqué par douze Vaiſſeaux à la fois, il s'étoit long-tems défendu; mais que ſa mort & celle d'un grand nombre de ſes gens, avoit livré ſon Vaiſſeau à l'ennemi; que deux autres Bâtimens de ſon Eſcadre avoient eû le même ſort; qu'à l'égard du reſte, le Yacht *l'Aigle* avoit ſauté en l'air, & que le *Paon* & la Chaloupe du *Delft* s'étoient ſauvés, ſans qu'on ſçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (*c*). Ainſi la Compagnie avoit perdu, dans ce Voyage, preſque la moitié d'une des plus puiſſantes Flottes qu'elle eût encore fait partir pour les Indes, avec deux de ſes plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert* (*d*). Mais les ſuccès qui étoient reſervés à la Flotte de Both firent bien-tôt oublier cette diſgrace.

Défaite des Hollandois aux Manilles.

Retour de l'Auteur.

L'AUTEUR du Journal retourna heureuſement dans ſa Patrie, avec trois autres Vaiſſeaux, que le ſien rencontra dans le cours de ſa navigation, & qui arrivèrent, dit-il, très-richement chargés (*e*).

(*b*) Dans l'Edition de Paris on lit *Bachian* au lieu de *Machian*; c'eſt le même trajet dans lequel Caerden avoit été pris la première fois. R. d. E.

(*c*) Pag. 107.

(*d*) Pourquoi oublier ici le Vice-Amiral *Hoen*, qui avoit fait la paix avec les Bandanois, renouvellé les Traités d'Amboine, bâti le Fort de *Willemſtadt* à Ternate, &c? Il mourut devant Tidor au commencement de cette année, ſoupçonné d'avoir été empoiſonné. R. d. E.

(*e*) Pag. 108.

VOYAGE AU JAPON. 1609.

Voyage de deux Vaiſſeaux au Japon, détachés de la Flotte de Verhoeven.

Introduction.

ENTRE les Vaiſſeaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de ſa Flotte, devant la Rivière de Johor, il en avoit deſtiné deux, ſuivant ſes inſtructions, à tenter une entrepriſe que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toûjours été retardée par d'autres eſpérances. Le hazard, plutôt qu'aucune réſolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Iſles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richeſſes du Pays; & le ſeul exemple des Portugais, qui y envoyoient régulièrement des Vaiſſeaux de Macao, ſuffiſoit pour exciter leur émulation. *Mais tant* de calomnies, par leſquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faiſoient craindre les effets d'une injuſte prévention. Ils ſe perſuadèrent du moins, que pour ſe préſenter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui eſt néceſſaire pour le ſuccès du Commerce, ils devoient avoir preſſenti la diſpoſition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit poſſible, une voye honorable par quelque Traité. Telles furent les vûes de Verhoeven (*a*).

LES

(*a*) Leurs efforts juſqu'alors inutiles vers la Chine, leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils eûſſent déjà cherché l'occaſion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

Digitized by Google

Les Vaiſſeaux qu'il avoit choiſis, pour les exécuter, ſe nommoient le *Lion au Faiſceau de Fléches* [& le *Griffon*. Le premier, dont on donne ici la Relation (*b*),] partit de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abréger ſa navigation par la diligence, il arriva, le premier de Juillet, à la vûe d'une tèrre que les Hollandois prirent pour l'Iſle de *Firando*. Ils jettèrent l'ancre dans un lieu où la ſonde leur fit trouver cinquante braſſes. Pluſieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrèrent Firando à l'Oueſt. On y mit le cap, ſous la conduite de deux Lamaneurs Japonois, qui pilotèrent le Vaiſſeau par le Détroit de Firando juſqu'à la rade. Une multitude d'Habitans de tous les ordres, fût attirée à bord par la nouveauté de ce ſpectacle. Le nombre, qui ſe montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de ſe tenir ſur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçû que des témoignages de civilité, ils députèrent à la Cour deux Commis, avec un Interprète, pour faire la propoſition d'un Traité de Commerce. Elle fût reçûe favorablement. Le Gouverneur de Firando eût la curioſité de viſiter le Yacht. Celui de Nangazaqui lui fit le méme honneur. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie, s'établirent à Firando, tandis que le Vaiſſeau ſe hâta de remettre à la voile, & de porter cette heureuſe nouvelle en Hollande. Il étoit parti de Firando le 3 d'Octobre. Cinq ſemaines qu'il prit, pour ſe repoſer à Bantam, ne l'empêchèrent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet de l'année ſuivante.

VOYAGE AU JAPON, 1609.

Les Hollandois vont au Japon.

Succès de leur voyage à Firando.

1610.

Les Directeurs ſentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir auſſi-tôt pluſieurs Vaiſſeaux, avec des inſtructions, qui contenoient les plus ſages meſures pour établir un Commerce ſolide au Japon. Un Yacht, nommé le *Braque*, fût le plus prompt ou le plus heureux dans ſa courſe. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la Loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois (*c*). C'eſt ſon Journal qu'on préſente ici, & qui ne doit pas être ſans agrément

La Compagnie y envoye pluſieurs Vaiſſeaux.

Un Yacht y arrive le premier.

1611.

(*b*) Add. d. E. Il avoit plû à Mr. Prevoſt de faire ici *deux* Vaiſſeaux d'un ſeul, & de les nommer *le Lion*, & *le Faiſceau de Fléches*. Cette erreur provient d'un Germaniſme de l'Original, qui employe la prépoſition *aave*, dans le ſens de la particule *au*, ou pour ſignifier un Lion *tenant* un Faiſceau de Fléches. Cependant la Relation ſuivante fait une mention bien diſtincte du Yacht le *Griffon*, dont Mr. Prevoſt n'a eû garde de parler, après la faute qu'il venoit de faire. Au reſte, comme le Journal du Vaiſſeau le *Lion*, ne dit pas un mot au ſujet de ce Yacht, nous avons remis par tout ici le ſinguliér, d'autant plus que ces deux Bâtimens ne revinrent pas enſemble, puis que nous trouvons dans le Journal de Verhoeven, que le *Griffon*, après avoir échoué ſur la Côte de Machian, le 28 de Mars 1610., étoit arrivé de Banda à Bantam l'11 de Septembre ſuivant. Il eſt d'ailleurs incertain, s'ils allèrent de conſerve au Japon, quoi-que d'autres Relations les y faſſent paroître en même-tems. R. d. E.

(*c*) Mr. Prevoſt a encore pris le change ici, en ce qu'il fait partir ce Yacht de Hollande, d'abord après le retour du premier; tandis qu'il avoit fait voile ſeulement de Patane. Pour preuve de ce que nous avançons, il ſuffit de faire remarquer, que le Yacht le *Braque* étoit de la Flotte de l'Amiral Pierre *Both*, partie de Hollande au mois de Janvier 1610; c'eſt-à-dire environ ſix mois avant le retour du *Lion au Faiſceau de Fléches*. Toute la ſuite du Journal le fait d'ailleurs aſſez entendre, & il eſt étonnant que Mr. Prevoſt n'ait pas ſenti une erreur ſi palpable. Auſſi l'Original ne parle-t-il point des Directeurs de Hollande, que Mr. Prevoſt fait intervenir ici mal à propos, par une ſuite de ſes fauſſes ſuppoſitions. R. d. E.

Digitized by Google

Voyage au Japon. 1611.

grément pour ceux qui en ont trouvé aux avantures d'*Adams*, Hollandois naturaliſé au Japon, dont on a lû la Relation dans le ſecond Tome de ce Recueil (*d*).

L'ancien & le nouveau Gouverneur de l'Iſle s'étant rendus ſur le bord des Hollandois, y témoignèrent une ſatisfaction extrême de leur arrivée. On leur fit préſent de deux petits vaſes de pierre, pour leſquels ils marquèrent beaucoup de goût, & d'un demi fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce déſintéreſſement & cette ſimplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnèrent de trouver la cargaiſon du Yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane, d'envoyer des marchandiſes plus conſidérables, ſur-tout en ſoyes crues, qui étoient devenues fort chères au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépenſe du Voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un ſi facheux mal-entendu leur fit rabbattre quelque choſe de leurs eſpérances, & les obligea même de préparer des excuſes pour ſe juſtifier à la Cour (*e*). Elles furent priſes de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus groſſe cargaiſon avant que les conditions du Commerce fuſſent réglées.

Les eſpérances des Hollandois ſont mêlées de crainte.

Le 2 de Juillet, un Capitaine Japonois, nommé *Loiſanes*, vint apprendre aux Hollandois, qu'ayant rencontré aux Manilles, le *Paon*, un des Vaiſſeaux de l'Eſcadre de *Wittert* (*f*), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à ſa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais ſuccès au mépris que Wittert avoit fait de ſes ennemis, & à la négligence où cette diſpoſition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit ſignalé néanmoins par ſa valeur; & la victoire avoit coûté ſi cher aux Portugais, qu'ayant admiré la défenſe de leurs ennemis, ils ſe croyoient obligés de traiter aſſez bien les priſonniers (*g*). Un témoignage ſi avantageux étoit une bonne récommandation parmi les Japonois, qui ſont naturellement braves & qui eſtiment cette qualité dans autrui.

Témoignage rendu à leur valeur.

Le même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liſte des marchandiſes dont le Yacht étoit chargé, pour l'envoyer à la Cour. Ils ſe défendirent de la donner, ſous prétexte que n'ayant encore aucun Traité avec l'Empereur, ils ne devoient pas être aſſujettis à des uſages qu'ils ignoroient; mais au fond pour cacher la petiteſſe de leur cargaiſon & pour ne ſe pas laiſſer traiter autrement que les Portugais, qui avoient été diſpenſés de cette ſervitude. Ils ſçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faiſoit cette demande que pour ſe mettre en droit de régler le prix des marchandiſes; innovation tyrannique, qui n'étoit fondée ſur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de ſe garantir, qu'après s'y être une fois ſoûmis, il auroit été trop tard enſuite pour s'y oppoſer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphans, quelques étoffes de ſoye & du plomb.

Difficultés qu'ils ont à vaincre.

(*d*) Voyez pag. 442; mais *Adams* étoit Anglois. R. de l'A. *A.*

(*e*) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi ſup.* pag. 110.

(*f*) Voyez la Relation du Voyage de Verhoeven.

(*g*) Il y en avoit cent ving-huit.

Digitized by Google

plomb. Elle leur fit ajoûter auſſi, que dans un premier Voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permiſſion qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaiſſeaux que la Compagnie devoit envoyer régulièrement. On ne laiſſa pas de renouveller pluſieurs fois la même demande. Ils ſe retranchèrent conſtamment dans leur première réponſe; & ne parlant que du Voyage qu'ils ſe propoſoient de faire à la Cour, ils s'occupèrent du ſoin de préparer leurs préſens. C'étoit un autre ſujet d'embarras. Quel moyen de faire des préſens conſiderables avec une petite cargaiſon? Cependant ils en comprenoient la néceſſité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, ſans aucune dépendance des Inſpecteurs & des Gardes. Les Japonois méſurent leur eſtime pour les Etrangers, ſur la qualité des préſens qu'ils leur voyent faire à l'Empereur & aux Princes; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaiſſeaux richement chargés, afin qu'ils puiſſent ſoûtenir de grands fraix. Cette dépenſe, ajoûte-t-il, n'iroit pas trop loin, ſi l'on avoit toûjours quelque rareté à préſenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à l'agrément de ce qui lui eſt offert; mais les Commis du Yacht n'avoient acquis toutes ces lumières que depuis leur arrivée.

Voyage au Japon. 1611.

Préſens néceſſaires au Japon.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume *Adams*, pour lui demander ſon conſeil & ſon crédit. Cet Adams, qui avoit été Pilote d'un Vaiſſeau Hollandois jetté par divers hazards ſur les Côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour, où ſon eſprit, ſon expérience & ſa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant ſa réponſe, les Hollandois s'attachèrent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de ſon frère, auxquels ils avoient déjà reconnu de la diſpoſition à les obliger. Ce fût par leur conſeil qu'ils réſolûrent de viſiter auſſi, dans leur Voyage à la Cour, le Prince héréditaire, qui faiſoit ſa réſidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du Trône, que l'Empereur, qui étoit âgé de ſoixante-dix ans, penſoit à l'y placer par une réſignation volontaire. Il lui avoit déjà donné le Royaume de *Quando*, avec le tître de Roi. On leur conſeilla de viſiter encore *Federi-Samma*, fils du dernier Empereur, que divers incidens avoient éloigné de la ſucceſſion & qui réſidoit au Château d'*Oſoko*. On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur, ce Prince pourroit s'aider des intrigues de ſa faction pour remonter ſur le Trône. Les Eſpagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs viſites (*b*).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adams.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (*i*), avec un Interprète & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils ſe mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par ſeize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au Port de *Nangoia*. Le lendemain au ſoir, ils jettèrent le grapin ſur la Côte de l'Iſle d'*Atnaſſima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne ceſſa pas de l'être le 19. Cependant ils s'avancèrent le matin,

Leur départ pour la Cour, & leur route.

(*b*) Pag. 112 & ſuiv.
(*i*) Pag. 124 & ſuiv. Le détail de cette route mérite ſans doute d'être conſervé, par les raiſons qu'on a ſouvent expliquées.

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

matin, jusqu'à la Ville d'*Assia*, qui est à douze lieues d'Ainossima, sur un rivage de sable blanc, dans un Pays montueux. Sur le midi, ils se trouvèrent devant la Ville de *Couckoro*, qui est défendue par deux Châteaux. Le soir, ils s'arrêtèrent devant *Ximontchequi*, Ville de grandeur médiocre, qui a pour défense une petite Forteresse, & un Château situé sur une montagne. Le 20, ils entrèrent dans le Port d'*Isaki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maisons. Le soir du 26, ils jettèrent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils passèrent devant *Cadinenexequi*, où ils découvrirent un Village de chaque côté; & la nuit ils se mirent sur le grapin à *Tsuwa*. Ils passèrent celle du 30, à *Vestimado*, qui est à soixante lieues de Tsuwa. Le tems, qui fut fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine, de gagner le Port de *Mouro*.

Differentes Villes qu'ils voyent.

Le 3 d'Août, ils passèrent devant *Firmensi*, qui est à cinq lieues de Mouro. C'est une belle Ville, défendue par un bon Château. Ils s'arrêtèrent la nuit à *Tackessima*, qui est à quatre lieues de Firmensi, & le soir du 5, ils jettèrent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrèrent dans la Rivière d'*Osako*, & s'étant mis sur le grapin dans le Fauxbourg qui se nomme *Anssima*, ils y louèrent une petite barque pour les mener à *Fussigni*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traversèrent Osako, pour remonter la Rivière, où il y avoit si peu d'eau, que les rameurs étoient souvent obligés d'y descendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. *Osako* est une des principales Villes du Japon. Elle est défendue par un beau Château, où Federi-Samma faisoit son séjour. Ce Prince, alors âgé de dix-huit ans, n'étoit encore sorti qu'une fois de cette retraite. Les raisons qui l'avoient fait exclure de l'Empire, n'empêchoient pas qu'ils ne jouït d'un revenu considérable & qu'il ne possédât de grands trésors. Il avoit dans ses intérêts une faction puissante, qui nourrissoit dans son cœur l'espérance de remonter sur le Trône, où il étoit d'ailleurs appellé par l'affection du peuple (*k*).

Osako, grande Ville & séjour du Federi-Samma.

Le 7, les Hollandois passèrent devant le Village de *Sergatte*, & l'après-midi ils abordèrent à Fussigni. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour se rendre à *Miaco* ou *Méaco*, qui en est à quatre lieues. Cette Ville est fort grande. Le Commerce y est florissant & soûtenu par diverses manufactures. Elle s'étend fort loin vers Fussigni, & Fussigni s'étendant aussi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne se touchent. Dans les guerres les plus animées, Miaco est respectée des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de son Commerce, qui se fait à-peu-près comme dans les Villes de l'Europe (*l*).

Fussigni, & Miaco.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de Firando n'avoient pas été rendues à Guillaume Adams, lui dépêchèrent un autre exprès, dans la crainte de le trouver absent lorsqu'ils arriveroient à la Cour. Ils furent informés aussi qu'on avoit vû passer depuis quatre jours, à Miaco, des Ambassadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satsima* dans un petit Vaisseau; qu'ils avoient apporté de précieuses marchandises & des presens considérables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une Caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre

Privilège singulier de Miaco.

Arrivée & faste d'une Ambassade Portugaise.

(*k*) Pag. 125. (*l*) *Ibid.* & pag. 129.

Digitized by Google

nombre de trompettes, de tambours & d'instrumens de musique, & qu'ils marchoient avec une pompe extraordinaire au son de leurs Instrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domestiques, jusqu'aux Négres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakara-Iroimenonne*, Gouverneur de Miaco, à qui ils avoient fait de riches présens, leur avoit fait donner quarante-huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres fraix (*m*). VOYAGE AU JAPON. 1611.

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois avec moins de bonté (*n*). Non-seulement il leur accorda des chevaux, un passeport muni du sçeau impérial & des lettres de recommandation au Président du Conseil, mais il refusa leurs présens, parce qu'il n'étoit pas accoûtumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers; & lorsqu'ils le pressérent avec beaucoup d'instances, il leur declara qu'il étoit résolu de ne rien accepter pour cette fois, mais que s'il leur restoit quelque chose au retour, il leur permettroit de penser à lui. Ils partirent, charmés de ce désintéressement, pour se rendre à *Cavsate*, qui est à sept lieues de Miaco. Le lendemain ils dînérent à *Sutsifanme*, d'où ils allérent passer la nuit à *Sequinoso*. Le 12, ayant dîné à *Jazats*, ils s'y mirent dans une barque pour traverser un petit golfe. Le soir, ils arrivérent à *Narmi*, qui est à dix-neuf lieues de Sequinolo. Officiers Japonois fort désintéressés.

Le 13, ils remontérent à cheval, pour aller dîner à *Okasaki* & coucher à *Jussindai*, qui est à quatorze lieues de Narmi; par une si grande chaleur, qu'un homme de leur cortège en mourut subitement. Ils dînérent à *Acrai*, d'où traversant un petit golfe, ils allérent passer la nuit à *Fouquières*, qui est à treize lieues & demie de Jussindai. Le 16, ils dînérent à *Futsigeda*, & delà s'étant rendus à *Mérico*, ils y trouvérent Guillaume Adams, qui venoit au-devant d'eux. Le soir, ils se rendirent ensemble à *Soringau* (*o*), où Adams alla trouver le *Cosequidonne*, c'est-à-dire, le Président du Conseil, & l'*Ikoto-Sionsabromdonne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ses Compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de s'y employer avec zéle; & leur promesse fut confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyérent aux Commis pour leur faire un compliment fort civil. Les Hollandois rencontrent Adams & arrivent à Soringau.

Cependant ils se présentérent plusieurs fois au Palais, sans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de son Tréforier général, & ce soin demandoit nécessairement sa présence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambassadeur Portugais étoit peu satisfait de sa négociation. Les présens qu'il avoit offerts à l'Empereur consistoient en dix pieces de drap d'or, cent catis de la plus belle soye, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une maniére peu obligeante, quoique l'Ambassadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puissance de ses Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une grosse suite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ses Négres Les Ambassadeurs Portugais & Castillans sont mal reçûs.

(*m*) Pag. 127.

(*n*) Les deux Commis se nommoient Jâques *Specx* (1) & Pierre *Segerfz*.

(*o*) Résidence de la Cour Impériale.

(1) *Specx* qui a été depuis Gouverneur Général, est le premier Fondateur du Commerce des Hollandois au Japon. Il y étoit venu en 1609, à bord du Yacht le *Griffon*, & étoit resté à *Firando* en qualité de Premier Commis, R. d. E.

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

gres étoient richement vêtus. Mais l'Empereur avoit mal reçû ſes juſtifications (*p*). Il étoit arrivé vers le même tems, un Ambaſſadeur du Viceroi Eſpagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de ſatisfaction de ſon audience. Il venoit remercier l'Empereur du ſecours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo de Bvera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué ſur la Côte du Japon en allant à la Nouvelle-Eſpagne. Les préſens de cet Ambaſſadeur étoient ſomptueux; mais ſes démarches fûrent ſi *hautaines* & ſi peu meſurées qu'elles déplûrent à la Cour (*q*). Il étoit allé ſaluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Enſuite, étant entré à Soringau avec quarante Mouſquetaires, enſeignes déployées, il avoit fait ſonner ſes Trompettes dans toutes les rues de ſon paſſage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de pluſieurs décharges de mouſqueterie. Lorſqu'il fût introduit à l'audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°. qu'il fût permis aux Caſtillans de conſtruire, dans les Iſles du Japon, autant de Vaiſſeaux qu'ils en ſouhaiteroient; 2°. qu'ils *eûſſent la liberté* de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les Côtes & tous les Ports du Japon; 3°. que l'Empereur défendit le Commerce aux Hollandois dans tous les Pays de ſon obéiſſance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Eſpagne y envoyât des Vaiſſeaux de guerre, pour detruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoiſe; 4°. que les Vaiſſeaux Eſpagnols ne fûſſent pas ſujets aux viſites des Inſpecteurs, ni gênés dans la vente de leurs marchandiſes. Ces propoſitions avoient d'abord été données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambaſſadeur, que l'uſage du Pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de ſe préſenter devant le Palais, avec l'enſeigne de ſon Maître & avec ſes Soldats; mais il fût introduit ſeul au Palais. Les préſens du Viceroi du Mexique étoient une ſelle de cheval brodée d'or, un beau harnois de guerre, quelques précieux médicamens & d'autres *raretés*. *On lui répondit*, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaiſſeaux & *de choiſir le lieu* qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les Côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit beſoin; que les Pays de Sa Majeſté étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raiſon d'en exclure les Hollandois, l'Empereur vouloit les laiſſer jouïr d'un privilège qu'il accordoit à toutes les Nations; que ſi les Princes de l'Europe avoient la guerre enſemble, Sa Majeſté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raiſon & de l'équité (*r*). Adams étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambaſſadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla auſſi de la Tréve qui avoit été conclue entre le Roi d'Eſpagne & les Etats-Généraux; mais il aſſûra qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Eſpagne, & qu'il ignoroit ſi elle regardoit les Indes & l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance. Adams trouva dans ce diſcours, une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque deſſein caché contre les Hollandois.

Fierté des Caſtillans.

Leurs demandes.

Réponſes de l'Empereur.

Soupçons des Hollandois.

(*p*) Pag. 129 & ſuiv. Elles regardoient le meurtre de quelques Japonois à Macao.
(*q*) Pag. 132 & ſuiv.
(*r*) Pag. 132 & 133.

R. d. E.

Digitized by Google

dois. Il lui parût impoſſible que l'Ambaſſadeur ignorât ce qui étoit connu depuis long-tems dans toute l'Europe; & dans les ſoupçons, dont il ne pût ſe défendre, il ſoûtint non-ſeulement que la Trêve avoit été publiée en Eſpagne, mais que l'Ambaſſadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puiſque les Portugais, dans leurs dernières hoſtilités, avoient allegué, pour excuſe (*s*), que la Trêve n'ayant été publiée qu'en Europe, elle ne devoit rien changer aux affaires des Indes. Voyage au Japon. 1611.

Le *Sionſabrondonne*, ou le Tréſorier général de l'Empire, ne déguiſa point aux Hollandois, les fâcheuſes impreſſions que leurs ennemis avoient données de leur caractère & de leurs deſſeins. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'eſpérance de faire des priſes ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais; que cette opinion ſe trouvoit confirmée par le peu de marchandiſes qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur Commerce conſiſtoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adams prit ardemment leur défenſe. Il aſſûra le Tréſorier général qu'on reconnoîtroit bien-tôt au Japon, la droiture & la probité des Hollandois; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occaſion d'enlever les Vaiſſeaux Caſtillans ou Portugais, ils étoient déſarmés par une Trêve de douze ans, qui leur interdiſoit toutes ſortes d'hoſtilités & d'inſultes. Il expliqua les raiſons qui les avoient fait arriver avec une cargaiſon ſi médiocre. C'étoit l'empreſſement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ſes promeſſes par un Traité. Le Vaiſſeau qui étoit au Port de Firando ne devoit paſſer que pour un ſimple avant-coureur, qui annonçoit l'arrivée de quantité d'autres Bâtimens & de toutes ſortes de marchandiſes. Cette explication, dans la bouche d'un homme auſſi conſidéré qu'Adams, produiſit d'excellens effets (*t*). Accuſations à leur charge. Adams les juſtifie.

Le Coſequidonne, à qui les Hollandois rendirent une viſite, les traita fort civilement. Ils lui préſentérent huit aunes de drap rouge-cramoiſi, une pièce de ſatin, ſemé de petites roſes, une pièce de damas, une pièce de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorſqu'il eût jetté les yeux ſur ce préſent, il le fit éloigner auſſi-tôt. Vous avez eû, leur dit-il, beaucoup de peine à tranſporter ces effets, & je vous aſſûre qu'ils me ſont inutiles (*u*). Enſuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propoſitions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient ſupplier Sa Majeſté Impériale, d'accorder aux Vaiſſeaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur deſquelles ils puſſent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandiſes, les mettre en dépôt dans des magaſins, les faire voir & les vendre, ſans être troublés par des Inſpecteurs & des Gardes; en réſervant néanmoins pour Sa Majeſté toutes les curioſités qui pourroient lui plaire, juſqu'à-ce qu'elle eût daigné faire ſon choix (*x*). Le Coſequidonne approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéreſſer au ſuccès, & de faire préparer les dépêches des Leurs demandes à la Cour.

(*s*) Pag. 134.
(*t*) Pag. 136 & précédentes.
(*u*) Pag. 137.
(*x*) *Ibid.* & pag. 138.

Digitized by Google

Voyage au Japon. 1611.

des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allâssent visiter le Prince son fils, comme Adams lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce Voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces-Unies, il leur promit de les présenter le même jour à l'Empereur.

Grand Officier définitivement.

Lorsqu'ils eûrent pris congé de lui, il les reconduisit jusqu'au delà de sa porte. Mais ayant retenu Adams, il lui ordonna d'envoyer reprendre leurs présens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous sçavez que mon usage n'est pas d'en recevoir. Je n'en ferai pas moins disposé à leur accorder ma protection, quoique ce ne soit point par cette voye qu'on doive y prétendre. Adams lui représenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne méritoit pas le nom de présent. Il le supplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoise, & pour marquer du moins qu'il ne se tenoit pas offensé de la hardiesse qu'on avoit eûe de l'offrir. Ce qu'il fait en faveur des Hollandois.

Le Cosequidonne parût délibérer un moment. Ensuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une véritable marque de son amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ses principes; & les ayant fait rappeller, il leur repeta cette déclaration dans les mêmes termes (y). On ne s'est étendu sur ces circonstances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une distinction extraordinaire en faveur de sa Nation. Elle surprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Castillans & les Portugais, de qui le Cosequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportâssent des présens considérables; & les Commis en tirèrent un augure favorable pour leur établissement au Japon (z).

Présens à l'Empereur.

Vers midi, ils fûrent appellés à l'Audience Impériale, où ils portèrent aussi leurs présens. Chaque espèce fût placée, *suivant l'usage de cette* Cour, sur une table particulière. C'étoit une demie pièce de drap rouge cramoisi, une demie pièce de drap écarlate, une pièce de karsaie cramoisi, trois de velours noir uni, trois de camelot lustré, deux de satin broché d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens eatis de plomb, deux fusils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes d'acier (a).

Ce Prince leur fait diverses questions.

Lorsque les Hollandois eûrent salué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de Soldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vînt de cette Isle & comment il venoit; où croissoient le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriferans les Hollandois avoient dans leur Pays & quels étoient ceux qu'ils estimoient le plus? Ils répondirent à toutes ces questions, par la bouche de leur Interprète. Honneurs qu'ils reçoivent.

Auſſi-tôt qu'ils eûrent pris congé, le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les reconduisirent hors de la salle, en les félicitant du bonheur qu'ils avoient eû de recevoir une audience si favorable. Ils leur dirent qu'eux-mêmes ils en étoient surpris; que l'usage de Sa Majesté n'étoit

(y) Pag. 139. (z) *Ibidem.* (a) *Ibid.*

Digitized by Google

n'étoit pas de se rendre si familière, qu'elle ne faisoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportoient des presens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un seul mot aux Ambassadeurs d'Espagne & de Portugal (*b*). Adams, qui fût rappellé dans l'appartement Impérial, leur raconta que l'Empereur ayant consideré curieusement les draps, les camelots, les velours & les fusils l'un après l'autre, lui avoit dit: „ Lorsqu'il nous viendra des „ Vaisseaux Hollandois, apporteront-ils de belles marchandises & beau„ coup de curiosités "? Adams avoit répondu, qu'il pouvoit assurer Sa Majesté, qu'on lui apporteroit quantité de belles choses. „ Oui, oui, avoit „ repliqué ce Monarque, je vois bien que les Hollandois sont passés maîtres „ dans les manufactures comme dans le métier des armes " (*c*). VOYAGE AU JAPON. 1611.

Les Commis, ayant fait écrire leurs propositions en Japonois, les remirent entre les mains du Cosequidonne, qui leur promit d'en tenir l'expédition prête pour leur retour. Le 18, on leur apporta un passeport pour dix chevaux, avec des lettres de recommandation pour le Prince héréditaire (*d*), auquel ils alloient faire leur cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de Soringau, d'où ils se rendirent le soir à *Tesseri*. Le 20, ils arrivèrent à *Missima*, qui est à douze lieues de Tesseri. Le 21, ils dînèrent à *Wondebro*; & traversant une montagne, nommée *Facu-tamme*, où l'on monte & l'on descend pendant quatre lieues, par des passages fort difficiles, ils allèrent passer la nuit à *Futsisawa*, qui est à seize lieues de Messima. Le 22, ils déjeûnèrent à *Toska*, qui est à deux lieues de Futsisawa; & vers le soir ils arrivèrent à Jedo, qui est à dix lieues de Toska (*e*). Ils partent pour Jedo.

Adams, aussi favorisé dans cette Cour que dans celle de Soringau, leur donna pour logement une maison qui lui appartenoit, & se chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, Président du Conseil du Prince & père du Cosequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ses Compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vû au Japon quelques Vaisseaux Hollandois, n'avoit pas cessé de témoigner depuis, qu'il souhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Président reçût ordre d'accompagner Adams à son retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de son Maître (*f*). Comment ils y sont reçûs du Sadadonne.

Le lendemain, ils allèrent le remercier de cette faveur & lui présenter cinq aunes de drap rouge-cramoisi, deux pièces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croisé de la même couleur; une pièce de damas noir; cinq pièces d'armoisin blanc; trois flacons de verre & une carabine. Leur présent fût accepté; mais le Sadadonne leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de son usage, pour leur inspirer toute la confiance qu'il désiroit d'eux. Il ajoûta que tout incommodé qu'il étoit, Présens qu'ils lui font.

(*b*) Pag. 140.
(*c*) *Ibid.* & pag. 141.
(*d*) Mr. Prevost fait trop d'honneur aux Hollandois, de les recommander directement au Prince héréditaire. Ces lettres étoient du Cosequidonne à son fils, qui se trouvoit à Jedo de même que son père. R. d. E.
(*e*) Pag. 141 & 142.
(*f*) Pag. 142.

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

étoit, il alloit monter au Château pour les faire expédier; & qu'ayant averti le Prince, dès le soir précédent, il les assûroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit passer plus d'une demie-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur Pays. Il s'informa de la cause de la guerre qui avoit duré si long-tems entre l'Espagne & la Hollande, & des négociations par lesquelles on étoit parvenu à la conclusion d'une Trêve. Les Hollandois ne lui déguisant pas la petitesse de *leur Pays*, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat si foible eût résisté avec tant de constance aux forces d'un si puissant Roi (*g*). Ensuite il leur fit servir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ses incommodités ne l'empêchèrent pas de les reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Présens offerts au Prince.

ILS furent appellés vers deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les présens qu'ils lui offrirent étoient une demie-pièce de drap *rouge-cramoisi*, une pièce de karsaie de même couleur, quinze aunes de velours cizelé à fond verd & à fleurs noires, une pièce de damas, une de drap d'or, cinq tapis de Nuremberg, une pièce de satin semé de petites roses, une de camelot croisé, trois dents d'éléphant, cent billes d'acier, un fusil à mèche, deux carabines, deux cornets à amorce & cinq cens catis de plomb (*b*). Ils reçûrent du Prince un accueil gracieux, & des remercîmens du Voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait espérer. Lorsqu'ils lui demandèrent sa protection, suivant les ordres qu'ils feignirent d'avoir reçûs de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel *il les* congédia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Soringau (*i*). Adams en fit leurs remercîmens. *Cette faveur étoit assez* commune. Cependant l'Auteur du Journal, toûjours *sensible* aux moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer, que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique & qu'il apportât de riches présens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour; mais toûjours en drap & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoûte, pour s'en consoler, qu'ils fûrent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçû de leur visite. Ils eûrent néanmoins l'honneur de dîner chez un frère du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguèrent encore leur drap & leurs bouteilles (*k*).

Ils en reçoivent de fort modiques.

Ils retournent à la Cour.

LEUR dessein étoit de retourner à la Cour Impériale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix-huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une Galère pour ce Voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arrivèrent à Wormgau,

(*g*) Pag. 143.
(*b*) *Ibidem.*
(*i*) Pag. 144.
(*k*) Pag. 145.

Digitized by Google

Wormgau, où Adams poſſédoit une maiſon, comme à Jedo. Ils trouvèrent, dans ce Port, le Vaiſſeau de la Nouvelle-Eſpagne & l'Ambaſſadeur Eſpagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, auxquels ils s'efforcèrent de répondre avec la même politeſſe. Deux Flamans, qui étoient à la ſuite de cette Ambaſſade, leur en apprirent le motif & le ſuccès. Le véritable but des Eſpagnols étoit, premièrement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient rendus l'année d'auparavant dans la Nouvelle-Eſpagne, avec Dom *Rodrigo de Buera*, & qui y avoient été reçûs avec tant de magnificence, qu'outre les fraix de l'Ambaſſade, il en avoit coûté plus de cinquante mille réales de huit au Roi d'Eſpagne. L'Ambaſſadeur n'étoit pas chargé, par ſes inſtructions, de s'expliquer ſur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (*l*). Ses Officiers lui avoient même reproché de s'être emporté au-delà des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une proteſtation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit ſur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commiſſion ſe bornoit à remettre les Japonois dans leur Patrie, & à obtenir deux permiſſions de la Cour: l'une, de viſiter tous les Ports du Japon, parce que les Eſpagnols, qui les connoiſſoient fort mal, y avoient perdu pluſieurs Vaiſſeaux richement chargés; l'autre, de conſtruire des Vaiſſeaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépenſe, on les faiſoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle-Eſpagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit meilleur, les autres matériaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (*m*). On a vû quelle avoit été la réponſe de la Cour à ces deux demandes.

VOYAGE au JAPON. 1611.

Ce qu'ils y apprennent touchant les Eſpagnols.

Les Hollandois apprirent encore, des deux Flamans, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la Côte de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils aſſûrèrent, comme l'Ambaſſadeur, qu'à leur départ des Ports Eſpagnols, on n'y avoit point encore reçû la nouvelle de la Trêve; ou que ſi elle y étoit arrivée, on la tenoit ſecrète. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fûſſent informés, parce que le même Vaiſſeau Eſpagnol qui étoit au Japon, avoit amené pluſieurs perſonnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit poſtérieure à la publication de la Trêve en Europe, d'où les Hollandois conclûrent hardiment, qu'il y avoit quelque deſſein caché ſous la diſſimulation des Eſpagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des Troupes ſur les Vaiſſeaux qui alloient de la Nouvelle-Eſpagne aux Manilles, pour les faire paſſer de-là aux Moluques, & tenter de s'y rétablir avant que la Trêve fût publiée aux Indes (*n*). Cette conjecture paroiſſant tirer une nouvelle force de ſon importance, les Hollandois y trouvèrent une raiſon de preſſer la concluſion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambaſſadeur Eſpagnol les envoya prier pluſieurs fois d'aller ſe réjoüir chez lui, & de leur côté ils lui firent propoſer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais perſonne

Fondement de la défiance qu'ils conçoivent d'eux.

(*l*) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

(*m*) Pag. 147.

(*n*) Pag. 149.

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

personne ne voulant hazarder la première visite, ces civilités demeurèrent sans effet.

LE 27, jour auquel les Commis avoient règlé leur départ de Wormgau, ils allèrent passer la nuit à *Oxfo*, après avoir dîné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix-sept lieues, pour arriver le soir à *Infuewarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, ils rentrèrent à midi dans Soringau.

Les Hollandois reçoivent les lettres patentes de l'Empereur.

DEUX jours après leur arrivée, Adams leur apporta les Patentes de l'Empereur, sur lesquelles la liberté du Commerce devoit être établie. *Ils* s'empressèrent de les faire traduire; mais ils n'y trouvèrent pas la clause qu'ils avoient particulièrement désiré, c'est-à-dire, celle qui devoit les exempter de la visite des Inspecteurs & des Gardes. C'étoit néanmoins le principal objet de leur Voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omission de cette nature leur causa d'autant plus de chagrin, qu'ils ne pûrent en pénétrer le motif, & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveller leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne pûrent se déterminer à partir, sans avoir tout tenté pour le succès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un Voyage si pénible, & dont la Compagnie s'étoit reposée sur leur prudence & sur leur capacité (*o*). La Patente Impériale étoit conçûe dans ces termes (*p*):

Ce qui manque à leurs désirs.

„ Nous ordonnons & commandons, par ces Présentes, très-expressément „ à tous & chacun de ceux qui sont sous nôtre domination, de n'inquiéter „ en aucune manière, ni donner aucun empêchement aux Vaisseaux Hol„ landois qui viendront dans nos Pays du Japon, en quelque lieu ou quel„ que Port que ce puisse être; mais au contraire, de les traiter favorable„ ment & de les assister en tout ce qu'ils pourront demander; défendant „ à tous nos Sujets d'en user avec eux autrement que comme avec des „ amis; de quoi Nous leur avons donné nôtre parole & nôtre promesse „ qui ne pourra être violée par qui que ce soit. Datté (*suivant le style du* „ Japon) l'an 1611, le vingt-cinquième jour du septième mois, qui étoit, „ suivant nôtre style, le 30 d'Août".

Leurs représentations au Cosequidonne.

DANS la première visite que les Commis rendirent au Cosequidonne, pour le remercier de sa diligence à leur procurer l'expédition, ils lui représentèrent tristement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles sur cet article & que personne n'entreprendroit de les chagriner. Mais sa bonté même semblant les autoriser à s'expliquer avec confiance, ils le supplièrent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveller leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de sa main, avec lequel ils partiroient contens. Il les assûra que cette précaution n'étoit pas nécessaire, & que s'il naissoit quelqu'obstacle, il suffiroit d'en informer Adams, qui étoit estimé de Sa Majesté Impériale & qui leur feroit obtenir une prompte satisfaction. On auroit peine à représenter l'embarras des Commis, qui se trouvoient partagés entre la crainte d'offenser le Président par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les intérêts de la Compagnie.

(*o*) Pag. 152. (*p*) Pag. 153.

Digitized by Google

pagnie. Ils s'épuiſèrent en remercîmens. Ils aſſûrèrent le Coſequidonne qu'ils ſe repoſoient parfaitement ſur ſa parole; mais ils ajoûtèrent néanmoins, qu'un point de cette nature leur cauſeroit un tort extreme, parce qu'il empecheroit leurs Vaiſſeaux de partir dans la ſaiſon convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuvième mois, ils ſeroient obligés d'en paſſer cinq ou ſix à Patane. La douceur extraordinaire du Préſident lui fit écouter favorablement toutes ces inſtances. Il leur dit enfin, que puiſqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté, cette affaire ne pouvoit être terminée ſur le champ, ils pouvoient ſatisfaire l'empreſſement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laiſſer leurs intérêts entre les mains d'Adams. Il leur promit tout ſon zèle; & les congédiant du même air de bonté, il leur dit qu'avec un peu de patience il ne doûtoit pas du ſuccès (*q*).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Réponſes de ce Seigneur.

MAIS dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parût la plus difficile de toutes les vertus. Ils dreſſèrent le même jour, un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raiſons ſur leſquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le ſignèrent, & dès le ſoir, ils conjurèrent Adams de le porter au Coſequidonne. Ce Seigneur ne refuſa pas de le lire; mais s'excuſant ſur les affaires qui occupoient la Cour & ſur la crainte que ce Mémoire ne fût préſenté à contretems, il le remit entre les mains d'Adams. Cependant l'excellence de ſon caractère prévalut. Après quelqu'incertitude, il dit à Adams de ſe rendre le lendemain au Palais & d'obſerver lui-même quelqu'occaſion favorable. „ Je me trouverai ajoûta-t-il, fort près de Sa Majeſté, & j'engage„ rai le Sionſabrondonne à s'y trouver auſſi. Si vous prenez ce moment „ pour préſenter la requête, nous vous ſeconderons de tout nôtre crédit, „ & je ne déſeſpère pas d'une réponſe favorable". Adams ne manqua point de ſuivre ce conſeil. L'Empereur ſe trouva ſi bien diſpoſé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non-ſeulement il accorda tout ce qui lui étoit demandé, mais il ordonna qu'à l'heure même on en dreſſât l'acte, qu'il ſigna, & qu'il fit ſceller ſur le champ avec toutes les formalités établies. Il fût remis aux Hollandois par Adams, à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de difficulté pour leurs affaires en aucun lieu; qu'ils étoient libres de partir; que leurs Vaiſſeaux ſeroient vûs avec beaucoup de ſatisfaction, & qu'Adams pouvoit les accompagner juſqu'à Firando. Les Japonois fûrent ſurpris eux-mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refuſé aux Eſpagnols & aux Portugais (*r*). L'Auteur du Journal reconnoît que le Coſequidonne & le Sionſabrondonne les avoient ardemment ſervis (*s*).

Ils s'opiniâtrent à le preſſer.

L'Empereur leur accorde tout ce qu'ils demandent.

ILS partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joye de remporter tous les avantages qu'ils avoient pû déſirer pour leurs Maîtres. Adams leur fit prendre leur route par *Utſimado*, qui eſt à ſept lieues de Soringau. Le lendemain ils dinèrent à *Haquingauwa*, d'où ils allèrent coucher à *Arrai* par

Leur retour à Firando.

(*q*) *Ibid.* & pag. 154. Le Journal ne nomme que Specx dans cette épineuſe négociation.

(*r*) Pag. 155.
(*s*) *Ibidem.*

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

par la Rivière de *Senegouwo*, ſur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis à minuit, ils allèrent dîner à *Futſiſawa*, grande Ville, au milieu de laquelle ſe préſente un gros Château, & paſſer la nuit à *Naring*. Cette journée fût de dix-huit lieues & demie, dans un Pays bien cultivé & couvert de beaux arbres. Le 6, ils déjeûnèrent à deux lieues de Naring, dans une Ville nommée *Aſtanamia*, de grandeur médiocre, mais célèbre par un grand Commerce de bois. Les Marchands y ont, près de leurs maiſons, des cours, des magaſins & des appentis comme en Hollande. Enſuite ils traverſèrent un petit golfe d'environ ſept lieues, pour ſe rendre à *Kuwano*, qui eſt une grande Ville défendue par un beau Château, d'où paſſant par *Domuda*, ils allèrent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix-ſept lieues. Le 7, ils dînèrent à *Stutſiſamme* & couchèrent à *Thibe*, qui eſt à douze lieues de Camitamme. Le jour ſuivant, ils réglèrent entr'eux que Specx, Adams & le Gentilhomme que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guide, paſſeroient à Miaco, pour rendre les lettres du Coſequi-donne à Itakura Froimendonne, & remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois, le préſent qu'il avoit refuſé. Ainſi s'étant ſéparés à *Woots*, où ils avoient dîné, *Segertſz* & Jean *Couſins* prirent la route de *Futſumi* avec le bagage, tandis que les autres ſe rendirent le ſoir à Miaco (*t*). Specx & Adams firent auſſi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens du Froimendonne; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un feſtin, ils ne ſe rendirent au Château que le lendemain. Leurs préſens furent acceptés, à la preſſante ſollicitation d'Adams. Le Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenu à la Cour, & leur offrit toutes ſortes de commodités pour achever leur Voyage. Ils prirent à Miaco quelques ouvrages de vernis, qu'ils avoient commandés en paſſant par cette Ville (*v*)

Une partie d'entr'eux paſſe par Miaco.

Le 10, ils ſe remirent en chemin pour aller dîner à *Fuſſomi*, où s'étant embarqués ſur la Rivière, ils deſcendirent le reſte du jour & toute la nuit vers *Oſako*. Ils arrivèrent le matin au Fauxbourg de *Kuſſima*. De-là leur curioſité les conduiſit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'Oſako, pour y apprendre le cours & le prix des marchandiſes. Ils y trouvèrent un Hollandois, nommé *Melchior van Santvoort*, qui étoit arrivé au Japon avec Adams. Enſuite, étant retournés au Fauxbourg de Kuſſima, ils deſcendirent à *Dembo* ſur la Rivière. Le ſoir du 14, ils arrivèrent à *Simmoiefecki*. Le 17, ils paſſèrent devant la Ville de *Frougi*, d'où ils allèrent mouiller au Port de *Ieſſama*. Le 18, ils ſe rendirent à *Nangoia*, & le 19 à Firando (*x*).

Ils établiſſent un Comptoir à Firando.

L'UNIQUE ſoin qui pût les faire différer quelques jours à lever l'ancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laiſſer dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magaſins. Mais, au milieu de leur ſatisfaction, ils regrétoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouver-

(*t*) Il paroît ici que l'Auteur du Journal eſt Jâques Specx; car après cette ſéparation il continue de parler en ſon nom.

(*v*) Pag. 158.

(*x*) *Ibid.* & pag. ſuiv.

Digitized by Google

Gouverneur de Firando, une reconnoiſſance proportionnée à ſes bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenſes conſidérables en faveur de leur Nation. Il y avoit plus de huit ans, qu'il avoit fait équiper une Jonque à ſes fraix, pour tranſporter à Patane *Quaeckernaeck* (y) & *Van Santvoort*, deux des Compagnons d'Adams, qui avoient obtenu de l'Empereur, la permiſſion d'aller chercher les Hollandois dans cette Contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit coûté quinze-cens catis d'argent, c'eſt-à-dire, dix-huit cens ſoixante & quinze réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorſque les deux Vaiſſeaux Hollandois, le *Lion au Faiſceau de Flèches*, & le Yacht le *Griffon* (z), étoient venus à Firando, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour, pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ſes propres fraix une Galère, avec cinquante-ſix Rameurs, dont ils s'étoient ſervis pendant deux mois; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en ſi mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pièces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaiſſeaux, la faveur de leur acheter leurs ſoyes & leur poivre, dans la ſeule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en ſaiſiſſent, & l'on ſçavoit qu'il avoit perdu conſidérablement ſur les ſoyes. Il venoit de faire encore la dépenſe des barques qui avoient conduit les Commis à Soringau. Enfin n'ayant reçû des Hollandois aucune récompenſe pour tant de ſervices, le ſentiment qui les lui faiſoit continuer ne pouvoit être qu'une affection ſinguliére pour leur Nation; d'autant plus que s'il eût marqué au Conſeil de l'Empereur le moindre mécontentement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y euſſent trouvé ni accès ni faveur (a).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Grandes générosités du Gouverneur.

CEPENDANT la petiteſſe de leur cargaiſon, & la multitude des préſens qu'ils avoient répandus dans leur Voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnoiſſance & la générosité. Ils ſûrent obligés d'employer ces deux excuſes, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaiſſeaux les acquitteroient avantageuſement de toutes leurs obligations. Il ſe nommoit *Foie Samma*. On le pria néanmoins de recevoir tout ce qui reſtoit à lui offrir. C'étoit une demie pièce de drap rouge-cramoiſi, une pièce de karſaie rouge, deux pièces de ſatin ſemé de petites roſes, une pièce de damas, cinq pièces d'armoiſin blanc de ſoye crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & un mouſquet. Il avoit fallu ménager, ſur le reſte de la cargaiſon, d'autres préſens pour le jeune Gouverneur, qui conſiſtoient en quatorze aunes de drap cramoiſi, une pièce de karſaie rouge, une pièce de ſatin ſemé de petites roſes, trois pièces de damas blanc, trois pièces d'armoiſin blanc de ſoye crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & un mouſquet. Il en avoit fallu ménager pour *Novo Sau-Samma*, frère du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une

Les Hollandois ſont réduits à le payer d'excuſes.

(y) C'étoit le Capitaine du Vaiſſeau dans lequel Adams avoit abordé au Japon.

(z) Mr. Prevoſt avoit encore mis ici *le Lion* & *le Faiſceau de Flèches*, ſans parler du *Griffon*, par la raiſon que nous en avons dite ci-deſſus. R. d. E.

(a) Pag. 160.

Digitized by Google

VOYAGE AU JAPON. 1611.

une pièce de karſaie rouge, deux pièces d'armoiſin noir, une pièce de ſatin ſemé de petites roſes, une pièce de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penſer aux Agens & aux Gardes, qui ne pûrent être recompenſés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop grand nombre (*b*).

[LES Hollandois ayant fait choix de ceux qu'ils laiſſoient à Firando, & donné les ordres néceſſaires pour les bâtimens qu'on devoit y conſtruire, ſe rendirent le 28 de Septembre, à bord du Yacht le *Braque*, & firent voile pour Patane (*c*).]

(*b*) Pag. 161. On n'a pas dû trouver ce détail ſuperflu, ſi l'on conſidère que c'eſt comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

(*c*) Cet Article a été changé par l'A. *A.* d'après l'Original. R. d. E.

BONTEKOE. 1618.

Voyage de Guillaume Iſbrantſz Bontekoe aux Indes Orientales.

Introduction.

DANS la varieté des Relations qui forment ce Recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne ſe reveille avec un nouveau goût, lorſqu'elle tombe ſur quelque récit qui ne l'intéreſſe pas moins par le ſentiment que par la curioſité. Le Voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, ſur-tout avec le caractère de vérité qui en relève le prix, & qui ne peut être ſuſpecté dans un Ouvrage dont Thevenot a crû devoir enrichir ſa Collection. *Guillaume Iſbrantſz Bontekoe* commandoit le Vaiſſeau la *Nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618, pour de ſimples intérêts de Commerce (*a*) (*b*).

1619.

Départ & premiere diſgrace de l'Auteur.

IL partit du Texel le 28 de Décembre; & dès le 5 de Janvier *1619*, après avoir doublé la pointe d'Angleterre, ſon Vaiſſeau eſſuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eût tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts: Nous coulons bas. La tempête fût ſi violente, les éclairs ſi fréquens, & la pluye ſi prodigieuſe, qu'il ſembloit que la Mer s'étoit élevée au-deſſus de l'air, & que les élemens de l'air, de l'eau & du feu ſe fûſſent confondus. Bontekoe donna ordre que l'eau fût puiſée avec des ſeaux de cuir; mais les paſſages ſe trouvoient ſi embarraſſés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaiſſeau, qui les faiſoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallût mettre en pièces ceux qui apportoient le plus d'obſtacle aux Ouvriers. On ſe vît enfin délivré du danger, mais le gros tems dura juſqu'au 19, & ce ne fût que le lendemain, qu'on profita du calme pour ſe remettre en état de continuer le Voyage. Deux Vaiſſeaux

(*a*) Relation du Voyage de *Bontekoe* ou *Bontekou*, pag. première. L. Ouvrage eſt en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoiſe. Tom. IV. pag. 619.

(*b*) Ce Vaiſſeau étoit du port d'onze cens tonneaux, & monté de deux cens ſix hommes d'équipage. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

seaux Hollandois qu'on rencontra successivement, l'un nommé la *Nouvelle Zélande*, qui avoit pour Maître Pierre *Thysz* d'Amsterdam, l'autre qui se nommoit l'*Enchuisen*, sous le commandement de Jean *Jansz*, apportèrent de la consolation & du secours à la *Nouvelle Hoorn*. Cependant elle en fût bientôt séparée, & les ayant rejoint aux Isles du Cap-Verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens dans l'Isle de May, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Espagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conserve pour passer la Ligne. Mais ils tombèrent dans des calmes qui les retinrent trois semaines entières, & qui les forcèrent de presser leur route pour aller passer les *Abrolhos* avec un vent Sud-Est. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de se voir obligés de retourner sur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passèrent néanmoins, & cherchèrent les Isles de *Tristan* (*c*) & de *Condé*, à la hauteur desquelles ils se trouvèrent sans les appercevoir. Ensuite le vent ayant passé au Nord, ils gouvernèrent à l'Est pour relâcher au Cap de Bonne-Espérance; mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, sans oser s'approcher de la Côte. Le Conseil s'étant assemblé, on résolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bonne santé & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette résolution fût exécutée heureusement, & l'on rangea la *Terre de Natal*, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déjà passés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (*d*).

BONTEKOE. 1619.

Rencontre de deux autres Vaisseaux Hollandois.

Premières difficultés du Voyage.

L'ENCHUISEN, qui étoit destiné pour la Côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres, pour prendre sa route entre la Côte d'Afrique & l'Isle de Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelque différend (*e*), Bontekoe quitta aussi la *Nouvelle Zélande*. On se perdit de vûe à vingt-trois degrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment, la *Nouvelle Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers sa perte.

Séparation des trois Vaisseaux.

LES maladies avoient commencé à se répandre à bord. Elles augmentèrent si rapidement, qu'il y avoit quarante hommes hors de service. La plûpart des autres étant aussi fort mal, on tourna vers Madagascar, pour se rendre à la Baye de *Saint Louis*. Mais on ne pût trouver de mouillage où le Vaisseau fût en sûreté. La Chaloupe fût mise en mer, & Bontekoe y entra lui-même, pendant que le Vaisseau faisoit de petites bordées pour se maintenir. La Mer brisoit si fort contre le rivage, qu'il étoit impossible d'en approcher. Cependant on vît paroître des hommes, & un Matelot de la Chaloupe se mit à la nâge pour leur parler. Ils faisoient des signes de la main & sembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas sûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchissement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en fûrent consternés. On remit

Maladies de l'équipage.

(*c*) Dans l'Edition de Paris elles sont nommées les Isles de *Fistan*, ce qui est une faute d'impression. R. d. E.

(*d*) *Ibid.* pag. 3.

(*e*) A quoi bon supposer ici des *différends*, tandis que l'Original n'en parle pas? R. d. E.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1619.

remit à la voile vers le Sud, juſqu'à la hauteur de vingt-neuf degrés, où changeant de bord on réſolut d'aller relâcher à l'Iſle *Maurice* ou à l'Iſle *Maſcarenhas*. En effet ayant gouverné pour paſſer entre ces deux Iſles, qui ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de Maſcarenhas, où l'on trouva quarante braſſes de profondeur proche de la terre (*f*). Quoique ce lieu ne fût pas bien ſûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laiſſa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les briſans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La Chaloupe y fût envoyée, pour viſiter l'Iſle. On y trouva une multitude de tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui ſe promettoient d'être à demi gueris auſſi-tôt qu'ils ſeroient deſcendus.

On relâche à l'Iſle de Maſcarenhas, qui étoit encore déſerte.

LE Marchand du Vaiſſeau (*g*), qui ſe nommoit *Hein Rol*, s'oppoſoit à leur deſcente, ſous prétexte que le Vaiſſeau pouvoit dériver, & qu'on couroit riſque de perdre tous les gens qui ſeroient à terre. Ils inſiſtoient néanmoins avec les plus vives inſtances & les mains jointes. *Bontekoe en fût* touché. Après avoir prié vainement Rol d'y conſentir, il ſe chargea de l'événement, & paſſant ſur le pont il cria joyeuſement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promeſſe fût reçûe avec de grands tranſports de joye. Les Matelots qui étoient en ſanté, aidèrent aux malades à deſcendre dans la Chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour ſe dreſſer une tente, avec des proviſions, des uſtenciles & des cuiſiniers. Il deſcendit lui-même pour leur ſervir de guide. Ce fût un ſpectacle fort touchant de les voir arriver ſur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils aſſûroient que cette ſeule ſituation leur donnoit déjà du ſoulagement.

Etat de cette Iſle.

ILS trouvèrent quantité de ramiers, qui ſe laiſſoient prendre avec la main, ou tuer à coups de bâton, ſans faire aucun mouvement pour s'envoler (*h*). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. *Les tortues* n'étoient pas moins faciles à prendre. *Bontekoe, fort ſatisfait* de voir ſes malades dans cette abondance, les laiſſa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

LE mouillage lui parût ſi mauvais, que la nuit ſuivante il prit ſa Chaloupe, dans le deſſein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq miles de l'endroit où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, il trouva une bonne Baye, dont le fond eſt de ſable. A peu de diſtance dans les terres, on rencontre un Lac dont l'eau n'eſt pas tout-à-fait douce. Bontekoe vît *beaucoup* d'oyes, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiſeaux. *Il trouva* juſqu'à vingt-cinq tortues, à l'ombre, ſous un ſeul arbre (*i*). Les oyes ne s'envo-

Abondance des rafraîchiſſemens.

(*f*) Pag. 4.

(*g*) C'eſt ce que les Eſpagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui eſt chargé des marchandiſes.

(*h*) *Ibid.* pag. 4.

(*i*) Des tortues à l'ombre ſous un arbre! C'étoient ces mêmes oiſeaux dont on vient de parler. A l'égard des tortues, l'Auteur remarque plus bas, qu'elles leur fournirent un ſpectacle qui leur parût des plus ſurprenans. Elles ſortoient au matin de la Mer, & venoient ſur le rivage, où elles grattoient un trou pour y pondre leurs œufs, qu'elles couvroient enſuite de ſable. Ces œufs étant échauffés

s'envoloient point & ſe laiſſoient tuer ſans quitter leur place. Elles étoient ſi graſſes qu'à peine pouvoient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiſeau, & qu'on le tourmentât juſqu'à le faire crier, ceux de ſon eſpèce venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & ſe laiſſoient prendre aiſément. Après avoir viſité toute la Baye, Bontekoe fit porter la nouvelle de ſa découverte aux malades, qui ſe rembarquèrent volontiers, dans l'eſpérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre ſur trente-cinq braſſes d'eau. Il fût permis aux gens de l'équipage de débarquer tour-à-tour, & de chercher du rafraîchiſſement dans les bois. On commanda huit hommes avec une ſeine, pour pêcher dans le Lac, où ils prirent de fort beaux poiſſons, tels que des carpes, des meuniers, & une ſorte de ſaumons gras & de très-bon goût. On trouvoit auſſi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dodaerſes*, eſpèce d'oiſeaux qui ont les aîles petites & que la graiſſe rend fort peſans (*k*). Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite Riviere bordée d'arbres, qui deſcendoit des montagnes. En ſe promenant ſur le rivage, on apperçût une planche, ſur laquelle on lût, en caractères gravés, qu'Adrien *Martenſz Blok*, Commandant d'une Flotte de treize Vaiſſeaux, avoit perdu dans ce lieu quelques Matelots, & des Chaloupes qui s'étoient briſées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remarqua point que les briſans y fûſſent dangereux. L'Iſle n'étant pas peuplée, les Matelots eûrent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaiſir de la pêche & de la chaſſe. Ils faiſoient des broches de bois, qui ſervoient fort bien à faire rôtir les oiſeaux; & les arroſant d'huile de tortue, ils les rendoient auſſi délicats que s'ils eûſſent été bien lardés. Ils découvrirent une autre Riviere de fort belle eau, qui étoit remplie de groſſes anguilles. En quittant leurs chemiſes & les étendant par leurs deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouvèrent de fort bon goût. Ils virent des boucs, mais ſi ſauvages & ſi prompts à la courſe, qu'on n'en pût prendre qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont perſonne ne voulut manger (*l*).

Bontekoe. 1619.

Cette abondance de rafraîchiſſemens fût ſi ſalutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaiſſeau, à l'exception de ſept, que leur foibleſſe obligea de demeurer dans l'Iſle juſqu'à-ce qu'on remît à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une groſſe proviſion d'oiſeaux & de poiſſon, qu'on avoit fait ſécher. L'Auteur obſerve que dans l'eſpace d'environ vingt jours, tous les oiſeaux, effarouchés d'une chaſſe continuelle, s'envoloient lorſqu'on s'approchoit d'eux (*m*). Le premier Pilote ayant pris un fuſil pour tuer quelques oyes, eût le malheur de le voir créver en tirant & de perdre un œil.

Autres avantages de cette Iſle.

On

échauffés de jour par le Sôleil, on voyoit ſortir de deſſous le ſable, de petites tortues, dont les écailles étoient à-peu-près de la groſſeur d'une coque de noix. Quelques-unes de ces tortues avoient plus de cent œufs, & l'on en trouva même qui en avoient juſqu'à deux cens. R. d. E.

(*k*) Les Hollandois du ſecond Voyage les avoient nommés *Walg-Vogels*, c'eſt-à-dire, Oiſeaux de dégoût; Voyez ci-deſſus, pag. 141. R. d. E.

(*l*) Pag. 5.

(*m*) Pag. 6 & ſuiv.

BONTEKOE. 1619. On va mouiller à l'Iſle de Sainte-Marie.

ON leva l'ancre, dans le deſſein de relâcher à l'Iſle Maurice; mais le Vaiſſeau étant deſcendu trop bas, on ne la vît que de loin, au-deſſus du vent. Il ſe trouvoit dans l'équipage quelques perſonnes qui n'avoient pû ſe rétablir, ou qui s'étoient trompées en ſe croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop-tôt l'Iſle de Maſcarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du Sud, avant que de trouver les vents aliſés pour ſe rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la réſolution de porter droit ſur l'Iſle de *Sainte-Marie*, qui eſt voiſine de Madagaſcar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté occidental (*n*) de l'Iſle, ſur huit braſſes d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la Côte, ſur un fond de treize braſſes. Les Inſulaires, quoique moins accoûtumés à la vûe des Européens que ceux de Madagaſcar, apportérent à bord des poules, des limons, avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs ſignes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres proviſions. On leur préſenta du vin dans une grande taſſe d'argent. Ils le bûrent avec une extreme avidité, en mettant le viſage entier dans la taſſe, comme les bêtes boivent dans un ſeau; & lorſqu'ils eûrent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils ſe mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit pagne d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (*o*).

Groſſiéreté des Habitans.

Commerce qu'on fait avec eux.

ON deſcendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des ſonnettes, des cuillières, des couteaux à manche jaune, & des grains de verre ou de corail, leur paroiſſoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz & du lait. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelaſſées les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe réſolut d'aller à Madagaſcar avec la Chaloupe armée, & d'y porter des marchandiſes qu'il eſpéroit troquer pour cette eſpéce de fruits. Il entra dans une Riviére, qu'il remonta l'eſpace d'une lieue ſans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives ſe joignoient par leurs branches, qui pendoient juſques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fût obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réüſſit plus heureuſement dans l'Iſle même où ſon Vaiſſeau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, ſur la même Côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ſes gens paſſérent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorſqu'ils alloient à terre, ils ſe faiſoient accompagner d'un Muſicien qui jouoit de la viole, ce qui paroiſſoit jetter les Inſulaires dans une eſpéce de tranſport. Les uns s'aſſeyoient autour du Muſicien & faiſoient claquer leurs doigts. D'autres danſoient & ſautoient, comme dans un tranſport de joye. Bontekoe ne remarqua point qu'ils eûſſent d'autre religion qu'une groſſiére idolatrie. On voyoit

(*n*) L'Edition de Paris dit au côté *oriental*, ce qui eſt une faute aſſez conſidérable. R. d. E.

(*o*) *Ibid.* pag. 7.

voyoit en quelques endroits, au-dehors de leurs maisons, des têtes de bœufs élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettoient à genoux, & qu'ils paroissoient adorer (*p*). Bontekoe. 1619.

La *Nouvelle-Hoorn* avoit été nétoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement, que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur Vaisseau. Ils remirent à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changèrent de bord pour porter à l'Est, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi, qui est celle de ce Détroit, lorsque Bontekoe, qui étoit sur le haut-pont, entendit crier *au feu, au feu.* Il se hâta de descendre au fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant (*q*). Etrange avanture des Hollandois.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive allarme. On lui raconta que le *Maitre valet d'eau* (*r*) étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être distribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la méche ardente, étoit tombée justement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant aussi-tôt sauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisoit paroître éteint. Bontekoe, un peu rassûré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur les ponts. Mais les suites de cet événement devinrent bien-tôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du Lecteur, par une description intéressante, dont les moindres circonstances méritent d'être conservées, il faut que cette peinture paroisse sous les couleurs simples de la Nature, c'est-à-dire, dans les propres termes de l'Auteur. Le feu prend à l'eau-de-vie.

Une demie-heure après, quelques-uns de nos gens recommencèrent à crier au feu. J'en fûs fort épouvanté, & descendant aussi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de cale. L'embrasement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jetter de l'eau à pleins seaux, & nous en jettâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond de cale & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour donner les ordres, & je faisois sortir les gens tour-à-tour pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déjà que plusieurs avoient été étouffés, sans avoir pû arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même Incendie du Vaisseau.

(*p*) Pag. 8.
(*q*) Pag. 9.
(*r*) Il se nommoit *Keellemyn* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

BONTEKOE. 1619.

me j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sçachant plus ce que je faisois ; j'allois par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

ENFIN me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paroissoit nécessaire de jetter la poudre à la Mer. Il ne pût s'y résoudre : „ Si nous „ jettons la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons „ plus craindre de périr par le feu ; mais que deviendrons-nous lors, nous „ trouverons des ennemis à combattre, & quel moyen de nous difcul- „ per (1) ? ”

Une partie de l'équipage se sauve dans les Chaloupes.

CEPENDANT le feu ne diminuoit pas ; & la puanteur de la fumée, autant que son épaisseur, ne permettoit plus à personne de demeurer au fond de cale. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arrière, on fit de grands trous par lesquels on jetta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jetter en même-tems par les écoutilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande Chaloupe à la Mer. On y mit aussi le Canot, *qui étoit sur* le haut-pont, parce qu'il causoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. Le frayeur étoit telle qu'on peut se la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans aucune espérance de secours ; car on n'avoit la vûe d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre Vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler ; & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sous les porte-haubans. De-là ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la Chaloupe ou vers le Canot, ils y montoient, & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se trouvâssent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

ROL étant allé par hazard dans la galerie, fût étonné de voir tant de gens dans le Canot & dans la Chaloupe. Ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la *Chaloupe*, il leur dit ; mes amis, il faut attendre le Capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutées. Aussi-tôt qu'il fût embarqué, ils coupèrent le cordage & s'éloignèrent du Vaisseau. Comme j'étois toûjours occupé à donner mes ordres & à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoient, vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante ; hà ! Capitaine, qu'allons-nous devenir ? la Chaloupe & le Canot sont à la Mer. Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le dessein de ne plus revenir ; & courant aussitôt sur le haut-pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaisseau étoient sur le mât, & la grande voile étoit sur les cargues. Je criai aux gens, „ *hisse vite & deferle.* Efforçons-nous de les „ joindre ; & s'ils refusent de nous recevoir dans leurs Chaloupes, nous- „ ferons passer le Navire par dessus eux, pour leur apprendre leur devoir. ”

Ressentiment de Bontekoe.

Efforts inutiles pour éteindre le feu.

EN effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du Vaisseau. Mais ils gagnèrent au vent & s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi ; „ Amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus „ d'espérance que dans la miséricorde de Dieu, & dans nos propres ef- „ forts. Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la „ soute

(1) *Ibid.* pag. 10 & suiv. On ne change dans ce récit, que les expressions les plus grossières.

Digitized by Google

„ foute aux poudres, & jettez-les à la Mer avant que le feu puiſſe y ga- „ gner ". De mon côté je pris les Charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarrières, pour faire entrer l'eau dans le Navire juſqu'à la hauteur d'une braſſe & demie. Mais ces outils ne pûrent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer. BONTEKOE. 1619.

CET obſtacle répandit une conſternation qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentiſſoit de gémiſſemens & de cris. On ſe remit à jetter de l'eau, & l'embraſement parût diminuer. Mais, peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fût alors que nous crûmes nôtre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroiſſoit augmenter. L'huile, & la flamme qui en ſortoit, ſe répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on pouſſoit des cris & des hurlemens ſi terribles, que mes cheveux ſe hériſſoient, & je me ſentois tout couvert d'une ſueur froide. Accident terrible.

CEPENDANT le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la Mer. On avoit déjà jetté ſoixante demi barils de poudre. Mais il en reſtoit encore trois cens. Le feu y prit, & fit ſauter le Vaiſſeau, qui dans un inſtant fût briſé en milie & mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvois alors ſur le pont, près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux, ſoixante-trois hommes qui puiſoient de l'eau. Ils fûrent emportés avec la viteſſe d'un éclair, & ils diſparûrent tellement qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eûrent le même ſort. Le feu prend aux poudres & le Vaiſſeau saute en l'air.

POUR moi, *Guillaume Isbrantſz Bontekoe*, qui m'attendois à périr comme tous mes Compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le Ciel & je m'écriai; ô Seigneur! fais-moi miſéricorde. Quoiqu'en me ſentant ſauter, je crûſſe que c'étoit fait de moi, je conſervai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je ſentis dans mon cœur une étincelle d'eſpérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire, qui étoit en pièces. Dans cette ſituation, mon courage ſe ranima ſi vivement, que je crûs devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de miſène à l'autre. Je me mis ſur le grand mât, d'où je conſidérai tous les triſtes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en pouſſant un profond ſoupir; ô Dieu! ce beau Navire eſt donc péri comme Sodome & Gomorrhe. Situation de Bontekoe.

JE fûs quelque tems ſans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abimois dans mes réflexions, je vis paroître, ſur l'eau, un jeune homme qui ſortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il ſaiſit la cagouille de l'éperon, qui flottoit ſur l'eau, & dit en s'y mettant: me voici au moins encore. J'entendis ſa voix, & je m'écriai; ô Dieu! y a-t'il ici quelqu'autre que moi qui ſoit en vie? Ce jeune homme ſe nommoit *Harman van Kniphuiſen*, natif de *Eyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, ſur lequel j'étois, ne ceſſoit pas de rouler & de tourner, ce qui me cauſoit beaucoup de peine, je dis à Harman; pouſſe moi cette éparre; je me mettrai deſſus; & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre enſemble. Il fit ce que je lui ordonnois; ſans Il ſe ſauve avec un ſeul homme.

BONTEKOE. 1619.

quoi, briſé comme j'étois de mon ſaut & de ma chûte, le dos fracaſſé, & bleſſé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impoſſible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore apperçû, commencérent à ſe faire ſentir avec tant de force, qu'il me ſembla tout-d'un-coup que je ceſſois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une piéce du revers de l'éperon. Nous jettions la vûe de tous côtés, dans l'eſpérance de découvrir la Chaloupe ou le Canot. A la fin nous les apperçûmes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horiſon. Je dis au Compagnon de mon infortune; „ Ami, toute eſpé-„ rance eſt perdue pour nous. Il eſt tard. Le Canot & la Chaloupe étant „ ſi loin, il n'eſt pas poſſible que nous nous ſoûtenions toute la nuit dans „ cette ſituation. Elevons nos cœurs à Dieu, & demandons-lui nô-„ tre ſalut, avec une réſignation entière à ſa volonté". Nous nous mîmes en prière & nous obtînmes grace; car à peine achevions-nous de pouſſer nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vîmes la *Chaloupe* & le Canot près de nous. Quelle joye pour des malheureux qui ſe croyoient prêts à perir! Je criai auſſi-tôt, *ſauve, ſauve le Capitaine.* Quelques Matelots qui m'entendirent, ſe mirent auſſi à crier; *le Capitaine vit encore.* Ils s'approchérent des débris; mais ils n'oſoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les groſſes piéces. Harman, qui avoit été peu bleſſé en ſautant, ſe ſentit aſſez de vigueur pour ſe mettre à la nâge, & ſe rendit dans la Chaloupe. Pour moi, je criai; „ ſi vous voulez me ſauver „ la vie, il faut que vous veniez juſqu'à moi, car j'ai été ſi maltraité que „ je n'ai pas la force de nager". Le Trompette s'étant jetté dans la Mer, avec une ligne de ſonde qui ſe trouva dans la Chaloupe, en apporta un bout juſqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce ſecours me fit arriver heureuſement à bord; J'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le ſecond Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me regardérent long-tems avec admiration.

La Chaloupe retourne à ſon ſecours.

Embarras de ceux qui avoient évité de périr.

JAVOIS fait faire, à l'arriére de la *Chaloupe*, une eſpéce de petite *teugue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me ſentois ſi mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos briſé, & je ſouffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol; „ je crois que „ nous ferions bien de demeurer cette nuit proche du débris. Demain, „ lorſqu'il ſera jour, nous pourrons ſauver quelques vivres, & peut-être „ trouverons-nous une bouſſole pour nous aider à découvrir les terres". On s'étoit ſauvé avec tant de précipitation, qu'on étoit preſque ſans vivres. A l'égard des bouſſoles, le premier Pilote, qui ſoupçonnoit la plûpart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit ôté de l'habitacle; ce qui n'avoit pû arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

On a recours aux conſeils de l'Auteur.

ROL, négligeant mon conſeil, fit prendre les rames comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'eſpérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il ſe vît bien loin de ſon attente en reconnoiſſant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, ſi j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on,

Digitized by Google

on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans boussole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mat, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres provisions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de-là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de me remuer. Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres; On me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis; cessez de ramer. Vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demandèrent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la Chaloupe. Ils en firent une espéce de fil de caret; & du reste, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fût suivi dans le Canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble & l'on en composa de petites voiles.

Bontekoe. 1619.

Invention pour faire des voiles.

Nous pensames ensuite à faire la revûe de tous nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la Chaloupe, & de vingt-six dans le Canot. Il y avoit, dans la Chaloupe, une capote bleue de Matelot & un couffin, qui me fûrent cédés en faveur de ma situation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eût recours à du biscuit mâché, qu'il mettoit sur mes playes; & par la protection du Ciel, ce remède me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout le monde s'y étoit opposé, & je dois me louer des attentions qu'on eût pour moi.

Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles fûrent prêtes le soir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit transi de froid; & la chaleur du jour étoit insupportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 & les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalète, pour prendre hauteur. On traça un cadran sur le couvert, & l'on préparа un bâton avec les croix. *Theunis Sybrantsz*, Menuisier du Vaisseau, avoit un compas, & quelque connoissance de la manière dont il falloit marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire une arbalete dont on pouvoit se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Isle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui est entre ces deux Isles. Le jour de nôtre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avois trouvé que nous étions sur les cinq degrés & demi de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à quatre-vingt-dix lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions à sept lieues au Sud, ou au-dessus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choisir plus facilement nôtre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

Route de la Chaloupe en pleine Mer.

Secours qu'on tire de l'art.

Des

BONTEKOE. 1619.

DES sept ou huit livres de biſcuit, qui faiſoient nôtre unique proviſion ; je réglai des rations pour chaque jour ; & pendant qu'il dura, je diſtribuai à chacun la ſienne. Mais on en vît bien-tôt la fin, quoique la meſure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la groſſeur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorſqu'il tomboit de la pluye, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'eſpace de la Chaloupe, pour raſſembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les ſeuls qu'on eût emportés. On la tenoit en reſerve pour les jours qui ſe paſſoient ſans pluye. Je coupai un bout de ſoulier, qui ſervoit de taſſe pour puiſer. Cette extrêmité n'empêchoit point qu'on ne me preſſât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes beſoins, parce que tout le monde, me diſoit-on, avoit beſoin de mon ſecours, & que ſur un ſi grand nombre de gens, la diminution ſeroit peu ſenſible. J'étois bien-aiſe de leur voir pour moi ces ſentimens ; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le Canot s'efforçoit de nous ſuivre. Cependant, comme nous faiſions meilleure route, & qu'il n'avoit perſonne qui entendît la Navigation, lorſqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de paſſer à nôtre bord, tous les autres nous prioient inſtamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'etre ſéparés de la Chaloupe par quelque fortune de Mer. Nos gens s'y oppoſoient fortement, & me repréſentoient que ce ſeroit nous expoſer à perir tous.

Soulagement qu'on tire de la pluye.

Murmures contre Bontekoe.

ENFIN nous arrivâmes bien-tôt au comble de nôtre miſére. Le biſcuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour perſuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin ; mais je ne pûs les ſoûtenir long-tems dans cette eſpérance. Ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, diſoient-ils, dans l'eſtime de la route, & qui portois le cap à la Mer, au-lieu de courir ſur les terres. La faim devenoit fort preſſante, lorſque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger ſur la Chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles paroiſſoient chercher à ſe faire prendre. Elles ſe baiſſoient à la portée de nos mains, & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma auſſi-tôt, pour les manger crûes. Cette chair nous parût délicieuſe, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un ſeul repas, qui ſuffiſoit à peine pour nous conſerver la vie. Nous paſſâmes encore le reſte du jour ſans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient ſi conſternés, que le Canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puiſque la mort étoit inévitable, il falloit mourir tous enſemble. On les reçût donc, & l'on tira du Canot toutes les rames & les voiles.

Tout le monde ſe réünit dans la Chaloupe.

IL y eût alors, dans la Chaloupe, trente rames que nous rangeâmes ſur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avoit auſſi une grande voile, une miſéne, un artimon, & une civadière. La Chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit ſe tenir aſſis ſous le couvert des rames. Je partageai nôtre troupe en deux parties, dont l'une ſe tenoit ſous le couvert, tandis que l'autre étoit deſſus, & l'on ſe relevoit tour-à-tour. Nous étions ſoixante-douze, qui jettions les uns ſur les autres, des regards triſtes

Conſternation publique.

&

Digitized by Google

& défolés, tels qu'on peut ſe les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de ſoif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluye. Bontekoe, 1619.

Lorsque le déſeſpoir commençoit à prendre la place de la triſteſſe, on vit comme fourdre de la Mer, un aſſez grand nombre de poiſſons volans, de la groſſeur des plus gros merlans, qui volérent même dans la Chaloupe. Chacun s'étant jetté deſſus, ils fûrent diſtribués & mangés crus. Ce ſecours étoit leger. Cependant il n'y avoit perſonne de malade; ce qui paroiſſoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conſeils, quelques-uns avoient commencé à boire de l'eau de la Mer. „ Amis, leur diſois-je, gardez-„ vous de boire de l'eau ſalée. Elle n'appaiſera point vôtre ſoif & elle „ vous cauſera un flux de ventre auquel vous ne réſiſterez pas ". Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mouſquet; d'autres bûvoient leur propre urine. Je bûs auſſi la mienne; mais la rendant bien-tôt corrompue, il fallût renoncer à cette miſérable reſſource.

Ainsi le mal croiſſant d'heure en heure, je vis arriver le tems du déſeſpoir. On commençoit à ſe regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à ſe répaître chacun de la chair de ſon voiſin. Quelques-uns parlérent même d'en venir à cette funeſte extrémité, & de commencer par les jeunes-gens. Une propoſition ſi terrible me remplit d'horreur. Mon courage en fût abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fûſſions tentés au-deſſus de nos forces, dont il connoiſſoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorſque je vis quelques Matelots diſpoſés à commencer l'exécution, & réſolus de ſe ſaiſir des jeunes-gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. „ Amis, qu'allez-vous faire? Quoi! vous ne ſentez pas „ l'horreur d'une action ſi barbare? Ayez recours au Ciel, il regardera vô-„ tre miſére avec compaſſion. Je vous aſſûre que nous ne pouvons pas être „ loin des terres ". Enſuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur. Extrémité du mal. On propoſe de manger les jeunes gens.

Ils me répondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage; qu'ils ne voyoient point l'effet des eſpérances dont je les avois flattés, & qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accordérent l'eſpace de trois jours, au bout deſquels ils proteſtérent que s'ils ne voyoient pas les terres, rien ne ſeroit capable d'arrêter leur deſſein. Cette affreuſe réſolution me pénetra juſqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prières, pour obtenir que nos mains ne fûſſent pas ſouillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrémité me paroiſſoit ſi preſſante, que j'avois peine à me défendre moi-même du déſeſpoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi: „ Hélas! ſi nous étions à terre, nous „ paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes ". Je ne laiſſois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plûpart n'étoient preſque plus capables de ſe lever du lieu où ils étoient aſſis, ni de ſe tenir debout. Rol étoit ſi abbatu, qu'il ne pouvoit ſe remuer. Malgré l'affoi-bliſſe- Cette réſolution eſt differée de trois jours. La force manque pour ſe remuer.

BONTEKOE. 1619.

bleſſement que m'avoient dû cauſer mes bleſſures, j'étois encore un des plus robuſtes, & je me trouvois aſſez de vigueur pour aller d'un couvert de la Chaloupe à l'autre.

Pluye favorable.

NOUS étions au ſecond jour de Décembre, qui étoit le treizième depuis nôtre naufrage. L'air ſe chargea. Il tomba de la pluye, qui nous apporta un peu de ſoulagement. Elle fût même accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre ſur le *Bâtiment*. On ſe traîna par-deſſous. Chacun bût de l'eau de pluye à ſon aiſe, & les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étois alors au timon, & ſuivant l'eſtime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'eſpérai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poſte, & je m'obſtinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaiſſeur de la brume, & la pluye, qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid ſi vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y réſiſter, j'appellai un des Quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur. A peine le Quartier-maître eût-il paſſé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une Côte. Le premier mouvement de ſa joye lui fit crier, *terre, terre*. Tout le monde retrouva des forces pour ſe lever, & chacun voulût être aſſûré par ſes yeux, d'un ſi favorable événement. C'étoit effectivement la terre. On fit ſervir auſſi-tôt toutes les voiles & l'on courût droit ſur la Côte. Mais en approchant du rivage, on trouva les briſans ſi forts, qu'on n'ôſa ſe hazarder à traverſer les lames. L'Iſle, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eûmes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la Mer. Il nous en reſtoit un petit, qui ſervit à nous amarrer à terre, & chacun ſe hâta de ſauter ſur le rivage.

On découvre la terre.

Joye des Hollandois en abordant dans une Iſle déſerte.

L'ARDEUR fût extrême pour ſe répandre dans les bois & dans les lieux où l'on eſpéroit trouver quelque choſe qui pût ſervir d'aliment. Pour moi, je n'eûs pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux, je la baiſai de joye & je rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin deſquels on devoit manger les mouſſes du Vaiſſeau.

Ce qu'ils y trouvent.

L'ISLE offroit des noix de cocos; mais on n'y pût découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaller la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parût un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets ſalutaires, ſi nous en eûſſions uſé avec modération. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous ſentîmes dès le même jour, des tranchées & des douleurs inſupportables, qui nous forcèrent de nous enſevelir dans le ſable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain nôtre ſanté. On fit le tour de l'Iſle ſans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverſes traces fiſſent aſſez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de cocos. Quelques Matelots virent un ſerpent, qui leur parût épais d'une braſſe.

APRÈS avoir rempli nôtre Chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâ-

Digitized by Google

levâmes l'ancre vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'Isle de Sumatra, dont nous eûmes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, vers l'Est, aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la Côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fût résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage, quelqu'endroit où nous pûssions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage & se mirent à suivre la Côte, tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une Rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux, qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant nous apperçûmes, devant l'embouchure, un banc contre lequel la Mer brisoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hazardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tînt une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la Chaloupe. Il fallût promptement puiser avec les chapeaux, les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crûs nôtre perte certaine. „ Amis! m'écriai-je, tenez „ la Chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiser, ou nous pé„ rissons sans ressource ". On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint. Mais la lame fût si courte qu'elle ne pût nous jetter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à resouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans.

BONTEKOE. 1619.

Ils se reconnoissent proche de Sumatra.

Nouveaux dangers pour arriver dans cette Isle.

On goûta l'eau, qui fût trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la Rivière, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Nôtre première occupation fût d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous, y trouvèrent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joye. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions, dans la Chaloupe, deux haches, qui nous servirent pour abbattre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; & nos gens, divisés en petites troupes, s'allirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Ils y trouvent des rafraîchissemens.

Vers le soir, nous redoublâmes nos feux; &, dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de nôtre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de fèves. Mais, au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent

Nouveau péril qu'ils y courent de la part des Habitans.

BONTEKOE. 1619.

prirent que les Habitans du Pays s'approchoient en grand nombre. Leur deſſein, dans les ténèbres, ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes conſiſtoient dans les deux haches, avec une épée fort rouillée; & nous étions tous ſi mal, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abbatus ne pûrent ſe réſoudre à périr ſans quelque défenſe. Nous primes dans nos mains des tiſons ardens, avec leſquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le ſpectacle terrible. D'ailleurs, les Inſulaires ne pouvoient être informés que nous étions ſans armes. Auſſi prirent-ils la fuite, pour ſe retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux, où ils paſſèrent le reſte de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes obligés, par la prudence, de rentrer dans la Chaloupe, pour nous aſſûrer du moins cette reſſource contre toutes ſortes d'événemens.

Leur induſtrie les en délivre.

Ils en obtiennent des vivres.

Le lendemain, au lever du Soleil, trois Inſulaires *ſortirent du bois* & s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le Voyage des Indes, connoiſſoient un peu les uſages & la langue du Pays. La première queſtion à laquelle ils eûrent à répondre, fût de quelle Nation ils étoient. Après avoir ſatisfait à cette demande & nous avoir repréſentés comme d'infortunés Marchands dont le Vaiſſeau avoit péri par le feu, ils demandèrent à leur tour, ſi nous pouvions obtenir quelques rafraîchiſſemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Inſulaires continuèrent de s'avancer vers la Chaloupe, & s'en étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulûrent ſçavoir ſi nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles ſur la Chaloupe, parce que *je me* défiois de leur curioſité. On leur répondit que nous étions bien pourvûs de mouſquets, de poudre & de balles. Ils nous quittèrent alors, avec promeſſe de nous apporter du riz & des poules. Nous fîmes *environ quatre-vingt* réales de l'argent que chacun avoit dans *ſes poches*, & nous les offrîmes aux trois Inſulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parûrent fort ſatisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme. Nous nous aſſîmes librement ſur l'herbe, & nous nous remîmes à tenir conſeil, après nous être raſſaſiés par un bon repas. Les trois Inſulaires aſſiſtèrent à ce feſtin, & dûrent admirer nôtre appétit. Nous leur demandâmes le nom du Pays, ſans pouvoir diſtinguer dans leur réponſe, ſi c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes perſuadés, lorſqu'ils nous eûrent montré de la main, que Java étoit au-deſſous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nommer Jean *Coen*, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Iſle. Il nous parût certain que nous étions au vent de Java, & cet éclairciſſement nous cauſa d'autant plus de ſatisfaction, que n'ayant point de bouſſole, nous avions héſité juſqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles.

Informations qui les raſſûrent.

Ils ſe procurent des proviſions.

Je pris la réſolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit ſur la rive, & de remonter la Rivière juſqu'à un Village que nous apperçûmes dans l'éloignement, pour aller faire autant de proviſions qu'il me ſeroit poſſible, avec le reſte de l'argent que nous

Digitized by Google

nous avions raſſemblé. M'étant hâté de partir, j'eûs bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la diſtribution, pour ne donner à perſonne aucun ſujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes Compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du Pays ſans agrément. C'eſt une ſorte de vin qui ſe tire des arbres & qui eſt capable d'enyvrer. Pendant que nous mangions, les Habitans étoient aſſis autour de nous & conduiſoient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un buſle, qui me coûta cinq réales & demie. Mais étant ſi ſauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'emmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baiſſer. Je voulois que nous retournaſſions à la Chaloupe, dans la vûe de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laiſſer cette nuit dans le Village, ſous prétexte qu'il leur ſeroit plus aiſé de prendre le buſle pendant les ténébres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce deſſein. Cependant leurs inſtances m'y firent conſentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite. BONTEKOE. 1619.

Je retournai ſur le bord de la Riviére, où je trouvai près de la pirogue, quantité d'Inſulaires qui paroiſſoient en conteſtation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laiſſât partir & que d'autres s'y oppoſoient, j'en pris deux par le bras & je les pouſſai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils ſe laiſſerent conduire juſqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'aſſit à l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin ils ſe mirent à ramer. J'obſervai qu'ils avoient au côté chacun leur *cris* ou leur poignard, & par conſéquent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arrière vînt à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des ſignes, qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piéce de monnoye, que je lui offris. Il la reçût, & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de ſa ceinture. Celui qui étoit à la proue vînt à ſon tour, & me fit les mêmes ſignes. Je lui donnai une autre piéce, qu'il conſidera auſſi des deux côtes; mais il parût encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puiſque j'étois ſans armes. Je ſentis la grandeur du péril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous deſcendions toûjours, & d'autant plus vîte que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencérent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens ſembloient marquer qu'ils avoient deſſein de fondre ſur moi. J'en fûs allarmé juſqu'à trembler. Ma conſternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le ſecours qui m'étoit néceſſaire dans un danger ſi preſſant. Une inſpiration ſecréte me fit prendre le parti de chanter (*t*); reſſource étrange contre la peur. Je chantai de Péril où ſe trouve Bontekoe.

La peur le fait chanter.

(*t*) Son but, en chantant, étoit apparemment de cacher ſa frayeur aux deux Inſulaires. Les Chinois chantent au fort de l'angoiſſe, ou lors qu'ils ſont ſur le point de ſe défaire eux-mêmes. R. de l'A.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1619.

de toute ma force, juſqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Inſulaires ſe mirent à rire, ouvrant la bouche ſi large que je vis juſqu'au milieu de leur goſier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainſi je vérifiai ce que j'avois entendu dire ſans le comprendre, qu'une frayeur extréme eſt capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit ſi rapidement, que je commençai à découvrir nôtre Chaloupe. Je fis des ſignes à nos gens. Ils les apperçûrent, & je les vis accourir vers le bord de la Riviére. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils ſe miſſent tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derriére. Ils m'obéïrent ſans réſiſtance, & je deſcendis tranquillement ſur la rive.

Ruſe des Inſulaires.

LORSQU'ILS me virent en ſûreté au milieu de mes Compagnons, *ils demandérent où tant de gens paſſoient la nuit.* On leur dit que c'étoit ſous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dreſſé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demandérent encore où couchoient Rol & moi, qui leur avions paru les plus reſpectés. On leur répondit que nous couchions dans la Chaloupe, ſous les voiles; après quoi ils rentrérent dans leur pirogue, pour retourner au Village.

JE fis à Rol & aux autres, le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon Voyage, & je leur donnai l'eſpérance de revoir le lendemain, nos quatre hommes avec le bufle. La nuit ſe paſſa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du Soleil, nous fûmes ſurpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à ſoupçonner qu'il leur étoit arrivé quelqu'accident. Quelques momens après nous vîmes venir deux Inſulaires, qui chaſſoient une bete devant eux. C'étoit un bufle; mais je n'eûs pas beſoin de conſiderer long-tems, pour reconnoître que ce *n'étoit pas celui que* j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à demi *la langue du Pays* & qui ſe faiſoit entendre de même, demanda aux deux Noirs, pourquoi ils n'avoient pas amené le bufle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impoſſible d'amener l'autre, & que nos gens, qui venoient après eux, en conduiſoient un ſecond. Cette réponſe ayant un peu diſſipé nôtre inquiétude, je remarquai que le bufle faiſoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins ſauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs, *le* voyant tomber, pouſſérent des cris & des hurlemens épouvantables.

Occaſion qu'ils font naître pour quereller.

Ils viennent pour maſſacrer Bontekoe & ſes gens.

A ce bruit, deux ou trois cens Inſulaires, qui étoient cachés dans le bois, en ſortirent bruſquement & courûrent d'abord vers la Chaloupe, dans le deſſein apparemment de nous couper le paſſage, pour s'aſſûrer la liberté de nous maſſacrer tous. Trois de nos gens, qui avoient fait un petit feu à quelque diſtance des tentes, pénétrérent leur projet & ſe hâtérent de nous en donner avis. Je ſortis du bois, & m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui ſe précipitoient vers nous, d'un autre côté du même bois. „ Tenez ferme, dis-je à nos gens; le nombre de ces mi„ ſérables n'eſt pas aſſez grand pour nous cauſer de l'épouvante ". Mais nous en vîmes paroître une ſi groſſe troupe, la plûpart armés de boucliers

&

& d'une ſorte d'épées, que regardant nôtre ſituation d'un autre œil, je m'écriai, „ Amis, courons à la Chaloupe; car ſi le paſſage nous eſt coupé, il „ faut renoncer à toute eſpérance ". Nous prîmes nôtre courſe vers la Chaloupe; & ceux qui ne pûrent y arriver aſſez-tôt, ſe jettèrent dans l'eau, pour s'y rendre à la nâge. BONTEKOE. 1619.

Nos ennemis nous pourſuivirent juſqu'à bord. Malheureuſement pour nous, rien n'étoit diſpoſé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la Chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empreſſions d'y entrer, les Inſulaires nous ſuivant de près, percèrent de leurs zagaies pluſieurs de nos gens, dont nous vîmes les inteſtins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & nôtre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec ſuccès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arrière & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, *Coupe le cableau.* Mais il fût impoſſible de le couper. Je courus à l'arrière; & mettant le cableau ſur l'étambord, je criai, *hache.* Alors il fût coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirèrent la Chaloupe vers la Mer. En vain les Inſulaires tentèrent de nous ſuivre dans l'eau; ils perdirent fond & fûrent contraints d'abandonner leur proye. Les Hollandois ne s'échappent qu'avec peine.

Nous penſâmes à recueillir le reſte de nos gens, qui nâgeoient dans la Rivière. Ceux qui n'avoient pas reçû de coups mortels, rentrèrent à bord, & le Ciel fit ſouffler auſſi-tôt un vent forcé de terre, quoique juſqu'alors il eût été de mer. Il nous fût impoſſible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage ſenſible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes juſqu'au large d'une ſeule bordée, avec une facilité ſurprenante à repaſſer le banc & les briſans qui nous avoient cauſé tant d'embarras à l'entrée de la Rivière. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étoient avancés juſqu'à la dernière pointe du Cap, pour nous y attendre & nous maſſacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la Chaloupe, qui étoit fort haut, coupa les lames avec ce ſecours. En quel état ils ſe retirent.

A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'apperçût que le brave Boulanger, qui nous avoit ſi bien défendu, avoit été bleſſé d'une arme empoiſonnée. Sa bleſſure étoit au-deſſus du nombril. Les parties d'alentour étoient déjà d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs juſqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui cauſai fût inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faiſant la revûe de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit ſeize, dont onze avoient été tués au rivage. Le ſort des quatre malheureux, qui étoient reſtés dans le Village, fût amèrement déploré. Rien n'étoit ſi cruel que la néceſſité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y pûrent être ſenſibles, & que c'étoit déjà fait de leur vie. Perte de ſeize de leurs gens.

Nous gouvernâmes vent arrière, en rangeant la Côte. Le reſte de nos proviſions conſiſtoit en huit poules & un peu de riz. Elles fûrent diſtribuées entre Ils ſont obligés de retourner à terre.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1619.

entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bien-tôt à ſe faire ſentir, nous fûmes obligés de retourner à terre, par une baye que nous découvrîmes. Quantité de gens, qui étoient ſur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeſte expérience de la barbarie de ces Inſulaires, pour en eſpérer des vivres.

Secours qu'ils y trouvent.

Mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce. Les rochers voiſins nous offrirent des huîtres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant ſauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laiſſé nos quatre hommes, il nous ſervit à les aſſaiſonner. Après nous en être raſſaſiés, chacun en remplit ſes poches, & nous rentrâmes dans la Chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je propoſai en quittant la baye, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conſeil fût ſuivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit eſſuyer pendant la nuit une groſſe tempete. Cependant les peines qu'il nous cauſa devinrent une faveur du Ciel. Si nous euſſions continué de ranger la Côte, nous n'aurions pû nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui ſe préſente dans la même Iſle, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu, contre les Hollandois & qui en avoient déjà maſſacré pluſieurs.

Ils abordent dans une Iſle déſerte.

A la pointe du jour, nous eûmes la vûe de trois Iſles qui étoient devant nous. Nous prîmes la réſolution d'y relâcher, quoique nous ne les crûſſions point habitées. On ſe flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette eſpèce de roſeaux qu'on nomme *bambous*, & qui ſont de la groſſeur de la jambe. Nous en prîmes pluſieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de deſſous; & les rempliſſant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermâmes avec des bouchons, nous portâmes une bonne proviſion d'eau dans la Chaloupe. Il y avoit auſſi des *palmiers*, *dont la* cime étoit aſſez molle pour nous ſervir d'*aliment*. *On parcourût l'Iſle*, ſans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une aſſez haute montagne, je ne pûs réſiſter à l'envie de monter au ſommet, dans l'eſpérance vague de faire quelque obſervation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me ſembloit que ce ſoin me regardoit particuliérement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés ſur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant *ni* bouſſole ni d'autres inſtrumens de Mer, je ne me trouvois capable de rien pour nôtre conſervation.

Bontekoe découvre ſa route du haut d'une montagne.

LORSQUE je fûs au ſommet de la montagne, mes regards ſe perdirent dans l'immenſe étendue du Ciel & de la Mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'addreſſai ma prière au Ciel, avec des ſoupirs & des gemiſſemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à deſcendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crûs voir, ſur ma droite, que les nuées chaſſoient de terre, & que c'étoit cette raiſon qui rendoit l'horizon ſi fin. Auſſi-tôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parût bleue. Il me vînt à l'eſprit qu'étant à Hoorn, j'avois

Digitized by Google

vois entendu dire à Guillaume *Schouten*, qui avoit fait deux fois le Voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroiſſoient bleues. Nous étions venus dans l'Iſle en rangeant à main gauche la Côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois pas de terres; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route. Je deſcendis plein de joye, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroiſſoient plus lorſque je lui fis ce récit, parce que les nuées avoient achevé de chaſſer. Mais j'ajoûtai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raiſonnemens. Rol y trouva de la vraiſemblance. Aſſemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empreſſement pour apporter à bord de l'eau, des roſeaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaiſſeau, & que ce devoit être une Caraque. Mais, en approchant, nous reconnûmes que c'étoit une petite Iſle du Détroit de la Sonde (v). Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un autre feu de l'autre côté, & diverſes marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, ſans le ſçavoir, ſur la Côte interne de Java. Un Matelot, étant monté au haut du mât, cria auſſi-tôt qu'il découvroit un gros de Vaiſſeaux. Il en compta juſqu'à vingt-trois. Nôtre joye nous fit faire des cris & des ſauts. On ſe hâta de border les avirons, à cauſe du calme, & l'on nâgea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel; car nous ſerions allés nous jetter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette Contrée étoit en guerre avec nôtre Nation, au-lieu que par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos Compatriotes & de nos amis.

BONTEKOE. 1619.

Détroit de la Sonde.

Ils joignent une Flotte Hollandoiſe.

Ces vingt-trois Vaiſſeaux étoient Hollandois, ſous le commandement de *Frederic Houtman* d'Alcmaar. Il ſe trouvoit alors dans ſa galerie, d'où il nous obſervoit avec ſa lunette d'approche, ſurpris de la ſingularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un ſpectacle ſi nouveau. Il envoya ſa Chaloupe au devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduiſoient nous reconnûrent. Nous avions fait voiles enſemble du Texel, & nous ne nous étions ſéparés que dans la Mer d'Eſpagne. Ils nous firent paſſer, Rol & moi, dans leur Chaloupe, & nous conduiſirent à bord de l'Amiral, dont le Vaiſſeau ſe nommoit *La Pucelle de Dordrecht*. Nous lui fûmes auſſi-tôt préſentés. Après nous avoir marqué la joye qu'il avoit de nous re-

Surpriſe de l'Amiral.

(v) C'eſt l'*Iſle-du-milieu*, nommée *Dwars-in-de-weg* par les Hollandois. R. d. E.

BONTEKOE. 1619.

revoir, jugeant ſans explication, quel étoit le plus preſſant de nos beſoins, il fit couvrir ſa table & s'y mit avec nous. Lorſque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me ſentis le cœur ſi ſerré, que mes larmes inondèrent mon viſage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arrivèrent auſſi-tôt, furent diſtribués ſur tous les autres Vaiſſeaux de la Flotte (*x*).

Il eſt tems de revenir aux loix que je me ſuis impoſées; ſans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un perſonnage ennuyeux, & preſque ſûr, au contraire, que l'intérêt qu'on a pris à ſes infortunes, ſe répandra ſur la ſuite de ſon Voyage, quoique les événemens qui reſtent à lire, ſe rapprochent plus de l'ordre commun du Commerce & de la Navigation.

Il fait tranſporter à Batavia.

L'AMIRAL, après s'être fait raconter toutes les avantures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un Yacht, pour ſe rendre à Batavia (*y*). Ils y arrivèrent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient ſur la Flotte, leur ayant fourni des habits, ils entrèrent dans la Ville en fort bon ordre. Ils ſe préſentèrent au Général *Jean Pieterſz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçût favorablement lorſqu'ils ſe ſûrent fait connoître. Il fallut ſatisfaire ſa curioſité par un long récit. Bontekoe lui dit; „ Seigneur Général, nous partîmes tel jour du „ Texel, dans le Navire nommé la *Nouvelle Hoorn*. En tel tems nous ap„ prochâmes du Détroit de la Sonde, juſqu'à telle hauteur. Là, le feu „ prit à nôtre Vaiſſeau. Là, nous ſautâmes. Enſuite s'arrêtant au détail „ de toutes les circonſtances, il expliqua la manière dont cet accident étoit „ arrivé, combien il avoit perdu de gens, comment il avoit ſauté avec le „ Navire, & comment le Ciel l'avoit conſervé avec un ſeul jeune homme". Le Général fort attentif à ſa narration, lui dit froidement après avoir entendu le reſte de ſes avantures; Que faire à cela? C'eſt un grand malheur (*z*). Mais s'échauffant un peu à la vûe du vin d'*Eſpagne qu'il* fit apporter, il prit une coupe d'or & bût ſucceſſivement la ſanté de Bontekoe & de Rol.

Bontekoe eſt employé par le Général Coen.

Pendant huit jours il les fit manger à ſa table. Enfin trouvant l'occaſion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaiſſeau le *Bergerboot*; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Commis ſur le même Vaiſſeau. Leur joye fût très-vive de ſe trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eû ſur la *Nouvelle Hoorn*.

Son Voyage à Amboine & aux Moluques. 1620.

Ce Vaiſſeau étoit court. Il ne portoit que trente-deux pièces de canon; mais on lui en auroit crû davantage, parce que cette artillerie faiſoit preſque deux bordées l'une ſur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile du Matin*, avoient reçû le même ordre. Ils partirent de conſerve au commencement de l'année 1620. En paſſant, ils relâchèrent à *Greſſe* ou *Greſſic*, où le premier Commis du Comptoir

(*x*) Relation du Voyage de Bontekoe, pag. 20.
(*y*) *Ibid.* pag. 20.
(*z*) *Ibidem.*

Digitized by Google

toir Hollandois, qui ſe nommoit *Wolter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs proviſions d'un grand nombre de vaches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrack & de ſucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces beſtiaux, fût du riz en coſſe, qui s'appelle *Padie*. BONTEKOE. 1620.

Ils remirent à la voile & rangerent la Côte juſqu'au-delà du Détroit de *Balei* ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mouſſon étant paſſée, ils eſpéroient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorſqu'ils furent devant le havre de Solor, *Ramburg d'Enchuiſe*, Commis du Fort Hollandois, vint leur dire à bord, que les Habitans d'un Village voiſin, nommé *Laritoque*, faiſoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaiſſeaux il ne falloit pas manquer l'occaſion de les réduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines conſentirent à cette propoſition. Ils s'approchérent de ce Village, accompagnés de pluſieurs petits Bâtimens du Pays, qui ſe joignirent moins à eux pour les ſervir, que pour aſſiſter au ſpectacle. Le Village fût canonné; mais il avoit auſſi ſon artillerie, qui ne demeura pas oiſive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur deſcente. Ils avoient crû cette expédition trop aiſée. Les Habitans firent deux ſorties, dans leſquelles ils leur tuérent vingt-quatre ou vingt-cinq hommes, & leur en bleſſérent un grand nombre. Une ſi vigoureuſe réſiſtance força les trois Vaiſſeaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à ſa conſternation (*a*). Ils gouvernérent au Nord-Eſt, pour paſſer au vent de l'Iſle de *Batambour*, dont ils eûrent bien-tôt la vue. L'ayant laiſſée à gauche, ils portérent le cap au Nord-Eſt quart de Nord, vers les Iſles de *Burro* & *Blau*, qui leur demeurérent auſſi à gauche; de-là ſur Amboine, où la force des courans les obligea de paſſer entre deux petites Iſles, pour entrer dans un golfe qui ſe nomme *Hiero de Cambello* (*b*). De Hiero, qui eſt ſur ce golfe, & dont le territoire eſt couvert de girofle, on paſſe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batſian*, tandis que Bontekoe continua de viſiter toutes les Moluques, pour les fournir de proviſions. Enſuite, le déſir de faire ſes derniers adieux à Rol, le conduiſit à Batſian. Il en reçût environ cent laſtes de cloux de girofle. Ce fût alors que leur ſéparation ſe fit, avec peu d'eſpérance de ſe revoir jamais. Ils s'embraſſérent, en répandant des larmes au ſouvenir de leurs miſéres communes. Bontekoe apprit dans la ſuite, que Rol étoit mort à Maleye. Il retourna par le *Bogganeres* ou le Détroit de *Botton* & par *Greſſik* à Batavia, pour rendre compte de ſon Voyage au Général Coen, qui le chargea ſucceſſivement de deux autres commiſſions; l'une, d'aller charger du poivre à *Jambay*; l'autre, de ſe rendre aux Iſles qui ſont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui ſe trouve au fond de la Mer. On lui donna pour la ſeconde, quarante *Laſcarins*, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les Chaloupes. Elle ſe tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit preſqu'entiérement conſtruit. Cette pierre eſt grande & d'une blan-

Il eſt envoyé pour ravitailler les Forts Hollandois.

Il ſe ſépare de Rol pour la dernière fois.

(*a*) Pag. 21. (*b*) *Ibidem.*

Digitized by Google

BONTEKOE. 1620. Meilleur Vaiſſeau dont il eſt nommé Capitaine. 1622.

blancheur extraordinaire. Bontekoe, à ſon retour, fût nommé pour commander le *Groningue*, Vaiſſeau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvû que le ſien. Il reçût alors de nouveaux ordres, qui l'occupèrent l'eſpace de deux ans; mais dans les ſimples bornes du Commerce (*c*).

Il eſt envoyé à la Chine.

Ce ne fût qu'en 1622, qu'il fût commandé, avec ſept autres Navires, pour faire le Voyage de la Chine, ſous le commandement général de *Corneille Reyertſz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins d'aller aux *Piſcadores* (*d*), & d'y établir un Commerce ſolide pour les Hollandois (*e*). Outre les inſtructions qui furent remiſes à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour raſſembler pluſieurs autres Vaiſſeaux qu'il deſtinoit à cette expédition. Il avoit écrit particulièrement à *Guillaume Janſz*, qui étoit allé aux Manilles, avec quelques Anglois, pour une autre entrepriſe; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de Reyertſz, à des hauteurs réglées dans ſa lettre.

Nous mîmes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Nôtre route n'eût rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (*f*), juſqu'au 22 de Juin, que

(*c*) *Ibid.* pag. 22.

(*d*) Les *Piſcadores* ſont entre la Côte de la Chine & l'Iſle Formoſe. Elles ſont nommées par les Chinois, les Iſles de *Pong-hû*. R. de l'A. *A.*

(*e*) *Ibidem.*

(*f*) Pag. 23. C'eſt un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous primes nôtre cours vers le Détroit de *Belimbuam* ou *Balimbuam*, pour le traverſer. Le 12, nous eûmes la vûe des terres de Sumatra; mais nous dérivâmes plus au Sud que nous ne l'aurions voulu, ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eûmes des vents variables & nous dépaſſâmes l'Iſle de *Luſipara*. Les 16 & 17, nous courûmes le long de l'Iſle de *Banca*. Le 18, le 19 & le 20, nous n'avançâmes guères à la route, parce que le plus ſouvent nous avions vent & marée contraires; de-ſorte qu'il falloit ſans ceſſe étaler le flot. Le 29, ſur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque ſeptentrionale du Détroit de Balimbuam, l'Iſle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Eſt. Nous courûmes au Nord ſur l'Iſle de *Pulopon*, & le 30, nous mouillâmes à ſon bout, qui eſt au Sud-Eſt, ſur vingt-deux braſſes, fond de ſable. C'eſt un haut Pays. Le premier de Mai, nous allâmes jetter l'ancre au côté occidental de cette même Iſle, ſur dix-neuf braſſes, fond de bonne tenue, par le travers de la baye de ſable, qui eſt au Nord, parce qu'il y a là une bonne aiguade dans un bois qui eſt dans un fond ou une vallée. Du bout ſeptentrional de l'Iſle de Banca juſqu'à l'Iſle Pulopon, il y a dix-huit milles (1); le cours au Nord. Le même jour nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord-Eſt & au Nord-Eſt quart de Nord, pour paſſer à l'Eſt de l'Iſle de *Linga*. Le 2, nous courûmes deux lieues d'une même bordée au Nord-Eſt quart à l'Eſt. Sur le midi, le Cap oriental de l'Iſle de Linga nous demeura à quatre lieues au *Sud-Oueſt*, quart à l'Oueſt. Le *terrain* en eſt fort élevé du côté ſeptentrional. De la Côte occidentale de Pulopon juſqu'à la Côte orientale ou au Cap de Linga, la route eſt au Nord-Nord-Eſt, ou un peu plus au Nord, & il y a neuf lieues. Le fond de dix-huit, dix-neuf & vingt braſſes. Le 3, l'Iſle de *Pulopontang* nous parût à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré quarante-huit minutes de *latitude* du Nord. Après midi nous eûmes la vûe de l'Iſle de *Lande*, à huit lieues de diſtance au Nord-Oueſt. La terre de cette Iſle eſt haute & ſe préſente comme une montagne. Le fond eſt de trente-cinq braſſes. Le 6, l'Iſle *Puio-Timon* nous demeura ſix lieues à l'Oueſt. Nous primes nôtre route vers *Pulo-Candor*. Le 9, trois Vaiſſeaux, le *Groningue*, l'*Ours Anglois* & le *S. Nicolas*, eûrent ordre d'aller juſqu'à cette Iſle. Le 18 au matin, nous en eûmes la vûe, au Nord-Nord-

(1) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie; mais c'eſt une erreur.

Digitized by Google

que nous arrivâmes devant Macao. La Flotte s'étoit groſſie, dans cette navigation, juſqu'au nombre de quinze voiles, tant Navires que Yachts, entre leſquels il y avoit deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts.

BONTEKOE. 1622.

Siège de Macao par les Hollandois.

Dès le lendemain, trois Vaiſſeaux, le *Galias*, l'*Ours Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancèrent fort près de la Ville & mouillèrent ſur trois braſſes d'eau. Le ſoir même, ils envoyèrent trois volées de leur canon vers les murs. L'obſcurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approchèrent juſqu'à la portée du mouſquet, ſur trois braſſes à demi flot. Il fut réſolu que Bontekoe & *Boſchert*, ſon Commis, deſcendroient avec une partie de leur équipage pour tenter de ſurprendre la Ville; mais cette réſolution fût changée, parce qu'il parût dangereux de deſtituer un Navire de ſes deux principaux Officiers. Bontekoe reçût ordre de garder ſon bord, & l'Amiral ſe chargea lui-même de la deſcente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertſz fit ſon débarquement à la tête de ſix cens hommes. On fit avan-

Nord-Eſt, à la diſtance d'environ neuf lieues. C'eſt une terre fort haute, avec de petites Iſles, la plûpart au côté Sud-Eſt de la grande. L'aiguade eſt à la Côte Sud-Oueſt. Depuis l'Iſle de Pulo-Timon juſqu'à celle de Pulo-Candor, le cours eſt Nord-Nord-Eſt, & le fond vaſard, de trente-cinq, quarante, cinquante & ſoixante braſſes, ſuivant les Cartes; mais lorſqu'on approche de Pulo-Candor, on ne trouve plus que trente, vingt-cinq & vingt braſſes fond de ſable ferme. Sur le ſoir nous courûmes à l'Eſt, faiſant le tour de l'Iſle fort proche de la Côte, à la diſtance d'environ une demie lieue de la plus orientale des petites Iſles. Le fond eſt de dix-huit à vingt braſſes. Enſuite nous fîmes route par le Nord-Eſt, vers la Côte de *Chambay* (1). Le lendemain, vers le ſoir, on voyoit encore Pulo-Candor du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrîmes *Pulo-Chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Iſles à ſept ou huit lieues en mer. Le 24, nous nous trouvâmes, par la hauteur de dix degrés trente-cinq minutes (2), à une lieue & demi de la terre. La partie de cette terre qui eſt proche de la Mer, eſt baſſe & de ſable blanc; mais plus loin, le Pays eſt haut & montueux. Le fond, à une, deux & trois lieues de l'Iſle de Lindt, eſt de ſable, à dix-ſept, ſeize, quinze & quatorze braſſes. Le ſoir, on jetta l'ancre à quinze braſſes, vis-à-vis d'une pointe qui eſt par la hauteur de dix degrés trois quarts, & qui ſe nomme le Cap de *Cecir* (3). Au Nord de ce Cap eſt un grand golfe, le long duquel & en-delà, en raſant la Côte, on voit régner des dunes. Le milieu du Pays eſt haut. La Côte court au Nord-Eſt quart d'Eſt depuis le Cap. Le 25, nous nous trouvâmes ſur la Côte de la petite Iſle de *Pulo-Cecir*, qui eſt preſque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui ſe préſente comme une Rivière entre les hautes terres. C'eſt-là que les dunes finiſſent. La Côte y eſt très-haute, & le fond de trente, quarante & cinquante braſſes. Le 26, nous mouillâmes à la *Male-baye*, que les Habitans nomment la Baye de *Panderan*. Là paroiſſent, ſur le rivage, quantité de cocotiers entre pluſieurs petites maiſons. Quatre Vaiſſeaux, du nombre deſquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans une autre Baye, nommée *Camperyn*, qui eſt plus loin de ſix lieues. Nous y trouvâmes de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchiſſemens. On y acheta dix-ſept vaches & quantité de poules. Tout le reſte du mois & la plus grande partie du ſuivant, ſe paſſèrent dans la Male-baye, où pluſieurs Vaiſſeaux devoient joindre la Flotte. Le 20 de Juin, ayant eû la vûe de diverſes Iſles fur nôtre route, nous joignîmes quelques-uns des Vaiſſeaux qui nous venoient des Manilles, & le 22, nous parûmes devant Macao, où nous mouillâmes à quatre braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe.

(1) Par *Chambay*, il faut entendre *Champa*. R. de l'A. *M.*
(2) Ou lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.
(3) Ou plutôt *Sefe*. R. de l'A. *M.*

Digitized by Google

BONTEKOE. 1622.

avancer deux Yachts près du rivage, pour favoriſer l'entrepriſe. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer; mais après une légère réſiſtance, ils prirent la fuite & ſe retirèrent vers une hauteur ſur laquelle il y avoit un Couvent. L'attaque des Hollandois fût commencée avec beaucoup de réſolution. Les Portugais tentèrent quelques ſorties & furent toujours repouſſés. Mais un accident imprévû renverſa toutes les eſpérances des aſſiégeans. Le feu prit à leurs barils de poudre; & dans l'éloignement des Vaiſſeaux, cette perte ne pût être aſſez promptement réparée. Ils penſoient à faire leur retraite en bon ordre, lorſque les Portugais avertis de leur diſgrace par quelques déſerteurs Japonois, qui paſſèrent dans la Ville, vinrent fondre ſur eux & leur tuèrent quantité de gens. Le reſte ſe retira, avec beaucoup de confuſion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fût de cent trente hommes, avec autant de bleſſés, entre leſquels on compta Reyertſz, qui avoit déjà reçû un coup de mouſquet dans le ventre en débarquant. Il eût néanmoins le bonheur de ſe rétablir.

Ils ſont forcés de l'abandonner avec perte.

La Flotte ſe rend aux Piſcadores.

ON s'éloigna d'environ un quart de lieue de la Côte, ſans aucun deſſein de recommencer le Siège. On fit de l'eau dans une Iſle qui eſt au Sud de Macao. Les deux Vaiſſeaux Anglois & le Navire Hollandois *la Fidelité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte Croix* prirent leur route vers l'Iſle de *Lemoen* ou *Lemoun* (*g*), râſant la terre dans le deſſein de viſiter la Côte de la Chine; & le 29, toute la Flotte mit à la voile vers les Iſles *Piſcadores*, à l'exception d'un gros Vaiſſeau & de deux Yachts, qui eûrent ordre de demeurer à la vûe de Macao juſqu'à la fin d'Août, pour attaquer les Bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

On veut s'y établir.

ON eût la vûe des Iſles Piſcadores le 4 de Juillet, & le 6 on vît paroître l'*Ours*, qui venoit rejoindre la Flotte. Après avoir fait le tour des Iſles en dehors, on mouilla derrière une des plus hautes, *dont la forme reſſemble à celle d'une table*. Quelques Pêcheurs *Chinois*, *qui ſe preſentèrent* entre les Iſles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangère. On entra le lendemain, dans une belle Baye cloſe, d'un fort bon fond, ſur huit ou neuf braſſes d'eau. Le Pays eſt plat, pierreux, & ſans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui eſt une eſpèce de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems ſec elle ſoit un peu ſomache. On ſe rend aux ſources par deux golfes, où les Vaiſſeaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchiſſemens. Bontekoe, ſuivant l'ordre *qui* avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayovan*, qui eſt à l'extrémité de l'Iſle *Formoſe*, & où les Chinois faiſoient quelque Commerce. Sa ſituation eſt à douze lieues des Piſcadores. Dans l'intervalle, qui eſt ſi tortueux que les gros Vaiſſeaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, qu'on faiſoit prendre par les Yachts.

LE *Groningue* & l'*Ours* employèrent quelques jours à viſiter la Côte de la Chine, & s'avancèrent juſqu'à l'embouchure de la Rivière de *Chin-cheu*, où Bon-

(*g*) Apparemment l'Iſle d'*Emoy*.

Digitized by Google

Bontekoe vérifia par ſes yeux ce que Jean Hugues *Linſchoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes Bayes, & rencontré pluſieurs Corſaires Chinois, qui exerçoient leurs pillages ſur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piſcadores. Leurs gens s'y occupoient à conſtruire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux Yachts, qui avoient été envoyés ſur les Côtes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapportèrent qu'ils avoient reçû des réponſes aſſez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piſcadores, un Ambaſſadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral. En effet, le 24 d'Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Miniſtre Chinois. Mais les conférences eûrent peu de ſuccès, parce que le but de cette Ambaſſade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement oppoſé à leurs intentions. Auſſi prirent-ils la réſolution de s'avancer avec toutes leurs forces, juſqu'à l'entrée de la Rivière de Chin-cheu, pour éprouver ſi la crainte de leurs hoſtilités ne rendroit pas les Chinois plus traitables. La ſéparation de trois de leurs plus gros Vaiſſeaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur deſſein. Ils allerent jetter l'ancre devant la Rivière, proche d'un gros Bourg, dont les Habitans prirent la fuite & leur abandonnèrent quarante-trois gros beſtiaux; avec quantité de volaille & d'autres rafraîchiſſemens. Là ne ſe propoſant plus de ménagemens, ils brûlerent dès le premier jour ſoixante ou ſoixante-dix Jonques. Les jours ſuivans fûrent ſignalés par d'autres priſes, par des deſcentes, & des incendies (*b*). Cette petite guerre fût continuée avec divers ſuccès, l'eſpace d'une année entière, pendant laquelle on fit un grand nombre de priſonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques.

Bontekoe. 1622. Tentatives inutiles pour obtenir la liberté du Commerce à la Chine.

Longues hoſtilités des Hollandois.

1623

Enfin les Chinois, fatigués de leurs pertes, envoyèrent, le premier de Novembre 1623, un Miniſtre nommé *Cipzuan* (*i*) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que ſi les Hollandois étoient venus dans un eſprit de paix, & ſeulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient diſpoſés. Il ajoûta, pour diminuer l'étonnement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de ſa Nation s'étoient aſſemblés, & demandoient inſtamment cette permiſſion, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore, que dans le Canton où il faiſoit ſa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie ſolitaire dans les montagnes, quoique de grande maiſon, & fort riche avant ſa retraite; qu'il paſſoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de ſa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la ſolitude, où il ne ſe mêloit plus que d'aſſiſter les pauvres & d'aller intercéder pour eux auprès des Grands; que cet homme, qui étoit en odeur de ſainteté, avoit entrepris de parler des propoſitions de la Flotte étrangère, & de les faire réüſſir; & que paſſant pour Prophéte, il avoit annoncé aux principaux du Pays, que la continuation de la

Négociation avec les Chinois.

Un Hermite du Pays y eſt employé.

(*b*) Pag. 29. (*i*) Pag. 37 & ſuiv.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1623.

la guerre leur deviendroit pernicieuſe. L'Amiral, perſuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conférer avec cet Hermite, pour l'inſtruire plus particuliérement de la ſincérité des Hollandois, & des circonſtances qui regardoient leurs vûes du Commerce. Cipzuan s'engagea volontiers à lui en faire la propoſition. Etant parti dans ce deſſein, il revint le 3, avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au ſaint homme, les raiſons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conférence, dont les deux parties ſortirent également *ſatisfaites*, on lui remit une lettre pour les Officiers de ſa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de ſa propre main.

Les Hollandois ſont cruellement trahis.

DEUX ou trois jours après, Cipzuan apporta la réponſe. Elle étoit favorable. On convint bien-tôt que les Hollandois enverroient dans l'Iſle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaiſſeaux, pour y régler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, Chriſtian *Franſz* partit le 14, avec les Yachts le *Muiden* & l'*Eraſme*; & le lendemain, il jetta l'ancre proche d'Emoy. Trois jours s'étoient paſſés juſqu'au 18, lorſque Bontekoe ennuyé de cette longueur, s'embarqua dans ſa Chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ſes propres yeux. En approchant des Yachts, quelle fût ſa ſurpriſe d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à ſon bord, naviguant au milieu d'une multitude de Bâtimens Chinois? Plus de cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Eraſme*, avoient été évités par l'adreſſe & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint ſûrent heureuſement détournés. Pour le *Muiden*, ſa miſene & ſes hunes d'avant étoient ſi enflammées, qu'il n'y avoit aucune eſpérance de le pouvoir ſauver. Auſſi le vît-on bien-tôt ſauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (*k*).

Convention arrêtée.

L'ERASME ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce *funeſte* événement. Auſſi-tôt que les deux Yachts eûrent *jetté l'ancre*, *les Chinois* avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois vinſſent conférer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit déſiré, au contraire, que le Totoc envoyât quelques-uns des ſiens, munis d'un plein-pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournèrent à terre avec cette réponſe, revinrent bien-tôt, autoriſés par le Totoc, & l'on commença la négociation. Il fût conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayovan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de ſoyes qu'on auroit de capital pour les payer; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby, ni en d'autres lieux, ſans prendre des paſſeports Hollandois; & qu'ils enverroient cinq ou ſix Jonques à Batavia, pour conférer avec le Général, ſur l'établiſſement des Piſcadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal deſſein étoit de chaſſer les forces Hollandoiſes (*l*).

Perfidie des Chinois.

APRÈS cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Iſle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on dé-

(*k*) Pag. 38. (*l*) Pag. 39.

Digitized by Google

députât quelques Capitaines au Totoc, dans la seule vûe, disoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un serment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, suivant leur usage, trois fléches pour dernière preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec deux de ses principaux Officiers, & une suite de trente hommes, commandés par *Reus*, Capitaine de l'*Erasme*. On les reçût fort bien. On dressa sur le rivage des tables pour les Matelots. Elles fûrent aussi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers se rendirent chez le Totoc. Les Hollandois crûrent s'appercevoir que dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforçoit de les enyvrer. Reus, sans pousser trop loin la défiance, se contenta d'arrêter les progrès de l'yvresse, en faisant rentrer tous ses gens dans la Chaloupe, & promit avant son départ, de la renvoyer le soir, pour les trois Officiers qui étoient chez le Totoc. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vît revenir ni la Chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un si long retardement. Ils répondirent que le festin du Totoc auroit sans doute été magnifique, & que le plaisir retenoit les convives. C'étoit un étrange festin, puisque dans le cours de la même nuit, les brûlots parûrent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bien-tôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fût le sort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoûte, qu'après une si cruelle expérience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha sérieusement à fortifier Piscadore, & recommença les hostilités (*m*).

Bontekoe. 1623.

Le tems de Bontekoe étant expiré (*n*), en vain Reyertsz le sollicita de prendre un nouvel engagement. Il obtint la permission de s'embarquer sur le Vaisseau nommé *Bonne-Espérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fût heureuse; & son arrivée ne le fût pas moins, par l'occasion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Goude* & le *Middelbourg* pour aller en Perse. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit succédé à *Coen*, la permission de partir sur un de ces trois bords. Elle lui fût accordée, avec la commission de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit un fort beau Navire. L'Amiral Reyertsz, qui revint de Piscadore vers le même tems, dans la résolution de retourner aussi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaisseaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1625 (*o*), destinés tous deux à des infortunes qui causèrent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre presqu'aussi funeste que son arrivée dans les Indes. Reyertsz étoit

1624.

Bontekoe retourne à Batavia.

1625.

Son départ pour l'Europe avec Reyertsz.

(*m*) *Ibidem.*

(*n*) Pag. 40.

(*o*) Il y a ici une erreur de datte dans l'Original & Mr. Prevoît l'avoit adoptée. Bontekoe étoit parti de Piscadore le 21 de Fevrier 1624. Après son retour à Batavia, le 2 d'Avril, il fût de nouveau employé pendant quelque tems, à chercher de la pierre aux Isles du Golfe de Bantam; ainsi il ne pouvoit avoir mis à la voile *le 6 de Fevrier* 1624. Cette erreur, que nous avons corrigée, subsiste jusqu'à l'arrivée de l'Auteur à l'Isle de Ste. Hélene, qui est dattée pour la première fois de 1625. R. d. E.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1625. étoit un habile homme, qui avoit rendu des ſervices conſidérables à la Compagnie (*p*).

APRÈS avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là juſqu'à l'Iſle de *Sebbezée*, dans le Détroit de la Sonde, où la rapidité des courans les força de ſéjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très-favorable, qui ne les abandonna point juſqu'à la ſortie du Détroit. Enſuite il devint plus frais, mais après l'avoir eû long-tems à combattre, le 27, à *dix-ſept* degrés de latitude méridionale, ils le virent tourner au Sud, ſuivant *leur* eſpérance. Alors ils courûrent à l'Oueſt, portant vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Le 15 de Mars, ayant pris hauteur, ils ſe trouvèrent par les vingt-deux degrés. Reyertſz tomba malade le même jour.

J'ENTRE encore dans un de ces récits, qui ne peuvent être intéreſſans que par le détail des circonſtances, & qui demandent par conſéquent, d'être abandonnés à l'Auteur même, ſans égard pour ceux qui s'offenſent de la barbarie du langage de Mer, & qui préfèrent l'ornement à *la vérité des* peintures. C'eſt Bontekoe qui va repréſenter ſes propres craintes & tracer l'image d'une affreuſe ſituation.

Infortunes de leur voyage.

PENDANT les trois jours ſuivans, le vent devint ſi impétueux qu'il n'y avoit pas huit rhumbs ſur leſquels on pût ſe maintenir. Nous craignîmes beaucoup d'être ſéparés pendant la nuit. C'étoit à nous à faire fanal. J'entrai dans la chambre du Commandant, où j'aſſemblai le Conſeil, quoiqu'il fût fort mal; & lui ayant expoſé le danger, je propoſai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mats & à cordes dans l'obſcurité. J'eſpérois que nos conſerves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ſerions pas une ſi grande dérive, que nous ne pûſſions le lendemain nous voir les uns les autres.

Deſcription d'une furieuſe tempête.

LE Commandant s'en étant remis à mon opinion, on *ferla de jour la* miſene & la ſivadiere. Les garcettes & les rabans *fûrent bien* amarrés, enſuite nous nous laiſſâmes aller à la dérive. Le *Goude* & le *Middelbourg* ſuivirent nôtre exemple, & portèrent le cap au Sud. La nuit, après ſix horloges, le vent devint ſi impétueux, que ceux qui ne ſe ſont jamais trouvés dans les mêmes occaſions, ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcouroit ſi rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impoſſible de connoître ſur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que ſi les tourbillons étoient tombés directement deſſus *pour* le faire enfoncer. Les ancres, qui étoient ſur leurs boſſoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à tous momens ſubmergés; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, ſans autre agitation, il auroit puiſé par-là bien vîte & n'auroit pû manquer de périr. Enfin nôtre grand mât s'étant rompu, à trois braſſes au-deſſus du haut-pont, il tomba dans la Mer; mais le Navire, qui apparemment enfonçoit, ſe releva un peu. Nous étions les uns près des autres; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fallût s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient ſur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (*q*).

CE

(*p*) Pag. 41. & ſuiv. (*q*) *Ibidem.*

Digitized by Google

Ce prodigieux vent dura pendant ſix ou ſept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans ſa plus grande violence, la Mer étoit auſſi unie qu'une table. Il ſembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à meſure que le vent diminuoit, la Mer s'élevoit avec tant d'impétuoſité, que le Vaiſſeau ſembloit prêt à tourner. Le roulis étoit ſi terrible, que le plat bord paſſoit quelquefois ſous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déjà ſept pieds avant que nous nous en fûſſions apperçûs. Toutes les pompes jouoient ſans relâche, & l'eau ne laiſſoit pas de croître toûjours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit ſans remède, & tous nos efforts paroiſſoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgerent de poivre, dont les bitonnieres étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, ſoixante pièces de canon de fonte & de fer, qui étoient ſur le gingembre & ſous le poivre. L'agitation prodigieuſe du Vaiſſeau les fit démarrer & rouler. Les tourillons heurtérent contre les fronteaux des greniers & les briſérent. Alors le poivre ſe répandit ſur les vaigres de fond; & l'eau ayant fait lever les parcloſes, il paſſa & couvrit les varangues. Bontekoe. 1625. Singuliére apparence de la Mer.

Cependant comme nous étions perſuadés que le Vaiſſeau étoit capable de ſoûtenir de grands efforts, cette penſée ranima nôtre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirâmes les pompes & nous les enveloppâmes par le bas, de pluſieurs lambeaux de nos pavillons. Nous paſſâmes le bout de chacune dans un pannier, que nous mîmes ſur les vaigres, & nous recommençâmes tous à pomper. Cet expédient nous réüſſit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baiſſer. Mais nôtre grand mât, qui étoit tombé dans la Mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du Navire, tantôt deſſous, nous appréhendâmes qu'il n'y fût quelque voye d'eau. Les gens du fond de cale, qui ſentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris, à couper tous les cordages qui l'arrêtoient. Il nous fût impoſſible de ſuivre leur avis. Nous coupâmes à la vérité les grands haubans de ſtribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fût tout ce qu'on pût exécuter avant le jour. Avec le ſecours de la lumière, nous achevâmes de couper ce qui retenoit encore le mât, & le premier flot l'éloigna du Navire. Efforts de l'induſtrie & du courage.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la ſeule de nos conſerves qui s'offrit à nôtre vûe, fût le *Middelbourg*, qui étoit entiérement démâté, à l'exception de ſon mât d'artimon. Il avoit même perdu ſon beaupré & tout ſon éperon. Le *Goude* ne paroiſſant point, nous commençâmes à craindre qu'il n'eût fait naufrage; ſoupçon qui ne fût que trop vérifié, puiſqu'on ne l'a jamais revû. Quelques-uns de nos gens ayant puiſé de l'eau, y trouvérent du poivre; ce qui augmenta nôtre chagrin, en confirmant la certitude de ſon naufrage. Cependant le tems devint fort beau. Nous appercevions toûjours le *Middelbourg* au lof, ſans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également déſemparés. Il mit ſa Chaloupe à la Mer. Le Patron, qui ſe nommoit Jean *Dyx*, de Fleſſingue, étant arrivé à nôtre bord, nous repréſenta qu'ils avoient perdu preſque tous leurs mâts & leurs agrêts, & que ſi nous leur refuſions nôtre ſecours, ils n'avoient aucune eſ- Naufrage du Goude.

Triſte état des deux autres Vaiſſeaux.

Digitized by Google

BONTEKOE. 1625.

pérance de pouvoir aller jusqu'aux terres. Nôtre mât de misene, nôtre beaupré & nôtre artimon avoient été préservés, aussi-bien que nôtre grande vergue, qu'on avoit amenée sur le pont avant que l'orage fût dans toute sa force. Dans le *Middelbourg* au contraire, on avoit laissé les vergues aux hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute sa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaisseaux se rendît utile à l'autre. Nous résolûmes, dans le Conseil, de donner nôtre grande vergue & nôtre mât de hune d'avant, avec une grosse épatre que nous avions encore. Mais nous conclûmes aussi qu'après leur avoir livré ces pièces, chacun de son côté feroit ses efforts pour gagner la terre où il pourroit, sans prétendre mutuellement à d'autres secours. Cependant on convint de se rendre, s'il étoit possible, à la Baye de *Saint Louis* dans l'Isle de Madagascar.

La Hollande secourt le Middelbourg.

Opposition de l'équipage.

CES résolutions ayant été prises au Conseil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; mais lorsque je l'eûs expliqué, la plûpart s'y opposèrent, *sous prétexte que* nous n'étions pas moins en danger que le *Middelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos apparaux pour nous-mêmes. Je demeurai surpris, & je leur dis avec douceur; „ Amis, prenez y garde. Si nous laissons nôtre „ conserve sans secours, il faut qu'elle périsse. Nous faisons tous profession d'être Chrétiens. Nous sommes obligés de ne pas démentir nôtre „ foi. Pensons à ce que nous pourrions défirer d'eux, si nous étions *dans le* „ même état, & faisons ce que nous voudrions qu'ils nous fissent ". Cette courte harangue réveilla leur humanité. Ils s'écartèrent d'abord pour conférer ensemble. J'entendois dire à quelques-uns; „ il est vrai que nous sommes Chrétiens, comme dit le Capitaine. Quels remords n'auront-„ nous pas si le *Middelbourg* périt par nôtre faute "? Ils revinrent au pied du grand mât: Capitaine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Middelbourg*, pourrons-nous le laisser & nous séparer de *lui*? *Je leur répondis* que c'étoit la résolution du Conseil. *Ils s'écriérent alors qu'ils se soûmettoient* à tout ce qu'on avoit résolu. Chacun contribua volontairement à faire descendre les pièces dans la Chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en se flattant de nous revoir tous ensemble dans la Baye de Saint-Louis. Nôtre équipage revint aussi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à présent de se séparer du *Middelbourg*? Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Aussi-tôt toutes les manœuvres fûrent exécutées avec une ardeur merveilleuse; & la drisse de la misene fût *hissée jusqu'au* ton, quoique tout le monde prétendît auparavant, qu'il seroit impossible de la hisser lorsqu'on auroit donné le mât de hune.

Bontekoe le ramène à la soûmission.

QUEL est le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte description, le sujet d'un beau tableau? Et quel est aussi le Philosophe, qui ne reconnoisse pas les traits de la Nature dans cette variété d'actions & de sentimens?

Séparation des deux Vaisseaux.

BONTEKOE se sépara du *Middelbourg* le 22, & dès le 30, il eût la vûe de l'Isle de Madagascar. Quelques barques qui lui étoient inconnus à l'Est de la Baye qu'il cherchoit, le firent descendre dans sa Chaloupe pour sonder toutes les profondeurs des petites Isles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la Baye de Saint-Louis, où son premier soin fût de faire dresser des tentes, autant pour le soulagement de l'équipage, que pour le

Digitized by Google

le radoub du Vaiſſeau; mais la Mer briſoit ſi fort, qu'il ne crût pas devoir y tranſporter les marchandiſes. Il fait ici une peinture de ſes ſoins & de ſes travaux, qui mérite d'être repréſentée pour ſervir d'exemple dans les mêmes circonſtances. Une longue expérience lui faiſant craindre pour les marchandiſes, il réſolut, ſans les faire ſortir du Vaiſſeau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail; ce qui fût exécuté (r).

Bontekoe. 1625. Bontekoe mouille à Madagaſcar.

Ensuite il fallût obtenir des Habitans, la permiſſion de pénétrer dans les terres pour y couper un grand mât. Ils l'accordérent avec beaucoup d'humanité, en faiſant entendre par leurs ſignes, qu'ils y joindroient toutes ſortes de ſecours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des ſcies, & Bontekoe alla choiſir lui-même un arbre. La plus grande difficulté fût de l'amener juſqu'au Navire (s).

Les proviſions ne manquérent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eût toûjours à ſatisfaire les Habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poiſſon, de lait, de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faiſoit ſa réſidence à cinq ou ſix journées de la Mer, & qu'il parloit Eſpagnol. Auſſi-tôt deux Hollandois qui ſçavoient cette langue, fûrent députés pour l'aller ſaluer & lui demander du riz à vendre. Ils fûrent bien reçûs de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il ſe plaignit d'en manquer lui-même, parce que les ſauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eût pas de peine à ſe le perſuader, lorſque s'étant avancé au milieu d'une pièce de terre, une armée de ces inſectes,

Il députe au Roi du Pays.

Sauterelles & leurs ravages.

(r) „ On tranſporta promptement, avec „ des ſacs, celles qui étoient à l'avant, & „ la ſainte-barbe en fût remplie. On en „ mit auſſi ſur le haut-pont, de ſorte que „ l'avant fût bien-tôt vuide. On fit un „ fronteau en travers, contre le grand mât, „ afin que les marchandiſes & les encombremens de l'arrière ne vinſſent pas rouler ſur les ouvriers. On commença par „ lever les parcloſes. On nettoya les anguillers & les varangues. On fit paſſer „ des cordes dans les anguillers, depuis „ l'avant juſqu'au grand mât, pour achever de les mettre en état, & pour les y „ maintenir ſi l'on ſe trouvoit expoſé aux „ mêmes accidens. Enſuite, les marchandiſes ayant été remiſes dans leur place, „ on tranſporta de même, dans la ſainte-barbe & ſur le haut-pont, celles qui „ étoient à l'arrière. Puis on fit comme à „ l'avant à l'égard des parcloſes & des bitonnières, où l'on paſſa auſſi des cordes „ depuis l'avant juſqu'à l'arrière, tellement „ qu'en cas de beſoin, on pouvoit tirer de „ chaque côté & retirer ces cordes, & les „ faire jouer dans les anguillers".

(s) „ Après le travail, il ſe trouva que „ le mât avoit dix-huit palmes de circonférence par ſon plus gros bout, & vingt-„ huit pieds de haut. On en reclampa le „ gros bout ſur le mâtereau du grand mât „ briſé, qui montoit encore juſqu'à trois „ braſſes & demi au-deſſus du haut-pont, „ & l'on en fit l'aſſemblage à queue d'aronde. On le fortifia de quatre jumelles. „ Le tout ayant été très-bien furlié, l'ouvrage ſe trouva parfaitement ferme, & le „ mât auſſi fort que s'il eût été tout d'une „ pièce. Après cela, on ſçia le mât d'artimon par le milieu, & l'on en mit les „ côtés à une diſtance l'un de l'autre telle „ que la hune le demandoit, garniſſant les „ trous avec des planches. Ainſi la hune „ ſe trouva auſſi en état. On avoit quelques-„ uns de ces fers crochus dont on ſe ſert „ dans les corderies. On en fit une ſur le „ bord de la Mer. On prit un des plus „ gros cordages, qu'on coupa en diverſes „ pièces. On en défit la mêche & les torons, & l'on en fit des cordes pour les „ manœuvres courantes. On prit auſſi un „ des cables, qu'on coupa pour en faire des „ haubans".

Digitized by Google

BONTEKOE. 1625.

tes, qui ſe leva tout-d'un-coup, lui fauta au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-il la liberté de reſpirer. Elles avoient de petites aîles qui leur ſervoient pour voler; mais étant à terre, elles ſautoient comme les autres ſauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne ſuffiſoit pas pour défendre les champs de riz. Les Habitans ſe dédommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faiſoient rotir ſur les charbons après leur avoir arraché les aîles (t).

Mort de l'Amiral Reyertſz.

LA maladie de Reyertſz n'ayant fait qu'augmenter depuis la diſgrace de ſes trois Vaiſſeaux, il mourût dans l'amertume de ſon chagrin, onze jours après qu'on eût jetté l'ancre. Bontekoe le fit enterrer dans une Iſle couverte de grands arbres qui fait face à la Baye. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verds, avec une épitaphe de ſix vers ſur ſa tombe (u); & ſes obſéques fûrent honorées de trois décharges de mouſqueterie & de cinq coups de canon. Les Habitans du Pays groſſirent le convoi dans leurs barques. La plûpart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient friſés & crépus, comme la laine de brebis: ceux des femmes étoient treſſés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poiſſon, qui leur donne une ſorte d'éclat au Soleil. L'unique habillement des deux ſexes eſt un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entièrement nuds, ſans aucune honte. Deux Matelots de l'équipage, ſéduits apparemment par les careſſes & les offres des femmes, quittérent le Vaiſſeau pour ſe jetter parmi les Négres. Cette déſertion retarda le départ de quelques jours, qui fûrent employés à les chercher, ou à leur laiſſer le tems de reconnoître leur faute. On les apperçût même (x); mais ils prirent la fuite, & ſe cachérent ſi ſoigneuſement, qu'on fût contraint de les abandonner à leur mauvais ſort. On avoit vû pluſieurs enfans preſque blancs, dont les cheveux tiroient ſur le blond, & qui paroiſſoient avoir eû des Européens pour péres. Bontekoe s'imagina que d'autres Hollandois, qui étoient venus dans cette Baye, pouvoient avoir eû la même foibleſſe que ſes deux Matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Iſle (y).

Matelots ſéduits par les femmes de l'Iſle.

Bontekoe arrive à S. Hélene.

LE 25 d'Avril, après avoir fait une groſſe proviſion de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un aſſez beau tems, qui dura juſqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors ſi furieux, qu'on fût le jouet des flots juſqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'eſpérance de pouvoir doubler le Cap,

(t) Pag. 44.

(u) Pag. 45. Les Vers ſont Hollandois. Voici la traduction: „ La mort fait les hommes en tous lieux. Perſonne ne ſçait „ quand elle le doit prendre, ni ſi c'eſt au „ Sud ou à l'Oueſt qu'il doit la rencontrer. „ Dieu le ſçait ſeul. Mais celui qui eſt „ ſoûmis à ſa volonté, meurt content, dans „ quelque lieu que la mort le ſurprenne ".

(x) Mr. Prevoſt ajoûte de ſon chef, *avec les femmes qui les avoient corrompus*; ce qui feroit tomber la ſuppoſition précédente que l'Original juſtifie d'une autre manière & par une alluſion des plus plaiſantes; *Ces ſortes d'enchantemens que les femmes font*, dit-il, *ne ſont que trop fréquens parmi les Saints*, témoin Samſon, David, Salomon. R. d. E.

(y) *Ibidem.*

Cap, lorſqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fût ſurpris de l'avoir doublé ſans s'en être apperçû. Il prit ſon cours vers l'Iſle de Sainte-Hélene qu'il découvrit le 14. Lorſqu'il eût rangé la Côte, en s'approchant de la vallée de l'Egliſe, il apperçût par le travers de cette vallée, une Caraque Eſpagnole à la rade. Malgré le déſordre de ſon Vaiſſeau, il fit tous ſes efforts pour s'avancer vers elle, & pour aller bruſquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme maſſe portant trop haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (*a*). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes, s'oppoſérent à ſon deſſein, & donnérent le tems aux Eſpagnols, non-ſeulement de touer la Caraque par l'arrière, mais encore de débarquer du canon & de dreſſer des batteries ſur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mouſquet de ce gros Bâtiment, ils armérent leur Chaloupe & l'envoyérent aux Eſpagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Eſpagnols firent avancer auſſi leur Chaloupe entre les deux Navires. Ils demandérent d'où venoit le Vaiſſeau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ſes conſerves, il les attendoit inceſſamment. Leur réponſe ne fût pas moins civile, lorſqu'on leur demanda auſſi d'où ils venoient. La Caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permiſſion de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers, il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajoûter, qu'on ſe retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traitérent avec les dernieres marques de mépris (*a*).

BONTEKOE. 1625.

Rencontre d'une Caraque Eſpagnole.

A cette nouvelle, qui fût rapportée auſſi-tôt par la Chaloupe, Bontekoe aſſembla le Conſeil. On réſolût d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laiſſer le tems d'une horloge aux Eſpagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obſtinoient dans leur refus, il fût arrêté qu'on iroit les inſulter. La Chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connût à ſes habits. Le Patron Hollandois ayant renouvellé ſes propoſitions, ne reçût encore que des outrages pour réponſe. A ſon retour, Bontekoe fit ſonner la cloche & commencer la prière (*b*). On mit des horloges de demie heure ſur les cabeſtans; & lorſqu'elles fûrent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable ſur la Caraque. Elle étoit à la juſte portée des coups. Son château d'avant paroiſſoit auſſi haut que les hunes de la miſene Hollandoiſe. On entendoit le craquement des planches, qui étoient briſées par les boulets. Mais la batterie que les Eſpagnols avoient élevée ſur le rivage tiroit continuellement, & tous ſes coups portoient auſſi. Ils bleſſérent même quelques gens de l'équipage Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de ſe faire touer le ſoir derrière quelques rochers, où il ſe vît à couvert de la batterie qu'il redoutoit (*c*). Il s'informa de la quantité d'eau qui reſtoit à bord, & l'on fit le calcul de la conſommation pour le paſſage de la Ligne & pour le reſte de

Canonade entre les deux Vaiſſeaux.

Les Hollandois ſe retirent maltraités.

(*a*) Pag. 46.

(*a*) *Ibid.* Ces injures conſiſtoient à les traiter de *canaille*. L'Auteur rapporte les termes: *Anda putro anda canaglia.*

(*b*) Pag. 46.

(*c*) *Ibidem.*

BONTEKOE. 1625. de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que ſur quatre demi ſeptiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demandèrent aux Matelots s'ils vouloient ſe contenter de cette proviſion juſqu'en Hollande, ou ſe battre en déſeſperés pour chaſſer les ennemis de l'aiguade. Les voix fûrent recueillies. On conclut que le Voyage ſeroit *continué*, dans la ſituation où étoit le Vaiſſeau. Bontekoe fit auſſi-tôt lever *l'ancre*. Lorſque le jour parût, les Eſpagnols cûrent le tems de faire des décharges de mouſquet, qui incommodèrent extrêmement la manœuvre. Cependant on *vint* à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne déſavoue pas qu'une heure de retardement l'auroit expoſé à perdre beaucoup de monde. Mais il ſe crût vengé en apprenant dans la ſuite, par ſix Vaiſſeaux Hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la Caraque avoit péri des ſuites de ce combat. Les ſix Vaiſſeaux avoient vû du moins une Caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eûſſent pû tirer le moindre avantage de ſa ſituation, parce que les Eſpagnols, qui *en avoient ſauvé* tous leurs effets, s'étoient cantonnés ſur le rivage, à couvert de leurs batteries (*d*).

Sort de la Caraque.

Bontekoe aborde en Irlande.

LE reſte de la Navigation ne fût qu'un mêlange d'événemens communs, juſqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à cinquante braſſes, vers les quarante degrés cinquante-cinq minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fût bien-tôt reconnue pour *l'Irlande*. On entra dans le Port de Kingſale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçût un grand Vaiſſeau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoiſe étoit en mauvaiſe intelligence avec les Anglois. Cependant il fût raſſûré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer; & plus encore par l'arrivée de deux Navires de ſa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Hollande* pour lui ſervir d'eſcorte. Il n'eût à combattre que *l'incontinence* & l'yvrognerie de ſes gens (*e*). La plûpart étoient *deſcendus à Kingſale*, & ſes ordres réïterés n'étoient pas capables de les rappeller à bord. Il fût obligé d'employer des préſens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui ſeroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les Habitans. Cette ruſe lui réüſſit. Tous les Matelots, à qui l'on ne voulut plus rien livrer qu'à prix comptant, ſe rendirent à bord pour obtenir de-quoi fournir à leur dépenſe. Au-lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le cap à la Mer. Ceux qui *étoient encore* à terre n'cûrent d'empreſſement que pour rejoindre le Vaiſſeau dans des barques, accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances fûrent payées ſur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoûte, avec admiration, qu'il en reſta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans un eſpace ſi court, par des promeſſes de mariage, & qui eûrent la fidélité de les remplir (*f*). Telle eſt l'impétueuſe ardeur des gens de Mer pour les plaiſirs des ſens, lorſqu'ils retrouvent la terre après un long Voyage.

Débauches de ſes Matelots.

Il arrive en Zelande.

BONTEKOE entra heureuſement dans un Port de Zélande, le 15 de Septembre.

(*d*) Pag. 47. (*e*) Pag. 48. (*f*) Pag. 49.

Digitized by Google

Septembre. Il finit ſa Relation en béniſſant le Ciel de l'avoir délivré de tant de périls, pendant un Voyage de ſept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intéreſſer au *Middelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triſte état qu'on a repréſenté, il donne quelques explications ſur le ſort de ce malheureux Vaiſſeau. BONTEKOE. 1625.

PENDANT que la *Hollande* ſe radoubloit dans la Baye de Saint-Louis (*g*), quelques gens de l'équipage apprirent des Habitans, qu'il y avoit un Vaiſſeau à la Baye d'Antongil; mais ils n'eûrent aucune certitude que ce fût le *Middelbourg*. En partant de Madagaſcar, ils ſe flattèrent vainement de le trouver à l'Iſle Sainte-Hélene. Dans la ſuite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne-Eſpérance, à ſon retour des Indes, y trouva des lettres, que les Officiers du *Middelbourg* y avoient laiſſées ſuivant l'uſage, par leſquelles on fût informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Hollande* à la Baye de Saint-Louis; qu'ayant dérivé juſqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation; que la mort leur ayant enlevé, dans cette Baye, le fameux Voyageur *Guillaume Cornelisz Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & conſacré ſa mémoire par une belle épitaphe. On liſoit, dans les mêmes lettres, quelques circonſtances de leur ſéjour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voyes du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, ſemblent jetter quelque jour ſur la ſuite de leurs avantures. On a ſçû, par des lettres de Liſbonne, que le *Middelbourg*, s'étant rendu à la Baye de Sainte-Hélene, avoit été attaqué par deux Caraques, contre leſquelles il s'étoit ſi vigoureuſement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proye. Eclairciſſement ſur le Middelbourg. Mort du célèbre Schouten.

BONTEKOE conclut que n'ayant pas eû d'autres lumières ſur la fortune du *Middelbourg*, on ne ſçauroit douter qu'il n'aît été enſeveli dans le ſein des flots, ſoit par la violence des tempêtes, ſoit pour avoir été déſemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoûte-t'il, que l'équipage manquant de vivres, auroit voulu relâcher en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire; mais, puiſqu'il avoit pris des rafraîchiſſemens au Cap de Bonne-Eſpérance, il ne paroît pas vraiſemblable qu'il aît péri par cette voye (*h*).

(*g*) *Ibid.* (*h*) *Ibidem.*

VAN DEN BROECK. 1613.

Voyage de Pierre van den Broeck aux Indes Orientales.

Introduction.

CE Journal porte un tître plus étendu. L'Auteur ayant fait quatre Voyages en Afrique, donne autant de Relations, qui regardent le Cap-Verd, le Royaume d'Angola, la Rivière de Congo, le Royaume de Lovango, & quelques autres parties de cette vaſte Région, où il exerça *long*-tems le Commerce. Mais les événemens particuliers de ſa vie n'ont rien qui doive en faire regréter la ſuppreſſion ; & ſes remarques ne ſeroient qu'une répétition, froide & ennuyeuſe, de tous les détails qu'on a déjà pû trouver fatiguans dans le ſecond & le troiſiéme Tome de ce Recueil (*a*) (*b*).

Ce qui rend ce Journal précieux.

SON Voyage aux Indes Orientales mérite beaucoup plus d'attention, non-ſeulement parce qu'il offre une grande variété d'images, dans les différentes courſes de l'Auteur, & qu'il renferme quantité d'obſervations *utiles* & curieuſes ; mais encore, parce qu'il eſt le premier de tous les Voyages Hollandois, où l'on apprend par quel hazard le Comptoir de Jacatra devint un Fort nommé *Batavia*, qui a donné ſon nom à la célébre Ville qui le porte aujourd'hui. Cette obſervation le rend d'autant plus précieux, que le principal mérite du nouvel ordre qu'on s'eſt ici propoſé, conſiſte à ſuivre autant qu'il eſt poſſible, le fil des événemens hiſtoriques, pour faire remarquer l'origine & les progrès des grands établiſſemens. On a vû quels étoient les deſſeins de la Compagnie Hollandoiſe ſur Malaca. Ils avoient échoué deux fois, par la force des obſtacles ; & le mauvais ſuccès d'une ſi importante entrepriſe ſembloit avoir fait perdre aux Directeurs, l'eſpérance de ſe former aux Indes, ſuivant le conſeil de leurs plus habiles Amiraux (*c*), un centre de puiſſance, d'où tous leurs autres Etabliſſemens pûſſent recevoir des ſecours & des ordres. Un heureux hazard fit revivre cette idée dans l'Iſle de Java, & donna bien-tôt naiſſance à une des plus riches & des plus belles Villes du monde.

VAN-

(*a*) Les Auteurs Anglois n'y ont pas donné place à Van den Broeck, & ſemblent s'être diſpenſés, autant qu'ils l'ont pû, de parler des Hollandois. Voyez l'*Introduction* de ce Volume.

(*b*) Cette Cenſure du Continuateur eſt des plus injuſtes. Les Relations des Voyages de Van den Broeck en Afrique, loin d'être ennuyeuſes, ſont courtes & intéreſſantes. Il n'y en a pas moins de quatre, qui n'occupent cependant qu'un eſpace de 36 pages *in* 12°. Ses remarques ſont fort curieuſes, & ſes avantures aſſez agréables, quoiqu'en petit nombre. Mr. Prevoſt pouvoit hardiment ſupprimer ces Voyages, puis qu'ils n'appartiennent pas à cette diviſion de l'Ocean, ſans qu'il fût beſoin, pour s'excuſer, de jetter ce blâme ſur la perſonne de l'Auteur, s'il n'avoit voulu le faire rejaillir ſur la Collection Angloiſe. Mais n'eſt-ce point juſtifier ſans y penſer, l'excluſion qu'il me reproche dans la Note précédente, d'avoir donné à Van den Broeck, ſi ſes Voyages ne méritoient pas d'y trouver place ? Au reſte, l'accuſation de partialité à laquelle il revient toûjours, ne porte ſur rien, puis que n'ayant pas vû la fin de mon Plan, il ne ſauroit juger de ce que je n'ai point fait. Je m'aſſûre que ceux qui daigneront lire ma Préface avec attention, rendront plus de juſtice aux vûes que je m'étois propoſées pour l'exécution de cet Ouvrage. R. de l'A. *A.*

(*c*) Voyez les Mémoires de *Warwick* & de *Matelief*, dans leurs Journaux.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK.
1613.

VAN DEN BROECK partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, ſur le *Naſſau*, Vaiſſeau d'une Flotte commandée par l'Amiral *Reynſt*. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les Bayes de *Saint Antoine* & de *Saint Vincent*, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à la diſtance d'environ trois lieues (*d*). L'Iſle de Saint Antoine eſt peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Eſclaves des deux ſexes. Ils ſubſiſtent du Commerce des huiles de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Iſle de Saint Vincent, & des peaux de boucs qu'ils apprêtent comme le cuir d'Eſpagne. Leur Baye eſt un lieu commode pour les Vaiſſeaux fatigués d'une longue Navigation; mais les Hollandois y ſûrent moins contens de l'eau. Ils la trouvérent beaucoup meilleure dans l'Iſle d'*Annobon*, ſituée par un degré quarante minutes de latitude du Sud, à quarante-cinq lieues du Continent, où ils relâchérent auſſi; ſans compter qu'ils n'y vîrent pas ſans admiration la multitude & la beauté des fruits. Entre les oranges qu'ils y prirent, il s'en trouva une qui peſoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur, redoutant leurs forces, affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommandation pour les autres Vaiſſeaux Hollandois qui ſe préſenteroient dans ſa rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faiſoit valoir ces témoignages, qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts; & l'Auteur recommande à tous les paſſagers de ſe tenir toûjours en garde contre l'infidélité des Portugais (*e*).

Départ de l'Auteur.

Son jugement ſur l'Iſle S. Antoine & ſur Annobon.

1614.

LA Navigation de Reynſt ne fût point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, juſqu'à la rade de l'Iſle d'*Anſuanni* (*f*), où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Van den Broeck au Roi de l'Iſle, pour lui demander la permiſſion d'acheter des rafraîchiſſemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naiſſance, vint au-devant du premier Commis Hollandois, avec ſes inſtrumens de muſique, & le conduiſit dans ſon Palais, où ils convinrent de prix pour deux cens trois bœufs, trente moutons, dix boucs & ſix cens poules. Mais indépendamment de ce marché, Van den Broeck obtint trois bœufs pour une barre de fer, un autre pour une ſonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Iſle d'Anſuanni, ont de groſſes boſſes ſur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Iſle, y fût magnifiquement reçû dans la Ville de *Démoni* (*g*), par une Reine nommée *Mollana Alachorra*, dont le mari avoit régné ſur toutes les Iſles de Comorre. On comptoit,

Il aborde à l'Iſle d'Anſuanni.

Comment il y eſt reçû, & remarques qu'il y fait.

(*d*) Si Van den Broeck a négligé de marquer la ſituation des Iſles de *St. Antoine* & de *St. Vincent*, je penſe qu'il étoit du devoir de Mr. Prevoſt, de ſuppléer à ce défaut, s'il le ſçavoit, en informant ſes Lecteurs, que ce ſont les plus au Nord-Oueſt des Iſles du Cap Verd. R. de l'A. *A*.

(*e*) Journal de Van den Broeck, *ap.* Rec. des Voy. de la Comp. Tome IV. pag. 326 & précédentes.

(*f*) D'autres écrivent *Anjuan* ou *Anjouan*, & quelques-uns même *Johanna*. C'eſt une des Iſles de Comorre ſur la Côte orientale d'Afrique. R. de l'A. *A*.

(*g*) Cette Ville eſt nommée *Demani* dans la Carte de *Johanna* ou d'Anjuan, du Capitaine *Cornwal*. Elle eſt ſur la Côte orientale de l'Iſle, vers ſa pointe la plus méridionale. R. de l'A. *A*.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1614.

toit, dans celle d'Anſuanni (*b*), quatre grandes Villes murées & trente-quatre Villages (*i*). La Religion des Inſulaires eſt le Mahométiſme. Ils ont quantité de Moſquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractère eſt fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Eſclaves ſont en grand nombre. Ils les tirent, à bon marché, du Pays des Abyſſins, d'Ethiopie & de Madagaſcar, pour les faire ſervir à cultiver leurs terres & aux uſages domeſtiques. L'Iſle eſt arroſée de quantité de ruiſſeaux, d'une eau fort claire, qui deſcendent des montagnes & qui répandent la fertilité ſur leurs bords. On y trouve diverſes ſortes de bons fruits, quantité de beſtiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poiſſon en abondance. Pendant la bonne mouſſon, les Habitans vont prendre, à Madagaſcar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des eſclaves, qu'ils tranſportent en Arabie par la Mer-rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amfion* (*k*). Van den Broeck reçût ordre de viſiter auſſi *l'Iſle de Gaſiſa* (*l*), qui eſt à douze lieues d'Anſuanni. Il mouilla, du côté du Nord, devant une Baye de ſable blanc, la ſeule qui ſoit autour de l'Iſle (*m*). Le Roi, dont il fût bien reçû, lui fit préſent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Iſle a ſi peu d'eau douce, que la plûpart des Habitans n'en boivent que de ſomache. Les Hollandois obſervérent avec étonnement, que le bétail deſcend des montagnes, le matin & le ſoir, pour boire de l'eau de Mer. Ils ûrent l'occaſion de remarquer auſſi, que les Habitans y étoient de mauvais naturel & fort déréglés dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puiſſans, puiſqu'ils ſont au nombre de dix, ſe font ſans ceſſe la guerre, & ces diviſions continuelles rendent le Pays fort dangereux pour les étrangers (*n*).

Il viſite auſſi l'Iſle de Gaſiſa.

Il eſt envoyé dans la Mer-rouge.

APRÈS un mois de ſéjour aux Iſles de Comorre, la Flotte Hollandoiſe s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaiſſeaux, on réſolut au *Conſeil de détacher* Van den Broeck ſur le *Naſſau*, avec la qualité de Capitaine-Major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit eſpérer dans les Ports. Il rangea le Pays de *Melinde*; & mettant le cap ſur la Côte, il fit juſqu'à ſoixan-

(*b*) Elle eſt par les onze degrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade eſt aſſez bonne. Au bout ſeptentrional de la Baye, les Vaiſſeaux ſont à l'abri de la mouſſon du Sud. Pour y entrer, il faut râſer la Côte le plus qu'on peut, juſqu'à ce que la Ville de *Samodo* vous demeure au Sud-Sud-Eſt. Les grands Vaiſſeaux y mouillent ſur vingt trois à vingt-cinq braſſes, fond de ſable, mêlé de roches. Au côté oriental, les Vaiſſeaux ſont à couvert de la mouſſon du Nord, dans une belle Baye, où ils mouillent ſur vingt & vingt-trois, à trente braſſes, proche de la Ville de *Demonio*. *Pag.* 327.

(*i*) Dans la Carte du Capitaine Cornwal, nous trouvons ſeulement deux grandes Villes, ſçavoir *Demani* & *Zamade*, que Van den Broeck nomme *Samodo*, & trente-trois Villages. R. de l'A. *A.*

(*k*) Ou plutôt *Afium*, qui eſt l'Opium, comme il a déjà été remarqué ailleurs. R. de l'A. *A.*

(*l*) Nommé par d'autres *Angaſia* & *Komoro*. C'eſt la plus ſeptentrionale de ces Iſles, au Nord-Nord-Oueſt d'Anjuan. R. de l'A. *A.*

(*m*) Pag. 329.

(*n*) *Ibidem.*

Digitized by Google

foixante lieues dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le neuf d'Août, il entra dans une belle Baye, près du Cap de *Dorfou*, à laquelle il donna le nom de *Naſſau*, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de *Guardafu* (*o*), il continua ſa navigation vers le Mont *Felix*, où les Habitans refuſérent de lui parler; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-Major qu'il étoit à *Illie de Matte*, d'où il devoit traverſer vers l'Arabie-heureuſe. Il la découvrit le 26, & ſon Pilote fût d'avis de mouiller une demie-lieue au-deſſous d'*Aden* (*p*). VAN DEN BROECK. 1614.

Il arrive près d'Aden.

Le Sous-Commis fût envoyé au rivage, avec la banière blanche, pour déclarer au Gouverneur de la Ville, ce qui amenoit les Hollandois dans cette Mer. Il fût reçû civilement, & renvoyé avec du poiſſon frais & des moutons gras, pour aſſûrer les Hollandois qu'on ſe réjouiſſoit de leur arrivée. Ils allérent mouiller le lendemain devant le Fort, ſur ſept braſſes d'eau, près de quelques Bâtimens Arabes, Perſans & Indiens, qui s'étoient poſtés à l'abri du Fort pour décharger leurs marchandiſes pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de viſiter le Vaiſſeau Hollandois, invita Van den Broeck à dîner de la part du Gouverneur. Vers midi, on vît venir de terre une obſcurité ſurprenante, qui amena une très-groſſe pluye; & dans le fond de cette horrible nuée, on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit priſe pour un four ardent. Le Gouverneur eût l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre ſoin de jetter encore deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Ethiopie; & lorſque la pluye ceſſa, les Hollandois fûrent ſurpris de trouver leur Vaiſſeau couvert de ſable rouge, auſſi épais que le doigt. Quelques Habitans ſenſés (*q*) leur dirent que ces tourbillons ſe forment du ſable de la Mer, qui enſevelit quelquefois dans ſa chûte, des Caravanes entiéres, & que c'étoient-là les véritables Momies qui ſe trouvent ſouvent dans cette Contrée (*r*).

Orage ſingulier.

Van den Broeck, qui ſe propoſoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuſer l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fût conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux hayes de Soldats. Le Gouverneur ſe nommoit *Heſſa-Aga*. Après avoir reçû quelques préſens, que le Capitaine-Major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit ſa Nation? „ Je ſuis Hollandois, repondit Van den Broeck, Sujet „ des Seigneurs Etats-Généraux & du Prince d'Orange, Alliés de Sa Hau„ teſſe; & je viens pour trafiquer ici, avec la liberté que le Grand-Seigneur „ accorde à mes Compatriotes dans tous les Pays de ſa domination (*s*)".

L'Auteur viſite le Gouverneur.

Le

(*o*) A douze dégrés quarante-cinq minutes de latitude du Sud (1).

(*p*) Pag. 330 & précédentes.

(*q*) C'eſt le Gouverneur même, qui donna cette explication à Van den Broeck. R. d. E.

(*r*) Pag. 331.

(*s*) *Ibidem.*

(1) Dans l'Original, onze dégrés quarante-cinq minutes, ce qui s'accorde avec la Carte de Mr. Dapper. R. de l'A. ed.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1614.

Le Gouverneur répliqua que ſi les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes ſentimens ; mais qu'auparavant il ne pouvoit ſe diſpenſer d'en donner avis au Bacha de *Tamen*, ou de l'Arabie-heureuſe. Cependant il prit ſoin de leur faire préparer un logement commode.

Il part d'Aden pour Chihiri.

Après le repas, Van den Broeck ne penſa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandiſes. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettoit pas de laiſſer des gens & des marchandiſes à Aden juſqu'à ſon retour, parce que les Marchands étrangers paroiſſoient craindre que les Hollandois ne fûſſent venus pour enlever leurs Vaiſſeaux. On prit donc le parti de lever l'ancre, & l'on alla mouiller devant une Ville d'Arabie nommée *Chihiri* (*t*), dont le Roi envoya auſſi-tôt à bord diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. L'arrivée des Hollandois fût accompagnée d'un événement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vit paroître tout-d'un-coup, une *multitude* de poiſſons inconnus dans ces Mers, mais fort ſemblables aux grandes *ſcholes* ou plies de Hollande, & plus encore aux ſardines de Portugal. Comme ils ſembloient venus avec le Vaiſſeau, on leur donna le nom de *Hollandois* (*v*). On continua, pendant trois ans, de les voir dans une ſi grande abondance, que les hommes en étant raſſaſiés & dégoûtés, les faiſoient ſecher & les donnoient à manger aux chameaux. Enſuite ils diſparûrent, & l'on n'en a pas revû depuis (*x*).

Il y laiſſe des Facteurs.

Le Capitaine-Major étant deſcendu au rivage, le 20 d'Août, fût conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fût reçû ; mais il ajoûte qu'ayant été mené de-là dans une belle & ſpacieuſe maiſon, il y trouva un feſtin tout ſervi. Il paroît que la crainte eût d'abord plus de part que l'inclination à ces politeſſes. On appréhendoit qu'il ne violât le privilége de la rade. *Mais lorſqu'il eût* demandé la permiſſion d'y laiſſer deux ou trois *de ſes gens pour* apprendre la langue juſqu'à ſon retour, parce que la mouſſon étant paſſée il étoit obligé de ſe rendre à Bantam, toutes les défiances s'évanouïrent. On lui accorda ſa demande, & ſur le champ on le pourvût d'une bonne maiſon. Il laiſſa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Claaſz Viſcher*, avec deux hommes de ſervice. Le Roi lui promit une ſûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laiſſer beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter *ſeulement* un ſac. La barque fût renverſée au retour, par les brûlans, & tous les gens ſe ſauvèrent ; mais le ſac d'argent demeura au fond de la Mer. Pluſieurs Habitans, qui entreprirent de le retrouver pendant la baſſe-marée, y employèrent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea ſi heureuſement, que ſon pied ayant donné tout-d'un-coup ſur le ſac, il l'apporta dans ſes mains aux yeux des ſpectateurs,

(*t*) Ou *Chahiri*, le même que *Chahr* (*Cheer, Sequire*,) Port notable ſur la Côte d'Arabie, au Nord-Eſt d'Aden. Mr. Prevoſt écrit mal-à-propos *Chicbiri*. R. de l'A. *A.*

(*v*) Pag. 332.

(*x*) *Ibidem.*

Digitized by Google

teurs, qui regardèrent cet effet du hazard comme un véritable enchantement (*y*). VAN DEN BROECK. 1614.

CHIHIRI, Ville de l'Arabie-heureuse, eſt ſituée par les quatorze degrés cinquante minutes de latitude du Nord (*z*), ſur un ſable aride, au bord d'une grande Baye, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, ſur huit braſſes d'eau & ſur un bon fond. Elle eſt fort grande, parce que les maiſons ſont fort éloignées les unes des autres. La plûpart ſont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur ſert de défenſe eſt flanqué de quatre tours rondes, qui le garantiroient d'une courſe, mais qui ne paroiſſent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre Moſquées dans l'enceinte des murs. C'eſt le principal Port du Pays. Le Roi, qui ſe nommoit alors Sultan *Abdulla*, deſcendu des vrais Arabes comme tous ſes Sujets, tient ordinairement ſa Cour à *Hadermuid* (*a*), Ville dans les terres, à une journée de Chihiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre mille réales de huit & de vingt livres d'ambre gris. Le caractère de ſon Peuple eſt la bonne-foi, la douceur, la modeſtie, & ſur-tout la piété, dans les principes du Mahométiſme. Il eſt ſurprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux ſexes, les femmes ſoyent livrées à l'incontinence. „ Les parens, dit-il, regardent comme un hon„ neur que les Etrangers veuillent bien avoir commerce avec leurs filles, & „ vont même les leur offrir dans leur jeuneſſe, pour une récompenſe fort le„ gère (*b*)". Les femmes de condition ne paroiſſent que maſquées, & ſont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chihiri, des Navires de l'Inde, de Perſe, d'Ethiopie, des Iſles de Comorre, de Madagaſcar & de Melinde. Les Hollandois en laiſſèrent treize ou quatorze dans la rade (*c*).

Deſcription de cette Ville.

Caractère des Habitans.

ILS levèrent l'ancre pour ſe rendre à *Cutſini* (*d*), autre Port de l'Arabie-heureuſe, à l'entrée de la Mer-rouge (*e*). Van den Broeck étant deſcendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd Ben Sabidi*, ſuivi de mille Soldats qui portoient des ſabres nuds ſur les épaules, vint le prendre familièrement par la main, & le conduiſit dans ſon Palais, où il lui fit toutes ſortes de careſſes. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand-Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permiſſion qui lui fut

Cutſini, autre Port.

(*y*) Pag. 333.

(*z*) La latitude de *Chabr* ou *Shabr*, eſt la même dans le *Pilote Anglois*, d'où l'on peut préſumer, que cette Carte eſt plus exacte à cet égard, que le *Neptune Oriental* de Mr. *Dapre*, qui a entrepris de corriger les Deſſeins Anglois, & qui place Chahr quarante minutes plus au Sud. R. de l'A. *A.*

(*a*) C'eſt plutôt *Hadramaut*, qui ſignifie la *Cour de la Mort*, parce qu'apparemment ſon Château avoit ſervi autrefois de Priſon. R. de l'A. *A.*

(*b*) Pag. 334.

(*c*) *Ibidem.*

(*d*) Ce Port eſt nommé *Kiſſen* dans les Cartes. Il eſt environ cinquante-cinq lieues au Nord-Eſt de Chihiri, proche du Cap *Fartak*, & preſque vis-à-vis, au Nord, du Cap de *Guardafuy* en Afrique. Quelques-uns font commencer ici la Mer-rouge. R. de l'A. *A.*

(*e*) Par les quinze degrés trente-deux minutes (*z*). On mouille ſur ſeize braſſes d'eau, fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.

(*z*) Mr. Dapre le place ſeulement par les quinze degrés huit minutes. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1614.

fût offerte, de laiſſer quelques-uns de ſes gens dans la Ville juſqu'à ſon retour.

L'Auteur ſe rend à Java.

CETTE excurſion, qui n'étoit qu'un eſſai, ne fit pas oublier à Van den Broeck qu'il devoit ſe rendre à Bantam avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il paſſa par l'Iſle d'*Inganno* (*f*), où les hommes, les femmes & les enfans vont nuds, dit-il, ſans aucune honte. De-là gouvernant vers Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra, pour retourner en Hollande avec quatre Vaiſſeaux richement chargés (*g*). Il lui communiqua les obſervations qu'il venoit de faire dans la Mer-rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger.

Il arrive à Bantam.

Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pieterſz Coen* commandoit pour la Compagnie. Ce Général (*h*) lui donna auſſi-tôt la commiſſion d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les tranſporter aux Moluques. Alors, ſix cens livres de poivre ſe donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne ſe vendoit que vingt-*un ſols en Hollande* (*i*). Dans ſa route, Van den Broeck rencontra le Général Reynſt, auquel il rendit compte de ſes découvertes dans la Mer-rouge, & qui lui donna ordre de paſſer par l'Iſle de Botton, pour y établir un nouveau Facteur.

1615.

Son Voyage à Botton & à Banda.

Il fût bien reçû du Roi de cette Iſle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui ſortoit chaque nuit de la Rivière, & qui dévoroit ſans diſtinction, les Inſulaires & les beſtiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril 1615, dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Iſles de Banda, le Général Reynſt, qui étoit à l'ancre avec onze Navires ſous le Fort de *Naſſau*. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnapi*, qui n'avoit pas ceſſé de brûler depuis dix-ſept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de groſſes pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert, s'étoit trouvé *hors d'état* de ſervir. Dans une guerre fort animée, & qui ne paroiſſoit pas prête à ſe rallentir du côté des Bandanois, la *garniſon Hollandoiſe* auroit été fort en danger, ſi l'arrivée de la Flotte ne l'en eût délivrée. En approchant du rivage, Van den Broeck rencontra pluſieurs grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient été jettées du Volcan dans la Mer. Quelques-unes avoient plus d'une braſſe de long & ſe ſoûtenoient ſur les flots; mais les petites étoient en ſi grand nombre, que les Chaloupes avoient peine à les traverſer. L'eau même bouilloit au bord de la Mer, & l'on voyoit flotter des poiſſons que la chaleur avoit étouffé (*k*).

Eruption du Volcan.

PEN-

(*f*) L'Auteur l'appelle mal-à propos *Jugamao* (1).

(*g*) Trois de ces Vaiſſeaux, avec ce premier Gouverneur général des Indes, périrent ſur la Côte de l'Iſle *Maurice*, où Van den Broeck alla en 1617, charger leurs effets naufragiés. R. d. E.

(*h*) Il exerçoit pour lors la charge de Préſident à Bantam & de Directeur général du Commerce, ſous les ordres de *Reynſt*, qui avoit ſuccédé à l'infortuné *Both* dans le Gouvernement général des Indes. R. d. E.

(*i*) Pag. 335.

(*k*) Pag. 336 & 337.

(1) C'eſt peut-être une faute du Copiſte ou de l'Imprimeur; mais les erreurs fréquentes de Mr. Prevoſt, ſemblent être d'une autre nature, témoin *Cirbon* qu'il écrit toujours mal-à-propos *Cuchery*. R. de l'A.

Digitized by Google

Van den Broeck. 1615.

Pendant le ſéjour que Van den Broeck fit à Banda, il eût le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Inſulaires, & le Général manquer de ſuccès dans ſes entrepriſes. Diverſes commiſſions dont il fût chargé pour les Moluques, lui épargnèrent une partie de ce fâcheux ſpectacle (*l*). Enſuite ayant pris la route de Java ſur le *Middelbourg*, il reçût ordre à Bantam de ſe rembarquer ſur le *Naſſau*, pour ſe rendre en qualité de Préſident, aux Ports de la Mer-rouge dont les Hollandois lui devoient la connoiſſance. Sur la route, il crût devoir relâcher à *Tikou* & à *Priaman*, dans l'Iſle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît perſuadé que celui de cette Iſle eſt le meilleur des Indes; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (*m*). Sa commiſſion l'obligeoit de paſſer auſſi dans l'Iſle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la ſaiſon ne lui permettant pas de s'y arrêter long-tems, il s'excuſa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter; & les ordres dont il étoit chargé n'en furent pas moins exécutés par une lettre. „ Ceylan, dit-il, eſt à ſon gré la „ plus agréable & la plus fertile de toutes les Iſles. Il ne connoît même „ aucun Pays qui lui ſoit comparable. On y voit de belles plaines & des „ montagnes couvertes de verdure. Le quintal de canelle, qui eſt de cent „ vingt-huit livres, n'y revient pas à plus de quarante ſols. La monnoye „ dont on ſe ſert, vers les Côtes de la Mer, pour acheter & pour vendre, „ eſt du poiſſon ſec qui ſe prend proche des Iſles Maldives, & qu'on nom„ me *Albacoriſes* (*n*). Les élephans de cette Iſle, ont des qualités ſi ex„ traordinaires, qu'on leur attribue de l'intelligence. On aſſûre même que „ ceux des autres Pays les reconnoiſſent & leur témoignent du reſpect". L'Auteur vît dans l'Iſle de Ceylan „ un homme & une femme, qui a„ voient la jambe groſſe, & telle que Jean *Huygens* en a donné la repré„ ſentation dans ſon Journal. On lui dit qu'ils étoient de la race de Saint „ Thomas" (*o*).

Van den Broeck eſt renvoyé dans la Mer rouge avec la qualité de Préſident.

Son jugement ſur l'Iſle de Ceylan.

1616.

Il arrive à Chibiri.

Mais ſuivons l'Auteur dans des lieux où il y aît plus de fond à faire ſur ſes lumières. Il reprit ſa route vers la Mer-rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier 1616, au Port de *Chibiri*. Il y retrouva les Hollandois qu'il y avoit

(*l*) Il en eût un autre aux Moluques. Ce fût celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit les oreilles comme un chien, & qui les dreſſoit ou les laiſſoit pendre à ſon gré (1). Laurent *Rini* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques (2).

(*m*) Pag. 339.

(*n*) Pag. 334. Ce ſont de petites coquilles nommées *Koris*. Voyez la Deſcription des Maldives & celle de Ceylan; car on ne rapporte ces remarques que pour relever le prix de celles qui ſont faites par d'autres Voyageurs, pendant leur plus long ſéjour dans quelque Pays.

(*o*) Ces gens devoient être de la race de ceux que S. Thomas avoit maudit, pour s'être moqués de lui, ſuivant cette fauſſe Tradition. Comment ſe peut-il, que Mr. l'Abbé Prevoſt ne ſe ſoit pas apperçû d'une pareille bévûe? R. de l'A. *A.*

(1) Diverſes Nations peuvent faire le même uſage de leurs oreilles, & ce n'eſt que le bandage ſous lequel on les ſerre aux jeunes enfans, qui empêche l'activité des muſcles dans les perſonnes faites. R. de l'A. *A.*

(2) Son nom eſt *Reaal* & non *Rini*. Il fût fait enſuite, Gouverneur général des Indes à la place de *Reynſt*, qui mourut la même année. Ayant obtenu ſon rappel en 1618, cette importante charge fût confiée à *Coen*, dont le nom s'immortaliſa bien-tôt après. R. de l'A.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1616.

avoit laiſſés. Les Habitans ayant marqué une joye extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de ſes Facteurs, le déterminèrent à laiſſer ſubſiſter ce Comptoir ; mais il y établit *Wouter Heute* pour Directeur, à la place de Viſcher, ſur lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & ſon arrivée cauſa beaucoup d'étonnement aux Habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaiſſeaux d'Europe (*p*). *Il* jetta l'ancre au milieu de trente Bâtimens de diverſes grandeurs, Indiens, *Perſans* & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander auſſi-tôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le deſſein qui l'avoit amené. Sa réponſe dût raſſûrer les Habitans, puiſqu'étant deſcendu au rivage, le 27, il y fût reçû au ſon des flutes & des tambours, & conduit de meme au Palais, où le Gouverneur lui renouvella ſes premières queſtions. Enſuite, lui ayant fait donner une veſte de drap d'or, ſelon la coûtume du Pays, il eût avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit ſervir des *rafraîchiſſemens*, & il le fit conduire dans une belle maiſon qu'il avoit *déjà fait preparer*, mais qui devoit coûter aux Hollandois, cent quarante réales de huit pendant la durée de la mouſſon, qui eſt de ſix mois. On s'accorda ſur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureuſe. Ils fûrent réglés à trois & demi pour cent. Dès le lendemain, Van den Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandiſes qui s'y vendirent fort bien. Elles fûrent payées en réales & en ducats d'or (*q*).

Il s'établit à Mocka.

Arrivée d'une Caravane d'Alep.

LES eſperances des Hollandois augmentèrent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Caffel* (*r*), ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit compoſée d'environ mille chameaux, qui apportoient deux cens mille réales de huit & cent mille ducats, tant de Hongrie & de Veniſe, que de divers Pays des Maures. Les marchandiſes étoient des velours, des ſatins, des damas, des arnoiſins, des etoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du ſaffran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. *Les Caravanes* employent ordinairement deux mois à faire le Voyage. Leurs marchandiſes, qui viennent des manufactures Arabes, Indiennes & Perſanes, ſe troquent à Mocka pour des toiles de coton, groſſes & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix muſcades, du macis & des marchandiſes de la Chine (*s*).

Voyage que fait l'Auteur dans le Pays de Mocka.

VAN DEN BROECK, dont les vûes n'étoient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un paſſeport, que les Turcs *nomment Firman*, pour viſiter le Pays ſous ſa protection. Cette lettre de ſaveur portoit

(*p*) Pag. 341. Quelle fauſſeté! Voyez les Relations Angloiſes du Tome ſecond de ce Recueil (1).

(*q*) Pag. 342.

(*r*) *Kaffila* eſt le véritable nom Arabe de ces Caravanes. R. de l'A. M.

(*s*) *Ibidem.*

(1) Il ſe peut que les Turcs cachaſſent à Van den Broeck, la derniere viſite qu'ils avoient reçûe des Anglois, parce qu'ils ne ſe feuilletoient pas de publier leurs propres diſgraces. Au reſte il n'eſt point une plus grande fauſſeté que celle que commit l'Auteur du Voyage François fait à Mocka, en 1711, lequel pretend que ceux de ſa Nation avoient été les premiers Europeens qui fuſſent venus à la Cour du Roi de Jemmen, tandis que les Anglois & les Hollandois y étoient connus depuis plus d'un ſiecle. R. de l'A. M.

Digitized by Google

toit ordre à tous les Seigneurs & les Gouverneurs, de le défrayer libéralement & de le traiter avec diſtinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ſes Commis nommé *Arentz*, & un Trompette (*t*). VAN DEN BROECK. 1616.

Le premier jour de ſa marche, il ne rencontra qu'un ſeul Village; & le ſoir, il arriva dans une petite Ville nommée *Mouſſa*, à huit lieues de Mocka. Le lendemain, il paſſa par le petit Fort d'*Acuma*, qui eſt à ſept lieues de Mouſſa; & trois lieues plus loin, il trouva celui d'*Aſavinde*, où il paſſa la nuit. Le 24, il traverſa la petite Ville d'*Offluſe*, à trois lieues d'Aſavinde. Cette Place eſt dans une ſituation inacceſſible, ſur la pente d'une montagne eſcarpée, où deux perſonnes ne monteroient pas facilement de front. Le Gouverneur, qui étoit Arabe, invita Van den Broeck à dîner, & lui fit préſent d'une veſte de drap, parce que le froid commençoit à ſe faire ſentir. De-là les trois Hollandois allèrent paſſer la nuit à *Sarwi-mota*, qui eſt à deux lieues d'Offluſe.

Mouſſa.

Fort d'Acuma.

Fort d'Aſavinde.

Offluſe.

Sarwi-mota.

Le lendemain, ils ſe rendirent à *Taieſſe*, grande Ville murée, à quatre lieues de Sarwi-mota, où ils furent logés chez le Gouverneur, qui leur fit beaucoup de careſſes & qui leur procura des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Ils viſitèrent la Ville, dans laquelle ils admirèrent ſix hautes Tours, quantité de Moſquées, & le magnifique tombeau d'un Bacha, qui avoit coûté plus de mille réales de huit. Cette Ville eſt conſidérable par ſon Commerce. Le 26, ils paſſèrent par le Bourg d'*Akar*, à cinq lieues & demie de Taieſſe, & par un autre Bourg nommé *Maiios*, qui eſt ſitué ſur la pente d'une montagne, d'où Van den Broeck vît avec étonnement, qu'on labouroit, qu'on ſemoit & qu'on moiſſonnoit en même-tems dans la plaine; ce qui dure, ajoûte-t-il, toute l'année (*v*). Il arriva le ſoir à *Ype*, Ville à deux lieues & demie de Maiios, où il alla au bain, ſuivant l'uſage de Turquie. Le jour ſuivant, il paſſa par *Machadder*, Ville à cinq lieues & demie d'Ype; enſuite par *Nacaſmare*, autre Ville, & par *Jerrime*, qui eſt encore une Ville, à ſix lieues & demie de Machadder. [Il y tomba une grêle d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que l'Auteur témoigne n'en avoir jamais vû de ſemblable (*x*).] Le 28, il alla dîner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un Corps de cent Soldats, & l'engagea civilement à dîner chez lui. Le centre de Dammer eſt occupé par un Château de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvû de canon. De-là Van den Broeck eût cinq lieues à faire juſqu'à *Seraſia*, où le Secrétaire du Bacha l'obligea de paſſer la nuit. Le ſouper fût magnifique. On y ſervit du cerf, des lièvres, des coqs de bruyère, des cailles, des pigeonneaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du Pays; & pour deſſert, toutes ſortes de fruits, de tartes & d'autres pâtiſſeries.

Akar. Maiios.

Ype.

Machadder. Nacaſmare. Jerrime.

Dammer.

Seraſia.

Le 30, les trois Hollandois étant remontés à cheval avant le jour, s'avan-

(*t*) Ce Voyage eſt un morceau curieux de Géographie (1).

(*v*) Pag. 344.

(*x*) Add. de l'A. *A.*

(1) Cela eſt vrai; mais Sir Henri *Middleton* avoit déjà fait auparavant le même Voyage. Voyez le Tome II. de ce Recueil, pag. 213. *B.* de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1616.

vancèrent vers *Chenna* (*y*), ſéjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de Seraſia. Van den Broeck fût agréablement ſurpris de ſe voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (*z*), pour faire ſon entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des Armées, à cheval, avec un Corps de trois cens Soldats Turcs & Arabes, rangés ſous cinq drapeaux, qui, après l'avoir ſalué par trois décharges de leurs armes, ſe mirent en marche devant lui. Près de *la Ville*, le Bacha parût lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de ſa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumière du Soleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à Van den Broeck, de lui envoyer deux garçons bien faits, vêtus en femmes (*a*), pour le prier de le ſuivre doucement juſqu'à ſon Palais, où il alloit l'attendre ; & tournant vers la Ville, il reprit ſa marche. La foule des ſpectateurs étoit ſi grande dans les rues, que le Secrétaire & deux Pages à cheval, fûrent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir *un paſſage* à Van den Broeck. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre ſon cheval par la bride, & le conduiſirent juſqu'à la porte de la ſalle, où il deſcendit ſur de grands tapis qu'on y avoit étendus (*b*).

Chenna ou Sanaa, Capitale du Yamman.

Audience du Bacha.

IL marcha vers le Bacha, entre deux hayes de Gentilshommes ou d'Officiers qui compoſoient ſa Cour. Ce Seigneur étoit aſſis dans un lieu élevé (*c*), & les reſpects qu'il ſe faiſoit rendre, l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu. Lorſque Van den Broeck lui eût rendu les ſiens, il le fit aſſeoir, dans une poſture apparemment qui ſentoit l'humiliation ; car l'Interprète lui ayant repréſenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux aſſis, il lui fit apporter un beau ſiège (*d*).

ALORS il lui demanda, d'un air ſevère, quel étoit le ſujet qui l'avoit amené ; & Van den Broeck lui ayant fait une réponſe dont il parût ſatisfait, il lui mit la main ſur la tête, & lui déclara qu'*il étoit le bien venu.* Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du Voyage, *il abrégea* l'audience pour lui dire de s'aller repoſer. Nous aurons, ajoûta-t-il, le tems de nous entretenir. En le congédiant, il lui fit donner, par ſon Secrétaire, une veſte d'étoffe d'or, comme une marque de la ſatisfaction qu'il avoit de le voir. Van den Broeck étant remonté à cheval, fût conduit dans la maiſon du *Majordome*, où il devoit dîner. Enſuite on le mena dans celle qu'on avoit préparée pour ſon logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes ſortes de commodités (*e*). Il avoit fait cinquante-cinq *lieues* depuis ſon départ de Mocka (*f*).

Fête donnée à Van den Broeck.

LE jour ſuivant, après avoir fait ſes préſens au Bacha & aux principaux Seigneurs de ſa Cour, il fût invité à une fête fort galante dans le jardin du

(*y*) Sir Henri Middleton trouva que la latitude de *Zenan*, comme il l'appelle, étoit de ſeize degrés quinze minutes. R. de l'A. *A.*

(*z*) *Ibidem.*

(*a*) Pag. 345.

(*b*) *Ibid.* L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faiſoit tous ces honneurs.

(*c*) C'étoit apparemment une de ces eſtrades que les Turcs nomment *Sofas.*

(*d*) Pag. 345.

(*e*) Pag. 346. Les Turcs lui fourniſſoient toûjours du vin.

(*f*) Middleton comptoit la diſtance de cent quatre-vingt miles ; ce qui fait quinze miles de plus. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

du Secrétaire. La compagnie fût nombreuſe & le repas très-ſomptueux. On voyoit dans le jardin, diverſes ſortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citroniers & pluſieurs eſpèces de roſiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maiſons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parût un léopard d'énorme grandeur, mais auſſi privé qu'un chien, qui vint manger ce qu'on lui jettoit, ſans nuire à perſonne (*g*).

VAN DEN BROECK. 1616.

Il viſite le Château. Antiquités qu'il y voit.

DANS le cours de l'après-midi, on permit à Van den Broeck de viſiter le Château, qui ſert de Palais au Bacha. Il y vît plus de mille perſonnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fils ou ſœurs des plus conſiderables Habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la ſoûmiſſion. Entre pluſieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui paſſe pour avoir été bâti par Noé. C'eſt-là que les femmes du Bacha ſont gardées par des Eunuques. Le devant de la Moſquée, qui eſt fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une pièce de l'Arche de Noé, & que les Habitans révérent comme une relique. Van den Broeck étant monté ſur les murailles du Château, y fit ſonner à ſon Trompette, l'air *Guillaume de Naſſau*. Auſſitôt un Officier Turc vînt lui frapper ſur l'épaule, & lui dit: „ Tout beau, „ Capitaine; crois-tu déjà que le Château ſoit à toi"? Il lui fit ſes excuſes, qui fûrent aſſez bien reçûes. L'Officier, changeant de ton & de manières, lui fit beaucoup de careſſes, & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait priſonnier à Dunkerque ſur les Galères de Spinola. Il lui fit voir d'autres curioſités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au ſommet d'une Tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriarche Jacob. Sa profondeur eſt d'environ cent braſſes. On y puiſe avec des ſeaux de fer, & l'eau en eſt ſi froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Van den Broeck vît auſſi une Moſquée de forme quarrée, différente de la première, couverte en plate-forme & ſoûtenue par plus de cent colomnes d'une ſeule pierre, avec diverſes antiquités qui ont precedé la naiſſance de Jeſus-Chriſt (*b*).

Le Bacha refuſe aux Hollandois la permiſſion de s'établir à Mocka.

DANS la ſeconde audience qu'il reçût du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoit lui accorder la permiſſion de laiſſer des Facteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahométans craignoient que par degrés on ne voulût s'étendre juſqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient déjà tenue. „ Vous êtes allés d'a- „ bord à Aden, leur dirent-ils, & d'Aden à Chihiri, d'où vous êtes ve- „ nus à Mocka. Vôtre Vaiſſeau eſt actuellement à *Hideda* (*i*), & ſe pré- „ pare

(*g*) *Ibidem.*
(*b*) Pag. 347.
(*i*) Plutôt *Jedida*, qui eſt le Port de Mekka, beaucoup plus avant dans le Golfe Arabique & où il paroît que le Yacht le *Naſſau* s'étoit rendu ſans ordre. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1616.

„ pare à pénétrer plus loin dans la Mer-rouge, quoique cette liberté ne s'accorde à aucune Nation Chrétienne (*k*)".

AINSI, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Naſſau* & qui avoient agi ſans ordre, les Hollandois ne pûrent obtenir que la confirmation du Traité qui fixoit à trois & demi pour cent, les droits d'entrée & de ſortie. Mais cette faveur même excita la jalouſie des Marchands Perſans & Indiens, qui payent quinze à ſeize pour cent (*l*). Le lendemain, cinquante ou ſoixante Seigneurs accompagnérent Van den Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Roſſe*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand feſtin avec pluſieurs divertiſſemens. Le lieu même en fourniſſoit de très-agréables, par ſes beaux cabinets, ſes jets-d'eau, ſes excellens fruits & par ſes viviers remplis de poiſſon.

Il les conſole par un grand feſtin.

Deſcription de Chenna.

CHENNA eſt ſituée ſur la Rivière de *Tamen*, ou de l'Arabie-heureuſe, à cinquante ou cinquante-cinq lieues de Mocka. Son circuit eſt d'environ deux lieues. Elle eſt murée de pierres griſes, fort dures. *On n'y compte* que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuâtre. De diſtance en diſtance, on voit, autour des murs, de petites Tours rondes, avec des jalouſies. La Ville a quatre Moſquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maiſons de plaiſance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il ſe trouve, parmi les Habitans, pluſieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlévent au Levant dans leur jeuneſſe, & qu'ils tranſportent dans ces Contrées pour les peupler. Le Bacha, qui ſe nommoit *Jaffer*, étoit lui-même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Vicerοi du Grand-Seigneur, dignité qui n'eſt que triennale. Cependant il y avoit déjà neuf ans, que Jaffer (*m*) en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoiſonner ſur la route, deux autres Bachas, qui venoient aux tems réglés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; *ce qui n'empêchoit pas* que le Commerce n'amenât ſur cette Côte, un *grand nombre d'Indiens*, de Perſans & de Juifs (*n*).

Et de Mocka.

VAN DEN BROECK étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait auſſi une courte deſcription. Cette Ville, dit-il, eſt ſituée au bord de la Mer-rouge, ſur la Côte de l'Arabie-heureuſe, à treize degrés dix-huit minutes de latitude du Nord. On y mouille dans une aſſez bonne rade, ſur quatre & cinq à ſept braſſes, fond de ſable. Elle eſt grande, mais ſans murs d'enceinte. Les maiſons y ſont fort belles, *du moins* celles qui ſont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne ſont compoſées que d'argile & de roſeaux. L'extrémité ſeptentrionale de la Ville eſt défendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fût l'ouvrage des Anglois, tandis que Henri *Middleton* dominoit dans le Pays avec ſa Flotte (*o*).

Cinquan-

(*k*) Pag. 347.
(*l*) Pag. 348.
(*m*) Ceci prouve que c'étoit le même Bacha qui gouvernoit du tems de Sir Henri Middleton, cinq ou ſix années auparavant. R. de l'A. *A.*

(*n*) Pag. 346.
(*o*) Pag. 350. L'Auteur paroît oublier ici, que quelques pages plus haut, il a cru que ſon Vaiſſeau étoit le premier de l'Europe qui eût paru à Mocka.

Digitized by Google

Cinquante ou ſoixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de Pecheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaiſſeau qui deſcend chaque année de Suez, chargé de riches marchandiſes, parce qu'il couroit trop de riſques au paſſage de Babelmandel pour ſe rendre à Aden, où ſe faiſoit auparavant le principal Commerce du Pays, & Mocka doit ſon opulence à ce changement (*p*). Elle eſt peuplée d'un melange de diverſes Nations. Les ſeuls Banianes montent à plus de trois mille, la plûpart Marchands, Orfévres, Banquiers ou Artiſans. On y voit auſſi quantité d'Indiens, de Perſans, d'Armeniens & de Juifs. Cependant la plus grande partie des Habitans eſt compoſée d'Arabes. Les Vaiſſeaux, qui y arrivent de divers Pays, amenent un grand nombre de Pélerins, que leur dévotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars juſqu'à la fin d'Avril, & partent dans la ſeconde mouſſon, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la premiére fois, du caffé (*q*), eſpéce de féves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire auſſi, & qu'ils boivent délicieuſement.

VAN DEN BROECK. 1616.

APRÈS avoir perdu l'eſpérance d'établir un Comptoir à Mocka, Van den Broeck prit la réſolution de caſſer celui qu'il avoit fondé à Chihiri, & d'en retirer ſes marchandiſes & ſes Facteurs, quoique le Roi & les Habitans de la Ville en marquâſſent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta auſſi de faire agréer ſon établiſſement. Mais il y trouva deux obſtacles; l'un, qui venoit de la néceſſité de faire un long Voyage par terre, pour obtenir la permiſſion du Grand-Mogol; l'autre, de l'oppoſition des Anglois, qui n'épargnérent ni preſens ni promeſſes pour le faire congédier (*r*). Cependant, le chagrin qu'il en reſſentit l'ayant porté à ſe retirer bruſquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le Port, ſollicitérent le Gouverneur de le rappeller. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maiſon dans la Ville, & d'y laiſſer quelques-uns de ſes gens juſqu'à ſon retour, à condition que dans l'intervalle, il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (*s*). Ce changement, dit-il, ſurprit également les Anglois & les Habitans.

Les Hollandois abandonnent la Mer-rouge, & s'établiſſent à Surate.

[AYANT remis à la voile, Van den Broeck s'empara près de Baſſaim, d'une Frégate neuve qu'il emmena à Bantam. Le 10 d'Octobre, il alla mouiller dans la rade de Calecut, avec le deſſein de parler au Samorin qui étoit à la campagne; mais il fût conduit à l'audience du Prince ſon fils, de qui il apprit que la Cour avoit été abuſée par les Anglois, qui étoient venus dans ce Port pour y trafiquer ſous le nom des Hollandois. Le 18 de Novembre, Van den Broeck arriva à Bantam, d'où il partit le 8 de Mars 1617, avec le Navire le *Middelbourg* & le Yacht le *Pigeon*, pour exécuter quelques commiſſions, tant aux Iſles *Maurice* & de *Malagaſcar*, que ſur la Côte de la Mer-rouge & à *Suratte*. Ses ordres portoient d'attaquer les Portugais, par-tout où

Retour de Van den Broeck à Bantam.

1617.

Nouveau Voyage vers la Mer-rouge.

(*p*) Pag. 350.
(*q*) L'Auteur le nomme *Kabawa* d'après les gens du Pays.
(*r*) Pag. 352.
(*s*) *Ibid.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1617.

où il pourroit les rencontrer. Après s'être acquitté de ſa commiſſion à l'*Iſle* Maurice, il paſſa à celle de Madagaſcar, où ne pouvant prendre terre, il ſe rendit à l'Iſle de *Pemba* ſur la Côte d'Afrique, mais les courans l'empêchèrent d'en approcher. Enſuite une tempête qui s'éleva, fit perdre aux Hollandois leur grande Chaloupe qui étoit à la touë, & les ſépara du Yacht. Pour ſurcroit de malheur, le gouvernail fût briſé & le Navire faiſoit eau par tant d'endroits, qu'à-peine les pompes, qui jouoient continuellement, pûrent les garantir du naufrage. Dans cet état, dénués de toutes proviſions, ils ſe rendirent à la rade du Mont *Felix* dans la Mer-rouge. Ils s'y refirent du mieux qu'il leur fût poſſible; mais lors qu'ils eûrent remis à la voile, la tourmente s'accrût ſi fort, qu'ils fûrent forcés de ſe laiſſer dériver vers Surate (*t*).] Enfin arrivant ſur la Côte de *Daman*, Ville des Portugais à l'extrêmité des Etats du Grand-Mogol, Van den Broeck eût le malheur d'y faire naufrage. Il ſe rendit en diligence à Surate, pour donner avis de ſa diſgrace aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du *moins à la ſûreté* des marchandiſes qu'il avoit ſauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refuſèrent leur ſecours avec beaucoup de dureté (*v*). Heureuſement qu'après avoir échoué ſur la Côte de Daman, il avoit eû la précaution de retrancher ſes gens & ſes effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes ſortes d'inſultes, & qui lui donna le tems de tranſporter au Comptoir de Surate, ſon girofle & ſes autres épiceries. Les fraix exceſſifs dans leſquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaiſſeau, le déterminèrent à faire par terre, un Voyage long & pénible juſqu'à Maſulipatan.

Il ſe tenoit à l'ancre dans cette rade, lui refuſèrent leur ſecours avec beaucoup de dureté (*v*).

Il eſſuye une furieuſe tempête.

Son naufrage.

Route pénible qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt-neuf Indiens, qui avoient compoſé l'équipage de ſon Vaiſſeau. Ses remarques, dans un Pays peu connu des Européens, méritent autant d'attention, qu'il paroît y avoir apporté de ſoin.

Il paſſa d'abord par le Bourg de *Laſpour*; enſuite par *Nosbarri*, Ville habitée par un grand nombre de Perſans, où il ſe fabrique beaucoup de *Braſtas*, gros & fins. De-là continuant ſa route par *Gandivi*, qui eſt à dix-huit *cos* de Surate, il alla paſſer la nuit au Village de *Dagau*, qui eſt à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partit avant le jour, pour ſe rendre au Bourg d'*Armau*, à ſept lieues de Dagau, & dernière Place de la frontière de Guzarate. Le jour ſuivant, il entra ſur les terres du Roi de *Partabaſſa*, où il paſſa par les Villages de *Cavendi* & de *Carondi*. Dans celui d'*Onni*, qui eſt à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré ſon paſſeport, un impôt de cinq *mamoudis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & ſept mamoudis pour chaque cheval. Il eût la fermeté de rejetter cette demande, & de continuer ſa marche par le Bourg de *Serion* juſqu'à *Camela*, qui eſt à cinq lieues d'Onni. Son refus l'expoſa au dernier danger. Le jour ſuivant, il fût environné d'une groſſe troupe de gens armés,

Dangers de la part des Indiens.

(*t*) Add. de l'A. *A.*

(*v*) Pag. 358. On voit ici une partie des raiſons qui ont fait ſupprimer aux Auteurs Anglois, les Relations Hollandoiſes (1).

(1) *Mr. Prevoſt voit ce que perſonne ne voit; & ce que d'autres voyent, il ne le voit pas.* R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

més, qui avoient abbatu des arbres pour fermer les paſſages, & qui fondirent ſur la ſienne avec d'horribles cris. Les Hollandois ſe rangèrent en bon ordre, & tirèrent vingt-cinq coups de mouſquet, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Van den Broeck détacha deux de ſes gens pour leur parler. Les Indiens n'eûrent pas la hardieſſe de les attendre; mais un Japonois de la troupe Hollandoiſe en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (*x*). Ils continuèrent néanmoins de tirer des fléches, qui obligèrent les Hollandois de faire une ſeconde décharge. VAN DEN BROECK. 1617.

Le ſoir, ils arrivèrent au Bourg de *Gannotra*, à ſept cos de Camela; & la crainte ayant fait fuir les Habitans, ils y manquèrent de vivres. Une juſte défiance les obligea le lendemain de marcher, enſeignes déployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils paſſèrent par le Bourg de *Tawer*, pour ſe rendre à celui de *Gandebarri*, dont les Habitans avoient auſſi pris la fuite. Gandebarri eſt à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche ſur la montagne, ils paſſèrent par le Bourg de *Malganban*, d'où ils arrivèrent avec beaucoup de peine, au Bourg de *Gandeberi*, qui n'eſt qu'à trois cos de Gandebarri. Ils ſe flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloignés des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient aſſez près d'une Forteresſe du Roi de Partabaſſa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet, à-peine fûrent-ils deſcendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts, un grand nombre d'Habitans, avec des cris affreux, qui ſignifioient dans leur langue, *tue, tue ces chiens d'infidéles* (*y*). Van den Broeck mit ſa troupe en ordre & ne laiſſa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge ſur ceux qui commençoient à le preſſer. La frayeur les diſſipa. Mais lorſqu'il eût paſſé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un Corps de Cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencèrent les mêmes cris, & qui s'avancèrent furieuſement vers les Hollandois, pour leur faire paſſer leurs chevaux ſur le corps. Van den Broeck donna ordre à ſes gens de les attendre à la diſtance de trois picques, & de faire alors leur décharge. Elle abbattit le Gouverneur & quelques-uns de ſes Cavaliers. Le reſte épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confuſion. Deux autres Corps, qui s'approchèrent ſucceſſivement, fûrent auſſi forcés de ſe retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mouſquet, tandis que la troupe Hollandoiſe continua de marcher, ils ne ceſſèrent pas de la ſuivre; & leurs gens de pied, cachés dans les broſſailles, l'incommodèrent beaucoup de leurs fléches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reſte du jour, juſqu'aux terres du Decan, où les Habitans de la frontière, qui étoient en guerre avec Partabaſſa, vinrent au ſecours des Hollandois. Le Gouverneur du Pays les reçût humainement & les fit conduire par une eſcorte, à plus d'une demie lieue, ſous les montagnes de *Gatos* (*z*). Ils avoient eû trois

Il eſt attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un Fort.

(*x*) Pag. 359 & précédentes.
(*y*) *Mabar cotta, mabar cotta.* Pag. 369.
(*z*) *Gat* ou *Gate*, comme d'autres écrivent. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1617.

trois hommes de tués, & vingt-huit bleſſés. Le lendemain, ils fûrent eſcortés par huit ou dix Cavaliers juſqu'au Bourg de *Callara*, qui eſt ſur une des plus hautes cimes des memes montagnes, où malgré les paſſeports dont ils s'étoient munis, on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur ſalut trop cher. Ils apprirent, dans ce lieu, quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Forteresſe, dont la mort cauſa celle de ſes femmes, de ſes domeſtiques & de tous ſes eſclaves, qui ſe jettèrent dans le bucher ou ſon corps fût brûlé, les Hollandois leur avoient tué neuf Cavaliers, ſoixante-ſeize hommes de pied, & ſept cuevaux. Cette Nation de Partabaſſa, qui porte auſſi le nom de *Raſpouts*, & celle des *Patannes*, forment les meilleures Troupes du Grand-Mogol (*a*).

Perte des ennemis des Hollandois.

LE jour ſuivant, Van den Broeck ne ſe croyant point en ſûreté ſi près de la frontiere avec ſes malades, ſe fit conduire pres d'une Forteresſe nommée *Wandanderin*, ou le Gouverneur l'averdit qu'il devoit ſe défier d'un Corps de deux cens Cavaliers, commandés par *Malder Gaen*, Officier de Melic Ambaar, Général des Troupes du Decan, qui l'attendoient au paſſage, ſur le bruit qui s'étoit repandu que les Hollandois étoient charges de richeſſes. Comme il y avoit moins de fond à faire ſur la réſiſtance que ſur la ſoumiſſion, il envoya un preſent à cet Officier; & lui ayant fait montrer ſon paſſeport, il obtint la liberté de continuer ſa marche aprés quelques jours de repos. Il traverſa d'abord *Theſgaa*, Bourg muré & defendu par un bon Château. De-là, il paſſa par un autre Bourg, nommé *Sinduat*, & par la petite Ville de *Berrenere*, à dix cos & demi de Wandanderin. Le lendemain, étant parti avant le jour, il paſſa par les Villages de *Sabergau*, *Malagam*, *Sankley*, *Sontanne*, & *Milgera*, juſqu'à la petite Ville de *Patoda*, qui eſt à quatorze cos de Berrenere. Ce Pays, qui eſt très-fertile, régne entre les deux montagnes de Gatos, ſur chacune deſquelles on voit une Forteresſe; l'une nommée *Aneque*, & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un ſeul paſſage, qui eſt ſoigneuſement defendu par les Rois de Decan, de Viſiapour & de Golconde. Les Gatos s'étendent depuis Partabaſſa juſqu'à *Couſſe* (*b*), & forment dans cet eſpace, une eſpèce de mur (*c*).

Van den Broeck employe la ſoûmiſſion.

Forteresſes d'Aneque & de Teneque.

APRÈS un repos de quelques jours à Patoda, Van den Broeck, conſidérant que la dépenſe de ſa marche étoit prodigieuſe, reſolut de laiſſer les malades dans cette Ville, ſous la conduite d'un Commis. Il les recommanda inſtamment à l'humanité du Gouverneur, & s'étant remis en chemin, il traverſa ſix Villages pour ſe rendre au Bourg de *Dutanna*, qui eſt à douze cos de Patoda. Le jour ſuivant, il eût ſept Villages à traverſer, juſqu'à *Lafour*, petite Ville murée, à dix cos de Dutanna. Le jour d'aprés, il fit dix cos pour aller dîner à *Naſiampor*, qui n'eſt guéres à plus d'un cos de *Doltabat*, Capitale du Royaume de Decan (*d*). La curioſité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ſes gens; mais on lui declara que l'entrée n'en étoit pas permiſe aux Etrangers. Elle eſt ſituée dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne preſque ronde, qui dans la moitie de

Doltabat Capitale du Decan.

(*a*) Pag. 561 & précédentes.
(*b*) Ou *Kochin*. R. de l'A. *A.*
(*c*) Pag. 362.
(*d*) Pag. 363.

Digitized by Google

de ſa hauteur eſt non-ſeulement eſcarpée, mais taillée naturellement auſſi droit qu'une muraille. Au ſommet de cette montagne eſt une Forteresſe, qui peut paſſer pour imprénable lorſqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un ſentier étroit, qui eſt dans la Ville; elle eſt ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de foſſés revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites pieces de canon, dont quelques-unes ſont à quatre ou cinq bouches. C'eſt-là que le Roi & les grands Seigneurs tiennent leurs femmes; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresſe, les Hollandois eûrent la liberté de viſiter les Fauxbourgs, qui ſont fort grands & ſans murs. Ils admirérent l'abondance qu'ils y virent régner (*e*).

VAN DEN BROECK. 1617.

Le ſoir, ils ſe rendirent au Camp de *Melic Ambaar*, Général des Troupes du Royaume, où ils eûrent la liberté de dreſſer leurs tentes, proche du quartier du Roi de Golconde. Van den Broeck ſe préſenta le lendemain à ce Seigneur, dont il ſçavoit déjà les avantures. Le Pays de ſa naiſſance étoit l'Abyſſinie (*f*). Dans ſa jeuneſſe il avoit été eſclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'eſt-à-dire, environ quatre-vingt francs. Après la mort de ſon Maître, il avoit eû le bonheur de plaire à ſa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouſer. Mais n'en ayant pas reçû beaucoup de richeſſes, il avoit pris le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vécu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le ſuivre, s'étoit groſſie juſqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que *Nizam-Chah*, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à Melic, avec tous les avantages qu'il crût capables de le faire entrer dans ſes intérets. L'habileté de Melic n'étoit pas inférieure à ſon courage. Il refuſa les offres du Roi; & le nombre de ſes troupes n'ayant fait qu'augmenter, il ſe vit le Chef d'une faction ſi puiſſante, qu'elle paroiſſoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus conſidérables. Il répondit que ſi le Roi vouloit épouſer ſa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettoit d'embraſſer ſon parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y conſentit. Il fit couronner la fille de Melic, avec toutes les ſolemnités qui pouvoient garantir ſa bonne foi; il le créa Général de ſes Armées; & ne mettant point de bornes à ſa confiance, il le combla de richeſſes & de faveurs. Dans ce haut degré de fortune & d'autorité, il demeura fidéle à ſes engagemens, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à ſon Maître. Mais il abuſoit quelquefois de ſa puiſſance pour ſatisfaire ſes reſſentimens. La premiére femme du Roi, fille du Roi de Perſe, ayant reproché à celle qui l'avoit ſupplantée, de n'être qu'une miſérable concubine & la fille d'un rebelle, Melic la fit empoiſonner. Après la mort de Nizam-Chah, le Prince héré-

Fortune de Melic Ambaar.

(*e*) Pag. 364 & précédentes.

(*f*) L'Original dit qu'il étoit un *Habeſſi* du Pays du Prête-Jan. Le mot de *Habeſſi* ſignifie une perſonne ou une choſe qui vient de *Habaib*, Pays que nous appellons mal *Abyſſinie*, & qu'on ſuppoſoit autrefois être celui du chimérique Prête-Jan, parce que ſon Souverain eſt Chrétien. Au-lieu de *Melic Ambaar*, il faudroit lire *Malek Ambar*. R. de l'A. *L.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1617.

héréditaire, qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour son successeur, Melic, pour s'assûrer de la Régence, fit empoisonner aussi la Reine mère du Roi (*g*). Il gouverna depuis avec une autorité absolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faisoit tête alors aux forces du Grand-Mogol, avec le secours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit six mille chevaux, du Roi de Visapour, qui lui en fournissoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainsi Melic se voyoit à la tête de quatre-vingt mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportionné. Van den Broeck visita ce redoutable Camp, qui étoit presqu'au pied des montagnes de Gatos, dans l'endroit où le passage est le moins difficile (*h*).

Sa figure & son caractère.

MELIC étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard sévère; mais il sçavoit se faire aimer, autant qu'il étoit respecté. Sa discipline étoit rigoureuse; son gouvernement équitable. Il apportoit un soin extrême à faire punir les voleurs. Pour supplice, il faisoit verser du plomb fondu dans le corps des coupables. Les liqueurs fortes étoient défendues *dans son Camp*, sous peine de mort. L'abondance y régnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (*i*).

Audience qu'il donne à Van den Broeck.

LORSQUE Van den Broeck parût devant lui, il le fit asseoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit présent d'un sabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veste d'or & de poil de chameau. Ensuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau passeport. Le combat que les Hollandois avoient soûtenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il proposa sérieusement à Van den Broeck de demeurer à son service, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques chevaux que Van den Broeck leur avoit fait enlever. „ Le voilà devant *vous*, *leur répon-*„ dit-il en riant; *prenez-le lui-même. Pourquoi vous laissez-vous pren-*„ dre vos chevaux? " Après l'avoir quitté, Van den Broeck fût conduit, par son ordre, à son logement & dans son écurie, où il vît un très-beau cheval Arabe, qui avoit couté trois mille pagodes ou douze mille livres (*k*).

Continuation de la route.

LES Hollandois, étant partis le 23 de Novembre, traversèrent plusieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allèrent passer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du Grand-Mogol, à trois *gans* ou douze *cos du* Camp (*l*). Le lendemain, ils ne traversèrent que trois Villages, dans l'espace de huit cos qu'ils firent jusqu'à la Ville d'*Ambar* (*m*), où ils fûrent obligés de prendre des vivres pour trois jours. La route du jour suivant fût

(*g*) Du feu Roi, dit Mr. Prevost; mais il se trompe, puisque le Journal ajoûte immédiatement après, *qui avoit douze ans*. R. d. E.

(*h*) *Ibid.* & pag. suiv.

(*i*) Pag. 366.

(*k*) Pag. 367.

(*l*) Au-lieu de *Camp*, comme porte l'Original, l'Edition de Paris met ici *Grand-Mogol*, ce qu'un Lecteur ne pourroit que difficilement comprendre. R. d. E.

(*m*) C'est une Ville de *Balagatte*, à trente miles environ, au Sud d'*Aureng Abâd* qui est à présent la Capitale de ce Royaume. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1617.

fût de quinze cos, juſqu'au Bourg de *Degau*, où ils arrivèrent le ſoir, après avoir traverſé ſept Villages. Le lendemain ils firent douze cos & demi, juſqu'au Bourg de *Hartegum*; & le jour d'après, douze cos juſqu'au Bourg de *Mangalar*. Melic avoit exigé des ſommes conſidérables de ce Bourg & de cinq cens autres de la domination du Grand-Mogol, qui ſont ſitués dans un Pays trés-fertile, le long d'un bras du Gange (*n*).

Le lendemain, Van den Broeck traverſa ce bras à cheval, & fit douze cos, pour aller loger le ſoir à *Cafrio*, où il rentra ſur les terres de Melic. Le jour ſuivant, il fit dix cos juſqu'à *Lavorra*; & de-là, traverſant une montagne, il paſſa par la Ville de *Gandaar*, frontière du Royaume de Golconde, qui étoit gardée par un Renégat Portugais, nommé *Manſſor Gaan*, avec un Corps de ſix mille chevaux. Il vît, dans cette route, quantité de liévres, de cerfs, de cocqs de bruyére, de perdrix & de paons. On eſt ſurpris de trouver au ſommet de la montagne, aſſez proche de la Ville, un grand étang fort poiſſonneux (*o*). La nuit ſuivante, les Hollandois firent huit cos & traverſèrent ſix Bourgs pour arriver à *Carna*, ſur le bord d'une Riviére. Ils continuèrent de marcher, ſans ceſſer de voir quantité de Villages, juſqu'au lendemain, qu'ils ſe trouvèrent ſur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dreſſer leurs tentes au Village de *Chamentapour*, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'Armée du Roi étoit campée. Ils s'approchèrent le lendemain de cette Ville, mais ſans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle eſt ſituée ſur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & griſe (*p*). L'Armée étoit compoſée de ſix mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

Ville de Gandaar.

Caulas, Ville royale.

De Caulas, les Hollandois rencontrèrent pendant trois jours, pluſieurs Places ruinées, juſqu'à Golconde, où ils arrivèrent le quatriéme, après avoir fait trente-ſix cos depuis *Chamentapour*. On leur refuſa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du Pays y font réſider leurs femmes. Ils allèrent loger à un demi cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga* (*q*), où le Sultan Mahomet *Cottabaſſia* (*r*), Roi de Golconde, tenoit alors ſa Cour. Van den Broeck informé que *Mier Caſſiem*, Gouverneur de *Maſulipatan*, ſe trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de ſon arrivée. Le lendemain il ſe rendit lui-même chez ce Seigneur, qui lui parût fort bien diſpoſé pour la Nation Hollandoiſe, & qui lui fit eſpérer toute ſorte de faveur. Cependant lorſqu'il fût retourné au Bourg de *Melliktouſtar*, où il étoit logé, & qu'il ſe diſpoſoit à partir, ſon étonnement fût égal à ſon chagrin, de ſe voir arrêter, lui & tous ſes gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque ſorte de violence. On leur donna pour priſon une vieille grange, où ils paſſèrent triſtement deux jours, & d'où ils ne ſortirent qu'après

Ville de Golconde.

Les Hollandois ſont maltraités.

(*n*) C'étoit la Riviére *Ganga*, qui n'eſt point un bras du Gange, mais qui ſe jette dans le Golfe de Bengale près du Cap de *Paimar*. R. de l'A. *A.*

(*o*) Pag. 368.

(*p*) *Ibidem.*

(*q*) Plutôt *Bagbnaga* ou *Bagbnagar*, nommée depuis *Baganagar*. C'eſt aujourd'hui *Haydr-abâd*, Capitale du Royaume de *Golconde*. R. de l'A. *A.*

(*r*) Son véritable nom étoit *Sultân Mohammed Kotbb aſſbâh*, ou *aſſbâh*. Quelques-uns retranchent l'Article *al*, & écrivent *Kotbb ſbâh*, ce qui ſignifie, *le Pole du Roi*, titre que portoit le premier de cette race, qui étoit un Uſurpateur. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1617.

près avoir fait divers préſens aux Officiers qui devoient leur délivrer un paſſeport (*s*). Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Maſulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Van den Broeck & le pria de lui faire voir ſon paſſeport, ſous le prétexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorſqu'il l'eût entre les mains, il refuſa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe ſi nombreuſe paſſât dans ſon gouvernement. Le conſeil qu'il donna aux Hollandois, fût d'aller à *Petapoli*, d'où ils pouvoient ſe rendre à *Paliacate*. Van den Broeck ſe retira, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractère des Indiens (*t*).

Ville de Bagganaga.

BAGGANAGA, ſuivant ſes obſervations, eſt une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ vingt-trois ans, étoit deſcendu des Cherifs & né d'une femme Turque. Il avoit le teint blanc & le viſage agréable; mais dans un âge ſi ſupérieur à l'enfance, il ne jouiſſoit point encore du gouvernement, & l'adminiſtration étoit entre les mains d'un Seigneur fort âgé, qui ſe nommoit *Mier Mahomet Mommin*. Les revenus annuels de cet Etat montent à plus de dix-huit cens mille pagodes, dont la plus grande partie vient du ſel, qui ſe tranſporte ſur des bœufs dans toutes les Indes (*v*). Mais ils étoient fort augmentés depuis onze ans, par la découverte d'une mine de diamans, d'où il ſortoit chaque jour de nouvelles richeſſes. La Cour avoit défendu de vendre ceux d'une certaine groſſeur (*x*), ſans en avoir fait la déclaration. Auſſi Van den Broeck aſſûre-t'il, d'après des perſonnes bien informées & dignes de foi, que le tréſor royal en contenoit un plein vaſe, tous au-deſſus de cinq carats (*y*).

Mine de diamans.

CINQ jours de marche, pendant leſquels les Hollandois firent cinquante-ſix cos & demi, & traverſèrent dix-ſept Villages, les conduiſirent au Bourg d'*Abrahim Patam*, ſitué ſur une Rivière qu'il faut traverſer pour ſe rendre à Petapoli. Avant que d'arriver à ce Bourg, ils avoient *paſſé devant* les deux principales Forteresſes du Royaume, qui *ſe nomment Conditiri & Condepouli* (*z*). *Hans de Haas*, Officier Hollandois, qui réſidoit dans le Pays avec la qualité de Gouverneur pour la Compagnie, leur écrivit qu'il leur conſeilloit de prendre le chemin de Petapoli. Mais la plûpart avoient d'autant plus de peine à s'y réſoudre, qu'ils recevoient un conſeil tout oppoſé des Indiens, & des Hollandois mêmes de Maſulipatan, qui avoient été informés de leur marche. Ils ſe déterminèrent enfin pour le dernier de ces deux partis. Van den Broeck prit les devants, dans un palanquin; & traverſant huit Villages, il entra dans Maſulipatan quelques jours avant ſa troupe, qui n'y arriva que le 24 de Décembre, après avoir été ſept ſemaines & trois jours en chemin depuis Surate (*a*).

Embarras des Hollandois ſur leur route.

CES infortunés Hollandois n'étoient pas au terme de leurs diſgraces. L'Officier de Police de la Ville prétendit ſe rendre maître de leurs armes, ſous

Autres infortunes.

(*s*) Pag. 366.
(*t*) *Ibidem.*
(*v*) Pag. 370.
(*x*) Au-deſſus de cinq carats.
(*y*) Pag. 370.
(*z*) Pag. 371. L'Auteur ne marque pas aſſez ſoigneuſement les diſtances.
(*a*) Pag. 371.

Digitized by Google

ſous prétexte de les garder; & tandis qu'ils lui conteſtoient ce droit, Van den Broeck apprit que les malades qu'il avoit laiſſés en chemin avoient été arrêtés, par l'ordre du Roi, dans le Bourg de *Normul*. Il partit auſſi-tôt pour s'y rendre; mais ayant trouvé le Pays en armes, & toutes ſes ſollicitations ne pouvant lui faire obtenir la liberté de continuer ſa marche, il jugea que ſa ſeule reſſource étoit de ſe rendre à Petapoli par *Badora*. En retournant ainſi ſur leurs pas, les Hollandois ne trouvèrent perſonne qui voulût leur vendre des vivres. Ils ſe voient tombés dans le dernier excès de la miſère, ſans le ſecours d'un honnête Perſan, nommé *Mier Camaldin*, qui ſe chargea de les conduire juſqu'à Petapoli. Mais l'entrée de cette Ville leur ayant été refuſée, ils ſe virent dans la néceſſité de retourner à *Montepouli*, au travers de mille nouveaux dangers, qu'ils n'auroient jamais ſurmontés, ſi le même Perſan n'eût continué de leur ſervir comme de caution. Le Gouverneur de Haas leur avoit donné l'eſpérance de trouver une Chaloupe à Montepouli. Il n'en trouvèrent point; & ne recevant aucun ſecours des Habitans, ils furent contraints de paſſer la nuit à l'air. De Haas leur envoya le lendemain ſon Yacht, mais ſans canot. Les Indiens du Pays refuſèrent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fût un nouveau ſujet de déſeſpoir, qui les força de traverſer les briſans à la nâge, avec leurs armes ſur leurs épaules, au péril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arrivèrent tous à bord; & levant auſſi-tôt l'ancre, ils firent voile vers *Paliacate*, ou ils mouillèrent le lendemain. Van den Broeck ſe rendit avec ſoixante-trois de ſes gens au Fort Hollandois de *Gueldres*; mais, en finiſſant le récit de ce Voyage, il n'explique pas quel fût le ſort du reſte de ſa troupe (*b*).

Van den Broeck. 1617.

Obligations qu'ils ont à un Perſan.

Van den Broeck ſe rend à Paliacate.

Après avoir pris quelques jours de repos, il conſentit à s'embarquer avec de Haas, pour croiſer ſur les Portugais. Leur Eſcadre étoit compoſée du Vaiſſeau le *Der Goes*, de trois Fregates & d'une Sanguetſelle. Ils ſe rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une Loge, & d'où leur curioſité les conduiſit par terre à *Polojere* & au Fort de *Bardauwa* (*c*). Ils y furent bien reçûs des Indiens, mais fort dégoûtés de leurs uſages par un ſpectacle barbare, dont ils ne pûrent ſe diſpenſer d'être témoins. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit ſe brûler le lendemain avec le corps mort de ſon mari, & paroiſſoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Van den Broeck & de Haas s'efforcèrent de lui faire perdre ce deſſein. Elle ferma l'oreille à tous leurs diſcours. Son devoir leur dit-elle, l'obligeoit de ſuivre ſon mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer expoſée au mépris de ſa famille & au rebut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'épouſer. Mais elle pria les deux Hollandois d'intercéder après ſa mort, pour ſes malheureux enfans, & d'obtenir du *Naïk* qu'ils fuſſent nourris. Van den Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ſes efforts & lui promit, ſi elle vouloit abandonner ſa reſolution, de la tranſporter dans un autre Pays, où ſon avanture ſeroit ignorée. Elle rejetta cette offre avec la même obſtination. Le jour de la cérémonie,

Et à Tirepopeliere. 1618.

(*b*) Pag. 372.

(*c*) Pag. 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places; & tel eſt le défaut des Relations Hollandoiſes, outre celui d'altérer les noms propres.

VAN DEN BROECK. 1618.

nie, elle ſe para de ſes meilleurs habits & de ſes joyaux. Elle ſe frotta les yeux de jus de limon,, & prononçant pluſieurs fois le ſeul nom de *Ram*, elle ſe jetta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient autour d'elle, faiſoient un ſi grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ſes dernières paroles. Mais les Hollandois avoient eû la précaution de s'approcher. *Ils* obſervérent que le bucher étoit compoſé de bois & de quelques baſſins *remplis* d'huile, au milieu deſquels on avoit ménagé un eſpace creux, dans lequel *ils virent* ſauter la victime; & qu'auſſi-tôt tous les aſſiſtans prirent des tiſons brûlans, *dont* ils couvrirent cet eſpace, avec des cris ſi confus, que ſi elle pouſſoit des gémiſſemens & des plaintes, il étoit impoſſible de les entendre (*d*). Le lendemain, on vît paroître une Comete ſurprenante, en forme de longue flamme, qui ſembloit ſe détacher du Ciel, & qui traverſant l'air comme un trait, alla tomber dans le Pays du Naïk de *Sangier*. Les Habitans la regardérent comme le préſage d'une guerre ſanglante; & le hazard ſoûtenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Iſtopo Naïk*, Général du Naïk de *Madre* (*e*), commit les plus cruels ravages dans cette Contrée. Les Hollandois, obligés eux-mêmes, de ſauver les effets de la Compagnie, abandonnérent, le 30 de Mars, une belle & riche Loge que le Naïk leur avoit accordée (*f*).

Une Veuve ſe brûle elle-même.

Comete & ſes ſuites.

L'Auteur arrive a Achin.

APRÈS différentes courſes, qui donnérent occaſion à l'Auteur, d'acquerir une parfaite connoiſſance des mœurs & des uſages de la Côte de Coromandel (*g*), ſur-tout dans le Royaume de *Cotebipa* (*h*), où il réſida longtems à *Nyſampatnam*, il ſe rendit à Achin, pour y faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vît le Roi de Pahan, dont le Pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à *ſuivre ſon* vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Van den Broeck obſerva que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la *plus grande partie* des arbriſſeaux pour ſemer du riz à leur place. De *Sumatra il alla relâcher* le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec beaucoup d'étonnement, que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il ſe fortifioit ſoigneuſement pour réſiſter à ſes ennemis. Cette diviſion eût des ſuites ſi importantes, par l'intérêt que les Anglois y prirent, & par l'occaſion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir ſolidement dans l'Iſle de Java, que le récit de l'Auteur doit être reſpecté, du moins dans ſes principales circonſtances (*i*).

Il ſe rend à Jacatra, où il eſt retenu par la guerre.

„ *Fon-*

(*d*) Pag. 374.

(*e*) C'eſt peut-être *Madura*. R. de l'A. *A.*

(*f*) *Ibidem.*

(*g*) Il dit qu'il y avoit paſſé ſix années en différens tems. Ses Remarques trouveront place dans la Deſcription générale (1).

(*h*) Sans doute le même qui eſt nommé plus haut *Cottabaſſia*, Roi de Golconde, & à qui appartenoit cette partie de la Côte. R. de l'A. *A.*

(*i*) C'eſt par la même raiſon qu'il nous paroît néceſſaire d'étendre ce récit, & de reprendre les choſes de plus haut que le Journal ne nous les repréſente. D'ailleurs on

(1) Cependant aucunes de ces Remarques n'ont été inſérées dans la Deſcription que Mr. Prevoſt donne de Golconde, Tom. IX. de l'Edition de Paris. R. de l'A. *A.*

Digitized by Google

„ *Fondation de Batavia.*

VAN DEN BROECK. 1618.

„ LEs Hollandois, pour ſe ſouſtraire aux violences ſans nombre, qu'ils „ éprouvoient depuis quelques années à *Bantam*, ayant réſolu de ſe „ chercher un autre azyle dans l'Iſle de Java, firent en 1610 & 1611, une „ Convention avec le Roi de *Jacatra*, nommé *Widiak Rama*, qui leur per- „ mit d'y bâtir une Loge au côté oriental de la Rivière, près du Golfe. Leur „ Commerce reſtoit ainſi partagé entre ces deux Villes. Mais le *Pangoran* „ ou Gouverneur du jeune Roi de Bantam, jaloux d'une entrepriſe qui ne „ lui préſageoit rien de favorable pour l'avenir, ne s'occupa plus que des „ moyens de la traverſer dans ſes premiers commencemens. Promeſſes, „ menaces, tout fût employé ſans le moindre ſuccès. *Coen*, qui de Direc- „ teur général du Commerce à Bantam & à Jacatra, étoit paſſé cette an- „ née 1618, au Gouvernement général des Indes, reçût ordre en même „ tems, de pouſſer vivement le projet de la Compagnie, par rapport au „ nouvel établiſſement qu'elle avoit en vûe de former ſur la Pointe d'*On-* „ *tong-Java*, à l'embouchure de la Rivière de *Tangeran*. Pour cet effet „ Coen entra en négociation avec le Roi de Jacatra, que ſon intérêt por- „ toit aſſez à y donner les mains. Mais il avoit à redouter le reſſentiment „ des Princes voiſins; & quoique la protection de la Compagnie eût pû lui „ paroître ſuffiſante, pour le défendre contr'eux, l'idée d'une Forteresſe „ qu'on vouloit conſtruire dans ſes Etats, ne lui cauſoit pas moins d'al- „ larmes pour ſon indépendance. Dans cet embarras, qu'il tâchoit de diſ- „ ſimuler, ce Prince prit enfin le parti de s'en ouvrir ſecrétement à ceux de „ Bantam, tandis qu'il leurroit les Hollandois par de belles eſpérances.

Origine de l'établiſſement des Hollandois à Jacatra.

Jalouſie des Bantamois.

Négociations de Coen avec le Roi de Jacatra.

„ CEUX de Bantam, qui ne craignoient d'abord que la perte d'un Com- „ merce avantageux, avoient conçû depuis, trop de défiance du grand „ nombre de Vaiſſeaux Hollandois, Anglois & François qu'ils voyoient „ journellement arriver aux Indes, pour qu'ils ne trouvaſſent pas dans leur „ propre ſûreté, un nouveau motif de s'oppoſer de toutes leurs forces, aux „ progrès de ces dangereux Etrangers. Leur deſſein étoit, de tenir en „ échec

Appréhenſions de ce Prince, qui s'ouvre là-deſſus avec ceux de Bantam.

Complots formés pour détruire les Hollandois.

on y trouve quantité d'erreurs conſidérables; ſoit qu'on doive les mettre ſur le compte du Copiſte ou de l'Imprimeur; ſoit que Van den Broeck, ayant été longtems abſent & priſonnier, n'ait pas toûjours eû occaſion de s'informer exactement des véritables circonſtances. Ces fautes regardent non-ſeulement les dattes, mais auſſi le fond du ſujet, & Mr. Prevoſt y a encore ajoûté les ſiennes. Cependant, pour qu'on ne nous accuſe pas d'avoir ſupprimé ou tronqué mal-à-propos ſon Ouvrage, nous aurons l'attention de renvoyer dans les Notes, ce qui ne pourra ſubſiſter dans le Texte, où nos Additions ſeront diſtinguées par des guillemets, & nos moindres changemens par des remarques.

Au-reſte, tout ce que nous inférerons *ici*, ſera tiré d'un Ecrit intitulé *Batavia's Grondveſting*, ou *Fondation de Batavia*, dont le Public eſt redevable aux ſoins du Gouverneur général *Camphuis*, qui n'étant encore que Premier-Clerc de la Sécretairie générale des Indes, s'étoit appliqué particuliérement à recueillir tout ce qui concernoit ce grand & mémorable événement. *Valentyn* qui nous a conſervé cet intéreſſant morceau d'Hiſtoire, avertit, que l'Auteur l'a compoſé ſur les anciens Manuſcrits originaux qui ſe trouvoient encore de ſon tems, dans les Archives de la Compagnie, mais qui n'exiſtent plus. C'eſt-ce qui le rend d'autant plus précieux. R. d. E.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1618.

échec les Hollandois & les Anglois, de les inciter les uns contre les autres, & de commencer par détruire provisionellement les premiers à Jacatra, parce que c'étoient ceux qui leur donnoient le plus d'ombrage ; après quoi, rien ne leur paroîtroit si facile que d'extirper le reste. Le Pangoran *Aria Rana* ou *Raxa di Menggala*, que sa qualité de Prêtre Mahométan rendoit doublement ennemi des Chrétiens, *étoit*, comme on l'a dit, à la tête du Gouvernement de Bantam, pendant la minorité du Roi. Ce Ministre, aussi rusé que perfide, pour se mettre à couvert *de tout* soupçon, au cas que son coup vint à manquer, après avoir juré la mort du Général Coen & de tous les siens, le fit avertir en confidence, qu'il se doutoit de quelque mauvais dessein de la part des Anglois, & que pour en prévenir l'exécution, il lui conseilloit de se retirer à Jacatra, d'où il seroit également à portée de donner ordre à tout. Coen jugea à propos de suivre cet avis, & partit là-dessus, laissant à Bantam quelques Commis pour continuer le Commerce.

Fausse confidence du Pangoran au Général Coen.

„ LA haine que les Bantamois portoient aux Hollandois, *leur étoit* commune avec les autres Princes de l'Isle. Ils s'étoient réünis pour forcer le Roi de Jacatra, qui respectoit encore son intérêt, à permettre que ce complot fût exécuté dans ses Etats & même à y prêter la main. Pangoran *Gabang*, frère du Pangoran règnant de Bantam, & qui ne lui cédoit ni en adresse ni en méchanceté, fût choisi pour conduire cette trame infernale. Il partit de Bantam avec ses femmes & ses enfans, sous prétexte qu'il ne vouloit point se mêler des prétendues brouilleries survenuës entre son frère & les Anglois. Après s'être arrêté pendant deux mois dans un District à l'Est de Jacatra, où il ne paroissoit occupé que des plaisirs de la chasse, il fit enfin sçavoir le 19 d'Août, au Général Coen, qu'il étoit arrivé à *Poelo Poetri*, petite Isle à une lieue de Jacatra, nommée aujourd'hui *Vader Smit*, où il souhaitoit fort de lui parler. Coen s'y *étant* rendu le lendemain, ils partirent ensemble chacun à bord de *son propre* Bâtiment, pour venir à Jacatra, où *Pangoran Gabang* arriva de bonne heure avec sa suite, composée d'environ trois cens hommes. Tout le reste du jour se passa en conferences avec le Roi & ses principaux Officiers. Avant que de quitter le Général, Pangoran Gabang, qui affectoit une gayeté extraordinaire, lui avoit dit, qu'étant invité par le Roi de Jacatra, il profiteroit de cette occasion, pour visiter la Loge Hollandoise. En effet, vers le soir qu'il faisoit déjà obscur, il se présenta devant la porte, au moment que le Général alloit entendre la prière.

On veut surprendre les Hollandois à Jacatra.

„ COEN, autant en peine que surpris de cette visite à une heure si induë, ordonna d'abord que la prière se fit comme à l'ordinaire. En même tems il chargea le Premier-Commis nommé *Carpentier*, de faire prendre les armes à tous les Soldats, qui étoient au nombre d'environ cinquante, & de les poster avec leurs mèches allumées, sur la galerie du nouveau Logement, tandis que Pangoran Gabang & ceux de sa suite, seroient amusés en dehors par quelques complimens. Tout étant bien preparé, il entra accompagné du frère du Roi de Jacatra & de plus de cinq cens hommes, examina avec attention le Logement, & partit encore la même nuit pour retourner à Bantam, témoignant être extrême-

Trahison manquée.

„ ment

ment satisfait des politesses du Général, quoique navré au fond de son cœur, d'avoir dû renoncer, par la force des obstacles, à une entreprise si bien concertée. VAN DER BROECK. 1618.

Le lendemain, le Roi de Jacatra vint trouver le Général Coen, pour s'informer s'il n'avoit point été effrayé de cette visite. Entr'autres discours qu'il lui tint, il l'assûra qu'il avoit envoyé la veille son frère, avec quelques Orancaies & une bonne troupe de gens, pour secourir les Hollandois, au cas que le Pangoran eût voulu exécuter quelque mauvais dessein contr'eux, quoiqu'il ne le pensoit pas. Coen qui sçavoit à quoi apprécier ces assûrances, feignit de les croire sincères, & fit même à ce Prince, les plus grands remercîmens de cette nouvelle preuve de son affection envers la Nation Hollandoise. Le Roi de Jacatra cherche à s'en disculper.

Le danger auquel les Hollandois venoient d'échapper, ne leur permettant plus de rester tranquilles à Jacatra, Coen se hâta de faire transporter l'argent comptant & la plûpart des marchandises à bord des huit Vaisseaux qui étoient à la rade; mais il ne pouvoit encore se résoudre à abandonner entièrement, un séjour qui coûtoit déjà de si grandes dépenses à la Compagnie. D'un autre côté, le Roi qui remarquoit ces préparatifs, protestoit de son innocence, de son amitié & de sa fidélité à ses engagemens. Il offroit de les confirmer sous le serment le plus sacré aux Mahometans; & lors qu'il crût qu'on pourroit se laisser aller à ses belles promesses, il n'y a sorte de ruses, qu'il ne mît en usage pour tâcher d'attirer le Général dans quelque partie de promenade, sous prétexte de lui faire voir ses Etats, & de choisir un endroit qui pût convenir à ses vûes. C'étoient pour les Hollandois autant d'indices d'une nouvelle trahison. Ils sçavoient d'ailleurs, que le *Soesoeboenan Mataram* ou l'Empereur de Java, le Roi de *Tjjeribon* & les autres Princes de l'Isle, s'étoient opposés à leurs demandes. Enfin tout leur annonçoit que les Anglois de Jacatra & de Bantam étoient d'intelligence avec les Insulaires. Au milieu de tant d'embarras, les Hollandois hors d'état de rien entreprendre avec espérance de succès, & réduits à veiller autour d'eux, se contentoient d'abattre quantité de petites barraques de *bambou* trop contigues, afin de prévenir qu'on ne les incommodât par des incendies. Embarras des Hollandois.

Dans ces entrefaites on reçût de *Japara*, la triste nouvelle, que la Loge de la Compagnie avoit été pillée par ordre du Mataram, & qu'outre la perte des marchandises, qui pouvoient se monter à vingt mille réales de huit, il y avoit eû à la même occasion, trois hommes tués, autant de blessés & dix-sept faits prisonniers. Cette catastrophe, jointe à la certitude des desseins sinistres du Roi de Jacatra & des Bantamois, qui se développoient de jour en jour, obligea le Général Coen à fortifier secrétement sa Loge; d'autant plus que les Anglois, qui venoient d'en bâtir une de pierre à l'opposite, tenoient une conduite fort extraordinaire avec le Roi de Jacatra, tantôt faisant mine d'être brouillés, & tantôt reparoissant bons amis; le tout dans la vûe de faire prendre le change aux Hollandois, qui n'en étoient que plus sur leurs gardes. On mit donc la main à l'œuvre, & l'audace augmentant à mesure que les travaux s'avançoient, on résolut enfin, dans un Conseil tenu le 22 d'Oc- Hostilités exercées contr'eux.

VAN DEN BROECK. 1618.

„ tobre, de continuer l'ouvrage commencé & d'en former une Forteresse à
„ l'abri de toute attaque.

Ils fortifient leur Loge.

„ C'EST ainſi qu'une néceſſité involontaire fit tomber le projet favori de
„ l'établiſſement des Hollandois ſur la Pointe d'Ontong-Java. Depuis deux
„ mois, ils avoient commencé à ſe fortifier par d'autres vûes, dans l'Iſle
„ *Onruſt*. Ce poſte leur devenoit néceſſaire, & favoriſoit beaucoup leur
„ entrepriſe, parce que la Loge de Jacatra & les Vaiſſeaux n'*étoient* pas à
„ portée de ſe prêter mutuellement du ſecours. Vers le milieu du *mois*
„ de Novembre, le premier angle de la nouvelle Forteresſe ſe trouvoit déjà
„ pourvû de douze pièces de canon, au grand étonnement du Roi de Ja-
„ catra, qui voyant que le Général Coen, s'obſtinoit à ne plus paroî-
„ tre à la Cour, malgré toutes ſes invitations, ſe tranſporta lui-même
„ à la Loge, avec pluſieurs de ſes Orancaïes, pour s'informer fort poli-
„ ment, d'où provenoient ces changemens, & pourquoi on lui témoignoit
„ tant de défiance. Coen lui en donna diverſes raiſons, dont ce *Prince feignit*
„ d'être ſi ſatisfait, que loin de s'oppoſer à la continuation des travaux, *il*

Le Roi de Jacatra en fait autant de ſon côté.

„ déclara que le Général étoit le maître de faire à cet égard ce qu'il juge-
„ roit à propos. Mais il fit défendre ſous main aux Chinois & Javanois,
„ de travailler pour les Hollandois, ce qui ralentit beaucoup l'ouvrage ;
„ tandis qu'il ſe mit à fortifier ſa Ville & à l'enfermer de murailles, ſous
„ prétexte qu'il étoit menacé d'une prochaine invaſion de la part du *Soe-*
„ *ſoehoenan* Mataram. Coen fit ſemblant d'applaudir à cette perfidie du
„ Roi, & pour lui combler la meſure, il lui avança non-ſeulement une ſom-
„ me de mille réales, mais lui fit encore préſent de deux cens autres pièces,
„ en l'aſſûrant qu'il contribuoit de grand cœur, à la taxe qui avoit été *im-*
„ poſée ſur les Chinois, afin de ſubvenir aux dépenſes que demandoient ces
„ nouvelles fortifications.

Vengeance que prennent les Hollandois.

„ VERS le même tems, on fût informé que les *Hollandois de Jamby*
„ avoient couru grand riſque d'être auſſi *maſſacrés & pillés ; mais que la crainte*
„ qu'inſpiroient les Portugais aux *Habitans*, *les avoit* empeché d'exécuter
„ leur deſſein contre les premiers, dont l'aſſiſtance leur paroiſſoit encore né-
„ ceſſaire. A *Macaſſar*, leurs Compatriotes avoient éprouvé le même ſort
„ que ceux de la Loge de Japara. Le Général Coen réſolu d'en tirer ven-
„ geance, fit partir le 28 d'Octobre, trois Vaiſſeaux, ſous les ordres du
„ Commandeur *Arent Maartenze*, qui onze jours après, ayant fait une deſ-
„ cente à la tête de cent cinquante hommes, mit le feu à la Ville de *Japa-*
„ ra qui fût réduite en cendres, ainſi que la Loge Hollandoiſe & un petit
„ Fort de bois que les meurtriers Javanois avoient conſtruit tout auprès. Il
„ brûla ou prit encore dix Jonques, outre pluſieurs Pirogues & autres Bâ-
„ timens, ſans avoir perdu un ſeul homme, quoiqu'on en eût tué une tren-
„ taine aux ennemis. Après cette heureuſe expédition, Maartenze avoit
„ remis à la voile pour aller châtier ceux de Macaſſar, ſans s'arreter aux
„ propoſitions d'accommodement qui lui avoient été faites de la part du
„ Gouverneur de *Damak*, avec promeſſe de s'employer auprès du Mataram,
„ pour lui faire obtenir ſatisfaction au ſujet de ce qui s'étoit paſſé à Japara.

Allarmes des Javanois.

„ CES nouvelles répandirent la terreur parmi ceux de Bantam & de Ja-
„ catra, qui prévoyoient que leur trahiſon ſeroit quelque jour punie de la
„ même

„ même manière. Une Comete à grande queue, qui avoit parû dans le même tems, augmentoit encore la conſternation. Mais les Anglois de Bantam ayant reçû un nouveau renfort de cinq Vaiſſeaux, n'oubliérent rien pour ranimer le courage de ces Peuples abbattus. Ils leur vantoient la ſupériorité de leurs forces, & les aſſûroient, qu'ils ne ſe donneroient pas de repos, qu'ils n'eûſſent la tête du Général Coen, qui leur avoit tant fait de mal; & pour prouver en quelque façon, la ſincérité de leurs intentions, ils s'emparérent le 15 de Decembre, d'un Navire Hollandois nommé le *Lion Noir*, qui venoit de Patane, chargé de poivre & d'autres marchandiſes pour la valeur de cent cinquante-deux mille florins, ſans compter cent laſtes de riz. L'équipage de ce Navire ſe doutoit ſi peu d'une ſurpriſe de la part des Anglois, que le Directeur *Henri Janſzoon* n'avoit fait aucune difficulté de ſe rendre à terre la veille, à leur invitation. On le conduiſit d'abord à l'Amiral Anglois, qui envoya encore la même nuit, quatre de ſes meilleurs Vaiſſeaux, leſquels étant arrivés le matin auprès du *Lion Noir*, menacérent les Hollandois de les tous faire pendre s'ils ne ſe rendoient ſur le champ. Comme ils manquoient de poudre & que leur Navire n'étoit pas capable de deffenſe, ils n'eûrent point d'autre parti à prendre; cependant ils ſtipulérent qu'on leur laiſſeroit la liberté de ſe retirer où ils voudroient ſans être pillés, & après qu'ils auroient été entiérement payés de leurs gages; Mais les Anglois, qui avoient eû aſſez peu de bonne-foi pour ſe rendre maîtres du Navire par ſurpriſe, ne fûrent pas plus ſcrupuleux à rompre la Capitulation. Tout l'équipage fût envoyé en priſon, à la réſerve du Directeur & d'onze hommes.

VAN DEN BROECK. 1618.

Les Anglois raniment leur courage.

Ils s'emparent d'un Navire Hollandois.

VAN DEN BROECK s'étoit diſpoſé le 11 de Decembre, à partir pour Surate, lorſqu'on apprit à Jacatra, que les Anglois s'étoient emparés par trahiſon, du Navire Hollandois le *Lion Noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le deſſein de ſon Voyage (*k*). „ Les Anglois, „ infor-

(*k*) Après ce court début, qui n'éclairci aucune des circonſtances intéreſſantes que nous avons rapportées, Mr. Prevoſt continue ſon récit de cette manière:

„ Il réſolut (parlant toûjours de Van den Broeck) de fortifier la Loge de ſa Nation à Jacatra, pour la mettre en état de ſe défendre contre les Anglois, de la part deſquels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'autres inſultes. Elle fût entourée auſſi-tôt de paliſſades & d'un rempart de terre. Les Javanois voyant croître ces travaux, commencèrent auſſi à ſe fortifier. C'étoit ſe déclarer pour les ennemis de la Compagnie Hollandoiſe. Alors Van den Broeck „ jugea qu'il falloit périr, s'il n'avoit pas des murs capables de le défendre; & dans „ une ſi juſte crainte, il entreprit de faire de „ ſa Loge, un Fort à l'épreuve de toutes ſortes d'aſſauts. Il y fit travailler de toute „ ſa force. *Ainſi*, dit-il, *dans un tems où „ les Hollandois ne penſoient à rien moins qu'à „ s'emparer d'une Place dans les Indes, ou à „ s'en approprier par aucune autre voye, la néceſſité les contraignit à en occuper une, & d'y „ bâtir une Forteresſe qui eſt devenue leur bouleward. Ils doivent cet Etabliſſement à la „ jalouſie des Anglois, qui ne s'imaginoient „ pas que la guerre qu'ils entreprenoient, dût „ procurer cet avantage à leurs ennemis. Les „ hommes forment des projets, & Dieu diſpoſe „ des événements* Pag. 400.

N'oublions pas de faire honneur à Mr. Prevoſt, de l'erreur qu'il relève dans une Note, où il renvoye ſes Lecteurs aux *Relations précédentes* & au *Memoire de Matelief*, pour juger, dit-il, de la *ſincérité* de la réflexion de Van den Broeck, au ſujet de l'établiſſement purement caſuël des Hollandois. Cependant il eſt très probable que Van den Broeck, en qualité de nouveau-venu, & peu initié juſqu'alors, dans les ſecrets du Gouverneur général

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1618.

„ informés de ſon départ, avoient déjà envoyé quelques-uns de leurs Vaiſ-
„ ſeaux pour l'intercepter dans ſa route. Il étoit aiſé de s'appercevoir,
„ qu'ils n'avoient d'autre but, que de diminuër peu-à-peu, le nombre des
„ Vaiſſeaux Hollandois, & de s'en renforcer, pour aller enſuite fondre
„ ſur leur Flotte, avec autant de ſupériorité que d'apparence de ſuccès.
„ Ils ne s'en cachoient même pas; & lorſque le Général Coen leur eût fait
„ demander les raiſons de la priſe du *Lion Noir*, Thomas *Dael* leur Amiral,
„ ne fit pas difficulté de déclarer aux Députés, qu'il étoit dans l'*intention*,
„ non-ſeulement de courre ſus à tous les Vaiſſeaux Hollandois qu'il rencon-
„ treroit, & de ſe rendre enſuite à Jacatra, pour battre le reſte; mais
„ qu'il tâcheroit encore de s'aſſûrer, mort ou vif, de la perſonne du Gé-
„ néral Coen.

Leur Amiral ſe déclare ouvertement contr'eux.

„ LA guerre étant ainſi ouverte entre les Anglois & les Hollandois,
„ ceux-ci requirent le Roi de Jacatra & les Bantamois de reſter neutres,
„ ſans favoriſer une Nation plus que l'autre. On le leur promit,
„ mais les choſes n'en alloient pas moins leur train ordinaire. *Van Uſſe-*
„ *len* Chef du Comptoir de Bantam, marquoit, que le Pangoran régnant
„ avoit très-expreſſément deffendu de laiſſer ſortir du Port aucuns de
„ ſes gens, ſoit vers le Detroit de la Sonde, ou du côté de Jacatra,
„ pour avertir les Vaiſſeaux Hollandois, que les Anglois guettoient ſur
„ eux ".

Son intelligence avec les Javanois.

LE Roi de Jacatra comprit aſſez quelles pouvoient être les ſuites de
l'entrepriſe des Hollandois. Il avoit autrefois reçû d'eux de l'artillerie,
dont il fit des batteries régulières. De part & d'autre, on s'arma de dé-
fiance & les ouvrages fûrent pouſſés avec le dernier empreſſement; *Mais*
les Javanois qui l'emportoient par le grand nombre, & qui avoient des
matériaux en abondance, avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une
ſeule nuit, ils dreſſérent, ſous la Loge des Anglois vis-à-vis d'un cavalier du
Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû *fermer la Ri-*
vière aux Hollandois. Coen (*l*) aſſembla le *Conſeil & fit conſiderer*, que
ſi l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la
ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la réſolution de
tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas ſe borner même à
la défenſive (*m*). Un Commis, nommé *Le Fèvre*, fût envoyé le 23 de
Décembre, à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne ſuppri-
moient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la dé-
truire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ſes *Sujets*, &
qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher; „ Mais ils avoient
„ enſuite, qu'ils travailloient de concert pour leur défenſe, & qu'ils n'é-
„ toient pas dans l'idée d'y renoncer". Dès que le Fèvre fût ſorti de leur
Loge,

On continue à ſe fortifier de part & d'autre.

Déclaration des Hollandois.

général des Indes, n'a péché que par ignorance; ainſi ſa *ſincérité* ne doit pas dépendre de ſes *préjugés*; mais que dira-t'on de celle de Mr. Prevoſt, qui malgré ſon Original, fait prendre ici à l'Auteur, quantité de réſolutions vigoureuſes dont il ne ſe vante pas lui-même? R. d. E.

(*l*) C'eſt encore Van den Broeck *qui* figure ici dans l'Edition de Paris, contre ce que porte l'Original même. R. d. E.

(*m*) *Ibid.*

Loge, les Javanois y entrèrent & l'occupèrent (*n*). Le Général Hollandois (*o*) fit prendre auſſi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec ſa troupe, de mettre le feu tout à la fois au quartier de la tranchée Javanoiſe, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloiſe, qui embraſſoit la nouvelle batterie. On tira ſur eux quelques coups de canon, qui ne leur cauſèrent aucun mal. Van den Broeck eût ordre de faire tirer ſur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'eſpérance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui furent tirés pendant la nuit, ayant produit peu d'effet, on ceſſa, pour épargner la poudre. Les Habitans de la Ville firent jouer auſſi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en bleſſa huit ou dix (*p*). VAN DEN BROECK. 1618.

La Ville de Jacatra étoit ſituée à douze lieues de Bantam (*q*), ſur le bord d'une Riviére. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la Riviére étoit défendue auſſi par un baſtion; & le Roi fit boucher le paſſage avec des eſtacades, pour empêcher les Hollandois de ſortir. Pour eux, le fond de leur Loge qu'ils venoient d'ériger en Fort, conſiſtoit dans un nouveau Bâtiment, nommé *Maurice*, qui règnoit ſur la Riviére, & dans le vieux, nommé *Naſſau*, qui faiſoit face au Sud (*r*). Il y avoit au côté ſeptentrional, une courtine de terre, le long du rivage, & une paliſſade de neuf pieds de hauteur, & de ſept d'épaiſſeur, mais qui étant ſans parapet, laiſſoit voir les Hollandois à découvert. Le côté oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, ſur lequel on n'avoit pas laiſſé de placer déjà deux piéces de canon de fonte. L'angle qui étoit ſur la Riviére, du côté du Bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & capable de défenſe contre une irruption, ſans être à l'épreuve du mouſquet. Il étoit muni de deux piéces de fonte & de cinq autres piéces, groſſes & petites. L'angle de Nord-Eſt, qui regardoit la Mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des paliſſades juſqu'au parapet, & un toît de bois pour ſe garantir de la pluye. Il étoit muni de ſept piéces de canon. Au côté du Nord-Oueſt, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en ſentît la néceſſité. Il n'y avoit qu'une ſimple défenſe de bambou, devant le Bâtiment de Naſſau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le mouſquet (*s*).

Ouvrages de l'ennemi.

Nouveau Fort des Hollandois.

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres ſoins, nomma

(*n*) Ces mots ont reçû une tournure moins ſimple dans l'Edition de Paris, où on lit; „ A peine le Févre les eût-il quittés, qu'ils „ y reçûrent les Javanois, comme s'ils n'euſſent pû leur en refuſer l'entrée". R. d. E.

(*o*) Mr. Prevoſt, s'eſt crû obligé d'ajoûter ici, *qui étoit arrivé au Fort*, parce qu'il falloit néceſſairement le ſuppoſer abſent, pour ne point ôter à Van den Broeck, le commandement qu'il avoit jugé à propos de lui donner d'abord. Diſons cependant, pour excuſer Mr. Prevoſt, que le Journal n'avoit pas encore nommé expreſſément le Général Hollandois. R. d. E.

(*p*) Pag. 401.

(*q*) Par les ſix degrés dix minutes.

(*r*) Pag. 402.

(*s*) On ne change rien à cette deſcription de l'Auteur.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1618.

nomma le lendemain Van den Broeck, Capitaine-Major de la Place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils fûrent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuſes marchandiſes pour ſe couvrir. „ Le Roi de Jacatra ayant été renforcé de tou-„ te l'artillerie des Anglois, les Hollandois brûlèrent ce *jour*-là, le quart „ de leur poudre. En échange ils demontèrent à l'ennemi, *quelques* piè-„ ces de canon qui les incommodoient le plus". Un de leurs *Officiers*, qui entreprit le jour ſuivant, de ſe rendre maître de la batterie ennemie, y fût tué avec ſept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppoſitions de ceux du Fort (*t*), ils dreſſerent une ſeconde batterie dans le quartier des Chinois, c'eſt-à-dire, près du Bâtiment de Naſſau.

Seconde attaque infructueuſe des Hollandois.

Double rôle que joue le Pangoran de Bantam.

CEPENDANT la nouvelle de cette guerre étant paſſée à Bantam, le *Pangoran* (*v*), ou le Miniſtre du jeune Roi, reprocha au *Roi de Jacatra*, d'avoir ſouffert que les Hollandois eûſſent pouſſé leurs travaux, & de ne s'y être pas oppoſé dans l'origine. Quoi-qu'il vécut depuis longtems en mauvaiſe intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à ſon tour, ſi les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta auſſi-tôt à lui envoyer un ſecours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne ceſſoient *de l'animer*; & lorſqu'ils eûrent appris que leur Loge avoit été brûlée à Jacatra, ils le ſollicitèrent vivement de faire brûler auſſi celle de la Compagnie Hollandoiſe à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs inſtances, „ & les em-„ pêcha juſqu'à trois fois, de prendre d'eux-mêmes la permiſſion qu'il *leur* „ avoit refuſée. Ce Miniſtre pouſſant la diſſimulation encore plus loin, avoit „ fait avertir Van Uffelen, Chef du Comptoir de Bantam, du deſſein où „ étoient les Anglois & le Roi de Jacatra, d'emporter le Fort d'aſſaut, *en* „ chargeant ce Commis d'en donner part inceſſamment au *Général Coen*, „ pour qu'il fût bien ſur ſes gardes. Le *Pangoran ſe flattoit* ſans doute, „ que l'avis viendroit après coup, ou que Van Uffelen n'auroit point occa-„ ſion d'écrire à Jacatra, puis qu'on ne laiſſoit partir aucuns Vaiſſeaux.

Délibérations des Hollandois ſur l'approche de la Flotte Angloiſe.

„ CES meſures n'empêchèrent pas que le Général Coen ne fût informé „ de l'approche de la Flotte Angloiſe. Auſſi-tôt il aſſembla ſon *Conſeil* „ pour délibérer ſur le parti qu'il convenoit de prendre dans une ſituation „ ſi critique. La plûpart fûrent d'avis de ſauver tout ce qu'on pourroit „ à bord des Vaiſſeaux & d'abandonner la Place, attendu que *la poudre* „ leur manqueroit bien-tôt, & qu'il y avoit lieu de craindre, que les Ja-„ vanois ne détournâſſent la Rivière, par où l'eau fraîche leur auroit été „ coupée. Sans ces deux inconveniens, ils jugeoient que le Fort ſe trou-„ voit en aſſez bon état de défenſe. Mais comme le Général & quelques „ autres, repugnoient à ſuivre cet avis, & que d'un côté les eſtacades qui „ bouchoient la Rivière, rendoient l'embarquement difficile, tandis que „ de

(*t*) C'eſt encore de Van den Broeck dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(*v*) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de ſon Conſeil dans ſa minorité. Voyez les premières Relations Hollandoiſes.

Digitized by Google

„ de l'autre, la plûpart de leurs Vaiſſeaux étoient à l'Iſle Onruſt, la réſo- VAN DEN BROECK. 1618.
„ lution fût encore differée. En attendant on envoya ordre à ces Vaiſ-
„ ſeaux, de venir promptement dans la rade de Jacatra, où ils ſeroient
„ moins expoſés aux Anglois, & en même tems l'on commmença à s'ou-
„ vrir un paſſage en arrachant quelques eſtacades".

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes capables de porter les armes; mais ce nombre, qui ſuffiſoit pour faire tête aux Indiens, n'auroit pas réſiſté long-tems à une Flotte Angloiſe d'onze Vaiſſeaux qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivé ſept (x), „ qui partirent de l'Iſle Onruſt avec tant de précipitation, qu'ils y laiſſèrent „ entr'autres huit pièces de canon & une vingtaine d'ancres. On étoit au „ 29 de Decembre, lors que ces Vaiſſeaux parûrent devant la rade de Jaca- „ tra. D'abord la réſolution fût priſe de donner le lendemain un aſſaut gé- „ néral au baſtion de l'ennemi, pour débaraſſer entièrement la Rivière; mais „ tandis que le Conſeil étoit occupé de ces meſures, on apperçût la Flotte „ Angloiſe, ce qui obligea de changer le plan des opérations". Sa venue les empêche de profiter de leurs renforts.

Coen s'embarqua promptement pour aller au-devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Detroit, & l'infériorité du nombre ne l'empêcha point de porter ſur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'obſervèrent quelque tems (y). „ Vers le ſoir, un „ Trompette fût envoyé de la part de l'Amiral Anglois, pour ſommer tou- „ te la Flotte Hollandoiſe de ſe rendre, avec menace de l'y forcer en cas „ de refus. Coen fit répondre que ſi l'Amiral ne lui reſtituoit point le Vaiſ- „ ſeau le *Lion Noir*, avec toute ſa cargaiſon, il ſeroit obligé d'en prendre „ ſa revanche. Le Trompette s'en retourna avec cette réponſe, vomiſ- „ ſant mille injures groſſières contre les Hollandois. Telle fût la fin de „ l'année 1618. Coen va à ſa rencontre.

„ Le lendemain, premier de Janvier 1619., le Général Coen reçût avis „ par une Chaloupe de Jambi, qu'il y avoit eû une petite rencontre entre „ les Hollandois & les Anglois, & que le Vaiſſeau le *Berger-boot* qui en „ étoit parti le 26 de Decembre pour Jacatra, avoit heureuſement échappé „ à ces derniers. On ne douta plus que ce ne fût le Vaiſſeau qu'on avoit „ vû la veille au Nord-Oueſt. Coen fit lever l'ancre le lendemain matin, „ pour lui donner du ſecours. Tous les Vaiſſeaux Anglois qui avoient „ gagné le vent, firent auſſi la même manœuvre & s'approchèrent d'eux. „ Le combat s'engagea & dura près de quatre heures. Les Hollandois eû- „ rent ſept hommes tués & quinze bleſſés; mais ce qu'ils regrettoient le „ plus, c'étoit d'avoir brûlé un tiers de leur poudre en ſi peu de tems. Ce- Il lui livre le combat. 1619.

„ pen-

(x) Mr. Prevoſt ne ſachant d'où ces Vaiſſeaux venoient ſi à propos, ajoûte ici, *que la fortune ſembloit avoir réünis en leur faveur, dans une occaſion ſi preſſante.* R. d. E.

(y) Voici comme Mr. Prevoſt continue ce récit; „ L'Auteur du Journal, ſans par- „ ler d'aucun combat, raconte que les An- „ glois brûlèrent un Vaiſſeau Hollandois, „ nommé le *Lion Noir*, qu'ils avoient pri- „ avec ſa cargaiſon". *Pag.* 405. Et dans une Note il obſerve, qu'*on lit dans le Voyage de Rechteren, qu'il y eût un combat.* Enſuite il ajoûte; „ Cette perte n'eût point apparem- „ ment, de ſuites plus fâcheuſes, puis qu'il „ ne paroît pas que la Flotte Angloiſe en „ devint plus utile au Roi de Jacatra. Au „ contraire les Hollandois ayant achevé „ leurs ouvrages, &c." R. d. E.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

„ pendant les Anglois avoient beaucoup ſouffert. D'un autre côté le *Berger-boot* joignit la Flotte, mais ſa Chaloupe où il y avoit quatorze hommes, eût le malheur de tomber entre les mains des ennemis.

La ſupériorité des ennemis l'oblige de ſe rendre aux Moluques.

„ LE ſoir, les deux Flottes vinrent mouiller à quelque diſtance l'une de l'autre, ſous une petite Iſle hors de la vûe & des limites de Jacatra. Coen fit aſſembler le Conſeil pendant la nuit, pour *déliberer ſur* ce qu'il y avoit à faire; mais les avis ſe trouvèrent ſi partagés, qu'on *ne* pût prendre aucune réſolution. Le 3, les Anglois reçûrent encore de *Bantam*, trois de leurs Vaiſſeaux, qui les mettoient en force de quatorze voiles. Il ne fût plus poſſible de ſonger à les attaquer; ainſi le Conſeil ſe décida pour retourner à la rade de Jacatra. Cependant la crainte d'expoſer le ſalut de la Compagnie au fort d'un combat qui auroit été ſi inégal à tous égards, ne permit pas d'exécuter cette réſolution. On prit donc celle de revirer de bord & de faire voile aux Moluques, afin d'y raſſembler de plus grandes forces.

Ses exhortations à ceux du Fort.

„ EN partant, Coen donna avis de cette réſolution à ceux *du Fort*, qu'on laiſſoit à regret, dans de terribles angoiſſes. Il leur recommandoit d'être bien en garde contre toutes ſurpriſes; de ſe défendre auſſi longtems qu'il leur ſeroit poſſible, & lors qu'ils ſe verroient obligés de capituler, de rendre la Place plutôt aux Anglois qu'au Roi de Jacatra. Van den Broeck, à qui la lettre étoit addreſſée, crut qu'il étoit de la *prudence* de la tenir encore ſecréte, parce qu'elle n'auroit pû que répandre une grande conſternation parmi ſes gens. Pendant la nuit ils eûrent le triſte ſpectacle de l'incendie du Vaiſſeau le *Lion Noir*, dont les Anglois s'étoient emparés onze jours auparavant, & le matin la Flotte ennemie ſe *trouvoit* à la rade.

Leur bravoure force les Javanois à rechercher la paix.

„ LES Hollandois aſſiégés par mer & par terre, redoublèrent leurs travaux avec toute l'ardeur que peut inſpirer une ſituation *où il faut vaincre* ou mourir ". Ayant achevé leurs ouvrages, *ils firent planter de nouveaux* drapeaux ſur les quatre angles de *leur Fort*, & commencèrent à battre ſi furieuſement la Ville, que les Javanois effrayés, témoignèrent quelque diſpoſition à la paix. On entra ſérieuſement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fûſſent démolies, & qu'on lui payât une ſomme de huit mille réales pour le dédommager des fraix de la guerre. Les Hollandois rejettèrent la première partie de cette propoſition, & répondirent d'abord à la ſeconde, qu'*ils n'avoient* pas fait la guerre ſans raiſon, & qu'ils n'avoient pas *moins* ſouffert que le Roi. Cependant leur Conſeil fit réflexion qu'ils étoient mal pourvûs de poudre; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau, ce qui leur auroit ôté l'eſpérance de ſe défendre plus de deux mois; qu'ils faiſoient une perte conſidérable par l'uſage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles, pour ſe couvrir dans leurs ouvrages; qu'il étoit à ſouhaiter pour eux de mettre en ſûreté la Loge de *Bantam*, comme l'unique lieu d'où *ils* pouvoient faire donner des avis aux Vaiſſeaux de leur Nation qui arriveroient de l'Europe; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun ſecours de Coen, qui avoit fait voile aux Moluques. De ſi fortes conſidérations diſpoſérent le Conſeil à faire offrir au Roi ſix mille réales, à con-

Demandes du Roi de Jacatra.

condition que les anciens Traités recommenceroient à s'observer comme auparavant ; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit jusqu'au retour du Général Coen, ou des premiers Vaisseaux qui reviendroient des Moluques ; & que pour prévenir de nouveaux différends, les Anglois ne feroient plus leurs logemens si près du Fort. On ajoûta, par une autre déliberation, que les Javanois mêmes & les Chinois ne pourroient bâtir qu'à vingt toises des fortifications Hollandoises (z). VAN DEN BROECK. 1619.

QUELQUES Députés, qui fûrent envoyés au Roi avec ces articles, les rapportèrent signés de sa main. Alors Van den Broeck fit arborer de tous côtés des pavillons blancs, & la joye parût commune dans les deux partis. Les Hollandois livrèrent, dès le même jour, la somme dont on étoit convenu, & reçûrent du Roi divers présens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Van den Broeck de lui rendre une visite, autant pour suivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois, que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette proposition fût examinée au Conseil, qui n'y découvrit aucun danger. Van den Broeck se rendit à la Cour, le jour suivant, avec cinq Soldats & un simple domestique ; escorte qu'il croyoit moins nécessaire à sa sureté qu'à l'honneur de son rang. Il y porta même des présens. Mais à-peine y fût-il entré, qu'il se vît environné d'une troupe de Javanois, qui l'arrêtèrent prisonnier (a). Si cette trahison, dit-il, fût un malheur pour lui, elle tourna heureusement à l'avantage de la Compagnie ; car, suivant les mesures concertées entre les Anglois & les Javanois, il auroit été impossible aux Hollandois, de conserver le Fort jusqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déjà planté secrétement, seize pièces de canon sur leur nouveau logement, & le Fort n'auroit pû se défendre d'une surprise (b). La paix se conclut en apparence. Van den Broeck est arrêté par trahison.

„ LES prisonniers se virent exposés aux plus indignes traitemens. A- „ près leur avoir déchiré leurs vêtemens, ils fûrent jettés nuds dans la fan- „ ge, & si quelqu'un d'eux levoit la tête, il étoit aussi-tôt repoussé d'un coup „ de pied. Dans cet état on les conduisit devant le Roi & le Général An- „ glois, qui leur firent lier les pieds & les mains (c) ". Van den Broeck reçût ordre d'écrire à ses gens qu'il étoit tems de se rendre, parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints, & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fût porté au Fort. Malgré la consternation qu'il y répandit, les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient se déterminer si promptement à se soûmettre aux ordres d'un Commandant captif. Le lendemain, Van den Broeck fût forcé d'écrire un nouveau billet, par lequel il confirmoit le premier, en offrant à sa garnison, de la part du Roi, un Vaisseau Anglois pour se retirer. Les Hollandois, qui avoient repris courage pendant la nuit, protestèrent qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant, deux jours après, ils firent offrir au Roi, deux milles réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter On le force d'écrire à sa garnison de se rendre.

(z) Pag. 409 & 410.
(a) Pag. 411.
(b) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient simplement ceux du Comptoir.
(c) Dans l'Edition de Paris, *Van den Broeck fût conduit devant le Roi & le Chef des Anglois, qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçût &c.* R. d. E.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

ter cette offre, le Roi fit charger ſon priſonnier de chaînes, & l'envoya, le 29 Janvier, ſous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de ſommer le Fort de ſe rendre & de menacer la garniſon des dernières extrêmités. Le trouble & l'indignation dont Van den Broeck étoit rempli, ne l'empêchèrent pas de recueillir ſon attention pour obſerver le rempart. *Il reconnût* que ſi les Hollandois n'euſſent pas ceſſé de battre en brèche, la muraille n'auroit pas réſiſté long-tems à leurs boulets (*d*).

Il eſt préſenté à ſes gens, la corde au col.

Il fût préſenté à la vûe de ſes gens, la corde au col. Mais au-lieu de leur propoſer de ſe rendre, ils les exhorta de toute ſa force, à ſe défendre courageuſement. Dans la colère où cette généreuſe tromperie jetta ſes guides, ils le ramenèrent au Palais en le traînant ſur le pavé (*e*); & pour ſuppléer aux eſpérances qui leur avoient manqué, ils jettèrent le même jour dans le Fort, des fléches, auxquelles ils avoient attaché des billets, par leſquels ils offroient des conditions favorables ſi l'on vouloit *ſe rendre*, *en* proteſtant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer *le ſang* qui ſeroit répandu. Le lendemain, les Hollandois reçûrent une lettre de *Dael*, Général des Anglois, par laquelle il leur propoſoit, pour éviter de part & d'autre toute effuſion de ſang, de remettre entre ſes mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garniſon & à tous les Habitans, de quelque Nation qu'ils fûſſent, & de les garantir de la violence des Javanois. A ceux qui voudroient s'engager au ſervice des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçûs juſqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il aſſûroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que ſi l'on étoit diſpoſé à *les* accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la ſûreté deſquels il donneroit des ôtages (*f*).

Une Lettre des Anglois fait impreſſion ſur eux.

Raiſons qui les obligent de capituler.

Cette lettre fit plus d'impreſſion que les menaces. *Le Conſeil du Fort* ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois *ne ſe fûſſent liés par un* Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs *batteries* prêtes, leurs enſeignes arborées. Il ne lui reſtoit de poudre que pour l'eſpace d'un jour; &, ſuivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garniſon étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être aſſez promptement muni de terre pour réſiſter au canon. De ſi puiſſantes conſidérations déterminèrent les Officiers Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant ſon départ, que ſi l'on étoit obligé de rendre la Place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette réſolution fût ſignée de vingt perſonnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les Habitans du Fort (*g*).

Articles arrêtés.

Qui n'auroit pas crû le triomphe des Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'être chaſſés pour jamais de Jacatra? Dès le lendemain, Dael envoya un Commis dans la Place. On convint des articles ſuivans: Que le Fort, les Habitans qui n'étoient pas Soldats ou Matelots, & les munitions de

(*d*) Pag. 412.
(*e*) *Ibidem.*
(*f*) Pag. 413.
(*g*) Pag. 414 & précédentes.

Digitized by Google

de guerre, demeureroient au pouvoir des Anglois; que les marchandiſes, l'argent & les joyaux demeureroient au Roi; que les Anglois „ moyennant „ une ſomme de deux mille réales en argent, à prendre des deniers du „ Fort", donneroient aux Officiers & à la garniſon un bon Vaiſſeau, monté de quatre pièces de canon, avec cinquante mouſquets, vingt-cinq picques, ſix barils de poudre (*b*), des voiles, des ancres, des cordages & des vivres pour ſix mois (*i*); que les Hollandois ſeroient voile à Coromandel, ſans relâcher en aucun autre lieu ſur la route; que tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans le Fort auroient la liberté de ſe retirer, avec ſix mille deux cens réales & leur bagage; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoîtroient les Anglois pour maîtres, à l'exception des Javanois; qu'aucun des priſonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes, ne ſerviroit de neuf mois contre les Anglois; mais que les priſonniers ſeroient relâchés, pour aller rejoindre leur troupe. D'un autre côté, les Anglois s'obligèrent à fournir aux Hollandois deux Vaiſſeaux, pour ſe défendre de toute inſulte, pendant qu'on équiperoit celui qui devoit les tranſporter, & à leur donner un paſſeport, qui conſerveroit toute ſa force juſqu'à-ce qu'ils euſſent rejoint leur Général. Cette Capitulation fût ſignée le premier de Février, par *Widiak-Rama*, Roi de Jacatra, „ Thomas Dael Général des Anglois „ & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le ſoir du même jour, toute l'argenterie du Général Coen fût livrée à Dael. Cependant Van den Broeck n'obtint point encore la permiſſion de retourner dans le Fort (*k*). Mais la fortune, qui veilloit pour les Hollandois, rétablit le lendemain leurs eſpérances par une révolution ſurprenante.

Van den Broeck. 1619.

Etrange révolution, qui rétablit les Hollandois.

Le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proye qui alloit tomber au Roi de Jacatra, & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faiſoient offrir pour l'engager dans leurs intérêts, n'avoit pas plutôt appris la captivité de Van den Broeck, qu'il avoit fait partir deux mille hommes, ſous la conduite du *Temangon* (*l*), avec ordre de s'oppoſer à la ruine du Fort. Ce Corps de troupes, étant arrivé le 2 à Jacatra, y fût reçû comme un nouveau ſecours. Le Temangon ſe préſenta au Roi, qui étoit ſans défiance, & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il ſe trouvoit ſeul avec ce Prince, il prit ce moment pour lui mettre le poignard ſur la gorge, tandis que par ſon ordre, ſes gens ſe ſaiſirent des avenues du Palais. Ils fûrent bien-tôt maîtres de toute la Ville. Le Roi, forcé par la crainte, ſe ſoûmit à toutes les loix qui lui fûrent impoſées (*m*). Van den Broeck fût tiré de ſa priſon & mené à Bantam. Les Anglois n'eû-rent

(*b*) Edition de Paris, *deux pièces de canon, ... vingt picques, un baril de poudre.* R. d. E.

(*i*) Edit. de Paris, *que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent.* Ces deux articles ſont conformes au Journal, mais Camphuis a inſeré la Convention en ſon entier, d'après laquelle nous les avons rectifiés. R. d. E.

(*k*) Pag. 415.

(*l*) Titre du premier Officier militaire de Bantam, comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoran* (1).

(*m*) Ce fût un préſage de la deſtinée qui l'attendoit. A la fin il fût chaſſé de ſon Royaume avec ſes femmes & ſon fils aîné. Il ſe retira d'abord dans l'intérieur de l'Iſle; mais ayant été contraint de revenir, il fût réduit à gagner ſa vie à la pêche, avec un canot. *Pag.* 416.

(1) Ce mot ſignifie en général *Prince*. On l'employe ici ſeul, comme par excellence, car autrement il eſt toûjours accompagné de quelque titre diſtinctif, ou du nom propre. R. d. E.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

rent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans leur Comptoir; & le Fort ne fût plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour faire valoir aux Hollandois le ſervice qu'elles étoient venues leur rendre, y portoient toutes ſortes de rafraichiſſemens, à condition néanmoins qu'ils ceſſeroient de travailler aux fortifications.

Les Anglois recherchent leur faveur.

„ Les Anglois entiérement déroutés par une révolution *ſi* inopinée, ſi-
„ rent connoître le même jour à ceux du Fort, qu'ils ſe trouvoient hors
„ d'état de ſatisfaire à leurs engagemens, tant à l'égard des priſonniers *que*
„ par rapport aux autres conditions de la Capitulation. Ils aſſûroient de plus,
„ qu'ils n'aſſiſteroient jamais les Javanois & qu'au contraire, ils étoient
„ réſolus de défendre de toutes leurs forces les Hollandois, les avertiſſant
„ d'être bien ſur leurs gardes & de ſe défier des Bantamois, qui au fond
„ étoient auſſi ennemis d'une Nation que de l'autre. Enfin ils les prioient
„ de permettre que leurs Chaloupes, qui étoient venuës pour prendre la gar-
Reponſe qu'ils en reçoivent.
„ niſon du Fort, fûſſent renvoyées a leurs Vaiſſeaux. Les *Hollandois leur*
„ répondirent en peu de mots; qu'ils étoient toûjours prêts à ſe ſoûmettre
„ aux articles de la Convention, dès que l'occaſion y ſeroit favorable;
„ qu'en attendant les Anglois pouvoient envoyer leurs Chaloupes & Bat-
„ teaux où ils jugeroient à propos; & que quant au ſecours qu'ils leur
„ avoient offert contre les Javanois, l'exécution de cette promeſſe ſeroit
„ une action louable & digne du nom Chrétien. Le jour ſuivant, 4 de Fé-
„ vrier, les Anglois écrivirent une ſeconde lettre aux Hollandois, pour
„ demander encore le paſſage libre de leurs Bâtimens par la Rivière. On
„ leur accorda d'autant plus volontiers cette demande, que ceux du Fort
„ avoient pour le moins autant à craindre de la nouvelle batterie des An-
„ glois.

On leur accorde la permiſſion de ſe retirer.

„ Ces derniers ayant fait ſavoir enſuite, qu'ils étoient dans le deſſein
„ d'embarquer leur artillerie pendant la nuit du 6, les *Hollandois leur*
„ promirent de faire bonne garde, & de les aſſiſter *de toutes leurs forces*
„ contre les Javanois, au cas qu'ils *voulûſſent s'oppoſer* à leur retraite. On
„ leur offrit même un azyle dans le Château s'ils en avoient beſoin, tant
„ les Hollandois étoient perſuadés qu'il faut toûjours faire un pont-d'or à
„ un ennemi qui ſe retire. Ainſi les Anglois exécutèrent leur réſolution,
„ ſans le moindre empêchement de la part des Javanois. Mais telle étoit
„ la deſtinée des Hollandois, qu'ils ne ſortoient d'un abîme que pour re-
„ tomber auſſi-tôt dans un autre.

Nouvelles ſubtilités du Pangoran de Bantam.

„ On ignoroit encore à Bantam, la Capitulation ſignée le premier de Février
„ à Jacatra, lorſque le Roi, ou le Pangoran régnant, qui ſous prétexte de
„ protection, tenoit les Hollandois du Comptoir de cette Ville, comme pri-
„ ſonniers, les obligea d'écrire à ceux de Jacatra, une lettre en datte du 3.,
„ portant en ſubſtance; que le Roi de Bantam, dont ils ſe louoient beau-
„ coup, ne ſouhaitant que le bien des Hollandois, leur avoit recommandé de
„ les avertir d'être ſur leurs gardes, pour ne point ſe laiſſer décevoir ou tra-
„ hir par le Roi de Jacatra & par les Anglois. Ces Commis ajoûtoient,
„ qu'ils avoient appris avec autant de chagrin que d'étonnement, que leurs
„ Compatriotes étoient dans le deſſein de livrer le Fort par Capitula-
„ tion au Roi de Jacatra, tandis qu'ils ne pouvoient pas avoir oublié
„ de

Digitized by Google

„ de quelle manière ils venoient d'en être trompés ; que le Roi de Bantam, à la propre requisition du Commandant Van den Broeck, avoit donné ordre d'y faire venir ce prisonnier, pour traiter avec lui au „ sujet des Hollandois & de leurs biens qu'il vouloit prendre sous sa protection ; & qu'ils avoient déjà eû là-dessus, quelques pourparlers avec ce „ Prince. Ils finissoient par prier ceux de Jacatra, de réfléchir mûrement à „ quel maître il seroit le plus seur de se soûmettre. On leur répondit simplement, que la nécessité avoit obligé ceux du Fort à capituler de la manière que le Commandant Van den Broeck le leur auroit déjà appris ; mais „ que les choses avoient bien changé de face depuis, & qu'ils étoient tous „ résolus de s'acquiter du devoir que leur ferment exigeoit d'eux. VAN DEN BROECK. 1619.

„ Les Commis du Comptoir de Bantam suivirent de près l'arrivée de „ leur lettre. Ils en apportoient une de Van den Broeck en datte du 5, „ addressée aux Conseillers du Fort, par laquelle il leur marquoit ; qu'il „ avoit prié le Pangoran, de le tirer de sa captivité de Jacatra & de le faire transporter à Bantam, pour pouvoir traiter avec lui au sujet „ du Fort & des effets qui s'y trouvoient renfermés ; que depuis son arrivée à Bantam, le Pangoran exigeoit absolument que le tout fût remis „ entre ses mains, sous promesse d'un traitement aussi favorable qu'on pourroit le désirer ; que lui Van den Broeck, lui avoit bien représenté „ que la Capitulation étoit faite avec les Anglois, qui s'étoient engagés de fournir à la garnison, un Vaisseau pourvû de vivres & de „ munitions nécessaires ; que le Pangoran lui avoit répondu, qu'il n'avoit point de Vaisseau, mais seulement des Jonques ; qu'il en enverroit quatre ou cinq pour prendre les Hollandois sous sa protection & „ les amener à Bantam, à condition que les denrées & marchandises seroient chargées & transportées par ses propres gens. On ne pouvoit lire „ cette lettre sans reconnoître l'embarras & la confusion de Van den Broeck, „ à qui il n'y a pas de doute qu'elle n'eût été extorquée. Les deux Commis qui en fûrent les porteurs, dirent de bouche, que le Roi ou le Pangoran de Bantam, ayant obtenu l'original de la Convention faite le premier de Février avec le Roi de Jacatra & les Anglois, prétendoit avoir „ le même droit de possession sur le Fort que sur le Royaume dont il venoit de se rendre maître. Il prétend à la possession du Fort.

„ Cependant ceux du Fort ne trouvoient pas ce droit singulier „ de possession assez bien fondé, pour faire beaucoup de cas de la demande du Roi de Bantam. On délibera donc seulement, si l'on conserveroit le Fort ou si on le rendroit. En ce dernier cas, il s'agissoit de se „ décider entre le Roi de Bantam & les Anglois. Le lendemain 7 de Février, on conclut à la pluralité, de se livrer à ces derniers, en tâchant „ d'obtenir d'eux des conditions plus favorables que les précédentes ; mais „ les Anglois avoient trop de raisons qui les empêchoient d'accepter ces „ offres. Enfin les Hollandois voyant que les Jonques de Bantam étoient „ arrivées à la rade, dressèrent le jour suivant quelques articles, moyennant „ lesquels ils proposoient de se rendre au Roi de Bantam. Les Commis fûrent renvoyés le 9, avec ces articles ; mais ils eûrent ordre de ne les „ mon- On préfère de se livrer aux Anglois qui s'y refusent.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

„ montrer au Roi qu'après qu'il leur auroit procuré une déclaration du Général Anglois, qu'il n'apporteroit aucun empêchement au transport des „ Hollandois & de leurs effets, puis que sans cette assûrance, ils ne pouvoient entendre à aucune nouvelle Convention. On les chargea en même tems d'une lettre pour le Roi, dans laquelle on insistoit fortement sur „ cette condition préalable.

Capitulation proposée au Roi de Bantam.

„ LES points ou articles sur lesquels les Hollandois demandoient à capituler, portoient; que le Fort seroit livré au Roi de Bantam, pour *le démolir* & en faire selon son bon plaisir, à condition qu'il seroit tenu de „ leur envoyer les Bâtimens nécessaires pour le transport de leurs personnes „ & effets à Bantam, & de les garantir contre tout préjudice soit de la „ part des Anglois ou de quelques autres; que jusques à leur départ ils „ auroient la liberté de passer de la rade au Fort aussi souvent que leurs „ affaires l'exigeroient; que toute la garnison, sans exception d'aucune Nation, sortiroit avec armes & bagage, drapeaux *déployés & mê*che allumée, & ne seroit point sujette à être visitée ou molestée *par les* „ Javanois; qu'ils pourroient de même emporter librement l'argent & „ les marchandises qui appartenoient à la Compagnie, dont un quart seroit pour le Roi, ainsi que la moitié de l'artillerie & des munitions de „ guerre; mais qu'on leur laisseroit toutes les provisions de bouche; qu'après la reddition du Fort, il seroit permis à cinq ou six *de leurs* „ gens, de rester à Jacatra, pour acheter l'arack & autres choses nécessaires à leurs Vaisseaux; que le Comptoir de Bantam auroit la faculté „ de commercer avec les Chinois & autres Nations; que tous les prisonniers seroient mis en liberté à leur arrivée à Bantam; qu'ils *pourroient* „ avant de partir, munir leurs Jonques de petite artillerie & de pierriers „ pour leur défense; qu'aucuns Javanois ne se rendroient plus à bord ou à „ la Loge, que du consentement des Hollandois qui auroient *eux seuls la* „ garde des Jonques. Enfin ils demandoient *que le Roi de Bantam jurât* „ sur le *Moshhaf* ou l'Alcoran, l'*observation de tous* ces articles. On en „ donna en même tems connoissance à ceux du Comptoir de Bantam & à „ Van den Broeck, à qui le Capitaine Jean van *Gorcum* ne pût s'empêcher „ de témoigner en particulier, le peu de foi qu'il ajoûtoit aux promesses du „ Roi de Bantam, & combien il étoit surpris de la conduite des Hollandois de cette Ville, puis qu'il lui paroissoit évidemment, tant par leurs lettres que par l'envoi des Jonques, qu'ils avoient déjà fait une *Convention* „ avec ce Prince, à l'insçû de ceux du Fort de Jacatra, & sans y être autorisés.

Elle est rejettée sous divers prétextes.

„ CE reproche fût sensible aux Hollandois de Bantam. Ils s'en justifiè„ rent sur leur état de captivité, qui les rendoit inhabiles à conclure une „ pareille Convention; ajoûtant que le Roi de Bantam n'auroit jamais pû se per„ suader qu'ils fûssent en droit de le faire. Quant aux articles qui leur „ avoient été communiqués, ils n'approuvoient pas qu'on voulût exiger un „ si grand serment d'un Roi, dont on recherchoit l'amitié, d'autant moins „ qu'il avoit promis de confirmer la Convention de son sceau & de sa signatu„ re. Ils trouvoient aussi peu convenable l'article concernant les cinq ou „ six hommes qu'on demandoit de laisser à Jacatra, parce que cela ne pour„ roit

„ roit que faire naître de la défiance & fournir aux Anglois de nouvelles „ occaſions de les rendre odieux & ſuſpects aux Bantamois. A l'égard de l'af- „ faire principale, ſçavoir la Déclaration & Sauve-garde du Général Anglois, „ il n'y avoit pas la moindre apparence que le Roi pût jamais ſe réſoudre „ à une pareille démarche qui ſeroit ſi fort au-deſſous de ſa dignité; d'au- „ tant plus qu'il n'étoit pas en bonne intelligence avec les Anglois, qui de „ leur côté paroiſſoient dans le deſſein de quitter Bantam pour ſe retirer „ ailleurs. Mais ce qu'il y avoit de pire encore, c'eſt que les Hollandois „ de Bantam déclaroient nettement, qu'ils ne voyoient plus aucun moyen „ de retenir le Roi qu'autant de tems qu'il en faudroit à ceux du Fort, „ pour pouvoir répondre à ces lettres, & ſçavoir s'ils vouloient ſe rendre ou „ non, ce qu'on leur avoit permis de demander pour la dernière fois. Ils „ proteſtoient au-reſte, qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que la conſer- „ vation du Fort, mais qu'ils étoient perſuadés, qu'il ne pourroit pas te- „ nir juſqu'à l'arrivée du Général Coen, & qu'ainſi il vaudroit beaucoup „ mieux à tous égards, le céder volontairement que de s'y laiſſer for- „ cer. En un mot, Van den Broeck & les autres Hollandois de Bantam „ employoient dans trois de leurs lettres, tant de raiſons étranges pour „ plaider la cauſe du Roi, qu'on ſeroit preſque tenté de croire que Van „ Gorcum ne les accuſoit pas à tort, ſi le caractère de Van den Broeck „ ne le mettoit à couvert de ce blâme.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ TANDIS qu'on déliberoit encore ſur la réponſe qu'on feroit à ces „ lettres, le Directeur Janſzoon & le Commis Van Uffelen revinrent a- „ vec une autre du Roi ou Pangoran régnant, en datte du 23 de Février & „ portant en ſubſtance; qu'il étoit ſatisfait de la portion qu'on lui offroit, „ & qu'il accordoit en échange tous les autres articles; mais qu'ils ſen- „ toient bien eux-mêmes, que ſa qualité de Roi ne lui permettoit pas de „ s'abaiſſer juſqu'à demander une Sauve-garde aux Anglois; que ſi les Hol- „ landois étoient diſpoſés, comme ils le témoignoient, à traiter amiablement „ avec lui, ils n'avoient qu'à en donner des preuves; qu'il laiſſoit à leur choix „ de ſortir du Fort avec leurs armes pour être tranſportés à Bantam, ou „ d'y reſter, à la charge d'en démolir les baſtions & de lui livrer toute la „ groſſe artillerie; que s'ils ne pouvoient entendre à aucun de ces deux „ articles, il voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à le trahir & à ſe trom- „ per eux-mêmes; qu'ils devoient pourtant conſiderer qu'il avoit déjà ſa- „ crifié les liens du ſang qui l'attachoient au Roi de Jacatra, & qu'il s'étoit at- „ tiré l'inimitié des Anglois, le tout pour l'amour d'eux. Enfin qu'au cas „ de refus, il jugeoit qu'ils étoient réſolus de renoncer au Commerce de „ Bantam, & qu'ainſi il ſçauroit prendre ſes meſures en conſéquence.

Contre-propoſitions du Roi de Bantam.

„ CETTE Lettre du Roi, différente à quelques égards de celles qui a- „ voient été écrites peu auparavant par ſon ordre, fit naître de nouvelles „ idées, mais ſi confuſes & ſi oppoſées les unes aux autres, qu'il eût été „ bien difficile de les concilier. Ceux qui avoient encore aſſez de courage „ pour vouloir conſerver le Fort, formoient à la vérité le plus petit nom- „ bre dans le Conſeil; mais en échange ils étoient ſoûtenus par le peuple „ qui s'attroupoit & déliberoit à ſa manière. Ainſi ſans prendre de réſolu-

Réponſes vagues des Hollandois.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ tion ſur ces lettres, on trouva bon que les Commis venus de Bantam, „ écriroient comme d'eux-mêmes, que le peuple du Fort de Jacatra ne „ vouloit point entendre parler de reddition, à moins d'un ſauf-conduit des „ Anglois, avec qui l'on promettroit cependant de ne faire aucune Conven- „ tion ſans la participation du Roi de Bantam; qu'on s'engageroit même „ par ſerment, de lui livrer le Fort immédiatement après l'arrivée du Gé- „ néral Coen ou de quelques-uns des Vaiſſeaux, & qu'il ſeroit toûjours „ bien payé de ſes peines. Les Commis ajoûtoient, qu'ils étoient reſtés „ dans le Fort, pour ſe concerter avec leurs Compatriotes, ſur la réponſe „ qu'on feroit au Roi; mais qu'ils en repartiroient le plutôt poſſible. Cet- „ te lettre fût expédiée le 27 de Février; Un événement qui arriva dans „ l'intervalle, prépara les Hollandois à recevoir les réponſes de Bantam „ avec moins d'inquiétude.

Evénement qui ranime leurs eſpérances.

„ LES Anglois, voyant qu'ils perdoient leur tems à la rade de Jacatra, „ en avoient fait voile lors que les Yachts de la Compagnie le *Delft* & le „ *Tigre*, chargés de poivre, vinrent y mouiller le 3 & le 4 de Mars. Les „ Hollandois du Fort n'eûrent rien de plus preſſé, que de ſauver leurs plus „ précieux effets à bord du dernier de ces Bâtimens. On le fit partir tout „ de ſuite pour Amboine, avec une lettre où l'on informoit en peu de „ mots le Général Coen, de ce qui s'étoit paſſé depuis ſa fuite; C'eſt ainſi „ qu'on nommoit au Fort, le départ de ce Général. On lui fit connoître „ en même tems la néceſſité ou l'on s'étoit trouvé de traiter avec le Roi „ de Bantam pour la reddition du Fort; le peu de diſpoſition qu'il témoignoit à „ leur accorder les conditions qu'ils lui avoient demandées; & la réſolution „ où ils étoient tous de ne s'en point départir, préferant une mort glorieu- „ ſe à un dur eſclavage qui leur paroiſſoit inévitable. Ils ajoûtoient, qu'a- „ près Dieu, leur unique eſpérance conſiſtoit dans le prompt retour de la „ Flotte, qui pourroit d'autant mieux s'effectuer, que les *Anglois n'enver-* „ roient point de Vaiſſeaux cette année vers les *quartiers orientaux*.

Menaces des Bantamois.

„ EN attendant on apprit de Bantam, que la dernière lettre avoit jetté „ le Pangoran dans une colère épouvantable, & que voyant que les Hol- „ landois ne cherchoient qu'à le jouer, il étoit réſolu de laiſſer l'affaire aux „ Anglois & de ſe ſervir d'eux pour détruire le Fort. On reçût en même „ tems une lettre de *Kiay Warga* Sabandar de Bantam, qui confirmoit ces „ menaces. Il repréſentoit à ceux du Fort, le tort qu'ils auroient de re- „ jetter les conditions que le Roi leur offroit pour la dernière fois, *tandis* „ que s'ils vouloient ſortir, ils pouvoient être aſſûrés qu'il ne leur arrive- „ roit rien & qu'il en répondoit corps pour corps; au-lieu que s'ils s'obſti- „ noient à reſter dans le Fort, le Roi ſe verroit forcé de les abandonner à „ la merci des Anglois qui l'en ſollicitoient depuis long-tems. Il leur rap- „ pelloit tout ce que ce Prince avoit fait pour eux dans la guerre de Jaca- „ tra, & les exhortoit à ne point mépriſer les ſecours efficaces que ſa com- „ paſſion ſeule le portoit encore à leur donner contre leurs plus cruëls en- „ nemis.

Elles produiſent un effet contraire à leurs vûes.

„ CETTE lettre produiſit un effet tout oppoſé à celui que le Sabandar „ s'en étoit promis. On prit droit de la frayeur qu'il tachoit d'inſpirer aux Hol- „ landois,

„ landois, pour lui répondre, que comme la lecture de ſa lettre n'avoit pû qu'augmenter encore leurs inquiétudes au ſujet des Anglois, ils étoient plus éloignés que jamais, de s'expoſer au danger de tomber entre leurs mains; que ce motif les obligeoit au contraire, de reſter dans le Fort & de s'y mettre en état de deffenſe, ſans préjudicier à la paix & à l'amitié qu'ils s'efforceroient toûjours d'entretenir avec le Roi de Bantam, auprès de qui ils prioient le Sabandar de vouloir les excuſer, comme connoiſſant mieux que perſonne, ſuivant ſa lettre, la haine que leur portoient les Anglois, qui, par reſpect pour le Roi, s'abſtenoient à terre des hoſtilités que rien ne les empecheroit d'exercer par mer contr'eux. Les Hollandois accompagnèrent cette réponſe de quelques préſens tant pour le Roi que pour le Sabandar; & dans l'impatience d'obtenir la demande qu'ils avoient faite de pouvoir reſter dans le Fort juſqu'à l'arrivée du Général Coen, ils écrivirent deux jours après une autre lettre, pour renouveller leurs inſtances à cette occaſion; mais ils ne laiſſèrent pas que de faire connoître en même tems, qu'ils attendroient à tout événement, ce que le Roi de Bantam de concert avec les Anglois, pourroit juger à propos d'entreprendre, & que de manière ou d'autre, ils eſpéroient que les choſes s'arrangeroient au mieux.

Van der Broeck. 1619.

„ Les travaux du Fort avançoient plus ou moins à proportion que la crainte & l'eſpérance agiſſoient alternativement ſur les Hollandois. Ils avoient repris courage en voyant la Flotte Angloiſe s'éloigner de la rade, & cette fermeté s'étoit aſſez bien ſoûtenue, depuis l'occaſion qu'ils avoient eû de donner de leurs nouvelles au Général Coen, par le Yacht le *Tigre*, & d'augmenter leur mince proviſion de poudre, de celle qui ſe trouvoit à bord du Yacht le *Delft*, qu'on avoit été obligé de mettre à ſec, parce qu'il n'étoit plus en état de ſervir. Les Anglois informés de l'arrivée de ces deux Yachts, ſe hâtèrent de revenir à la rade. Huit de leurs Vaiſſeaux ſe firent voir le 7 de Mars. On réſolut auſſi-tôt de livrer le *Delft* aux flammes avec le reſte de ſa cargaiſon, qui conſiſtoit encore en près de deux cens quarante-cinq mille livres de poivre, ce qui engagea les Anglois à ſe retirer ſans avoir pû rien entreprendre.

Situation de ceux du Fort.

„ On avoit été pendant pluſieurs jours, dans l'attente des réponſes de Bantam, ſans ſçavoir quelle pouvoit être la cauſe de leur rétard. Enfin le 11 du même mois, on reçût deux lettres, l'une de Van den Broeck & l'autre du Sabandar Kiay Warga, dont le contenu ſurprit extrémement les Hollandois. Le Sabandar avoit imaginé un moyen beaucoup plus facile & plus propre à ſatisfaire le Roi, que celui que les Hollandois avoient propoſé eux-mêmes. On ſuppoſoit à faux, qu'ils avoient chargé le porteur de la première lettre du Sabandar, nommé *Kiay Poetoe*, d'offrir au Roi en leur nom, le quart de toutes les denrées & la moitié de l'artillerie qui ſeroit trouvée dans le Fort; & que dès que ce Prince y auroit envoyé un Otage, les Officiers en ſortiroient pour ſe rendre à Bantam, laiſſant dans le Fort le Capitaine des Soldats avec le reſte de la garniſon, juſqu'à l'arrivée de leurs Vaiſſeaux. L'autre moyen dont le Sabandar avoit conçû l'idée, étoit, que les Hollandois donneroient volontairement au Gouverneur, un preſent de trente mille reales de huit & au

Expédient ſingulier que leur fournit le Sabandar de Bantam.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ jeune Roi la moitié de l'artillerie ; moyennant quoi, ils pourroient demeurer tranquilles dans le Fort juſqu'à l'arrivée de leurs Vaiſſeaux, & qu'alors ils ſeroient tenus de l'évacuer pour ſe retirer à Bantam, où ils jouïroient des memes privilèges qu'on leur y avoit accordés autrefois. Van den Broeck & Houbraken recommandoient ce moyen, comme celui qui leur paroiſſoit le plus avantageux pour la *Compagnie* ; ajoûtant que ſi l'on ne ſe déterminoit ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux propoſitions, ils avoient tout à craindre du reſſentiment du Roi, dont ils ſeroient les premières victimes.

Nouveau projet de Convention de la part des Hollandois.

„ On ne jugea pas à propos de répondre à la lettre du Sabandar, & l'on ſe contenta d'écrire à Van den Broeck & Houbraken, que la Garniſon du Fort n'avoit jamais eû la penſée de faire au Roi la propoſition dont Kiay Poetoe ſe diſoit etre chargé de leur part. En même tems on leur fit parvenir un nouveau projet de Convention, auquel on avoit travaillé depuis quelques jours. Les Hollandois demandoient que le Roi *s'engageât de les* garantir tant à Jacatra qu'à Bantam, de toutes inſultes ultérieures ſoit de la part des Javanois ou de celle des Anglois ; qu'on leur y accordât toute liberté de Commerce, en laiſſant le Fort dans l'état où il ſe trouvoit alors, & que pour la ſûreté de ces articles, on leur envoyât des Otages, qui y reſteroient juſqu'à l'entière exécution de la Convention. En échange les Hollandois promettoient de ne moleſter en aucune manière les Javanois ou autres Peuples établis dans l'Iſle, & d'évacuer le Fort dès qu'il leur ſeroit arrivé des Vaiſſeaux, à bord deſquels ils pûſſent s'embarquer en toute confiance. Ils offroient en outre, de donner d'abord au Roi, le quart de toutes les marchandiſes de la Compagnie qui ſe trouvoient *dans le* Fort, ou leur valeur, & à leur depart, la moitié de la groſſe artillerie ainſi que les pierriers. L'obſervation de ces articles devoit être aſſûrée ſous le ſerment ſolemnel du Roi & du Gouverneur de *Bantam*, *au cas* qu'ils fûſſent approuvés.

La Frégate Ceylan échappe aux Anglois & ſe rend à Amboine.

„ Le même jour, la Frégate *Ceylan qui* avoit paſſé à la vûe de la Flotte Angloiſe, relacha heureuſement à Jacatra, & remit immédiatement à la voile, pour ſe rendre à Amboine. Elle avoit été ſéparée par une tempête, de quelques autres Vaiſſeaux qui croiſoient dans le Détroit de la Sonde, ſous les ordres du Commis *le Fevre*, que le Général Coen y avoit envoyé en partant pour les Moluques. On avoit reçû auſſi, par la voye de Bantam, des lettres de ce Commandant aux Hollandois du *Comptoir* de cette Ville. Il leur demandoit des nouvelles de la Flotte Angloiſe, & paroiſſoit réſolu de revenir à Jacatra, s'il n'avoit d'autre obſtacle à vaincre que celui de trois ou quatre Vaiſſeaux de cette Nation. On eût lieu d'admirer comment le Fevre, avec ſi peu de forces, s'étoit pû maintenir ſi longtems dans le Détroit, contre les Anglois ; mais on ne jugea pas néceſſaire de preſſer ſon retour, pour ne point donner occaſion au Roi de Bantam, d'exiger des Hollandois, qu'ils ſe retiraſſent à bord de ces Vaiſſeaux, conformément à leurs engagemens, & que le Fort lui fût livré, puis qu'on étoit alors bien reſolu de le conſerver juſqu'à l'arrivée du Général Coen. En effet, dès le même jour le Conſeil ordonna qu'il

Le Fort de Jacatra reçoit le nom de Batavia.

„ porteroit déſormais le nom de BATAVIA, & chacun des quatre Baſtions

„ reçût

„ reçût auſſi le ſien; événement, qui fût célebré le lendemain 12 de Mars, „ par de grandes réjouïſſances publiques.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ Les Javanois qui étoient dans la Ville, ne témoignèrent pas tout le „ chagrin que leur cauſoient ces démonſtrations. On trafiquoit d'ailleurs „ fort paiſiblement avec eux. Les Hollandois envoyoient chaque jour „ un homme au marché pour acheter des proviſions. En échange les Ha- „ bitans ſortoient & entroient par la Rivière, ſans le moindre empêche- „ ment de ceux du Fort; & quoiqu'il n'y eût point de convention à cet „ effet, toutes hoſtilités avoient ceſſé de part & d'autre.

On ceſſe les hoſtilités de part & d'autre.

„ Les Hollandois impatiens de recevoir les réponſes de Bantam, écrivi- „ rent le 18, pour la première fois, du *Château de Batavia*, une lettre à leurs „ Compatriotes de cette Ville, à qui ils demandoient avec inſtances, de „ leur faire ſçavoir au plutôt, ſi le Roi acceptoit ou rejettoit leurs der- „ nières propoſitions. Le lendemain, on fût ſurpris de voir arriver au „ Fort, un Portugais nommé *Antoine Viſioze*, qui ſe diſoit chargé, par le „ Roi de Tſieribon, d'informer les Hollandois, de la réſolution que le Soe- „ ſoehoenan Mataram avoit priſe de leur envoyer des Ambaſſadeurs pour „ traiter de paix avec eux, & de les deffendre contre tous leurs ennemis; „ ajoûtant que ce Prince ne tarderoit pas à le ſuivre en perſonne, avec plus „ de mille Bâtimens.

Les Hollandois ont avis que le Mataram veut les aſſiſter.

„ Ce rapport occaſionna d'étranges mouvemens parmi les Hollandois. „ La plûpart regardoient ce Portugais comme un Meſſager envoyé du Ciel „ pour leur apporter une auſſi agréable nouvelle. D'autres qui n'en avoient „ pas la même opinion, craignoient que ſi le Mataram ſe préparoit à quel- „ que expédition, ce ne fût plutôt dans le deſſein de vanger l'incendie de „ ſa Ville de Japara; mais les plus ſenſés fûrent d'avis que c'étoit encore „ un pur artifice du Gouverneur de Bantam, & l'événement confirma bien- „ tôt leurs conjectures. Viſioze s'étant acquité de ſa commiſſion, partit „ au bout de trois jours pour Bantam, où il diſoit avoir quelques affaires „ particulières, & que dès qu'il les auroit terminées, il reviendroit pour „ prendre les marchandiſes que le Roi de Tſieribon avoit demandées.

Le Roi de Bantam refuſe de ſe conformer à la Convention propoſée.

„ Enfin le 23, on vît arriver au Fort, un Envoyé de Bantam, nom- „ mé *Abdul Rahman*, chargé de la part du Roi ou du Pangoran régnant, „ d'expliquer de bouche aux Hollandois, quelles étoient ſes intentions. „ On apprit en même tems par deux lettres des priſonniers, que ce Prince „ avoit témoigné beaucoup de mécontentement au ſujet du dernier projet „ de Convention, auquel il ne pouvoit ni ne vouloit ſe conformer en aucu- „ ne manière, s'imaginant avoir aſſez fait en faveur des Hollandois, pour „ mériter de leur part, plus de gratitude & de confiance. Ils ajoûtoient „ que la Nobleſſe de Bantam, indignée de la conduite de la Garniſon du „ Fort, demandoit la permiſſion de lui livrer aſſaut; que le jeune Roi l'a- „ voit même déjà accordée; que le Pangoran régnant étoit le ſeul qui s'y „ oppoſat encore, mais qu'on devoit craindre qu'il ne fût contraint à la „ fin d'y conſentir. Van den Broeck & Houbraken, pour détourner l'effet „ de ces menaces, diſoient s'être offert d'engager leurs têtes, que ſi le „ Roi vouloit laiſſer les Hollandois tranquilles juſqu'à l'arrivée du Géné-

VAN DEN BROECK. 1619.

„ ral Coen ou des premiers Vaiſſeaux, ils paſſeroient tous une promeſſe
„ par écrit & ſous ſerment, d'évacuer alors le Fort & de le livrer entre
„ ſes mains. Les priſonniers inſiſtoient donc vivement pour qu'on leur
„ envoyât cet engagement ſans perte de tems, avec un préſent de ſix piè-
„ ces de canon & de quatre mille réales de huit comme un témoignage né-
„ ceſſaire de la ſincérité & de la bonne-foi des Hollandois. Enfin ils re-
„ commandoient de ceſſer en attendant les travaux des fortifications, & de
„ traiter plus favorablement les Javanois de Jacatra, afin de prévenir tout
„ nouveau ſujet de plaintes & de défiance.

Argumens dont on ſe ſert pour perſuader les Hollandois.

„ CES inſinuations étoient appuyées de puiſſans argumens. En ſe capti-
„ vant l'amitié du Roi, il y avoit apparence, que les Anglois ſeroient obli-
„ gés d'abandonner Bantam, où les Hollandois auroient eû occaſion d'éta-
„ blir d'autant plus ſolidement leur Commerce. Les premiers venoient d'offrir
„ des préſens conſiderables pour obtenir la permiſſion de bâtir une Loge à
„ Jacatra. Ils venoient de remporter un avantage ſur *les quatre Vaiſſeaux*
„ Hollandois qui croiſoient dans le Detroit, ſous les ordres du Commandant
„ le Fevre, qui après une vigoureuſe deffenſe, avoit été contraint de
„ céder à la ſupériorité des ennemis & de faire voile pour Amboine. Une
„ troiſiéme lettre des priſonniers de Bantam, reçue le lendemain, appre-
„ noit à ceux du Fort, qu'ils avoient trouvé moyen de diſpoſer le Roi à ac-
„ corder une ſuſpenſion d'armes juſqu'au retour du Général Coen. Cepen-
„ dant les Hollandois ne pouvoient encore ſe défaire de leurs ſoupçons.
„ Abdul Rahman fût regardé comme eſpion & renvoyé à vuide au bout
„ de quelques jours.

Ils perſiſtent dans leurs ſentimens.

„ ON le chargea ſeulement d'une réponſe pour les priſonniers de Ban-
„ tam, à qui les Officiers du Fort marquoient en ſubſtance, qu'ils étoient toû-
„ jours prêts à ſe conformer à la Convention propoſée, dès qu'ils auroient
„ reçû les Otages qu'ils avoient demandés, ou du moins *leurs priſonniers*;
„ mais que tant que le Roi n'auroit pas ſigné *la Convention*, *leur* propre
„ ſûreté les obligeoit à ſe fortifier *contre les Javanois* & contre les Anglois,
„ dont les diſpoſitions paroiſſoient cacher de nouveaux deſſeins. On re-
„ commandoit à Van den Broeck & Houbraken, de rendre ces raiſons
„ ſenſibles au Roi, en le ſuppliant de ne point permettre qu'on entreprît de
„ les moleſter en aucune manière, ſous promeſſe que le Général Coen ne
„ manqueroit pas de l'en récompenſer liberalement à ſon arrivée. Les Hol-
„ landois s'excuſoient de ne pouvoir lui envoyer de préſens, parce que le
„ Yacht le *Tigre* étoit parti pour Amboine avec tout l'argent comptant, &
„ que le canon étoit indiſpenſablement néceſſaire à leur deffenſe.

Alliance qu'ils ſe propoſent de faire avec le Mataram.

„ ON ne laiſſa pas que de faire connoître aux priſonniers par des lettres
„ particulières, le peu de confiance qu'on mettoit aux promeſſes du Roi
„ de Bantam; & pour les convaincre d'autant mieux de l'éloignement de
„ ceux du Fort à déferer à leurs conſeils, on leur donna part le lende-
„ main, que le Soeſoehoenan Mataram avoit réſolu d'envoyer des Ambaſ-
„ ſadeurs aux Hollandois & de venir lui-meme en perſonne bien-tôt après,
„ pour faire alliance avec eux; & qu'ainſi, dans l'intention où l'on étoit
„ de profiter de ces offres, on ne ſe preſſeroit point de ſuivre aveugle-

„ ment

„ ment les volontés du Roi de Bantam. Le Portugais Antoine Viſioze, qui avoit apporté cette nouvelle huit jours auparavant, & qui s'étoit rendu à Bantam, ſe trouvoit alors de retour au Fort, d'où il repartit le 2 d'Avril, chargé de quelques préſens pour le Roi de Tſieribon, à qui les Hollandois firent des excuſes de ne pouvoir envoyer tout ce que Viſioze leur avoit demandé de ſa part; mais ils aſſûroient ce Prince, que s'ils manquoient de marchandiſes, ils étoient d'autant mieux pourvûs de munitions & en état de faire bonne deffenſe dans leur Fort; qu'ils attendoient encore de puiſſans renforts tant de l'Europe que des Moluques, & qu'avec ces ſecours, ils eſpéroient de prendre une ample revanche de leurs ennemis. VAN DER BROECK. 1619.

„ TANDIS que les Hollandois ſe repaiſſoient de ces belles eſpérances, on vit arriver le 3, à Jacatra, un nouveau Pangoran Temangon, accompagné d'un Sabandar, que le Roi de Bantam envoyoit pour gouverner dans cette Ville. La venue de ces deux Grands Officiers donna lieu parmi les Javanois, à mille bruits étranges auxquels les Hollandois firent d'autant moins d'attention, qu'ils avoient reçû le même jour, une lettre de Bantam, où l'on ne faiſoit aucune mention de tous ces bruits. Les priſonniers continuoient toûjours ſur le même ton, d'exhorter leurs Compatriotes à ceſſer les fortifications, puis que le Roi avoit accordé une ſuſpenſion d'armes, à condition que la Place lui ſeroit livrée à l'arrivée du Général Coen, avec la moitié de l'artillerie; laiſſant à ſa diſcrétion le quart des effets qui lui avoit été promis. Ils diſoient que le Fort étoit en aſſez bon état pour qu'on pût abandonner les travaux, ſans le moindre ſcrupule, & qu'on n'avoit plus rien à craindre de la part des Anglois qui avoient perdu tout crédit auprès du Roi. Ils s'étonnoient qu'on pût encore inſiſter ſur l'article des Otages, puis que le Roi ne déſiroit que la paix; mais rien ne les avoit tant ſurpris que la réſolution où étoient ceux du Fort de faire alliance avec le Soeſoehoenan Mataram, leur ennemi juré. Ce point leur paroiſſoit d'une telle importance, qu'ils ne pouvoient aſſez recommander de le prendre en plus mûre délibération, vû le préjudice qui en réſulteroit infailliblement pour la Compagnie dont l'intérêt devoit lui faire préferer l'amitié du Roi de Bantam à celle du Soeſoehoenan. Arrivée d'un nouveau Gouverneur à Jacatra.

„ CEUX du Fort reſtoient invariables dans leurs ſentimens, malgré toutes ces repréſentations. Deux autres lettres qu'ils reçûrent le lendemain, ne ſervirent qu'à les y confirmer davantage. Elles étoient en datte du 2, l'une écrite le matin & l'autre le ſoir. Les priſonniers devoient avoir paſſé une mauvaiſe journée. Auſſi marquoient-ils que le Roi les avoit fait appeller pendant la nuit, pour leur parler de diverſes affaires, & en particulier de l'expédition du Soeſoehoenan, dont il paroiſſoit être fort en peine; que l'alliance que les Hollandois ſe propoſoient de faire avec ce Prince & les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûtoient chaque jour à leurs fortifications, ne lui laiſſoient plus aucun lieu de douter qu'ils ne payâſſent de perfidie les bons ſervices qu'il leur avoit rendus; qu'ainſi la néceſſité l'obligeoit d'être de même ſur ſes gardes, de ſe mettre en état de „ déf- Le Roi forme le deſſein de fortifier cette Ville.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

„ deffenſe, & de fortifier pour cet effet, non-ſeulement la Ville de Jacatra, mais auſſi d'élever un baſtion vis-à-vis du Fort des Hollandois, & „ que dans la vûe d'accélerer l'exécution de ces meſures, il avoit trouvé „ bon de dépêcher en toute diligence, le Sabandar *Kiay Lacmoy* avec le „ nouveau Temangon, pour avoir l'inſpection ſur ces travaux; qu'au-reſte „ les Hollandois n'en devoient pas prendre le moindre ombrage, puis „ qu'il n'avoit d'autre but que de pourvoir à ſa deffenſe, & de ſe mettre „ principalement à couvert contre l'invaſion dont ſes Etats de Jacatra *étoient* „ menacés de la part du Soeſoeho.nan Mataram. Kiay Lacmoy en partant de „ Bantam avoit donné auſſi aux priſonniers, les plus fortes aſſûrances que le „ Roi ou le Pangoran régnant n'avoit aucun mauvais deſſein contre les Hollandois; mais que s'il leur arrivoit de s'oppoſer à ſes volontés, ils pouvoient compter que c'étoit fait de leurs vies, & que le Pangoran ne manqueroit pas de moyens pour les détruire. Les priſonniers déclaroient encore, „ que les nouveaux ouvrages qu'on ſe propoſoit de faire, *leur paroiſſoient* „ avoir principalement pour but de fonder les intentions des *Hollandois*; „ mais ils étoient d'avis qu'on ne devoit point ſe mettre en peine à cet égard, ni ſe faire le moindre ſcrupule de ceſſer les travaux, puiſque le „ Fort ſe trouvoit ſuffiſamment en état de réſiſter à la violence des Javanois; „ Ils inſiſtoient ſur le retour du Directeur Janſzen & du Commis Van Uffelen, qui ne pourroit que cauſer une grande ſatisfaction au Roi & contribuer au rétabliſſement de la confiance. La nouvelle concernant le Soeſoehoenan Mataram, excitoit ſur-tout leur zéle. Ils conjuroient de „ nouveau ceux du Fort de ne pas s'oublier au point d'entrer avec lui dans „ une alliance qui leur deviendroit bien-tôt funeſte; mais d'avoir toûjours „ devant les yeux l'affaire de Japara qui étoit encore ſi récente, & ils finiſſoient en proteſtant ſolemnellement contre tout ce qui ſe feroit de contraire, au préjudice des intérets de la Compagnie.

Prétexte dont il ſe ſert pour raſſûrer les Hollandois.

„ EN attendant, Kiay Lacmoy, dont les *priſonniers vantoient fort les* „ diſpoſitions favorables pour leur *Nation*, *avoit amené* à Jacatra un des „ Hollandois de Bantam nommé *David Dirkſzoon*, qui devoit lui ſervir de Sécretaire & jouer le même rolle que les priſonniers. A peine fût-il arrivé, qu'il écrivit à ceux du Fort pour les avertir du mécontentement que le Pangoran Temangon & tous les Nobles Javanois avoient conçû de la „ défiance que les Hollandois continuoient de leur marquer, malgré les faveurs dont le Roi de Bantam les avoit ſi ſouvent comblés, & qu'enfin l'ardeur avec laquelle ils ſe fortifioient dans le Château, obligeoit les Javanois d'en faire autant de leur côté & de conſtruire une pareille Forteresſe qui les mît à l'abri de toute ſurpriſe, puis qu'on étoit informé que le „ Soeſoehoenan Mataram s'avançoit avec une Armée de quarante ou cinquante mille hommes, dont le Roi de Tſieribon avoit été déclaré Généraliſſime. Dirkſzoon ajoûtoit, que dans un entretien qu'il avoit eû ſur ce ſujet „ avec Kiay Lacmoy, celui-ci lui avoit demandé ce qu'il penſoit du Fort „ qu'on ſe propoſoit de bâtir, &, ſi les Hollandois voudroient bien le „ permettre, ou s'ils ſeroient diſpoſés à abbattre leurs nouveaux ouvrages, „ en laiſſant ſubſiſter le reſte juſqu'à l'arrivée du Gouverneur Général. Dirkſ-

Mécontentement du nouveau Temangon de Jacatra.

„ zoon

„ zoon avoit repliqué, que c'étoient-là des queſtions auxquelles il n'étoit pas en „ état de répondre; mais ſe voyant preſſé de dire lequel de ces deux points „ lui paroiſſoit le plus aiſé à obtenir, il avoit déclaré que s'il falloit abſolu- „ ment l'un ou l'autre, il jugeoit qu'on abbattroit plutôt les nouveaux ou- „ vrages, que de permettre qu'on bâtit un Fort vis-à-vis de celui des Hol- „ landois. VAN DEN BROECK, 1619.

„ LE lendemain, les Hollandois fûrent informés, que peu de jours au- „ paravant, les Javanois de Bantam & de Jacatra, au nombre d'environ „ quatre ou cinq mille hommes, avoient réſolu d'attaquer le Fort pendant „ la nuit, ſous la conduite de deux Anglois, qui étoient venus exprès de „ Bantam, & à qui l'on avoit promis, pour cet effet, une bonne récompen- „ ſe; mais que ſur le bruit qui s'étoit répandu, que les Hollandois en avoient „ eû vent, la méſintelligence ſurvenuë entre les Chefs des Javanois, avoit „ arreté tout-à-coup l'exécution de cette entrepriſe, à laquelle les Hollandois „ donnoient le nom de trahiſon, dans la lettre qu'ils écrivirent, le jour ſui- „ vant, aux priſonniers de Bantam, quoique le Roi ne leur eût jamais pro- „ mis la ſuſpenſion d'armes dont on les avoit flattés depuis quelque tems. „ On leur marquoit encore, l'embarras où l'on ſe trouvoit par rapport au „ nouveau Temangon, dont la défiance étoit ſi grande, qu'il avoit refuſé „ à Kiay Lacmoy, la permiſſion de ſe rendre au Fort, bien qu'on eût of- „ fert de lui envoyer deux Otages en échange; tandis qu'il demandoit que „ le Directeur Janſzoon paſſât dans la Ville ſur ſa ſimple parole. A l'égard „ du Soeſoehoenan Mataram, les Hollandois déclaroient être fort éloignés „ d'avoir les mêmes idées que les priſonniers paroiſſoient leur ſuppoſer, & „ que ſi ce Prince tournoit ſes armes contre la Ville de Jacatra, ils aſſiſte- „ roient le Roi de Bantam de toutes leurs forces; ajoûtant qu'ils verroient „ auſſi avec plaiſir, qu'on fortifiât la Ville du côté des terres, mais non du „ côté de la Mer, où ils ſe croyoient ſeuls aſſez en état de la défendre, & „ qu'ils ne le ſouffriroient jamais.

Deſſein des Javanois ſur le Fort, n'a point de ſuccès.

On le fait ſçavoir aux priſonniers.

„ CEPENDANT le Pangoran Temangon, qui continuoit de donner aux „ Hollandois des preuves de ſa mauvaiſe humeur, avoit mis la main à „ l'œuvre, & avançoit ſes travaux à la faveur de la nuit, avec une telle „ rapidité, que ceux du Fort, effrayés de voir ces nouvelles batteries com- „ me autant de montagnes qui s'élevoient de terre contr'eux, ne crûrent „ plus pouvoir demeurer tranquilles. En effet, les Javanois n'avoient „ plus qu'à munir de canon le baſtion au côté occidental de la Rivière, pour „ s'en rendre maîtres & pour en boucher entiérement l'entrée, au moyen „ des eſtacades qu'ils avoient déjà commencé de planter ſous cette batterie. „ Dans une ſeule nuit, ils étoient preſque parvenus à joindre leurs deux „ principaux ouvrages, par une courtine de terre, garnie de paliſſades, „ dont les Hollandois fûrent le plus frappés. En un mot, les Javanois n'a- „ voient pas beſoin de beaucoup de tems pour achever de ſe mettre en état „ de les réduire dans leur Forteresſe.

Défiances de Temangon & ſes fortifications.

„ ON commençoit auſſi à s'appercevoir, que la nouvelle de la marche du „ Soeſoehoenan Mataram, dont pluſieurs s'étoient flattés juſques-là, n'étoit „ qu'un bruit inventé par le Roi de Bantam, pour ſervir de prétexte à ſes „ deſ-

On prend la réſolution de les détruire.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ deſſeins, puiſqu'au lieu de fortifier la Ville du côté des terres, tous *les* „ travaux étoient dirigés du côté de la Mer, & vis-à-vis le Fort des Hol- „ landois. Que faire dans des circonſtances ſi critiques ? Suivre le conſeil „ des priſonniers de Bantam, & laiſſer les Javanois conſtruire en toute li- „ berté, des angles, des batteries & des baſtions ? c'eſt à quoi ceux du Fort „ ne pouvoient guères ſe réſoudre; Les empecher? ils *ne s'en* croyoient „ pas en état. On n'oſoit y employer le canon, parce que *cela auroit* fait „ trop de bruit, & d'ailleurs la proviſion de poudre ne le permettoit *pas.* „ Il falloit néanmoins ſe décider, au mépris de la colère du Roi de Bantam „ & du Temangon de Jacatra, dont les priſonniers devoient être les pre- „ mières victimes. On jugea cependant qu'ils en pourroient être quittes „ pour la peur, & que le Roi n'attenteroit point ſur leurs vies, tant qu'il „ auroit quelque choſe à redouter du reſſentiment des Hollandois; Ainſi „ de deux maux choiſiſſant le moindre, le Conſeil du Fort réſolut *avec* l'una- „ nimité des voix, de détruire, ſans perte de tems, les *nouvelles batteries* „ des Javanois.

Succès de cette entrepriſe.

„ TRENTE Mouſquetaires fûrent auſſi-tôt commandés pour couvrir un „ plus grand nombre de gens ſans armes, qui devoient être employés à „ ſapper les ouvrages, arracher les paliſſades & mettre le feu par tout. „ On retira le drapeau blanc de deſſus le Fort & le rouge fût arboré à ſa „ place, pour avertir encore les Javanois, comme on l'avoit déjà *fait* de „ vive voix, qu'ils euſſent à ſortir de leurs poſtes, s'ils ne vouloient y être „ forcés. Les Hollandois étant arrivés à la première batterie au Nord- „ Oueſt de la Rivière, les Javanois leur demandèrent ce qu'ils y venoient „ faire ? Nous ſommes envoyés, leur répondirent les Hollandois, *pour* „ abbattre & brûler ces nouveaux ouvrages. *Fort bien*, dirent *les* Java- „ nois, & en meme tems ils ſe retirèrent, ce que firent auſſi ceux de la ſe- „ conde batterie; mais arrivés à la troiſième, les *Hollandois y trouvèrent* „ une ſi vive réſiſtance, qu'ils ſe virent d'abord *contraints de plier; cependant* „ ſe ralliant un moment après, ils *revinrent à la charge* avec tant de furie, „ qu'ils emportèrent d'aſſaut la batterie & en chaſſèrent les Javanois, ren- „ verſant, arrachant, ou brûlant tout ce qui ſe préſentoit autour d'eux. Les „ Javanois eûrent quatre hommes tués, entre leſquels on comptoit un des „ *Pongawas* ou Conſeillers de Bantam, avec ſon fils. Du côté des Hollan- „ dois, il ſe trouvoit une vingtaine de bleſſés, la plûpart par des chauſſe- „ trapes, mais tous légèrement & ſans aucun danger de la vie.

Les Hollandois s'en excuſent.

„ APRÈS cette expédition, les Hollandois arborèrent de nouveau *le dra-* „ peau blanc & ſe hâtèrent d'écrire au Pangoran Temangon, pour lui fai- „ re des excuſes de ce qui venoit d'arriver, témoignant etre fâchés du „ malheur des quatre Javanois, qu'ils auroient bien voulu épargner, ſi la „ néceſſité de s'oppoſer au progrès des nouveaux ouvrages, ne *les* avoit „ obligés, malgré eux, à employer la force pour obtenir ce qu'on refu- „ ſoit de leur accorder de bonne grace. Ils le ſupplioient avec les plus vi- „ ves inſtances, de faire ceſſer ces travaux, d'oublier le paſſé & d'en faire „ un rapport favorable au Roi de Bantam; offrant de reparer la perte ſouf- „ ferte à cette occaſion, & proteſtant qu'ils n'avoient pû differer davan-

„ tage

VAN DEN BROECK. 1619.

„ tage de détruire les batteries en queſtion, parce qu'ils étoient informés
„ de la trahiſon préméditée de certaines gens, qui ſous les dehors de l'a-
„ mitié, n'avoient cherché qu'à faire tranſporter l'artillerie ſur ces batte-
„ ries, pour s'en emparer d'abord par ſurpriſe, à l'aide du Soeſoehoenan
„ Mataram, lorſque ſes forces ſeroient arrivées, & ſe rendre ſucceſſive-
„ ment maîtres de la Ville de Jacatra, du Fort de Batavia & peut-être
„ auſſi de Bantam. Sans celà, il paroiſſoit beaucoup plus naturel aux Hol-
„ landois, qu'on fortifiât la Ville du côté des terres, & ils renouvelloient
„ à cet égard, les mêmes offres qu'ils avoient déjà fait au Roi, en aſſûrant
„ le Pangoran Temangon, qu'ils ſe chargeoient de la deffendre du côté de
„ la Mer, & qu'ils tiendroient la Rivière ſi bien fermée, que perſonne ne
„ pourroit entrer ni ſortir ſans ſes ordres.

Sentimens du Temangon & des Javanois.

„ Le Pangoran Temangon n'eût pas de peine à ſentir le fin du prétexte
„ de trahiſon dont les Hollandois s'étoient ſervi, pour juſtifier leur entre-
„ priſe, en combattant les Bantamois de leurs propres armes. Auſſi ſçût-
„ on que cette raiſon lui avoit entiérement fermé la bouche; qu'il avoit
„ ſeulement demandé pourquoi les Hollandois avoient retiré le drapeau
„ blanc & arboré le rouge à ſa place, & que ſur ce qui lui avoit été ré-
„ pondu, que c'étoit uniquement pour avertir les Javanois d'abandonner
„ leurs batteries, il avoit paru aſſez ſatisfait de cette attention; ajoû-
„ tant cependant, que la démarche de ceux du Fort n'en étoit pas moins
„ contraire aux promeſſes des Hollandois de Bantam, qui avoient aſſûré le
„ Roi qu'on n'apporteroit aucun empêchement à tout ce qui ſe feroit par
„ ſon ordre. Enfin la lettre avoit été beaucoup mieux reçûe qu'on n'au-
„ roit ôſé l'eſpérer; & ſuivant le rapport du Javanois, qui s'étoit chargé de
„ la remettre, il avoit trouvé le Pangoran Temangon, ainſi que Kiay Lac-
„ moy & les autres Orancaïes, moins irrités que conſternés de ce qui ve-
„ noit d'arriver, lui ayant même recommandé d'aſſûrer ceux du Fort, qu'ils
„ ſe tiendroient déformais tranquilles, & qu'ils feroient de leur mieux pour
„ perſuader au Roi de Bantam, qu'il n'y avoit eû qu'un mal-entendu dans
„ toute cette affaire. Dès le lendemain, les Javanois arborérent auſſi le
„ drapeau blanc dans la Ville. Le Pangoran Temangon ſe montra plus
„ traitable & Kiay Lacmoy, à qui les Hollandois avoient fait quelques pré-
„ ſens, les paya de ſes conſeils, ſur la manière dont ils devoient ſe juſti-
„ fier auprés du Roi de Bantam; mais ſans entrer dans un nouveau détail
„ de ces excuſes, la curioſité du Lecteur nous appelle ici à lui communi-
„ quer les réponſes.

Déſeſpoir des priſonniers de Bantam.

„ Quinze jours ſe paſſérent dans l'impatience où l'on étoit d'appren-
„ dre des nouvelles des priſonniers. Enfin le 25 d'Avril, on en reçût
„ une lettre, qui portoit tous les caractéres de leur déſeſpoir, & de leur rage;
„ car il eſt difficile de juger par ſon contenu, quelle paſſion prédominoit en
„ eux. D'un côté, la crainte de la mort s'y fait viſiblement reconnoître; mais
„ de l'autre, la colére ſemble n'y avoir pas moins de part. Nous avons
„ appris, diſoient-ils, avec la plus vive douleur, la ſortie que vous avez
„ faite; mais nous ne comprenons point quelles raiſons urgentes ont
„ pû vous y porter; Car d'abord, l'amitié que le Roi avoit pour nous,

VAN DEN BROECK. 1619.

„ a été par-là changée en une haine implacable. Nous avons tâché
„ de l'entretenir dans de favorables diſpoſitions. Vous avez au con-
„ traire travaillé, de gayeté de cœur, à nous faire mourir; nous tous
„ qui ſommes ici à Bantam, au nombre de plus de ſoixante-dix ames,
„ tandis qu'en vous tenant tranquilles, vous auriez pû aiſément prévenir
„ ce malheur & détourner le préjudice que la Compagnie aura néceſſaire-
„ ment à ſouffrir d'une guerre de longue durée & qui entrainera pour cer-
„ tain ſa ruïne totale. Cette conduite moderée nous auroit valu des avan-
„ tages dont nos voiſins profiteront. Encore une fois, nous ne ſçaurions at-
„ tribuer l'action que vous venez de faire, qu'à une animoſité cachée contre
„ une partie de ceux qui ſont ici à Bantam; animoſité ſi grande, qu'elle
„ vous aveugle & qu'elle endurcit tellement vos cœurs, qu'étouffant la voix
„ de vôtre conſcience, vous ne croyez point commettre de crime en mé-
„ priſant la vie de vos frères, juſqu'à les livrer à la mort comme autant de
„ malfaiteurs. Puis donc que c'eſt la volonté Divine, que nous périſſions
„ par les mains des Payens & des Maures, à cauſe que vous n'avez ni
„ foi ni loi, & que vous ne faites aucune bonne œuvre convenable à des
„ Chrétiens, mais qu'au contraire, vous rendez le mal pour le bien, nous
„ ſupplions le Tout-Puiſſant pour l'amour de J. C., qu'il lui plaiſe de nous
„ faire à tous miſericorde & de nous recevoir comme de fidéles martyrs
„ dans ſon Royaume, &c.

„ A ces plaintes amères ſuccédoient des menaces & des reproches qui
„ n'ajoûteroient rien à l'idée qu'on a dû prendre de la ſituation des pri-
„ ſonniers dans cet extrait de leur lettre. Toute eſpérance étoit perdue
„ pour eux, & le Fort alloit être emporté d'aſſaut par les Javanois, qui
„ avoient appellé les Anglois à leur ſecours. Cependant ils ſe radouciſ-
„ ſoient dans un *P. Script.*, en datte du lendemain, où ils marquoient, qu'en
„ attendant ils s'étoient fait, à force de préſens, des amis qui avoient ſup-
„ plié le Roi de vouloir bien prendre patience juſqu'à l'arrivée du Gé-
„ néral Coen, & qu'on les flattoit que Sa Majeſté ſe trouvoit diſpoſée à
„ leur accorder cette grace.

Mécontentement de ceux du Fort à ce ſujet.

„ LES Hollandois du Fort ne fûrent point ſurpris que les priſonniers de
„ Bantam déſapprouvâſſent une démarche qui s'éloignoit ſi fort de leurs
„ conſeils & de leurs ſentimens. D'ailleurs ils avoient bien prévû l'em-
„ barras mortel où les jetteroient les premiers mouvemens de la colère du
„ Roi; mais il leur étoit impoſſible de trouver des excuſes aux épithétes
„ injurieuſes qu'on leur donnoit dans cette lettre. Le Conſeil fût ſur le
„ point de leur en marquer toute ſon indignation; cependant conſiderant
„ que celà ne ſerviroit qu'à replonger les priſonniers dans de nouvelles in-
„ quiétudes, ſans changer l'état des choſes, on prit le parti de les traiter
„ avec plus de douceur, dans la réponſe générale qui leur fût envoyée;
„ mais on laiſſa à chacun la liberté de leur expoſer ſes griefs en particulier,
„ avec la diſcrétion & la décence convenables. Le Prédicateur du Fort,
„ nommé *Adrien Jacobſz Hulzebos*, le Capitaine *Jean van Gorcum* & le Com-
„ mis *Abraham van Uffelen*, profitérent de cette permiſſion; le premier,
„ pour les ramener par la morale, à des ſentimens plus équitables; le ſe-

„ cond,

Digitized by Google

„ cond, en homme de guerre, pour leur prouver la néceſſité de la ſortie qu'on avoit faite; & le troiſième, qui relevoit du Comptoir de Bantam, pour les aſſûrer, qu'il n'y avoit aucune part; mais qu'il n'étoit pas non plus en ſon pouvoir d'empêcher ſeul, une réſolution priſe de l'avis unanime des autres Officiers du Fort. VAN DEN BROECK. 1619.

„ LES nouvelles ultérieures des priſonniers de Bantam continuant d'être aſſez favorables, par un effet des préſens qu'ils répandoient à toutes mains, ceux du Fort leur en marquérent leur ſatisfaction & leur permirent même d'augmenter ces libéralités, à proportion qu'ils les jugeroient néceſſaires, quoiqu'elles fûſſent entiérement inutiles à la Garniſon du Fort, qui ſe trouvoit à l'abri de toute inſulte, tant de la part des Javanois que de celle des Anglois. Auſſi n'avoit-on pas daigné s'oppoſer aux travaux d'une nouvelle batterie que les premiers avoient commencé de conſtruire depuis quelques jours, parce qu'elle ne pouvoit pas faire beaucoup de tort aux Hollandois, qui témoignoient au-reſte d'être ſurpris, qu'on les accuſât à Bantam, de tenir la Riviére fermée, & de maltraiter les Javanois; ce qu'ils ne pouvoient regarder que comme des faux bruits, répandus uniquement dans la vûe d'augmenter les diſſenſions, ou peut-être auſſi, de leur arracher chaque fois des nouveaux préſens, pour appaiſer la colére affectée du Roi, en lui fourniſſant ainſi les moyens d'obtenir par artifice, ce qu'il n'ôſoit s'approprier de vive force. Changement favorable aux priſonniers. Nouvelle batterie qu'on laiſſe faire aux Javanois.

„ EN effet, cette politique étoit ſi naturelle aux Javanois, qu'il falloit l'avoir étudiée auſſi à fond que les Hollandois, pour ſe garantir des piéges qu'on leur tendoit à tous momens. On en eût une nouvelle preuve, le 9 de Mai, dans une lettre de Kiay Warga, Sabandar de Bantam, où après avoir fait le récit des ſervices importans qu'il venoit de rendre aux Hollandois auprès du Roi, il leur demandoit une certaine quantité de mouſquets, dont il diſoit avoir beſoin contre les Bâtimens du Soeſochoenan Mataram; voulant encore leur perſuader que ce Prince ſe trouvoit actuellement déjà en route; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que le contenu de cette lettre étoit confirmé par une autre des priſonniers, qui continuoient de défendre leur cauſe, ou plutôt celle du Roi de Bantam, contre les dernières objections particulières de ceux du Fort, que l'inconſiſtance de ces raiſons indiſpoſoit de plus en plus. Artifice du Sabandar de Bantam, pour obtenir des armes.

„ MAIS on étoit à la fin de toutes ces conteſtations, qui, ſans une Providence marquée, devoient néceſſairement détruire le bonheur des Hollandois par leurs propres mains. Dès le même jour, on vît arriver à la rade de Jacatra, la Frégate *Ceylan*, ayant à bord deux Conſeillers des Indes, nommés *Pierre de Carpentier* & *André Soury*, à qui le Général Coen avoit fait prendre les devans, avec l'aſſûrance de les ſuivre lui-même dans trois mois. Ce délai modéra la joye que devoit cauſer une ſi grande nouvelle, mais elle n'en fût que d'autant plus vive quelques jours après, par l'apparition inopinée de ce Général, qui avoit changé de réſolution, comme on le verra plus amplement ci-deſſous. Arrivée de deux Conſeillers des Indes d'Amboine à Jacatra.

„ ON ſe hâta de donner part aux priſonniers de Bantam, de l'arrivée de ces On en informe les priſonniers.

VAN DEN BROECK. 1619.

„ ces deux Conseillers des Indes & des nouvelles qu'ils avoient apportées. „ L'audace qu'elles commençoient d'inspirer à ceux du Fort, leur avoit „ fait ajoûter dans cette lettre, qu'ils étoient surpris de l'*impertinente* dé- „ faite du Roi de Bantam, au sujet de deux femmes Chrétiennes dont on „ lui avoit demandé la restitution, puisqu'il pouvoit à présent compter *que „ la Mousson étoit passée pour lui, & que les Hollandois auroient bien-tôt aussi „ leur tour.* Cette menace n'empêcha pas que les prisonniers ne *fûssent* plus „ étroitement resserrés que jamais. On interceptoit presque toutes *leurs* „ lettres, qu'on faisoit expliquer séparément à plusieurs d'entr'eux, pour „ voir si leurs rapports étoient conformes. Les Anglois s'acquitoient „ auparavant de cette fonction; mais les choses ayant changé de face „ à leur égard, les Hollandois étoient contraints d'être eux-mêmes les In- „ terprêtes de leurs plus secrets sentimens. Malgré cette rigueur, on re- „ marquoit que les dernières nouvelles arrivées au Fort de Batavia, „ avoient répandu une grande consternation à la Cour *de Bantam, où les* „ conseils ne finissoient point, de jour ni de nuit.

Ils sont plus resserrés que jamais.

Inquiétudes des Bantamois.

„ Le Roi de Bantam, qui connoissoit la valeur des Hollandois, n'avoit „ jamais fait beaucoup de fond sur les promesses des Anglois, qui se van- „ toient d'être en état de les chasser entièrement des Indes; Cependant il „ s'étoit toûjours flatté, de voir encore ces deux Nations s'entre-détruire „ elles-mêmes, de manière qu'il lui seroit facile de s'emparer d'une Place „ dont le nom seul lui inspiroit de la terreur. Mais ses espérances se trou- „ voient alors évanouïes. Les Anglois avoient séparé leur Flotte, qui con- „ sistoit en quatorze Vaisseaux; & loin d'attendre le Général Coen pour „ lui livrer bataille, toutes leurs dispositions annonçoient qu'ils ne son- „ geoient qu'à prendre la fuite.

Ils sont trompés par les bravades des Anglois.

„ Enfin, s'il restoit quelques inquiétudes aux Hollandois, elles ne re- „ gardoient plus que les prisonniers de Bantam. Trois *lettres confécutives* „ qui leur fûrent écrites jusqu'au 24 de Mai, dûrent *ranimer leur* courage. „ A la dernière on en avoit joint *une pour* le Roi, qui contenoit „ des représentations sérieuses, mais polies. On espéroit, disoit-on aux „ prisonniers, que son ambition & son opiniâtreté se laisseroient vaincre à „ des instances si vives. Les prisonniers avoient ordre de les lui expliquer „ sans déguisement, & l'on prévenoit leur scrupule à cet égard, par de „ fortes assûrances qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & que dans peu de „ tems, les choses pourroient changer avantageusement de face.

Sérieuses représentations des Hollandois.

„ Ce moment désiré étoit plus proche qu'on ne le croyoit. Trois jours „ après, c'est-à-dire le 27 de Mai, le Yacht *la petite Hollande*, vint mouil- „ ler sous le Fort, où la nouvelle qu'il apportoit ne tarda pas de causer la „ joye la plus vive qu'on puisse s'imaginer. Ce Yacht avoit été dépêché de „ Japara par le Général Coen, avec une lettre addressée aux Conseillers de „ Carpentier & Soury, à qui il étoit ordonné d'écrire sûr le champ au „ Pangoran *Gedé* ou Roi de Bantam, pour lui insinuer de rester neutre & „ de ne point se mêler des affaires de Jacatra. L'ordre parût étrange à „ ceux du Fort, parce que le Gouverneur-Général ne pouvoit ignorer la „ façon dont ce Prince s'étoit emparé du Royaume, où il tenoit au-delà de

Avis de l'arrivée de la Flotte de Coen.

Ordre qu'il donne d'avertir le Roi de se tenir neutre.

„ trois

VAN DEN BROECK. 1619.

„ trois mille hommes de ſes meilleures troupes; Cependant on jugea que „ Coen devoit avoir eû ſes raiſons pour faire faire une pareille inſinuation, „ & qu'apparemment il vouloit affecter d'ignorer ce qui s'étoit paſſé durant „ ſon abſence. Ceux du Fort ne manquèrent point de s'acquiter de cet- „ te commiſſion le lendemain, & les priſonniers de Bantam fûrent char- „ gés en même tems, de l'expliquer fidélement au Roi, afin qu'il ne pût „ en prétendre cauſe d'ignorance; mais il étoit déjà trop tard, & le coup „ fût frappé avant l'arrivée de cette lettre (*n*)".

La Ville de Jacatra eſt détruite par ce Général.

ENFIN Coen parût le 28 de Mai (*o*) & mouilla ſous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant compoſée de dix-ſept voiles, il trouva peu de réſiſtance à Jacatra. Douze Compagnies de Soldats & de Matelots, qu'il fit débarquer le jour ſuivant, emportèrent la Ville dans l'eſpace de trois jours. Il en fit raſer les murs & détruire les maiſons. L'Auteur du Journal s'étend peu ſur ce grand événement; mais on en trouve quelques circonſtances dans un autre Voyageur. Le Général, ſuivant le récit de *Rechteren* (*p*), ayant fait débarquer onze cens hommes, leur fit paſſer la Rivière & donna auſſi-tôt l'ordre de l'aſſaut. La Ville, qui n'étoit qu'à une portée de mouſquet du Fort, fût vigoureuſement attaquée. Son Roi prit la fuite (*q*), avec une partie des Habitans; & le reſte, à l'exception des femmes & des enfans, fût paſſé au fil de l'épée. Les murailles furent raſées, la Ville brûlée, & tout en fût éteint juſqu'au nom. Après avoir fait cette conquête, on prit des meſures pour ſe l'aſſurer. On travailla promptement aux fortifications de Batavia, & cette Place s'accrût bien-tôt, avec les forces des Hollandois (*r*).

„ CAMPHUIS, de qui nous avons déjà emprunté divers détails intéreſ- „ ſans, n'ajoûte rien de fort remarquable au récit de Van den Broeck, con- „ cer-

(*n*) **Toutes les circonſtances que nous avons ajoûtées depuis la page 534. ne ſe trouvent point dans le Journal de Van den Broeck, ni par conſéquent dans l'Edition de Paris, dont le récit continuë en ces termes; „ Van den Broeck reçût des careſſes à Ban- „ tam, mais il fût étroitement gardé dans „ le Palais du Roi. L'eſpérance du Gou- „ verneur étoit, qu'à l'arrivée du Général „ Coen, la reconnoiſſance porteroit les Hol- „ landois à lui remettre le Fort. Cependant ils y continuoient ſecrétement leurs „ ouvrages; & ſuivant le conſeil que Van „ den Broeck leur avoit donné, ils lui don- „ nèrent le nom de *Batavia*, qu'ils mirent „ en groſſes lettres au-deſſus de la porte. „ Lorſqu'ils eûrent achevé tout ce qu'ils „ avoient entrepris pour le rendre capable „ d'une vigoureuſe défenſe, & que par des „ ſoins continuels ils l'eûrent pourvû de „ vivres, leur courage ſe ranima ſi vivement, „ qu'ils penſèrent à éloigner les Javanois „ de leurs murs. Ils firent des ſorties, qui „ leur rendirent toute leur liberté. Mais „ elles expoſèrent pluſieurs fois Van den „ Broeck, au danger d'être poignardé. *Ibi- „ dem* ".**

On trouvera ci-deſſous, quelques éclairciſſemens touchant le nom de *Batavia*, que Van den Broeck ſe vante ici d'avoir fait donner au Fort de Jacatra. R. d E.

(*o*) Le Journal de Van den Broeck date ce retour du 25 de *Mars* 1619; & Mr Prevoît, trouvant apparemment la choſe impoſſible, puiſqu'il auroit fallu retrograder, avoit rencheri ſur cette erreur, en paſſant tout-d'un coup à l'année 1620. R. d E.

(*p*) Dans la Relation de ſon Voyage, pag 169.

(*q*) Le Roi de Jacatra avoit été chaſſé de ſa Ville comme on l'a vû ci-deſſus, & s'il y étoit revenu, ce ne pouvoit être que comme ſimple particulier. R. d. E.

(*r*) Van den Broeck raconte que Coen fût faché, à ſon arrivée, qu'un autre que lui

VAN DEN BROECK. 1619.

„ cernant la priſe de cette Ville, où il dit ſeulement qu'il ſe trouvoit ſept à huit
„ mille Javanois, dont environ la moitié étoit compoſée des Troupes de Ban-
„ tam. Ils prirent la fuite après quelques momens de réſiſtance, laiſſant
„ derrière eux ſix tonneaux de poudre & quarante pièces de canon de tout
„ calibre. On leur tua quantité de monde, quoique le nombre ne pût en
„ être bien connu, parce qu'ils avoient emporté leurs *morts* avec eux. Les
„ Hollandois ne perdirent qu'un ſeul homme & ils eûrent peu de *bleſſés*.

Coen fait donner part de ſes exploits au Roi de Bantam.

„ APRÈS cette victoire, Coen dépêcha un exprès à Bantam, avec or-
„ dre à Van den Broeck & aux autres Hollandois de cette Ville, d'infor-
„ mer le Roi ou Pangoran Gedè, qu'il étoit arrivé des Moluques avec un
„ bon nombre de Vaiſſeaux & de Troupes; qu'en paſſant, il avoit fait
„ brûler une ſeconde fois la Ville de Japara, pour vanger l'inſulte que les
„ Hollandois y avoient reçûe; qu'il s'étoit de même emparé de Jacatra,

Ses menaces pour ſe faire rendre les priſonniers.

„ par les raiſons légitimes qu'on lui en avoit données & qu'il recapituloit
„ en peu de mots. Enfin Coen annonçoit à ce Prince, que *la néceſſité* l'ap-
„ pelloit à ſe rendre inceſſamment devant Bantam avec *toute ſa Flotte*,
„ pour ſe faire reſtituer les priſonniers de ſa Nation; mais qu'il avoit bien
„ voulu l'avertir à tems de la réſolution, afin de prévenir les fâcheuſes ſui-
„ tes qui pourroient réſulter de cette violence.

Dernière attaque qui manque d'être fatale aux Hollandois.

„ LA facilité avec laquelle on venoit de réduire la Ville de Jacatra,
„ n'étant guères propre à en aſſûrer de ſi-tôt la poſſeſſion, on fût *infor-*
„ mé le lendemain, que les ennemis ſe raſſembloient par troupes, à quelque
„ diſtance de la Ville, où ils s'étoient fortifiés dans deux endroits diffé-
„ rens. Ils en fûrent délogés le jour ſuivant, par un détachement de ſix
„ cens hommes, qui les contraignit encore à prendre la fuite. Mais *tandis*
„ qu'on étoit occupé à s'étendre des deux côtés de la Rivière, & à
„ brûler un grand nombre de maiſons dans l'eſpace d'une demie lieue,
„ peu s'en fallût que l'ardeur de ce plaiſir & celle du pillage, *ne devint fu-*
„ neſte aux Hollandois, dont une partie alloit tomber *dans une embuſcade*
„ des ennemis, qui les auroient tous *maſſacrés, ſi le reſte* n'eût rejoint aſ-
„ ſez à tems pour leur donner du ſecours. Dans de ſi foibles commence-

La fortune ſert mieux que la prudence.

„ mens, le moindre échec pouvoit tirer à conſéquence, & c'étoit toûjours
„ une grande faute de ſe ſéparer à la vûe d'un ennemi mal dompté, dont
„ les forces étoient encore de beaucoup ſupérieures; Mais c'eſt une remar-
„ que qu'on ne peut s'empêcher de faire, d'après les Directeurs de la Com-
„ pagnie

lui eût donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit ſur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins ſubſiſté (1). *Voyez ci-deſſous la Deſcription de Batavia par Graaf.*

(1) On a remarqué plus haut, que Van den Broeck ſe vantoit d'avoir fait donner le nom de *Batavia* au Fort de Jacatra; & ici il dit que Coen l'avoit fait effacer de deſſus la porte; tandis que la choſe étoit décidée dès l'année 1617. avant même qu'on ſçût encore où ſeroit la Capitale des Etabliſſemens Hollandois, comme la lettre des Directeurs de la Compagnie des Indes, rapportée par Valentyn, en eſt une preuve inconteſtable, on peut ſuppoſer que Van den Broeck aura fait exécuter cet ordre; mais le mécontentement de Coen ne paroît pas trop concevable. Cependant il eſt certain que le nom de Batavia ne ſe trouve employé dans aucunes lettres ni autres écritures publiques, que depuis le 23 d'Août 1621, & ſur un nouvel ordre de la Compagnie. R. d. E.

Digitized by Google

„ pagnie des Indes (*t*), que la victoire des Hollandois eſt moins duë à leur „ prudence qu'à la fortune, qu'ils ont ſouvent tâché de détruire eux-mê- „ mes ſans le ſçavoir, ni ſans en pouvoir venir à bout.

VAN DEN BROECK. 1619.

Le Roi de Bantam eſt forcé de rendre les priſonniers.

La Flotte ſe rendit le 7 de Juin (*t*), dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander ſur le champ au Gouverneur, tous les priſonniers de ſa Nation. „ Un d'entr'eux fût envoyé le lendemain à bord du Général, pour „ lui dire, que le Roi étoit prêt à leur rendre à tous la liberté, dès qu'on „ la lui auroit fait demander par une perſonne de diſtinction. On le fit „ tout de ſuite; mais le Député revint bien-tôt avec la réponſe, que le „ Roi & ſon Conſeil ne pouvoient y conſentir, avant que d'avoir des aſſu- „ rances plus poſitives, que le Général, après l'extradition des priſonniers, „ n'entreprendroit rien contre la Ville". Outre Van den Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, ſoixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris ſur le *Lion-noir*. Il parût dur au Gouverneur de ſe les voir enlever avec ſi peu de ménagement; & dans le reſſentiment d'une demande ſi bruſque, il menaça Van den Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que ſi les priſonniers n'étoient à bord dans vingt-quatre heures, il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer ſoixante-trois, mais il retint encore Van den Broeck avec ſept ou huit autres. Le ſoir, étant ſeul avec Van den Broeck, il lui dit; *qu'il le comparoit à un petit oiſeau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, où il mangeoit les meilleurs morceaux de ſa table, & où il le combloit de careſſes. L'oiſeau, dit un jour au Roi: Il eſt vrai que vous me faites beaucoup de bien; mais de-quoi me ſert-il? Permettez qu'au moins une fois je me ſerve de mes ailes. Je vous promets de revenir dans la cage dorée où vous me traitez ſi bien. Le Roi prenant trop de confiance à cette promeſſe, lui laiſſa prendre l'eſſor. L'oiſeau revint effectivement; mais ce ne fût pas pour rentrer dans ſa cage* (*v*).

Allégorie Indienne.

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de ſon priſonnier. Cependant il ſe détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Van den Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fût reçû comme ſi tant d'heureux événemens n'eûſſent été dûs qu'à

(*t*) Dans la lettre qu'ils écrivoient au Général Coen, en datte du 24 Mars 1620., & dont le commencement eſt ſur-tout remarquable;

„ Nous avons conſideré, diſent les Di- „ recteurs, le rapport que vous nous avez „ fait de ce qui s'eſt paſſé à Jacatra, durant „ le Siége de nôtre Fort, le mauvais com- „ portement de nos gens, leurs diverſes Ca- „ pitulations, tant avec le Roi de Jacatra „ qu'avec les Anglois & le Roi de Bantam „ pour la reddition de ce Fort, & de quel- „ le manière elle a été empêchée chaque „ fois. Nous ne pouvons y reconnoître „ autre choſe, ſi ce n'eſt, que la même Pla- „ ce a été très-miraculeuſement conſervée, „ & que ſi elle eſt reſtée entre nos mains, „ c'eſt plutôt par bonheur que par pruden- „ ce, juſqu'au moment que vous avez en- „ fin paru à la tête de nos Forces généra- „ les, détruit Japara, fait lever le Siége de „ nôtre Fort, pris la Ville de Jacatra & diſ- „ ſipé les Troupes de Bantam, par où vous „ êtes ainſi reſté maître des Places & du „ Pays aux environs, &c. " R. d. E.

(*t*) Edit. de Paris, *le* 8 *d'Avril* 1620. R. d. E.

(*v*) Pag. 417. Les Indiens aiment les fables & les allégories.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1619.

qu'à lui (x). Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaiſſeaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe. Quantité de Chinois, qui vinrent ſe rendre à lui, furent conduits à Batavia pour groſſir le nombre des Habitans. Cependant il reçût ordre du Général d'en faire ſa déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laiſſoit *la liberté* de choiſir leur retraite. Il ajoûta qu'il avoit bien prédit que l'oiſeau s'envoleroit, & que s'il revenoit, ce ne ſeroit pas pour rentrer dans ſa cage, *mais* pour faire envoler d'autres oiſeaux avec lui (y). Le refus qu'il fit de livrer les marchandiſes de la Compagnie & onze Hollandois, qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occaſion d'une guerre fort vive, qui acheva de juſtifier ſa prédiction. „ Camphuis en donne une autre raiſon. Le Roi te-

Guerre avec Bantam.

„ noit quantité de petits Bâtimens en mer, qui arrêtoient les Vaiſſeaux deſ-
„ tinés pour Jacatra & les amenoient à Bantam, par où tout Commerce
„ étoit coupé aux Hollandois, qui auroient même bien-tôt *manqué* de vi-
„ vres. On s'en plaignit à ce Prince, qui prétendit l'ignorer, & ne chan-
„ geant point de conduite, Van den Broeck eût ordre de lui demander
„ s'il vouloit la paix ou la guerre; à quoi le Roi répondit qu'il lui étoit in-
„ different & que les Hollandois pouvoient faire ce qu'ils jugeroient à pro-
„ pos". Van den Broeck commença les hoſtilités le 2 d'Août. Dans l'eſpace de quelques mois, les Hollandois enlevèrent, aux environs de Bantam, neuf Jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix-huit Vliegers, quarante-ſept Javanois & trente-quatre femmes; ſans compter cent trente-deux Chinois, dont la plûpart venoient ſe rendre volontairement, dans le deſſein de quitter Bantam & de s'établir à Batavia (z). „ Cet-
„ te guerre dura dix années; mais Van den Broeck fût relevé le 12 de No-
„ vembre, par le Gouverneur Fréderic *Houtman*, ce qui lui cauſa beaucoup
„ de chagrin. Il s'en plaignit un peu amérement au Général *Coen*, *qui*
„ voulant lui faire entendre raiſon, lui écrivit une *lettre trop ſingulière*
„ pour ne point mériter de tenir au moins *place dans les* Notes (a) ".

LES Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne ſe trouvèrent pas aſſez forts aux Indes, pour continuer plus long-tems de s'oppoſer à la naiſſance & aux progrès de cet établiſſement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de

(x) Van den Broeck dit ſimplement, *qu'il fût reçû avec joye par les gens du Fort, qui étoient tant craint pour ſa vie*; & c'eſt-là en effet, tout l'honneur qu'on pouvoit lui faire. R. d. E.

(y) Pag. 418.

(z) Pag 419.

(a) Je ſuis ſurpris que vous vous formaliſiez ſi fort de l'arrivée de Mr. Houtman auprès de vous, & que vous vous oubliiez en quelque façon vous même. Vous devriez uſer de plus de réflexion & conſidérer qu'il ſied mieux au ſubalterne de plier qu'au ſupérieur. La Lune domine bien ſur la nuit; cependant lors que le Soleil ſe montre, n'eſt-elle pas obligée de céder? En reſte-t-elle moins la même? Elle ne perd rien de ſa dignité; mais elle attend ſon tems & ne cherche point à troubler l'ordre de la Nature. Le Payſan cède au Gentilhomme, le Gentilhomme au Comte, le Comte au Duc, le Duc au Roi, le Roi à l'Empereur, l'Empereur à Dieu, & Dieu à toutes choſes avec une certaine harmonie & un certain ordre. Sur ce &c. Au Fort de Jacatra le 28 de Novembre 1619.

Digitized by Google

de l'année 1620, (*b*) Van den Broeck reçût ordre d'aller croiser sur eux, avec une Escadre de six gros Vaisseaux & d'un Yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignît de venir sous le pavillon Hollandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait espérer à ses gens, il n'eût à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de plusieurs lettres, en l'assûrant qu'il étoit suivi d'un Yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fût publiée à l'arrivée du Yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demandérent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eûe, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fût refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du Fort. Coen leur assigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (*c*).

VAN DEN BROECK. 1620.

La paix se conclut entre les Anglois & les Hollandois.

VAN DEN BROECK, trop estimé pour demeurer long-tems sans emploi, se vit bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perse & des Indes*, & chargé d'*aller travailler dans ces Contrées, à l'avancement du Commerce de la Compagnie* (*d*). Il partit le 16 de Juin, sur le Vaisseau *les Armes de Zélande*, dont il prit aussi le commandement; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il observa qu'on voyoit souvent bouillonner les flots, & s'élever aussi rouges que du sang; ce qui lui parût causé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que si l'on puisoit de cette eau rouge, on y trouvoit un sédiment de sable qui l'étoit aussi; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette Mer (*e*).

Van den Broeck est envoyé dans la Mer-rouge.

ON doit juger, par les obstacles qui avoient arrêté ses premières entreprises, que ses Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permissions que le Bacha de Chenna lui avoit refusées. Non-seulement il fût bien reçû dans tous les Ports de la Mer-rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maison dans Aden, où il laissa quelques Facteurs & des fonds. Ensuite, pressé par la mousson, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les Habitans ne parûrent pas moins satisfaits de le revoir. Après y avoir pris possession de son emploi, il se rendit à *Brochia*, à *Cambaie* & à *Amadabat*, pour y visiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Ensuite il envoya *Wouter Heute*, un de ses Commis, à la Cour d'Agra, pour y résider auprès du Grand-Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (*f*). Tout sembloit favoriser ses desseins, lorsqu'on apprit à Surate, qu'un Vaisseau Hollandois, nom-

Ses succès.

Il se rend à Surate.

(*b*) Camphuis dit que les Hollandois leur avoient pris sept Vaisseaux dans le cours de l'année précédente. Il est étonnant que Mr. Prevost, qui revient ici au commencement de l'année 1620, n'ait pas senti l'erreur où il est tombé au sujet de la prise de Jacatra. Voyez ci-dessus. R. d. E.

(*c*) Pag. 421.

(*d*) Dans sa Commission, qui est du 14 Juin 1620, signée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore réconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomma cette Place le *Fort de Jacatra*.

(*e*) Voyez d'autres remarques sur ce nom, au premier Tome de ce Recueil, dans la Relation de *Castro*.

(*f*) Pag. 425. & précédentes.

Digitized by Google

VAN DEN BROECK. 1620.

nommé le *Samſon*, s'étoit ſaiſi de pluſieurs Navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand-Mogol. Ces hoſtilités, dont la raiſon n'eſt point expliquée dans le Journal, expoſèrent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de ſix tonnes d'or, dans les Etats du Grand-Mogol. Les Anglois augmentèrent le mal, en repréſentant à la Cour, que l'expérience vérifioit enfin ce qu'ils avoient *publié* dans tous les tems, & qu'on pouvoit connoître ſi les Hollandois étoient de *vrais* Marchands, ou s'ils n'étoient pas plutôt des Voleurs & des Pirates (*g*). Cependant le zèle & l'habileté de Van den Broeck arrêtèrent les ſuites de ce déchaînement.

Viſite qu'il fait des Comptoirs en différentes Villes.

LA confiance étant rétablie, il ſe crût obligé de monter à cheval, pour aller confirmer ſes gens dans les anciens Comptoirs de la Compagnie, & pour en former de nouveaux. Sa première viſite fût à *Brochia* (*b*), Ville murée & bien peuplée, où les Anglois achetoient depuis long-tems des toiles de coton. De-là il ſe rendit à *Boodra* (*i*), Ville du Pays *des Banianes* (*k*), auſſi murée, d'où continuant ſa route par *Mandabar* (*l*), ancienne Ville ruinée, où les Rois de Guzarate tenoient autrefois leur Cour, & que le Mogol fit raſer après avoir conquis ce Royaume, il alla à Amadabat (*m*), grande & belle Ville murée, & ſiége d'un Officier conſidérable, qui y commandoit cinq mille chevaux, & qui expédioit toutes les affaires du Royaume au nom du Grand-Mogol. Il paſſa de-là à *Sirches*, petite Ville où ſe prépare l'indigo, & où il vît l'admirable tombeau d'un ancien Roi de Guzarate. Le lendemain, il ſe rendit à *Cambaie*, belle & grande Ville, ſituée ſur une Rivière de même nom, & riche par le Commerce des Banianes. Il y reçût la viſite d'un vieux Marchand de cette Nation, qui ſe diſoit âgé de cent quatre-vingt ans, & celle de ſon fils, qui s'en donnoit cent ſoixante. Mais, autant que Van den Broeck le pût comprendre (*n*), c'étoient des années lunaires; de-ſorte, dit-il, que pour en ajuſter cent *quatre-vingt* à nôtre manière de compter, il en faudroit rabattre *environ douze*.

Ce qu'il fait pendant cinq ans.

APRÈS avoir employé fort utilement *vingt-cinq* jours à ce voyage, il eût la ſatisfaction de recueillir le fruit de ſes peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant leſquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia, un grand nombre de Vaiſſeaux richement chargés. Il obſerve que le premier Navire qui ſoit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva

1623. le premier de .... 1623, & qu'il ſe nommoit le *Schoonhove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, ſe nommoit le *Heuſden*, & mit à la voile le 19 du mois de .... de la même année (*o*).

Amazones Tartares. 1626.

ENTRE pluſieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Van den Broeck raconte qu'en 1626, les Uſbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, ſe mirent en campagne avec une Armée de trente mille

(*g*) Pag. 426.
(*b*) Nommée auſſi *Baroche*. R. de l'A. *A.*
(*i*) Ce doit être *Brodra*, *Broders* ou *Broudra*. R. de l'A. *A.*
(*k*) *Ibid.*
(*l*) Il y a dans l'Original *Mandabat*, pour *Mahmet Abâd*. R. de l'A. *A.*
(*m*) C'eſt plutôt *Ahmed Abâd*, qui eſt aujourd'hui la Capitale du Royaume de *Guzarate*. R. de l'A. *A.*
(*n*) Pag. 427.
(*o*) Pag. 428 & 430.

Digitized by Google

mille hommes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'aſſaut *Caboul*, Ville de la frontière du Grand-Mogol, proche de *Candahar*; qu'elle y exerça des cruautés inouïes; que les femmes étoient les premières au combat; auſſi fermes à cheval & ſous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuſes & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles, des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate achetèrent une jeune Eſclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes ſes circonſtances. (*p*).

Van der Broeck. 1626.

Les ſuccès de Van den Broeck durèrent ſans interruption juſqu'à l'année 1627, qu'il vît arriver Jean *Van Haſſel*, pour lui ſuccéder. En quittant ſon emploi, il ſe chargea de reconduire en Perſe *Maſſabeque*, Ambaſſadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu ſur un Vaiſſeau de la Compagnie juſqu'à Maſulipatan, avoit pris ſon chemin par terre pour ſe rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne ceſſa point de ſe rendre utile au Commerce, l'occupa juſqu'au 5 de Mars 1629, qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua ſix ſemaines après pour Batavia, ſur une Flotte dont la cargaiſon étoit de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort aſſiegé depuis le 22 d'Août (*q*), par une Armée de quatre-vingt mille Javanois; & la mort du Général Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vû conſumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les ſorties des Hollandois, ils levèrent le Siège le 2 d'Octobre (*r*). Van den Broeck fût honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de huit Vaiſſeaux qui retournoit en Hollande. Il la ramena ſans autre perte que celle d'un Bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fût brûlé par accident. Dix-ſept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au ſervice de la Compagnie, lui procurèrent, dans ſa Patrie, les plus douces & les plus glorieuſes recompenſes (*s*) (*t*).

1627.

Van den Broeck quitte Surate.

1629.

Il revient en Europe.

1630.

(*p*) Pag. 435.

(*q*) Cela ne ſe peut, puiſqu'il étoit arrivé le 19 de Juin, c'eſt-à-dire deux mois avant le Siège; mais c'eſt une faute de Mr. Prevoſt, qui, trois lignes plus haut, avoit auſſi écrit *Mai* pour Mars. R. d. E.

(*r*) C'étoit le ſecond Siège que les Hollandois avoient eû à ſoûtenir, comme on le verra par la Relation que nous ajoûtons à la ſuite de celle-ci, & qui ne ſe trouve point dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(*s*) Il partit de Batavia le 27 Décembre 1629., & mouilla au Texel le 6 de Juillet 1630.

(*t*) Dans la ſuite il retourna aux Indes, dans un aſſez mauvais état, ſuivant Valentyn, & ſe trouva en 1640., avec la qualité de Commandeur, au fameux Siège de Malaca, où il mourut de la peſte. R. d. E.

I. Siege de Batavia. 1628.

Premier Siège de Batavia par l'Empereur de Java.

L'Empereur de Java veut surprendre cette Place.

Les prodiges qui ont accompagné la Fondation de Batavia ne sont pas moins remarquables dans les suites de ce grand événement. Le Soesochoenan Mataram ou Empereur de Java, voyant les Hollandois en posſeſſion d'une Place qui borneroit toûjours ſes vûes ambitieuſes *ſur le* reſte de l'Iſle, forma le deſſein de s'en rendre maître par ſurpriſe. Pour cet effet, cinquante-neuf Bâtimens de Temangon *Boerakſa* ſon Général, parûrent, le 22 d'Août 1628, devant la rade. Ils avoient à bord neuf cens hommes d'élite, qui amenoient entr'autres denrées, cent cinquante bœufs, pour ſatisfaire, diſoient-ils, à la Convention arrêtée avec eux l'année précédente; ajoûtant que dans trois jours, ils devoient être encore ſuivis de vingt-ſept autres Bâtimens, avec un plus grand nombre de ces animaux.

La prudence des Hollandois fait échoüer ce deſſein.

Tant de monde inutile à l'uſage qui ſervoit de prétexte, fit naître de juſtes défiances aux Hollandois. On déchargea les bœufs le lendemain; mais on eût ſoin de faire retirer toutes les Pirogues l'une après l'autre. Le jour ſuivant, il s'en préſenta encore ſept, qui ne voulûrent pas entrer, & qui demandèrent ſeulement un paſſeport pour ſe rendre à Malaca. La précaution qu'on avoit eû de faire éloigner du Fort les premiers Bâtimens, ne fit pas plaiſir aux Javanois. On l'étendit à celle de fermer la Rivière, de doubler la garde extérieure ſur l'eſplanade du Château, & de détacher deux *Tingans* armés pour empêcher la jonction des derniers Bâtimens avec les premiers, afin qu'ils ne pûſſent leur fournir des armes.

Il éclate ſans plus de ſuccès.

Cet ordre n'eût pas été plutôt donné, que ces ſept Bâtimens témoignèrent hautement, qu'ils vouloient ſe rendre auprès des autres, malgré les Hollandois. Il s'éleva à ce ſujet de vives diſputes entre les deux partis. On en vint aux mains, & vers *minuit*, *les équipages d'*environ vingt Pirogues, qui étoient *en dedans de la* barrière, fondirent ſur la garde extérieure, & commencèrent à aſſaillir le Château de tous côtés. Quelques-uns pourſuivirent de ſi près cette garde, qu'ils entrèrent en même tems dans la Forteresſe & chaſſèrent les Hollandois de la Courtine. D'autres eſſayèrent de monter ſur le Baſtion le *Rubis*; mais ils fûrent arrêtés par la barrière qui ſe trouvoit ſur la Courtine. La plûpart ſe poſtèrent ſur la Berme du Baſtion le *Diamant* & de l'ancienne Forteresſe.

Les ennemis ſont forcés de ſe retirer avec perte.

Ceux des Pirogues qui étoient en dehors, vinrent par eau juſqu'à la Berme du Baſtion la *Perle*, qu'ils avoient principalement en vûe, parce que c'étoit l'endroit le plus foible du Château, & qu'ils pouvoient aiſément franchir le rempart de terre qui n'étoit encore élevé que de deux pieds; mais le feu de la mouſquéterie de la Garniſon les empêcha de pouſſer plus loin. Ils ſe maintinrent néanmoins ſur cette Berme juſqu'au jour, ſans qu'on pût les en éloigner, quoiqu'on n'eût pas diſcontinué de tirer ſur eux pendant cinq heures de ſuite. Quelques-uns de ces Javanois montroient une telle ardeur pour l'attaque, que s'ils euſſent été ſecondés de même par tous les autres, il eſt certain que les Hollandois n'auroient jamais pû re-

Digitized by Google

réſiſter à un aſſaut ſi rude. En ſe retirant le matin, ils laiſſérent pluſieurs morts ſur la place. I. Siège de Batavia. 1628.

Le 25, à la pointe du jour, on vît paroître les vingt-ſept Pirogues, dont les premières avoient annoncé l'arrivée; mais ayant été averties de ce qui s'étoit paſſé la veille, elles n'oſérent s'approcher & ſe contentérent de faire de loin, les diſpoſitions que leur ſûreté rendoit néceſſaires. Le lendemain, un gros Corps de Javanois, marchant avec ſes drapeaux déployés, s'avança du côté de terre juſqu'à la vûe de la Ville, dont on réſolut auſſi-tôt de ſéparer & de brûler une grande partie du côté méridional, où il ſe trouvoit peu de maiſons de pierre, afin de conſerver d'autant mieux l'autre partie, puiſqu'il étoit impoſſible de faire face par-tout, aux forces ſupérieures du Mataram. En même tems, ceux qui habitoient au côté occidental de la Rivière, tant les Hollandois que les Anglois, ſe retirèrent dans la meilleure partie de la Ville, bien réſolus de s'y enfermer & de s'y deffendre juſqu'à la dernière extrémité.

Nouveaux renforts qui leur arrivent.

On leur abandonne une partie de la Ville.

Le jour ſuivant, l'Avant-garde de l'ennemi, forte d'environ mille hommes, ſe trouvoit déjà de bon matin, dans la partie ſéparée de la Ville, où à peine avoit-elle commencé à ſe retrancher & à couper la Forteresſe *Hollandia*, que toute l'Armée la ſuivit en bon ordre; mais dans le même tems les premiers fûrent chaſſés de la Ville avec beaucoup de perte, par cent vingt Soldats ſoûtenus de quelques Bourgeois. Leur retraite précipitée engagea l'Armée à ſe replier ſur le Jardin du Sr. *Specx* où elle prit d'abord poſte. Enſuite s'avançant à la portée du mouſquet de la Ville, elle s'y couvrit de gabions de cocotiers, ou autre bois, & de bamboux, ſi artiſtement joints enſemble & ſi bien remplis de terre, qu'ils étoient à l'epreuve même du canon. A la faveur de ces deffenſes, les ennemis s'approchérent encore plus de la Ville, où ils ſe retranchèrent de nouveau, & ſe mirent en état de ne point craindre les atteintes de la plus groſſe artillerie.

Ils y prennent poſte.

On les en chaſſe.

L'Armée s'avance fort près de la Ville.

On entreprit le 12 de Septembre, de faire une ſortie ſur eux, avec ſoixante-cinq Soldats, ſoûtenus de quelques Japonois & Mardicres, & couverts par cent cinquante Mouſquetaires, poſtés ſur le rempart. Ce Détachement paſſant entre l'Armée des ennemis, par derrière, dans leurs nouveaux ouvrages, en chaſſérent deux ou trois cens hommes, & en tuèrent une cinquantaine ſur la place. Tandis que le reſte prenoit la fuite, les Chinois les chargèrent avec beaucoup de bravoure, mirent le feu à leurs retranchemens & rentrèrent dans la Ville avec un butin conſiderable. Les Hollandois n'eûrent pas ſeulement un homme bleſſé.

Sortie vigoureuſe des Aſſiegés.

Le 21 du même mois, les ennemis s'avancèrent en grand nombre vers la Redoute Hollandia, & firent en même tems une fauſſe attaque autour de la Ville & du Château, pour couvrir leur approche, & pour empêcher qu'on ne vînt au ſecours de la Redoute. Ils apportoient quantité d'échelles doubles, qu'ils tâchérent de dreſſer à la faveur des décharges continuelles de mouſquéterie d'une partie de leurs gens. Vingt-quatre hommes qui ſe trouvoient dans cette Forteresſe, leur oppoſérent une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'après avoir brûlé toute leur poudre pendant la nuit, ils virent le matin, que l'ennemi avoit pris le parti de ſe retrancher dans cinq endroits

L'ennemi tâche de s'emparer de la Redoute Hollandia.

diffe-

Digitized by Google

I. Siège de Batavia. 1628.

differens. On réſolut le même jour, de délivrer la Redoute & de prévenir les approches ultérieures. Pour cet effet trois cens Soldats, accompagnés de deux cens Bourgeois & ſoûtenus par un grand nombre de Mardicres & de Chinois, firent une ſortie, dans laquelle ils chaſſérent les ennemis avec une perte conſiderable, juſqu'à l'Armée; ce qui donna lieu aux Hollandois de détruire tous les nouveaux ouvrages qu'ils avoient commencé en plus de dix endroits, & de mettre le feu aux maiſons voiſines de la Forteresſe, ſituées le long de la Rivière. Cette journée coûta aux ennemis douze à treize cens hommes, & ſuivant le rapport des priſonniers, ce nombre ſe montoit bien à trois mille. Les Hollandois ne perdirent que douze hommes, outre quelques Mardicres & Chinois.

On le contraint encore de ſe retirer avec perte.

Rapport des priſonniers.

On apprit encore des priſonniers, que l'Armée de l'Empereur de Mataram, à ſon arrivée, étoit forte de neuf à dix mille hommes. Cette expédition avoit été entrepriſe à la perſuation de Temangon Boeraksa, qui repréſentoit la choſe comme fort facile, & qui s'étoit meme offert de s'emparer de Batavia avec ce peu de monde; mais il avoit été trompé par quelques-uns de ſes gens qui trafiquoient dans cette Ville; & ſe confiant trop à leurs rapports, il avoit ſéduit l'Empereur, au point que s'il fût retourné à ſa Cour, il lui en auroit toûjours coûté la vie; Cependant il eſt certain que la probabilité étoit toute entiére de ſon côté. La Garniſon de Batavia n'étoit alors compoſée que de trois cens hommes, & la garde Bourgeoiſe atteignoit à peine ce nombre. D'ailleurs le Château n'étoit fermé que du côté du Baſtion le *Diamant*. On pouvoit y entrer par deſſus le rempart & les deux Baſtions du côté de la Mer, qui n'étoient encore que commencés. La Ville ſe trouvoit ouverte de toutes parts. Le foſſe & le rempart de ſon côté occidental n'étoient pas capables d'arréter l'ennemi, qui n'avoit rien à craindre non plus des Chinois & des Mardicres, étant hors d'état de ſe deffendre eux-mêmes.

Dangereuſe ſituation de la Ville & du Château.

Cauſe de leur conſervation.

Si les Pirogues avoient pû s'arrêter ſeulement un jour, *ſuivant l'ancienne coûtume*, entre le Château & *la Ville, pour ſe* combiner avec les troupes qui venoient par terre; & ſi une partie eût donné aſſaut au Château & l'autre à la Ville, comme il paroît que c'étoit leur deſſein, il eſt certain que la Place auroit été emportée en fort peu de tems; Mais par les bonnes meſures qui fûrent priſes, la garde extérieure ayant obligé les Pirogues à avancer d'un jour leur attaque, ſervit encore à leur oppoſer une réſiſtance qu'elles n'auroient pas trouvé ſans cette précaution.

Mauvais état des ennemis.

Après que les ennemis eûrent été délogés de tous leurs ouvrages, comme on l'a dit, ils ſe tinrent pendant quelque tems ſi tranquilles qu'on n'apprenoit preſque plus rien de leurs mouvemens. D'un autre côté les priſonniers aſſûroient, que depuis les deux dernières actions, leur Armée s'étoit fonduë juſqu'à quatre mille hommes, & que la déſertion, cauſée par la diſette des vivres, lui faiſoit perdre encore chaque jour beaucoup de monde. Ces avis firent prendre aux Hollandois, la réſolution d'attaquer l'ennemi, dans les deux Camps qu'il occupoit au côté oriental de la Ville, & de tâcher de l'en chaſſer, s'il étoit poſſible.

Attaque des Hollandois.

Pour cet effet, le Général Jacques *le Fevre*, auparavant Gouverneur des

des Moluques, se mit en Campagne le 21 d'Octobre, avec un nouveau Corps de deux mille huit cens soixante-six hommes, tandis que cent cinquante autres, repartis dans plusieurs petits Bâtimens, s'approchèrent de l'Armée ennemie. Comme elle étoit séparée en deux Corps, sur lesquels on faisoit feu en même tems, la première Division des Hollandois, composée de deux Compagnies de Soldats, une de Bourgeois & trois de Japonois & de Mardicres, tomba sur l'un de ces Corps & le chargea avec tant de vigueur, qu'il fût contraint d'abandonner ses ouvrages. Les Japonois furent les premiers à y planter leur drapeau. Les Chinois, au nombre de sept cens, étoient aussi commandés pour l'attaque, mais ils regardèrent tranquillement faire les autres. I. Siège de Batavia. 1628.

En attendant cette première Division s'avança vers le second Corps de l'ennemi, qui étoit le plus considérable, & où le Général Boerakía avoit son quartier. Les Chinois reçûrent encore ordre de charger de l'autre côté. Ils le firent cette fois avec tant de furie, que l'ennemi forcé de plier de toutes parts, laissa les Hollandois entièrement maîtres du Champ de bataille. On mit le feu à ses ouvrages, qui en moins de rien fûrent réduits en cendres. L'ennemi est forcé d'abandonner son Camp.

Cette action coûta aux ennemis environ cent hommes, qui fûrent tués sur la place, ou noyés dans la Rivière. Parmi ce nombre on comptoit le Général Boerakía & son fils aîné. Les Hollandois n'eûrent que cinq hommes tués & une cinquantaine de blessés. Mort du Général Boerakía.

La nuit suivante, les Hollandois envoyèrent trente de leurs petits Bâtimens & vingt Pirogues Chinoises, pour détruire celles de l'ennemi dans la Rivière. Les Chinois revinrent le matin sans les avoir seulement vû; mais les Hollandois au nombre de quatre cens hommes, y compris quelques Bourgeois & Mardicres, sans se laisser intimider par cet exemple, abordèrent courageusement l'ennemi, & conduisirent dans la Ville, trente-six Tingans dont ils s'étoient emparés, outre ceux qu'ils avoient brûles; si-bien que de deux-cens Bâtimens que les Javanois avoient amenés, à-peine leur en restoit-il cinquante. Divers Bâtimens Javanois pris & détruits.

Avant que ces Pirogues fûssent rentrées, les Hollandois envoyèrent le 25, quatre Compagnies de Soldats, une de Bourgeois, une de Japonois & une de Mardicres, hors de la Ville, pour couvrir une troupe de quatre à cinq cens Chinois, de cent cinquante Esclaves de la Compagnie & de quelques Charpentiers, qui devoient couper les arbres autour de la Forteresse Hollandia, & achever de détruire les ouvrages qui pouvoient encore être restés debout dans le Camp des ennemis. On apprit en arrivant, qu'ils s'étoient rassemblés dans les environs du Jardin, & qu'ils avoient fermé le chemin par des barricades de cocotiers. Aussi-tôt, les Hollandois résolurent de les en chasser, à l'insçû même de leurs Compagnons qui étoient sans armes. Ainsi les sept drapeaux, divisés en deux troupes, marchèrent à l'ennemi, qui après une vigoureuse résistance, fût encore obligé d'abandonner son nouveau Camp, dont on fit abbattre les barricades par les Esclaves de la Compagnie. Sortie des Hollandois.

Cependant l'ennemi ne tarda pas de rassembler toutes ses forces, qui L'ennemi est de nouveau chassé de son Camp.

I. Siège de Batavia. 1628.

consistoient en trois ou quatre mille hommes, mais que d'autres faisoient monter à dix ou douze mille. Ce nombre jetta l'effroi parmi les Hollandois, qui avoient brûlé presque toute leur poudre. Leur retraite se fit en si grand desordre, que si les ennemis n'eûssent été arretés, dans leur poursuite, par la grosse artillerie de deux Champans qui étoient sur la Rivière, & dont ils auroient pû aisément se rendre maîtres, pas un seul homme de tout ce Detachement ne leur seroit échappé, & rien ne les empechoit plus d'entrer dans la Ville & de pénétrer même jusqu'au Château, où il n'y avoit que quelques Soldats malades, parce que ceux des Pirogues n'étoient pas encore rentrés.

Il se rallie & met les Hollandois en déroute.

Perte de part & d'autre.

On perdit à cette occasion soixante hommes, & le nombre des blessés se trouva etre de vingt. Les ennemis eûrent environ deux cens hommes tués dans la première attaque; mais comme la plûpart des Soldats Hollandois avoient jetté leurs armes pour fuïr, ils s'emparèrent en echange de deux cens mousquets, sans compter quantité de picques & autres armes. Cet échec, qui empecha l'abbatis des arbres, donna occasion à l'ennemi de se rétablir dans son Camp & de fermer les avenues par de nouvelles barricades.

Nouveau renfort de l'ennemi.

Dans la suite on apprit que le lendemain de la défaite du 21 d'Octobre, les ennemis avoient reçû un grand renfort, que quelques-uns faisoient monter à cinq mille, mais d'autres à quinze ou vingt-mille hommes, avec quantité de chevaux, sous la conduite de trois Chefs, sçavoir *Temangon Djawana*, qui commandoit dix mille hommes; *Kiay Depati Widikda* & *Kiay Depati Mandoera Radja*, chacun desquels avoit cinq mille hommes sous ses ordres. Cette nouvelle Armée s'étoit divisée en deux Corps, l'un qui campoit à l'Est, & l'autre au Sud-Oüest de la Ville, d'où ils faisoient chacun leurs approches, & se présentoient de tems en tems sur un front d'assez grande étendue. Les approches du dernier de ces Corps obligèrent les Hollandois à faire couper les arbres dans les environs; ce que voyant les ennemis, ils prirent le parti d'abandonner les ouvrages qu'ils avoient commencé *vers la* Forteresse *Zelandia*. Ils s'en rapprochèrent le *15 de Novembre*, tandis que ceux de l'Est s'avancèrent aussi de leur côté; mais les uns & les autres se campèrent hors de la portée du canon.

Commission du nouveau Général.

L'Empereur, qui se flattoit que Batavia pourroit être prise à l'arrivée de ce nouveau renfort, avoit envoyé Temangon Djawana uniquement pour s'assûrer des plus précieux effets des Hollandois & les faire transporter à Mataram. Cependant au cas que la Ville ne fût point encore renduë, ces Troupes devoient forcer Boeraksa & les deux Seigneurs qu'on lui joignoit, à l'emporter par assaut, ou à perdre la vie dans le combat, sans quoi l'ordre portoit de les faire mourir. L'Empereur avoit aussi enjoint à ses gens de n'épargner aucun des Hollandois.

Ses tentatives inutiles.

Quand Temangon Djawana eût appris que Boeraksa étoit mort, ainsi que plusieurs des principaux Officiers de l'Armée, sa consternation fût extrême. Il se frappa la poitrine & s'écria: *Que porterai-je à l'Empereur de Mataram mon Maître*? Cependant il se campa d'abord avec son monde au côté oriental de la Ville, & en envoya ensuite une partie à l'Oüest. On s'approcha des deux côtés jusqu'à la portée du canon des remparts; mais ne voyant aucun

aucun avantage à tirer de la force, Djawana réſolut d'éprouver s'il ne lui ſeroit pas poſſible de détourner le cours de la Rivière, pour obliger les Hollandois, par la diſette d'eau, à rendre la Place. Mille hommes furent employés inutilement à creuſer pendant trente jours; & la miſère qui régnoit dans le Camp, acheva de déterminer le Général à abandonner cette entrepriſe, & à s'éloigner de Batavia, dans la crainte d'être traité de même que ſon Prédéceſſeur.

I. Siège de Batavia. 1628.

Les deux frères Kiay Depati Mandoera Radja & Kiay Depati Widikda, qui occupoient les premières charges de l'Empire, & à qui il étoit fortement recommandé de ſe diſtinguer dans cette expédition, entreprirent auſſi de réduire la Forteresſe Hollandia avec des beliers ou marteaux à pointe. La nuit du 27 de Novembre, ils firent avancer cent hommes dans la partie ſeparée de la Ville, proche de cette Forteresſe, où ils furent ſuivis le lendemain par trois cens autres, mais ayant été découverts, ils ſe virent contraints de ſe retirer avec perte de quelques-uns de leurs gens.

Autre vaine entrepriſe de deux Grands de l'Empire.

De retour dans le Camp, Temangon Djawana fit lier ces deux Seigneurs avec leur monde, & les condamna à la mort, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçû de l'Empereur, parce qu'ils devoient emporter Batavia, ou périr dans le combat. Quelques-uns furent décapités, & d'autres poignardés ou percés de picques. Trois jours après cette exécution, qui ſe fit le premier de Décembre, Djawana décampa de devant Batavia avec tout le gros de ſon Armée, laiſſant pour preuve de ſa cruauté, les corps des ſuppliciés expoſés au Soleil, au nombre de ſept cens quarante-quatre, ce que les Hollandois n'auroient jamais pû croire, s'ils n'avoient trouvé ces cadavres, ſur leſquels on avoit exercé les dernières barbaries.

Ils ſont condamnés à mort par leur Général.

Levée du Siége.

On prétend que d'environ cent mille hommes, qui avoient été ſucceſſivement envoyés devant Batavia, il n'en étoit retourné que dix mille tout au plus. La faim & la miſère en avoit fait fondre une grande partie, & la déſertion n'avoit pas été moins conſidérable. Dans la ſuite on apprit, que Temangon Djawana & pluſieurs autres Seigneurs, avoient payé de leur tête, la mort des deux Kiays Depatis, l'Empereur niant de leur en avoir jamais donné l'ordre.

Debris de l'Armée ennemie.

Second Siège de Batavia par l'Empereur de Java.

Le mauvais ſuccès d'une première tentative ſur Batavia, ne fût point capable de détourner l'Empereur de Java, d'en faire l'année ſuivante une ſeconde pour tâcher de s'emparer de cette Ville; mais l'expérience du paſſé lui ayant appris à mieux concerter ſes meſures, il commença par rechercher l'amitié des Hollandois, qui, ſans mettre trop de confiance dans ſes proteſtations, ne firent pas difficulté d'accorder proviſionnellement la liberté du Commerce à ſes Sujets. Un *Warga* ou Officier du Temangon de *Tagal*, arrivé le 16 d'Avril, pour demander la paix au nom de ce Prince, qui rejettoit toute la faute ſur Temangon Boeraksa, & pour prier les Hollandois de lui pardonner en faveur de ſon innocence, repartit huit jours après avec cette agréable nouvelle.

II. Siège de Batavia. 1629.

L'Empereur recherche la paix.

On lui accorde ſa demande.

II. Siège de Batavia. 1629.

Le but de l'Empereur, en faisant cette démarche, étoit de gagner du tems, pour pouvoir rassembler à *Pamanoekan*, *Karawang* & autres Places voisines, les provisions nécessaires à la subsistance de son Armée. Le Temangon de Tagal étoit particulièrement chargé de ce soin. Après le départ de Warga, il arrivoit de tems-en-tems, des Pirogues qui apportoient des vivres. Les Conducteurs de ces Batimens ne purent si bien cacher le motif de leur voyage, qu'il n'en laissassent toûjours transpirer *quelque* chose. Leurs moindres paroles étoient soigneusement relevées. Les Chinois, qui sont fort adroits pour ces sortes de découvertes, ne tardérent pas à donner aux Hollandois, les plus fortes assûrances que l'Empereur alloit se mettre en Campagne. Ces avis leur fûrent aussi confirmés par les Bantamois, qui n'y étoient pas moins intéressés; mais il restoit encore à sçavoir, de quel côté ce Prince tourneroit ses armes. Batavia, Bantam & quelques autres Villes, qui s'étoient soustraites depuis peu, à son obéissance, paroissoient également menacées.

Dans quelles vûes il fait cette démarche.

Son dessein transpire.

Ordre à deux Yachts de prendre des informations à ce sujet.

Pour s'en assûrer, le Conseil Hollandois envoya le *5 de Juin*, *quelques* personnes de confiance, à bord de deux Yachts, qui devoient se rendre à Japara, pour s'informer exactement, si l'on faisoit quelques amas de vivres dans les Places voisines; & au cas qu'ils y trouvassent un nombre considerable de Pirogues, ils avoient ordre en même-tems, de les couler à fond & de les détruire. Ces deux Yachts étant arrivés à Tagal, sans aucune rencontre, l'un des Commis descendit à terre sur l'invitation du Temangon de cette Place. Pendant qu'ils étoient à la rade, ils avoient vû plus de cent Pirogues, qui venoient de l'Est chargées de *Padi*, ou riz en épis; & Tagal regorgeoit de toutes sortes de provisions. On demanda au Temangon, ce qu'il vouloit faire d'une si prodigieuse quantité de padi? Il répondit qu'il le feroit piler, pour l'envoyer à Batavia. Les Commis feignant d'etre satisfaits de cette explication, continuérent leur route pour Japara, après avoir donné part au Conseil de Batavia, de ce qu'ils avoient vû à Tagal.

Un Warga arrêté découvre tout.

Sur ces entrefaites, Warga parût le 20 du *même mois à Batavia*, avec treize Pirogues, chargées de riz & de quelques autres denrées de peu d'importance. Comme on étoit déjà pleinement convaincu des mauvais desseins de l'Empereur, on jugea à propos d'arrêter cet Officier avec tous ses gens, pour en tirer encore de plus grands éclaircissemens. Dès le premier interrogatoire qu'il subit le 24, il lui fût facile de reconnoître que le secret étoit trahi, ce qui le détermina à tout découvrir, dans l'espérance d'obtenir par-là d'autant plutôt sa grace. Il declara donc, que le Temangon de Tagal, son Maître, l'avoit expressément envoyé, pour épier la Ville & pour seduire les Hollandois; que Tagal étoit le magazin aux vivres; que l'Empereur avoit formé le dessein de venir avec toutes ses forces devant Batavia, pour l'assieger une seconde fois; que son artillerie avoit été envoyée depuis plus d'un mois, de *Mataram* à *Pakalongan*; que toute l'Armée devoit suivre trois semaines après, & qu'on comptoit qu'elle pourroit être renduë à Batavia, dans l'espace d'un mois; que Kiay Depati *Bitar*, & Kiay Depati *Poegar*, deux Oncles de l'Empereur, & Kiay Depati *Poerabaja* son neveu, auroient le commandement de cette Armée, dont il connoissoit parfaitement

Digitized by Google

ment la force & la quantité de l'artillerie. Enfin il ajoûtoit à tout celà, nombre d'autres particularités, qui donnérent aux Hollandois de grandes lumiéres dans cette affaire.

II. Siége de Batavia. 1629.

On coupe tous les transports aux ennemis.

Comme on étoit informé pour certain, que l'Empereur se proposoit de fournir son Armée de padi, par les Rivieres de Pamanoekan & de Karawang, les Hollandois resolurent de s'y opposer de toutes leurs forces, persuadés que s'ils pouvoient lui couper les transports par eau, ils feroient échouer tous ses projets. Le Commandeur *Adrien Maartensz Blok* fût envoyé dans cette vûe, avec trois Yachts, qui devoient se joindre aux deux autres dont-il a été parlé ci-dessus, pour détruire tout le padi qui se trouveroit à Tagal, s'il croyoit pouvoir le faire sans un danger éminent, & pour établir sa croisiére sur cette Cote.

Tagal est brûlé par les Hollandois.

Le succés de cette expédition fût des plus heureux. Blok arriva le 11 de Juillet à Tagal; En moins de cinq heures, il y réduisit en cendres deux cens Pirogues & quatre cens maisons. Il ruina aussi un champ de padi de douze toises de longueur & de quatre de largeur, sans avoir perdu un seul homme, malgré la résistance des Javanois qui avoit d'abord été assez vive. Huit jours aprés, le Président *Wagenaer'd*, parti de Batavia à bord du Navire le *Saumon*, pour relever le Commandeur Blok, brûla en passant un gros Village près de Tsieribon & détruisit encore une quantité considerable de padi dans les environs.

Arrivée de l'Armée de l'Empereur devant Batavia.

Ces heureux commencemens répandirent une telle frayeur sur toute cette Côte, qu'aucuns Bâtimens n'ôsoient plus y paroître, tandis que les principales Rivières, sur-tout celles de *Karawang*, de *Pamanoekan*, d'*Indrapoera*, & quelques autres, se trouvoient presque entiérement fermées par les Hollandois. Cependant rien ne fût capable de détourner l'Empereur de son entreprise, ni de l'empêcher d'envoyer son Armee à Batavia, où l'on recevoit chaque jour des nouvelles de sa marche. Enfin le 22 d'Août, elle arriva devant la Ville.

Etat de cette Ville.

On avoit eû tout le tems de s'y mettre en bon état de deffense, de renforcer les postes, & de garnir d'artillerie les batteries & les bastions. On y avoit construit cinq nouvelles Forteresses de cocotiers entiers, élevés les uns sur les autres, outre une Redoute, nommée l'*Etoile*, entre celles de *Hollande* & de *Gueldre*. L'Angle d'*Utrecht* avoit été considerablement élargi & muni de deux piéces de canon de vingt-quatre livres de balle, & les quatre autres Angles, au Sud-Oüest de la Ville, venoient d'être achevés. Les Chinois amenoient quantité de cocotiers, que les Matelots dressoient de tous côtés pour servir de retranchemens aux Soldats.

Premiers mouvemens des ennemis.

L'ennemi ne fit aucuns mouvemens considerables jusqu'au dernier jour du mois, qu'on vit paroître une multitude d'Infanterie & de Cavalerie, avec quantité de drapeaux & d'etendarts & un train de quelques éléphans; mais le tout se réduisit à ce simple spectacle. Le Camp s'étendoit Est, Sud & Oüest de la Ville, hors de la portée du canon. Quelques Esclaves & Chinois, qui avoient été faits prisonniers par les ennemis, s'étant échappés de leurs mains, rapportérent qu'ils avoient un nombre extraordinaire de gens, de chevaux & de chariots; mais que la disette de riz commençoit déjà à se manifester dans leur Armée.

Digitized by Google

II. Siège de Batavia. 1629.

Un Chinois dont ils s'étoient saisis & à qui ces furieux avoient coupé les mains, les lèvres, le nez & les oreilles, fût renvoyé vivant, dans cet horrible état, aux Hollandois, & le même jour, ils firent flotter vers la Ville, le cadavre d'un autre Chinois, dont tous les membres avoient été disséqués & rejoints ensemble avec des *rottangs* (*a*), apparemment dans la vûe d'épouvanter ceux de cette Nation & de leur faire quitter le parti des Hollandois; mais ces cruautés ne servirent au contraire qu'à les animer davantage à la vengeance.

Leurs cruautés envers les Chinois.

L'Armée s'avance vers la Ville.

Après s'etre tenuë tranquille jusqu'au 4 de Septembre, par la difficulté de se procurer les vivres nécessaires pour avancer ses ouvrages, toute l'Armée se mit enfin en mouvement & s'approcha de la Ville jusqu'à la portée du canon. On crût s'appercevoir qu'elle manquoit de grosse artillerie, & tous les avis confirmoient la disette de riz où se trouvoient les ennemis, sans espérance de recevoir aucuns transports, les Vaisseaux Hollandois continuant de tenir les Rivières si bien fermées, que personne ne pouvoit plus échapper à leur vigilance. Depuis que l'Armée étoit partie de Karawang, pour se rendre devant Batavia, la plûpart des chevaux n'avoient plus reçû de riz, ce qui avoit fait déserter beaucoup de monde, causé la mort d'un grand nombre de buffles, & obligé par-là l'ennemi, de laisser la meilleure partie de son artillerie en arrière.

Approches des ennemis.

Les travaux des Javanois se faisoient ordinairement pendant la nuit, mais de jour, le canon de la Place en détruisoit toûjours quelques-uns. Trois cens Soldats qu'on fit passer le 8, de l'autre côté de la Rivière, ruïnèrent un nouvel ouvrage qui avoit été élevé à la portée du pistolet de l'Angle *Hollandia* & en chassèrent l'ennemi avec perte de quinze ou vingt hommes. Celà ne l'empêcha pas de reparer ce dommage les nuits suivantes, & même d'étendre ses approches tant à l'Oüest qu'au Sud autour de la Ville. La nuit du 12, les Javanois au nombre de deux cens, donnèrent l'assaut à l'Angle de *Bommel* & se préparoient à monter; mais ils furent encore repoussés avec perte. Cependant comme ils se rétablissoient bien-tôt & que leurs ouvrages sous cet Angle & sous celui de *Werfp*, recevoient chaque jour un nouveau degré d'accroissement, le Gouverneur-Général Coen, voyant que ces deux Angles étoient sur le point d'être coupés, y fit passer secrétement trois cens cinquante hommes, & dès que le vent de mer eût commencé à souffler l'après-midi, vingt-cinq à trente Matelots sortirent de chaque Angle, soûtenus par soixante Soldats, trente Javanois & quelques Mardicres & Chinois, pour mettre le feu aux ouvrages de l'ennemi, qui après une vigoureuse résistance, fût enfin contraint de les abandonner aux flammes. Les Javanois perdirent à cette occasion deux où trois cens hommes, & les Hollandois n'eûrent que trente blessés, dont quatre moururent ensuite. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de piques, de poignards & d'un pierrier de bronze. Le vent qui diminua trop-tôt, les empêcha de tirer, de cette sortie, tout l'avantage qu'ils s'en étoient promis. A peine se furent-ils retirés, que les ennemis reparûrent & firent des efforts extraordinaires pour

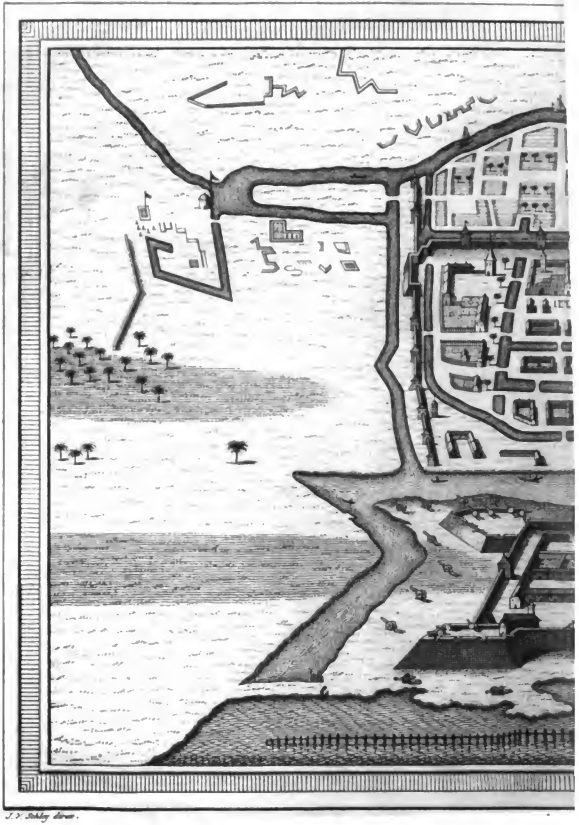
Leurs ouvrages sont brûlés.

Perte de part & d'autre.

(*a*) Ce sont des cordages faits de brout de noix de cocos, dont l'usage est assez connu aux Indes.

Digitized by Google

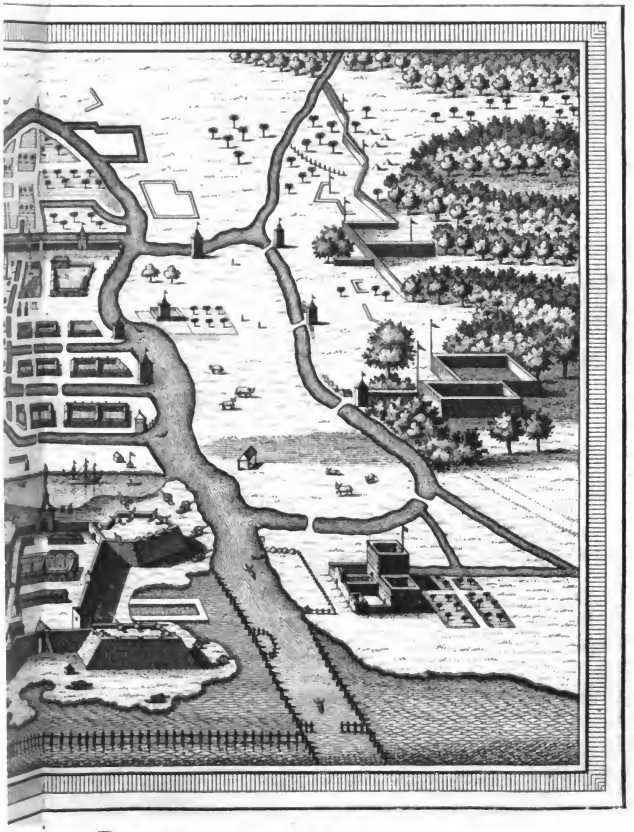
Digitized by Google



J. V. Bleky direx.

BATAVIA assiegé en 1629.

Digitized by Google



B.ATAVIA A°. 1629 BELEGERD.

Digitized by Google

Digitized by Google

pour arrêter les progrès de l'incendie. Quoiqu'on ne ceſſât de tirer ſur eux, ils parvinrent enfin à éteindre le feu ſous l'Angle de Bommel, où il ne fit pas de dommage conſiderable. Du côté de l'Angle de Weeſp, les flammes conſumèrent un grand amas de bois qui continua de brûler juſqu'au ſoir; mais une forte pluye qui ſurvint, acheva ce que les Javanois n'avoient pû faire. Les deux nuits ſuivantes furent employées à rétablir leurs ouvrages, & à former deux batteries, d'où ils tirèrent leur premier coup de canon le 20, après avoir paſſé un mois entier devant la Ville. II. Siège de Batavia. 1629.

Cette même nuit, le Gouverneur-Général *Coen* mourut après une longue maladie, qu'on n'avoit pas crû dangereuſe, puiſque le ſoir il s'étoit encore trouvé à table & paroiſſoit ſe porter aſſez bien. La perte de ce grand Homme fût un coup de foudre pour les Hollandois de Batavia, qu'il ſoit dans les circonſtances les plus critiques. Ses funerailles ſe firent le lendemain avec une pompe extraordinaire. On tira à cette occaſion tout le canon qu'on pouvoit porter en même-tems ſur les ennemis. Mort du Gouverneur-Général Coen.

Le lendemain de cette lugubre cérémonie, Jâques *Specxs* revêtu de la qualité de Conſeiller des Indes, arriva de Hollande. Il trouva Batavia aſſiegée comme on vient de voir, par une Armée de cent-vingt mille Javanois, & dans l'état où le Plan de cette Ville nous la repréſente. L'embarras d'une pareille ſituation ne l'empêcha pas d'en accepter proviſionnellement le Commandement, qui lui fût déferé d'une commune voix. Jâques Specxs eſt établi à ſa place.

Dans ces entrefaites l'ennemi avoit commencé de faire grand feu de ſon artillerie. On comptoit qu'il avoit, tant au Sud-Oueſt qu'à l'Oueſt, neuf ou dix pièces de canon, dont quatre ou cinq étoient de vingt-quatre livres de balle, & les autres de moindre calibre, ſans compter beaucoup de plus petites. Quantité de coups qui portèrent ſur l'Angle Hollandia, y firent quelque dommage, mais on n'y perdit perſonne. Ceux du Sud en vouloient principalement aux Champans, qui eſſuyèrent pluſieurs décharges de quelques pieces de vingt-quatre livres, dont les Hollandois eûrent un homme tué & quatre bleſſés. A l'Eſt, les Javanois avoient deux ou trois groſſes pièces & quelques petites qui tiroient ſur le Chateau, & qui étoient aſſez bien addreſſées. La plûpart de cette artillerie leur avoit été autrefois donnée en préſent par les Hollandois. Ils s'en ſervoient cependant avec peu de ſuccès; mais ils avoient l'art de maſquer leurs pièces de façon qu'elles étoient à l'abri de toute atteinte de la part des Aſſiegés. La nuit du 29, ils tentèrent de mettre le feu à l'Angle de Weeſp, ſous lequel ils avoient fait un amas prodigieux de matières combuſtibles. En l'allumant, les ennemis jettèrent de grands cris, mais ils furent auſſi-tôt repouſſés avec perte de cent quarante-hommes. Attaques ultérieures des ennemis.

On amenoit chaque jour dans la Ville, des priſonniers dont la maigreur & la débilité vérifioient les rapports. Ils diſoient que l'Armée ſe trouvoit abſolument dépourvuë de vivres, & qu'il étoit impoſſible qu'elle tint plus longtems contre la miſére & la famine. Le 2 d'Octobre, on entendit beaucoup travailler de toutes parts pendant la nuit, ce qui fit juger que l'ennemi étoit occupé à renvoyer ſon artillerie. Un priſonnier qu'on fit le matin, confirma la choſe; ajoûtant que l'Empereur avoit rappellé ſes Troupes & que toute l'Armée décamperoit dans cinq ou ſix jours. Cependant, quoique les mo- La famine déſole leur Camp.

Digitized by Google

Il Siège de Batavia. 1629.

motifs en parûssent d'autant plus pressans qu'ils étoient très-réels, on vit peu de jours après, qu'on s'étoit bercé de vaines espérances.

Sortie malheureuse des Assiégés.

Environ le même tems, les Assiégés firent une sortie sur les ouvrages des ennemis & leur ruinèrent quelques batteries. Mais dix ou douze grenades ayant crevé entre les mains des Soldats, qui se préparoient à les jetter, en tuèrent deux ou trois, & emportèrent les bras & les mains à sept ou huit autres. On reconnût que c'étoit la faute de l'Ingénieur qui n'avoit pas bien pris ses mésures. Ce petit accident causa beaucoup de désordre parmi les Hollandois, qui se retirèrent avec quelque perte, quoique de leur côté les ennemis en eûssent fait une bien plus considérable.

Le 6, les Assiégeans firent un feu continuel sur la Ville. Comme le nombre de leurs morts s'augmentoit chaque jour, ils s'avisèrent de faire dans la Rivière au-dessus de la Place, de doubles estacades pour y jetter ces cadavres, afin qu'étant retenus dans l'eau, ils la corrompissent, ce qui arriva en effet, & causa d'abord de grandes incommodités dans la Ville; mais les Hollandois creusèrent des puits qui leur fournirent de l'eau en abondance.

Moyen singulier dont on se sert pour chasser l'ennemi.

La nuit du 20, les ennemis firent une vive attaque contre la Ville; mais ils fûrent si bien reçûs, qu'après un combat de trois heures, ils se retirèrent pour aller environner, avec toutes leurs forces, la Redoute de *Maegdelin*, qui étoit à l'extrémité de la Ville. Il ne s'y trouvoit que quinze à seize hommes qui la défendirent courageusement, tant qu'ils eûrent de la poudre & du plomb. Leur provision finie, ils eûrent recours aux tuiles & aux pierres du Bâtiment. Enfin, voyant qu'ils en étoient presque à bout, un des Soldats dit à ses Compagnons, qui ne sçavoient ce qu'il vouloit faire; *Attendez mes amis, je vais dans le moment chasser d'ici tous ces chiens de Javanois.* Aussi-tôt courant aux lieux, il en rapporte un plein pot d'excrémens, qu'il jette sur les corps nuds de ceux qui étoient les plus proches, & qui ne pouvant supporter cette puanteur se retirèrent. Une partie de ses Compagnons imitant son exemple, employa ce nouveau moyen de défense avec le même succès, tandis que le secours qui leur fût envoyé, de l'autre extrémité de la Ville, acheva de mettre en déroute les ennemis. Ils prirent la fuite, en criant à haute voix. *Vî! de ces chiens de Hollandois, qui se battent avec de la m. . . .* (*b*). On conçoit à peine, comment une quinzaine d'hommes avoient pû résister si long-tems à tant de forces, dans une Redoute si foible & si petite, que les ennemis avoient même tenté de la renverser au moyen d'une corde, ce qui ne leur avoit cependant pas réüssi.

L'Armée lève le Siège.

Le soir du premier de Novembre, on vit les flammes s'élever de trois endroits du Camp des ennemis, ce qui surprit extrémement les Hollandois, ne sçachant ce que celà vouloit dire. Cependant ils jugèrent à propos de ne faire aucun mouvement, & de se tenir simplement sur leurs gardes; mais le lendemain, le Général Specxs ayant envoyé de la Cavalerie & quelques Compagnies

(*b*) Valentyn rapporte les propres termes en langage Javanois. Les voici; *Tsjeb andjing Hollandâ jang bakalay dengan tabi.*

Digitized by Google

pagnies d'Infanterie à la découverte, on trouva que les ennemis avoient brûlé leur Camp & qu'ils s'étoient retirés, laiſſant ſept à huit cens de leurs propres gens qu'ils avoient fait mourir, & dont les corps étoient étendus par ordre en rangs & en files dans la plaine. Les uns avoient été décapités & les autres percés de coups de poignards. Au bout de quelques jours, l'air fût tellement infecté par la puanteur de ces cadavres, qu'on n'ôſoit approcher de ce lieu-là. Voici ce qu'on raconte du ſujet de cette Tragedie.

II. Siège de Batavia. 1629. Exécution dans le Camp.

On dit que le Prince de Madure ayant fait de grandes railleries du Général Boerakſa & de tous les Princes qui avoient été obligés d'abandonner la Place l'année précédente, s'étoit vanté que s'il eût été à la tête d'une telle Armée, il auroit réduit Batavia au péril de ſa vie, & que dans la paſſion où étoit l'Empereur de ruïner cette Ville, il avoit crû devoir ſe ſervir de ce Prince, & l'engager à une entrepriſe qu'il ſe promettoit d'exécuter avec tant de facilité. Le nouveau Général n'ayant pas été plus heureux que l'autre, l'Empereur, à qui la plûpart de l'Armée obéïſſoit, outré de recevoir ce ſecond affront, avoit donc fait tuer le Prince de Madure, avec tous ceux qui étoient de ſon parti. Mais on n'a aucune certitude de ce fait, & même on y ajoûte d'autres circonſtances qui étant manifeſtement fauſſes, peuvent faire douter du reſte.

Ce qu'on raconte de ſon ſujet.

Telle fût la fin de ce fameux Siége, qui coûta à l'Empereur de Mataram, environ la moitié de ſes Troupes, dont on faiſoit monter le nombre à cent ou cent vingt mille hommes, tandis que les Hollandois qui étoient ſi inférieurs aux ennemis, n'en perdirent qu'une vingtaine, y compris les Chinois, Japonois & Mardicres, outre quelques bleſſés. Si ce Prince avoit échoué, pour la ſeconde fois, dans une entrepriſe qui paroiſſoit preſque immanquable, on lui en vît exécuter une qu'on n'auroit jamais crû poſſible. C'étoit d'avoir fait tranſporter, devant Batavia, ſa groſſe artillerie à travers tant de hautes montagnes qui régnent dans les environs. Il y fût occupé pendant près de quatre mois, & il y perdit quantité de bufles & de chariots, ſans que tous ces obſtacles fuſſent capables de lui faire renoncer à un deſſein ſi téméraire.

Perte du Mataram.

1631.

Deux ans après, les Hollandois ſe crûrent menacés d'un troiſième Siége de la part du Mataram, & pour le prévenir, ils envoyèrent à Japara, une Flotte de huit Vaiſſeaux ſous les ordres du Commandant *Vlak*; mais ces bruits n'eſtent point d'autres ſuites. Enfin les meſures que les Hollandois continuérent de prendre pour pourvoir à leur ſûreté, firent abandonner à l'Empereur tous ſes vaſtes projets ſur Batavia, & quoiqu'il reſtât toûjours leur ennemi, il ſe tint néanmoins tranquille juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1645. Ses ſucceſſeurs n'ont pas été plus heureux que lui dans les guerres qu'ils ont euës avec les Hollandois; mais ce ſont des détails que nous renvoyons au Volume ſuivant (*c*).

Bruit d'un troiſième Siége.

(*c*) Valentyn IV. Part. pag. 82 & ſuiv.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Description de Batavia. (*a*).

CETTE Capitale des Etabliſſemens Hollandois, dans les Indes Orientales, a porté le nom de *Batavia* depuis ſa fondation; mais ce n'eſt que parmi les Européens, qui n'ont pas eû là-deſſus de meilleur exemple à ſuivre que celui de la Compagnie Hollandoiſe. Entre les Indiens, elle n'eſt encore connue que ſous l'ancien nom de *Jacatra* (*b*). Sa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale (*c*), au côté ſeptentrional de l'Iſle de Java, dans une plaine unie, mais baſſe, qui a la Mer au Nord & de grandes forets avec de hautes montagnes au Sud. Une Rivière, qui ſort de ces montagnes, diviſe la Ville en deux parties. Les murs dont elle eſt entourée ſont de pierres.

Sa ſituation.

Ses fortifications & ſes poſtes.

ON y compte vingt-deux baſtions, & quatre portes, dont les deux principales, nommées la *Porte-Neuve* & la *Porte de Dieſt*, ſont bâties avec beaucoup d'art. Les deux autres portent les noms de *Rotterdam* & d'*Utrecht*. Dans toute la Ville, les deux côtes de la Rivière ſont revêtus de pierre, juſqu'à la Barrière, qui ſe ferme chaque jour à neuf heures du ſoir & qui eſt ſoigneuſement gardée.

Nombre & forme de ſes grandes rues.

BATAVIA eſt environnée de foſſés larges & profonds, dans leſquels il y a toûjours beaucoup d'eau, ſur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations juſques dans les chemins les plus proches de la Ville. Les rues ſont à-peu-près tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Elles ont de chaque côté, le long des maiſons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverſe, qui ſont bien bâties & proprement entretenues. Celle *du Prince*, qui va du milieu du Château juſqu'à l'Hôtel de Ville & qui eſt la principale, eſt croiſée en deux endroits par des canaux. Tous les eſpaces qui ſont derrière les édifices ſont propres & bien ornés; car la plûpart *des maiſons* ont des cours de derrière, pour l'entretien de *la fraîcheur*, & de beaux jardins, où l'on trouve, ſuivant le goût & la fortune des Habitans, toutes ſortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potagères.

Ses édifices publics.

Egliſe principale.

DANS le denombrement des édifices publics, *de Graaf* commence par l'Egliſe de *la Croix* (*d*), qui mérite autant de diſtinction par la beauté du bâtiment que par ſon uſage. Elle eſt de pierre, & ſes inſcriptions rendent témoignage qu'elle fût bâtie en 1640. Du milieu du toît s'élève une petite tour d'un fort beau travail, ſurmontée d'un ouvrage de fer qui ſe termine par une girouette. Cette tour contient une ſeule cloche, qu'on ne ſonne jamais que pour l'heure du Sermon. L'Egliſe eſt vaſte & fort claire. Elle eſt

(*a*) Voyages de *Nicolas de Graaf*, pag. 275 & ſuiv. On s'attache particuliérement à ce Voyageur, parce que ſa Deſcription eſt la plus récente qu'on connoiſſe, qu'il y a profité de celles des Voyageurs précédens, qu'il avoit fait un long ſéjour à Batavia dans pluſieurs voyages, que ſon caractère eſt aſſez judicieux, & que ſes obſervations, qui ont été publiées en Hollande, n'ont point été contredites.

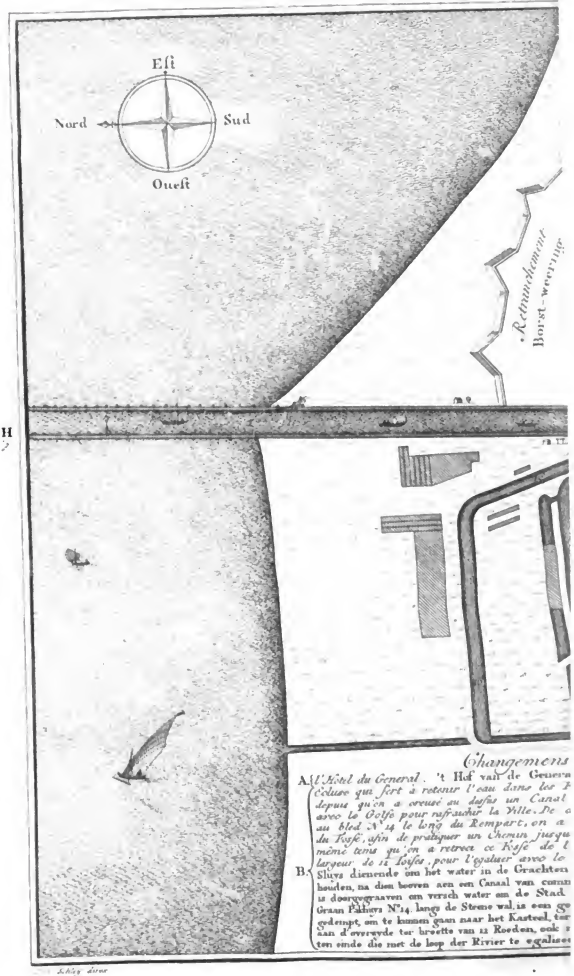
(*b*) Ils la nommoient autrefois *Sunda Calappa*. Voyez le Voyage de Houtman. R. de l'A. *A*.

(*c*) Sa longitude eſt de cent vingt-ſix degrés cinquante-quatre minutes. R. d. E.

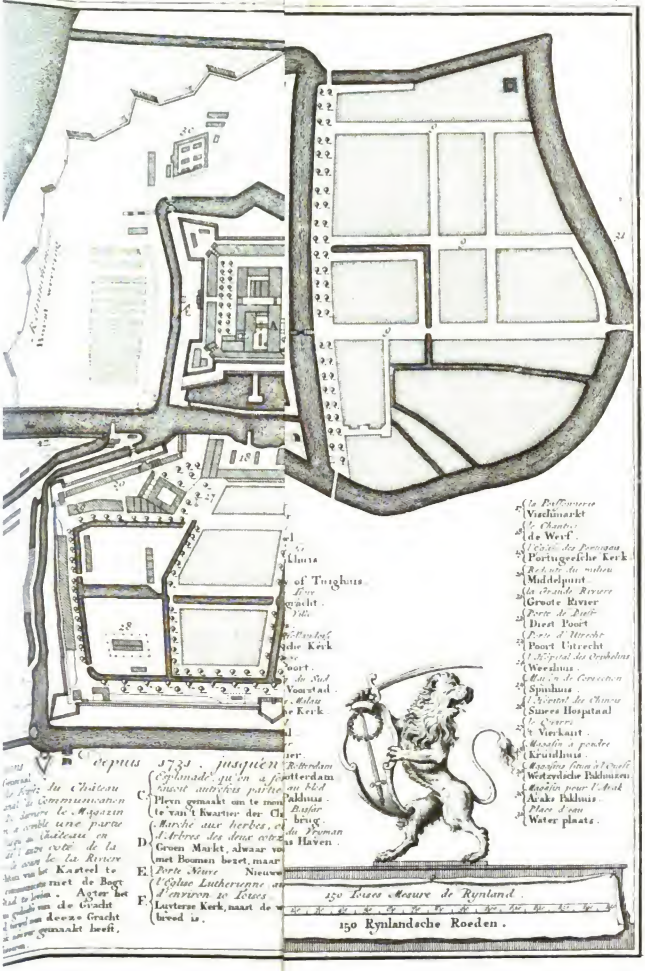
(*d*) *Kruis-kerk*, en Hollandois, ne ſignifie autre choſe qu'une Egliſe bâtie en forme de croix. R. d. E.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

J. V. Ashley direx.

GEZIGT VA

Digitized by Google

N BATAVIA.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VUE DU CHATEAU DE BATAVIA,
du côté du Magalin au Sucre.

A. *Le Château.* 't Kalteel.
B. *Bastion la Perle.* De Punt de Peerl.
C. *Bastion le Diamant.* De Punt Diamant.
D. *Bastion le Rubis.* De Punt Robyn.
E. *Maison de plaisance du Gouverneur.* 't Speelhuis van den Gouverneur.
F. *College des Seigneurs inspecteur des Digues.* 't Huis van de Heemraaden.

Digitized by Google

PERSPECTIEF VAN HET KASTEEL BATAVIA,

gezien van het Suiker Pakhuis.

Pont de pierre. De Steene Brug.
Pont privé le Bastion Amsterdam.
De Brug by de Punt Amsterdam.
L'Arsenal. 't Magazyn.
K. *Fossé du Château*. Kasteels Gracht.
L. *La grande Rivière*. De groote Rivier.

Digitized by Google

Digitized by Google

ent remplie de luſtres de cuivre, qu'on y a tranſportés de Hollande. La Chaire Evangelique & les bancs des principaux Officiers de la Ville ſont ornés, en marqueterie, d'ébéne & des plus beaux bois.

Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville, qui n'a été bâti qu'en 1652, forme le centre de la Ville, dans une place fort grande & fort unie. L'édifice eſt à deux étag , avec une porte de l'ordre Corinthien, au-deſſus de laquelle s'avance un beau balcon de pierre. Il contient de fort beaux appartemens, pour les Conſeillers, les Echevins, les Chefs du Conſeil de guerre, & quantité d'autres Officiers. On y voit une cour, entourée d'un mur de pierre fort haut, qui renferme les priſons & les cachots, avec le logement du Géolier & des Executeurs de la Juſtice (*e*).

Hôpital général.

L'Hôpital eſt un grand bâtiment, ſitué ſur la Rivière, qui paſſe au lieu de la Ville. Il eſt diſtribué en ſalles pour les malades, dont il peut contenir juſqu'à trois cens, & en appartemens commodes pour les Directeurs, le Médecin, l'Apoticaire, le Chirurgien, le Tréſorier & le Concierge. Les Eſclaves, qui ſont employés au ſervice des malades & à l'entretien de la propreté, y ont auſſi leur quartier. Tout eſt entretenu & payé par la Compagnie, ſans autre régle que la volonté des Directeurs, qui nomment trois perſonnes de conſidération pour l'Intendance de cette maiſon. Elle eſt accompagnée d'une fort belle place, ornée d'arbres, & terminée par un quai de bois qui fait une autre promenade le long de la Rivière. Deux fois chaque jour, le ſon d'une cloche annonce l'heure de la prière; & tous les Dimanches, on fait un Sermon auquel tous les malades que leurs infirmités ne retiennent pas au lit, ſont obligés d'aſſiſter. On obſerve que dans les établiſſemens Hollandois, la Religion eſt rarement négligée.

Spinhuis.

La maiſon qu'on nomme le *Spinhuis*, eſt un grand édifice où l'on renferme les femmes de mauvaiſe vie. Elle tire ce nom de l'exercice auquel on les employe, qui eſt de *filer*, ou de travailler à quelque autre ouvrage convenable à leur ſexe. Le Spinhuis de Batavia n'a point de vûe au-dehors, excepté du côté oriental, qui n'eſt fermé que d'une grille de fer, par laquelle on expoſe quelquefois les priſonnières en ſpectacle, pour les faire ſervir d'exemple au Public. Mais cette grille eſt bouchée par une fenetre de bois, que les Directeurs ſeuls ont droit d'ouvrir. L'inſpection de cette maiſon eſt confiée à deux Echevins, & la conduite des pénitentes à une femme qui les applique au travail. Celles qui n'ont pas rempli la tâche qu'on leur impoſe, reçoivent le fouet ſans indulgence. Chaque Dimanche on leur fait un Sermon, auquel les deux Inſpecteurs doivent aſſiſter.

Boucheries.

Les Boucheries de Batavia ſont ſituées au bord de la Rivière, pour y entretenir plus facilement la fraîcheur & la propreté. Il y en a deux, qui conſiſtent en deux longues rangées de piliers, couvertes d'un toît de tuiles, où la moindre ſaleté n'eſt pas ſoufferte. On y tue les beſtiaux deux fois la ſemaine, & chaque Boucher y a ſon banc. Mais avant qu'il puiſſe tuer une béte, il faut qu'elle aît été eſtimée par le Fermier-Général, & que le ſixiéme denier aît été payé à l'Etat; avec cette reſerve, que ſi le Fermier en

(*e*) Cet Hôtel de Ville a été demoli en 1706., & l'on en a bâti un autre beaucoup plus magnifique que le premier. R. d. E.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA.

en fait monter trop haut la valeur, au jugement de tous les autres Bouchers, il eſt obligé de la prendre pour le prix qu'il a prononcé.

Poiſſonnerie.

LA Poiſſonnerie n'eſt pas différente des Boucheries par la forme. Mais le centre eſt un bureau, où le Crieur public vend aux Marchands tout le poiſſon que les pêcheurs apportent le matin. Cette vente ſe fait au plus offrant, & le droit du Crieur eſt de deux ſols par réale (*f*). La plûpart des poiſſonniers ſont Chinois. Ils payent chaque mois à l'Etat deux riſdales pour leur banc. Depuis dix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, on y trouve toutes ſortes de poiſſon de mer & d'eau douce. Vis-à-vis la Poiſſonnerie eſt le Marché au riz, qui eſt à-peu-près bâti dans le même goût, mais ſans aucun banc. L'Etalonneur a ſon logement à l'extremité, pour etre toûjours pret à juger les différends qui peuvent s'élever ſur les meſures & les poids. Tous les ſix mois il les viſite à l'Hôtel de Ville, ſous les yeux de deux Echevins, & ſon ſalaire eſt de ſix ſols pour chaque nouvelle marque. On nomme *Gantang*, à Batavia, la meſure dont on ſe ſert pour meſurer & vendre le riz. Elle contient le poids d'environ quatorze livres, qui ſe vend ordinairement ſix ſols.

Marché au riz.

Marché à la volaille.

LE Marché à la volaille eſt proche du pont neuf, qu'on traverſe pour aller à l'Egliſe de la Croix. On y trouve des paniers remplis de toutes ſortes de volaille. Le prix ordinaire d'une poule médiocre eſt de deux ou trois ſols, & le reſte à proportion. Ceux qui les vendent, ſont la plûpart des *Mardikres* & des *Toupaſſes*. De l'autre côté ſe préſentent quantité de cabanes compoſées de bambous, où l'on trouve continuellement du poiſſon ſec, des oignons, de la poterie & d'autres commodités de cette nature. Mais le plus agréable & le plus fréquenté de tous les Marchés de Batavia, eſt celui aux fruits & aux légumes, qui régne le long de la Rivière juſqu'au pont neuf. Depuis quatre heures après midi juſqu'au ſoir, il eſt rempli de Chinois & de Mores qui y étalent leurs denrées, & d'acheteurs ou de curieux, qui viennent jouïr de la beauté de ce ſpectacle. Au-delà de l'Hôtel de Ville, du côté occidental, on trouve un vaſte bâtiment de bois, diſtribué en cinq allées, dont les deux faces offrent une rangée continuelle de boutiques. C'eſt un Etabliſſement des Chinois, qui vendent, dans ce lieu, des étoffes & des habits tout faits, ſans autre aſſujettiſſement que de payer chaque mois trois riſdales au Fermier, & de faire régner la propreté dans leur enceinte. Il n'y a aucune eſpèce d'étoffe ni d'habit qu'ils ne fourniſſent; mais leur adreſſe eſt extreme à tromper; & loin d'en rougir, ils ſe vantent auſſi-tôt de leurs impoſtures, comme d'une preuve d'habileté (*g*).

Marché aux fruits.

Halle Chinoiſe.

UN des principaux édifices de Batavia eſt l'Hôpital Chinois, qui a été bâti près du Spinhuis en 1646. Il eſt environné d'une belle muraille de pierre; les chambres y ſont commodes, pour les malades, les orphelins, & pour les vieillards ou les infirmes qui ne ſont plus en état de gagner leur vie. L'inſpection en eſt confiée à deux Hollandois & deux Chinois. Les Comédiens de cette dernière Nation, les Artificiers, ceux qui ſe marient & ceux qui

Hôpital Chinois.

(*f*) Dans le Commerce d'Eſpagne & des Indes, la *Reale* vaut huit *Reaux de plate*; c'eſt-à-dire, une piaſtre.

(*g*) Pag. 279. & 280.

Digitized by Google

qui font enterrer des morts, font obligés de payer une certaine ſomme à cet Hôpital. Les Chinois riches lui font des préſens conſidérables pendant leur vie, & ne manquent pas de lui en laiſſer après leur mort. Enfin, un autre Hôpital de Batavia eſt celui des Orphelins, qui y ſont nourris & élevés des aumônes publiques. Il eſt fort bien bâti ; mais l'Auteur paroît regretter qu'un ſi bel Etabliſſement ne ſoit fondé que ſur des libéralités arbitraires. En 1686, il étoit encore ſans aucune autre ſorte de revenus (*b*).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Hôpital des Orphelins.

LA Ville a des écuries publiques pour les chevaux, des maiſons de ſociété pour les Arts & les Métiers, des magaſins pour les voiles & les cordages, des gréniers pour le riz, & un Collége pour l'éducation de la Jeuneſſe. Mais elle n'a point de maiſon de force pour la correction des hommes, telle que le *Raſphuis* d'Amſterdam, où l'on fait ſcier du bois de Breſil & ſubir d'autres exercices pénibles, à ceux qui méritent cette punition. Les Hollandois des Indes ont quelques Iſles deſertes, qui leur tiennent lieu de Raſphuis, pour ramener à la ſageſſe les méchans & libertins.

Autres édifices publics.

LE Chateau de Batavia demande un peu plus d'etendue dans ſa deſcription. Il eſt placé à l'embouchure de la Rivière, fort près de la Ville. L'Auteur ne parle de ſa beauté qu'avec admiration. Sa forme eſt quarrée. Il eſt défendu par quatre baſtions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle*; tous revetus d'auſſi belle pierre que le corps de l'édifice. Les foſſés en ſont larges & profonds, l'artillerie groſſe & nombreuſe, & la garniſon bien entretenue. Il a deux portes, dont la principale eſt celle qui régarde la campagne. Le pont qui traverſe le foſſé eſt ſoûtenu par quatorze arches. Il a vingt-ſix toiſes de long & dix pieds de large, avec des garde-foux de pierre & un beau pavé de brique. Cette porte fût bâtie en 1636 (*i*). L'autre, qui ſe nomme la *Porte-d'eau*, eſt au Nord. Elle ſert tout-à-la-fois de Corps-de-garde & de Bureau pour les Gardes-magaſins, qui logent des deux côtés, le long de la courtine. Une Inſcription, qui eſt au-deſſus, rend témoignage qu'elle fût bâtie en 1630. Il y a deux autres petites portes dans les courtines, qui ſervent à recevoir le canon, les boulets & les munitions de bouche (*k*).

Château de Batavia.

L'INTÉRIEUR du Château eſt compoſé de deux grandes places, environnées de bâtimens. La plus grande offre le Palais du Gouverneur-Général des Indes, qui s'éléve au-deſſus de tous les autres édifices & même au-deſſus des baſtions, ſur-tout par une belle Tour qui en fait préciſément le centre, & qui a pour girouette un Navire de fer, aſſez mobile pour tourner au gré du vent. L'entrée eſt au milieu de la façade, & l'on y monte par un large eſcalier de pierre. Les appartemens en ſont vaſtes & bien diſtribués. C'eſt-là que s'aſſemblent le grand Conſeil, la Chambre des Comptes & la Secrétairerie. Les maiſons des Conſeillers des Indes ſont auſſi fort belles & bien ornées. Elles ſont aux côtes de la porte qui conduit à la campagne & qui eſt à l'Oueſt du Château. Il y a des Corps-de-garde aux deux côtés. C'eſt-là qu'eſt auſſi le Laboratoire général pour la Chirurgie, & qu'on prépare les caiſſes de médicamens qui ſont tranſportées dans tous les Comptoirs Hollandois des Indes. Là ſont les Archives, où tous les papiers de la Compagnie ſont gardés, &c.

Edifices.

ON

(*b*) Pag. 282. (*i*) Pag. 283. (*k*) Pag. 284.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Magasins.

Eglise.

ON a ménagé dans toutes les parties du Château, un grand nombre de magasins pour les provisions de bouche, telles que le bœuf salé, le lard, le *Mom*, qui est une biere forte de Brunswick; l'huile, le vinaigre, le vin, &c.; & des caves pour la poudre, les feux d'artifice, &c. L'Eglise est un petit édifice octogone, de fort bon goût, qui fût bâti en 1644. Elle est fort claire. Le toit, qui est appuyé sur des colomnes de bois, est en terrasse. On y a transporté de Hollande, des lustres de cuivre & des orgues. Le pavé est de pierres blanches & bleues, polies & disposées avec art. Les fenêtres d'enhaut sont de beau verre, de plusieurs couleurs; & celles d'en-bas, de rosceaux fendus à la maniére des Indes & disposés fort ingénieusement. La chaire du Prédicateur & les bancs du Général, des Conseillers des Indes & des personnes de considération, sont de bois de *kajatte* & d'autres bois précieux, dont le travail relève encore la beauté.

Dehors de Batavia.

L'AUTEUR nous laisse à désirer dans cette description, la véritable grandeur de Batavia & de son Château (*l*). Il passe aux dehors de la Ville; c'est-à-dire, à ce qu'ils offrent de plus remarquable. Elle est environnée de la Forteresse (*m*) à l'Orient, jusqu'à la Riviére d'*Ansjol*, & à l'Occident, jusqu'à la Riviére d'*Ankée*, le long du Golfe; au Midi, c'est-à-dire, vers la campagne, par le Fort de *Noordwyck*, par celui de *Ryswick*, qui a cinq bastions, & par les restes de l'ancienne *Jacatra*; de-sorte que les terres cultivées étant à couvert des irruptions, aucune crainte ne trouble les soins de l'agriculture. Aussi voit-on, de ce côté-là, de belles allées d'arbres, des champs de riz & de cannes, de belles maisons de plaisance, & des jardins où l'on a rassemblé toutes sortes de fruits. Pour encourager les Habitans à cultiver la terre & à planter des arbres, les Magistrats de Batavia firent arrêter, en 1659, le cours de la grande Riviére au-dessus de Rysvick, & la détournérent dans deux larges & profonds canaux, dont l'un conduit à Rysvick & l'autre à Jacatra. L'un de ces deux canaux se replie par un troisiéme bras, qui va droit à la Ville & qui est retenu par une digue, près du second pont de la porte neuve. Cette eau fait aller sept moulins, soit à bled, à scier, à papier ou à poudre, dont la Compagnie tire un profit considerable. On voit en divers endroits, aux environs de la Ville, des tuileries, des briqueteries & un grand nombre de moulins à sucre, qui rapportent beaucoup aux proprietaires & qui font d'une extrême commodité pour les Habitans. On a destiné des lieux particuliers pour la purification du soufre, d'autres pour blanchir le linge; & dans la vûe continuelle du bien public, on avoit fait bâtir, en 1658, une forte écluse de pierre, pourvûe de bonnes portes, pour faciliter le passage de tout ce qu'on porte à la Ville. Mais le fond n'ayant pas été bien affermi, & ses dépérissemens

Canaux.

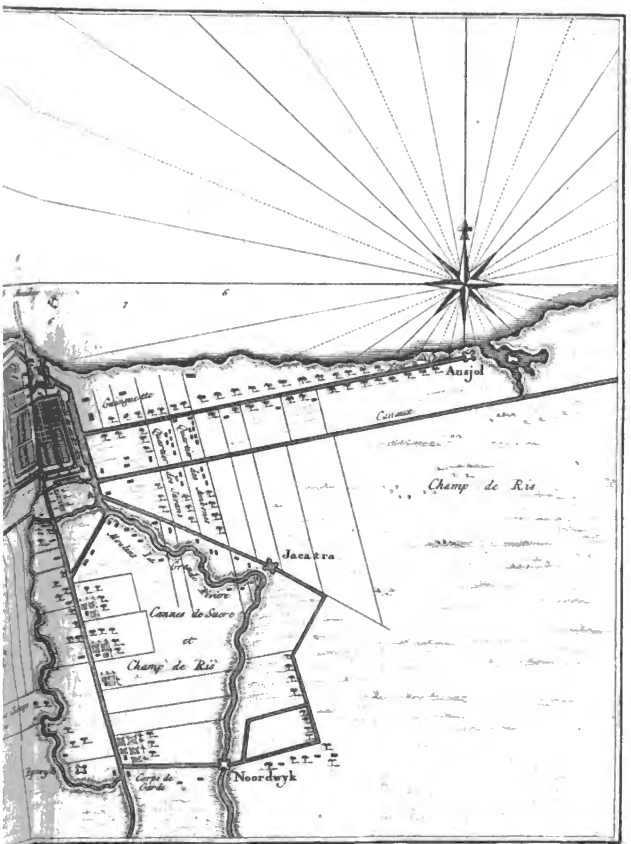
(*l*) On y peut suppléer au moyen d'un Plan exact, tel qu'est le nôtre. Valentyn donne à la Ville plus de 4800 pas de circuit, sans les Fauxbourgs. Elle en a 1347 en longueur du côté occidental, mais seulement 802 du côté oriental; & sa largeur est comptée à 1361 pas. Celle du Château est de 274 pas sur 290 de long, depuis la Porte d'eau, jusqu'à celle qui regarde la Campagne. R. d. E.

(*m*) Mr. Prevoit remarque ici qu'*il faut entendre apparemment le Château*, mais il n'a pas compris son Original qui s'exprime mal en cet endroit, où il s'agit seulement des deux Forts qui sont sur ces Riviéres. Il y a encore le *Vijfhoek*; & *Jacatra* n'est pas autre chose. Voyez la Carte. R. d. E.

Digitized by Google

Digitized by Google

KAART VAN DE BUITENS



STREEKEN VAN BATAVIA.

Digitized by Google

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA.

...as l'ayant rendue inutile, on y a fait depuis un pont à rouleaux, sur lequel on fait passer les batteaux. Une maladie contagieuse, qui causa, il y a quelques années, beaucoup de ravage à Batavia, fit naître l'idée d'un *Lazaret*, qui a été bâti depuis, hors de la porte de Dieft, sur le chemin d'Ankee (*n*).

Pont à rouleaux.

Lazaret.

Les Habitans de Batavia sont, ou libres, ou attachés au service de la Compagnie. C'est un mélange de divers Peuples. On y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanois, des Macassars, des Mardicres, des Hollandois, des Portugais, des François, &c. Les Chinois y font un négoce considerable & contribuent beaucoup à la prospérité de la Ville. Ils surpassent tous les autres Peuples des Indes, dans la connoissance de la mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention continuelle qui entretiennent la grande peche; & c'est par leur tra... qu'on est pourvû, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potagéres & de fruits. Ils affermoient autrefois les plus grands péages & les droits de la Compagnie. On les laisse vivre en liberté, suivant les loix de leur Pays, & sous un Chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robbes de coton ou de soye, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne sont pas coupés à la manière des Tartares, comme dans leur Patrie; ils sont longs & treſſés avec beaucoup de grace. La plûpart de leurs maisons sont basses & quarrées. Elles sont répandues en différens quartiers, mais toûjours dans ceux où le Commerce est le plus florissant (*o*).

Habitans de Batavia.

Chinois.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité & l'industrie. Il s'attachent particuliérement à la péche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs batteaux. Les voiles en sont de paille, à la manière des Indiens. Ils ont un Chef, auquel ils sont soûmis, & qui a sa maison, comme la plûpart d'entr'eux, sur le quai du *Rhinoceros*. Leurs habits sont de coton ou de soye; mais les principales femmes de leur Nation portent des robbes flottantes, de quelque belle étoffe de soye à fleurs ou à rayes. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux sous cette espéce de bonnet informe. Leurs maisons, qui ne sont couvertes que de feuilles d'*Ole* ou de *Jager*, ne laissent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement, ou macher du bétel, ou fumer, avec des pipes de canne vernissées (*p*).

Malais.

Les Mores, ou les Mahometans, diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits sont les memes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plûpart sont Colporteurs, & vont sans ceſſe dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus considerables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des Iles dans leurs barques.

Mores ou Mahométans.

Les Amboiniens ont leur habitation hors de la Ville, près du Cimetière des Chinois, sur le chemin de Jacatra. Ils ont un Chef auquel ils doivent obéir, & qui s'est fait bâtir une fort belle maison dans le meme lieu. Leur occupation commune est une espéce de charpenterie, qui consiste à faire des maisons de bambous pour ceux qui employent leurs services; ouvrage qui

Amboiniens.

(*n*) Pag. 286 & précédentes. (*o*) *Ibidem.* (*p*) Pag. 287.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

qui demande assez d'adresse. Ils accommodent les chassis des fenêtres avec des cannes fendues en diverses figures, d'étoiles, de lozanges, de quarrés, pour la communication du jour. C'est une Nation hardie, d'un commerce difficile & toûjours prête à se soûlever. Les hommes ont autour de la tête, une toile de coton dont ils laissent pendre les deux bouts. Ils ornent de fleurs cette espèce de turban. Les femmes portent un habit fort mince, au milieu du corps, & s'enveloppent l'épaule d'une toile de coton qui leur laisse le bras nud. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ole, & la plûpart à deux ou trois étages (*q*).

Javanois.

LES Javanois habitent de l'autre côté du Cimetière, dans des maisons de bambous, suivant l'usage du Pays. Elles sont d'une grande propreté & couvertes des mêmes roseaux. Quelques-uns s'occupent de l'agriculture. D'autres font des batteaux, qui servent aux gens de la Compagnie pour le transport de leurs denrées & pour la pêche. La plûpart des hommes vont nuds, ou sans autre voile qu'une petite pièce de toile qui leur descend jusqu'au genou. Ils sont quelquefois ceints *d'une* espèce d'écharpe, sous laquelle ils portent un *cris* ou quelqu'autre arme. Leur tete est couverte d'un bonnet; mais ils ont toûjours les jambes & les pieds nuds (*r*).

Gouvernement & Conseils de Batavia.

TOUT le Gouvernement des Hollandois, dans les Indes, est partagé en six Conseils. Le premier & le supérieur est composé des Conseillers des Indes, auxquels le Général préside toûjours. C'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales & sur les intérets de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la Compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette Chambre suprême, peuvent tous les jours avoir audience. Le second Conseil, qui est plus proprement le Conseil des Indes, est composé de neuf Membres & d'un Président. Il est le dépositaire du grand sceau, sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure: *Sceau du Conseil de Justice du Château de Batavia.* Ce Conseil porte le nom de Chambre ou de Cour de Justice. Toutes les affaires qui regardent les Seigneurs de la Compagnie & les Chambres des Comptes y ressortissent. On y peut appeller de la Cour des Echevins, en payant vingt-cinq réales d'amende lorsque la première Sentence est confirmée. Le troisième Conseil est celui de la Ville, composé des Echevins, qui sont au nombre de neuf, entre lesquels on compte toûjours deux Chinois. C'est-là que se plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les Bourgeois libres, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie; avec la liberté de l'appel au Conseil de Justice. Le quatrième est la Chambre des Directeurs des Orphelins, dont le Président est toûjours un Conseiller des Indes. Il est composé de neuf Conseillers, de trois Bourgeois & de deux Officiers de la Compagnie, dont le devoir est d'administrer le bien des Orphelins, de veiller à la conservation de leurs héritages, & de ne pas souffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte sans leur laisser de-quoi vivre pendant son

(*q*) Pag. 288.

(*r*) *Ibid.* Voyez la Description générale des mœurs & des usages des Javanois.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

son abſence. Le cinquième Conſeil eſt établi pour *les petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son Préſident doit être auſſi un Conſeiller des Indes, & ſes fonctions conſiſtent à faire comparoître les Parties, à juger des obſtacles qui ſurviennent, & à tenir la main pour empêcher qu'un infidèle ne ſe marie avec une femme Hollandoiſe, ou un Hollandois avec une femme du Pays, qui ne parle pas la langue Flamande. Enfin le ſixième Conſeil eſt celui de la guerre, dans un ſens reſſerré à la Bourgeoiſie. Il a pour Préſident le premier Officier des Bourgeois libres. Comme la garde de la Ville eſt entre leurs mains, c'eſt le Commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de ſon reſſort à ce Tribunal, & la déciſion s'en fait ſur le champ. Cette Cour s'aſſemble à l'Hôtel de Ville, & donne audience deux fois la ſemaine (*s*) (*t*).

MŒURS des Habitans.

AVEC de ſi ſages Etabliſſemens pour l'entretien de l'ordre & de la Juſtice, l'Auteur ſe plaint que rien ne ſoit ſi mal obſervé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics juſtifie ſes plaintes.

QUATRE ſortes de femmes.

SON pinceau s'exerce d'abord ſur les femmes. Il en diſtingue quatre ſortes; les *Hollandoiſes*, les *Hollandoiſes-Indiennes*, & celles qu'il nomme les *Kaſtices* & les *Meſtices*. En général, dit-il, elles ſont inſupportables par leur arrogance, par leur luxe & par le goût emporté qu'elles ont pour les plaiſirs. On appelle *Hollandoiſes*, celles qui ſont venues par les Vaiſſeaux qui arrivent tous les ans; *Hollandoiſes-Indiennes*, celles qui ſont nées, dans les Indes, d'un père & d'une mère Hollandois; *Kaſtices*, celles qui ſont nées d'un père Hollandois & d'une mère *Meſtice*; & *Meſtices*, celles qui viennent d'un Hollandois & d'une Indienne. Il ajoûte qu'on donne ordinairement aux Hollandoiſes-Indiennes, le nom d'*Enfans Liblabs*, & que les femmes de cet ordre *ont le timbre un peu fêlé*.

TOUTES ces femmes ſe font ſervir nuit & jour par des Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui doivent ſans ceſſe avoir les yeux reſpectueuſement attachés ſur elles, & deviner leurs intentions au moindre ſigne. La plus legère mépriſe expoſe un Eſclave, non-ſeulement à des injures groſſières (*v*), mais encore à des traitemens cruels. On le fait lier à un poteau, pour la moindre faute; on le fait fouetter ſi rigoureuſement à coups de cannes fendues, que le ſang leur ruiſſelle du corps & qu'ils demeurent couverts de playes. Enſuite, dans la crainte de les perdre par la corruption qui pourroit ſe mettre dans leurs bleſſures, on les frotte avec une eſpèce de ſaumure, mêlée de ſel & de poivre, ſans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étoient privés de raiſon & de ſentiment (*x*).

UNE Hollandoiſe ou une Indienne de Batavia, n'a pas la force de marcher

(*s*) Pag. 289.

(*t*) Outre ces Collèges, il y a encore 1°. celui des *Heemraaden*, qui eſt le cinquième en rang & qui a l'inſpection ſur les Terres, Rivières, Ponts & Chemins &c., hors de la Ville. Son Préſident eſt auſſi un Conſeiller des Indes. 2°. Celui des *Boedelmeeſters* ou Curateurs des Succeſſions des Chinois & autres étrangers. Le Sabandar en eſt toûjours Préſident. Ce Collège ſuit celui qui eſt établi pour *les petites affaires*. R. d. E.

(*v*) Ces injures, telles que l'Auteur les rapporte, ne font pas prendre une haute idée de la politeſſe de Batavia: c'eſt *Puta raſtada*, *Fillo de Puta*, *Puta de Negro*, &c.

(*x*) Pag. 290 & 291.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA Hollandoises, & Hollandoises-Indiennes.

cher dans ſon appartement. Il faut qu'elle ſoit ſoûtenue ſur les bras de ſes Eſclaves; & ſi elle ſort de ſa maiſon, elle ſe fait porter dans un palanquin ſur leurs épaules. Elles ont perdu l'uſage, ſi bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'eſt une nourrice, Moreſque ou Eſclave, qui les élève. Auſſi preſque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalois & le Portugais corrompu, comme les Eſclaves dont ils ont reçû leur première éducation; mais à-peine ſçavent-ils quelques mots de la langue Flamande, ou s'ils la parlent, ce n'eſt pas ſans y meler quantité de *Lipe-tyole*, c'eſt-à-dire, de mauvais Portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils ſçavent ſi mal; & la plûpart ne rougiſſent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la ſemence & le goût de tous les vices (*y*).

Meſtices & Kaffices.

LES Meſtices & les Kaſtices valent moins encore que les femmes nées d'un père & d'une mere Hollandois. Elles ne connoiſſent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de macher du betel, de fumer des *Bookes*, de boire du thé, & de ſe tenir couchées ſur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajuſtemens, des Eſclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou des plaiſirs de l'amour, auxquels il ſemble qu'elles ſoyent entiérement livrées. Hollandois ou Mores, tout convient à leurs deſirs déréglés. Ce goût les ſuit juſqu'à table, où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur eſpece. Elles mangent rarement avec leurs maris, & ce déſordre eſt paſſé comme en uſage. D'ailleurs elles mangent très-malproprement & ſans ſe ſervir de cuillères, à l'exemple des Eſclaves qui les ont élevées. Leur ſert-on du riz aſſaiſonné? Elles le remuent avec les doigts, & ſe le fourrent dans la bouche à pleines mains, ſans ſe mettre en peine du dégoût qu'elles cauſent aux ſpectateurs, par des ruiſſeaux de jus ou de ſauce qui leur coulent ſur le menton (*z*). Cette groſſiéreté, qui vient d'un défaut d'éducation, & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particuliérement dans les repas où elles ſont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. *Leur embarras fait pitié.* Elles n'ont point de contenance. Elles n'oſent ni parler ni répondre; & leur reſſource eſt de s'approcher les unes des autres, pour s'entretenir enſemble (*a*).

Moreſques.

CEPENDANT, ſi l'on en croit l'Auteur, le mari d'une Kaſtice eſt un homme heureux en comparaiſon de ceux qui ſont aſſez ennemis d'eux-mêmes, pour épouſer une Moreſque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeuneſſe; mais elles deviennent d'une affreuſe laideur en vieilliſſant, & la plûpart s'abandonnent à l'incontinence avec ſi peu de reſerve, qu'elles ne refuſent aucune occaſion de ſe ſatisfaire. Quoique les hommes de leur Nation leur plaiſent toûjours plus que les Blancs, elles ne s'arretent point à la couleur lorſqu'elles ſont preſſées de leurs déſirs. L'Auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandois à ces triſtes mariages: mais il aſſûre qu'ils ne ſont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidiſſement de l'amour, il ſe bannit tout

(*y*) Pag. 292. (*z*) Pag. 293. (*a*) *Ibidem.*

tout à la fois de ſa Patrie (*b*) & de ſa famille, avec laquelle il ne peut plus eſpérer de communication qu'après la mort de ſa femme; & ſi elle lui laiſſe des enfans, ſoit qu'il en ſoit le père ou non, il ne peut quitter le Pays ſans leur aſſûrer une certaine ſomme, qui ſuffiſe pour leur nourriture & leur entretien (*c*).

Description de Batavia.

Le reſte de cette peinture eſt beaucoup plus vif; mais, pour conſerver toute ſa force, il demande d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, parce qu'un ſtile plus exact & plus ſérieux en affoibliroit les couleurs. „ Revenons, dit-il, à nos Dames *Hollandoiſes*, *Kaſtices & Meſtices*, & voyons „ leur luxe & leur fierté, particulièrement lorſqu'elles vont à l'Egliſe, le „ Dimanche, ou les autres jours de Sermon. C'eſt alors qu'elles ſont parées à l'envi. L'une porte un habit de velours, l'autre une étoffe d'or „ brodée, accompagnée d'une dentelle de même. Leur tete & leur col „ brillent de rubans d'or & de perles, leurs oreilles de beaux diamans, & „ leur gorge de croix de pierreries. La plus humble paroît plutôt une „ grande Princeſſe que la femme ou la fille d'un bourgeois. Il n'y en a „ pas une qui aille à l'Egliſe, ou qui en revienne ſans être ſuivie de ſes Eſ„ claves, qui lui portent un paraſol ſur la tête, de peur que la blancheur „ de ſon teint ne reçoive quelqu'altération, ou que ſon ſang ne s'échauffe. „ Quelques-uns de ces paraſols ont des ouvrages de ſculpture, qui repré„ ſentent des dragons & d'autres figures, & ſont entourés de grandes den„ telles de ſoye qui pendent en feſtons. La cour qui eſt devant l'Egliſe „ eſt pleine d'Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, de paraſols, de conduc„ teurs, de gardes, & d'une multitude de caroſſes. Mais ce qu'il y a de „ plus étonnant, c'eſt que ceux qui ſont établis pour reprimer le vice, la „ vanité & le luxe (*d*), ſouffrent que leurs propres femmes & leurs en„ fans, ayent autant de luxe & de vanité que les autres. Souvent leurs fa„ milles en montrent l'exemple & donnent occaſion de l'imiter. Ce qu'on „ peut dire là-deſſus, c'eſt que leur doctrine n'a aucun rapport à leur vie, „ & qu'ils enſeignent un chemin où ils ſe gardent bien de marcher eux-mê„ mes (*e*).

Luxe des femmes.

Il s'étend juſqu'aux Miniſtres.

„ Cet air de ſplendeur & de vanité eſt en uſage, non-ſeulement à Ba„ tavia, mais auſſi dans tous les endroits des Indes où les Hollandois ont „ des Etabliſſemens. Pour fournir au luxe & ne rien céder aux autres, „ chacun prendroit ſur l'Autel. On voit, à Batavia, des femmes entrete„ nues par l'Egliſe, & qui reçoivent de la Diaconie, ſix, huit, & dix rif„ dales par mois, porter des colliers de perles & des chaînes d'or, & ſe „ faire ſuivre par quantité d'Eſclaves.

Ce que c'eſt que la plûpart des femmes de Batavia.

„ Il y a de-quoi s'étonner, quand on conſidère à quel degré ces femmes „ portent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion ſur ce que la plû„ part étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéreſſer celles qui doi„ vent être exceptées. Les unes ſont des perſonnes du bas ordre dans la „ vertu, qui, preſſées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, „ ont

(*b*) On a vû que ces mariages ſont défendus par l'Etat.
(*c*) Pag. 294.
(*d*) Les Miniſtres Eccléſiaſtiques.
(*e*) Pag. 295.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA.

„ ont cherché une dernière reſſource aux Indes. D'autres chargées d'en-
„ fans ont pris le même chemin pour ſe ſoûtenir. D'autres, du plus bas
„ étage, qui gagnoient leur vie à ſervir & qui s'ennuyoient du travail, ſe
„ ſont bien trouvées d'avoir pris le même parti. Je ne veux pas oublier
„ celles, qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à vendre les den-
„ rées les plus viles, ont réuſſi dans leur voyage & ſont devenues des Da-
„ mes des Indes (*f*). Mais je paſſerai ſous ſilence que malgré leurs avan-
„ tures de Hollande, elles ſont reçûes aux Indes comme pures, nettes &
„ vertueuſes, de-ſorte que ſouvent elles ſont de bons mariages. Ce ſont
„ des choſes paſſées. Le mari n'en ſçait rien; & quand il le ſçauroit, c'eſt
„ la mode. Elles n'en ſont pas moins les maîtreſſes, & ne manquent pas
„ de ſe dire parentes & niéces de quelques Conſeillers, de quelques Bour-
„ guë-maîtres, ou de quelques Marchands conſidérables (*g*)".

Les Directeurs s'oppoſent au départ des femmes.

LA vie que les femmes mènent aux Indes & les richeſſes qu'elles y amaſſent faiſant beaucoup de bruit en Europe, il eſt naturel que les mêmes eſpérances en excitent un grand nombre à tout mettre en uſage, pour ſe procurer le plaiſir de voir la fameuſe Ville de Batavia. Mais elles n'obtiennent pas indifféremment cette faveur; car ſi les Directeurs de la Compagnie vouloient l'accorder à toutes celles qui la demandent, on verroit ſur les Vaiſſeaux plus de femmes que d'hommes. Pour éviter l'embarras qu'elles cauſeroient dans les voyages, & les troubles qu'elles y feroient naître, elles ne peuvent s'embarquer ſans une permiſſion expreſſe des Directeurs. Celles qui ne laiſſent pas de paſſer ſans aveu, ſe tiennent cachées parmi les Matelots, dont elles prennent l'habit, ou celui de Soldat, mangent avec eux, & couchent dans un branle juſqu'à-ce qu'elles ſoyent en mer. Alors elles redeviennent femmes, & ſous le nom de *Chambrières*, elles rendent ſervice aux Officiers pour laver le linge ou pour coudre. Elles ne ſe bornent pas toûjours à ces exercices; mais les Officiers empêchent qu'elles ne ſe familiariſent *trop* avec l'équipage. Lorſqu'elles ſont arrivées au Cap, ſouvent elles s'y arretent, pour s'attacher à quelqu'un de *ces honnêtes gens du Cap, qui les prend à la* bonne-foi. Si elles ne trouvent pas à s'engager ſi avantageuſement, leur reſſource eſt de ſe livrer à quelque débauche, ou de tenir un cabaret d'arrak pour les Matelots. Auſſi-tôt qu'elles ont amaſſé quelque argent & qu'elles paroiſſent vêtues à la mode du Pays, ce ſont de véritables Dames, quelque mépris que leur vie ſcandaleuſe ait mérité en Hollande, & quoiqu'elles en ſoyent quelquefois ſorties par la crainte d'être enfermées dans un Spinhuis, ou d'être punies plus ſévérement.

Comment elles éludent leurs ordres.

Ce qu'elles deviennent au Cap de Bonne-Eſpérance.

QUAND leurs ajuſtemens ſont ſoûtenus par l'agrément de la figure, elles forment de plus hauts projets. On les voit s'inſinuer auprès des Maîtres de Navire, des Marchands, des Teneurs de Livres, des Pilotes, & d'autres Officiers, qui leur portent régulièrement leur tribut. Mais les plus jolies s'efforcent de plaire à ceux qui ont part à la direction des effets & du Commerce de la Compagnie. Sont-elles aſſez heureuſes pour y parvenir? On n'eſt plus ſurpris de les voir dans une opulence qui les conduit quelquefois à la plus grande conſidération. Cependant il eſt rare que les richeſ-

(*f*) Pag. 296. (*g*) Pag. 297 & ſuivantes.

ſes

ſes amaſſées par cette voye ſoyent de longue durée. Leur ſort ordinaire eſt d'être diſſipées comme elles ont été acquiſes. DESCRIPTION DE BATAVIA.

L'AUTEUR ajoûte que ſi l'on ignore comment les choſes ſe paſſent à Batavia, on pourra ſoupçonner que ce qu'il dit des femmes eſt faux, ou du moins exageré. Mais il proteſte que la vérité lui eſt chère juſques dans les moindres circonſtances, & qu'il a veillé ſeulement ſur ſes expreſſions, pour ne s'échapper à rien qui puiſſe bleſſer l'imagination des femmes d'honneur (*b*).

SES obſervations ne ſont pas moins curieuſes ſur les abus du Commerce Hollandois, & doivent trouver place ici, puiſqu'elles appartiennent particuliérement à Batavia. Obſervations ſur les abus du Commerce à Batavia.

LE Commerce, dit-il, conſidéré en général, eſt permis ſans doute à tout le monde; & chacun a droit de l'exercer, lorſqu'il eſt capable de l'entreprendre & de le ſoûtenir. Mais il en faut excepter ceux qui ont cedé ce droit en s'engageant au ſervice d'autrui, & qui ont confirmé leurs engagemens par la foi d'un ſerment. C'eſt le cas de ceux qui ſont employés par la Compagnie. Ils ont tous juré „ de lui demeurer attachés & de la ſervir „ fidélement, par terre & par mer, ſans entrer dans aucun deſſein qui puiſſe „ ſe nuire à ſes intérêts, & particuliérement ſans entreprendre aucun Com„ merce pour leur propre compte ". Cependant rien n'eſt moins obſervé que ce ſerment. Ceux qui ont quelque commandement ſur les Vaiſſeaux de la Compagnie, profitent fort bien du droit d'*avarie*; c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant toûjours que le Voyage leur a cauſé quelque perte, ils demandent des dédommagemens pour un mal imaginaire. Il leur ſemble auſſi qu'en donnant de fauſſes couleurs à leurs motifs, ils ne violent point leur ſerment par le trafic de la viande, du lard, des eaux, des cordages &c., quoiqu'ils les envoyent à terre par d'autres Bâtimens, & qu'ils les vendent aux Chinois ou à d'autres Indiens (*i*). Engagement de ceux qui ſervent la Compagnie. Combien il eſt violé.

ON a vû ſouvent à Malaca, des Maîtres de Vaiſſeaux, qui ayant fait tomber ſubtilement quantité de cordages entre les mains des Anglois, ont fait châtier le *Boſſeman*, qui a le ſoin des cables, & le *Schieman*, qui prend garde à la proue, comme s'ils s'étoient rendus coupables de vol ou de négligence. On en a vû d'autres qui ont fait jetter dans la Mer de gros cables de Bengale, ſous prétexte qu'ils n'étoient pas bien faits; tandis qu'ils avoient des gens apoſtés pour les pêcher & les vendre aux Chinois (*k*).

IL n'y a pas plus de fidélité ſur terre. Il eſt triſte de voir combien de bois, de cloux, & d'autres matériaux s'évanouiſſent dans l'Iſle d'*Onruſt* & à Batavia. Combien n'y fait-on pas, dans les atteliers de la Compagnie, de chaſſis de vîtres, de pôteaux, de portes & de fenêtres, qui ſervent aux maiſons des particuliers? Combien de coffres, d'armoires & de cabinets en relief, qui ſont travaillés par les ouvriers de la Compagnie? S'il y a quelque ouvrage à faire pour l'intérêt public, s'il faut réparer quelques magaſins, on eſt ſurpris de la quantité de bois, de pierre & de fer qu'on y employe. Mais l'étonnement ceſſe lorſqu'on les voit ſervir à bâtir des maiſons & des jardins. Ceux qui ſont chargés de livrer des vivres & des rafraîchiſſemens pour les Infidélités ſurprenantes.

Vaiſ-

(*b*) Pag. 293. (*i*) Pag. 300. (*k*) Pag. 301.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Vaiſſeaux, à Batavia, à Ceylan, à Bengale & au Cap, achètent ce qu'il y a de pire, & le portent en compte à la Compagnie ſur le pied de ce qu'il y a de meilleur & de plus cher. Un Matelot ne reçoit que des os couverts de peau, au-lieu des meilleurs moutons, qui lui ſeroient néceſſaires pour de ſi pénibles voyages. Auſſi les fortunes des Entrepreneurs cauſent-elles de l'admiration par leur rapidité comme par leur excès. Les Hôpitaux ne ſont pas plus exempts de ce déſordre. C'eſt un véritable ſujet de douleur de voir combien ils ſont négligés, & quel eſt le nombre des malheureux qui périſſent faute de ſoins & de ſecours, dans les lieux où ils ne ſont conduits que par l'eſpérance d'en recevoir. Ces rapines ne portent plus le nom de vol. Elles ſont paſſées en uſage, & ceux qui trouvent l'occaſion de les exercer, ſe perſuadent que l'impunité les rend permiſes (*l*).

Abus ſur les Vaiſſeaux.

LES Vaiſſeaux qu'on équipe à Batavia, pour le Japon, ſont chargés, non-ſeulement des effets de la Compagnie, mais auſſi de ceux des Particuliers; & ſouvent les derniers ſont en ſi grand nombre, que ceux de la Compagnie demeurent au rivage. Les chambres au riz & aux voiles, la ſainte-barbe, le pont-coupé & la foſſe aux cables ſont remplis. La ſainte-barbe eſt quelque fois ſi pleine de grandes caiſſes, entaſſées les unes ſur les autres, qu'à peine peut-on manier le gouvernail, & qu'il ne reſte pas de place pour ceux qui doivent y coucher. Le même abus règne ſouvent au retour; & de-là viennent les malheurs qui arrivent dans les tempêtes, lorſqu'on eſt au-deſſous du vent, près de la Côte. Quel nombre ſuperflu d'Ecrivains, de Marchands, de Sous-Marchands, de Teneurs de Livres & d'Aſſiſtans, qui partent tous les ans pour le Japon! On en compte quelquefois douze, & plus, ſur un ſeul Vaiſſeau, qui prennent le ridicule titre de *Stathouders* de la Compagnie. Ces inſectes rongeurs, qui vivent aux dépens d'autrui, partent chargés des intérêts d'autres gens de leur eſpèce, qui après avoir diſſipé leur bien dans la débauche, à Batavia, ont beſoin de ſe relever par un Commerce défendu. Ils ſe ſoûtiennent à-peu-près juſqu'au départ des Vaiſſeaux, & l'on s'imagineroit qu'ils tiennent à faveur le voyage du Japon & de Bengale. Ceux qui manquent d'induſtrie, ou qui n'ont pas des protecteurs puiſſans, demeurent abandonnés; car l'ardeur eſt ſi grande pour obtenir ces places, que les deux tiers de ceux qui les demandent ſont toûjours rebutés. Ce Commerce particulier n'eſt pas ſeulement en uſage parmi les hommes. Les femmes s'en mêlent auſſi, quoique les Directeurs ayent établi, par une ordonnance particulière, que ſi quelque femme eſt ſurpriſe dans ce cas, les dédommagemens de la Compagnie ſeront pris ſur le mari (*m*).

Officiers ſuperflus & dangereux.

Ordonnance qui défend le Commerce aux femmes.

Fidélité Japonoiſe.

QUOIQU'IL n'y aît pas de Fiſcal au Japon, de la part de la Compagnie, on ne laiſſe pas d'y veiller ſoigneuſement aux effets qui arrivent ſur les Vaiſſeaux Hollandois, & ce ſont les Japonois eux-mêmes, qui donnent aux Européens l'exemple de cette fidélité. Auſſi-tôt qu'un Navire a jetté l'ancre, ils mettent le ſceau ſur tous les ballots & les coffres; ils veillent jour & nuit pour empêcher qu'il ne ſorte des marchandiſes du Vaiſſeau. Mais toutes ces précautions ne ſont pas capables d'arrêter ceux qui font le Com-

(*l*) Pag. 302. & ſuivantes. (*m*) Pag. 304.

Digitized by Google

merce particulier. Ils trouvent toûjours le moyen de faire paſſer ce qui leur appartient & de recevoir ce qu'ils veulent emporter. La rigueur même de la Juſtice Japonoiſe eſt un frein trop foible. Quelques-uns de ces Négocians clandeſtins ſûrent découverts la nuit, tandis qu'ils introduiſoient leurs ballots dans Nangazaqui, d'où ils comptoient de tirer d'autres marchandiſes par la même voye. La Cour en fût ſi choquée, que, par un ordre exprès de l'Empereur, le Gouverneur de cette Ville fit mener au ſupplice trente-neuf Japonois, qui avoient prêté la main à cette fraude. On coupa la tête à dix-neuf. On fendit le ventre à quelques autres, ſuivant l'uſage du Pays. Quatre ſûrent mis en croix, & le reſte périt d'une manière cruelle. Deux Marchands Hollandois, qui avoient été arretés dans la même occaſion, ne ſûrent relâchés qu'avec beaucoup de peine. On confiſqua les marchandiſes des Négocians particuliers, qui n'avoient pû être vendues l'année précédente; & le Directeur de la Compagnie, qui avoit fermé les yeux ſur le déſordre, fût renvoyé honteuſement à Batavia, après avoir été banni de tous les Ports du Japon ſous peine de la vie (*n*).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Punition rigoureuſe de quelques-uns de cette Nation.

BENGALE eſt la ſeconde Place du Commerce de la Compagnie, après les Iſles Moluques. On y envoye, chaque année, de Batavia, plus de quinze Vaiſſeaux avec charge entière, & rarement manquent-ils de revenir au même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la Loge, le Fiſcal (*o*), accompagné de quelques Députés, s'y tranſporte pour faire la viſite. Il ſe rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bû à l'heureux ſuccès du Commerce clandeſtin, on délibère ſur les moyens de faire porter à terre les effets des Particuliers. Enſuite on défend, par une proclamation publique, aux Officiers & aux Matelots, de porter à terre ou de faire venir à bord aucune ſorte de paquet, de caiſſe, ſous peine de confiſcation des marchandiſes & d'autres châtimens proportionnés. Mais à peine le Fiſcal eſt-il retourné au rivage, que le Capitaine du Vaiſſeau, le Pilote, l'Ecrivain, le premier Marchand & tous les autres Officiers, envoyent leurs effets dans des maiſons qu'ils ont louées pour ce tems-là, & négocient tout le jour avec les Marchands du Pays. Quelques roupies diſtribuées aux Officiers du Port, ont la vertu de leur fermer les yeux (*p*). On jugera du profit de ce Commerce clandeſtin par les ſeuls retours de l'opium, qui ne s'achetant à Bengale que ſoixante-dix ou ſoixante & quinze roupies, en vaut deux cens ou deux cens vingt-cinq à Batavia (*q*). Les Comptoirs de la Compagnie Hollandoiſe, dans le Pays de Bengale, ſont à *Ouglie*, à *Deka*, à *Bellezoor*, à *Malda*, à *Caſſamabaſſar*, à *Ragi-mohol* & à *Patna*. Celui d'Ouglie, qui eſt le principal, eſt ſur le petit Gange, à trente-ſix lieues de la Mer. La charge des Vaiſſeaux conſiſte en noix-muſcades, en cloux, en macis, en canelle, en poivre, &c., qui ſe négocient pour des toiles fines, des ſotaſſes, du kaſſa, de l'opium, du muſc, des gingans, &c. (*r*).

Bengale, ſeconde Place du Commerce Hollandois.

Commerce clandeſtin.

Ses grands avantages.

Comptoirs de la Compagnie au Bengale.

IL

(*n*) Pag. 305.

(*o*) Il faut ſuppoſer néceſſairement que de Graaf n'accuſe que le Fiſcal de ſon tems; car on ne peut ſe figurer qu'il n'y ait aucune exception. Cependant ſes expreſſions ſont générales, & ſa Relation paſſe pour authentique.

(*p*) Pag. 306.

(*q*) Pag. 307.

(*r*) Pag. 348.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE BATAVIA. Départ des Vaiſſeaux annuels de Batavia pour le Japon.

Il part chaque année, de Batavia, quatre, cinq ou ſix Vaiſſeaux pour le Japon, qui en eſt à ſept cens cinquante lieues. Leur charge conſiſte en tables de bois de *Siampan*, en armoiſins, *Parsjes*, foyes crues, épiceries, curioſités de l'Europe & autres marchandiſes, que les Hollandois troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robbes de chambre, de la porcelaine, &c. Les Vaiſſeaux qui vont droit au Japon, font ordinairement voile de Batavia vers la fin de Juillet. Mais ceux qui doivent paſſer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs & d'autres peaux ſans apprêt, partent au mois de Mai & reviennent vers le mois de Janvier (*s*). On verra dans la ſuite comment le Commerce du Japon eſt demeuré entre les mains des ſeuls Hollandois, & à quelles conditions. Cet article n'appartenant qu'à Batavia, on remet auſſi, à d'autres Relations, quantité d'éclairciſſemens ſur le Commerce général de la Compagnie, qui dépendent de la connoiſſance des Pays où elle a formé des Etabliſſemens.

Saiſons & durée des navigations de Hollande à Batavia.

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, ſont ordinairement de ſept mois, de ſix, & quelquefois même de cinq ou de quatre & demi. Mais on employe ſouvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les Voyages malheureux (*t*). Les Vaiſſeaux qui partent de Hollande pendant la Foire d'Amſterdam, c'eſt-à-dire, au mois de Septembre, arrivent ordinairement à Batavia dans le cours de Mars ou d'Avril; tems favorable pour recommencer de-là d'excellens Voyages, à Siam, à la Chine, au Japon, à Bengale, à la Côte de Coromandel, à Surate & en Perſe. Ceux qu'on appelle *de Noel*, c'eſt-à-dire, qui partent de Hollande aux mois de Décembre & de Janvier, arrivent entre Juillet & Septembre. Il ſe préſente alors peu d'occaſions pour d'autres Voyages de quelqu'importance. Ceux *de Pâques*, qui font voile de Hollande dans les mois d'Avril & de Mai, arrivent au mois de Décembre; tems auquel ces Voyages ſont fort déſavantageux, le long de la Côte de Java, à Macaſſar, à Amboine, à Ternate & à Banda. C'eſt depuis la fin du même mois juſqu'à celui de Février, qu'il part auſſi des Vaiſſeaux de Batavia pour la Côte occidentale, intérieure & extérieure de Sumatra, pour *Padang*, *Paros*, *Pouloſinka*, *Palimban*, *Jamby*, *Malaca*, &c (*v*).

Navigation de Batavia en Hollande.

Les Vaiſſeaux qui viennent de Batavia en Hollande, portent le nom de *Premier* & de *Second Envoi*. Ceux du premier, au nombre de ſix, ou huit, & quelquefois davantage, partent au mois de Décembre. Ceux du ſecond, font voile un mois ou ſix ſemaines après, parce qu'ils doivent attendre les Bâtimens qui reviennent du Japon, de la Chine, de Bengale & de la Côte de Coromandel (*x*). La première de ces deux Flottes attend la ſeconde au Cap de Bonne-Eſpérance, ou du moins ne remet en mer qu'après l'avoir attendue juſqu'au tems marqué pour leur jonction. Elles lèvent ordinairement l'ancre enſemble, & portent le cap Nord-Oueſt vers l'Iſle de Sainte-Hélene, d'où elles continuent leur route ſur le même rhumb, ou un peu plus à l'Oueſt, vers l'Iſle de l'Aſcenſion. Après avoir tra-

Route des Flottes marchandes de la Compagnie Hollandoiſe.

(*s*) *Ibid.*
(*t*) Pag. 354 & ſuivantes.
(*v*) Pag. 355.
(*x*) Pag. 356.

traverſé la Ligne, elles s'avancent juſqu'au treize ou quatorzième degré de latitude ſeptentrionale, pour paſſer à côté des Iſles de *Sel*. De-là le cours eſt preſqu'entiérement Nord. Vers le quinze ou ſeizième degré, on ſe trouve dans la *Mer-verte*, qui continue juſqu'au trente-quatrième, d'où l'on ſuit le même cours pour paſſer au-deſſus des bancs de *Terre-neuve*, entre le quarante-deux & le cinquantième degré. On tourne enſuite à l'Eſt pour s'avancer vers *Hitland*, dans l'eſpérance d'y rencontrer divers Bâtimens qui croiſent au-devant de la Flotte, pour lui ſervir de convoi & lui fournir des rafraîchiſſemens. Avec ce ſecours, on fait voile de conſerve vers *Doggers-zand*, où ſe fait la ſéparation des Vaiſſeaux deſtinés pour la Meuſe & pour la Zélande (*y*).

(*y*) Pag. 358.

C'est ici que Mr. Prevoſt, jugeant qu'il étoit tems d'interrompre les „ Voyages des Hollandois, pour introduire d'autres Nations ſur la ſcène, „ trouve néceſſaire, après avoir laiſſé la Compagnie Hollandoiſe à la „ veille de s'établir dans l'Iſle de Ceylan ſur les ruïnes des Portugais, de „ finir ce Livre, par le Voyage d'un Anglois (*Robert Knox*), auquel on „ eſt redevable, ſelon lui, des plus parfaites lumières qu'on aît jamais „ euës ſur l'intérieur d'une Iſle dont les Hollandois ne poſſédent que les „ bords. Mais il nous reſte encore tant de choſes à dire ſur leurs Établiſ- „ ſemens plus orientaux, que pour en continuer l'hiſtoire avec un certain „ ordre, avant de pouvoir rejoindre nôtre Auteur, nous ſommes obligés „ de renvoyer au Volume ſuivant, quantité de détails dont les bornes de „ celui-ci ne nous permettent pas de faire uſage. Ainſi donnant cette Deſ- „ cription de Batavia, telle qu'elle eſt, à quelques Remarques près, celle „ que nous avons promiſe de l'Iſle de Java, nous fournira en même-tems „ l'occaſion de revenir à cet article, & de puiſer dans d'autres Relations „ plus récentes, quoiqu'inconnuës à Mr. Prévoſt (*a*), ce qui peut man- „ quer ici pour avoir une idée complette de l'état préſent de cette fameuſe „ Capitale des Etabliſſemens Hollandois aux Indes-Orientales. En atten- „ dant, le nouveau Plan que nous en avons fait graver, & les deux magni- „ fiques Vuës dont il eſt accompagné, établiſſent aſſez la ſupériorité de cet „ excellent morceau ſur celui de l'Édition de Paris, pour nous faire eſpérer „ que le Public y trouvera de nouvelles preuves de l'attention continuelle „ que nous apportons à rendre la nôtre de plus en plus digne de l'Accueil „ qu'il veut bien lui faire " (*b*).

(*a*) Voyez ſa Note (*a*) pag. 570. (*b*) Rem. d. E.

Fin de la Dixième Partie.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE IV.

Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & la Chine.

SUITE DU CHAP. VIII. Parag. VII. *Septieme Voyage de Gerbillon, à la Suite de l'Empereur*, ... Pag. 1
Parag. VIII. *Huitiéme Voyage de Gerbillon dans la Tartarie*, ... 32
Conferences des Kalkas, & Eclaircissemens sur cette Nation, ... 48
Continuation du Voyage, ... 51

NOUVEAUX VOYAGES AUX INDES ORIENTALES.

LIVRE I.

Premiers Voyages des Hollandois aux Indes Orientales.

INTRODUCTION, ... Pag. 71
Parag. I. *Premier Voyage des Hollandois aux Indes, fous Corneille Houtman*, . . 85
Parag. II. *Voyage de Jacques van Neck & de Wybrand van Warwick*, ... 140
Description de l'Isle de Java, avant l'établissement des Hollandois, ... 154
Parag. II. *Mœurs & Usages de l'Isle de Java*, ... 163
Parag. III. *Histoire Naturelle de l'Isle de Java*, ... 180
Parag. IV. *Poids, Mesures & Monnoyes des Indes Orientales*, ... 187
Voyage de Paul van Caerden aux Indes Orientales, ... 191
Second Voyage de Jacques van Neck aux Indes Orientales, ... 202
Parag. II. *Voyage de deux Vaisseaux Hollandois au Royaume d'Achin, dans l'Isle de Sumatra*, ... 215
Trois Voyages aux Indes Orientales, depuis 1599 jusqu'en 1601, ... 223
Parag. I. *Etienne Van der Hagen*, ibid.
Parag. II. *Wolphart Harmanſen*, . . . 228
Parag. III *Corneille de Veen*, . . . 237
Voyage de François Pyrard, qui eſt le premier des François aux Indes Orientales, 239
Parag. I. *Route & Avantures de l'Auteur, juſqu'aux Iſles Maldives*, . . . ibid.
Parag. II. *Arrivée de l'Auteur à Goa*, 269
Parag. III. *Retour de l'Auteur en Europe*, 277
Parag. IV. *Deſcription des Iſles Maldives; leur ſituation; leur nombre; leur forme & leur climat*, ... 286
Figure, Caractère, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans, . . . 289
Deſcription de l'Iſle de Goa, . . . 304
Voyage de Georges Spilbergen aux Indes Orientales, ... 317
Voyage de Wybrand van Warwick aux Indes Orientales, ... 340
Second Voyage d'Etienne Van der Hagen, aux Indes Orientales, ... 353
Voyage de Corneille Matelief, aux Indes Orientales, ... 364
Second Voyage de Paul van Caerden, aux Indes Orientales, ... 419
Voyage de Pierre Willemſz Verhoeven, aux Indes Orientales, ... 428
Voyage de deux Vaiſſeaux au Japon, detachés de la Flotte de Verhoeven, . . 446
Voyage de Guillaume Libraujs Bontekoe, aux Indes Orientales, ... 462
Voyage de Pierre Van den Broeck, aux Indes Orientales, ... 498
Fondation de Batavia, ... 521
Premier Siége de cette Ville par l'Empereur de Java, ... 558
Second Siége par le même, ... 563
Deſcription de Batavia, ... 570

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK *à la Haye.*

AVIS

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU DIXIÈME VOLUME.

ISLE de Baly ou Petite-Java. . . . . Pag. 135
Isle Maurice, nommée depuis Isle de France : *telle qu'on l'a donnée dans l'Edition de Paris*, ... 141
Havre de l'Isle Maurice nommée depuis Isle de France, au Sud-Est : *avec les Changemens y faits par les Editeurs d'Hollande* 141
Nouvelle Carte de l'Isle de Java, dressée sur les Observations les plus récentes faites par ordre de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, ... 155
Homme & Femme de l'Isle de Java, ... 165
Carte des Isles Maldives, ... 287
Vuë de Goa, ... 305
Plan de Goa, ... 307
Plan de la Ville & Forteresse de Malaca, ... 385
Fort Hollandois, de Isle de Banda, ... 441
Batavia assiégé en 1629, ... 567
Batavia avec tous ses changemens, depuis 1731 jusqu'à 1750, . 571
Vuë de Batavia, ... 571
Vuë du Château de Batavia du côté du Magasin au Sucre, . . 571
Carte des Environs de Batavia, ... 575

Ce Dixième Volume contient.

		Flor.	Sols.
77	Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 sol. . *font*	3 -	17 - 0
15	Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols. . *font*	2 -	5 - 0
1	Vignette.	0 -	2 - 0
		6 -	4 - 0
	Et pour le *Grand Papier*.	9 -	6 - 0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que . . . . . 5 - 4 - 0
Pour le *Grand Papier* que . . . . . 7 - 16 - 0

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

NOvus Thesaurus Juris Civilis & Canonici, continens varia & rarissima optimorum Interpretum, imprimis Hispanorum & Gallorum, Opera, tam edita antehac quam inedita; in quibus utrumque Jus emendatur, explicatur, atque ex humanioribus Litteris, Antiquitatibus, & Veteris Ævi Monumentis illustratur; ex Collectione & Museo Gerardi Meerman, JCti, & Republicæ Roterodamensis Syndici. Hagæ Comitum 1750 1753. VII. Vol. Fol. — Idem Liber, Charta Majori. NB. Jusques au 1. du Mois de Mai 1754. on pourra obtenir cet Ouvrage pour 72 florins sur du Petit, & pour 108 florins sur du Grand Papier: Passé ce Terme, le Petit Papier coutera 90 & le Grand 137 florins.

Il ne reste au dit Libraire qu'une quarantaine d'Exemplaires complets en 83 Volumes de *La Bibliotheque Universelle, Choisie, Ancienne & Moderne, par Monsr. Le Clerc*, qu'il offre jusqu'au susdit 1. Mai 1754. pour 66 florins, après quoi l'on ne pourra les avoir que pour 100 florins.

On trouvera jusqu'au susdit Terme chez lui, *La Bibliotheque Britannique, ou l'Histoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne*, en 50 Parties, pour 25 florins; qui après ce tems ne se vendront que pour 36 florins. . . . .

Il ne reste au susdit Libraire qu'environ 80 Exemplaires complets en 6 Volumes in Folio des *Discours de Messrs. Saurin, Roques & Beausobre, sur les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament*, avec les belles Estampes & les beaux Ornemens de *Picart* & autres Grands Maîtres. Il offre ce magnifique Ouvrage jusques au dit 1. Mai 1754. à un prix très-mediocre, savoir le Papier Median pour 80 florins, le Roial pour 100 flor., le Super-roial pour 120. flor., & les Volumes separés à proportion: Passé ce Terme il en augmentera le prix de 50 pour cent.

Les Avantures de D. Quichotte, representées en Figures par *Coypel, Picart* & autres Grands Maîtres: avec les Explications des XXXI. Planches de cette magnifique Collection, tirées de l'Original Espagnol de M. Cervantes. *A la Haye* 1746. 4to. . . . . *f* 20 - 0 - 0

Le même Ouvrage in Folio. . . . . 30 - 0 - 0

Les Figures separement, in Quarto . 16 - 0 - 0

Les mêmes, in Folio. . . . . 24 - 0 - 0

L'Histoire Naturelle des Oiseaux, par Mr. Albin, avec les Notes de Mr. Derham, *A la Haye* 1750. 3 Vol. 4to fur du Pap. Roial, avec plus de 300 Estampes. . . . . 40 - 0 - 0

Le même Ouvrage, peint en Mignature, avec les Couleurs du Plumage de chaque Oiseau, tirées d'après Nature . . . . . 150 - 0 - 0

L'Histoire Naturelle, Générale & Particuliere, avec la Description du Cabinet du Roi, par Monsr. *Buffon*, avec les Figures de *Vander Sobley. A la Haye* 1750. 3 Vol. 4to, dont le Quarrieme, *qui contiendra des Pièces qui ne se trouvent pas dans l'Edition de Paris*, paroîtra incessamment. Ces Augmentations sont si intéressantes, que nous sommes persuadez que le Public les recevra avec plaisir. Au reste cette Edition, qui coute environ un Tiers moins que celle de Paris, est executée avec tant de netteté & tant d'exactitude, que Mr. Buffon lui même, selon le témoignage que P. de Hondt en a entre ses mains, en est très-satisfait. 14 - 0 - 0

Le même Livre en Grand Papier . . 21 - 0 - 0

L'Histoire de Charles XII., Roi de Suede, par Mr. de Nordberg. *A la Haye* 1748. 4 Vol. 4to. Cette Edition est munie de plus de deux cens Pièces Authentiques, qui, en detruisant ce que certains Auteurs mal informés ont eu l'imprudence d'avancer dans leurs Ecrits, confirment en même tems les Faits les plus importans, contenus dans cette Histoire. . . . . 18 - 0 - 0

Le même Livre, en Grand Papier. . 27 - 0 - 0

Jos. Em. Miniana de Bello Rustico Valentino, libri tres, sive, *Historia de Ingressu Austriacorum Foederatorumque in Regnum Valentiæ: ex* Bibliotheca Georgii Majansii. *Hagæ Comitum* 1752. 8vo. . . . . 1 - 0 - 0

L. Sectani, Q. Filii, *de tota Græcorum hujus Ætatis Litteratura, Sermones quatuor*; accessere ad eorum Defensionem Quintus & Sextus. *Hagæ Comitum* 1752. 8vo. . . . . 0 - 18 - 0

Guill. Ferrarii de Rebus Gestis Eugenii, Principis a Sabaudia, Bello Pannonico, Libri III. *Hagæ Comitum* 1749. 8vo. . . . . 0 - 12 - 0

Joh. Christop. Struchtmeyeri, Theologia Mythica, sive, de Origine Tartari & Elysii libri quinque: quibus ostenditur, Fabulas Gentilium de Diis, eorundemque Ritus Sacros, unice dedoci & explicari debere ex Religione Primi Orbis, Mysterisque Sacro Sanctis de Deo uno & trino, Christo, Spiritu Sancto, & Regno Dei inter homines. *Hagæ Comitum* 1753. 8vo. . . . . 4 - 0 - 0

Les Delices de la Grande-Bretagne & d'Irlande, où sont exactement décrites les Antiquitez, les Provinces, les Villes, les Bourgs, les Montagnes, les Rivières, les Ports de Mer, les Bains, les Forteresses, Abbaïes, Eglises, *Academies*, Colleges, Bibliotheques, Palais, Maisons de Campagne, & autres beaux Edifices. *Leide* 1727. 8 Vol. avec quantité de Figures. . . . 12 - 0 - 0

Lettres, Memoires, & Négociations de Mrs. le Comte d'Estrades, Colbert, & Comte d'Avaux. *Londres* 1743. 9 Vol. 12. Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été supprimé dans les précedentes. . . . . 11 - 0 - 0

Memoires de Mr. le Comte de Guiche, touchant les Pays-Bas: Ouvrage qui sert de preuve & de confirmation aux Lettres & Memoires du Comte d'Estrades, &c. *A la Haye* 1744. 12. 1 - 0 - 0

Une Magnifique Mappemonde d'une Invention Curieuse & Nouvelle, qui du Globe fait un Cylindre, & où les Cercles de la Sphere paroissent en Lignes droites, & degagent la Geographie de la Gêne où elle a toûjours été; compofée sur ce que nous avons de plus certain, & entierement conforme aux Observations Astronomiques, tant sur la Russie, la Siberie, la Tartarie, & la Chine, que sur l'Amerique, qui dans cette Carte se trouve considérablement rapprochée de l'Asie; par Mr. Bellin, Ingénieur de la Marine de France. . . . . 2 - 0 - 0

—— La même en Grand Papier. . . 3 - 0 - 0

—— La même, sur du Taffetas blanc. 10 - 10 - 0.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google